This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

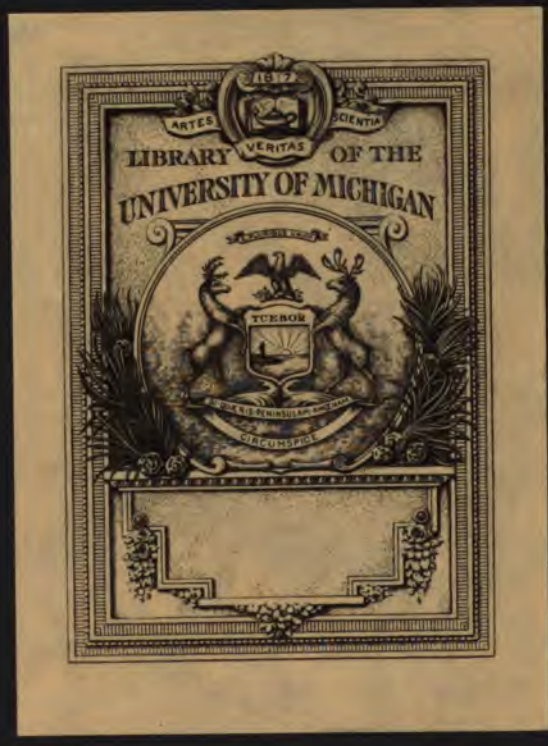
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

compl qel ART
M.
Z
1007

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1878. T. XXIII, 1.

SAINT-QUENTIN

IMPRIMERIE JULES MOURNAU

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME HUITIÈME

(VINGT-TROISIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

35, RUE DE GRENELLE, 35

1878

compl. sets
Sets
7-14-37
33235

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Œuvres de PAUL FÉVAL, soigneusement revues et corrigées : *la Louve; Valentine de Rohan; le Château de velours; la Fille du Juif-Errant.* Paris, Palmé, 1878, 4 vol. in-18 j. de 360, 380, 348 et 372 p. Prix : 3 fr. le volume. — *Le Baron d'Aché*, par Mme la comtesse DE MIRABEAU. Paris, Didier, 1878, in-12 de 278 p. Prix : 3 fr. — *La Rose-Fleurie ou le Dernier des Garden*, par PAUL FORESTIER. Paris, Dentu, 1878, in-18 j. de 248 p. Prix : 3 fr. — *Le Drame des Champs-Elysées*, par HIPPOLYTE AUDEVAL (5e édition). Paris, Ch. Blériot, 1878, in-18 j. de 241 p. Prix : 2 fr. — *Le Filet et l'Hameçon*, par Mme DOROTHÉE DE BODEN. Paris, C. Dillet, 1878, in-12 j. de 314 p. Prix : 3 fr. — *Fleur-des-Glaces* (*légende danoise*), par ISABELLE FRANCE. Paris, Didier, 1878, in-12 de 315 p. Prix : 3 fr. — *Les Wikings de la Baltique*, par S. W. DASENT, traduit de l'anglais par EMILE MONTÉGUT. Paris, Hachette, 1878, 2 vol. in-18 j. de 296 et 265 p. Prix : 2 fr. 50. — *Le Filleul d'un marquis*, par ANDRÉ THEURIET. Paris, G. Charpentier, 1878, in-12 de 332 p. Prix : 3 fr. 50. — *Une Page d'amour*, par EMILE ZOLA. Paris, G. Charpentier, 1878, in-12 de 406 p. Prix : 3 fr. 50. — *Jacques de Trévannes*, par JACQUES VINCENT. Paris, Calmann Lévy, 1878, in-18 j. de 285 p. Prix : 3 fr. 50. — *Laide*, par JULIETTE LAMBER. Paris, Calmann Lévy, 1878, in-18 j. de 310 p. Prix : 3 fr. 50. — *Une Fille laide*, par CLAIRE DE CHANDENEUX. Paris, E. Plon, 1878, in-18 j. de 306 p. Prix : 3 fr. — *Vaisseaux brûlés*, par LA MÊME. Paris, Th. Olmer, 1878, in-18 j. de 356 p. Prix : 3 fr. — *La Maison vide*, par JULES CLARETIE. Paris, Dentu, 1878, in-18 j. de 425 p. Prix : 3 fr. 50. — *Le Roman d'une princesse*, par PAUL BONNAUD. Paris, Dentu, 1878, in-18 j. de 358 p. Prix : 3 fr. — *Le Roman d'une créole*, par ANDRÉ SURVILLE. Paris, Auguste Ghio, 1878, in-12 de 290 p. Prix : 3 fr. — *Cara*, par HECTOR MALOT. Paris, Dentu, 1878, in-18 j. de 418 p. Prix : 3 fr. 50. — *Les Mariages dangereux*, par Mme ANAÏS SÉGALAS. Paris, Dentu, 1878, in-18 j. de 350 p. Prix : 3 fr. 50 (1).

Il y a des gens bien difficiles; rien ne les satisfait, rien ne les contente. Un roman, à leurs yeux, n'est irréprochable qu'à la condition que le mot *amour* n'y sera pas prononcé et qu'il pourra servir de livre de méditation dans les maisons religieuses. Ce rigorisme frise le ridicule. Pas de roman du tout, ou, si vous admettez ce genre de littérature, il faut — sous peine d'en faire un repoussoir et une source d'insurmontable ennui — lui laisser une certaine latitude. Nos observations s'adressent à quelques « bonnes âmes charitables » qui n'ont pas trouvé suffisante l'épuration faite par Paul Féval dans l'édition catholique de ses œuvres. « C'est honnête, sans doute, disent-elles avec componction; mais la lecture n'en convient pas aux jeunes filles. » Un ennemi de Paul Féval, dans sa haine de libre-penseur, ne dirait pas mieux. Et il n'est pas de jugement qui puisse nuire davantage au loyal et sincère auteur des *Étapes d'une conversion*. D'autant que ce jugement est aussi faux que téméraire. Paul Féval, depuis sa conversion, a revisé les romans suivants : *Châteaupauvre*, la *Fée des Grèves*, l'*Homme de fer*, les *Contes de Bretagne*, *Frère*

(1) Le manque d'espace et de temps nous oblige à renvoyer au *Polybiblion* d'octobre l'analyse des romans parus dans le courant du mois de juin. Nous les joindrons aux nouveautés des mois de juillet et d'août.

Tranquille, la *Louve*, *Valentine de Rohan*, le *Château de Velours* et la *Fille du Juif-Errant*. Nous avons lu attentivement ces diverses productions. Eh bien, en conscience, nous les déclarons (sous le point de vue particulier qui nous occupe) à l'abri de tout reproche. La mère peut parfaitement en permettre la lecture à sa fille — si cette dernière est destinée à rester dans le monde. La pensée de Dieu, l'amour du bien, le sentiment des grandes et nobles choses y éclatent à chaque page. Il est vrai que Paul Féval a une manière à lui de raconter qui n'est pas celle de tout le monde : il sème l'esprit en enfant prodigue ; il a la note gaie, et sa gaîté de bon aloi est communicative. C'est franc, salubre et très-moral — ce qu'on ne peut pas dire de certains romans dits religieux qui, bien examinés de près, devraient être rangés dans la catégorie des mauvais livres. Que le maître du roman chrétien ne se laisse donc pas arrêter par des critiques trop excessives pour être justes ; qu'il poursuive vaillamment son œuvre, sous le souffle vivifiant qui l'inspire, et, quand la révision de ses productions sera complète, il aura élevé un splendide monument aux Lettres françaises, — on lui rendra souveraine justice, et la postérité dira de lui : Paul Féval converti a fait la « divine et humaine comédie » du roman contemporain ; c'est le Balzac du catholicisme.

— Le *Polybiblion* a déjà rendu compte de *Châteaupauvre*, de la *Fée des Grèves*, de l'*Homme de Fer*, des *Contes de Bretagne* et de *Frère Tranquille*. Nous avons à parler aujourd'hui de la *Fille du Juif-Errant*, du *Château de Velours*, de la *Louve* et de *Valentine de Rohan*. La « Louve » et Valentine, c'est tout un. Vous connaissez la devise de la grande et antique maison de Rohan, fondée par Pierre de Bretagne : « Prince ne daigne, Roi ne puis, Rohan suis. » Vers la fin du dix-septième siècle, Guy de Rohan Polduc habite, boudeur et triste, son vieux manoir breton. Il aime ardemment César, son fils, et Valentine, sa fille ; mais il hait la France plus ardemment encore. Si bien que Valentine, ayant épousé un Français, et César, s'étant allié à une Française, sont maudits et chassés par leur père — lequel veut mourir Breton bretonnant, et ne reconnaît pas les droits du roi sur la terre des Chênes. La malédiction du vieillard tue César, et Valentine ne vit que pour veiller sur sa fille Marie et sur Raoul, le fils de son frère. Le vieux Rohan devient fou — et ses domaines tombent entre les mains d'un cousin à lui, Alain Polduc, fieffé coquin, qui cherche à se faire donner légalement l'héritage des Rohan, par le parlement de Rennes. Mais Valentine est là, sentinelle vigilante. Elle fait des miracles de dévouement et d'héroïsme ; elle se métamorphose ; elle a le don d'ubiquité ; ici, elle est la Sainte-Elme ; là, la Sorcière ; ailleurs, la comtesse Isaure ; plus loin, la Louve — c'est-à-dire la tête mystérieuse et puissante de cette association de paysans et de

gentilshommes, qui, sous Louis XIV et la Régence, s'insurgèrent, sous le nom de « Loups, » sinon contre le pouvoir royal, du moins contre ses représentants en Bretagne. L'influence que la Louve exerce sur les agitateurs tient du surnaturel. On croit à un but politique : non. La politique, pour Valentine de Rohan, n'est qu'un moyen. Son but, c'est que l'héritage des Rohan ne soit pas injustement enlevé à ses héritiers naturels. Ce but, elle l'atteint. Le parlement est assemblé ; les magistrats sont favorables à Alain Polduc ; le président va prononcer la sentence ; encore une minute, l'iniquité sera consommée. Mais cette minute n'arrive pas. On voit apparaître dans la grande salle un cadavre ambulant soutenu par un jeune homme et une jeune fille et précédé par une femme d'une imposante beauté. C'est Valentine ; elle a arraché son père à la tombe et l'a forcé de venir témoigner en faveur de la vérité. Le moribond témoigne, en effet, et, serrant ses petits-enfants entre ses bras décharnés, il dit très-distinctement : « Raoul est le fils de mon fils César et Marie est la fille de ma fille Valentine ; ce sont les vrais, les seuls Rohan. » Puis, il retombe inanimé sur les dalles. Cette scène est des plus grandioses et des plus dramatiques — et ce n'est pas la seule : elles abondent dans la *Louve* et *Valentine de Rohan*. Nous voyons passer, sous nos yeux, avec ses mœurs étranges et primitives, la Bretagne du dix-septième siècle, une Bretagne encore toute féodale. Que de types curieux, bons ou méchants, mis en lumière par Paul Féval ! Un des plus accentués est le frère de lait de Valentine, ce Josselin Guitan, une sorte de terre-neuve d'intelligente abnégation, si bon, si brave, si dévoué, que dame Michon, tous les jours que Dieu donne, « dit un *ave* à sainte Marie pour la remercier de l'avoir fait sa mère. »

— C'est en Bretagne aussi, en plein dix-huitième siècle, que se déroule l'action du *Château de Velours*. Le marquis de Noyal, député aux États de la province, a deux filles charmantes. L'une d'elles, Marielle, jeune personne accomplie, mais beaucoup trop fière de sa beauté, épouse Henri de Lacuzan, colonel des dragons de Conti. Sur les entrefaites, un mal terrible sévit dans les environs de Rennes. On appelle cela le « mal d'enfer. » Ceux qui en sont atteints meurent ou restent horriblement défigurés. Un soir, se promenant sur la lisière d'une forêt, la comtesse de Lacuzan fut accostée et mordue par une sorte de fou du nom de Malbrouck, ancien danseur de corde, qui croyait avoir à se venger du comte. Ce sauvage avait le mal d'enfer. Sa morsure en communique le germe à la comtesse. Désespoir du comte de Lacuzan. Il sait que sa femme mourra de perdre sa beauté. Alors il imagine toutes sortes de combinaisons. Il oblige sa femme à porter continuellement un masque ; il la séquestre dans son château du Grail ; il enlève de ce château toutes les glaces, tous les miroirs,

et fait tapisser de velours les appartements de la comtesse. Que signifient de pareils mystères ? Les bruits se propagent, grossissent, — et, aux yeux des commères de la contrée, Henri de Lacuzan devient un second Barbe-Bleue. On lui prête les plus noirs attentats — tant et tant que la justice s'en émeut et que la maréchaussée vient assiéger le château du Grail. O sottise humaine ! Henri de Lacuzan n'est qu'un Barbe-Bleue de tendresse conjugale. Grâce d'ailleurs aux bons soins de Pichenet, l'ancien enfant de la balle, lequel est devenu le docteur Adrien Chaumel, la comtesse de Lacuzan recouvre son ancienne beauté sans même se douter qu'elle ait jamais été laide. Il y a, dans ce roman, des détails ravissants, principalement ceux qui ont trait à l'enfance souffreteuse et tourmentée d'Adrien Chaumel. Il y a aussi un type de jeune fille auquel devraient ressembler toutes les demoiselles : c'est celui de Blanche de Noyal. Il y a enfin des portraits, excessivement amusants, des grotesques de la ville de Rennes. Comme modèles du genre, citons Guillemette Barbedor, Saturnin Mormichel, les sœurs Trecoché et surtout l'inénarrable chevalier de Badabreux qui, le premier mois de son mariage, déclama devant sa femme ahurie vingt-deux millions de vers tragiques. C'est fort réjouissant. Le *Château de Velours* est dédié à la mère de Paul Féval. Quant à la dédicace de la *Fille du Juif-Errant*, elle est à l'adresse d'Edmond Biré, fin lettré, critique délicat, aimable érudit, un des meilleurs écrivains de province. Qu'est-ce que la Fille du Juif-Errant ? Ces romanciers, parole d'honneur ! ne doutent de rien. Non-seulement, Paul Féval donne une fille au Juif-Errant ; mais il y a, selon lui, trois Juifs-Errants dans le monde. Oser, Cataphilus et Laquedem. Cataphilus reste coi et n'aime pas à faire parler de lui. Laquedem, vous le connaissez, c'est celui de la complainte :

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif-Errant ?

Laquedem a du bon ; il accepte son châtiment avec résignation. Oser, au contraire, est le génie du mal. C'est le Juif-Errant du crime. Et il en commet d'épouvantables. Heureusement que Laquedem, le bon Juif-Errant, est là, avec Ruthaël, sa fille. Oser s'acharne sur la noble famille de Savray. Ses menées ténébreuses, ses opérations infernales jettent un voile de deuil sur l'existence de Paul de Savray et de la comtesse sa mère. Mais, au dénoûment, Oser est vaincu et Laquedem triomphe. — J'avoue que, dans ce roman, le fantastique domine. Il y a des choses de ce monde-ci et des choses de l'autre monde. Mais, derrière ces imaginations appuyées des graves autorités de Schiavone,

d'Édrisi, du docteur Lunat et de l'abbé Romorantin, on aperçoit l'ange du pardon et de l'éternelle miséricorde. Tout, d'ailleurs, n'est pas fantastique. La Révolution de 1830, à laquelle le Juif-Errant se mêle, n'est que trop réelle. En résumé, la *Louve*, *Valentine de Rohan*, le *Château de Velours* et la *Fille du Juif-Errant* joignent à l'attrait du roman moral le charme de la bonne étude de mœurs, l'émotion du drame historique et la grâce du style.

— En fait de drame historique, ou plutôt de dramatique histoire, il faut signaler le *Baron d'Aché*, de Mme la comtesse de Mirabeau. Les aventures de l'intrépide baron rappellent, par certains côtés, celles du chevalier de Maison-Rouge, si bien racontées par Alexandre Dumas père. Le baron d'Aché arrive de Normandie à Paris pour sauver Marie-Antoinette. Une touchante entrevue a lieu, dans la prison du Temple, entre le baron et la reine de France. Le projet échoue. D'Aché trouve un refuge au château de Tancarville. Traqué plus tard par la police de Fouché, l'aventureux baron est sauvé par la fille de son hôte. Mais il est vendu par une horrible femme, Mme de Vaubadon, à qui il avait eu le tort de faire la cour. Le baron d'Aché fusillé, Marie de Tancarville devient sœur de Charité et assiste, à l'heure de la mort, le Judas féminin qui avait vendu son fiancé. Ce roman se lit avec plaisir. Le caractère du baron d'Aché est plein de relief. C'est une âme chevaleresque, courageuse, passionnée, tempérant l'ardeur par la gravité, possédant à la fois l'audace qui entraîne ou fascine et le calme qui, dans les moments suprêmes, décide du succès ; à la tête d'une armée, il fût devenu une des gloires de son siècle. Les pages consacrées à Marie-Antoinette nous montrent l'infortunée reine, splendide de majesté sous sa modeste robe de laine grise et transformant par le seul prestige de sa présence le misérable escabeau sur lequel elle était assise en un trône plus radieux que celui qu'elle occupait naguère aux Tuileries. Le *Baron d'Aché* est suivi de deux Nouvelles qui ont aussi pour objet la Révolution. L'une est le récit de la mort de la famille de Faudoas sur l'échafaud ; l'autre nous fait assister à l'horrible assassinat du major de Belzunce, écharpé dans les rues de Caen par la populace. Une mégère, la femme Soisson, lui arracha le cœur avec un couteau, le fit cuire au fourneau d'un rôtisseur et le mangea. Mme la comtesse de Mirabeau a connu cette furie, — hideuse vieille qui faisait peur aux enfants et qui mourut en se tordant dans d'horribles convulsions, mêlées d'épouvantables blasphèmes !

— Passons à de plus riants tableaux. Nous les trouvons dans la *Rose-Fleurie* de M. Paul Forestier. Flamminia, la dernière descendante des Garden de Meadowfield, thanes d'Écosse du temps du roi Malcom, a découvert, dans des papiers de famille, une cu-

rieuse prophétie. Les Garden formeront un jour deux branches ; la branche aînée abandonnera la foi catholique ; puis, au bout de plusieurs siècles, les deux branches se réuniront, n'en feront qu'une seule et la branche hérétique redeviendra catholique. Seule héritière de la branche aînée, Flamminia s'enthousiasme de cette prophétie. C'est une étrange enfant, élevée un peu à la diable, très-volontaire, très-espiègle, mais sans haine ni préjugés contre le catholicisme. La voilà en quête de la branche cadette des Garden. Elle voyage, se fixe en Italie, à Borgho-Marino, et le hasard veut qu'elle sauve deux ou trois fois la vie à un jeune peintre français établi pour ses études chez le brave Pepe Rastelli, hôtelier de la *locanda de la Rosa-Fiorita.* Entre nous, la Rose-Fleurie était plutôt dans la maison que sur l'enseigne. Mais n'anticipons pas. Il se rencontre que le jeune peintre est un Garden, Henri de Garden d'Héronvilliers, de haute et ancienne noblesse normande. Tout préoccupé d'art, Henri de Garden ignore un peu sa généalogie ; mais son frère, l'abbé Marc d'Héronvilliers, la sait pour lui. Le généalogie connue, Flamminia n'a rien de plus pressé que de réunir les deux branches. Ici, impédiments sur impédiments. Henri, partagé entre deux affections : celle de Flamminia et celle de Rosa Rastelli, la vraie Rose-Fleurie. Ce n'est qu'une plébéienne ; mais que de grâce, que de vertus ! Flamminia a sauvé la vie d'Henri de Garden ; mais Rosa Rastelli a fait plus ; elle a sauvé son âme. Lui, jadis païen, accompagne maintenant tous les dimanches la famille Rastelli à l'église de Notre-Dame de Bon-Secours. Entre les deux, le cœur du jeune peintre balance et, pour se tirer d'affaire, le scélérat prend sans mot dire, la poudre d'escampette. La pauvre Rosa devine qu'elle est un obstacle au bonheur d'Henri de Garden, et, dévouée sublime, elle entre chez les Oblates de Borgho-Marino. D'autre part, Flamminia embrasse la foi catholique. Dès lors, plus de difficultés. La prophétie écossaise s'accomplit. Les Garden ne forment qu'une branche et « oncques ne fut plus heureux mariage » — quoique le sceptre des Garden eût Flamminia pour maître. Elle était Victoria, son mari se contentant du rôle de Prince-Régent. — L'œuvre de M. Paul Forestier a fait peu de bruit ; cela n'ôte rien à son mérite. Œuvre originale, un peu jeune, un peu fruste, mais très-attachante, très-chrétienne. L'auteur a beau s'en défendre, *Rose-Fleurie* est un roman chrétien. On y fait aimer le catholicisme, tout naïvement, tout naturellement, sans recourir aux sermons — toujours déplacés dans les récits romanesques. Çà et là, des pensées fines et délicates dans le genre de celle-ci, émise par Rosa au moment de prendre le voile : « Faut-il donc que j'ai gagné son âme (l'âme de Henri de Garden) pour me voir prendre son cœur. » C'est le dernier soupir de l'amour humain. Nos félicita-

tions à M. Paul Forestier. Si ce livre est son début, il est tout à son honneur.

— Celui qui fut autrefois le Père Hyacinthe disait un jour, du haut de la chaire de Notre-Dame : « Pour être père, il faut en être digne. » M. Hippolyte Audeval semble s'être inspiré de ces paroles dans le *Drame des Champs-Élysées*. Il met, en effet, en scène un père indigne qui se ruine, s'adonne à la boisson, abandonne sa femme et son enfant, tombe dans tous les abîmes, se fait mendiant et voleur, s'associe avec des bandits de la pire espèce et irait mourir au bagne s'il n'était sauvé à temps par son fils, Julien Rambaud. Celui-ci, après la mort de sa mère, a eu le bonheur d'être recueilli et élevé par un honnête homme. Il devient un homme à son tour et ramène l'auteur de ses jours à de meilleurs sentiments, à de meilleures idées, en un mot à une vie irréprochable. Mais ce n'est ni sans combat, ni sans douleur, ni sans peine. On pourrait intituler le roman de M. Hippolyte Audeval : *la Rédemption d'un père par son fils*. — L'œuvre de Mme Dorothée de Boden : *le Filet et l'Hameçon*, pourrait aussi changer de titre et s'appeler : *le Roman de la convertisseuse*. Qu'on en juge : Marie-Angélique Samartin a épousé Gaston de la Marnière, non parce qu'elle l'aime, mais parce que, celui-ci n'ayant pas ses opinions religieuses, elle s'est mise en tête de le convertir. Projet louable ! Le tout est de savoir s'y prendre. Or, tel n'est pas le cas de Marie-Angélique. Très-raisonnable et très-suffisante personne, Marie-Angélique a une confiance présomptueuse en elle-même. Certes, elle est pieuse, on ne saurait le nier. Mais c'est une piété chagrine, morose, s'attachant outre mesure à des minuties que la religion ne prescrit pas. Son incrédule de mari est pour Mme de la Marnière une sorte de tête de Turc ou plutôt une cible à tir continu. Elle ne lui passe aucune plaisanterie, attache de la gravité aux choses les plus insignifiantes, le prend de haut, fait la raisonneuse, cherchant moins à persuader qu'à convaincre. Jamais la moindre concession. Toujours des airs hautains ou renfrognés. En un mot, elle manœuvre de telle sorte qu'elle dégoûte son mari non-seulement de la religion, mais de la famille et d'elle-même. M. de la Marnière, sans cesse blessé par la sainteté épineuse et peu endurante de sa femme, déserte, à chaque instant, le toit conjugal. Toute sympathie entre les deux époux est éteinte, et une séparation devient indispensable. Mme de la Marnière se retire chez sa mère. La réconciliation a lieu plus tard — mais ce n'est pas l'étrange dévotion de Mme de la Marnière qui la provoque. Elle est due aux bons conseils du père Michel, un excellent religieux qui, à l'aide d'une ingénieuse parabole sur le « filet et l'hameçon, » démontre à Mme de la Marnière qu'elle a absolument fait fausse route, et qu'on ne prend jamais des mouches avec du vinaigre. Elle est due surtout aux délicates et affec-

tueuses sollicitations de la sœur de M. de la Marnière, Mme Lucie d'Ervieu — la femme vraiment et intelligemment pieuse, laissant à Dieu le soin de choisir ses heures, prêchant d'exemple sans fausse modestie ni ostentation, douce, aimable, patiente, une chrétienne accomplie. Tel est, en deux mots, le *Roman de la convertisseuse*, livre utile et opportun. Nous en conseillons la lecture aux petites orgueilleuses qui seraient tentées d'imiter, après leur mariage, Mme de la Marnière. Elles y verront qu'il faut présenter la piété dans son vrai caractère, sacrifier quelquefois ses goûts à la volonté d'autrui, bien comprendre ses devoirs d'état — et les pratiquer au nom même de la religion qui n'admet ni la raideur excessive, ni l'obstination à accomplir judaïquement à la lettre, sans en saisir l'esprit, les préceptes évangéliques. C'était, du reste, ainsi que pensait saint François de Sales. Il n'y a qu'à ouvrir l'*Introduction à la vie dévote* pour s'en convaincre.

— Mlle Isabelle France cultive le roman-poëme, genre un peu démodé qu'elle a su rajeunir : *Fleur-des-Glaces* est appelée à un véritable succès. Qui ne connaît le légendaire chant de mort du grand roi de mer Ragnard Lodbrog ? Mlle Isabelle France a bâti sur ce thème un récit poétique fort mouvementé et d'une franche saveur scandinave. On voit que l'auteur a lu l'*Histoire de Danemarck*, de Mallet, les chants des Scaldes, l'Edda et les poëmes d'Ossian. C'est à merveille.

Macte animo, generosa puer, sic itur ad astra.

Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que *Fleur-des-Glaces* soit un pastiche. Non, l'œuvre est très-originale. Fleur-des-Glaces, ou plutôt la fille de Lodbrog, n'aime que son père, sa patrie et la gloire. Païenne, elle a dans le cœur des sentiments qui procèdent du christianisme. Aussi est-elle disposée à écouter les paroles d'un vieux missionnaire venu de la terre française pour évangéliser le Nord. Mais le moment de la conversion n'est pas encore arrivé. Lodbrog a ramené d'une de ses expéditions une trentaine de guerriers francs. Ils sont destinés à être immolés en holocauste aux dieux qu'adorent les rois de mer. Parmi ces prisonniers, il s'en trouve un, Raynold, beau et brave, doux et fier, que Fleur-des-Glaces a résolu de sauver. Elle le sauve, en effet, mais pour se faire un ennemi implacable d'Osvio, le Danois qui convoite sa main. Celui-ci, furieux de l'amour de Fleur-des-Glaces pour Raynold, entraîne Lodbrog dans une guerre contre le Northumberland et livre aux Saxons le vaillant chef qui périt dans un horrible supplice. Fleur-des-Glaces, folle de désespoir, finit par retrouver le calme et meurt chrétienne. Raynold se fait moine. Le portrait de Raynold le Franc a été soigné par l'auteur d'une façon toute

particulière. On ne se nomme pas *France* pour rien. Mlle Isabelle France sait faire vigoureusement résonner la fibre religieuse et la fibre patriotique. C'est même là une des notes dominantes de son roman-poëme. Fleur-des-Glaces, cette Velléda danoise, blonde et blanche comme les flocons de neige du Jutland, est une sœur de notre Jeanne d'Arc. Elle chérit d'un enthousiaste amour le Readan des rois de mer, comme Jeanne d'Arc chérissait l'Oriflamme. Hurrah pour Fleur-des-Glaces! — Nous devons rattacher au roman-poëme de Mlle France les *Wikings de la Baltique*, qui sont aussi une légende danoise du dixième siècle. Il est seulement à regretter que le romancier anglais, W. Dasent, l'auteur des *Wikings*, ait presque noyé sa fable dans des amoncellements de détails. On s'y perd. Néanmoins, certains chapitres ont du souffle et de l'ampleur — et l'évocation d'Harold le Superbe, d'Harold à la dent bleue, de Torkell le Gigantesque, de Rapp le Saccageur de temples, est d'un effet grandiose. Involontairement, on se remémore les dieux d'Odin, se passant les coupes d'hydromel dans les salles du Wahlalla, chantant leurs faits d'armes et s'excitant à de nouvelles aventures; ou bien, l'on se transporte par l'imagination au temps où les bardes norvégiens célébraient les exploits d'Éric à la Hache sanglante. Mais nul, encore, n'a mieux rendu que l'auteur des *Poëmes barbares*, les sauvages splendeurs de ces âges héroïques. Elles lui ont inspiré la *Vision de Snor*, la *Mort de Sigura*, la *Légende des Nornes*, le *Jugement de Komor* et un petit chef-d'œuvre qui commence ainsi :

Dans Upsal où les Jarls boivent la bonne bière.

— Sauf le *Baron d'Aché*, dont quelques pages nécessitent des réserves, et les *Wikings de la Baltique*, trop anglais dans les développements, les romans que nous venons d'analyser peuvent être mis entre toutes les mains. Il n'en est pas de même (à deux ou trois exceptions près) de ceux dont nous allons parler. Ce sont : *Une page d'amour*, le *Filleul d'un marquis*, *Jacques de Trévannes*, *Laide*, *Une fille laide*, *Vaisseaux brûlés*, la *Maison vide*, le *Roman d'une princesse*, le *Roman d'une créole*, *Cara* et les *Mariages dangereux*. Commençons par *Une page d'amour*. Émile Zola *fecit*. Cette fois, M. Zola nous déroute absolument. Il y a bien, dans *Une page d'amour*, deux ou trois chapitres, consacrés à la peinture d'une passion adultère et coupable, à la marche de cette passion et à la triste chute qui en est la conséquence, où apparaît le Zola de *Thérèse Raquin*, du *Ventre de Paris* et de *Son Excellence Eugène Rougon*. Mais pourtant, que nous sommes loin des brutalités grossières, des orgies tumultueuses et des crudités révoltantes de l'*Assommoir*. Le livre sort de la gamme ordinaire du romancier réaliste ; il n'y a pas de thèse proprement immorale ; le naturalisme bestial en est banni ; l'auteur ne s'y livre à aucune attaque contre les hommes et les choses

du catholicisme ; son abbé Jouve, qui tient dans l'œuvre une très-grande et très-utile place, est traité avec respect et sympathie ; en-dehors de la mère Fétu, une mendiante éhontée qui mêle les patenôtres au proxénétisme, aucun des personnages n'inspire de l'antipathie ; certaines figures, telles que celle du brave Rambaud, rayonnent de bonté, d'abnégation, de dévouement ; bref, *Une page d'amour* montre ce que M. Zola pourrait faire, s'il voulait, une fois pour toutes, tremper sa palette dans d'autres couleurs. Il est à supposer qu'en écrivant la *Page d'amour*, le romancier n'a pas été fâché d'offrir à la critique la contre-partie de l'*Assommoir*. Nous devons cependant constater que, si le peintre a changé de paysages et de perspectives, sa manière ne s'est nullement transformée. M. Zola est toujours le descriptif exubérant que l'on connaît. « Il appuie partout avec une sorte de dureté égale et uniforme. » Mais ne nous occupons pas du côté littéraire de l'œuvre. M. Zola a des défauts — comme tous ceux de l'école dont Balzac a été le grand-maître, comme Gustave Flaubert, comme les Goncourt, comme Alphonse Daudet ; — mais son talent d'écrivain est indéniable. Quoi qu'il en soit, par coquetterie ou par remords d'artiste, M. Zola a voulu, cette fois, sortir des bourbes du matérialisme. Il y a réussi, relativement, étant données les précédentes monstruosités de sa plume. L'action d'une *Page d'amour* se réduit à peu de chose. Une jeune veuve, Hélène Grandjean, vit retirée avec son unique enfant, Jeanne, sur les hauteurs de Passy. Jeanne a dix ou onze ans. Elle est frêle, délicate, nerveuse, sujette à des convulsions. On dirait qu'il n'y a point de vie dans ce petit corps névrotique ; mais l'intelligence et la sensibilité en sont accrues d'autant. Le hasard met la veuve Grandjean en relations avec un médecin à la mode, le docteur Deberle. Jeanne va mourir ; le médecin la guérit. Reconnaissance de la mère. Bientôt la reconnaissance fait place à un autre sentiment. — Et, cette veuve qui naguère se glorifiait de ses trente ans de vertu et qui, dans sa beauté placide, semblait une statue de la Minerve antique, succombe comme la plus frivole et la plus coquette des mortelles. M. Zola a la précaution de nous avertir que Mme Grandjean était « peu dévote de son naturel. » La précaution était inutile. Il est bien évident qu'une femme vraiment pieuse ne déshonorerait pas ainsi son veuvage. Au surplus, l'expiation ne se fait pas attendre. L'amour coupable d'Hélène Grandjean pour le docteur Deberle tue sa fille. Le jour où l'enfant, dans sa tendresse maladive et dans son instinctive conscience, s'aperçoit qu'elle n'occupe plus uniquement la pensée de sa mère, elle meurt — et la mort de Jeanne réveille la veuve adultère. Hélène Grandjean est à tout jamais guérie d'imaginations malsaines. C'est la seule moralité du livre. L'amitié dévouée de M. Rambaud, le frère puîné de l'abbé Jouve, rend à l'âme de cette Madeleine le calme que les pas-

sions en avaient banni. Hélène Grandjean devient Mme Rambaud. Le caractère le plus énergiquement mis en lumière, dans *Une page d'amour*, c'est celui de la petite Jeanne. De cette jalousie d'enfant à l'égard de sa mère, jalousie naïve, innocente, irraisonnée, indéterminée, mais très-réelle, permanente et fixe, M. Zola a tiré des effets d'une grande puissance, d'une véritable originalité. Citons également, comme tout particulièrement réussies, la page par laquelle débute le livre et que l'on a appelée la symphonie du sommeil, tant le romancier a su rendre palpable « l'harmonie voilée qui se dégage du silence et de l'aspect de la chambre d'une personne endormie. » Citons encore la description de Paris, vu des hauteurs du Trocadéro, dans les brumes vaporeuses du matin, un bal d'enfants, le jeu de l'escarpolette et la mort de la petite Jeanne. Quant aux exercices du mois de Marie, ils sont peints non sous un jour haineux, la haine et la politique étant heureusement absentes d'*Une page d'amour*, mais sous un jour faux. Les fêtes catholiques n'ont rien d'énervant. Ce qui est énervant et malsain, ce sont les théories physiologiques de M. Zola ; ce sont surtout les détails repoussants dont il entoure la chute d'Hélène. Ces détails nous gâtent tout le livre — un livre où nous avons eu beaucoup à louer. Et c'était justice, la critique devant toujours faire la part du bien, même dans les œuvres où la part du mal n'est que trop considérable.

— A l'école de M. Zola se rattache, par certains côtés, M. André Theuriet. Celui-ci est toutefois moins brutal et d'une conscience plus délicate — procédant un peu, sous ce rapport, d'Octave Feuillet. Mais il est, comme M. Zola, un descriptif : chose du reste, qui, renfermée dans des limites raisonnables, est loin d'être un défaut et peut fort bien s'allier avec l'émotion, la note humaine et le sentiment de l'idéal. Jamais M. Theuriet n'avait autant accentué ses tendances naturalistes que dans sa dernière œuvre, *le Filleul d'un marquis*. Filleul est ici un euphémisme et veut dire tout simplement fils naturel. Laurent Husson, en effet, n'est autre chose que le fils naturel du marquis de Rosières. Celle qu'il appelle Tante Sophie et qui empêche qu'on le roue de coups est sa mère. Après une enfance morose et tourmentée, Laurent, grâce aux libéralités de son... parrain, peut aller à Paris étudier la médecine. Il en revient beau garçon et excellent médecin. Le marquis de Rosières l'installe dans son château. Mais voilà le docteur Laurent qui se met à faire la cour à Berthe Fontenille, la fille d'un riche propriétaire de Juvigny-en-Barrois. Il demande Berthe en mariage. Refus absolu des parents. Pourquoi ? Parce que Laurent n'est pas le fils du boulanger Husson, mais bien le fils naturel du marquis de Rosières. A cette révélation inattendue, la rage et le désespoir s'emparent du docteur Laurent. Il quitte le château et va exercer la médecine

dans un village voisin. Berthe Fontenille se marie. Pour se venger d'elle, Laurent essaye de la faire manquer à ses devoirs d'épouse. Puis, il se plonge dans la débauche. Rien ne le satisfait. Il songe alors à épouser Valentine Maurin, une ancienne amie d'enfance. Mais toujours le vice d'origine est là. Laurent se voit aussi refuser la main de Valentine. Alors, il tombe gravement malade. Ce que voyant, le marquis de Rosières qui aime au fond l'enfant prodigue, légitime la naissance de Laurent en épousant sa mère, Tante Sophie. Il aurait bien dû commencer par là, cet insouciant marquis ! Il est vrai qu'en ce cas le roman était inutile. Le dénoûment du *Filleul d'un marquis* est touchant et moral. Pourquoi faut-il que nous ne puissions pas rendre le même témoignage à toutes les parties de l'intrigue ? Nous blâmerons aussi M. Theuriet d'avoir fait du mari de Berthe Fontenille, M. Sainte-Marie de Brieules, un abonné de l'*Univers* et un bigot ridicule qui déteste le monde, méprise le mariage, a horreur des femmes et néglige la sienne pour dom Calmet. On voit d'ici la tendance. M. Theuriet s'est cru obligé de pousser, tout comme le premier cabotin de lettres venu, sa petite pointe voltairienne. Il a eu tort. Outre que ces inepties-là ne sont nullement une preuve d'esprit, elles déparent une œuvre pleine de saveur, de fraîcheur, de talent et, à tant d'égards, digne d'éloges. Le *Filleul d'un marquis* est effectivement l'antipode d'une œuvre ordinaire. Il y a, dans cette œuvre, des paysages lorrains d'une vérité exquise. On sent que cela a été vu. La récitation du *Selectæ* au collège, la procession de la Fête-Dieu et la promenade en bateau au clair de lune, sont des tableaux de maître. M. Theuriet est poëte à ses heures, et la *Revue des Deux Mondes* donne souvent à ses poésies une lucrative hospitalité. Sa prose rhythmée dénote cette aptitude ; elle charme, elle berce, elle enchante — sans nuire à la réalité et à l'esprit d'observation. Cet esprit, M. Theuriet le manifeste principalement dans les types qu'il met en scène. Outre le marquis de Rosières, gentilhomme campagnard, vigoureusement dessiné, outre la douce Sophie Husson dont la figure résignée rappelle certaines miniatures de Greuze, il y a, dans le *Filleul d'un marquis*, un personnage qui est, à lui seul, une vraie création. Ce personnage — le mot n'a rien d'exagéré — est, pour vous servir, Mademoiselle Bastienne de Fierbois, propriétaire de la verrerie des Petites-Islettes, forte femme de cinquante-cinq ans, bâtie comme un homme avec une voix mâle, de gros traits, d'épais sourcils et une légère moustache grisonnante sur la lèvre supérieure. Elle ne s'était pas mariée, la brave demoiselle, pour servir de mère à une nichée de neveux et de nièces que la mort avait rendus orphelins. Mlle de Fierbois dirigeait seule sa verrerie et faisait marcher ses ouvriers au doigt et à l'œil. Levée dès la pointe du jour, elle surveillait ses chargements de bois dans

les coupes — et rien n'était plus drôlement admirable que ce grand corps taillé à la serpe, vêtu d'une robe de laine, un bâton de houx à la main, les cheveux arrangés à la diable, les jupes troussées jusqu'aux jarrets et les pieds chaussés de fortes bottes de chasse. Toute petite, Bastienne de Fierbois avait tenu le marquis de Rosières sur les fonts baptismaux et lui avait voué une affection de sœur aînée que celui-ci lui rendait respectueusement. Le soir, ils jouaient ensemble au trictrac — et cette maîtresse femme, qui était la gaîté et la franchise personnifiées, riait à tire-larigot quand elle pouvait faire son scélérat de filleul bredouille. Voilà le portrait. Que vous en semble ?

— MM. Theuriet et Zola sont des disciples de Balzac. Mme Jacques Vincent et Mme Juliette Lamber sont des disciples de George Sand. La première procède de la George Sand qui a fait la *Petite Fadette*, *Mauprat* et le *Marquis de Villemer*. La seconde s'inspire de la George Sand raisonneuse, prêcheuse et humanitaire, à qui nous devons *Indiana*, *Valentine*, *Évenor et Leucippe*, *Spiridion* et les *Sept cordes de la lyre*. Pas n'est besoin d'ajouter que nous préférons de beaucoup Mme Jacques Vincent, c'est-à-dire Mme Angèle Dussaud, à Mme Juliette Lamber, c'est-à-dire Mme Edmond Adam. Au moins, Mme Dussaud, dans *Jacques de Trévannes*, nous fait grâce de la politique, tandis que, dans *Laide*, Mme Edmond Adam nous en sature. *Jacques de Trévannes* est une étude de psychologie et de mœurs — à laquelle se mêle, non par des dissertations, mais par la fatalité de l'action elle-même, la grave question du divorce. Tout d'abord, on croirait que l'auteur prend parti contre l'indissolubilité du mariage. Mais le dénoûment fait mentir la thèse. Jacques de Trévannes a épousé une femme indigne qui lui reproche sa pauvreté. Comme il est Génevois d'origine, il demande le divorce d'après les lois suisses, voulant profiter de sa liberté pour épouser une jeune veuve bretonne, Aurore de Ploeven. Dans l'intervalle, Geneviève de Trévannes est devenue mère, et la maternité la métamorphose ; elle revient à de meilleurs sentiments et désire de tout son cœur se raccommoder avec son mari. Celui-ci, emporté par sa passion pour Aurore, ne veut rien entendre. Il faut que Geneviève s'abaisse jusqu'à aller implorer le pardon de sa rivale. Aurore demeure insensible; mais, un jour, ayant entendu le père de Jacques de Trévannes parler d'elle comme d'une femme perdue, l'altière veuve comprend son abaissement et sa chute. Elle se retire aux Ursulines de Nantes où elle meurt. Jacques, désillusionné par cette mort imprévue, réintingre la maison paternelle, et, le cœur apaisé, reprend sa femme légitime. Il y a, dans *Jacques de Trévannes*, des situations risquées et des idées souvent téméraires. Cependant, nous devons dire, à la louange de l'auteur, qu'elle croit très-sincèrement à l'influence de la religion sur les passions humaines et que,

chez elle, le souffle chrétien corrige maintes fois les caprices d'une imagination aventureuse. Dans tous les cas, écrit dans une langue élégante et sobre, *Jacques de Trèvannes* est une œuvre mouvementée, vivante, naturelle — caractères qui, dans le roman de Mme Juliette Lamber, se trouvent étouffés par d'interminables discussions sur l'esthétique païenne, sur la beauté grecque, sur le panthéisme de la renaissance et sur l'art contemporain. C'est impeccable, comme style, mais cela manque de cœur ; c'est olympien, mais d'une réalité problématique. L'impassible Gœthe se fût épris pour la « Laide » de Mme Juliette Lamber. La « Laide » ne l'a pas toujours été ; elle l'est devenue, étant enfant, à la suite d'une douloureuse maladie. Son père, le sculpteur Martial, qui ne voit dans sa fille qu'un modèle à statue, la chasse uniquement parce qu'elle a perdu sa beauté. Et l'auteur nous représente ce Martial comme un être supérieur, comme un génie. Mais c'est tout simplement un monstre. Heureusement que la petite abandonnée a, du chef de sa mère, 300,000 livres de rente (pourquoi pas trois millions?) Grâce à sa fortune, Hélène Martial peut contenter tous ses goûts, tous ses caprices — et elle n'y manque pas. Ce sont seulement des caprices extraordinaires. Se croyant au-dessus du vulgaire, elle pose en prêtresse de l'art, elle donne des fêtes, organise des conférences, ouvre des concours de peinture ou de sculpture et fait parler beaucoup de sa marmoréenne individualité. Cela lui ramène le cœur de son père. Il paraît que les sentiments se conduisent ainsi dans la République athénienne dont Mme Juliette Lamber prédit le définitif triomphe. Mais les déesses ont bien aussi leurs petites défaillances. Hélène Martial épouse Guy Romain, le fils d'un peintre célèbre. Ce Guy a de drôles d'idées en fait de morale. Il avoue crûment qu'il a voulu sa femme affreuse, « afin qu'elle ne pût lui inspirer d'amour, » et il s'en va courir la prétentaine avec nous ne savons quelle Italienne. En son absence, Hélène Martial tombe malade, et la maladie qui l'avait faite laide lui rend sa beauté — une beauté resplendissante. Le mari arrive et sollicite le pardon de sa femme. Quant à l'odieux Martial, il se contente de trouver sa fille « plus statuaire. » En vérité, il y a du marbre dans tous ces cœurs. Au demeurant, l'action ici n'est que l'accessoire : l'essentiel réside dans les théories, dans les thèses, dans les détails artistiques. L'action se passe à Paris, mais dans un monde factice qui nous transporte en pleine Grèce, en plein paganisme. Certes, *Une fille laide*, de Mme Claire de Chandeneux, n'est pas, pour la forme, comparable à la *Laide* de Mme Juliette Lamber ; mais combien elle est supérieure par la vraisemblance des détails, par la vérité des situations et surtout par les idées morales ! La « Fille laide, » de Mme de Chandeneux, est préférée par l'homme même qui devait naturellement la délaisser pour sa sœur,

la belle Paula de Béringe. Eh bien, non, Maxime de Saint-Ebre choisit Étiennette pour femme, malgré sa laideur. C'est que, si le corps dans Étiennette de Béringe est difforme, l'âme resplendit et rayonne. Pourtant, ce n'est ni sans luttes, ni sans souffrances que la pauvre Étiennette conquiert le bonheur. Mais la souffrance n'est-elle pas le lot ordinaire de la vie? Dans son remarquable livre de la *Douleur*, Blanc-Saint-Bonnet a prouvé que la souffrance a son rôle dans le plan divin et qu'elle est la chaudière d'Éson où se retrempent les esprits, les cœurs et les caractères. Mme Claire de Chandeneux a placé dans le Jura les principales scènes d'*Une fille laide*. Les touristes y retrouvent, parfaitement décrits, les sites les plus visités de cette contrée pittoresque. — Nous aimons moins *Vaisseaux brûlés* du même auteur. Ce roman est plus négligé de forme, et, vers la fin, tombe dans le mélodrame. Voici l'histoire : Le baron de Monchenetz, un vieux célibataire égoïste, s'est laissé enjôler par une certaine veuve Turquet, qui a résolu de mettre sur son front roturier un tortil de baronne. Mais Odette, l'unique nièce de Montchenetz, se dresse devant la Turquet comme un obstacle. Vite, baron, mariez votre nièce ! Pauvre Odette de Montchenetz, on la marie, en effet, on la marie au premier épouseur venu, et le malheur veut que ce soit le plus odieux gredin qui ait jamais germé sur le pavé de Paris. Odette de Montchenetz devient Mme Firmerol. Le mari dissipe au jeu la dot de sa femme, abandonne le foyer conjugal, déshonore son vieux père, laisse mourir ses parents dans la misère et la honte, et meurt lui-même écrasé par une locomotive. Dans toutes ces épreuves, Odette n'a pas faibli un instant. Elle a été admirable de vertu et d'héroïsme. Aussi est-elle récompensée en épousant Gontran Clavel, celui que son cœur avait secrètement choisi avant qu'on ne la livrât à l'abominable Firmerol. Quant au baron de Montchenetz, la Turquet, devenue maîtresse, lui fit une vie insupportable. Il l'avait bien voulu.

— *La Maison vide !* Quel excellent titre, et qui en dit long ! Il y avait autrefois dans cette maison une femme belle, jeune, avenante, qui en était la joie, l'animation, l'ornement et l'orgueil. Allons les douces causeries de l'intimité, les lectures à deux, la musique et les rires ! Hélas ! Bonheur éphémère ! Blanche de Reynière est coquette, légère. Cédant à une minute d'entraînement, elle écoute les paroles fascinantes de Robert de Salviac, et le mari outragé tue sa femme. Blanche morte, adieu la paix pour le contre-amiral de Reynière ! Le deuil irréparable entre dans la maison vide ; la tristesse et la solitude en sont les hôtes ; Reynière est bourrelé de remords et il en arrive à chercher partout le fantôme de celle qui n'est plus. Le même phénomène se produit chez Robert de Salviac. Il s'accuse d'être la cause de tous ces malheurs ; il se repent et Reynière lui rend son amitié.

Cependant, un nouveau motif de rivalité surgit. Le hasard met sur la route de ces deux hommes une jeune fille, Valentine Trézel, qui, trait pour trait, ressemble à l'assassinée. Le cœur humain est une inexplicable énigme. Tous deux, Reynière et Salviac, aspirent à la main de Valentine Trézel. Lequel choisira-t-elle ? Valentine choisit Salviac. Alors, dans un accès de générosité qui n'excuse pas son acte, Reynière se donne la mort. Le suicide équivaut à un crime, M. Claretie. Pour le cœur doublement brisé du contre-amiral de Reynière, vous aviez le cloître, la Trappe ou la Chartreuse. Il est vrai que ce serait trop demander à un libre-penseur. La littérature contemporaine se rit de ces dénoûments où la religion et la morale trouvent leur compte. — Les personnages de la *Maison vide* sont tous Parisiens, Parisiens du boulevard. On s'en aperçoit à leur mœurs faciles. Toutefois, si les détails méritent à certains égards les sévérités de la critique, l'œuvre en elle-même est honnête. — Elle se concentre dans un drame intime qui touche, d'un côté, aux choses sérieuses de la vie et, de l'autre, à celle des vices mondains habillés à la mode du jour, mais qui conclut à la déification du devoir. M. Jules Claretie a dédié son livre à sa femme : « A ma chère femme, dit-il, je dédie ce livre dont la conclusion est le foyer paisible et le consolant amour de la famille, et la maison emplie du rire de l'enfant ! » Il aurait pu cependant arriver, par d'autres voies, à cette conclusion consolante. La *Maison vide* est aussi une réponse aux fameux *Tue-là*, d'Alexandre Dumas fils. Et la politique ? Oh ! la politique s'est encore faufilée dans la *Maison vide*. Un des personnages du roman est un certain Monteclair qui joue les plus vilains rôles. Eh bien, M. Claretie n'a pu résister au facile plaisir de faire de ce Monteclair un conservateur. Adulation grossière et de mauvais goût aux 363 ! Il serait bien temps que les romanciers laissassent la politique à l'Académie française.

— Malheureusement, la vogue est là. Voici un nouveau venu dans la carrière, M. Paul Bonnaud. Il a du talent, du style, l'esprit d'observation. Par quoi débute-t-il ? Par un roman politique, *le Roman de la princesse*. Cette princesse est une riche héritière bourgeoise qui épouse le fils du prince de Candé ? L'auteur estime que son prince est formé de morceaux divers et qu'il est la résultante de plusieurs individualités. C'est possible. Mais il y a dans ce type, dominant toute l'œuvre, des traits méconnaissables — et, si nous voulions mettre un nom au bout de notre plume, nous mettrions naturellement le nom d'un homme d'État célèbre, un vaincu d'aujourd'hui. Cependant, il y a cette circonstance atténuante : le prince de Candé mis en scène par M. Paul Bonnaud est un personnage odieux, malhonnête, antipathique, véreux, taré, sceptique, sans conscience. Or, l'homme d'État auquel nous faisons allusion est tout le contraire : si ses actes d'homme public

peuvent être critiqués, sa vie d'homme privé est la vie d'un homme de principes, digne et irréprochable. Si donc l'auteur du *Roman de la princesse* avait voulu faire ainsi la caricature d'une honorable personnalité, ce serait une mauvaise action dont nous ne croyons pas M. Paul Bonnaud capable. — Il y a deux parties dans le *Roman d'une princesse*, le princesse avant et après la lettre. Autant la seconde partie nous déplaît et nous répugne, autant la première partie nous ravit et nous charme. Rien de plus sympathique que cette petite Thérèse Devert, bourgeoise de naissance, mais noble de goûts, d'instincts et de tendances: une vraie châtelaine. Il est vrai de dire qu'elle habite avec son père le vieux manoir des seigneurs de Bissy. Dans une tour de ce manoir, elle s'est construit un nid d'aristocrate. Armures antiques, panoplies des croisades, archives nobiliaires, bouquins poudreux (Moréri, d'Hozier et autres auteurs héraldiques). Là, tous les jours, elle compulse, elle étudie l'histoire de la vieille famille seigneuriale et se croit à certains moments la fille d'un Bissy. Et de fait, elle en a la fierté, la distinction, les signes de race. Quelle brave figure aussi que celle du bonhomme Devert ! Eh bien, dans la seconde partie du roman, le bonhomme Devert, devenu le député Devert, se conduit comme un véritable arsouille, et sa fille, désormais princesse de Candé traîne sa couronne de princesse dans les fanges de l'adultère. C'est gâter à plaisir un tableau fort heureusement commencé. On ne peut guère louer, dans la deuxième partie du *Roman de la princesse*, que certains portraits de journalistes, de bohèmes et de financiers marrons saisis sur le vif. Tout ce monde-là se réunit dans les bureaux de l'*Actualité*. Ratés du théâtre, éclopés du barreau, fruits secs des écoles, ayant sept à huit fois changé de carrière, tour à tour auteurs, impresaris, poëtes, mathématiciens, professeurs de musique, ils sont venus échouer dans le journalisme. Mais cela ne leur a pas donné des convictions. Aujourd'hui, ils se battent pour la droite, demain pour la gauche. Évidemment, la presse parisienne possède de pareils drôles. Leur modèle est le sieur Ricau dont les opinions se mesurent à la pièce de cent sous. Ne se voyant pas récompenser selon ses prétendus mérites, il dit: « Je n'en veux plus, je retourne à mon vomisse-« ment, j'ai été démocrate autrefois. Vive la République ! » Jolie recrue !

— Il y a moins de politique dans le *Roman d'une créole ;* mais il n'en vaut pas mieux pour cela. La créole est la terreur des villes d'eaux. Elle a nom Mme d'Algorre ; mais on la surnomme la Femme-Serpent, la fée Mélusine. Dites plutôt Messaline. Établie à Arcachon, elle provoque l'assassinat d'une femme par son mari, épouse un ingénieur, le quitte, se livre à tous les débordements et s'empoisonne. Ce mauvais roman, sans talent et sans esprit d'ailleurs, à l'excep-

tion d'une page sur les vieilles familles commerçantes et du portrait d'une Russe excentrique qui va, le matin, dans les champs « boire les larmes de l'aurore, » ce mauvais roman devrait finir au suicide de la créole. Non ! l'auteur le prolonge inutilement pour avoir le plaisir de faire une apologie de la Commune. Espère-t-il détourner ainsi l'attention de sa répugnante créole ? Le moyen est étrange. Il paraîtrait que cette créole n'est pas un mythe et qu'elle aurait vécu à Paris vers la fin du second Empire. Réelle ou d'invention, elle n'en est pas moins un monstre, comme la *Cara* de M. Hector Malot Cara n'est qu'un diminutif de Caravansérail. — Ce qui en dit long sur les mœurs de la créature. Étant donnée la pieuvre, il n'est pas étonnant qu'elle ruine Léon Haupois, fils de M. Haupois d'Aiguillon, chevalier de la Légion d'honneur, orfèvre-fournisseur des cours d'Angleterre, d'Espagne, de Grèce et de Belgique, breveté de toutes les Expositions européennes. Cara fait plus que ruiner ce fils de famille ; elle l'épouse en Amérique devant un prêtre catholique. Mais la bonne foi du prêtre a été surprise, le mariage n'est pas valable ; Mme Haupois en obtient de Rome même l'invalidation, et permet à son fils d'épouser sa cousine Madeleine — qui lui avait été refusée dans le principe sous prétexte qu'elle était pauvre. En résumé, *Cara* n'est un chef-d'œuvre, ni pour le fonds ni pour la forme. Mais, à l'instar de certains romans du même auteur, ce n'est pas non plus un pamphlet à l'adresse des idées et des principes dont la Révolution fait aujourd'hui sa cible quotidienne.

— *Les Mariages dangereux*, de Mme Anaïs Ségalas, ne constituent pas un roman proprement dit. C'est la réunion de quatre récits dont la chasse à la fiancée et la vie conjugale font tous les frais. Les deux dernières de ces *Nouvelles* sont fort peu intéressantes. Il n'en est pas de même des deux premières : *Les deux mariages du beau Gontran*, *Les trois femmes d'Henri Smirt*. Elles sont curieuses et originales et l'une d'elles serait parfaite, si elle était moins libre. Le beau Gontran d'Ablin épouse, lui, homme de trente ans, une femme de cinquante-deux ans, pour ses richesses. Trente ans après, veuf de soixante ans, il épouse une jeune fille de dix-huit ans. Il a fait souffrir la femme vieille ; la femme jeune la venge en faisant souffrir Gontran. Telle est la ritournelle. Quant à Henri Smirt, c'est un affreux scélérat qui se marie avec des jeunes filles poitrinaires et se fait donner par testament leur fortune. Il spécule sur la santé de ses femmes. Il y a dans les *Nouvelles* de Mme Anaïs Ségalas quelques traits fort justes. L'auteur parle en ces termes de la coquetterie : « Il ne faut pas croire que la frivolité et le désir de plaire soient les privilèges exclusifs des femmes. A côté de la coquette, il y a le coquet, qui semble vouloir déplacer les rôles et qui attend les

adorations. On blâme Mme Célimène. Mais que dira-t-on de M. Célimène ? » Pour conclure, toute la morale des quatre récits de Mme Anaïs Ségalas peut se résumer dans ces vers d'une chanson populaire :

Il faut des époux assortis
Dans les liens du mariage.

FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

La Sainte Bible, Ancien et Nouveau Testament, Récit et Commentaire, par l'abbé F. R. SALMON, du diocèse de Paris, chanoine honoraire de Châlons. Ouvrage illustré de 240 gravures, par SCHNORR. Paris, Firmin-Didot, 1878, in-4 de XIV-615 p. Prix : 20 fr.

Voilà un livre digne de la maison Didot par la beauté des gravures et la perfection de l'exécution matérielle. « L'illustration, écrit justement Mgr Mermillod, reproduit les gravures si appréciées de Schnorr; ces dessins si religieux, si beaux, portant le caractère de la foi et de l'art, complètent le récit sacré. » Le récit, dû à la plume de M. l'abbé Salmon, mérite les ornements splendides qui l'accompagnent. Le plus souvent, ce n'est pas sa parole que l'auteur nous donne, c'est la parole même de Dieu. Il entremêle seulement, au texte sacré qu'il traduit, quelques explications courtes et lumineuses, et il donne ainsi un commentaire simple et clair qui, loin d'entraver la marche du lecteur, la lui rend facile et agréable. Il sait d'ailleurs s'adresser à bonne source pour nous faire comprendre la Bible, et, dès la première page, Bossuet, de sa grande voix, nous parle de la création avec la majesté et la magnificence qui conviennent au sujet.

M. l'abbé Salmon résout aussi, chemin faisant, toutes les difficultés, scientifiques et autres, qu'il rencontre sur ses pas. C'est ainsi qu'il montre avec beaucoup de lucidité l'accord de la cosmogonie mosaïque avec les sciences naturelles, et qu'il répond à toutes les objections qu'on peut faire contre le déluge et le miracle de Josué.

Non content de nous faire connaître l'histoire proprement dite de l'Ancien Testament, il nous fait connaître encore les passages les plus remarquables des livres sapentiaux et des grands prophètes. Dans la seconde partie, le Nouveau Testament, il nous donne une excellente vie de Notre-Seigneur et un bon résumé des Actes des Apôtres, où il parle, à leur place chronologique, des Épîtres de saint Paul. Il termine son œuvre par l'analyse de l'Apocalypse.

M. l'abbé Salmon ne s'occupe pas, et avec raison, dans son ouvrage, des inepties des rationalistes contre la Bible. Il a jugé à propos de dire quelques mots des difficultés scientifiques que peut suggérer la lecture des saintes Écritures, parce qu'il est utile, en effet, d'éclairer

les esprits sur ces questions importantes; mais, comme son but n'était pas de composer une œuvre apologétique, il n'avait qu'à passer sous silence les attaques de la critique négative. Le style de l'auteur est élégant et correct; tout au plus pourrait-on lui reprocher de manquer un peu çà et là de simplicité; mais la plupart des lecteurs le lui pardonneront volontiers. Le texte est donc digne de la splendeur de l'exécution, et nous ne pouvons mieux faire, en terminant, que de répéter ce que Mgr l'évêque de Châlons écrivait à l'auteur : « Je souhaite que votre livre se répande beaucoup. Il substituera aux connaissances superficielles ou partielles de la Bible des notions beaucoup plus justes et beaucoup plus étendues; il dissipera plus d'un préjugé. »

Essai sur l'Église anglicane, par F. Segondy. Paris, Roger et Chernovicz; Montpellier, Séguin, 1878, in-8 de xvii et 599 p. — Prix : 6 fr.

L'ouvrage que nous annonçons est divisé en trois parties. Dans la première, composée de trois chapitres, l'auteur traite de l'origine de la réforme, en général, de l'origine de l'Église anglicane en particulier, de la réformation et de la conversion de l'Angleterre comparées. Dans la seconde partie, intitulée *Caractères de l'Église anglicane*, l'auteur assigne d'abord à cette Église, les caractères qu'elle présente au point de vue théologique, à savoir d'être schismatique, hérétique, protestante, autoritaire et protestante, institution hybride et faite de compromis, isolée du monde chrétien. Dans un second chapitre, l'auteur montre que l'Église anglicane est esclave de l'État et sans influence sur les masses. Dans le troisième, il examine les résultats qu'elle a produits dans son sein par la multiplication des sectes et par le nationalisme, et au dehors, par ses missions.

La troisième partie de l'ouvrage est consacrée à ce que M. Segondy appelle les *admirateurs de l'Église anglicane*, à savoir les partisans de la haute Église, les puséistes, les politiques, les économistes. Ajoutons à cela l'épilogue et les appendices contenant surtout de longues notes que l'auteur n'a pas pu placer dans son volume et nous aurons nos six cents pages.

L'énoncé de ce plan, formulé dans les termes employés par l'auteur lui-même, suffit pour montrer que nous avons devant nous le contraire de ce qu'on nous avait promis dans la préface, à savoir, un volume de controverse. Et il n'était peut-être pas facile, en effet, à l'auteur de faire autre chose, car l'Église anglicane, comme toutes les choses anglaises, présente un système si compliqué qu'il n'est pas toujours aisé de bien la saisir et de bien la dépeindre.

Ce volume s'annonce comme une introduction. A ce compte, il faudrait en attendre cinq ou six autres et, en effet, dans la préface,

on nous fait connaître cinq ou six sujets qu'on se propose de traiter. A notre avis, cinq ou six volumes, c'est beaucoup à propos d'un système qui se meurt.

Nous ne voulons pas entrer dans la critique des détails : cela nous mènerait loin ; au lieu d'un volume de controverse, nous aurions préféré un livre d'exposition qui aurait fait passer sous nos yeux comme un tableau vivant de l'Église anglicane. Mais, pour peindre une société, il faut la connaître à fond, vivre en rapports suivis avec elle, et il nous semble que l'auteur de l'*Essai sur l'Église anglicane* connaît la société anglaise surtout par les livres. Nous ajouterons même, sans craindre de beaucoup nous tromper, que sa bibliothèque est un peu vieillie et beaucoup trop restreinte.

Nous pensons cependant que ce livre pourra rendre des services et qu'il contribuera à mettre un peu plus à l'ordre du jour l'étude des questions religieuses anglaises, qui sont, sans contredit, des plus intéressantes que puissent étudier nos contemporains.

M. Segondy ne ferait-il que rendre ce service à la religion, par le volume qu'il vient de publier, qu'il n'aurait nullement lieu de regretter la peine qu'il s'est donnée pour l'écrire. Nous espérons néanmoins que ce ne sera pas le seul : et son *Essai*, sans faire exactement connaître l'Église anglicane telle qu'elle existe en 1878, en donne cependant une idée suffisamment juste pour le commun des lecteurs français. P. M.

SCIENCES.

Philosophie de la science politique et commentaire de la déclaration des droits de l'homme de 1793, par le professeur Emile Accolas. Paris, Mareseq aîné, 1877, in-8 de VII-524 p.

Il y a deux choses dans l'ouvrage de M. Accolas : avant tout une négation absolue de Dieu, un matérialisme brutal, une haine violente des institutions religieuses et particulièrement de la doctrine catholique dont il travestit les données à un point difficilement explicable chez un écrivain dont les lectures ont été considérables, en quelques pages tranchantes, banales, et renvoyant pour la démonstration à des ouvrages aventureux et fort discutés ; puis une critique vive et pénétrante de tous les systèmes scientifiques et sociaux élaborés de nos jours, et qu'on a prétendu substituer au grand et compréhensif enseignement du christianisme. Dans cette tâche, M. Accolas déploie de remarquables qualités intellectuelles, une grande précision de style, une assurance de pensée qui dédaigne toute atténuation et déchire audacieusement tous les voiles du langage. A quelque motif qu'il faille attribuer les *exécutions* qu'il fait des socialistes, de Comte, de

Renan, de Littré, de Jules Simon, d'Herbert Spencer, en un mot de tous les contemporains révolutionnaires tant soit peu marquants, ce n'en sont pas moins de terribles coups de boutoir, et les outres pleines de vent sur lesquelles ils portent sont dégonflées pour toujours.

Parmi les doctrines que M. Accolas combat avec le plus de verve, est le faux dogme de la souveraineté du peuple et de la loi des majorités. Rarement le vice radical de cette idée avait été mieux montré. Il démontre également tout ce qu'a de faux la conception, si répandue parmi les écrivains contemporains que l'État, la commune, l'humanité sont des *organismes*, que *la métaphore* ne peut jamais prendre la place d'une réalité.

Le professeur radical ne se contente pas de renverser et de piétiner les œuvres de ses prédécesseurs révolutionnaires : il veut élever le monument de la *science politique*. Il lui donne pour base l'autonomie de la personne humaine, et va en chercher un modèle approximatif dans la déclaration des droits de l'homme de 1793 et cette constitution de l'an II que la Convention vota, mais ne put jamais mettre en vigueur, et qui reposait sur la législation directe par le peuple réuni en assemblées primaires.

Nous ne discuterons pas ici la thèse de M. Accolas; aussi bien, la partie critique de son œuvre est la seule qui ait de la valeur. Il prétend conserver les idées de morale, de droit, d'amour fraternel même, les principes de la propriété et de la rémunération du capital, tout en ne voyant dans l'homme qu'un agrégat d'atomes, soumis exclusivement aux lois de circulation de la matière. Sur ce point-là, il n'a évidemment pas l'avantage de la logique vis-à-vis de Büchner et d'Herbert-Spencer.

En résumé, l'œuvre de M. Accolas a beaucoup d'analogies avec celle de Proudhon, le seul des contemporains qu'il ménage au milieu de ses acerbes critiques.

Précis du cours d'économie politique, *professé à la faculté de droit de Paris*, par Paul Cauwès, agrégé. Tome Ier, première partie. Paris, Larose, 1878, in-8 de viii-428 p. — Prix : 5 fr.

M. Cauwès comprend la science économique d'une manière large, élevée et toute spiritualiste, qui lui fait honneur. Nous le féliciterons tout spécialement d'avoir combattu la funeste doctrine des économistes anglais, qui consiste à réduire toute l'économie politique à *la science des richesses*, d'avoir affirmé que « des intérêts humains de justice et de morale planent au-dessus de toute question relative aux choses matérielles, » et que « multiplier les produits n'est pas le but suprême. » L'économie politique, selon lui, a pour objet les lois sociales de l'industrie, des richesses et des services, d'où cette triple

division de son traité en *Organisation industrielle, Économie des richesses* et *Économie publique.*

Le volume que nous avons entre les mains, et qui n'est que la première partie du tome Ier, contient l'*Organisation industrielle* et les deux premiers livres de l'*Économie des richesses* qui traitent de la production et consommation et de la population. Avec beaucoup d'excellentes choses, nous y trouvons quelques erreurs noyées, dans un déluge de phrases et de digressions incidentes. M. Cauwès manque de méthode dans la conception de son plan, d'ordre dans la disposition des différentes parties de son œuvre, et de suite même dans le développement de ses idées. Ainsi, à propos de l'organisation industrielle et du régime du travail, M. Cauwès vient nous exposer ses théories sur la famille, les sociétés politiques et les services privés et publics, tout en renvoyant avec une facilité déplorable son lecteur, pour la solution d'un grand nombre de questions intéressantes, à la seconde partie de son livre, encore dans ses cartons.

Il faut déplorer également que M. Cauwès ait cru devoir s'attacher aux doctrines d'un économiste américain, qui n'a pas fait un seul disciple dans son propre pays, et que « Carey soit, entre tous, celui dont il se plaise à reconnaître l'inspiration scientifique. » C'est que, en effet, il est tombé, à la suite de son maître, dans des exagérations regrettables qu'un examen plus sérieux des faits lui eût permis d'éviter. Lorsque M. Cauwès, par exemple, examine, dans la section quatrième du premier livre de l'économie des richesses, la fameuse théorie de Ricardo connue sous le nom de *Rente* du sol, il ne se borne pas à la réfuter, mais il tombe dans l'excès contraire en niant absolument l'existence de ce phénomène. De même, après avoir combattu la fatale doctrine de Malthus et de Stuart Mill sur la population, il va encore trop loin en refusant d'admettre, pour aucun pays, la possibilité d'une crise de saturation de population, puisque des faits contemporains nous démontrent le contraire.

Regrettons enfin que M. Cauwès se soit fait l'écho des vieilles et odieuses calomnies, tant de fois rééditées, contre les admirables établissements fondés au dix-septième siècle par les jésuites en Amérique et connus sous le nom de *Réductions du Paraguay.*

En resumé, ce livre, trop détaillé et trop volumineux pour être jamais à la portée des étudiants, contient des études fort approfondies sur quelques points, des aperçus nouveaux et surtout des annotations précieuses ; mais tout cela se suit sans ordre et sans cohésion, et trahit chez l'auteur, avec une certaine inexpérience, une grande précipitation dans la préparation de cet ouvrage qui ne peut s'expliquer que par la crainte d'être prévenu par quelque confrère plus diligent.

Maintenant que M. Cauwès a pris possession du terrain, qu'il nous permette de lui conseiller de revoir sérieusement le volume qu'il a lancé un peu à la légère dans la circulation, d'en coordonner et d'en reserrer les parties éparses, de le pourvoir d'une table des matières, et, alors, nous n'en doutons pas, son précis devra prendre place dans la bibliothèque de tous ceux qui s'occupent sérieusement d'économie politique. H. DE G.

Arts et Manufactures. *Exposition sommaire des études et procédés de l'industrie contemporaine,* par M. MAIGNE. Paris, E. Belin, 3 vol. in-12 de VIII-439, 448 et 480 p. — Prix : 9 fr.

En écrivant ce nouvel ouvrage, M. Maigne s'est proposé de rendre classiques les divers procédés industriels actuellement en usage dans nos ateliers et dont l'enseignement était resté jusqu'ici le monopole des écoles spéciales d'arts et manufactures. Certes, le sujet est vaste, et il y a lieu de féliciter l'auteur d'avoir réussi, en aussi peu d'espace, à traiter d'une façon très-suffisamment détaillée, vu les lecteurs auxquels il s'adresse, un ensemble aussi considérable. Ces trois volumes présentent un intérêt tout particulier, en ce moment où l'Exposition attire l'attention générale sur l'intérieur de nos usines, et il nous semble difficile de trouver un guide plus instructif pour en parcourir les galeries. On y trouvera toujours données, dans un style clair et précis, des explications, intelligibles pour chacun, si négligée qu'ait été jusque là son éducation scientifique.

C'est en vain que nous avons cherché dans cet ouvrage une notice suffisamment détaillée sur les moteurs d'ateliers. Peut-être trouvera-t-elle sa place dans un quatrième volume, nécessaire du reste, pour fournir au complet ce que promet, un peu témérairement, le titre de l'ouvrage. On peut également reprocher à l'auteur de n'avoir pas assez indiqué les perfectionnements les plus récents apportés aux diverses industries ; mais ce défaut, peu important pour un livre aussi élémentaire, ne doit pas empêcher d'en conseiller l'introduction dans toutes les bibliothèques scolaires, dont les lecteurs sont trop souvent, comme le fait remarquer très-justement M. Maigne, complétement dépourvus de toute connaissance pratique. F. DE C.

BELLES-LETTRES

Neue Studien über Schrift, Aussprache und allgemeine Formenlehre des Æthiopischen, *aus den Quellen geschopft, comparativ und physiologisch erlautert.* (*Études nouvelles sur l'écriture, la prononciation et les formes générales des mots en éthiopien, expliqués comparativement et physiologiquement d'après les sources.*) Von Dr Eduard Kœnig, Oberlehrer an Gymnasium St.-Thomæ zu Leipzig. Leipzig, Hinrichs, 1877, in-8 de xii-164 p. — Prix : 18 fr.

Les *Études* de M. Kœnig sont un ouvrage de haute science philologique. Il ne saurait intéresser, il est vrai, le commun des lecteurs, mais il se recommande à l'attention de tous les philologues, en général, et des orientalistes, en particulier. On a déjà fait beaucoup pour la grammaire comparée des langues indo-européennes; on a fait encore fort peu, presque rien, pour la grammaire comparée des langues sémitiques dans leurs rapports avec les langues indo-européennes. Pour que ce dernier travail soit possible, il faut que des savants compétents publient des travaux comme celui de M. Kœnig sur l'éthiopien.

L'auteur des *Nouvelles Études* les a dédiées à M. Franz Delitzsch, le célèbre professeur d'exégèse de Leipzig, parce que c'est un discours de ce dernier : *Sur l'importance de la physiologie et de la musique pour l'étude de la grammaire et en particulier de la grammaire hébraïque*, qui lui a suggéré l'idée de faire les recherches dont il nous communique aujourd'hui les résultats. C'est dire assez qu'il fait souvent appel à la physiologie pour rendre compte de plusieurs phénomènes de la prononciation éthiopienne. Les *Nouvelles Leçons sur la science du langage*, de M. Max Müller, ont suffisamment démontré l'utilité de cette méthode en linguistique, et il est inutile d'insister ici sur les ressources qu'elle offre à un habile philologue.

M. Kœnig se propose de plus de résoudre certains points difficiles et spéciaux de la grammaire éthiopienne. Quand M. Dillmann a publié, en 1857, sa *Grammatik der æthiopischen Sprache*, il reconnut qu'il était loin de regarder son travail comme définitif. Notre auteur comble quelques-unes de ses lacunes, et explique plusieurs obscurités de la langue. Il pense aussi, et avec raison, qu'on n'estime pas à leur juste valeur les travaux de Ludolf, le fondateur des études éthiopiennes en Europe. Il veut enfin établir, contre Ewald et M. Schrader, que l'arabe, non l'hébreu, est le plus ancien type des langues sémitiques. Il va bien loin à ce sujet. L'arabe est, sans doute, le type des langues sémitiques sous plusieurs rapports, mais nous pensons que c'est surtout dans la langue qu'on parlait à Ur et à Babylone, du temps d'Abraham et de ses pères, qu'il faut chercher le type le mieux conservé de l'idiome

des enfants de Sem. Nous ne pouvons examiner en détail les opinions de M. Kœnig, mais nous en avons assez dit pour montrer que son livre est indispensable à tous ceux qui s'occupent d'études orientales et comparées. C. J.

Cn. Naevius. *Essai sur les commencements de la poésie à Rome*, par D. DE MOOR. Tournai, 1877, in-8 de VII-176 p.

Ce fut incontestablement un puissant talent et un esprit plein d'originalité que Cn. Naevius, qui, pauvre, isolé, sans appui, entreprit de créer une littérature nationale à Rome, à une époque où la langue latine elle-même était encore dans les langes, et où les séductions de l'hellénisme envahissant offraient un tout autre but à l'activité intellectuelle des Romains. Entre le parti des conservateurs obstinés qui, comme Caton ou Fabius Maximus, repoussaient systématiquement les lettres grecques, tout en se voyant forcés à la fin de les apprendre eux-mêmes, et celui des novateurs lettrés et élégants qui prétendaient, en toute chose, mettre Rome à l'école de la Grèce, Naevius se traça dès le commencement une ligne de conduite à laquelle il resta fidèle pendant toute sa carrière. S'il étudia la littérature grecque; si, dans presque toutes ses productions, il montra le parti qu'il savait en tirer, d'autre part il avait cette conviction que le génie national de Rome était assez mûr, assez robuste pour trouver dans l'art son expression propre, pour avoir une littérature à lui, une littérature vraiment romaine, c'est-à-dire reflétant fidèlement les mœurs et le génie de la patrie. Telle fut l'idée mère qui inspira toute l'activité littéraire de Naevius : poëte national et romain par excellence, par cette pensée à la fois hardie et patriotique, il nous apparaît bien différent de tous ces littérateurs qui, à la suite d'Ennius, empruntèrent à la Grèce, non-seulement ses forces, mais encore ses idées et sa tournure d'esprit, et créèrent à Rome une littérature dont le vice principal resta toujours le manque d'originalité et de nationalité.

Je n'ai pu qu'indiquer, dans ces quelques lignes, les considérations que M. De Moor développe largement dans son mémoire. Il l'a fait avec une sûreté de jugement, une solidité d'érudition, une élégance de style qui assurent à ce travail un rang distingué parmi les productions consacrées à l'antiquité classique, et qui lui ont valu, devant la faculté de philosophie et lettres à l'Université de Liège, le titre de docteur spécial en sciences philologiques. C'est une étude complète sur Naevius et son rôle dans les lettres romaines que nous avons sous les yeux. Le mémoire se divise en deux parties. La première est consacrée à la biographie du poëte, à l'étude des fragments qui restent de ses œuvres, et à l'appréciation de sa carrière dans les différents domaines qu'il a

abordés. La seconde, plus technique, intéressera surtout les philologues de profession, par un examen approfondi de la langue et de la versification de Naevius : ce n'est pas le moindre mérite de l'auteur de l'avoir rendue attrayante même pour le lecteur ordinaire, grâce à la clarté et à l'élégance soutenues de son exposition.

M. De Moor fait bon marché de l'opinion, presque universellement adoptée, qui fait de Naevius un Campanien, à cause d'un passage où Aulu-Gelle lui reproche une certaine *superbia campana* : l'emploi de cette expression proverbiale par un archéologue qui vivait plusieurs siècles après notre poëte, ne suffit pas, pense M. De Moor, pour infirmer les conjectures qui font de lui un citoyen romain : et quelle que soit, en pareille matière l'autorité des noms de Bernhardy, Bergk, Tuffel Welcker, Niebuhr et Mommsen, la démonstration me paraît concluante (p. 4 à 6). L'auteur n'est pas moins heureux dans l'étude des fragments littéraires de son héros; la manière dont, au moyen de quelques vers, de quelques hémistiches, il reconstruit des tragédies entières et parvient parfois à caractériser des scènes, fait honneur à la délicatesse de son goût, à la souplesse de son imagination, et rappelle le procédé de Cuvier reconstruisant une espèce à l'aide de quelques ossements. Dans le chapitre consacré à la comédie, M. De Moor, appliquant avec le même talent la méthode qui a si bien réussi à M. G. Guizot dans son Étude sur Ménandre, parvient à nous rendre la physionomie générale et même plus d'un trait particulier de ce théâtre naissant. Enfin le chapitre qui traite de l'épopée nous montre Naevius supérieur, par la manière dont il conçoit son sujet et dont il le traite, à son successeur et rival Ennius, au point que Virgile lui-même a emprunté à notre poëte plus qu'on ne pense, et que l'idée principale de l'Énéide, qui consiste à rattacher directement la grandeur romaine à Énée et aux prédictions des dieux, se retrouve déjà dans le poëme vieilli et oublié de Naevius (p. 100 et suiv.).

C'est ainsi que Naevius peut être vraiment appelé le père de la poésie latine, et qu'il a été l'initiateur de son peuple dans les trois genres littéraires : la tragédie, la comédie et l'épopée. Mais là ne s'arrête pas la tâche que M. De Moor s'est imposée. Serrant maintenant son sujet de plus près, il étudie, dans la seconde partie, la langue et la versification de Naevius : c'est là qu'il trouve l'occasion de déployer toutes les richesses d'une érudition à la fois sobre et solide, entièrement familiarisée avec son sujet et mettant le lecteur au courant des plus récentes découvertes qui ont été faites dans le domaine de la philologie latine. Parmi les choses les plus instructives qu'on rencontre dans cette seconde partie, je signalerai notamment une curieuse liste des archaïsmes et des mots vieillis qu'on rencontre encore dans Naevius : il en est plus d'un qui aurait pu être conservé au plus grand

profit de la langue : tels sont par exemple *billo* (faire *glouglou*), *vitulari* (bondir de joie) *prospicus* et *despicus*, qui sont d'une composition si simple et si expressive, *lustio*, expression heureuse qui a en français son équivalent et sa traduction litérale dans *coureur ; pauxillus*, diminutif si gracieux de l'obsolète *paucus*, etc. Une autre liste contient les expressions qui ont, dans Naevius, une acception autre que chez les classiques; une troisième, enfin, ceux qui présentent dans leurs flexions des formes rares, incertaines et inusitées pendant le siècle d'Auguste.

Quand à la versification de Naevius, elle fait l'objet d'une étude fort consciencieuse, où sont indiqués et expliqués les divers mètres employés par le père des lettres latines; j'y signalerai surtout une étude approfondie sur le *saturnin*, mètre original, conforme à la langue, incomplet encore, il est vrai, mais capable de se perfectionner, et qui aurait dû être amélioré plutôt que supprimé par les poëtes classiques. M. De Moor, après avoir amplement prouvé que le saturnin est inférieur à la réputation que lui ont faite les hellénistes, nous montre comment il a été remplacé peu à peu par l'hexamètre grec, incontestablement plus riche et plus harmonieux, mais dont on peut se demander s'il convenait véritablement à la langue latine. L'auteur n'en paraît pas bien convaincu : une des pages des plus intéressantes et les plus originales de son livre c'est, à coup sûr, celle où il nous montre à quelles conditions l'hexamètre put s'introduire dans la langue latine. Il fallut renoncer aux mots les plus usuels ou les plus beaux de la langue (p. ex., *filius*, *militem*, *origines*, *artifex*), il fallut remplacer l'expression propre par des synonymes qui étaient le plus souvent vagues et inexacts (*palmæ* pour *victoriæ*, *nati* pour *filii*), changer la terminaison naturelle et logique des mots (c'est ainsi que *pestilentia* devient *pestilitas*), ou bien encore recourir à la périphrase, substituer à *Socrates*, impossible en vers, un *angli reus*, à *Hercules* un *Tirynthius heros*, etc. Le grand art de la poésie devint ainsi, trop souvent, une distraction d'oisif ou un ingénieux jeu d'esprit (*difficiles nugæ*); il se plaça en-dehors de la vie nationale et populaire, et éleva une barrière infranchissable entre lui et le peuple : *Odi profanum vulgus et arceo*, a dit plus tard un de ces *dilettanti* dédaigneux.

J'aurais encore à signaler plus d'une vue neuve, plus d'un aperçu aussi intéressant qu'instructif; l'espace restreint dont je dispose ne me permettant pas de m'étendre davantage, je me contenterai d'indiquer les considérations de M. De Moor sur la tragédie romaine. Contrairement à l'opinion presque unamine des critiques, il convient que les Romains ne manquaient nullement d'aptitude pour la tragédie, et qu'on leur fait tort en les jugeant, sous ce rapport,

uniquement d'après l'œuvre informe de Sénèque. Cette opinion, que M. De Moor expose avec chaleur et conviction, n'est pas neuve dans le monde des érudits : Lange l'avait développée en 1822 dans un mémoire intitulé *Vindiciæ tragœdiæ romanæ*, mais c'est, je crois, la première fois qu'on la formule en français, et le lecteur ne sera pas fâché d'entendre au moins une fois défendre une cause si peu populaire.

Il est quelques points sur lesquels j'ai des réserves à faire. Quand M. De Moor (p. 43), parlant du fils de famille de la comédie antique, nous le montre se jetant tête baissée dans tous les désordres, vivant dans les excès les plus dégradants, et qu'il prétend ensuite qu'au fond ce jeune homme reste bon et aimable et *mérite toutes nos sympathies*, il n'y a là, sans doute, qu'une distraction, qu'un écart de plume : aussi me garderai-je d'insister. D'un autre côté, je ne puis pas accorder à l'auteur que Caton se soit moqué des vieilles annales de sa patrie (p. 77), et qu'il ne les ait regardées que comme des espèces de calendriers, lui qui les avait tant lues et tant consultées, et qui leur devait tant; il faut forcer le sens du passage d'Aulu-Gelle, II, 28, 6, pour arriver à cette conclusion ; ce qui est certain, c'est que le vieux Caton n'a jamais péché par excès de dédain pour les choses nationales, surtout quand il pouvait s'en faire des armes pour les opposer à l'influence étrangère. Je ne saurais pas davantage admettre que la pièce de Naevius qui contient le célèbre fragment satirique sur Scipion ait été écrite pendant que ce héros était encore en Espagne, et les preuves que M. De Moor apporte à l'appui de son opinion ne m'ont aucunement convaincu.

Etiam qui res magnas manus sæpe gessit gloriose.
Cujus facta viva nunc vigent, qui apud gentes solus præstat.

Ces vers, le plus magnifique éloge qu'on ait peut-être jamais fait d'un adversaire politique, n'ont pu être écrits qu'après Zama ; il me serait facile de le prouver pas des arguments tout techniques à ceux que ne convaincrait par l'évidence morale.

Quoi qu'il en soit de ces observations, je crois avoir suffisamment mis en relief la valeur scientifique et littéraire de cette monographie. C'est le brillant début d'un érudit consommé, qui est à la fois une fin critique et un élégant écrivain. GODEFROID KURTH.

HISTOIRE

Rome et ses monuments, *guide du voyageur catholique dans la capitale du monde chrétien*, par le chanoine DE BLESER. Troisième édition, revue, corrigée et notablement améliorée, enrichie de 68 plans annotés. Louvain, Fonteyn; Paris, Hachette, 1878, in-12 de 544 p. — Prix : 10 fr.

Le livre de M. de Bleser est devenu classique ; c'est le manuel des pèlerins romains et de beaucoup de simples touristes. C'est d'ailleurs à peu près le seul que l'on puisse recommander à des voyageurs catholiques. Aussi se sent-on porté à lui souhaiter la perfection la plus entière. Si, dans le compte rendu que je vais en faire, je ne m'abandonne pas à l'élan du panégyrique, on m'en excusera à cause de la considération que j'attache à cet ouvrage. Il est peu de livres, je ne dirai pas seulement aussi instructifs, mais aussi *enseignants* que les guides du voyageur. On les lit devant les monuments ; leurs moindres phrases s'entrelacent avec les souvenirs les plus puissants et les plus aimés ; leurs jugements portent coup et constituent la meilleure part de l'éducation qui résulte du voyage. Il importe donc qu'ils soient bien faits, complets autant que possible, mais surtout exacts et véridiques.

Je n'ai rien à redire au plan, sinon qu'il y a trop de plans surtout de plans d'églises; quelques-uns de ceux-ci, qui se ressemblent trop pour être indispensables, auraient pu être remplacés par une bonne carte de la campagne romaine ou une série de plans détaillés des régions les plus intéressantes de la ville. Mais passons. Dans la partie consacrée aux antiquités classiques, il y aurait beaucoup d'améliorations à introduire : par exemple, on ne peut pas affirmer que le temple de Jupiter Capitolin s'élevait sur l'emplacement occupé maintenant par l'église d'Araceli ; pour le Palatin, on aurait pu s'aider de l'excellent guide de M. C. Visconti, qui rectifie fort heureusement plusieurs opinions du sénateur Rosa ; la topographie du Forum est désormais fixée avec plus de certitude que ne le croyait il y a cinquante ans le cardinal Wiseman, auquel se réfère encore M. de Bleser.

Les églises, les musées, les établissements charitables sont traités avec plus de soin et de compétence. En ce qui concerne les églises, il y aurait lieu de profiter des monographies publiées par M. de Rossi soit dans son *Bulletin*, soit dans ses *Mosaïques chrétiennes*. Pour les mosaïques, je constate avec plaisir qu'on a mis à contribution les études de M. Vitet. Mais, quand M. de Rossi a parlé sur une question quelconque relative à la topographie ou à l'histoire de la Rome chrétienne, n'être pas au courant, *chè peccato !* M. de Bleser a eu l'excellente idée

de mettre en tête de la description de chaque sanctuaire un abrégé de la vie du saint auquel il est dédié ; mais je voudrais qu'il eût séparé plus nettement la légende de l'histoire. La légende ne doit pas être omise, d'abord parce qu'elle est vénérable, ensuite parce que c'est d'elle que s'inspire la décoration du monument ; mais il ne faut pas la donner comme l'expression exacte de la vérité. *Culpa est mentiri*, dit le rudiment ; une des formes du mensonge, c'est de donner comme incontesté ce qui est douteux. Le réviseur de cette nouvelle édition l'a bien senti, et, à l'article du baptême de Constantin, il a placé une note dont je le félicite sincèrement. Il pourra, dans les éditions futures, en mettre d'analogues aux chapitres de saint Alexis, de sainte Pudentienne, de saint Laurent, et ailleurs encore.

Le chapitre consacré aux Catacombes m'a étonné ; l'auteur, c'est-à-dire le réviseur, déclare s'inspirer des articles de M. Boissier dans la *Revue des Deux Mondes*, sur les découvertes de M. de Rossi. C'est une excellente idée, car la pensée de M. de Rossi a trouvé bien peu d'interprètes aussi intelligents et aussi clairs que M. Boissier. Mais rien n'est tel que de recourir aux originaux : d'ailleurs, la lecture que l'on a faite de M. Boissier est un peu rapide. La découverte de la basilique de Sainte-Pétronille, qui a eu tant de retentissement n'est pas même mentionnée ; une prière (p. 484), tirée d'un vieux missel, est donnée comme une inscription des catacombes. Pour suppléer à la rapidité de cette étude, l'auteur a eu une idée ingénieuse, mais qui ne sera pas du goût de M. de Rossi : c'est de donner son adresse aux lecteurs, en insinuant qu'on peut aller sonner sans crainte à la porte de l'illustre savant, qui se mettra très-volontiers à la disposition des voyageurs pour visiter les catacombes. C'est ce qu'on appelle une trahison, et des plus noires.

Mais, trêve à ces critiques qui, d'ailleurs, n'atteignent pas le fond de l'ouvrage. Cette troisième édition marque un progrès très-sensible sur les précédentes. Le réviseur appartient à la Compagnie de Jésus et travaille dans le pays des Bollandistes ; le livre dont il a maintenant la responsabilité est de ceux qui peuvent le plus influer sur l'éducation de ses frères dans la foi ; autant de raisons pour lui de le perfectionner de plus en plus, de le rendre digne de Rome, ce grand sanctuaire, et de la piété du voyageur chrétien, cette chose respectable entre toutes.

L. Duchesne.

Le Papyrus funéraire de Soutimès, *d'après un exemplaire hiéroglyphique du Livre des morts*, par MM. Guieysse et E. Lefébure. Paris, Ernest Leroux, 1877, gr. in-fol. de 21 p., avec 23 planches.—Prix : 50 fr.

Les travaux archéologiques de M. Lefébure sont bien connus, et c'est avec un véritable intérêt qu'on apprendra la nouvelle publi-

cation faite par cet auteur, en collaboration d'un autre savant égyptologue, M. Guieysse. Ces auteurs ont pris pour objet de la présente étude l'un des points les plus importants de l'ancienne mythologie égyptienne; à savoir, l'étude du fameux *Livre des morts*. Cet ouvrage, qui nous donne de si précieux renseignements, on le sait, sur les croyances égyptiennes relatives à la vie future et à l'immortalité de l'âme, présente un assez grand nombre de versions différentes, et ce n'est guère qu'au temps de la vingt-cinquième dynastie qu'il reçut sa forme définitive. Les variantes que nous présentent les manuscrits antérieurs, lorsqu'ils auront été suffisamment expliqués, nous permettront, on peut l'espérer, de reconstituer l'histoire du dogme égyptien et des différentes écoles philosophiques qui se succédèrent dans la vallée du Nil; quoi qu'il en soit, le manuscrit publié aujourd'hui par nos auteurs, et qui semble remonter à l'époque de la vingtième dynastie (seizième siècle avant Jésus-Christ), ne renferme qu'une partie de l'édition complète.

Les longues litanies dont il est rempli, et dont une grande obscurité semble constituer le principal mérite, n'offrent sans doute d'intérêt qu'aux égyptologues de profession; aussi nous abstiendrons-nous de faire passer le moindre spécimen sous les yeux du lecteur. Qu'il nous soit permis seulement de le faire remarquer, elles attestent l'esprit profondément religieux des anciens Égyptiens et la sollicitude que leur inspirait les destinées d'outre-tombe.

La morale dont elles s'inspirent se signale d'ordinaire par son élévation et une pureté bien remarquable chez un peuple païen.

Peut-être quelques savants jugeront-ils à propos de faire des réserves en ce qui concerne le panthéisme dont M. Lefébure semble faire la base exclusive de la religion des riverains du Nil; sans doute, la croyance à l'unité de Dieu ne pouvait se manifester chez eux avec la même rigueur que dans les livres sacrés des Hébreux; mais, ne l'oublions pas cependant, M. de Rougé avait signalé dans le culte égyptien une tendance monothéiste d'autant plus accusée qu'on remonte plus haut dans l'antiquité. Le panthéisme, dans ce cas, nous apparaîtrait surtout comme une corruption de la donnée primitive.

Quoi qu'il en soit de cette question, que nous n'entreprendrons pas de vider ici, il convient de rendre une justice méritée à la profonde érudition de nos deux auteurs. Nous les voyons continuer dignement les traditions des Champollion et des Rougé; et la lecture de leur ouvrage nous prouve les progrès immenses accomplis dans le domaine égyptologique depuis trois quarts de siècle.

H. DE CHARENCEY.

Essai sur l'éphébie attique, par Albert Dumont. Paris, Firmin-Didot, 1875-1876, 2 vol. in-8, de 336 et 461 p. — Prix : 35 fr.

Si l'on n'avait, pour connaître l'éphébie d'Athènes, que les souvenirs conservés par les auteurs, on n'en pourrait se faire qu'une idée très-vague ; comme un certain nombre d'usages ou d'institutions qui faisaient partie de la vie commune à toute heure, il est arrivé aux anciens de ne pas penser à donner de détails sur ce que chaque contemporain connaissait parfaitement. Heureusement que l'épigraphie est venue suppléer le laconisme des textes grecs et latins ; cette mine féconde et non encore épuisée, puisqu'il nous est encore permis d'espérer des découvertes, expliquée par un savant tel que M. Dumont, a fourni les moyens de restituer d'une manière presque complète l'histoire de cette importante institution. A notre époque, où l'on s'occupe tant de l'instruction publique, où l'on est porté à monopoliser en faveur de l'État l'éducation des jeunes générations, il est très-curieux de dire comment les Athéniens, peuple si politique et démocratique, avaient compris les questions de l'instruction publique, obligatoire mais non laïque, associant étroitement l'idée de la patrie avec l'idée de la divinité. Ils avaient sans doute raison, ces démocrates, car, en parcourant l'histoire, on n'a pas de peine à reconnaître que l'absence de la religion éteint le patriotisme.

L'*éphébie* était une institution qui préparait les jeunes Athéniens à devenir des citoyens ; on était inscrit au registre des éphèbes à l'âge de dix-huit ans, on y restait jusqu'à vingt ; l'inscription au nombre des éphèbes donnait la qualité de citoyen ; on prêtait serment, on jouissait de tous les droits civils auxquels cet âge laissait accès. Les éphèbes avaient des devoirs envers l'État ; c'était le service militaire à l'intérieur ; il y avait une surveillance sévère pour leur faire fréquenter assidûment les gymnases où ils se livraient aux exercices qui assouplissent et fortifient le corps ; pour les faire profiter des leçons des écoles et des philosophes, pour leur donner des connaissances solides dans la littérature et les beaux-arts. Ils avaient à accomplir des devoirs religieux multipliés, car la piété, à Athènes, était une vertu civique ; M. Dumont, à ce sujet, consacre quelques pages très-curieuses, à l'esprit religieux des Athéniens et de la race grecque.

L'éphébie existait certainement antérieurement à 292 avant Jésus-Christ, date des monuments les plus anciens qui en parlent ; elle durait encore au milieu du troisième siècle de l'ère chrétienne ; mais, sous la domination romaine, elle avait subi de grandes modifications ; ce n'était plus guère qu'un collège religieux et gymnastique, dans lequel les exercices militaires n'occupaient plus qu'une place très-secondaire.

A la tête de l'éphébie était un nombreux personnel de professeurs et de fonctionnaires, sous la direction du cosmète, magistrat d'un ordre

élevé ; parmi les éphèbes, il y avait toute une hiérarchie calquée sur celle de la cité elle-même. Grâce aux textes épigraphiques, M. Dumont donne sur cette organisation les détails les plus précis.

Le second volume forme un véritable *corpus* des inscriptions relatives à l'éphébie attique ; aux textes déjà publiés, M. Dumont en ajoute un certain nombre qui sont édités ici pour la première fois. Ce volume commence par une longue étude sur la chronologie des archontes athéniens postérieurs à la cent vingt-deuxième olympiade, parmi lesquels on en remarque plus de cent, connus par les inscriptions éphébiques et qui ne figuraient pas jusque-là dans les listes. Huit tableaux résument le travail général en donnant la chronologie comparée des archontes et des magistrats et dignitaires de l'éphébie. On voit que cet ouvrage considérable contient une ample collection de documents sur l'histoire intérieure d'Athènes, et sur les familles de la république ; il offre aussi un intérêt particulier pour les pays étrangers à l'Attique, mais faisant partie du monde hellénique, dont les jeunes gens étaient admis dans l'éphébie sous le titre d'*étrangers*, et pouvaient arriver à quelques-unes des dignités éphébiques.

A. DE B.

Dodone et ses ruines, par CONSTANTIN CARAPANOS. Paris, Hachette, 1878. 1 vol. de texte, in-4 de 242 p. et un vol. de 63 pl. gravées. — Prix : 75 fr.

L'une des découvertes importantes de notre époque est celle de l'emplacement de Dodone, le temple le plus ancien de la Grèce, où, dès les temps héroïques, on venait consulter l'oracle de Zeus Maïos et de Dioné. Homère, Eschyle, Sophocle, Pausanias, Euripide, presque tous les anciens poëtes et prosateurs nous ont laissé de nombreux témoignages de la vénération attachée à l'oracle de Dodone dès les temps pélagiques, et ensuite aux temps historiques. Ruiné plusieurs fois, au troisième siècle avant l'ère chrétienne, par les Étoliens, au deuxième, par les Romains, au premier par les Thraces, l'oracle de Dodone resta abandonné jusqu'au second siècle après Jésus-Christ, époque à laquelle Pausanias en parle de manière à faire connaître que les fidèles venaient de nouveau le consulter : au commencement du quatrième siècle, Dodone était le siège d'un évêché chrétien. Au milieu de tous ces bouleversements, l'emplacement même de Dodone était devenu un problème auquel les archéologues attribuaient les solutions lès plus conjecturales. A la suite des fouilles pratiquées avec méthode sur une grande échelle, M. C. Carapanos a fini par faire cesser toute incertitude, et à placer Dodone dans la vallée de Tcharacovista, à 10 kilomètres au sud-ouest de Janina, au milieu de ruines

qui avaient déjà attiré un moment l'attention de MM. Hahn et de Claubry.

Les fouilles ont permis de reconnaître l'enceinte d'une ville, un théâtre et une vaste enceinte sacrée. — C'est dans cette enceinte que M. Carapanos a recueilli une riche collection de statuettes, de plaques en bronze couvertes d'inscriptions, d'ex-voto, enfin une multitude de fragments de vases, d'armes, d'objets usuels en bronze et en fer qui ont un intérêt tout particulier, puisqu'ils donnent une idée exacte de l'art grec dès le septième siècle avant l'ère chrétienne. Cette collection est une des plus curieuses que l'on puisse étudier à l'Exposition universelle de 1878.

Parmi les inscriptions, nous signalerons la plaque en bronze mentionnant l'offrande à *Jupiter de Dodone* d'Agathen rappelant ses ancêtres depuis trente générations à partir de la guerre de Troie, ce qui permet de la dater de l'an 370 environ avant notre ère; des actes d'achat d'esclaves; des actes d'affranchissement; des questions posées à l'oracle par des villes ou par des particuliers. Parmi ces dernières, nous remarquons la confiance avec laquelle on consulte sur des résolutions à prendre, sur le sacrifice à faire pour guérir des maladies; l'un demande si ses couvertures et oreillers disparus ont été volés ou égarés; un autre, si l'enfant qui va naître est bien de lui, etc. En parcourant ces plaques, on se trouve transporté en pleine foi païenne, avec la curiosité naïve des dévots et les réponses ambiguës de l'oracle.

Les fouilles entreprises par M. Carapanos ont un résultat important; ce sont elles qui ont, pour la première fois, fourni une collection de très-nombreux objets fabriqués par des Grecs, depuis les temps voisins des origines de l'art jusqu'à l'époque macédonienne; les planches nombreuses et parfaitement exécutées donnent une idée exacte des trépieds, des bassins, vases et patères, des anses de vases, des fragments de couronnes et d'ornements de cuirasses; de mille objets usuels, tels que bracelets, bagues, boucles d'oreilles, aiguilles à cheveux, éperons, mors de chevaux, serrures, etc. — Il y a là des observations curieuses à faire, par exemple, la prédominance des armes en fer; celles de bronze y sont presque exceptionnelles; la variété de forme des vases. — L'ouvrage est terminé par trois commentaires dus à M. le baron de Witte, Egger et Heuzey, qui ont ainsi complété les descriptions et les explications données par M. Carapanos, au triple point de vue mythologique, épigraphique et archéologique.

N'oublions pas, à propos de cette magnifique publication, que l'oracle de Dodone n'est pas étranger à l'histoire antique des populations occidentales. Lorsque les Hyperboréens venaient apporter leurs

offrandes à Délos, ils offraient d'abord à Dodone une partie des objets qu'ils envoyaient enveloppés de paille de froment.

La Monnaie dans l'antiquité, leçons professées dans la chaire d'archéologie près la Bibliothèque nationale, en 1875-1877, par FRANÇOIS LENORMANT. Tomes Ier et II. Paris, A. Lévy et Maisonneuve, 1878, in-8 de 280 et 446 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

M. Fr. Lenormant a eu la bonne pensée de publier les leçons professées par lui à la Bibliothèque nationale; c'est un service rendu aux nombreux archéologues qui n'ont pu aller l'écouter et à qui il sera facile, désormais, de profiter de cet indispensable enseignement. C'est la première fois que la numismatique antique fait le sujet d'un cours public et officiel ; faisons des vœux pour qu'un jour on songe à en agir de même pour la numismatique du moyen âge. Nous sommes arrivés à une époque où les nombreux travaux éparpillés des numismatistes, doivent servir à former un *corpus* mis à la disposition des historiens, ainsi que des économistes ; n'oublions pas que la numismatique peut fournir des matériaux aussi sûrs et aussi multipliés que l'épigraphie ; j'ajouterai qu'au point de vue de la variété et de l'art, l'étude des monnaies antiques est peut-être plus attrayante que celle des inscriptions.

L'ouvrage est divisé en huit livres dont les trois premiers forment seuls les deux premiers volumes qui sont publiés en ce moment. Ceux-ci comprennent : des prolégomènes consacrés aux monuments numismatiques qui n'étaient pas des monnaies officielles; des chapitres sur les noms génériques de la monnaie antique, sur l'origine et la propagation de celle-ci; sur la matière et les procédés de fabrication. Le livre III, sous le titre de *la Loi dans les monnaies antiques*, traitera du droit et des unions monétaires de peuple à peuple, des magistrats préposés au monnayage et de l'organisation des ateliers. Le premier seul de ces trois chapitres occupe le tome II.

Il y a trois quarts de siècle, Eckhel, dans son *Doctrina nummorum veterum*, avait établi les bases de la numismatique antique ; il l'avait si bien fait que, malgré plusieurs tentatives rêvées, on a reconnu l'impossibilité de donner une nouvelle édition mise au courant des découvertes postérieures. C'est que Eckhel a inauguré une méthode parfaite, que l'on doit suivre exactement et qu'il n'est pas possible d'améliorer. Les additions à faire au *Doctrina*, sans toucher à son système de classification, nécessiteraient un travail qui doublerait au moins le livre original ; mieux vaut le laisser tel qu'il est, et le faire suivre d'un autre ouvrage distinct qui, sans répéter tout ce que Eckhel a dit de bon, fait connaître les progrès de la science, les conquêtes dues à des découvertes nouvelles, les précieuses indications dues aux prove-

nances, aux pesées, à l'étude critique des types, tous éléments d'études auxquels on ne pouvait penser lorsque l'on cherchait presque exclusivement à emprunter aux textes tout ce qui était de nature à éclairer la science des monnaies. C'est ce qu'a compris M. Lenormant; après s'être pénétré du *Doctrina* d'Eckhel, il faut lire le livre dont nous nous occupons en ce moment; il n'est pas permis à un érudit ou à un simple collectionneur de négliger cette étude préparatoire.

Les *Prolégomènes* sont d'une lecture très-intéressante; le premier chapitre sur les médaillons, les pièces d'offrandes religieuses, les bijoux monétiformes, les toniers, les *jetons*, forment une étude aussi nouvelle qu'originale. Je souligne ce mot jeton, parce que, jusqu'ici, on s'était peu douté que, dans le monde antique, il y ait eu des pièces qui étaient parfaitement analogues à nos jetons et à nos méreaux du moyen âge. — Dans le troisième chapitre, l'auteur aborde la question de l'origine de la monnaie, après avoir consacré plusieurs pages très-savantes et très-concluantes sur le système d'échange, par lingots métalliques, employé chez tous les peuples avant l'établissement de la monnaie proprement dite; disons en passant qu'à ce moment, M. Lenormant constate en Égypte l'existence de petits monuments en terre cuite dont les inscriptions sont de véritables obligations, représentations fiduciaires de valeurs métalliques. Quant aux inventeurs de la monnaie, il se déclare sans réserve pour les Lydiens d'Asie Mineure, au septième siècle avant notre ère; de Lydie, l'usage de la monnaie se répandit promptement dans le monde grec, par Égine.

Les bornes d'un simple compte rendu ne nous permettent pas d'aborder toutes les questions importantes dont ces deux volumes sont bourrés; nous ne pouvons guère que nous borner au rôle un peu ingrat d'énumérateur. A tous ceux qui s'occupent infatigablement de la question du double étalon, nous recommandons de lire ce que M. Lenormant expose si clairement et si abondamment sur les rapports de valeur de l'or, de l'argent et du cuivre, sur le choix du métal étalon aux diverses époques, sur l'alliage des métaux. L'expérience des anciens permet, je crois, de se faire une opinion, et, parmi nos économistes modernes, il en est certainement qui, dans les études de numismatistes tels que M. Lenormant, trouveraient de précieuses données. — La monnaie fiduciaire, sans valeur intrinsèque, dans l'antiquité, est aussi un sujet nouveau; l'altération des pièces officielles sous la République romaine, comme sous l'Empire, à Athènes, à Milet, fait croire que, dans les temps antiques, la mauvaise foi des gouvernants, sénat, empereur, tyran ou archontes, avait de bien plus graves conséquences que les malversations des agents de Philippe le Bel, par exemple, dont on a tant médit. A aucune époque, en France, on n'a vu émettre des pièces d'orformées d'un flan de plomb

recouvert d'une pellicule d'or. — Parmi les monnaies fiduciaires, M. Lenormant étudie des pièces de bronze frappées sous les Antonins, qu'il croit, très-judicieusement, avoir été destinées à courir dans des exploitations minières entre le Danube et l'Adriatique; ceci est une opinion nouvelle et qui fait penser à certaines monnaies carolingiennes qui, à l'instar des bronzes romains, portent le mot METALLVM.

Le tome second, comme nous l'avons dit, ne contient que le premier chapitre du livre III. Dans un premier paragraphe, qui tient le quart du volume, M. Lenormant étudie avec grands détails le droit de monnayage grec et asiatique jusqu'à la conquête romaine; le reste du volume est consacré au monnayage romain, République et Empire.

Il nous apprend avec une grande lucidité le système établi dans la monarchie persane, les modifications apportées par Alexandre le Grand; les concessions faites aux satrapes en certaines circonstances, aux villes; les unions monétaires et les monnaies fédérales chez les Grecs.

Dans le monde romain, il commence par les provinces sous la République, puis sous l'Empire, presque exclusivement en Orient; celui des colonies. C'est la transition pour arriver à la monnaie d'État de la République, à celle des généraux d'armée en campagne, puis enfin à celle des empereurs qui nous conduit jusqu'aux rois barbares.

J. DE M.

Numismatique antique. — *Les Médaillons de l'Empire romain depuis le règne d'Auguste jusqu'à Priscus Attale,* par W. FRŒHNER, ancien conservateur du Louvre. Paris, J. Rothschild, 1878, in-4 de 396 p., avec 1,310 gravures intercalées. — Prix : 40 fr.

Il est difficile de trouver un livre plus instructif et plus intéressant que celui que M. Frœhner vient de publier sur les médaillons romains; les gravures qui accompagnent le texte sont exécutées avec une grande fidélité et donnent une idée exacte de ces types remarquables au point de vue de l'art. M. Frœhner a donné là un ouvrage qui est de nature à intéresser les personnes les moins convaincues de l'utilité de la numismatique; ses interprétations ne laissent rien à désirer; elles sont riches en aperçus nouveaux, en rapprochements heureux; l'érudition ne nuit pas à la lecture; c'est un ensemble de documents nombreux sur l'histoire et l'art des Romains. J'ajouterai que la grande rareté de ces monuments fait que peu de personnes sont en mesure d'en voir un certain nombre. Les 1,310 types reproduits dans ce livre vulgarisent toute cette série numismatique.

Un détail singulier, c'est que l'on ne connaît pas de textes rappelant l'usage des médaillons, pas plus que le nom qu'ils portaient dans l'antiquité, principalement ceux de bronze. Lampride nous laisse deviner

que les pièces de ce genre, frappées en or et en argent, étaient destinées aux libéralités du souverain ; ce fait est confirmé par Grégoire de Tours. Mais, au sujet des médaillons de bronze, il y a un silence complet. Lebeau et l'abbé Barthélemy supposent qu'il y en avait un certain nombre qui, encartés, étaient destinés à être suspendus aux enseignes militaires; Eckhel pense que les médaillons étaient frappés par l'ordre du Sénat, lorsqu'il émettait des vœux pour l'empereur. M. Frœhner, qui a si bien étudié la colonne Trajanne, n'admet pas la conjecture des deux premiers savants ; en acceptant l'interprétation donnée par Eckhel pour certaines pièces qui parlent elles-mêmes, il conclut très-prudemment que, pour le plus grand nombre, « nous ignorons absolument par qui ils ont été frappés et distribués. »

Il ressort des types donnés dans le beau livre que nous avons sous les yeux que les médaillons représentent les produits les plus parfaits de l'art du monnayage chez les Romains ; sous Hadrien et Antonin, M. Frœhner donne deux médaillons offerts à ces princes par le Sénat, à l'occasion du renouvellement de l'année, pour leur souhaiter *annum novum faustum felicem*. N'y aurait-il pas lieu de donner une certaine extension à cette idée et de considérer ceux des médaillons qui ne paraissent pas avoir une destination officielle comme ayant été employés aux *strenæ kalendariæ* que chacun se faisait pour célébrer le nouvel an? L'auteur rappelle lui-même qu'à cette époque le cadeau le mieux vu était un de ces grands as coulés du temps des Décemvirs, ou une monnaie qui n'avait plus cours. A dater de Domitien, et surtout sous Hadrien, règne sous lequel la fabrication des médaillons prend un grand développement, les riches Romains se seraient offert en étrennes, de même que le Sénat à l'empereur, ces magnifiques pièces qui rappelaient l'histoire antique, les croyances et les fêtes religieuses, ainsi que les saisons. Il ne faut pas oublier que l'histoire contemporaine était retracée sur la monnaie courante. — Les médaillons auraient joué un rôle analogue à celui de nos modestes jetons d'argent que jadis on offrait, à titre d'étrennes, renfermés dans une bourse.

Une table alphabétique forme un catalogue analytique et descriptif de toutes les pièces décrites et expliquées par M. Frœhner ; l'auteur y a intercalé un certain nombre de types qui n'auraient pas trouvé place dans le corps de l'ouvrage. Une seconde table, mentionnant les sujets historiques et mythologiques, permet de recourir à chaque page du livre. — Nous espérons que cette rapide appréciation donnera à tous les hommes de goût le désir de lire cet excellent ouvrage qui, pour notre part, nous a singulièrement intéressé en nous apprenant beaucoup de choses.

A. DE B.

Mémoires de René-Pierre Nepveu de la Manouillère, *chanoine de l'église du Mans*, publiés et annotés par l'abbé GUSTAVE ESNAULT. Tome II (1781-1807). Le Mans, Pellechat, 1878, in-8 de 436 p. — Prix : 6 fr. — (Publication de la Société historique et archéologique du Maine.)

Le *Polyblion* a rendu compte (t. XIX, p. 158) du premier volume de cette intéressante publication. Tout ce que nous disions de la première partie de ces mémoires peut s'appliquer à la seconde. — L'abbé de la Manouillère, ayant à parler de la Révolution, s'attache bien plus à raconter les faits qu'à les expliquer; les faits les plus importants, ceux qui ont un intérêt général ne sont pas toujours ceux qui le frappent le plus et dont il prend note. — Cependant la lecture de son récit et de ses observations est attachante et pleine d'enseignements.

Le digne chanoine juge les hommes et les choses de la Révolution avec une rectitude qui étonne de la part d'une intelligence aussi simple. Il résiste aux entraînements de cette époque et à la réelle séduction des idées nouvelles, il reste fermement attaché à la vérité, alors que tant d'esprits supérieurs hésitaient où la trouver. Remarquable exemple de la force des principes et des lumières que donne la foi !

Dans les dernières pages consacrées aux années qui ont suivi la Révolution, on trouvera des observations vraiment curieuses. Elles permettent de se rendre compte des impressions ressenties par un homme de l'ancien régime à la vue des modifications profondes que les institutions et les mœurs ont eu à subir. « Ce n'est plus comme autrefois, » s'écrie souvent le chanoine; et on sent dans cette exclamation une certaine amertume, assez bien justifiée parfois. En effet, combien de traditions respectables, combien de vieux usages locaux, combien de grands souvenirs l'ordre de choses nouveau a fait disparaître pour toujours !

Comme dans le premier volume, les notes sont nombreuses et font le plus grand honneur au savoir et au tact de M. l'abbé Esnault; particulièrement en ce qui concerne l'histoire généalogique, elles complètent très-heureusement le texte des mémoires.

Lorsqu'une table alphabétique soigneusement faite (on en annonce une) sera venue s'ajouter à cet ouvrage, les anciennes familles qui tiennent par un lien quelconque au Maine auront sous la main un véritable répertoire généalogique, très-commode à consulter, rempli de renseignements utiles et curieux. A ce point de vue, la publication de M. l'abbé Esnault est appelée, croyons-nous, à rendre les plus grands services. A. M. J.

Les Convulsions de Paris, par Maxime du Camp. Tome Ier. *Les Prisons pendant la Terreur*. Paris, Hachette, 1878, gr. in-8 de IV-545 p. — Prix : 7 fr. 50.

Nous venons bien tard parler de cet ouvrage à nos lecteurs, et nous les prions, ainsi que l'auteur, de vouloir bien nous excuser, dans l'espoir que la diffusion d'un livre de cette valeur n'aura point souffert de l'époque tardive où nous le signalons. Il est, en effet, pouvons-nous dire, de ces volumes qui font leur chemin tout seuls dans le monde et qui ont, moins que tout autre, besoin de recommandation. Il suffit que l'on sache qu'ils ont vu le jour et quel en est l'auteur. M. Maxime du Camp complète aujourd'hui ses six volumes si remplis sur *Paris, ses organes et sa vie dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle*. L'on retrouve, dans les *Convulsions de Paris*, les mêmes recherches profondes, les mêmes études sérieuses, la même critique impartiale, qui ont fait le succès du précédent ouvrage. Seulement, celui-ci est, par rapport à celui-là, comme le revers terrible d'une belle médaille. Après s'être fait l'historien du Paris, grand, riche, actif, admirablement organisé, il se fait celui du Paris révolutionnaire et révolutionné, du Paris barbare et sanglant... Le tableau, tout triste et humiliant qu'il soit, est traité de main de maître. C'est une œuvre qui restera avec la marque — d'une supériorité incontestable — d'un grand talent d'écrivain, d'une grande patience de recherches, d'une honnêteté sincère. M. Maxime du Camp, et ce sera son honneur, n'a pas cru, en effet, qu'on avait tout dit et tout expliqué en traitant la Commune comme un cas particulier de je ne sais quelle maladie épidémique, telle que la folie furieuse ou quelque autre accès pathologique. Il n'est pas l'homme des conclusions matérialistes, et, loin d'atténuer, par la considération des bosses ou des appétits naturels plus ou moins violents, surexcités et inassouvis, les crimes atroces commis contre Dieu, la société, la propriété, il les flétrit énergiquement au nom de la morale et du droit. De tout son livre ressort, comme conclusion, la vérité du mot connu : « la Révolution est satanique.» Il est vrai que le peuple en masse a encore, cette fois, été plus trompé que coupable, plus entraîné que volontairement scélérat. Mais je ne parle ici que de la masse : car, pour les chefs, pour les héros de ces sinistres saturnales, l'odieux est sans excuses, la culpabilité absolument complète et la flétrissure à peine égale au crime. A côté des actes sanglants que tout le monde connaît, et que l'auteur retrace en tableaux si frappants de vérité et d'indignation, les victimes, les martyrs apparaissent dans toute la grandeur de leur vertu et de leur héroïsme. Assurément, l'auteur n'a pu tout dire sur les bourreaux, ni sur les otages, et nous savons que le respect de ses lecteurs l'a condamné à garder maints documents dans ses portefeuilles ; mais tel qu'il

est, son livre est complet néanmoins, et suffit pour peindre cette époque douloureuse, avec les fureurs des uns et le courage des autres. Il aura ainsi servi à la fois la vérité historique et la vérité politique, comme la vérité religieuse, et tout homme de bien l'en remerciera comme d'un témoignage d'un prix et d'un poids inestimables.

F. DE ROQUEFEUIL.

Le Comté de Clermont en Beauvaisis, par le comte DE LUÇAY. Paris, DUMOULIN, 1876, gr. in-8, avec carte, de 331 p. Prix : 6 fr.

Voici une excellente monographie provinciale, qui fait complétement connaître une partie intéressante du Beauvaisis, et fournit, en même temps, les détails les plus curieux sur l'organisation féodale au quatorzième siècle.

M. le comte de Luçay s'occupe tout d'abord des origines du comté de Clermont, en regrettant de ne pouvoir fournir à ce sujet d'éclaircissements décisifs, ce comté ne semblant pas, en effet, avoir, comme d'autres grands fiefs voisins, correspondu à une division naturelle ou politique antérieure ; du moins rassemble-t-il tous les documents qui peuvent apporter quelque lumière sur cette question. Puis, il fait connaître l'histoire du comté, depuis Gildoin de Breteuil, qui paraît le premier, au onzième siècle. En 1218, Philippe-Auguste, à l'extinction de la descendance mâle de ces puissants feudataires, acheta le comté, et nous suivons dès lors, avec M. de Luçay, la succession des comtes apanagistes jusqu'à la mort de Louis II de Bourbon, au mois d'août 1410.

La seconde partie de ce travail comprend le « Livre des hommages du comté de Clermont, en 1379. » C'est un document inédit et véritablement d'une grande importance. M. de Luçay le reproduit, à l'aide d'une analyse très-détaillée et très-complète, donnant le nom de chaque fief avec celui du possesseur et la description de ses armes, et le titre des arrière-fiefs. Des notes très-considérables commentent et éclaircissent ces textes. Quelques documents inédits et des tables très-détaillées complètent ce volume en rendant les recherches très-faciles. N'oublions pas une bonne carte, reproduction de celle de Guillaume de Lisle.

Nous félicitons sans réserve M. le comte de Luçay, et nous ne croyons rien exagérer en affirmant que son travail est un des meilleurs qui aient, depuis longtemps, été consacrés à l'histoire provinciale. M. de Luçay y fait preuve d'une sérieuse érudition, d'une grande sagacité et d'une connaissance approfondie du pays dont il s'est constitué l'historien.

E. DE BARTHÉLEMY.

Collection des principaux cartulaires du diocèse de Troyes. Tome II, *Cartulaires de l'abbaye du Paraclet.* — Tome III, *Cartulaires de l'abbaye de Basse-Fontaine; Chartes de Beauvoir, chef-lieu de l'ordre Teutonique en France*, par M. l'abbé Lalore, ancien professeur de théologie. Paris, Thorin, 1878, 2 vol. in-8 de xxxviii-364 et 41-289. — Prix : 9 fr.

M. l'abbé Lalore poursuit avec un zèle infatigable la publication des cartulaires du diocèse de Troyes; nos lecteurs n'ont pas oublié celui de Saint-Loup de Troyes, édité en 1875, qui forme le premier volume de la collection. Nous ne pouvons que nous réjouir de voir cet érudit ecclésiastique consacrer sa fortune et son temps à nous fournir, à lui seul, une aussi riche moisson de textes si utiles à l'histoire de la province, ainsi qu'à l'étude du moyen âge. Chaque volume contient une introduction dans laquelle M. Lalore retrace succinctement l'histoire de l'abbaye, et fait connaître les sources auxquelles il a puisé; nous nous étonnons qu'il n'ait pas cru devoir donner une liste chronologique des abbés et abbesses, et reproduire les obituaires, quand il avait la bonne fortune de les rencontrer. Du reste, il nous annonce son intention, lorsque la collection sera complète, de faire un travail d'ensemble sur tout ce que les pièces publiées par lui peuvent fournir à l'histoire provinciale et à l'histoire générale.

Après l'introduction, viennent les textes transcrits avec soin, autant que nous avons pu en juger, et deux tables, l'une des noms de lieux, l'autre des noms de personnes. Ces tables paraissent complètes; nous aurions peut-être préféré qu'elles fussent rédigées en français; on aurait ainsi évité quelques petites imperfections, par exemple, de se servir des mots *civitas Provini* (t. II, p. 364) pour indiquer la ville de Provins. Mais, dans un pareil labeur, exécuté avec tant de soin par une seule personne, nous ne chercherons pas les fautes légères, les quelques incorrections typographiques. Quel est celui d'entre nous, même parmi les plus méticuleux, qui ne laisserait pas prise à un critique cherchant à la loupe?

Le cartulaire du Paraclet, de l'ordre de Saint-Benoît, donne 80 actes du douzième siècle, 122 du treizième, 34 du quatorzième; un grand nombre d'entre eux se rapportent à la célèbre Héloyse, d'abord prieure, puis abbesse du Paraclet. — L'abbaye de Basse-Fontaine, de l'ordre des Prémontrés, fondation des comtes de Brienne, fournit 42 chartes du douzième siècle et 77 du treizième. — Quant à la commanderie de Beauvoir, les archives de l'Aube ont fourni à M. l'abbé Lalore 167 actes compris entre les années 1143 et 1503.

Nous signalerons ce recueil de chartes qui touche à un point peu connu de l'histoire des ordres religieux et militaires en France; il appartenait à M. l'abbé Lalore de le mettre en évidence, puisque la commanderie de Beauvoir, chef-lieu des autres membres des Teuto-

niques en France, Saint-Michel de l'Hermitage (Eure-et-Loir), Orbec (Nièvre), Vaudeville (Meuse), et peut-être Saint-Thomas de Montpellier, était situé dans le diocèse de Troyes. Dans l'introduction, le savant éditeur résume clairement l'histoire de nos commanderies teutoniques depuis l'origine, due presque exclusivement à la reconnaissance de chevaliers croisés, jusqu'à la vente de Beauvoir faite à l'abbaye de Clairvaux, moyennant 16,100 florins du Rhin ; cette commanderie, du reste, depuis 1491, était en pleine décadence : à cette date, le commandeur était un laïque marié qui, ainsi que sa femme Jeannette, avait donné tous ses biens à l'ordre, et s'y était fait admettre.

M. l'abbé Lalore a encore trois cartulaires sous presse, ou prêts à être imprimés; nous les attendons avec curiosité, ainsi que l'histoire du diocèse de Troyes, que nul mieux que lui ne peut entreprendre.

A DE. B.

History of the English people, by JOHN RICHARD GREEN. Tomes Ier et II. London, Macmillan and Co, 2 vol. in-8 de IX-576 et 500 p. — Prix : 30 fr.

La nouvelle édition du livre de M. Green nous donne le prétexte de revenir sur son ouvrage, qui a été un des grands succès de l'année dernière. Le premier volume, illustré de huit cartes, nous conduit jusqu'à la fin de la guerre des Roses et à l'avénement de la maison d'York. Ce qui fait le charme de cette histoire d'Angleterre, c'est, à coup sûr, le style et le talent avec lequel les matériaux sont mis en œuvre. M. Green ne prétend pas nous donner rien de bien neuf; il n'a ni théories préconçues à soutenir ni cause politique à défendre; au frontispice de son monument, il a gravé les noms d'Édouard Freeman et de William Stubbs, — c'est-à-dire la science approfondie et consciencieuse, la patience bénédictine et l'exactitude poussée jusqu'au scrupule. Il importait de faire honneur à de tels parrains, et c'est ce que M. Green n'a pas oublié, s'estimant obligé, en même temps, de ne pas négliger le côté littéraire. Chaque livre est précédé d'un résumé très-exact et suffisamment complet des sources, et notre auteur, en indiquant les travaux à consulter pour l'histoire des temps primitifs, ne manque pas de faire ressortir le peu de renseignements sérieux que nous avons jusqu'ici pour ce qui concerne l'Irlande et le pays de Galles. Le recueil de lois qui régissaient la principauté, publié par le gouvernement anglais, est une compilation de la plus grande importance ; mais, pour en tirer tout le parti désirable, il faut attendre que le code de l'ancienne législation irlandaise (*Brehon laws*) soit entièrement édité, afin d'étudier comparativement deux monuments dont la rédaction primitive remonte à une antiquité très-reculée.

Le second livre, intitulé *l'Angleterre sous les rois étrangers*, nous inté-

resse particulièrement; les rois Normands la dynastie angevine appartiennent à la France tout autant qu'à la Grande-Bretagne, et, parmi les sources à consulter, se trouvent quelques-uns des monuments les plus remarquables de notre ancienne littérature. Ici, on peut se former une idée des services rendus par le garde des archives en ordonnant la publication des chroniques nationales de nos voisins; la série des annalistes de saint Albans est, pour cette époque, une mine intarissable, et, pour le tableau de la société féodale aussi bien que pour l'histoire politique proprement dite, il n'existe pas de pièces justificatives plus dignes d'être prises en considération.

La grande charte forme le sujet du livre troisième. M. Green s'arrête un instant, au milieu de son récit des événements, pour nous décrire la société anglaise telle que la conquête normande l'avait reconstituée : relations entre le roi et les barons, entre la noblesse et les vilains; commerce, industrie, questions ecclésiastiques, mouvement littéraire et philosophique. Ce tableau est tracé avec précision et les points les plus importants sont soigneusement indiqués. La partie relative à l'Église et aux rapports qui unissaient l'Angleterre au Saint-Siège donne prise, on se l'imagine sans peine, à la critique; mais M. Green est, en somme, très-dépourvu de préjugés, et il fait son possible pour conserver la plus stricte impartialité. Le second et le troisième chapitres de ce livre contiennent quelques-uns des morceaux les plus remarquables de l'ouvrage, ainsi le portrait de Roger Bacon, celui de Mathieu Paris, et l'appréciation de la philosophie scolastique. Les historiens de l'ancienne école protestante ont écrit, sur ce dernier sujet, tant de sottises, et vulgarisé tant de faussetés, qu'il était temps qu'un savant de la trempe de M. Green vînt replacer les choses dans leur véritable jour; c'est ce qu'il a fait, notamment en ce qui concerne la scolastique. Pour l'étude des détails sur le commerce et l'industrie, il a consulté les *Ordonnances des Guildes anglaises*, ouvrage dont j'ai parlé en rendant compte des publications de l'*Early english text Society*.

Les règnes d'Édouard II et de Richard II, les premiers symptômes de la révolution religieuse, les Lollards et les tentatives d'insurrection politique et sociale défrayent le quatrième livre. Il est passablement surprenant de voir Froissart dénoncé comme *écrivain de peu de valeur historique;* la liste des sources à consulter est fort incomplète, et M. Green ne fait aucune mention des travaux si remarquables de M. Wallon, qu'il eût fallu au moins nommer, encore qu'on ne partageât pas ses vues sur Richard II et Jeanne d'Arc.

Le second volume de l'*History of the English people* ne contient que deux livres, le cinquième et le sixième; celui-là traite du gouvernement de la maison d'York; celui-ci nous raconte le règne d'Élisabeth.

M. Green est un admirateur décidé de la *brillante étoile de l'Occident;* il nous la représente comme essentiellement Anglaise, et il attribue la loyauté de ses sujets, l'enthousiasme qu'elle leur inspirait, à la circonstance qu'elle savait, d'une manière vraiment merveilleuse, toucher la fibre nationale. Le passage suivant, qui a trait à la question religieuse, mérite d'être cité. « La majorité des Anglais restèrent fidèles à l'ancienne foi, tout en se conformant au nouveau culte ; il leur répugnait de se mettre en opposition ouverte au gouvernement; il leur répugnait de rallumer les haines religieuses, de provoquer le retour des scènes de Smithfield. Ils voyaient, au point de vue de la doctrine, peu de différence entre les prières anciennes et les nouvelles. Ils espéraient surtout que la patience viendrait à leur aide. Ils avaient vu trop de révolutions religieuses pour penser que celle-ci serait durable; ils croyaient que les innovations disparaîtraient comme elles avaient disparu jadis; Élisabeth, se disaient-ils, avait eu la main forcée, et ses véritables sentiments étaient en faveur du catholicisme ; ils comptaient sur l'influence de Philippe, sur un mariage autrichien, sur la répugnance qu'éprouvait la reine à se brouiller avec la cour de Rome, sur la pression qu'exerçait Marie Stuart. Cependant, les années s'écoulaient, les souvenirs du passé devenaient de plus en plus vagues, l'habitude exerçait une autorité toujours croissante, enfin une nouvelle génération s'éleva qui n'avait jamais connu la puissance magique du catholicisme, et l'Angleterre, emportée loin des anciennes traditions, devint protestante à son corps défendant. » Je ne pousserai pas plus loin ce compte rendu ; le dernier chapitre du second volume, traitant du mouvement littéraire, est très-intéressant, et M. Green y explique fort bien, entre autres choses, le caractère essentiellement national du drame anglais. Les pièces de Marlowe, de Beaumont et Fletcher, de Green, de Shakespeare, ne s'adressaient pas seulement aux hommes de goût, aux esprits cultivés ; c'étaient des ouvrages populaires dans toute la force du terme ; le théâtre pouvait passer pour une manifestation de la vie du pays, et conséquemment le succès lui était assuré.

Il faut espérer que le troisième volume du livre dont je viens de parler ne se fera pas longtemps attendre. A mesure que nous avancerons, nous verrons les changements se multiplier et les développements prendre de plus amples proportions, parce que, dans l'édition originale, la partie moderne est précisément celle que M. Green avait négligée.

GUSTAVE MASSON.

La Princesse d'Eboli, par Gaspar Muro. Précédée d'une lettre-préface de M. Canovas del Castillo. Traduit de l'espagnol par Alfred Weil. Paris, Charpentier, 1878, in-8 de L-296 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il est peu de questions historiques de second ordre aussi controversées que celle du rôle joué par Philippe II vis-à-vis de la princesse d'Eboli. Que l'austère fils de Charles-Quint, malgré les quatre femmes légitimes qu'il épousa successivement, ait mené toute sa vie la conduite morale la moins scrupuleuse ; et que, d'autre part, la belle Anne de Mendoza se soit rendue coupable de plus d'une légèreté, particulièrement avec le célèbre Antonio Perez, ce sont là des faits complétement acquis à l'histoire, et confirmés par les plus véridiques témoignages.

Mais Philippe II fut-il mu par un vil sentiment de jalousie, dans les cruelles condamnations qu'il infligea à la princesse et à son amant ? C'est ce que M. Gaspar Muro s'est appliqué à infirmer par une démonstration très-complète et très-intéressante, dans le volume entier qu'il vient de consacrer à une cause qui ne paraissait pas tout d'abord susceptible d'aussi longs développements.

L'argumentation du savant auteur est-elle absolument sans réplique ? M. Canovas del Castillo, le grand ministre espagnol, ne l'a pas pensé, puisque, dans la préface remarquable qu'il a placée en tête du livre de son ami, il expose encore ses doutes, lesquels se résument dans un adage aussi espagnol que français : « Il n'y a pas de fumée sans feu. » Au fond, la plaidoierie est plus curieuse que la cause elle-même. Elle fournit une occasion d'éclairer d'un jour nouveau la figure, toujours obscure en quelques points, du sombre monarque de l'Escurial. On rencontre, en effet, dans cette consciencieuse étude, des documents inédits assez importants, des détails dignes de remarque, de fines observations sur la cour, la société, le gouvernement au temps de Philippe II. C'est un ouvrage qu'il faudra désormais joindre aux nombreuses publications qui ont paru, depuis quelques années, en France, en Espagne et en Belgique, sur les émouvants épisodes de cette partie du seizième siècle. G. Baguenault de Puchesse.

Histoire de la Russie depuis les origines jusqu'à l'année 1877, par Alfred Rambaud, professeur à la faculté des lettres de Nancy, membre correspondant de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Paris, Hachette, 1878, gr. in-18 de 727 p. avec 4 cartes. — Prix : 4 fr.

L'ouvrage de M. Rambaud a déjà recueilli les suffrages les plus flatteurs, et nous croyons que ces suffrages sont mérités. Il n'était guère possible de mettre plus de talent à résumer, avec un juste sentiment des proportions, ce que contiennent les travaux de plus longue haleine ; et, à toute personne qui veut avoir une idée de l'histoire de Russie, on ne peut conseiller un meilleur ouvrage.

Il faut cependant ajouter que cette histoire a été écrite jusqu'ici, par les écrivains russes, sous l'empire de préjugés nationaux et religieux et de doctrines politiques qui ont singulièrement faussé les jugements et ont altéré bien des faits. Un vaste champ est ouvert à la critique. Ce travail ne peut tarder à se faire. D'un côté, les écrivains russes, avec un zèle qui leur fait honneur, publient une masse de documents et de témoignages qui jusqu'ici n'avaient pas vu le jour. D'un autre côté, si l'on est encore loin de s'être affranchi de tous les préjugés, il y a cependant une tendance, qu'il ne faut pas méconnaître, à juger les événements et les hommes avec une plus grande impartialité. On peut donc espérer que le jour est proche où la critique soumettra à son contrôle sévère toute l'histoire de Russie et modifiera bien des appréciations.

Quand ce travail sera fait, le livre de M. Rambaud ne répondra plus aux justes exigences du public ; mais, dans l'état actuel des choses, nous pensons qu'il n'était guère possible de mieux faire. Il faut même ajouter que, si le professeur de la faculté des lettres de Nancy évite avec soin de froisser les opinions courantes, il montre en plus d'un endroit qu'il ne les partage pas, et qu'il garde par devers lui la liberté de ses jugements. J. G.

Numismatique de l'Orient latin, par Gustave Schlumberger. Paris, E. Leroux, 1878, in-4 de 500 p. et 10 planches gravées. — Prix : 75 fr.

Ce livre, fait pour les numismatistes, se recommande aussi aux personnes qui, sans s'occuper spécialement de monnaies, s'intéressent à tout ce qui touche à l'histoire des Francs en Orient. L'auteur, voulant réunir tout ce qui peut aider les érudits et les collectionneurs à étudier et à classer les monnaies franques, a donné un résumé historique de chaque grande baronnie, de chaque fief, résumé qui est d'une utilité évidente. Il y a une foule de faits et de dates qui se trouvent là, et que l'on aurait dû, jadis, si on en avait eu besoin, chercher dans une multitude de livres, peu répandus, et rédigés en allemand ou en grec. M. Schlumberger a si bien réussi à résumer l'histoire des latins en Orient, que j'ai entendu certaines personnes lui reprocher d'avoir donné, dans son livre, une part trop large à l'histoire.

Au point de vue numismatique, le livre de M. Schlumberger est aussi complet que possible ; il a cherché, dans toutes les grandes collections de la France et de l'étranger, les éléments de son travail ; il a voyagé en Orient, en Italie, en Allemagne pour étudier et dessiner les monnaies ; il a lu tout ce qui avait été publié jusqu'à ce jour sur cette matière. L'auteur s'est si bien approprié son sujet, que personne,

de longtemps, ne pourra l'aborder, et que lui seul sera à même de le compléter plus tard par les suppléments que des trouvailles nécessiteront.

J. DE M.

Histoire du Brésil français au seizième siècle. par M. P. GAFFAREL, professeur à la faculté de Dijon. Paris, Maisonneuve, 1878, in-8 de 512 p., avec 2 planches. — Prix : 8 fr.

L'histoire de la colonisation française dans le Nouveau Monde est, depuis plusieurs années, le sujet spécial des investigations de M. Gaffarel. Les lecteurs du *Polybiblion* connaissent l'intéressant ouvrage par lui consacré au récit des tentatives faites par les réformés français pour s'établir dans la Floride. Le présent livre n'est, à coup sûr, inférieur en rien au précédent; nous pourrions même dire qu'il offre le mérite de soulever une des questions les plus intéressantes au point de vue de notre amour-propre national.

Voici plusieurs années déjà que certains indices ont été relevés, tendant à établir que la découverte du Nouveau Monde serait réellement due à des Français.

Un Dieppois, du nom de Jean Cousin, se serait, plusieurs années avant les voyages de Colomb, trouvé jeté dans une terre inconnue, peut-être bien identique au Brésil, et près de l'embouchure d'un fleuve immense dans lequel on semblerait fondé à reconnaître l'Amazone.

C'est son lieutenant, Vincent Pinçon, qui, ayant par la suite passé au service du navigateur génois, lui aurait indiqué le chemin de l'Amérique. Quoi qu'il en soit de cette opinion, on ne saurait nier que, de très-bonne heure, nos marins normands n'aient visité la côte brésilienne. Chaque jour les documents déterrés dans nos bibliothèques viennent en fournir de nouvelles preuves. Au nombre de ces hardis explorateurs, il convient de citer le seigneur de Gonneville. Ayant amené en France Esomeric, fils d'un prince indigène, que, malgré sa promesse, il ne pût rapatrier, Gonneville l'éleva comme son propre enfant et le maria à sa fille Suzanne.

L'auteur nous trace un tableau fort pathétique des aventures des frères Ango. Les richesses immenses qu'ils avaient acquises, par leur commerce dans l'Amérique du Sud, leur permirent d'arriver à une haute position politique. Après avoir été l'ami particulier de François Ier, qui l'anoblit et le nomma commandant de la ville de Dieppe, Jean Ango vit l'infortune s'appesantir sur lui; il mourut presque dans la misère, misère due en grande partie à ses folles prodigalités et à ses habitudes de faste.

Nous ne pouvons nous étendre sur les faits et gestes des autres explorateurs. Aussi bien, l'histoire du Brésil français et de sa colonisation se résume-t-elle, pour ainsi dire, dans le nom de Villegaignon.

Ce vaillant homme de guerre, qui fut également un intrépide controversiste, avait conçu le projet d'arracher au Portugal l'empire des mers et de fonder une nouvelle France sur les rives du Brésil.

Fort du consentement de Henri II, roi de France, et surtout de l'amiral de Coligny, Villegaignon s'occupe d'organiser son expédition. Non-seulement les catholiques, mais même les huguenots, sont appelés à en faire partie. Bien qu'il s'en soit fort défendu par la suite, et se soit montré un ennemi irréconciliable des protestants, il serait difficile de ne pas admettre que Villegaignon ait, à cette époque, incliné vers les doctrines de la réforme. Enfin, il met à la voile, le 12 juillet 1555. Après avoir commis, en route, plusieurs actes de piraterie, autorisés par les mœurs du temps, les colons arrivent dans la baie de Ganabara (Rio Janerio), le 19 novembre. Nos colons furent favorablement reçus des Indiens, profondément irrités de la cruauté des Portugais. Le fort de Coligny est fondé, et tout semble présager un très-heureux succès pour la colonisation.

Néanmoins, l'ardeur des premiers jours ne tarde pas à s'affaiblir, et Villegaignon indispose son monde par un excès de sévérité. Après avoir poussé la condescendance jusqu'au point incroyable d'assister à l'office et à la cène des réformés, Villegaignon se réveille pour ainsi dire de sa torpeur, et sent s'allumer dans son cœur un zèle plus ardent qu'éclairé pour les intérêts du catholicisme. Il débute tout d'abord par d'aigres discussions théologiques avec les pasteurs d'origine génoise, puis en arrive à jouer le rôle de persécuteur ; il punit de mort, en qualité d'hérétiques, plusieurs réformés, qu'il n'avait cependant attirés au Brésil qu'en leur promettant le libre exercice de leur culte.

Cependant les colons, découragés par les privations qu'ils ont à subir et las d'obéir à un chef doué plutôt des qualités d'un homme de guerre que de celles d'un administrateur, ne forment plus qu'un vœu, celui de retourner en Europe. Villegaignon lui-même, dégoûté de l'exercice d'un pouvoir dont il n'a su user ni avec assez de prudence ni avec assez de modération, se décide à quitter la colonie. Cet acte porte un coup irrémédiable aux tentatives d'établissements français sur la côte du Brésil.

Les Portugais trouvent un puissant appui dans les néophytes indiens, élèves des jésuites portugais. Ces derniers, en effet, voyant dans nos compatriotes autant d'ennemis de leur pays et de leur religion, puisqu'un certain nombre des colons étaient huguenots, ne demandent pas mieux que de lancer contre nos établissements les sauvages qu'ils avaient convertis. Aussi, malgré des prodiges de bravoure, les Français voient leurs établissements tomber aux mains de l'ennemi. Villegaignon, de son côté, tout occupé aux guerres de religion, ne songe

guère ni à les secourir, ni à les venger. Le gouvernement français a trop à faire chez lui pour prendre en main les intérêts d'aussi lointaines colonies; et la couronne de Portugal domine sans rivale dans ces régions où nos compatriotes avaient rêvé l'établissement d'une nouvelle France.

Nous ne dirons que peu de mots des dernières années de Villegaignon. A peine de retour dans sa patrie, il commence par faire une guerre de pamphlets aux réformés, qui, du reste, ne le ménagent guère, ni dans leurs discours, ni dans leurs écrits, en attendant qu'il ait à les combattre les armes à la main.

Enfin, épuisé par les fatigues d'une vie aventureuse, Villegaignon meurt de maladie, pendant le cours de ces luttes religieuses auxquelles il prenait une part active. Quelle que soit la justesse de certains des reproches adressés par les écrivains protestants à Villegaignon, on ne saurait s'empêcher de reconnaître en lui un homme éminent à bien des égards. S'il se montre parfois violent, injuste, administrateur médiocre, pendant son séjour au Brésil, nous devons rendre hommage à ses talents de capitaine, à son érudition profonde et variée, et surtout à son parfait désintéressement.

On voit, par ce rapide compte rendu, tout l'intérêt qu'offre la lecture du nouveau livre de M. Gaffarel. Aucun de ceux qui s'occupent de l'histoire extérieure de notre pays ne songera sans doute à nous contredire.

H. DE CHARENCEY.

Une colonie féodale en Amérique. *L'Acadie*, 1604-1710, par M. RAMEAU. Paris, Didier, 1877, in-12 de LIV-367 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur s'est occupé, depuis plusieurs années, de nos colonies françaises. Après avoir fait paraître, en 1859, *la France aux colonies*, il nous donne aujourd'hui une étude fort intéressante sur l'Acadie, où il prend patriotiquement en main la cause de la vérité et de la justice, pour combattre des idées généralement reçues sur les causes réelles du succès final des Anglo-Américains. Une longue nomenclature des sources qui ont servi à cet ouvrage prouve qu'il est le fruit de recherches aussi consciencieuses que persévérantes. L'introduction est un résumé très-substantiel du caractère de cette colonisation, qui fixe aussi actuellement l'attention de plusieurs hommes d'État éminents en Amérique. Les faits étant exposés dans leur ordre chronologique, il eût été préférable, pour éviter quelques longueurs dans la dernière partie, de reporter à la fin le chapitre des considérations politiques, économiques et sociales.

Rechercher quels furent les idées, le but, la manière d'être de ce premier flot d'émigrants qui, pendant le dix-septième siècle, quittèrent leur patrie pour aller se fixer dans les régions sauvages de

l'Amérique du Nord, tel est le point de départ de ce travail; et ce qui lui donne, pour nous Français, un prix particulier, c'est que nous avons été dans cette œuvre les premiers en date, et que nous avons rempli autrefois un rôle prépondérant dans le Nouveau Monde. En fondant ces colonies, nos compatriotes voulaient assurer des fiefs et une fortune à ceux qui ne pouvaient espérer autant de la mère patrie; leur but était de propager la foi catholique, de fonder et de continuer une nouvelle France par-delà les mers. Ils s'exportaient avec l'organisation féodale telle qu'elle existait alors, et ils maintinrent longtemps ce régime parmi eux, sans modifications notables. Ces colons, que nous avons délaissés, ne se sont point abandonnés eux-mêmes : après deux siècles d'un labeur obscur et patient, ils nous font savoir, par le dénombrement de 1870, qu'il y a maintenant 1,600,000 Français groupés dans le bassin inférieur du fleuve Saint-Laurent et sur les côtes du golfe de ce nom. M. Rameau nous prouve péremptoirement que, contrairement à l'opinion commune, leurs ancêtres étaient plus vigoureux de corps, plus énergiques d'esprit, plus ingénieux et plus intelligents que les Anglo-Américains, et que leur société était plus virile. Il fallut, en effet, à la suite de cent cinquante années de luttes continuelles, que les Anglais devinssent vingt fois plus nombreux que leurs adversaires pour les vaincre. Français, nous nous séparerons encore de Voltaire, pour regretter la perte de cette colonie que notre patrie abandonna sous l'empire de préoccupations trop exclusivement européennes. E. L. M.

China. A history of the laws, manners and customs of the people, by John Henry Gray, LL. D. archdeacon of Hong-Kong. London, Macmillan, 1878, 2 vol. in-8. — Prix : 20 fr.

Nous ne pouvons échapper à la question d'Orient; mais il y a fagots et fagots, comme on sait, et l'Orient est heureusement assez vaste pour comprendre d'autres pays que les Indes, la Perse et l'Asie-Mineure; passons jusqu'en Chine. La littérature anglaise fourmille d'ouvrages sur l'Empire du Milieu; les deux plus remarquables étaient ceux de sir John Davis (*Chine*) et du Dr William (*the Middle Empire*); en voici un troisième, également digne de l'attention du public, et qui complète à merveille ses prédécesseurs. Voulez-vous savoir ce qui concerne la littérature, la philosophie et la religion chinoises? Voulez-vous des renseignements exacts sur l'histoire de la Chine et ses anciennes institutions? Lisez sir John Davis. Préférez-vous, au contraire, connaître la Chine d'aujourd'hui et vous rendre compte de la civilisa-

tion mandarine au dix-neuvième siècle ? étudiez les deux volumes de M. l'archidiacre Gray. Établi à Hong-Kong depuis près de vingt-cinq ans, l'auteur est familiarisé avec les mœurs et les coutumes des Chinois ; il a visité leurs temples, assisté à leurs cérémonies funèbres et à leurs repas de noces ; bref, il serait impossible de citer un voyageur plus au fait de ce qu'il se propose de nous raconter. Ajoutons que le tableau n'est pas flatteur, il s'en faut de beaucoup.

L'administration de la justice, au dire du docteur Gray, est exécrable, et il ne lui est jamais arrivé de rencontrer qu'un honnête mandarin ; aussi, les malheureux Chinois sont-ils sans cesse exposés à tous les abus d'un pouvoir despotique, et, ce qu'il y a de plus regrettable, c'est que le spectacle constant d'iniquités commises ou du moins sanctionnées par les agents de l'autorité, encourage dans la population un mépris systématique pour les notions les plus élémentaires du juste et de l'injuste. Les prêtres bouddhistes ne semblent pas meilleurs que les mandarins, et les préceptes de la vie religieuse sont violés à chaque instant par ceux mêmes qui devraient donner l'exemple du respect pour les institutions de Sakyamouni.

Je recommande avec beaucoup de plaisir l'ouvrage de M. l'archidiacre Gray aux lecteurs qui désirent faire connaître ce qui se passe à l'extrême Orient. Ils y trouveront non-seulement un tableau très-intéressant de la société chinoise, mais des détails curieux sur les anciennes légendes et les récits mythologiques du pays. Ces traditions méritent d'être étudiées sérieusement, parce qu'elles remontent à une époque fort reculée, et la Chine est, sans contredit, la nation où les cérémonies populaires se sont conservées avec le plus de fidélité. En recueillant ces matériaux, notre auteur a rendu un service signalé à la science des religions. GUSTAVE MASSON.

Memoirs of the Right Honourable William, second viscount Melbourne, by W. M. TORRENS, M. P. London, Macmillan and C°, 1878, 2 vol. in-8, ens. de 880 p. — Prix : 30 fr.

La biographie de lord Melbourne n'avait pas encore été racontée comme elle méritait de l'être, et il faut remercier M. M'Cullagh Torrens des deux excellents volumes, si intéressants, qu'il vient de publier sur cet homme d'État. Il y a, dans la carrière du noble lord, deux côtés essentiellement distincts l'un de l'autre ; si ses actes politiques appartiennent à la nation et invitent l'examen, personne n'a le droit d'exiger que l'on soulève le voile derrière lequel se cachait sa vie privée. C'est pourtant là ce que bien des gens ne comprennent pas ; aussi les amateurs d'histoires scandaleuses ont-ils été désappointés

de trouver dans l'ouvrage de M. Torrens fort peu de détails sur l'épisode de Mistriss Norton et sur d'autres incidents semblables.

On sait que lord Melbourne fut un des membres les plus éminents du parti whig, et qu'il joua un grand rôle dans le gouvernement de l'Angleterre à la fin du règne de Guillaume IV, et pendant les premières années du règne actuel. Nonchalant par caractère et ayant les goûts d'un épicurien, il était disposé à faire tous les sacrifices imaginables plutôt que de subir les ennuis d'une dispute, même si la victoire semblait évidemment de son côté. Obligé à travailler avec des collègues dont l'humeur n'était pas toujours très-facile, et qui souvent ne s'entendaient pas les uns les autres, il ne manquait jamais à son rôle de pacificateur, et il se faisait un point d'honneur, comme le dit spirituellement son biographe, de construire souvent avec les matériaux les plus fragiles des voies de communication entre deux amitiés devenues très-problématiques. Les affaires étrangères, confiées à lord Palmerston, lui donnaient particulièrement de l'embarras; en effet, fier de ses éclatants succès, Pelmerston le prenait souvent, au conseil des ministres, de fort haut avec les autres membres du cabinet, et les représentants des puissances étrangères se plaignaient à juste titre de ses manières rogues et peu conciliantes. Ce qu'il y avait de plus pénible, c'est que les doléances arrivaient toujours à lord Melbourne, en sa qualité de premier ministre, et, comme tel, il était forcé de ramener la paix entre les intransigeants qui se croyaient mortellement offensés. Autre complication : Palmerston avait presque toujours raison, et malheureusement il n'en était que d'autant plus difficile à manier; lui arracher un mot d'excuse, une politesse banale, une réparation, une explication même, passait pour un problème insoluble, et c'était lord Melbourne qui avait à subir la responsabilité de toutes ces entremangeries diplomatiques. En 1840, dit M. Torrens, le ministère fut sur le point de se dissoudre, à propos de la question d'Orient, et il est probable que si le président du conseil n'avait pas été lord Melbourne, le traité de paix aurait fait naufrage presque en vue du port. Grâce à la sagacité et à la résolution du premier ministre, ni Palmerston, ni Holland ne se retirèrent du cabinet, et, lorsque la crise fut passée, Holland reconnut très-généreusement que les torts étaient de son côté.

L'ouvrage de M. M'Cullagh Torrens est fait avec beaucoup de soin, et peut être considéré comme un excellent modèle de ce que devraient être toutes les biographies. Il est évident que, pour qu'un travail de ce genre soit satisfaisant, il faut que l'auteur ait vécu dans l'intimité de son personnage, qu'il ait étudié sa vie sous tous ses points de vue, et qu'il connaisse à fond ses sympathies politiques. On dira que l'impartialité alors est bien difficile, soit; mais quand il s'agit d'un homme aussi connu que lord Melbourne, d'un homme dont les moindres

actions ont été contradictoirement discutées par tous les journaux, le biographe le plus enthousiaste ne se risquerait pas à émettre des paradoxes qui seraient relevés sur-le-champ. Je terminerai cette notice en indiquant que le premier volume de la vie de lord Melbourne nous conduit jusqu'en 1834; c'est dans le second que l'on trouvera les très-courts passages où il est fait allusion à la France et à la politique de Louis-Philippe; il s'agit de l'échec essuyé par le cabinet de M. Thiers. lorsque le traité du 14 juillet, signé presque sous les yeux de M. Guizot, alors ambassadeur à Londres, humilia pour un moment notre pays vis-à-vis des autres puissances européennes. GUSTAVE MASSON.

Le Pénitent breton, Pierre de Keriolet, par HIPPOLYTE LE GOUVELLO. Paris, Bray et Retaux, 1878, gr. in-18 de 410 p. — Prix: 3 fr. 50.

La première moitié du dix-septième siècle a été féconde en figures originales et très-accentuées; c'est une époque de transformation générale en France; et, dans l'ordre littéraire comme dans l'ordre politique, elle nous offre des physionomies accidentées qu'on rencontre plus rarement pendant les périodes calmes et affermies. Le Breton Pierre Le Gouvello de Keriolet fut un de ces hommes étranges dont la vie présente tous les contrastes imaginables, vie de dérèglement et de scandale d'abord, de mortification et d'austère pénitence ensuite. Son nom est très-populaire en Bretagne; les autres parties de la France doivent au moins le connaître, car il a été l'objet, depuis deux siècles, de nombreuses biographies. Dès l'année 1663, le Père carme Dominique en publiait une qui eut un succès considérable, sous ce titre un peu trop long : *Le grand pécheur converti, représenté dans les deux états de la vie de M. de Quériolet, prêtre, conseiller au Parlement de Bretagne.* Il n'est pas de vieille famille bretonne qui n'en possède une édition dans sa bibliothèque, et qui n'ait bercé ses jeunes générations au récit merveilleux des aventures du grand pécheur. Les apostrophes du diable à Keriolet, pendant une séance d'exorcisme, à laquelle il venait assister en curieux, sont gravées dans nos souvenirs d'enfance les plus anciens et les plus profonds. M. Hippolyte Le Gouvello, le sympathique auteur de l'histoire de la paroisse de Sévérac, vient de les raviver en reprenant à fond la biographie du serviteur de Dieu, dont sa famille se montre le plus justement fier, et en puisant dans ses propres archives des documents nouveaux que n'avaient pas connus ses devanciers. Son livre est précédé d'une lettre de Mgr l'évêque de Vannes, dont nous citerons ce passage : « Après vous avoir encouragé, Monsieur, dans votre louable entreprise, je peux, dès aujourd'hui, vous féliciter de l'avoir si bien conduite. Vos recherches ont été fructueuses. Les sources auxquelles vous avez puisé sont pures et abondantes. Vous n'avez pas la prétention de dire le

dernier mot sur le personnage en question. Vous aurez, du moins, contribué largement à mettre en lumière cette figure originale et très-attachante. Le récit de ses chutes et de sa régénération, des terribles assauts qu'il eut à soutenir, après son retour à Dieu, contre le démon, de ses moyens de résistance et de persévérance, vos réflexions personnelles et les conclusions que vous en tirez, tout, dans ces pages, dont la forme est aussi attrayante que le fond, tient en haleine et instruit le lecteur. Le surnaturel divin et le surnaturel diabolique y jouent tour à tour un rôle saisissant. Que nos libres-penseurs s'ingénient à expliquer d'après leurs courtes vues les péripéties extraordinaires de cette existence tourmentée, qui nous montre le bien et le mal aux prises et se portant mutuellement des coups mortels ! Ne serait-ce point le cas de chanter avec l'Église

Mors et vita duello
Conflixere mirando !

Finalement, la victoire reste à la vérité et à la justice.... »

Un sujet délicat à traiter était celui de la possession des religieuses de Loudun, qui occasionna la conversion éclatante de Keriolet. M. Le Gouvello s'est arrêté un peu complaisamment à l'histoire complète des victimes de l'infâme Urbain Grandier : la digression est longue, mais elle est intéressante et consciencieuse ; et nous devons féliciter l'auteur d'avoir suivi comme guide l'étude fort bien faite de M. l'abbé Leriche. On a beaucoup écrit depuis vingt ans sur cette page mystérieuse du règne de Louis XIII : matérialistes et catholiques se sont donné carrière dans les deux sens, et la question nous paraît bien catégoriquement résolue par M. l'abbé Leriche, contre l'auteur du traité sur le célibat des prêtres : mais nous regrettons qu'on n'ait pas fait plus d'usage d'un livre fort curieux publié sur cette affaire délicate par un contemporain, le Loudunais Jules Pillet de la Mesnardière, qui fut médecin de Mme de Sablé et membre de l'Académie française : c'est l'ouvrage d'un spécialiste, témoin oculaire ; et ses conclusions sont formelles pour la constatation de phénomènes que la médecine est impuissante à expliquer. Si M. Le Gouvello veut approfondir ce sujet au point de vue de la science du temps, il trouvera l'un des rares exemplaires du traité de Pillet à la Bibliothèque de l'Arsenal.

De nombreuses pièces justificatives complètent le volume. Nous pourrions, avec M. l'abbé Chauffier, censeur du livre, faire quelques réserves au sujet de quelques faits prodigieux rapportés par l'auteur ; mais nous préférons déclarer, sans les accentuer davantage, que, par la facilité du style, la variété des épisodes, le contraste des situations et l'excellence des sentiments, la vie de Pierre de Keriolet offre une lecture attachante, réunissant le double mérite d'allier l'intérêt le plus vif aux leçons les plus directes et les plus chrétiennes.

RENÉ KERVILER.

Transactions and proceedings of the conference of Librarians, *held in London, october* 1877, edited by the secretaries of the conference, EDWARD B. NICHOLSON and HENRY R. TEDDER. London, Printed at the Chiswick press, by Charles Whittingham, 1878, in-8 de 276 p.

Les secrétaires de la Conférence des bibliothécaires, tenue à Londres, pendant l'automne dernier, et dont nous avons parlé à diverses reprises, viennent de publier, en un beau volume, imprimé en caractères elzéviriens, le compte rendu des travaux de cette réunion.

Cet ouvrage, divisé en deux parties, comprend d'abord les mémoires lus au Congrès et les procès-verbaux de ses séances; un appendice réunit ensuite une série de modèles, de catalogues et d'inventaires, ainsi qu'une notice sommaire sur toutes les bibliothèques de Londres visitées par la conférence.

Les renseignements déjà donnés précédemment dans le *Polybiblion* sur la Conférence des bibliothécaires nous dispensent de nous étendre plus longuement sur ce volume, qui sera consulté avec fruit, mais nous ne le quitterons pas cependant sans citer les reproductions photographiques de titres de livres qui accompagnent le projet de *Photobibliographie* proposé par M. Henry Stevens.

Ajoutons que M. l'abbé Mondino, sous-bibliothécaire de Palerme, a publié, en une brochure in-8, un intéressant rapport sur cette réunion. (Palerme 1878.) CTE DE M.

Manuel du libraire et de l'amateur de livres; *supplément au dictionnaire bibliographique de M. J.-Ch. Brunet, avec table raisonnée des articles, au nombre d'environ* 10,000, *décrits dans le présent supplément,* par P. DESCHAMPS et G. BRUNET. Tome Ier, A.-M. Paris, Firmin-Didot et Ce, gr. in-8 de XV p. et 1138 col. — Prix : 20 fr., et en grand papier, 40 fr.

Le *Manuel du libraire* de M. J.-Ch. Brunet jouit d'une célébrité universelle; cinq éditions successives, toutes refondues et fort augmentées, en attestent le succès; mais, depuis l'apparition de la dernière (1860-1865), la science des livres s'est transformée; les recherches persévérantes de bibliographie, de plus en plus nombreuses, ont révélé l'existence de bien des volumes qui étaient restés inconnus. Tandis que la valeur des livres vraiment rares et curieux augmentait dans une proportion véritablement extraordinaire, surtout pour certains genres d'ouvrages que la mode a pris sous sa protection toute puissante (les éditions originales de nos classiques et les livres illustrés par d'éminents artistes du dix-huitième siècle, tels qu'Eisen et Moreau), le *Manuel* était devenu forcément arriéré; il ne répondait plus à la situation des choses; un supplément était indispensable; il a été entrepris, et son premier volume vient de paraître. Nous nous bornerons aujourd'hui à le signaler; il doit être nécessai-

rement consulté sans cesse par quiconque veut ou acheter des livres ou en vendre.

Parmi les articles qui ont exigé de bien patientes, de bien tenaces investigations, on peut signaler ceux de Corneille (col. 301-316) et de Molière (col. 1046-1085). Comme exemple des prix insensés (il faut bien les qualifier ainsi), nous mentionnerons *Le Temple de Gnide*, de Montesquieu, 1772, huitième édition médiocre, mais que recommandent aux amateurs dix figures d'après Eisen; un exemplaire, ancienne reliure, a été adjugé à 7,900 francs en 1877; un autre, avec les dessins originaux, a été, dans ces derniers temps, cédé à l'amiable au prix de 10,000 francs; l'un et l'autre avaient des figures dans un état exceptionnel. X.

BULLETIN

La Condizione risolutiva sottintesa nei contratti bilaterali. (*La Condition résolutoire sous-entendue dans les contrats bilatéraux*), par l'avocat Luigi Gallavresi. Milan, Lombarda, 1878, in-8 de 128 p. — Prix : 2 fr.

S'il est dans la science du droit une partie qui paraisse devoir rester immuable, c'est à coup sûr la théorie des contrats. Tandis que l'organisation de la famille et de la propriété, l'ordre des successions, la forme des actes, subissent en raison des milieux de nombreuses modifications, dans les contrats toutes les règles se déduisent de principes invariables de logique et d'équité. Toutefois, même dans cette théorie, certains éléments ont changé : la condition résolutoire, sous-entendue dans les contrats bilatéraux par les art. 1184 du Code Napoléon, et 1165 du Code civil italien, n'est pas moins qu'un principe nouveau, triomphe de l'équité sur l'inflexible rigueur du droit romain primitif. Il est curieux d'étudier les étapes de ce progrès, et de voir, dans une législation voisine de la nôtre, les applications de la jurisprudence. C'est à ce double intérêt que répond le travail de l'avocat Gallavresi : peu étendu, mais substantiel, il a paru d'abord dans le *Monitore dei tribunali*, et à peine avions-nous eu le temps d'examiner la première édition, que la seconde nous parvenait. Il est regrettable que le cadre du *Polybiblion* soit trop général pour permettre de donner sur un sujet aussi spécial de plus longs développements. J.-A. de Bernon.

L'Œuvre de l'exposition et de l'adoration nocturne du très-saint Sacrement en France et à l'étranger. Paris, Poussielgue, 1877 (*sic*), in-12 de 416 p. — Prix : 3 fr.

Il y a dans ce livre de l'histoire et de la piété, de l'intérêt et de l'édification. La partie historique, étroitement unie à l'autre, consiste dans des recherches historiques sur l'adoration du Saint-Sacrement pendant la nuit, dans le récit de la fondation et des développements d'une œuvre spéciale, née à Paris en 1848, dans un moment critique pour la France et pour l'Église, à l'heure même où Pie IX était forcé de quitter Rome; dans l'exposé de sa marche pendant les tristes jours du siège de Paris et de la Commune, et du

mouvement progressif de la dévotion envers le Saint-Sacrement, tant en France qu'à l'étranger, mouvement marqué par la création d'un grand nombre d'œuvres d'adoration. Il y a là des pages dont un Français et un chrétien peuvent être légitimement fiers. A la partie pieuse se rattachent le but du livre, qui est de propager la dévotion au Saint-Sacrement, de faire connaître l'œuvre de l'adoration nocturne et de donner toutes les indications pratiques pour l'organiser; les considérations qui accompagnent les faits, la nécrologie des membres de l'œuvre, qui renferme des traits admirables; l'explication détaillée du règlement, l'instruction pour l'établissement de l'œuvre et les formules en usage dans l'œuvre de Paris, qui lui donnent le caractère d'un manuel. Cette courte analyse suffit pour faire apprécier l'utilité de cet ouvrage. Il paraît sous le patronage de Mgr de la Bouillerie, qui est une garantie de son mérite au point de vue ascétique et doctrinal. Il laissera la plus salutaire impression à tous ceux qui le liront. V. M.

Résurrection merveilleuse, en 1877, de Michel de Notre-Dame, mort en 1866. Ouvrage dédié à tous les savants de France et de Navarre, à tous les amis du surnaturel. Nantes, libraire catholique de Libaros, 1877, in-8 de 140 p.

Voici un nouveau commentateur de Nostradamus. Après M. Anatole Le Pelletier, après M. Torné-Chavigny (pour ne parler que des commentateurs de notre époque), on pouvait croire qu'il n'y avait plus rien à découvrir dans les *Centuries* du prophète de Salon. M. Monnier, l'auteur de l'opuscule dont nous venons de donner le titre, nous prouve le contraire. Il trouve dans les *Centuries* les choses les plus extraordinaires du monde : les secrets du ciel et de la terre, les mystères de la cabale et de la philosophie hermétique, la science des nombres et la science des étymologies, le sacré et le profane, le grand pape et le grand roi, le régénérateur de la France et de l'Église, par l'intermédiaire de Henri V, soleil-lune, la pierre philosophale, l'élixir des sages, la fin de la Révolution, etc., etc. Mais la chose la plus extraordinaire trouvée par M. Monnier dans les *Centuries*, c'est qu'il n'est, lui, Monnier de Notre-Dame du Frêne, de Montrelais-les-Ingrandes, sur les rives de la Loire, que le continuateur, l'*alter ego*, l'identification de Michel de Notre-Dame de Salon. On comprend qu'en ces sortes de matières, il n'y ait pas à critiquer. Il suffit de constater les faits. Le lecteur en pense ce qu'il veut. Pour ce qui nous concerne, nous estimons que les commentaires de M. Monnier sont fort curieux, fort étranges, quelquefois fort savants; mais qu'ils ne tirent pas autrement à conséquence. L'ouvrage, d'ailleurs, doit avoir cinq fascicules. Le premier seul a paru. Pour mieux juger le livre, attendons les autres. F. B.

Les Massacres de Septembre, par Georges de Cadoudal. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1878, gr. in-18 de 35 p. (*Brochures sur la Révolution française*). — Prix : 20 c.

Les suites du 10 août, les préliminaires des massacres, l'Abbaye, les Carmes, la Conciergerie et la Force, la princesse de Lamballe, les massacres

en province, les responsabilités, telles sont les principales divisions de cet écrit populaire, consacré à rappeler un des plus sanglants souvenirs de la Révolution, qui inscrit sur son drapeau : égalité, fraternité. Les épisodes comme ceux de Mlle de Sombreuil et de Mlle Cazotte, les détails sur les supplices infligés à la princesse de Lamballe et à Mgr du Lau, archevêque d'Arles, tirent les larmes.Tous les faits sont présentés vivement et avec émotion par M. de Cadoudal, qui n'aura pas peu contribué à faire apprécier, comme ils le méritent, les tristes héros de ces massacres. V.

Lettres d'un rural, par le vicomte DE SARCUS. Dijon, imprimerie Darantière, in-12 de 142 p. — Prix : 2 fr.

Le livre de M. le vicomte de Sarcus contient vingt-cinq chapitres, qui tous portent la date du jour où ils ont été écrits, sous l'inspiration des événements politiques du moment. Le premier est du 29 janvier 1877, le dernier du 22 décembre; c'est donc l'année 1877 tout entière qui se trouve ainsi mise en lumière, par un homme qui voit les dangers de ce qu'il nomme la *maladie politique dont nous mourons.* M. de Sarcus n'admet les compromis ni avec les intérêts, ni avec les ambitions. Voici les titres des principaux chapitres : *la Racine du mal.* Elle est, d'après l'auteur, dans l'oubli des grandes lois morales. — *Nous nous lavons les mains.* Beaucoup de gens, par pusillanimité ou par apathie, ne s'opposent pas au mal, et, quand il est arrivé, rejettent sur les autres les conséquences de leurs propres fautes. — *Ils émargent.* Ici M. de Sarcus rappelle les paroles de M. de Bismarck à M. d'Arnim : « Il faut à l'Allemagne une France faible, et la France ne saurait être plus faible que sous le régime républicain. » Il les commente ensuite. Puis, après avoir traité de la *liberté radicale* et de la *guerre sociale,* l'auteur se trouve à la date du 16 mai, et, sous ces divers titres : *la Trêve des partis, le Journal des démentis, Toute la nation,* il cite tout ce que la presse radicale répéta à cette époque : ruine du commerce, guerre extérieure et le reste... Dans le chapitre intitulé : *Politique rurale,* il donne d'excellents conseils. Le mois d'octobre arrive; il juge les élections. Vertige! s'écrie-t-il dans le XXIVe chapitre. Et, jetant un regard vers Paris, M. de Sarcus termine par des paroles qui sont la triste peinture de notre temps et le cri indigné du moraliste. A. DE BESANCENET.

La Kabylie et le peuple kabyle, par le R. P. JOSEPH DUGAS, de la Compagnie de Jésus. Paris, Lecoffre, 1877, in-12 de 266 p. avec gravures. — Prix : 3 fr.

Le R. P. Dugas, dont la perte récente a été un deuil pour tous ceux qui l'ont connu, avait été envoyé par ses supérieurs en Algérie, dans l'espoir que la douceur du climat serait un remède efficace au mal qui l'avait frappé. Les heures de cette espèce de *villégiature* furent mises à profit par le savant et pieux religieux, et le présent volume restera un des meilleurs ouvrages qui aient été publiés sur les Kabyles et leur intéressant pays. Ces montagnards, si longtemps rebelles à la domination française et qui diffèrent si profondément des tribus arabes environnantes, méritaient de trouver enfin un historien aussi consciencieux, aussi bien informé, aussi

dégagé de ce fatal et mesquin préjugé qui a empêché tant d'écrivains ou d'hommes politiques de donner à la question religieuse sa part légitime dans leurs études ou leur moyen de gouvernement. Rien de plus intéressant que les chapitres où l'auteur, après s'être demandé si les Kabyles ont jamais été chrétiens, et exposé l'histoire de leur apostasie, étudie les vestiges de christianisme qu'on retrouve chez eux à l'état de vagues superstitions. La constitution politique, l'état social, la vie domestique des Kabyles, les réformes introduites chez eux par la France ont aussi donné matière à des pages empreintes d'un vif patriotisme, éclairées par la lumière catholique et s'appuyant sur les sources d'information les plus nombreuses et les plus exactes. Citons enfin les détails qu'un séjour personnel parmi ces peuplades a permis au P. Dugas de donner, en pleine connaissance de cause, sur les missions et les écoles françaises, établies au milieu d'elles, et nous aurons, sinon rendu compte de ce livre d'une manière proportionnée à son mérite et à son charme, au moins, croyons-nous, inspiré le désir de le parcourir à quiconque prétend ne point rester étranger aux effets de l'influence catholique et de l'influence française dans la plus belle de nos colonies. R.

Étude sur la loi du 25 mai 1877, relative aux Brevets d'invention dans l'empire d'Allemagne, par Lyon-Caen, professeur agrégé à la faculté de Droit de Paris. Paris, Cotillon, 1878, gr. in-8 de 31 p. (Extrait du Bull. de la Soc. de Lég. comp.)

Cette intéressante brochure contient un court historique de la législation allemande avant la nouvelle loi. Elle montre les efforts des partisans de la suppression des brevets; l'appui très-remarquable qu'ils trouvaient dans le Gouvernement lui-même (celui-ci n'a proposé un régime de protection que parce que l'Allemagne ne pouvait, sans dommage, rester isolée au milieu des grandes nations qui protègent les brevets); le système de protection très-mitigée qui en a été la conséquence, et qui se distingue spécialement par l'institution de *l'office des brevets; l'examen préalable* qu'il fait des demandes de brevets; la *procédure provocatoire* qui met les tiers à même de s'opposer à leur délivrance; la taxe *progressive* et élevée à payer à l'État, le système des *licences obligatoires* qui force le breveté à consentir, dans certains cas, l'exploitation de son brevet par des tiers, contre une rémunération suffisante. Enfin, l'auteur a su par de judicieuses comparaisons avec la loi française, mettre en lumière les avantages et les inconvénients de la nouvelle loi allemande, qu'il considère, en somme, comme une des meilleures qui aient été faites sur la matière. A.-R.

Vieilles maisons et jeunes souvenirs, par Henry d'Ideville, Paris, Charpentier, 1878, in-12 de 391 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est écrit sans prétention et c'est là surtout ce qui fait son charme. L'auteur, honorablement connu déjà par plusieurs volumes de souvenirs, a voulu revenir en arrière et parcourir encore une fois les trois principales étapes de sa jeunesse, le collège, l'école de droit, le ministère des affaires étrangères. La troisième est incontestablement la plus intéressante, celle à laquelle le lecteur s'arrêtera le plus volontiers. Les grandes personnalités de la diplomatie française sous le second Empire ont chacune leur portrait dans ses pages purement écrites, et l'on aime à faire la connaissance plus intime de ces personnages divers qui ont tour à tour exercé une influence heureuse ou malheureuse sur les destinées de notre pays. Les souvenirs de collège sont

pleins de délicatesse et de charme. Quant à ceux de l'École de droit, je trouve que M. d'Ideville y brûle vraiment beaucoup trop d'encens en l'honneur de tous ses amis, dont quelques-uns ne méritent à aucun point de vue d'être tant vantés. Un auteur de *mémoires* doit, surtout arrivé à un âge où les illusions de la jeunesse se sont dissipées, se garder de prodiguer à tort et à travers des louanges sans mesure : autrement, on finirait par ne plus le croire, et vraiment ce n'est pas M. d'Ideville, qui, soit par son esprit, soit par son caractère, pourra mériter jamais un pareil affront. E. DE LA D.

Histoire des uns et des autres, par M. ÉLIE BERTHET. Paris, Dentu, 1878, in-12 de 348 p. — Prix : 3 fr.

Il s'agit, dans ces *Histoires des uns et des autres*, des souvenirs personnels de l'auteur et d'anecdotes inédites et piquantes sur les choses et les hommes de ce siècle. C'est un kaléidoscope littéraire, dans lequel nous voyons passer successivement Méry et Léon Gozlan, Merle et Mme Dorval, les habitués de l'hôtel Aguado, les rédacteurs de la *Quotidienne* et du *Siècle*, M. Thiers, M. Chambolle, M. de Rancey, le général Cavaignac, Henri Monnier et Balzac, le baron Taylor, Louis-Philippe, M. Sauzet et Lamartine, Ponson du Terrail et Jules Janin. Le tout est suivi d'une demi-douzaine de Nouvelles qui ont pour sujet quelques historiettes se rattachant à la littérature contemporaine. C'est finement et spirituellement raconté, et cela intéresse d'autant plus que les personnages évoqués par M. Élie Berthet, ayant vécu sous la Restauration ou le Gouvernement de Juillet, ont déjà fait place à une génération dont les préoccupations sont tout autres. La plupart des *Histoires et Souvenirs* de M. Élie Berthet avant d'être publiées en volumes, avaient paru dans la *Revue de France*. M. Élie Berthet a écrit une foule de romans qui, comme fond et comme forme, ne valent pas ces piquants *Souvenirs*.

F. B.

Joseph de Cissey, né le 15 juin 1852, mort le 15 mai 1874. Lyon, typ. et lithographie J. Gallet, 1878, in-8 de 123 p. (N'est pas dans le commerce.)

Pieux et paternel hommage rendu à un jeune homme, dont le *Polybiblion* a regretté la perte (XI, 342) : nature d'élite, intelligence supérieure, cœur ardent qui donnait aux catholiques les plus grandes espérances. Les notes biographiques réunies dans ce volume font connaître son caractère, sa volonté d'être utile, son travail, son énergie et sa persévérance : elles le présentent comme un modèle et un encouragement à la jeunesse de notre époque. Quelques-unes de ses lettres sont fort belles. On y a joint la reproduction d'une brochure qu'il avait publiée en 1871 sous le titre de *Ce qu'il faut à la France*, et quelques-uns de ces meilleurs articles dans la *Décentralisation*, où il avait fait ses premières armes avec un grand succès. R.

VARIÉTÉS.

I.

LES BIBLIOTHÈQUES AUX ÉTATS-UNIS

(Fin.)

Outre le catalogue indispensable aux lecteurs pour avoir une idée à peu près exacte de ce que contient une bibliothèque, le rapport réclame pour

eux un *manuel de bibliothèque* qui traiterait des plus importants sujets de recherches et des principales branches du savoir humain, sans discussion et par simple exposé de principes avec renvoi aux documents. et dans des articles rangés par ordre alphabétique, comme ceux d'un dictionnaire. Ces articles seraient rédigés par des spécialistes groupés sous la direction d'un éditeur, et seraient destinés surtout au commun des lecteurs; les hommes d'étude ont en général leur bibliographie toute prête pour le sujet propre de leur recherches.

Mais, malgré les immenses services que peut rendre un catalogue bien fait, un contact immédiat avec les livres, quand il est possible, est toujours plus profitable au lecteur. Tel est le cas notamment pour les bibliothèques existant dans les établissements d'instruction. Cette facilité laissée aux élèves de faire eux-mêmes leurs recherches sur les rayons peut seule, de l'avis du rapporteur, leur inspirer le désir de lire les bons ouvrages, au lieu de s'en rapporter à un compte rendu, ou aux seules appréciations de leurs maîtres : c'est le meilleur moyen pour eux de se faire une opinion personnelle et un style original. Le rapport demande qu'à certains jours et à certaines heures le professeur conduise ses élèves à la bibliothèque, et qu'on leur fasse considérer cette admission comme une faveur dont ils peuvent être privés le jour ou ils cessent d'en être dignes. Dans la plupart des écoles, malheureusement, les élèves ne sont en communication avec les livres que par le catalogue et un ouverture aussi étroite que celle d'un guichet de chemin de fer. Aussi arrive-t-il que la lecture la plus recherchée est celle du journal, c'est-à-dire celle qui convient le moins à de jeunes intelligences et que l'on s'étonne un peu de voir figurer dans une bibliothèque scolaire. Mais cette liberté, que le rapport réclame pour la jeunesse studieuse, a pour corollaire indispensable, le choix le plus sévère des livres. Sans parler des livres contre la morale qui doivent être absolument écartés, le professeur ne doit admettre sur les rayons, que les ouvrages véritablement capables de contribuer aux progrès de ses élèves, car c'est lui qui est ici tout désigné pour en faire le choix; la division des cours doit, autant que possible servir de base à celle de la bibliothèque, chaque professeur connaîtra mieux ainsi ce qu'il lui faut acheter. La bibliothèque devant satisfaire à des besoins très-variés, elle ne doit renfermer pour chaque science que les meilleurs ouvrages; dix bons nouveaux livres qui en résument les progrès actuels feront plus que des centaines de volumes qui ne sont plus au courant. Les brochures sont désignées aussi à l'attention des professeurs, quand elles sont le résumé substantiel de longues années d'études.

Un catalogue aussi important que celui des livres, c'est celui des lectures. Pour arriver à se rendre compte le mieux possible de ce qu'elles sont, la bibliothèque de Boston a recours à petit appareil, qui consiste en une boîte de fer blanc longue de 16 pouces de large et haute de 3, divisée en 8 compartiments dont 7 sont recouverts chacun par une espèce d'entonnoir, le huitième est ouvert et contient de petites boules; chacun des compartiments fermés correspond à l'issue des divisions de la bibliothèque et en porte le titre : fictions et ouvrages pour la jeunesse, histoire et biographie, voyages, sciences et arts, poëmes et drames, littérature française, littérature allemande, mélanges. A chaque demande de livre, on laisse tomber une petite boule dans la case correspondante; les compartiments sont ouverts à la fin de la journée, on fait le total de chacun d'eux, le résultat est consigné sur des registres. Nous avons dit déjà que la tendance du public est plutôt pour les ouvrages d'imagination; mais, sans vouloir proscrire les romans de peur de

détourner de la bibliothèque des lecteurs qui ne voudront d'abord y chercher que cela, il faut chercher à en détourner le goût du public, ne pas surtout les désigner spécialement à son attention par des catalogues composés de telle façon que le lecteur les trouve tous à un seul endroit sans qu'il soit forcé d'arrêter son regard sur des ouvrages plus sérieux, c'est là vraiment cette tâche de *professor of brooks* que doit se proposer le bibliothécaire.

Un annexe des plus utiles pour la bibliothèque, c'est le musée; il offre à l'industrie nationale et aux ouvriers qui s'y livrent les modèles dont ils ont besoin pour se perfectionner, et certaines industries, certains arts en Amérique, l'architecture entre autres, ne peuvent se passer de ce secours. « Quand les constructions de nos architectes ne tombent pas sur nos têtes, a la franchise d'écrire M. Fraze, elles choquent trop souvent nos regards par leur aspect disgracieux. Le remède à cette infériorité est dans une bonne éducation artistique, dans l'habitude donnée au peuple de voir de belles choses et de les apprécier, et les musées sont à ce point de vue de la plus grande utilité; ils rendront plus difficile un public qui n'exige rien aujourd'hui de ses architectes, faute de rien entendre à leur art. On consacre de grosses sommes à la création de jardins où l'on vise surtout à flatter le regard par des paysages gracieux, mais la population en est privée pendant toute la mauvaise saison, les musées sont une ressource à ce moment. Comme moyen de réaliser cette idée, l'auteur du rapport, à défaut des œuvres originales des grands maîtres, dont l'Amérique ne possède qu'un très-petit nombre, demande la création de musées de copies, comme la France et l'Allemagne n'ont pas dédaigné d'en former. Une légère augmentation de la taxe scolaire suffirait pour une création de ce genre, qui attirerait bien vite à elle les legs et les libéralités privées. Au besoin mêmes des associations pourraient fonder des musées de ce genre. Ainsi serait comblée une lacune, qui rend pour les voyageurs les villes américaines bien moins intéressantes que beaucoup de villes de l'Europe.

Nous ne pouvons terminer sans dire quelques mots de deux institutions qui fonctionnent auprès de deux grandes bibliothèques du gouvernement, celle du Congrès et celle du Ministère de l'Intérieur, le dépôt légal et celui des brevets d'invention. Le dépôt légal qui remonte aux États-Unis à l'année 1790, et dont la bibliothèque du Congrès a le privilège, n'est pas comme chez nous une mesure destinée simplement à enrichir la *Bibliothèque nationale* et trop souvent dépourvue de sanction; c'est une condition indispensable à remplir pour quiconque veut s'assurer les droits de la propriété littéraire; aussi certains ouvrages, pour lesquels cette propriété est sans valeur, ne sont-ils jamais déposés. La bibliothèque du Congrès reçoit le livre et de plus touche un droit d'un dollar par volume; c'est là pour elle un moyen d'accroissements et une source de revenus très-sensibles. Cette recette s'élevait, en 1877, à 13,076 dollars ou 656,380 fr., soit 526 dollars de plus qu'en 1876. Grâce au dépôt, grâce aux riches annexions qui y ont été faites, (celle de la bibliothèque de l'Institut Smithsonien lui a apporté, en 1866, 40,000 volumes de sciences sans bourse délier;) elle a acquis au prix de 100,000 dollars les 60,000 articles de la bibliothèque Peter Force, tous consacrés à l'histoire américaine. La bibliothèque du Congrès occupe dignement le rang suprême auquel elle a été placée. Son accroissement est des plus rapides; du chiffre de 311,097 volumes et 60,000 brochures qu'elle comptait au 1er janvier 1877, elle s'est élevée à la fin de cette même année à celui de 331,118 volumes et de 110,000 brochures.

On peut rapprocher du dépôt légal qui assure la propriété littéraire,

celui qui assure la propriété industrielle, celui des brevets d'invention; il a donné naissance au *Patent Office*, bureau constitué par acte du Congrès du 3 mars 1839, qui compte aujourd'hui 23,000 volumes. Un autre acte de 1871 décida que 150 exemplaires de la description des brevets d'invention avec dessins seraient désormais adressés à chaque État pour être mis à la disposition du public, au Capitole de cet État, et de plus qu'un exemplaire serait fourni gratuitement à toute bibliothèque qui consentirait à se charger des frais de transport et de reliure. Enfin huit exemplaires de la *Gazette officielle* où se publie, si nous ne nous trompons, la liste des brevets nouveaux pris au *Patent Office*, sont donnés à chaque représentant, avec faculté de répartir ces exemplaires entre les bibliothèques qu'ils veulent favoriser.

Tel est, au bout de cent ans d'existence, le bilan des efforts faits par les Américains pour le développement intellectuel de leur pays. Les résultats sont grands et ils ont été obtenus dans des conditions qui font honneur aux ouvriers de cette grande œuvre. Pour elle, en effet, comme pour le rapport qui lui est consacré, tout a été fait par l'initiative privée; dans le plus humble village, comme dans la plus grande ville de l'Union, une bibliothèque n'est née que le jour où des citoyens, désireux de s'instruire, ont pensé que la chose valait bien la peine de faire quelques sacrifices pécuniaires; le rôle de l'État a été tout passif; il n'a fait qu'autoriser des levées de taxes qu'il ne payait pas; les libéralités des riches ont achevé ce que l'impôt avait commencé, elles y ont suppléé parfois, les bibliothèques existent partout aujourd'hui, elles sont riches, bien dotées, souvent beaucoup mieux logées que dans nos États européens, et dans des bâtiments faits pour elles; et chaque jour, à mesure que la population s'avance vers l'Ouest, il s'en fonde de nouvelles; tous y sont admis, et si l'on peut reprocher sous ce rapport quelque chose aux Américains, ce n'est pas de fermer la porte aux lecteurs, c'est plutôt de l'ouvrir trop large. Que cette liberté presque illimitée de lecture produise de meilleurs résultats que la liberté politique absolue dont on jouit aux États-Unis et dont elle est la conséquence naturelle, c'est ce qu'il est permis de mettre en doute. Je compterais plus pour améliorer l'esprit de la population américaine sur ces bibliothèques de sociétés scientifiques ouvertes seulement à un public sérieux et désireux de s'instruire, sur celles des écoles soumises à un choix sévère et à une surveillance, que sur ces bibliothèques par trop publiques et ouvertes à tout venant. Le rapport vante, et avec raison, les services rendus par les bibliothèques des prisons; il constate, autant qu'il est possible, les résultats probables ou déjà obtenus dans les bibliothèques ayant à quelque degré un caractère privé. Il fait connaître dans leurs moindres détails les grandes bibliothèques publiques, leur organisation, leur confortable, tout ce qui peut y attirer et y retenir les lecteurs, il nous dit comment un certain nombre d'entre eux, le plus grand nombre, nous voulons l'espérer, apprennent à goûter peu à peu les lectures sérieuses; reste encore à savoir quelle influence morale peut exercer sur un peuple la lecture prise à si fortes doses. C'est de la solution de cette question, que le rapport n'a pu trouver encore, que dépend, en somme, l'avenir des bibliothèques publiques aux États-Unis et dans tous les pays qui leur emprunteraient cette organisation.

J. VAESEN.

II

M. BERTRAND ET L'ASSOCIATION SCIENTIFIQUE DE FRANCE

A l'occasion du concours des sociétés savantes des départements, l'Association scientifique de France avait remis au jeudi 25 avril dernier

sa séance annuelle; offrant ainsi aux délégués de la province l'occasion d'assister à la conférence que devait donner à la Sorbonne M. Alexandre Bertrand. Devant ce public d'élite, le succès du savant conservateur du musée de Saint-Germain a été complet. Ses auditeurs ont été vivement impressionnés par la nouveauté des aperçus, la largeur de vues, l'élévation d'idée qui ont présidé aux développements dans lesquels il est entré sur *les populations primitives de l'Europe centrale et occidentale aux environs du quatrième siècle avant notre ère.*

Ce sujet, objet de ses études favorites, M. A. Bertrand l'avait déjà traité dans son dernier livre qui a obtenu un si légitime succès, mais il ne l'avait pas encore résumé avec autant d'autorité et de précision.

Remontant par l'archéologie à l'histoire, comblant par les découvertes les lacunes profondes que présentent les textes, l'orateur a démontré qu'il était possible, par d'ingénieuses inductions tirées des antiquités exhumées des sépultures, de suppléer dans une certaine mesure à l'ignorance où, de leur aveu même, les auteurs anciens étaient restés, jusqu'à César sur l'état intérieur de la Gaule et de la Germanie. Cette thèse peut soulever dans ses détails quelques critiques; mais, dans son ensemble, elle repose sur des faits observés et comparés scientifiquement.

Le tableau tracé par M. A. Bertrand, avec le secours de l'archéologie, de la Gaule, avant la conquête, paraît donc devoir être acquis à l'histoire.

Le conférencier avait ajouté à l'intérêt de sa parole l'attrait des représentations, par projections lumineuses, d'abord d'une carte archéologique, puis d'un grand dolmen, d'un tumulus et de différentes antiquités.

M. A. Bertrand divise, on le sait, sa carte de l'Europe occidentale et centrale en deux zones, dont une ligne partant de la Méditerranée vers Marseille, pour s'élever, en les contournant, jusque dans les pays du Nord, indique la séparation. A l'ouest et au nord la région des dolmens, à l'est et au sud la région des tumulus.

Les constructions mégalithiques de l'ouest caractérisent la plus ancienne civilisation de la Gaule; nous pouvons dire la première, en ce qu'ils témoignent éloquemment d'une organisation sociale dont aucun monument antérieur ne peut laisser soupçonner l'existence. Sur cette civilisation, l'antiquité garde le silence, aussi M. A. Bertrand en fait-il honneur à *des peuples innomés.* Si pendant une période plus ou moins longue, cette civilisation n'a disposé que d'instruments en pierre polie, elle a vu l'introduction des métaux, elle en a développé les applications, surtout par l'emploi presque exclusif du bronze. A ces populations en possession de cette première civilisation, on peut, à notre avis, donner un nom, le nom le plus ancien que nous aient transmis les textes, celui de *Celtes.* Dénomination ethnique et géographique qui existait en ore au temps de César, et qui s'accorde en plus avec les données anthropologiques.

Il y a donc eu en Gaule une première époque celtique.

Plus tard, l'archéologie fait apparaître une autre civilisation, dont les tumulus, répandus sur la carte à l'est de la ligne de démarcation, affirment l'existence; elle constitue une seconde phase, l'époque proprement dite gauloise. Les éléments de cette civilisation, apportés selon toute vraisemblance par une conquête, ont plutôt pénétré l'élément celtique qu'ils ne l'ont absorbé.

Les tumulus s'échelonnent en France et en Allemagne sur les deux rives du Rhin, sur les bords du Danube, surtout au sud; leur direction est de l'est à l'ouest, la route des courants civilisateurs partis de l'Orient. Une projec-

tion montre, en effet, aux auditeurs un vase sorti d'un tumulus, dont le style absolument archaïque trahit une influence asiatique.

L'analogie des antiquités qu'ont livrées les tumulus des deux contrées est complète; en Allemagne même, on leur reconnaît si peu un caractère germanique, que M. A. Bertrand a constaté que, dans les musées d'outre-Rhin qu'il a visités avec tant de soin, elles sont désignées sous le nom d'antiquités celtiques ou gauloises.

Si, au point de vue de la chronologie générale, nous pensons que l'époque celtique rentre dans l'évolution historique, avec l'époque gauloise, caractérisée par les tumulus, nous sommes, sans contredit, en pleine histoire, en présence des Gaulois ou Galates des grandes invasions, affirme M. A. Bertrand, des bandes guerrières qui descendirent en Italie, en Grèce, prirent Rome, pillèrent Delphes. Avec la grande épée en fer, à pointe mousse, qui ne frappait que de taille, mentionnée plusieurs fois dans les textes, que trouve-t-on dans certains tumulus? Les fruits du butin, des vases en bronze de travail étrusque, des vases peints dont les archéologues compétents peuvent fixer la date.

Dans la région de l'Est, il convient d'associer aux tumulus les nombreux cimetières gaulois de la Champagne, d'une époque postérieure, que l'archéologie peut encore fixer approximativement. Les dépôts funéraires, d'une signification toute guerrière, nous montrent aussi des trophées de victoires; mais à la place de la grande épée de Halstatt, une arme plus courte à pointe aigue, l'épée ibérique, adoptée, nous apprend encore l'histoire, par les Gaulois pendant les guerres puniques.

Fidèle à notre système d'assimilation historique, nous attribuons ces sépultures aux Rèmes et aux Suessions, ce qui ne veut pas dire qu'elles soient nécessairement contemporaines de César. Quelle que soit leur date, M. A. Bertrand est le premier, que nous sachions, qui ait tiré de l'étude de ces cimetières des présomptions nouvelles et très-vraisemblables sur l'état des envahisseurs galates, lorsqu'il l'a comparé à l'établissement des Francs, bien des siècles plus tard. Tribus guerrières, conservant leur homogénéité, leurs rites funéraires; nous les voyons d'abord cantonnées militairement dans certaines parties de la Gaule. Mais leur domination ne s'en étendait pas moins sur tout le pays, ainsi que de récentes découvertes sur les côtes de l'Océan tendent à le prouver; elles avaient même substitué, lors de l'arrivée des Romains, l'influence des Equites à celle de la caste sacerdotale des Druides.

Il fut un temps où l'on ignorait qu'avant ces époques, que nous appelons celtique et gauloise, la Gaule était habitée. Pressé par l'heure, M. A. Bertrand n'a pu s'étendre autant qu'il aurait désiré sur l'âge de la pierre. Il est loin d'en méconnaître l'importance; de même qu'il s'était appuyé sur les découvertes et les travaux du Dr Keller, il aurait voulu faire ressortir avec plus d'éclat ceux de Boucher de Perthes, de Lartet et de tant d'hommes distingués qui ont étendu le domaine de la science et reculé le point de départ de l'archéologie nationale.

Si, dans son opinion, le temps où l'homme des cavernes vivait au milieu des rennes est peut-être moins éloigné de nous que ne le pensent les paléoethnologues, il a fait une large part à l'antiquité de l'homme contemporain des grandes espèces animales disparues.

Pour l'étude de cet âge perdu dans une obscurité si lointaine, la géologie, la paléontologie, l'anthropologie sont nos seuls guides. Ces sciences nous montrent la Gaule parcourue par des nomades, dont la condition, les mœurs,

les instincts étaient ceux des sauvages actuels, et qui, par conséquent, ne doivent pas tenir plus de place dans la marche de notre civilisation que ces derniers n'en occupent dans le développement humanitaire général. Aussi, est-ce aux applaudissements de l'assemblée que le conservateur du Musée de Saint-Germain a terminé sa belle conférence par cette affirmation : « Que les études préhistoriques ne changent rien aux conditions de l'histoire, telles que les ont comprises un Polybe, un Tacite, un Montesquieu. »

H.-A. Mazard.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Claude-Denis-Auguste Valette, qui est mort le 11 mai 1878, à Paris, était né à Salins (Jura), le 15 mars 1805. Ce ne fut pas sa vocation de jurisconsulte qui se manifesta la première ; à neuf ans, il était reçu élève du Conservatoire, et se montrait doué d'une faculté de musicien qu'il continua d'ailleurs de cultiver. Il fit ses études au lycée de Versailles, son droit à Paris, y obtint la licence en 1827 et le diplôme de docteur en 1830. En 1831, M. Valette publiait un factum assez rude contre la pairie héréditaire, en y indiquant un mode nouveau de nomination d'une seconde Chambre. Suppléant d'une chaire en 1833, titulaire de la chaire de droit civil dès 1837, il l'a occupée pendant quarante années ; en 1845, il devint l'un des directeurs, comme il était l'un des plus actifs collaborateurs, de la *Revue de droit français et étranger*. Les électeurs du Jura l'envoyèrent, après 1848, aux deux Assemblées nationales. Il y fut chargé de faire les *Rapports* tendant à repousser l'abolition immédiate des majorats ; à s'opposer à la suppression de la quotité disponible, à demander la publicité des contrats de mariage et la suppression légale du travail les dimanches. Il y fut chargé aussi des *Rapports* sur les journées de juin, sur les coalitions, sur le duel, sur la contrainte par corps, sur la révision des procès criminels, sur la réhabilitation. M. Valette prit surtout une part prépondérante à la réforme hypothécaire, à laquelle il travaillait depuis 1845, comme membre attaché à la commission, par décision ministérielle, et comme délégué de la faculté de droit de Paris. Après 1852, il reprit ses fonctions de professeur qu'il n'a plus quittées jusqu'à la fin. On lui doit des ouvrages théoriques de premier ordre ; en voici la liste chronologique : *Notes au Traité de l'état des personnes de Proudhon* (1842-43, 2 vol. in-8) ; — *De l'effet ordinaire de l'inscription en matière de privilège sur les immeubles* (1842-43, in-8) ; — *Jurisprudence en matière d'enregistrement* (1843, in-8) ; — *Traité des hypothèques* (1846, in-8, vol. I) ; — *Explication du Livre I du Code Napoléon* (1859, in-8) ; — *Cours de code civil* (1872, in-12, vol. I). M. Valette avait été élu membre de l'Académie des sciences morales et politique, le 8 juin 1869, en remplacement de M. Troplong. Il était président de la Société protectrice des animaux.

— M. Pierre-Noël Martin-Doisy, mort à Paris le 19 mai, était né à Pithiviers (Loiret), en 1794. Avoué près la Cour d'appel d'Orléans, il vint s'établir à Paris comme avocat, en 1834, et là s'occupa de littérature, de politique, et surtout d'économie sociale. Il appartenait à ce groupe d'intelligences actives qui joignaient la pratique à la théorie et aux études des questions qui touchent à l'amélioration morale et matérielle de la situation des classes ouvrières. Il fut un des fondateurs de la Société d'économie charitable, avec son président, M. le vicomte Armand de Melun. Il prit

une part active à tous ses travaux. Il était membre du Conseil de la Société des publications populaires dont il s'est retiré cette année à cause de son grand âge. On était sûr de le rencontrer dans toutes les réunions de bonnes œuvres. Il fut nommé, en 1841, inspecteur général des établissements de bienfaisance du royaume, et occupa ces fonctions jusqu'en 1870. Parmi ces ouvrages, nous citerons : *Coup d'œil sur la vie politique de M. Guizot* (1836, in-12); — *Manuscrit de Louis XVIII, précédé d'un coup d'œil sur sa vie publique* (1839, in-8); — *Origines et fondements de la liberté, de l'égalité et de la fraternité parmi les hommes, ou histoire de la charité pendant les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne, pour servir d'introduction à l'histoire des secours publics dans les sociétés modernes* (1848, in-8); — *Travaux du comité d'extinction de la mendicité à la première Assemblée constituante* (1849); — *Assistance comparée dans l'ère chrétienne et l'ère païenne* (1853); — *Dictionnaire d'économie charitable* (1855-1857, 4 vol. in-8, t. V-VIII de la troisième et dernière encyclopédie théologique, publiée par M. l'abbé Migne); — *L'Italie après la guerre*, par M. Jean Fabrizi, traduit de l'italien, et précédé d'une introduction et d'un mot de réponse à M. About (1859, in-8); — *L'Italie, l'Allemagne et le Congrès* (1860, broch. in-8); — *Solution de la Question romaine* (1867, broch. in-8); — *Appel à un concile œcuménique : Appel au Gouvernement de la Défense nationale* (1870); — *La Turquie à l'heure présente* (1877). — Il a écrit dans plusieurs journaux et revues; dans le *Garde national du Loiret*, des articles de politique et littérature (1830-34); dans la *Presse*, lors de sa fondation par M. Émile de Girardin, des articles divers. Il est l'auteur d'une correspondance politique adressée au journal belge *l'Émancipation*, années 1848-51, articles signés P. N. Il a écrit dans la *Revue du dix-neuvième siècle* (1835-37), des articles de politique, de littérature et de géographie; dans la *Revue de Paris* (1868-69) des articles de voyage; il a fondé avec M. Rossi la *Revue française* qui n'a eu qu'une existence éphémère. A diverses époques, il a collaboré aux *Annales de la charité* et il a donné, dans le *Contemporain, revue d'économie chrétienne : La Charité à Athènes* (t. VIII, 150); *La Charité en Algérie* (IX, 302); *La Bretagne* (X, 413, 702); *Un dépôt de mendicité modèle à Montreuil-sous-Laon* (XIII, 548). Il laisse en manuscrit, prêts à être publié : une traduction en vers de l'Arioste; une traduction en vers de diverses pièces de Shakespeare; des voyages, des romans et une *Histoire du journalisme*, interrompue par la mort.

— Le R. P. Eugène Desjardins, né le 12 décembre 1820, à Toulouse, reçu le 21 octobre 1842 dans la Compagnie de Jésus, est mort le 6 juin. Nous empruntons aux PP. de Backer et Sommervogel la liste considérable de ses publications : — *Le Cœur de Jésus, ascétisme et littérature* (1855), Paris, Julien Lanier, in-8 de VI-596 : cet ouvrage contient l'iconographie et la bibliographie française du Sacré-Cœur. — *A Notre-Dame du Mont-Roland;* bouquet spirituel offert par les enfants de Marie à leur tendre mère (1858,) Limoges, Barbou, in-32, 64 p.); — *Le Cœur de Jésus*, principe et modèle de la perfection chrétienne, (deuxième édition, *Mois du Sacré-Cœur*, 1859, Paris, Lecoffre, in-18 de XXIV-266 p.; troisième édition, *Mois du Sacré-Cœur*, 1869, Paris, Palmé, de XXIV-300 p.; — *Bouquet spirituel* offert par les âmes pieuses au Sacré-Cœur de Jésus (1856, 1re édition, sans date ni lieu; 2e édition, 1857. Limoges, Barbou, in-32, 64 p.; 14e édition, Bruxelles, Goemaere, 1856, a été traduit en allemand par P. E. Dosembach, en anglais et en flamand). — *Bouquet spirituel* offert par les enfants de Marie à leur tendre mère, 1860. (Limoges, Barbou, in-32 de 64 p., 1re édition, 1856, 14e édition, 1866, Bruxelles, Goemaere); —*Les douze mois de l'enfant de Marie*, ou chaque mois

de l'année sanctifié par une dévotion spéciale (1861, Limoges, Barbou, in-32 de 64 p., sixième édition, 1866, Bruxelles, H. Goemaere); — *La Semaine sanctifiée* par la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, A. M. D. G. (41e édition, 1866, Bruxelles, H. Goemaere, est arrivée aujourd'hui à sa soixantième édition; a été traduit en quinze langues, en chinois, par le P. Brueyre); — *Les Images du Sacré-Cœur de Jésus* dans le *Messager du Sacré-Cœur* (1864, t. V. p. 71, 195, 301; 1865, t. VI, p. 102); — *Un chapitre de la vie de Mgr Rendu*, dans la *Revue des sciences ecclésiastiques* (1867, p. 364-372); — *L'Épiscopat et les lois confessionnelles en Autriche* (1869, p. 229-244); — *Compte rendu de la vie de saint Stanislas*, par le P. Pouget, dans l'*Ami de la Religion* (t. CLXXII, p. 733-736); — *Du beau, étude métaphysique*, dans les *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires* (1860, p. 372-402); — *Le Christianisme et le philosophisme païen* (1861, p. 177-208); — *L'École d'Alexandrie et sa lutte contre le christianisme* (1861, p. 537-575); — *L'Église et les écoles ou étude historique sur une restauration des écoles au moyen âge* (t. Ier, p. 364-404); — *De l'unité italienne* (p. 801-829, t. II., p. 70-80); — *France et Turquie*, 1877, dans la *Revue du Monde catholique*, t. XXX, page 5-22; — *Encore Galilée! Polémique, Histoire, Philosophie*, (1877, Pau, in-8 de 104 p. (anonyme), 2e édition signée, 1877, Paris, Gaume, in-32 de 178 p.).

— M. Édouard Tricotel est mort à Paris le 3 décembre dernier; il y était né le 20 décembre 1828. Avant d'avoir quitté les bancs de l'institution Verdot, il s'essayait à des traductions de poésies latines, et publiait bientôt après de petits poëmes de sa façon. Il suivit ensuite les cours de l'école de droit, dont sa passion pour les livres le détourna quelquefois. Ce n'est qu'en 1856 qu'il obtint le diplôme de licencié en droit, et, l'année suivante, il achetait une charge d'avoué dont il se démit, dix ans plus tard, pour se donner tout entier à la littérature. On lui doit quelques volumes de poésie, de nombreux recueils manuscrits, fruits de ses lectures, des éditions nouvelles d'ouvrages rares et en vers, et une foule d'articles dans divers recueils. Voici l'énumération aussi exacte que possible de ses publications, qui dénotent l'amateur à la recherche de la curiosité plus que de la science saine et utile. *Tableau* et *Georges*, poëmes publiés dans *le Mousquetaire*, d'Alexandre Dumas (21 et 24 décembre 1854); — *Les Heures de poésie* (1857); — *Mariage de Colombine*, poésie (1868). Il a édité *Sandrin* (Bruxelles, Gay, 1863); — la traduction du *livre de Matheolus* (1864); — les *Satires de Dulorens* (1868). Il a collaboré à la publication des trois premiers volumes des *Mémoires de l'Estoile*, de la satire du *Tigre*, donnée par M. Ch. Read (Paris, Jouaust). Il a donné le premier volume d'une nouvelle édition de la *Satire Ményppée* (1877, Paris, Lemerre), et achevait, au moment de sa mort, les notes sur les œuvres de Cholières, destinées à la collection des conteurs de L. Jouaust. Il était le principal collaborateur de la *Bibliothèque des pièces rares, curiosités et singularités historiques et littéraires, principalement des seizième et dix-septième siècles*, que doit publier l'éditeur A. Claudin et pour laquelle il avait préparé plusieurs pièces. Les recueils périodiques auxquels il a collaboré sont : le *Bulletin du bibliophile*, l'*Amateur d'autographes*, l'*Ami des livres*, l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, le *Chasseur bibliographique*, les *Archives du bibliophile*, la *Gazette bibliographique*, le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme*. Une partie de ses articles a été réunie en un volume : *Variétés bibliographiques* (1863, Paris, Gay). Ses recueils manuscrits contiennent des *Notes et études sur les poëtes français, depuis les premiers temps, jusque et y compris le dix-neuvième siècle* (4 vol.). On y trouve la liste des poëtes français dont Colletet avait écrit la vie dans le manuscrit de la bibliothèque incendiée du Louvre. — *Manus-*

crits de la Bibliothèque nationale. Poésies, inventaire et dépouillement des pièces de poésies contenues dans les recueils manuscrits des divers fonds de la Bibliothèque nationale. — *Recueil de poésies historiques et satiriques*, principalement des quinzième, seizième et dix-septième siècles, copiées par M. Tricotel sur les manuscrits et imprimés rares des collections publiques et particulières, 22 vol. in-4, contenant près de cinq mille pièces, tirées des recueils des bibliothèques de l'Arsenal, Mazarine et Nationale. — *Notes sur les poëtes français des seizième et dix-septième siècles;* notes classées par ordre alphabétique et par personnages, avec l'indication des sources à consulter, une anthologie des poëtes français des seizième et dix-septième siècles, le dépouillement des poésies indiquées dans la Bibliothèque française de la Croix de Maine et du Verdier, la liste des vies écrites par Colletet et la copie de quelques-unes. — *Études sur les poëtes du temps de Louis XIII*, travail inachevé. — *Mélanges* (7 vol. in-4), analyses, extraits de copies de pièces rares, et notamment de plusieurs *Vies des poëtes français* de Colletet. — *Notes et études sur les prosateurs français et les écrivains étrangers* (2 vol. in-4). — Une *bibliographie* des livres relatifs à la galanterie. — Une *bibliographie curieuse* (14 vol. in-4), relative à plus de 20,000 ouvrages. Tous ces recueils ont été adjugés aux enchères, dans la vente de ses livres qui a eu lieu les 20-24 mai, à des amateurs qui sauront les conserver et même en tirer parti pour la science.

— M. Frédéric André Arnaud (de l'Ariège), né à Saint Girons (Ariège), le 8 avril 1819, est mort à Versailles le 30 mai 1878. Avocat à Paris, au moment de la Révolution de février, il entra à cette époque dans la carrière politique et fit partie de la Constituante et de l'Assemblée législative. Rentré dans la vie privée après le coup d'État, il reparut sur la scène quand l'Empire eut disparu, et fut membre de l'Assemblée nationale et du Sénat. Il était un des rares représentants de ce qu'on pourrait appeler la démocratie catholique. Il a écrit : *Programme politique. A ses concitoyens de l'Ariège* (1849, in-8); — *L'Indépendance du Pape et les droits des peuples* (1860, in-8); — *La Papauté temporelle et la nationalité italienne* (1860, broch. in-8); — *L'Italie* (1864, 2 vol. in-8); — *La Révolution et l'Église* (1869, 2 vol. in-8); — *La Révolution de 1869* (1869, broch. in-12). — Il a traduit de l'italien les *Mémoires sur l'Italie*, de Joseph Montanelli. Il avait collaboré à l'*Ère nouvelle* de Lamennais.

— M. Henri Cantel est mort à Saint-Ouen (Seine), dans le mois de juin, à l'âge de cinquante-trois ans. Il était né à Paris en 1825. Il avait donné, dans la *Revue des Deux Mondes*, plusieurs poésies : *Stances à M. Alfred de Musset* (1er août 1854); — *L'Amour et la Mort* (1er juin 1860); — *La Nuit des Morts* (15 décembre 1861); — *Nuits d'Orient* (1er octobre 1862); et deux nouvelles : *Le Prince Domenti, scènes de la vie géorgienne* (1er août 1862), — et *Héraclé* (15 juillet 1863). — Dans le *Correspondant* : *Émeraude, scènes de la vie géorgienne*, nouvelle (25 février 1867). — Il a aussi collaboré au *Moniteur universel*. On lui doit, en outre : *Impressions et visions*, poésies (1859, in-12); — *Son Mouchoir*, poëme galant (1868), et *les Poëmes du souvenir* (1876).

— M. Gustave Drouineau, né à la Rochelle en 1800, vient de mourir au mois d'avril dans une maison de santé de la Charente-Inférieure, où il était enfermé depuis quarante-trois ans, ce qui explique que certains dictionnaires biographiques l'aient fait mourir depuis 1835. Il embrassa d'abord la carrière de l'enseignement; il a été professeur au collège de Civray (Vienne). Puis il vint à Paris où l'attirait son goût pour la littérature; il fut entraîné dans le mouvement politique, et prit une part active à la Révolution de 1830. C'est de cette époque que datent les premiers symptômes d'aliénation mentale qui inquiétèrent ses amis. Il se crut

appelé à régénérer le monde et fonda une secte qui n'eut qu'une courte existence. Le coup fatal lui fut porté par l'insuccès de son *Don Juan d'Autriche* à la Comédie-Française (1834). Il avait débuté par une *Épître à Casimir Delavigne* (1823); — *Épîtres à quelques poëtes panégyristes* (1824); — *Trois nuits de Napoléon* (1826); — *Rianzy*, tragédie (1826); — *L'Écrivain public*, drame (1828); — *L'Espion*, drame (1829); — *Ernest*, roman (1829); — *Le Soleil de la liberté*, stances (1830); — *Françoise de Rimini*, drame (1830); — *Le Manuscrit vert*, roman (1831); — *Résignée*, roman (1833); — *Les Ombrages*, contes (1833); — *L'Ironie* (1833); — *Confessions poétiques* (1833).

— M. l'abbé F.-J.-F. Fortin, archiprêtre de la cathédrale d'Auxerre, est mort à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Il était l'auteur d'*Homélies sur les évangiles de tous les dimanches de l'année* (1852, 2 vol. in-12); — *Sermons de paroisse pour les différents temps de l'année* (1855, 2 vol. in-12); — *Souvenirs* (1865, in-12); — *Souvenirs*, 2e partie (1867).

— M. Pierre-Marie-Philippe-Aristide Denfert-Rochereau, né à Saint-Maixent (Deux-Sèvres), le 11 avril 1823, est mort à Versailles le 11 mai. Ancien élève de l'École polytechnique, colonel du génie, membre de l'Assemblée nationale en 1871, puis député, il doit sa renommée à la défense de Belfort pendant la guerre. C'est sous son contrôle que l'histoire en a été écrite en 1871, par MM. Ed. Thiers et S. de La Laurentie : *Histoire de la défense de Belfort, écrite sous le contrôle du colonel Denfert-Rochereau*, avec cartes et plans (1871, in-8. Le Chevalier). Il a publié, dans la *Revue d'architecture*, un *Mémoire sur les voûtes en berceaux* (1859). Il a donné à la *Revue politique et littéraire* : *Droits politiques des militaires* (13 déc. 1873); — *La Liberté d'écrire dans l'armée* (2 mai 1874).

— M. Jacques Maissiat, né à Nantua le 25 mars 1805, est mort dans sa ville natale, au mois de mars. Il était conservateur des collections de la faculté de médecine de Paris, et avait représenté le département de l'Ain à la Constituante et à la Législative. Élève du collège de Nantua et des écoles de Lyon, Montpellier et Paris, il fut reçu docteur en médecine en 1838, et fut appelé à la faculté de médecine de Paris par Orfila, en 1847, comme conservateur adjoint des cabinets de la faculté : il obtint, en 1852, le titre de conservateur en chef. On a de lui : *Études de physique animale*, (1843); — *Lois générales de l'optique* (1843); — *Notions statistiques sur la Bresse et la Dombe* (1851); — *Recherches historiques sur les guerres des Gaulois contre les Romains* : tome Ier *Annibal en Gaule;* t. II et suivant, *Jules-César en Gaule* (1866-1878, 4 volumes in-8).

— Lord John Russel, célèbre homme d'État anglais, est mort à Londres le 28 mai. Il était né le 18 avril 1792, et était le troisième fils du duc de Bedford. Il fit ses études au collège de Sunbury et à l'Université d'Édimbourg, où il eut pour maître Dugald-Stewart. Aussitot après, il voyagea sur le continent et revint en Angleterre à sa majorité pour siéger au parlement en 1813. En 1835, il eut un portefeuille de ministre, et depuis il a été souvent appelé à une part active dans la direction de la politique anglaise. Son nom restera attaché à la réforme électorale Reform bill, voté en 1832 et au traité de commerce avec la France en 1860. Il ne nous appartient pas ici d'apprécier son rôle. Nous avons à signaler de lui : *La Nonne d'Arronca*, roman; — *Don Carlos*, drame représenté en 1822; — *Lofe of Williams, lord Russel* (*Vie de William Russel*) (London, 1815); — *Sketches*, by a gentelman (*Esquisses*); — *Essay on the british constitution* traduit en français par Charles Bernard-Derosne (1865, Dentu, in-8); — *Memoirs on the affairs of Europe from the peace of Utrech* (1824-1825); — *Establishment of the Turks in*

Europe (1827); — *The causes of the french Revolution* (1832); — *Selections from the correspondence of John Duke of Bedford* (1843-1846); — *Memorials and correspondence of Charles Fox* (1853); — *The life and times of Charles James Fox* 3 vol. (1859-1866); — *Memoires, journal and correspondence of the Th. Moore*, 8 vol. (1854). — Il a écrit aussi des *Esquisses de mœurs; Lettres écrites pour la poste et non pour la presse*, correspondance politique fictive datée de 1820. Il a publié beaucoup de volumes de circonstance dans les dernières années de sa vie, et réuni en deux volumes un choix de ses discours. Il a fait paraître, en 1875, *les Souvenirs de* 1813 à 1873, dont la préface est datée de 1874 : *Recollections and suggestions*, traduites en français, en 1876, par M. Bernard-Derosne (in-8, Dentu).

— Le comte Julien-Xavier Strutynski, mort à Saint-Pétersbourg, le 23 avril, a eu une existence agitée, comme beaucoup de Polonais de sa génération. Appartenant par sa naissance aux premières familles du pays (sa mère était née princesse Lubomirska), ses parents le destinaient à une carrière diplomatique, mais par goût il embrassa de bonne heure l'état militaire, et fit la guerre au Caucase comme aide-de-camp du général Naihardt. Après des années, il se trouva attaché comme aide-de-camp au gouverneur général de Kieff, le comte Bibikov. C'est alors qu'il publia un volume de poésies, intitulé : *les Nuages de l'avenir* (Vilna, 1838) et quelques essais en français, comme : *Lydin, les Destins et les inspirations spiritualistes*, etc. Vinrent ensuite : *Winltopelle, prince de Poméranie*, roman (Pétersbourg, 1840), et *Études historiques et géologiques sur le Caucase* (Berlin, 1857). Les événements de 1863 le forcèrent d'émigrer, ses biens furent confisqués, il se réfugia en Galicie, et finit par se fixer à Cracovie. — C'est là qu'il se fit connaître, sous le nom de *Berlicz Sas*, comme écrivain de beaucoup de verve et de talent original. Il appartient à l'école du comte Henri Rzewnski, dont les écrits, très-populaires en Pologne, tiennent, pour ainsi dire, le milieu entre le roman historique et le mémoire. Ses principaux ouvrages sont : *La Castillane de Froki, Moscou, Causeries, Les deux grand'mamans, le Caucase, la Volhynie, l'Ukraine* et *la Podolie; Scènes de la vie d'un chasseur, le Caléidoscope, Une page de souvenirs, Deux évêques, Messire Jéremie* (manuscrit), etc., etc. Ayant obtenu la permission de se rendre en Russie, pour y revendiquer une succession, il succomba à un mal de cœur qui le rongeait depuis longtemps. Il était âgé de soixante-huit ans. La dernière pièce de poésie qu'il envoya à ses amis contenait cette pensée que, chez lui, l'âme a brisé le corps, la lame a usé le fourreau.

— M. le pasteur Napoléon Roussel, qui joua un rôle dans l'histoire des récentes variations des Églises protestantes françaises, il y a quelques années, vient de mourir à Genève. Il était né à Sauve (Gard), en 1805, et fut successivement pasteur à l'église calviniste de Saint-Etienne, à Marseille, en Algérie, à Lyon, et antérieurement à cette résidence, à Paris, où il rédigea pendant deux ans le journal *l'Espérance*. Controversiste fécond et de tempérament ardent, il avait parcouru et « apostolisé » le Limousin, et fondé, dans la Haute-Vienne, douze églises protestantes et autant d'écoles qui lui ont d'ailleurs survécu. Il est rentré dans la vie privée en 1868, après avoir exercé alternativement sa prédication à Cannes et de nouveau à Paris. — Nous citerons, de la très-longue liste de ses publications, les ouvrages suivants : *Prédications chrétiennes* (1835, in-8); — *Scènes évangeliques* (1840, in-8); — *Mémoires d'un écolier* (1841, in-18, avec vign.); — *A mes enfants* (1840-1844, 3 vol. in-16); — *Le Culte domestique* (1843, 3 vol. in-16); — *Mon tour du lac Léman* (1843, in-12); — *Élans de*

l'âme vers Dieu (1852, gr. in-8); — *Trois mois en Irlande* (1853, in-18); — *Les Nations catholiques et les nations protestantes comparées sous le triple rapport du bien-être, des lumières et de la moralité* (1854, 2 vol. in-8); — *Notes explicatives et pratiques sur les Évangiles* (1825, 2 vol. in-8); — *Le Culte du dimanche* (1855, 2 vol. gr. in-8); — *Les Animaux* (1862, in-8); — *L'Arc en ciel, récits et gravures de toutes les couleurs* (1862, in-8, avec 5 pl.); — *Plus de surnaturel, donc plus de Dieu* (1864, in-32); — *A l'école des fourmis* (1864, in-12); — *Les deux Jésus, celui de M. Renan et celui de l'Évangile* (1864, in-32); — *Aux libres penseurs* (1865, in-32); — *L'autre monde* (1866, in-32); — *Dieu dans l'univers. Les Abeilles* (1867, in-12); — *A mes grands-enfants. A mes petits-enfants* (1869, 2 vol. in-12); — *Mémoires intimes d'une jeune fille* (1869, in-18); — *Petit théâtre de l'enfance ou leçons de morale en action* (1869, 3 vol. in-18); — *Dieu, Conscience, Avenir* (1872, in-18).

— Le poëte américain William-Cullen Bryant vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, à Roslyn, près de New York, où il demeurait. Bryant était né dans le Massachusetts, en 1794, et sa précocité poétique fut telle qu'à moins de quatorze ans, en 1808, il avait fait imprimer *L'Em Targo*, et la *Révolution espagnole*, deux poëmes, dont le premier, une satire, eut une deuxième édition. Il étudia le droit, en sortant du collège, et, vers 1815, il se fit inscrire au barreau; pendant dix ans, il plaida, à Plainfield et à Great Barrington. Il n'en donnait pas moins, en 1816, dans la « North American Review, » un poëme en vers blancs, dont on a loué l'élégance et l'harmonie, *Thanatopsis*, suivi, en 1821, de celui de *Phi, Beta, Kappa*, et d'une allégorie des *Siècles*, célébrant l'alliance de la liberté et de la civilisation. — Le poëte était allé s'établir, en 1825, à New York, et y fonder un *Magazine*, réuni presque aussitôt, au bout d'une année, à l'*United States Review and litterary Gazette;* là parurent ses meilleures pièces : *la Mort des fleurs, le Guerrier déterré*, etc. Il fut depuis successivement rédacteur de la *Monthly Review*, et du journal quotidien l'*Evening Post*, qu'il dirigea seul de 1836 à 1850, et à laquelle il n'avait pas cessé de collaborer, en même temps qu'à d'autres recueils périodiques; trois années durant, il avait publié, en outre, un annuaire littéraire, *le Talisman*, avec Sands (1827-1829, 3 vol.). — Ses poésies ont été recueillies en volumes en une première fois en 1829; en un deuxième volume en 1832; un troisième parut en 1843; enfin une édition complète de ses travaux poétiques en 1858, New York, in-8. Plus récemment, Bryant traduisait l'*Iliade*. — Bryant avait visité l'Angleterre (1834), la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, la Terre-Sainte (1853); il avait conservé et fait paraître les notes de ses excursions sous le titre de : *Lettres d'un voyageur en Europe et en Amérique*.

— On annonce encore la mort, à Constantinople, du célèbre voyageur Mac Gahan, l'émule de Stanley, comme lui longtemps correspondant du *New York Herald*, qui fit toute la campagne russo-turque comme correspondant du *Daily-News* ; — de M. Eugène Rolland, rédacteur en chef du *Messager de Paris*, mort le 13 juin; — de M. de Monforand, rédacteur en chef de *L'Appel au peuple*, journal du Gers; — de Mlle Fanny Thibault de la Guichardière, auteur des *Essais d'une lyre bretonne* et de *Fleurs d'Armorique*, à Dinan, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, dans le mois de juin; — de M. le général Chareton, ancien député de la Drôme à l'Assemblée nationale, sénateur inamovible et président du comité des fortifications, né à Montélimar, le 8 juillet en 1813, mort à Paris le 15 juin, auteur d'un *Projet motivé de réorganisation de l'état militaire de la France* (1871, in-12, Plon), écrit pendant son internement à Wiesbaden; — de M. Paul Bucaille, avocat, rédac-

teur de la *Démocratie francomtoise*, mort à Besançon; — de M. Paul Duplan, ancien représentant du peuple, né à Bourges en 1807, qui avait publié, en 1862, *Défense générale de la France, Établissements militaires à Bourges*; — de M. le baron Malouet, conseiller à la Cour des comptes, mort à Paris au mois de mai, qui a publié les mémoires de son grand-père : *Mémoires de Malouet publiés par son petit-fils le baron Malouet* (1868, 2 vol. in-8).

Institut. — *Académie française.* — Dans sa séance du 13 juin, l'Académie française a procédé à l'élection de deux membres en remplacement de M. Thiers et de M. Claude Bernard, décédés. M. Henri Martin a été élu par 18 voix, contre 15 accordées à M. Taine et 1 à M. Wallon, pour le fauteuil de M. Thiers. M. Ernest Renan a été élu par 19 voix, contre 15 accordées à M. Wallon, pour le fauteuil de M. Claude Bernard.

— Dans sa séance du 27 juin, l'Académie a renouvelé son bureau, qui se trouve ainsi composé pour le troisième trimestre : M. Victor Hugo, directeur; M. Victorien Sardou, chancelier.

Académie des sciences. — Dans sa séance du 10 juin, l'Académie a élu correspondant dans la section de chimie, M. Lecoq de Boisbaudran, en remplacement de M. Malaguti, décédé.

Dans sa séance du 3 juin, l'Académie a nommé membre, dans la section de physique, en remplacement de M. Antoine Becquerel, décédé, M. Cornut, professeur de physique à l'École polytechnique, par 37 voix, contre 11 données à M. Mascart, 6 à M. Leroux et 2 à M. Quet.

L'Académie des sciences, dans sa séance du lundi 1er juillet, a élu M. Friedel, ingénieur des mines, membre de la section de chimie, à la place de M. Regnault, décédé. Au premier tour de scrutin, les suffrages ont été ainsi répartis : M. Friedel, 25; M. Cloëz, 18; M. Troost, 14. Au second, M. Friedel, 30; M. Troost, 14; M. Cloëz, 13.

Académie des beaux-arts. — L'Académie des beaux-arts, dans sa séance du 27 avril, a décerné le prix d'architecture Duc à M. François Boitte, auteur du tombeau du général de Lamoricière.

Observatoire de Paris. — Par décret du 27 juin, M. le commandant Mouchez, membre de l'Académie des sciences et du Bureau des longitudes, a été nommé pour cinq ans directeur de l'Observatoire en remplacement de M. Le Verrier, décédé.

M. Lœwy, membre de l'Académie des sciences et du Bureau des longitudes a été nommé sous-directeur.

Faculté des lettres. — M. Ernest Denis, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire, a soutenu, le 7 juin, devant la faculté des lettres de Paris, ses deux thèses pour le doctorat. Les sujets étaient : *Antonio Marini*; — *Huss et la guerre des Hussites.*

— M. Raymond Dumas, ancien élève de l'École normale, a soutenu à Paris le 22 juin, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *Scipio Moffetus*; — *Marini, sa vie, son temps.*

— M. l'abbé Montaut, ancien élève de l'École des Carmes, professeur au petit séminaire de Paris, a soutenu, le 3 juillet, à Paris, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De ratione qua christiani theologi linguam græcorum philosophorum suæ philosophiæ accommodarint*; — *Revue critique de quelques questions historiques se rapportant à saint Grégoire de Nazianze et à son siècle.*

Congrès. — L'Assemblée générale de l'œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers s'est tenue à Paris, les 5-9 juin. De nombreux membres de l'œuvre étaient venus de tous les points de la France apporter leur part de rensei-

gnements, demander des avis, exposer ce qu'ils ont fait, et ranimer leur zèle au contact de celui de leurs confrères. Les questions qui ont le plus occupé l'assemblée sont celles qui touchent directement aux cercles, leur création, leur extension, aux commentaires des règlements. D'autres questions plus générales ont été l'objet de discussions intéressantes, notamment celle des associations professionnelles devant tenir dans notre société moderne la place de l'ancienne corporation. Nous pouvons ajouter qu'une part a été donnée à la Société Bibliographique et à ses publications. Un admirable discours de M. le comte Albert de Mun, très-net et très-ferme dans ses déclarations, a terminé la réunion.

— L'Assemblée des catholiques s'est tenue la semaine suivante 11-15 juin, sous la présidence de M. Chesnelong. Ses travaux ont été répartis comme de coutume entre un certain nombre de commissions : Œuvres de prières, Œuvres pontificales, Enseignement, Œuvres en général, Économie sociale, Presse, Art chrétien, etc. Le compte rendu devant être publié, nous n'analyserons pas ses travaux. Nous citerons seulement quelques-uns des rapports qui ont été produits en séance publique : de M. Baudon, sur les universités catholiques; de M. Maurice Aubry, sur les écoles professionnelles; de M. de Ribbe, sur les livres de raison; de M. Carron, sur l'aumônerie militaire; de M. le comte Yvert, sur le denier de saint Pierre; de M. L. Gossin, sur l'enseignement agricole. La Commission de la presse, présidée par M. de Beaucourt, a appelé l'attention des catholiques sur des ouvrages importants par leur influence; M. l'abbé Duchesne a fait un rapport sur le troisième volume de la *Roma sotteranea cristiana* de M. de Rossi; M. l'abbé Variot, sur la *Bible et les découvertes modernes en Égypte et en Assyrie*, par M. l'abbé Vigourou; M. Max. de la Rocheterie, sur le deuxième volume de M. Taine, des *Origines de la France moderne*; M. le baron de Chamborant sur les *Convulsions de Paris*, de M. Maxime Du Camp. Signalons aussi des discussions sur les questions suivantes : des journaux, des almanachs, d'une agence télégraphique catholique; des rapports sur la nécessité de s'inspirer des enseignements pontificaux tant dans la vie sociale, que dans les écrits que l'on publie, sur l'importance pour les catholiques de posséder soit pour eux, soit pour répandre et faire connaître autour d'eux, les ouvrages doctrinaux émanant tant du Saint-Siège que de nos seigneurs les évêques, documents que l'on parcourt dans les journaux, mais qu'on lit peu et qu'on ne retrouve pas quand on en a besoin.

— Le Congrès Bibliographique international, organisé sous les auspices de la Société Bibliographique, a tenu ses séances du 1er au 4 juillet. Ouvert par son président, M. le comte de Champagny, le lundi matin 1er, il a terminé ses travaux le jeudi 4 au soir, par une séance solennelle où, après une allocution de l'éminent académicien, d'éloquents discours ont été prononcés par MM. de Lapparent, professeur à l'Université catholique, et Léon Gautier. Dans l'impossibilité où nous sommes de passer en revue tous les travaux du Congrès, lesquels seront réunis en un volume, nous donnons ici l'indication des travaux communiqués aux première et troisième sections.

Première section, — *Mouvement scientifique et littéraire*. — Droit : M. B. Terrat, professeur à l'Université catholique de Paris. — Philosophie et morale : le R. P. Tondini, barnabite, et M. Antonin Rondelet, professeur à l'Université catholique de Paris. — Science sociale : M. Claudio Jannet, professeur à l'Université catholique de Paris. — Géologie : M. de Lapparent, professeur à l'Université catholique de Paris. — Anthropologie et études préhistoriques : M. Adrien Arcelin, archiviste-paléographe. — Linguistique et philologie : M. d'Arbois de Jubainville, correspondant de l'Institut. —

Littérature ancienne : M. Charles Huit, professeur à l'Université catholique de Paris. — Littérature française du moyen âge en général : M. Marius Sepet. — Littérature épique du moyen âge : M. Léon Gautier.— Littératures du Midi : M. le comte de Puymaigre. — Littératures scandinaves : M. Beauvois. — Littératures slaves : le R. P. Martinov, de la Compagnie de Jésus.— Littérature franco-canadienne : M. Rameau. — Géographie et voyages : M. Alexis Delaire, ancien élève de l'École polytechnique. — Antiquités chrétiennes des premiers siècles : M. l'abbé Duchesne, professeur à l'Université catholique de Paris.— Sources de l'Histoire de France : M. J. Vaesen, archiviste-paléographe. — Histoire de la Révolution française : M. Maxime de la Rocheterie. — Histoire de l'instruction primaire en France : M. l'abbé Allain. — Épigraphie : le R. P. Thevenat, de l'Oratoire.— Histoire des congrès : M. le comte de Marsy.

Périodiques français et des pays de langue française : M. J. de Bernon. — Périodiques anglais : M. Gustave Masson. — Périodiques italiens et espagnols : M. le comte de Puymaigre. — Périodiques russes : le R. P. Martinov. — Périodiques polonais : M. Bronislas Zaleski. — La Presse en Angleterre : M. de Bernhardt. — La Presse en Allemagne : M. Reichembach.

Troisième section. — *Bibliographie proprement dite.* — Bibliologie, Systèmes de classement, Bibliographies générales collectives : M. F. Escard. — Bibliographies périodiques nationales contemporaines : M. G. Pawlowski. — Bibliographies nationales collectives : M. l'abbé U. Chevalier. — Bibliographies générales ou nationales par spécialités. (Bibliographie des Beaux-Arts, Bibliographie de la Gaule, Répertoire de l'abbé Chevalier, etc.) : M. G. Pawlowski. — Revues critiques de bibliographie : M. Ch. Dejace. — *L'Indicateur de la Presse* en Russie : M. Léouzon le Duc. — Monographies bibliographiques individuelles. (Bibl. moliéresque, cornélienne, dantesque, etc.) : M. G. Pawlowski. — Mouvement de la production depuis dix ans dans les différents pays : M. E. Babelon.— La conférence des bibliothécaires de Londres, en 1877 : M. le comte de Marsy.

Concours. — L'Académie de législation de Toulouse, dans sa séance du 26 mai, a décerné à M. Antony Roulliet, avocat, à Paris, lauréat de l'Institut, ancien conseiller de préfecture, une médaille de 100 francs, prise sur le prix de 500 francs donné par la ville; le sujet mis au concours était : Étude sur la vie et les travaux de M. Ortolan, criminaliste français; — Elle a partagé le prix du conseil général entre MM. Pérouze, avocat, à Lyon et Léon Smith, de Paris. Le sujet était : une étude théorique et pratique sur le principe et le fonctionnement des juridictions administratives. — Le prix de l'Académie pour le concours spécial des lauréats universitaires a été décerné à M. Darbon, docteur en droit, avocat du barreau de Toulouse, récemment décédé, pour son mémoire sur les dernières années du Parlement de Toulouse. — Le prix fondé par le ministre de l'Instruction publique (300 fr.) a été décerné à M. Fournier, lauréat de la faculté de droit de Paris, pour l'année 1876, pour son mémoire sur les droit des auteurs, de leurs héritiers ou ayants-cause.

— La Société Bibliographique, dans son assemblée générale du 27 mai, a décerné à M. Hippolyte Blanc le prix de 1,500 francs pour le concours qu'elle avait ouvert en 1876 sur cette question : « Établir la bibliographie complète, le catalogue raisonné de tous les documents, livres ou pièces d'archives, relatifs à l'histoire des corporations ou confréries ouvrières depuis leur origine jusqu'à 1789. »

— *La Societa Reale di Napoli* (Académie des sciences morales et politiques) a mis au concours un prix de 700 francs, qui sera décerné à l'auteur du

meilleur mémoire sur le sujet suivant : « Le mouvement de l'esprit philosophique napolitain dans ses principes et ses applications, du seizième au dix-neuvième siècle, depuis Tolesio, Bruno et Campanella, jusqu'à la publication de la *Scienza nuova*. » Le concours est ouvert aux écrivains de toutes nations; les mémoires devront être rédigés en italien, en latin ou en français.

Société Bibliographique. — La Société Bibliographique a tenu son assemblée générale annuelle, le 27 mai, sous la présidence de Mgr Isoard, auditeur de Rote, membre de la Société. La séance a été occupée par un rapport de M. de Beaucourt sur les travaux de la Société et ses développements, par un rapport financier de M. Nœtinger, par un rapport de M. Léon Gautier sur le concours ouvert en 1876, et par une allocution du président. M. de Beaucourt a constaté que la Société, commencée avec 27 membres titulaires et 53 associés-correspondants, compte aujourd'hui trois mille deux cents sociétaires. Il a fait connaître les différentes publications qui sont venues augmenter ses collections et surtout le développement pris par les tracts à l'occasion du centenaire de Voltaire. Dans son allocution, Mgr Isoard a fait ressortir l'importance de la presse à notre époque et les services qu'elle peut rendre à la cause de la vérité et de la religion.

Société de l'Orient latin. — La Société de l'Orient latin a tenu, le 22 mai, sa quatrième séance générale, sous la présidence de M. Eugène de Rozière. Après avoir entendu le rapport annuel de M. le comte Riant, elle a décidé que, cette année, seraient distribués les volumes suivants : *Itinera latina I. II. V Belli sacri scriptores minores I*, et que quatre nouveaux volumes seraient mis sous presse dans le courant de l'année : *Itinera latina III*, éd. M. le Dr Thomas; *Itinéraires français I sacri scriptores*, 1187-1291, éd. M. Michelant; *V Belli sacri scriptores minores II*, éd. le Dr R. Rohricht; *Récit versifié de la 1re croisade d'après Baudry de Dsl.*, éd. M. Paul Meyer. — Elle a procédé ensuite au renouvellement de son Comité de direction et réélu M. le marquis de Vogüé, président; M. Ch. Schefer, vice-président; M. le comte Riant, secrétaire; M. le comte de Marsy, secrétaire adjoint; MM. de Barthélemy, Egger, comte de Mas-Latrie et Eugène de Rozière, commissaires.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 7 juin, M. E. Renan a fait une communication sur les papyrus araméens provenant d'Égypte, que possède la Bibliothèque nationale. M. Léopold Delisle a communiqué une note sur les monuments wisigothiques de la Bibliothèque nationale. — Dans la séance du 14, M. de Wailly a lu une note à l'occasion de la découverte par M. Miller d'un texte du treizième siècle relatif à diverses susceptions des reliques de la Passion. M. Wallon a donné lecture d'un mémoire de M. Th.-H. Martin sur le système astronomique de Ptolemée. M. François Lenormant a continué la lecture de son mémoire sur les magistrats monétaires chez les Grecs. — Dans la séance du 21, M. Léon Renier a fait une communication au sujet d'une inscription trouvée à Philippeville et dont M. Cherbonneau avait envoyé l'estampage. M. Renan a présenté une note de M. Clermont-Ganneau sur une inscription de Bosra. M. de Rozière a lu un nouveau mémoire de M. Finot sur la Bourgogne cis-juranne. — Dans la séance du 28, M. Edmond Le Blant a fait une communication sur une coupe en bronze étamé encore inédite. M. Léopold Delisle a fait connaître que la Bibliothèque nationale venait de s'enrichir d'un exemplaire complet de la collection chinoise des livres canoniques boudhiques composée de 1,612 volumes et de plusieurs acquisitions faites à la vente Firmin-Didot. M. Ernest Desjardins a lu, au nom de M. Tissot, ministre de France à Athènes, un mémoire

relatif à une inscription militaire, découverte en Tunisie par M. Duveyrier en 1860.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance 1er juin, M. Levasseur a présenté des observations sur le rétablissement des tours. — M. Hippolyte Passy a lu, dans les séances des 1er, 22 et 29, un mémoire sur l'histoire dans ses rapports avec les sciences sociales et politiques. — Dans la séance du 8, M. Henri Martin, M. Nourisson et M. Levasseur ont présenté des observations au sujet du rétablissement des tours.—Dans la séance du 15, M. Victor Bonnet a lu un travail sur les impôts sur les actes, — Dans la séance du 29, M. Drouyn de Lhuis a communiqué une note complémentaire à celle qu'il avait donnée sur la Maison de refuge et la Société des prisons de Philadelphie.

Le Musée des archives départementales. — Le Ministère de l'Intérieur va publier, chez Alphonse Picard, rue Bonaparte, 82, en vue de l'Exposition universelle, sous le titre de *Musée des Archives départementales*, un recueil de *fac-simile* des documents les plus intéressants antérieurs à 1790, choisis dans les dépôts des préfectures, des mairies et des hospices. Cet ouvrage, destiné à donner une idée des richesses historiques de la France provinciale, comprendra un album in-folio d'environ cinquante planches, de format grand soleil, exécutées d'après les procédés de l'héliogravure, et un volume petit in-folio de texte imprimé sur papier vergé à l'imprimerie nationale, contenant un rapport au Ministre sur l'ensemble du service des archives et la transcription des spécimens reproduits.

On trouvera dans ce recueil des titres de tous les genres et de toutes les époques, du VIIe au XVIIIe siècle : bulles de papes, diplômes de souverains, chartes d'évêques, d'abbés, de seigneurs; — traités de paix, d'alliance et de commerce; — procès-verbaux de délibérations municipales, minutes de notaires, comptes, contrats de nolisation, actes de l'état civil les plus anciens; — premiers titres en langue vulguaire, connus dans chaque province; — curieux documents relatifs aux universités et à l'instruction primaire; — inventaires de trésors de cathédrale et d'abbayes; — marchés passés avec des architectes et des orfèvres, plans à l'appui;— rouleaux de morts;— cartulaires; — tablettes de cire; — autographes de personnages célèbres, etc. Les textes seront publiés de manière à servir de modèles pour l'étude de la paléographie Le choix des pièces a été fait par l'administration, sur l'avis de la commission des archives départementales, communales et hospitalières, qui a délégué, pour concourir à ce travail, une sous-commission, composée de MM. Natalis de Wailly, Léopold Delisle et Jules Quicherat.

Bibliothèques, musées, etc., en Grèce. — La Bibliothèque nationale, réunie avec celle de l'Université, comprend environ 120,000 volumes, correspondant à 47,000 ouvrages. Son budget annuel est d'environ 34,000 drachmes (près de 34,000 francs). La Bibliothèque de l'Assemblée nationale comprend de 23,000 à 24,000 volumes. On y conserve les archives de la guerre de l'indépendance. La Bibliothèque de l'école Rizari possède 4,000 volumes; celle de l'Académie de Corfou, 35,000; celle d'Andritzené, 6,000; celle de Demitzané, 2,500. Les gymnases ont aussi des bibliothèques; la plus importante, celle du gymnase de Syra, comprend 5,000 volumes.

Les musées sont : le musée archéologique, situé sur l'Acropole ; celui du lycée Varvakeion, appartenant à la Société archéologique ; celui des antiquités de Mycènes, et à Spata, au Polytechneion, le musée privé dit Bernardakeion, et la section archéologique du ministère de l'instruction. En pro-

vince, les musée du Pirée, de Thèbes, de Tanagre, de Mycon, de Sparte et d'Olympie ; le cabinet des médailles, à la bibliothèque nationale, comprenant aussi la collection appartenant à l'Université et contenant les monnaies des îles Ioniennes, ancienne collection de M. P. Lambros ; le musée physiographique comprenant des collections paléontologiques, géologiques et zoologiques. Le jardin botanique renferme une collection très-complète de la flore grecque ; on y a fait entrer la très-riche collection de M. Th. Orphanidès, vendue par M. M. Rodocanaki, le musée anatomique, le musée pathologique, le cabinet d'histoire naturelle et tous les établissements parfaitement installés dans l'Université et dans ses annexes.

On compte en Grèce 104 imprimeries, 50 librairies. Il a été publié, en 1877, 57 journaux, 17 recueils périodiques. De 1868 à 1872, on a fait paraître 675 ouvrages, et de 1873 à 1877, environ 804. (Extrait du livre intitulé : *La Grèce à l'Exposition universelle de* 1878, par M. A. Mansolas.)

La Bibliothèque de Voltaire. — On s'est beaucoup occupé de Voltaire, cette année ; nous nous bornerons, en ce moment à parler de sa bibliothèque ; achetée en bloc par l'impératrice Catherine, elle est conservée au palais de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg ; elle a été l'objet d'une intéressante notice de M. Léouzon Leduc, insérée dans les *Archives des Missions scientifiques et littéraires* (in-8, *Imp. nationale*, 1850, t. I, p. 39-54) ; mais ce recueil important pour les travailleurs, est sans doute fort peu connu du gros du public ; quelques détails auront ainsi le mérite de la nouveauté.

La bibliothèque de Voltaire se compose d'environ 7,500 volumes ; elle n'offre par elle-même d'autre intérêt spécial que celui d'avoir été la propriété d'un homme célèbre. Plusieurs volumes portent des notes marginales autographes, mais la plupart d'entre elles sont trop insignifiantes ou trop indignes de leur auteur pour qu'on les retire de l'oubli. Les manuscrits offrent bien plus d'intérêt ; ils se divisent en deux catégories ; la première, cinq portefeuilles concernant l'histoire de Russie sous Pierre le Grand ; la seconde, treize portefeuilles, papiers sur des objets de tout genre ; on y trouve de nombreux documents historiques, les premiers essais, couverts de corrections et de ratures, de diverses tragédies, des lettres, une foule de poésies ; madrigaux, odes, épîtres, chansons ; tout cela en grande partie inédit.

Parmi ces manuscrits, il en est un grand nombre « dont la licence dépasse toute imagination. » Ainsi s'exprime M. Léouzon-Leduc, et cela ne surprendra nullement les personnes qui savent fort bien que, si Voltaire, tout comme Béranger, a recueilli tant d'hommages, s'il conserve tant d'admirateurs fanatiques, c'est que, flattant les plus détestables, les plus vils penchants de la nature humaine, il a spéculé à outrance sur l'impiété et sur l'obscénité. Du reste, en vertu d'un ordre suprême, ces vers infâmes, où se révèle si bien la pensée intime de leur auteur, sont condamnés à ne jamais sortir des ténèbres qui les recouvrent.

Une heureuse trouvaille. — Un de nos plus habiles chercheurs, M. J. Dukas, a rencontré dernièrement, dans un *lot* de cinq volumes qu'il a achetés à une des ventes du soir de la salle Silvestre, pour un prix fort modique, un livre des plus précieux. C'est un recueil d'opuscules grecs, imprimés chez Frédéric Morel, en 1583 et 1584, qui porte sur la première page la signature « *Cl. Christiani. Q. Sept. Flor. f.* » et qui, par conséquent, a appartenu à Claude Chrestien, fils du poëte érudit bien connu dont Henri IV fut l'élève. A la fin du volume, Morel a réimprimé une pièce d'environ 400 vers héroïques intitulée : *Pro felici inauguratione Henrici III regis christianiss. Vota. Remis Idib. Feb. MDLXXII (sic).* Ce morceau, sous un titre un peu différent, et

aussi avec une erreur dans la date, est attribué, par le P. Lelong (N° 18310) à Jacques Amyot; mais les biographes de cet illustre prélat, et notamment Arth. de Blignières, n'ont pas su qu'elle existe. Elle figure cependant au *Catalogue de l'histoire de France* de la Bibliothèque nationale, sous la cote Lb[31], 109 ; ce n'est pas non plus l'édition originale de cette pièce rare. M. Dukas compte en donner prochainement l'analyse que M. Egger voudrait faire insérer, à défaut du poëme entier, dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*. Mais le plus beau bijou de l'écrin est ailleurs.

Entre le second opuscule la traduction latine de Turnèbe, à la suite du texte *de Lapidibus* de Théophraste) et le dernier (les Exhortations de l'empereur Basile le Macédonien à son fils Léon le Philosophe, édition princeps en grec et en latin), se trouvent quatorze feuillets imprimés à Venise, en 1544, chez Barthélemy le Calligraphe. C'est la traduction en grec vulgaire du traité de Plutarque sur l'éducation des enfants, par Nicolas Sophianos.

Or, en 1874, M. Emile Legrand,— le même dont le rapport sur sa mission littéraire en Grèce vient d'être publié — a édité chez Maisonneuve, d'après un ms. de la Nationale, un second tirage à 100 exemplaires d'une grammaire romaïque de Sophianos, et il y a joint une réimpression du Παιδαγωγός. Cette réimpression a été l'objet de soins tout exceptionnels, le prince Démétrius Rodocanachis ayant envoyé à l'éditeur des photographies, page pour page, de l'exemplaire unique qui se trouve à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford.

Aujourd'hui, cet exemplaire n'est plus le seul : il en existe un second, et c'est M. Dukas qui en est l'heureux possesseur. — T. DE L.

LES ŒUVRES POÉTIQUES DE MARIE DE ROMIEU. — M. Prosper Blanchemain vient de publier, dans le *Cabinet du bibliophile* (Paris, Jouaust), un délicieux petit volume (tiré à 350 exemplaires) renfermant les œuvres poétiques de Marie de Romieu avec une préface et des notes. Nous devons de doubles remercîments à M. Blanchemain, d'abord parce que les œuvres de la sœur du poëte Jacques de Romieu sont devenues d'une excessive rareté, ensuite parce que ces œuvres ont paru à un juge tel que feu Viollet-le-Duc, *remplies d'esprit, de grâce et de naturel*, à un juge tel que feu Léon Feugère, remarquables par le *mouvement et la verve*. Tout le monde voudra se délecter à lire ce volume, auquel rien ne manque de ce qui, aux yeux des bibliophiles les plus exigeants, constitue, selon le mot consacré, un véritable *bijou*. — T. DE L.

L'ACTE DE DÉCÈS DE LA GRANGE-CHANCEL. — On a réimprimé, dans les *Éphémérides de Périgueux* de mai-juin 1878 (p. 99), le document suivant, qui avait été publié déjà dans le *Bulletin de la Semaine*, de la même ville, le 29 novembre 1863, mais qui ne paraît pas avoir été remarqué : « Le 29 décembre 1758, est décédé, au château d'Antoniat, messire François-Joseph de Sansel (*sic*), âgé de 87 ans ou environ, et a été inhumé dans l'église de Razac. » Cet extrait des registres mortuaires de la paroisse de Razac, déposés aux archives du greffe du tribunal civil de Périgueux, permet de rectifier l'erreur de la plupart des biographes, y compris les biographes périgourdins, tels que M. de Lescure, *Mémoires historiques et littéraires sur La Grange-Chancel* (en tête des *Philippiques*, Paris, 1858, p. 186), lesquels font mourir le virulent pamphlétaire trois jours trop tôt, le 26 *décembre*. Mais le rédacteur de l'acte de décès s'est trompé en faisant mourir son paroissien à 87 ans ou environ : La Grange-Chancel, né le 1er janvier 1677 dans ce même château d'Antoniat, où il devait rendre le dernier soupir, avait seulement quatre-vingt-un ans quand le bon curé de Razac lui en attribuait quatre-vingt-sept. — T. DE L.

La Revue historique et la Société Bibliographique. — Les succès croissants obtenus par la Société Bibliographique semblent émouvoir la *Revue historique*. Dans sa dernière livraison, après avoir annoncé la publication du deuxième fascicule du *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, de notre éminent collaborateur M. l'abbé Chevalier, elle ajoute : « Cette même *Société Bibliographique*, qui a le tort de consacrer la plus grande partie de ses ressources à des écrits de *propagande* et de *polémique* dont le caractère passionné et violent jette du discrédit sur ses publications sérieuses, vient de faire paraître une œuvre d'histoire intéressante, etc.» (il s'agit du livre de M. le marquis de Loray sur *Jean de Vienne*). Que veut dire la *Revue historique?* En quoi la publication de la *Bibliothèque à 25 centimes*, des *Brochures sur la Révolution* (d'un caractère si sévèrement historique), et même des *Lettres* de Mgr l'évêque d'Orléans sur le Centenaire (tirées à quatre-vingt mille exemplaires), ou des *tracts* sur Voltaire (tirés à huit cent mille exemplaires), peut-elle « jeter du discrédit » sur le *Répertoire* de l'abbé Chevalier et le *Jean de Vienne* de M. de Loray? Nous voudrions le savoir. Et si notre curiosité n'est pas indiscrète, nous lui demanderons, parmi les publications de la Société Bibliographique, de citer celles qui, d'après elle, ont un « caractère *passionné et violent.* » Dans une revue qui prétend à « l'impartialité scientifique, » et qui a déclaré hautement, à ses débuts (t. Ier, p. 2), que « chaque affirmation serait accompagnée de preuves, » il est assez étrange de trouver de telles attaques et de telles insinuations.

Le Catalogue de la Bibliothèque de Troyes. — Nous avons déjà eu l'occasion d'insister sur les services que rend à la bibliographie la publication des catalogues des bibliothèques publiques ; celui que nous avons sous les yeux donne une idée fort satisfaisante de ce que possède la ville de Troyes ; les deux volumes que nous venons d'examiner (XI-547, 516 pages) ne concernent qu'une partie de la section historique : chronologie, géographie, voyages, histoire ancienne, histoire religieuse, histoire de France) en s'arrêtant à l'an 1635; ils enregistrent 3,667 articles divers, auxquels il faut joindre une multitude d'opuscules formant des recueils factices dont le contenu est enregistré en détail; du reste, pas une seule note.

La bibliothèque de Troyes possède de nombreux et bons ouvrages des siècles passés, mais elle est bien pauvre en fait de livres modernes; il en est ainsi de toutes les villes de province, le chapitre du crédit que leur allouent les divers conseils municipaux est d'une modicité affligeante.

Parmi les livres rares, parmi les éditions du quinzième siècle, nous pouvons indiquer l'*Historia Alexandri Magni, de preliis*, Argentine, 1486, in-fol. (Histoire fabuleuse des conquêtes du roi de Macédoine); Sallustius, *De bello Jugurthe, de Catilinæ conjuratione*, Parisiis per Udabricum Gering, s. d. (vers 1474, in-4, un des plus anciens produits de la typographie parisienne); *Suetonius*, Venetiis, per Simonem Bevilaqua, 1496, in-fol.; Boccacius, *Genealogia deorum*, Venetiis, 1492 et (*sine loco*) 1481. — En fait d'anciens livres français, les Chroniques de Froissart, Paris, A. Verard (s. d., mais après 1500), in-fol. (un bel exempl. de cette édition fort rare a été adjugé à 4,500 fr. à la vente des livres de M. Léopold Double); *Monstrelet*, A. Verard (s. d., après 1500), in-fol.; — Un exemplaire sur peau vélin des *Grandes Chroniques des rois de France*, composées par Pierre Gaguin (Paris, Poncet le Preux, 1554, in-fol.), mériterait d'être mis au rang des livres précieux; malheureusement, il y manque 37 feuillets.

Nous pouvons signaler encore, comme ouvrages d'une haute valeur, un exemplaire de l'une des éditions du curieux voyage du Bolonais Ludovico

Varthema en Orient (publié pour la première fois à Rome en 151) et le *Premier* (le seul) *volume contenant 40 tableaux en histoires diverses qui sont mémorables touchant les guerres, massacres et troubles advenus en France* (1559-1570), par J. Perripssin et J. Tortorel, recueil des plus intéressants sous le triple rapport de l'histoire, de l'art et du costume; il a été l'objet d'intéressantes études de la part des monographes les mieux autorisés.

Il est impossible que, dans un catalogue considérable, quelques erreurs de classement ne viennent pas à se produire, car il n'y a pas moyen de tout lire, et parfois on s'en rapporte à un titre qui prête à l'équivoque. Indiquons deux méprises de ce genre, que nous avons observées : le *Voyage de Jacques Sadeur autour du monde* (n° 414) est un voyage imaginaire, une fiction satirique et allégorique, dans le genre des *Voyages* de Gulliver; le *Violier des histoires romaines* (n° 3866) est un recueil de légendes, de contes, de réflexions morales où il n'y a absolument rien d'historique; il n'a de romain que les noms des personnages; il doit être placé dans la classe des fictions.

La Librairie américaine. — Le catalogue que la Commission des éditeurs américains vient de publier à l'occasion de l'Exposition universelle nous donne de curieux renseignements sur l'industrie du livre de l'autre côté de l'Atlantique; notons-en ici quelques-uns sur la production croissante des ouvrages indigènes, sur le nombre et les catégories des éditeurs eux-mêmes, sur les prix faits aux auteurs, sur les bibliothèques, sur la reliure, et sur un procédé de vente à l'encan des livres nouveaux qui est bien la caractéristique de ces populations pour qui les affaires sont la chose capitale.

En ce qui regarde la production des livres d'origine américaine, la proportion n'a cessé de croître considérablement jusqu'à nos jours, depuis la fondation de la plus vieille maison de librairie connue d'Amérique, celle de Sower, Potts et C°, dont le premier titulaire, Christophe Sauer, établi près de Philadelphie en 1740 (à Germantown), éditait des almanachs et des Bibles en langue allemnade : en 1820, sur une vente de 2,500,000 dollars, la part des ouvrages originaux américains était de 30 pour cent; en 1830, elle s'élevait à une proportion de 40 pour cent, sur 3,000,000 de dollars de vente; 12,000,000 de volumes, en 1840, fournissaient une proportion de 85 pour cent américains; en 1856, elle était de 80 pour cent, sur 16,000,000 de volumes. D'après l'encyclopédie d'Appleton, il a été publié, en 1871, pour 40,000,000 de dollars de livres, aux États-Unis. Le nombre des ouvrages originaux, en 1877, a été de 4,476.

C'est pourtant entre une cinquantaine d'éditeurs seulement que se trouvent partagés les 9/10 des ouvrages qui se publient en Amérique; la librairie proprement dite comprend environ 3,000 marchands dont 800 sont considérés comme éditeurs intermittents; une dizaine de mille négociants adjoignent à d'autres spécialités la vente des livres, revues et journaux; en-dehors de la vente par entremise des libraires, les éditeurs d'ouvrages par souscription en font le placement exclusivement par colporteurs, envoyés dans des régions déterminées pour solliciter les ordres de maison en maison; en outre, un type tout à fait particulier le « Jobber, » commissionne à un éditeur de grandes quantités d'un ouvrage, parfois 1,000 exemplaires à la fois, à ses risques et périls, puis les place comme il peut chez les petits détaillants de tout le pays.

A l'écoulement du stock de librairie annuelle par des canaux si divers, vient s'ajouter la vente à l'encan, de New York : deux fois par an, au printemps et à l'automme, les éditeurs y envoient leurs nouveaux ouvrages, et leurs livres de fonds; de tous les États de l'Union accourent les libraires,

et la cession leur en est faite au plus offrant et dernier enchérisseur. — En-dehors de cette vente en bloc, les « Dollar Stores, » magasins à prix fixe où l'on vend de tout au taux unique d'un dollar, offrent à leur clientèle des ouvrages pour ce prix.

Cependant, les formats adoptés aux États-Unis, l'in-12 pour romans et poésies, l'in-8 pour les ouvrages scientifiques, par exemple, sont côtés plus haut ordinairement : le premier format se paye 1 dol. 50, le second 2 d. 50. Il est vrai de dire aussi, que deux formats nouveaux plus petits, l'in-24 carré, très-en vogue sous le nom de « The Little Classic, » et le « Vest-Pocket Size, » tout récent, sont d'un prix moins élevé.

Les éditeurs américains emploient le papier teinté de préférence au papier blanc; la plupart de leurs ouvrages sont mis en vente dans un style uniforme de cartonnage toile, plus ou moins ornementé de dorures; enfin, par application d'une récente invention, ils brochent leurs livres par une couture de fil de laiton qu'un mécanisme rapide vient river sur les parties assemblées.

La partie matérielle du livre ainsi réglée, les auteurs reçoivent un droit de 10 pour cent sur toutes les ventes; s'ils ont écrit leurs ouvrages sur la demande des éditeurs, ceux-ci leur allouent une somme en sus de cette convention d'usage; elle est moindre, au contraire, 5 pour cent, s'il s'agit d'ouvrages par souscription, ceux-ci produisant des ventes plus élevées.

Les prix sont calculés, en Amérique, de façon à pouvoir allouer de 25 à 40 pour cent d'escompte aux libraires; les « Jobbers » reçoivent généralement 5 pour cent en plus (45 pour cent); l'escompte atteint quelquefois 50 pour cent pour les livres d'enfants.

On voit quel développement a déjà la librairie au-delà de l'Atlantique; combien on y recherche la lecture généralement. — Terminons ces relevés par quelques indications relatives à l'une des principales bibliothèques des États-Unis, dont tous les habitants ont le droit d'utiliser les collections en emportant les livres chez eux, sous certains conditions. — La « Boston Public Library » contient, en deux parties distinctes, 350,000 vol. d'une part, 250,000 de l'autre. Elle a huit succursales dans la ville et aux environs, et, en outre, des agences chargées de la distribution des livres; la salle de lecture en est ouverte toute l'année de 9 heures du matin à 10 heures du soir; l'année dernière, le chiffre de la circulation a été de 140,572 volumes, dont 129 seulement ont été perdus. Ainsi, les Américains aiment les livres, comme une affaire, comme un délassement; puissent-ils bientôt, grâce à une vulgarisation de plus en plus considérable, les aimer aussi, plus généralement, comme un besoin élevé du cœur et de l'esprit. — F. Escard.

La Vente de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot. — Cette vente qui a eu lieu du 6 au 15 juin, restera célèbre dans les fastes de la bibliophilie; c'est la plus importante qu'on ait jamais vue en France; elle a produit pour 715 articles, la somme énorme de 857,204 fr., allant ainsi au-delà du double de ce qu'à des époques déjà éloignées avaient rendu deux collections célèbres; celle du duc de la Vallière, en 1784 (404,677 fr.), et celle du comte de Mac Carthy, en 1816 (404,746 fr.).

C'est avec une véritable frénésie que les amateurs se sont disputé ces beaux livres, si rares et somptueusement reliés, ces exemplaires uniques que M. A.F.-Didot avait eu le bonheur de rencontrer dans le cours de sa longue carrière; indiquons les prix auxquels sont arrivés les articles les plus dignes d'attention, et pour quelques-uns d'entre eux nous mentionnerons ce qu'ils avaient été payés dans des ventes précédentes; c'est une constatation éclatante de la hausse qui, depuis vingt-cinq ou trente ans,

s'est déclarée sur certains genres de livres. — JANUA (Joh. de) *Catolicon* (volume imprimé à Mayence, daté de 1460 et attribué aux presses de Gutemberg), 7,900 fr. — BOSSUET, *Oraison funèbre d'Henriette de France, reine d'Angleterre*, 1669 — de la duchesse d'Orléans, 1670, in-4, 5,000 fr.—Oraison funèbre du prince de Condé, 1687, 3,100 fr. (exemplaire avec envoi autographe). BION ET MOSCHUS, *Idylles*, 1686, in-8, 10,900 fr. Prix énorme venant de ce que ce volume (qui, en condition ordinaire, ne vaudrait que quelques francs) était revêtu d'une fort belle reliure aux insignes du traducteur de Longepierre; payé 1,500 fr. à la vente de M. le baron J. Pichon.

Sannazarii Opera, 1535, in-8, exempl. Grolier, 5,800 fr. (volume successivement adjugé 13 l. st., à Londres, en 1827, et 2,050 fr., à Paris, en mars 1863). —Le roman de la Rose (première édition, Lyon, vers 1485), in-fol. 5,500 fr. — Une autre édition du même ouvrage (Paris, vers 1496), exempl. sur vélin, 8,000 fr. — FRANC (Martin). *L'Estrif de fortune* (volume sans lieu ni date, imprimé à Bruges par Colard Mansion, vers 1477), 21,500 fr. (On ne connaît que deux exempl.; l'un est à la bibliothèque Sainte-Geneviève, celui-ci fut adjugé 7,000 fr. à la vente Yemeniz en 1867. — VILLON, *Œuvres*, Paris, 1533, pet. in-8, 2,000 fr.—*Gringore, Heures de Nostre-Dame*, Paris. s. d. (vers 1530) 2,200 fr. — Le *Chevalier aux dames* (en vers) Metz, 1516 in-4, 11,100 fr. Payé 2,075 fr. vente Yemeniz.—MAROT, l'*Adolescence clémentine*, Lyon, 3,200 fr. (1,800 fr., Yemeniz). —VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, diverses poésies, Caen, 1612, 1,200 fr.— LA FONTAINE, *Fables*, 1755, fig. d'Oudry, 4 vol. in-fol. 3,550 —*Airs de cour*, Paris, 1612-1628, 10 parties en un volume in-8 oblong (exempl. de dédicace à Louis XIII) 2,550 fr. — LA BORDE, *Choix de chansons*, 1773, 4 vol. in-8, 2,550 fr. (vers très-médiocres, mais de jolies estampes d'après les dessins de Moreau et autres, donnent une grande valeur à ce recueil). — MILLET, *La Destruction de Troyes*, 1498, in-fol., 1,400 fr. (Payé 290 fr., vente Soleime en 1844.)

Mystère de la passion iouée à Paris et Angier (Paris avant, 1490) in-fol., 1,600 fr. — GRESBAN, *le Triomphant mystère des actes des apostres*, Paris 1537, in-fol. 4,000 fr. — *Maistre Pierre Pathelin* (Paris, vers 1500), in-4 5,100 fr. — CORNEILLE, *Œuvres* 1644-1652, 3 vol. in-12, 5,050 fr. (première édition collective très-rare, le premier volume surtout qui contient les huit pièces antérieures au Cid. Quel que soit l'empressement fort légitime avec lequel les éditions originales de nos classiques, longtemps dédaignées, sont recherchées aujourd'hui, on ne peut s'empêcher de regarder ce prix comme fort élevé.

CORNEILLE, *Théâtre*, et THOMAS CORNEILLE, *Œuvres dramatiques*, 1664-1666, 6 vol. in-8, 14,400 fr. (ex. payé 140 fr. vente Bertin, et 487 fr., Solar, en 1860). *Molière*, Œuvres, Paris 1666, 2 vol. in-12 (première édition avec une pagination suivie) 1,950 fr.—Autre édition, 1674-75, 6 vol. in-12, 2.000 fr.— Les éditions originales du Misanthrope, Paris 1667 et Tartuffe, Paris 1669, 1300 et 1,850 fr., les Plaisirs de l'Ile enchantée, 1664, in-fol. (comprenant la première édition de la Princesse d'Élide), exempl. de Colbert. 4,500 fr. — RACINE, *Œuvres*, Paris, 1676, 3 vol. in-12, 2,040 fr. (édition originale collective des neuf pièces représentées jusqu'à cette date). — Esther et Athalie, in-4, 1689 et 1691; éditions originales de cette date, 1,600 fr.

Passons à ces vieux romans de chevalerie dont les anciennes éditions sont devenues si rares et dont les exemplaires se couvrent de pièces d'or, M. Didot avait, en ce genre, réuni des volumes du plus grand prix; nous mentionnerons :

Fier-à-bras, Lyon, 1486, 3,000 fr. (payé 855 fr., vente Bourdillon en 1836,

et 1,700 fr. en 1867), *Ogier le Danois*, 1525, 2,800 fr. Les *Quatre fils Aymon* 1506, 2,960 fr.; *Mabrian*, 1525, 2,900 fr.; le *Saint greccal*, 1523 (exempl. aux armes de Louis XII, 2,600 payé 4,950 fr., vente Techener, en 1865. *Lancelot du lac*, 1464, 6,800 fr. (4,400 fr., vente Yemeniz); *Perceval, le Galloys*, 2,800 fr.; *Cleriadus*, 1495, exempl. sur velin, le seul connu, 19,100 fr. (payé 10,000 fr. par M. Didot à la vente Yemeniz); *Olivier de Castille* (*s. l. n. d.*, mais imprimé à Genève, vers 1492), seul exempl. connu, 20,000 fr.; les *Sept Sages de Rome*, Genève, 1494 (un des deux exempl. connus, l'autre est à la bibliothèque de l'Arsenal), 3,350 fr.; les *Neuf preux*, Abbeville, 1487, 3,960 fr.; *Robert le diable*, Lyon, 1545, 2,610 fr.; *Mélusine* (en allemand), Augsbourg 1480, 2,300 fr.); *Beaudouin de Flandre*, Lyon, 1478, 6,000 fr.; Guerin Mesquin, Lyon 1530, 4,000 fr.; l'*Histoire du petit Jehan de Saintré*, Paris, 1517, 3,500 fr.

Une édition des deux premiers livres de Rabelais, Lyon, 1542, 2,600 fr. (exempl. payé 605 fr., vente Solar, et 1,108 fr., L. Double). En fait de livres espagnols, n'oublions pas un roman de chevalerie d'une extrême rareté : *Historia de l'inuencible cavallero don Polindo*, Tolédo, 1526, in-4, 2,990 fr.; Un exempl. de Don Quixote, 1608-1615, 2e édition de la première partie et édition originale de la seconde) 2,500 fr. Un exempl. d'un Plutarque latin ayant appartenu à la reine Marguerite, 2,100 fr.

Dans la classe de l'histoire nous rencontrons, les *Chroniques de Saint-Denis*, 1517, 4 vol. in-fol., 3,000 fr.; Paulus Jovius, *Vita Leonis decimi*, 1549, exempl., Grolier, 3,850 fr.; *Xenophontis Opera*, græce, 1581, in-fol. exemple de dédicace au roi d'Angleterre Jacques Ier, 6,000 fr. (à cause d'une fort belle reliure du temps; ce volume en condition ordinaire, a fort peu de valeur); Procopius *de Bello persico*, 1509, in-4, 6,000 fr. (à cause d'une belle reliure aux insignes de Thomas Maioli, bibliophile italien); Froissart (sans date, 3 vol. in-fol. première édition), 5,500 fr.; Monstrelet (vers 1510, 2 vol. in-fol., exempl. sur peau vélin avec 6 grandes et 159 petites miniatures) très-riche reliure 30,500 fr. (M. Didot avait, en 1862, acheté cet exempl. 18,000 fr. au libraire Techener); Valerius Maximus, Mayence, 1471, 2,950 fr. exempl. sur vélin.

Indépendamment de ces livres imprimés, le catalogue que nous parcourons énumère 70 manuscrits qui ont obtenu de leur côté des prix fort élevés; les *Chroniques de Normandie*, xve siècle, 15 grandes et belles miniatures, 51,000 fr., les *Chroniques de Bourgogne*, fin du xve siècle, 15 miniatures seulement, 20,500 fr.

La vente qui vient de se termieer ne contient d'ailleurs qu'une portion des trésors réunis par M Didot; tous les ouvrages relatifs à la théologie, à la jurisprudence, aux sciences et arts ont été réservés; leur tour viendra plus tard ; on trouvera là, parmi les ouvrages liturgiques et parmi les livres ornés de figures sur bois (un des objets spéciaux des études de M. Didot), des raretés qui exciteront bien des convoitises.

La Bibliothèque du comte Dzialynski. — Un journal allemand, consacré à l'érudition, le *Philologus*, publié à Gœttingue, nous apprend que cette bibliothèque est conservée dans la petite ville de Kurnik (grand-duché de Posen); elle est fort digne d'attention. On y trouve une réunion importante d'ouvrages relatifs à la Pologne et à son histoire, ainsi qu'une collection des classiques grecs et latins sortis des presses polonaises; il y a aussi des manuscrits, entre autres, un de Juvénal, transcrit à Florence en 1441 et offrant parfois des leçons différentes de celles des textes imprimés. Fort peu explorée, ce nous semble, jusqu'à ce jour, la bibliothèque

Dzialynski mériterait de devenir l'objet d'un examen attentif de la part de quelque érudit de Berlin ou de Varsovie.

La Presse parisienne. — On estime à 110 en moyenne le nombre des journaux qui naissent annuellement à Paris, et à un chiffre légèrement inférieur celui des morts. La première feuille quotidienne a été le *Journal de Paris*, fondé en 1777. De 1789 à 1799, il en surgit à Paris plus de 600. Napoléon Ier réduisit le nombre des journaux politiques à 13; Napoléon III en tolérait 14, en 1853. (Il n'est question ici que de la presse parisienne.) En 1877, Paris possédait 836 journaux et revues, ainsi distribués : 51 journaux et 14 revues politiques; 49 journaux ou revues ayant un caractère religieux et d'histoire; 74 consacrés aux belles-lettres; 20 de pédagogie; 66 de droit; 85 d'économie politique; 20 de géographie; 52 de littérature; 15 d'art; 3 de photographie; 9 d'architecture; 4 d'archéologie; 8 de musique; 7 de théâtre; 68 de modes; 77 de technologie; 74 de médecine et de pharmacie; 43 de science; 22 sur l'armée et l'art militaire; 31 d'agriculture; 16 sur les chevaux et 17 divers.

Les journaux politiques se divisent, quant à la couleur, ainsi qu'il suit : 22 républicains; 7 bonapartistes; 6 légitimistes; 5 orléanistes; le reste officiel ou indécis. Les journaux républicains ont 1,100,000 abonnés; les orléanistes 230,000; les bonapartistes 90,000; les légitimistes 24,000; les incolores 180,000. Aux deux extrémités de l'échelle des prix, sont placés l'*Art*, qui coûte 120 fr. par an, et la *Bonne pensée*, journal d'édification qui demande à ses abonnés la modeste somme de 60 cent. par an. (*Revue politique et littéraire.*)

— Notre collaborateur, M. Moïse Schwab, de la Bibliothèque nationale, vient de publier, à la librairie Maisonneuve, le tome second de sa traduction du *Talmud de Jérusalem*. Ce second volume comprend les traités *Péa*, *Demaï*, *Kilaïm* et *Schebiith*.

— M. Milà y Fontanals a donné, dans la belle revue de Madrid, *la Academia*, un article fort détaillé et très-favorable sur la nouvelle édition des *Épopées françaises* de M. Léon Gautier.

— L'intéressante revue catalane, *le Gay Saber*, a publié, dans son dernier numéro, un examen du *Petit romancero* du comte de Puymaigre. Dans cet article très-bienveillant, on regrette que le traducteur n'ait pas donné le texte des chants catalans dont on reconnaît d'ailleurs que la traduction est très-fidèle. Les conditions dans lesquelles a été publié le *Petit romancero* ne permettaient pas cette augmentation de texte. Nous croyons savoir, du reste, que notre collaborateur se propose de donner tout un volume de *romances* catalans traduits avec le texte en regard.

— Le catalogue de la bibliothèque espagnole de don José Miro (vente 17-20 juin, A. Lecat, successeur de Bachelin-Deflorenne, in-8, de xvi-180 p.), imprimé avec soin, est très-digne de l'attention des bibliographes; il se compose exclusivement de livres en langue espagnole, publiés aux quinzième, seizième et dix-septième siècles; tous sont plus ou moins rares, et, parmi les 651 articles énumérés, il en est beaucoup qui étaient restés inconnus jusqu'ici aux bibliographes. Nous citerons, entre autres, l'édition donnée à Burgos, en 1562, par Phelippe de Junta, d'un de ces romans de chevalerie que dévorait Don Quichotte : *la Historia del muy valiente y efforcado cavallero Clamcules, hijo de Marcuditas, rey de Castilla* (n° 355); nous signalerons aussi l'étrange production d'Alvaro Guttierez de Torres : *El Sumario delas maravillosas y espantubles cosas que en el mundo han acontescidos*, Toledo, Remon de Petras, 1524, in-4 (n° 451).

—La presse socialiste en Allemagne ne compte pas moins de soixante-quinze publications diverses, journaux ou revues, avec un chiffre total d'abonnés de 135,000. L'année dernière, le nombre de ces publications n'était que de cinquante-sept.

— Voici un nouvel ouvrage a ajouter à toutes les publications de M. le comte Riant, sur l'Orient et les croisades. Ce sont les *Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ*, recueil de deux volumes de tous les renseignements qui se rattachent aux reliques dont les croisés s'emparèrent après la prise de Constantinople (1204) et qui furent ensuite transportés en Occident.

— Encore un catalogue qui mérite d'être conservé; c'est le *Catalogue de la bibliothèque de feu le marquis de Morante* (Paris, ancienne librairie Bachelin-Deflorenne, 1878, in-8 de VI-447, 3,594 numéros); il ne signale point quelques-unes de ces raretés qu'on paye au poids de l'or; on y chercherait inutilement ces Dorat, ces *Chansons* de Laborde et autres livres du même genre qu'un caprice de la mode vient de porter à des prix insensés. Non, M. de Morante, savant laborieux et sévère, n'admettait dans sa vaste collection que des livres d'étude; les auteurs grecs et latins, la philologie, l'histoire étaient l'objet de ses prédilections, mais, en ce genre, il recherchait avec passion les bons livres peu communs, et il voulait les posséder en conditions irréprochables. Pareils bibliophiles sont rares aujourd'hui; en vérité, c'est dommage.

Le catalogue dont il s'agit s'écarte de la méthode habituellement suivie en France, il abandonne la classification par ordre de matière; les livres sont rangés dans l'ordre alphabétique des noms des auteurs ou des titres lorsqu'il s'agit d'anonymes; ce système ne semble pas le meilleur. Supposé qu'un travailleur veuille connaître quels sont les ouvrages relatifs, par exemple, à l'histoire de France, qu'on va mettre en vente; pour se renseigner exactement à cet égard, il faudra qu'il parcoure en entier le catalogue; ce sera long et fatigant.

— La *Rivista di letteretura popolare*, publiée à Rome sous la direction de MM. G. Pitrè et Sabatini, a fait paraître sa seconde livraison. Elle débute par des contes que M. de Gubernatis a appris d'une jeune paysanne de Santo Stefano di Celcinaia. Ils sont suivis de chants populaires romains rassemblés par M. Sabatini, d'un travail de Pitrè sur la fête du mois d'août en Sicile, de chants populaires que le pays messin a fournis à M. de Puymaigre, d'un article de M. Braga sur les contes populaires portugais, d'un essai sur les jeux enfantins des Marches et de nombreux mélanges. Ce numéro nous semble devoir être indiqué aux amis de la littérature populaire, comme très-intéressant et comme donnant bonne opinion de l'avenir de cette publication.

— On annonce la publication du premier fascicule d'une *Iconographie Voltairienne, histoire et description de tout ce qui a été publié sur Voltaire par l'art contemporain*, par M. Gustave Desnoiresterres; il y aura en tout quatre fascicules.

— Une société vient de ce former aux États-Unis pour combattre les progrès du catholicisme.

— Il vient de se fonder à Paris une société du *Sou des écoles laïques*, pour faire concurrence aux œuvres cléricales.

Publications nouvelles. — *L'Imitation de Jésus-Christ*, traduit de Michel de Marillac (in-8, Quantin). — *Conférences sur l'Église prêchées à Sainte-Croix de Nantes*, par le P. V. Guibé (in-12, Angers, Lachèse-Dolbeau). — *Le Socialisme devant la Société*, par le R. P. Félix, S. J. (in-8, Roger et

Chernoviz). — *Coup d'œil historique sur la géologie et sur les travaux d'Élie de Beaumont*, par Sainte-Claire Deville (in-8, Masson). — *Leçons sur la protection des animaux. Les Quadrupèdes*, par N. Claudon (in-12, Paul Dupont). — *Droit familier. Nos petits procès*, par A. Carré (in-18, Bibliothèque du Magasin des Demoiselles). — *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine*, par C.-J. Beautemps-Beaupré (1re partie, t. II, in-8, Durand). — *Assemblées du diocèse de Castres*, par E. A. Rossignol (in-8, Toulouse, A. Chauvin). — *Le bon sens dans les doctrines morales et politiques*, par Ambroise Clément (2 vol.; Guillaumin). — *Actualités ou réponses aux objections de la science antichrétienne*, par l'abbé Victor Aubin (in-18, Palmé). — *L'Année liturgique : Temps après la Pentecôte* (t. I, in-12, Oudin). — *Somme ascétique de saint François de Sales*, par l'abbé N. Albert (in-12, Oudin). — *Révélations de sainte Gertrude* (2 vol. in-12, Oudin). — *Manuel de l'art chrétien*, par le comte Grimouard de Saint-Laurent (in-8, Oudin). — *La Tunisie chrétienne*, par E. de Sainte-Marie (in-8, Bureaux des Missions catholiques). — *La Hollande pittoresque, le Cœur du pays*, par Henry Havard (in-18, Plon). — *Rome et Démétrius*, par le P. Pierling, S. J. (in-8, Leroux). — *Histoire du luxe privé et public depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, par H. Baudrillart (t. I, in 8, Hachette). — *Le Comte de Fersen et la cour de France*, par le baron R. M. de Klinckowstrom (2 vol. in-8, Didot). — *La Philosophie de l'histoire en Allemagne*, par R. Flint (in-8, Germer-Baillière). — *La Découverte du livre de la loi et de la théorie du coup d'État*, par l'abbé A. Deschamps (in-8, Palmé). — *Histoire de sainte Solange, vierge et martyre patronne du Berry*, par l'abbé J. Bernard (in-12, Palmé). — *Barnave*, par Jules Janin (2 vol. in-18, librairie des Bibliophiles). — *Dictionnaire historique d'argot*, par Lorédan Larchey (in-18, Dentu). — *Catalogue de l'exposition du Ministère de l'Instruction publique de Russie* (in-8, Hachette). — *Madame Élisabeth devant le tribunal révolutionnaire*, par Maxime de la Rocheterie (in-18, librairie de la Société Bibliographique). Visenot.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Quel est le plus fécond de tous les poëtes ? — Ce titre appartiendrait de droit, ce semble, à Zoroastre, du moins s'il faut s'en rapporter à Pline le Naturaliste, qui nous apprend dans son *Histoire naturelle* (liv. XXX, ch. II) qu'Hermippe, de Smyrne (250 ans avant l'ère chrétienne), avait commenté les deux millions de vers laissés par Zoroastre, et qu'il avait fait des tables aux ouvrages de cet immense recueil, afin de faciliter de bien pénibles recherches. Ce chiffre de deux millions est une de ces exagérations que l'absence de critique chez les écrivains de l'antiquité faisait admettre sans examen. Observons en passant qu'on ne sait pas au juste ni le nom véritable de Zoroastre (mentionné pour la première fois dans le *Grand Alcibiade* de Platon), ni l'époque où il a vécu (5,000 ans avant la guerre de Troie, selon Diogène Laerce : chiffre fabuleux); et dans les ouvrages qui lui sont attribués, il y a bien des interpolations et des remaniements plus modernes. Disons aussi que M. C. de Harlez, professeur à l'Université de Louvain, a publié, en 1875-76 (Liège, 2 vol. gr. in-8), une traduction de l'*Avesta, livre sacré des sectateurs de Zoroastre*, travail important auquel M. Barthélemy Saint-Hilaire vient de consacrer deux articles dans le *Journal des Savants* (janvier, février 1878). Ecartons Zoroastre, et, sans prétendre déterminer du premier coup quel est l'écrivain qui a tracé le plus grand nombre de vers, mentionnons, comme

ayant quelques droits à cet honneur, Lope de Vega, dont les compositions dramatiques atteignirent, au dire de son ami Montalvan, le chiffre de deux mille deux cents (1,800 comedias et 400 autos); il n'a été imprimé que cinq cents de ces pièces : c'est déjà quelque chose; et il faut y joindre des poëmes, des pastorales, des satires, etc. A. P.

Collections sur la Révolution française. — Que sont devenues les importantes collections de journaux, pièces et documents (imprimés ou manuscrits) de Deschiens et de La Bédoyère, sur la Révolution française? Ces collections ont-elles été dispersées dans les ventes publiques, ou se trouvent-elles dans quelqu'une de nos Bibliothèques nationales? F. B.

Congrégation du Très-Saint Sacrement. — Il existait, au siècle dernier, un ordre enseignant, connu sous le nom de Congrégation du Très-Saint Sacrement, de Sacramentaires, qui dirigeaient un certain nombre de colléges, notamment ceux de Thiers et de Brioude, en Auvergne, de Chabeuil, en Dauphiné, etc.... Où pourrait-on trouver des renseignements sur cet ordre qui semble être une réforme de celui des Prêtres de la Doctrine. A. V.

Sur l'article Faydit de la Biographie universelle. — Dans la livraison d'avril de la *Revue des questions historiques*, j'ai cité (*De l'emprisonnement de l'abbé Faydit. Notes et documents inédits*, p. 581, note 2), en l'attribuant à Charles Nodier, l'article *Faydit* de la *Biographie universelle*. Un savant bibliographe, que nous avons la joie de compter parmi nos collaborateurs, m'a écrit pour me faire observer que Nodier n'a pas écrit cet article. Je ne demande pas mieux que de m'incliner devant l'autorité de ceux qui sont mes maîtres, mais pourtant, avant de répéter le *Magister dixit* du bon vieux temps, je désirerais connaître la véritable traduction des lettres *N-R*, imprimées sous l'article *Faydit*. Je le désire d'autant plus que les éditeurs mêmes du recueil m'apprennent (*signatures des auteurs du treizième volume*, à la fin dudit volume), que *N-R* doit se lire *Charles Nodier*, et que, entre ces éditeurs qui sont, il faut le supposer, des gens bien informés et le très-considérable érudit qui me conseille de n'en rien croire, je suis dans la situation de l'âne célèbre qu'avait si ingénieusement imaginé Buridan. T. DE L.

Sur le prieuré de Cassan. — Tallemant des Réaux (*Historiettes*, 3e édition, tome VII, 1858, p. 158) nous apprend que « Hullon avoit un bon prieuré de huict mille livres de rente, en Languedoc, nommé Cassan. » En quelle partie du Languedoc faut-il chercher ce prieuré? L'éditeur, dans une note marginale, l'établit *à deux heures d'Agen*, mais les plus doctes Agenais ne connaissent pas du tout un prieuré qui aurait été si voisin d'eux. Aucune localité du nom de Cassan n'est indiquée dans le Dictionnaire Joanne. A Messieurs les Languedociens à m'éclairer!

UN CURIEUX DE PROVINCE.

Les Laqueuille députés aux Etats généraux de 1789. — Deux membres de la famille de Laqueuille furent députés aux Etats généraux. Le premier des sénéchaussées de Tulle, Brives et Uzerches, la second de la sénéchaussée de Riom. Quels étaient, au juste, les rapports de parenté de ces deux personnages? Dans un curieux mémoire sur l'émigration, le marquis de Marcillac parle souvent de son oncle le marquis de Laqueuille. C'est très-certainement du député de la sénéchaussée de Riom dont il est question. Une de ses sœurs avait dû épouser le père du marquis de Marcillac. Pourrait-on avoir les noms et prénoms et la date du mariage de cette dame? Pourrait-on également dire quels liens de parenté existaient entre les Laqueuille et M. de la Rouzière, lui aussi député de la sénéchaussée d'Auvergne aux mêmes Etats généraux. A. V.

—

RÉPONSES.

La Collection des manuscrits du marquis de Cambis (XXII, 557). — M. Paul Meyer a établi que cette collection forme en grande partie le fonds du cabinet des ma-

nuscrits de la Bibliothèque nationale de Madrid.

Croisade de 1239 (XXII, 559). — Les documents sur cette croisade sont extrêmement nombreux. Le principal est l'*Eracles* (*Hist. occid. des Croisades*, t. II); les textes des chroniqueurs sont presque tous dans le *Recueil des Historiens de la France*. M. de G. fera bien de consulter ensuite: Mas Latrie, *Histoire de Chypre;* d'Arbois de Jubainville, *Histoire des comtes de Champagne*, et l'*Index* des écrivains du dix-huitième siècle, dans l'*Histoire littéraire de la France* au mot *Croisades;* et aussi de dépouiller, — bien qu'avec précaution, — les trois premiers volumes de la *Bibliothèque des Croisades* de Michaud. R.

La mort de Louis XVI fut-elle votée par la majorité de la Convention (XXII, 557). — Le livre de M. R. est de M. J.-B. Magloire Robert. Le titre exact, avec une note concernant le fait de la condamnation de Louis XVI, se trouve dans Œttinger, *Bibliographie biographique* (Bruxelles, 1854), p. 2039. On peut aussi consulter la note de Quérard, *France littéraire*, VIII, 73. Le livre n'est pas rare et vaut au plus 10 à 12 fr. S. Calvary (de Berlin).

La fin du Vengeur (XXII, 578). — M. R. S. trouvera d'excellents éclaircissements sur cette question dans un article du *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, de M. A. Jal, ancien historiographe et archiviste de la marine, article intitulé *Le Vengeur du peuple* (p. 1243-1250 de la 1re édition, Paris, 1867).

T. de L.

Trois portraits à retrouver (XXII, 499). — Le portrait de Gault de Saint-Germain a été lithographié vers 1840 par Alluys, peintre auvergnat, d'après une peinture faite par Gault lui-même, devant un miroir. A. V.

Un sol marqué (XXII, 285, 384). — En répondant à une question sur le *sou marqué*, l'un des correspondants du *Polybiblion* a commis plusieurs erreurs. Cette petite monnaie valait, non pas *deux sous et demi* (ce qu'on appelait alors *six blancs*), mais un *sou et demi*, ou dix-huit deniers. Plate comme une feuille de papier, elle n'était point « tordue avec une pince et relevée d'un côté, » et pouvait parfaitement se « tenir en pile; » c'est même pour cela, afin d'alléger le poids de la monnaie, renfermée dans les bourses de cuir des marchands, qu'elle avait été inventée. On en faisait un très-grand usage dans tout l'Ouest de la France. Si l'on en a vu des spécimens tordus et employés comme râcloirs, c'était le fait de quelques industriels pour leur usage propre; mais le sou marqué était absolument plat et régulier. On s'en servait encore en 1840.

V. P.

Martyrs de la Révolution (XXII, 286, 479). — *Voyage à Cayenne, dans les deux Amériques et chez les Anthropophages*. Ouvrage orné de gravures; contenant le tableau général des déportés, etc., par L.-A. Pitou, déporté à Cayenne en 1797. Paris, chez L.-A. Pitou, 1807, 2 vol. in-8. (A la fin du deuxième volume, on trouve la liste des morts à Cayenne et dans les cantons; la liste des évadés et des rappelés; celle des déportés établis à Cayenne; de ceux revenus en France par la Martinique, et enfin de ceux pris par les Anglais en revenant par le Canada.)

Dans les indications fournies précédemment par moi et insérées pages 470 et 480 du tome XXII, on a imprimé: page 480, ligne 28, *Barbet* au lieu de *Barbat*, et ligne 30, *Massart* au lieu de *Mussart*. B. de F.

Les Sociétés de bibliophiles en France (XXII, 557). — Un travail spécial sur les publications de ces sociétés serait, à coup sûr, chose utile et intéressante; en attendant qu'il s'effectue, nous tenterons du moins de fournir quelques indications. La *Société des bibliophiles* de Guyenne a mis au jour des ouvrages fort dignes d'attention. *La Relation de la Floride*, par Dominique de Courgues (édition revue par M. Tamizey de Larroque et bien supérieure à toutes les précédentes); les *Remarques et corrections* d'Etienne de la Boetie sur Plutarque publiées par R. Dezeymeris), les *Mémoires* inédits de J.

de Fubas (publiés par H. Barckhausen), etc. N'oublions pas deux publications importantes : les *Essais* de Montaigne, texte original de 1580, avec les variantes des éditions de 1582 et de 1588 (publiés par R. Dezeymeris et H. Barckhausen), et la *Chronique bordelaise* de J. de Gaufreteau (mise au jour par J. Delpit), importante pour l'histoire de la Guyenne pendant le seizième siècle. — Parmi les travaux de la *Société des bibliophiles normands*, on remarque la réimpression (avec une introduction par M. André Potier) de la *Friquassée crotestyllonée des antiques modernes chansons* (1864, in-8, XVI, 82 p.), livre dont l'impression originale, 1612, était devenue introuvable, et qui, au point de vue du langage et des usages rouennais à cette époque, présente un intérêt très-vif. — La *Société des bibliophiles de Touraine* a fait preuve d'un zèle actif et éclairé; nous mentionnerons seulement : *la Vie de Monseigneur Saint-Martin de Tours* (en vers), par Péan Gatineau, poëte du treizième siècle, publiée d'après un manuscrit par M. l'abbé J.-J. Bourassé, *Tours*, 1860, pet. in-4 à 180 exempl. La *Société des bibliophiles lyonnais*, due à l'initiative zélée de M. J.-B. Monfalcon, a donné des réimpressions d'ouvrages devenus fort rare; nous croyons qu'elle a cessé de donner signe de vie. La *Société des bibliophiles bretons*, dont l'origine est récente, vient de donner une très-bonne édition des *Œuvres françaises* d'Olivier Maillard, sermons et poésies, d'après les manuscrits et les éditions originales, avec introduction et notes par M. Arthur de la Borderie; elle fournit les éléments d'une appréciation exacte de ce prédicateur célèbre jugé avec beaucoup trop de légèreté par des écrivains superficiels. E. T.

Notre-Dame de Garaison (XXII, 191). — Voici les titres des publications que nous connaissons à ce sujet : 1° Les *Conjurations faites à un démon possédant le corps d'une grande dame*. Ensemble, les étranges réponses par lui faites aux saints exorcismes en la chapelle de Notre-Dame de la Guaraison, au diocèse d'Auche, le 19 novembre 1618. Paris, I. Mesnier, in-8 pièce. — 2° *Le Lis du Val de Guaraison*, où il est traité en général de tous les points qui concernent la dévotion des chapelles votives de la Vierge, en particulier de l'origine et des miracles de la chapelle de Guaraison, par E. Molinier. Toulouse, R. Colomiez, 1630, in-12; 2e éd. Auch, in-8 s. d., (1646); 3e éd. ib., 1700; 4e éd., Garaison, 1847, in-16. — 3° *Les Merveilles de Guaraison*, par Mme Alabert. Toulouse, s. d. (1694), in-12. — 4° *Histoire de la chapelle de Garaison*, par M. Suberville et M. Duchein. Toulouse, 1836, in-18. — 5° *Histoire abrégée de la chapelle de Garaison* (anonyme). Lyon, 1839, in-18. — 6° Une notice de 8 p. dans le grand ouvrage du curé de Saint-Sulpice : *Notre-Dame de France*, t. IV, p. 450-57. — Sch.

Lorsqu'il subsiste des traces de la langue des Indiens, qui disparaît tous les jours, il importe de les consigner bien vite, de crainte de les voir s'échapper. A ce propos, notons le titre d'un livre bien rare que vient d'acquérir la Bibliothèque nationale : « Lecciones espirituales para las tan- « das de ejercicios de S. Ignacio, da- « das a los Indios en el idioma « mexicano. Compuesta por un sa- « cerdote del Obispado de la Puebla « de los Angeles. Puebla, imprenta « antigua, 1841. » Malgré cette date, cette version d'une œuvre de saint Ignace remonte à 1835, selon la date que portent la dédicace et l'autorisation ecclésiastique d'imprimer, rédigées en espagnol. Grâce au travail de ce prêtre anonyme, on a des ressources suffisantes pour reconstituer un vocabulaire respectable de la langue quichua, en prenant le texte original de saint Ignace que l'on confronterait avec la traduction placée sous nos yeux. — Sch.

Le Gérant : L. Sandret.

Saint-Quentin. — Imp. Jules Moureau.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

Dictionnaire des sciences philosophiques, par une Société de professeurs et de savants, sous la direction de M. AD. FRANCK, membre de l'Institut. 2e édition. Paris, Hachette, gr. in-8 de XII-1806 p. à 2 col. Prix : 30 fr. — *Etudes historiques et critiques sur le rationalisme contemporain*, par HYAC. DE VALROGER, prêtre de l'Oratoire. 2e édition, augmentée de divers opuscules du P. H. de V. et publiée par P. de Valroger, prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Lecoffre, 1878, in-8 de XXIV-466 p. Prix : 6 fr. — *Histoire de la philosophie*, par JOSEPH FABRE. Première partie : *Antiquité et moyen âge*. Paris, Germer-Baillière, 1878, in-8 de VII-474 p. Prix : 3 fr. 50. — *Sancti Thomæ de Origine idearum, doctrina, qualis quum ab ipso proposita tum a Liberatore defensa fuit, breviter recensetur et dijudicatur* [a] D. DELAUNAY. Lutetiæ Paris., Ern. Thorin, 1876, in-8 de 103 p. — *S. Thomas d'Aquin et l'idéologie*. Discours lu dans une séance de l'Académie de la Religion catholique à Rome, le 18 août 1870, par Mgr PIERRE-MARIE FERRÉ, évêque de Casale-Monferrato. 2e édition, suivie de documents relatifs aux œuvres de Rosmini. Paris, Douniol, 1877, gr. in-8 de 53 p. — *Documents inédits sur Gassendi*, par PH. TAMIZEY DE LARROQUE. Paris, V. Palmé, 1877, gr. in-8 de 36 p. (Extrait de la *Revue des questions historiques*.) — *Dieu, l'homme et la béatitude*, par SPINOZA, traduit pour la première fois en français et précédé d'une introduction par PAUL JANET. Paris, Germer-Baillière, 1878, in-18 de LII-136 p. (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*.) Prix : 2 fr. 50. — *Kantii theologia ex lege morali ducta expenditur*, a FERD. DUQUESNOY, presb. Paris, C. Delagrave, *s. d.*, in-8 de 111 p. Prix : 2 fr. 50. — *Etude sur la philosophie en France au dix-neuvième siècle. Le Socialisme, le naturalisme et le positivisme*, par M. FERRAZ, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Lyon. 2e édition. Paris, Didier, 1877, in-18 de XXXI-482 p. Prix : 4 fr. — *Saint-Simon et le saint-simonisme*, par Paul JANET. Paris, Germer-Baillière, 1878, in-18 de 171 p. (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*.) Prix : 2 fr. 50. — *Notice sur Laromiguière*, par M GABRIEL COMPAYRÉ. Toulouse, imp. Douladoure, in-8 de 19 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences de Toulouse*.) — *Les Logiciens anglais contemporains*, par LOUIS LIARD, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Bordeaux. Paris, Germer-Baillière, 1878, in-18 de 179 p. (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*.) Prix : 2 fr. 50.

Le *Polybiblion* est bien en retard avec l'une des plus importantes publications de la librairie Hachette, la nouvelle édition (succédant après un quart de siècle à la première) du *Dictionnaire des sciences philosophiques*. Aux six volumes achevés de publier en 1852, on a substitué un seul gros volume, d'une masse énorme et d'une impression fort compacte, mais qui, par là même, paraîtra peut-être d'un usage plus commode à certains travailleurs, et, en tout cas, assortira mieux la collection de répertoires alphabétiques où ce précieux recueil vient prendre une des meilleures places. A ce changement matériel devait coïncider un remaniement plus difficile et plus important dans le fond même de l'ouvrage. Il fallait mettre au courant, soit de l'histoire de la philosophie, qui a fait dans les années écoulées tant d'acquisitions et de pertes considérables, soit des doctrines elles-mêmes, si renouvelées sur plusieurs points, ce monument

élevé par une société de philosophes de la même école, à une époque où l'enseignement officiel en France avait son programme et ses mots d'ordre, que cette école respectait très-sincèrement sans doute, mais avec une singulière unanimité. L'impression générale a été la nôtre : quoique les besoins aient singulièrement changé, on nous offre, à très-peu près, en 1876, la même denrée qu'en 1850; et c'est pourquoi, sans vouloir nuire au succès parfaitement légitime d'un recueil indispensable aux professeurs, nous ne sentions pas la nécessité de le juger à nouveau. N'avait-il pas été jugé suffisamment à tous les points de vue par des critiques compétents dès sa première apparition ? Nous citerons, en particulier, en ce qui touche l'esprit religieux de cette vaste entreprise, les articles du regretté P. de Valroger dans le *Correspondant* de décembre 1844.

Toutefois, les parties modifiées ou tout à fait nouvelles de cette seconde édition forment une masse considérable. Nous l'avons reconnu par un usage fréquent et par une comparaison soigneuse. De plus, nous avons été frappé de ces paroles du nouvel avertissement de M. Ad. Franck : « Nous avons fait ce qui était en notre pouvoir pour ne rien omettre d'important et ne rien laisser subsister de trop défectueux. La partie ancienne aussi bien que la partie nouvelle de ce *Dictionnaire*, a été soumise à un contrôle attentif ; mais, bien loin de nous croire à l'abri des observations de la critique, nous les attendons et même nous les sollicitons. Quelque sévères qu'elles puissent être, pourvu qu'elles soient justes, elles peuvent compter sur notre reconnaissance. » C'est donc un devoir pour nous, dette de reconnaissance et service à rendre à la vérité, d'offrir au savant éditeur de ce *Dictionnaire* quelques-unes de nos remarques sur la révision qu'il lui a fait subir. Commençons par la partie historique, de beaucoup la plus remarquable et la plus considérable, et à laquelle est réellement surbordonnée ici, comme dans la plupart des meilleurs travaux inspirés par l'éclectisme français, la partie doctrinale.

L'histoire de la philosophie n'a pas été bien sérieusement revue ; on l'a mise à jour, soit en complétant la bibliographie annexée à quelques articles (encore ce point laisse-t-il beaucoup à désiser), soit en ajoutant ou en retranchant quelques alinéas dans d'anciens articles, soit surtout en composant des notices sur quelques auteurs autrefois omis ou morts depuis la première publication ; mais la révision minutieuse des articles même peu importants, d'après les sources authentiques, ne paraît pas avoir été tentée. En voici une preuve frappante. Dès la première livraison, on lit à l'art. *Achillini* (p. 9) : «... Il mourut en 1512, sans avoir laissé aucun écrit qui soit parvenu jusqu'à nous. » Exactement ce qu'on lisait dans la première édition. Or, tous les hommes studieux pouvaient dès lors corriger cette erreur, en consultant le dictionnaire

historique où la liste des ouvrages et des éditions d'Achillini tient une assez large place, et, de plus, cette erreur avait été signalée comme *surprenante* dans un livre qui n'aurait pas dû échapper à l'attention de M. Franck ; je veux parler de l'*Averroès* de M. Renan. (Voyez la 2e édit., 1861, p. 362.)

Les philosophies orientales n'ont pas subi de changement ou d'addition notable ; seule, la philosophie juive a exigé un article nouveau, grâce aux recherches qui ont fini par résoudre une des énigmes de l'histoire des ancêtres de la scolastique ; nous voulons parler de l'auteur du *Fons vitæ*, Avicebron, auquel un des hommes qui ont le plus et le mieux contribué à l'enrichissement de cette édition du *Dictionnaire des sciences philosophiques*, M. Em. Charles, a consacré un article remarquable (p. 127-131). — Dans la philosophie grecque et latine, l'amélioration la plus importante concerne l'aristotélisme. M. B. Saint-Hilaire a complété son article *Aristote*, où la partie doctrinale était restée notablement imparfaite, et par surcroît M. Ch. Levêque a fourni une bonne étude sur le *péripatétisme*. Il y a de petits articles neufs sur *Hippocrate*, *Eschine d'Athènes* (il faut supprimer comme faisant double emploi l'art. *Eschine*, p. 12), *Apollophane*, *Eudoxe*, *Eurytus*, *Socrate le Jeune*, et des retouches à *Phérécyde*, aux divers *Ammonius*... Mais n'y avait-il pas quelques modifications plus importantes à introduire dans d'autres morceaux, pour les mettre au courant de la critique philosophique ? Ne serait-il pas bon qu'on trouvât ici quelque chose des points de vue nouveaux qu'elle a ouverts, par exemple sur la doctrine de la liberté dans Épicure et dans Platon ? — Un singulier oubli (car c'est un pur oubli, sans doute, puisque le nom se trouve à la *Table synthétique* qui termine l'ouvrage), c'est celui du grand poëte de l'épicurisme, Lucrèce.

La philosophie chrétienne des Pères et des scolastiques pouvait être bien améliorée, soit quant à l'esprit, soit quant au nombre et à l'exposition des faits : mais il n'a été presque rien fait dans ce sens ; et il faut bien se dire qu'on ne nous offre toujours que des fragments, en marge desquels il conviendrait très-souvent d'écrire le *caute lege* des anciens censeurs de livres. La plupart des maîtres du moyen âge, en particulier, ont été interprétés par des hommes trop étrangers à leur foi et même à leur science. Que dire (pour ne citer qu'un exemple) d'un article sur *Durand*, où l'on n'apprend rien de sa double négation capitale, à divers points de vue, de l'intellect agent et du concours divin ? N'était l'article très-fouillé de M. Em. Charles sur Roger *Bacon*, substitué à une esquisse insuffisante de M. Ch. Jourdain, le *Dictionnaire* ferait croire que l'étude de la philosophie du moyen âge n'a pas fait un pas en France depuis 1850 et qu'à cette époque elle y était à peine ébauchée.

La philosophie moderne était bien plus exactement exposée dans ce recueil; aussi n'a-t-on jugé à propos d'y faire aucun changement important, aucune addition bien frappante, sauf un article de premier ordre qui vient combler une lacune des plus caractéristiques. Le nom de *Galilée* manquait dans la première édition! Nul ne se plaindra de la longueur exceptionnelle (une trentaine de colonnes) du travail consacré par M. Th.-Henri Martin au véritable père de la philosophie naturelle dans les temps modernes, et M. Franck pouvait se dispenser, dans son *avertissement*, de chercher des motifs ou des excuses pour laisser au savant doyen de Rennes « l'espace et la liberté dont il avait besoin » pour cette étude capitale. Des lacunes moins graves, mais encore fâcheuses, auraient dû être comblées aussi : Martinez à un article; pourquoi son disciple plus célèbre que lui, Saint-Martin, n'en a-t-il aucun? On a peut-être trop parlé dans ses derniers temps de la philosophie de Gœthe; était-ce une raison de ne pas lui accorder ici au moins une ou deux colonnes?

C'est dans le domaine de la philosophie contemporaine que la mort, mettant les rédacteurs en possession d'une foule de noms plus ou moins illustres, a fait la plus consibérable part de la nouveauté dans ce gros volume. Indiquons les principaux articles, en commençant par la France. — *Ampère* (André-Marie), longue et importante étude de M. Th.-Henri Martin. — *Cousin*, article de M. Franck, vraiment par trop officieux; dans cette apologie, qui roule principalement sur la théorie de la raison impersonnelle et sur la classification générale des systèmes philosophiques, fallait-il oublier la philosophie de l'histoire et l'apothéose du succès? — *Bautain*, article fort sévère du même auteur; j'ai cru y reconnaître une pure et simple réduction d'une vieille critique publiée dans la *Revue de l'instruction publique* de 1842; mais il n'aurait été que juste d'accorder une mention aux travaux postérieurs de l'abbé Bautain, qui ne gardent guère plus trace des excentricités de ses débuts. — *Gratry*, étude sympathique, assez étendue, de M. Em. Charles. — *Pierre Leroux*, *Jean Reynaud*, notices fermes et compétentes de M. Franck. — *Bordas-Demoulin*, *Buchez*, *Lamennais*, articles consciencieux, mais peut-être insuffisants quant à la critique, par M. Em. Charles. — C'est encore ce même écrivain élégant et judicieux, qui a très-convenablement enseveli ces maîtres de son école, *Ad. Garnier* et *Em. Saisset*. Nous pourrions signaler ici les articles consacrés à un certain nombre de professeurs français de moindre valeur et qui auraient pu, quelques-uns du moins, être omis sans inconvénient. Mais fallait-il omettre Proudhon, et, à un degré inférieur, M. Fréd. Morin? — Parmi les noms appartenant à la philosophie étrangère, citons: *Balmès*, article favorable, mais gâté par le rationalisme de M. Em. Beaussire (*Donoso Cortès* est promis dans

l'*Avertissement*, mais oublié dans le livre). — M. Beaussire est encore l'auteur de deux bons articles sur *Galluppi* et *Miceli;* ce dernier appartient au dix-huitième siècle, mais il a été, pour ainsi dire, révélé de nos jours par M. di Giovanni. — Les notices de M. Em. Charles sur *Gioberti* et sur *Rosmini* sont rédigées avec conscience et talent : mais elles n'ont paru aux critiques italiens, même les plus étrangers aux deux systèmes rivaux, ni complètes ni parfaitement équitables.— *Hamilton*, *Stuart Mill*, *Schopenhauer*, trois morceaux très-estimables du même critique.

Quant à la doctrine, la nouvelle édition du *Dictionnaire des sciences philosophiques* vaut à peu près exactement l'ancienne, vu le parti pris de ne rien changer au fond, vu surtout le peu d'importance de la plupart des modifications et des additions, parmi lesquelles il y en a de trop insignifiantes, comme les noms techniques des modes de syllogisme, mis à leur ordre alphabétique, y compris un mode *Barbari*, dont j'ignore l'état civil. Il faut cependant saluer quelques bonnes contributions à la psychologie expérimentale, par feu M. Alb. Lemoine, et surtout son article *Instinct*. Il faut remarquer aussi l'article *Devoir* de M. P. Janet, incomparablement supérieur à celui de Charma qu'il a remplacé. Notons en passant que tous les autres articles de ce pauvre Charma ont également disparu ; sans les regretter, ne peut-on pas soupçonner qu'ils ont un peu porté la peine de la dernière évolution morale et politique de l'auteur ? La nouvelle édition vaut donc juste l'ancienne au point de vue doctrinal. Peut-être cependant quelques-uns, parmi les critiques religieux, lui feront-ils meilleur visage : le déisme correct de l'école de Cousin et son respect officiel pour l'Église, justement suspects à la génération précédente, pourront paraître de bon exemple en face d'une hostilité aujourd'hui plus profonde et moins tempérée par le sentiment des convenances et des nécessités sociales. A un autre point de vue, on pourrait, au contraire, se plaindre que la nouvelle édition ne soit pas, comme l'ancienne l'était à son heure, suffisamment munie contre les hérésies philosophiques du moment. Il aurait été possible à M. Franck et à ses collaborateurs, restés étrangers, nous aimons à le reconnaître, aux graves erreurs de notre temps dans le domaine de la pure philosophie et de la religion naturelle, de battre en brèche des systèmes qui, outre le charme de la nouveauté, ont l'avantage de tenir aujourd'hui la plus grande place dans la presse, et même, ou peu s'en faut, dans l'enseignement. Sans doute ils n'avaient pas à rédiger des articles *Vacherot*, *Renan*, *Renouvier*, *Taine*, *Fouillée*, etc. Mais en augmentant de quelques considérations nouvelles d'anciens articles dont le fond subsiste, en ajoutant quelques articles nouveaux, ils pouvaient atteindre les

principales formes nouvelles de l'erreur, sans s'attaquer *directement* aux personnes vivantes.

Quoi qu'il en soit, l'inspiration constante d'un spiritualisme éclairé, l'abondance des renseignements, le mérite habituel de la rédaction, la commodité de la forme, recommandent assez ce répertoire indispensable à un grand nombre de travailleurs. Il faut d'autant plus regretter que le rationalisme discret et poli, mais d'autant plus dangereux, en gâte, non pas (bien s'en faut) tous les articles, mais un grand nombre, surtout de ceux qui touchent à l'histoire et aux défenseurs de l'Église catholique. On s'est même étonné que le seul progrès des études critiques n'eût pas amené quelques modifications sur ces points. Il n'y a rien littérairement de plus agréable, mais en même temps de plus contestable historiquement, et moralement de plus suspect, que la leçon de M. Cousin sur le *Mysticisme*. Et on la laisse tout entière à son rang alphabétique, par un privilège qui était déjà étrange il y a vingt-cinq ans, comme si elle représentait le dernier mot de la science? On oublie qu'un juge, que personne n'accusera ni d'incompétence en philosophie, ni de fanatisme en religion, M. Ravaisson, a porté cet arrêt (*La Philosophie en France au dix-neuvième siècle*, p. 19): Le mysticisme exposé et combattu par Cousin embrasse « évidemment toute la théologie chrétienne. »

— Parmi les travaux opposés par l'apologétique chrétienne à ce rationalisme qui subsiste trop dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, il n'y en a pas eu de plus solide, de plus modéré, de plus complet, sous de modestes proportions, qu'un livre du vénérable P. de Valroger publié dès 1846, épuisé bientôt après, et dont nous réclamions depuis longtemps une édition nouvelle. Cette édition, à la fois diminuée et augmentée, un prêtre de Saint-Sulpice, frère du regrettable oratorien, nous l'offre aujourd'hui, et tous les lecteurs chrétiens lui doivent un accueil empressé. Ne fussent-elles qu'un travail instructif sur une école de philosophie dont la grande vogue est passée, mais dont les œuvres et l'influence ne périrent pas si tôt, les *Études historiques et critiques sur le rationalisme contemporain* ont leur place marquée dans toute bibliothèque philosophique et religieuse. Mais elles renferment, sous une forme remarquable de précision et de netteté, une forte somme de considérations et d'arguments qui seront toujours utiles à l'apologétique historique, objet constant des efforts de l'éminent auteur. Le livre est dégagé aujourd'hui de tout ce qui paraissait tenir principalement aux préoccupations particulières des années qui précédèrent la révolution de 1848; il reste, dans la première partie, une critique, à mon avis trop peu complète, mais, certes très-décisive, du syncrétisme de M. Cousin, au double point de vue de la philosophie et de la religion; et, dans la seconde partie, qui

l'emporte de beaucoup en variété et en étendue, un examen non moins judicieux de son histoire de la philosophie et de sa philosophie de l'histoire, surtout en ce qui concerne le christianisme et les fausses religions. Les idées de M. Cousin et de Jouffroy, sur les origines, l'influence et l'avenir de la religion chrétienne, ces idées dominantes encore parmi beaucoup d'esprits qui se regardent comme impartiaux, respectueux et conservateurs, n'ont jamais été soumises à une critique plus calme et plus concluante. Au reste, un des tenants de l'école si bien combattue par l'abbé de Valroger, M. Em. Saisset, ne put s'empêcher de saluer en lui, dans la *Revue des Deux Mondes* (15 sept. 1847), « un prêtre éclairé, un adversaire très-habile et très-courtois, un homme parfaitement renseigné sur tous les écrits de la philosophie contemporaine, et qui connaît les hommes et les choses. »

Parmi les additions qui occupent plus du tiers de cet élégant volume et qui n'ajoutent pas peu à sa valeur déjà si considérable, nous citerons : la préface du nouvel éditeur, qui fait l'histoire du livre et justifie les modifications qu'il lui a fait subir, sans jamais altérer le texte de l'auteur; une excellente notice sur ce dernier, par le P. Largent, de l'Oratoire, notice déjà remarquée dans la *Revue des questions historiques;* des *Notes inédites* du P. de Valroger sur M. Cousin, qui continuent et achèvent l'appréciation du maître commencée dans l'ouvrage; l'importante étude sur *Spinoza et la jeune école éclectique*, publiée dans le *Correspondant* de 1845; une *Leçon au collège de France en* 2547, spirituelle et judicieuse critique du mythisme de Strauss, ajoutée en 1847 à la fin d'une traduction de Tholuck, mais que tous les lecteurs des présentes *Études* seront ravis de lire et de relire à cette place; enfin et surtout un *Choix de pensées philosophiques et religieuses inédites*, qui pourraient, selon la pensée du pieux éditeur qui les a recueillies et coordonnées avec tant de soin et de succès, être intitulées : « Le P. de Valroger peint par lui-même. » Elles offrent, d'ailleurs, sur les rapports de l'enseignement philosophique et de la foi, du rationalisme et de la religion, soit naturelle, soit révélée, de la science, des sciences et de la philosophie, et sur la nécessité et les conditions de l'accord entre la science sacrée et les sciences profanes, beaucoup de données précises, solides, fécondes, également fermes et modérées. Je n'en détache qu'une, qui en montre bien l'esprit général, aussi scientifique que religieux : « A mesure qu'on cesse de croire à la révélation chrétienne, les révélateurs et les prophètes deviennent plus nombreux. Le doute méthodique et l'ironie socratique sont chaque jour plus nécessaires pour défendre la raison et la foi contre cette invasion d'illuminés hautains et fougueux. »

— M. Joseph Fabre a bien raison de dire, dans la courte préface de son *Histoire de la philosophie*, que son livre n'est pas un manuel, quoi-

qu'il en ait la brièveté. Il y manque la proportion et la méthode. Je comprends que l'auteur se soit promis, comme pour compléter l'enseignement scolaire, d'être succinct sur les points très-connus et d'accorder « une large place aux périodes de transition et d'enfantement. » Mais il ne me paraît pas qu'il ait sérieusement rempli ce programme difficile, quoiqu'il ait fait un livre où ne manquent ni l'intérêt ni le talent. Ce qui frappe le plus dans la lecture, très-attrayante (je l'avoue) de ce volume sur la philosophie de l'antiquité et du moyen âge, ce sont les préoccupations morales, politiques et sociales de l'auteur. Il raconte en courant, avec un très-mince souci du fait historique et des textes précis. Mais, à tout propos, ses prédilections lui font quitter les voies battues, et surtout l'engagent en des prédications passionnées, honnêtes d'intention sans doute, mais presque toujours sentant plus ou moins le fagot.

Dès les premières pages, par exemple, nous lisons une diatribe fougueuse contre ceux qui confondent l'histoire universelle avec un petit coin d'histoire particulière, allusion trop évidente à ce pauvre Bossuet qui n'avait lu ni Confucius ni les Védas. Mais qui donc, ô trop bouillant discoureur, qui donc a mis hors de l'histoire ces peuples longtemps inconnus qui vous tiennent au cœur? Qui a seulement insinué qu'ils fussent étrangers à la lumière morale qui éclaire tout homme venant en ce monde? Excessive et déplacée, cette tirade a d'ailleurs l'inconvénient de faire attendre une histoire approfondie, et nous n'avons ici, sur les Égyptiens, les Hébreux, les Perses, que des aperçus très-fugitifs et qui sont loin de suppléer à l'étendue par la précision et la sûreté. Les Indiens sont un peu mieux étudiés dans ces trois évolutions de leur pensée religieuse : les Védas, Brahma, le bouddhisme. M. Fabre n'est pas loin d'adorer Çakia-Mouni; quant à la philosophie proprement dite de l'Inde, avec ses diverses écoles révélées par Colebrooke, il n'en dit pas un mot! Évidemment le titre du livre est fautif. Nous avons une histoire, ou plutôt un tableau éloquent des idées morales et religieuses de l'humanité, et non pas une histoire de la philosophie. En Chine, Confucius et Mencius, ayant une tendance éxclusivement pratique, ont obtenu l'attention et les sympathies de l'auteur; mais en Grèce, la philosophie antisocratique est traitée à vol d'oiseau; Socrate lui-même est à peine indiqué; Platon et Aristote ont trois ou quatre pages chacun. M. Fabre dira qu'il s'agit « de systèmes très-connus. » Mais, hélas! c'est tout le contraire; et, parmi ses lecteurs, y compris ses anciens auditeurs de la faculté des lettres de Bordeaux et ses anciens élèves de divers collèges et lycées, et en dernier lieu du lycée de Louis-le-Grand, on peut parier que la plupart seraient beaucoup plus empêchés d'exposer la dialectique platonicienne ou la métaphysique du Lycée que la morale du Portique,

à laquelle M. Fabre ne craint pas d'accorder de si longues pages. Encore une fois, ces disproportions sont inconciliables avec l'ordre et l'unité de l'œuvre; mais elles s'expliquent toujours par des tendances et des idées personnelles. Pour l'auteur, « le stoïcisme représente le plus noble effort de la philosophie ancienne pour le gouvernement des âmes, » et il l'annonce d'avance comme devant reparaître avec Kant au point de vue culminant de la philosophie moderne (p. 251).

Le morceau le plus considérable, après l'étude sur le stoïcisme romain, c'est, non pas la philosophie alexandrine, qui est d'ailleurs exposée nettement dans son rôle actif plutôt que dans ses spéculations, mais le chapitre sur la philosophie chrétienne. Il y a là de chaudes effusions de sympathie pour l'Évangile et son divin héros, pour les grandes idées religieuses de l'Église primitive et de ses docteurs. Mais on y trouverait, dans des assertions ou des insinuations rapides qui échappent à toute discussion, quelques-uns des préjugés rationalistes sur l'origine du christianisme et sur les prétendues lacunes de la morale chrétienne. Platonisme originel de l'Église, absolutisme politique et ascétisme exagéré favorisés par les Pères, telles sont les taches principales de ce tableau, dont plusieurs traits sont d'ailleurs moins répréhensibles que beaucoup de détails jetés à tort et à travers, en façon d'allusion, dans les pages consacrées à l'antiquité païenne.

Dans la philosophie du moyen âge, malgré les allures peu scientifiques de la rédaction, M. Fabre a plus d'exactitude que tel auteur, moins suspect de fantaisie, M. Fouillée, par exemple. Beaucoup de parties sont bien senties et bien rendues, et, à travers maintes notes fausses ou suspectes, le ton général reste assez favorable aux scolastiques, aux grands mystiques du moyen âge, jusqu'à la conclusion exclusivement. Là se trouvent amassés, en deux pages, tous les préjugés, tous les malentendus, toutes les calomnies contre le gouvernement moral de l'Église à cette grande époque. L'or est rare et le fumier épais... La science est une espèce de sacrilège... La nature est maudite... La grâce d'en haut appelle l'arbitraire d'en bas... L'oppression, la misère et l'ignorance sont d'institution divine... Pour appuyer des sottises on commet des atrocités... La raison peut à peine lever la tête sous une pluie de sang et d'anathèmes. — On a une idée à peine de cette invective à fond contre l'inspiration religieuse du moyen âge. Au reste, ces préjugés percent en mille endroits du livre, même à propos de Bouddha ou de Confucius. D'autant mieux que l'auteur n'a pas de règle sûre pour gouverner sa pensée et que toute place à peu près lui paraît bonne pour décharger son cœur. En vérité, plus de méthode et moins de sentiment vaudraient mieux, même au seul point de vue de la composition et de l'ordre. C'est un

hors-d'œuvre risible, à propos des sophistes d'Athènes, qu'une longue sortie (122-124) contre les sophistes de toute couleur d'autres pays et en particulier du nôtre. A propos des impostures attribuées à Pythagore, il y a une tirade contre le mensonge bien intentionné (p. 108), qui n'existerait pas sans une réflexion saugrenue d'un manuel fort oublié de M. Charma. Ailleurs l'apostrophe du nom de Jeanne d'Arc est éliminée d'autorité, parce que l'héroïne était plébéienne, ce qui est une pure niaiserie, comme le savent tous les paléographes. Mais cette erreur est en-dehors de la philosophie. Sur son domaine propre, nous croyons M. Fabre plus solide, quoique la rapidité de sa rédaction et le peu de sévérité de sa méthode l'exposent à faire mal juger de sa science, réelle au fond. Ce qui ne peut guère être corrigé dans son livre, c'est cet esprit de libéralisme radical qui paraît à l'auteur l'essence même de la morale et qui, à nos yeux, en est très-réellement la négation absolue quoique inconsciente. — Au reste, si, contre notre habitude, nous avons beaucoup plus jugé qu'exposé dans cet examen, c'est un tort dont l'auteur est le premier responsable; nous lui avons emprunté, sans le vouloir, une partie de sa méthode. Mais nous espérons réparer ce défaut dans l'examen du volume qu'il doit publier très-prochainement pour compléter celui-ci, et qui traitera de la renaissance et de l'époque moderne.

— La scolastique n'est plus seulement objet de recherches curieuses et d'appréciations purement historiques; elle renaît. Que dis-je? elle a pris en quelques années un vaste développement, et, comme toute philosophie vivante, elle donne lieu (nous le verrons dans une prochaine étude) à des discussions, soit intérieures, soit extérieures. Ces dernières sont pourtant assez peu communes. Beaucoup d'écrivains paraissent ignorer, méconnaître, mépriser la nouvelle scolastique, bien qu'un peu d'attention suffise pour constater qu'elle a déjà en Espagne, en Italie, en Allemagne des représentants d'une haute valeur personnelle. Mais peu l'attaquent de front. Nous produirons cependant bientôt un adversaire déclaré de la théorie thomiste, de la connaissance sensible, M. l'abbé Duquesnoy. Voici un précurseur de ce maître, qui s'attaque, dans une thèse latine dont les intentions graves, conservatrices, religieuses, ne méritent que le respect, à la *doctrine de saint Thomas sur l'origine des idées*. D'après le titre même de son travail, M. Delaunay combat cette théorie, en la prenant soit dans le saint docteur lui-même, soit dans le plus connu de ses vulgarisateurs contemporains, le P. Liberatore. Mais, à la lecture, on ne retrouve guère plus que des citations de saint Thomas. La vérité est que le critique est remonté de son mieux à la source, mais qu'il a pourtant suivi en tout comme guide le respectable auteur du traité de la connaissance intellectuelle. C'est déjà fâcheux; car, enfin, quelque con-

fiance que mérite ce savant interprète de saint Thomas, certains thomistes contemporains d'un grand mérite lui reprochent d'avoir altéré la théorie scolastique de l'origine des idées sur tel point essentiel. Quoi qu'il en soit, M. Delaunay lui-même ne satisfera, je crois, ni dans son exposition les vrais connaisseurs en scolastique, ni dans sa discussion les esprits vraiment larges et impartiaux. La plus grande partie de sa thèse attaque les préliminaires métaphysiques de la théorie : pourquoi, dit-il, partir de données ontologiques dans une question de science expérimentale ? Ici, M. Delaunay peut abonder dans son sens; la scolastique ne perdra pas pour cela la partie. C'est affaire de substituer l'analyse à la synthèse. L'aristotélisme ne passe pas pour tellement opposé à l'expérience qu'il doive redouter cette épreuve; et beaucoup de thomistes de ma connaissance partiront, juste comme M. Delaunay, de la conscience et des faits intérieurs pour arriver à cette ontologie qui lui répugne. Mais ce sont surtout ses paragraphes, les seuls essentiels, sur les opérations intellectuelles et sur la formation des universaux (10, 11, 12), qui sont loin de représenter complétement les théories de saint Thomas. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'auteur, rejetant l'ontologisme et sans doute les idées actuelles innées, ne peut guère enseigner, quoi qu'il pense, qu'une théorie de la connaissance à peu près identique au fond à celle des scolastiques. Pour peu même qu'il admette, avec le commun des professeurs de ce temps, que l'expérience est la loi de la raison, voilà cette doctrine des idées rationnelles obtenues par l'abstraction, doctrine qui lui paraît si peu logique dans saint Thomas, la voilà devenue la sienne. Car il dira, sans doute, que la raison dégage l'élément rationnel des données expérimentales dans lesquelles il est primitivement enveloppé; et un thomiste dira que l'intellect agent dégage l'universel des fantômes ou des éléments sensibles et par cette abstraction le rend intelligible. Il est vrai qu'on pourra demander au thomiste en quoi consiste précisément cette force propre à l'intellect agent d'*illuminer les fantômes,* de faire du sensible l'intelligible, et je ne garantis pas que sa réponse soit parfaitement claire. Mais, ô psychologues de routine, rhabilleurs de manuels universitaires, ne voyez-vous pas que cette question se pose aussi devant vous et que vous n'y répondez rien ?

— Si M. Delaunay est un adversaire de l'idéologie transmise, Mgr Ferré en est l'admirateur le plus prononcé. De plus, tandis que le professeur français s'en tient trop aux surfaces, le prélat piémontais va au fond, complète même par des rapprochements ingénieux et des raisonnements subsidiaires, les parties flottantes ou douteuses de la doctrine. Mais c'est ici que l'ami de saint Thomas a mécontenté, plus qu'un adversaire déclaré n'aurait pu le faire, les partisans de la

théorie thomiste. Tranchons le mot, Mgr Ferré leur a paru défigurer gravement cette théorie, ou plutôt y substituer une théorie absolument différente, en aggravant ses torts par des finesses de commentateur qui font souvent dire à saint Thomas le contraire de sa pensée. Mgr Ferré, en effet, est rosminien pur. Sa théorie de la connaissance consiste à professer avec le philosophe de Rovereto qu'une seule idée innée, celle de l'être possible, s'unissant à l'expérience, suffit à expliquer l'origine de toutes nos connaissances. Il est certain que ce n'est pas là la théorie scolastique. Mgr Ferré ne peut guère avoir de doute sur ce point; mais il peut croire avec son maître que cette théorie sauve toutes les parties constitutives de l'idéologie thomiste en la complétant sur le point le plus central. Voici comme parle sur cette question un des meilleurs thomistes de notre siècle : « Rosmini enseigne que l'*illumination des images sensibles*, admise par saint Thomas, consiste en ce que l'intellect agent applique et accommode l'idée de l'être possible, qui lui est innée, à ces représentations de l'imagination, et les rend ainsi universelles et actuellement intelligibles. Cette explication est *ingénieuse assurément*, mais elle est gratuite, s'appuyant sur l'hypothèse, *rejetée par saint Thomas*, de l'idée innée de l'être possible. » Ce dernier point nous paraît incontestsble. Mgr Ferré pouvait plaider pour Rosmini, modifiant et complétant la théorie thomiste. Il a préféré faire dire de force à saint Thomas ce que dit Rosmini lui-même, sans nommer seulement ce dernier. Le procédé n'était ni légitime ni prudent. Un critique anonyme très-compétent (Mgr Sauvé?) a relevé, dans la *Revue des sciences, ecclésiastiques* de février 1877 de nombreuses altérations de la pensée de saint Thomas dans l'exposition du savant évêque de Casale-Monferrato ; il est difficile de ne pas lui donner raison sur la plupart des points. Mais on pourra le trouver un peu trop rigoureux pour l'illustre Rosmini, dont les ouvrages philosophiques restent à l'abri de toute censure doctrinale, comme le rappellent, à l'encontre d'attaques injustes et injurieuses, diverses pièces romaines officielles qui ont été annexées au travail de Mgr Ferré, dans cette traduction française inspirée par le supérieur des Pères rosminiens de Londres.

— Pierre Gassendi fut appelé de son temps le plus savant des philosophes et le plus philosophe des savants. La postérité ne lui a conservé tout au plus que la première moitié de cette qualification trop flatteuse. Mais c'est assez, avec le rôle important qu'a joué le doyen de Digne dans le mouvement littéraire et scientifique de son époque, pour intéresser tous les esprits curieux aux événements de sa vie. On aurait pu croire que cette vie était surabondamment connue par les nombreuses notices consacrées autrefois et de nos jours encore à l'auteur du *Syntagma philosophiæ epicureæ*, et surtout par l'ouvrage assez

considérable du P. Bougerel (*Vie de Pierre Gassendi.* Paris, 1737). Mais voici des documents très-neufs et très-instructifs qui ajoutent par eux-mêmes à ce qu'on savait du philosophe provençal, et qui sont encore enrichis d'un commentaire plus long que le texte, sans renfermer pourtant rien d'utile, par le plus infatigable et le plus érudit des chercheurs contemporains; nous avons nommé notre excellent collaborateur M. Tamizey de Larroque. Il a raison de croire et d'affirmer que M. Cousin, s'il avait eu la bonne fortune de mettre la main sur ce recueil, aux manuscrits de la Bibliothèque nationale, « aurait été ravi de la longue et curieuse lettre autographe adressée (par Gassendi) aux consuls de Digne, le 29 mars 1650, et surtout des notes sur la vie de l'éminent critique rédigées, sous la forme d'un journal, par quelqu'un qui l'avait parfaitement connu, puisque c'était un de ses meilleurs amis, son secrétaire Antoine de la Poterie, dont le travail, transcrit et sur certains points retouché par un neveu de Gassendi, acquiert ainsi toute l'autorité d'un mémorial de famille. » Ce journal, en effet, dont on ne séparera pas les notes plantureuses de l'éditeur, nous fait parcourir, avec des détails familiers et naïfs, mais d'autant plus précieux, toute la carrière de Gassendi; et, dans ses dernières pages sur sa « piété, sa façon d'étudier, sa façon d'observer, particularités diverses, » il restitue et remet dans son vrai jour cette bonne et vénérable figure du savant, qui fut malheureusement pur sensualiste en philosophie, ce que l'éditeur de ces documents paraît à tort mettre en doute (p. 4), mais en même temps homme admirable dans tout le cours de sa vie par sa foi et ses vertus chrétiennes et sacerdotales. M. Th.-Henri Martin l'a bien jugé en deux lignes : « Philosophe médiocre, mais honnête et calomnié, chrétien sincère, excellent prêtre et savant distingué (*Galilée*, p. 249). » M. Tamizey de Larroque, par cette publication érudite et curieuse, aura apporté une excellente contribution, non à la philosophie gassendiste, mais à la biographie de Gassendi.

— C'est, au contraire, au seul point de vue de l'histoire des idées de Spinoza que l'on consultera le petit livre publié par M. Paul Janet avec cet avant-titre : *Supplément aux œuvres de Spinoza.* Assurément la métaphysique et la morale n'ont rien à gagner à ces pages sur *Dieu, l'homme et sa béatitude*, dont le plus clair est passé dans l'*Éthique* avec plus de clarté et de précision et avec des développements nouveaux. Mais il est curieux, pour ceux qui s'occupent de l'histoire des systèmes et particulièrement du travail d'élaboration qui en précède l'éclosion définitive, d'étudier le spinozisme dans sa première forme. Or, c'est précisément cette forme que nous offre l'opuscule traduit en français pour la première fois.

L'édition princeps du texte hollandais, avec une médiocre traduction latine, a paru à Amsterdam (Fr. Mueller), en 1862, et une

édition plus correcte, d'après un autre manuscrit, dans la même ville en 1869. Depuis, l'ouvrage a donné lieu à beaucoup de discussions critiques dont il résulte : 1° qu'il est bien de Spinoza lui-même, qui l'a composé en latin et dont le texte est perdu ; 2° que les notes qui l'accomgnent peuvent être, quelques-unes du moins, d'une autre main, et d'une main chrétienne ; 3° que cette ébauche du système métaphysique de Spinoza n'est pas postérieure, et probablement est antérieure à l'année 1661.

Pour l'analyse de ce traité, nous renvoyons à l'introduction très-soignée et très-judicieuse du traducteur français. Il suffira de remarquer ici : que, dans cette première conception de son système, Spinoza ne part pas de la définition cartésienne de la substance, mais des preuves de l'existence de Dieu et, avant tout, de l'argument *a priori* de saint Anselme ;

Qu'en établissant déjà sa distinction célèbre entre la nature naturante et la nature naturée, le philosophe sauve encore un peu mieux que dans l'*Éthique* l'intelligence divine accompagnée de conscience, puisqu'il en fait le moyen d'une félicité parfaite ;

Qu'enfin, la théorie des passions est ici empruntée à Descartes, et part de l'*admiration*, tandis que plus tard Spinoza se fit, comme on sait, une théorie différente dont le *désir* est le premier élément.

Le traducteur ne s'est pas occupé de réfuter le spinozisme ; toutefois, il a marqué très-judicieusement le caractère purement hypothétique des propositions sur l'essence de Dieu, qui sont le fondement de la doctrine de Spinoza sous sa première forme (p. XIV). Ses rares annotations sont purement exégétiques. Il a, du reste, rendu très-lisible le traité parfois assez informe du juif d'Amsterdam, où l'on passe, un peu brusquement, de démonstrations subtiles à des pages plus littéraires, par exemple à deux dialogues, l'un entre des êtres de raison, l'autre entre des personnages fictifs sur les principes de la théodicée (p. 19-28). La conclusion (p. 125) montre que cet écrit avait un caractère confidentiel et ésotérique, la prudence obligeant l'auteur de prendre pour lui-même et à recommander à ses disciples de grandes précautions dans la manifestation de ces idées subversives de toute religion. Au seul point de vue de l'intérêt littéraire, rien n'empêche d'adopter le jugement final de M. Janet sur le *De Deo et homine :* « ... L'ouvrage est intéressant, puisqu'il nous montre le premier degré d'où Spinoza est parti pour s'élever jusqu'à l'*Éthique*. Le fond de la pensée est le même ; mais le développement n'est encore qu'ébauché. On y trouve à la fois richesse et diffusion : ce sont les premières lignes d'un grand tableau. Ce travail ne nous apprendra rien de nouveau sur la philosophie de Spinoza ; mais il nous instruira utilement sur l'histoire

de son génie. » A ce titre, il prendra sa place, avec l'excellente introduction de M. Janet, à côté de l'édition française des œuvres de Spinoza avec l'excellente introduction de M. Em. Saisset, dans ces bibliothèques philosophiques où doivent se trouver non-seulement les trésors de la vraie sagesse recommandés à tous les esprits studieux, mais encore les mélanges suspects et les poisons mortels, utiles à ceux qu'une vocation spéciale oblige à étudier les lois et l'histoire de l'erreur.

— M. l'abbé Duquesnoy, dont j'ai eu l'occasion de signaler tout à l'heure la thèse française contre la théorie thomiste de la connaissance sensible, a publié en même temps une thèse latine d'un intérêt moins actuel, mais d'un mérite sérieux, sur la *Théodicée de Kant déduite de la loi morale.* Ce travail se fait remarquer d'abord par un style latin d'une pureté *relative* et d'une clarté *absolue*, également rares dans les publications de ce genre. Le latin manié par l'auteur a gardé sa saveur propre, son allure synthétique, et cependant il a toute la netteté, toute la précision du français de Condillac ou de La Romiguière. C'est dire que la composition de M. Duquesnoy brille elle-même par la méthode et par l'ordre le plus lumineux. L'objet de cette thèse est de bien définir et de juger la théodicée kantienne. Tout le monde sait que le philosophe de Kœnigsberg a voulu relever dans la *Critique de la raison pratique*, la théologie naturelle abattue dans la *Critique de la raison pure.* Mais le scepticisme de l'une est-il éliminé par le dogmatisme de l'autre ? C'est ce que l'on n'ose communément décider. Après l'enquête minutieuse à laquelle se livre M. Duquesnoy, il paraît évident que Kant pouvait dire, à la fin comme au début de sa carrière, la phrase de Protagoras : *De Diis neque ut sint neque ut non sint habeo dicere.* La pensée de Kant est poursuivie dans les évolutions de ses écrits successifs, et la portée *purement pratique* du seul argument qu'il admette pour démontrer l'existence et les attributs de Dieu ne suffit, ni dans la vérité des choses, ni dans l'intention même de l'auteur à exclure l'inguérissable scepticisme religieux de sa première critique, toujours maintenue par le philosophe prussien. Il est difficile de ne pas donner raison dans cette polémique à M. Duquesnoy, d'autant mieux que le criticisme actuel paraît avoir interprété dans ce sens la pensée de son maître. Ce n'est pas que sur quelques points de détail on ne pût défendre Kant ; par exemple, quand il donne surtout une valeur *personnelle* à l'argument moral, il a saisi, en grand moraliste qu'il était, l'importance de la préparation vertueuse, la part de la volonté dans le procédé de la raison s'élevant à Dieu. Sur la doctrine que M. Duquesnoy a jugé à propos de mêler à la discussion, nous aurions d'autres réserves à faire. Qu'il rejette tel et tel argument métaphysique de l'existence de Dieu, c'est son droit et nous sommes

heureux de nous rencontrer avec lui. Mais qu'il réduise toute démonstration divine à trois propositions essentielles dont la seconde a bien l'air de ne s'appuyer que sur une prétendue tendance naturelle de l'esprit constatée par M. Ad. Garnier (le plus faible métaphysicien de son école, et pour lequel l'auteur professe une admiration très-exagérée), c'est ce qui nous paraît faire tache dans un si estimable travail.

— L'étude de M. Ferraz *Sur la philosophie en France au dix-neuvième siècle* est loin d'embrasser toute l'étendue de ce grand sujet. Le sous-titre le réduit à trois systèmes : *le socialisme, le naturalisme et le positivisme*, dont l'ensemble constituerait à peine le tiers d'une histoire de la philosophie française contemporaine, comme l'auteur lui-même la comprend. En effet, dans son introduction, à côté de cette école matérialiste qui poursuit la réhabilitation de la chair, et qui, par ses tendances, se rattache si bien au dix-huitième siècle dont elle veut pourtant se détacher, M. Ferraz montre deux autres grandes écoles : le traditionalisme, représenté à divers degrés par J. de Maistre, Bonald et La Mennais ; le rationalisme, qui remplace par des analyses plus sévères et plus profondes l'analyse empirique de Condillac et des idéologues, et qui, parti de Maine de Biran et de Cousin, se poursuit jusqu'aux travaux, également remarquables avec des « tendances différentes, » de MM. Ravaisson, Janet et Vacherot. « Nous voudrions, dit M. Ferraz, pouvoir écrire en détail l'histoire de ces trois écoles... Mais comme nous ne savons pas si nous réaliserons jamais une aussi grande entreprise, nous offrons, en attendant, au public, un essai sur l'école socialiste qui peut se lire à part et qui constitue une œuvre indépendante (p. XVII). » Nous l'avons lue, en effet, avec intérêt, et nous croyons que les amis de la philosophie et de l'histoire littéraire remercieront, comme nous, le savant professeur de Lyon de cette contribution à l'étude des écoles qui ont exercé tour à tour leur influence sur les esprits et sur les faits, à notre époque, dans notre patrie. Nous le félicitons aussi d'avoir établi un lien sérieux, une certaine unité entre les études qui remplissent ce volume. Toutefois, il y avait peut-être quelque chose de mieux à faire à cet égard. Le saint-simonisme a des liens étroits avec le sensualisme, mais il s'en distingue aussi pourtant, et Gall et Broussais appartiennent à une tout autre province du domaine philosophique. Pour faire une œuvre vraiment une et bien liée, il nous semble que M. Ferraz devait ou s'en tenir aux systèmes socialistes, ou embrasser en son entier l'école sensiste du dix-neuvième siècle, depuis Volney et Tracy jusqu'à M. Littré.

Quoi qu'il en soit de cette critique, relative à la disposition de l'œuvre et non à son fond, M. Ferraz étudie dans ce volume sept écoles plus ou moins importantes, dans autant de chapitres, divisés au

besoin en sections et paragraphes munis de sommaires qui ne sont pas à dédaigner dans la lecture de pages si sérieuses. Sur chacune de ces écoles, il fournit, avec assez de détails, les notions historiques, biographiques, bibliographiques utiles, ce qui ajoute toujours à l'intérêt, tout en éclairant plus d'une fois l'exposition. Il analyse soigneusement les doctrines et les critiques, avec une extrême modération, mais sans se refuser les développements utiles pour la défense de ce qui lui paraît la vérité. Il juge aussi les hommes, mais avec une facilité constante à trouver quelque sujet de louange dans ces maîtres d'erreur qui l'ont seuls occupé dans ce long travail. Maîtres d'erreur, en effet, que Saint-Simon et les saints-simoniens (ch. I) ; Ch. Fourier avec son *attraction passionnelle* (ch. II) ; Cabet et son *communisme icarien* (III) ; Pierre Leroux et Jean Reynaud, que M. Ferraz unit sous le titre de *semi-saint-simonisme* (IV) ; Gall et Broussais, qui sont rangés sous le nom, peut-être mal choisi, de *naturalisme* (V) ; Auguste Comte ou le positivisme (VI) ; enfin Proudhon ou le socialisme semi-rationaliste (VII) : dénomination, pour le dire en passant, assez malheureuse ; car M. Ferraz a voulu dire sans doute que Proudhon avait au moins un principe rationnel qu'il établit fort incomplétement, celui du respect de la liberté, mais c'est ce que le mot *semi-rationaliste* ne fait guère entendre.

Nous ne dirons rien des études sur Saint-Simon, Fourier, Cabet, Pierre Leroux, qui nous ont fait revenir avec agrément et utilité sur des sujets si bien vulgarisés, il y a tantôt trente ans, par M. Louis Reybaud et d'autres écrivains, préoccupés de politique, il est vrai, plus que de philosophie. A propos de Jean Reynaud, il est permis de regretter qu'en rejetant les arguments trop poétiques de l'auteur de *Terre et Ciel*, le savant professeur ne soit pas toujours assez explicite sur le fond même de la doctrine, par exemple, sur la prétendue infinité de l'univers dans le temps et dans l'espace, et aussi qu'il ait l'air de reprocher une excessive sévérité à l'éminent adversaire de Jean Reynaud, M. Th.-Henri Martin, de Rennes (p. 236). En se plaçant « au point de vue de la stricte orthodoxie, » ce dernier était d'autant plus dans son droit et dans son devoir, que Jean Reynaud (M. Ferraz l'a-t-il oublié ?) se prétendait l'interprète fidèle de la doctrine chrétienne. Cette réserve essentielle peut bien modifier le jugement final d'un lecteur sérieux et l'empêcher de souscrire à ces phrases indulgentes de M. Ferraz sur l'œuvre étrange de Jean Reynaud : « Si son livre nous arrivait en droite ligne de l'Inde ou de la Grèce, ou même simplement de l'Allemagne, nous n'hésiterions pas à lui faire bon accueil et à rendre justice aux idées ingénieuses, ainsi qu'aux généreux sentiments qu'il contient. Nous ne devons pas, à ce qu'il me semble, être plus sévère pour lui parce qu'il est né à notre époque et

dans notre pays. » — Sur le docteur Gall, M. Ferraz, sans repousser absolument l'opinion de beaucoup de phrénologistes et même de spiritualistes non suspects, comme M. Janet, qui ne le croient ni matérialiste, ni fataliste, montre que l'auteur des *Fonctions du cerveau* a surabondamment prêté le flanc à ce double reproche. Quant à Broussais, son matérialisme formel et raisonné donne lieu au critique de rappeler, avec une insistance dont nous le remercions, les arguments pour la spiritualité de l'âme empruntés à l'identité, à l'unité, à la causalité consciente du moi (p. 295-304).— L'étude sur Comte et le positivisme est peut-être la plus nette et la plus intéressante du volume. Des remarques judicieuses, démêlant une part de vérité à travers l'exagération et l'absurde, aident à juger la théorie des trois états (empruntée à Saint-Simon et à Turgot), la classification des sciences, la physiologie cérébrale, la sociologie de Comte. Un examen non moins attentif et qui fait admirer l'imperturbable sang-froid du critique en face de vraies folies, est consacré au *positivisme mystique*, où M. Littré n'a pas voulu suivre Aug. Comte, mais qui est toujours la *foi* d'un groupe assez nombreux en Angleterre et en France. — Nous pouvons également recommander, particulièrement aux personnes qui regrettent l'absence de l'article *Proudhon* dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, le dernier chapitre du livre de M. Ferraz, où l'économie antinomique, l'anarchie, l'antithéisme, la morale indépendante sont l'objet de bonnes réflexions. Partout, en un mot, fidélité louable aux doctrines spiritualistes, mais parfois défaut de fermeté et de décision, qui se reflète jusque sur la forme un peu lâche du style.

— Au contraire, rien n'est écrit avec plus de vigueur, de précision et de netteté que le petit livre où M. Paul Janet a, pour ainsi dire, refait le premier chapitre de l'ouvrage que nous venons d'examiner. Rencontre fortuite d'ailleurs : chacun des auteurs a travaillé de son côté, presque en même temps, et M. Ferraz n'a pu que citer en note le premier article publié sur Saint-Simon, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril, par son éminent collègue de la Sorbonne. De la *Revue* il était naturel que le travail de M. Janet passât chez le libraire, sous forme de volume. *Saint-Simon et le saint-simonisme* reproduit, ou peu s'en faut, dans le même ordre, les principales divisions du chapitre correspondant de M. Ferraz. Avant d'être un article et un livre, l'exposition du professeur de Paris, comme celle du professeur de Lyon, a été un cours, mais non un cours de faculté : il a été professé à l'École des sciences politiques, fondée, en 1871, par M. Em. Boutmy. M. Janet, appelé à y faire « un cours sur les grandes théories sociales de notre époque, en d'autres termes sur l'histoire du socialisme (p. 6), » consacra trois années (1872-1874) à cet enseignement, qui lui agréait fort. Car, dit-il lui-même, « nous étions, sinon préparé, du moins na-

turellement amené à ce sujet, d'une part, par nos études antérieures sur l'histoire des théories politiques, de l'autre, par l'enquête que nous nous étions proposé de faire sur toutes les grandes écoles contemporaines. (Nouvelle rencontre avec M. Ferraz !) Enfin, ayant vu par nous-même, en 1848, le naufrage de ces célèbres utopies, nous étions bien aise de nous en faire une idée fidèle : ce qui, disons-le, n'est pas toujours le fait de ceux qui en parlent. » C'est pour cela, sans doute, sans compter d'autres motifs, que peu de professeurs savent intéresser l'auditeur ou le lecteur à leurs expositions aussi bien que M. Janet a su le faire dans ce livre, qui ne représente qu'une année d'enseignement sur trois. Qu'il nous soit permis, à ce sujet, d'espérer la publication des deux autres fractions de cette histoire complète du socialisme, à laquelle M. Janet voudra sans doute attacher son nom.

Ce travail, quoique fort court, embrasse deux livres : un sur Saint-Simon lui-même, si oublié, si effacé par ses disciples et surtout par Enfantin ; un autre sur l'école saint-simonienne. Dans le premier, qui aurait été bien difficile à faire sans la publication récente des œuvres volumineuses de l'inventeur du socialisme industriel, M. Janet étudie avec une finesse judicieuse l'esprit général du socialisme de Saint-Simon, analyse ses trois plans successifs d'organisation sociale, poursuit avec une patience et une clarté constante les variations de son industrialisme et de sa religion, et termine par un portrait dont voici les dernières lignes : « Utopiste et positif à la fois, un pied dans la réalité, l'autre dans la chimère, comptant sur Louis XVIII et M. Laffitte pour en faire les apôtres d'un nouveau christianisme ; homme d'esprit, d'ailleurs, quand il lui plaisait, ce qui donne à penser qu'il a pu quelquefois se moquer du monde ; médiocre écrivain, pauvre philosophe, savant frelaté, apprenti économiste, historien par cette occasion, amateur en tout, et avec cela ayant entraîné l'espèce humaine dans une voie nouvelle ; type étrange, supérieur même dans sa bassesse, et qui ne pourrait être peint dans toute sa vérité que par un autre Saint-Simon (p. 72). »

Le second livre n'a garde de faire double emploi avec le premier. L'école saint-simonienne est loin d'avoir exactement reproduit les idées de son fondateur ; elle l'a dépassé de beaucoup sur trois points qui sont, dit très-bien, M. Janet, les bases essentielles de toute société : la propriété, la religion, la famille. Dans autant de chapitres, toujours brillants d'ordre et de clarté, l'auteur nous montre cette secte aventureuse cherchant la destruction du prolétariat dans un vaste système communiste, la rénovation religieuse dans une sorte de panthéisme stoïcien et dans la morale de la réhabilitation de la chair, enfin la solution du problème de l'amour dans les plus honteuses et les plus ridicules utopies. Aussi, après avoir exposé à peu près cons-

tamment sans critiquer *ex professo*, M. Janet n'a-t-il pas à craindre de trouver dans un seul lecteur sérieux la moindre opposition à ce jugement sommaire touchant les saint-simoniens, qui termine son livre : « Il est à regretter que, de leur système, il soit resté si peu d'idées pratiques, quoi qu'il fussent personnellement doués à un haut degré de facultés pratiques. Il faut regretter qu'ils aient poussé l'opinion démocratique dans un sens où elle n'avait que trop de penchant, à savoir l'absorption de l'individu par l'État. Ils ont eu par là leur part de responsabilité dans l'établissement de l'Empire avec lequel ils ont, en général, trop complaisamment sympathisé, mais surtout on reprochera à cette école, et en particulier à son dernier chef, qu'elle appelait le Père, de s'être laissé glisser sur la pente dangereuse d'une des doctrines les plus énervantes et les plus honteuses, le mysticisme sensuel et voluptueux (p. 151). »

Le rationalisme de l'éloquent professeur se laisse soupçonner çà et là dans quelques mots suspects touchant l'Église ou ses institutions; mais il n'y a pas d'attaque directe, et, somme toute, nous pouvons louer et recommander cette lumineuse exposition du premier système socialiste de notre siècle. On a vu qu'à la différence de M. Ferraz, M. Janet ne discute, ne réfute pas; mais il a su presque toujours souffler aux faits qu'il laisse parler le langage le plus propre à les faire bien juger. Il raconte aussi beaucoup moins que M. Ferraz; mais cette lacune est en partie comblée par le premier des deux appendices qui complètent ce petit volume : *Notice biographique sur Saint-Simon* (p. 155-164). Le second est une *Notice bibliographique* fort utile pour les nombreux lecteurs qui n'aborderont jamais les quarante volumes des *Œuvres* (incomplètes) *de Saint-Simon et d'Enfantin*, publiées par feu Laurent de l'Ardèche.

—Il a paru, l'an dernier, un cours de philosophie en quatre volumes, œuvre posthume d'un prêtre d'Albi, curieuse par ce singulier anachromisme d'une réfutation minutieuse de Cousin et d'une pure et simple réédition de l'empirisme de La Romiguière en 1877. Or, l'auteur de cet ouvrage, à plusieurs égards estimable, avait été en correspondance avec le célèbre professeur que je viens de nommer. Son éditeur et exécuteur testamentaire a communiqué à M. Compayré, professeur à la faculté de Toulouse, les quelques lettres de La Romiguière à l'abbé Roques; et M. Compayré les a étudiées avec d'autant plus d'intérêt que le recueil des manuscrits et de la correspondance de ce philosophe, longtemps promis aux nombreux admirateurs de son talent d'analyste et d'écrivain, est destiné, par la volonté suprême du dernier possesseur, à être brûlé. Il ne faut pas exagérer pour cela l'importance des révélations qu'ont apportées les lettres de La Romiguière. Traits de caractère, qui font aimer l'homme modeste, affec-

tueux, complaisant; mêmes détails de discussion, qui portent habituellement sur des points secondaires plutôt que sur les hautes parties de la doctrine (on remarquera pourtant l'opposition absolue du maître à ce qu'on a nommé depuis *morale indépendante* (p. 13) : c'est ce que M. Compayré expose agréablement, sans la moindre illusion d'éditeur, dans ses deux premiers paragraphes. Un troisième, bon à consulter pour quelques points de la biographie et surtout de la bibliographie de La Romiguière, roule sur la correspondance épistolaire qui dura de longues années entre ce bon abbé Roques et un autre admirateur du maître, feu M. Chabrier, le même qui, pour des raisons restées inconnues, a voué au feu le trésor si longtemps choyé des œuvres inédites de son idole, ce n'est pas trop dire : car si le culte de l'abbé Roques pour La Romiguière fut excessif, celui de Chabrier dépassa toutes les limites. En rapporteur sympathique et respectueux, M. Compayré se contente de sourire discrètement de ces exagérations d'un sentiment louable dans de si zélés serviteurs de la science. Son petit mémoire intéresse même, surtout par cette singularité d'un excellent prêtre s'adressant avec une confiance absolue à un homme qui paraissait bien avoir oublié qu'il avait lui-même dit la messe, — une seule fois, il est vrai, au collège de l'Esquille, et un témoin oculaire atteste « qu'il eut toutes les peines du monde de s'en tirer. » — C'est au *prêtre* que La Romiguière citait un texte de saint Paul, un peu défiguré dans ce mémoire où le nom d'*Appelle* a été substitué à celui d'*Apollon* (p. 10, cf. I Cor., I, 12). M. Compayré n'a pas jugé à propos de toucher à cette particularité délicate; sa notice n'en est pas moins un excellent complément de tout ce que nous avons déjà sur La Romiguière : petits discours de Cousin, notices d'A. Marrast et de Daunou, mémoires de Saphary et de Mallet, surtout étude très-curieuse de M. Paul Janet dans la *Liberté de penser* de 1848, et fragments épistolaires publiés, il y a quelques années, si j'ai bonne mémoire, par M. Gatien-Arnoult dans la *Revue de Toulouse*.

— Un livre important, dont M. Compayré a publié une excellente traduction française, nous a déjà fourni l'occasion d'indiquer les travaux considérables par lesquels l'école anglaise contemporaine a prétendu enrichir et renouveler la logique. Dans un résumé substantiel et rapide, un autre professeur de faculté, M. L. Liard, nous présente sous le même coup d'œil ces travaux dont on ne peut nier l'intérêt et la nouveauté. — Les deux premiers chapitres des *Logiciens anglais contemporains* sont consacrés aux études qui ont eu pour objet la logique inductive, soit en elle-même, soit comparée au syllogisme. Le nom de Stuart Mill domine ici sans contestation. Herschell, plutôt savant que dialecticien, avait déjà déterminé, avec une remarquable précision analytique, les conditions normales des groupes requis

pour l'application du raisonnement inductif; Whewell avait défini et analysé l'induction elle-même et décrit les diverses méthodes qui permettent souvent de lui donner une expression numérique. Mais Stuart Mill, creusant plus profondément le même sujet, a dressé une vaste législation inductive, qu'on peut apprécier favorablement sans accepter l'empirisme exclusif qui gâte toute la logique et en particulier l'idée du syllogisme dans cet auteur, ainsi que dans son continuateur, à ce point de vue, M. Herbert Spencer. — Le reste de ce petit volume est rempli par les travaux des logiciens anglais relatifs à la logique formelle ou déductive. C'est ici que les maîtres trop sévères ou trop indulgents, qui supprimaient si volontiers le syllogisme, ou du moins ses modes et ses figures, sont loin de leur compte. Loin d'être un système trop vaste et trop lourd pour l'esprit humain, il va se trouver que l'*Organon* d'Aristote requiert des suppléments fort considérables; et, après les cercles d'Euler et la rose syllogistique du P. Gratry, nous aurons les équations de Boole et les claviers mécaniques de Stanley Jevons. Il est inutile d'énumérer ici tout cela : les hommes spéciaux consulteront l'exposition très-compétente de M. Liard. On nous permettra seulement une remarque en passant. Le premier révolutionnaire du syllogisme est Hamilton, qui a plus que triplé le nombre des modes admis. On a trouvé un antécédent à sa théorie dans une page de Bentham. Mais, au fond, il faut aller plus loin : la quantité de l'attribut avait été considérée avant ces philosophes, et l'on savait bien que dans toute proposition affirmative où l'attribut est exclusivement propre au sujet, cet attribut est un terme universel, de sorte que certains modes rejetés comme inutiles par eux-mêmes deviennent utiles dans ces cas particuliers. Hamilton s'est donné la peine d'étudier ces cas en détail, et il a eu le mérite d'en tirer un supplément, plus curieux qu'utile, mais certes digne d'attention, à la logique d'Aristote. Il faut en dire autant des recherches simplificatives du mathématicien Morgan sur le mécanisme de la proposition et du syllogisme. Quant à l'algèbre logique de Boole, qui a au moins le défaut de briser le moule naturel et ordinaire du raisonnement déductif; quant à la machine logique de M. Stanley Jevons, qui a au moins le mérite d'une invention ingénieuse, il ne peut s'agir ici ni de les juger, ni seulement de les exposer. M. Liard s'est acquitté fort bien de ce dernier soin, non sans le secours de M. Jevons lui-même, à qui est dédié son travail; mais il n'a pas voulu mettre de critique dans ce petit livre, qui mérite de prendre place, dans les collections d'histoire de la philosophie, à côté du travail de M. de Rémusat sur la philosophie anglaise et du livre spécial de M. Th. Ribot sur la psychologie anglaise contemporaine.

LÉONCE COUTURE.

THÉOLOGIE

La sainte Bible, *texte de la Vulgate, traduction française et commentaires.* — *Les Juges et Ruth,* introduction critique et commentaires, par M. l'abbé Clair, traduction française par M. l'abbé Bayle. Paris, Lethielleux, 1878, 182 p. — Prix : 3 fr. 60.

L'éditeur Lethielleux poursuit avec persévérance la difficile tâche commencée, il y a quelques années, d'une manière si brillante par M. l'abbé Drach. Un nouveau commentaire biblique s'ajoute à ceux qui ont déjà été publiés. Il est dû au savant abbé Clair qui, après avoir interprété le livre de Josué, étudie celui des Juges et le livre de Ruth.

Le livre des Juges raconte l'histoire des Israélites depuis la mort de Josué jusqu'au prophète Samuel. Il en est peu qui aient exercé davantage la sagacité des exégètes. Il embrasse une période de 300 années environ, durant lesquelles le peuple hébreu continue la lutte contre les Chananéens, et tantôt remporte la victoire, tantôt essuie de grandes défaites, selon qu'il est fidèle ou infidèle à la loi de Dieu. M. Clair expose d'abord le but et le sujet du livre ; il en défend ensuite l'authenticité, l'intégrité et la véracité; il résout enfin les principales difficultés proposées par les incrédules. On trouvera, dans ces pages, le résumé consciencieux des travaux modernes, sur la chronologie des Israélites durant cette longue période. Peut-être n'adoptera-t-on aucun des systèmes qui y sont énumérés : du moins on restera convaincu que les objections des rationalistes sur ce sujet ne subsistent pas devant une étude approfondie. M. Clair a écrit quelques excellentes pages sur l'histoire de Gédéon, celle de Jephté et celle de Samson. Ces trois épisodes forment une partie considérable du livre des Juges; le merveilleux s'y trouve tellement mêlé aux faits humains, que plusieurs s'en étonnent et que les Allemands prétendent voir, en ces récits historiques, des mythes évidents. Notre auteur est loin de nier l'élément divin et l'intervention surnaturelle; cependant, toutes les fois que cela est possible, il explique les faits d'une manière naturelle.

Le livre de Ruth est un des plus courts de la Bible. Il a cependant une importance capitale, puisqu'il donne les origines de la maison de David. Rien de plus gracieux, de plus vivant, de plus chaste que cette histoire de Ruth la Moabite, qui, en épousant Booz, devient l'une des ancêtres du Messie. Il semble qu'un tel livre défie les attaques de la critique rationaliste : n'a-t-il pas les caractères les plus évidents de vérité? Est-ce ainsi que l'on invente? Quelques-uns cependant y ont vu un roman moral. M. Clair fait justice de ces doctes rêveries : il relève sans peine les traits inimitables de vérité que l'on trouve presqu'à chaque ligne dans ce charmant récit.

La traduction de M. l'abbé Bayle est facile, exacte et serre de près la Vulgate. Nous avons cependant regretté que le commentaire et la traduction ne fussent pas du même auteur. Il arrive çà et là que l'un rende d'une façon le texte latin, lorsque l'autre déclare qu'il faut exprimer d'une autre manière la phrase de la Vulgate. E. Poussset.

Étude sur l'histoire littéraire, la forme primitive et les transformations des Évangiles apocryphes, par M. l'abbé Joseph Variot, ancien élève de l'École des Carmes. Paris, Berche et Tralin, 1878, in-8 de xiii-500 p. — Prix : 6 fr.

Il y a plus de trois siècles que les savants étudient les *Apocryphes* et recherchent l'origine de ces écrits étranges qui ont prétendu vivre à côté des livres inspirés et obtenir parmi le peuple chrétien une autorité égale à celle des Évangiles et des Épîtres. L'exégèse rationaliste a longtemps voulu trouver dans ces documents une arme puissante contre les livres canoniques : l'invention humaine, la légende populaire, le mythe en un mot paraissaient d'une manière si évidente dans les Apocryphes ; on y voyait si bien, à côté des plus sublimes enseignements du dogme et de la morale, les fictions naïves de l'imagination, qu'il suffisait, au dire des critiques, de comparer les Évangiles aux Apocryphes pour reconnaître l'entière similitude des uns et des autres et établir la théorie du mythe. Mais ici encore le résultat définitif a été contraire à tout ce qui avait été annoncé : cette comparaison, poursuivie pendant trois cents ans par les hommes les plus doctes et les moins favorables à la révélation évangélique, a démontré qu'entre les Évangiles et les livres dont nous parlons, il y a la différence absolue qui sépare les œuvres humaines des œuvres divines.

M. l'abbé Variot publie sur les Évangiles apocryphes une étude magistrale qui lui a mérité les honneurs du doctorat ès lettres. Non-seulement il résume avec un rare bonheur tout ce qu'ont dit les nébuleux savants d'Allemagne, non-seulement il montre le vide de tous leurs systèmes et les incohérences de leurs théories créées de toutes pièces, mais il tire des Apocryphes un argument invincible en faveur de nos Évangiles. Il fait d'abord l'histoire littéraire des Évangiles apocryphes, et, par un savant travail d'élimination, il dégage quatre rédactions principales, qui ont servi de point de départ à toutes les autres compositions; ce sont : le *Protévangile de Jacques*, les *Récits de Thomas l'Israélite*, les *Actes de Pilate*, la *Descente de Jésus-Christ aux enfers*. Mais quelle est la forme primitive de ces Évangiles? Comment et pourquoi ont-ils été composés? On se plaisait, au dix-septième et au dix-huitième siècles, à voir en eux une sorte de contrefaçon malhabile que les hérétiques opposaient aux livres canoniques; M. Variot, sans nier que la main des hérétiques n'ait travaillé à la

composition de plusieurs de ces documents, aime mieux y voir une tentative du peuple chrétien s'efforçant de peindre et de se représenter à lui-même la figure de Jésus-Christ, brodant sur la trame des Évangiles canoniques une image dont tous les contours fussent accusés, une histoire qui ne laissât aucune lacune, un Christ enfin Dieu et homme, tel que se le représentait l'âme ardente des chrétiens. M. Variot examine tour à tour les quatre principales compositions qu'il a choisies entre toutes les autres. Une dernière partie expose la *propagation* et le *développement* des Évangiles apocryphes. Une place considérable est donnée à l'*Évangile des Hébreux*, qui eut une autorité si considérable auprès de plusieurs des anciens Pères, et qu'ils regardèrent même comme le texte original de l'Évangile de saint Matthieu. Notre auteur démontre d'une façon victorieuse que ce document est, au contraire, dans la forme actuelle, postérieur au premier des Évangiles. Si les deux textes sont identiques pour le fond des choses, celui qui porte le nom d'Évangile des Hébreux contient des interpolations et des additions qui ont défiguré l'œuvre primitive de saint Matthieu et ont mérité à cette composition d'être rangée parmi les Apocryphes.

Félicitons M. l'abbé Variot de son docte et intéressant travail. S'il a bien mérité des lettres, il a mieux mérité encore de l'apologétique chrétienne et de l'exégèse évangélique. Son livre est digne de prendre place parmi les bons travaux de notre temps. E. Poussset.

Patrum apostolicorum Opera. *Textum ad fidem codicum et græcorum et latinorum adhibitis præstantissimis editionibus recensuerunt, commentario exegetico et historico illustraverunt, apparatio critico, versione latina passim correcta, prolegomenis, indicibus instruxerunt* Oscar de Gebhardt, Adolfus Harnach, Theodorus Zahn. Editio post Dresselianam alteram tertia. Fasciculi primi partis secundæ editio altera. — **Barnabæ** *Epistula græce et latine recensuerunt et illustraverunt, Papiæ quæ supersunt, presbyterorum reliquias ab Irenæo servatos, vetus Ecclesiæ romanæ Symbolum, Epistulam ad Diognetum* adjecerunt Oscar de Gebhardt, Adolfus Harnach. Lipsiæ, Hinrichs, 1878, in-8 de lxxix-172 p.

La librairie Hinrichs, de Leipzig, vient de compléter, par la publication de la seconde partie du premier fascicule, sa nouvelle édition des Pères apostoliques. Les éditeurs avaient déjà publié, en 1875, l'Épître de saint Barnabé. Ils n'ont pas hésité à la publier de nouveau pour mettre à profit les leçons fournies par le manuscrit de Constantinople, de Bryennios, et par trois autres manuscrits grecs, jusqu'ici non collationnés, de la bibliothèque Bourbonnienne de Naples, de la bibliothèque Nationale de Paris, et de la bibliothèque de l'Université de Liège. Le texte de cette édition est d'ailleurs le même que celui de l'*editio minor* dont nous avons rendu compte précédemment.

Le *Codex Sinaiticus*, découvert par Tischendorf, et le *Codex Constantinopolitanus*, découvert par le métropolite de Sères, Bryennios, contiennent le texte grec complet de l'Épître de saint Barnabé. Tous les autres manuscrits grecs sont tronqués et n'ont pas le commencement de la lettre, de sorte qu'avant que Volkmar eût publié l'épître en 1864, d'après le *Codex Sinaiticus*, on n'en connaissait les cinq premiers chapitres que par une traduction latine. M. Hilgenfeld, qui a publié la lettre de saint Barnabé, d'après les deux manuscrits grecs, préfère celui de Constantinople à celui du Sinaï; M. de Gebhardt fait avec raison le contraire, et il justifie invinciblement sa préférence dans les *Prolégomènes*, dans son étude critique du texte, de la version latine et des diverses éditions. Dans les mêmes *Prolégomènes*, M. Harnack établit l'intégrité de l'Épître de saint Barnabé; il pense qu'elle ne peut pas avoir été composée après 120-125. Quant à l'auteur, dans l'impossibilité où est la critique de le découvrir, il n'examine même pas la question; il se borne à émettre l'avis que c'était un païen converti. Le texte grec et la traduction latine de l'Épître sont reproduits ensuite d'une manière très-correcte, avec les variantes et des notes critiques, comme dans les autres parties de cette savante édition des Pères apostoliques. Un appendice renferme les Fragments de Papias, les *Presbyterorum reliquiæ*, le Symbole de l'Église romaine et l'Épître à Diognète, le tout sans traduction. Le texte du Symbole de l'Église romaine (ou des Apôtres) est accompagné d'un travail important, celui de la collection de tous les textes des premiers auteurs ecclésiastiques qui confirment ce symbole. On regrette seulement d'y lire, page 138, que les paroles de saint Luc, XXIV, 51, *addimenta sunt*. L'Épître à Diognète est reproduite seulement en grec. Il n'en existait qu'un manuscrit ancien qui a péri en 1870 dans l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg. Les nouveaux éditeurs ont pris pour base ce manuscrit, tel qu'il avait été collationné par Cunitz. Ils nient que l'épître soit de saint Justin et se déclarent incapables de fixer le lieu et la date de sa composition, se bornant à dire qu'elle a été écrite entre 170-300. G. K.

Remedio alle dispute de' cattolici in Francia, proposto nel MDCXII, da S. Francesco di Sales, e commentato dal sacerdote Sante Pieralisi, bibliothecario della Barberiniana, aggiunte tre lettere del medesimo santo. Roma, topografia della Propaganda, in-fol. de 47 p.

La bibliothèque Barberini, depuis des siècles propriété d'une des plus illustres familles de la noblesse romaine, a pour conservateur le R. don Sante Pieralisi, chanoine de la basilique de Sainte-Marie-in-Trastevere, qui vient d'y découvrir l'original d'une lettre de saint

François de Sales, reproduite, mais bien imparfaitement, dans les éditions de Migne et de Vivès. Elle fait partie d'un dossier se rapportant à cette année 1612 qui vit les premières luttes de ceux que l'on a appelés plus tard gallicans et ultramontains, et qui vit la condamnation d'Edmond Richer.

Ce téméraire théologien avait soutenu, on le sait, que l'Église a reçu immédiatement les clefs, en sorte que le pape et les évêques ne sont que ses ministres, et doivent subir, comme l'on dit de nos jours, la loi du suffrage universel. C'était la négation virtuelle de l'infaillibilité pontificale.

Ce fut au plus fort des vives disputes excitées en France et en Italie par ces questions ardues, que saint François de Sales écrivit une longue lettre italienne au pape Paul V, par l'intermédiaire de l'archevêque de Tarentaise, Mgr Germonio. Il proposait, pour de graves raisons, déduites très-longuement, d'imposer silence aux deux partis. C'est cette lettre que le chanoine Pieralisi reproduit en un beau *facsimile*, sous le titre significatif, que lui donna Mgr Germonio, de *Remède aux disputes des catholiques en France, l'an* 1612. On y verra que le saint évêque de Genève savait allier la plus sage prudence à la fermeté des vues et à une très-rare perspicacité.

Le long et savant commentaire dont le bibliothécaire de la Barberini a entouré cette lettre, les détails qu'il fournit sur tous les personnages engagés dans les polémiques dangereuses du moment, les pièces nouvelles qu'il apporte dans le débat, et qui viennent toutes du dépôt confié à sa garde, donnent à cette œuvre, imprimée avec un luxe de papier et de caractères vraiment princier, une grande valeur et une place à part dans les publications théologiques de cette année.

Les éditeurs des œuvres du nouveau docteur de l'Église, comme ses futurs biographes, consulteront avec fruit cette dissertation savante, aussi bien que ceux qui étudient l'histoire du dix-septième siècle. Le chanoine Pieralisi y a joint, en appendice, trois lettres peu connues du même saint sur le chapitre général des moines feuillants d'Italie, qu'il fut chargé de présider en 1622.

D. Théophile Bérengier.

Ananie *ou Guide de l'homme dans son retour à Dieu*, par le R. P. Caussette, vicaire général de Toulouse.— Paris, Palmé, 1878, 2 vol. in-18 j. de vi-380-485 p. — Prix : 6 fr.

Saint Paul, se relevant sur le chemin de Damas, trouva dans Ananie le guide appelé à faire de l'aveugle un sublime voyant : le P. Caussette, en écrivant *Ananie*, s'est proposé de donner un guide aux égarés. « Dans ce but, dit-il, nous offrons aux sceptiques et aux indifférents un livre de religion qu'ils pourront accepter sans respect

humain, lire sans répugnance, et peut-être relire avec utilité. » Et il explique que les grands traités religieux ne sont plus à la mesure de l'attention et du loisir des lecteurs contemporains. Il faut un ouvrage portatif, facile à manier comme à comprendre, tenant le milieu entre le livre de lecture et le manuel de prière : ce livre s'attachera à réduire à néant les préjugés de l'incroyance, à mettre devant ses yeux les divines clartés, et de partir de cette illumination pour réformer la vie troublée et faussée. Le vénérable auteur s'appuie sur trois idées fondamentales : 1° les motifs de croire envisagés principalement dans leurs rapports avec la situation, les besoins et les obstacles actuels; 2° les raisons d'agir désormais d'une manière conforme à cette croyance; 3° les devoirs essentiels dans lesquels vient se réduire une existence ainsi reconstituée. En d'autres termes, les bases de la foi, l'action qu'elle commande, les pratiques qui en sont l'expression légitime et nécessaire : telle est la substance de ce beau, éloquent et intéressant travail. Et par là, observe le P. Caussette, les trois tendances les moins religieuses de notre nature se redressent dans un sens contraire à leur pente, par des correctifs appropriés : les scepticismes sans cesse renaissants de l'esprit disparaissent devant les preuves de la foi; les découragements de la volonté se corrigent par la vertu fortifiante qu'exhalent tant de motifs de ne point rester chrétien inconséquent, croyant platonique, en face de dangers si graves et d'ennemis toujours éveillés; enfin, les incertitudes pratiques cessent par la claire détermination des actes qui constituent le devoir chrétien.

Voilà certainement un très-magnifique cadre, où rien ne manque quant à l'objet poursuivi. L'auteur a du mouvement, du style, une logique serrée, il sait aborder tour à tour le cœur et l'intelligence, faire agir les meilleurs sentiments, écarter de la main les autres, et réhabiliter à ses propres yeux le lecteur que l'expérience d'hier fait souvent douter de lui-même. Nous pensons que plus d'une conversion est en germe dans ces deux volumes; nous sommes sûr, en tout cas, que bien des fidèles y puiseront une nouvelle ardeur pour la vérité qu'ils possèdent, un nouveau zèle pour la vertu qu'ils aiment.

Dans la première partie, *Motifs de croire*, après avoir montré l'importance de la question, l'auteur s'étend sur ces idées : que la religion est le caractère essentiel de notre espèce, l'irréligion son amoindrissement; que l'objet de la religion n'est point du tout imaginaire; qu'il est absurde, du reste, de vouloir se composer à soi-même sa religion, comme si on était le seul facteur en un tel problème; que la religion, dans sa notion première, est essentiellement surnaturelle, c'est-à-dire doit venir du ciel puisqu'elle enseigne à nous relever de ce côté; que ce surnaturel ne peut exister sans des faits du même

ordre, et que, au résumé, ces faits se rencontrent dans le seul christianisme : d'où il suit que le christianisme est certainement divin, et par conséquent absolument vrai en lui-même. Les objections de détail disparaissent d'elles-mêmes devant une thèse ainsi construite. — La seconde partie, *Motifs de pratiquer*, est traitée avec le même succès. Il y a du neuf quant à l'ordre des arguments puisés dans le devoir et l'intérêt de la société, de la famille et de l'individu, et dans l'inanité des prétextes pour s'en dispenser. — En troisième lieu, *Ce qu'il faut pratiquer* amène à parler des sacrements, et spécialement de la Pénitence et de l'Eucharistie, au point de vue philosophique, théologique, social, etc. Et puis viennent les commandements de Dieu et ceux de la sainte Église, présentés dans leurs grandes lignes, sous leur jour pratique. C'est donc quelque chose de bien complet.

V. Postel.

Le Directeur des catéchismes de première communion et de persévérance, par M. l'abbé Turcan, chanoine honoraire directeur au grand séminaire de Séez. Paris, Bray et Retaux, 1878, 3 vol. in-12 de xvii-454, 421, 467 p. — Prix : 12 fr.

La plupart des méthodes de catéchisme exposent les vérités chrétiennes et n'enseignent point assez les vertus et la piété ; elles parlent beaucoup à l'esprit et peu au cœur. M. Turcan, dans le remarquable livre qu'il publie, mêle heureusement aux instructions dogmatiques les paroles de l'exhortation morale : il embrasse donc toute la formation religieuse des enfants. Chacune des leçons est divisée en six parties de longueur et d'importance fort diverses. L'auteur commence par des avis pratiques qu'il adresse au catéchiste ; il indique ce qu'il y a de principal dans le chapitre ; il suggère les dispositions dans lesquelles doit entrer le prêtre pour parler aux enfants, le but supérieur qu'il faut se proposer. Le bon-point, — fort connu de ceux qui ont fait leurs études théologiques au séminaire Saint-Sulpice, — consiste en une discussion animée entre le chef du catéchisme et quelques enfants, sur l'instruction qui a été faite huit jours auparavant : un bon-point récompense celui qui a répondu d'une façon satisfaisante. Le mérite de cette conversation est en la vivacité de l'interrogation, en l'à-propos des remarques ; il faut présenter la même vérité sous plusieurs formes, profiter des réponses, piquer la curiosité, ramener sans cesse à la question les esprits prompts à s'échapper. Notre auteur indique les idées principales, la marche à suivre dans cet utile exercice ; c'est au catéchiste de trouver la mise en œuvre.

La troisième partie est l'instruction. M. Turcan y procède par demandes et par réponses. Nous croyons avec lui qu'un discours de longue haleine ne peut captiver l'attention d'un auditoire enfantin ;

cependant nous pensons que des questions trop répétées ont le tort de ne pas laisser voir avec assez d'évidence l'enchaînement des pensées. L'expérience que donnent les catéchismes de Paris nous a laissé la persuasion que l'instruction ne doit pas être trop morcelée; que s'il faut la varier par des questions et tenir toujours en alerte l'esprit des enfants, il est utile de développer, d'exposer avec étendue, en un mot de parler plus encore qu'on ne fait parler l'auditoire. Le catéchisme de M. Turcan est enrichi d'un nombre très-considérable d'histoires empruntées à l'Écriture sainte ou à la vie des saints. Le fait est seulement rappelé en quelques lignes. C'est au catéchiste qu'il appartient de choisir le trait historique, de donner les développements et la mise en scène qui sont indispensables s'il veut intéresser les enfants.

Les deux dernières parties sont les pratiques et les prières. A la fin de chaque chapitre, l'auteur propose quelques résolutions en rapport avec le sujet qui vient d'être traité ; il conseille avec raison de demander aux enfants, durant la réunion suivante, s'ils ont fidèlelement observé la pratique qu'on leur avait indiquée. « Pourvu, » dit-il, « que vous fassiez cette question à deux ou trois, vous pouvez être sûr que la plupart feront ce que vous leur aurez dit. » Avec les pratiques, les prières forment l'âme à la vie et aux habitudes chrétiennes. Ce sont de rapides élévations du cœur vers Dieu à faire durant le catéchisme. Nous voulons citer les paroles si touchantes et si sacerdotales de l'auteur : « Après avoir exposé une vérité saisissante, on dit aux enfants : « Maintenant, chers petits, vous allez « demander à Dieu telle grâce. Soyez bien attentifs. Je vais vous « suggérer tout haut ce que vous devez dire tout bas au fond de votre « cœur. » Puis on se recueille profondément, et l'on fait la petite prière. Les enfants ne manquent jamais de vous imiter. Rien n'est beau comme ce petit exercice. Les résultats en sont admirables... J'en ai fait l'expérience bien des fois : c'était pour moi le moment le plus doux de ces douces réunions. »

Tel est, en résumé, cet excellent livre, un des meilleurs assurément et des plus complets qui aient été publiés sur ce sujet. Il contribuera à relever encore l'enseignement du catéchisme, déjà fort en honneur dans notre pays : utile à tous, il deviendra le manuel nécessaire des jeunes prêtres, des parents chrétiens, des maîtres et maîtresses d'école qui, dociles à la voix de l'Église, ne séparent ~~point~~ l'instruction religieuse de l'instruction profane.

E. Pousset.

Manuel pour le choix d'un état de vie. Ouvrage destiné au clergé, à la jeunesse, aux parents chrétiens, aux maîtres et aux maîtresses de pension, par le P. Auguste Damanet, S. J. Tournai et Paris, Casterman, in-12 de 378 p. — Prix : 2 fr.

Un homme de grande expérience, habile dans la direction des âmes, le R. P. Damanet, de la Compagnie de Jésus, a publié, en 1862, un ouvrage dont nous recommandons aujourd'hui la seconde édition. Cet ouvrage, comme le portait dès lors l'approbation de l'évêché de Tournai, *se recommande par la pureté de doctrine, la sagesse, la clarté et la méthode des conseils*, et par là *a paru particulièrement utile aux directeurs des consciences et à la jeunesse chrétienne qui veut faire choix d'un état de vie.*

L'auteur procède avec un ordre et une logique sévères, puisant ses principes aux sources les plus pures, dans les ouvrages des Pères de l'Église, des princes de la théologie et des meilleurs ascètes, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, saint Bernard, sainte Thérèse, saint François de Sales, le vénérable Louis Dupont, Suarez, Lessius, Bossuet, Bourdaloue, etc., etc. Il élucide leur doctrine par des exemples choisis et des applications heureuses, toujours empreintes d'une rare modération, menant pas à pas, à la double lumière de la théorie et de l'expérience, l'âme indécise jusqu'à une parfaite et claire décision. La méthode aussi ne laisse rien à désirer : l'auteur fait d'abord comprendre à l'âme la nécessité d'examiner sa vocation et de choisir l'état de vie marqué par la Providence divine : il la met ensuite en présence des vérités fondamentales de la fin de l'homme et des créatures; il insiste sur le devoir d'arrêter son choix sous l'œil de Dieu et aux seules lumières de la raison et de la foi. Les différentes carrières, l'état de mariage et de célibat, l'état ecclésiastique et l'état religieux sont tour à tour étudiés avec profondeur, justesse et précision dans leur nature, leurs devoirs, leurs avantages. L'homme a réfléchi, il a prié, il est appelé à faire son *élection*, le choix d'un de ces états; ici l'auteur indique la marche à suivre dans cette grave détermination, empruntée au livre des exercices de saint Ignace et qui doit emporter le suffrage de tout homme raisonnable. Ensuite, après avoir développé magistralement les enseignements de l'Église et des Pères sur les conseils évangéliques, le savant auteur donne les motifs et les caractères distinctifs d'une vocation religieuse véritable et des règles sages et prudentes pour le choix d'un ordre religieux en particulier; enfin l'auteur aborde la question des difficultés qui surgissent à l'occasion d'une vocation religieuse, et traite d'une manière sûre, sage, prudente, mais ferme, la conduite à garder en présence de l'opposition des parents ou des prétextes allégués pour arrêter ou retarder l'entrée en religion.

Ce résumé succinct fait comprendre l'importance des matières traitées dans cet ouvrage. Le style de l'auteur, simple, grave, tel qu'il convient à ce sujet, toujours clair, correct et châtié, rend la lecture de ce livre aussi attrayante qu'utile.

Depuis sa première apparition, l'ouvrage du P. Damanet a été traduit en allemand, en italien, en anglais, etc., et nous ne doutons pas que cette seconde édition, soigneusement revue et augmentée, ne soit reçue avec plus de sympathie et d'empressement encore que la première. X.

JURISPRUDENCE.

Des Actes inexistants et des effets de l'erreur, par Fernand Thiry. Liège, Léon de Thier, 1878, in-8 de 221 p.

La loi, la jurisprudence et la doctrine confondaient à tout instant la *nullité* avec l'*annulabilité*, lorsque Zachariæ publia, en 1837, son remarquable ouvrage, dans lequel il distinguait nettement entre les deux nullités. Nous ne connaissons personne, qui ait plus approfondi après lui cette délicate question que M. Laurent, dans son travail sur les principes du droit civil.

Mais cette distinction est-elle fondée en droit et en raison? — M. Thiry s'efforce de le prouver dans la première partie de son étude, et il expose successivement les systèmes du droit romain, du droit coutumier et du droit civil. L'exposition du droit coutumier mérite particulièrement notre attention; elle est originale, neuve et intéressante. Mais elle est loin d'avoir dissipé tous nos doutes, et nous ne comprenons pas comment des coutumes qui admettent l'inexistence peuvent parler, quelques lignes plus loin, de la *ratification* de semblables nullités (Bruges, p. 20, n. 1) ou de leur validité dans certaines circonstances déterminées (Ostende, p. 20).

Domat ne nous paraît pas non plus avoir saisi la distinction moderne, puisqu'il appelle nulles dès l'origine des conventions que nous considérons, les unes comme absolument nulles, les autres comme annulables, et qu'il accorde, dans tous les cas, une véritable action en annulation, quoi qu'en dise M. Thiry, ainsi qu'il ressort du texte de la loi 1, C. 4-44, cité en note, et du renvoi à deux sections où il s'agit évidemment de l'annulabilité. Quant à Pothier, la question est plus que douteuse, et la comparaison du passage donné comme décisif à la page 39, avec celui qui est cité à la page 35, enlève absolument toute force à l'argument tiré du premier.

Quelle que que soit l'opinion admise sur nos anciens auteurs, on ne peut refuser au travail de M. Thiry le mérite d'une grande érudition et d'une profonde sincérité dans la recherche de la vérité. Mais nous

aurions désiré de l'auteur une étude historique sur la fameuse distinction de Cujas et de Pothier en *choses qui sont de l'essence du contrat*, et *choses qui lui sont accidentelles*. Peut-être aurait-il pu trouver dans cette voie quelques renseignements nouveaux qui auraient jeté une vive lumière sur la question de l'inexistence.

Dans la seconde partie de son livre, l'auteur applique ses principes à la théorie de l'erreur. Il ne reconnaît dans cette matière qu'une règle fondamentale. « L'erreur laisse-t-elle subsister le consentement? la convention est parfaitement véritable; l'erreur anéantit-elle le consentement la convention n'existe pas. » Que l'erreur porte sur l'objet, sur la substance, sur la personne, sur les motifs, rien n'y fait, le principe est toujours le même. Et cette règle n'est pas seulement vraie dans les conventions, elle l'est aussi dans le mariage. Assurément, les controverses de nos législateurs sur l'article 146 furent longues, diffuses, pleines d'équivoques et de malentendus, mais ne s'est-on pas rallié enfin, suivant toute probabilité, à l'opinion du président Tronchet? Le résumé le plus net de ce long débat nous est donné par Bouteville, disant au Corps législatif : « Le plus grand acte du législateur est de s'en remettre à la justice des tribunaux. » Aussi le code se contente de poser le principe dans l'article 146. « L'article 180 n'est que le développement et la conséquence de cette opinion. » Notre législation ne procède donc pas en cette matière, de l'enseignement étroit de Pothier, mais des vues saines et rationnelles du droit canonique, dont on ne peut nier l'immense influence sous l'ancien régime.

Dans les effets de l'erreur, M. Thiry n'admet pas non plus de distinction. A la différence du dol ou de la violence, l'erreur ne peut qu'anéantir ou laisser subsister la convention, suivant, qu'elle est essentielle ou non. C'était là l'opinion de Pothier, et notre code a eu le tort de déroger à ces sages principes. Puis vient une longue controverse (p. 70-81) dans laquelle l'auteur soutient, contrairement à M. Laurent, que Pothier n'a jamais reconnu de contrats annulables pour erreur, qu'il les regardait comme n'existant pas ou comme valables. Nous ne pouvons nous rallier à ce système, et nous en appelons à Pothier lui-même, dans un passage qui a échappé, nous ne savons comment, à la perspicacité de M. Thiry, et qui nous paraît formel : « A l'égard de l'erreur sur la cause, dit le grand jurisconsulte d'Orléans, elle détruit la convention, non pas de plein droit, mais elle donne lieu à la rescision de l'engagement.... L'erreur sur la qualité des choses peut aussi donnerlieu à la rescision. » (*Procédure civ.*, p. 4, ch. II, sect. 13, art. 3, § 4.) J. VANDENHEUVEL.

SCIENCES ET ARTS

Le Socialisme devant la société. *Conférences prononcées à Notre-Dame de Grenoble dans le carême de* 1878, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Paris, Roger et Chernovicz, 1878, in-8 de XII-315 p. — — Prix : 5 fr.

Ce nouveau volume continue et complète, d'une façon très-appropriée aux besoins de l'heure présente, l'enseignement religieux et social que l'éminent orateur donnait il y a quelques années dans la chaire de Notre-Dame, avec tant d'autorité doctrinale et de précision scientifique.

En vain l'*opportunisme* prétend-il nier le péril social; le *socialisme* affirme tous les jours, avec plus de netteté et plus de confiance, son existence et ses revendications. Minorité encore aujourd'hui, si l'on veut, il a tous les caractères qui, en temps de révolution, assurent à une minorité audacieuse un prochain triomphe. Aussi est-ce avec une haute perspicacité que le R. P. Félix a voulu, à la veille d'une nouvelle explosion, signaler l'*idée-mère* du socialisme, — les caractères de passion populaire et de conspiration universelle qu'il revêt de notre temps, — son erreur fondamentale sur le siège du mal qu'il fait reposer dans la *société* au lieu de le chercher dans l'*homme déchu*, son hallucination d'un paradis sur la terre, et enfin son origine dans les concupiscences humaines, sa généalogie contemporaine dans la triple révolte contre l'autorité de l'Église, contre le gouvernement des choses humaines par Dieu et contre la légitimité politique. Voilà bien le socialisme tout entier, et ces larges aperçus contiennent toute sa genèse, tous ses developpements. Le P. Félix s'est à dessein abstenu de pénétrer dans le détail des écoles socialistes, aussi nombreuses et aussi contradictoires entre elles que le sont en toutes choses les manifestations de l'erreur. C'est là un travail qui appartient aux économistes, et ils ont beau jeu à faire à leur tour la critique de tous ces plans de transformation de la société. Mais cette critique elle-même est insuffisante, et il appartient aux représentants de cette science sociale qui fait partie de l'enseignement moral de l'Église de ramener les luttes scientifiques des économistes et des socialistes au point de vue vraiment dominant, à celui de la vérité complète et totale.

La notion de la vie future, la pratique des préceptes de la religion, l'amour de Dieu commun à tous les hommes, quelle que soit leur condition sociale, tels sont les fondements essentiels de la réfutatiun du socialisme. Combattre Proudhon ou Karl Marx, en se plaçant uniquement à leur point de vue d'une fin terrestre pour l'humanité, c'est sinon leur donner d'avance raison, au moins perdre la plupart des

avantages de sa position et, en tout cas, s'enlever tous moyens de persuasion efficaces sur le grand nombre des hommes souffrants et déshérités. Voilà ce que les écrivains qui veulent réfuter les erreurs sociales modernes perdent trop souvent de vue. L'œuvre magistrale du P. Félix contribuera puissamment à replacer le débat sur son véritable terrain. Qu'on nous permette de signaler particulièrement les admirables développements qu'il donne aux notions de l'*harmonie sociale*, dont le vrai fondement est l'union des hommes dans l'amour du même Dieu et de la *paix sociale*, dont la seule base est le combat de chaque homme contre ses passions intérieures.

On retrouve, dans cette nouvelle série de conférences, la puissance de raisonnement, la précision philosophique, la large érudition historique et surtout ce sens si juste des vérités sociales qui assurent une place à part au P. Félix parmi les orateurs chrétiens contemporains et font de ses volumes des *livres* dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire des œuvres destinées à être étudiées et méditées avec le plus grand fruit. CLAUDIO JANNET.

La Liberté de penser, fin du pouvoir spirituel, par VICTOR GUICHARD, député. Deuxième édition. Paris, Germer Baillière, 1878, in-12, de VI-560 p. — Prix : 3 fr. 50

Trop volumineux pour s'appeler un pamphlet, trop passionné pour être un livre d'histoire, ce volume rentre dans la catégorie des ouvrages qu'on lit pour se divertir aux dépens de l'auteur. M. Guichard a voulu écrire l'histoire du pouvoir spirituel : on va juger de sa sûreté de critique.

Pour lui, les croisés ne sont que « d'exécrables brigands (p. 128) » qui voulaient enlever aux musulmans la *liberté de penser ;* aussi, « les croisades qui se succédèrent pendant près de deux siècles, de 1090 à 1270, n'offrent-elles qu'une succession non interrompue d'atrocités (p. 129). » Pendant tout le moyen âge, pour étouffer la liberté de penser, l'Église a recours à l'emprisonnement et au meurtre, et, « les hérétiques vivants n'offrant plus une proie suffisante, le pouvoir spirituel déterre les morts, promène les cadavres et dispute aux vers leur affreuse pâture (p. 200). » — « Au treizième siècle, comme plus tard aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, la royauté, protectrice du peuple, *selon ses historiographes*, livra ses sujets à la fureur exterminatrice de l'Église romaine (p. 201). » Décidément, il est bien vrai que les rois et les papes étaient anthropophages au moyen âge. « Les cruels persécuteurs faisaient écorcher les Vaudois; après quoi on les attachait à des poteaux dans des lieux remplis de frlons, de guêpes et d'abeilles, qui les tourmentaient nuit et jour,

jusqu'à ce qu'ils expirassent (p. 350). » Voici encore un point de vue nouveau, et que les historiens protestants eux-mêmes n'avaient pas soupçonné : « La Saint-Barthélemy et toutes ses horreurs n'ont été que l'exécution des décrets rendus par les conciles contre les hérétiques, exécution sollicitée, exigée par le pape Pie V. Aussi Pie V a-t-il été mis au nombre des saints par l'Église (p. 429). » — « La terreur révolutionnaire a duré quatorze mois, la terreur de l'Église romaine quinze siècles, etc., etc. (p. 545). »

M. Guichard a pourtant l'âme tendre et généreuse. Il me semble même bien indulgent pour ceux qui ordonnaient et exécutaient toutes les atrocités qu'il révèle : « La réunion des biens du clergé au domaine de l'État, dit-il, parfaitement légitime (la propriété, c'est le vol), n'en faisait pas moins aux ecclésiastiques une position *tout à fait digne d'intérêt* (p. 498). » Mais ce n'est pas tout : « Si nous fouillons dans le passé, dit-il encore, ce n'est pas pour en exhumer des souvenirs de haine ; c'est pour y puiser des motifs de concorde (p. 233). » Je m'en étais douté, et il faut voir avec quelle éloquence indignée M. Guichard repousse l'accusation d'outrage à la religion catholique (p. 235).

Enfin, voici la conclusion du volume : « Aujourd'hui, dit l'auteur, le pouvoir spirituel ne renie aucun de ses décrets, aucun de ses actes d'extermination. Sans doute le temps des bûchers et des massacres religieux est passé ; mais le pouvoir spirituel est là, qui veille incessamment, pour envenimer toutes les questions qui agitent notre époque. Il agite les nations contre les nations, les gouvernements arriérés contre les progrès des peuples, les peuples ignorants contre les gouvernements éclairés ; il divise les familles, il enseigne à la jeunesse à mépriser ses pères, les lois, les institutions, la gloire de la patrie ; il empoisonne à sa source la vie morale des générations futures ; ne pouvant ressusciter le passé, il s'efforce de tuer le présent et l'avenir ; la société se remettra sous son joug ou périra. Voilà son plan, œuvre d'orgueil et d'anarchie. »

Affamé de liberté de penser, l'esprit de M. Guichard en a étrangement abusé ; il a produit un livre qui ne relève certainement pas de la critique. E. B.

Le Mal et le Bien. — II. *Les Siècles chrétiens*, par Eugène Loudun. Paris, Société générale de librairie catholique, 1878, in-8 de xvi-340 p. — Prix : 7 fr.

M. Loudun poursuit courageusement la grande œuvre qu'il a entreprise. Après l'antiquité, ses gloires apparentes, ses misères secrètes et sa publique dégradation, voici les siècles chrétiens avec leur féconde et incessante floraison de vertus. Tout n'y est point parfait

sans doute, mais si l'on y voit des chutes lamentables, on y assiste à des relèvements superbes. Le savoir de l'auteur s'allie à la plus louable modestie. « On ne prétend pas, écrit-il dans son *Introduction*, présenter ici le tableau complet de la société chrétienne, la vie d'un homme n'y suffirait pas : ce travail a d'ailleurs été fait en grande partie par les écrivains les plus éminents. Ce qu'on se propose, c'est de montrer le principe qui animait cette société et quelques-unes de ses plus importantes applications. » Nul n'ignore les efforts désespérés tentés de divers côtés par l'incrédulité moderne pour révoquer en doute les origines divines du christianisme. Tout esprit sincère qui, sur les pas de M. Loudun, consentira à approfondir l'histoire, sera involontairement amené à s'écrier : « Oui, le doigt de Dieu est là. »

Le moyen âge a été témoin d'un admirable épanouissement de la pensée chrétienne : c'en était assez pour lui attirer l'enthousiasme parfois excessif des uns, et surtout les calomnies passionnées des autres. Certes on ne fera pas à M. Loudun le reproche de nous présenter un moyen âge de convention. S'il n'a aucun penchant à flatter l'humanité en général, il se montre bien sévère pour les barbares qui n'avaient, dit-il, que des ruines et des vices à mettre en commun avec les débris du vieux monde vaincu. En racontant mainte scène d'alors, il nous fait assister « aux soubresauts gigantesques de la barbarie encore indomptée. » Il va même jusqu'à emprunter à saint Bernard et à sainte Catherine de Sienne leurs apostrophes éloquentes contre les scandales de leur temps. Pourquoi cette rigueur inexorable? Afin de mettre dans tout son jour et de faire mieux comprendre l'action civilisatrice de l'Église, aux prises avec des éléments aussi rebelles. » Pour que le christianisme changeât le monde, il fallait qu'il eût des moyens énergiques, d'immenses ressources, une force puissante. » Et quelle était cette force? D'une part, l'amour de Dieu, avec les merveilles de grandeur et d'inspiration dont il est l'âme, de l'autre, l'amour du prochain, et plus particulièrement des faibles et des déshérités, avec les prodiges de tendresse et de dévouement dont il contient le secret.

« Un peuple est toujours en révolution, quand il n'est pas conduit. » La même maxime s'applique au gouvernement moral de chacun de nous. Aussi le christianisme n'a-t-il rien négligé pour abattre l'orgueil de l'homme et le convaincre de sa faiblesse; il a édifié ou raffermi l'autorité dans les croyances, dans la morale, dans l'État et dans la famille. D'une extrémité à l'autre, la hiérarchie sociale tout entière a été régénérée par la justice et par la charité.

Le plan de l'ouvrage pourrait-il être plus méthodique, l'enchaînement plus serré? Les anecdotes et les événements cités par l'auteur avec une érudition inépuisable vont-ils toujours droit au but? Cer-

taines conclusions ne sont-elles pas de nature à soulever des objections ou tout au moins à éveiller des susceptibilités? Je laisse la réponse au lecteur : ce qui est certain, c'est que, sous la plume de M. Loudun, la philosophie ne cesse pas d'élever l'histoire, et l'histoire, d'animer et de soutenir la philosophie. Lorsque, par exemple, il entreprend sur les pas de Pascal, d'analyser la profonde inquiétude innée au cœur de l'homme, il est digne de son modèle et marque sa place parmi nos premiers moralistes.

Le style, parfois étrange à force d'originalité, poétique par l'abondance des métaphores et des images, contribue pour sa part au charme du livre. M. Loudun n'est pas un écrivain ordinaire, et il faut lui souhaiter d'achever bientôt le monument qu'il construit à l'honneur et pour la défense de la foi catholique. C. Huit.

La Femme romaine, étude de la vie antique, par Mlle Clarisse Bader. Paris, Didier, 1878, in-8 de xv-502 p. — Prix : 7 fr.

Mlle Bader, qui a entrepris et qui continue si vaillamment l'histoire complète de son sexe, n'est point une inconnue pour les lecteurs du *Polybiblion*. La *Femme romaine*, à laquelle succédera bientôt, nous l'espérons, la *Femme chrétienne*, vient se ranger dignement à côté de ses aînées, la *Femme biblique*, la *Femme dans l'Inde antique*, et la *Femme grecque*.

Au point de vue moral, les annales de la Rome païenne se divisent en deux périodes, séparées par la chute de Carthage : l'une où brillent les robustes vertus et les vieilles traditions ; l'autre, où s'étale, à la suite d'une fastueuse décadence, la plus effrayante des corruptions. Nous ne dirons rien de cette dernière : la transition y est trop rapide des peintures licencieuses d'Ovide aux hideux tableaux de Juvénal. Sous le règne des Néron et des Domitien, la superstition et la cruauté se joignent aux vices les plus impurs pour flétrir la matrone romaine, dont le nom était jadis synonyme de noblesse et d'honneur.

A l'origine, au contraire, la famille romaine se présente à nous avec le même caractère de grandeur que Rome elle-même. La femme, associée aux fonctions religieuses du chef de famille, est vraiment la gardienne du foyer. Le patriotisme, dont elle donne à ses fils tout à la fois le précepte et l'exemple, n'étouffe pas ses affections domestiques, et par l'institution des vestales, elle touche au côté le plus profond et le plus mystérieux du culte national.

Sans doute les lois romaines se montraient sévères pour la femme : mais les mœurs tempéraient l'âpreté des lois : on en a la preuve dans les pages consacrées par Mlle Bader à quelques-unes des Romaines les plus célèbres dans l'histoire des lettres ou de la politique. L'érudit y

trouvera des renseignements curieux, le moraliste une source inépuisable d'observations.

A considérer l'ouvrage dans son ensemble, on peut y regretter certaines longueurs, et, au point de vue juridique, certaines inexactitudes. Mais ces légers défauts sont rachetés par un incontestable talent d'écrivain; c'est ainsi qu'est raconté en traits émouvants le supplice des Vestales infidèles, « la plus épouvantable torture que puisse rêver une imagination en délire.» Il est vrai que, pour plaire à ses lecteurs, l'auteur n'avait qu'à suivre pas à pas les narrations si dramatiques de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse; qui voudrait lui reprocher d'avoir répété avec trop de confiance ces antiques légendes dont la portée morale est rehaussée par le tour gracieux du récit; ou même d'avoir commenté avec tant d'esprit les coutumes allégoriques et les cérémonies traditionnelles en usage dans le mariage et les funérailles ?

Ajoutons que la pensée chrétienne répand ici partout sa douce lumière : et, tandis que la Romaine des premiers âges fait songer à des vertus encore plus hautes, la Romaine de la décadence montre ce que serait la femme, si le christianisme ne l'avait relevée de sa lamentable déchéance. C. Huit.

Les Enfants assistés, par M. Omer Sarraut. (Cet ouvrage a obtenu le prix unique de 2,000 fr. dans le Concours ouvert par le Conseil général du Rhône en 1874.) Lyon, 1877, in-8 de xxviii-383 p.

Cet ouvrage, après quelques considérations en forme d'introduction, renferme l histoire de la condition des enfants trouvés depuis les Romains, — le tableau de leur situation à l'étranger, notamment en Belgique, en Allemagne, en Italie et en Chine, — l'organisation actuelle et administrative de ce service; là se placent les questions de la mortalité des enfants, du *tour*, du placement des enfants, des orphelinats agricoles, et les conclusions de l'auteur, avec diverses réflexions sur la population, la condition et le travail des femmes, le divorce, etc. L'objet principal de l'auteur paraît avoir été de prouver que la religion catholique a toujours fait le malheur de l'humanité ; — on y voit que le servage, remplaçant l'esclavage, n'a été qu'une aggravation de misère — que, depuis les Pères de l'Église, *énergumènes atteints du delirium tremens*, jusqu'à saint Vincent de Paul, *intrigant et homme de parti*, l'histoire, dans les *officines jésuitiques*, a été systématiquement falsifiée, au profit du rôle *prétendu civilisateur* dû au christianisme, — qu'encore aujourd'hui, le cléricalisme nous rend nos orphelins *complétement pervertis*, etc. — Nous ne dirons pas qu'on ne trouve dans ce livre des renseignements intéressants sur divers points de législation et de statistique, mais sa principale utilité sera certainement de provoquer

quelque esprit de bonne volonté, soucieux de la vérité historique et de la vérité sociale, à réfuter les innombrables erreurs dont ce travail est rempli. R. DE L. S.

Éléments de géologie, par A. LEYMERIE, membre de l'Institut. 3e édition, illustrée. Toulouse, Privat, 1878. in-8 — Prix : 7 fr.
Éléments de minéralogie et de lithologie, par LE MÊME. Toulouse, Paul Privat, 1878, 1 vol. in-12. — Prix : 3 fr.

Pour condenser les notions complexes et parfois assez abstraites de la géologie, et les présenter au lecteur sans le rebuter, il est nécessaire de posséder à fond les diverses branches du sujet et d'avoir acquis une longue expérience de l'enseignement public. Nul mieux que M. Leymerie, l'éminent professeur de la faculté de Toulouse, ne pouvait remplir dans toute leur étendue ces conditions. Aussi ses *Éléments de minéralogie et de géologie* sont-ils un des bons ouvrages dont on puisse conseiller la lecture à un homme du monde voulant connaître les grandes lignes de la science. Il y trouvera, réuni en moins de neuf cents pages, tout un monde de faits, de principes et de théories exposés avec une grande clarté de méthode et de style. Il y constatera avec plaisir l'absence de ces discussions aujourd'hui de mode, où la science est absolument incompétente. Il y remarquera le sage éclectisme adopté par l'auteur au milieu de la multiplicité des systèmes en lutte.

L'ouvrage que nous signalons est certainement trop connu pour qu'il soit utile d'en donner l'analyse. Disons seulement que l'édition nouvelle diffère assez notablement de celles qui l'ont précédée. Les *Éléments de géologie*, séparés aujourd'hui des *Éléments de minéralogie*, ont reçu diverses additions importantes, notamment en ce qui touche la description des terrains crétacés du Midi de la France et l'étude de ce qu'on est convenu d'appeler les temps préhistoriques. Le nombre des illustrations, choisies avec un sens pratique qu'on ne saurait trop louer, s'est accru de plusieurs gravures de fossiles et de deux planches hors texte.

On peut regretter que M. Leymerie n'ait pas développé, dans cette nouvelle édition, la partie trop brève consacrée à l'analyse chimique des minéraux, aujourd'hui en si grand honneur. Il eût été bon de donner aussi des aperçus moins succincts sur les caractères des faunes et des flores qui se sont succédé à la surface du globe. G. M.

La Reliure ancienne et moderne, recueil de 116 planches, reliures artistiques des seizième, dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles ayant appartenu à Grolier, Henri II, François Ier, Diane de Poitiers, Marguerite de Valois, Louis XIII, Mazarin, etc., et exécutées par Le Gascon, Clovis et Nicolas Eve, Hardy-Mennil, Bauzonnet, Nelz-

Niedrée, etc. Introduction par Gustave Brunet, accompagnée d'une table explicative avec notice descriptive de 30 reliures des plus remarquables. Paris, Paul Daffis, 1878, in-4 de viii p., 106 planches en couleur et 8 p. — Prix : 50 fr., et 3 fr. avec les cartons (27 fr. le petit format).

Les belles reliures anciennes ont toujours été l'objet des désirs des bibliophiles; mais, depuis quelques années surtout, ce goût est devenu une passion; on ne recule devant aucun sacrifice pour se procurer des volumes ayant appartenu aux amateurs célèbres du seizième siècle, tels que Grolier, Maioli, le président de Thou; les livres que décorent les emblèmes de François Ier ou de Diane de Poitiers sont hors de prix; on s'arrache les in-octavo qu'ont habillés, au siècle dernier, Boyet, De Seuil, Padeloup et Derome; on se dispute à coups de billets de 1,000 fr. des volumes qui n'ont d'autre mérite que celui de porter le blason de quelque amateur, objet de la vénération profonde des bibliophiles.

C'est ainsi que la Toison d'Or, insigne adopté par Longepierre, auteur d'une tragédie fort oubliée de *Médée*, a récemment fait monter à dix mille neuf cents francs, à la vente A. F.-Didot, un vovolume qui, sans cette circonstance, n'aurait obtenu qu'un prix des plus modestes.

Nous n'osons pas blâmer avec vicacité cet engouement, où se mêle sans doute l'exagération; nous constatons un fait, et nous en tirons une conséquence fort naturelle, c'est qu'à moins d'appartenir aux sommités de la finance ou de la propriété territoriale, il est impossible de devenir possesseur de ces joyaux si convoités; il n'est pas facile d'avoir du moins la satisfaction de les contempler, car ils sont déposés dans des cabinets souvent inaccessibles.

Réunir des reproductions fidèles des chefs-d'œuvre de la reliure ancienne et moderne, les offrir aux amateurs à des conditions fort modérées, telle est l'idée heureuse qui s'est offerte à un éditeur intelligent et qu'il a exécutée avec succès. Des spécimens de reliure, au nombre de 106, avaient successivement vu le jour dans une publication périodique qui a cessé d'exister; les dégager des éléments divers dans lesquels ils étaient plongés, les faire paraître séparément, en former un album disposé avec élégance, tel a été le but que s'est proposé M. Daffis; nous aimons à croire que tous les amis des livres lui en sauront gré.

La plupart des reliures dont nous avons la reproduction sous les yeux, appartiennent à la bibliothèque Mazarine ou à la riche collection de M. Ambroise Firmin-Didot, dont nous avons déjà parlé. C'est de là que sort ce volume isolé de Vincent de Beauvais, qu'une reliure aux armes, chiffre et devise (*Force m'est trop*) du comte de Mansfeld, a porté au prix de 1,400 fr.

Henri II et Diane de Poitiers figurent onze fois dans l'*Album* dont nous parlons; Grolier s'y montre quatre fois; plusieurs planches donnent des échantillons du faire de Le Gascon qui travaillait à l'époque de Louis XIII; on remarquera la planche 7; c'est un in-4 habillé par cet artiste, qui a eu des rivaux dignes de lui, mais qui n'a pas trouvé de vainqueurs. La tranche est dorée avec des fleurs peintes en rouge et en vert; le fond est en maroquin rouge, relevé par des médaillons en maroquin de couleurs différentes, vert, citron et brun. « Le Gascon atteignit la perfection absolue de la dorure, et jamais son secret ne fut retrouvé. C'est une netteté, une finesse qui découragent les mains des plus illustres et des plus habiles. » (Ainsi s'exprimait M. Feydeau, dans la *Presse*.)

L'ouvrage que nous signalons est, en quelque sorte, l'histoire de la reliure par la reliure elle-même; il complète le volume fort intéressant, mais trop peu étendu, que M. Fournier a fait paraître en 1864, volume dont le savant auteur devrait bien donner une édition nouvelle et considérablement augmentée.

Bien des amateurs penseront sans doute que la publication dont il s'agit réclamerait une continuation; on aimerait à voir reproduire les insignes de quelques bibliophiles célèbres du siècle dernier, le comte d'Hoym et Girardot de Préfond, entre autres; on serait heureux de posséder des reproductions des travaux de De Seuil, de Boyet, de Derome (notamment ces deux volumes de La Fontaine qui, grâce à une reliure en maroquin fauve, avec compartiments rouges et verts, ont atteint, à la chaleur des enchères, les prix énormes de 7,000 fr. d'abord, de 11,000 ensuite); des spécimens du faire de M. Trautz-Bauzonnet, le plus illustre des relieurs contemporains, seraient accueillis avec plaisir. Nous recommandons à M. Daffis l'idée de cette série nouvelle. X.

Las Bibliotecas europeas y algunas de la America latina, por Vicente G. Quesada. Tome Ier. Buenos Ayres, 1877, in-4 de 650 p.

M. Vicente Quesada a entrepris une grande œuvre sur les bibliothèques de l'Europe et quelques-unes de l'Amérique latine. Le premier volume de cet important travail est sous nos yeux; il comprend la bibliothèque nationale de Paris, la bibliothèque du Musée britannique, la bibliothèque royale de Munich; celles de Berlin. Dresde, Vienne, Bruxelles, Madrid, Milan, Turin, Florence, Bologne, Rome arrêtent ensuite l'auteur dans leurs plus importantes collections de livres. Les détails réunis par M. Quesada nous ont paru en général exacts. Nous lui signalerons toutefois une erreur de nom : Morel Tatio au lieu de Morel Fatio (p. 109). M. Quesada, qui s'est, en pre-

mière ligne, occupé de Paris, ne cache pas les sympathies que lui inspire cette ville : « On ne réside point, dit-il, pendant quelque temps dans cette capitale sans se la rappeler toujours. C'est avec une juste raison qu'on l'appelle la capitale du monde entier... A Paris, le temps manque, les heures volent, la vie errante du voyageur ne peut suffire pour les patientes recherches... » Peu d'établissements ont inspiré à M. Quesada autant d'intérêt que notre bibliothèque tour à tour royale, impériale et nationale (p. 74). Aussi lui consacre-t-il une longue étude. Ses travaux comprennent ce qu'il appelle la bibliothéconomie et la bibliothécographie. Il a examiné l'installation, l'organisation de ces établissements dans la vue d'apporter d'utiles enseignements au projet de réorganisation de la bibliothèque de Buenos Ayres, et nous croyons que les détails rassemblés par lui auront pour son pays d'heureux résultats. X.

BELLES-LETTRES

Dictionnaire de l'Académie française. Septième édition, dans laquelle on a reproduit pour la première fois les préfaces des six éditions précédentes. Paris, Firmin-Didot, 1878, 2 vol. in-4 de LXI-903 et 967 p. — Prix : 36 fr.

Entrer dans un examen détaillé de la nouvelle édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, ce serait entreprendre une étude philologique qui demanderait trop de temps et trop d'espace. Il suffira de dire brièvement en quoi cette édition diffère de la précédente, publiée en 1835.

L'Académie y a introduit deux mille deux cents mots nouveaux, les uns appartenant à l'usage ordinaire, les autres qui sont des termes de philosophie, d'archéologie, de philologie, ou des expressions empruntées à l'économie politique, à l'industrie, à l'agriculture. La politique en a fourni un bon nombre, ainsi que les sciences proprement dites et les inventions nouvelles : chemins de fer, navigation à vapeur, télégraphie électrique, etc. Des articles ont été remaniés, ceux, par exemple, qui ont trait aux prépositions *à* et *de* ; des définitions améliorées, notamment celles des mots de science. Trois cents mots environ ont été supprimés, comme décidément vieillis.

Pour l'orthographe, les changements sont en petit nombre. L'accent grave a été substitué à l'accent aigu dans les mots comme *piège*, *siège*, *collège*. Quelques lettres doubles ont été supprimées : *consonnance*, par exemple, est écrit *consonance*. Dans certains mots tirés du grec, une des lettres étymologiques a été enlevée : *phtisie*, *rythme* au lieu de *phthisie*, *rhythme*. L'accent grave a pris la place du tréma dans

poème, poète, etc. Le trait d'union a disparu de beaucoup de mots composés.

L'Académie a eu l'heureuse idée de réunir, dans cette nouvelle édition, toutes les préfaces des éditions précédentes. On y pourra utilement étudier les changements de l'art d'écrire. La préface de l'édition de 1835 était de M. Villemain. Celle de l'édition de 1877 est due à la plume de M. S. de Sacy, qui, à la vérité, heureusement pour elle, ne représente guère le style ordinaire de nos jours. Nous y avons noté avec peine (p. IV, l. 22) l'expression *sous ce rapport*.

VISENOT.

Dictionnaire historique d'argot, par LORÉDAN LARCHEY. Septième édition. Paris, Dentu, 1878, in-18 de XLII-377 p. — Prix : 5 fr.

Au-dessous de la langue littéraire, il y a la langue populaire ; c'est même de la langue populaire latine qu'est né, en grande partie, notre idiome. Ainsi, tandis que les lettrés disaient *iter, os, ignis, equus, pugna*, le peuple disait *viaticum, bucca, focus, caballus, battalia*, dont nos aïeux ont fait : voyage, bouche, feu, cheval, bataille... Nous citons ces exemples d'emprunts et de transformations — ils pourraient être multipliés — pour que ceux de nos lecteurs auxquels notre langue populaire actuelle inspire trop de dédain, veuillent bien comprendre qu'elle a son importance, et que le livre de M. Larchey offre un réel intérêt. Le public, du reste, en a jugé ainsi, puisque le *Dictionnaire historique d'argot* est, en peu de temps, arrivé à sa septième édition. Ce titre est-il d'ailleurs parfaitement exact? Il y a plus et mieux que de l'argot dans l'ouvrage de M. Larchey ; il y a un idiome auquel tous, plus ou moins, nous empruntons des expressions que n'a pas encore accueillies le *Dictionnaire de l'Académie*, mais dont quelques-unes peut-être ont déjà trouvé place dans le supplément de M. Littré. — Bien des termes admis par M. Larchey n'appartiennent pas en effet à l'argot : *Highlife, intransigeant ;* beaucoup d'autres mots sont de la langue des journalistes, — argot spécial : — l'*homme malade*, dont parlait un ministre anglais à propos de la Turquie, l'adage tant de fois répété *alea jacta est* — mis à la mode par un discours de Lamartine, — toutes ces manières de dire, rigoureusement, n'auraient pas dû figurer dans le dictionnaire de M. Larchey ; mais il faut se rappeler que ce dictionnaire s'est appelé d'abord *les Excentricités du langage*. C'est l'argot après tout qui a été le point de départ du livre, et M. Larchey, dans une introduction très-bien faite où il a mis autant de soin à déguiser une vraie érudition que d'autres en mettent à en afficher une douteuse, a parfaitement indiqué quels ont été les divers éléments de la langue vivace, imagée, dont il a fait une longue étude. Les termes anciens

y ont une bonne part, et, à leur sujet, l'auteur a cité avec beaucoup d'à-propos un livre de Caillères, *les Mots à la mode*. Que M. Larchey me permette de lui rappeler que Boursault a, sous le même titre, écrit une comédie qui pourrait, pour une nouvelle édition, lui offrir quelques révélations, et qui, en tous cas, l'amusera certainement.

Pour composer son volume, M. Larchey a dû lire énormément d'ouvrages, de journaux, de documents de toute espèce. — A propos du mot célèbre attribué à Cambronne, il a toutefois oublié un passage de l'*Esprit dans l'histoire*, de M. Ed. Fournier. — *Le Dictionnaire de l'argot*, on le voit, n'est pas du tout un livre futile, comme quelques personnes le supposent peut-être, ce n'est pas certainement une œuvre que les jeunes filles consulteraient avec fruit ; mais, au train dont va notre langue, ce sera bientôt, malheureusement, un glossaire indispensable, une bonne partie du *Dictionnaire de l'Académie* de l'avenir.

TH. DE PUYMAIGRE.

Nouvelles études sur la littérature grecque moderne, par M. CH. GIDEL, professeur de rhétorique au lycée de Fontanes. Paris, Maisonneuve, 1878, in-8 de 613 p. — Prix : 10 fr.

En 1866, M. Gidel publia un volume sur la littérature grecque moderne. Il y recherchait quelles traces avaient pu laisser dans cette littérature nos anciens poëmes français et en retrouvait d'assez nombreuses; ce qui n'a rien de surprenant, car, à Athènes et dans la Morée, on parlait, suivant Raymon Muntaner, un aussi bon français qu'à Paris : « *E parlaven axi bell fraces com dins en Paris.* » M. Gidel continue aujourd'hui l'œuvre commencée, et, après nous avoir montré l'influence que nos vieux écrivains exercèrent en Grèce, il nous prouve que la langue de ce pays ne fut jamais aussi abandonnée en France et chez les peuples voisins qu'on a pu le supposer. La première et la plus importante partie de son livre est consacrée à cette démonstration assez curieuse. Il y examine quelles furent les études grecques en Europe depuis le quatrième siècle jusqu'en 1453. Il constate que l'Europe n'ignora jamais complétement le grec, et qu'en France il jouit d'une véritable faveur, à trois époques surtout : l'établissement du monastère de Lérins, le règne de Charlemagne et le treizième siècle. M. Gidel fait voir que rien n'est plus faux que l'assertion exprimée dans une phrase trop répétée par d'ignorants écrivains : *Græcum est, non legitur*. C'est ainsi que, chaque jour et de tous côtés, arrivent des lumières nouvelles sur cette époque du moyen âge, si longtemps mal étudiée et mal connue. Toute cette partie du travail de M. Gidel offre des renseignements souvent nouveaux. En effet, on s'était, jusqu'ici, très-peu occupé de l'action exercée par les lettres grecques; cette action, on ne l'avait guère entrevue qu'avec

la renaissance, et nous ne savons même si, avant le livre de Villori, on avait soupçonné tous les emprunts faits par Machiavel aux écrivains grecs.

La suite du livre de M. Gidel est composée de travaux isolés sur diverses productions grecques, auxquelles il a souvent l'occasion de rechercher des analogies dans notre ancienne littérature. Il s'occupe longuement de la légende d'Aristote, mais peut-être en laissant trop de côté ce que les Arabes ont dit du philosophe, devenu quelquefois pour eux le sage Kender, et de son glorieux élève. Parmi les poëmes examinés par M. Gidel, un des plus intéressants est la dramatique *Chanson d'Arodaphnousa*. Le *Physiologus*, qui n'est pas sans quelque ressemblance avec nos vieux *Bestiaires* et *volucraires*, nous donne sur la tourterelle un détail que nous voyons assez singulièrement apparaître dans certaines poésies populaires : « Si elle perd son tourtereau, elle ne s'unit plus à aucun autre ; elle le pleure sans retour ; elle ne boit plus sans troubler l'eau qu'elle doit boire. » Ce dernier trait, qui figure aussi dans un chant populaire grec recueilli par Tommaseo, mais où une biche remplace la tourterelle, a été reproduit dans la jolie romance castillane, *Fonte frida*, où le rôle principal est rendu au tendre oiseau :

Que si el agua hallo clara,
Turbia la bebia yo.

D'autres petits rapprochements de ce genre ont pu échapper à M. Gidel. Quant au *Physiologus*, dont il croyait avoir découvert les manuscrits à la Bibliothèque nationale, il avait été précédé, comme il le reconnaît lui-même dans une note (p. 442), par le P. Cahier. Le style n'est pas toujours, dans ces nouvelles études, aussi pur qu'on est en droit de l'exiger d'un professeur de rhétorique au lycée Fontanes. Il y a de l'amphibologie dans une phrase de la page 362, où l'on ne sait d'abord s'il est parlé de Virgile ou de Comparetti, l'auteur du beau livre *Virgilio nel medio evo*. Ailleurs (p. 410), nous voyons plusieurs mots au singulier précédés d'un adjectif au pluriel. C'est une manière de dire très-fréquente aujourd'hui, mais que les grammaires les plus élémentaires condamnent.

Ce sont là de très-petites chicanes ; elles n'empêcheront pas l'ouvrage de M. Gidel d'être accueilli avec intérêt par les lecteurs qui s'occupent un peu sérieusement de l'étude du moyen âge.

TH. P.

La Princesse de Clèves, par Mme DE LA FAYETTE, préface de H. TAINE. Eaux-fortes de Masson. Paris, Quantin 1878, pet. in-8, de 302 p. — Prix : 10 fr.

Il est quelques anciens et beaux romans que l'on s'est un peu, et bien à tort, déshabitué de lire. Tel est le délicieux livre de Mme de La

Fayette, la *Princesse de Clèves*. Ce volume a fait une révolution dans notre littérature. Son succès a été la condamnation et la fin des interminables fictions de Mlle de Scudéry et de la Calprenède ; il a été une peinture de la vie réelle substituée aux fatigantes intrigues que les romanciers se plaisaient à enchevêtrer. En recevant le beau volume que la librairie Quantin vient d'éditer, et qui suit *Paul et Virginie* et *Adolphe*, charmé de retrouver une fiction qui jadis m'avait tant intéressé et ému, je me proposais d'entrer dans quelques considérations sur le chef-d'œuvre de Mme de La Fayette. C'est une pensée audacieuse à laquelle j'ai bien vite renoncé, en lisant la notice de M. Taine dont on a fait précéder la nouvelle édition. Il est impossible d'exprimer plus brillamment des aperçus plus justes ! M. Taine fait admirablement comprendre ce qu'était cette société du dix-septième siècle, si différente de la nôtre. Cette notice, je l'ai lue et relue, et j'en ai recueilli bien des passages dans mes notes. Le roman de Mme de La Fayette ne pouvait être précédé d'une étude mieux écrite, mieux pensée; il ne pouvait non plus être publié avec plus de soin et d'élégance : il est orné d'un beau portrait de l'amie de Mme de Sévigné, d'eaux-fortes de Masson et d'un fac-simile de l'écriture de l'auteur. A la fin du volume, se trouvent les variantes et une bibliographie de la *Princesse de Clèves*. — M. Quantin, en entreprenant cette splendide collection de nos meilleurs romans, a mérité toute la reconnaissance des lettrés et des bibliophiles. En 1878, la *Princesse de Clèves* retrouvera le succès qui l'accueillit, il y a juste deux cents ans, en 1678; voilà de bons centenaires ! TH. P.

HISTOIRE

Les Ages de la pierre; *instruments, armes et ornements de la Grande-Bretagne*, par JOHN EVANS. Traduit de l'anglais par E. BARBIER. Paris, Germer Baillière, 1878, gr. in-8 de 693 p. et 476 fig. s. pl. — Prix : 12 fr.

Poursuivant une tâche utile aux études préhistoriques, M. E. Barbier, auquel on doit déjà la traduction de deux ouvrages de John Lubbock, a donné cette année une édition française du livre de M. John Evans : *The ancient stone; implements, weapons, and ornaments of Great Britain*, paru en 1872, édition revue et corrigée par l'auteur.

Ce livre volumineux, malgré un titre qui semblerait restreindre sa spécialité à l'Angleterre, est, par le fait, un traité complet sur l'industrie des âges de la pierre. M. J. Evans ne s'est pas contenté d'y décrire avec un soin minutieux, trop minutieux même, les nombreux instruments trouvés dans son pays, mais il les a rapprochés de tous ceux des autres contrées, pour faire ressortir la ressemblance ou la dissemblance des types.

Sans manquer à la déférence qu'impose l'autorité scientifique de l'auteur, nous nous permettrons d'abord une critique d'ensemble sur la profusion de descriptions qui surchargent son remarquable travail. Cette méthode, empruntée aux sciences naturelles, auxquelles elle est nécessaire, et dont on prétendrait étendre l'application à l'archéologie, entraîne à des répétitions constantes, fatigantes même, à des distinctions subtiles, pour aboutir à des classements ingénieux, mais dont la valeur et l'utilité sont contestables.

Il faut le reconnaître : l'archéologie préhistorique, qu'il n'est pas indispensable de confondre avec l'anthropologie — le livre que nous avons sous les yeux le prouve — est bornée par son défaut de variété, surtout aux époques de la pierre, les seules, qu'à vrai dire, elle soit en droit de revendiquer. L'intérêt qu'elle a soulevé a été grand; mais, en somme, les antiquités dont elle traite se réduisent à un nombre de types très-restreint, qui ne présentent plus, dans chaque classe d'instruments, que des différences insignifiantes.

M. J. Evans divise ainsi son traité en deux parties, répondant à deux phases successives de l'industrie de la pierre : l'époque paléolithique ou de la pierre simplement taillée ; l'époque néolithique, ou de la pierre taillée et polie. Les spécimens de la seconde époque étant de beaucoup les plus nombreux en Angleterre, c'est par elle, après une courte introduction, que commence le livre. Nous eussions passé sur cette introduction où l'auteur se montre partisan de la succession, dans l'Europe occidentale, des trois âges de la pierre, du bronze et du fer, s'il n'y affirmait, avec raison, et à plusieurs reprises, que cette théorie, étendue aux divers pays, n'impliquait aucun synchronisme, ni que la connaissance d'une matière supérieure sous forme de métal ait fait disparaître l'emploi de la pierre.

Après des détails curieux sur les anciens puits d'extraction des silex, de la craie, la fabrication des instruments, les ateliers, M. J. Evans passe en revue, en les décrivant avec la plus scrupuleuse exactitude, tous les différents types d'outils et d'armes, en usage à l'époque néolithique. Haches ou celts, lames, grattoirs, pointes de flèches et de lances, etc., jusqu'aux simples éclats, pièces obtenues par le choc et terminées par la retaille, et qui, dans leur ensemble, présentent peu de différence avec le travail de l'époque antérieure.

Le progrès réalisé consiste dans la pratique d'un mode de fabrication nouveau, le polissage, permettant d'utiliser les roches qui ne se clivent pas ou se clivent mal.

Jusqu'à quel point le polissage des instruments, la présence de celts en jadeïte, matière dont le gisement est encore inconnu en

Occident, viennent-ils, en corélation avec d'autres faits, appuyer la présomption d'une origine extra-européenne de la civilisation néolithique? C'est ce que nous n'examinerons pas ici. En tout cas, la mise en œuvre de roches non utilisées jusqu'alors augmente notablement l'outillage et répond à des besoins plus nombreux, amenés, sans nul doute, par le développement des populations.

La partie du livre consacrée aux instruments en pierre polie est très-étendue; tous les spécimens trouvés dans la Grande-Bretagne y figurent; aucun détail de forme, de dimension, de matière, de provenance n'est négligé. D'ingénieuses comparaisons avec les instruments en usage chez les sauvages actuels en font comprendre l'utilisation.

De nombreuses planches dans le texte font une diversion nécessaire au côté par trop technique de ces descriptions. Privée de leur secours, une énumération même succincte, serait beaucoup trop aride, et, d'autre part, nous ne pouvons suivre le savant archéologue dans ses développements sur les haches avec ou sans perforation, les pics, les ciseaux, les gouges, les couteaux, les pointes de flèches, etc., etc.

La seconde partie de l'ouvrage traite de l'industrie paléolithique; de celle qui, par son association avec les restes d'une faune disparue, révèle, dans les terrains quaternaires, les traces les plus anciennes de la présence de l'homme dans nos contrées.

M. J. Evans ne remonte pas plus loin dans les temps primitifs; en ce qui concerne l'être humain; il déclare absolument insuffisantes les preuves qu'on a prétendu donner de son existence dans des couches plus profondes. Nous ajouterons que ces preuves perdent chaque jour de leur crédit.

Dans ses derniers chapitres, l'auteur, plus sobre de définitions techniques, entre dans des considérations géologiques sur la formation des cavernes, leur remplissage et sur les dépôts du gravier des rivières. L'horizon s'élargit, et ces pages présentent, à notre avis, un intérêt plus élevé que celles où l'abus des détails descriptifs rend parfois bien laborieuse la lecture d'un traité remarquable à tant de titres.

L'Angleterre possède peu de cavernes; toutes sont dans le sud, et les instruments qu'on y a rencontrés rappellent ceux du type du Moustier en France. Quant aux instruments recueillis un peu partout, dans les graviers des rivières, principalement dans le bassin de la Tamise et de ses affluents, ils appartiennent en général au type de Saint-Acheul. La haute antiquité de certains d'entre eux ressort des restes de l'*éléphas antiquus* et de l'*hippopotamus major* que contenaient les dépôts fluviatiles où ils ont été trouvés.

Ce compte rendu du livre de M. J. Evans resterait incomplet, si

nous ne terminions comme nous avons commencé, en rendant justice au traducteur, M. E. Barbier qui, unissant la lucidité à la correction, a très-heureusement triomphé des obscurités qui pouvaient naître de la technologie de cette sorte d'ouvrages. Nous ne pouvons que le féliciter d'avoir, par une traduction exacte, dénotant un auteur très-versé dans les connaissances préhistoriques, mis à la portée des lecteurs peu familiers avec la langue anglaise un traité indispensable à tous ceux qui étudient spécialement cette préface de l'archéologie générale : l'âge de la pierre. H. A. MAZARD.

Des lieux consacrés à l'administration du baptême (cours d'eau, baptistères, églises baptismales, fonts baptismaux, lieux exceptionnels), par l'abbé J. CORBLET. Paris, Baur, 1878, grand in-8 de 151 p. — Prix : 5 fr. (Extrait de la *Revue de l'art chrétien.*)

Ce travail de M. l'abbé Corblet mérite d'être signalé aux théologiens, aux archéologues et aux membres du clergé paroissial. Il y a ici de l'archéologie, du symbolisme, de la liturgie, du droit canonique, de l'histoire de l'art. Au point de vue de la science spéculative, je signalerai deux longs catalogues : l'un de tous les baptistères, l'autre de toutes les cuves baptismales antiques ou du moyen âge, dont l'auteur a pu recueillir ou tracer lui-même la description. Je ne dis pas qu'un aussi vaste dépouillement ait été partout également précis et minutieux ; une archéologie d'un champ si vaste et de tendances aussi pratiques ne saurait être toujours d'une rigueur absolue. Ainsi, les baptistères du mont Athos pourraient être effacés du catalogue. Des baptistères au mont Athos ! et pour qui, grand Dieu ? M. Corblet, ou plutôt M. Didron, qu'il paraît avoir suivi sur ce point, a-t-il donc oublié que, dans la sainte montagne, nul ne naît que les oiseaux des bois ? On a pris les fontaines claustrales pour des baptistères.

Au point de vue pratique, on trouvera dans cette dissertation de très-intéressants renseignements sur le rite baptismal primitif, et sur ses modifications à travers les siècles et suivant les pays.

L'auteur traite aussi, avec la compétence que le monde savant lui connaît depuis longtemps, du mobilier des baptistères, des prescriptions liturgiques relatives aux fonts, des conditions requises pour qu'une église soit canoniquement en droit d'en posséder, de l'administration du baptême dans les missions, dans les maisons particulières, etc., en un mot de toute la législation ecclésiastique relative au premier de nos sacrements. Je pourrais citer mille détails curieux et instructifs ; j'aime mieux me borner à transcrire une phrase où le prêtre, plus encore que l'archéologue, a déposé un regret trop légi-

time : « Nous devons regretter la vulgarité de certaines chapelles (baptismales), où rien ne rappelle leur sublime destination et l'incurie qui les métamorphose parfois en magasins de débarras, comme aussi l'ignorance et la négligence de certains architectes modernes qui ne songent point, dans leurs plans, à ménager une place honorable pour les fonts, et qui les accolent après coup contre un mur ou contre un pilier, comme un simple bénitier (p. 103). » Hélas ! il n'est que trop vrai, et le cœur saigne quand on voit, dans certaines paroisses de campagne, la cuve baptismale remplacée par une soupière, et la chapelle des fonts transformée en magasin à balais. Le livre de M. Corblet, en faisant passer sous nos yeux les témoignages du respect de nos pères envers les édifices et les objets qui servaient à ces mystères augustes, ne peut manquer de contribuer à la correction d'abus véritablement condamnables, et pour lesquels la pauvreté même n'est qu'une excuse insuffisante.

L. Duchesne.

Topographie des voies romaines de la Belgique. *Statistique archéologique et bibliographie*, par Camille Van Dessel, membre correspondant de l'Académie d'archéologie de Belgique. Avec une carte. Bruxelles, Muquardt, 1877, in-8, xi-258 p. — Prix : 8 fr.

L'archéologie romaine, étudiée principalement sur le sol même, au moyen de fouilles et de recherches locales, a toujours eu le privilège de passionner un bon nombre d'esprits en Belgique. Il n'est pas de province qui n'ait une ou plusieurs sociétés dont l'activité est en grande partie dirigée de ce côté, et l'on pourrait citer dans chaque ville un peu importante au moins un érudit qui s'est acquis un nom des plus estimables dans ces intéressantes études. Mais les résultats de ces nombreuses recherches, disséminés dans une multitude de revues et de publications peu répandues, ont souvent besoin d'être recueillis et résumés à l'usage des travailleurs, qui, autrement, pourraient bien des fois en ignorer l'existence. Il y a déjà longtemps qu'un érudit belge, M. Schayes, avait pourvu à ce besoin par un grand travail d'ensemble, où il avait tracé le tableau de la civilisation romaine en Belgique, et dressé la statistique de toutes les découvertes faites dans nos provinces. C'est en 1838 qu'il publia son important ouvrage intitulé : *La Belgique avant et pendant la domination romaine*, dont il donna, en 1858, une seconde édition considérablement augmentée. Surpris par la mort, Schayes ne put achever son travail, dont le troisième volume parut en 1859, sous les auspices de M. Charles Piot. Ce livre, riche en renseignements et à peu près complet de son temps, avait subi la destinée commune à tous les ouvrages de cette espèce : grâce

aux nombreux progrès de la science archéologique depuis une vingtaine d'années, il avait cessé de pouvoir être utile à ceux qui désirent se tenir au courant de cette étude essentiellement mobile et changeante, puisque chaque jour vient augmenter le nombre des matériaux. M. Van Dessel a donc été heureusement inspiré en publiant son travail, dont, avec beaucoup de modestie, il n'a voulu faire qu'une continuation de celui de Schayes, un quatrième volume de l'œuvre de son prédécesseur. Un des meilleurs connaisseurs de l'antiquité romaine en Belgique, M. le conseiller Schuermans, a enrichi le livre d'une excellente introduction, à laquelle je ne reprocherai que d'être trop courte : ce patronage et le nom même du jeune érudit, déjà fort avantageusement connu dans le monde scientifique par ses recherches personnelles, sont faits pour gagner d'avance la confiance du lecteur.

Les trente premières pages sont consacrées à la *Topographie des voies romaines en Belgique*. C'est un relevé aussi complet que possible des nombreux chemins qui, dans les premiers siècles de notre ère, sillonnaient en tous sens le territoire belge, et dont on a retrouvé des traces plus ou moins considérables. M. Van Dessel avait été précédé ici par un remarquable mémoire de M. Van der Rit, publié en 1852 dans le *Journal de l'architecture*, et trop peu apprécié dans notre pays, comme M. Van Dessel en convient lui-même. Il va sans dire que M. Van Dessel est beaucoup plus complet et plus exact : on peut regretter seulement qu'il ait jugé convenable d'être si succinct dans l'exposition du tracé de chaque voie : il ne donne guère que les points de départ et d'aboutissement avec les localités actuelles qu'elles traversent : je ne connais qu'une exception pour la route militaire de Reims à Cologne, que l'auteur, avec tous les érudits belges, fait partir à Carignan (*Epoissus*) de la voie qui allait de Reims à Trèves, tandis que les archéologues français admettent deux voies qui se bifurquent à partir de Reims même.

La deuxième partie, beaucoup plus considérable que la première, forme à elle seule en quelque sorte le corps de l'ouvrage. Comme le fait deviner son titre de *Statistique archéologique*, c'est la liste par ordre alphabétique de tous les endroits dans lesquels on a retrouvé des antiquités, avec l'indication de la nature et de l'importance de ces découvertes et des ouvrages où elles sont signalées. Ce travail avait déjà été fait par Schayes, mais il constituait précisément la partie de son livre qui avait le plus vieilli, et le lecteur aura une idée de l'importance de l'ouvrage que nous avons sous les yeux, quand il saura que M. Van Dessel a triplé la liste de son prédécesseur.

La troisième partie contient une riche et abondante bibliographie. Enfin, ce qui donne au livre sa principale valeur, c'est la carte qui y

est annexée, et qui met sous les yeux, avec le tracé des voies, toutes les localités où on a fait des découvertes; des signes particuliers en indiquent l'espèce, selon que ce sont des substructions, des autels, des tumulus, des débris de poteries, des monnaies, etc. Il est inutile d'ajouter que les antiquités barbares de cette période rentrent dans le cadre de ce travail, et qu'elles y sont indiquées avec la même précision.

Cette carte, si je puis m'exprimer ainsi, est une carte parlante. Il suffit d'y jeter un coup d'œil pour se rendre compte de l'état actuel de nos connaissances relativement à l'époque romaine de notre histoire. De vastes parties y sont laissées en blanc; d'autres, au contraire, y paraissent à peu près aussi remplies qu'une carte du pays actuel pourrait l'être. C'est ainsi qu'entre Bavay et Maestricht, de même qu'entre Arlon et Tongres, on voit se presser et se multiplier les traces de l'antiquité romaine, tandis que la partie septentrionale de notre pays semble presque entièrement inexplorée, et qu'on ne signale pas une seule voie romaine dans toute la Campine. L'état de la science n'est pas encore assez avancé pour qu'on puisse tirer une conclusion de ces faits : il suffit de les constater, et, grâce à la carte de M. Van Dessel, les antiquaires se trouveront à même de choisir le terrain qui leur promet les découvertes les plus abondantes.

Naturellement, un travail comme celui-ci peut moins que tout autre avoir la prétention d'être complet. Celui de Schayes ne l'a pas été tout à fait de son temps ; celui de M. Van Dessel ne l'est pas davantage aujourd'hui. Cela est d'ailleurs impossible. Pendant que le travailleur s'arrête pour mesurer le chemin parcouru, la science à la suite de laquelle il se trouve, continue sa marche lente mais incessante, et le livre a déjà vieilli sous certains rapports avant d'être imprimé. Pour ne parler ici que d'une province que je connais particulièrement, M. Van Dessel aurait pu ajouter à sa statistique les indications suivantes, dont je puise les éléments dans le *Luciliburgum Romanum* du Père Wiltheim, dans les Publications de l'Institut d'Arlon, et en partie dans des observations personnelles :

Bleid. Vastes substructions, poteries, sépulture; nombreux indices d'antiquités encore inexplorées au champ des Sarrazins. — *Durbuy,* Statuette romaine de Constantin. — *Ethe.* Bas-relief romain au cimetière. — A Hamavé, sépultures barbares. — A Delmont, urne et patelles. — *Flamizoul.* Substructions. — *Forrières.* Les *pierres du diable* (dolmens).—*Freylange.* Monnaies, tombes, poteries.—*Habay-la-Vieille,* Substructions, hypocauste, monnaies. — *Marche.* Monnaies, tombes romaines. — *Melreux.* Belles poteries, tombes romaines et franques. — *Petit Han.* Tombe romaine. — *Poncel.* Urnes, poteries grossières. — *Salm-Château.* Tombes romaines, pierres meulières. — *Sprimont*

près Amberloux. Tombes barbares. — *Sterpenich*. Nombreuses monnaies de Vespasien à Gallien et à Posthumus.

Il serait facile, sans doute, de grossir cette liste pour les autres provinces; mais le livre de M. Van Dessel est de ceux qui doivent être complétés au jour le jour par les érudits auxquels il est destiné. Les observations qui précèdent n'enlèveront donc rien à la valeur du travail, qui est excellent, et digne de tous les éloges. On ne peut que féliciter l'auteur de s'être soumis à une tâche pénible et ingrate, dont tout le profit est pour le lecteur, et l'on peut espérer qu'armé d'une érudition aussi solide, il ne tardera pas à justifier par des travaux originaux la confiance du public savant. GODEFROID KURTH.

Rome et Démétrius, d'après des documents nouveaux, avec pièces justificatives et fac-simile, par le P. PIERLING, S. J. Paris, Leroux, 1878, gr. in-8 de XXVI-224 p. — Prix : 7 fr. 50

Il s'agit du mystérieux personnage plus connu dans l'histoire sous le nom de *Faux Démétrius* — nom consacré par la tradition de plus de deux siècles et demi, — et que toutes les investigations de la critique moderne ne parviennent pas à modifier, tant est profond le mystère qui enveloppe les origines de l'étrange individu! tant il est difficile d'apporter une solution définitive aux questions qui s'y rattachent! Était-il le vrai fils d'Ivan IV et a-t-il réellement échappé à la main des meutriers? Qui fut l'auteur du meurtre accompli à Ouglitch? Est-ce Boris Godounov? est-ce son parti agissant à l'insu du maître? Le tsar éphémère qui régna en 1605 sous le nom de Démétrius est-il identique avec le moine défroqué Grichka Otrépiev? Si non, était-il de bonne foi, pouvait-il l'être? Faut-il voir en lui l'instrument du roi de Pologne, du pape ou des jésuites, méditant la conquête politique et religieuse de la Moscovie? Autant de questions, autant d'opinions, dont chacune a ses défenseurs et ses contradicteurs, et qui, presque toutes, restent encore ouvertes.

Le travail que nous annonçons se borne à l'examen de la dernière de ces questions, c'est-à-dire de la part que le Saint-Siège et les jésuites ont prise dans l'affaire de Démétrius, des rapports qu'ils ont eus avec ce prétendant au trône des Rurik. La question n'est point oiseuse; bien des auteurs tombent, en la traitant, dans des erreurs plus ou moins graves, qui passent de livre en livre et acquièrent ainsi le droit de cité. — Tout récemment encore, M. Rambaud les a reproduites dans son *Histoire de la Russie*, en donnant pour certain ce qui est controversé, quand ce n'est pas entièrement dénué du vrai. (V. p. 280 et suiv.). A son exemple, d'autres vont répéter les mêmes erreurs, sans avoir l'excuse de celui qu'ils copieront, et qui aura pu ignorer le travail sur *Rome et Démétrius*.

Le livre du R. P. Pierling ne manque donc pas d'opportunité, et c'est un de ses moindres mérites. Le mérite principal de son ouvrage, celui qui le fera rechercher par quiconque s'intéresse à la question, ce sont les nombreux documents qui y sont produits pour la première fois, et dont on ne saurait nier l'importance historique. C'est appuyé sur ces irréfragables preuves que l'auteur retrace les rapports de Démétrius avec Rome, le nonce Rangoni, les jésuites, et répond aux historiens qui les accusent d'avoir soudoyé un vil usurpateur en vue de subjuguer la Russie. D'autres, avant lui, ont répondu dans le même sens; personne cependant ne l'a fait avec autant de force, ni traité le sujet d'une manière plus complète, plus approfondie que lui.

Dans l'introduction, le lecteur est mis au courant de l'état de la question, de la catastrophe d'Ouglitch (1591), et des diverses opinions sur le *Faux Démétrius*, résumées à grands traits. Le tableau chronologique de la correspondance de Démétrius avec Rome et les jésuites donne un aperçu sommaire du principal sujet du livre. Les documents mentionnés dans ce tableau, et encore inédits, figurent à la fin du volume, parmi les pièces justificatives; pour la plupart ils proviennent des archives du prince Borghèse. Les conclusions auxquelles l'auteur est arrivé, à la lumière de ces précieux documents, et qui résument son travail, peuvent être formulées ainsi : L'opinion d'après laquelle Démétrius aurait été soudoyé, soit par le pape, soit par son nonce en Pologne, soit par les jésuites, n'a aucun fondement historique sérieux. Le Saint-Siège et les jésuites ne sont entrés en rapport avec Démétrius qu'en 1604, au mois de mars, lorsqu'il passait déjà à la cour de Pologne pour le vrai fils de Jean IV et était entouré de ses compatriotes. Ils ont fait ce qui dépendait d'eux pour découvrir la vérité touchant la personne du prétendant, et en le secondant discrètement dans son entreprise, ils ont agi de bonne foi, d'autant plus que Démétrius a réellement abjuré le schisme grec, embrassé la foi catholique entre les mains du nonce, et promis d'en favoriser la propagation parmi ses futurs sujets. L'auteur croit que cette conversion fut sincère, quoiqu'elle ait été démentie ensuite par la conduite désordonnée de Démétrius, qui ne tint aucune de ses promesses (p. 148).

Ces conclusions, déduites avec une stricte impartialité, sont développées dans le corps de l'ouvrage avec beauconp de clarté et de méthode. En général, le livre se lit avec intérêt, et les preuves de l'auteur portent la conviction dans l'esprit du lecteur. Ce qui ressort avec évidence de cette étude, c'est l'injustice de ceux qui accusent le Siège apostolique et ses ministres dévoués d'avoir manqué de bonne foi en se servant, pour l'accomplissement d'une sainte cause, d'un personnage dont la fausseté n'était alors rien moins que démontrée,

et sur le caractère historique duquel les auteurs ne parviennent pas à tomber d'accord, après des débats de deux siècles.

Ces mêmes historiens assurent cependant que, par exemple, le métropolitain de Kiev, Job Boretski, a agi de bonne foi en accordant toute sa confiance à l'aventurier Ahia ou Alexandre Ottomanus qui se donnait pour fils légitime de Mahomet III, en le prenant sous sa protection et en le recommandant chaudement au tsar Michel Romanov (1626). Eh bien, s'ils veulent être conséquents, ils devraient appliquer la même règle à la conduite du Saint-Siège et des jésuites à l'égard de Démétrius. Le travail du R. P. Pierling est de nature à concilier les esprits les plus prévenus. A la lueur des documents réunis dans ce beau volume, tout esprit impartial pourra apprécier la sagesse du Saint-Siège, et réduire à néant les calomnies élevées contre lui. Désormais la part que les papes ont prise dans l'affaire de Démétrius cessera d'être un grief historique contre Rome.

J. M.

Anecdotes historiques, légendes et apologues tirés du recueil inédit d'Etienne de Bourbon, dominicain du treizième siècle, publiés pour la Société de l'Histoire de France, par A. Lecoy de La Marche. Paris, Renouard (Henri Loones, successeur), 1877, gr. in-8 de xlviii-466 p. — Prix : 9 fr.

La Société de l'Histoire de France a publié peu de chroniques aussi intéressantes que le recueil dont nous allons donner un aperçu sommaire. Les anecdotes d'Etienne de Bourbon nous font pénétrer dans la vie intime du treizième siècle, et elles nous révèlent tout un côté de la société du moyen âge que, jusqu'à présent, l'érudition moderne n'avait pas suffisamment mis en lumière. M. Lecoy de La Marche était préparé mieux que tout autre à éditer un texte semblable : son étude si remarquable sur la *Chaire française au moyen âge* et ses longues recherches sur la vie privée au treizième siècle l'avaient désigné d'avance pour cette publication.

Etienne de Bourbon, dominicain, mort vers l'an 1261, était peu connu jusqu'à ce jour; M. Lecoy de La Marche essaye de tracer sa biographie, puis il critique son œuvre. Prédicateur avant tout, Etienne de Bourbon, en composant son recueil d'anecdotes, n'a eu d'autre but que d'être utile aux prédicateurs en leur offrant des *exemples* à l'appui de tous les sermons qu'ils pourraient avoir à prononcer. Il a donc rassemblé tous les traits historiques ou légendaires, tous les récits moraux qu'il a pu rencontrer, et, suivant le mot de son savant éditeur, « son livre est, pour ainsi dire, une morale en action. » Nous pouvons ajouter que le recueil d'Etienne de Bourbon est, jusqu'à un certain point, le complément de Joinville, car il nous montre la société sous

un aspect différent ; il est seulement à regretter qu'Etienne de Bourbon ait préféré écrire dans un mauvais latin plutôt qu'employer la langue naïve du bon sénéchal. Pour composer son œuvre, il a puisé à deux sources principales. En premier lieu, les auteurs sacrés ou profanes, les traditions populaires, les vies de saints, etc. ; en second lieu, les événements contemporains, les faits qui se passaient sous ses yeux. Afin de donner un aperçu de la science d'Etienne de Bourbon, M. Lecoy de La Marche a dressé la liste des ouvrages utilisés par le dominicain : on voit, par là, que l'antiquité sacrée et l'antiquité profane étaient largement représentées dans l'enseignement des monastères au moyen âge. Quant aux anecdotes empruntées aux événements contemporains, elles sont importantes pour l'histoire, bien qu'une grande part doive être faite à la légende par la critique moderne. Les traits se rapportant à Philippe-Auguste, aux Albigeois, à saint Louis, à l'évêque de Paris Guillaume d'Auvergne sont particulièrement intéressants ; nous signalerons encore de curieux détails sur les danses, les sorciers, le luxe des femmes, etc.

Etienne de Bourbon a suivi, pour la distribution de ses anecdotes, un plan bizarre, mais qui ne surprendra point ceux qui s'adonnent à l'étude du moyen âge. Il a réparti sa collection entre les sept dons du Saint-Esprit ; chacune de ces sept parties est divisée elle-même en *tituli*, subdivisés, à leur tour, en chapitres. Mais cet ordre n'était pas très-clair pour l'auteur lui-même, car il lui arrive quelquefois de raconter la même anecdote à trois ou quatre reprises. De plus, Etienne de Bourbon n'a pas achevé son travail, et nous n'avons que ce qui regarde les dons de Crainte, de Piété, de Science, de Force et de Conseil ; manquent les dons d'Intelligence et de Sagesse.

M. Lecoy de La Marche a respecté la division d'Etienne de Bourbon ; mais il n'a pas donné le texte intégral de tout le volumineux manuscrit du dominicain ; il s'est contenté de recueillir tout ce qui pouvait intéresser l'histoire, laissant de côté les réflexions morales, les passages de la sainte Écriture, les commentaires théologiques. Enfin, pour rendre plus clair et plus facile à consulter le livre d'Étienne de Bourbon, il a placé en tête un sommaire détaillé des cinq parties de l'ouvrage, où chaque anecdote est brièvement analysée. Il eût été difficile d'établir ce texte avec plus de soin et plus d'érudition.

ERNEST BABELON.

Actes et correspondance du connétable de Lesdiguières, publiés sur les manuscrits originaux, par le comte DOUGLAS et J. ROMAN. Tome Ier. Paris, Alph. Picard et J.-B. Dumoulin, 1878, in-4 de LXXI et 596 p. — Prix : 20 fr.

La correspondance de Lesdiguières est, sans contredit, l'une des

sources les plus abondantes de renseignements sur l'histoire de France et sur l'histoire du protestantisme pendant la seconde moitié du seizième et la première moitié du dix-septième siècles. A plusieurs reprises déjà, l'intérêt incontestable de ces documents avait attiré l'attention des curieux, mais il semble que l'abandance même des matériaux avait effrayé les plus patients. MM. Douglas et Roman, plus intrépides, ont enfin entrepris ce rude labeur. Ils ont cherché et récolté partout; dans les dépôts publics comme dans les archives particulières, en France et à l'étranger. Le premier volume, qui vient de paraître, — l'ouvrage doit en avoir trois — comprend 486 pièces, allant de l'année 1575 à l'année 1610.

Dans une introduction écrite avec impartialité et sobriété, les éditeurs ont résumé la vie du connétable; ils font connaître ses grandes qualités et ses défauts; ils apprécient avec calme et équité le caractère de cet homme éminent qui, parti d'une position modeste, arriva au plus haut degré de la hiérarchie, sans charger sa conscience de méfaits aussi graves et aussi nombreux que la plupart de ses contemporains. Autoritaire, ambitieux et fidèle à son souverain, sans défaillances, Lesdiguières est un type complet du politique, aussi expérimenté à la guerre que bon administrateur, qui aspirait à monter aussi haut que possible sans cesser d'être sujet du roi de France, sans oublier un moment les intérêts de sa province où il était presque souverain.

Trois *indices* complètent ce premier volume. L'un énumère les destinataires des documents publiés; le second les dépôts où MM. Douglas et Roman ont puisé; enfin le troisième donne les noms d'hommes et de lieux mentionnés. Dans le premier index, les éditeurs ont eu l'heureuse idée de consacrer à chaque personnage quelques lignes indispensables pour les faire connaître. — En terminant cet article, nous croyons devoir insister sur un point. C'est que la publication de MM. Douglas et Roman, indiquée modestement comme recueil de *Documents inédits pour servir à l'histoire du Dauphiné*, a, par le fait, un intérêt général. Un ouvrage de ce genre, par la valeur des pièces publiées, par le soin apporté à la transcription et à l'annotation, eût été digne de figurer parmi les *Documents inédits*, édités par le Ministère de l'Instruction publique, pour servir à l'histoire de France.

A. DE B.

Histoire de l'enseignement primaire avant 1789 dans les communes qui ont formé le département du Nord, par le comte DE FONTAINE DE RESBECQ, membre de la commission historique du Nord. Lille, Quarré; Paris, H. Champion, 1878, in-8 de IV-426 p. — Prix: 6 fr.

Voici un nouvel, et nous pouvons ajouter tout de suite, un excellent ouvrage à ajouter à tous ceux qu'a provoqués l'enquête entreprise

sur l'instruction populaire avant 1789. C'est une étude très-claire, reposant sur des documents sérieux et locaux, dégagée par un choix fort intelligent de l'accumulation souvent fatiguante des preuves et des faits que l'on trouve en détail dans les documents statistiques et les pièces justificatives.

M. de Resbecq consacre son travail à l'histoire de l'instruction primaire, au régime des écoles, aux maîtres, à l'enseignement et à l'état de l'instruction primaire en 1789. Il établit la lutte persistante de l'Église et du clergé contre l'ignorance, l'élan donné à l'instruction du peuple par le mouvement communal et par la réforme. L'établissement des communes produisit une heureuse émulation entre le clergé qui voulait maintenir ses droits et sa réputation et les pouvoirs municipaux qui veulent justifier leur ambition. Grâce à elle, Gand jouit de la liberté d'enseignement de 1192 à 1235, et, à Ypres, il est reconnu au treizième siècle que le droit d'enseigner est libre pour les écoles inférieures, et certainement plus d'un laïque en a usé. L'apparition de la réforme fit sentir plus vivement aux catholiques la nécessité de prémunir les âmes par l'instruction contre les séductions de l'erreur. De là une vive impulsion qui releva l'instruction et fit multiplier les écoles. Les provinces du Nord ont vu naître le premier ordre, sans doute, créé pour tenir des écoles élémentaires, celui des jéromites, fondé au quatorzième siècle par Gérard van Groot, et approuvé, en 1376, par Grégoire XI. On peut aussi leur attribuer la première organisation régulière des écoles dominicales.

Pour les écoles, il est facile de constater leur nombre considérable dû au zèle de l'épiscopat, excité par les souverains-pontifes et les conciles, et soutenu par l'autorité civile. Malgré leur caractère et leur but essentiellement religieux, elles ne sont point de simples catéchismes. On trouve, au contraire, sur le temps consacré à l'enseignement religieux, comme sur la séparation des sexes, sur les écoles d'adultes, sur les heures de classes, les prières de la fin et du commencement, l'hygiène et la propreté, la surveillance et l'inspection, beaucoup de prescriptions que nos règlements nouveaux n'ont eu qu'à renouveler. Pour les punitions et les récompenses, nos ancêtres montraient à la fois plus de sévérité et de largeur. D'intéressants et curieux renseignements sont fournis sur la nomination des « magisters, » « recordeurs, » dont le nom d' « instituteurs » ne remonte qu'à 1792, sur les conditions exigées d'eux, sur leur traitement, sur les fonctions qu'ils pouvaient cumuler, sur leur costume, leurs associations et leurs conférences. Dès la fin du seizième siècle, on voit poindre l'idée d'école normale pour préparer à l'enseignement.

La gratuité, générale d'abord, fut réduite aux pauvres; l'obligation était reconnue par les conciles et les synodes et par les ordonnances

municipales. Lille et Valenciennes avaient des sergents chargés de rechercher les enfants qui n'allaient pas à l'école. On apprenait, avec la religion, la lecture et l'écriture, souvent le grammaire, l'histoire sainte et l'arithmétique. L'enseignement professionnel existait; ainsi, à Cambrai, en 1633, les jeunes filles apprenaient à « coudre, soit en drap ou en linge; à filer, faire dentelles et semblables ouvrages..... les ouvrages qui sont à faire dans un ménage, comme laver, faire le pain, cuisiner. » L'horticulture était également enseignée. Signalons aussi quelques renseignements sur les méthodes et les livres en usage, et un très-remarquable règlement de Mgr de Bruyères-Chalabre, évêque de Saint-Omer (1781).

Dans le chapitre sur la « situation de l'enseignement primaire en 1789, » nous relevons une demande d'enquête faite par Chaptal en l'an IX et qui ne paraît pas avoir abouti, les vœux des trois ordres demandant que l'instruction soit confiée aux ordres religieux, puis la décadence constatée par tous les documents officiels.

Dans ses notes sur l'organisation scolaire dans les communes avant 1789, M. de Resbecq a relevé, par arrondissements et par communes, tous les renseignements qu'il a pu recueillir : noms des maîtres, contrats passés par eux, fondations, etc. Il ajoute la statistique des conjoints et conjointes signant leur acte de mariage de 1750 à 1790 et en 1789. Les pièces justificatives, au nombre de cinquante-neuf donnent des règlements, des instructions et des contrats qui seront consultés avec intérêt. RENÉ DE SAINT-MAURIS.

Précis d'histoire nationale de Mgr A.-J. Namèche, recteur de l'Université catholique de Louvain, disposé pour l'enseignement moyen, par J.-J. D. SWOLFS, professeur d'histoire au petit séminaire de Malines. 2e édition, revue avec soin, ornée de deux cartes coloriées et augmentée d'un tableau synchronique pour les temps féodaux. Louvain, Charles Fonteyn, 1878, in-12 de 340 p. — Prix : 3 fr.

Le légitime succès de cet ouvrage, tiré à 3,000 exemplaires et épuisé en moins de trois ans, ne fera pas défaut à la seconde édition. Le *Cours d'histoire nationale* de Mgr Namèche, publié en huit volumes in-8 demandait à être restreint aux proportions d'un livre classique, propre à servir de base à l'enseignement des collèges en Belgique. Ce travail, quelque peu ingrat, a été entrepris avec bonheur par M. Swolfs : son manuel est méthodique, précis, complet.

La clarté de l'exposition, la disposition de l'ensemble s'y rencontrent peut-être à un moindre degré; mais était-il possible à l'auteur de faire mieux? Comment, à travers l'inextricable dédale de la première époque féodale, retrouver ce qui se rattache uniquement aux provinces qui constituent la Belgique actuelle? Et, dans l'histoire

municipale du treizième siècle et des siècles suivants, quand chaque ville a son autonomie propre, sa vie individuelle, lorsque chaque cité, chaque bourg forme à lui seul un État, comment retrouver le fil conducteur qui doit mener à la formation du petit royaume moderne? Il résulte nécessairement de toutes ces difficultés une complication extrême, qui est l'argument le plus solide de M. Swolfs contre ceux qui lui reprocheraient l'absence de synthèse et de généralisation. Si son livre n'est pas un drame, mais une série de tableaux, ce n'est pas tout à fait sa faute. Il a fait son possible pour composer son histoire nationale de la Belgique avec l'histoire des Francs sous les deux premières races, l'histoire du comté de Flandre, de la Lotharingie, du Hainaut, du comté de Namur, des duchés du Luxembourg, de Lunebourg, de Brabant, de la principauté de Liège, pays tantôt vassaux de la France, tantôt rattachés à l'Empire d'Allemagne. Pour les temps plus rapprochés de nous, M. Swolfs a été obligé de passer en revue la domination bourguignonne dans les Pays-Bas (1384-1482), la domination austro-espagnole, jusqu'à la révolution brabançonne et à la soumission de la Belgique à la France (1791-1794). Ce n'est qu'en 1830, comme on le sait, que commence véritablement, pour la Belgique, la période de l'indépendance nationale, et que son histoire devient d'une synthèse facile.

Il n'y avait pour M. Swolfs qu'un moyen de lutter contre cet éparpillement de l'histoire des pays qui forment la Belgique : c'était la précision des faits et surtout des dates; il s'en est généralement bien acquitté. En même temps qu'il a rectifié quelques erreurs chronologiques qui lui ont été signalées dans la première édition, il a ajouté en appendice à son ouvrage, un tableau synchronique pour les temps féodaux; de plus, il ne cite par un fait sans l'accompagner de sa date. Grâce à cette excellente méthode, son livre sera mis non-seulement entre les mains des élèves des collèges de Belgique, mais qu'il sera aussi consulté avec fruit par les érudits qui, à l'appui de leurs travaux, cherchent une date, un personnage, un point de repère souvent difficile à retrouver dans les histoires longues et détaillées.

ERNEST BABELON.

Histoire de la charité à Rome, par LÉON LALLEMAND. Paris, Poussielgue, 1878, in-8 de VII-584 p. — Prix : 7 fr.

L'introduction de ce livre nous présente l'organisation des œuvres charitables de la ville de Rome avant 1870, et les profonds changements qu'y a apportés le nouveau gouvernement. Il passe ensuite en revue les œuvres en faveur des pauvres — des malades — de l'enfance et de la jeunesse — des prisonniers. Il fait connaître la condition économique du peuple romain, la situation des indigents, les diverses

institutions pour leur procurer des secours à domicile, du travail, un asile, le mont-de-piété, les caisses d'épargnes ; — l'histoire, l'origine et l'organisation des hôpitaux romains ; — les hospices et asiles pour les enfants, et notamment l'Hospice « Tata Giovanni » qui a eu Pie IX pour aumônier, les œuvres pour les orphelins, pour la dotation des jeunes filles, pour les aveugles et les sourds-muets, pour l'instruction du peuple ; — la législation du système pénitencier, le régime adopté à Rome, les confréries pour la visite des prisonniers, les maisons de refuge et les établissements de correction. Il termine par des pièces justificatives et un index bibliographique des ouvrages consultés, qui n'occupe pas moins de onze pages.

Le tableau des institutions charitables d'une grande ville est toujours un intéressant sujet d'études ; mais la portée du livre de M. Lallemand est plus haute : il nous fait connaître, par des faits, par des chiffres, par des statistiques, par des renseignements précis, ce qu'étaient et ce gouvernement tant de fois calomnié, et cette nation à qui on a si souvent témoigné une hypocrite compassion. On apprend dans ce tableau, sérieusement et complétement tracé par un homme compétent, en raison de ses fonctions et de ses longs séjours à Rome, ce qu'il faut penser de la prétendue ignorance et indigence de ce peuple que plusieurs se représenteraient volontiers comme une nation de mendiants : qu'on lise, par exemple, les chapitres consacrés aux écoles pontificales et aux écoles révolutionnaires, — à l'hygiène dans les hôpitaux romains, — aux asiles d'aliénés, — aux prisons avant et après 1870. Pour chacune des branches d'assistance qu'il passe en revue, l'auteur en retrace l'histoire ; il nous fait pénétrer dans les détails d'organisation, dans la vie intérieure des œuvres ; puis il indique ce que l'école révolutionnaire, à Rome comme ailleurs, par ses procédés constants, et, hélas ! trop connus, a fait de tant d'antiques institutions, de tant de fondations utiles et respectables. Nous ne dirons pas seulement que ce livre fait honneur à son auteur, mais encore qu'il fait honneur à la ville de Rome et rend service à la cause de l'Église.

R. DE L. S.

BULLETIN

Manuale pastorum, *in quo omnigenæ pietatis et ecclesiasticæ perfectionis elucescunt monita*, accurante V. POSTEL. Paris Lethielleux, 1878, in-32 de 480 p. — Prix : 3 fr.

Dans ce petit volume, M. l'abbé Postel a réuni et mis en ordre les meilleures pages des Pères et des écrivains ascétiques sur la sainteté sacerdotale. Nous avions déjà le *Paradisus animæ christianæ*, le *Cœleste palmetum*, le *Memoriale vitæ sacerdotalis*, et, avant tous les autres livres, le *Pastoral* de saint Grégoire le Grand. Mais on pouvait reprocher à ces délicieux écrits

quelques longueurs, des répétitions fréquentes ; on pouvait désirer un ordre meilleur : M. Postel a corrigé ces défauts. Son livre est l'un de ceux que l'on doit conseiller aux nouveaux prêtres. Ils y trouveront, condensés en peu de paroles, les meilleurs enseignements ; ils pourront, après une journée de fatigue, durant laquelle ils auront à peine eu le temps nécessaire pour réciter l'office divin et accomplir les devoirs essentiels de la piété, ouvrir ce petit livre et y rencontrer, comme dans l'*Imitation*, les paroles qui parlent à l'âme, qui l'élèvent et la reposent. EUG. POUSSET.

Courtes méditations à l'usage de l'enfance suivies de quelques visites au Saint-Sacrement, par le P. H.-C. FOURNEL, de la Congrégation de Notre-Sauveur. Benoîte-Vaux, par Souilly (Meuse), chez les religieux du B. Pierre Fourier, 1878, in-32 de 334 p. — Prix : 1 fr.

Le petit livre du R. P. Fournel est revêtu de l'*imprimatur* de Mgr l'évêque de Verdun : on peut donc le mettre de confiance entre les mains des jeunes enfants; il ne leur fera que du bien. La manière dont il est conçu, la simplicité du style, la disposition des matières nous semblent le rendre très-propre à atteindre le but modeste et pourtant difficile que l'auteur a visé. Les méditations se divisent en quatre séries bien distinctes, qui forment les quatre parties de ce petit livre : d'abord les *Méditations préparatoires*, où sont exposées brièvement et simplement les vérités et les pratiques fondamentales de la religion; les méditations pour le jeudi et le dimanche de chaque semaine, ainsi que pour les principales fêtes des saints; les méditations sur le *Fruit de vie*, où se trouvent indiqués le caractère et les effets de la mission du Rédempteur, avec deux méditations préparatoires à la première communion; enfin les *visites au Saint-Sacrement*, au nombre de douze, qui peuvent servir d'aliment à la piété des enfants dans leurs visites à l'église. Nous recommandons spécialement ce petit livre aux directeurs d'œuvres et aux ecclésiastiques chargés plus particulièrement des catéchismes : il leur appartient d'expérimenter par une pratique quotidienne si cet opuscule mérite vraiment le bien que nous en avons dit. F. DE LA D.

Biblioteca della Gioventù italiana. Torino, typografia e libreria Salesiana, 1878 ; Paris Lethielleux. — *Prose* di MICHEL COLOMBO, 3 vol. de 247, 139 et 188 p. — *Rime Scelte* di BERNI. 1 vol. de 272 p. — *L'Uomo di lettere*, del Padre BARTOLI. 1 vol. de 332 p. — *Lettere* di G. PERGAMINO. 1 vol. de 359 p. — *Saggio di alcune voci Toscane*. 1 vol. de 136 p. — *Prose letterarie* di CESARI. 1 vol. de 269 p. — *Novelle di* FRANCESCO SOAVE. 1 vol. de 302 p. — *La Gerusalemme liberata*. 2e edit., 1 vol. de 578 p.

Il y a quelque temps que nous n'avons parlé de la collection si estimable qui paraît sous ce titre : *Biblioteca della Gioventù italiana*. Mettons-nous au courant. Les livraisons d'octobre, novembre et décembre 1877 ont été fournies par les *Prose* de Michel Colombo, que nous connaissons trop peu en France, qui renferment d'excellents préceptes de style et de goût, et qui offrent une lecture très-variée. Francesco Berni, le créateur d'un genre, le poëte qui refit *l'Orlando innamorato*, a laissé des poésies fort originales ; un bon choix en a été fait par M. Celestin Durando, car toutes n'étaient pas à mettre sous les yeux des jeunes lecteurs. Un livre didactique d'un écrivain du dernier siècle, *l'Homme de lettres* du P. Bartoli, a ensuite été publié ; puis sont venues les *Lettere de Giacomo Pergamino*, le *Saggio di alcune voci toscane* de Bresciani, un bon volume tiré des œuvres de Cesari, et les

classiques nouvelles de Soave. Le succès obtenu par la *Biblioteca della Gioventù* a nécessité la réimpression de certains ouvrages publiés dans cette collection et vite épuisés ; c'est ainsi qu'on s'est vu obligé de donner une nouvelle édition de la *Jérusalem*. On se rappelle ce que Boileau a dit du Tasse :

Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison,
Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse,
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

Les éditeurs ont été moins indulgents que Despréaux, et on fait disparaître quelques octaves qui se ressentent un peu trop de l'esprit de la renaissance. Grâce à ces suppressions, d'ailleurs en petit nombre, la *Jérusalem* peut être mise sous les yeux les plus timorés. Quand on réimprimera cette édition, on devra corriger, dans la vie du Tasse, page 5, un lapsus qui a substitué Charles III à Charles IX. P.

Des principes qui président à l'exercice du droit de punir, par J. Thiry. Liège, Léon de Thier, 1878, in-8 de 28 p.

Esquisser rapidement les divers principes qui ont servi de base aux anciennes législations pénales, exposer et critiquer les théories de Beccaria et de Bentham, de Kant et de Rossi, puis formuler comme conclusion le véritable fondement du droit de punir, tel est le plan de cette petite brochure. Mais nous regrettons que l'auteur ait insisté sur la partie historique au détriment de la partie moderne, qu'il se soit borné à citer la théorie de la correction ou de l'amélioration du coupable, la théorie en vogue du dix-neuvième siècle, sans discuter aucun de ces arguments, et qu'il n'ait point parlé du système dialectique de Hegel ou de la *tutela giuridica* du savant Carrara. Nous ne pouvons enfin adopter son opinion et admettre la nécessité comme base de notre droit pénal, car l'utilité, à n'importe quel degré on la considère, ne peut jamais donner naissance à un droit et surtout au droit pénal, droit *sui generis*, qui prive l'homme de sa liberté. D'ailleurs la conséquence forcée de cette doctrine, c'est la théorie d'intimidation, telle que la formulait logiquement Feuerbach, et M. Thiry lui-même repousse de toutes ses forces un système aussi odieux et aussi immoral (p. 15). J. Vandenheuvel.

Histoire nouvelle des arts et des sciences, par Alphonse Renaud. Paris, Charpentier, 1878, in-12 de iv-491 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est meilleur dans son but que dans son exécution. « J'ai cherché, nous dit l'auteur, à présenter l'histoire sous une forme nouvelle, comme la louange de la divinité. Il sera facile assurément de trouver, dans cette série de tableaux, des inexactitudes et des omissions ; mais il sera facile aussi de corriger ces défauts. Puis, qu'importent les noms et les chiffres? On changera des mots, on en ajoutera, on en retranchera : mais l'idée restera-t-elle ? »

M. Renaud fait, dans quatre chapitres, l'histoire des « arts utiles » (alimentation, chauffage mécanique, médecine, éclairage) ; — des « beaux-arts » (art culinaire, parfumerie, arts décoratifs, musique, divertissements); — des « sciences spéculatives » (sciences naturelles, géographiques, astronomiques, historiques, philosophiques); — et des « sciences politiques » (morale, justice, commerce, charité, unité). Sous ces divers titres et beaucoup

d'autres qui en dérivent, il accumule les faits, les citations et les renvois aux auteurs qu'il a consultés. Une table alphabétique permet heureusement de trouver sans trop de difficulté les renseignements que l'on peut désirer. C'est une compilation qui n'est point suffisamment digérée, où il y a beaucoup de superfluités et de lacunes qui sont des fautes.

Les divisions et subdivisions peuvent exercer la critique. On se demandera ce que c'est que l' « histoire de l'Unité. » L'unité, pour M. Renaud, est un des fondements de l'union des hommes; sous ce titre, il range l'histoire du langage, de l'écriture, des insignes et des unités. Nous espérions trouver dans l'histoire de la charité quelques notes sur des œuvres de bienfaisance, tandis qu'il ne s'agit que de l'organisation de la famille et des institutions sociales. L'auteur fait vivre les premiers hommes sans société (nº 241) et attribue l'institution du mariage à des Chinois, à des Égyptiens, à des Grecs, sans parler des Hébreux, et tout en disant une ligne plus bas que l' « amour conjugal fut le premier amour terrestre » (nº 242). « Les premiers hommes n'avaient aucune idée de religion » (nº 112). « Pour nous, la vérité n'est que la résultante des opinions » (nº 110). Il n'est pas besoin d'un grand luxe de citations pour établir que les hommes étaient primitivement nus (nº 10); comment auraient-ils été autrement? Si les hommes ont commencé par se couvrir de feuilles et qu'Adam, réalisant un progrès, se soit couvert de peaux, en résulterait-il qu'il ne soit pas le premier homme?

R. S. M.

Escenas de la vida pagesa, per Joaquim Riera y Bertran. Barcelone, les principales librairies, 1878, in-12 de 205 p.— Prix : 2 réaux.

Sous le titre de *Scènes de la vie rustique,* M. Joaquim Riera y Bertran a publié, en langue catalane, un volume qui contient vingt petites nouvelles, dont plusieurs sont des contes populaires. Fernan Caballero a donné l'exemple d'œuvres de ce genre, dans ses jolis *Cuadros de costumbres*, et l'on ne peut qu'encourager M. Riera y Bertran à suivre les traces de l'illustre romancière; il raconte bien, met ses personnages en scène avec vérité, et prouve, après beaucoup d'autres, que l'idiome dans lequel il écrit, et qu'on a parfois traité de dialecte, est une langue en même temps énergique et souple, fort propre à exprimer toutes choses et tous sentiments. L'auteur n'en est pas à ses débuts, du reste, et la couverture des *Escenas de la vida pagesa* nous donne les titres des ouvrages nombreux dont il les a fait précéder. Th. P.

Une gerbe : Fleurs cueillies dans les œuvres de M. Louis Veuillot. Paris, Société générale de librairie catholique, in-8 de VII-232 p. — Prix : 2 fr.

La *Gerbe* est l'œuvre d'un disciple de J.-B. de la Salle, qui nous cache modestement son nom, mais au goût duquel nous nous faisons un devoir de rendre hommage. L'introduction, formée de quelques pages charmantes, que les lecteurs de *Rome et Lorette* n'ont pas oubliée, est tout entière exquise : c'est l'histoire d'un humble enfant du peuple qui, des bas-fonds de l'ignorance et des préjugés, s'élève, avec la grâce de Dieu, jusqu'aux radieux sommets de la foi et de l'espérance chrétiennes. Les extraits sont ensuite groupés autour de sept chefs : *Religion; l'Église, Rome et le Pape; Clergé et religion; Descriptions et voyages; Histoires, légendes et contes; Histoire, philosophie, sciences et arts; Saints personnages et célébrités contemporaines; Conclusion.* Ces détails sommaires laissent deviner l'intérêt et le charme que la lecture d'un tel livre doit faire éprouver. Il offre au suprême degré deux

qualités qu'il est, hélas! trop rare de trouver réunies : éminemment populaire de ton, il est tout entier écrit d'un style qui doit satisfaire les plus difficiles et contenter les plus délicats. A lire ce livre, on trouvera donc un double avantage, celui de s'édifier et d'apprendre en même temps à parler français. E. DE LA D.

Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud, le Brésil, l'Uruguay, la République Argentine, les Pampas, et Voyage au Chili, par la Cordillère des Andes, par le comte EUGÈNE DE ROBIANO. Paris, Plon, 2878, in-12 de 372 p. — Prix : 4 fr.

C'est un pays généralement peu connu que l'Amérique du Sud : la grande chaleur qui y règne, la fièvre jaune qui la désole, et les révolutions périoques, non moins meurtrières que la fièvre jaune, font reculer la plupart les voyageurs. Elles n'ont point effrayé cependant le comte Eugène de Robiano. Parti avec un ami, secrétaire de l'ambassade belge au Brésil, il a exploré l'Amérique du Sud de part en part, de l'Atlantique au Pacifique. Il a visité successivement le Brésil, l'Uruguay, la République Argentine, pour gagner le Chili à travers les Pampas et la Cordillère des Andes. Il a vu beaucoup et il a bien vu. Il a habité les *fazendas* du Brésil et les *estancias* de l'Uruguay ; il a accepté la large hospitalité des fazenderos, et vécu de la vie des gauchos, à cheval, le fusil à la main, parcourant les plantations de café des environs de Rio Janeiro, les forêts vierges de l'intérieur, les prairies à perte de vue des Pampas, chassant les singes hurleurs, les autruches et les *carpinchos*. C'était la vie libre, au grand air, sous un ciel brûlant, mais admirable, avec des horizons sans bornes, des émotions et des surprises sans cesse renouvelées. Il semble que cette existence des champs ait plus séduit le comte de Robiano que celle des villes; au moins la décrit-il avec plus de complaisance. Ses descriptions sont neuves, colorées, intéressantes; il aime la nature et la peint bien. Ce n'est pas qu'il soit indifférent aux entreprises utiles et aux merveilles de l'industrie; les détails qu'il donne sur la grande usine Liebig sont des plus curieux. Mais, sauf au Brésil, où l'initiative habile du souverain donne au progrès une vive impulsion, les merveilles de l'industrie sont rares dans l'Amérique du Sud : la nature y est plus riche et plus généreuse que les hommes ; la race espagnole, transportée dans ce climat torride, y a perdu sa vigueur, et la race indienne, reléguée à l'intérieur, est retombée à l'état sauvage d'où les jésuites l'avaient tirée pendant deux siècles au Paraguay. Le sentiment religieux lui-même a en grande partie disparu, ou a dégénéré en superstition : tout pour les yeux, peu pour l'âme et le cœur. Le Chili est-il, sous tous ces rapports, dans une voie meilleure que les républiques de l'Est? C'est ce que M. de Robiano nous apprendra dans un second volume, dont nous souhaitons vivement la prochaine publication. M. DE LA R.

Une question d'Orient au moyen âge. *Documents inédits et notes pour servir à l'histoire du commerce de la Flandre avec le Levant,* par EMILE VANDEN BUSSCHE. Bruges. Daveluy, 1878, gr. in-8 de 48 p.

Sous ce titre piquant, l'auteur a réuni en brochure quelques articles publiés dans la revue *la Flandre*, et ayant pour objet l'histoire du commerce entre Bruges et le Levant. Tous les écrivains qui se sont occupés de l'histoire de Bruges ont signalé les importantes relations commerciales de la « Venise du Nord » avec les pays du midi de l'Europe et de l'Orient, mais

fort peu nous disent en quoi ce trafic consistait, et quelles étaient les cités avec lesquelles Bruges se trouvait en rapports suivis avant le seizième siècle. M. Vanden Bussche publie aujourd'hui certaines pièces inédites, destinées à jeter quelque lumière sur ce point obscur. De l'ensemble de ces pièces, il résulte qu'au début du quatorzième siècle, les Flamands, quant au commerce avec le Levant, étaient tributaires des Orientaux; ceux-ci se procuraient les produits levantins par l'entremise des Génois et des Vénitiens qui les tiraient de Trébizonde. Plus tard, les traficants orientaux organisèrent des comptoirs à Bruges même, et furent bientôt imités par les Brugeois, qui établirent à leur tour des bureaux de négoce dans les pays les plus éloignés. Ne jouissant point toutefois de privilèges suffisants dans ces pays, les Flamands renoncèrent à leurs établissements et se contentèrent d'opérer les échanges sur la place même de Bruges. De leur côté, les Levantins, devenus mahométans à la suite de la prise de Constantinople, furent dès lors honnis en raison de leurs opinions religieuses; troublés par les projets de croisade de Philippe le Bon contre les Turcs, ils partirent vers le commencement du seizième siècle pour des parages plus hospitaliers, et l'on en revint aux anciens usages du commerce par l'intermédiaire des Génois et des Vénitiens.

CH. D.

Le Pays. — Polignan et Comminges, leur passé, leur présent, par D. Dufor, ancien missionnaire et professeur d'humanités. Toulouse, Édouard Privat; Paris, Victor Palmé, 1878, in-12 de XII-379 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre porte un titre dont les promesses ne sont pas suffisamment tenues. Ce n'est pas une histoire locale, pleine d'érudition et de recherches, que nous offre M. Dufor, et l'histoire générale ne saurait tirer un grand profit des trente courtes pages qu'il consacre aux origines de Polignan, depuis l'époque des Barbares jusqu'en l'an de grâce 1822. Qu'il change donc son titre, ou qu'il s'applique à le rendre exact et nous n'aurons plus à lui faire que des compliments. Ses souvenirs de collège sont, en effet, charmants, et c'est ainsi, croyons-nous, que ce genre de livres doit être compris. L'auteur ne s'attarde pas aux enfantillages de la vie de collège : exposer les méthodes pédagogiques, entre lesquelles il en est plusieurs qui mériteraient d'être signalées, retracer la physionomie des directeurs et des professeurs les plus marquants, rappeler par quels moyens des maîtres ingénieux et dévoués peuvent faire aimer le collège et rendre fécondes et joyeuses les longues années que l'on passe sur ses bancs : tel est le but de M. Dufor, et nous ne serons pas flatteurs en disant qu'il l'a pleinement atteint. Ses portraits sont vivants et tous ses récits pleins d'entrain. Polignan peut être fier de son élève d'autrefois et de son professeur d'aujourd'hui, et rien ne justifie mieux le choix qu'on a fait de M. Dufor pour professer la littérature au petit seminaire de Polignac, que les pages aimables et brillantes qu'il lui a consacrées.

E. DE LA D.

Les Désordres du lundi, par l'abbé F. J. D'Ézerville. Paris, René Haton, 1878, in-32 de 59 p. — Prix : 15 cent.

Les Bienfaits du dimanche, par LE MÊME, in-32 de 85 p. — Prix : 20 cent.

Deux excellentes brochures de propagande qui traitent à nouveau la question du travail du dimanche. L'auteur ne se place pas au point de vue

exclusivement religieux. Il s'adresse à la fibre sensible, celle de l'intérêt. Il montre que le chômage du lundi fait perdre plus de temps que la cessation du travail le dimanche ; qu'il n'est pas le repos, mais l'oisiveté, d'où naissent tous les vices, et qui a pour compagne inséparable l'ivrognerie. Dans la question du dimanche, il établit que le travail du dimanche n'a jamais enrichi personne; que l'observation du précepte n'a jamais appauvri personne, qu'il est indispensable à la santé de l'ouvrier, favorable à son instruction, sauvegarde de la famille. Ce sont là de grandes et pratiques vérités qu'on ne saurait trop répéter. V. M.

Les Opérations maritimes commerciales et industrielles de Marseille. Comparaisons statistiques. Résultat économique, par S. Jouham. Paris, Amyot; Marseille, Bérard, 1878, in-12 de 342 p. — Prix : 2 fr.

Cet ouvrage est le second des trois qui se sont partagés, pour le concours de 1877, le prix de 25,000 fr. établi par le baron Félix de Bonjour pour des ouvrages relatifs au commerce de Marseille. Par sa spécialité même, il se refuse à l'analyse dans cette *Revue* et se recommande en même temps aux hommes qui se consacrent à l'étude des questions commerciales et industrielles. C'est l'histoire par la statistique des quinze dernières années du mouvement de notre grand port de Marseille, avec des considérations souvent très-justes et bien exprimées, et l'indication des mesures à prendre pour donner plus d'essor au commerce. La première partie est consacrée à la navigation. Nous recommandons particulièrement le chapitre sur les « relations maritimes avec l'Algérie, » dont l'auteur fait ressortir l'importance pour la prospérité de la colonie, qui se rattache si directement à la prospérité de Marseille. Dans la seconde sont étudiés, article par article, les différents objets du commerce et de l'industrie (voyageurs, blé, sucre, vins, café, etc.). Le troisième traite de questions diverses, et spécialement de réformes à introduire : notons ce qui concerne la marine, les tarifs des chemins de fer et les « formalités administratives, » ainsi que les encouragements à donner aux établissements d'instruction. « Tout ce qui favorisera la littérature et les arts rejaillira utilement sur le commerce. »

M. Jouham constate une diminution considérable dans le nombre des voyageurs (111,595 en 1875, au lieu de 189,861 en 1870), attribuée à la concurrence des chemins de fer italiens et espagnols. Il redoute aussi la concurrence des navires italiens pour les relations avec Tunis, du moment où ils auront une marche supérieure aux nôtres. Le résultat serait le même, ajoute-t-il, « notre influence politique venant à baisser dans l'administration du bey et du territoire de la Régence. Nous voudrions voir aussi les maisons françaises s'y établir en plus grand nombre. La colonie française de Tunis tend à y être absorbée par la population italienne, et les relations directes du gouvernement du bey avec celui de Victor-Emmanuel se multiplient ; il y a là, croyons-nous un sujet sérieux de préoccupation. » Ces réflexions, qui datent sans doute de 1876, sont à citer au lendemain du congrès de Berlin.

R.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. l'abbé Louis Bourgeois, né en 1819, à Artins (Loir-et-Cher), est mort le 20 juin à l'École de Pontlevoy, dont il était directeur. Il a poursuivi avec un égal succès deux nobles carrières : celle de l'enseignement et celle de la science. C'est dans un modeste presbytère qu'il commença ses études, achevées au petit séminaire de Blois. Dès l'âge de vingt et un ans, il fut capable d'enseigner la philosophie au grand séminaire. Il n'abandonna sa chaire que quatorze ans plus tard, lorsque cet établissement ne fut plus dirigé par les prêtres du diocèse. Le petit séminaire Saint-François de Sales en profita : il y fut professeur d'histoire. En 1851, il entra à Pontlevoy comme professeur d'histoire naturelle et chargé des conférences religieuses pour la division supérieure; il revint à l'enseignement de la philosophie de 1854 à 1868, et, en 1867, il fut appelé à la direction de l'École. Il était membre du Conseil supérieur de l'instruction publique. Ses travaux scientifiques ont eu plus de relief et lui ont valu une plus grande renommée. Les questions spéculatives qui passionnèrent son esprit ne purent point diminuer l'attrait qu'il éprouvait pour l'étude de la nature. Dès 1840, nous le voyons consacrer les loisirs que lui laisse l'enseignement à explorer la vallée du Loir et les coteaux du Cher, recueillant des matériaux, collectionnant des fossilles : c'est ainsi qu'il put prêter un utile concours à Alcide d'Orbigny pour son *Histoire naturelle* et pour fixer la constitution géologique du département. Vers 1862, il est entraîné sur le terrain brûlant de l'archéologie préhistorique à la suite de M. Boucher de Perthes, qui vient de découvrir la mâchoire du Moulin-Quignon, et, en compagnie de son voisin, le marquis de Vibraye, il poursuivit ses recherches dans les grottes de la Charente, plus riches incomparablement en silex que Pontlevoy et ses environs. Ses connaissances géologiques lui servaient à contrôler des découvertes qui soulevaient beaucoup d'objections et de contradictions, comme toutes les nouveautés. La Sorbonne, le Muséum, l'École des mines s'élevèrent contre lui; on l'accusa de contredire le récit de l'Écriture sainte, de prêter des armes à la libre pensée, de reculer à des milliards d'années la création de l'homme. Et, loin de s'étonner qu'on pût craindre de voir la parole de Dieu entamée par un fait : « Ce sont les théories géologiques qui changent, » disait-il. Il est un fait trop à son honneur de savant pour que nous ne le citions pas : la simplicité charmante avec laquelle il reconnut, au congrès scientifique de Bruxelles, dans une séance solennelle, une erreur qu'il avait commise. Quoiqu'il ait peu écrit, il a tracé un profond sillon : « Son esprit sérieux, dit un de ses collaborateurs, M. l'abbé Delaunay, ne voulait dire quelque chose qu'avec la certitude de le bien dire, persuadé qu'il ferait tort au vrai, s'il n'en était pas l'interprète accompli. » Le R. P. Carbonnelle s'empressa de rechercher sa collaboration, lorsqu'il fonda la *Revue des questions scientifiques*. Mais si l'abbé Bourgeois laisse peu d'écrits, il laisse des idées, des découvertes, des disciples et un admirable monument dans sa remarquable collection, classée avec le plus grand soin et fruit de quarante années de recherches. Nous ne savons quel sort est réservé à cette collection, ni quelles seront pour elle les conséquences de la mort de son auteur. Mais nous faisons des vœux pour qu'elle ne sorte pas de France, et qu'un généreux ami des sciences en enrichisse quelqu'une de nos universités catholiques, si elle ne doit pas rester à Pontlevoy.

Voici la liste aussi complète que possible des divers mémoires dus à la plume

de M. l'abbé Bourgeois : *Distribution des espèces dans les terrains crétacés du Loir-et-Cher*, Bulletin de la Société géologique de France, t. XIX, mars 1862; — *Essai de détermination des caractères propres à distinguer les instruments en silex des diverses époques*; — *Notice sur l'âge des instruments de pierre du Grand-Pressigny*; — *Note sur des silex travaillés, trouvés dans une brèche osseuse à Vallière (Loir-et-Cher)*, extraits du Bulletin de la Société géologique de France, t. XX, 1863; — *Note sur le Diluvium de Vendôme*, extrait du Bulletin de la Société archéologique du Vendômois (1865); — *Étude sur les silex travaillés*, extrait des comptes rendus du Congrès international, 1867; — *Nouvelle affirmation de l'homme tertiaire*, Matériaux pour servir à l'histoire primitive de l'homme, mai-juin, 1869; — *Sur les silex considérés comme portant les marques d'un travail humain découverts dans le terrain miocène de Thenoy*, extrait du compte rendu du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, 1872, Bruxelles; — *Note sur l'Amphimoschus Pont-Leviensis*, extrait du journal de zoologie Gervais, t. II, 1873; — *Grotte de la Roche-Berthier (Charente)*, avec M. G. Delaunay, Matériaux pour servir à l'histoire primitive de l'homme, avril, 1875; — *Une sépulture de l'âge de bronze dans le département de Loir-et-Cher*, extrait de la Revue archéologique, 1875; — *La Question de l'homme tertiaire*, extrait de la Revue des questions scientifiques, 1877, Louvain. On lui doit aussi : *Grotte sépulcrale de Vilhonneur (Charente)*, dans les Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme. Il laisse également des travaux inédits : un cours de philosophie, des conférences religieuses, des sermons, des notes sur la géologie et sur le magnétisme. Ils sont entre les mains de son ami et collaborateur, M. l'abbé G. Delaunay, qui est plus que tout autre capable d'en tirer ce qui peut servir à la cause de la vérité et de la science.

— M. Guillaume-Marie-Paul-Louis Hurault, marquis de Vibraye, né le 28 juillet 1809, est mort à Paris, le 14 juillet 1878. On l'a parfaitement caractérisé lorsqu'on a dit de lui qu'il était « un homme de bien, un chrétien fervent, un grand seigneur qui ne regardait jamais à sa peine pour cultiver tout ce qu'il y avait de beau, de vrai et d'utile. » Devoirs de famille, devoirs de société, devoirs de grand propriétaire, dont il s'acquittait scrupuleusement, ne l'empêchèrent pas de devenir un savant distingué. Joignant la pratique à la théorie, il a transformé la belle terre de Cheverny (Loir-et-Cher), héritage paternel, et il y a réuni, parmi beaucoup d'autres richesses, une des plus considérables et des plus précieuses collections géologiques, minéralogiques et d'objets préhistoriques; on en peut admirer un magnifique échantillon l'exposition rétrospective du Trocadéro, et l'Université catholique de Paris en a plusieurs fois bénéficié. M. de Vibraye peut être considéré comme un des promoteurs des recherches préhistoriques. Il a particulièrement exploré les grottes d'Arcy-sur-Cure (Yonne) et les stations de l'Augeris (Dordogne), et ne fut point étranger à la vocation de M. l'abbé Bourgeois, qui l'a précédé de quelques semaines dans la tombe. On peut bien citer ici, comme un de ses meilleurs titres, l'initiative qu'il prit, avec le prince de Chalais, pour sauver l'École de Pontlevoy, en s'en rendant propriétaire, pour la remettre, restaurée, entre les mains de Mgr l'évêque de Blois. M. le marquis de Vibraye était correspondant de l'Institut. Il fut élu, le 23 février 1863, en remplacement de Bracy-Clark, dans la section d'économie rurale. Le 17 avril 1867, il avait été appelé à remplacer le duc Decazes, comme associé ordinaire de la Société centrale d'agriculture de France, dans la section de grande culture. Voici la liste de ses publications :

Quelques notes sur la découverte d'une nouvelle fontaine et sur les chances,

de trouver de l'eau jaillissante dans le département de Loir-et-Cher, mémoire lu à la séance publique de la Société royale d'agriculture du département de Loir-et-Cher, 1834; — *Communication sur la géologie du département de Loir-et-Cher*, faite au Congrès scientifique de France tenu à Blois en septembre 1836; — *Études géologiques*, mémoire lu à l'Institut catholique dans la séance générale du 2 février 1843; — *Rapport sur les travaux agronomiques et sylvicoles de la terre de Cheverny*, extr. du Bulletin de la Société d'agriculture de Loir-et-Cher (1844); — *Rapport au Congrès central d'agriculture sur le reboisement des montagnes et des terrains en pentes*, 1re session (1845); 2e session (1846); — *Observations sur la pisciculture*, extr. du Bulletin de la Société d'acclimatation, 8 octobre 1854; — *Sur la découverte d'un nouveau gisement de vertébrés à Chitenay (Loir-et-Cher)*, extr. du Bulletin de la Société géologique de France, séance du 5 mars 1860; — *Note sur les ossements fossiles accompagnés d'une mâchoire humaine trouvés dans les grottes d'Arcy-sur-Cure*, extr. du Bulletin de la Société géologique de France, séance du 16 avril 1860; — *Quelques observations sur un article de la « Sentinelle du Jura, »* le *Monde*, 27 novembre 1861; — *Note en réponse à un article de M. Hoefer attribuant aux castors la construction des habitations lacustres de la Suisse*, le *Monde*, 1er octobre 1863; — *Travaux agricoles étrangers à la sylviculture exécutés par le marquis de Vibraye* (1863); — *Les Silex ouvrés dans le Diluvium de Loir-et-Cher*, extr. des Comptes rendus de l'Académie des sciences, séance du 30 mars 1863. — *Note sur de nouvelles preuves de l'existence de l'homme dans le centre de la France à une époque où s'y trouvaient aussi divers animaux qui, de nos jours, n'habitent pas cette contrée*, extr. des comptes rendus de l'Académie des sciences, séance du 29 février 1864; — *Sur la reproduction en bois de renne d'une tête* (présumée) *de mammouth et sur quelques morceaux d'ivoire travaillé provenant plus particulièrement des stations du Périgord*, extr. des Comptes rendus de l'Académie des sciences, séance du 4 septembre 1865; — *La Terre de Cheverny (Loir-et-Cher). Ses améliorations de* 1829 *à* 1866, concours pour la prime d'honneur à décerner dans le département de Loir-et-Cher en 1867; — *Notice historique et biographique sur Achille Valenciennes*, extr. de la Société impériale et centrale d'agriculture (1868); — *Notice historique sur M. Valenciennes*, extr. du « Journal de l'Agriculture » (1868); — *La Prime d'honneur du Loiret* (1868); — *Rapport de M. le marquis de Vibraye sur le transport de la marne, de la chaux et de la pierre à chaux*, extr. des Annales du Comité central de Sologne, n° 18 (1870); — *Sur l'apparition spontanée en France de plantes fourragères exotiques à la suite du séjour des armées belligérantes en* 1870 *et* 1871, extr. des Comptes rendus de l'Académie des sciences, séance du 27 mai 1872. — Il faut ajouter à cette liste les discours prononcés par M. le marquis de Vibraye aux comices agricoles de l'arrondissement de Blois, depuis 1859, et qui constituent un véritable cours d'agriculture, spécialement applicable à la Sologne et à la Beauce.

— M. Eugène-François-Joseph Taillard est mort le 6 juillet à Douai, où il avait vu le jour le 7 avril 1803. C'est là qu'il fit ses études, complétées à l'École de droit de Paris, d'où il revint avocat en 1824. En 1827, il entra dans la magistrature, qu'il ne quitta qu'à l'heure de la retraite comme président à la Cour de Douai. Il jouissait parmi ces concitoyens de cette estime universelle qui accompagne les hommes à la fois modestes et éminents dont les vertus et les talents ne peuvent être contestés par personne. Chrétien fervent, il était aussi un savant distingué. Dès 1826, il entrait dans la Société d'agriculture, sciences et arts, à laquelle il fut peu d'années

sans donner quelques travaux considérables. Il a abordé, en histoire, les questions les plus importantes, comme celles des origines communales et de l'apostolicité des Églises de France, et c'est toujours aux sources qu'il allait chercher les documents. Voici une liste, malheureusement incomplète, de ses productions : *L'Affranchissement des communes dans le nord de la France* (1837); — *Recueil d'actes des onzième et treizième siècles en langue romano-wallone du nord de la France avec une introduction et des notes* (1849, in-8); — *Essai sur l'histoire des institutions du nord de la France : ère celtique* (1852, 2e édition, 1861, in-8); — *Le Livre des usaiges et anciennes coustumes de la comté de Guysnes, avec une introduction et des notes* (1856, in-8); — *Origine des communes du nord de la France* (1858, in-8); — *Essais sur l'histoire des institutions* (1859, in-8); — *Notice sur l'origine et la formation des villages du nord de la France* (1863, in-8); — *Les Lois de Dieu dans l'histoire, ou essai sur les lois providentielles qui régissent les nations et le genre humain* (1867, grand in-8); — *Essais sur les origines et les développements du christianisme dans les Gaules* (1868, in-8); — *Apostolat de saint Denys dans les Gaules en* 250 (1869, in-8); — *Études sur les institutions dans leurs rapports avec les monuments. Deuxième étude. Domination romaine, période antérieure à l'avénement de Dioclétien en* 284 (1869, in-8); — *La Féodalité en Picardie, fragment d'un cartulaire de Philippe-Auguste* (1869, in-8); — *Fragment d'une étude sur les Gaulois au temps de Jules-César* (1871, in-8); — *Défense du territoire des Gaules au cinquième siècle, villes de guerre et places fortes* (1875, in-8); — *Chroniques de Douai, recueillies et mises en ordre par M. le président Taillard* (1875-1877, 3 vol. in-8).

— M. le Dr Achille-Louis de Foville, mort à Toulouse, le 22 juillet 1878, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, était Rouennais d'origine, mais né à Pontoise, le 6 août 1799. Il fit à Paris ses études médicales, et se distingua dès lors par des recherches originales sur l'aliénation mentale et sur l'anatomie tant normale que pathologique du système nerveux. En 1825, sur la recommandation d'Esquirol, il fut nommé médecin en chef de l'asile de Saint-Yvon, qu'on ouvrait à cette époque, au faubourg Saint-Sever de Rouen. Il occupa cette place jusqu'en 1834, et fut aussi professeur de physiologie à l'École de médecine de la même ville. L'altération de sa santé l'obligeant à rechercher le climat du Midi, il séjourna de 1834 à 1837, tantôt à Toulouse et tantôt dans les Pyrénées; mais il ne se rétablit complétement que dans un voyage de long cours (1837-38), où il accompagna, comme naturaliste, le prince de Joinville, en Afrique, au Brésil et aux États-Unis. Fixé à Paris depuis son retour, il succéda à son maître Esquirol comme médecin en chef de la maison de Charenton. Destitué en 1848, il ne vécut que pour sa clientèle et pour sa famille. C'est au sein de celle-ci qu'il vint prendre à Toulouse, à partir de 1869, une retraite encore active, comme médecin d'une importante maison de santé, fondée depuis quarante ans, au faubourg Saint-Cyprien, par son ancien collègue et ami le Dr Delaye. C'est à cette maison que le Dr Foville a consacré les six dernières années de sa vie médicale. Les travaux qu'il a laissés sont : Un mémoire fait en commun avec son collègue Delaye, *Sur les causes et le siège des maladies mentales* (1820). Ce mémoire, qui obtint le prix du concours Esquirol, ne fut pas imprimé. Mais la substance en est reproduite dans le *Traité du ramollissement du cerveau* de Rostan et dans l'article *Folie* de Georget, inséré dans le *Dictionnaire de médecine* rédigé par MM. Adelon, Béclard. — En collaboration avec son collègue Paul Granchamp, il écrivit un mémoire relatif aux *Fonctions des couches optiques, des corps striés et du cervelet* (1822); — *Observations cliniques propres à éclairer certaines*

questions relatives à l'aliénation mentale. Thèse de doctorat (1824); — *L'Anatomie, la physiologie et la pathologie du système nerveux cérébro-spinal*, mémoire couronné par l'Académie de médecine (1825); — *Mémoire sur l'encéphale* (1826), adressé à l'Académie des sciences, où il fut l'objet d'un rapport de M. de Blainville; — Plusieurs articles spéciaux du *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique* (1828); — *La Déformation du crâne par l'usage de certaines coiffures employées pour les nouveaux-nés* (brochure, 1833); — *Mémoire sur le système cérébro-spinal et spécialement sur les connexions de la moelle avec le cerveau et sur les rapports entre le cerveau et le crâne* (1839). L'Académie des sciences et l'Académie de médecine ordonnèrent l'impression de ce mémoire dans leurs recueils, sur les rapports de M. de Blainville et du Dr Blandin. — Trois autres mémoires adressés à l'Académie de médecine (1841-1842); — *L'Anatomie du système nerveux cérébro-spinal* (1844), avec un atlas. Ce volume devait être suivi de deux autres sur la physiologie et la pathologie du même système. Les manuscrits en sont restés inachevés et ont péri dans l'inondation de Toulouse en 1875. Parmi les idées neuves contenues dans ces divers ouvrages, l'une des plus importantes et des mieux confirmées par les progrès ultérieurs de la science est celle qui fait regarder la substance corticale du cerveau comme l'organe des manifestations intellectuelles.

Un spiritualisme élevé préside à tous les travaux du Dr Foville sur les fonctions du système nerveux. Ce savant était d'ailleurs un chrétien pratique, et est mort entouré de tous les secours de la religion.

— M. François-Emmanuel-Joseph Bazin, membre de l'Institut, est mort subitement à Paris le 2 juillet, enseveli en quelque sorte dans le triomphe qu'il venait de remporter au concert des orphéons dirigé par lui. Il était né à Marseille le 4 septembre 1816. En 1840, il obtint le prix de Rome pour sa cantate Loyse de Montfort. Il était professeur au Conservatoire, et avait succédé à M. Gounod comme directeur de l'Orphéon municipal de Paris. En 1872, il entra à l'Institut, en remplacement de Carafa. Parmi ses œuvres musicales, nous citerons *le Trompette de M. le Prince* (1846); — *Le Voyage en Chine* (1866); — *L'Ours et le Pacha* (1869). Il a publié il y a vingt ans, un traité d'harmonie.

— M. Jules-Romain Barni, ancien membre de l'Assemblée nationale (1871) et ancien député (1876), est mort à Mers (Somme), le 4 juillet. Il était né à Lille, le 1er juin 1818. Il entra à l'École normale en 1837, obtint le diplôme de docteur, et enseigna la philosophie à Reims, à Paris, puis à Rouen, où il était au moment du Coup d'État. Il donna alors sa démission, se retira à Genève, où il continua son enseignement philosophique dans une chaire d'histoire de la philosophie à l'Académie de cette ville. Ce n'est qu'après le 4 septembre 1870 qu'il rentra en France, pour bénéficier de la situation que lui avait faite son opposition au gouvernement tombé. Après avoir travaillé à vulgariser par des traductions et des commentaires la funeste doctrine de Kant, il se voua à la propagation des idées républicaines, dans ce qu'elles ont de plus contraire à la religion. Il fonda la Société d'instruction républicaine, et donna son patronage à toutes les sociétés inspirées de la même pensée. Il fut nommé à la députation en 1871 et en 1876. Voici la liste de ses ouvrages : *Critique du jugement, suivie des observations sur le sentiment du beau et du sublime*, traduction de l'allemand (Paris, 1846, 2 vol. in-8); — *Critique de la raison pratique, précédée des fondements de la métaphysique des mœurs*, traduction de l'allemand (1848, in-8); — *Philosophie de Kant, examen de la critique du jugement* (1850, in-8); — *Philosophie de Kant*,

examen des fondements de la métaphysique des mœurs et de la critique de la raison pratique (1851, in-8); — *Éléments métaphysiques de la doctrine de la vertu suivis d'un essai philosophique sur la paix perpétuelle, d'un traité de pédagogie et de divers opuscules relatifs au droit naturel et à la morale*, trad. de l'allemand de Kant (1853-1855); — *Les Martyrs de la libre pensée*, cours professé à Genève (1862, in-12); — *Napoléon et son historien M. Thiers* (1865, in-12); — *Histoire des idées morales et politiques* (1865-1866, 2 vol. in-12); — *La Morale dans la démocratie* (1868, in-8); — *Critique de la raison pure*, traduit de l'allemand (1869, 2 vol. in-8); — *Napoléon Ier* (1870, in-12); — *Manuel républicain* (1872, in-12); — *Les Principes et les mœurs de la République* (1873, broch. in-18); — *Les Moralistes français au dix-huitième siècle* (1874, in-12). — De 1847 à 1851, M. Barni avait collaboré à la *Liberté de penser* jusqu'en 1855; à l'*Avenir*, à la *Revue de Paris*, entre les dates 1854-1857, et à d'autres recueils philosophiques, politiques ou littéraires. Il avait été, en 1841, secrétaire de M. Cousin, et inspecteur général de l'instruction publique.

— La Belgique vient de perdre, en M. Barthélemy-Charles Dumortier, un citoyen éminent et dévoué, un vaillant champion de sa liberté et de son indépendance, et le catholicisme un énergique et infatigable défenseur. Né à Tournai, le 3 avril 1797, il est mort dans sa ville natale, le 9 juillet dernier. C'est à Tournai également qu'il fit ses études, qu'il vint compléter à Paris. Dès 1828, il est à la tête du mouvement politique dans son pays, et organise un vaste pétitionnement contre les abus du gouvernement hollandais. En 1830, il est des premiers sur la brèche, les armes à la main. Aussi fut-il nommé député suppléant au Congrès national, et, en 1831, il entra au Parlement et fut plus tard ministre d'État. Il a joui d'une popularité immense. Nous ne le suivrons, dans sa carrière politique, que pour rappeler ses discours, parmi ses titres littéraires; ses rapports, notamment le rapport sur l'organisation communale; des écrits politiques comme *la Belgique et les vingt-quatre articles*, et le maintien, dû à ses efforts, de la bibliothèque de Bourgogne, de l'Académie et de l'Observatoire, que la section centrale de la Chambre voulait supprimer en 1830. En même temps qu'un homme politique, M. Dumortier était un amateur passionné des arts, un littérateur distingué et un botaniste instruit. Il fut le correspondant du *Journal des beaux-arts et de la littérature de Belgique;* il prit part à la discussion sur la naissance de Rubens, qu'il plaçait à Anvers. Il était membre de l'Académie royale des sciences des lettres et des arts, et président des sociétés royales de botanique de Belgique et d'horticulture de Tournai. Voici la liste de quelques-unes de ses publications scientifiques : *Analyse des familles des plantes, avec l'indication des principaux genres qui s'y rattachent* (1842, in-8, Tournai, Casterman); — *Bryozoaires fluviatiles. Histoire naturelle des polypes composés d'eau douce* (1850, in-4 avec 6 pl. coloriées, Tournai, Casterman); — *Pomone tournaisienne* (1870, in-8, Tournai, Casterman); — *Opuscules de botanique :* 1862-73 1873, in-8. F. Savy).

— M. le Dr Louis Laussedat, né à Moulins (Allier), le 30 juillet 1809, vient de mourir dans cette ville le 27 juillet dernier. Il a fait, par intermittence, de la médecine et de la politique. Comme homme politique, il rédigea le *Patriote* de Moulins, fit de l'opposition sous la monarchie de Juillet, fut nommé représentant du peuple en 1848, exilé après le coup d'État, puis, à son retour de Belgique, en 1870, devint député de l'Allier. Comme médecin, on lui doit *Une cure au Mont-d'Or, La Bourboule et Saint-Nectaire* (1868, Bruxelles et Paris); — *Les Villes d'eaux et l'hydrologie médicale de la Belgique;* — *La Suisse, études médicales et spéciales;* — *Les Stations sanitaires de la Suisse.* Il a

fondé et dirigé l'*Art médical*, en Belgique. Il était membre honoraire de l'Académie de médecine de Belgique et, depuis peu, correspondant de l'Académie de médecine.

— M. Henri-François Gaultier de Claubry est mort à Paris le 4 juillet. Il était né à Paris en 1792. La position de son père, médecin du comte d'Artois, lui fit quitter dans son enfance la capitale où sa famille était menacée; mais il y rentra bientôt pour y faire ses études et y passer toute sa carrière. Il alla de l'étude de la pharmacie à celle de la chimie, enseigna les sciences, dès l'âge de dix-huit ans, à la Société des Bonnes Études et au Collège Stanislas, fut préparateur du baron Thénard, répétiteur de chimie à l'École polytechnique, professeur de chimie et de toxicologie à l'École de pharmacie (1825) et membre de l'Académie de médecine (1848). Il s'est signalé par son dévouement dans l'épidémie du choléra en 1849 et dans les ambulances de 1870; à ses occupations scientifiques et professionnelles, il joignit toujours la pratique des bonnes œuvres : les œuvres de la propagation de la foi, des pèlerinages en Terre-Sainte et de Saint-François-Xavier ont eu une grande part dans son existence.

M. Gaultier de Claubry a traduit, en 1812, les *Éléments de chimie expérimentale* de H. Willam et publié le *Cours de chimie*, de Gay-Lussac, en 1828, dont il avait recueilli les leçons; le *Répertoire de chimie scientifique et industrielle* (1837, 5 vol. in-8), avec MM. Charles Martin et F.-L. Hoffmann. — On lui doit : un rapport sur la *Panification par le pétrissage à bras et par les machines* (1838, in-8); — *Des nouveaux perfectionnements apportés à la vidange des fosses d'aisance et des résultats qui en sont la conséquence* (1851, in-8); — *Du système d'égout de l'Angleterre et en particulier de la ville de Londres, et des modifications qu'il convient de lui faire subir* (1857, in-8). — Il a revu la septième édition du *Manuel complet de médecine légale* des docteurs Briand et Chaudé, et l'a augmentée d'un *Traité de chimie légale* (1863, in-8). Il a traduit l'*Étude chimique sur l'air atmosphérique de Madrid*, de don Ramon de Lunay, et a collaboré aux *Annales d'hygiène publique*, au *Dictionnaire de l'industrie manufacturière*, et à l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*.

— M. Henri Léo, historien allemand, est mort au mois de mai dernier; il était né le 19 mars 1799, à Rudolstadt, où il commença ses études, qu'il acheva à l'université de Breslau. Il se destinait à la médecine, qu'il abandonna, pour se livrer à la carrière de l'enseignement; il s'y prépara à Iéna, où il fut reçu docteur en 1820; à Gœttingue, à Berlin, où il suivit les cours de Hegel, et en Italie, où il recueillit des matériaux importants pour ses études. Vers 1824, il fut nommé professeur adjoint; en 1826, employé à la bibliothèque de Berlin; de 1825 à 1830, où il fut nommé professeur d'histoire à Halle, il occupa divers positions dans l'enseignement. Il avait été nommé, en 1863, membre à vie de la Chambre des seigneurs. Disciple fervent d'Hegel au début de sa carrière, il revint aux idées conservatrices et orthodoxes; tandis que sa chute lui eût obtenu des applaudissements et une plus grande renommée, sa conversion fit faire autour de lui un silence qu'il ne méritait pas. Voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages : *Sur la constitution des villes lombardes* (1820); — *Sur le culte d'Odin en Allemagne* (1822); — *Développement de la constitution des villes lombardes* (1824); — *Guide pour servir à l'enseignement de l'histoire universelle* (1828-1840, 4 vol); — *Les Preuves de la langue des anciens Saxons et des Anglo-Saxons* (1829); — *Histoire des États italiens* (1829-1830, 5 vol.); — *Manuel de l'histoire du moyen âge* (1830); — *Rectitudines singularum personnarum* (1831); — *Douze livres de*

l'histoire des Pays-Bas (1832-1835, 2 vol.); — *M. le docteur Diesterweg et les universités allemandes* (1836); — *Lettres à Goerres* (1838); — *Les Hégeliens* (1838); — *Études et esquisses sur l'histoire naturelle du gouvernement* (1839); — *Beowülf*, poëme en dialecte anglo-saxon (1849); — *Leçons sur l'histoire du peuple et de l'Empire allemand* (1854-1856). Son *Histoire des États italiens* a été traduite en français par M. Dochez (1838-1840, 3 vol. gr. in-8).

— Mme Marie Pape Carpentier, inspectrice générale des salles d'asile, vient de mourir à Paris, le 1er août. Elle était née à la Flèche, le 10 septembre 1815. Le travail des mains, nécessaire au début de sa carrière pour pourvoir aux premiers besoins de la vie, ne l'empêchait pas de tourner son esprit vers la poésie. Elle lui donna plus tard une direction plus pratique : appelée, avec sa mère, à organiser à la Flèche la première salle d'asile, elle compléta son instruction et prit goût aux questions pédagogiques. En 1848, elle fut mise à la tête de l'École normale maternelle, et, depuis, elle a été nommée inspectrice générale des salles d'asile. Elle est auteur d'un grand nombre d'ouvrages pédagogiques, souvent réédités, en général excellents, mais où la pensée religieuse ne se dégage pas assez nettement. Elle a beaucoup contribué à l'importation allemande de ce procédé qu'on appelle « Leçons des choses. » Voici la liste de ses principales publications : *Préludes*, poésies, avec préface de Mme Amable Tastu (1841, in-12); — *Conseils sur la direction des salles d'asile*, couronné par l'Académie française (1847, in-18); — *Histoire des leçons et des choses pour les enfants* (1858, in-12); — *Enseignement pratique dans les salles d'asile, ou premières leçons à donner aux petits enfants*, suivies de *Chansons et de jeux pour les récréations de l'enfance*, couronné par l'Académie française (1859); — *Jeux gymnastiques pour les enfants avec chants notés* (1863, in-8); — *Petites lectures variées, avec commentaires, à l'usage des enfants* (1863, in-18); — *Le Secret des grains de sable, et géométrie de la nature*, suivi d'un appendice pour la théorie et l'exécution des figures géométriques (1863, in-12); — *Conférences sur l'introduction de la méthode des salles d'asile dans l'enseignement primaire*, faites aux instituteurs réunis à la Sorbonne à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867 (1868, in-12); — *Cours d'éducation et d'instruction primaire* (1869-1875); — *Enseignement par les yeux. Nouvelles images en chromolithographie à l'usage des salles d'asile et des écoles primaires, accompagné d'histoire et lectures explicatives* (1869-1875); — *Les Animaux sauvages*, illustré de 12 planches en chromolithographie (1870, in-4); — *Les Animaux domestiques* (1872, in-4); — *Histoire du blé* (1873, in-18); — *Lecture et travail pour les enfants et les mères* (1873, in-12); — *Manuel des maîtres*, comprenant le développement des principes pédagogiques et le guide pratique de la période élémentaire (1876, in-12); — *Notice sur l'éducation des sens et quelques instruments pédagogiques* (1878, broch. in-12).

— M. Pierre-Marie-Alfred Desvignes de Surigny est mort à Prissé (Saône-et-Loire), le 26 juin. Né à Mâcon, le 19 février 1805, il fit ses études à Cluny et à Saint-Acheul. Il puisa, dans ses traditions de famille et l'éducation qu'il reçut, les principes qui ont fait l'honneur de sa vie. Chrétien fervent, royaliste convaincu, il cultivait les lettres, l'archéologie et les arts avec amour et succès. Les nombreuses sociétés savantes dont il était membre ont inséré ses communications dans leurs *Mémoires*; il a exécuté de belles peintures murales dans son église de Prissé, et a fait quantité de dessins pour la restauration des églises de son pays, dessins qu'il accompagnait de conseils éclairés. Il était, depuis 1833, membre de l'Académie de Mâcon, qu'il présida en 1855, de l'Institut des provinces de M. de Caumont, correspondant

de la Société archéologique de Chalon-sur-Saône, de la Société éduenne, de la Société d'Arundel. Il a publié, dans les *Annales de l'Académie de Mâcon : Analyse raisonnée à propos d'une* « Histoire de Notre-Dame de Belleville » par Chambeyron (1841); — *Compte rendu* de « l'Analyse critique du *fouriérisme,* » par Gaspard Belin (1843); — *Rapport* sur la question mise au concours pour l'année 1850 : « Rechercher quel fut, au onzième siècle, l'influence de l'abbaye de Cluny sur le mouvement de ce siècle, sous le triple rapport religieux, intellectuel et politique. » (Le 1er prix fut décerné à l'abbé Cucherat, et une mention d'honneur à Th. Chavot) (1850); — *Note relative au grand candélabre de l'abbaye de Cluny,* au sujet de l'ouvrage fait par M. Cucherat (*Bibliotheca Cluniacensis*); — *Rapport* sur un ouvrage intitulé « des Libertés de la Bourgogne, » par Rossignol; — *Réponse* au discours de réception de M. Campeaux, professeur de rhétorique au lycée de Mâcon; — *Réponse* au discours de l'abbé Martigny; — *Communication* concernant le « Cartulaire de Saint-Vincent de Mâcon, » publié par l'Académie en 1856; — *Rapport* sur la question mise au concours pour l'année 1858, « Greuze et Prudhon; » — *Rapport* sur la « Numismatique bourbonnaise » de M. Georges de Soultrait (1859). — *Huit jours à Aix-la-Chapelle. Lettre à M. de Caumont* (1869). — Dans les *Annales archéologiques* de Didron: *Le Tabernacle et la Vierge par Orcagna, dans l'église d'Or-San-Michele à Florence, décrit par Alfred de Surigny* (1869, in-8, vol. XXVI).— Dans les *Mémoires de la Société d'archéologie de Chalon-sur-Saône,* entre autres : *Notice sur deux peintures murales de Saint-Vincent de Mâcon* (avec gravures); — *Deux mots sur le tombeau de Pierre le Vénérable* (1862). Il laisse de nombreuses notes sur les mosaïques chrétiennes, sur les manuscrits grecs de la Bibliothèque Vaticane à Rome, des études sur l'art chrétien, etc.

— M. Alexandre Moreau de Jonnès, fils du célèbre statisticien français qui dirigea la *Statistique générale de la France,* entreprise par le gouvernement de la Restauration, est mort à la fin de juillet. Il était né en 1808 à la Martinique. Chef de bureau au ministère des Finances, puis chef de cabinet du même ministère, sous la présidence de Louis-Napoléon, il avait débuté par la traduction d'un ouvrage allemand : *La Prusse, son progrès politique et social,* suivi d'un *Exposé économique statistique des réformes opérées depuis* 1806 *jusqu'à l'époque actuelle* (1848, in-8). Continuant ses études sur les peuples, il avait fait paraître, en 1861, une *Ethnogénie caucasienne, recherches sur la formation et le lieu d'origine des peuples éthiopiens, chaldéens, syriens, hindous, perses, hébreux, grecs, celtes, arabes,* etc. (in-8, Cherbuliez), dont semble sorti son ouvrage le plus connu : *L'Océan des anciens et les peuples préhistoriques* (1873, in-12), sorte d'hypothèse érudite qui tend à faire commencer aux bords de la mer Noire l'histoire de tous les grands peuples de l'antiquité.

— M. Joseph-Adrien-Félix Lavallé, né à Paris, le 8 août 1801, est mort récemment dans le département de l'Allier. Il fut le fondateur du *Journal des Chasseurs*; licencié en droit, a écrit dans la *Gazette des Tribunaux,* ainsi que dans une foule de revues et *magazines* sur les questions cynégétiques. On lui doit aussi des livres d'histoire et des traductions. La cécité dont il était atteint l'avait condamné au repos. Il a publié *l'Espagne,* dans *l'Univers pittoresque,* édité par Didot, collaboration avec Adolphe Guéroult (1844-1847, 2 vol). — *La Chasse de Gaston Phœbus, comte de Foix, envoyée par lui à messire Philippe de France, duc de Bourgogne,* collationnée sur un manuscrit ayant appartenu à Jean Ier de Foix avec des notes et la vie de Gaston Phœbus (1854, in-8); — *La Chasse à tir en France* (1854, in-16; 2e édition, 1860); — *La Chasse à courre en*

France (1856, in-12); — *Les Récits d'un vieux chasseur* (1858); — *Zurga le Chasseur* (1860). — Il a traduit un conte espagnol : *Le Mari qui se fait garçon*, et a travaillé avec M. L. Bertrand au *Code des chasseurs* (1841).

— M. Henri Guys, ancien consul de France en Orient, vient de mourir à Marseille, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Pendant sa longue carrière, il ne cessa d'être en Orient le défenseur de nos intérêts religieux, et il y conquit d'illustres amitiés, comme celle de Lamartine. Les dernières années de sa vie ont été données aux bonnes œuvres. Il a écrit : *Relation d'un séjour de plusieurs années à Beyrouth et dans le Liban, précédé d'une lettre de M. Poujoulat* (1847, 2 vol. in-8); — *Un derviche algérien en Syrie. Peinture des mœurs musulmanes chrétiennes et israélites, confirmée par un séjour de trente-six années dans cette partie de l'Asie* (1853, in-8); — *Voyage en Syrie*; — *Statistique du pachalic d'Alep* (1855, in-8); — *Esquisse de l'état politique et commercial de la Syrie* (1862, in-16); — *Théogonie des Druses, ou abrégé de leur système religieux*, traduit de l'arabe (1863, in-8); — *La Nation druse, son histoire, sa religion, ses mœurs et son état politique* (1864, in-8); — *De la condition des femmes en Turquie* (1865, in-18); — *Étude sur les mœurs des Arabes et sur les moyens d'amener ceux de l'Algérie à la civilisation* (1865, in-8); — *Recherches sur la destruction du christianisme dans l'Afrique septentrionale et sur les causes qui ont retardé la colonisation française en Algérie* (1865, br. in-8).

— M. René-Louis Gobillon, né à Montgaudri (Orne), le 23 octobre 1828, est mort à Chartres le 27 avril dernier. Élevé à l'école primaire de son village, c'est par son travail persévérant qu'il arriva à se faire une position. A vingt ans, clerc de notaire, il subit la loi du sort, qui l'appelait sous les drapeaux, où il resta jusqu'en 1863. Il fut ensuite greffier de la justice de paix de Tiron-Gardais (Eure-et-Loir), conseiller d'arrondisssement de ce canton, puis directeur d'une compagnie d'assurances, à Chartres. Il aimait et cultivait les lettres. On lui doit un bon livre populaire : *Mémoires du troupier Chapusot; scènes de la vie militaire* (1869, in-12, Daupley, à Mortagne), et, pendant treize ans, il a rédigé l'*Ami du foyer, almanach du Perche et du Saonnois*, conçu dans un bon esprit et sur un bon plan, où l'on remarquait des récits pleins de verve en patois de la Beauce. Plusieurs journaux de Paris ont publié des articles de lui, ainsi que le *Courrier d'Eure-et-Loir*.

— M. Maurice Joly, né à Neublans (Jura), en 1837, vient de mettre misérablement fin à ses jours, à Paris, le 16 juillet. Avocat depuis 1859, il fut tenté par l'ambition, voulut arriver vite à une situation, jouer un rôle politique, et ne trouva guère que des déceptions, auxquelles il crut mettre fin par un suicide. Il fit du bruit sous l'Empire, par des brochures d'opposition violente; il chercha à marquer sous la Commune; il essaya plus tard de suivre une voie moins scabreuse, et écrivit, en 1873, des lettres signées « Junius, » dans *Paris-Journal*. Mais le succès qu'il recherchait ne lui vint pas. On lui attribue des *Recherches sur l'art de parvenir*, qui remonteraient à 1868, et un roman, *les Déclassés*, qui aurait été sa dernière œuvre et son propre portrait. Mais ce que nous pouvons lui attribuer, ce sont les ouvrages suivants : *Sur l'adresse du Corps législatif* (1861, in-8, Dumineray); — *La Question brûlante*, par J***, anonyme (1861, in-8, Dumineray); — *Le Barreau de Paris, études politiques et littéraires* (1863, in-12); — *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu, ou la politique de Machiavel au dix-neuvième siècle, par un contemporain* (1864, in-12, Bruxelles, Mertens), qui valut à l'auteur une condamnation; — *César* (1865, br. in-32); — *Les Principes de 89* (1865, br.

in-8); — *Maurice Joly, son passé, son programme, par lui-même* (1870, in-8, Lacroix); — *Les Affamés, études de mœurs contemporaines* (1876, in-18).

— M. Aleardo ALEARDI est mort à Vérone, le 18 juillet, à soixante-huit ans. Poëte comme Manzoni, dont il était le disciple, il chercha surtout à faire vibrer la fibre patriotique. Ses opinions républicaines, qui le firent expulser de Venise par les Autrichiens, en 1849, et plus tard, lorsqu'il revint de France, jeter dans les cachots de la forteresse de Josephstadt, en Bohême, lui valurent, dans ses dernières années, un siège au sénat italien. On lui doit : *Ugo, le Mariage, Arnoldi di Rocca, le Citta italiane, Un' ora de giovinezza, i sette soldati littere, — Maria, Raffaele e la Fornarina, Monte Circello.*

INSTITUT. — *Académie française.* — Le jeudi 1er août a eu lieu la séance publique annuelle de l'Académie française, sous la présidence de M. J.-B. Dumas, directeur. Elle a été remplie par le rapport de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, sur les concours de l'année, — par des lectures de fragments des discours couronnés, faites par M. Legouvé, — et par le discours de M. Dumas sur les prix de vertu. Voici les listes des prix décernés :

Prix d'éloquence. — L'Académie avait proposé pour sujet du prix d'éloquence à décerner en 1878 : *Éloge de Buffon*. Deux prix égaux, de deux mille francs chacun, sont décernés à feu M. Narcisse Michaut, licencié en droit, docteur ès lettres, mort à Nancy, à l'âge de trente-deux ans, et à M. Félix Hémon, agrégé des lettres, professeur de seconde au lycée de Rennes.

Prix Montyon destiné aux ouvrages les plus utiles aux mœurs. — L'Académie française a décerné trois prix de deux mille francs : A M. le marquis Costa de Beauregard, auteur d'un ouvrage intitulé : *Un homme d'autrefois*, 1 vol. in-8; — A M. Ch. de Bonnechose, auteur d'un ouvrage intitulé : *Montcalm et le Canada français*, 1 vol. in-12; — A Mme Henry Gréville, auteur d'un ouvrage intitulé : *Dosia*, 1 vol. in-12. — Cinq prix de quinze cents francs : A M. Octave Noël, auteur d'un ouvrage intitulé : *Autour du foyer*, 1 vol. in-12; — A M. Gustave Levavasseur, auteur d'un ouvrage intitulé : *Dans les herbages*, 1 vol. in-12; — A M. Prosper Blanchemain, auteur d'un ouvrage intitulé : *Poëmes et poésies*, 1 vol. in-12; — A M Émile Gossot, auteur d'un ouvrage intitulé : *Mademoiselle Servan*, 1 vol. in-12; — A M. Charles Durier, auteur d'un ouvrage intitulé : *le Mont-Blanc*, 1 vol. in-8; — Trois prix de mille francs : A M. Arthur Rhoné, auteur d'un ouvrage intitulé : *l'Égypte à petites journées*, 1 vol. in-8; — A M. Lucien Dubois, auteur d'un ouvrage intitulé : *le Pôle et l'Équateur*, 2 vol. in-12; — A M. A. Bougot, auteur d'un ouvrage intitulé : *Essai sur la critique d'art*, 1 vol. in-8.

Prix fondé par M. le baron Gobert. — L'Académie a décerné le grand prix de la fondation Gobert à M. Chantelauze, pour son ouvrage intitulé : le *Cardinal de Retz et l'Affaire du chapeau*, 2 vol. in-8, et le second prix de la même fondation à M. L. Pingaud, pour ses deux volumes intitulés : l'un, *les Saulx-Tavannes*, 1 vol. in-8; l'autre, *Correspondance des Saulx-Tavannes au seizième siècle*, 1 vol. in-8.

Prix Maillé Latour-Landry. — Le prix institué par feu M. le comte de Maillé Latour-Landry, en faveur d'un écrivain ou d'un artiste, a été partagé également entre M. Gustave Toudouze et Emile Andrieu.

Prix Lambert. — L'Académie a décidé que la récompense honorifique fondée par feu M. Lambert serait attribuée à M. Xavier Aubryet.

Prix Bordin. — Le prix de trois mille francs a été ainsi réparti : 1° Un prix de deux mille francs, à M. Gustave Merlet, pour son ouvrage intitulé : *Tableau de la littérature française, de* 1800 *à* 1815, 1 vol. in-8; — 2° Un prix de mille francs, à M. le comte de Gobineau pour son livre intitulé : *la Renaissance*, 1 vol. in-12.

Prix de traduction, fondé par feu M. Langlois.—Le prix de la fondation Langlois a été décerné à M. Henri Bellanger, pour sa traduction de l'ouvrage anglais intitulé : *la Russie, le pays, les institutions, les mœurs*, par M. Mackensie-Wallace, 2 vol. in-8.

Prix Halphen. — Ce prix a été décerné à M. le général comte Pajol, pour deux ouvrages intitulés : *Pajol*, 1772 *à* 1796, 3 vol. in-8, avec atlas ; *Kléber, sa vie, sa correspondance*, 1 vol. in-8.

Prix Thérouanne. — L'Académie a décidé que le prix de la fondation Thérouanne, pour l'encouragement des travaux historiques serait ainsi réparti : 1° Un prix de mille francs à M. H. Forneron, pour son ouvrage intitulé : *les Ducs de Guise et leur époque*, 2 vol. in-8.— 2° Deux prix de mille francs chacun : à M. Debidour pour son ouvrage intitulé : *la Fronde angevine*, 1 vol. in-8, et à M. A. Luchaire, pour son ouvrage intitulé : *Alain le Grand*, 1 vol. in-8.

Prix Guizot. — Le prix triennal de trois mille francs, fondé par M. Guizot, est décerné à M. Louis Vian, pour son ouvrage intitulé : *Histoire de Montesquieu*, 1 vol. in-8.

Prix Marcelin Guérin. — Sur cette fondation, l'Académie a accordé : Un prix de deux mille francs à M. Alfred Rambaud, pour son ouvrage intitulé : *la Russie*, 1 vol. in-12. — Trois prix de mille francs chacun: A M. Hippeau, pour son ouvrage intitulé : *l'Instruction publique dans les États du Nord*, 1 vol. in-12. — A M. H. Jouin, pour son ouvrage intitulé : *David d'Angers*, 2 vol. gr. in-8; — A M. Rambosson, pour son ouvrage intitulé : *les Harmonies du son et les instruments de musique*, 1 vol. gr. in-8.

Prix fondé en 1873 par un ancien membre de l'Académie, pour être décerné dans l'intérêt des lettres. — L'Académie a partagé également ce prix, de la valeur de cinq mille sept cent cinquante francs, entre M. Édouard Grenier et M. Joséphin Soulary.

Prix Archon-Despérouses. — Ce prix annuel, de la valeur de quatre mille francs, affecté à la philologie française et à des ouvrages ayant pour objet l'étude de notre langue et de ses monuments de tout âge, a été ainsi décerné: Un prix de deux mille cinq cents francs, à M. Charles Marty-Laveaux. — Un prix de quinze cents francs, à M. Arsène Darmesteter.

Prix à décerner :

Prix de poésie à décerner en 1879. — L'Académie propose pour sujet du prix de poésie à décerner en 1879 : *La poésie de la science*. La limite de trois cents vers ne peut pas être dépassée par les concurrents.

Prix d'éloquence à décerner en 1880. — L'Académie propose pour sujet du prix d'éloquence à décerner en 1880 : *Éloge de Marivaux*. Nous nous contentons d'énumérer les autres prix :

Prix Gobert, pour les ouvrages nouveaux sur l'histoire de France, qui auront paru depuis le 1er janvier 1878. Les concurrents devront déposer au secrétariat de l'Institut trois exemplaires de leur ouvrage avant le 31 décembre 1878.

Prix Maillé-Latour-Landry, en faveur d'un écrivain ou d'un artiste sera, dans les conditions de la fondation, décerné par l'Académie, en 1880, « à un jeune écrivain dont le talent, déjà remarquable, paraîtra mériter d'être encouragé à poursuivre sa carrière dans les lettres. »

Prix Bordin.

Prix Lambert.

Prix Langlois. — Ce prix sera, d'après les termes du testament, décerné en 1879, à l'auteur de la meilleure traduction en vers ou en prose d'un ouvrage grec, latin ou étranger publiée dans le cours des années 1877 et 1878.

Prix Halphen sera décerné à l'auteur de l'ouvrage que « l'Académie jugera à la fois le plus remarquable au point de vue littéraire ou historique, et le plus digne au point de vue moral. »

Prix Thiers, sera décerné en 1880 (de trois mille francs), à l'ouvrage d'histoire, publié dans les trois années antérieures au 1er janvier 1880, que l'Académie jugerait le plus digne de cette distinction.

Prix Thérouanne.

Prix Guizot, sera décerné en 1881 (3,000 francs) au meilleur ouvrage, publié dans les trois années précédentes, « soit sur l'une des grandes époques de la littérature française depuis sa naissance jusqu'à nos jours, soit sur la vie et les œuvres des grands écrivains français, prosateurs ou poëtes, philosophes, historiens, orateurs ou critiques érudits. »

Prix Marcelin-Guérin (5,000 francs).

Prix de Jouy, de la valeur de quinze cents francs, sera décerné en 1879, à l'ouvrage publié dans le cours des années 1877 et 1878.

Prix fondé en 1873 par un ancien membre de l'Académie, pour être décerné dans l'intérêt des lettres.

Prix Archon-Despérouses.

Prix Botta, sera décerné pour la première fois, en 1881, au meilleur ouvrage publié en français dans les cinq années précédentes « sur la condition des femmes. »

Prix Monbinne (3,000 francs).

Prix de M. Jules Janin (3,000 francs), sera décerné à la meilleure traduction d'un ouvrage latin.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres a lu, le 19 juillet, un rapport sur l'état des publications de l'Académie. Le texte du tome XXIV du *Recueil des historiens de France* est prêt pour l'impression ; les annotations seules sont à terminer ; on ne peut les espérer avant la fin de l'année. La transcription des matériaux qui doivent composer la seconde partie est faite, et les annotations sont commencées. Pour le *Recueil des historiens des croisades*, le tome IV des *Historiens occidentaux* est en partie tiré et toute la copie remise à l'imprimeur. Les *Historiens grecs* (t. II) et les *Historiens arabes* (t. III), avancent lentement. Le recueil des chartes et diplômes relatifs à l'histoire de France antérieurs à Philippe-Auguste est toujours en préparation. Le tome XXVIII de l'*Histoire littéraire de la France* est à la veille d'être mis sous presse. L'impression du *Corpus inscriptionum semiticarum*, entravée par les retards apportés au budget de 1878, commencera dès que l'Académie aura prononcé sur les moyens d'exécution qui lui seront soumis.

Académie des beaux-arts. — L'Académie des beaux-arts vient de juger, le 20 juillet, le concours du prix Bordin pour l'année 1878. Le sujet était « Rechercher les différences théoriques et pratiques qui existent entre les corps des ingénieurs et celui des architectes. Se rendre compte des avantages et des inconvénients de la division entre les deux professions, et déduire de cette étude ce qui devrait être fait dans l'intérêt de l'art, soit une division absolument marquée, soit, au contraire, une fusion complète. » Sept mémoires ont été adressés à l'Académie, M. Davioud, architecte au Trocadéro, a obtenu le prix, à l'unanimité.

— L'Académie des beaux-arts, qui vient d'être mise en possession de la rente de 6,000 francs léguée par Rossini, a, conformément au vœu du testateur, pris la décision suivante : un concours entre les artistes français est ouvert pour

la production d'une œuvre poétique destinée à être mise en musique et dans les conditions indiquées par le testateur. L'auteur de la composition de musique lyrique et religieuse devra s'attacher principalement à la mélodie. L'auteur des paroles sur lesquelles devra s'appliquer la musique, et y être parfaitement appropriée, devra observer les lois de la morale.

Les manuscrits devront être déposés au secrétariat de l'Institut, avant le 30 novembre 1878. Le jugement sera rendu le 31 décembre suivant. L'auteur de l'œuvre poétique jugée la meilleure et la plus conforme aux conditions du concours, recevra un prix de 3,000 francs.

— L'Académie, dans sa séance du samedi 20 juillet, a nommé correspondant, M. Scholonder, architecte du roi, à Stockholm.

Académie des sciences morales et politiques. — Dans sa séance du 6 juillet, l'Académie a élu membre de la section d'histoire générale et de philosophie, en remplacement de M. Thiers, décédé, M. Georges Picot, juge au tribunal de la Seine, par 21 suffrages, contre 8 à M. F. T. Perrens; — Membre de la section d'économie politique, en remplacement de M. d'Audiffret, décédé, M. Paul Leroy-Beaulieu, par 20 voix contre 9 à M. Maurice Block; — Membre de la section de législation et de jurisprudence, en remplacement de M. Valette, décédé, M. Rodolphe Dareste de la Chavanne, avocat au Conseil d'État, par 20 voix contre 10 à M. Larombière et 1 à M. Gide.

— L'Académie des sciences morales et politiques, dans sa séance du 27 juillet, a rendu son jugement dans le concours Morogues, relatif au paupérisme et au moyen d'y remédier. L'Académie n'a pas décerné de prix, mais elle a accordé deux mentions honorables de la valeur de 1,000 francs chacune, l'une à M. Jules Siegfried, pour son ouvrage intitulé : *la Misère, son histoire, ses causes, ses remèdes;* l'autre à M. de La Landelle, pour son ouvrage ayant pour titre : *Pauvres et mendiants, roman des questions sociales.*

Concours. — La Société des études historiques met les sujets suivants au concours pour le prix de la fondation Raymond. Concours de 1879 : un prix de mille francs à l'auteur du meilleur mémoire sur l'histoire des provinces danubiennes, depuis l'invasion des Turcs jusqu'au traité d'Unkiar Skelessi. — Concours de 1880 : Histoire des origines de la langue française et de son développement jusqu'à la fin du dix-septième siècle, un prix de 1,000 francs. — Concours de 1881 : Histoire des institutions de prévoyance en France. — Un premier prix de 1,500 fr.; un deuxième prix de 500 fr. — Les mémoires manuscrits devront être adressés à l'administrateur, M. le comte de Bussy, rue Gay-Lussac, 40, à Paris, avant le 1er janvier de l'année du concours. Ils devront être inédits et n'avoir pas été présentés à d'autres concours.

— La Société académique de Saint-Quentin met au concours pour 1879 :

1° *Poésie.* Le sujet est laissé au choix des concurrents;

2° *Littérature.* Étude sur le théâtre contemporain en France;

3° Raconter la vie et apprécier les travaux d'un personnage célèbre du département de l'Aisne.

Les travaux des concurrents devront être envoyés avant le 1er mars 1879 au président de la Société académique, à Saint-Quentin.

Société des anciens textes français. — La Société des anciens textes français, fondée en 1875 pour publier les monuments de notre ancienne langue et de notre ancienne littérature, a donné en 1877 : *Aiol*, chanson de geste, publié par MM. J. Normand et G. Raynaud, et *Les Miracles de Nostre Dame, par personnages*, publiés par MM. G. Paris et U. Robert, t. II. Elle a sous

presse : *Le Débat des hérauts de France et d'Angleterre*, suivi de *The Debate between the Heraldes of Englande and Fraunce, compiled by Johne Coke*, édition commencée par L. Pannier, et achevée par M. P. Meyer. — *La Vie de saint Gilles*, en vers, par Guill. de Berneville, publiée par MM. A. Bos et G. Paris. — *Les Œuvres d'Eustache Deschamps*, publiées par M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire. — *L'Evangile de Nicodème*, trois versions en vers, publiées par MM. G. Paris et A. Bos. — *Le Voyage à Jérusalem* du seigneur d'Anglure, publié par MM. F. Bonnardot et A. Longnon. — Un de ses membres, M. le baron James E. de Rothschild, fait actuellement imprimer à ses frais une nouvelle édition du *Mystère du vieil Testament*, avec commentaires et glossaire. Cette édition, qui ne formera pas moins de six ou sept volumes in 8, sera distribuée gratuitement aux membres de la Société.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 5 juillet, M. Miller a communiqué une note sur un *Glossarium greco-latinum*, manuscrit de la bibliothèque de Laon. M. Ernest Desjardins a communiqué une lettre de M. Robert Mowat au sujet d'une inscription de sarcophage découvert par M. l'abbé Hamard, à Hermes (Oise). M. Schliemann a communiqué des observations sur les antiquités qu'il a recueillies à Mycènes. — Dans la séance du 12, M. Ernest Desjardins a achevé la lecture du mémoire de M. Tissot, ministre de France en Grèce, sur une inscription militaire découverte en Tunisie par M. Duveyrier en 1860. — Dans la séance du 19, M. Carapanos a communiqué le texte d'une inscription inédite provenant de ses fouilles de Dodone. M. Albert Dumont a fait connaître, dans une lettre, le résultat des fouilles entreprise, à Délos par un membre de l'École française de Rome ; elles permettront de restituer l'architecture intérieure du temple d'Apollon. — Dans la séance du 26, M. Michel Bréal a fait une communication sur une inscription de l'île de Crète, conservée au Louvre et rapportée en 1857 par M. l'abbé Thenon. M. Paillard a lu une étude sur le voyage de Charles-Quint en France, en 1539 et 1540.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 6 juillet, M. Hippolyte Passy a achevé la lecture de son mémoire sur l'histoire dans ses rapports avec les sciences politiques et sociales. — Dans la séance du 13, M. Barthélemy Saint-Hilaire a lu un mémoire sur la composition de la *Métaphysique* d'Aristote. — Dans les séances du 20 et du 27, M. O. Gréard a commencé la lecture d'un mémoire sur les résultats de l'enseignement primaire à Paris, de 1867 à 1878, au sujet duquel MM. Frédéric Passy et Jules Simon ont présenté des observations.

Exposition de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. — Nous empruntons au *Journal Officiel* les détails suivants sur l'exposition qui vient de s'ouvrir à la bibliothèque Sainte-Geneviève. On sait que le ministre de l'Instruction publique ayant décidé que les richesses des différentes bibliothèques ne sortiraient pas de ces établissements, chaque bibliothèque fera son exposition particulière, laquelle sera comme une annexe de l'exposition rétrospective au Trocadéro.

La bibliothèque Sainte-Geneviève continue celle qui avait été formée dans l'ancienne abbaye Sainte-Geneviève. Des bustes décoraient les galeries de la bibliothèque du célèbre couvent ; on les retrouve disséminés dans les salles actuelles.

D'après un inventaire de 1790, ces bustes étaient au nombre de 106; il n'en reste plus que 94 Quelques-uns sont fort beaux ; ils sont de Girardon, Coysevox, Coustou, Caffieri, etc. Nous signalerons entre autres ceux de Michel Le Tellier, chancelier de France, de Jules Hardouin, Mansart, de Robert de

Cotte, d'Antoine Arnauld ou le grand Arnauld, le célèbre janséniste, etc. Le buste, en marbre, de ce dernier est un des plus vivants qui soient sortis des mains de Girardon.

N'oublions pas non plus ceux du cardinal François de la Rochefoucaud, et de Charles-Maurice Le Tellier, archevêque de Reims. Ces deux personnages ont été les bienfaiteurs de la bibliothèque de la communauté. Le premier en est le fondateur, le second lui légua une collection de 16,000 volumes, la plupart reliés en maroquin rouge, à ses armes.

Une autre collection intéressante est celle des portraits des rois de France, pastels dont on ignore l'auteur et qui furent exécutés de 1680 à 1682. Mais un détail qu'on ne connaissait pas et qui vient seulement d'être révélé lors du nettoyage des cadres, c'est la provenance de ces vingt-deux portraits comprenant la série des rois de France depuis Louis IX jusqu'à Louis XIV. Une note que nous recommandons aux amateurs indique aujourd'hui cette provenance. Ainsi, l'effigie de saint Louis — pour ne parler que de celle-là — a été faite d'après l'original en ronde-bosse qui ornait le portail de l'ancienne église des Cordeliers, à Paris. D'autres ont été reproduites d'après les tombeaux de Saint-Denis.

A côté, il faut admirer des épreuves de choix, supérieurement conservées, de gravures d'Edelinck, de Van Schuppen, de Drevet, de Vermeulen, etc.

L'exposition a lieu dans les salles du rez-de-chaussée, au milieu du département de la *Réserve*, là où sont renfermés, dans des armoires vitrées, la collection entière des manuscrits, ainsi qu'un choix des livres les plus précieux et les plus rares que possède la bibliothèque. La section dont il s'agit est arrangée avec un goût parfait, et cette installation fait honneur à l'administration ainsi qu'au personnel de l'établissement. On est étonné d'apprendre que le nombre des ouvrages qui y sont contenus, incunables, éditions princeps, livres à gravures, à reliure de luxe, etc., dépasse 15,000, sans compter les 3,000 manuscrits.

Ce qui frappe, dans une promenade à travers ces galeries, c'est que la bibliothèque Sainte-Geneviève vous apparaît sous un jour tout autre et avec un caractère bien différent de celui qu'on est habitué à lui accorder. Cette bibliothèque, à l'usage surtout des collégiens et des étudiants, est, il faut bien le reconnaître une bibliothèque de curiosités et de raretés.

Un coup d'œil jeté sur les vitrines de l'exposition de la bibliothèque prouvera la vérité de ce que nous avançons. Voici un trésor : *la Cité de Dieu*, de saint Augustin, manuscrit de la fin du quatorzième siècle; quelles plus belles miniatures peut-on voir que celles dont il est orné? Plus loin, un Tite-Live, du quatorzième siècle, traduit pour le roi Jean le Bon, ayant appartenu au duc de Bedford, qui le donna en 1527, à son beau-frère, le duc de Glocester. Bien d'autres manuscrits d'écrivains classiques, manuscrits provenant de la bibliothèque du pape Pie VI, auraient pu également être exposés; car la bibliothèque en possède, croyons-nous, un bon nombre. Citons encore un Évangéliaire du neuvième siècle; une Bible anglo-normande, du treizième siècle, en trois volumes; des Heures, des Chroniques de Saint-Denis, où l'on voit dans une des majuscules un portrait de saint Denis, qu'on dit authentique, etc.

Plus loin, sous d'autres vitrines, consacrées aux livres imprimés : l'*Estrif de fortune*, dont on ne connaît que trois exemplaires (l'un d'eux vient d'être adjugé 21,000 fr. à la vente Didot); un choix de reliures, à partir du quinzième siècle, reliures françaises et italiennes, des Grolier, des Majoli, etc.

Recueil de poésies françaises des quinzième et seizième siècles. — La librairie Paul Daffis vient de mettre au jour un nouveau volume de la *Bibliothèque elzévirienne*, entrepris il y a vingt ans environ, par un laborieux et intelligent éditeur (qui était en même temps doué d'une rare instruction), P. Jannet, mort au mois de novembre 1870. Cette *Bibliothèque*, qui a remis en circulation bien des ouvrages curieux et devenus fort rares, a reçu l'accueil dont elle était digne; elle s'enrichit aujourd'hui du treizième volume annoncé comme le dernier du *Recueil des poésies françaises des quinzième et seizième siècles, recueillies et annotées par MM. Anatole de Montaiglon et James de Rothschild*, in-18, 432 pages (prix : 5 fr.). Vingt-six pièces forment le volume en question, ce qui porte à 306 la totalité de celles dont se composent les treize volumes du *Recueil;* toutes sont extrêmement rares, on ne connaît de la plupart d'entre elles qu'un seul exemplaire; un opuscule du docteur Adonville : le *Bannissement de malheur, en donnant à Bon Temps faveur* (Paris, vers 1500) était resté inconnu à tous les bibliographes; son titre même n'avait jamais été cité; cette plaquette s'est rencontrée dans la bibliothèque Méjanès, riche collection léguée à la ville d'Aix par un fervent bibliophile qui, vers les dernières années du règne de Louis XVI, avait fait, aux ventes parisiennes (notamment à celle du duc de la Vallière), d'importantes et heureuses acquisitions en obtenant à 5 ou 10 francs ce qu'on payerait aujourd'hui de 300 à 500 francs. — La bibliothèque municipale de Versailles a, de son côté, fourni quelques pièces qu'on ne trouve pas ailleurs : la *Complainte du temps passé par le commun du temps présent* (écho des souffrances du peuple pendant les guerres incessantes qui désolèrent le règne de François Ier; le *Credo du commun peuple selon le temps qui court* (fin du quinzième siècle), était resté inconnu à tous les bibliographes; un exemplaire, qu'on peut regarder comme unique, fait partie de la riche collection de feu M. Ambroise Firmin-Didot. On ne connaît également qu'un seul exemplaire (il appartient à M. de Lignerolles) des *Erreurs du peuple commun qui pronostiquent la famine* (pièce écrite à l'occasion de la disette qui frappa la France en 1521). Il existe diverses éditions du *Giroufflier aulx Dames*, mais elles sont introuvables, et ce poëme est curieux à plus d'un titre; le giroflier dans notre ancienne langue, désignait une sorte d'œillet; *Raison* s'en élance afin de défendre le beau sexe contre les traits malins que décoche sans cesse le célèbre *Roman de la Rose*. Nous n'énumérerons pas les autres pièces reproduites dans le treizième volume; toutes sont dignes d'attention au point de vue de l'histoire et à celui de l'étude des mœurs de nos ancêtres; nous dirons seulement que, loin de se borner à un système de réimpression, les savants éditeurs ont multiplié des notes fort instructives, attestant de vastes et judicieuses lectures; nous mentionnerons seulement, au hasard, celles relatives au fou Triboulet, page 2; au *Sec arbre* (ou *Arbre sech*), dont une rue de Paris a conservé le nom depuis plusieurs siècles, page 157; aux livres sibyllins, pages 242.

N'oublions pas le sixième volume du Brantôme publié tout récemment et faisant partie de la *Bibliothèque elzévirienne* (312 pages); il contient la suite des *Vies des grands capitaines;* le texte augmenté de fragments inédits et de nombreuses variantes, est accompagné de notes nombreuses de Prosper Mérimée et de M. Louis Lacour; il serait inutile d'insister sur l'intérêt qu'elles présentent.

Un opuscule de Charles de Neufchaises. — M. L. Pingaud, dans son ouvrage sur les Saulx-Tavannes, signale l'excessive rareté (*Introduction à la correspondance*, p. vi) de l'opuscule que M. Henri Chevreul vient de faire

réimprimer à 205 exemplaires sous ce titre : *Instruction et devis d'un vray chef de guerre ou general d'armée; Recuilly des Mémoires de feu messire Gaspard de Saulx, sieur de Tavannes, et mareschal de France, par Charles* DE NEUFCHAISES, *sieur des Francs et neveu dudict sieur de Tavannes, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy et escuyer d'escurie de Monseigneur le Duc, frère de Sa Majesté*, nouvelle édition, précédée d'une introduction (Paris, Aubry, 1878, in-8 de XIV-128 p.). L'*Instruction* parut en 1574 chez Jean Hulpeau et de la Noue, à Paris, une année après la mort de Gaspard de Saulx-Tavannes, vingt-six ans avant les *Mémoires* qu'on lui attribue. C'est cette *Instruction* qui, selon le savant éditeur, a servi de point de départ à Jean de Tavannes pour la rédaction de ces mémoires apocryphes, le maréchal n'ayant laissé qu'une correspondance et quelques avis adressés au roi ou à Catherine de Médicis, dont six figurent dans l'œuvre de Jean et quatre dans les *Mémoires* de Guillaume, son frère. M. A. Chevreul a eu raison de penser « qu'à une époque où l'on s'occupe avec tant de zèle de notre histoire militaire, il y aurait quelque intérêt à remettre au jour les opinions d'un maréchal de France qui fut un des plus grands hommes de guerre de son temps. » Ajoutons qu'il a été admirablement secondé par l'habile imprimeur de Dijon, M. Darantière, et que rien vraiment n'a meilleure mine que leur édition en si nets caractères et en si beau papier, du curieux travail de Charles de Neufchaises. — T. DE L.

LA BIBLIOGRAPHIE DES SOCIÉTÉS SAVANTES DE FRANCE. — M. Ulysse Robert a été chargé par le Comité des travaux historiques de coordonner tous les renseignements transmis au ministère de l'Instruction publique par les présidents de nos diverses sociétés savantes, au sujet d'un relevé général des morceaux contenus dans les recueils de ces sociétés. Le travail était immense. Ces milliers de renseignements, venus de tous les points de l'horizon; il a fallu les vérifier, parfois les compléter. M. Robert a tant et si bien fouillé les collections de la Bibliothèque nationale et de la Bibliothèque des Sociétés savantes, que bien peu de lacunes pourront être remarquées dans la *Bibliographie des Sociétés savantes de la France. Première partie. Départements* (Paris, Imprimerie nationale, 1878, gr. in-8 de 83 p.). Toutes nos Sociétés sont là, rangées par ordre alphabétique, d'*Agen* à *Vesoul*, avec l'indication précise de l'année de leur fondation, de la date et du nombre des volumes qu'elles ont mis au jour. Cet inventaire, aussi clairement qu'exactement dressé, est de l'usage le plus facile, et il rendra à tous les travailleurs des services sans nombre, en attendant le jour où nous aurons la liste complète et détaillée des mémoires contenus dans chacun des volumes qu'il a fallu, cette fois, se contenter d'énumérer. — T. DE L.

DEUX RÉSURRECTIONS LITTÉRAIRES : *Claude Mermet* et *René Macé*. — J'aime à rapprocher, comme les lecteurs sans doute aimeront à le faire aussi, les deux attrayantes et excellentes notices qui viennent d'être publiées en même temps, sous les titres que voici : *Un poëte oublié. Claude Mermet de Saint-Rambert en Bugey*, notice lue à la Société nationale d'éducation, le 8 novembre 1877, par Aimé VINGTRINIER (Lyon, Glairon-Mondet, 1878, gr. in-8 de 32 p.); — *Notice sur René Macé et ses œuvres*, par Gaston RAYNAUD (Paris, Alphonse Picard, 1878, in-8 de 15 p.). La brochure de l'ancien président de la Société littéraire de Lyon ne nous fait pas seulement très bien connaître la vie et les livres de Claude Mermet, mais encore tous les hommes, plus ou moins célèbres, nés à Saint-Rambert en Bugey, dont la charmante description occupe les deux premières pages de la notice, laquelle est, de plus,

ornée d'une eau-forte représentant la pittoresque petite ville où l'auteur de la *Pratique de l'orthographe française* et du *Temps passé* exerça si longtemps et si paisiblement les fonctions de notaire ducal. — La brochure de M. Gaston Raynaud, extraite du *Cabinet historique*, n'a été tirée qu'à 43 exemplaires. Il n'était pas besoin de cela pour donner un grand prix à un travail excessivement bien fait. Tout ce que l'on pouvait trouver de nouveau à dire sur René Macé, « un des poëtes les plus oubliés du seizième siècle, » le jeune érudit l'a dit. Il nous apprend notamment que l'historiographe de François Ier obtint un prieuré bénédictin, le prieuré de Beaurain, dépendant de la grande abbaye de Marmoutiers. L'habile élève de l'École des chartes signale tous les manuscrits latins ou français que l'on possède du chroniqueur surnommé *le Petit-Moine*, et il n'oublie même pas le poëme en l'honneur de la ville d'Angers, dédié à Louise de Savoie, qui est conservé dans la bibliothèque de Gotha. M. Raynaud nous annonce qu'il publiera prochainement le meilleur de tous les ouvrages de R. Macé, *le Voyage de Charles-Quint par la France*. C'est une heureuse nouvelle, car le poëme renferme d'abondants détails sur la plupart des personnages historiques du temps. Notre joie serait complète si, de son côté, M. Vingtrinier nous donnait un choix des plus jolis vers de Claude Mermet. — T. DE L.

LA CHRONIQUE BORDELAISE. — *La Chronique bordelaise*, par JEAN DE GAUFRETEAU, ci-devant conseiller au parlement de Bordeaux, commissaire des requêtes au palais, dont le manuscrit se trouve aux Archives du château de la Brède, où naquit l'illustre Montesquieu, vient d'être publiée pour la première fois par les soins de la *Société des Bibliophiles de la Guyenne* (Bordeaux, Société des Bibliophiles de Guyenne, 1878, 2 vol. in-8). Commencée vers la fin du seizième siècle, elle donne de curieux renseignements sur de nombreux faits qui se sont passés dans un pays des plus importants du royaume de France. Le mérite historique de cette chronique ne saurait être contesté. Ce qui concerne l'histoire locale y tient une grande place; pourtant elle offre par les faits qu'elle révèle, un sérieux intérêt pour celui qui désire étudier les usages de nos anciennes provinces. Jean de Gaufreteau, nous fait connaître ce qui se passait du temps des guerres civiles. Or, comme on l'a dit, à chaque instant les assemblées du parlement « faisaient de l'histoire. » On y trouve aussi de nombreuses anecdotes qui circulaient en ville et au palais; elles donnent du piquant et de l'attrait à cette chronique, écrite dans un style original. — A. DE BREZETZ.

CHOROGRAPHIE DE PROVENCE. — Les secondes additions de Bouche à sa *Chorographie ou description de Provence* manquent dans presque tous les exemplaires. Brunet note cette circonstance, mais il en a ignoré le motif. Mazaugues, président au parlement de Provence, nous en donne la raison dans une lettre adressée au président Bouhier, le 6 juillet 1828. (Ms. de la Bibliothèque nationale, Fr. n° 24416). « Les secondes additions de Bouche sont presque introuvables. Mon père ne les avoit point. J'ai esté à les chercher jusques à l'année passée. Je fus mesme obligé, pour les avoir, d'achetter une histoire de Bouche en entier. On compte ici les exemplaires où elles se trouvent. La cause de cette grande rareté vient de ce que le fils du libraire qui a imprimé cette histoire vendit à des épissiers ces 2des additions, croyant que c'estoient la mesme chose que les premieres dont il estoit desjà assez fourny. » Comme on le voit, les épiciers jouent un certain rôle dans la littérature; une des victimes de Boileau en savait, paraît-il, quelque chose. — J. BAUQUIER.

Livres saisis par la police, dans les Hautes-Pyrénées de 1809 a 1820. — On trouve, dans les archives des Hautes-Pyrénées un dossier de lettres du directeur général de la police au préfet des Hautes-Pyrénées, ordonnant la saisie de différents livres et brochures dont voici la liste :

Correspondance authentique de la cour de Rome avec la France, in-8 de 87 pages. (Lettre du 15 septembre 1809.) — *Réfutation des calomnies contre le général Charette, commandant en chef des armées catholiques et royales dans la Vendée.* (18 décembre 1809.) — *Doléances des peuples du continent de l'Europe au sujet de l'interruption de leur commerce, adressées à tous les princes de cette partie du monde.* (7 février 1810.) — *Procès des Bourbons* (probablement imprimé à Hambourg). (19 mars 1810.) — *La Campagne du Portugal de 1810 et 1811.* (24 juillet 1811.) — *Attention !* (Imp. de la dame Jeunehomme.) (22 mai 1820.) — *Encore une brochure !* (Même imp. (27 mai 1820.) — *Examen impartial d'un article extrait de la brochure intitulée : Apperçus historiques.* Imp. de Lanoé.) (8 juin 1820.) — *Avis aux citoyens* (Imp. de la veuve Jeunehomme. (13 juin 1820.) — *Lisez !* (Même imp.) (15 juin 1820.) — *Histoire de la première quinzaine de juin 1820, par M. Raymondin de Cex.* (21 juin 1820.) — *Lettre adressée aux membres du club Lorencini, à Madrid.* (9 juillet 1820.) — *Biographie pittoresque des députés* (18 juillet 1820). — *Bon à savoir.* (Imp. de Lanoé Abel.) (2 août 1820.) — *Prenez-y garde.* (Même imp.) (2 août 1820.) — *Les deux cloches ou les accusateurs en regard.* (Même imp.) (2 août 1820.) C. D.

Bibliothèque médicale de Washington. — Aux États-Unis, un projet est actuellement soumis au Congrès, projet qui intéresse la science médicale.

A Washington, il existe une bibliothèque médicale fort complète, laquelle dépend du bureau du chirurgien en chef de l'armée (Surgeon's general office). Cette bibliothèque est naturellement à l'usage presque exclusif des médecins qui y trouvent tous les ouvrages dont ils ont besoin, relatifs à la médecine et aux sciences qui s'y rattachent.

Les directeurs de l'établissement ont fait la remarque que ce dont les médecins qui viennent travailler là ont surtout besoin, c'est la statistique aussi complète que possible d'une maladie, d'une opération ou d'un remède donnés. Or, les éléments de cette statistique sont, pour la plus grande partie, contenus dans les journaux de médecine et dans les mémoires ou transactions des sociétés médicales. Pour rendre ces renseignements accessibles au public spécial qui a besoin de les consulter, il a été dressé un catalogue, sur cartes, de tous les mémoires importants publiés dans les journaux et transactions.

Pendant les quatre dernières années surtout, les achats de l'établissement se sont portés principalement sur les périodiques de médecine, et la bibliothèque en possède aujourd'hui la collection la plus considérable, composée de 8 à 9,000 volumes, ou plus de 75 p. 100 de tous les recueils de ce genre publiés jusqu'à ce jour. Tout journal médical un peu important actuellement en cours de publication sur le globe est acheté par la bibliothèque dont nous parlons, et les mémoires originaux contenus dans chaque livraison de ces recueils sont relevés et catalogués, dans l'espace des trois jours qui suivent leur réception à la bibliothèque. Les relevés des livres, brochures et articles périodiques relatifs à la médecine, se montent actuellement à 400,000 titres.

Le chirurgien en chef à soumis au congrès une proposition tendant à ce que l'impression de cet immense répertoire se fasse aux frais de l'État. On calcule que ce catalogue formera 7 volumes d'un format grand in-octavo,

de 1,000 pages chaque. En y joignant le catalogue-alphabétique par noms d'auteurs, ce seront 3 volumes de plus, total : 10.

L'impression de l'ouvrage, à 3,000 exemplaires, en y comprenant la reliure, coûterait, d'après les évaluations du projet, 12,500 dollars par volume (le dollar vaut 5 fr.); il serait publié, dit le *Library parnal*, 2 volumes par an.

Nouvelle interprétation d'un fragment d'Ulpien. — M. le professeur Serafini publie, dans l'*Archivio guiridico*, des études exégétiques sur les Pandectes; nous les avons signalées plusieurs fois déjà à l'attention des romanistes français. Il vient de donner dans ce recueil (*Archivio*, XX, 403-426) une nouvelle interprétation du célèbre fragment d'Ulpien (Loi 25 § 17, *De hered. petit.* D. V., 3), où les mots *Nisi emptores regressum ad bonæ fidei possessorem habent* ont fait le désespoir des commentateurs. Rejetant les explications et les corrections proposées jusqu'à ce jour, il admet le texte tel qu'il existe dans tous les manuscrits et dans la version grecque des *Basiliques* (εἰ μὴ ἄρα ὁ ἀγωραστὴς τούτου γινομένου δύναται ἐνάγειν τῷ πράτῃ, XLII, 1, 25), mais il donne à *nisi* le sens de *sed, sed tamen, verumtamen*, qu'il prouve par de nombreux exemples: Plaute, Térence, Cicéron (*Ad Atticum* XI, 23, etc.; *Pro Roscio Amer.*, XXXV, 99.) César, Salluste, Aulu-Gelle, Apulée, Suétone. On conçoit l'importance juridique et philologique d'un tel travail. Deux observations toutefois nous paraissent nécessaires : d'une part, pour que la démonstration fût complète, il faudrait prouver qu'en grec εἰ μὴ est synonyme de ἀλλά; d'autre part l'interprétation n'a-t-elle pas été déjà donnée en France? C'est un problème bibliographique que nous n'avons pas actuellement le loisir de résoudre.— J.-A. B.

Une erreur de M. Littré. — Le *Dictionnaire de la langue française*, publié par M. Littré, est un très-savant, très-utile travail; toutefois, il ne serait pas difficile d'y relever quelques erreurs, inévitables d'ailleurs dans une œuvre aussi considérable; en voici une que nous avons remarquée. Au mot *macaronique*, le laborieux lexicographe s'exprime ainsi : « Le latin macoronique fut inventé, dit-on, par Merlin Conaic (pseudonyme de Théophile Folengo), pour se venger des dominicains. »

Assez longtemps avant la première édition (Venise, Alexandre Paganini, 1517) du *Merlini Coccaii macaronices*, plusieurs Italiens s'étaient exercés dans le même genre; un peu avant l'année 1490, Tifi Odassi (en latin Typhus Odaxius) avait mis au jour un *Macharonea* in-4 (10 f.) qui a été plusieurs fois réimprimé (voir le *Manuel du libraire*, 5e édition, t. IV, 156). D'autres productions macaroniques devancèrent le poëme de Jolengo. Voir les ouvrages spéciaux de MM. F.-W. Genthe, *Geschichte der macaronischen Poesie*, Halle, 1829, in-8 (livre curieux auquel M. Raynouard a consacré un article dans le *Journal des savants*, décembre 1831), et Oct. Delepierre : *Macaroncena*, Paris, 1852, in-8. — B.

Collection lyonnaise. — La *Revue du Lyonnais* nous annonce la publication, faite par la librairie Mongin-Rusand, à Lyon, d'une *Collection lyonnaise*, dans le format in-18, entreprise sous la direction de M. Guigue, le savant archiviste de la préfecture. Le n° 1 reproduit, d'après un témoin oculaire, une relation du *Supplice de Cinq-Mars et de Thou*, décapités à Lyon sur la place des Terreaux, le 12 septembre 1642. Le n° 2, qui vient de paraître, est intitulé : *Destruction de l'église de Saint-Just, du cloître et d'une partie du faubourg, par les protestants en 1562. Enquête et procès-verbaux.* Le troisième, qui paraîtra bientôt, nous donnera l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Pierre.* « Ces charmantes petites plaquettes, tirées à petit nombre, dit la

Revue du Lyonnais, sont dignes de figurer à côté des œuvres rarissimes publiées il y a quelques années, par la Société des Bibliophiles lyonnais. »

Bibliographie de la Chanson de Roland. — M. Joseph Bauquier a publié (Heilbronns, Henninger frères; F. Vieweg, 1877, in-8 de 24 p.), une *Bibliographie de la Chanson de Roland* que nous venons de recevoir. Cet utile travail est ainsi divisé : I. Manuscrits. II. Éditions et traductions III. Dissertations et notes diverses. IV. Index alphabétique. M. Bauquier a compris — et nous l'en remercions — parmi les travaux classés dans la quatrième division, la dissertation sur le *Drapeau de la France* insérée dans la *Revue des questions historiques* et où il est, en effet, question de la *Chanson de Roland* (1871, t. X, p. 156-63), mais c'est surtout dans une seconde dissertation sur le même sujet, publiée dans le même recueil (1875, p. 506 et suivantes), que diverses observations ont été faites, dont on pourrait peut-être tirer parti dans l'étude critique de notre ancien poëme. — M. S.

Literarische Rundschau. — Fondé à Paderborn (Westphalie), par des catholiques, ce recueil est à la fois critique et littéraire. Grâce à la collaboration des savants les plus distingués de l'Allemagne catholique, il gagne de jour en jour du terrain et tient dignement sa place dans la presse orthodoxe. — J. A. B.

La Gœrresgesellschaft. — A l'occasion du centenaire de Gœrres, il s'est fondé en Allemagne une société destinée à favoriser le développement de la science dans l'Allemagne catholique. Cette société est intitulée : *Gœrresgesellschaft zür Pflege der Wissenschaft im Katholischen Deutschland*. Elle doit sa naissance à M. le baron von Hertling, qui, aujourd'hui encore, se trouve à la tête du conseil d'administration. Elle compte quatre sections : philosophie, sciences naturelles, histoire et droit. Afin d'encourager l'activité de ses membres, la société organise de sérieux concours et accorde des bourses de voyage aux jeunes gens catholiques, pour les mettre à même de poursuivre leurs travaux avec plus de succès. A la fin de l'année 1877, la société comptait mille quatre vingt-onze membres (10 marks par an, ou 200 marks en une fois), quatre cent quatre-vingt neuf correspondants (3 marks par an) et douze membres honoraires. Elle a entrepris la publication d'un répertoire catholique de la science politique.

Revue universelle de la presse catholique. — Cet annuaire, publié par Léo Wœrl à Wurzbourg, est déjà connu de nos lecteurs. Les renseignements statistiques et les appréciations critiques qu'il renferme se distinguent par l'exactitude, la précision et la clarté. C'est avec plaisir que nous apprenons le développement qu'il prendra l'année prochaine : il parlera non-seulement des périodiques catholiques, mais des périodiques neutres ou hostiles. — J. A. B.

Journaux en indien. — C'est en 1819 que parurent à Calcutta les premiers journaux rédigés en indien. En 1867, ils étaient au nombre de 140. Depuis 1873, ils se sont multipliés très-rapidement; on en comptait 373 en 1875, et, deux ans après, l'Inde possédait 644 feuilles imprimées en langue nationale.

Bibliographie hongroise. — L'Académie des sciences hongroise s'est chargée d'éditer l'ouvrage du professeur Karl Szabo sur la bibliographie de l'ancienne Hongrie, ouvrage abondant en renseignements inédits. On y voit que le premier en date des livres imprimés en langue magyare est du quinzième siècle; il sortit, en 1484, d'une presse de Nuremberg, et il existait encore des exemplaires de l'édition princeps à la fin du dix-huitième siècle Le premier

livre qui ait été imprimé en Hongrie même est de 1531; c'est le *Puerilium colloquiorum formulæ*, de Sebaldus Heyden, avec texte latin, allemand, polonais et magyare. Il fut suivi, dans le courant du même siècle, de 369 autres ouvrages en langue magyare, dont 48 ne nous sont connus que par leurs titres et dont un certain nombre ne sont plus représentés que par un seul exemplaire. Sur ces 370 ouvrages, 325 ont été écrits par des protestants, 35 par des catholiques, 9 par des unitaires; le dernier sortait de la plume d'un anabaptiste; 141 étaient en vers; un grand nombre consistaient en traductions du latin (Cicéron, Quinte-Curce, Ovide, Salluste, Pline), du grec (Ésope, Josèphe, Plutarque, Sophocle, Xénophon), de l'italien (Boccace), de l'espagnol, du polonais, de l'allemand, de l'hébreu. Il y avait 16 traductions de la Bible, tant catholiques que protestantes, 4 pièces de théâtre, 37 chroniques en vers sur des sujets tirés de l'histoire de Hongrie, 59 sur l'histoire des pays étrangers et 46 sur l'histoire biblique. Enfin, les imprimeurs magyares étaient au nombre de 31 (*Revue politique et littéraire.*)

La Stampa in Ancona. — Sous ce titre, M. Ottino a publié, avec un grand luxe typographique, une toute petite brochure, tirée seulement à 60 exemplaires. C'est une rectification de ce qui a été dit par les bibliographes sur le premier ouvrage imprimé à Ancône. Ce livre, intitulé *Il perchè*, et qu'il ne faut pas confondre avec le *Libro del Perchè* ouvrage très-libre de l'Arétin, a pour auteur Girolemo Manfredi, et date de 1512, et non de 1514. La rectification n'a pas une importance capitale, mais le *Polybiblion* ne devait pas la négliger.

— Voici deux nouveaux ouvrages intéressant l'histoire de la profession médicale; l'un est du docteur René Brian, bibliothécaire de l'Académie de médecine et auteur d'un grand nombre de travaux historiques sur le même sujet: il a pour titre l'*Archiatrie romaine ou médecins officiels dans l'Empire romain.* (Paris, Masson, br. in-8); l'autre est une thèse de droit romain pour le doctorat, soutenue par M. Jules Jaquey, devant la faculté de droit de Nancy : tion juridique des médecins privés et de médecins officiels ou archiatres. *Condition juridique des médecins privés et des médecins officiels ou archiatres.*

— M. Marchegay vient de publier le *Cartulaire du Bas-Poitou*, comprenant des chartes du onzième, du douzième et du treizième siècles, dont les plus importantes sont tirées des archives de Saint-Florent, de Saumur, de Marmoutier et de Bois-Grolland.

— La bibliothèque du roi Victor-Emmanuel possédait un certain nombre de livres rares, parmi lesquels vingt-sept incunables inconnus des bibliographes. M. Castellani les décrit dans sa *Notizia di alcune edizioni del secolo XV°, non conosciute dei bibliographi.*

—M. le comte de Villafranca a réuni une très-remarquable collection d'anciens livres liturgiques. La partie la plus curieuse et la plus ancienne de son trésor est révélée au public par les *Descriptions des livres de liturgie* imprimés aux quinzième et seizième siècles, faisant partie de la bibliothèque du comte de Villafranca, que M. Anatole Alès a été chargé par lui de rédiger. Les notices décrivent avec exactitude beaucoup d'ouvrages inconnus ou non encore décrits et donnent un relevé complet des gravures des livres d'heures.

— M. Em. Picot, qui fait depuis longtemps des recherches sur les origines du théâtre français, a réuni un très-grand nombre de documents. Il s'est particulièrement occupé des sotties, qui sont pour lui l'occasion d'un premier ouvrage : *La Sottie en France. Fragment d'un répertoire historiques et bibliographique de l'ancien théâtre français.* Les pièces qu'il a pu recueillir sont rangées dans un ordre méthodique, chronologique autant que possible, et se rapportent aux quinzième et seizième siècles (1440-1550).

— M. François Drujon vient de publier une nouvelle édition, considérablement augmentée et suivie de la table des noms d'auteurs et d'éditeurs, et accompagnée de notes bibliographiques et analytiques, de son *Catalogue des ouvrages écrits et dessins de toute nature, poursuivis, supprimés ou condamnés*, depuis le 21 octobre 1874 jusqu'au 31 juillet 1877. Ce catalogue formera un beau et fort volume, gr. in-8, de plus de 450 pages et sera publié en cinq livraisons.

— Le *Bulletin de la commission archéologique et littéraire* de l'arrondissement de Narbonne pour l'année 1876-1877, qui a paru récemment, renferme un certain nombre de dissertations importantes. Nous citerons particulièrement une étude de M. E. Cauvet sur le *Mariage des serfs* au moyen âge. L'auteur commente deux traités de parcours passés, l'un entre le vicomte de Narbonne et ses feudataires, l'autre entre le chapitre de Saint-Just et le chapitre de Saint-Paul de Narbonne. Nous trouvons ensuite le texte complet du *Cartulaire de la seigneurie de Fontjoncouse*, publié par M. Mougnès, archiviste de l'Aude; les documents renfermés dans ce cartulaire remontent jusqu'aux temps carolingiens et ne s'arrêtent qu'au dix-septième siècle. Enfin, M. Cauvet a encore publié, dans le même recueil, une *Étude historique sur l'établissement des Espagnols dans la Septimanie* aux huitième et neuvième siècles, et sur la fondation de Fontjoncouse par l'Espagnol Jean, au huitième siècle. Ces trois longs mémoires contribueront, dans une large mesure, à éclairer l'histoire du diocèse de Narbonne au moyen âge.

Publications nouvelles. — *Les Prophéties contenues dans les deux premiers livres des Rois*, par Mgr Meignan (in-8, Palmé). — *La sainte Bible : Évangiles selon saint Mathieu*, par l'abbé Cl. Fillion, trad. de l'abbé Bayle (in-8, Lethielleux). — *Catéchisme de la famille chrétienne*, par Mgr Martin (in-18, Lyon, Vitte et Lutrin). — *Le Guide des délégués cantonaux*, par E. d'Ollendon (in-12, Ch. Delagrave). — *Cours élémentaire de droit criminel*, par E. Trébutien. T. I. Droit pénal (in-8, Lahure). — *Essai sur le droit de chasse*, par Auguste Menche de Loisne (in-8, Marescq). — *Du rôle social des idées chrétiennes*, par Paul Ribot. T. I (in-8, Plon). — *L'Église et l'État ou les deux puissances*, par le chanoine J. Moulart (in-8, Louvain, Peeters). — *Dictionnaire général d'administration*, publié sous la direction d'Alf. Blanche (1er fasc., in-8, P. Dupont). — *La Question sociale*, par E. Fauconnier (in-18, Germer Baillière). — *La Pratique de l'éducation chrétienne*, par le P. A. Monfat (in-18, Bray et Retaux). — *La Méthode graphique dans les sciences expérimentales*, par E. J. Marey (in-8, G. Masson). — *Cinq chapitres d'une philosophie pour tous; essais sur le gouvernement de la vie* (in-32, Poitiers, Oudin). — *Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du dix-neuvième siècle*, par le lieutenant-colonel Pierron (2 vol in-18, Dumaine). — *Les Récits et les élégies*, par François Coppée (in-18, Lemerre). — *Les Sonnets* de Maurice Du Mazel (in-8, Dentu). — *Le Livre final de l'épopée des âges*, par le chevalier de Maynard (in-12, Halon). — *Feuilles volantes*, par Ch. Louvet (in-8, Didier). — *Contes et Légendes de l'Inde ancienne*, par Mary Summer (in-12, Leroux). — *Le Secret du pôle*, par A. de Lamothe (in-18, Blériot). — *Le Cap aux ours*, par A. de Lamothe (in-18, Blériot). — *Les Errantes*, par Alex. Hepp (in-12, Sandoz et Fischbacher). — *Kermadiou*, par Léon Noble (in-12, Téqui). — *Les Fiancés de Danemark*, par Marie-Anne Catherine (in-12, Téqui). — *Primavera*, par Maryan (in-12, Bray et Retaux). — *Le grand vaincu*, par H. Cauvain (2 vol. in-12, Lecoffre). — *Les Récits du capitaine Paul*, par Lucien Thonin (in-12, Téqui). — *Géographie militaire : France*, (1er et 2e fasc., in-12, Dumaine). — *Le Pôle et l'équateur*, par L. Dubois (2 vol. in-12, Lecoffre).

— *Fontainebleau*, par Ad. Joanne (in-18, Hachette). — *Pékin et l'intérieur de la Chine*, par le comte J. de Rochechouart (in-18, Plon). — *Les Opérations maritimes, commerciales et industrielles à Marseille. Comparaisons statistiques, résultats économiques*, par Jouham (in-12, Paris Amyot). — *Sainte Jeanne de Valois et l'ordre de l'Annonciade*, par l'abbé Hébrand (in-18, Poussielgue). — *La Vie admirable du bienheureux mendiant et pèlerin Renoit Joseph Labre*, par Léon Aubineau. 4e édition (in-12, Palmé). — *M. Léon Hubert, docteur en médecine, séminariste et prêtre de Saint-Sulpice. Notice biographique par un prêtre de Saint-Sulpice* (in-12, Vic). — *La Papesse Jeanne*, réponse à M. Emmanuel Rhoïdès, par Ch. Buet (in-12, Palmé). — *Les Albigeois devant l'histoire*, par Mathieu Witche (in-12, libr. de la *France illustrée*). — *Revue critique de quelques questions historiques*, par l'abbé Louis Montaut (in-8, Thorin). — *Actes et Correspondance du connétable de Lesdiguières*, par le comte Douglas et J. Roman (t. I, in-4, Picard). — *Scènes et portraits de la Révolution en Bas-Limousin*, par le comte V. de Seilhac (in-8, Libr. générale). — *Danton*, par G. Lennox (in-12, Sandoz et Fischbacher). — *Albert Dürer, sa vie et ses œuvres*, par Moriz Thausing (in-4, Didot). — *Louise Lateau, la stigmatisée de Bois-d'Haine (Belgique)* (in-32, Lyon, Josserand). — *Notice biographique sur N. S. P. le P. Léon XIII* (in-18, Poitiers, Dupré). — *Histoires d'enfants*, par G. Théodore (in-18, Hachette). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Les Catalogues des bibliothèques des villes de province. — Il serait intéressant à connaître quelles sont, hors de Paris, les villes en France qui ont publié les catalogues des livres qu'elles possèdent.

En fait d'imprimés, nous pouvons nommer Amiens, Bordeaux, Boulogne-sur-Mer, Clermont-Ferrand, Grenoble, la Rochelle, Libourne, Lille, Limoges, Lyon (rédigé par Delandine, in-4 et in-8, et bien arriéré aujourd'hui; il existe aussi un inventaire en 2 vol., rédigé avec beaucoup de soin, de la bibliothèque spécialement lyonnaise de M. Coste, acquise par la ville). Marseille (en cours de publication), Montpellier, Nantes, (5 gros volumes, travail des plus remarquables), Napoléon-Vendée, Reims, Rouen (Belles-lettres, 1830, in-8 ; le catalogue de la bibliothèque Leber, acquise par la ville de Rouen a été publié par le propriétaire), Strasbourg (détruit par l'incendie), Vesoul.

Il en existe sans doute d'autres, mais je ne crois pas qu'il ait rien été mis au jour à l'égard de villes importantes, telles que Toulouse, Pau, etc. C'est une lacune qu'il serait bien désirable de voir combler.

Les catalogues des manuscrits sont encore plus dignes d'attention que ceux des imprimés, et leur rédaction réclame des connaissances étendues.

On possède en ce genre ce qui concerne les dépôts d'Angers, de Bourges, de Carpentras, de Lyon (rédigé par Delandine, 1812, 3 vol. in-8), d'Orléans (1820, in-8), de Rennes, de Valenciennes.

Le catalogue des manuscrits appartenant à la ville de Bordeaux, dont l'impression est commencée depuis assez longtemps, n'est pas encore achevé.

Une publication entreprise en 1857, par ordre du gouvernement et à laquelle ont pris part divers érudits (MM. J. V. Le Clerc, Libri et Ravaisson, entre autres), concerne les manuscrits de diverses bibliothèques éparses dans les départements (Laon, Montpellier, Alby, Troyes); elle ne se borne pas à donner un inventaire, même fort détaillé ; elle entre, à l'égard de certains manuscrits dans des développements très-étendus, accompagnés de longs extraits. Un catalogue entrepris d'après

ce système réclamerait, s'il s'étendait à la France entière, une centaine de volumes, tout au moins.

B. C.

La Bibliothèque du sultan à Constantinople. — A-t-il été donné à quelque savant de l'examiner d'une façon sérieuse, de se rendre un compte exact des richesses qu'elle peut contenir? Un document à cet égard (et bien peu de personnes en France en connaissent l'existence) se trouve dans une publication allemande : *Philologus, Zeitschrift für das Klassische Alterthum*, Goettingen, 1854, t. IX, p. 582-584. C'est une liste dressée par M. Mordtmann ; elle énumère 46 manuscrits: 22 en grec. (Homère avec les scholies d'Eusathe, Diogène Laerce, Hésiode, Pindare); 19 manuscrits latins (Cicéron, Jules-César), un très-curieux traité de chirurgie avec de nombreuses figures, un recueil d'hymnes ; il offrirait peut-être un utile complément au *Thesaurus hymnologicus* de H. E. Daniel, *Halis*, 1841-1856, 5 vol. in-8. Deux manuscrits slaves (les quatre Evangiles, les légendes des saints); en italien, Dante avec des figures; en langue catalane, un traité sur la navigation de la Méditerranée, une description des îles de l'Archipel, signalée comme *sehr merkwürdig* (très-remarquable).

Le sultan a, pour le moment, à s'occuper de tout autre chose que de sa bibliothèque, et il ne serait peut-être pas difficile à un érudit appuyé par quelque diplomate, de savoir à quoi s'en tenir sur le mérite des manuscrits qu'indique M. Mordtmann.

B. C.

Portraits rares. — Quelqu'un pourrait-il dire si le portrait gravé de *Baudelot de Dairval*, fameux antiquaire, qui ne se trouve pas dans la collection de la Bibliothèque nationale, mais qui est mentionné dans la liste du Père Le Long, existe ailleurs ? On pense que ce portrait n'existe pas. Voici, de plus, une liste de portraits rares signalés aux iconophiles et iconographes. Prière d'indiquer, dans la réponse, si ces portraits figurent dans certains ouvrages ou recueils : *Carcel*, horloger, mort en 1812 ; *Carmontelle*, graveur (lithographie) ; *Devéria* (*Achille*), célèbre dessinateur, mort en 1857 ; *Christophe Justel*, généalogiste, mort en 1649 ; le *marquis de Jaucourt*, ministre, mort en 1852 ; dom *Marrier*, bénédictin, mort en 1644, par Moncornet; *Jacques II de Sanlecque*, imprimeur, mort en 1660 ; *Vestris* fils, danseur, par Prudhon. Soit dit en passant, la Bibliothèque nationale possède (section des estampes) la plus importante collection de portraits gravés ou lithographiés qui existe en Europe. Cette collection comprend 120,000 portraits, classés alphabétiquement dans 14,000 volumes. Il est, toutefois, regrettable qu'un grand nombre de portraits d'hommes célèbres ne figurent pas dans cette collection. Un travail des plus nécessaires serait le catalogue imprimé des 120,000 portraits de la Bibliothèque. Il rendrait un service réel aux chercheurs, aux érudits. Espérons qu'il paraîtra un jour. X.

RÉPONSES

Les Martyrs de la Révolution (XXII, 286, 479). — *Journal de la déportation des ecclésiastiques du département de la Meurthe dans la rade de l'île d'Aix, près Rochefort, en 1794 et 1795*, par un de ces déportés, sans date, ni nom d'imprimeur, mais à Bruyères, chez la veuve Vivot, 1796, in-8. La seconde édition de cet ouvrage a paru à Nancy en 1840, 1 vol. in-12. L'auteur est feu M. le chanoine Michel, curé de la cathédrale de Nancy. — *La Semaine religieuse, historique et littéraire de la Lorraine* (Nancy, in-8, 1867, livraisons du 14 avril au 16 juin) : *Le martyrologe lorrain, ou noms des prêtres lorrains qui, pendant les troubles de la Révolution, ont généreusement confessé la foi dans les prisons, dans l'exil ou sur l'échafaud*, par M. le chanoine Guillaume. — *Histoire ecclésiastique et civile de Verdun avec le Pouillé*...par M. Roussel. Edition revue et annotée. Verdun, 1863, in-4, t. II, p. 102-109 : *Nécrologe des prêtres du département de la Meuse qui sont morts pour la foi pendant la Révolution française*. — On trouvera des renseignements très-intéressants pour le Val d'Orbey, dans la *Vie de l'abbé Moye, fondateur des sœurs de la Providence en Lorraine*, par M. l'abbé Marchal. Paris, Bray et Retaux, 1872, in-8. A. B.

Le Martirologe ou l'histoire des Martyrs de la Révolution. A. Coblentz, et se trouve à Paris, chez Artaud, 1792, in-8. Volume attribué par Barbier (*Dictionnaire des anonymes*) à J. G. Peltier, auteur des *Actes des apôtres.* Livre utile à consulter sur la persécution contre la religion et ses ministres, au début de la Révolution ; il est orné de trois curieuses gravures, finement gravées et représentant : la France éplorée à la vue des meurtres et des incendies, la nuit du 5 au 6 octobre 1789 et les ténèbres constitutionnelles. — *Tableau du massacre des ministres catholiques et des martyrs de l'honneur exécutés dans le couvent des Carmes et à l'abbaye de Saint-Germain le 2 et 4 septembre 1792* ; suivi d'une histoire par ordre alphabétique des députés qui ont voté pour le jugement de Louis XVI, par Jean-Gabriel Peltier. Lyon, 1797, in-12. — *Les Héros chrétiens ou les martyrs du sacerdoce*, par feu l'abbé Dubois avec les noms et les qualités de la majeure partie de ces respectables victimes. Paris, Germain-Mathiot, 1822, 1 vol. in-8, orné d'un frontispice représentant la mort de l'archevêque d'Arles aux Carmes de la rue de Vaugirard. — *Histoire de la Déportation à Cayenne*, de M. l'abbé Aubert, curé de Fromentières, suivie de la liste de tous les prêtres déportés à Cayenne, éditée par l'abbé Boitel, chanoine à Châlons-sur-Marne. Châlons-sur-Marne, Le Roy, 1868, in-8 de 136 p. B. DE F.

— *Souvenirs de la persécution souffertes par le clergé du diocèse de Maurienne pendant la période révolutionnaire de 1792 à 1802.* Fragments extraits d'un mémoire écrit pendant cette période, par l'abbé Molain. Chambéry, in-8, 1069. R.

— *Résultat d'une conférence ecclésiastique du diocèse du Puy, tenue en l'année 1844, sur les Martyrs du diocèse du Puy, pendant la Révolution française*, imprimé par ordre de Mgr J Darcimoles, évêque du Puy. Le Puy, 1845. La 1re partie seule a paru par les soins de M. A. Péals, supérieur du grand séminaire. (Tableau du diocèse du Puy pendant les différentes phases de la Révolution.) La 2e partie devait se composer de la biographie des prêtres et fidèles immolés à cette époque.

G. ARSAC.

Un Livre du P. Coyssard (XXII, 95, 384). — Une demande a eu lieu au sujet d'un rarissime ouvrage du célèbre jésuite auvergnat Michel Coyssard, né à Besse, près du Mont-Dore. Nous donnons quelques nouveaux détails et supplément à la réponse qui a été adressée. Le précieux volume en question porte ce titre : *Abrégé de l'histoire et miracles très-bien averez de Notre-Dame de Vassivières, près du grand Mont-Dore, en Auvergne, à une lieue de Besse*, le tout fidèlement tiré des *Mémoires authentiques* de M. Jean Cladiere, notaire juré en l'officialité de Clermont, envoyez à Lyon au R. P. Michel Coyssard, jésuite ; à Lyon, chez Louis Muguet, 1615, petit in-12 de 92 pages. Le premier feuillet porte, au-dessous du titre de l'ouvrage, une curieuse gravure sur cuivre, représentant Notre-Dame de Vassivières, placée dans une niche et sur un autel en style renaissance. Derrière l'autel, l'ensemble des montagnes du Mont-Dore ; la ville de Besse, entourée d'un mur d'enceinte ; la chapelle de Vassivières, un chemin escarpé à travers duquel passe une procession se dirigeant, croix en tête, à sa chapelle ; des pèlerins à cheval ; plus loin, des chiens de chasse qui poursuivent un sanglier. Au-dessous de la statue de la Vierge, on lit ce quatrain :

Mère de nostre redempteur,
Qui d'habiter ne te desdaignes,
D'Auvergne aux plus haultes montaignes,
Avec ton fils, loge en mon cœur.

Un de nos collègues, bibliophile et iconophile, possède l'*unique* exemplaire de ce très-précieux ouvrage, que l'on ne trouve ni à la Bibliothèque nationale, ni à la bibliothèque de Clermont-Ferrand, et que l'on ne rencontre dans aucune collection privée. Cet exemplaire a, certainement, une grande valeur dans un temps où ces livres rares sont cotés des prix très-élevés, ainsi que le constatent les ventes publiques. X.

Trois portraits à trouver. Le peintre Alluys (XXII, 479, 558, XXIII, 95). Le portrait lithogra-

phié du peintre Gault de Saint-Germain (né à Paris en 1754, mort en 1842) n'est pas commun. Nous en avons vu un exemplaire chez un iconophile d'Auvergne, E. François Boyer. Le peintre Alluys, qui a dessiné ce portrait, était Auvergnat, d'après notre collègue A. V. Cela est possible : Gault de Saint-Germain a exercé les fonctions de professeur à l'école centrale de Clermont-Ferrand, à la fin du dix-huitième siècle. Il a publié, avec Rabany Beauregard, un volume in-8 des plus intéressants avec planches, concernant les antiquités de l'Auvergne. Toutefois, nous n'avons jamais rencontré le nom d'Alluys en Auvergne. TARDIEU.

La Fin du Vengeur (XXII, 478). — La *Biographie moderne* (Paris, 1816) rapporte que les opérations militaires sont toujours dénaturées dans les rapports de Barrère, au point que Saint-Just lui-même lui dit un jour : « Tu fais trop mousser nos victoires. » C'est aussi de là que ses rapports ont été appelés *Carmagnoles*. Eugène Lepoitevin envoya, en 1836, à l'Exposition de peinture, une toile représentant la « *Glorieuse fin du vaisseau le Vengeur* » (n° 1226). Le livret donne 27 lignes de texte, sans citer aucune source. Le *Magasin pittoresque* (même année, p. 81), reproduit un épisode du tableau, accompagné du rapport de Barrère, de l'ode de Lebrun et du décret de la Convention. Mais ce ne sont pas là des preuves. On peut lire, dans la *France militaire* (Paris, 1837, t. I, p. 257), un récit très-impartial de l'héroïque combat du 13 prairial. Abel Hugo s'étonne que les peintres et les sculpteurs n'aient pas encore mis le *Vengeur* sous la consécration de leurs talents. Il cite l'ode de Lebrun et une strophe du *Chant des victoires* de Chénier. Bien entendu que le rapport de Villaret ne figure pas dans la *France militaire;* encore moins dans l'*Histoire de la Révolution française* de M. Thiers : « Le vaisseau le *Vengeur*, démâté, à moitié détruit, refusa d'amener son pavillon, aimant mieux s'abîmer sous les eaux que de se rendre. Les Anglais se retirèrent, étonnés de notre résistance... L'amiral Jean-Bon-Saint-André, s'opposant à un nouveau combat, ils purent regagner tranquillement leurs ports... » Jean-Bon-Saint-André était pasteur réformé et conventionnel en mission et non amiral. Les marins eurent de cette affaire une bien plus triste opinion de lui. L'historien anglais, Ch. Coote, qui continua Goldsmith, s'exprime ainsi : « Un vaisseau de ligne, appartenant aux Français, coula à fond, après avoir été pris, et 300 hommes de l'équipage furent noyés ; il en aurait péri un plus grand nombre, si les vainqueurs n'avaient exercé en cette circonstance leur humanité ordinaire (?), en sauvant l'ennemi du péril qui le menaçait (*Hist. d'Angleterre, traduction de Mme Alexandrine Aragon*, Paris, 1837, t. III, p. 233). Le *Vengeur* succomba donc glorieusement devant l'ennemi; mais où se trouve le rapport de l'amiral Villaret? A. B.

Traductions de la Bible (XXII, 286, 384). — M. B. C., après avoir cité la traduction Genoude, plus brillante qu'exacte, celle de M. l'abbé Delaunay, etc., regrette qu'un commentaire n'existe pas pour mettre à profit les immenses travaux accomplis à l'étranger. Il me semble que ce commentaire magistral nous l'avons, ou plus exactement nous en avons le commencement. La maison Lethielleux, de Paris, ne donne-t-elle pas depuis plusieurs années, avec une louable exactitude, une traduction enrichie d'un commentaire de nature à satisfaire les plus difficiles ? Le digne héritier de la science du célèbre chevalier Drach, M. l'abbé Drach, curé de Sceaux, groupe autour de lui une réunion de savants ecclésiastiques. Le traducteur a été M. l'abbé Bayle, de la faculté d'Aix, dont on regrette la perte. Josué, les juges, Ruth ont eu pour commentateur M. l'abbé Clair, du diocèse d'Autun; l'Ecclésiaste, M. l'abbé Motais, du diocèse de Rennes; Isaïe, M. l'abbé Trochon, du diocèse de Coutances; enfin Saint Paul, les Épîtres catholiques, l'Apocalypse, M. l'abbé Drach. L'orthodoxie est garantie par l'*imprimatur* du vénéré archevêque de Paris et par un bref de Pie IX, de sainte mémoire. A. T.

Le Gérant : L. SANDRET.

Saint-Quentin. Imprimerie Jules MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

POÉSIE

Le Pape, par VICTOR HUGO. Paris, Calmian, 1878, gr. in-18 de 140 p. Prix : 1 fr. — *Les Récits et les élégies*, par F. COPPÉE. Paris, Lemerre, 1878, gr. in-18 de 198 p. Prix : 3 fr. — *Edel*, par P. BOURGET. Paris, Lemerre, 1878, gr. in-18 de 166 p. Prix 3 fr. — *La Justice, poème*, par SULLY-PRUDHOMME. Paris, Lemerre, 1878, gr. in-18 de 216 p. Prix : 3 fr. — *La Cité divine, poème de la religion*, par A. FAYET, chanoine honoraire du diocèse de Moulins. Paris, H. Allard, gr. in-18 de VI-461 p. Prix : 3 fr. — *Œuvres poétiques de* LOUIS VEUILLOT. Paris, Palmé, 1878, gr. in-8 de 443 p. Prix : 4 fr. — *Le Roland de l'Arioste, raconté en vers français*, par MARC-MONNIER. Paris, Sandoz & Fischbacher, 1878, gr. in-18 de III-242 p. Prix : 3 fr. — *La Patrie en danger*. par ALBÉRIC D'ANTULLY. Paris, Dentu, 1878, gr. in-18 de 224 p. Prix 3 fr. — *Prométhée, drame antique*, par CH. GRANDMONGIN. Paris, Sandoz, 1878, gr. in-18 de 64 p. Prix : 2 fr. — *Les Noces d'or de Jupiter*, par JEAN LOYSEAU. Paris, Blériot, 1878, gr. in-18 de 96 p. Prix : 1 fr. — *Les Errantes*, par AL. HEPP. Paris, Sandoz, 1878, gr. in-18 de 138 p. Prix : 3 fr. — *Ébauches et reflets*, par PAUL RÉVOIL. Paris, Lemerre, 1878, gr. in-18 de 104 p. Prix : 2 fr. — *Les Éphémères*, par HENRY CHAUTARD. Paris, Librairie des bibliophiles, gr. in-18 de 159 p. Prix : 3 fr. — *Les Gallo-Franques*, par J. LARCHET. Paris, Librairie des bibliophiles, 1878, gr. in-18 de 80 p. Prix : 2 fr. — *Deux ans de jeunesse*, par LÉON BONADIER. Paris, A. Ghio, 1878, in-18 de 152 p. Prix 2 fr. 50. — *Premières ébauches*, par E. VION. Paris, Sandoz, 1878, gr. in-18 de 118 p. Prix 2 fr. — *France et Lorraine*, par A. CHARRAUX. Mont-de-Marsan, Leclercq, 1876, in-18 de 101 p. Paris, 2 fr. — *Strophes et sonnets*, par F. PILATE. Paris, Sandoz, 1878, gr. in-18 de 107 p. Prix : 1 fr. — *Les Sonnets de* MAURICE DU MONCEL, illustrés à l'eau-forte par G. DU REGY. Paris, Dentu, 1878, in-8 de 67 p. Prix : 5 fr. — *Les Vibrations*, par L. VÉBÉ. Paris, Librairie des bibliophiles, 1878, gr. in-18 de 164 p. Prix : 3 fr. 50. — *Du grave au doux*, par P. COLLIN. Paris, Hachette, 1878, gr. in-18 de 198 p. Prix : 3 fr. — *Les Aspirations au travail; études politiques et critiques sur les antithèses sociales*, par E. JOUHAM. Paris, Amyot, 1878, gr. in-18 de 228 p. Prix : 2 fr. — *Libres et pures*, par E. GAUTHIER. Paris, Lemerre, 1878, in-8 de 147 p. Prix : 3 fr. — *De Bruxelles à Tervueren*, par J. BAILLY. Paris, Quantin, 1878, in-8 de 16 p. — *Au jardin d'acclimatation*, par LE MÊME. Paris, Quantin, 1878, in-8 de 11 p. — *L'Egide*, par AL. CHETEAU. Paris, Ghio, 1878, gr. in-18 de 23 p. Prix : 1 fr. — *Poésies posthumes* de PHILOTHÉE O'NEDDY. Paris, Charpentier, 1878, gr. in-18 de 494 p. Prix : 3 fr. 50.

Il ne s'est pas fait autant de bruit que de coutume autour du dernier ouvrage de M. V. Hugo. La conception de ce poème, qui a pu sembler obscur à certains lecteurs, a dû aider à cette indifférence. Il se peut même fort bien que, parmi les nouveaux amis de M. Hugo, il s'en soit trouvé qui n'aient point parfaitement compris l'idée satirique du livre et qui se soient scandalisés de voir un pape parler souvent un trop noble langage. Un hémistiche à la première page, une fin de vers à la dernière, donnent seuls à ce langage le sens que M. Hugo a voulu lui prêter. Cet hémistiche de la première page est plus que bizarre. Le Pape est représenté au Vatican, dans sa chambre, dans son lit, et il s'écrie :

> Ah ! je m'endors enfin.

Ce qui serait un excellent moyen de chasser le sommeil sur le

point d'arriver et ce qu'on trouverait fort ridicule ailleurs que dans un livre de M. Hugo. Tout ce qui suit n'est qu'un songe où le personnage mis en scène par le poète est un pape idéal, dont la conduite, les propos sont destinés à faire le procès du pape réel. Mais, en dépit des intentions du poète, son pape modèle, dans ce qu'il a de grand, de bon, de juste, n'est souvent pas aussi dissemblable de plusieurs des souverains-pontifes véritables que le poète l'eût bien voulu. Il a souvent de belles paroles de charité, de mansuétude, d'abnégation, d'équité, mais il a aussi des discours étrangement impies (p. 57). Il fallait bien que, de temps en temps, le poète se donnât la satisfaction d'apparaître lui-même. Dans une succession de rapides chapitres, le pape du rêve est mis en rapport avec les rois, avec les peuples, avec les combattants, avec les insurgés, — M. Hugo a un faible pour eux, — avec une nourrice, avec un archevêque bâtissant une église, etc., etc. Le pape tient, dans toutes ces circonstances, des discours qui, je le répète, sont fréquemment beaux et chrétiens; mais, *in cauda venenum*, le vrai pape se réveille, le rôle qu'il a joué dans le songe lui semble horrible et il s'écrie :

Quel rêve affreux je viens de faire!

C'est indiquer l'antithèse entre le pape tel qu'il devrait être et tel qu'il est suivant M. Hugo, c'est la pointe de cette longue épigramme. Une autre cause du succès médiocre de ce poème, c'est que l'on se fatigue d'un style qui est toujours le même, de ce mélange de belles pensées et d'incohérences, de vers merveilleusement frappés et de vers grotesques, d'images colossales et de vulgarités, de ce cliquetis d'antithèses. On retrouve là ce qu'on a trouvé dans toutes les dernières œuvres du poète. Ce sont toujours les mêmes procédés, le même style; c'était trop de publier coup sur coup les deux derniers volumes de la *Légende des siècles*, l'*Art d'être grand-père* et le *Pape*, il fallait laisser un peu d'espace entre tous ces livres, il fallait laisser au lecteur fatigué le temps d'oublier un peu. M. Hugo a, jadis, appelé l'un de ses meilleurs volumes *les Rayons et les Ombres*. Ce titre caractérise parfaitement tout ce qu'il fait; seulement les rayons diminuent et les ombres grandissent : on sent bien qu'on est au soir et près de la nuit.

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

— M. Hugo, dans plusieurs de ses livres, dans la *Légende des siècles*, notamment, a manié, avec un admirable talent, le vers narratif qui semblait d'un usage si difficile dans notre langue. Il l'a dégagé des épithètes oiseuses qui aidaient à le façonner, il lui a donné une fermeté de bas-relief. M. Coppée se rattache à son école, il a aussi l'art de bien faire le vers épique, mais sa manière diffère toutefois en divers points de celle de M. Hugo. Il a moins d'ampleur, moins

d'images, plus de précision. Ceux qui ne sont pas quelque peu du métier ne comprendront pas aisément toutes les difficultés de cette poésie qui a par moment la simplicité de la prose, mais qui a aussi une vigueur, une netteté que la prose ne saurait posséder. Qu'on lise avec attention les récits de M. Coppée, on sera frappé du très-petit nombre d'épithètes qu'ils renferment, et ce sont les épithètes, si commodes pour allonger un alexandrin trop court ou pour fournir une rime, qui affadissent le style. Dante était très-économe d'épithètes : dans les douze vers qui terminent l'épisode de Françoise de Rimini, on n'en trouve qu'une et celle-là admirablement placée.

M. Coppée, dans *les Récits et les Élégies*, s'est plu à raconter, avec les éminentes qualités que nous venons d'indiquer, divers épisodes, les uns ayant un fond réel, les autres d'invention. Tous les pays, tous les temps, ont fourni des scènes au poète. Son premier tableau plein de grâce et de couleur, *les Yeux de la femme*, nous transporte dans l'Eden, à la création d'Eve. Nous voudrions avoir l'espace suffisant pour parler de plusieurs de ces beaux petits poèmes : du *Jugement de l'Épée*, du *Liseron*, de la *Tête de la sultane* où, tour à tour, nous apparaissent les hommes du moyen âge et de l'Orient. Le récit intitulé *l'Un ou l'Autre*, emprunté à l'*Époque révolutionnaire*, est fort dramatique; le poème : *la Veillée*, inspiré par notre dernière guerre, offre une situation poignante, et, dans quelques pages, l'émotion arrive à son comble. Il y a une grande variété dans ces narrations, et c'est avec un empressement que les volumes de poésies ont rarement le don de provoquer, que l'on passe d'un récit à l'autre. Tous ces petits poèmes n'ont pas cependant la même valeur : la donnée de quelques-uns n'est pas suffisamment intéressante, l'espèce de légende intitulée *la Honte* aurait pu rester dans les cartons de l'auteur. Si *la Moisson d'Épées*, où Jeanne d'Arc a un rôle, n'est, comme je le crois, empruntée à aucune chronique, à aucune tradition, on peut regretter que M. Coppée n'ait pas cherché un épisode réel dans la vie de la Pucelle pour le redire avec cette simplicité et à la fois cette énergie qui donnent à son talent un caractère original.

Les *Récits épiques* sont suivis, sous ce titre *l'Exilée*, de pièces de rhytmes différents, dont quelques-unes fort gracieuses, de morceaux de courte haleine sur les douze mois, et, sous l'intitulé : *Jeunes Filles*, de six compositions : dont les sujets sont empruntés à notre époque, et qui pâlissent un peu quand on les compare aux *Récits épiques*.

— *Edel*, de M. Paul Bourget, dont le nom apparaît en tête de l'une des poésies de M. Coppée, appartient à l'école de ce dernier. C'est l'écolier auprès du maître. M. Bourget, dans sa préface, entrevoit pourtant un genre nouveau. Entre la poésie historique représentée par M. Leconte de Lisle et la poésie romantique de M. Hugo et de ses disciples, il

croit comprendre ce qu'il faudrait pour que cette poésie fût créée, et il ajoute cette pensée, aussi peu neuve que peu consolante : « Hélas ! il me suffit de relire *Edel* pour constater une fois de plus que, dans la littérature comme dans la vie, l'homme réalise malaisément ses rêves. »

En effet, *Edel* n'est pas appelé à faire une révolution dans la république des lettres. C'est une histoire d'amour, se passant de nos jours à Paris, et, pour raconter les détails de la petite vie intime, l'auteur s'efforce — et n'y réussit que trop — de donner à la poésie toutes les allures de la prose. Mais ce n'est pas là le style net et ferme de M. Coppée. La langue, dans ce poème, n'est pas toujours très-respectée. On y lit, par exemple :

> Ce fut l'étincelle
> Qui fit sauter la mine et mon bonheur *avec*.

Les néologismes abondent ; et parfois, sans doute, parce qu'il écrit trop vite, le poète ne voit pas qu'il se contredit ; c'est ainsi qu'il parle de cheveux bruns qui blondissent autour d'un front. Il pense faire grand éloge de beaux yeux en les qualifiant de *noyés*, ce qui, du reste, ne les empêche pas d'avoir une flamme intense. Trop de vers à la césure dédaignée manquent complétement d'harmonie. A côté de cela, à côté de pensées vulgaires comme celle-ci :

> Le temps qui guérit tout, le temps que rien n'arrête...

il y a, dans *Edel*, quelques pages assez brillamment écrites, des descriptions réussies, des analyses de sentiments bien faites. Les morceaux lyriques, qui coupent de temps en temps la trame des alexandrins, sont très-faibles. M. V. Bourget est privé d'une source féconde d'inspiration : il est sceptique, et met le plus grand soin à le répéter.

— Depuis longtemps, M. Sully-Prudhomme occupe une place glorieuse parmi nos poètes contemporains. Son nouveau livre, *la Justice*, est une œuvre grave, pleine de hautes pensées, mais ne s'adresse pas à ceux qui croient que la poésie est faite seulement pour charmer et distraire. *La Justice* s'adresse plutôt à des esprits anxieux et préoccupés de grands problèmes qu'il semblerait que la prose soit plus que la poésie apte à résoudre. Les catastrophes dont nous avons récemment été témoins et victimes ont profondément ému et troublé le poète ; il en est venu à se demander ce qu'est la Justice, et à ne plus y croire. Puis, à ce découragement, ont succédé la recherche, et enfin l'apaisement. Le poème renferme dix chants, ou veilles ; les sept premiers se composent de l'expression des doutes du chercheur — concentrés dans le cadre du sonnet si habilement manié par M. Sully-Prudhomme — et par la réponse d'une voix mystérieuse, réponse qui provoque une observation sceptique du chercheur. Cette invariable

forme de discussion, il faut bien le reconnaître, a de la monotonie, et la riposte ironique par laquelle se termine chaque veillée, riposte de deux vers seulement, a quelque chose de sec et quelquefois de singulièrement prosaïque. C'est sans doute un contraste cherché, mais il n'est pas toujours d'un effet heureux.

Dans la huitième veille, le poète résume les phases de la crise qu'il a traversée. Repoussé par le monde extérieur, qu'il a vainement interrogé sur la *Justice*, il en revient au témoignage de sa conscience. Je copie exactement l'argument de la neuvième veille : « Une série d'êtres, successivement apparus sous des formes de plus en plus complexes, animés d'une vie de plus en plus riche et consciente, rattache l'atome dans la nébuleuse à l'homme sur la terre. Les révélations de la conscience humaine semblent concorder avec cette loi d'évolution, et il en peut sortir une définition de la dignité et de la justice. »

L'idée du dernier chant n'est pas moins abstraite : « Il n'y a pas de justice hors de la sympathie, et c'est la conscience et la science qui développent la sympathie. Le progrès de la justice est lié à celui des connaissances et s'opère à travers toutes les vicissitudes politiques. »

Voilà quel est le sujet du poème de M. Sully-Prudhomme, sujet tout métaphysique, et que l'auteur a du aborder en songeant à Dante. Mais Dante trouvait, dans la manière dont il avait compris son œuvre, des ressources que n'a pas eues M. Sully-Prudhomme. Quelque étrange que soit le monde où Dante nous transporte, il y a, dans ses créations, une vraisemblance relative, nécessaire à toutes les productions, même à celles où l'imagination se développe avec le plus de liberté. Il y a, dans la *Divine comédie*, une unité due à la présence du poète, constamment en scène ; il y a un mouvement produit par tous les personnages qui sans cesse s'y succèdent, par les épisodes qu'invente le poète ; les dissertations y sont subtiles ou profondes, mais sont amenées d'une manière pour ainsi dire dramatique. Il faut le reconnaître, il n'en est pas ainsi dans *la Justice;* cependant M. Sully-Prudhomme y est resté poète en devenant philosophe, et poète il faut qu'il soit à un degré éminent pour conserver ses lecteurs jusqu'au bout d'une œuvre si sévère. Une langue harmonieuse, l'éclat des images, font oublier l'austère obscurité de la donnée générale. Charmé par la douce musique des vers, souvent on s'y tient à peu près et sans chercher à sonder bien profondément les pensées qui peuvent se trouver au delà. M. Sully-Prudhomme a fait une tentative hardie, dont la difficulté ne l'a pas vaincu, mais il serait fâcheux qu'il eût des imitateurs, et dangereux peut-être pour lui-même qu'il persévérât dans cette voie nouvelle.

— C'est une grande entreprise qu'a tentée M. Fayet en écrivant la *Cité divine*. Le sujet de son poème est, comme il le reconnaît, aussi vaste que l'univers. C'est l'histoire de la religion depuis la création

jusqu'à des époques qui pour nous sont l'avenir, que nous ne connaissons que par les prophéties, jusqu'à la fin du monde, jusqu'à la résurrection, jusqu'au jugement dernier. Que de siècles, d'événements, de transformations, de révolutions, le poète passe en revue dans cette longue œuvre à travers les âges! Il traverse l'Ancien et le Nouveau Testament, les temps barbares, le moyen âge, la renaissance, les temps modernes, peignant tour à tour les hommes qui exercèrent le plus d'action sur leur époque, d'abord les personnages de la Bible, puis ceux de l'histoire. M. Fayet ne voulait rien inventer; son imagination se trouvait nécessairement contenue dans des limites infranchissables; mais s'il ne lui était pas permis de l'employer à créer des épisodes, il ne lui était pas défendu de lui demander le coloris qui donne de l'intérêt, de l'éclat à une œuvre de poète. C'est ce que M. Fayet a fait trop de fois pour que je les puisse indiquer. Plusieurs des nombreux portraits qu'il a été amené à tracer sont habilement peints. Après avoir nommé Clovis, M. Fayet a un beau mouvement, dans lequel il retrace les grandeurs futures de la France.

Quelquefois en voulant trop grouper les événements et les hommes, M. Fayet produit un peu de confusion, comme dans ce passage, qui termine son beau tableau des arts au moyen âge :

> Ainsi que l'art bientôt, tout renaît tout grandit,
> La langue par degré s'épure et s'enhardit.
> Comme les gais oiseaux, dans la Provence en fêtes
> Sous les orangers d'or gazouillent les poètes.
> Colomb vers l'Occident a lancé ses vaisseaux :
> Cimabue déjà prépare ses pinceaux
> Pétrarque va chanter, et, de son aile ardente,
> La Muse avait touché le front sombre de Dante.

Inutile de rappeler que Cimabue est antérieur à Colomb, qui semble là le contemporain des troubadours et que l'on paraît vouloir faire vivre avec Pétrarque. Ces vers, du reste, peuvent donner une idée du style de l'auteur, style un peu classique, un peu ralenti par les épithètes, mais pur et harmonieux. Si nous disions à l'auteur que la critique n'aurait rien à reprocher à son livre, qu'elle ne pourrait lui signaler quelques défauts de proportions, quelques vers négligés ou prosaïques, quelques défaillances, si nous ajoutions qu'ayant à refaire des tableaux exécutés déjà dans le *Paradis perdu* et la *Messiade*, il n'a rien eu à craindre de la concurrence de Milton et de Klopstock, certes le poète ne nous croirait pas; mais enfin il a fait une œuvre qu'il est glorieux d'avoir entreprise et que Dante lui-même n'aurait sans doute pas complétement réussie, tant le sujet est immense.

— M. Veuillot, il y a quelques années, a fait paraître ses premiers vers. Voici toutes ses poésies réunies en un volume, qui suffirait cer-

tainement à faire la réputation d'un poète, mais qui souffre peut-être de la réputation plus grande du prosateur. M. Veuillot a toutefois conservé, dans cette transformation, beaucoup des éminentes qualités qui l'ont placé si haut et ne semble aucunement gêné par les entraves du rhytme, il manie tous les genres, de la satire au sonnet, de l'ode à l'épigramme avec une remarquable facilité. Cette diversité de ton donne un grand attrait à la lecture de son livre, dont l'ensemble offre un aspect tout à fait à part. La verve n'y languit pas, dans ce livre, et la satire y a une large place. Il y a du Boileau, du Regnier, du Juvénal dans beaucoup de ses pages : qu'on lise *Rimes et Raisons, Lanterne, l'Art poétique, le Crevé.* Certains sonnets sont excellents, tel est celui qui a déjà paru dans les *Odeurs de Paris*, et qui est intitulé *Nos païens.* Le trait qui le termine est tout gaulois. Bien des pièces de M. Veuillot pourraient sembler écrites par nos meilleurs épigrammatistes du dix-huitième siècle. Quelquefois elles les rappellent même un peu trop par la crudité de la pensée et de l'expression, comme dans *Une mort subite* (p. 250), *Un réformateur* (p. 255), *De ceux qu'on laisse passer* (p. 259). Peut-être, dans la partie satirique du livre, sera-t-on tenté de trouver M. Veuillot peu charitable à l'égard de ses adversaires et de regretter de les voir désignés si clairement ou même souvent nommés en toutes lettres. Mais ces adversaires personnifiant, aux yeux de M. Veuillot, l'erreur, les mauvaises doctrines, le poète croit accomplir un devoir en leur portant de rudes coups ; d'ailleurs ces adversaires eux-mêmes l'ont attaqué souvent avec des armes du même genre — mais moins bonnes — et il peut se croire dans le cas de légitime défense.

A côté de ces vers mordants, parfois — pourquoi n'en pas convenir? — d'une expression un peu triviale, M. Veuillot se livre aux inspirations les plus élevées, comme, par exemple, quand il traduit des passages des livres saints. La fin du volume est remplie par des vers écrits pendant ou depuis nos désastres. *Le Rêve d'un assiégé*, composé de stances de trois vers à rimes masculines et ayant pour refrain *Alleluia*, *les Rapports de l'espion*, *la Chanson pour les enfants*, qui semblent avoir emprunté quelque chose à la poésie populaire, nous paraissent devoir être loués tout particulièrement. Obligé de quitter ce recueil, nous nous reprochons de ne pas en avoir donné une idée suffisante. Ceux de nos lecteurs qui aiment les poètes voudront le lire d'un bout à l'autre ; ils pourront penser que plus mince le volume eût été meilleur, et cependant ils ne le trouveront pas trop long. Ils en retiendront bien des traits excellents. M. Veuillot a dit qu'il aime :

> Un vers que la raison impose à la mémoire,

et, des vers de ce genre, il y en a beaucoup dans ses *Œuvres poétiques*.

— Traduire *Roland furieux* en vers est une entreprise difficile, qui a

tenté plus d'un audacieux. Dès 1555, Jean Fournier en faisait paraître les quinze premiers chants *en rime françoise*. En 1580, Jean de Boessières recommençait le même travail, mais le limitait à douze chants. De nombreux fragments furent ensuite imités par plusieurs de nos vieux poètes en renom. De nos jours, M. de Frenilly et M. Daran de Chavagne ont, chacun de son côté, composé en vers une traduction complète de l'*Orlando*. Plus récemment, M. Ragon en a donné une traduction partielle dans de longs fragments reliés par une analyse rapide en prose. Voici enfin M. Marc-Monnier qui entre en lice. Il n'a pas voulu nous donner tout le *Roland*. Il s'est borné à recueillir dans le poème italien ce qui concerne ce personnage et n'a traduit littéralement que les passages où le paladin est en scène. Mais, on le sait, ses aventures s'enchevêtrent avec d'autres ; une foule de chevaliers, de damoiselles, qui se rattachent plus ou moins à l'histoire de Roland, qui, par conséquent, ne pouvaient entièrement être laissés de côté, apparaissent ici dans de si rapides analyses que l'intérêt n'a pas le temps de naître pour ces créations épisodiques et qu'une certaine confusion se produit. On se prend à regretter alors les détails du poème italien, toutes les aventures que l'Arioste mêlait si habilement, les charmants débuts de ses chants. Cette critique exprimée, il ne reste qu'à féliciter M. Marc-Monnier de la manière dont il a rendu les vers de l'original. Il n'a pu en calquer exactement le rhytme, — l'octave avec ses six premiers vers sur deux rimes croisées, serait impraticable dans une production française de longue haleine; mais le traducteur a combiné une stance qui reproduit, autant que possible, l'harmonie et l'aspect de l'octave italienne. Sa stance commence par deux rimes plates, puis le troisième vers rime avec le cinquième, le quatrième avec le sixième, et enfin les deux derniers, comme dans l'octave, ont la même consonnance. M. Marc-Monnier a choisi le vers dissyllabique, qui répond bien à l'*indecassillabo*, en plaçant la césure après le quatrième pied et quelquefois après le sixième. Cette dernière combinaison, employée dans quelques vers de nos vieux poèmes, dans le roman d'*Aiol*, par exemple, est d'ailleurs peu harmonieuse. Je le répète, la stance de M. Marc-Monnier donne bien une idée du texte ; le style de l'Arioste a été aussi soigneusement étudié et souvent heureusement imité. Il me serait facile d'en donner de nombreuses preuves, et je n'aurais garde d'oublier la traduction de l'octave XLII et de l'octave XLIII du premier chant, des vers si jolis et si connus :

La Virginella e simile alla rosa.....

Le traducteur les a fait très-habilement passer dans notre langue et, en le voyant se tirer si bien d'affaire, on est tenté de regretter qu'il n'ait pas voulu aborder la traduction complète de *Roland*. Tel qu'il

est, du reste, son livre forme un petit poème presque régulier, il intéressera et amusera, et, il faut bien en convenir, trouvera plus facilement des lecteurs que s'il eût offert une traduction des quarante-six chants, des cinquante mille vers environ de l'*Orlando furioso*.

— Dans *la Patrie en danger*, M. Albéric d'Antully — est-ce un pseudonyme? — a reproduit deux phases de nos désastres : les horreurs de l'invasion et celles de la Commune. M. d'Antully a le talent du vers dramatique, ses tirades sont, en général, fermement écrites, son dialogue est énergique et bien coupé. Il pourra aborder le théâtre quand il aura trouvé un sujet propre à la scène. Dans les deux œuvres qu'a réunies ce volume, outre certaines inexpériences, les données sont trop rapprochées de nous pour qu'on ose les risquer sur un théâtre. Il y a, dans les deux drames, une grande ressemblance de situation ; le dénoûment du premier *l'Ennemi*, est à peu près le même que celui du second, *le Peuple*. — Pourquoi aussi avoir donné le nom gascon de Goyac à un propriétaire des environs de Mézières et le nom par trop romantique de Sylvane à sa fille? Les plus petits détails ont leur importance, dans une œuvre dramatique surtout, où tout doit concourir à une ressemblance relative... Mais nous tenons à le répéter, ces deux essais ne sont pas dépourvus de talent; ils offrent de belles scènes, de beaux passages. La tirade du communard Jean, dans le dernier, est d'une sauvage énergie. M. d'Antully ne s'en tiendra pas à ce volume, son coup d'essai, nous le croyons, il a évidemment le style dramatique.

— *Prométhée*, de M. Grandmongin, est la glorification de la révolte de l'homme contre le ciel et de l'anéantissement de la divinité. Un chant, qui suit la délivrance de Prométhée, étale sans réticence la néfaste pensée du poète :

> Rien ne reste de nous dans les cieux dépeuplés.....
> Ne cherchons plus là haut de maîtres inutiles.
> Et, marchant librement dans les pleines fertiles,
> Vers un même idéal, unissons nos efforts,
> Adorons la splendeur des êtres et des choses,
> La grâce de la femme et le parfum des roses,
> Hommes, vivons enfin, puisque les dieux sont morts.

M. Grandmongin a du talent, et il est triste de le lui voir employer à exprimer des idées d'athéisme qui. lors de la première révolution, envoyaient Anacharsis Clootz à l'échafaud et que combattait Robespierre. — Que de progrès nous avons faits !

— Voici encore un poème mythologique, mais d'un tout autre genre ; c'est de la mythologie burlesque, à la façon de celle d'*Orphée aux enfers*, sauf toutefois toutes les questions de convenance observées par l'auteur. Nous n'aimons pas beaucoup cette espèce de comique

produit par des anachronismes, et qui consiste à transporter dans l'Olympe les idées, les mœurs et les usages de la vie parisienne, à faire de Jupin un bon bourgeois; ce sont des plaisanteries dont on se lasse vite et d'un accès facile. Une fois le genre admis, il faut reconnaître que Jean Loyseau a spirituellement écrit son petit poème, et que les vers n'ont nullement gêné cet esprit à la fois juste et piquant. Jupiter, après avoir célébré ses noces d'or avec Junon, a juré par le Styx de ne rien refuser de ce qu'on viendrait lui demander dans ce grand jour. Il se voit, par son serment, obligé d'exaucer les vœux d'une députation qui le prie de marier le jour et la nuit. De cette union funeste naissent une foule de maux et tous les désordres imaginables... On voit d'ici l'idée allégorique de l'œuvre; le poète, d'ailleurs, l'expose dans un épilogue, où l'on remarque des vers bien frappés, celui-ci entre autres :

Où tout est respecté rien n'est plus respectable.

Le poète ne veut pas qu'on cherche à unir des choses incompatibles :

Le faux avec le vrai, le saint avec l'immonde...
Le Christ et Bélial, et le jour et la nuit.

La langue de Jean Loyseau est bonne; nous signalerons cependant, page 92, l'adverbe *de suite* employé au lieu de *tout de suite*, dont le sens est fort différent.

— Si, dans quelques années, M. Al. Hesp continue à faire des vers, comme cela est probable, car son volume semble indiquer une vocation réelle, et s'il relit *les Errantes*, il trouvera sans doute qu'il s'est trop pressé de le publier. A côté de pièces assez réussies, il en est d'autres faibles, et sur lesquelles les reflets de Musset sont visibles. Quand l'âge plus mûr sera venu, l'auteur pourra trouver encore qu'il a fait au public bien des confidences d'un médiocre intérêt; enfin, devenu plus sévère sur la langue, il se reprochera d'avoir parlé d'un aigle *fixant* le soleil (p. 6), et d'avoir, par besoin d'une rime, inoculé le mot *gazouillis* (p. 18). Mais reconnaissons-le aussi, il est beaucoup de vers bien frappés, harmonieux, faciles, rimés richement, qui provoqueront un très-légitime sourire de satisfaction sur les lèvres devenues plus sérieuses du poète.

— *Ébauches et reflets :* En appelant ainsi son volume, M. Paul Revoil l'a bien caractérisé. Ses vers sont, en effet, des esquisses, des essais, et les reflets n'y manquent pas. Le livre se termine par une sorte de petit conte : *le Plateau*, que l'auteur aurait pu, sans risque, laisser au fond de son tiroir. A l'exemple de deux ou trois vieux poètes espagnols, imités par Orante, M. Revoil fait assez bizarrement désespérer l'espérance (page 39).

— Nous espérons ne pas être indiscret en nous arrêtant un instant devant un volume qui n'a pas été mis en vente, *les Éphémères*. Nous nous arrêtons devant ce volume avec les mêmes sentiments que devant une tombe. M. Henri Chautard est mort le 19 janvier 1876, à trente-un ans. Des mains pieuses ont recueilli les vers assez nombreux qu'il a laissés, et qui inspirent de si vives sympathies pour leur jeune auteur. M. Henri Chautard était à bonne école ; on doit à son père une très-remarquable traduction en vers des œuvres d'Horace. Il en a été parlé dans cette *Revue*.

— Il y a une certaine verve, mais aussi un peu de décousu dans les *Gallo-Franques* de M. Jean Larchet. Le livre débute par des stances où l'imitation de Musset est visible. La pièce intitulée *Blanche*, dont la fin ne me plaît pas beaucoup, offre un touchant portrait d'une jeune fille mourante. Des fragments d'un poème sur lord Byron sont peut-être la meilleure partie du volume. Je n'aime pas l'Empire, mais je n'aime pas non plus une sorte d'ode d'un style étrange, adressée à Napoléon IV. Innocent des fautes de sa race, exilé, le prince a droit à des égards trop oubliés par le poète.

— M. Léon Bonardier a chanté *Deux ans de jeunesse*. Comme on peut le penser, l'amour a un grand rôle dans ce livre, ainsi que les découragements qu'à cet âge il est un peu trop de mode d'afficher. En résumé, vers assez faciles, sans rien de saillant.

— M. Ernest Vion, dans ses *Premières ébauches*, ne manque ni de verve, ni d'originalité. Il a souvent l'image imprévue et vraie, mais le goût, le tact, font fréquemment défaut dans ces essais, et l'auteur tombe aisément dans l'étrangeté. M. Vion dédie son livre à Mistral, mais il est républicain, et a soin d'écrire le Roi avec un *y*; il est de plus impie, ce qu'il proclame dans une épître à M. Veuillot, épître où, malgré ses opinions, il avoue son admiration pour le grand prosateur. M. Vion n'est pourtant pas du côté de la république aimable ; il nous promet du sang (p. 8) :

> Le sang nous rougira comme une sorbe mûre,
> Quand nous nous prendrons corps à corps.

Belle perspective ! On peut se demander si, au fond des opinions de M. Vion, il n'y a pas quelque chose de ce sentiment qui fait dire au personnage d'une comédie : « Soyons tous grands seigneurs, c'est comme cela que j'ai toujours compris l'égalité ! » — Dans une pièce à Mistral, le poète s'écrie que :

> Si comme l'argent cela pouvait se prendre,

il n'hésiterait pas, plein d'une *convoitise folle* et le *poignard à la main*, à voler le génie de celui à qui il s'adresse, et à devenir assassin.

L'aimable homme ! et que l'illustre félibre doit être flatté de ce compliment singulier. Je l'ai dit, et on le voit, M. Vion a des idées bizarres ; il voudrait avoir pour encrier le *creux de la main d'une femme*. Alors, il en est certain, il ne tracerait plus que des vers admirables. Souhaitons-lui cette gracieuse écritoire.

— M. Franck Pilate est républicain aussi, et, de plus, fort irréligieux ; il attaque ce que je vénère, il écrit en italien un mauvais sonnet sur le B. Labre ; cela ne doit pas m'empêcher de reconnaître qu'il y a dans son livre des vers bien faits. Son petit poème sur Geoffroy Rudel n'est pas mal narré ; seulement Geoffroy Rudel, troubadour, n'était nullement un ménestrel des comtes de Bretagne. Le *Fils de Ganelon*, inspiré par un drame célèbre et écrit la *Légende des siècles* sous les yeux, a de bonnes stances ; mais M. Pilate a eu tort de mêler des créations des poètes italiens, Marphise, Bradamante, aux guerriers chantés par les trouvères.

— Les sonnets de M. Maurice du Moncel ne manquent pas d'originalité. L'auteur a son franc parler sur la politique — il aime peu celle qui se fait aujourd'hui — et sur les grands personnages du jour, dont il n'est pas du tout le courtisan. Les peintures réalistes n'effrayent pas — pas assez peut-être — M. du Moncel. Il n'est pas, lui, un poète langoureux, et ne craint pas de célébrer, à l'exemple de nos pères, les crûs de Champagne et de Bourgogne. Il crayonne aussi des impressions de voyage ; les voyages, il les aime, surtout pour avoir le plaisir de revenir à Paris.

— La moue de lord Byron a fait grimacer bien des innocents visages, disait A. de Vigny. On peut maintenant remplacer dans cette phrase Byron par Musset. Voici un livre de plus qui le prouve ; mais ce n'est pas du tout être original que d'imiter l'originalité d'un autre et *les Vibrations* sont surtout des réverbérations. Nous avons peu de chose à dire de ce volume, orné d'une préface cavalière qui prévient peu en sa faveur, parsemée d'expressions vulgaires, *gavé* par exemple, et émaillé de stances dans le goût de celle-ci :

> Te souviens-tu de ma voix rauque
> Quand je t'ai dit : Madame, et puis,
> Après un long soupir baroque
> « Il fait bien chaud ! » Ah ! ah ! j'en ris.

Le livre de M. Vébé n'est tiré qu'à cent exemplaires ; c'est, au point de vue typographique, un charmant volume.

— C'est en 1876 que M. A. Charraux a publié *France et Lorraine ;* par sa date, ce livre n'a plus droit à figurer dans cette revue. Nous croyons que l'on nous permettra de faire une exception en sa faveur. Nous aurions un vif regret de ne pouvoir signaler des vers où les plus nobles sentiments de foi, de patriotisme, de dévouement sont exprimés

avec un talent réel. M. Charraux est Lorrain; il a cruellement souffert du triste sort réservé à son pays; mais aux douleurs se mêle l'espérance. Ce qui domine dans tout ce livre, c'est une inspiration vraie; le poète ne s'est pas mis en quête de sentiments à rimer; il a fait des vers pour rendre ce qu'il éprouvait. Nous voudrions voir une nouvelle édition de *France et Lorraine* un peu plus soignée typographiquement, émondée de quelques pièces inférieures, et corrigée de quelques négligences.

— Plusieurs des poésies qui composent le volume de M. Paul Collin : *Du grave au doux*, ont paru dans diverses revues parisiennes. Elles ont reçu du public un accueil qui est de favorable augure pour le volume où elles se présentent de nouveau. L'inspiration sous laquelle il a été composé ne cesse d'être élevée et pure. Ce sont de nobles et bons sentiments que M. Collin se plaît à exprimer, et qu'il exprime parfaitement, que ses productions soient graves ou douces. M. Collin a plusieurs fois repris la forme du *rondel*, non du rondeau dont Voiture définissait les règles :

Ma foi, c'est fait de moi, car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un rondeau...

Mais du rondel primitif, antérieur à Marot, tel que l'écrivait Charles d'Orléans. Pourquoi ne citerions-nous pas un des rondels de M. Collin, pris au hasard, car ils sont tous jolis.

Las ! c'est fini, nulle clarté
Aux cieux blémis plus ne rayonne
Le vent effeuille la couronne
Du doux printemps, du bel été,
Et devient l'hiver redouté;
Bientôt aussi fuira l'automne
Las ! c'est fini, nulle clarté
Aux cieux blémis plus ne rayonne.
Avec même rapidité
Le plaisir qu'un matin nous donne
Dès avant le soir abandonne
Notre pauvre cœur attristé,
Las ! c'est fini, nulle clarté
Aux cieux blémis plus ne rayonne.

M. Collin affectionne aussi le sonnet, et d'ordinaire le réussit bien... Peut-être quelquefois le poète ne respecte-t-il pas assez la césure? Il n'est cependant point partisan de récentes innovations, et a même spirituellement protesté contre elles dans le morceau intitulé *Nouvelle école*. Nous nous attarderions volontiers devant ce bon et joli volume, et ne nous consolons de le quitter sitôt que par la pensée que nous avons inspiré à nos lecteurs le désir de le connaître dans son entier.

— *Les Aspirations du travail, études politiques et critiques sur les antithèses sociales* : le lecteur va certainement croire que ce titre s'est fourvoyé au milieu de mon article, qu'il s'agit d'un livre dont l'examen doit appartenir à une autre partie de cette *Revue*. Non, il n'y a pas d'erreur, ce titre est celui d'un recueil de vers, et il abrite peut-être plus de poésie vraie que beaucoup de sémillantes couvertures roses que nous avons eu à soulever. Il abrite, en tout cas, de généreux sentiments : la religion, la résignation, l'amour du travail ont bien inspiré M. Jouham ; ses vers, qui semblent surtout destinés aux classes laborieuses, offrent une lecture saine, fortifiante, consolante. Tous ne sont pas excellents, mais toutes les pensées qu'ils expriment sont bonnes, et très-souvent elles sont rendues avec originalité, avec verve, avec gaîté même, comme dans la pièce intitulée *le Luxe*, où chaque stance amène ce refrain :

> ... Que de choses
> Dont je n'aurai besoin jamais.

Nous croyons qu'il y aurait à extraire de ce volume un choix de poésies qui recevrait un bon accueil des ouvriers honnêtes.

— Rien de très-nouveau ni de très-original dans *Libres et pures* de M. E. Gauthier. Quelques paysages assez bien réussis, des souvenirs, des espérances, de l'amour, un peu de politique, pas trop pourtant, mais assez pour que le poète coiffe un archange du bonnet phrygien (p. 51), rien qui puisse faire promettre au poète un avenir éclatant, rien non plus qui autorise à l'engager à renoncer aux vers, tels sont les souvenirs que laisse la lecture de ce volume.

— Si la plupart des poètes modernes se plaisent à réunir leurs œuvres en charmants volumes, d'autres n'ont pas la patience d'attendre que le volume puisse être complet, et nous donnent leurs vers au fur et à mesure qu'ils les composent; c'est ainsi que M. Jules Bailly a publié la relation d'un voyage de *Bruxelles à Tervueren*, relation facile et souvent harmonieusement écrite; c'est ainsi encore qu'il fait paraître un petit poème sur le *Jardin d'acclimation*.

— *L'Égide* de M. Albert Chanteau est aussi une brochure, et cette brochure est un proverbe. Est-ce que M. Émile Augier, il y a une trentaine d'années, en écrivant *Gabrielle*, n'aurait pas pris à M. Chanteau l'idée de sa petite pièce ?

— Un mot pour finir sur un poète qui a eu son rôle il y a une quarantaine d'années, et que l'on tire de l'oubli. Ceux de nos lecteurs qui vivaient déjà au temps des enthousiasmes romantiques se rappelleront sans doute le nom de Philothée O'Neddy, anagrame qui cachait le nom plus vulgaire de Théophile Dondey. Dondey n'a point passé inaperçu au milieu de cette grande effervescence littéraire. Son livre

Feu et Flamme, offre des qualités poétiques qui frappèrent Chateaubriand, Béranger et M. V. Hugo, alors moins prodigue qu'aujourd'hui de brevets de génie. Les œuvres posthumes de Dondey ont été récemment publiées; elles méritaient de l'être, tant,— malgré bien des exagérations et des défauts de goût, — à cause d'un talent dont elles révélaient quelques traces, que parce qu'elles caractérisent bien une période de notre histoire littéraire. Ces œuvres posthumes sont précédées d'une étude détaillée de M. Ernest Havet. Une petite remarque : malgré son républicanisme, M. Dondey semble avoir eu un faible pour les noms à apparence aristocratique; non content de son pseudonyme de Philothée O'Neddy, il y avait ajouté, sur le manuscrit publié aujourd'hui, le titre de vidame de Thyannes; en tête d'une nouvelle parue en 1842, il avait déjà fait suivre son nom véritable de celui de Santeny. Nous n'avons pas, dans cet article, destiné à des œuvres contemporaines, à examiner avec détail des poésies remontant à de lointaines années; mais nous tenons à constater leur apparition; elles doivent avoir leur place sur le rayon que, dans toute bibliothèque un peu complète, on réserve aux romantiques.

JEAN DE VILLEMAURY.

THÉOLOGIE

L'Imitation de Jésus-Christ. Traduction de MICHEL DE MARILLAC, garde des sceaux de France. Compositions par J.-P. Laurens, gravées à l'eau-forte par Léopold Flameng. Paris, A. Quantin, 1878, in-8 de XIX-407 p. — Prix : 25 fr.

Ceci est plutôt un livre d'amateur qu'un livre de dévot. La traduction de Michel de Marillac a été réimprimée plusieurs fois de nos jours, et en particulier en un joli volume faisant partie de la *Bibliothèque spirituelle* de M. S. de Sacy (Paris, Techener, 1853). Cette nouvelle édition se distingue par le luxe de l'impression, exécutée, avec le soin qui caractérise les publications de M. A. Quantin, sur papier Turkey-Mill, et encadrée de filets rouges, et par dix compositions de J.-P. Laurens, un peu fantaisistes, mais fort bien gravées à l'eau-forte par Léopold Flameng, qui constituent l'originalité du livre. Mais pourquoi n'avoir pas mis au courant de la science la préface, signée du nom de M. A.-J. Pons? Est-il permis de ne parler que de MM. J. J. Ampère et Michelet, comme partisans « du moine allemand *A. Kempis* (*sic*), et de M. Ernest Renan, « expert, lui aussi, en ces matières, » comme partisan de « l'abbé de Gersen? » Il nous semble que la controverse a été assez prolongée et assez retentissante pour qu'on n'en soit pas encore à ce qu'on appelle « des autorités si

imposantes. » En vain veut-on introduire dans le débat un nouvel auteur, Thomas de Gerson, neveu du célèbre chancelier de l'Université de Paris, et faire sortir le *De imitatione Christi* « d'une plume excommuniée. » Il y aurait bien d'autres choses à reprendre dans ces dix-neuf pages de *préface*, qui accusent une plume peu exercée en pareille matière et en tout cas fort peu orthodoxe. A tant faire que de nous donner une édition nouvelle de la remarquable traduction de Michel de Marillac, au moins fallait-il apporter plus de circonspection et d'érudition dans le commentaire qu'on lui donne, et qui n'est digne ni du sujet, ni de la critique contemporaine. Nous le répétons donc : c'est aux curieux et aux *mondains* que s'adresse cette jolie publication, dont le mérite est purement *artistique*. E. D'A.

Le Koran analysé, par Jules La Beaume. Paris, Maisonneuve, 1878; in-4 de 793 p. — Prix : 20 fr.

Le Koran a six mille cent soixante-six versets, qui sont répartis de la manière suivante par les docteurs musulmans : mille versets renferment des commandements; mille, des défenses; mille, des promesses de félicité ; mille, des menaces terribles; mille, des préceptes de pratiques religieuses; mille, des récits et histoires ; cinq cents, les principes du bien et du mal; cent, des invocations et la glorification du nom et des attributs de Dieu; soixante-six, des décrets annulant d'autres décrets antérieurs à la constitution de la loi, et qui ont dû être abrogés par de nouvelles dispositions. On divise le Koran, pour l'usage ordinaire des lectures en public, soit dans la mosquée, soit dans les écoles, en trente sections. Chacune de ces parties est divisée en deux *hazb*, et chaque *hazb* se partage en quatre coupures. Nous empruntons ce renseignement à la traduction du *Précis de Sidi-Khelyl* par le docteur Perron.

Mais cette manière de scinder la substance du livre ne se rapporte en aucune façon à nos habitudes de travail. Ce qu'il nous faut, en effet, pour connaître un ouvrage et le consulter avec fruit, c'est une table raisonnée, où les matières soient rangées par ordre, et détaillées, avec l'indication des chapitres, des pages, des alinéas ; en un mot, un index méthodique servant à faire trouver facilement les phrases et les mots qui y sont contenus. Or, la rédaction du Koran se présente à nous avec des caractères tout à fait particuliers et dont on ne rencontre l'analogue dans aucune littérature. Ce n'est, dit l'auteur de l'*Histoire des langues sémitiques*, ni le livre écrit avec suite, ni le texte vague et indéterminé arrivant peu à peu à une leçon définitive, ni la mise en œuvre des enseignements du maître d'après les souvenirs de ses disciples ; c'est le recueil des prédications, des avertissements, des ordres

du jour de Mohammed, portant encore la date du lieu où ils parurent et la trace de la circonstance qui les provoqua. Chacune de ces pièces était écrite, après la récitation du Prophète, sur des peaux, sur des omoplates de mouton, des pierres lisses, des branches de palmier. Quelques parties même du Koran n'avaient point été fixées par l'écriture, et n'existaient que dans la mémoire des principaux disciples, que l'on appelait « porteurs du Koran. » La perte de ces pieux compagnons du Prophète, tués à la journée d'Acrabâ, fit sentir au khalife Abou-Bekr la nécessité de réunir les *Récitations sacrées* en un corps d'ouvrage, afin que le dépôt de la loi musulmane, laissé par Mohammed à ses contemporains, pût être transmis dans son intégrité aux générations suivantes. Une commission composée des disciples survivants et des sectateurs les plus instruits, fut chargée de mettre bout à bout les fragments épars et souvent contradictoires des discours de l'apôtre de Dieu. On en fit une compilation, on en forma un ensemble, et l'exemplaire type, à la rédaction duquel avait présidé Zeyd-ben-Thabet fut confié à la garde de Hafsa, fille d'Omar, l'une des veuves de Mohammed.

Mais il convient de remarquer qu'aucun travail de coordination ou de conciliation ne fut tenté ; on se borna à mettre en tête les plus longs morceaux ; on réunit à la fin les plus courtes *sourates*, en sorte que le Mémorial, descendu du ciel, se prête difficilement à l'analyse, dans l'état de désordre où les idées s'y amalgament, avec les contradictions flagrantes qui l'obscurcissent. Que nous importe cette élégance inimitable du style, ce langage pénétrant, qui ne peut toucher que les Arabes? Les recherches des érudits ne s'arrêtent point à la magie des paroles. Aujourd'hui, l'on se préoccupe de l'e sprit du Koran; on veut pouvoir apprécier sainement la pensée de Mahomet, ce réformateur dont l'imagination était trop vive pour être réglée.

C'est pour satisfaire un besoin de cette nature que J. La Beaume a consacré ses méditations à l'étude du Koran, et qu'il a entrepris de dégager les différents éléments qui entrent dans cet alliage dogmatico-législatif. On lui saura d'autant plus gré de l'effort réalisé, que les orientalistes eux-mêmes ne l'avaient point tenté. Mais on reconnaît que le système adopté par lui n'a pas été combiné du premier coup. La couleur de prédication, répandue également sur toute l'œuvre de Mahomet, et qui en pénètre les moindres parties, rendait la tâche ardue, en empêchant de distinguer l'idée principale qu'il s'agit de mettre en relief. Ainsi, pour ne citer qu'un passage pris au hasard, nous sommes forcé de nous séparer de l'opinion de J. La Beaume, lorsqu'il écrit dans l'Introduction, p. 13 : « Il a été tenu compte de ce que le Koran contient de promesses et de conditions quant au progrès. » Ne pouvant pas traiter ici longuement une thèse qui a sou-

levé tant de discussions, nous opposerons aux paroles de J. Le Beaume, la déclaration formelle d'un arabisant justement renommé, le docteur Perron. En voici les termes : « Mahomet n'a pas reconnu la loi du progrès incessant, ou bien il a cru pouvoir clouer sur place l'humanité; il a fait de l'islamisme un cercle de fer, au lieu d'en faire une voie droite, vivante, prolongeable ; et il a dit au monde : « Tu n'iras pas plus loin ! » (*L'islamisme, son institution*, etc., p. 5. Paris, 1877.)

A part cette appréciation et quelques autres du même genre, qui ne laisseront pas de provoquer la critique, le *Koran analysé* doit être considéré comme un livre très-utile, en ce sens qu'il rend les recherches plus commodes, par suite de la disposition logique de la plupart des matières. L'index placé à la fin du volume range sous nos yeux toute la substance du Guide sacré des Arabes, des Turcs et des Persans, le Guide des vrais voyants.

Une biographie de Mahomet, jugé au point de vue politique (p.6-26), précède le catalogue raisonné de ses prédications, et en forme, pour ainsi parler, le préliminaire indispensable. C'est une notice très-substantielle, qui aide, à la fois, à comprendre la portée du prédicateur, et à étudier la matière qu'il avait à remuer. On y embrasse, comme dans un tableau synoptique, les troubles considérables qui régnaient dans le monde, au sixième siècle de l'ère chrétienne. Et, ce début, qui n'est ni une réfutation amère, ni une apologie emphatique, se rapproche effectivement de la vérité, par une tendance visible à l'impartialité. Mahomet se détache de la légende et se peint dans ces quelques pages, avec ses aspirations, son enthousiasme et ses luttes. Les efforts qu'il fait, pendant dix ans, pour imposer le culte du Dieu unique à un peuple plongé dans l'idolâtrie et désuni, sortent de la pénombre, sont motivés, et reçoivent là leur légitimation. On ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il est supérieur, sous le rapport de la morale, à tous ceux qui l'entouraient. Le trait qui nous charme, dans cette nature énergique, c'est la recommandation adressée aux jeunes garçons en des termes dont la tendresse égale la simplicité : « Un fils gagne le paradis aux pieds de sa mère (p. 601). »

Nous ne saurions donner une meilleure idée de l'utilité qui ressort du répertoire analytique de J. La Baume, qu'en examinant, par exemple, la série de versets relatifs à l'état social de la femme chez les musulmans. C'est là qu'on voit combien il a fallu de pénétration pour saisir la plausibilité du sens, à travers les teintes vagues et les données fuyantes du langage prophétique. Les soixante-quinze versets, qui ont été rapprochés dans le chapitre des *Femmes* (p. 573-603), sont tirés d'une quarantaine de sourates ; en sorte que l'on en vient à se demander, comment un écrivain qui veut disserter sur le sujet, s'astreindrait à chercher lui-même les éléments, si disséminés, et si éloignés les

uns des autres par le hasard de la prédication. La patience lui manquerait assurément, parce que la lecture du Koran, tel qu'il se présente, est insoutenable. Bien des gens en ont fait l'expérience, sans pouvoir atteindre à la dixième page. Quel est l'orientaliste qui n'a pas eu besoin, cent fois, de feuilleter le compendium de l'idée mohammedienne pour y puiser un argument, une déclaration, se rapportant à l'objet de ses études ? Est-ce qu'en Algérie, il n'arrive pas, chaque jour, à un magistrat de recourir au Koran, en vue de s'éclairer sur le statut personnel ? Eh bien ! qu'il entreprenne seulement de découvrir la recommandation adressée aux polygames ! Si son astre, en naissant, ne l'a doué d'une persévérance à toute épreuve, il lui semblera bien fastidieux de se voir réduit à lire scrupuleusement toutes les pages et tous les alinéas, au moins cinquante feuillets, depuis le commencement de la traduction française, jusqu'à tel ou tel passage de la sourate IV, où figurent les versets 3 et 123, ainsi conçus :

« Si vous craignez de ne pas être équitables envers les orphelins, n'épousez, parmi les femmes qui vous plaisent, que deux, trois ou quatre. Si vous craignez encore d'être injustes, n'en épousez qu'une seule ou bornez-vous à une esclave... »

« Vous ne pouvez jamais traiter également toutes vos épouses, quand même vous le désireriez ardemment. Gardez-vous de suivre entièrement la pente, et d'en laisser une comme en suspens... »

Le temps consacré aux recherches dans de pareilles conditions est une valeur perdue. Tandis que, si l'on prend le *Koran analysé*, on trouve immédiatement et sans peine les versets sus-mentionnés, dans le chapitre qui concerne les femmes (p. 599). C'est donc ce classement philosophique qui devait porter remède à la situation, et nous mettre en main le fil conducteur. Explorons nous-mêmes le Koran, et lançons-nous à la poursuite des 265 articles qui prescrivent la « guerre sainte. » La question en vaut la peine, ayant failli nous séparer des musulmans. Mais quel espace à parcourir, bon Dieu ! Les 265 articles vont de la sourate II à la sourate LXI, c'est-à-dire d'une extrémité du livre à l'autre extrémité. Lecteur, avez vous une journée à perdre? Vous sentez-vous le courage d'étudier, la plume à la main, quatre cents pages ? Il y a lieu d'en douter. Vous seriez rebuté, avant d'avoir fini votre enquête dans les premières sourates, et, de guerre lasse, vous aimeriez encore mieux rester sous l'impression des préjugés qui courent ; en d'autres termes, vous continueriez à croire que le Koran contient un appel aux armes, officiel, sanctionné par l'inspiration divine, ainsi que le supposent la plupart des Européens. Prenons de nouveau le *Koran analysé*, et consultons le § 37, intitulé : Appel aux armes. Tous les versets concernant la guerre sont venus s'y ranger, comme pour permettre d'envelopper d'un seul coup d'œil les fragments

épars de la perpétuelle proclamation de Mahomet contre ses ennemis, les ennemis de sa doctrine naissante. Plus d'équivoque, plus de fausse interprétation. Les textes entrent en pleine lumière et parlent avec précision. Ainsi le verset 13 de la sourate IX (voir la p. 650, l. 20), nous initie à la politique du Prophète arabe : « Ne combattez-vous pas contre un peuple qui a violé ses serments, qui s'efforce de chasser votre prophète ? Ce sont eux qui ont été les agresseurs. Les craindrez-vous ? Dieu mérite bien plus que vous le craigniez, si vous êtes croyants. » Quant aux principes militaires de Mahomet, ils sont expliqués par le verset 186 de la sourate II, que l'on trouve à la page 645 : « Combattez dans la voie de Dieu, contre ceux qui vous feront la guerre ; mais ne commettez point d'injustice en les attaquant les premiers, car Dieu n'aime pas les hommes injustes. »

Le lecteur voit qu'en un instant, à l'aide du répertoire logique du Koran, dont nous devons la publication posthume à une tendre affection, il devient facile de comparer et d'apprécier les idées, décousues en apparence, de la guerre sainte. On acquiert en même temps cette notion positive que, dans le principe, l'islamisme n'eut pas d'autre tactique que de vaincre par le tranchant du sabre des peuplades acharnées contre ses débuts.

A elle seule, la conception de ce travail scabreux, où les Arabes seront bien surpris de rencontrer un chapitre consacré à la démocratie, fait honneur à J. La Beaume, et demeurera comme un témoignage durable de son dévouement à la science.

AUGUSTE CHERBONNEAU.

JURISPRUDENCE.

Encyclopädie der Rechtswissenschaft, hrg. v. Fr. VON HOLTZENDORFF. — Erster systematischer Theil, 3e Aufl. Leipzig, Duncker, 1877, in-8 de 1240 p. — Prix : 25 fr. — Zweiter Theil : *Rechtslexikon*, 2e Aufl. Leipzig, Duncker, 1875-76, 2 vol. in-8 de 846 et de 1012 p. — Prix : 35 fr.

L'Allemagne possède depuis longtemps d'excellents dictionnaires de droit. Ce ne sont pas des recueils pratiques où les hommes d'affaires viennent chercher à la hâte la solution de la jurisprudence ou le résumé de la doctrine, mais plutôt des ouvrages de théorie, composés dans un but purement scientifique et où l'histoire du droit occupe, comme partout en Allemagne, une des places les plus importantes.

Le volumineux *Rechts-Lexikon* de Weiske, Arndts et Gans, publié de 1842 à 1862, et qui ne comprend pas moins de quinze volumes de texte et d'un volume de tables, quoique très-utile encore aujourd'hui,

n'offrait cependant plus un tableau exact de la législation et de la doctrine. On désirait une œuvre moins vaste et au courant des progrès de la science.

L'infatigable professeur de Munich, M. von Holtzendorff, a cru répondre à ce désir en publiant une nouvelle *Encyclopédie* en trois volumes grand in-octavo. Il s'est écarté du plan généralement suivi par ses devanciers, et il a divisé son travail en deux parties, l'une systématique, l'autre alphabétique. De sorte que le possesseur de cette encyclopédie trouve une savante synthèse dans le premier volume et un dictionnaire de droit dans les deux autres.

L'exécution de ce grand ouvrage a été confiée à des professeurs éminents qui ont traité chacun leur partie spéciale. Ainsi, nous avons, dans la partie systématique, un résumé de droit naturel écrit et revu par Ahrens peu de jours avant sa mort, une histoire et un exposé du droit romain par Bruns, une histoire et un précis de droit canonique par Hinschius, une histoire du droit allemand et des sources du droit français et anglais par Brunner, quelques notions sur le droit privé allemand par Behrend, sur le droit commercial par Endemann, sur le droit français par Rivier (de Bruxelles.) — La procédure civile et pénale, le droit criminel, constitutionnel, administratif, international, ont chacun leur petit traité de quatre-vingts à cent pages, dû à la plume des von Holtzendorff, Geyer, John, Meyer. Le premier volume se termine par un aperçu des plus intéressants sur les différences du droit privé allemand dans les divers pays de l'empire, en Mecklembourg, en Bavière, en Prusse, etc.

La partie la plus remarquable de cette *Encyclopédie* me paraît être le travail de Bruns, le savant professeur de l'université de Berlin. Les deux cents pages dans lesquelles il expose le droit romain sont écrites avec une clarté, une profondeur et une érudition dignes des plus grands éloges. Je voudrais vivement les voir traduites en français ; elles formeraient un excellent précis de droit romain, dans lequel l'élève trouverait un guide sûr et éclairé et qui pourrait servir de base au professeur pour une exposition plus détaillée. L'esquisse historique de Brunner est un autre modèle de concision et de netteté, dans lequel les derniers résultats des patientes investigations de l'école de Savigny et de Eichhorn sont exposées avec la plus minutieuse précision.

Le droit français n'a trouvé place, dans le recueil de M. von Holtzendorff, que d'une manière tout à fait accessoire, parce qu'il était encore en vigueur dans certains pays de l'Allemagne et que son histoire était indispensable à l'intelligence du droit germanique. C'est ce qui explique pourquoi les deux travaux qui lui sont consacrés ne sont que des ouvrages de seconde main. Le précis des sources du

droit français est un résumé du premier volume de Warnkoenig et la trop courte synthèse de M. Rivier un abrégé du cours belge de M. Arntz.

La seconde partie de l'*Encyclopédie* forme un dictionnaire de droit qui comprend environ deux mille articles. Son auteur rencontra tout d'abord un obstacle très-sérieux dans le plan même qu'il avait adopté pour l'ensemble de son ouvrage. Le premier volume, qui embrassait toute la science du droit dans une synthèse générale, n'examinait-il pas les mêmes questions, les mêmes difficultés que celles d'un dictionnaire? Comment éviter les redites, les contradictions? M. von Holtzendorff, crut échapper à cet inconvénient en ne traitant dans sa partie alphabétique que les détails et les applications de la loi positive, dont les dispositions générales, les principes seraient exposés dans le premier volume. Qu'il soit parvenu, grâce à ce moyen, à atténuer considérablement les périls et les défauts de sa division principale, nous ne le nions pas, mais nous sommes obligé de constater qu'il n'y a point réussi d'une manière complète, notamment dans les matières traitées par des professeurs différents pour la première et pour la seconde partie, ainsi, par exemple, dans le droit romain et dans le droit commercial. Nous trouvons aussi étrange que, le droit naturel ait été absolument écarté du dictionnaire, et que, dans un ouvrage de cette valeur, on ne trouve pas la moindre ligne sur les mots les plus importants du langage juridique, ainsi les mots : droit, loi, chose, liberté, fortune, etc.

Les articles les plus remarquables de cette seconde partie sont ceux de Gneist (*Armengesetzgebung*, *Verwaltungsjustiz*, etc.), de Glaser, le savant ministre autrichien (les articles sur la procédure criminelle), de Gierke, l'historien si connu des anciennes corporations (*Gemeinde*, *juristische Persoun*, *Corporation*, etc.), puis ceux de Schütze, de Wahlberg, de Brunner et de Lewis.

M. Teichmann, professeur de droit pénal à l'université de Bâle, s'est chargé de tous les articles biographiques. C'était une besogne pénible et aride, dont il s'est parfaitement acquitté. Nous nous permettrons cependant de relever un détail et de lui reprocher de ne pas avoir indiqué, à propos de chaque auteur, le nombre de volumes que comprennent leurs ouvrages. Nous avons aussi regretté l'absence de plusieurs noms illustres, parmi lesquels nous citerons entre autres : Delvincourt, Duranton, Guizot, Laferrière, Proudhon, Raepsaet, Rosmini.

Nous avons, en France, de bons dictionnaires de philosophie, d'économie politique, d'administration, mais nous n'avons aucun bon dictionnaire de droit. Il est à souhaiter que cette lacune soit bientôt comblée et que nous puissions comme nos voisins d'Outre-Rhin, mon-

trer une encyclopédie où se trouvent réunis tous les grands principes de la science juridique, exposés avec clarté et précision, et où l'on trouve, dans une riche bibliographie, l'indication des sources qui sont nécessaires à des études sérieuses et approfondies. Qu'un esprit de sagesse et de modération chrétienne préside à cette œuvre et qu'on n'y rencontre aucune assertion contraire au catholicisme, telles qu'on en trouve malheureusement quelques-unes dans l'encyclopédie d'Holtzendorff, notamment dans les articles d'Hinschius (*Ehe Episcopat*). Notre législation est bien moins compliquée que la législation de l'empire allemand, grand avantage dont nous devrions profiter, afin d'être encore plus nets et plus concis. Pourquoi les professeurs d'une université catholique ne se chargeraient-ils pas d'une pareille entreprise? Ce serait un immense service rendu à la science et à la jeunesse, et, dans ces temps malheureux où l'on veut nous effacer, une preuve manifeste d'érudition et d'activité, à laquelle les plus malveillants seraient obligés de rendre hommage. J. Van den Heuvel

---

SCIENCES ET ARTS

Encyclopédie populaire, par Pierre Conil. Paris, Poussielgue frères, 1877-78, gr. in-8 j. (En cours de publication.)

Cette encyclopédie contient, comme nous l'annonce le sous-titre du recueil: *Dictionnaire français* avec tous les mots nouveaux créés depuis quelques années par l'industrie, la science, la politique. — *Biographie* ancienne et contemporaine jusqu'à l'heure présente. — *Histoire* jusqu'à l'événement de la veille. — *Géographie* physique et commerciale (cette partie du livre contient un très-grand nombre de noms nouveaux dus aux relations des grands voyageurs français, anglais, allemands, russes, italiens, portugais, etc.). — *Mythologie.* — *Antiquités.* — *Description* des grandes œuvres de la peinture et de la sculpture. — *Architecture.* — *Technologie*, dont les procédés récents sont longuement développés, afin de donner satisfaction aux ingénieurs comme aux ouvriers. — *Inventions.* — *Physique.* — *Chimie.* — *Mécanique.* — *Astronomie.* — *Topographie* (lecture des cartes). — *Cosmographie.* — *Arithmétique.* — *Algèbre.* — *Hygiène.* — *Médecine* usuelle. — *Zoologie.* — *Botanique.* — *Agriculture.* — *Économie politique.* — *Jurisprudence usuelle.* — *Droit administratif* usuel. — *Dictionnaire militaire et maritime* très-complet. — *Histoire* (inédite) des vaisseaux célèbres. — Dictionnaires spéciaux de la *Presse*, de la *Musique*, du *Sport*. *Résumé* de toutes les œuvres littéraires demandées pour le baccalauréat ès lettres, etc.

L'*Encyclopédie populaire* formera un volume de 1600 pages environ,

J'en ai sous les yeux les 480 premières pages (A-CONSTANTIN X). Le recueil est généralement bien fait, et l'on doit beaucoup d'éloges à M. Pierre Conil et à ses collaborateurs, parmi lesquels on remarque des spécialistes justement renommés. Le style est sobre et net; les idées sont excellentes; les renseignements souvent nouveaux, notamment dans les articles géographiques et tout particulièrement dans l'article *Afrique*, sont presque toujours exacts. Amélioré dans de successives éditions, le recueil deviendra digne d'être mis entre toutes les mains, et tiendra lieu de toute une bibliothèque.

Je vais rapidement indiquer quelques-uns des articles qui gagneraient à être modifiés. — *Aagesen* nous est présenté comme *le premier des historiens danois*. C'est une erreur que l'on a eu la maladresse d'emprunter à la *Nouvelle biographie génerale*. Aagesen est si peu le premier en date des historiens du Danemark, que son livre (*Compendiosa historia regum Daniæ*) n'est autre chose qu'un court et sec abrégé du grand ouvrage de Saxo Grammaticus, le véritable père, celui-là, de l'histoire danoise. — *Aaron*, le frère de Moïse, était âgé de cent vingt-trois ans, quand il mourut, et non de cent-vingt-deux, chiffre que l'on a encore eu le tort d'aller prendre, les yeux fermés, dans la *Nouvelle biographie générale*. — *Aaron d'Alexandrie* n'a pas écrit vers 1530 (faute d'impression pour 630), un *ouvrage sur la petite vérole*, mais bien un ouvrage dans lequel il décrit la petite vérole, maladie déjà mentionnée, au siècle précédent, dans la chronique de Marius, évêque d'Avenches. — Je voudrais que l'on supprimât (article *Abailard*) la singulière petite phrase sur les *amours mystiques* avec Héloïse. Notons, de plus, qu'Abailard n'est pas né à *Palais*, mais *au Palais* ou *Palet*. — Peut-être n'était-ce pas bien le cas de parler (article *Abdication*) de l'abdication de M. Thiers (1873). Le mot *démission* suffisait, ce me semble. — Pourquoi prendre la peine de citer, sous le mot *Abatage*, l'opinion de deux lexicographes tels que Landais et Bescherelle ? Leurs compilations ont été trop dépassées par le *Dictionnaire* de M. Littré, pour que l'on puisse continuer à s'en servir. Leur fort contestable autorité d'autrefois n'est à peu près plus rien aujourd'hui. — Trop d'importance a été donnée à M. Edmond *About*, lequel a obtenu un article de 18 lignes, alors que sept ou huit lignes à peine ont été accordées à des hommes comme d'*Aguesseau*, *Ampère* et *Du Cange*. J'en dirai autant de l'article consacré à M. Jules *Amigues* : on souffre de voir la disproportion qui règne entre les notices sur ces petites et éphémères célébrités du journalisme, et les notices sur nos plus grandes et nos plus durables illustrations. Il y a là une question de mesure sur laquelle je crois devoir appeler l'attention des éditeurs de l'*Encyclopédie populaire*. — S'il est vrai que Bernard *Palissy* est contesté à la ville même d'Agen, il n'est pas moins vrai que le grand

artiste est né, d'après les témoignages de deux de ses contemporains dans le diocèse d'Agen. — *Agnès Sorel* ne contribua pas *puissamment* à pousser Charles VII à guerroyer contre les Anglais et à reconquérir son royaume : M. de Beaucourt a parfaitement prouvé que c'est là une légende du seizième siècle qui a trop longtemps été admise dans nos livres les plus sérieux. — Gabriel d'*Aramon* était seigneur de *Luetz*, non de *Suets*. Ceci doit être une faute d'impression, comme le nom de *Hiré* (pour *Liré*), donné au berceau de Joachim du *Bellay*.—Les séances de l'*Aréopage* ne se tenaient pas pendant la nuit : c'est Lucien qui a imaginé cette particularité, comme c'est le Gascon Bernard du Haillan qui a imaginé de transformer Agnès Sorel en une héroïque conseillère de Charles VII. — *Arnauld de Villeneuve* n'a jamais été « médecin languedocien ; » il faut l'appeler médecin espagnol, car il nous apprend lui même, dans un *Traité de géométrie pratique* dont j'ai vu tout récemment le manuscrit à la bibliothèque de Carpentras (n° 323), qu'il est né en Catalogne. — *Balzac* (J.-L. Guez de) n'est pas né en 1588, car, comme le prouve un document irrécusable, il fut baptisé le 1er juin 1597. — *Barreaux* (J. Vallée des) n'est pas un enfant de Paris : il vit le jour à Châteauneuf-sur-Loire (Loiret), d'après les registres de la paroisse de Saint-Martial de Châteauneuf. Ces mêmes registres nous apprennent qu'il est venu au monde en novembre 1599 et non en 1602. — En revanche, il faut restituer à la ville de Paris, Savinien Cyrano de Bergerac, lequel n'a jamais été un Périgourdin, comme j'ai déjà eu l'occasion de le rappeler plus d'une fois, en m'appuyant sur des témoignages de la plus haute valeur. — Remercions, en passant, les éditeurs de l'*Encyclopédie populaire* d'avoir bien voulu (p. 252) déclarer que le *Polybiblion* est un des *meilleurs journaux de bibliographie*, mais reprochons-leur, sans nous laisser attendrir par leurs compliments, d'avoir donné tout juste autant de lignes à la notice sur M. Aristide Boucicaut, le fondateur de la maison du *Bon Marché*, qu'à la notice sur le grand homme de guerre que l'on appelle le maréchal de Boucicaut. — A l'article *Caballero* (Fernan), on a oublié de mentionner la mort du charmant écrivain. — Il n'est pas prouvé que *Cambronne*, « sommé de se rendre, répondit le mot cité par Victor Hugo dans les *Misérables*, et traduit ordinairement par la phrase célèbre : *la garde meurt et ne se rend pas.* » Voir diverses notes à ce sujet publiées dans nos *Questions et Réponses*. — Le maréchal Canrobert, cet autre Cambronne, appartient-il par sa naissance au département du *Gers ?* J'avoue que j'ai toujours cru et que je crois encore qu'il est originaire du département du *Lot*. — La ville de *Caumont* (Vaucluse), a été confondue avec la ville de *Caumont* (Lot-et-Garonne) dans cette phrase : « berceau de la famille de ce nom ; ancienne place forte prise par les huguenots

en 1629 [ce fut en 1621], et reprise par Mayenne. » — On a mis un G devant le nom de *Chapelain* : l'auteur de la *Pucelle* portait le prénom de *Jean*. — Alain Chartier est né à Bayeux, non en 1386, mais vers 1395, comme M. de Beaucourt l'a établi dans ses *Recherches sur Guillaume, Alain et Jean Chartier* (1869, in-4). Quant au fameux baiser que les rédacteurs de l'*Encyclopédie populaire* font donner au poëte par Marguerite d'Écosse, M. de Beaucourt (*ibid.*, p. 35) a signalé les *doutes sérieux* exprimés jadis à ce sujet par moi, doutes dans lesquels je persiste plus que jamais. Je suis persuadé que l'historiette du *baiser* de la Dauphine a la même authenticité que l'historiette de l'aspic par lequel, selon l'auteur de l'article *Cléopâtre*, cette reine d'Égypte « se fit *piquer*, » expression malheureuse qui semble attribuer un aiguillon au serpent. J'aurais encore d'autres observations à soumettre aux éditeurs de l'*Encyclopédie populaire* (sur *Clémence Isaure*, sur l'étymologie de *Cocagne*, sur le *Colosse de Rhodes*, etc.), mais mon article est déjà bien long, et je ne veux pas que mes lecteurs, en frémissant à son aspect, s'écrient, comme dans l'épigramme : « rendons le court en ne le lisant point. »

T. DE L.

Le bon sens dans les doctrines morales et politiques, *ou application de la méthode expérimentale à la philosophie, à la morale, à l'économie politique et à la politique*, par AMBROISE CLÉMENT, correspondant de l'Institut. Paris, Guillaumin, 1878, 2 vol. in-8 de XIX-550 et 630 p. — Prix : 16 fr.

« L'étude de la conduite humaine ne doit constituer qu'une même science générale... Si, sans nous écarter du domaine incontestable de l'économie politique, nous avons pu saisir un grand nombre de vérités principales se rattachant à la morale ou à la politique, n'est-ce point parce que toutes les parties de notre conduite sont inévitablement liées entre elles? Souvent elles le sont si intimement que, nonobstant la convenance d'appliquer autant que possible à leur étude la division du travail scientifique, on ne saurait manquer de s'égarer en persistant dans la pensée que l'on peut avec fruit les examiner séparément sans tenir nul compte de leurs relations et dépendances mutuelles. C'est ce qui nous a déterminé à comprendre dans un même ouvrage les quatre divisions principales qui formeront un jour la science de la conduite humaine : — Philosophie, — économie politique, — morale, — politique. » — Nous avons voulu citer en entier cette page, parce qu'elle est la seule de ces deux volumes compactes qui ait une valeur réelle. En effet, si M. Ambroise Clément se fait une idée juste de l'ensemble de la science sociale et proteste à bon droit contre l'*autonomie*, *l'indépendance* que certains écrivains revendiquent pour l'économie politique, son insuffisance au point de vue philoso-

phique et les préjugés dans lesquels il est cristallisé lui ont fait très-mal remplir le cadre qu'il s'est tracé.

La partie consacrée à la philosophie est employée à combattre le spiritualisme et à exalter l'école sensualiste de Locke et de Condillac. M. Ambroise Clément, tout en repoussant le témoignage de la conscience à l'égal de la révélation, déduit de sa méthode expérimentale l'existence de Dieu et d'une autre vie. Quant à la morale, il lui donne pour critérium *le perfectionnement de nos facultés physiques, intellectuelles et morales généralisé le plus possible dans toutes les classes de la population et caractérisé lui-même par l'accroissement de la puissance utile ou bienfaisante de ces facultés.* C'est à peu près celui des positivistes et des socialistes contemporains; nous ne voyons pas comment notre représentant du *bon sens* se tirerait d'une discussion à fond avec eux, étant données ces bases philosophiques. La majeure partie de ces deux volumes est remplie de déclamations contre le *socialisme sacerdotal romain* et le 16 *mai!!!* N'était cette date, on croirait vraiment que l'auteur en est resté à la lecture du journal *le Siècle* en 1856. La supposition serait d'autant plus vraisemblable qu'en fait de socialisme révolutionnaire, il cite seulement l'ouvrage de M. Vacherot sur *la Démocratie*, publié en 1860, et paraît ignorer complétement les travaux des écoles collectivistes, mutuellistes et communistes actuelles.

La partie consacrée à l'économie politique est la plus considérable et la meilleure. Là M. Ambroise Clément est sur son terrain. Quoi qu'il se borne à reproduire les idées du livre de M. Dunoyer sur la *Liberté du travail*, il a cependant quelques chapitres intéressants pour les personnes qui s'occupent spécialement de cette science, tels sont les définitions des termes usités en économie politique, le chapitre critique sur les nouveaux principes affirmés par Bastiat, le chapitre sur les industries commerciales, celui sur les mines. L. A.

La Genèse du septicisme érudit chez Bayle, par A Deschamps. Liège, Vaillant-Carmanne, 1878, in-8 de 235 p.

S'occupant depuis plusieurs années de l'étude de tout ce qui touche à la vie et aux doctrines de Bayle, M. A. Deschamps à choisi, pour sa thèse du doctorat spécial en sciences philosophiques, l'une des nombreuses questions qu'il a rencontrées dans ses recherches: *comment Bayle est-il devenu sceptique.* M. Deschamps consacre deux chapitres à retracer le mouvement sceptique depuis la Renaissance et à établir les rapports généraux du dix-septième siècle avec l'auteur du *Dictionnaire historique et critique :* c'étaient là des questions

préalables qu'il n'était pas possible d'éviter ; elles ont été abordées avec la richesse d'érudition et la sûreté de critique qu'on peut exiger dans l'accomplissement d'une tâche aussi délicate : relier un homme à ce qui est pour lui le passé immédiat, et le bien fixer dans le cadre où il a vécu. Bayle n'est pas un sceptique-né. Le doute est chez lui une véritable maladie de l'esprit, dont M. Deschamps s'efforce de marquer tous les symptômes et de suivre tous les développements ; il n'est que la suite et l'abus de l'érudition. La curiosité universelle de l'esprit, le va et vient des idées qui effleurent tous les sujets sans en creuser aucun, un certain faible pour le paradoxe, voilà tout le scepticisme de Bayle. Je ne fais qu'indiquer les idées principales que M. Deschamps développe avec un luxe de détails bien digne du sujet, et dans un style qui dénote un remarquable talent d'écrivain. Je signalerai encore, parmi les pièces justificatives, une bibliographie bayliste et une liste très-complète des ouvrages de Bayle.

A mon tour, je me permettrai d'être un peu sceptique : M. Deschamps revendique énergiquement pour Bayle une place importante dans l'histoire de la philosophie. Ces prétentions sont-elles légitimes ? Je pourrais répondre par le livre même que j'ai sous les yeux : dans cette analyse si minutieuse des idées de Bayle, je ne trouve guère de philosophie. Sur des points particuliers, je vois fréquemment l'esprit de Bayle rester en suspens ; mais je cherche en vain, ce qui est bien le moins qu'on puisse exiger d'un sceptique, un système ou un semblant de système sur la créance que méritent nos moyens de connaître, une opinion arrêtée sur la certitude. M. Cousin ne voyait en Bayle qu'un esprit paradoxal, et M. Damiron l'appelait un incertain. Cette appréciation n'est-elle pas exacte ? M. Deschamps la rejette, et, voulant à tout prix faire de Bayle un sceptique, il imagine le terme de scepticisme érudit ; mais, de la manière dont il définit ce nouveau scepticisme, ne revient-il pas à l'opinion qu'il combat ? « Celui-ci, » dit-il, « est une propension au doute, une prévention contre la raison, plutôt qu'un système qui en démontre rigoureusement l'impuissance (p. 14). »

A quoi servirait-il de vivre si longtemps dans la société de Bayle, si son exemple n'inspirait l'horreur des préjugés et des jugements précipités ? Sous ce rapport, peut être, pensera-t-on que l'auteur de *la Genèse*, etc., n'a pas tiré de ses études tout le profit possible, lorsqu'on lira des passages comme celui-ci : « L'orthodoxie croit ne pouvoir assurer son salut qu'en réduisant la raison au silence et en exigeant d'elle une soumission absolue et préalable (p. 18) ! »

A un autre endroit (p. 16), je vois qu' « une fraction importante de l'Église » est restée fidèle au scepticisme théologique de Lamennais. Bayle lui-même, qui trouvait si aisément des arguments à l'appui des

opinions les moins sérieuses, aurait été bien embarrassé de justifier cette affirmation. H. F.

Du rôle social des idées chrétiennes, par Paul Ribot. Tome premier. Paris, Plon, 1878, in-8 de 490 p. — Prix : 7 fr. 50.

Après avoir établi que tous les peuples, même païens, ont vécu, non pas sur une conception rationnelle de la liberté et des avantages de la société, mais sur une foi religieuse, l'auteur de cet excellent livre trace à grands traits l'histoire de la formation des nations modernes sous l'influence du christianisme et signale le degré infiniment supérieur de civilisation qu'elles lui doivent. Donc, aujourd'hui comme de tous temps, la société doit reposer sur la religion, c'est-à-dire sur la vérité primordiale. Du rapport fondamental de la créature vis-à-vis de Dieu son créateur, découlent tous les rapports humains : du droit de Dieu sur les hommes, dérivent tous les droits secondaires, et quelles que soient les tolérances civiles accordées par nécessité aux erreurs, il n'y a jamais pour elles de droit véritable. C'est pour avoir méconnu ce principe fondamental qui, avant d'être rappelé par le *Syllabus*, fait partie du domaine du bon sens, que la société française, après quatre-vingts ans de *libéralisme*, court au socialisme par le chemin rapidement glissant du radicalisme.

Dans les chapitres III et IV, M. Paul Ribot analyse, avec une grande perspicacité et une remarquable connaissance de son temps, la société actuelle, telle qu'elle est sortie des mains de la Constituante de 1791 et de Napoléon Ier. C'est toujours le *contrat social* de Rousseau qui en est la donnée-mère, et l'enseignement donné, au nom de l'État, par l'Université impériale, exerce sur les esprits une action dissolvante dont les divisions des classes dirigeantes sont la conséquence.

Repoussé, combattu par les lois, le christianisme a, sur les mœurs et les idées, une influence qui soutient la société française et qui peut faire juger de ce que serait son action le jour où les forces organisées l'appuyeraient franchement. C'est là un élément capital de la situation actuelle que M. Ribot met fort heureusement en lumière.

Abordant ensuite le problème de la reconstitution sociale, il montre comment les idées chrétiennes peuvent refaire l'ordre moral, politique et économique du pays. Très au courant des nombreux travaux qui ont été publiés dans ce sens depuis une dizaine d'années, il signale les œuvres de MM. Le Play, Pradié et Blanc Saint-Bonnet, comme constituant, dans les points où elles s'accordent, le programme de cette grande œuvre de restauration nationale. Mais, ainsi qu'il le fait justement remarquer, toutes les pratiques dans lesquelles M. Le Play

a résumé les coutumes des familles et des ateliers prospères reposent elles-mêmes sur la pratique de la vérité religieuse : c'est donc l'Église qui possède seule le secret de la réforme et de la reconstitution réclamée par la société contemporaine en détresse. Nous avons une vraie satisfaction à signaler particulièrement les pages dans lesquelles M. Ribot apprécie les tentatives de réorganisation économique faites dans ces derniers temps par les œuvres catholiques, notamment par les cercles d'ouvriers ; elles abondent en observations judicieuses qui témoignent d'un esprit très-éclairé.

Quelques phrases relatives à l'ordre politique nous ont paru, au milieu d'une affirmation très-nette des principes généraux, susceptibles d'une interprétation qui, sans doute, rendrait mal la pensée de l'auteur. Nous ne doutons pas que le second volume ne dissipe cette impression, et ce nous est une raison de plus pour souhaiter sa prompte publication. C. J.

La Liberté dans l'ordre intellectuel et moral. *Études de droit naturel,* par Émile Beaussire, ancien député, professeur honoraire de faculté. Ouvrage couronné par l'Académie française. 2me édition, revue et corrigée. Paris, Didier 1878, in-12 de xlviii-436 p. — Prix : 3 fr. 50.

En refaisant cet ouvrage, publié pour la première fois en 1866, l'ancien député a concentré ses efforts sur quatre libertés particulières, qui sont plus ou moins l'objet de conflits législatifs : la *liberté d'enseignement,* — la *liberté de conscience,* — la *liberté de la presse,* — la *liberté d'association.*

Dans une introduction fort élégamment écrite, il a exposé quelques vues historiques ingénieuses sur les causes qui ont assuré la liberté de la vie privée chez les modernes, tandis que le développement de la vie publique l'étouffait presque complétement chez les anciens. Mais nulle part M. Beaussire ne précise nettement le *principe générateur* de la liberté. D'où vient l'homme ? — Quelle est sa fin et celle de la société ? — Dieu a-t-il donné aux hommes le moyen assuré de connaître la vérité et leur en a-t-il constitué une règle infaillible ? — Ce sont tout autant de questions *préjudicielles* dont le professeur de faculté ne s'est pas préoccupé, ou qu'au moins il a résolues *in petto,* soit par une négation, soit par doute absolu. La *liberté* de l'individu lui paraît à la fois le commencement et la fin de tout l'ordre des choses. Cette donnée première supposée, il en tire les conséquences avec une logique qui parut jadis au spirituel rapporteur de l'Académie, M. Villemain, de la *candeur.* Ainsi il réclame avec persévérance la liberté absolue de propager des écrits obscènes et d'enseigner des théories immorales dans les écoles. L'État et les tribunaux lui semblent radi-

calement incompétents pour réprimer ces faits, et il compte sur l'influence contraire des gens vertueux pour en neutraliser les mauvaises conséquences.

Voilà, certes, un auteur conséquent avec lui-même. Nous relevons ce point pour bien faire juger le système; mais nous avons hâte d'ajouter qu'à en juger par le ton du livre, M. Beaussire paraît être un fort honnête homme, bon père, bon époux, etc. Il revendique, d'ailleurs, avec une fermeté honorable, même pour l'Église catholique le droit de vivre de sa vie propre, à enseigner, à exercer librement sa discipline vis-à-vis de ses membres. Ce sont là pour lui des droits imprescriptibles de l'individu, qu'il peut faire valoir par l'association et qu'aucune majorité ne peut supprimer.

Même en admettant son point de départ, ce qui manque à cet ouvrage, c'est le sens pratique et historique. Ainsi, en traitant de la liberté d'association, il passe à peu près complétement sous silence la question de la liberté des fondations et celle de la propriété corporative. Cependant toute la fécondité du droit d'association dépend de ces deux *libertés* pratiques : sans elles on n'a que des clubs ou des sociétés secrètes.

La même remarque s'appliquerait au chapitre sur la liberté de l'enseignement. M. Beaussire la défend avec beaucoup de zèle, mais il veut réserver à l'État le monopole absolu de la collation des grades, et ces grades sont, dans son système, nécessaires pour la grande majorité des carrières libérales. Il n'a pas aperçu la contradiction qu'il y a à proclamer la liberté d'enseignement, alors que l'État entretient des institutions d'enseignement avec les fonds du budget et transforme ses professeurs en examinateurs. Les économistes, que M. Beaussire traite si dédaigneusement dans son introduction, lui auraient appris ce qu'est une liberté dans de pareilles conditions.

Malgré la fausseté du système et le côté légèrement chimérique de certaines de ces solutions, ce livre contient en grand nombre des aperçus intéressants et des pages très-littéraires. Le mouvement des faits se produit de plus en plus dans un sens absolument opposé à la thèse libérale de l'auteur; mais cette thèse exerce encore, dans certaines régions de l'opinion, une influence incontestable, quoiqu'intermittente et traversée par bien des inconséquences. Il peut donc y avoir de l'intérêt à en trouver un exposé aussi franc, aussi sincère, aussi candide, si l'on veut. C. J.

Précis de l'histoire des beaux-arts, par Lubke, traduit de l'allemand, par E. Molle. Bruxelles, Muquardt, 1877, in-12 de 271 p., avec 100 gravures. — Prix : 5 fr.

Si l'on possède, dans la *Grammaire des arts du dessin* de M. Ch.

Blanc, un excellent travail théorique, il n'existe aucune histoire simple et claire où l'on puisse, dans un court aperçu, étudier les grandes phases de la peinture, de l'architecture et de la sculpture. Depuis nombre d'années, cette lacune est remplie en Allemagne. On y trouve dans toutes les bibliothèques les beaux ouvrages de Kugler et de Lübke. M. Molle nous donne, dans son précis, un rapide résumé du travail de Lübke. L'idée de l'auteur est très-bonne. Mais pourquoi faire un livre pour les écoles (*Leitfaden*), alors que les jeunes gens, les hommes faits ne savent où puiser un enseignement exact et méthodique sur l'histoire de l'art? Pourquoi ne pas traduire le grand ouvrage en deux volumes du professeur de Stuttgard, en s'attachant à développer particulièrement la partie française de l'ouvrage. Ç'eût été une œuvre d'autant plus utile qu'on eût pu l'accompagner sans grande difficulté d'une publication française des grands monuments de l'art, *Denkmæler der Kunst*, dont on vient de commencer la troisième édition en Allemagne. Quoi qu'il en soit, nous remercions M. Molle de son livre, et nous formons le vœu de le voir entreprendre bientôt une publication plus étendue, plus intéressante, et qui obtiendra, nous n'en doutons pas, le plus légitime succès.

J. Van den Heuvel.

Les Éditions illustrées de Racine, par A.-J. Pons. Deux portraits à l'eau-forte. Paris, Quentin, 1878, in-8 de 85 p. — Prix : 10 fr. *(Bibliothèque de l'art et de la curiosité.)*

On attribue à Mme de Sévigné un mot sur Racine que je n'ai jamais pu découvrir dans ses lettres. On peut donc croire qu'elle ne l'a pas dit. En tout cas, la prophétie aurait était complétement fausse ; c'est ce que prouverait à lui seul le beau volume de M. A-J. Pons. Racine n'a jamais été oublié. Quelle longue liste des éditions illustrées du poète ! Et cela à partir de son vivant, à partir de l'édition donnée en 1675, avec les figures de Chauveau et de Sébastien Le Clerc, d'après Le Brun, jusqu'aux deux admirables volumes édités par M. Mame en 1876-1877. Deux siècles se sont écoulés entre ces deux publications, et ils ont été remplis par de fréquentes réimpressions des œuvres de Racine, réimpressions auxquelles d'éminents artistes n'ont cessé de prêter leur concours. Les recherches de M. A.-J. Pons sur ce sujet sont curieuses et bien faites. Le volume commence par une bonne étude sur Racine et sur Le Brun ; vient ensuite la nomenclature des éditions illustrées par ce peintre ou d'après lui. Après un chapitre plein de judicieux aperçus sur les dessinateurs du dix-huitième siècle, notamment sur le contraste fâcheux qui existait entre leurs mignardises hors de propos et les conceptions du poète, on arrive à la description de l'édition de 1743 et à une révélation sur l'exemplaire de Nodier qui figure aujour-

d'hui dans le catalogue de M. A. Fontaine, où il est coté 350 francs ; puis la nomenclature reprend, et se termine par l'indication des œuvres de Racine imprimées chez Didot en 1796. Des remarques sur l'école de David précèdent la série des éditions appartenant à notre siècle. Celles qui ne contiennent qu'un portrait ont ensuite leur tour. M. A.-J. Pons donne encore des détails sur diverses éditions remarquables, mais non illustrées, les titres des traductions du poète faites en différentes langues, et, enfin, des renseignements sur les tableaux et dessins où figure Racine, et sur les bustes et statues que l'on connaît de lui. Ce beau volume est orné de deux magnifiques eaux-fortes : l'une nous offre le portrait dont l'original appartient au musée de Langres; l'autre un tableau de R. Tournières, *Chapelle et Racine*, qu'on voit au musée de Caen. Le portrait emprunté au musée de Langres est accompagné d'une notice due à M. Jullien de La Boulloye, archiviste de cette ville. Cette notice contient une généalogie, où nous voyons que la postérité du poète subsiste encore dans la Haute-Marne. Le volume de M. A.-J. Pons, si splendidement édité par Quantin, n'a été tiré qu'à trois cents exemplaires numérotés. Combien de bibliophiles seront désolés de ne pouvoir le placer à côté de leur plus beau Racine !

TH. P.

BELLES-LETTRES

Roman et patois, par LOUIS DE COMBETTES-LABOURELIE, officier d'Académie. Gaillac, P. Ducourg, 1878, in-8 de XVII-149 p.

M. de Combettes-Labourelie a composé son livre de deux parties : la première contient le texte et la traduction en vers d'un assez grand nombre de pièces dues aux troubadours les plus en renom, à dater du comte de Poitiers, le plus ancien d'entre eux. La seconde est formée d'une série de proverbes en patois provençal, qui est l'héritier du roman ou langue d'oc, dont l'auteur a précédemment donné de nombreux échantillons; et ainsi se trouve expliqué le titre de ce volume. Reproduire dans notre langue les rhytmes, souvent fort compliqués, des troubadours, et dans lesquels les mêmes rimes se répondent avec une fréquence possible seulement dans les idiomes méridionaux, était une œuvre impraticable et que l'auteur n'a pas tentée. Mais, sans essayer un calque inexécutable, par la disposition, la coupe de ses vers, il a parfois reproduit quelque chose de l'aspect des chants originaux, notamment dans une aubade (p. 105) et dans une ballade (p. 110). Peut-être M. de Combettes-Labourelie aurait-il dû s'efforcer de rendre de même d'autres morceaux, où les alexandrins ne remplacent pas avantageusement les allures lyriques du texte.

Les proverbes réunis par M. de Combettes-Labourelie me semblent,

pour la plupart, beaucoup plus originaux que ne le sont d'ordinaire les adages de ce genre. En effet, j'ai eu l'occasion de remarquer, à propos des proverbes siciliens recueillis par MM. di Giovanni et Pitrè, que, de même que les contes et les poésies populaires, les proverbes sont très-fréquemment semblables dans des pays fort éloignés les uns des autres, et je constate que les dictons provençaux ont, bien plus souvent que ceux des autres contrées, un caractère particulier.

Une étude, qui a été lue en partie au congrès archéologique tenu à Toulouse en 1874, sert d'introduction au livre de M. de Combettes-Labourelie. J'y remarque une petite erreur : page XIII, l'auteur place le Catalan Jordi parmi les poètes italiens. Un autre passage de cette introduction me semble peut-être en contradiction avec ce qui a été généralement admis sur la langue des troubadours ; celle-ci, la *dreita parladura*, était, on le prétend, une langue de choix, une langue littéraire qui n'appartenait en propre à aucune province, et M. de Combettes-Labourelie dit (p. VIII) que le patois est l'idiome que parlèrent les troubadours. Par son origine, par ses études, l'auteur a sur ce sujet une compétence que je ne puis posséder ; aussi n'ai-je nullement l'intention de donner à ma simple remarque le caractère d'une critique. TH. P.

Das Steinbuch. *Ein altdeutsches gedicht von Volmar*, mit einleitung, anmerkungen und einem Anhange, herausgegeben von HANS LAMBEL. Heilbronn, Gebr. Henninger, 1877, in-12 de XXXIII-173 p.

Ce poème de haut-allemand, que M. Hans Lambel intitule *Le Lapidaire ou livre des pierres*, d'après le titre de l'un des plus anciens manuscrits qui le renferme, est une sorte de définition et de commentaire en vers des pierres précieuses connues au moyen âge. Les manuscrits que l'éditeur a dû consulter pour l'établissement du texte sont au nombre de dix, répartis entre les grandes bibliothèques de l'Europe : Vienne, Hambourg, Dresde, Saint-Gall, Londres, etc. Le poème, qui contient un peu plus de mille vers, a déjà été publié une fois, en 1498, mais d'après un seul des manuscrits que nous venons d'indiquer.

A chacune des pierres précieuses est consacrée une *laisse* ou couplet, dans lequel Volmar en célèbre la couleur et l'éclat. Son œuvre aurait un intérêt historique et artistique réel, si le poète avait décrit quelques-uns des beaux camées ou des intailles de l'antiquité, que le moyen âge conservait dans ses reliquaires en les transformant en objets de piété, ou bien qu'il faisait servir à la décoration des châsses renfermant les corps saints. Mais Volmar ne cite pas un seul de ces bijoux qui font aujourd'hui l'ornement de nos musées ; il se contente d'un dithyrambe philosophique, d'un goût souvent risqué, en

l'honneur d'une améthyste, d'un rubis ou d'une topaze. Aussi, son œuvre n'offre-t-elle qu'un intérêt purement philologique, et c'est à ce point de vue que l'a envisagée M. Hans Lambel.

L'érudit allemand a étudié avec le plus grand soin les sources signalées plus haut. Il a consacré son introduction au classement des manuscrits par ordre d'ancienneté et par familles; il a aussi fait de nombreuses remarques philologiques et littéraires sur la langue de Volmar. Le poème, d'après M. Hans Lambel, a été composé vers le milieu du treizième siècle, mais on ne sait rien, ou plutôt, l'éditeur ne nous apprend rien sur la vie de Volmar. Il a fait suivre sa publication d'un appendice considérable, qui renferme un autre *lapidaire* tiré d'un manuscrit de Saint-Florien de Linz; ce nouveau poème, qui a beaucoup d'analogie avec l'œuvre de Volmar, ne remonte pas au-delà du quinzième siècle. La publication de M. Hans Lambel est importante pour l'étude du haut allemand du moyen âge. Er. B.

Œuvres poétiques complètes de Nicolas Defrecheux. Liège, Gothier, décembre 1877, in-12 de 287 p.

L'existence de la petite principauté de Liège, maintenant de longs siècles son indépendance au milieu d'un pays presque toujours soumis à la domination étrangère, constitue l'un des phénomènes les plus intéressants de l'histoire de Belgique. Si depuis la révolution française, Liège a perdu son autonomie et suivi le sort des autres provinces belges, ce grave événement politique n'a pu ni changer les mœurs de sa population, ni briser la chaîne des traditions locales, ni arrêter dans son essor le développement de la littérature *nationale*. L'emploi de ce terme ambitieux, « littérature nationale, » amènera sans doute un sourire sur les lèvres de plus d'un des lecteurs de cette *Revue* qui ignorent l'existence et la vitalité de l'idiome liégeois; et cependant ce terme, je le crois exact, et le poète dont je désirerais faire connaître l'œuvre est un poète dans toute la grande et noble acception du mot.

Le peuple liégeois a à sa disposition deux langues; l'une, le français, d'importation étrangère; l'autre, le wallon, idiome naïf et original, antique forme du roman ou vieux français. Cet idiome, qui joint à une précision et à une clarté toute gauloises la richesse des images et une énergie pittoresque, est celui dont s'est servi Defrecheux, le dernier venu parmi les poètes populaires dont s'honore la vieille cité de saint Lambert et de Notger. Liège avait eu avant lui son Molière, dans la personne du tréfoncier de Harlez, l'auteur du théâtre liégeois; les improvisateurs de la « place du Marché » cultivaient avec succès, depuis nombre d'années, le genre épigrammatique. *Li Cóparèie*

(le coup pareil) de Simonon et *Li K'tapé manège* (le ménage en désordre) de Forir avaient révélé chez l'un un génie lyrique de premier ordre, chez l'autre un véritable talent d'observation. Dans les temps plus rapprochés, la Société liégeoise de littérature wallonne donna une impulsion plus vive encore au mouvement, et les palmes qu'elle décerna provoquèrent l'émulation des littérateurs les plus distingués du pays.

Avec Defrecheux, la muse wallonne trouva son poète élégiaque ; ce n'est point que la plume de notre poète ne se soit exercée avec succès dans des genres différents. Sa lyre a tour à tour chanté les grands faits de la patrie, célébré ce vieux nom liégeois *qui vât tit' di nôblesse* (qui vaut titre de noblesse), remémoré les poétiques légendes du pays ou même abordé la satire et les scènes de mœurs ; mais son talent se manifeste avec bien plus de charme et de grâce dans la peinture des sentiments les plus délicats et les plus tendres du cœur humain. Chaque fois qu'il s'agit, soit d'évoquer des souvenirs d'enfance comme dans la poésie *Li r'tour â pàys*, soit de peindre les joies, du foyer, comme dans cette berceuse adorable, *Tot hossant* (en berçant), ou de remuer les fibres de la mélancolie et de la pitié, Defrecheux trouva des accents d'une fraîcheur et d'une délicatesse exquises.

Que de grâce naïve, que d'émotion dans cette ravissante idylle : *L'avez-ve veyou passer!* Chaque année, elle obtient un nouveau succès d'enthousiasme dans les fameux *crâmignons* ou rondes populaires des fêtes paroissiales de Liège.

Quels accents touchants, quelle sensibilité profonde dans cette autre pièce : *Leyiz- m' plorer!* (laissez-moi pleurer), ou bien dans les *Orphilins*.

Il faudrait tout citer dans ce charmant recueil, et nous regrettons de devoir nous borner et surtout de ne pouvoir, par quelques extraits, mettre le lecteur à même d'apprécier la saveur de l'idiome liégeois, et le mérite d'un de ses plus grands et de ses plus doux poètes.

« Si quelque jour, répéterons-nous avec l'un des critiques les plus éminents en cette matière (Alph. Le Roy, *Patria Belgica*, t. III, p. 555), on a l'heureuse idée de publier une anthologie wallonne, Defrecheux y figurera au premier rang. » CH. D.

Libre d'Or de la poesia moderna catelana. — *La Reneixensa*, 1878, in-8 de 306 p.

Il paraît que les Castillans ont quelque peine à admettre que la langue catalane, qui, pendant, si longtemps, a marché de pair avec la leur, qui a produit tant de poètes, soit autre chose qu'un dialecte. De

nombreuses revues, des œuvres de genres divers, le beau poème de l'*Atlantide* devraient suffire pour prouver que l'idiome d'Auzias Mareh de Jordi et de Febrer est apte à peindre tous les sentiments et à traiter tous les sujets. De cette faculté, voici une preuve nouvelle, c'est un recueil de vers publiée par la rédaction de la *Renaixensa*. Il ne contient pas moins de soixante-sept pièces toutes d'auteurs différents, chaque poète n'a dû y figurer qu'une fois. De cette variété de collaboration est née tout naturellement une variété non moins grande dans la manière dont le livre est composé. Les ballades, les odes, les élégies, les idées, les rhytmes les plus différents s'y succèdent. Nous trouvons là les noms d'Antoni de Bofarull, de Manuel Milà y Fontanals, de Pelay Briz, de Joaquim Rubio y Ors, de Jacinto Verdaguer. Évidemment toutes les pages qui composent ce livre n'ont pas une valeur égale, mais cette collection présente un ensemble fort remarquable, et qui indique un complet réveil de la littérature catalane.

TH. P.

Un poète latin du onzième siècle. Baudri, abbé de Bourgueil, archevêque de Dol, (1046-1130), d'après des documents inédits, par l'abbé HENRI PASQUIER, chanoine honoraire, directeur de l'école Saint-Aubin d'Angers, docteur ès lettres. Paris, Ernest Thorin ; Angers, Lachèse et Dolbeau, 1878, in-8 de 295 p. — Prix : 5 fr.

Le onzième siècle, qu'on a appelé l'âge de fer du moyen âge, est encore assez mal connu aujourd'hui, malgré d'excellents travaux publiés sur cette époque par les érudits contemporains. On constate cependant qu'il fut témoin d'une véritable renaissance dans les lettres et dans les arts. L'architecture se dégage de la barbarie dans laquelle vint sombrer l'empire carolingien ; elle se développe et prend son essor, non point par une servile imitation des monuments romains qui couvraient encore la Gaule, mais elle devient originale, elle invente la voûte. De cet élément primordial, lourd, massif, sortiront un peu plus tard les arcs d'ogive et l'élégante silhouette des cathédrales gothiques. Dans les belles-lettres, il en est de même : la littérature populaire s'affranchit de l'étreinte du latin; les langues romanes se forment, et déjà apparaissent les premiers poèmes épiques français, les chansons de geste. La littérature latine essaye aussi de renaître. Elle a des poètes comme Baudri de Bourgueil, qui lui donnent quelque temps une vie factice; mais, pour employer une expression de M. l'abbé Pasquier, « ce ne fut qu'une floraison tardive d'un arbre qui a donné ses meilleurs fruits. » La poésie latine était une plante exotique transportée chez des peuples pour qui elle n'était pas faite : elle dut faire place à la poésie romane.

Quoi qu'il en soit, les poètes latins furent nombreux à la fin du

onzième siècle : chaque école épiscopale ou monastique avait les siens et la littérature latine de cette époque ne fut pas sans gloire. Baudri de Bourgueil en est peut-être le plus illustre représentant. Élève de l'école de Meung-sur-Loire, fondée à la demande de Charlemagne par l'évêque Théodulfe, il eut pour maître Hubert, peut-être disciple de Fulbert de Chartres. Il y apprit la grammaire et passa ensuite à l'école d'Angers, alors célèbre par le bruit qui se faisait autour de l'hérésiarque Bérenger, et où il fut condisciple de Hildebert du Mans, de Geoffroy de Vendôme, de Marbeuf de Rennes : avec ses illustres amis, Baudri s'initia aux éléments de la versification latine.

Emporté par cet irrésistible élan religieux qui caractérisa le onzième siècle et qui vit naître presque tous les ordres monastiques, Baudri se fit moine à Saint-Pierre de Bourgueil, sur les confins de l'Anjou et de la Touraine : le 25 décembre 1089, il fut élu abbé du monastère. Ce fut alors qu'il s'adonna à son goût pour les vers latins. Il les répand à profusion, à tout propos ; il n'écrit qu'en vers à ses amis. « Baudri, dit son savant biographe, abusait de cette facilité à revêtir sa pensée de la forme du vers latin. Il l'emploie pour faire part de ses joies ou de ses tristesses, pour inviter à venir le voir, à partager son dîner. A-t-il été frappé d'une chose extraordinaire ? il la décrit en vers latins... Il n'est pas jusqu'à ses cauchemars qu'il ne raconte en vers.» Poète didactique à ses heures, Baudri entreprit d'exposer, dans un long traité, tout le cycle des études monastiques ; il ébaucha aussi un poème épique sur la conquête de l'Angleterre, dans lequel il prodigue surtout les leçons d'astrologie et de géographie. Enfin, poète élégiaque, parmi les nombreuses pièces de vers inscrites sur les Rouleaux des morts, il n'en est pas de plus remarquables que celles de Baudri. M. l'abbé Pasquier étudie avec érudition la grammaire et la versification du poète ; il passe en revue les principales particularités du vocabulaire et de la syntaxe de la langue ecclésiastique au onzième siècle ; les jeux poétiques fort en honneur au temps de Baudri sont aussi l'objet de judicieuses remarques. Cette manie des jeux poétiques qu'on retrouve à toutes les époques de barbarie littéraire, fut le fléau de la poésie latine au siècle qui nous occupe. Cependant, selon M. l'abbé Pasquier, « Baudri mérite que nous le placions parmi ces hommes d'un jugement plus droit, qui ne sacrifient à l'engouement de leur époque que bien rarement, en se jouant et comme pour s'en moquer. »

Jusqu'en 1872, on ne connaissait des œuvres de Baudri de Bourgueil que ses ouvrages en prose, comme l'*Historia Hierosolymitana*, et ses poésies pouvant offrir quelque intérêt historique. C'est M. Léopold Delisle qui, à cette époque, publia dans la *Romania* une description détaillée d'un manuscrit du Vatican qui contient les autres œuvres du poète angevin. D'après les données imparfaites qu'ils possédaient, les

bénédictins avaient jugé Baudri assez sévèrement. Ils l'accusèrent d'avoir eu peu de zèle pour la discipline ecclésiastique et lui reprochèrent d'être mauvais poète. L'abbé Le Bœuf, de son côté, écrivit que les œuvres de Baudri étaient singulièrement gâtées par l'exagération et l'emphase. « Baudri, dit son nouvel historien, était mal connu. On avait eu la pensée de le juger sur ses poésies historiques, sur des vers faits pour la publicité. Or, Baudri est un causeur aimable qui, dans une conversation en vers aussi rapprochée que possible de la prose, s'épanche librement avec ses amis. On l'avait donc jugé sans le connaître, puisqu'on avait fait sa vie sans avoir sous les yeux les documents où elle est le plus fidèlement racontée. » Grâce à l'érudition de M. l'abbé Pasquier, Baudri de Bourgueil prendra désormais le rang auquel il a droit dans la renaissance littéraire du onzième siècle. Néanmoins, on pourrait craindre peut-être que cette réhabilitation n'eût le caractère d'un panégyrique. Mabillon, l'abbé Le Bœuf, et les auteurs de l'*Histoire littéraire* se sont montrés trop sévères pour Baudri ; M. l'abbé Pasquier n'est-il point à son tour trop enthousiaste pour son héros? Les bénédictins, ces géants de l'érudition, se sont trompés quelquefois, mais rarement, et sur des points de détail. Baudri de Bourgueil fût-il le plus grand poète latin du onzième siècle, restera toujours, croyons-nous, un médiocre poète.

ERNEST BABELON.

Hamlet le Danois, par ALEXANDRE BUCHNER, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Caen. Paris, Hachette, 1878, in-8 de x-220 p. — Prix : 3 fr. 50.

Partant de cette idée qu'il y a dans l'examen de toute œuvre dramatique deux parts à faire, celle du talent de l'auteur et celle des circonstances où s'est exercé ce talent ainsi que de la matière qui a reçu son empreinte, M. Büchner s'est proposé de rechercher les causes historiques des anomalies que l'on remarque dans l'*Hamlet* de Shakespeare. Il a pensé qu'il serait plus aisé de les expliquer ainsi que par les considérations de psychologie transcendante auxquelles de nombreux interprètes se sont trop facilement abandonnés, en prêtant au poète leurs propres quintessences. Il a passé en revue les sources présumées de l'*Hamlet* : la chronique de Saxo Grammaticus, la version de Belleforest, la traduction anglaise de cette version et la chronique rimée danoise, où se trouve un abrégé de la même histoire, d'après Saxo. Il a recueilli les mentions d'où l'on peut conclure qu'il a existé sur le théâtre anglais un *Hamlet* antérieur à celui de Shakespeare, noté les ressemblances que diverses autres pièces de ce vieux théâtre, et notamment la *Tragédie espagnole* de Thomas Kyd, offrent avec le célèbre drame, et rappelé les conventions auxquelles les auteurs des

tragédies d'alors ne pouvaient pas se soustraire. Il a ensuite rapporté la plupart des systèmes soutenus, notamment en Allemagne, pour expliquer l'*Hamlet* et examiné les pièces sur le même sujet, écrites depuis Shakespeare. Il a enfin conclu que les anomalies du drame s'expliquent par ce fait que le grand poète, remaniant un drame antérieur dont il n'a pas pu ou dont il n'a pas voulu entièrement changer la structure et les caractères, a mélangé dans la personne de son Hamlet deux types contradictoires : le type traditionnel et celui que son génie avait conçu. Cette conclusion est ingénieuse et l'idée générale du livre de M. Büchner, dirigé surtout contre les admirateurs exagérés de Shakespeare, qui en veulent faire un poète infaillible et trouver des raisons profondes à toutes ses étrangetés, dont beaucoup sont purement accidentelles, cette idée nous paraît fort juste et elle serait d'une application féconde. Mais nous reprocherons à l'auteur des défauts, tenant peut-être aux circonstances de son travail, qui a l'air d'une thèse de doctorat : un peu de diffusion dans le développement de sa pensée, un déploiement exagéré d'érudition qui ne va pas toujours au but, la tendance à prouver longuement ce que tout le monde sait : par exemple, que Shakespeare a donné à son Hamlet les mœurs du seizième siècle; des rapprochements d'une critique douteuse : par exemple, cette assertion que le passage de Virgile relatif au premier époux de Didon a donné l'idée du fameux spectre ; enfin nous lui reprocherons la réflexion enfantine de la page 22, à propos du combat singulier des princes Collerus et Horwendillus. « Pourquoi, dit en note M. Büchner, les princes de nos jours n'en font-ils pas autant ? » Parce que cela ne servirait à rien. MARIUS SEPET.

Della vita e delle opera di Antonio Urceo dette Codro. *Studi e ricerche* di CARLO MALAGOLA; Bologne, Fava et Garagnani, 1878, in-8 de xx-597 p.

L'Italie rompit moins qu'aucun autre peuple avec les souvenirs de l'antiquité, et produisit, dès le moyen âge, et au quinzième siècle surtout, une grande quantité d'hommes profondément érudits. L'un des plus remarquables de ces savants fut Antonio Urceo, plus connu sous le nom de Codro, né en 1446 et mort en 1500. Ce docte personnage a semblé à M. Malagola digne d'une étude détaillée, et a inspiré un gros volume où se reproduit une période fort intéressante de l'histoire littéraire de l'Italie. L'auteur débute par un chapitre sur l'étude des lettres grecques et latines au quinzième siècle, et par un chapitre sur l'hellénisme à Bologne jusqu'à la moitié du seizième siècle. Ce n'est qu'après ces préliminaires, qui occupent plus de cent pages, que M. Malagola nous parle de la famille, de la naissance et de l'éducation

d'Urceo. Quelques feuillets, une trentaine, suffisent ensuite pour raconter la vie peu accidentée du savant, qui mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, d'une manière plus édifiante, paraît-il, qu'on n'aurait pu l'attendre d'un homme qui, tant de fois, avait affecté le septicisme. M. Malagola déclare pourtant n'avoir pas la certitude que le testament attribué à Urceo par son disciple et son premier biographe, Bianchini, soit d'une incontestable authenticité (p. 188 et 502). Malgré son incrédulité, Urceo avait les plus ridicules superstitions, et c'est une faiblesse que ne dissimule pas son historien. La vie d'un savant est ordinairement plus dans ses travaux et dans ses relations que dans des événements exceptionnels; aussi M. Malagola est-il entré dans beaucoup de détails sur ces points, dont il s'occupe après avoir raconté la mort d'Urceo. De nombreux appendices complétent ce volume. TH. P.

Feuilles volantes, par CH. LOUVET. Paris, Didier, 1877, in-8 de 298 p. — Prix : 5 fr.

Ayant toujours eu l'habitude de consigner par écrit les pensées qui lui étaient suggérées soit par ses lectures, soit par les conversations auxquelles il assistait, soit par les événements qui se produisaient autour de lui, M. Louvet n'a eu qu'à choisir pour former un volume auquel nous sommes heureux d'accorder des louanges qu'aucune réserve n'affaiblira. La vie de famille, ses tristesses et ses joies, les douceurs de l'amitié, les fluctuations de la politique, les spectacles variés d'un monde qui change à chaque instant sans cesser de se ressembler toujours, les grandes vérités morales et religieuses, ont servi tour à tour de thème à ces pensées, souvent charmantes et toujours justes. L'ensemble du livre respire d'ailleurs une foi profonde, et laisse deviner un homme qui, par sa situation, a acquis le droit de juger les autres, et conserve à l'endroit des faiblesses et des contradictions dont il a été le témoin, une pitié sincère, tempérée par beaucoup d'indulgence. Le lecteur se sent tout de suite en face d'un vieillard que son âge préserve des illusions et que ses vertus empêchent d'être grondeur et morose. Entre tous les livres de ce genre, celui de M. Louvet est certainement l'un des meilleurs que nous ayons jamais lus. Point de paradoxe, mais du bon sens, une observation fine, un style juste, une inspiration constamment chrétienne, ce sont là des qualités trop sérieuses pour que les *Feuilles volantes* de M. Louvet aient besoin d'être recommandées davantage. Elles bénéficieront, d'ailleurs, de la mémoire du vénéré Mgr Fruchard et de l'illustre Dom Guéranger, sous le patronage desquels l'auteur les a modestement placées. Ces deux noms amèneront bien des gens à ouvrir ce livre : le charme qui s'en exhale suffira pour les engager à ne pas le fermer sans l'avoir lu.

E. DE LA D.

HISTOIRE

Le Pôle et l'Equateur, *Études sur les dernières explorations du globe*, par Lucien Dubois, des sociétés géographiques de Paris et de Berlin. — Nouvelle édition mise au courant des plus récentes découvertes. Paris, J. Lecoffre, 1877, 2 vol. in-12 de xi-306 et 328 p. — Prix : 4 fr.

La première édition de cet ouvrage a paru en 1863, elle ne formait qu'un volume de 478 pages, avec une seule carte. — L'auteur a eu à cœur de tenir son œuvre au courant des plus récentes découvertes, et pour dire tout d'abord combien il y a réussi, nous rappellerons que la Société libre d'instruction et d'éducation, et la Société nationale d'encouragement au bien, lui ont décerné chacune une médaille d'honneur, et que l'Institut, dans sa séance solennelle du 1er août dernier, lui a accordé le second des trois prix Monthyon de 1,000 francs. Ces distinctions nous dispensent d'un plus long éloge, et sont par elles-mêmes une recommandation parfaitement justifiée, tant de la part des sociétés savantes que de celle de l'auteur qui en est l'objet.

Cet ouvrage de *vulgarisation* scientifique, en ce qui concerne les découvertes géographiques et l'ethnographie, est un de ceux qui remplissent le mieux leur but. D'une exposition parfaitement méthodique et claire, son premier volume est consacré à l'*extrême froid*, et comprend deux parties d'égale importance : un résumé succinct des expéditions à la recherche du *passage du Nord Ouest* et de la mer libre depuis l'infortuné Franklin, et une exposition remarquable dans sa simplicité de la *météorologie* des régions polaires (courants de l'atmosphère et courants de l'Océan). Un appendice relatif aux expéditions américaine et suédoise, aux voyages du *Tegethoff* et du *Challenger*, montre que l'auteur a poussé ses études jusqu'à ces derniers temps. Tandis que la première partie n'offre dans cette nouvelle édition qu'un chapitre de plus que dans la première, la seconde partie a été plus que doublée : l'étude des courants, si importante à tant de points de vue, a fourni, en effet, depuis quelques années, une masse considérable de données nouvelles présentant le plus vif intérêt, même pour les profanes qui n'auront peut-être jamais à en poursuivre l'application pratique.

Le second volume, conduisant le lecteur aux régions de l'*extrême chaleur*, a une portée plus haute encore que le premier, en raison des questions ethnographiques qui s'y trouvent traitées après un résumé des explorations de l'Afrique centrale dans leurs grandes lignes. Nous recommandons surtout aux hommes de bonne foi les trois derniers chapitres où l'auteur a tracé une esquisse rapide des principales races africaines au double point de vue de l'anthropologie et de la linguistique, et fait ressortir leur parenté originelle avec les autres branches

du règne humain ; sans être l'objet d'une étude *ex professo*, le chapitre des *langues* est particulièrement intéressant.

Au mérite scientifique et populaire, l'œuvre de M. Dubois ajoute celui, trop rare aujourd'hui, d'avoir non-seulement respecté, mais justifié les traditions et l'enseignement catholique, au lieu de s'être mis à la remorque des théories spécieuses et décevantes du matérialisme et du darwinisme. DE ROQUEFEUIL.

Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient, par le docteur EMILE ISAMBERT, professeur agrégé à l'École de médecine de Paris, membre de la Société de géographie. Deuxième partie : *Malte, Égypte, Nubie, Abyssinie, Sinaï.* — Deuxième édition, avec 6 cartes, 19 plans et 4 gravures. Paris, Hachette, 1878, in-8 de 771 p. — Prix : 55 fr.

Ce nouveau guide, fruit de longues et de consciencieuses recherches, résume, sur les divers pays qui y sont décrits, des renseignements très-précis et une foule de données puisées aux meilleures sources et embrassant à la fois l'état passé et la situation présente de ces régions célèbres. L'auteur a été malheureusement arrêté par la mort, avant d'avoir eu le temps d'achever son ouvrage ; mais de savants collaborateurs, voyageurs eux-mêmes, ont corrigé et complété son travail ; en outre, il avait, de son vivant, recouru aux lumières de tous ceux qui pouvaient l'éclairer sur les contrées à travers lesquelles il conduit son lecteur. Ce qui concerne l'Égypte notamment est traité avec beaucoup de netteté et de méthode, et nous possédons là, sur les principaux monuments, soit en partie renversés, soit encore debout, qui parsèment le Delta et la vallée du Nil, des indications très-précieuses, empruntées aux égyptologues les plus compétents, parmi lesquelles il convient de signaler en première ligne M. Mariette-bey, auteur de tant d'importantes découvertes qui ont justement honoré son nom.

Le paragraphe des divinités égyptiennes, remanié d'après les travaux récents de M. Maspéro, a été illustré des figures des dieux qui composent le panthéon égyptien. Des paragraphes nouveaux ont été consacrés à la civilisation et aux mœurs des anciens habitants de l'Égypte. L'architecture arabe a été l'objet d'une section spéciale ; des plans insérés dans le texte ont permis de mettre sous les yeux des lecteurs les types les plus remarquables des mosquées, étudiés et expliqués d'après les travaux de Pascal Coste, de Bourgeois et de M. Charles Blanc.

Les routes de la Haute-Nubie jusqu'à Khartoum ont été décrites sommairement, au moyen des renseignements fournis par Caillaud et par Lepsius.

Le Soudan et les contrées du Haut-Nil forment un chapitre nouveau et le lecteur peut ainsi remonter ce grand fleuve qui fait la vie de l'Égypte jusqu'aux régions lointaines, encore imparfaitement connues, d'où il descend.

L'Abyssinie a fourni une partie spéciale, et, sur ce point, comme ailleurs, nous avons une excellente analyse des ouvrages les plus sérieux qui aient été composés sur cette contrée.

Enfin, comme le voyage du Sinaï est, pour un certain nombre de touristes, le complément de celui de l'Égypte, un appendice court, mais substantiel, est consacré à la description de la route qui conduit à cette montagne fameuse. V. G.

Mémoires de Charles Perrault, précédés d'une notice, par Paul Lacroix. Paris, librairie des bibliophiles, 1878, gr. in-18 de xxxii-152 p. — Prix : 4 fr.

M. Paul Lacroix a fait précéder ces *Mémoires* d'une notice écrite avec soin et pleine de compétence, mais qui peut leur faire supposer plus d'importance qu'ils n'en ont en effet. Nous ne voulons pas dire, de reste, qu'ils soient sans valeur, ni qu'ils n'aident pas à éclairer certaines parties du règne de Louis XIV, ni qu'en dépit de longueurs à propos des jansénistes et des questions relatives à l'architecture, ils n'offrent pas une lecture agréable. Le Perrault qui les a écrits, était un littérateur éminent, un érudit ; mais c'est un recueil de contes de fées, que nous avons tous lus dans notre enfance, qui lui a donné la célébrité ; quant à ses *Mémoires*, il ne les destinait, paraît-il, qu'à sa famille : aussi ne se gêne-t-il pas pour parler avec une satisfaction naïve de tout ce qu'il fait, vers ou prose. Cette satisfaction s'affiche dès le début du volume, à propos d'une parodie du vi^e livre de l'*Énéide*, parodie entreprise avec son frère. C'est là que se trouvent deux vers vraiment plaisants, dont on ne manque pas de faire toujours honneur à Scarron. C'est là qu'il est parlé de l'ombre d'un cocher

> Qui tenant l'ombre d'une brosse
> Nettoyait l'ombre d'un carrosse.

Il serait facile de citer plus d'une jolie page, dans ces *Mémoires* de Perrault ; il ne faudrait pas oublier celle où il raconte comment il alla à Orléans, prendre, à dix heures du soir, ses licences, en compagnie de deux de ses amis. Les bons docteurs, avec leurs bonnets de nuit, sous leurs bonnets carrés, sont peints d'une manière très-amusante. Fort en faveur près de Colbert, Perrault parle beaucoup de ce ministre et de l'Académie française. Elle lui doit plusieurs pratiques encore en usage aujourd'hui, notamment l'invention des jetons de présence. On a

dans ces *Mémoires* un complet récit du séjour en France du fameux cavalier Bernier, dont Perrault fut loin d'être l'admirateur; on y rencontre aussi des détails sur d'autres personnages remarquables de l'époque, sur Louis XIV lui-même, et tout cela est dit dans cette belle langue du dix-septième siècle que Perrault maniait avec beaucoup d'élégance, quoique, nous le répétons, M. Lacroix ait peut-être exagéré le mérite du livre qu'il publiait. Ce livre qui, depuis 1759, n'avait été imprimé que trois fois, était fort digne d'être remis sous presse par M. Jouaust, qui nous en a donné une charmante édition.

TH. P.

Les Évêques et archevêques de Paris, par le vicomte G. D'AVENEL. Paris, Casterman, 1878, 2 vol. gr. in-8, de 439 et 429 p. — Prix : 12 fr.

Nous arrivons un peu tard pour parler de cet ouvrage, publié déjà depuis quelques mois, et jugé diversement par la presse. Les uns ne lui épargnent pas les éloges, les autres le traitent avec rudesse; d'un côté comme de l'autre, il y a de l'exagération. M. d'Avenel est un catholique convaincu, qui s'est efforcé de remettre sous les yeux des Parisiens de nos jours, oublieux et peu religieux, les gloires et les services rendus à leur cité par les évêques et archevêques de Paris. Il a apporté à son travail une ardeur qui respire dans toutes les pages. Mais cette piété filiale n'absout pas les défauts de l'écrivain. L'imagination de l'auteur est peu réglée; elle l'emporte parfois à travers des tableaux, des descriptions, des épisodes, des hors-d'œuvre, des discussions théologiques. Le style est léger, diffus, romanesque, parfois emphatique, cherchant puérilement l'effet, obscurément sentencieux, en un mot éloigné de la gravité, de la dignité et de l'élévation qu'un pareil sujet impose. Ajoutons qu'aux incorrections grammaticales dont le livre est parsemé çà et là, se joignent quelques inexactitudes historiques. Citons comme exemple que « les chrétiens, à l'instigation de Sainte-Geneviève, élevèrent la magnifique église de Saint-Denis, *que l'on admire encore aujourd'hui* (p. 57); » que « saint Mellon, successeur de saint Denis, venait de Rouen. (p. 59) : » saint Mellon n'a jamais quitté son diocèse, où il mourut en 314; que « *Genovefa*, Geneviève, signifie fille du ciel en celtique ; » que « Jean du Bellay n'a pas pris assez de part à la défense de l'unité religieuse au seizième siècle : » c'est le contraire qui est vrai, et si le rôle diplomatique de l'évêque de Paris eût été mieux connu de l'auteur, il aurait plus justement apprécié les efforts vaillants de ce champion de l'unité religieuse, surtout dans l'affaire du schisme d'Angleterre, etc.

Nous ne prolongerons pas nos citations. Un auteur catholique ne

peut trop se garder de ces *lapsus*, dont les ennemis de la religion font leur profit.

Le lecteur, une fois accoutumé à la manière de l'auteur, lit avec intérêt ces pages où l'anecdote foisonne, où la curiosité des citations fait pardonner leur longueur, où le piquant des récits amuse. Il faut un peu oublier le titre sérieux du livre, et l'on suit l'auteur avec agrément dans sa promenade à travers cette galerie de portraits, plus ou moins ressemblants, mais étincelants de couleur. Le second volume surtout, commençant au dix-huitième siècle, renferme des notices détaillées, des anecdotes peu connues, des documents inédits, depuis Mgr de Vintimille (1729) jusqu'à Mgr Darboy (1871), qui permettent à l'ouvrage, malgré son imperfection, d'espérer une place à côté des sources de l'histoire de l'Église de Paris. L. SANDRET.

Histoire des corporations françaises d'arts et métiers, *avec préface historique et conclusion pratique*, par J.-P. MAZAROZ. 2e édition, Paris, Germer-Baillière, 1878, in-8 de 485 p. — Prix : 5 fr.

M. Mazaroz est un partisan déclaré de la forme corporative ; il estime que les anciennes corporations ont rendu à la société d'inappréciables services, qu'elles devaient être réformées, non détruites, et que Turgot n'a tué le mal qu'en tuant aussi le malade ; il pense que le principe des corporations est appelé à revivre, et que ce sont les chambres syndicales qui lui donneront la forme appropriée à notre époque. Du reste, le livre est moins une histoire des corporations qu'un recueil des documents relatifs à cette histoire, depuis la préface du « Livre des Métiers » d'Etienne Boileau, jusqu'au réquisitoire de l'avocat général Séguier en 1776, et aux débats de l'Assemblée constituante en 1791. On y trouve aussi plusieurs ordonnances relatives au rôle des corporations dans nos guerres civiles de diverses époques. Malheureusement, l'ouvrage est précédé d'une préface et terminé par une conclusion, deux morceaux fort nébuleux, pour ne pas dire davantage, où il est parlé, entre autres choses, de la lutte incessante du droit romain et du droit celto-gaulois ; on y voit que si l'auteur ne croit pas en un *Dieu individu*, en revanche il déteste Voltaire, Socrate, les lois de 1791, et surtout le droit romain, source de tous nos maux. Nous doutons que ces considérations ajoutent beaucoup à l'intérêt des documents historiques reproduits dans cet ouvrage.

R. L. S.

Études sur l'industrie et la classe industrielle à Paris au treizième et au quatorzième siècles, par GUSTAVE FAGNIEZ. Paris, Vieweg, 1877, in-8 de 426 p. — Prix : 12 fr.

Voici un livre composé avec le luxe de recherches et la critique

dont l'enseignement de l'École des chartes apprend à faire usage. Ce n'est pas la première fois que l'École pratique des hautes études a la bonne chance de prendre sous son patronage et de publier des ouvrages élaborés par d'anciens élèves de l'École des chartes. MM. Giry, Robert de Lasteyrie ont trouvé à la Sorbonne, comme M. Fagniez, de généreux éditeurs des travaux qu'ils avaient faits comme paléographes, quelquefois même à titre de thèses pour obtenir le diplôme d'archiviste.

Le volume que nous signalons en ce moment à l'attention de nos lecteurs est divisé en deux livres. Dans le premier, l'auteur étudie l'organisation civile, religieuse et économique de la classe industrielle; on y trouve tout ce que l'on peut dire sur l'histoire des apprentis, des ouvriers, des maîtres et des chefs d'industrie, sur les gardes jurés et la juridiction industrielle. Dans le second livre, M. Fagniez fait la monographie des principales industries : les meuniers et les boulangers, les bouchers, les maçons et charpentiers, les industries textiles, la teinturerie, la confection des vêtements tissés, les orfèvres. Dans un appendice, on trouve soixante et un documents inédits qui viennent à l'appui de tout ce qui est exposé par l'auteur et de ses conclusions; des tables détaillées permettent de trouver facilement les mille détails intéressants qu'il serait parfois très-long de chercher, page à page, dans un volume bourré de citations et de faits.

Le livre de M. Fagniez est très-important, parce qu'il ne satisfait pas seulement la curiosité de ceux qui recherchent tout ce qui touche à la vie du moyen âge; il donne en outre une idée exacte de l'histoire du commerce et de l'industrie à Paris; il fait connaître ce que l'on doit penser des corporations de métiers, dont les uns disent tant de mal, dont les autres disent tant de bien qu'ils seraient presque tentés d'en souhaiter le retour. M. Fagniez établit parfaitement que l'organisation de l'industrie, aux treizième et quatorzième siècles, garantissait aussi solidement que possible le sérieux, la perfection et la sincérité du travail, en même temps qu'elle établissait entre les artisans, maîtres et ouvriers, une solidarité salutaire au double point de vue de la moralité et des intérêts de chacun. Mais il reconnaît, très-judicieusement, que cette organisation, admirablement conçue pour la société à laquelle elle était adaptée, serait, aujourd'hui, parfaitement inapplicable. Les institutions humaines sont faites pour certaines époques et certains milieux; les rapports sociaux changent, les institutions antérieures deviennent incomplètes, quelquefois même dangereuses. Ce ne sont pas les corporations qui, de nos jours, porteraient remède aux imperfections calculées du commerce moderne, à ses falsifications, à son charlatanisme, et aux exigences des ouvriers, à celles des patrons. Là, il y a quelque chose qui est encore à trouver.

Les *Études sur l'industrie et la classe industrielle à Paris* consti-

tuent un livre qui restera et qui ne vieillira pas ; il appartient à ce genre de recherches dont M. L. Delisle a donné un excellent modèle dans ses *Études sur la condition de la classe agricole en Normandie*.

A. DE B.

Les Ducs de Savoie aux quinzième et seizième siècles, par CHARLES BUET. Tours, Alfred Mame et fils, 1878, gr. in-8, de 360 p.— Prix : 3 fr. 25.

En inscrivant au frontispice de sa préface cet axiome de Pascal: « Il y a des gens qui voudraient qu'un auteur ne parlât jamais des choses dont les autres ont parlé : autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau, » M. Charles Buet nous fait connaître le caractère de son livre : nous ne devons pas y chercher l'érudition. L'auteur nous apprend encore, quelques pages plus loin, que son ouvrage « n'est pas une œuvre absolument personnelle. Nous avons, dit-il, puisé largement dans tous les auteurs que nous avons consultés; mais, au lieu d'indiquer par des guillemets les emprunts que nous avons faits, nous nous sommes borné à indiquer en note les ouvrages, qui sont presque toujours ou textuellement cités, ou interprétés, ou résumés, selon les besoins de notre cadre. C'est donc une mosaïque que nous avons composée, ne nous réservant que le choix des matériaux, leur agencement, leur mélange. » Je ne sais si un livre fait avec un pareil procédé de compilation rentre dans le domaine de la critique. On n'est pas en présence de l'œuvre de M. Charles Buet, puisqu'il nous dit lui-même que son livre peut être renfermé entre deux guillemets. Ces réserves faites, je n'éprouve aucune difficulté d'ajouter que, contrairement à toutes les compilations, celle de M. Charles Buet est d'une lecture facile et agréable. C'est ce qu'on était en droit d'exiger d'un romancier de renom. Au reste, le rôle que les ducs de Savoie ont rempli au quinzième et au seizième siècle est si intéressant par lui-même ! C'est Amédée IX et ses rapports avec l'astucieux Louis XI ; ce sont les intrigues et les mœurs bizarres de la duchesse Yolande qui, sous plus d'un rapport, ressemblait à son frère le roi de France. Viennent ensuite le duc Charles Ier qui reçut Bayard à sa cour, et plus tard, Charles III qui dut réprimer les troubles de Genève et les premières tentatives de révolte des calvinistes. Il y a là des épisodes dignes de la plume d'un romancier et même d'un poète. Le livre de M. Charles Buet pourra servir de prix dans les écoles primaires, récréer et instruire de jeunes oisifs pendant leurs vacances.

ER. B.

Cronicque contenant l'estat ancien et moderne du pays et conté de Namur, *la vie et les gestes des seigneurs, contes et marquis d'iceluy, par Paul de Croonendael, greffier des finances du roy,* publiée inté-

gralement pour la première fois et annotée par le comte de LIMMINGHE. Première partie, comprenant depuis les origines jusqu'à la mort de Philippe le Noble (1212). Bruxelles, J. Olivier, 1878, in-4 de XVI-365 p., cartonné.

Les annales du comté de Namur n'intéressent pas seulement la Belgique et les pays qui formaient le comté de Flandre au moyen âge. Par sa position topographique, la ville de Namur, placée entre les duchés de Liège, de Brabant et de Luxembourg, non loin des frontières de la France et de l'Allemagne, servit souvent de champ de bataille aux armées des pays voisins, et les plus grands drames historiques se déroulèrent sous ses murs. N'est-ce pas, en effet, près de Namur que César dompta les dernières tribus insoumises des *Belgii ;* que les Francs livrèrent leurs premiers combats aux légions romaines? A partir du quatorzième siècle, Namur vit les luttes des rois de France contre les Flamands ou contre les empereurs d'Allemagne ; et pour nous rapprocher davantage des temps modernes, n'est-ce pas dans les plaines de Namur que Louis XIV remporta ses plus grandes victoires, qu'il essuya ses plus sanglants revers ? Malgré l'importance de ses souvenirs historiques, le comté de Namur n'avait pas d'histoire, et l'on n'avait pas encore publié une longue chronique qui en contînt les annales. Écrite au seizième siècle par Paul de Croonendael, gentilhomme commis des finances du roi, cette chronique avait été signalée par les savants dès le dix-septième siècle, en raison de son importance, mais on avait toujours reculé devant les difficultés de la publication. Aujourd'hui, le comté de Namur se trouve dédommagé. M. le comte de Limminghe, dans l'édition qu'il livre au public, a fait preuve non-seulement d'une grande érudition dans l'établissement du texte et dans les notes qui l'accompagnent, mais il a témoigné aussi d'un goût exquis et d'une générosité rare : son édition, tant par la beauté du papier et des caractères que par le luxe des gravures, des blasons et des sceaux, peut passer pour une belle œuvre de typographie.

Au point de vue historique, la *Chronique du pays et comté de Namur* comble donc une lacune, puisqu'on ne connaissait l'histoire de Namur que par des fragments de chroniques étrangères au pays namurois. Quelle en est donc la valeur ? Voici comment l'apprécie M. le comte de Limminghe : « Nous devons l'avouer, dit-il, et les notes que nous ajoutons au texte en sont l'indice, le chroniqueur recourt parfois à des sources historiques peu dignes de foi (ainsi : de Rosières, R. de Wassebourg). Cependant ses recherches ont dû être immenses; nous qui l'avons relu, nous devons dire que rien n'approche de ce travail accompli avec une persévérance que, de nos jours, l'on ne rencontre guère. Depuis Jean d'Outremeuse jusqu'au poème flamand sur la guerre de Grimberghe, depuis Lambert d'Aschaffenbourg jusqu'au continua-

teur de Sigebert de Gembloux, rien n'avait échappé à P. de Croonendael... Le treizième siècle passé, notre chroniqueur, bien que s'inspirant de Froissart, de Monstrelet et des autres écrivains de l'époque, prend sa place comme historien. Le premier, il nous révèle les comptes de la ville de Namur : c'est là que nous reconnaissons son allure plus libre ; il a sous les yeux tous les documents, son œuvre à lui commence, et il nous mène à travers les faits, les narrant simplement, jusqu'au jour où Jean III signait l'acte de vente du comté de Namur, dont il se dépossédait en faveur de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. »

Nous ne pouvons apprécier cette dernière partie de l'œuvre de Paul de Croonendael et qui semble la plus originale, puisque le premier volume de M. le comte de Limminghe, que nous avons seul sous les yeux, s'arrête en 1212. Mais, pour tout ce qui précède cette date, on peut dire que le chroniqueur fait généralement preuve d'une critique mieux inspirée que les auteurs du moyen âge et même que les historiens du seizième siècle. Ainsi, par exemple, il re jette les légendes qui avaient cours à son époque sur l'origine et l'antiquité de Namur : « Nous ne pouvons avec raisons, dit-il, rechercher aucune chose du pays et conté de Namur devant que Cœsar vînt en la Gaule-Belgique ; tout ce que on dict du pays devant, ne sont que fables monstrueuses ou comptes faicts à plaisir. » A plusieurs reprises, il repousse ainsi des traditions universellement accréditées de son temps. Mais il a aussi donné droit de cité à un grand nombre d'erreurs. Parlant des villes closes du comté de Namur, il attribue la fondation du château de Sam son, « à Albericq, second fils de Clodion le Chevelu, régnant ès lisières de la Gaule-Belgique vers l'an 451, et par lui appelé *Temple de Mercure*. » De même, il copie servilement d'anciennes chroniques où il est écrit qu'un fils de Charles Martel appelé Grifon fut archevêque de Reims. Ses tableaux généalogiques des comtes de Namur, bien que fournissant des renseignements utiles, sont souvent invraisemblables. Enfin, pour le douzième siècle, Paul de Croonendael n'a guère fait que copier les chroniqueurs contemporains, tels que Rigord, Guillaume le Breton et la chronique de Gislebert.

Malgré ces critiques, l'œuvre du compilateur namurois est importante. On y rencontre fréquemment des textes de chartes d'une authenticité incontestable et qui révèlent des faits nouveaux. Pour ne pas trop scinder le récit, le savant éditeur les a réunies, en les annotant, à la fin de sa publication, sous le titre de *Codex diplomaticus*. Enfin dans le récit historique des faits, depuis la conquête de César jusqu'en 1212, il en est un grand nombre que Paul de Croonendael nous a conservés seul, et qu'il a recueillis dans des chroniques qui semblent aujourd'hui perdues. Nous reviendrons sur cette grande publication

lorsque M. le comte de Limminghe nous aura livré la seconde partie de son œuvre: il nous sera alors permis de mieux apprécier dans son ensemble la chronique de Paul de Croonendael et le mérite de son savant éditeur.

ERNEST BABELON.

Cartas de Indias, publicadas por la primera vez por el Ministerio de Fomento. Madrid, imp. de Manuel G. Hernandez, 1877, in-folio de XVI-877 p., avec fac-simile, planches et cartes.

Le gouvernement espagnol vient de publier, en un magnifique volume in-folio, un choix de lettres inédites (au nombre de 108), écrites des Indes occidentales ou relatives aux Indes occidentales, pendant le seizième siècle. Les auteurs de ces lettres portent les noms illustres de Christophe Colomb, d'Améric Vespuce, de Barthélemy de las Casas, de Bernal Diaz del Castillo, de Pierre de la Gasca, de Martinez de Irala, etc. Elles racontent les faits les plus remarquables de la découverte, de l'histoire, de l'administration première des provinces de la Nouvelle-Espagne ou Mexique, de l'Amérique centrale, du Pérou et de la Plata. Ce simple énoncé indique suffisamment la haute valeur de ces documents. Le gouvernement espagnol a rendu, par cette publication, un service inappréciable à l'histoire de l'Amérique, en même temps qu'il met en lumière des pièces authentiques pouvant servir à présenter, sous un jour plus favorable à l'Espagne, les actes des premiers explorateurs du Nouveau Monde, des vainqueurs et des gouverneurs de ces contrées.

La commission, nommée par le ministre pour préparer et diriger cette édition, n'y a admis que des lettres autographes, dont elle a reproduit en fac-simile les principales, se contentant, pour les pièces et les auteurs d'une moindre importance, du fac-simile des signatures. Le recueil est suivi de notes historiques servant d'éclaircissement aux lettres, d'un vocabulaire géographique, de notices biographiques très-complètes touchant les personnages auteurs des lettres ou cités dans les lettres, d'un glossaire des vieux mots de la langue tombés aujourd'hui en désuétude. Viennent ensuite de nombreuses planches de fac-simile et les cartes de plusieurs contrées du Nouveau Monde, dressées au seizième siècle par des navigateurs espagnols.

Espérons que le gouvernement de ce pays, et en particulier M. le comte de Toreno, le ministre éclairé sous l'impulsion duquel a été entreprise cette remarquable publication, ne s'arrêteront pas dans cette voie, et qu'ils continueront à faire part au monde savant des trésors de leurs archives nationales, si riches en documents pour l'histoire des deux mondes.

Ajoutons que cette édition est splendide : papier, impression, gra-

vure, tout est espagnol, et n'en est pas moins digne d'être présenté comme un modèle aux éditeurs de grandes publications.

L. SANDRET.

Étude sur Nicolas de Grouchy et son fils Timothée de Grouchy, Sr de la Rivière, par le vicomte DE GROUCHY et ÉMILE TRAVERS. Paris, H. Champion ; Caen, Le Blanc-Hardel, 1878, in-8 de 230 p. — Prix : 5 fr.

M. le vicomte de Grouchy, secrétaire d'ambassade, voulant faire connaître un personnage de sa famille qui a le droit de ne pas être oublié, s'est adjoint un ancien élève de l'École des chartes, son ami, pour publier le joli volume dont je viens de transcrire le titre. Nicolas de Grouchy, en sa qualité de puîné, dut chercher à se faire une carrière ; ses goûts le portèrent vers le professorat, et il commença par occuper une chaire à Sainte-Barbe ; puis il vint professer à Bordeaux, au collège de Guyenne, à Coïmbre, en Portugal ; il mourut au moment où il était appelé au collège protestant de la Rochelle. Il édita plusieurs ouvrages qui lui donnèrent une grande réputation de savant parmi ses contemporains. Bien différent fut son fils, catholique ardent, homme de guerre, qui, lorsqu'il laissa reposer son épée, s'escrima de la plume et fut un zélé adversaire des réformés du pays de Caux. Autant le père avait été un huguenot calme, autant le fils se montra catholique militant. Cette étude, consciencieusement faite et agréablement écrite, offre un véritable intérêt ; les recherches biographiques et bibliographiques sont très-complètes ; les pages relatives au collège de Guyenne et à la tentative malheureuse d'établir des professeurs étrangers en Portugal fournissent des détails inédits ou peu connus sur l'histoire du haut enseignement au seizième siècle. Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur ce livre, dans lequel ils trouveront autre chose que la simple biographie d'un savant.

A. DE B.

Nouveaux éloges historiques, par M. MIGNET, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques. 2me édition. Paris, Didier, 1878, in-8 de 353 p. — Prix : 6 fr.

Cette nouvelle série d'éloges comprend les biographies de MM. de Savigny, Alexis de Tocqueville, Victor Cousin, lord Brougham, Charles Dunoyer, Victor de Broglie et Amédée Thierry. Ils ont été prononcés en séance publique de l'Académie des sciences morales et politiques, et M. Mignet a eu surtout pour but « d'honorer les vies généreuses de savants amis du bien, et de célébrer les mémorables travaux d'utiles serviteurs de l'esprit humain. » M. Mignet est un maître dans l'art de bien dire, et nous ne nous attarderons pas ici à faire l'éloge de son style académique ; mais dit-il toujours d'excel-

lentes choses? La mission qu'il s'est imposée de retracer la vie et d'apprécier les œuvres des savants que nous avons cités plus haut, était délicate. Ces philosophes, ces moralistes, ces jurisconsultes, ces économistes, ces historiens ont été mêlés au mouvement intellectuel et politique de notre siècle; plusieurs d'entre eux ont même joué un rôle considérable dans la marche des idées et des événements, et dès lors, il devenait difficile de juger d'une manière impartiale leurs travaux et leurs actes. Aussi, on peut dire que le jugement que porte sur eux M. Mignet ne sera pas toujours ratifié par l'histoire : il a prononcé devant l'Académie des panégyriques. Et puis, l'esprit révolutionnaire de l'auteur se laisse entrevoir en maints endroits. Dans l'éloge du grand jurisconsulte allemand, M. de Savigny, par exemple, nous ne voyons pas bien les raisons qui font que M. Mignet appelle la révolution « un grand jurisconsulte (p. 57). » Jetant un regard sur les destinées du droit et de la science juridique en Allemagne et en France, il trouve la cause de l'infériorité prétendue de nos voisins d'Outre-Rhin dans leur respect des traditions nationales, tandis que la France, au contraire, est le pays du progrès. Ces lignes étaient écrites en 1864; les événements survenus depuis cette époque ont dû modifier sur ce point les idées de M. Mignet. Nous pourrions faire des réserves analogues sur l'appréciation de la philosophie de Victor Cousin et des théories libérales de Charles Dunoyer. Il nous suffit de les signaler, en regrettant que les sophismes révolutionnaires trouvent ainsi leur place dans un recueil qui intéresse à un haut degré l'histoire contemporaine. ER. B.

Bibliothèque liturgique. *Description des livres de liturgie imprimés aux quinzième et seizième siècles, faisant partie de la bibliothèque de S. A. R. Monseigneur Charles-Louis de Bourbon* (comte de Villafranca), par ANATOLE ALÈS. Paris, typographie A. Hennuyer, 1878, gr. in-8, VI-558 p. (Non destiné au commerce.)

M. le comte de Villafranca a réuni une collection unique d'anciens livres liturgiques; M. Anatole Alès en fait connaître les richesses les plus remarquables dans un magnifique catalogue, tiré à cent cinquante exemplaires, tous sur papier de Hollande.

Il décrit, avec une minutieuse exactitude, trois cent trente-huit volumes liturgiques à l'usage de trente-huit couvents et d'une centaine de diocèses, parmi lesquels plusieurs n'existent plus (tels que ceux d'Agde, d'Apt, de Die, de Lisieux, de Mâcon, de Saint-Malo, etc.).

Les livres d'*Heures* publiés à Paris, vers la fin du quinzième siècle, par Vérard, par Simon Vostre, par Hardouyn, par Kerver (l'introducteur en France du caractère italique, inventé par le Vénitien Alde Manuce), sont d'autant plus recherchés qu'ils sont ornés d'un

grand nombre de figures sur bois, où se révèle souvent un talent très-réel.

Ces illustrations sont fréquemment les mêmes dans les productions des divers libraires ; M. Alès a dressé un tableau offrant, pour soixante-dix livres d'*Heures* différents, le nombre, le sujet et la distribution des planches dont ils sont ornés ; c'est la première fois que la lumière est portée dans cette portion de l'iconographie.

Parmi les ouvrages qu'a décrits M. Alès, il s'en trouve qui ont échappé aux recherches de l'auteur du *Manuel du Libraire*, et c'est là un témoignage éclatant de leur rareté. Nous indiquerons en ce genre les *Heures à lusaige de Lengres*, 1542 (n° 70) ; les *Heures à lusaige de Paris*, Jehan de Brie, 1509 (n° 112) ; les *Hore beate Marie virginis*, Thielman Kerver, 1502, sur vélin (n° 180), etc.

M. Alès ne s'est pas contenté de dresser une nomenclature forcément quelque peu aride ; il a eu le soin d'y faire entrer certains détails qui ont de l'intérêt. Les vieux livres d'*Heures* renferment souvent des compositions poétiques plus ou moins étendues ; il en a cité des extraits : voir page 151 des quatrains sur chacun des douze mois de l'année ; page 185 diverses oraisons ; page 321, un spécimen d'une traduction des vers sibyllins ; un extrait du dialogue des *Trois morts* et des *Trois vifs*, sujet fort goûté à cette époque, se trouve page 474.

La belle collection dont M. Alès nous donne le catalogue, n'est d'ailleurs qu'une portion (la plus précieuse, il est vrai), de la bibliothèque formée par M. le comte de Villafranca, laquelle, résultat de quarante années de recherches, comprend cinq mille cinq cents ouvrages (18,000 volumes environ), dont les deux tiers relatifs à la liturgie et à l'histoire religieuse. Il convient d'y joindre cinquante manuscrits. Une note (page 116-119), donne la liste d'une réunion presque complète des missels et des bréviaires gallicans (au nombre de 81), imprimés pendant le siècle dernier, et concernant quarante-sept diocèses.

Les livres catalogués par M. Alès sont revêtus de fort belles reliures, sorties des habiles mains de M. Lortic ; il n'y a d'autres exceptions que celles qui résultent du respect dû à d'anciennes couvertures bien conservées.

Des tables, rédigées avec beaucoup de soin (diocèses et ordres religieux, imprimeurs et libraires), rendent les recherches très-faciles. A tous les points de vue, rien ne manque pour faire du catalogue rédigé par M. Alès, un volume des plus remarquables et complétement digne de la riche collection dont il fait connaître les trésors ; ajoutons que son rédacteur avait déjà donné une preuve de l'étendue de ses connaissances bibliographiques dans une intéressante étude sur les *Moines imprimeurs* (Paris, Techener, 1872). B.

BULLETIN

Conférences sur l'Église, prêchées à Sainte-Croix de Nantes, pendant le carême de 1878, par le R. P. Guibé, de la Compagnie de Jésus, offertes aux œuvres catholiques. Angers, imprimerie Lachèse et Dolebau, 1878, in-18 de II-155 p. — Prix : 50 cent.

L'Église, copie fidèle de Jésus-Christ, ou vue d'ensemble sur l'Église, l'unité de foi dans l'Église catholique et le dogme de l'infaillibilité pontificale, l'Église et la science, l'Église et l'intolérance, tels sont les sujets traités par le R. P. Guibé dans les quatre conférences prêchées à Sainte-Croix de Nantes, et réunies aujourd'hui en un petit volume destiné à devenir un excellent opuscule de propagande. Le format est en effet commode, le prix peu élevé, le sujet éminemment actuel et le ton tout à fait populaire. Montrer que l'Église est la copie vivante de Jésus-Christ dans sa constitution, dans sa mission, dans sa vie, dans ses luttes, dans ses triomphes, et déduire de ces considérations les devoirs que nous sommes tenus de remplir envers elle; prouver la permanence de l'unité de foi dans l'Église, sans que cette unité soit exclusive de la proclamation de dogmes nouveaux ; démontrer, par les raisonnements et par les faits, que l'Église complète, conserve, suscite et propage la science ; établir que l'intolérance de l'Église est purement doctrinale, et qu'en fait jamais autorité ne fut plus douce et plus bénigne que la sienne, c'est ce que fait très-bien le P. Guibé. Sans doute, ces questions si graves pourraient être approfondies davantage ; mais un livre plus sérieux sur ces matières effrayerait peut-être plus d'un lecteur. Telles qu'elles sont, les *Conférences* que nous annonçons produiront un très-grand bien et dissiperont bien des préjugés. E. de la D.

La Question sociale. *Rente, intérêt, société de l'avenir*, par E. Fauconnier, docteur en droit. Paris, Germer-Baillière, 1878, in-12 de 329 p. — Prix : 3 fr. 50.

Des quatre chapitres que comprend ce petit volume, les deux premiers répètent tous les lieux communs socialistes contre la propriété foncière et la productivité du capital, le troisième esquisse le plan d'une société telle que la rêve M. Fauconnier, où la terre serait la propriété collective des communes, comme en Russie, et où l'État, devenu le grand directeur de l'industrie, ferait vivre ou mourir à son gré les entreprises, en leur donnant ou en leur refusant le crédit gratuit dont il serait le souverain dispensateur. Le quatrième et dernier chapitre, consacré *aux voies et moyens*, place au premier rang la guerre aux congrégations religieuses et particulièrement aux jésuites, contre lesquels toutes les vieilles calomnies du *Constitutionnel* de la Restauration sont rééditées. Dans ces trois cents pages, on ne trouve pas un seul élément nouveau de discussion. En revanche, les citations de l'antiquité classique et des écrivains modernes y abondent ; c'est une sorte de *Recueil de morceaux choisis*, à l'usage des socialistes, et, comme dans toutes les compilations de ce genre, ces morceaux sont tronqués à plaisir. Telles sont, notamment, les citations de quelques Pères de l'Église qui, replacées dans l'ensemble des œuvres dont elles sont extraites, ont un tout autre sens : mais c'est là un procédé connu depuis longtemps.

L'auteur nous apprend, sur la couverture, qu'il est docteur en droit. Il est

nécessairement bachelier ès lettres, et son mince volume pourrait, s'il était besoin, servir de nouvelle *illustration* au spirituel pamphlet de Bastiat : *Baccalauréat et socialisme*. C. J.

Droit familier. Nos petits procès, par A. Carré, juge de paix du Ier arrondissement de Paris. Paris, Bibliothèque du *Magasin des demoiselles*, 1878, in-12 de VI-146 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Carré est l'auteur de plusieurs ouvrages sérieux : *Code annoté des juges de paix, compétence judiciaire des juges de paix en matière civile et pénale, Manuel encyclopédique d'Alain*. Son nouveau livre fait partie d'une collection à l'usage des jeunes filles, et prend rang entre le *Magasin des demoiselles*, l'*Histoire de la mode* et la *Lecture en famille ;* il est dédié à la famille de l'auteur. Dédier un livre de droit à une jeune fille, avoue M. Carré, est une de ces idées étranges qu'un père seul peut avoir. Pas un mot de l'*antichrèse*, de *l'anatocisme*, de la *réintégrande*, des hypothèques, des *chirographaires*, de la *paraphernalité*. Mais on y trouve, après quelques détails sur l'organisation judiciaire, des règles, entremêlées d'anecdotes, sur les rapports entre maîtres et domestiques, propriétaires et locataires, assureurs et assurés, hôteliers, voituriers et voyageurs, cafetiers, restaurateurs et consommateurs, marchands et acheteurs, fournisseurs et clients. Ce n'est pas un traité, ce sont des notes, « griffonnées au coin du feu, dit l'auteur à sa petite Lily, pendant que ton crayon moqueur me croquait irrévérencieusement de profil et de trois quarts. » On voit quel ton d'enjouement règne partout dans ces pages : mais, en même temps, les renseignements qu'elles donnent sont exacts et précis. C'est beaucoup dans un tel genre : aussi suis-je prêt à penser, comme M. Carré, que son travail pourra servir à d'autres qu'aux jeunes filles.

J.-A. de Bernon.

Le Droit et les hommes de loi dans les œuvres de Molière. Discours de rentrée prononcé à l'ouverture des conférences des avocats de Bordeaux, le 7 janvier 1878, par Louis Barde, avocat. Bordeaux, in-8 de 60 p.

Le discours de M. Barde est une œuvre ingénieuse et patiente, où sont relevés avec soin les passages des comédies de Molière relatifs au droit et aux hommes de loi. Cette étude fait le plus grand honneur à l'auteur et révèle chez lui une connaissance approfondie de notre ancienne législation. Toutes ces formalités de procédure civile ou criminelle si minutieusement décrites par le grand comique, tous ces détails précis donnés sur les testaments et les contrats de mariage et autres points de droit fort délicats semblent des raisons suffisantes à M. Barde pour l'amener à conclure que Molière a fait son droit. Je n'y contredis pas. J'avouerai cependant que je ne suis pas convaincu, et j'attends, pour me prononcer sur cette question, assez indifférente en somme, à mon avis (il est vrai que je ne suis pas avocat), que l'on puisse s'autoriser de données moins incertaines et de documents plus précis. *Adhuc sub judice lis est.* E. de la D.

Petites lectures du foyer chrétien. *La vérité sur Voltaire*, par H. G. (de l'*Espérance du Peuple*). Nantes, Libaros, 1878, in-32 de 90 p.

Le Centenaire de Voltaire. (Extrait de la *Sentinelle du Midi*). Toulouse, imprimerie Castel, 1878, in-32 de 31 p.

Nous dirons peu de choses du premier de ces deux opuscules : la raison

en est qu'ayant analysé ici même un petit livre sur *Voltaire*, signé *Armel de Kervan*, nous n'apprendrions rien au lecteur en résumant un opuscule qui n'est que la reproduction textuelle d ngt dix pages coupées çà et là dans ce livre, et rattachées avec un fil qui, malheureusement, ne dissimule pas les coutures. Le ciseau seul a travaillé : c'est donc à lui que nous renvoyons tous nos compliments. Il nous semble, d'ailleurs, avoir été tenu par une main assez adroite pour qu'à l'occasion la propagande puisse tirer profit de cette compilation.

Le second opuscule, plus court que le premier, s'attache surtout à mettre en relief, par une série de citations bien choisies, les vices hideux de Voltaire. Il n'est pas difficile à l'auteur de montrer que Voltaire est le dernier homme à qui le peuple de France devrait décerner les honneurs d'une apothéose : car il détesta son pays, méprisa le peuple, insulta Jeanne d'Arc, flatta toutes les puissances, même les plus méprisables et les plus viles, et fit étalage de tant de vices, que les apologies, même les plus habiles, même les plus impudentes, ne parviendront pas à redorer cette gloire à jamais ternie. Voltaire restera, quoi qu'on fasse, *le dernier des hommes par le cœur.*

E. DE LA D.

Voltaire à l'Exposition universelle. *Dialogues entre Candide et Philalète.* Montpellier, imprimerie Grollier, mai 1878, in-32 de 82 p.

Encore une nouvelle brochure contre Voltaire! L'intention de l'auteur est trop bonne pour que je dise du mal de lui; mais enfin mon humble avis est qu'il vaudrait beaucoup mieux répandre et faire lire les excellents opuscules de propagande écrits sur le même sujet, que d'en faire d'autres qui ne les valent pas, à beaucoup près. Les dialogues de M. C. R... ne font guère que répéter, sous une forme moins claire, moins vive, moins populaire, par conséquent, les diverses appréciations sur Voltaire que nous avons lues ailleurs. Irai-je jusqu'à dire que c'est ennuyeux, mal écrit? non ! Seulement tous ces dialogues fictifs, entre personnages auxquels le lecteur ne s'intéresse guère, me paraissent peu favorables à la propagande. Sortons un peu de la *convention* pour rentrer dans *le naturel et la vérité :* à ce prix seul on se fera lire. Et puis, que vient faire ici l'Exposition universelle? Je cherche et je ne trouve pas : puisse le lecteur être plus heureux !

E. DE LA D.

Petits portraits, par THÉOPHILE D'ANTIMORRE. Paris, Palmé, 1878, in-12 de 279 p. — Prix : 3 fr.

Rendons justice à M. d'Antimorre : il y a du savoir faire, de la verve, de l'esprit dans ses portraits. Mais, en général, il faut bien le dire, les personnages sont peints en laid, et l'artiste ne se montre pas toujours observateur suffisamment exact. C'est un premier défaut. Il y en a d'autres : les portraits sont, en général, beaucoup trop longs, trop prodigues de ces petits détails qui n'ajoutent absolument rien à une physionomie et empêchent plutôt d'en discerner le vrai caractère. Que l'auteur s'attache à mieux observer, qu'il s'étudie à devenir plus naturel et plus concis et ses portraits, déjà pleins d'humour, seront excellents. D'ailleurs, tel qu'il est, le livre de M. d'Antimorre est un bon livre. Le vice y est flagellé, le ridicule persifflé; la charité, d'ailleurs, n'en est pas un moment absente; elle adoucit la critique et faci-

lite à ceux qui se reconnaîtront dans ces portraits l'accès des vérités qui les rendront meilleurs.

E. DE LA D.

Lectures extraites de divers auteurs, *à l'usage de la Société de Saint-Vincent-de-Paul et utiles à tous les fidèles*, par F.-B. GALLON, officier supérieur des services de la Marine en retraite, ancien vice-président du Conseil des conférences de Marseille. Paris, Victor Sarlit, 1877, in-8 de 324 p. — Prix : 3 fr.

Cédant aux conseils d'hommes autorisés, M. Gallon vient de publier un choix de lectures qui, après avoir alimenté la piété des membres des conférences de Saint-Vincent-de-Paul de Toulon et de Marseille, va maintenant édifier les fidèles et leur fournir, suivant la parole de Mgr de Mazenod, *les moyens d'avancer dans la perfection*. Ces lectures, au nombre de cinquante, ont été très-judicieusement choisies dans les auteurs les plus éminents et me semblent parfaitement appropriées aux diverses nécessités de la vie chrétienne. La charité, l'aumône, la prière, l'espérance, le péché, la sainteté, l'humilité, la pauvreté, tels sont, pris au hasard, quelques-uns des sujets traités dans ces pages : les auteurs se nomment Bourdaloue, Massillon, de la Luzerne, Balmès, cardinal Giraud, Lacordaire, Ravignan, Félix, Louis Veuillot, Auguste Nicolas, Ozanam, tous noms familiers aux amis de la grande littérature religieuse. C'est donc aux sources les plus pures que M. Gallon a puisé. Nous ne lui ferons qu'un seul reproche, celui de n'avoir pas indiqué exactement les livres auxquels il a emprunté ses extraits. En réparant cette lacune, il nous fournira le moyen de recourir aux sources et de nous édifier en lisant dans leur entier certains passages qui doivent avoir été nécessairement écourtés. C'est le seul *desideratum* que nous ayons relevé dans ce livre modeste, appelé, croyons-nous, à faire peu de bruit mais beaucoup de bien.

E. DE LA D.

Méthode nouvelle pour apprendre la langue allemande, par MM. R. et W. WEIL. Paris, Ghio, 3 vol. in-8 de VIII-165, VIII-194 et VIII-222 p. — Prix : 7 fr. 50.

On ne peut apprécier une méthode d'instruction, surtout pour les langues, quand on ne l'a pas vue fonctionner. Aussi me bornerai-je, pour l'ouvrage de MM. Weil, à en faire connaître le mécanisme, sans recommandation spéciale. Leur méthode part de deux principes pédagogiques fort en honneur de l'autre côté du Rhin : l'*enseignement* par l'aspect, la concentration de l'étude des langues et des sciences. On montre à l'élève chacun des objets dont il est question; on lui donne, dans la langue qu'il doit apprendre, les notions relatives aux autres parties de l'enseignement. Ceux qui n'ont pas vu pratiquer ce système seront tentés de le trouver un peu transcendantal, ce qui est un défaut. La méthode Ollendorff, à laquelle MM. Weil reprochent de s'en tenir au langage usuel et de négliger le langage élevé, a du moins l'avantage d'une simplicité plus grande. Ceux qui auront eu la patience de la suivre pendant six mois, conformément au programme, pourront ensuite passer à la méthode Weil : ils apprendront, sans le secours de la traduction mise en regard, l'histoire sainte, la gymnastique, l'histoire naturelle, la géographie, l'histoire, réduites à quelques centaines de pages et accompagnées de dialogues, de fables, de contes et de poésie.

J.-A. DE BERNON.

Nouvelle bibliothèque classique. Théâtre de Corneille, publié en cinq volumes et précédé d'une préface, par V. Fournel. Paris, librairie des Bibliophiles, 1878, trois vol. in-18 de LIII-2613-37-388 p. — Prix du vol. : 3 fr.

Œuvres choisies de D. Diderot, publiées en quatre volumes et précédées d'une introduction, par Paul Albert. Même librairie, 1878, t. I et II, 2 vol. in-18 de XXXI-281 et 374 p. — Prix du vol. : 3 fr.

Quoique le Corneille publié par la librairie des Bibliophiles ne soit pas terminé, nous ne voulons pas tarder davantage à en parler aux amis des bons et des beaux livres. Cette nouvelle édition ne se recommande pas seulement par son élégance typographique; elle offre un recueil plus complet que d'habitude des œuvres du grand poète. On a été trop accoutumé à ne lire que quelques pièces de Corneille; on en a trop oublié ou méprisé d'autres dans lesquelles, comme le remarque M. Fournel, Corneille apparaît encore ça et là, « en un acte, en une scène, en une tirade que lui seul pouvait faire. » Aux douze pièces qui, d'ordinaire, composent les œuvres choisies du père de notre théâtre, M. Fournel en a ajouté cinq autres : *Médée*, *l'Illusion perdue*, *Andromède*, *Œdipe* et *Pulchérie*. Peut-être aurait-on bien fait, pour montrer le point de départ, d'y joindre encore *Mélite* et même *Clitandre*. L'introduction de M. Fournel est intéressante; il semblait pourtant difficile de parler de nouveau d'un poète qui déjà, tant de fois, a été examiné et commenté. M Fournel a fait ressortir la hardiesse avec laquelle, sur bien des points, le poète a dénoncé les théories modernes; mais il regrette qu'il n'ait pas vu tout ce que pouvait lui donner l'histoire de notre pays. Remarquons-le, chose étrange et désolante, au dix-septième siècle, ce furent nos mauvais poètes, La Mesnardière, Scudéry, Chapelain, le Père Le Moyne, qui comprirent seuls quel intérêt et que de ressources pouvaient présenter des faits nationaux. Les autres poètes, les grands, en furent empêchés par des préjugés classiques. Et avant eux, cependant, au siècle précédent, on avait deviné déjà le parti qu'il y avait à tirer de certaines phases de notre histoire. Le Père Duduc avait fait sa tragédie de la Pucelle, Nicolas Crétien, — de Rouen comme Corneille, — avait mis Jeanne d'Arc en scène dans une œuvre étrange où apparaissaient aussi Clovis, Charlemagne, Godefroy de Bouillon et saint Louis. — M. Fournel le dit très-bien, il n'a manqué à Corneille « que de puiser dans les entrailles de notre histoire, de transporter sur la scène les grands épisodes de nos vieilles annales religieuses et patriotiques, alors trop peu connues ou dédaignées, pour revêtir cette physionomie presque sacerdotale qu'Eschyle a conservée dans l'histoire du théâtre grec. »

Ce n'était pas trop d'avoir, dans la *Nouvelle bibliothèque classique*, donné cinq volumes à Corneille. Était-il nécessaire d'en accorder quatre à Diderot? Attendons, pour en juger, que ses *Œuvres choisies*, dont il n'a paru jusqu'ici que deux tomes, soient complétement publiées. Th. P.

La Hollande pittoresque, le Cœur du pays. Voyage dans la Hollande méridionale, la Zélande et le Brabant, par H. Havard. Paris, Plon, 1878, in-12 de 435 p., avec 1 carte et 8 gravures. — Prix : 4 fr.

Dernière partie d'une trilogie qui présente, avec un charme et un intérêt toujours croissant, l'histoire artistique, héroïque, populaire d'un pays trop peu connu. M. H. Havard a réalisé, à notre sens, le *guide* le plus complet du voyageur en Hollande; les renseignements techniques s'y trouvent, mais

dépouillés de la sécheresse et de la minutie ordinaires, et animés du souffle littéraire et historique qui rendent vivantes pour le lecteur les villes et les campagnes, les musées et les monuments. Les vieilles chroniques sont mises à contribution et rajeunies, et les descriptions d'œuvres d'art révèlent un artiste véritable, non moins que celles de la campagne, de la mer, des canaux, des ruines. Joanne est dépassé, soit dit sans lui faire tort, et tout en reconnaissant d'ailleurs son mérite et sa nécessité... pour les heures des trains et les prix des hôtels. Que de souvenirs évoqués! Dordrecht, Berg-op-Zoom, Veere, Flessingue, Middlebourg, Breda, etc.... Ce volume est-il donc sans tache? Hélas! non, et nous sommes obligé d'y relever çà et là quelques indices de tendances *libres-penseuses*, un peu trop accusées pour les lecteurs catholiques. Ils ont droit, eux aussi, de bénéficier du fameux principe de la *liberté de conscience*, et de réclamer le respect et la justice pour leurs croyances et leurs traditions. Une fois faite cette réserve nécessaire, nous n'éprouvons aucun embarras à accorder un juste éloge à ce troisième volume, complétant fort heureusement, par ailleurs, les *Villes mortes* et les *Frontières menacées*. ROQUEFEUIL.

Le Livre final de l'épopée des âges *ou la Démocratie socialiste et le dernier des despotes*, par le chevalier DE MAYNARD, ex conseiller de préfecture, membre de l'Institut des provinces. Paris, René Haton, 1878, in-12 de 95 p. — Prix : 1 fr. 50.

Cet opuscule a trait à la « fin du monde. » C'est le résumé de deux publications faites sur cette question par M. de Maynard, en 1857 et en 1873. L'auteur passe d'abord en revue les croyances et les traditions des divers peuples sur la grande catastrophe de la fin des âges. Il examine ensuite les diverses théories émises par des écrivains de nos jours sur le cataclysme final. Puis, il pose ses conclusions. M. de Maynard, avec tous les catholiques, est d'avis que nul ne peut pénétrer l'époque précise de ce cataclysme. Mais il estime qu'en étudiant avec attention certains signes précurseurs, on peut en pressentir l'approche plus ou moins éloignée. Nous ne suivrons pas M. de Maynard dans ses conjectures. Elles sont très ingénieuses, fort intéressantes. Toutefois, ce ne sont que des conjectures, et, en pareille matière, d'ailleurs, on ne saurait arriver à autre chose. Par exemple, là où M. de Maynard est aussi éloquent qu'irréfutable, c'est dans la peinture qu'il trace de l'invasion et des effrayants progrès des idées socialistes, nihilistes et démagogiques. Il nous donne l'Internationale comme le précurseur direct de l'Antechrist. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Internationale est l'antichristianisme dans toute sa laideur, l'athéisme organisé. Toute cette partie de l'opuscule de M. de Maynard est à lire et elle peut donner lieu à de sérieuses et utiles réflexions. F. B.

VARIÉTÉS

I

L'ÉTAT ACTUEL DE LA PRESSE ANGLAISE (1)

Il est écrit, quelque part dans les *Lettres de Junius*, que « la liberté de la presse est le palladium de l'indépendance des États. » Cet aphorisme a

(1) Ce travail a été communiqué au Congrès Bibliographique international, et paraîtra dans le recueil des travaux du Congrès.

tellement fait son chemin dans toutes les parties de l'empire Britannique qu'un journal microscopique, qui se publie dans l'île de Saint Christophe, une des petites Antilles, l'imprime fièrement dans chaque numéro en tête de ses colonnes, — lesquelles, du reste, sont exclusivement consacrées à annoncer les pilules de Holloway, la Revalescière Du Barry et autres panacées analogues. Mais il s'en faut de beaucoup que les autres journaux de l'empire Britannique, surtout ceux qui s'impriment dans le Royaume-Uni, revendiquent la liberté de la presse pour en faire ensuite un usage aussi modeste. Ils s'en sont servis comme d'une arme redoutable pour livrer des combats sérieux, vifs, incessants, et c'est ainsi qu'ils ont conquis pour le journalisme le titre pompeux, mais justifié, de « quatrième pouvoir de l'État. » Les trois autres sont la Reine, les Lords et les Communes.

Hâtons-nous de le déclarer, la presse anglaise se montre généralement digne de la haute position qu'elle occupe. Si elle est jalouse de sa liberté, elle ne donne jamais dans la licence ; si elle est universellement respectée, c'est qu'elle a commencé par se respecter elle-même. Des accusations de vénalité se sont rarement élevées contre elle et ont été justifiées plus rarement encore. Le ton de sa polémique est d'ordinaire convenable ; elle évite les personnalités et ne donne jamais dans ce travers des feuilles du continent, — les querelles de journal à journal, lesquelles sont aussi stériles que peu édifiantes. Grâce à sa richesse, elle peut rémunérer largement ses écrivains, et elle s'assure ainsi la collaboration d'hommes doués d'un vrai mérite littéraire : les articles de fond de certains journaux sont de véritables essais dont la pensée et le style sont également dignes d'admiration. Nous nous hâtons d'écrire tout ceci, dans la crainte que ce qui était vrai hier ne cesse de l'être demain : certains indices donnent à croire que, sous le rapport de la dignité du moins, les journalistes anglais commencent à se lasser de l'ordre de choses actuel. Peut-être ne sont-ce que des défaillances; c'est dans l'espoir qu'il en est ainsi, que nous ne voulons pas nous appesantir sur ce point. En même temps il y a beaucoup de réserves à faire sur ces correspondances, — non de l'étranger, mais de l'intérieur, — que les journaux d'Outre-Manche publient avec une facilité regrettable. Le barbier d'un fameux souverain de la Phrygie ayant observé que son auguste client avait été contraint d'adopter un genre de coiffure... insolite, ne put garder son secret pour lui et alla le confier aux roseaux qui, agités par le vent, apprirent à tout venant que « Midas, le roi Midas avait des oreilles d'âne. » Les journaux anglais remplacent avec avantage les roseaux de la Phrygie. Tout citoyen britannique dont le beefsteack était trop cuit ou pas suffisamment cuit, qui a manqué le train ou qui n'a pas obtenu l'impossible d'un employé du gouvernement, s'empresse aussitôt d'écrire à son journal. Celui-ci accueille dans ses colonnes la lettre du plaignant, et livre à l'exécration publique le restaurateur, le chef de gare ou le commis, — sans se préoccuper de savoir si la plainte était fondée ou non.

Sous le rapport de l'administration, les journaux anglais diffèrent de ceux du continent et, en particulier, de ceux de France, en ce sens qu'ils n'ont pas de feuilles d'abonnements. Chacun achète soi-même son journal. Les personnes qui veulent s'épargner cette légère fatigue traitent à forfait avec l'un des innombrables marchands de journaux, libraires, papetiers, débitants de tabac, à la porte desquels on voit s'étaler de larges affiches contenant en termes affriolants le menu du jour, les nouvelles à sensation et le dernier scandale. Du reste, à Londres, la difficulté consiste moins à se procurer un journal qu'à se soustraire à l'importunité de cette nuée d'in-

dustriels qui viennent offrir les feuilles publiques à tous les coins de rue et escaladent les marchepieds des omnibus. L'administration des journaux accorde, en général, une remise de 25 0/0 à tous les vendeurs.

Le nombre des journaux qui se publient dans le Royaume-Uni est de 1,040, sur lesquels 342 paraissent à Londres. Parmi ces derniers, 19 seulement sont quotidiens, à savoir quatorze du matin et cinq du soir.

Notre intention, dans cette courte note, est, de nous occuper exclusivement de la presse politique. Nous laisserons donc de côté les feuilles purement commerciales comme le *Daily Index*, moniteur des commissaires-priseurs ; le *Daily Recorder of Commerce*, représentant de tous les intérêts mercantiles, maritimes et industriels du royaume; le *Financier*, dont le nom indique suffisamment l'objet; le *Public Ledger*, organe de tous ceux qui ont à vendre ou à acheter. Nous ne nous occuperons pas davantage de la feuille intitulée *Lloyd's List*, fondée en 1726, qui fournit chaque matin de précieux renseignements sur l'état de la navigation dans toutes les parties du globe; ni du *Sportsman*, consacré à toutes les phases de cette chose intraduisible qu'on appelle le « Sport » et qui comprend tous les exercices imaginables, depuis la chasse au tigre jusqu'à la pêche à la ligne, en passant par les vélocipèdes.

A tout seigneur tout honneur : commençons par le *Times* notre rapide revue des journaux politiques du matin. Cette feuille, fondée en 1788, est aujourd'hui la propriété de M. Walter, membre du Parlement : son rédacteur en chef est M. Chinnery. Elle se publie dans Printing-House Square, dans la cité de Londres, et son tirage quotidien est d'environ 30,000 numéros. En cas de nouvelles extraordinaires, elle publie une seconde édition, et parfois même une troisième. Les annonces forment une propriété indépendante du reste du journal, et la colonne des naissances, mariages et décès appartient à deux vieilles demoiselles à qui elle rapporte une véritable fortune. Une autre particularité, c'est la seconde colonne de ce journal, dite *Agony column*, dans laquelle les amants séparés par un sort cruel correspondent en chiffres connus ou en signes hiéroglyphiques, tandis que les Arianes abandonnées réclament leurs Thésées, — et réciproquement. Sous le rapport religieux, le *Times* défend les doctrines de l'Église d'Angleterre (plus aisées, soit dit en passant, à défendre qu'à définir) ; — en matière commerciale, il soutient le libre échange. Quant aux principes politiques, il est à peu près impossible de dire quels sont ceux du *Times*. Fidèle à son titre, il change selon « les temps. » Ce prétendu guide de l'opinion publique a pu prendre à son compte en plus d'une circonstance le mot fameux de Ledru-Rollin : « Il faut bien que je les suive, puisque je suis leur chef. » Il a fatigué le mépris public par ses palinodies. Le dernier exemple qu'il a donné de ces contradictions avec lui-même est tout récent. Il avait embrassé le parti de la Russie dans la question d'Orient avec une chaleur telle que certaines gens ont pensé que son zèle n'était pas désintéressé Il attaquait le ministère et Lord Beaconsfield avec autant de violence que le *Golos* lui-même ; et un jour les agents de change de Londres, irrités de cette attitude antipatriotique, brûlèrent publiquement un de ses numéros en pleine Bourse. Le *Times* se serait facilement consolé de cet affront; mais, son tirage diminuant rapidement, il jugea que le moment était venu d'effectuer un changement de front. Il le fit complétement. Aujourd'hui il s'incline devant lord Beaconsfield aussi bas que le *Daily Telegraph*. Malgré ces défaillances, tout le monde lit le *Times*. Ses correspondants lui ont conquis une renommée européenne. Non-seulement il entretient dans les principales capitales

des rédacteurs qui le tiennent au courant de tout ce qui se passe d'intéressant, par des lettres *quotidiennes*, aujourd'hui transmises par voie télégraphique, — mais, sur quelque point du globe que survienne un événement important, que s'organise une expédition, le *Times* y dépêche un correspondant. On se rappelle la sensation profonde causée en Angleterre par les lettres de Crimée du Dr Russell. Le *Times* ne recule devant aucune dépense pour se procurer des informations : il est vrai que, lorsqu'il peut les avoir sans bourse délier, il ne se laisse pas arrêter par les scrupules d'une délicatesse exagérée. Du reste, même sous le rapport des correspondances, le *Times* vit aujourd'hui de sa réputation passée. La révolution cosmopolite a poussé en Angleterre, depuis vingt-cinq ans, un grand nombre d'hommes intelligents qui ont vite appris la langue anglaise, si facile à écrire. Ces individus, parfaitement au courant des choses du continent, entreprennent volontiers les fonctions de correspondants : c'est ainsi que MM. Gallenga, Arrivabene, de Blowitz, Karl Blind, et beaucoup d'autres, ont offert leurs services au *Times*, qui les a acceptés. Il en est résulté pour le journal une véritable détérioration sous le triple rapport des sentiments conservateurs, du patriotisme et du style. Ceci s'applique à la plupart des autres feuilles de Londres, chez lesquelles l'élément étranger (pas toujours très-recommandable sous le rapport de la qualité) tend chaque jour à se développer davantage.

Le prix du numéro du *Times* est de 3 pences (30 c.). Depuis le mois de janvier 1877, le *Times* publie tous les vendredis une édition hebdomadaire qui contient les articles de fond de la semaine, avec la plupart des correspondances étrangères et les articles les plus intéressants.

Le *Times* ne donne pas dans ses colonnes une grande place à la littérature, aux théâtres, ni aux arts; mais les articles de critique qu'il contient se recommandent par le style, sinon par une impartialité et un goût parfaits. En matière de finances, il fait autorité.

Le *Morning Post* est peut-être le plus ancien des journaux politiques de Londres, puisqu'il date de 1772. Il se vend à raison de 3 pences (30 centimes le numéro). Quant à son tirage, il est difficile d'en donner le chiffre, mais il ne doit pas dépasser 10,000, si tant est qu'il s'élève jusque là. En religion, il est du parti de la Haute-Église ; en politique, il était naguère whig; mais, comme beaucoup de gens appartenant à ce parti, effrayé des tendances et de la prépondérance croissante des radicaux, il s'est rapproché des conservateurs. Le propriétaire et le directeur du journal est M. Borthwick, qui aime beaucoup la France, à telles enseignes qu'il vint s'enfermer avec sa femme dans Paris pendant le siège. Organe naguère de Lord Palmerston, qui ne dédaignait pas d'y prendre la plume, le *Morning Post* est resté fidèle à sa mémoire, et semble encore inspiré par l'ombre de l'illustre homme d'État. Dans la question d'Orient, il n'a cessé de défendre la politique traditionnelle de l'Angleterre et a vigoureusement appuyé Lord Beaconsfield. Le *Morning Post* rachète le nombre comparativement faible de ses abonnés par la qualité de ses lecteurs : c'est le journal de l'aristocratie et le chroniqueur du beau monde. Il ne se passe aucun événement dans les hautes régions de la société qui ne soit rapporté dans ses colonnes : c'est le Dangeau de la cour anglaise. Le *Morning Post* ne s'est pas laissé envahir par l'élément étranger ; il est Anglais pour la forme comme pour le fond. Il a de nombreux correspondants, surtout dans les colonies ; et ces derniers paraissent toujours admirablement renseignés. Ses articles de critique en matière de littérature, de science et d'art, sont hautement estimés. Nous avons dit que le *Morning*

Post se faisait l'avocat des principes de la Haute-Église en tant que ceux-ci se distinguent des tendances calvinistes du « parti évangélique, » autrement appelé Basse-Église ; mais il n'est pas favorable aux Ritualistes. On assure que la nymphe Égérie, sous les traits de M. Montagu Coray, l'aimable secrétaire de Lord Beaconsfield, apparaît parfois au Numa du *Morning Post*.

Le *Daily Telegraph*, fondé le 29 juin 1855, prix : un penny (10 centimes). Voilà bien la Briarée de la presse anglaise, seulement il a plus de cent bras, il tire chaque jour à 170,000 exemplaires et revendique le privilège d'avoir « la plus grande circulation du monde. » Le *Daily Telegraph* est la propriété d'un israélite, M. Lévy, qui, avec l'instinct commercial de sa race, a compris l'avenir auquel était appelée, dans un pays comme l'Angleterre, la presse à bon marché. Il a fondé le premier journal à un penny et le succès a dépassé ses espérances. Écrit pour le peuple, le *Daily Telegraph* est, en général, rédigé dans un style ampoulé et de mauvais goût ; son patriotisme est du chauvinisme, et tous ses sentiments sont également faux et exagérés. En même temps il vise à « faire grand » et à rivaliser d'entreprise avec le journalisme américain : témoin l'expédition de M. Stanley en Afrique, faite à compte et demi avec le *New York Herald*, et celle de M. George Smith que l'administration du *Daily Telegraph* avait préalablement envoyé explorer les ruines de l'Assyrie. On ne saurait nier que ces deux entreprises aient rendu service à la science, et que le journal déploie un grand zèle pour tenir ses lecteurs au courant de tout ce qui arrive d'intéressant sur la surface du globe. Quant à ses principes politiques et autres, il n'affecte pas à cet égard un rigorisme exagéré. Fondé ostensiblement pour soutenir les doctrines libérales, il a jugé depuis qu'il valait mieux soutenir le gouvernement, quel qu'il fût, et, à l'instar du Meunier ? de Sans-Souci,

De quelque côté vînt à souffler le vent,
Il y tournait son aile et s'endormait content.

Après avoir naguère adulé M. Gladstone, qu'il avait surnommé « le William du peuple, » il a brûlé son idole avec une désinvolture charmante, et il encense à tour de bras le comte de Beaconsfield. Il gagne à ce petit manège des communications précieuses, et puisque ses lecteurs en profitent, ils auraient tort de se plaindre. Du reste, son attitude dans la question d'Orient a été fort correcte, les intérêts anglais s'étant trouvés, fort heureusement pour eux, du même côté que les intérêts du *Daily Telegraph*. En matière religieuse, ce journal affecte également une grande latitude. Toutefois, quand les libres-penseurs parisiens se réunirent dans un ignoble banquet pour manger de la charcuterie le jour du Vendredi-Saint, le *Daily Telegraph* protesta contre ces saturnales dans un article indigné. Les ancêtres de M. Lévy ont pu s'oublier au point de danser autour du veau d'or ; mais, quant à lui, il ne veut pas qu'on adore le cochon. Et il a raison.

Le *Standard* est l'heureux rival du *Daily Telegraph*. Ce dernier se vantait « d'avoir la plus grande circulation du monde ; » le *Standard* a voulu se glorifier « d'avoir le plus grand format, » — et il y a réussi. Du reste, sa publicité égale aujourd'hui celle de son émule. Créé en 1827 pour soutenir les doctrines du parti conservateur, le *Standard* était d'abord une édition du soir du *Morning Herald*, mais il a fini par se substituer entièrement à ce journal. Il est rédigé dans un style plus sobre, plus sérieux et surtout plus digne que le *Daily Telegraph ;* on y rencontre souvent des articles très-remarquables. Quoiqu'il soit l'organe attitré des conservateurs, le *Standard* conserve, à l'égard des chefs de son parti, une grande indépendance, et leur dit parfois des vérités un peu dures. Sous le rapport

religieux, il s'efforce de concilier entre elles les trois sections de l'Église anglicane, — la Haute-Église, la Basse-Église et l'Église Large ; — nous reconnaissons volontiers que la tâche n'est pas facile. Pendant la guerre désastreuse de 1870-71, seul à peu près parmi les journaux anglais, le *Standard* prit généreusement parti pour la France, dont il soutint la cause avec un talent et un enthousiasme extraordinaires. Il fut récompensé de cette noble attitude par une vente inouïe : la majorité de la nation anglaise sympathisant avec la France, tout le monde achetait le *Standard*, dont plusieurs éditions étaient rapidement enlevées chaque matin. De cette façon, les principes conservateurs dont ce journal était l'organe se répandaient partout, — comme le pollen des fleurs porté sur l'aile des vents. Bientôt une connaissance plus approfondie de la doctrine des tories, jointe au mépris qu'inspirait l'attitude du gouvernement de M. Gladstone vis-à-vis de la France, et sa politique étrangère complétement effacée, amenèrent la réaction de 1873.

Le *Standard* est le seul journal qui ait une édition du soir.

Le *Daily News* a été fondé le 21 janvier 1846, si nous ne nous trompons, sous l'inspiration et par l'influence du comte Russell, — alors Lord John Russell. Aujourd'hui, il est la propriété de M. Labouchère, et il a pris rang dans la presse à un penny. Les doctrines qu'il défend sont celles du libéralisme avancé. Bien que rédigé avec un talent incontestable, ce journal végète aujourd'hui, et peut-être avant peu finira-t-il par disparaître. C'est qu'il a fait deux fois fausse route. Pendant la guerre franco-allemande, il a pris parti avec acharnement contre la France, et, malgré le talent de ses correspondants particuliers, notamment MM. Forbes et Reay, le public anglais lui a prouvé qu'il avait peu de goût pour la cause qu'il soutenait. En 1873, à l'époque de la grève des laboureurs du Staffordshire, le *Daily News* eut un regain de popularité, grâce au même M. Forbes, qui explora en personne les districts habités par les grévistes et fit connaître au peuple anglais, qui ne la soupçonnait pas, la misère affreuse des travailleurs des campagnes. Les lettres de M. Forbes, écrites d'un style à la fois sobre et imagé, et avec une émotion sincère, obtinrent un vif succès. Malheureusement pour le *Daily News*, la question d'Orient surgit. Ce journal prit fait et cause pour les Russes, avec autant de passion qu'il l'avait fait naguère pour les Allemands, et le résultat de cette campagne, c'est qu'on voit aujourd'hui le *Daily News* s'empiler sur le comptoir des marchands de journaux ou pendre mélancoliquement sous le bras des industriels qui vendent les feuilles publiques dans les rues : personne ne l'achète plus. Il est juste d'ajouter que, depuis 1873, les idées libérales avancées ne sont plus en faveur en Angleterre.

Le *Morning Advertiser* remonte à l'année 1794, et se vend 3 pences. Néanmoins nous avons cru devoir ne parler de lui qu'après les journaux qui précèdent, parce qu'il leur cède de beaucoup en influence et en publicité. D'après son programme, cette feuille serait libérale, indépendante et constitutionnelle; mais elle est l'organe reconnu des cabaretiers, ce qui revient à dire qu'elle attaque ou défend le gouvernement, selon que les cabarets sont ou ne sont pas contents de lui. Elle se distingue aussi par son animosité contre le catholicisme, ce qui s'explique parfaitement, attendu que la doctrine catholique ne pousse pas précisément les gens à fréquenter les tavernes. Du reste, le *Morning Advertiser* a mérité récemment un bon point; il a refusé de publier le projet de mémorandum que le copiste Charles Marvin offrait de lui livrer.

Nous ne citerons que pour mémoire le *Daily Chronicle*, fondé en 1855, et dont le coût est un penny, car ce champion du libéralisme ne jouit pas d'une

grande influence ; — et les *Coming Events*, datant de 1877, dont la clientèle et le succès sont relégués dans l'avenir comme les événements dont s'occupe ce journal. Nous arrivons maintenant aux journaux du soir qui, à Londres, sont au nombre de cinq. Laissant de côté la *Shipping and Mercantile Gazette*, qui s'occupe exclusivement des intérêts du commerce et de la navigation, nous parlerons d'abord du principal journal du soir, qui tend à devenir l'un des plus importants du Royaume-Uni, — la *Pall Mall Gazette*. Cette feuille offre un grand avantage qui la recommande tout d'abord aux lecteurs : elle a un format commode ; elle se compose d'un fascicule d'environ 16 pages in-octavo. Mais ce n'est là que le moindre de ses mérites : elle est rédigée avec un rare talent, et évidemment destinée à la partie cultivée de la population. On pourrait lui reprocher un léger pédantisme en politique comme en littérature. Du reste, elle est d'une indépendance parfaite et pourrait prendre pour épigraphe ce vers d'Horace :

Nullius addictus jurare in verba magistri,

Dans le fait, ce sont les libéraux qui reçoivent la meilleure part des coups de boutoir que cet organe du libéralisme distribue avec impartialité à droite et à gauche. En religion, la *Pall Mall Gazette* affecte de soutenir l'Église établie d'Angleterre ; mais elle rappelle en cela « l'ombre du cocher frottant l'ombre d'un carrosse avec l'ombre d'une brosse. » Son christianisme est des plus nébuleux et ressemble à celui de M. Renan. La *Pall Mall Gazette*, comme on le voit, est le *Journal des Débats* de Londres : elle se rapproche également de cette feuille, qu'elle semble avoir pris pour modèle, par la large place qu'elle donne aux sujets littéraires. Ceci s'explique par le fait que la *Pall Mall Gazette* est la propriété de MM. Smith, Elder et C°, qui sont à la tête d'une des principales maisons de librairie de Londres. Ces négociants sont aussi en relations d'affaires avec l'Inde. C'est pour cette raison que leur journal s'occupe beaucoup des intérêts indiens, et soutient, en Orient, la politique traditionnelle de l'Angleterre. La *Pall Mall Gazette* publie, en général, trois éditions, et se vend 2 pences (20 centimes). A l'instar du *Times*, elle donne tous les samedis, sous le titre de *Pall Mall Budget*, une compilation de ses principaux articles de la semaine.

La *Pall Mall Gazette* s'est constituée le zoïle du *Times*, et semble avoir pour programme de prendre, sur chaque question, le contre-pied du journal de la Cité.

L'*Evening Standard* appartient à la même administration que le journal du matin du même nom : il professe donc en tout les mêmes doctrines.

Le *Globe*, qui date de 1803, soutient la cause du parti constitutionnel et conservateur. Il est la propriété de M. Cubitt, membre du Parlement. Ce journal a toujours demandé l'extension de suffrage et l'application de toutes les réformes constitutionnelles. L'administration fait preuve d'une grande énergie pour se procurer les dernières nouvelles, — trop grande peut-être, car elle a accueilli les offres de Marvin au sujet du mémorandum anglo-russe, après que le *Morning Advertiser* les avait rejetées. L'opinion publique a été également étonnée de ce double fait. Le prix du *Globe* est de 1 penny, son format est celui de la *Pall Mall Gazette*, et il s'imprime sur un papier teinté de rose.

L'*Echo*, fondé en 1865, est le plus petit des journaux de Londres ; c'est aussi le moins cher puisqu'il ne coûte qu'un demi-penny, un sou. Il donne toutes les nouvelles du jour et aussi un résumé des principaux articles des journaux du matin. Du reste, cette petite feuille est fort terne : elle appelle cela être indépendante. Mais, si nous en croyons certains bruits, l'administration ne fait pas de brillantes affaires.

Parmi les autres journaux de Londres, quatre paraissent trois fois par semaine, et onze deux fois. Au nombre de ces derniers, il faut compter la *London Gazette*, qui est à l'Angleterre ce que le *Journal officiel* est à la France. Trente-sept autres publications sont mensuelles ou bi-mensuelles. Tout le reste se compose des journaux hebdomadaires, dont l'immense majorité sont des feuilles locales, ou vouées aux intérêts particuliers d'une secte, d'une science, d'un commerce ou d'une industrie. Tous les métiers, l'épicerie, la boulangerie, la cordonnerie, ont chacun leur organe spécial; quelques-uns en ont deux. Cependant plusieurs des journaux hebdomadaires sont aussi politiques, et parmi ceux-là on en distingue quatre dont nous croyons devoir dire quelques mots.

L'*Examiner*, fondé en 1808, et qui paraît le samedi, au prix de 6 pences (60 centimes), est consacré à la défense des doctrines radicales. Cependant, il est rédigé avec un talent et surtout avec un sentiment d'équité qu'on n'est pas habitué à associer, sur le continent, avec l'idée du radicalisme.

L'*Observer*, établi en 1794, offre cette particularité qu'il est le seul journal qui publie le dimanche matin les dernières nouvelles de l'intérieur ou de l'étranger. C'est dans ses colonnes qu'on cherche invariablement la dernière rumeur politique, le dernier « on dit. » Ajoutons qu'il est souvent favorisé de communications officieuses, sinon officielles. Pendant la guerre de 1870-71, il publiait chaque dimanche plusieurs éditions, qu'on s'arrachait dans les rues. Ses critiques théâtrales jouissent d'une grande autorité. Le prix est de 4 pences (40 c.).

La *Saturday Review* n'est pas un journal proprement dit. Elle ne donne pas de nouvelles, elle commente celles de la semaine. Dès son apparition, en 1855, cette publication attira l'attention par le caractère acerbe de ses critiques et par le mystère légèrement théâtral dans lequel ses rédacteurs cherchaient à s'envelopper. On a pu les comparer à une troupe d'écoliers mutins se cachant derrière un mur pour arroser les passants d'eau sale.

Le *Spectator* (qui date de 1828) publie, en tête de ses colonnes, un résumé des nouvelles de la semaine, rédigé dans un style fort original, avec une pointe de ce que les Anglais appellent « Dry humour. » laquelle est à l'esprit ce que le champagne sec est au vin mousseux. On peut ne pas partager les idées du *Spectator*, on ne saurait trouver à redire à la manière dont il les expose. C'est un journal essentiellement littéraire et artistique, dont les jugements s'éloignent également d'une louange fastidieuse et d'un dénigrement systématique. Comme la *Saturday Review*, le *Spectator* coûte 6 pences (60 c.).

Un journal hebdomadaire financier, *The Economist*, fondé en 1843, publie aussi des articles politiques, lesquels étaient fort remarqués quand le célèbre M. Bagehot dirigeait cette publication, qui est aujourd'hui un peu déchue de son ancienne splendeur. Une nouvelle feuille financière, *The Statist*, s'élève en ce moment à côté d'elle, et le premier résultat de cette concurrence sera probablement de faire baisser le prix de l'*Economist*, lequel est de 8 pences (80 c.).

Nous hésitons à mentionner ici un nouveau journal hebdomadaire, qui s'est fondé en 1874, sous ce titre : *The Englishman*. On regrette les quatre sous qu'on donne pour cette feuille, véritable Père Duchêne britannique, — moins la verve du vieux jacobin. Le bon sens et l'honnêteté du peuple anglais font bonne justice de cette publication, qui est en train de mourir d'inanition. Encore quelques jours, et elle aura vécu.

C'est dans la presse hebdomadaire qu'il faut chercher en Angleterre

les organes du catholicisme. Certes dans un pays comme celui-ci, où la presse quotidienne joue un rôle si important; où chaque matin l'Anglais déploie, entre sa tasse de thé et sa tartine beurrée, son journal qui fait partie intégrante de son déjeuner, il eût été à souhaiter que les catholiques possédassent une feuille à eux, jouissant d'une influence égale à leur nombre et à leur importance politique. Un publiscite éminent, M. Kent, l'avait compris; et quand, par suite de la retraite de son beau père, le *Sun* passa entre ses mains, — il s'efforça d'en faire un journal catholique. Malheureusement, il fut faiblement soutenu par l'épiscopat, et point du tout par les laïques, — de telle sorte que le *Sun* ne tarda pas à disparaître.

M. Capel ne voulut pas que les talents de M. Kent, qui est non-seulement un journaliste éminent, mais un poète distingué, fussent perdus pour la cause catholique, et, quand il fonda le *Weekly Register*, — sorte de phénix, né des cendres du *Catholic Standard*, avec lequel il se confond aujourd'hui, — il mit ce publiciste à la tête de son œuvre. Sous cette habile direction, le *Weekly Register* ne tarda pas à devenir une publication importante, qui ne coûte que 4 pences. Il forme un gros fascicule d'environ vingt-quatre pages de texte, dans lequel on trouve, non-seulement toutes les nouvelles importantes politiques et religieuses, mais une foule de détails intéressants, d'anecdotes piquantes et des revues littéraires et artistiques d'un vrai mérite. Le style du *Weekly Register* rappelle celui du *Spectator*. Ce qui fait le charme de ce journal, c'est qu'il est animé d'un véritable esprit catholique et que, sans rien sacrifier de son patriotisme, il tend la main à toutes les nations qui partagent sa foi, et qu'il professe en particulier, pour la fille aînée de l'Église, une sympathie qui va jusqu'à l'admiration.

Le *Tablet*, qui est le second journal catholique, se distingue par un esprit opposé. Il semblerait qu'il ait pris à tâche de renverser le mot célèbre du comte de Denbigh, et qu'il dise : « Je suis Anglais d'abord et catholique ensuite, si vous le voulez bien. » Hâtons-nous de dire que nous ne voulons nullement porter atteinte à la parfaite orthodoxie de ce journal qui, sous le rapport du dogme et de la morale, est en communion complète avec l'Église. Nous voulons seulement dire qu'il ne manifeste pas, à l'égard des autres nations catholiques, ces sentiments de fraternité, ces effusions de charité qui semblent dans l'essence de notre foi. De là une certaine raideur de style, une certaine sécheresse de rédaction, qui rendent la lecture du *Tablet* moins attrayante qu'elle pourrait l'être. Mais nous devons rendre hommage à la persévérance consciencieuse avec laquelle ce journal défend tous les intérêts et tous les droits des catholiques anglais. Le *Tablet* se vend 5 pences.

La *Westminster Gazette*, qui paraît le vendredi (prix 4 pence), a été fondée en 1866, sous l'influence, dit-on, de S. Em. le cardinal Manning. C'est un journal sérieux, bien rédigé.

L'*Universe* coûte 1 penny. C'est le journal des Irlandais de Londres. Sous le rapport de l'orthodoxie religieuse, il est irréprochable; mais, au point de vue politique, nous le soupçonnons d'être entaché de fénianisme.

On parle d'un nouveau journal catholique, qui paraîtrait le mercredi, et qui serait destiné à défendre la cause libérale, — car les autres feuilles catholiques (à l'exception de l'*Universe*) sont conservatrices. Nous avons vu le premier numéro de ce journal, mais nous ne savons s'il en a eu un second : en tout cas, étant donnée sans opinion, il est probable qu'il n'aura pas une longue existence.

F. DE BERNHARDT.

II

PETIT SUPPLÉMENT A LA BIBLIOGRAPHIE MOLIÉRESQUE DE M. PAUL LACROIX (BIBLIOPHILE JACOB).

Molière est de plus en plus à la mode, et il ne se passe guère de mois que l'on ne publie ou réédite quelque ouvrage relatif à notre grand poète comique. Nous avons donc pensé que les lecteurs du *Polybiblion* accueilleraient avec intérêt un supplément à la *Bibliographie moliéresque* de M. P. Lacroix. Nous laissons de côté les productions de la librairie française postérieures à 1875.

Notre supplément se compose principalement de dissertations et d'éditions étrangères : quelques-unes sont postérieures à la publication du travail de M. P. Lacroix, mais il n'y a nul inconvénient à les admettre ici, puisque les Français ignorent trop généralement, et la littérature nationale des étrangers et ce que les étrangers disent de nous.

1°. Dissertations.

Alexandre : *Molière et les Médecins.*

M. Lacroix, no 1472, n'indique pas que cet ouvrage est extrait des *Mémoires de l'Académie d'Amiens*, t. IX, p. 503.

F.-M. Baudouin : *Les Femmes dans Molière.*

Il fallait indiquer, no 1488, que cet ouvrage est extrait de la *Revue de Normandie*, t. V, 1865, p. 721-38.

Brindel : *Zur Geschichte der dramatischen Werke Molière's.* Hamm, 1875, in-4, 13 p. (Programme.)

Brouchoud : *Notice sur les origines du théâtre de Lyon, mystères, farces et tragédies, troupes ambulantes. — Molière. (Mémoires lus à la Sorbonne,* 1865. *Histoire, philologie et sciences morales,* p. 249-54.)

M. Lacroix, no 1103, n'indique pas cette première édition.

C. Burgtorf : *Étude critique, esthétique sur le Festin de Pierre* (ou *Don Juan*), *comédie de Molière.* Gœttingue, 1874, in-8, 40 p. (Dissertation présentée à l'Université de Rostock.)

Das Urteil des Hernn von Schack über Molière's. Femmes savantes. (Arch. de Herrig, t. XXIII, 1858, p. 63-99.)

H. Fritsche : *Molière-Studien.*

M. Lacroix n'indique pas les comptes rendus de Brandstäter, dans les *Archives* de Herrig, t. XLIII, 1868, p. 205-12, et de Karl Bartsch dans le *Centralblatt* de 1868, no 21.

H. Fritsche : *Zusätze und Verbesserungen zu den Molière-Studien.* (*Arch.* de Herrig, t. LIII, 1874, p. 381-8.)

E. Gosselin :

Il fallait indiquer, no 1065, que l'acte authentique constatant la présence de Molière à Rouen en 1643, avait déjà été publié avec un fac-simile dans la *Revue de Normandie* du 30 avril 1870, p. 239-40.

Groon : *Comparaison entre l'Avare de Molière et l'Aululaire de Plaute.* Verden, 1875, in-4, 32 p.

B. VAN HOLLEBEKE : *Étude sur Molière. Molière et ses contemporains dans le Misanthrope.* Bruxelles, Decq, 1862, in-8, 12 p.

B. VAN HOLLEBEKE : *Molière et ses contemporains dans le Misanthrope.* 2e édition. Louvain, Fonteyn, 1864, in-8, 32 p.

A. HOPPE : *Die Sprache Moliere's.* (*Archiv* de Herrig, t. XXXVI, 1864, p. 159 74.)

C. HUMBERT : *Moliere's Avare und Plautus' Aulularia.* (*Archiv* de Herrig, t. XVIII, 1855, p. 376-410.)

C. HUMBERT : *Moliere und seine Gegner in Deutschland.* (*Archiv* de Herrig, t. XX, p. 83-100.)

C. HUMBERT : *Moliere und der conventionelle Standpunkt seiner Zeit.* (*Archiv* de Herrig, t. XXIII, 1858, p. 100-40.)

Cfr. Adolf Laun, *Archiv* de Herrig, t. XXIV, 1858, p. 221-2.

C. HUMBERT : *Le Phormion de Térence et les Fourberies de Scapin de Molière.* Programm der Realschule zu Elberfeld, 1859.

C. HUMBERT : *Moliere in England.* Bielefeld, 1874, in-4, 22 p. (Programme.)

JOSUPEIT : *Charaktere aus Moliere* (*Archiv.* de Herrig, t. LIV, 1875, p. 331 6.)

W. KLINGELHŒFFER : *Plaute imité par Molière et Shakespeare.* Berlin, Calvary, 1874.

MACHART père : *Du rire et, incidemment, du comique dans Molière.* (*Mémoires de l'Académie d'Amiens*, t. IX, p. 305.)

R. MAHRENHOLTZ : *Moliere und die rœmische Komœdie* (*Archiv* de Herrig, t. LVI, 1876, p. 241-64.)

KARL VITUS MEURER : *Larivey's Les Esprits als Quelle zu Molière's Avare, unter Berücksichtigung der Aulularia des Plautus.* Coblenz, 1873, in 8, 35 p. (Dissertation présentée à l'Université d'Iéna.)

CH. MONSELET : *Les Souliers de Sterne.* Paris, Michel Lévy, 1874.

Contient, p. 145-8, un chapitre relatif aux voyages de Molière à Bordeaux.

M.-V. : *Dictionnaire de morale et de littérature par Molière.* (*Revue du Nord*, 2e série, t. II, 1837, p. 289-97.)

A. REISSIG : *Jean-Baptiste Moliere's Leben und Schriften und sein Don Juan.* Leipzig, Siegismund und Volkening, 1876, in-8, 88 p.

REYNAUD : *Les Médecins au temps de Molière.*

Il fallait indiquer, no 1474, que l'analyse de ce livre par Alexandre est extraite des *Mémoires de l'Académie d'Amiens*, 2e série, t. IV, p. 259.

CASIMIR RICHTER : *Sur le Tartuffe de Molière.* Recklinghausen, 1874, in-4, 24 p. (Programme.)

ROBOLSKY : *Molière's Sprache.* (*Archiv* de Herrig, t. XXIV, 1858, p. 385-400.)

ENGELBERT SAEGELKEN : *De Mollerii fabula Avari nomine inscripta. Disputatio.* Bremæ, Geisler, 1856, in-4, 24 p.

G. TIBURTIUS : *Moliere und das Precieusenthum.* Jena, Deistung, 1875 in-8, 42 p. (Dissertation présentée à l'Université de d'Iéna.)

X. Z. *Révélation de relations amicales entre Molière et Rotrou* (*Revue de la Normandie*, t. VII, 1867, p. 437-9.)

2° ÉDITIONS ET TRADUCTIONS.

K. BRUNNEMANN : *Moliere's ausgewælte Lustspiele.* Berlin, Weidmann, 1877-1878, in-8. — *Le Misanthrope.* — *Le Tartuffe*, XVI-88 p. — *L'Avare*, XXIV-95 p. — *Le Bourgeois gentilhomme*, XVI-105 p. — *Les Précieuses ridicules*, 58 p. — *Les Femmes savantes*, 106 p. — *Les Fâcheux. Erklært von H. Fritsche*, 70 p.

Oreste Bruni : *Il Misantropo, commedia in 5 atti di Moliere, tradotta in versi martelliani con prologo originale.* Parma, Adorni, Tyh., 1878, in-8.

Jules Bue : *Molière. Le Tartuffe, comédie,* with grammatical and explanatory Notes. London, Hachette, 1874, in-12.

H. J. V. de Candole : *Molière. Les Fourberies de Scapin,* with grammatical and explanatory Notes. London, Hachette, 1874, in-12, 72 p.

Chefs-d'œuvre *des classiques français avec un choix des meilleurs commentaires français et des remarques,* par O. Fiebing et Leportier..... *Dresden,* Ehlermann ; — N° 16. *L'Étourdi ou les Contre-Temps,* comédie par Molière. 1868, vi-130 p.; — N° 19. *Les Fourberies de Scapin,* comédie par Molière. 1873, 64 p.; — N° 20. *Les Femmes savantes,* comédie de Molière 1873, 88 p.; — N° 11. *L'Avare,* comédie de Molière. 2e édition. 1870, 139 p.

Collection *d'auteurs français. Sammlung französischer Schriftsteller...* Von Dr G. van Muyden und Oberlehr. Ludwig Rudolph. Altenburg, Pierer, in-8. — 1re série, n° 2. *Le Misanthrope,* comédie en cinq actes, par J.-B. Poquelin de Molière. 1867, 104 p. — 3e série, nos 1, 2. *L'Avare,* comédie en cinq actes, par J.-B. Poquelin de Molière. 1864, 148 p.

Alexandre Dupuis : *Les Précieuses ridicules, comédie en un acte. With biographical memoir, and grammatical and explanatory notes.* London, Hachette, 1876, in-12.

Gombert's *French Drama.* New édition. London, Bell, in-18 : *Le Tartuffe ou l'Imposteur. With arguments in English at te head of each scene, and notes critical and explanatory.* Carefully revised, with a ldition al notes by, F. E. A. Gasc. and Rev. W. Holmes. 1875, 104 p.

Gombert's *Le Misanthrope, With arguments in English, and notes,* etc. Revised by F. E. A. Gasc and Rev. W. Holmes. 1875, 90 p.— *Le Bourgeois gentilhomme.* With arguments, etc. 1875, 106 p. — *Le Médecin malgré lui.* With, etc. Revised by F. E. A. Gasc. 1875, 56 p.— *L'École des femmes,* etc. 1876, 98 p.— *L'École des Maris,* etc. 1876, 64 p.— *Le Malade imaginaire,* etc. 1876. — *Les Précieuses ridicules,* etc. 1876. — *Les Femmes savantes,* etc. 1876. — *Les Fourberies de Scapin,* etc. 1876.

Edward S. Joynes : *Le Misanthrope. A comedy, edited with explanatory Notes for the use of students.* New York, Holt et Williams, 1872, in-12, 130 p.

B. Arnesen Kall : *Molieres Lystspil oversatte.* Kjöbenhavn, Höst, 1870-1871, in-8.

A. Korell : *Le Bourgeois gentilhomme, comédie de Molière. Texte revu et accompagné de nombreuses remarques en français, en allemand et en anglais.* Leipzig, Teubner, 1877, in-8.

V. Koutouzof : *Molière. Les Femmes savantes, comédie. Vedenie i primietchanial* Leipzig, Haessel, 1872, in-8, iv-156 p.

H. Lallemand : *Molière. Le Médecin malgré lui, comédie. With grammatica and explanatory Notes.* London, Hachette, 1874, in-12, 60 p.

Adolf Laun :

M. Lacroix, n° 493, a mal lu l'abréviation du prénom de M. Laun : il écrit *Eldf.* au lieu de *Adf.;* il n'indique pas les comptes rendus publiés dans la *Revue critique,* par MM. Ch. Joret et H. Schuchardt. Cette édition est encore en cours de publication.

Henri van Laun : *Moliere's dramatic Works rendered into English. With a prefatory memoir, introductory notices, appendices and notes.* Edinburgh, Paterson, Simpkin, in-8.

En cours de publication depuis 1874.

Le Médecin *malgré lui, comédie en trois actes, réduite à l'usage de la jeunesse.* Como, Franchi, imprimeur, 1875, in-16, 48 p.

C. Th. Lion : *Les Femmes savantes, comédie, mit einer Einleitung und erklärenden Anmerkungen.* Leipzig, Teubner, 1871, in-8, iv-144 p. Cfr. Lacroix, n° 1625. — *Le Tartuffe*, etc. 1872, iv-182 p.

Le Misanthrope, etc., 1877, 144 p.

A. Malmström : *Molieres Lustspiel i svensk æfversættning af sigge Sparre med teckningar.* Christianstad, Möller, 1870.

Gustave Masson : *Molière. L'Avare, comédie. With grammatical and explanatory Notes.* London, Hachette, in-12, vi-90 p.

E. Perréaz : *Les Précieuses ridicules.* 2e édition revue avec soin. Schaffhouse, C. Baader, 1873, in-8, xx-145 p. Cfr. Lacroix, n° 81.

Ant. Roche : *Molière. Les Femmes savantes. With grammatical and explanatory Notes.* London, Hachette, 1871, in-12, iv-94 p.

Chr. Sick : *Les Précieuses ridicules. Komedie i een Act med Anmaerkninger.* Kjöbenhavn, Höst et Sön, 1874, in-8, 68 p.

Chr. Sick : *Le Misanthrope. Komedie, par Vers i fem Acter, med Anmaerkninger.* Kjöbenhavn, Höst et Sön, 1875, in-8, 108 p.

Tacq : *De ingebeelde zieke. Blijspel in drie bedrijven. Vertaling naar het Fransch.* Zutphen, Plantenga, 1872, in-8, 75 p.

Francis Tarver : *Molière. Le Bourgeois gentilhomme. With grammatical notes, and a French and English vocabulary.* London, Hachette, 1871, in-8, iv-108 p.

Théatre *français publié* par C. Schütz, Bielefeld, Velhagen et Klassing, in-16. — xviiie série, 8e livr. *L'École des maris,* comédie en trois actes et en vers par Molière 1874, 63 p.

Charles Héron Wall : *Molière's dramatic Works translated into english prose, with short introductions and explanatory notes.* London, Bell et Sons, 1876-1877, 3 vol. in-12.

W. J. van Zeggeen : *Tartuuf (le Tartuffe). Blijspel in vijf bedrijven. Naar het Fransch.* Haarlem, Kruseman en Tjeenk Willink, 1875, in-8, viii-98 p.

Nota. Ce supplément est composé depuis assez longtemps déjà, et nous n'avons pu y faire entrer sur épreuves tous les ouvrages dont nous avons eu connaissance ces derniers mois. J. Bauquier.

III

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE EN ESPAGNE

(1874-1878)

Il est intéressant de se rendre compte de l'influence que notre littérature exerce dans les pays étrangers. Quels sont les ouvrages français qui sont surtout recherchés au-delà de nos frontières? Ce sont évidemment ceux qui ont l'honneur d'être traduits en langues étrangères. Nous avons étudié cette question pour l'Espagne, au moyen du *Boletin de la libreria Obras antiguas y modernas*, qui paraît depuis cinq ans à Madrid, à la librairie Murillo. Cette *Bibliographie* espagnole est-elle aussi complète que notre *Journal de la librairie?* Nous ne le pensons pas. Quoi qu'il en soit, elle l'est assez pour nous permettre de constater le goût du pays relativement à notre littérature.

Le lecteur sera frappé, comme nous l'avons été, de ce fait : on traduit en

espagnol surtout les romans — et les moins bons — et les ouvrages de médecine. Cependant nous avons remarqué que, dans ces derniers mois, quelques livres religieux ont été traduits ; ce qui semble indiquer un réveil bien désirable en ce sens. Certes, ce n'est pas la littérature légère, — et les romans de Paul et Henri de Kock en particulier, — qui peut donner, de l'autre côté des Pyrénées, une idée bien juste de nos productions littéraires.

Ajoutons que souvent les titres des ouvrages français sont, dans les traductions, modifiés assez sensiblement pour qu'il soit difficile de les retrouver dans la bibliographie de tel ou tel écrivain. Cette observation s'applique principalement aux nouvelles et romans.

About (Edmond). *Rome contemporaine*. Trad. par Juan Belza. 1875, in-8.

Aimard (Gustave). *Carmela. 3e partie des Trappeurs de l'Arkansas*. Trad. par J. V. y Caravantes. Édition illustrée, 1874, in-fol. à 2 col. — *Le Destructeur blanc*. 4e partie. Ibid, 1874, in-fol. à 2 col. — *Balle franche*. Trad. par Juan Sala. 1875, in-fol. à 2 col. — *L'Explorateur*. Trad. par M. F. Cuesta. 1875, in-fol. à 2 col. — *Les deux rivaux. Épisode de la révolution du Mexique en 1860*. Trad. par Franc. Nacente. 1875, in-fol. à 2 col. — *Les Flibustiers*. Ibid., 1875, in-fol. à 2 col. — *Les Outlaws du Missouri*. Trad. par Juan Sala. 1876, in-4 à 2 col. — *Le Fils du soleil*. Trad. par N. F. Cuesta. 1876, in-4 à 2 col. — *Les Côtes de Maracaïbo*. Trad. par M. T. del Real. 1876, in-4 à 2 col.

Archambault. *Leçons sur les maladies des enfants*, trad. de l'anglais de C. West et annotées. Trad. par J. G. Hidalgo. 1876, 2 vol. in-4.

Assolant (Alfred). *Aventures du capitaine Corcoran*. Trad. par Franc. Nacente. 1875, in-fol. à 2 col.

At (le R. P.). *Le Vrai et le faux en matière d'autorité et de liberté*. Trad. par J. S. y G., modifié et annoté par le censeur ecclésiastique D. Salvador Casañas. 1878, 2 vol. in-8.

Auber (Édouard). *Physiologie de la médecine*. Trad. par Gaudencio Arés. 1877, in-8.

Balzac (Honoré). *Le Contrat de mariage et la Bourse*. Trad. par Victoriano Victoria. 1875, in-8. — *Une fille d'Eve*. 1875, in-8. — *La Peau de chagrin*. Trad. par Ramon Ortega y Frias. 1876, in-8. — *Le Centenaire*. Trad. par E. Roger Bofarull. 1876, 2 vol. in-8. — *La Femme de trente ans*. Trad. par Angel Romeral. 1876, in-8. — *Le Lys dans la vallée*. Trad. par Esteban Hernandez y Fernandez. 1876, 2 vol. in-8. — *Contes fantastiques*. 1877, in-8. — *Le Cœur d'un père*. Trad. par Ramon Ortega y Frias. 1877, in-8. — *Les Rivalités. Le Célibataire*. Trad. par Angel Romeral. 1877, in-8. — *La Femme abandonnée. Le Bal de Sceaux. La Bourse*. Trad. par Angel Romeral. 1877, in-8. — *Honorine. Maître Cornélius*. Trad. par Juan Gimeno. 1877, in-8. — *Écueils de la vie*. Trad. par Angel Romeral. 1877, in-8.

Barni (J.). *Critique du jugement*, par Kant, avec une introduction. Trad. par Alejo Garcia Moreno et Juan Ruvira. 1875, 2 vol. in-8.

Baudrillart (Henri). *Manuel d'économie politique* Trad. par B. Estasen y C. 1877, in-8.

Beaugrand (E.). *La Médecine et la pharmacie domestiques*. 1877, in-8.

Beaunis (H.) et Bouchard (A.). *Manuel d'anatomie et de dissection*. Trad. par Gerardo F. Jeremias y Devesa. 1877, in-8.

Belhomme (L.) et Martin (Aimé). *Traité pratique et élémentaire de pathologie syphilitique*. Trad. par Enrique Simancas y Larsé. 2e édit., 1875, in-4.

Belot (Adolphe) et Daudet (Ernest). *La Vénus de Gordes*. Trad. par A de Oteiza y Barinaga, 1874, in-4.

Belot (Adolphe). *La Femme de feu*. Trad. par José Bustillo. 1874, in-8. — Trad. libre, par Amancio Perantoner, 1876, in-8.

Biart (Lucien). *La Terre chaude. Scènes de mœurs mexicaines*. 1876, in-8.

Billaudel (Ernest). *Les Scrupules de Christine*. Trad. par José Maria Almaté. 1877, in-8.

Blanc (Charles). *Grammaire des arts*. Trad. par Justo Zapater y Jareño, 1876, in-4.

Blot (le P.). *Au ciel on se reconnaît*. Trad. par Trinidad. 1877, in-8.

Bouchut (E.). *Traité des maladies nerveuses*. Trad. par Augustin Talens. 1877, in-4.

Bougaud (l'abbé). *Histoire de sainte Monique*. Trad. par *** et revue par l'abbé G. V. 1878, in-8.

Bourgeois (X.). *Les Passions au point de vue de la santé et des maladies*. Trad. par J. Saenz y Criado. 3e édit. 1878, in-8.

Butler (Joséphine). *Morale publique. Une voix dans le désert*. 1877, in-4.

Capefigue (M.). *Les Déesses de la liberté. Les Femmes de la Convention et du Directoire*. Trad. par Eduardo Blasco. 1876, in-8.

Caro (E.). *Le Pessimisme au dix-neuvième siècle. — Un précurseur de Schopenhauer, Leopardi*. Trad. par Armando Palacio Valdès. 1878, in-8.

Caussette (le R. P.). *Le bon sens de la foi*. Trad. par Cayetano Vidal y de Valenciano. Avec prologue de l'abbé Buenaventura Privas y Quintana. 1878, in-4.

Chevalier (Émile). *Drames du nouveau monde. Le Dompteur de buffles*. Trad. et arrangé par Telesforo Corada. 1877, in-8. — *Peaux rouges et peaux blanches*, par le même. 1878, in-8.

Conscience (Henri), Belge. *Le Chemin de la fortune*. Trad. par J. A. P., 1874, in-8. — *Le Conscrit*. 1875, in-8. — *Le Martyre d'une mère*. Trad. par E. H. y F. 1876, in-8. — *Les deux ouvriers*. Trad. par Angel Romeral. 1877, in-8. — *La Tombe de fer*. Trad. par Aguilar y Lara. 1877, in-8.

Coppée (François). *L'Amour qui passe. Idylle en deux scènes*. Trad. en vers, par Fr. Luis de Retes et Franc. Perez Echevarria. 1875, in-4.

Corlieu (A.). *Mémorandum de médecine*. Trad. par José Saenz y Criado. 1876, in-4.

Cormenin. *Livre des orateurs*, par Timon. Trad. par S. Saenz de Romero. 1876, 2 vol. in-8.

Craven (Mme). *Fleurange*. Trad. par Telesforo Corada. 1875, in-fol. à 2 colonnes.

Debay (A.). *Les Mystères du sommeil et du magnétisme*. Trad. sur la 7e édit., par Manuel Aranda y Sanjuan. 1874, in-8. — *Hygiène, physiologie et philosophie du mariage*. Trad. par A. Blanco. Nouv. édit. 1874, in-8. — *Histoire naturelle de l'homme et de la femme*. 1874, in-8; — 2e édit., 1877, in-8. — *La Vénus féconde et callipédique*. Trad. par R. B. Moraton. 1875, in-8. — *Hygiène et perfectionnement de la beauté humaine*. Trad. par Manuel Aranda y San Juan. 1875, in-8. — *Description physiologique des trente beautés de la femme*. Trad. par Marino Blanch. 1875, in-4.

Depping (Guill.). *La Force et l'adresse de l'homme*, d'après les œuvres de Depping. Trad. par G. R. y M. 1877, in-8.

Descartes. *Œuvres philosophiques*. Trad. par Manuel de la Revilla. 1878. 2 vol. in-4.

Descuret (F.-B.). *La Médecine des passions*. Trad. par Pedro Felipe Monlau. 4e édit., 1874, in-8.

Deslys (Charles). *La Vendeuse de plaisirs*. Trad. par Eusebio A. Escobar. 1877, in-8.

Donnet de Vorges (A.). *Le Royaume humain*. Trad. par R. de M. 1878, in-8.

Dozy (R.). *Histoire des musulmans d'Espagne*. Trad. et annoté par F. de Castro. 1877, 3 vol. in-8; — 2e édit., 1878.

Dubarry (Armand). *La Belle-Sœur d'un pape. Vie de Doña Olympia*. Trad. par J. Ortega y Garcia. 1878, in-8.

Du Bois (J.). *La Comtesse de Monte Cristo*. Trad. par José de Palma y Rico. 2e édit., 1875, 2 vol. in-8.

Dubrueil (A.). *Éléments de médecine opérative*. Trad. et augmenté par P. Ossorio y Bernaldo et M. Gomez Pamo. 1875, in-4.

Dumas (Alexandre) fils. *La Dame aux camélias*. Trad. par le vicomte de San Javier. 1877, in-8.

Dupanloup (Mgr). *Étude sur la franc-maçonnerie*. 1875, in-8. — *Femmes sages et femmes studieuses*. Trad. par Maria de la Peña. 1876, in-8. — *Le Mariage chrétien*. Trad. par Mme del Castillo. 1876, in-8. — *Où allons-nous?* 1877, in-8. — *Le Centenaire de Voltaire. Lettres aux conseillers municipaux de Paris*. 1878, in-8.

Duval (Mathias) et Lereboullet (Léon). *Manuel du microscope et ses applications au diagnostic et à la clinique*. Trad. par Marcelino Gesta y Lecsta. 1875, in-4. — Voir *Küss*.

Enault (Etienne). *Le dernier amour*. Trad. par M. M. A. 1876, in-8.

Erckmann-Chatrian. *Hugues le loup*. 1876, in-12. — *Fritz le garde-forestier*. 1876, in-8. — *Histoire d'un conscrit de 1813*. Trad. par Manuel de La Cerda. 1877, in-4 à 2 col. — *L'Ami Fritz*. Trad. par Emilio Godinez, 1878, in-4 à 2 col. — *Histoire de la Révolution française racontée par un villageois*. Trad. par Manuel de La Cerda. 1878, in-4 à 2 col.

Espanet (Alexis). *La Pratique de l'homéopathie simplifiée*. Trad. par Salvio Almató. 1875, in-8.

Espine (A. d') et Picot (C.), suisses. *Manuel pratique des maladies de l'enfance*. Trad. par J. G. Hidalgo. 1878, in-8.

Félix (le R. P.), S. J. *La Carmélite*. 1877, in-8.

Feuillet (Octave). *Julia de Trécœur*. 1876, in-8. — *Un mariage dans le grand monde*. 1876, in-8.

Féval (Paul). *Jésuites!* Trad. par E. et J. B. de Hinojosa. 1878, in-8.

Figuier (L.). *Les grandes découvertes faites dans les sciences, l'industrie et les arts dans les temps modernes*. 1874, in-8.

Flammarion (Camille). *Histoire du ciel*. Trad. par C. de Ochoa. 1874, in-8. — *Récits de l'infini : Lumen. Histoire d'une comète*. Trad. par Nemesio Fernandez Cuesta. 1874, in-8. — *L'Atmosphère*. Traduit par Luis Barinaga y Corradi. 1875, 2 vol. in-8. — *Voyage à travers l'espace*. 1876, in-8. — *Les Terres du ciel*. Trad. par José Segundo Florez. 1877, in-8.

Fleury. *Catéchisme historique*. Trad. en vers par D. Antonio Pirala. 12e édition stéréotypée. 1874, in-8.

Franciosi (le P. F. Xavier de), S. J. *Notions doctrinales et pratiques sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*. 1876, in-8.

Franck (Adolphe). *Philosophie du droit pénal*. Trad. avec un discours préliminaire et des notes, par Manuel Gil Mestre. 1878, in-8.

Fustel de Coulanges. *La Cité antique*. Trad. par Pablo de Santiago y Perminon. 1876, in-8.

Ganot (A.). *Traité élémentaire de physique expérimentale*. Trad. par A. Sanchez de Bustamante. 2e traduction, 1877, in-4.

GASPARIN (la comtesse de). *A travers les Espagnes*. 1876, in-4.

GAUME (Mgr). *Petit catéchisme du Syllabus*. 1876, in-8. — *Traité du Saint-Esprit*. Trad. par Monsignor Joaquin Torres Asensio. 1877, 2 vol. in-4.

GAY (Mgr Charles). *De la vie et des vertus religieuses*. Trad. par Gabino Tejado. 1878, 2 vol. in-8.

GAUTIER (Théophile). *Nouvelles et contes*. 1875, in-12. — *Les Amours d'un toréador*. 1875, in-8. — *Mlle de Maupin*. Trad. par Amancio Peratoner. 1875, in-4. — *Le Capitaine Fracasse*. Trad. par Luis Calvo. 1877, in-8.

GÉRARD (Jules). *La Chasse au lion, à la panthère, à la hyène, au chacal et au sanglier*. Trad. par Ginès Espramonte. 1878, in-4.

GIRARD (le P.). *De l'enseignement régulier de la langue naturelle dans les écoles et dans la famille*. Trad. par Prudencio Solis y Miguel. 1876, in-8.

GONCOURT (Edmond de). *La Fille Elisa*. Trad. et arrangé avec une étude sur les systèmes pénitentiaires, par F. Orfila. 1878, in-4.

GRÉGOIRE (Louis). *Dictionnaire encyclopédique d'histoire, de biographie, de mythologie et de géographie*. Trad. par une société d'écrivains espagnols et américains. 1875, 2 vol. in-4.

GUIBOUT (E.). *Leçons cliniques sur les maladies de la peau*. Trad. par José Ramon de Torres Martinez et José M. Ruez Barroso, avec prologue de José Eugenio Olavide. 1878, in-4.

GUILLEMIN ((Aimé). *Le Soleil*. Trad. par J. P. de la R. 1875, in-8.

GUILLEMIN (J. F.). *Les Bandages et les topiques pour les fractures*. Trad. par José Saenz y Criado. 1876, in-8.

GUIZOT. *L'Amour conjugal*. Étude historique. 1876, in-8.

HAULLEVILLE (le baron de), Belge. *L'Avenir des peuples catholiques*. Trad. par Teodoro Creus Corominas. 1877, in-8.

HÉRAUD (A.). *Nouveau dictionnaire des plantes médicinales*. Trad. et annoté par J. G. Hidalgo. 1876, in-4.

HOUSSAYE (Arsène). *Les mille et une nuits parisiennes*. Trad. par J.-B. Enseñat. 1876, 4 vol. in-8.

HUGO (Victor). *Quatre-vingt-treize*. Trad. par Nemesio Fernandez Cuesta. 2e édit., 1874, 3 vol. in-4. — *Mes fils*. 1875, in-8. — *Pour un soldat*. 1875, in-8. — *Les Misérables*. Trad. et abrégé par le vicomte de San Javier. 1875, in-8. — *Le dernier jour d'un condamné*. Trad. par Mariano Blanch. 1875, in-8. — *Hommes célèbres*. Trad. par Mariano Blanch. 1875, in-8. — *Le Droit et la loi*. 1875, in-8; — *Notre-Dame de Paris*. Nouv. trad. par José Aguado y Menendez. 1876, 2 vol. in-8. — *Ruy-Blas*. 1876, in-8. — *L'Année terrible*. Trad. par Mariano Blanch. 1876, in-8. — *Bug Jargal*. Trad. par Mariano Blanch. 1877, in-8.

JACCOUD (S.). *Leçons de clinique médicale*. Trad par D. Enrique Simancas y Larsé. 1874, 2 vol. in-4. — *Discours d'ouverture du cours de pathologie*, prononcé à la faculté de Paris. Trad. par Manuel de Tolosa y Angel de Larra. 1877, in-4.

JACOLLIOT (Louis). *Le Catholicisme avant le Christ*. Extrait de Jacolliot et d'autres orientalistes. Trad. par le vicomte de Torres-Solanot. 3e édit., 1876, in-8. — *Les Mœurs et les femmes de l'extrême Orient*. Trad. par Javier Galvete. 1876, in-8. — *Voyage au pays des Bayadères*. Trad. par le vicomte de San Javier. 1877, in-8. — *Voyage au pays de la liberté*. Trad. par Esteban Hernandez y Fernandez. 1878, in-8. — *Voyage au pays des perles*. Trad. par le vicomte de San Javier. 1878, in 8.

JANET (Paul). *Le Matérialisme contemporain*. Trad. par Mariano Arés. 1877,

in-8. Trad. par Aguilar y Lara. 1877, in-8. — *Le Cerveau et la pensée.* Trad. par Aguilar y Lara. 1877, in-8.

JANIN (Jules). *L'Âne mort et la femme guillotinée.* Trad. par le vicomte de San Javier. 1878, in-8.

JEANEL (J.). *Formulaire officinal et magistral international.* Trad. et augmenté par M. Gomez Pamo et J. R. Gomez Pamo. 2ᵉ édit. 1876, in-8.

JOULIN (M.). *Traité complet de l'art des accouchements.* Trad. par J. Saez y Velazquez et A. Rodriguez Rubi. 1873-1874, 3 vol. in-4.

KOCK (Henri de). Douze romans, de 1875 à 1878.

KOCK (Paul de). Soixante-deux romans de 1875 à 1878. En 1878 on a publié en espagnol : *Fleur et crème de Paul de Kock.* Collection de scènes piquantes et de portraits comiques tirés de ses meilleurs ouvrages, par Lustóno. In-8.

KUSS. *Cours de physiologie d'après les leçons du Dr Küss*, par Mathias Duval. Trad. par Jaime Mitjavila y Rivas. 1877, in-8.

LABOULAYE (Édouard). *Paris en Amérique.* Trad. par Hermenegildo Giner. (Nouveau tirage). 1877, in-8. — *Abdallat ou le trèfle à quatre feuilles.* Trad. par F. de T. 1877, in-4.

LACASSAGNE (A.). *Résumé d'hygiène privée et sociale.* Trad. par José Saenz y Criado. 1876, in-8.

LA GUÉRONNIÈRE (Le vicomte DE). *Le Droit public et l'Europe moderne.* Trad. par le comte de Fabraquer, vicomte de San Javier. 1877, in-8.

LAMARTINE (Alph. DE). *Voyage en Orient.* Nouvelle trad. par Mariano Carreras y Gonzalez. 1874, 2 vol. in-8. — *Graziella.* 1875, in-4 à 2 colon ; — Trad. par M. de Cardenas. 1878, in-4. — *Cicéron.* Trad. par Torcuato Tarrago. 1876, in-8. — *Histoire des Girondins.* Traduit par F. Madina-Veytia, nouvelle édit. 1877, in-4. — *Raphaël.* Trad. par Nemesio Fernandez Cuesta. 1878, in-4 à 2 col.

LANCEREAUX (E.) *Traité historique de la syphilis.* Trad. par Pedro M. Brun. 1875, in-4.

LANGLEBERT (Edmond). *Aphorismes sur les maladies vénériennes.* Trad. par J. de Antelo y Sanchez. 1878, in-4.

LASSERRE (Henri). *Le Miracle du 16 septembre* 1877. Trad. par l'ab. F. de P. R. y S. 1878, in-8. — (Le traducteur est l'abbé Franç. de Paulo Rivas y Servet.)

LAUGEL (Auguste). *Les Problèmes de la nature.* Trad. par J. Pla y Maś. 1877, in-8.

LAURENCIN (P.) *La Pluie et le beau temps. Météorologie populaire.* Trad. par Eduardo Sanchez Pardo. 1876, in-8.

LAURENT (F.), Belge. *Études sur l'histoire de l'humanité.* Trad. par Gavino Lizàrraga. 1875, 10 vol. in-4.

LAVELEYE (Émile DE), Belge. *L'Avenir des peuples catholiques.* Trad. par V. S. 1876, in 4; — 2ᵉ édit., 1877.

LEFEBVRE (le R. P. Al.), S. J. *Questions de vie et de mort.* Trad. par l'ab. Fr. de P. de Rivas y Servet. 1878, in-8.

LEFEBVRE (Casimir). *Guide du peintre coloriste.* Trad. par Telesfero Corada. 1878, in-8.

LEFEBVRE (F.) *Louise Lateau du Bois d'Haine.* Trad. par Carlos Castelain. 1876, in-8.

LE ROY. *La Médecine curative.* 1875, in-8.

LETOURNEAU (Ch.) *Physiologie des passions.* Trad. par A. Abella. 1876, in-8.

Lévy (Michel). *Traité d'hygiène publique et privée.* Trad. par José Nunez Crespo. 1877, 2 vol. in-4.

Lorain. *Jenner et la Vaccine.* Conférence historique. Trad. et augmentée d'un appendice par A. Sierra y Carbo. 1877, in-4.

Luton (A.) *Traité des injections sous-cutanées.* Trad. par E. Liriaga. 1875, in-4.

Luys (J.) *Le Cerveau et ses fonctions.* Trad. par J. Ortega y Garcia. 1878, in-4.

Macé (Jean). *Histoire d'une bouchée de pain.* Trad. par Diodoro de Tejada. 2e édit. 1877, in-8.

Maistre (Joseph de). *Lettres familières.* Trad. avec une introduction par Ceferino Suarez Bravo. 1878, in-8.

Maistre (Xavier de). *Voyage autour de ma chambre.* — *Excursion nocturne autour de ma chambre.* 1874, in-12. — *Les Prisonniers du Caucase.* 1875, in-8.

Marcel (Étienne). *Pile ou Face.* Trad. et arrangé par Ant. Castilla y Guttierez, 1875, in-fol. à 2 col. — *La petite corbeille de noces.* Trad. par S. M. 1876, in-8.

Marchal (le R. P.) *Espérances de ceux qui pleurent.* 1877, in-8.

Méry. *Les Nuits espagnoles.* Trad. par Ricardo Palanta y Lita. 1877, in-8.

Meunier (Victor). *Les grandes chasses.* Trad. par G. R. y M. 1875, in-8. — *Les Ancêtres d'Adam.* Trad. par A. Garcia Moreno. 1876, in-8. — *Les grandes pêches.* Trad. par F. J. 1876, in-8.

Meyer (E.). *Traité pratique des maladies des yeux.* Trad. par Pedro M. Brun. 1875, in-4.

Mialhe. *Traité de chimie appliquée à la physiologie et à la thérapeutique.* Trad. par Félix Borrell y Font. 5e édit. 1876, in-4.

Michelet (J.). *La Mer.* Trad. par Mariano Blanch. 1875, in-4. — *L'Insecte.* Id. 1875, in-4. — *La Bible de l'humanité.* Trad. par Gerardo Blanco. 1875, in-8. — *La Femme.* Trad. par Gerardo Blanco. 2e édit. 1876, in-8. — *La Montagne.* Trad. par Mariano Blanch. 1876, in-8. — *Le Prêtre, la Femme et la Famille.* Trad. par A. Abelia. 1877, in-8. — *Les Femmes de la Révolution.* Trad. par Franc. Canamaque. 1877, in-8. — *Le Peuple.* Trad. par Mariano Blanch. 1877, in-8. — *L'Amour.* Trad. par Jacinto Laballa, 1878, in-8.

Montépin (Xavier de). *Le Bigame.* Trad. par J. Martos J. 1877, in-4.

Moustier (le comte A. de). *Un voyage en Orient. De Constantinople à Éphèse.* Trad. par E. H. y F. 1875, 2 vol. in-8.

Moynac. *Éléments de pathologie et de clinique chirurgicales.* Trad. par M. Gomez Pamo. 1876, 2 vol. in-4.

Musset (Alfred de). *Rolla.* Trad. en vers par Angel R. Chaves. 1876, in-8.

Naquet (A.). *Compendium de chimie légale.* Trad. par Vicente Martin Argenta. 1875, in-4.

Naville (Ernest). *La Théorie de la vision.* 1877, in-8.

Nélaton (A.). *Éléments de pathologie chirurgicale.* Trad. par Ramon Serret Comin et Manuel M. Carreras Sanchis 2e édit. 1877, 3 vol. in-4.

Nicolas (Auguste). *Jésus-Christ, introduction à l'Évangile.* Trad. par José Vicente. Caravantes 1875, in-4.

Ortolan. *Explication historique des Institutes de Justinien.* Trad. par Franc. Perez de Anaya et Melquiades Perez Rivaz. 1877, 3 vol. in-4.— *Traité de droit pénal.* Trad. par Melquiades Perez Rivaz. 1878, 2 vol. in-4.

Parville (Henri de). *L'Année scientifique et industrielle* (1876). Trad. par M. J. Bender. 1877, in 8.

Paulet (V.). *Traité élémentaire d'anatomie.* Trad. et annoté par Salvino Sierra y Val. 1876. in-8.

PAULIER, *Manuel de thérapeutique pharmacologique*. Trad. par Bernardo Rodriguez. 1878, in-4.

PELLETAN (Eugène). *La Profession de foi du dix-neuvième siècle*. 1874, in-4. — *La Mère*. Trad. par Mariano Blanch. 1875, in-8. — *La Naissance d'un peuple*. Trad. par Esteban Hernandez y Fernandez. 1877, in-8.

PERRAULT (Charles). *Les Contes de fées*. Trad. par José Coll y Vehi. 1877, in-8.

PIGAULT-LEBRUN. — *M. de Kinglin*. — *Les Mœurs*. — *Une parole sur Paris*. — *Metusko*. 1875, in-8. — *Les Barons de Felsheim*. 1876, in-8. — *La Folie française*. Trad. libre par Amancio Perantoner. 1877, in-8.

PIOGER (L. M.). *La Vie après la mort ou la vie future d'après le christianisme*. Trad. par V. F. y V. 1875, in-8.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Augustin-Charles RENOUARD, sénateur et membre de l'Institut, né à Paris le 22 octobre 1794, est mort dans son château de Stors, près de Paris, le 17 août. Fils d'un libraire, il entra à l'École normale en 1817, fut répétiteur de la conférence de philosophie, puis aborda le barreau, et eut une carrière brillante dans l'administration, la magistrature et la politique. Il fut conseiller d'État en 1830, secrétaire général du ministère de la justice, député, conseiller à la Cour de cassation, pair de France, et, malgré son grand âge, il accepta, en 1871, les fonctions de procureur général près la Cour de cassation, et en 1877, le mandat de sénateur inamovible. Il était depuis 1861 membre de l'Académie des sciences morales et politiques, où il remplaça Laferrière, et l'un des présidents de la Société d'économie politique. Il laisse un grand nombre d'ouvrages : *Sur le style des prophètes hébreux* et *De identitate personali* (1814); — *Projet de quelques améliorations dans l'éducation publique* (1815, in 8); — *Éléments de la morale* (1818); — *Considérations sur les lacunes de l'éducation secondaire en France* (1824, in-8); — *Mélanges de morale, d'économie et de politique*, extraits des ouvrages de B. Franklin (1824, 2 vol. in-8); — *Traité des brevets d'invention* (1825); — *Examen du projet de loi contre la presse; Aide-toi le ciel t'aidera; Il faut semer pour recueillir* (1827, brochures in-8); — *L'Éducation doit-elle être libre?* (1828); — *Mémoire sur la statistique de la justice civile en France* (1834); — *Traité des droits des auteurs dans la littérature, les sciences et les beaux-arts* (1838-1839, 2 vol. in 8); — *Traité des faillites et banqueroutes* (1842, 2 vol. in-8, 3e édit., 1857, 2 vol. in-8); — *Du droit industriel dans ses rapports avec les principes du droit civil sur les personnes et sur les choses* (1860, in-8); — *Tableaux de la composition personnelle de la Cour de cassation depuis son origine jusqu'à la Constitution de l'an VIII* (1861, in-8). — M. Renouard a écrit, en outre, beaucoup de *lettres*, *notices* et *rapports* sur des questions politiques et littéraires, et a collaboré au *Dictionnaire d'économie politique* (1819-1859), à la *Thémis*, à la *Revue encyclopédique*, au *Globe*, à la *Revue de Législation*, au *Journal des économistes*, où il a donné sur le travail du dimanche un article qui ne faisait pas pressentir le sénateur de la gauche.

— M. Joseph NAUDET est mort à Paris le 16 août; il y était né le 8 décembre 1786. Il remporta deux prix d'honneur au Lycée Napoléon, où il fit ses études et où il occupa ensuite des chaires de professeur. En 1816, il était maître de conférences à l'École normale, et en 1817 l'Académie des inscriptions et belles-lettres lui ouvrit ses portes pour remplacer M. Garran de Coulon. A partir de cette époque, il suppléa M. de Pastoret au Collège de France, comme professeur de droit naturel, et, en 1821, il occupa la chaire

de poésie latine après M. Tissot. En 1822, il entra à l'Académie des sciences morales et politiques, lors de sa reconstitution, et, de 1850 à 1862, il fut secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il était président de la commission des travaux littéraires, et il a fait encore cette année une lecture sur l'administration romaine. Il a été inspecteur général des études de 1830 à 1840, et de 1840 à 1848 directeur de la Bibliothèque royale. En faisant son éloge funèbre, M. Vacherot l'a ainsi apprécié : « Joseph Naudet fut un brillant élève, un professeur élégant, aussi goûté qu'aimé de la jeunesse, dont il fut plutôt l'ami que le maître, un érudit plein de finesse, de goût et d'esprit. Il ne le céda à personne pour l'érudition et le goût ; il n'eut de supérieur, en esprit et en talent, que les écrivains qui ont illustré ce siècle ; mais on peut dire que nul n'a réuni dans une aussi parfaite proportion tout ce que d'autres ont pu posséder dans une plus éclatante mesure. Histoire ancienne et moderne, littérature, rhétorique, politique, législation, administration dans toutes ses parties, le droit civil, la police, l'armée, les finances, etc., il a touché à tout, en laissant sur tout objet de son étude la marque d'une érudition choisie, d'une critique judicieuse, d'un goût exquis. »

M. Naudet était auteur des ouvrages suivants : *Histoire de la guerre des esclaves en Sicile sous les Romains*, traduit de Scrofoni (1807, in-8) ; — *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence de la monarchie des Goths en Italie* (1811, in-8), couronné par l'Institut ; — *Essai de rhétorique* (1813) ; — *Conjuration d'Etienne Marcel contre l'autorité royale* (1815, in-8) ; — *Histoire des changements opérés dans toutes les parties de l'administration de l'Empire Romain depuis Dioclétien jusqu'à Julien* (1817, 2 vol. in 8), couronné par l'Institut ; — *Dans la bibliothèque Lemaire, traduction de Tacite* (1821), de *Catulle* (1825) ; — *Dans la Bibliothèque Panckoucke, traduction des Odes d'Horace* (1831-1838, 2 vol. in-8) et de *Plaute* (1836) ; — *Rapport sur la situation du catalogue des imprimés* (1847) ; — *Lettre à M. Libri* (1849) ; — *De l'administration des postes chez les Romains* (1863, in-4) ; — *De la noblesse et des récompenses d'honneur chez les Romains* (1863, in-8) ; — *Tableau historique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (1863, in-4) ; — *Notices sur le baron Walckenaër* (1852) ; sur *Burnouf*, père et fils (1854) ; sur *Pardessus* (1855) ; sur *Guérard* (1857) ; sur *Boissonade* (1858). — Nous citerons encore ses travaux sur l'*État des personnes en France sous les rois de la première race*, sur *les Secours publics chez les Romains*, sur l'*Instruction publique chez les anciens*, sur la *Police chez les Romains*, et d'autres encore qui ont paru dans les recueils de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et de l'Académie des sciences morales et politiques, ainsi que dans le *Journal des savants*, la *Revue encyclopédique*, etc. — M. Naudet a donné, en outre, des articles à la *Biographie universelle de Michaud* et à l'*Encyclopédie des gens du monde*.

— M. l'abbé Robert-Auguste Latouche, né à Avranches le 12 avril 1783, est mort à Paris, le 8 août, dans sa quatre-vingt-seizième année. Ordonné prêtre en 1808, il professa la rhétorique au collège d'Avranches et prit une part active aux missions données sous la Restauration dans les diocèses de Coutances et d'Avranches. Son zèle, auquel se joignait un talent remarquable, obtint de très-grands succès. Il devint ensuite aumônier du collège royal de Strasboug, puis principal du collège de Colmar. Il y resta peu de temps, et quitta l'Université pour se consacrer à la prédication et à l'étude de l'hébreu. On lui doit : *Psaumes de David*, traduction fidèle d'après le texte hébreu (Liège, 1849, in-12, et Rennes, 1845, in-12) ; — *Philosophie des langues et introduction par l'hébreu à la connaissance élémentaire des racines et des formes de*

toutes les langues (Rennes, 1865, gr. in-8); — *Dictionnaire hébreu raisonné, initiant à la connaissance de toutes les langues* (Rennes, 1845, in-8); — *Chrestomathie hébraïque raisonnée et comparée, renfermant la Création, le Meurtre d'Abel, le Déluge, la Tour de Babel*, avec des réflexions scientifiques pour la justification des livres sacrés (Paris, 1849, in-8); — *Controverse amicale entre un ministre protestant et un ministre catholique sur le culte de Marie* (1849, in-18); — *Dictionnaire idéo-étymologique hébreu et dictionnaire grec-hébreu* (1855, in 8); — *Racines grecques, ramenées aux langues orientales et occidentales, raisonnées et réduites à un petit nombre, apprises facilement et retenues pour toujours* (1856, in-12); — *Conciliation de la cosmogonie mosaïque avec les données des sciences naturelles* (1858, in-12).

— M. Jean-Pierre Charpentier, né à Saint-Priest (Eure-et-Loir), le 20 juin 1797, est mort à Chantilly en août 1878. Ancien élève du Lycée Louis-le-Grand, il y professa la rhétorique. Après avoir obtenu le titre d'agrégé de la Faculté de Paris, il suppléa Ch.-J.-V. Leclerc à la Sorbonne, dans la chaire d'éloquence latine (1833-1844). En 1843, il fut nommé inspecteur de l'académie de Paris; il a rempli ces fonctions pendant dix ans. Voici ses principaux ouvrages : *A laquelle des deux littératures, grecque ou latine, la littérature française est-elle le plus redevable* (1828, in-8), mémoire couronné par l'Institut; — *Études morales et historiques sur la littérature romaine* (1829, in-8); — *Essai sur l'histoire littéraire du moyen âge* (1833, in-8); — *Tableau historique de la littérature française aux quinzième et seizième siècles* (1835, in-8); — *Cahiers d'histoire littéraire ancienne et moderne* (1836-1838); — *Abrégé de l'histoire de la littérature grecque* (1837, in-12); — *Histoire de la renaissance des lettres en Europe au quinzième siècle* (1843, 2 vol. in-8); — *Tertullien et Apulée* (1839, in 8); — *Études sur les Pères de l'Église*, 2 vol. in-8, tome I, Église latine; tome II, Église grecque (1853); — *Les Écrivains latins de l'Empire* (1858, in-12); — *La Littérature française au quatorzième siècle* (1875, in-12).

— M. Dallet, prêtre des Missions étrangères, est mort récemment au Tong-King. Il était né à Langres, en 1829, et après avoir fait ses études au petit séminaire de cette ville, il était rentré au séminaire des Missions étrangères où il reçut les ordres sacrés en même temps que deux de ses amis, le P. Théophane Vénard et Mgr Theuzel, évêque d'Acanthe. Désigné pour le Tong-King, le P. Dallet, qui avait appris la profession de compositeur d'imprimerie dans la maison Didot, fonda à Bangalore une imprimerie pour la mission catholique de cette contrée, et publia *A controversist catechism or short answers to the objections of protestants against the true religion*, dont il donna, en 1864, une nouvelle édition considérablement augmentée, et dont a on imprimé une édition française. Il a publié également : 1° *Vie et correspondance de Théophane Vénard, prêtre de la société des missions étrangères, décapité pour la foi au Tong-King, le 2 février* 1861, avec portrait et fac-simile de son écriture (Poitiers, 1865, in-18); — 2° *Histoire de l'église de Corée, précédée d'une introduction sur l'histoire, les institutions, la langue, les mœurs et coutumes coréennes*, avec cartes et planches (1868, 2 vol. in-8); — 3° *Cantique pour l'anniversaire des martyrs* (*Missions étrangères*), musique de Ch. Gounod. Il a fait en o tre graver, en 1863, par M. Bertrand Lœuillet, des caractères *télégous et canaras*, des caractères *tamouls* qui se trouvent à l'imprimerie nationale. M. Dallet emporta aux Indes une police de ces deux types, et fit imprimer un dictionnaire tamoul et un dictionnaire canara. C'est également M. Dallet

qui a édité *Les sauvages Ba-Hnars (Cochinchine orientale) souvenirs d'un missionnaire*, par M. l'abbé O. Dourisboure (Paris, 1873, in-12).

Rentré en France, en raison de son état de santé, il adressa, le 30 décembre 1876, une lettre circulaire à *Messeigneurs les vicaires apostoliques et MM. les missionnaires de la Société des missions étrangères* (48 p., gr. in-8). Il se proposait d'écrire l'histoire des missions, et avait, en conséquence, dressé un questionnaire concernant les missions et missionnaires : 1° géographie, ethnographie, histoire, état actuel de la mission, constitutions, schismatiques et hérétiques; 2° les croyances, le culte, les pratiques, l'organisation, les juifs et mahométans; 3° l'*état social* : constitution, classes du peuple, propriété, famille, mœurs et coutumes, arts et métiers, beaux-arts, belles-lettres, sciences, commerce, voies de communication ; 4° enfin les *Institutions* : gouvernement, administration, justice, finances, armée. Un appendice concerne les légendes. On doit aussi à M. Dallet la traduction de l'anglais, commencée par M. l'abbé Godard, et achevée par lui, de l'ouvrage du Père Dalgairns sur *la Communion* (Paris, Bray). — J. Carnandet.

On annonce encore la mort de M. Jean-Marie Gutierrez, professeur et recteur de l'Université de la République Argentine, auteur de travaux sur les origines de l'art de l'imprimerie dans l'Amérique espagnole, de poèmes, de biographies des hommes de son pays ; — de M. Hart, membre de l'Université de Rio Janeiro, auteur de travaux géologiques et de mémoires sur les langues et les races de l'Amérique du Sud; — de sir Thomas Duffus-Hardy, garde adjoint des archives, à Londres ; — de M. O'Quin, ancien député, trésorier-payeur général des Hautes-Pyrénées, ancien rédacteur du *Mémorial des Pyrénées* ; — de M. Martin-Daussigny, directeur des musées de Lyon ; — de M. Degouve-Denuncques, journaliste, ancien préfet, mort à Compiègne, âgé de soixante-huit ans, le 5 mai ; — de M. Hermann, de Strasbourg, correspondant de l'Académie dans la section de médecine, ancien doyen de la faculté de Strasbourg ; — de M. Grouhel, directeur du *Journal du Morbihan*, mort le 1er août ; — de M. Octave Gastineau, ancien rédacteur au Corps législatif ; — de M. Maxime de Ferry, mort à Paris, le 14 juillet, collaborateur de la *Gazette de Nîmes*, dont il a été le correspondant à Rome ; — de M. Ch. Rokitanski, professeur d'anatomie pathologique à l'Université de Vienne ; — de M. Barthelémy Pocquet, rédacteur du *Journal de Rennes* ; — de M. Raoul-Henri Lelièvre, rédacteur de l'*Estafette*, mort à Bagnères-de-Luchon, à dix-neuf ans ; — de M. V. de Saint-Albin, mort à Paris, le 29 août, à soixante-douze ans, ancien directeur du *Journal des Haras*, de la *Patrie*, et propriétaire du *Sport*.

Institut. — *Académie française*. — L'Académie française vient d'être autorisée à accepter le legs de 40,000 francs laissé par M. Lelevain, pour être employé à la fondation d'un prix annuel de sagesse, de vertu et de probité.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 12 juillet, a décerné le premier prix Gobert à notre collaborateur, M. Auguste Longnon, pour sa *Géographie de la Gaule au onzième siècle* ; le second à M. Giry, pour son *Histoire municipale de Saint-Omer*.

Le prix annuel de numismatique, destiné au meilleur ouvrage de numismatique ancienne, a été décerné à M. Gustave Schlumberger.

Dans sa séance du 26 juillet, l'Académie a rendu son jugement dans le concours relatif à l'*Histoire du Sénat romain*. Elle a décidé qu'il n'y avait pas lieu de décerner le prix, mais seulement un encouragement de 1,500 fr. à M. Mispoulet.

La commission chargée de juger les ouvrages adressés au concours des antiquités nationales a réparti ainsi les récompenses :

Quatre médailles ont été décernées: 1° à M. Fagniez, pour ses *Études sur l'industrie et la classe industrielle à Paris aux treizième et quatorzième siècles*; 2° à M. Corroyer, pour sa *Description de l'abbaye du mont Saint-Michel;* 3° à M. Julien Havet, pour son ouvrage sur *les Cours royales des îles normandes* (1200-1677), et ses recherches relatives à la *Série chronologique des gardiens et seigneurs des îles normandes* (1198-1661); 4° à M. l'abbé Hanauer, pour ses *Études économiques sur l'Alsace ancienne et moderne.* — Six mentions honorables ont été, en outre, accordées à : M. Marius Sepet pour les *Prophètes du Christ* et *le Drame chrétien au moyen âge;* à M. Aurès, pour sa *Monographie des bornes militaires du département du Gard;* à M. Le Men, pour sa *Monographie de la cathédrale de Quimper*; à M. l'abbé Dacheux, pour *Un réformateur catholique à la fin du quinzième siècle, Geiler de Kaysersberg;* à M. Guibert, pour son *Histoire de la destruction de l'ordre de Grandmont;* à M. Luchaire, pour *les Origines linguistiques de l'Aquitaine.*

Académie des sciences. — Dans sa séance du 29 juillet, l'Académie a élu M. Azah Gray, correspondant, pour remplir la place vacante dans la section de botanique, par suite du décès de M. Braun, de Berlin, par 32 voix, contre 5 à M. Ch. Darwin, 2 à M. Henri, et 1 à M. Gœppert.

Dans sa séance du 5 août, l'Académie a élu M. Darwin correspondant pour remplir la place vacante dans la section de botanique, par suite du décès de M. Weddal, de Poitiers, par 26 voix, contre 4 à M. de Bari, 2 à M. Nœgeli, 1 à M. Herr, 1 à M. Gœppert, et 5 bulletins blancs.

L'Académie vient d'être autorisée à accepter le legs de 20,000 fr. que lui a fait le dernier des commandeurs, Da Gama Machado.

Académie des beaux-arts. — L'Académie des beaux-arts, dans sa séance du 20 juillet, a nommé correspondant M. Schohonder, architecte du roi à Stockholm.

Dans sa séance du 27, l'Académie des beaux-arts a élu correspondant libre sir Richard Wallace.

Académie des sciences morales et politiques. — L'Académie des sciences morales et politiques, dans sa séance du 27 juillet, a rendu son jugement dans le concours Morogue, relatif au paupérisme.

— L'Académie des sciences morales et politiques vient d'être autorisée à accepter le legs de M. Wolowski, pour la fondation d'un prix triennal de 3,000 fr., qui prendra le nom de prix Wolowski.

Collège de France. — Par décret du 3 août, M. Charles-Edmond Brown-Sequard a été nommé professeur titulaire de la chaire de médecine au Collège de France, en remplacement de M. Claude Bernard, décédé.

Faculté des lettres. — M. Raoul Baret, licencié de la faculté des lettres de Paris, a soutenu ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De jure apud Terentium.* — *Essai historique sur la prononciation du grec.*

M. L. Massebieau, maître de conférences à la faculté de théologie protestante de Paris, a soutenu le 17 juin ses thèses pour le doctorat ès lettres devant la faculté des lettres de Paris. Les sujets étaient : *De Ravisii Textoris comœdiis seu de comœdiis collegiorum in Gallia, præsertim ineunte sexto decimo seculo.* — *Les Colloques scolaires du seizième siècle et leurs auteurs.* (1470-1570).

Bureau des Longitudes.—M. d'Abbadie, membre de l'Institut, a été nommé,

par décret du 9 août, membre titulaire du Bureau des longitudes, dans la section de Géographie.

M. Armand-Hippolyte-Louis Fizeau, membre de l'Institut, a été nommé, par décret du 31 août, membre titulaire du Bureau des longitudes, dans la section d'Astronomie, en remplacement de M. Le Verrier, décédé.

École de Droit — Le 2 août, a eu lieu, à l'École de droit de Paris, sous la présidence de M. de Valroger, la distribution des prix pour le concours établi entre les docteurs et entre les licenciés. Le sujet, pour les docteurs, était de rechercher les actes de l'administration qui peuvent être attaqués par la voie contentieuse. Les lauréats ont été M. Paul-Louis Lucas, de Reims (médaille d'or), et M. Georges Jules-Antoine Piganiol, de Figeac (mention honorable).

Concours. — La Société des sciences, des arts et des lettres de Hainaut met au concours les questions suivantes :

Biographie d'un homme remarquable par ses talents ou par les services qu'il a rendus et appartenant au Hainaut. — Établir, au moyen de preuves, la chronologie des comtes de Hainaut. — Écrire l'histoire d'une des anciennes villes du Hainaut, excepté Soignies, Péruwelz, Saint-Ghislain, Enghien, Beaumont et Fontaine-l'Évêque. — Faire l'histoire de l'art typographique dans le Hainaut. Les mémoires doivent être adressés, avant le 31 décembre 1878, à M. le président de la Société, rue des Compagnons 11, à Mons.

La Société de géographie de Paris, dans sa séance du 29 juin, a décerné, une grande médaille d'or à l'illustre voyageur Henri Stanley, une seconde médaille à M. Vivien de Saint-Martin pour ses travaux géographiques; et le prix Logerot, donné pour la première fois, à M. le Dr J. Harmand, médecin de la marine pour ses voyages à travers le Cambodge et le Laos.

Le prix annuel de 25,000 fr., institué par le roi des Belges, vient d'être décerné pour le concours de 1878, à M. Alphonse Wauters, archiviste de la ville de Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique, pour son ouvrage sur *les Libertés communales, essai sur leur origine et leurs premiers développements en Belgique, dans le nord de la France et sur les bords du Rhin* (2 vol. in-8).

Congrès. — L'Association bretonne a tenu son congrès annuel à Auray, du 26 août au 1er septembre dernier. M. le sénateur Audren de Kerdrel a été élu président général du congrès et président de la section d'agriculture ; M. de la Borderie, président de la section d'archéologie. Les lectures et mémoires les plus remarqués ont été les suivants : 1° dans la section d'agriculture : *Étude d'économie rurale*, par M. Simon ; *Des engrais chimiques*, par M. Georges Ville ; *De l'ostréiculture*, par M. Gressy ; *De l'udométrie depuis les Égyptiens jusqu'à nos jours*, par M. de la Rochemacé ; *Des maladies contagieuses*, par M. Abadie ; *Des reboisements en Bretagne*, par M. de Quénétain, etc. — 2° dans la section d'archéologie : *Guidel et ses antiquités*, par M. l'abbé Euzenot ; *Une conspiration en Bretagne à la fin du quinzième siècle*, documents inédits par M. A. de la Borderie ; *La Hache celtique emmanchée, de Saint-Nazaire*, par M. René Kerviler ; *De l'usage des celtæ en pierre polie*, par MM. Lallemant, de la Villemarqué, Kerviler et Euzenot ; sur la *Chorégraphie bretonne*, par M. Du Laurens de la Barre ; *Origines de l'imprimerie en Bretagne*, par M. de la Borderie ; *Du patronage de Saint-Corneille sur les vaches et les bœufs*, par M. Lallemant ; *Légendes de la sainte Vierge chez les Bretons aux premiers siècles*, par M. de la Villemarqué ; *Quelle part peut-on*

attribuer aux Bretons dans la civilisation en France et dans la constitution de la nationalité française, par M. de Kerdrel.

Le vendredi 30 août, une excursion a eu lieu aux monuments mégalithiques de Carnac. On pense que la prochaine session se tiendra à Saint-Brieuc. — R. K.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 2 août, M. Paillard a communiqué un mémoire concernant ses recherches sur les négociations relatives au voyage de Charles-Quint en France (1539). — Dans la séance du 9, il a été communiqué une note de M. Dumont sur les fouilles exécutées à Délos par M. Homolle. M. Clermont-Ganneau a lu un mémoire sur l'interprétation des scènes figurées de la coupe découverte en 1876 sur l'emplacement de Préneste. — Dans les séances des 23 et 30 août, M. Victor Duruy a lu un chapitre inédit de son Histoire romaine sur l'Empire au milieu du troisième siècle.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 3 août, M. E. Caro a lu une notice sur Montesquieu, d'après l'histoire de Montesquieu que vient de publier M. Vian. — Dans la séance du 10 août, M. Caro a lu un travail de M. Guyau, professeur de philosophie, sur la doctrine morale d'Épicure. M. Charles Vergé a lu un mémoire de M. du Châtellier sur l'Église pendant la Révolution. — Dans les séances des 24 et 31 août, M. Guillaume Depping, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, a donné lecture d'un mémoire sur Barthélemy Herwart, contrôleur général des finances sous Louis XIV. — Dans la séance du 31 août, M. Giraud a commencé la lecture d'un mémoire, de M. J.-J. Thonissen, correspondant de l'Académie, sur le Droit de vengeance dans la législation mérovingienne.

Manuscrits de la bibliothèque de Salins. — La petite ville de Salins (Jura) possède une bibliothèque riche d'ouvrages manuscrits et imprimés sur la Franche-Comté. Le catalogue n'en est point encore rédigé, mais on y travaille. En attendant qu'il soit mis à la disposition des hommes d'étude, M. Bernard Prost donne un inventaire sommaire des manuscrits les plus intéressants. (*Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville de Salins.* Paris, Picard, 1878, in-8 de 35 p. extrait du *Cabinet historique.*) Il indique la provenance des manuscrits, donne une place spéciale à ceux qui concernent l'histoire de la Franche-Comté, et termine par une table des noms d'auteurs. Nous remarquons plusieurs manuscrits du treizième, du quatorzième et du quinzième siècles sur la théologie. Dans l'un d'eux, se trouvent intercalées plusieurs recettes dont l'une mérite d'être citée. « Pour faire venir les cheveulx en la teste, prenez miel crud et huille roset, et faictes oignement, puis en frotez la teste, et ses cheveulx lui reviendront. *Probatum est.* » — Des fragments de comptes en latin et en provençal du quatorzième siècle; — Un dictionnaire latin-français et des éléments de grammaire latine et française du treizième siècle; — Des recueils de recettes médicales; — Des recueils de lettres des dix-septième et dix-huitième siècles où l'on pourra peut-être trouver des pièces inédites; — et, sur la Franche-Comté, de nombreux documents sur le parlement de la Franche-Comté, recueils d'arrêts, de délibérations, sur les états de la province, des armoriaux, des nobiliaires, des copies de pièces introuvables et des mémoires du président Boquet de Combouzon, de dom Grappin, de dom Sornet, de dom Berthod, etc. M. Prost en inventorie 174.

Assemblées du diocèse de Castres. — Sous ce titre, M. Elie-A. Rossignol a

publié (Toulouse, Chauvin, 1878) un travail excellent et nouveau en grande partie, travail dont les principaux éléments ont été puisés dans les archives départementales du Tarn. On trouvera là les détails les plus précis sur le rôle joué, pendant plus de ceux cents ans, par les assemblées du diocèse de Castres, et sur l'histoire des guerres civiles et religieuses des seizième et dix-septième siècles, d'après les procès-verbaux de ces assemblées. Le livre de M. Rossignol sera utilement consulté, dans ses premières pages, par ceux qui s'occupent surtout d'économie politique, et, dans ses dernières pages, par ceux qui s'occupent surtout d'histoire provinciale. — T. DE L.

DISCOURS VÉRITABLE DU SIÈGE DE MONTBARD. — Nous annoncions ici tout récemment la réimpression, par les soins de M. Henri Chevreul, d'un opuscule rarissime. Le même bibliophile nous donne aujourd'hui une nouvelle édition (tirée à cent exemplaires, sur papier de Hollande, le 25 juillet 1878, par Darantière, à Dijon) d'un livret imprimé à Paris (chez Denis Binet), en 1590 et que l'on ne trouve presque dans aucune des plus riches collections : *Discours véritable du siège mis devant la ville de Montbard en Bourgongne par le sieur de Tavane associé des Reistres du Biarnois, avec la résistance et deffaicte des dicts Reistres, par les habitans de la dicte ville* (15 p., in-16). M. Chevreul nous apprend que, si cette publication a quelque succès, il la fera suivre d'une série de pièces intéressantes et rares sur la ligue en Bourgogne. Comme la réimpression du *Discours véritable du siège de Montbard* ne peut qu'être parfaitement accueillie, nous saluons d'avance avec joie la série de curieuses brochures qui nous est conditionnellement promise par le plus zélé de tous les bibliophiles bourguignons. — T. DE L.

LES LIVRES CARTONNÉS. — Un bibliographe du plus grand mérite, qui est un de nos plus actifs collaborateurs, a fait paraître, ces jours derniers, un recueil excessivement curieux dont voici le titre : *les Livres cartonnés, essais bibliographiques, par Philomneste Junior* (Bruxelles, Gay et Doucé, 1878, in-8, de 101 p.). On trouve des milliers de piquants renseignements dans ce recueil où sont mentionnés les ouvrages les plus variés : le *De incertitudine et vanitate scientiarum* d'Agrippa, à côté de l'*Historia de vitis romanorum pontificum* d'Anastase le Bibliothécaire; l'*Histoire généalogique* du P. Anselme, à côté de l'*Apologie des femmes;* les *Œuvres* de Bacon, à côté de celles de Bayle; le *Décameron* de Boccace, à côté du *Don Juan* de Lord Byron; la *Sagesse* de Charron, à côté du *Voyage en Grèce* de Choiseul-Gouffier; le *Choix des Mazarinades* de M. Moreau, à côté de la *Cymiade* de G. Colletet, etc. Ce n'est pas seulement dans le texte, c'est encore dans les notes que Philomneste Junior répand à pleines mains son inépuisable érudition, et je recommande aux friands lecteurs les notes sur la *Bibliothèque curieuse* de David Clément, sur le *Catalogue des livres* de M. Cigongne, sur le remarquable archéologue Edelestand du Méril, sur les éditions diverses du célèbre traité de Charron, sur le chevalier de Jant, sur le *Catalogue Leber*, etc. Le précieux petit volume est complété par un chapitre sur les *Livres à retranchements* (p. 84-98), et par des indications diverses, parvenues pendant l'impression, la plupart communiquées par un bibliographe dont la réputation est aussi étendue que méritée, M. le baron Jérôme Pichon. — T. DE L.

L'AUTEUR DU COMBAT SPIRITUEL. — Le *Combat spirituel* est un des livres de piété les plus répandus et les plus goûtés : on porte jusqu'à quatre cents le nombre des éditions qui en ont été faites. Souvent il a été publié sous le nom du P. Scupoli, de l'ordre des théatins.

Nous croyons voir ici une erreur, ou du moins une confusion. La *Lucha o combate espiritual del alma con sus afectos desordenados* (Lutte ou combat spiri-

tuel de l'âme avec ses affections désordonnées), qui est le titre primitif de l'ouvrage, a été écrit en espagnol par le savant et saint bénédictin espagnol du Monastère de Ofia dans la Vieille-Castille, le vénérable Père Juan de Castañiza, prédicateur du roi Philippe II, mort à Salamanque le 18 octobre 1599. L'illustre théatin italien, le P. Scupoli, la traduisit dans cette langue sans nom d'auteur, et, en vue du succès qu'elle obtint, il la publia encore, additionnée et augmentée, de sorte qu'il vint à former comme un nouveau livre qui, depuis lors, a été toujours intitulé *Combat spirituel*, dont on a fait, dont on continue à faire de nombreuses éditions dans toutes les langues, et auxquelles on ajoute d'ordinaire le traité du même auteur, la *Paix intérieure*. Voici d'où vient l'opinion, généralement reçue et soutenue, qui attribue cet ouvrage au P. Scupoli, opinion contre laquelle on peut citer et consulter la *Bibliotheca hispana* de M. Nicolas Antonio, Mabillon dans ses *Annales*, et Moréri dans son *Dictionnaire*. Le livre du père Castañiza, traduit en flamand par le R. P. jésuite Zoes, fut publié en l'année 1618, à Malines : il le fut aussi à Paris, mis en latin par Lorichius, en 1644. Dans cette même ville, le libraire Berthier en publia en 1675, la traduction française, pour laquelle il se servit d'une copie très-soigneusement prise sur le manuscrit original de Ona. On l'avait d'ailleurs publié en Espagne, sous le titre de *Perfeccion de la vida cristiana* (Perfection de la vie chrétienne), au lieu de *Lucha, Batalla* (on lui donne aussi ce nom) ou *Combat spirituel*.

Les citations que saint François de Sales fait de cet ouvrage, qu'il porta dans sa poche, dit on, plus de trente ans, se rapportent sans aucun doute à ce petit livre et non au livre augmenté par le P. Scupoli (qui, dans presque toutes les éditions espagnoles, est de deux volumes in-8). On peut remarquer la correspondance exacte dans les renvois qu'il y fait lorsqu'il conseille la lecture des chapitres XV, XVI et XVII, dans sa lettre LIV à l'abbesse du Puits-d'Orbe.

L'édition primitive n'ayant pas été réimprimée en Espagne depuis le dix-septième siècle, c'est ce qui a fait oublier l'auteur de ce livre; car, depuis lors, nous ne sachons qu'on ait fait aucune réimpression jusqu'à 1857. Cette année-là, on publia à Burgos une « nouvelle édition, considérablement corrigée et augmentée, avec la biographie de l'auteur, par C. R. R., docteur en théologie, » que nous croyons être le digne évêque d'Orense, Mgr Cesareo Rodrigo. La « Librairie religieuse » en fit une reproduction en 1865, dans un volume in-16 qui se vend à un prix minime.

Vers la moitié du siècle dernier, un *Rapport historique* sur l'origine du *Combat spirituel* a été publié sous le nom imaginaire de D. Jaime Elpidio (Cayetano de Thienne); mais nous n'avons pu le trouver, à notre grand regret, car il aurait pu nous fournir d'intéressants renseignements pour éclairer ce point de critique bibliographique.

Le vénérable bénédictin espagnol publia aussi la *Vie de saint Benoît*, qui est une traduction de celle de saint Grégoire le Grand, en y ajoutant celles de saint Maur et de saint Placide. Il publia aussi l'*Approbation et Règles de saint Benoît*, avec le catalogue des princes, docteurs et saints qui ont illustré l'ordre de Saint-Benoît. Toutes deux ont été imprimées à Salamanque, en 1523. Il écrivit enfin l'*Histoire de saint Romuald le Camaldule*, imprimée à Madrid, en 1597; la *Déclaration du Pater noster*, des sermons et d'autres ouvrages. — M. SILVAS, de Madrid.

— HENRI MARCHAND ET LE GLOBE TERRESTRE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LYON. — Sous ce titre, M. Aimé Vingtrinier publie une très-intéressante, mais trop courte biographie d'un illustre Lyonnais, dont la gloire était jusqu'ici restée trop longtemps dans l'ombre. Henri Marchand (né en 1674), en religion le

P. Grégoire, est l'auteur d'un magnifique globe terrestre où l'on a été tout étonné de voir retracées avec une remarquable exactitude, ces régions centrales de l'Afrique, ces mers intérieures de l'Asie, ces chaînes de montagnes, ces îles, ces lacs, que les Grant, les Baker, les Speke, les Livingstone, les Stanley croyaient sincèrement avoir découverts. Remercions M. Vingtrinier de s'être fait le promoteur d'une justice un peu tardive et d'avoir sauvé un nom illustre de l'oubli. Sa note est toute à la gloire de l'Église catholique. Car elle montre que les franciscains, les dominicains, les jésuites ont précédé nos savants modernes dans la voie du progrès. Notre société, si fière d'elle-même, peut pousser l'injustice jusqu'à méconnaître les vertus de ces saints religieux, mais il ne lui est pas permis d'être ingrate au point d'oublier que c'est d'eux qu'elle a reçu ce splendide héritage scientifique dont elle a su d'ailleurs si bien tirer profit. — E. DE LA D.

PLAQUETTES GONTAUDAISES. — Notre érudit et infatigable collaborateur, M. Tamizey de Larroque, vient de commencer une série nouvelle de publications, sous le titre de *Plaquettes gontaudaises*. Il y traite de particularités peu connues de notre histoire littéraire. Nous avons sous les yeux les nos 1 et 2.

Dans le no 1 (petit in-8 de 49 p.), il est question d'un poète presque ignoré aujourd'hui, Eustorg de Beaulieu, dont la vie ne fut pas plus édifiante que ne le sont ses poésies. Après avoir reproduit sa *vie* par Guillaume Colletet, le savant éditeur se livre à une foule de remarques philologiques et littéraires fort intéressantes, et donne, en appendice, un aperçu de deux des productions d'Eustorg de Beaulieu : les *Divers rapports* et la *Chrestienne resjouyssance*.

Dans le no 2 : *Quelques lettres inédites d'Isaac de La Peyrère à Bouilliau*, publiées avec une notice, des notes et un appendice (petit in-8 de 50 p.), M. Tamizey de Larroque étudie Isaac La Peyrère, écrivain paradoxal, né à Bordeaux en 1594, mort en 1678, qui, en 1655, fit paraître un gros volume latin : *Præadamitæ*, dans lequel il s'efforçait d'établir qu'il avait existé des hommes avant Adam. M. T. de L., a découvert trois lettres que cet excentrique personnage adressait à Ismael Bouilliau, savant distingué que les rédacteurs du *Moréri* de 1759 proclament « l'un des génies les plus universels de son temps, » mais qui est oublié aujourd'hui, faute d'une étude sérieuse dont il devrait être le sujet et qui manque encore; ces trois lettres sont accompagnées de notes fort érudites; elles épuisent ce que Guy Patin, Richard Simon, le *Menagiana*, et les écrits de l'époque renferment au sujet de La Peyrère qui, se plaisant toujours à traiter de questions singulières, mit au jour, en 1657, un livre intitulé : *Du rappel des Juifs*, volume qui fit moins de bruit que les *Præadamitæ*; quoique frappé d'une condamnation, il n'attira les regards de personne. Abordant des questions moins sujettes à controverse, La Peyrère profita d'un voyage en Scandinavie pour écrire une *Relation du Groenland*, 1644, et une *Relation de l'Islande* qui ne parut qu'en 1663; il accompagna le prince de Condé dans quelques-unes de ses campagnes, ce qui lui fournit l'occasion d'écrire un récit de la bataille de Lens; trois éditions se succédèrent rapidement; une seule porte le nom de l'auteur; la dédicace, adressée à la reine Christine, méritait l'honneur d'une reproduction; elle l'a obtenue.

Les *Plaquettes gontaudaises* sont tirées à cent exemplaires et publiées à Paris, chez H. Champion, et à Bordeaux, chez Ch. Lefebvre.

LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES A LONDRES. — Il est question de fonder à Londres tout un groupe de bibliothèques métropolitaines, du genre de celles

qu'on appellerait en France communales ou municipales, et qui font tout à fait défaut dans une ville aussi vaste et aussi peuplée que Londres.

Londres compte plus de trois millions d'habitants, et la principale bibliothèque, celle qui ressemble le plus à la bibliothèque nationale de Paris, le British Museum, n'admet les lecteurs qu'à l'âge de vingt et un ans ; en outre, elle ferme ses portes à quatre, cinq ou six heures du soir, suivant les saisons, et elle ne prête point ses livres au dehors. Les autres bibliothèques de Londres ne peuvent soutenir la comparaison avec cet établissement, connu dans le monde entier, et pour le développement duquel les Anglais font les plus grands sacrifices.

Il s'agirait donc de créer dans la métropole des bibliothèques plus à la portée de la masse de la population, et cela sous le bénéfice de la loi de 1850. Il est assez singulier que Londres n'ait pas tiré jusqu'à présent un meilleur parti de cette loi sur les bibliothèques publiques, dont les villes de province se sont emparées avec empressement, et qui a produit de merveilleux résultats.

Ce qui le prouve, c'est le succès des bibliothèques municipales, fondées depuis cette époque à Birmingham, à Leeds, à Liverpool, à Manchester, à Rochdale, à Westminster, et ailleurs. Les chiffres qui viennent d'être publiés par le comité pour l'organisation des bibliothèques de même genre à Londres sont vraiment remarquables.

A Leeds, par exemple, la bibliothèque municipale, fondée en 1871 seulement, contient déjà 72,177 volumes, et elle n'a pas moins de quatorze succursales en ville. Et pourtant, Leeds a treize fois moins d'habitants que la capitale. La circulation des volumes, dans cette bibliothèque municipale est de 449,965 par an. On peut observer les mêmes faits dans les bibliothèques municipales de Birmingham, de Liverpool, de Manchester et autres.

L'organisation de ces bibliothèques municipales anglaises est assez curieuse : il y a d'abord un établissement central composé de trois sections : 1° une collection fixe, dont les livres ne sont point prêtés en dehors ; 2° une bibliothèque de prêt, Lending department ; 3° une salle pour la lecture des publications périodiques et même des journaux.

L'établissement principal, situé autant que possible au centre de la ville, établit ensuite, dans les différents quartiers, au fur et à mesure des besoins, des succursales, organisées sur le même modèle, mais dont le but principal est de prêter des livres moraux, utiles et instructifs aux classes peu aisées.

Des statistiques, jointes au document publié par le comité dont nous avons parlé, prouvent combien les petits artisans et les ouvriers des deux sexes usent de la facilité qui leur est offerte. Il en sera sans doute de même à Londres, quand la ville présentera les mêmes avantages.

La Presse périodique dans la Grande-Bretagne. — Il paraît actuellement, dans la Grande-Bretagne, 1,855 journaux et 818 recueils périodiques. Ajoutez-y 56 recueils servant d'organes à des sociétés savantes et autres, et vous aurez le chiffre exact de la presse totale, dans la Grande-Bretagne, soit 2,759 feuilles.

Dans ce nombre, Londres figure pour un contingent de 486 *Newspapers* ou journaux, et 598 revues ou recueils périodiques, *Periodicals*.

Les feuilles de la catégorie des journaux s'occupent, pour la plupart, de matières politiques : 542 sont libérales, 331 conservatrices, 71 conservatrices-libérales ; 941 sont neutres.

Parmi les revues, 398 ne traitent que les questions religieuses.

Un fait qui ressort de cette statistique, c'est le nombre toujours croissant des journaux illustrés; on en compte présentement 287, dont 33 avec illustrations coloriées.

Les questions ouvrières sont traitées par 14 journaux, sans compter 104 feuilles qui sont les organes de sociétés de métiers. — (*Journal officiel.*)

— La librairie Ducher met en souscription le *Journal d'un bourgeois de Gisors*, relation historique concernant les événements accomplis à Paris et dans les environs, et notamment dans et entre les villes de Rouen, Amiens, Beauvais, Pontoise (1588-1617), publié pour la première fois, et en entier, d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par MM. H. Le Charpentier, archiviste-bibliothécaire de la Société historique de Pontoise, et Alfred Fitan, membre de la Société historique et archéologique du Vexin. — Cet ouvrage, précédé d'une introduction, d'une étude sur le manuscrit, accompagné de nombreuses notes et d'un index alphabétique, sera orné d'un magnifique portrait du duc de Longueville, gouverneur de Normandie et de Picardie, d'une carte géographique gravée, in-4, montée sur onglet, et de plusieurs fac-simile; il formera un beau volume in-8 raisin, imprimé en caractères elzéviriens, tiré sur papier vergé de choix, titre rouge et noir, du prix de 8 francs.

L'auteur du *Journal d'un bourgeois de Gisors*, contemporain, et très-souvent témoin oculaire des événements si variés et si dramatiques qu'il relate, nous a transmis les plus curieux détails sur l'intéressante période des guerres de la Ligue et sur l'état de nos provinces pendant cette fin si troublée du seizième siècle; son récit embrasse même le commencement du règne de Louis XIII. Le manuscrit de la Bibliothèque nationale, d'après lequel on a transcrit *en entier* cette chronique, ne comprend pas moins de 518 pages (259 feuillets); l'édition à laquelle MM. Le Charpentier et Fitan ont apporté leurs soins est encore augmentée de notices, de très-nombreuses notes, de commentaires historiques, d'un *index* contenant près de 700 noms de personnes et de lieux; elle comprend aussi des extraits de divers autres documents de l'époque, inédits ou non réimprimés.

— L'imprimerie Émilienne de Venise fait appel aux souscripteurs pour pouvoir éditer la table générale du grand *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, ouvrage du chevalier G. Caletan Moroni, travail considérable, véritable encyclopédie catholique, où les recherches n'étaient pas sans difficulté en l'absence d'une table analytique. Cette table comprendra six volumes de 512 pages, du même format que le *Dictionnaire*, qui paraîtront de quatre mois en quatre mois, au prix de 8 fr.40 pour l'Italie, et de 9 francs pour les autres pays de l'Europe. Le premier volume est publié.

— On annonce, à Assise, l'apparition du premier numéro d'une revue périodique pour le 26 de chaque mois : *Il settimo centenario della nascita di S. Francesco d'Assisi*, periodico publicato per cura del comitato promotore. Assisi, tipografia Sensi, à l'occasion du septième anniversaire du centenaire de la naissance de saint François d'Assise, qui aura lieu en 1882.

Ce premier numéro, de 24 pages, renferme, entre autres articles, la première *vie de saint François*, par Celano; *S. François et le Dante*; *Dopo Gesù Cristo e la Madonna, il santo piu caro a Dante fu S. Francesco*. Abonnement ordinaire, 4 francs, illustré 8 francs. Pour l'étranger, le port en sus.

— Le quatrième volume italien des discours de Pie IX a paru chez Paravia, à Rome, suivi d'un volume comme supplément.

— Don Bernardino Negroni a publié, à Bologne (tipografia dei compositori), un ouvrage en 6 volumes in-12, intitulé : *Storia passata, presente e futura*

della setta anticristiana ed antisociale, ora Massoneria, où il étudie le développement du « Mystère de l'iniquité » depuis le commencement jusqu'à la fin des temps, c'est-à-dire au règne de l'Antechrist.

— M. Ad. Delvigne, curé de Notre-Dame au Sablon, publie pour la Société des bibliophiles de Belgique une intéressante étude littéraire et bibliographique, ayant pour titre : *l'Oraison funèbre de quelques souverains des Pays-Bas au seizième siècle.* On y trouve l'analyse et les passages les plus remarquables des oraisons funèbres prononcées sur Ferdinand le Catholique, par Michel Davye; sur Marguerite d'Autriche, par Jean Fabri; sur Charles-Quint, Marie de Hongrie et la reine Marie d'Angleterre, par François Richardot; sur Philippe II, par Jean Boucher et Jacques Blasacus.

— L'Université de Tübingue a compté, pour le semestre courant d'été, 1,144 étudiants, chiffre qui n'avait jamais été atteint. Celle de Berne n'est pas aussi prospère. Elle a perdu un certain nombre d'étudiants. La plus grande diminution s'est fait sentir dans la partie féminine de l'Université, qui ne compte plus que seize représentantes, dont quinze pour la médecine et une pour la philosophie.

— *The Academy* annonce que la troisième partie du *Lapidarium Walliæ*, publié par le professeur Westwood pour la Société cambrienne d'archéologie, va paraître. Elle est consacrée aux pierres couvertes d'inscriptions et de sculptures du pays de Galles, antérieures à la période gothique. L'auteur y donne la description et le dessin d'une centaine de ces anciens monuments, dont un grand nombre présente des inscriptions bilingues tracées en caractères romains et celtiques.

— La seconde édition du savant ouvrage du regretté Ad. Pictet, *les Origines indo-européennes ou les Aryas primitifs*, vient de paraître. Elle avait été revue par l'auteur avant sa mort, et enrichie par lui d'une préface nouvelle et de nombreuses notes. Cette édition forme trois volumes.

— Par un décret en date du 29 juillet 1878, la S. Congrégation de l'*Index* a interdit la lecture des ouvrages suivants :

Jesualdus (P.) a Bronte Ord. Cappucinorum. *Consecrator christiani matrimonii in verum et proprium Sacramentum Novæ Legis.* Secunda editio. Catanæ, 1876. *Decr. S. Off. Fer. IV die* 17 *julii* 1878. *Auctor laudabiliter se subjecit et opus reprobavit.* — Lazzaretti (David). Opuscula omnia quocumque idiomate edita, *id est : Rescritti profetici, o il Risveglio dei popoli, preghiere, profezie, sentenze e discorsi morali e famigliari*, dedicati ai miei fratelli italiani. Arcidosso, 1870. *Decr. S. Off. Feria IV die* 24 *julii* 1878 ; — *Regole del Pio Instituto degli eremiti penitenzieri e penitenti.* Montetiascone, tip. del Seminario, 1871. *Eod. Decr.* — *Avvisi e predizioni di un incognito profeta.* Prato, 1871. *Eod. Decr.* — *Lettera diretta ai parrochi.* Arcidosso, tip. Gorgoni, 1873. *Eod. Decr.* — *Lettera anonima di profetici avvenimenti diretta a tutti i miei fratelli in Cristo.* Arcidosso, 1873. *Eod. Decr.* — *Lettere profetiche di San Francesco di Paola, relative al gran Monarca ed all' Ordine dei Santi Crociferi di Gesu Christo, lettere ai Romani e popoli d'Italia, avvisi alle Nazioni e Monarchi di Europa.* Napoli, 1873. *Eod. Decr.* — *Sogni e visioni.* Prato. *Eod. Decr.* — *Cristo duce e giudice. Completa redenzione degli uomini. La mia lotta con Dio, ossia libro de sette sigilli, descrizione e natura delle sette città eternali.* Bourg. tip. Villefranche. *Eod. Decr.* — *Le livre des fleurs célestes.* Lyon, Pitrat. *Eod. Decr.* — *Manifeste aux peuples et aux princes chrétiens, suivi d'opuscules inédits du même auteur, et de quelques documents justificatifs relatifs à son procès.* Lyon, Pitrat. *Eod. Decr.*

— L'*Athenæum* nous apprend que la Société paléographique de Londres

va faire paraître la troisième partie de la série orientale de fac-simile. Cette livraison contiendra une remarquable collection de textes en sanscrit, arabe, syriaque, hébreu et copte : trois planches pour le sanscrit; cinq pour l'arabe; une pour le syriaque; deux pour l'hébreu et une pour le copte. L'activité que la Société paléographique apporte à ses travaux, lui permet d'affirmer que les publications qu'elle a entreprises seront achevées dans cinq ans au plus.

— La Société génevoise des Bibliothèques populaires, issue elle-même de la Société génevoise d'utillité publique, a chargé un comité spécial de publier, à partir du 1er avril de cette année, un bulletin bibliographique mensuel, sous le titre de *la Lecture*. Ce bulletin est destiné à venir en aide aux directeurs de bibliothèques, aux pasteurs, aux instituteurs et aux parents dans le choix des livres qu'ils sont appelés à fournir à une classe nombreuse de lecteurs.

— L'ouvrage *la Vie et les vertus de saint Louis*, publié par M. de L'Espinasse, et faisant partie de la collection de Petits mémoires sur l'histoire de France publiée par la Société Bibliographique, a été adopté par la commission des Bibliothèques scolaires, dans sa séance du 27 juin.

— On sait de quel intérêt peuvent être pour la connaissance du passé les anciens inventaires. C'est un document de ce genre que M. A. Menno a publié, avec beaucoup de soin, en le faisant précéder d'une introduction détaillée et suivre d'un glossaire : *Arredi ed Anni* de Sinibaldo Fieschi (Gênes, imprimerie de l'Institut des Sourds-Muets, gr. in-8 de 68 pages). Grâce à ce document fort curieux, nous pouvons nous faire une idée de la richesse et du luxe qui régnaient chez les Génois du seizième siècle. Ces inventaires nous font connaître quels étaient les meubles, les effets, les armes de Sinibaldo Fieschi, et aussi les objets appartenant à sa femme.

— *Le Journal des beaux-arts et de la littérature de Bruxelles* propose une étude de littérature comparée, qui aurait le plus grand intérêt, à propos des oraisons funèbres qui ont été prononcées sur Pie IX dans le monde entier. Pour parfaire ce travail, il faudrait la réunion de plusieurs littérateurs, les uns résumant les panégyriques de l'Orient, les autres analysant ceux de l'Europe et des deux Amériques, et, sur l'un comme sur l'autre des deux hémisphères, on trouverait d'admirables sentiments et des pensées véritablement sublimes, émanant toujours d'un seul et unique sujet. Rarement l'histoire des littératures comparées aurait offert un plus curieux sujet de réflexions.

— Les traditions helvétiques ont trouvé un nouveau défenseur dans M. le colonel Charles-Léon Muller, d'Altalorf qui, à l'âge de plus de quatre-vingt-deux ans, vient de publier un mémoire intitulé : *Critique et preuves de l'authenticité d'un document de 1387 prouvant l'existence historique de Guillaume Tell conformément à la tradition* (50 p.). Ce document est une décision de la Langdesgemeinde.

— Voici un ouvrage nouveau à signaler sur l'histoire de la période révolutionnaire ; c'est *la Terreur dans la Manche, les habitants de la Manche devant le Tribunal révolutionnaire de Paris*, par E. Sarot.

— M. Sigismond Ropartz, savant distingué et laborieux, dont notre dernière livraison a enregistré la perte, se proposait de réunir, sous le titre de *Musa Britanno-Armoricana*, toutes les pièces de poésie (antiennes, répons, hymnes, légendes), composées pendant le moyen âge à la louange des saints de la Bretagne. Il devait accompagner une partie des textes latins d'une traduction en vers français de sa composition et même y

joindre la notation ancienne du chant au moins pour les principales. Nous espérons que ce projet, dont l'exécution reste inachevée, sera poursuivi par quelque savant breton.

— On annonce la publication d'un savant travail du R. P. J. Brucker, qui établit que les voyageurs anciens, depuis des siècles, connaissaient la source du Zaïre, du Zambèze et du Nil; il porte ce titre : *Découvreurs et Missionnaires dans l'Afrique centrale* (Lyon, Pitrat, in-8).

Publications nouvelles. — *Lettres de Mgr Czacki et le Thomisme, réponse à un récent opuscule, et les Constitutions de la Compagnie de Jésus et le Thomisme*, par R. P. Paul Bottalla (in-8, Oudin). — *Méditations sur le Pater Noster et l'Ave Maria*, par Adam Franz Lenniq, trad. de l'abbé Mabire (in-16, Caen Chénel). — *Demonstratio catholica sive tractatus de Ecclesia vera Christi et de romano pontifici*, auctore R. P. Raphaele Cercia, S. J. (2 vol. in-18, Lethielleux). — *Antico e Nuovo Testamento*, par Mgr de Nardis (in-18, Torino, P. Marietti). — *S. Aurelii Augustini Confessionum*, cum notis, R. P. H. Waugneruk, S. J (in-12, Torino P. Marietti). — *Meditationes brevissimæ*, del A. P. Michaele Cuvelhier (in-12, Torino, P. Marietti). — *Ave Maria*, d l Sac. Severino Ferreri (in-12, Torino P. Marietti). — *Ragionamenti sacri*, del P. Antonis da Torino (in-12, Torino, P. Marietti). — *Mélanges philosophiques*, par Dupont White (in-8, Guillaumin). — *Le Congrès en miniature*, par un diplomate (in-8, Ollendorff). — *L'Union des peuples* (in-8, Plon). — *Le Travail humain*, par Méliton-Martin (in-18, Guillaumin). — *Bastiat et le libre-échange*, par A. Bouchié de Belle (in-8, Guillaumin). — *Histoire des corporations françaises d'arts et métiers avec préface historique et conclusion pratique*, par J. P. Mazaroz (in-8, Germer-Baillière). — *Législation et Jurisprudence concernant les instituteurs communaux*, par Auzias (in-8, Oudin). — *L'Enfant né hors le mariage*, par E. Acollas (in-12, Marescq). — *Des Sociétés commerciales françaises et étrangères*, par R. Rousseau (2 vol. in-8, Marescq aîné). — *Traité de droit commercial maritime*, par A. Desjardins (t. Ier, in-8, Durand). — *Les Éditions illustrées de Racine*, par Pons (in-8, Quentin). — *Recueil de morceaux choisis en vieux français*, par Eugène Ritter (in-12, Genève, H. Georg). — *Une douzaine de sonnets*, par A. Weil (in-16, lib. des Bibliophiles). — *Fleurs aimées*, poésies, par Ernest Ameline (in-18, lib. des Bibliophiles). — *Las Mocedades del Cid* de D. Guillem de Castro (in-16, Bonn, Ed. Weber). — *Éloge de Buffon*, par N. Michaut (in-18, Hachette). — *Œuvres de Synésius*, par H. Druon (in-8, Hachette). — *Essai historique sur la cathédrale et le chapitre de Séez*, par H. Marais et H. Beaudouin (in-8, Alençon, Ch. Thomas). — *Les grands ports de commerce de la France*, par L. Simonin (in-18, Hachette). — *Histoire de l'instrumentation*, par H. Lavoix fils (in-8, Didot). — *Le Patriotisme en France*, par Ed. Goepp et G. Ducoudray (in-12, Hachette). — *Vie intime et édifiante de Pie IX le bien-aimé*, par le R. P. Huguet (in-8, Casterman). — *Saint Blaise, son histoire, son culte et son insigne relique dans la basilique du Sacré-Cœur de Paray-le-Monial*, par l'abbé L. Gauthey (in-12, Paray-le-Monial, V. Lamberot). — *Vie de saint Anthelme*, par l'abbé A. Marchal (in-8, Lecoffre). — *Philibert Simon, missionnaire en Mandchourie*, par l'abbé E. Briand (in-12, Oudin). — *Pascarel*, par Ouida (in-18, Hachette). — *L'Impôt du sang* de J. François d'Hozier, publié par M. Louis Paris. T. III, 1re partie (in 8, H. Champion). — *Histoire du protestantisme et de la Ligue en Bourgogne*, par M. Baudoin. Introduction (in-8, Vosgien et Thomes, Auxerre). — *Enfermé dans Paris. Journal du siège*, par M. Sheppard; trad. par M. C. B. (in-12, Dentu). Visenot.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Sur Madame de Flamyn. — Que pourra-t-on m'apprendre sur la dame de Flamyn dont il est question dans le document suivant, que je crois inédit, et que je tire d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale (F. F. 6618, f° 20)?

Lettre à la reine Catherine de Médicis.

« Madame, je receuz cejourd'hier à une heure de relevée voz lettres du XXVI de ce moys lesquelles receues à l'instant me transporté au lieu où estoient les coffres et bahutz de la feue dame de Flamyn, lesquelz ay veuz et visitez et en iceulx trouvé les lettres et memoires que je vous envoye avecq nostre proces verbal sur ce faict par ce present porteur greffier du Chastelet de Paris, et proceddant par nous à la recherche des pappiers, les Escossois serviteurs de la feue dame de Flamyn nous apporterent une lettre du Roy pour leur faire delivrance des biens delaissés par le trespas de la dicte dame, lesquelz nous importunent de quart d'heure en quart d'heure de ce fere, disans que ne voullons satisffere à ce qu'il a pleu au Roy me commander, ce que differeray toutesfois le plus qu'il me sera possible ainsi que par vos dictes lettres m'avès mandé et jusques à ce que sur ce aye sceu plus amplement vostre volonté.

« Madame, nous prierons le Seigneur Dieu qu'il vous donne en sa grace et paix heureuse et longue vie.

« A Paris, ce XXVII novembre 1561.

« Vostre tres humble et tres obéissant serviteur le lieutenant civil de la prevosté et vicomté de Paris.

« HUILLIER. »

On a rédigé pour ce document un sommaire ainsi conçu : « Lettre fort curieuse, écrite le 27 novembre 1561 par le lieutenant civil de la prévôté de Paris à la Reyne mère, touchant l'ouverture de la succession de la feue dame de Flamyn. Signé *Morvillier*. » Au sommet de la page, on a écrit *Zuillier*. Morvillier et Zuillier sont d'évidentes fautes de lecture que condamnent à la fois l'histoire et la paléographie. T. DE L.

Pouvoir temporel des Papes. — Quels sont les ouvrages imprimés et les recueils manuscrits qui ont traité des origines et des vicissitudes du pouvoir temporel des Papes d'après les documents originaux?

Quelles sont les histoires spéciales publiées sur ce sujet, en France et à l'étranger? V. DE ST-G.

Traduction de Tennyson. — Quels sont les ouvrages d'*Alfred Tennyson* qui ont été traduits en français? G. K.

Notre-Dame de la Guillotine. — M. Achille Chereau, docteur en médecine, nous apprend qu'en 1793, un libraire facétieux de la rue Saint-Jacques, choisit, pour attirer les chalands, cette magnifique enseigne :

A NOTRE-DAME DE LA GUILLOTINE

(*Guillotin et la Guillotine* Paris, 1870, in-8, p. 42). Cette facétie dispense de tout commentaire; elle donne une idée exacte de cette époque.

Je m'occupe de réunir les matériaux d'une histoire de la librairie parisienne, et je désirerais bien connaître, s'il était possible, le nom du libraire de la *rue Jacques* dont il s'agit. E. M.

Les Asturies. — Quels ouvrages consulter sur l'histoire, la géographie, le commerce et l'industrie, etc., des Asturies. G. S.

Antoine de Fénelon de Salignac. — Existait-il un lien de parenté entre J.-B. de Fénelon de Salignac, fondateur de l'œuvre des Petits-Savoyards, et Antoine de Fénelon de Salignac, chanoine, comte du chapitre de Brioude? Serait-il possible d'avoir quelques détails sur la vie de ce dernier personnage?
M. P.

La reine Edith, veuve d'Edouard le Confesseur. — Comment l'histoire explique-t-elle le séjour et la reine Edith, veuve d'Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre, à la Chaise-Dieu? Se fondant sur le témoignage d'Augustin Thierry (dans son *Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands*), mais dont les preuves sont battues en brèche par d'autres témoignages contemporains, tous les auteurs qui ont écrit sur cette abbaye auvergnate disent qu'elle y mourut en exil. Cependant, Guillaume le Conquérant dut traiter avec tous les égards la sœur de son injuste compétiteur, Harold, devenue la sainte compagne du roi, qui, en mourant, le désigna pour son successeur au trône d'Angleterre. G. B.

Lettres de Voltaire sur le chevalier d'Assas. — A-t-on connaissance de trois lettres de Voltaire ayant trait à l'acte héroïque de d'Assas dont le récit avait été fait inexactement dans le siècle de Louis XIV, ce qui valut à son auteur une lettre du chevalier de Lorry alors lieutenant-colonel des gardes-françaises? Comte DE L.

Heures de Metz, 1478. — Quelque bibliophile aurait-il rencontré un volume richement relié des Heures de Metz, 1478. Il a disparu de ma bibliothèque lors du passage des Prussiens, en 1870. Ce volume a dû être relié chez Engelman, et la date était au dos, chagrin vert avec cuivre. Comte DE L.

Culte de saint Verniel. — Existe-t-il des documents sur le culte de saint Verniel ou Verny, en Auvergne, en Bourgogne, à Auxerre?
Abbé B. Y.

Enfance de sainte Clotilde? — Quels sont les documents à consulter sur l'enfance de sainte Clotilde, épouse de Clovis, et sur son séjour à la cour de Gondebaud, en dehors de l'histoire de Dom Plancher? Abbé B. Y.

Sixte IV et les Pazzi. — Quels sont les documents à consulter sur les rapports du pape Sixte IV avec les Pazzi? X.

Collections sur la Révolution française. — Que sont devenues les importantes collections de journaux, pièces et documents (imprimés ou manuscrits) de Deschiens et de La Bédoyère, sur la Révolution française? Ces collections ont-elles été dispersées dans des ventes publiques, ou se trouvent-elles dans quelqu'une de nos Bibliothèques nationales? D. B.

Congrégation du Très-Saint-Sacrement. — Il existait, au siècle dernier, un ordre enseignant, connu sous le nom de Congrégation du Très-Saint-Sacrement, de Sacramentaires, qui dirigeaient un certain nombre de collèges, notamment ceux de Thiers et de Brioude en Auvergne, de Chabeuil en Dauphiné, etc.... Où pourrait-on trouver des renseignements sur cet ordre qui semble être une réforme de celui des Prêtres de la Doctrine. A. V.

Le Livre des Etats, empires et principautés du monde. — Un des lecteurs du *Polybiblion* pourrait-il donner des renseignements sur un ouvrage intitulé : *Le Livre des Etats, empires et principautés du monde?* Ce livre a été cité au siècle dernier, par l'abbé Travers, dans son *Histoire de la ville et comté de Nantes*, à propos d'un évêque de Nantes, nommé Salvius. X.

Ouvrages relatifs à l'île de Chypre. — Cette île, à peu près oubliée depuis longtemps, attire les regards de l'Europe entière depuis qu'elle a passé sous la domination de la Grande-Bretagne. Existe-t-il quelques ouvrages spéciaux la concernant ? Je connais déjà le

Voyage en Chypre (Paris, 1791, 2 vol. in-8; Neuwied, 1791, 2 vol. pet. in-8) traduit de l'italien, de l'abbé Mariti, et je possède le très-estimable travail de M. de Mas Latrie, *Histoire de l'île de Chypre sous la domination des musulmans*, 1854-62, 3 vol, in-8.

S. D.

Un ouvrage peu connu du théosophe Saint-Martin. — Louis-Claude de Saint-Martin, le *philosophe inconnu* (nom qu'il avait adopté), est l'auteur d'un livre presque ignoré, je crois, et que je n'ai jamais pu réussir à me procurer : le *Crocodile, ou la guerre du bien et du mal, arrivée sous le règne de Louis XV*, poème épiquo-magique en 102 chants. Œuvre posthume d'un amateur des choses cachées. *Paris, impr. du Cercle social*, an VII, 2 vol. in-8.

Ce titre bizarre a piqué ma curiosité; *cent deux chants !* C'est effrayant; mais il faut qu'ils n'aient chacun que 4 à 5 pages, puisque le volume ne dépasse pas 460 pages. Observons d'ailleurs que Saint-Martin étant mort au mois d'octobre 1803, les mots ouvrage posthume constituent une innocente supercherie.

Quelques informations sur le *Crocodile* seront reçues avec reconnaissance.

T. G.

RÉPONSES.

Mélusine (XX, 191). — Ce n'est pas dans l'histoire du paradis terrestre qu'il faut chercher la clef de la légende de *Mélusine*, qui est loin d'être unique en son genre. Ce fait et ceux analogues n'ont-ils aucun fondement? Il serait peut-être téméraire de l'affirmer. A mon avis, les *femmes changées en dragons* de l'antiquité et du moyen âge, comme aussi les *Faunes*, les *Syrènes*, les *Ægypans*, les *Sylvains*, etc., appartiennent à la catégorie des apparitions d'origine satanique spectres, revenants, fées, dames blanches, chasseurs noirs, etc.) ou encore à celle des métamorphoses ayant la même origine et qui forment une des branches des sciences occultes. — On peut consulter à ce sujet l'ouvrage de Bézouard : *Des rapports de l'homme avec le démon* (t. II, page 90 et t. Ier, page 157); celui de M. Gougenot des Mousseaux; *La magie au dix-neuvième siècle*; M. Albert de Rosie, *Traité des sciences occultes*, etc.

A ce propos, je me permettrai de faire observer que beaucoup d'écrivains, même sincèrement religieux, tournent en ridicule les faits de ce genre, quand ils se rencontrent sous leur plume; en quoi ils ont doublement tort; d'abord parce que, *en général*, ces faits sont réels, aussi réels que n'importe quels faits historiques; en second lieu, parce qu'ils ébranlent par là la croyance due aux faits surnaturels divins. En tournant en dérision les uns, ils enseignent à mépriser les autres. Je ne parle, bien entendu, que de ceux qui sont solidement étayés par des témoignages et des preuves irrécusables, — et il y en a beaucoup.

ERRATA. — La note sur le *Recueil de poésies françaises* qui se trouve à la p. 181, ayant été insérée par l'imprimerie sans les corrections d'auteur, contient quelques erreurs qui doivent être rectifiées : à la ligne 3, il faut lire *entreprise* et non *entrepris*; à la ligne 13, il s'agit du *poète Dadonville* et non du *docteur Adonville*; à la ligne 35, on a imprimé *émumérerons* pour *énumérerons!* — Page 79, ligne 40, *Parini*, au lieu de *Marini*.

Le Gérant : L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules Moureau.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE-UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Le Journal d'une femme, par M. OCTAVE FEUILLET, de l'Académie française. Paris, Calmann-Lévy, 1878. in-18 j. de 343 p. 3 fr. — *Un scandale en province; un Mari*, par PIERRE L'ESTOILE. Paris, Calmann-Lévy, 1878, in-18 j. de 368 p. 3 fr. 50. — *Ariadne*, par HENRY GRÉVILLE. Paris, E. Plon, 1878, in-18 j. de 315 p. 3 fr. 50. — *La Bague d'opale*, par EDOUARD DIDIER. Paris, Calmann-Lévy, 1878, in-18 j. de 302 p. 3 fr. 50. — *Les deux berceaux*, par EMILE RICHEBOURG. Paris, Dentu, 1878, 2 vol. in-18 j. de 382 p. 6 fr. — *Les deux amies*, par XAVIER DE MONTÉPIN. Paris, E. Dentu, 1878, in-18 j. de 310 p. 8 fr. — *Jean Canada*, par RAOUL DE NAVERY. Paris, Ch. Blériot, 1878, in-12 de 328 p. 3 fr. — *Le Juif Éphraïm*, par RAOUL DE NAVERY. Paris, Ch. Blériot, 1878, in-12 de 338 p. 3 fr. — *Le double louis d'or*, par AUGUSTE DE BARTHÉLEMY. Paris, librairie Fénelon, 1878, in-18 de 262 p. 2 fr. 50. — *Jules Darbelle*, par J. D'ARSAC. Paris et Tournai, veuve Casterman, 1878, in-12 de 246 p. 2 fr. — *La Pupille d'Hilarion*, par Mlle MARIE MARÉCHAL. Paris, Ch. Blériot, 1878, in-12 de 302 p. 3 fr. — *Histoire d'une corbeille de noces*, par ETIENNE MARCEL. Paris, Didier, 1878, in-12 de 318 p. 3 fr. — *Le Chemin de Damas*, par le général AMBERT. Paris, V. Palmé, 1878, in-12 de 457 p. 4 fr. — *Les Contes d'Auteuil; les Lis rouges*, par CHARLES DUBOIS. Paris-Auteuil, librairie de la *France illustrée*, 2 vol. in-12 de 181 et 195 p. 2 fr.

Le *Journal d'une femme* n'ajoutera rien à la gloire littéraire de M. Octave Feuillet. L'action de ce roman n'égale pas, en effet, l'intérêt du *Roman d'un jeune homme pauvre*, et *Julia de Trécœur* lui est supérieur par le style. Il n'en vaudra pas moins à celui qu'on a ridiculement surnommé le « Musset des familles » les sympathies des femmes du monde, qui aiment, dans les œuvres d'imagination, la réserve et l'élégance, la distinction et l'honnêteté, le décorum et le savoir-vivre. M. Octave Feuillet met en scène les passions multiples qui tourmentent le cœur humain. Mais, en-dehors de deux ou trois expressions assez risquées, nous devons reconnaître que jamais l'auteur de *Monsieur de Camors* n'avait peint les passions d'une plume plus sobre et plus décente. Par exemple, nous ne jurerions pas que la peinture y gagne en force et en vérité; mais là n'est pas la question. La question est celle-ci : étant donnée une jeune fille très-romanesque et très-passionnée, en faire une femme qui ne manque jamais à son devoir, et dont la vie soit une perpétuelle série de sacrifices. Charlotte d'Erra résoud ce difficile problème. Elle aime « passionnément » le commandant d'Éblis, et elle sacrifie son amour à l'amitié, favorisant, autant qu'il est en son pouvoir, le mariage du commandant avec Cécile de Stèle. Parmi les soupirants qui font la cour à Charlotte, se trouve un tronçon d'homme, un mutilé, Roger de Louvercy, à qui, dans la dernière guerre, un obus a enlevé la jambe droite et cassé le bras gauche :

c'est Roger que Charlotte épouse, se constituant volontairement et « passionnément » sa sœur de charité, son ange gardien. L'influence salutaire de ce dévouement ramène à Dieu Roger de Louvercy. Le pauvre mutilé meurt avec regret, mais sans désespoir. Charlotte est libre; le prince Vivane lui adresse ses hommages, hommages de libertin et d'hypocrite; il est repoussé dans ses avances, sur un tel ton, qu'il n'a plus envie de recommencer le jeu; Charlotte préfère le veuvage à un mariage de ce genre, quelque brillante que fût la fortune du prince. Cependant l'union du commandant d'Éblis avec Cécile de Stèle n'est pas heureuse; le commandant aime le travail, le foyer, la famille; Cécile n'a du goût que pour les bals, les fêtes, les distractions, les dissipations : dans une heure d'affolement, ce cœur dévoyé devient infidèle, et, comme Cécile n'a jamais eu la notion vraie du devoir, elle va ensevelir sa honte et son remords en s'enterrant elle-même toute vivante dans la neige. Le commandant d'Éblis est libre, lui aussi. Cette fois, Charlotte pourrait parler. — Un mot, et elle serait la femme du commandant, et ce serait pour elle le bonheur. Mais les péripéties du roman mettent Charlotte dans cette cruelle nécessité qu'en déclarant son amour, il faudrait dévoiler au commandant la cause du suicide de Cécile. L'infamie pour la mémoire de la morte! Jamais! Charlotte préfère se taire et souffrir. Le commandant d'Éblis part pour la Russie en qualité d'attaché d'ambassade. Que reste-t-il à la « romanesque et passionnée » Charlotte? Il lui reste une compensation inappréciable. Dieu lui a donné, de son mariage avec Roger de Louvercy, une charmante petite fille, qui sera (car une mère qui a de tels principes ne peut que les inculquer à ses enfants) la joie de sa maturité et l'orgueil et l'honneur de sa vieillesse. Il y a beaucoup de femmes dans le roman de M. Octave Feuillet. A vrai dire, comme type, un seul caractère est réellement accusé, celui de Charlotte : les autres défilent, vagues et faiblement dessinés, mais néanmoins fort sympathiques. Du côté des hommes : mêmes défauts et mêmes qualités. Le *Journal d'une femme* serait, paraît-il, une autobiographie, et nous n'aurions en M. Octave Feuillet qu'un éditeur. Il le déclare du moins dans une préface de quelques lignes. Mais il ne faudrait pas prendre ceci trop au pied de la lettre. Coquetterie d'artiste! voilà tout. Qu'importe d'ailleurs, si l'œuvre est intéressante, et elle l'est! Nous ne reprocherons à l'auteur que deux choses : avoir poétisé le suicide et avoir méconnu le dévouement de la religieuse qui se consacre à l'instruction des enfants. M. Octave Feuillet, à propos du mariage de Roger de Louvrecy avec Charlotte d'Erra, met dans la bouche de la jeune fiancée ces regrettables paroles : « Dévouement pour dévouement, celui dont l'occasion se présente à moi n'a-t-il pas un caractère *plus élevé, plus pieux, plus attachant, moins égoïste* enfin que le simple

renoncement au monde et l'abnégation *un peu banale* de l'institutrice ? » Nullement, mademoiselle : votre dévouement est admirable, sublime, surhumain, tout ce que vous voudrez; mais il n'est ni plus élevé, ni plus pieux, ni moins égoïste, ni plus attachant que le dévouement de l'institutrice. Ce sont deux dévouements d'un genre différent, et vous avez tort de les mettre en parallèle et de déprécier celui que vous n'êtes pas dans les conditions de pratiquer. Par exemple, nous sommes tout à fait d'accord avec M. Octave Feuillet quand il blâme les esprits étroits qui opposent sans cesse la passion au devoir, comme si l'un était nécessairement le contraire de l'autre. On peut très-bien mettre de la passion dans le devoir — qui alors devient l'héroïsme. Certes, la génération présente ne périt pas par l'enthousiasme; elle périt par la platitude. Aussi n'en voulons-nous pas trop à la grand'mère de Charlotte de ce conseil : « Mesdames et mesdemoiselles, tâchez d'avoir un grain de poésie dans la tête; vous en serez plus facilement honnêtes et plus sûrement heureuses. Le sentiment poétique, au foyer d'une femme, c'est la musique et l'encens dans une église, c'est le charme dans le bien. » En résumé, M. Octave Feuillet tend à se séparer de plus en plus de l'école malsaine à laquelle, dans ces dernières années, il avait malheureusement donné quelques gages.

— Voici un nom nouveau, Pierre l'Estoile, qui pourrait bien, sous peu de temps, devenir un nom célèbre. Nous dévoilerons plus loin le secret de ce pseudonyme. Disons, en attendant, que le début de Pierre l'Estoile est d'un maître. Pierre l'Estoile procède à la fois de Balzac et de Mérimée : il procède de Mérimée par le style vigoureux et sobre; de Balzac par l'esprit d'analyse et l'observation pénétrante. *Un scandale en province* et *Un mari* sont deux romans psychologiques. Le thème du premier de ces romans est vieux, usé, rebattu. Il s'agit d'une histoire d'adultère, l'éternelle histoire du mari trompé et de la femme coupable. Mais les détails sont nouveaux, les scènes sont vivantes, les types sont vrais, — et le dénoûment est aussi imprévu que terrible. Le mari trompé, le vieux et brave général Labassère, a fait la folie, en prenant sa retraite, d'épouser la trop jeune et très-frivole Régine de Reigny. Il arriva ce qui arrive souvent quand des principes sérieux de religion font défaut : le beau capitaine Guy de Mauzac, fils adoptif et commensal du confiant général, induisit en tentation la comtesse Régine, et la comtesse Régine eut l'impardonnable faiblesse d'écouter Guy de Mauzac. Vous le voyez, outre que l'histoire en elle-même n'a aucune des qualités requises pour figurer dans la *Morale en action*, c'est, comme invention et comme sujet, peu intéressant. Où donc est l'intérêt? Il est dans les intrigues véritablement infernales qui s'agitent entre des méchants, des envieux, des

orgueilleux, des imbéciles et des grotesques, pour éclairer, non par sympathie pour lui, mais pour des motifs inavouables, le général Labassère, sur l'infidélité de sa femme. Ici, dans la peinture des caractères et des personnages, dans les vils mobiles qui les poussent, dans leurs combinaisons méphistophéliques, le talent de Pierre l'Estoile s'affirme. Il pose franchement ses types : Laruelle le percepteur, c'est la platitude haineuse ; les dames Robin et Desrivières incarnent l'envie vulgaire, à l'œil fauve et louche; dans Herminie de Labassère, nous avons l'orgueil de famille poussé jusqu'à la sottise, et dans les vieilles filles qui fréquentent la sœur du général, l'esprit de commérage à la plus haute puissance ; quant aux deux *gommeux* de Péronne, Fauconpret et Bruneau, ce sont deux imbéciles. Mais tout ce monde-là forme un tout et a un lien commun, ce qu'on pourrait appeler la franc-maçonnerie de la lâcheté, de la jalousie et de la haine. Le résultat de ces multiples passions est celui-ci : le général meurt de la faute de sa femme; Guy de Mauzac, ne pouvant survivre à la honte d'avoir trompé la confiance de son père adoptif, se suicide, et la comtesse Régine se condamne à expier, toute sa vie durant, dans un couvent de règle austère, son ingratitude et son coupable amour. Dénoûment cruel! Mais peut-être était-il nécessaire à la moralité de l'œuvre, — quoique, à notre avis et au point de vue chrétien, le suicide soit toujours blâmable et ne puisse jamais être une expiation. Aussi, préférons-nous *Un mari*. Nous trouvons cette seconde production plus morale, au fond, sinon dans les détails, que la première. Qu'on en juge : M. Rabutel, un médecin qui jouit à Amiens d'une belle clientèle et qui est tout à sa profession, s'aperçoit, un jour, de certains changements dans le caractère et les habitudes de sa femme. Hélène Rabutel n'est pas une personne vicieuse; elle a d'excellentes qualités; mais elle est fille d'Eve; elle se sent entraînée vers le mal par la curiosité, par le vague de l'âme, par l'inquiétude de l'esprit (ici encore, absence de ces sentiments religieux que, chez la femme surtout, rien ne remplace). Dès lors, il n'est pas de prévenance, d'indulgence et de bonté que le docteur Rabutel n'emploie pour retenir dans le devoir son inconséquente moitié. Néanmoins, Hélène Rabutel glisse peu à peu sur la pente de la chute morale, aussi rapide que celle du radicalisme, et elle tomberait infailliblement dans le précipice si, par un trait de courage, de bon sens et d'esprit qui est en même temps un trait de génie, son honnête homme de mari ne la sauvait une dernière fois et ne lui rendait enfin pour toujours, avec le calme d'une conscience tranquille, l'amour pur et sincère du ménage. Mais, avant de rentrer dans le droit chemin, Dieu du ciel! que de heurts, que de secousses, que d'hésitations, que de luttes, que de fluctuations, que de volontés contraires dans cette imagination éner-

vée! Ces fluctuations, ces ballottements et ces angoisses sont décrits par Pierre l'Estoile d'une main sûre et d'une plume habile. Les scènes d'*Un mari* et d'*Un scandale* nous initient d'ailleurs, complétement et à fond, aux mœurs d'une certaine bourgeoisie de province. Ce n'est point la province rurale, primitive, presque sauvage; c'est une province spéciale, tenant le milieu entre le hameau et la capitale, province moitié civile, moitié militaire, que l'on retrouve dans tous les chefs-lieux d'arrondissement pourvus d'une garnison. Pierre l'Estoile met en présence des officiers et des bourgeois. Sauf le docteur Rabutol, qui est un maître homme, ses bourgeois sont généralement vulgaires; ses officiers, au contraire, sauf Gontran de Villenoy qui est un fat, ont les plus aimables qualités. Évidemment, Pierre l'Estoile a un faible pour les officiers. Nous ne lui en faisons pas un crime. Maintenant, qui est Pierre l'Estoile? Notre ami Dancourt, dans un de ses spirituels et substantiels *Courriers parisiens* de la *Gazette de France*, va nous le dire. Sous Pierre l'Estoile se cachent deux jeunes écrivains du meilleur monde, poussés vers la carrière des lettres par une vocation irrésistible. Le fait est qu'*Un scandale en province* et *Un mari* se distinguent par ces traits saillants : une connaissance vraie des usages de la vie aristocratique, un langage de bonne compagnie. Les romanciers en collaboration ne rejettent pas les situations scabreuses; mais il est juste de dire qu'ils n'imitent en rien les Goncourt : ils traitent ces situations avec honnêteté, tact et réserve. Il est néanmoins essentiel d'ajouter que Pierre l'Estoile n'écrit pas pour les jeunes filles.

— Mme Henry Gréville continue la série de ses romans russes. On dit qu'en France tout passe, tout casse, tout lasse. Dans l'espèce, le proverbe est en défaut. L'étude des mœurs de la société slave est encore chez nous un élément de succès et forme même une branche relativement importante de notre littérature. Cette fois, Mme Henry Gréville consacre la majeure partie de son nouveau roman à la peinture des instituts dans lesquels on élève les jeunes filles riches de Saint-Pétersbourg. Une orpheline pauvre, Ariadne, grâce à de puissantes protections, est recueillie dans un de ces instituts. Ariadne a reçu du ciel l' « influence secrète » dont parle notre classique Boileau. Elle est poète, elle est musicienne, elle est artiste. Elle chante malgré elle comme le rossignol, parce qu'il est dans sa nature de chanter. Expulsée de l'institut pour une faute qu'elle n'avait point commise, Ariadne embrasse la carrière théâtrale. Elle obtient dans le *Prophète* un triomphe inespéré. Les dilettantes saluent en elle une nouvelle étoile — quand Ariadne disparaît tout à coup. C'est une étoile filante. Qu'est-elle devenue? On ne l'apprend que par les journaux français : Ariadne, par désespoir d'amour, s'est noyée sur la plage d'Etrétat. La

critique superficielle a fait les plus grands éloges de la dernière production de Mme Henry Gréville. On nous permettra de ne pas partager de tels engouements. Ce froufrou, ce remuement, ce papillotage de pensionnaires recevant dans l'intérieur d'un institut russe de petits jeunes gens qui viennent avec elles manger des confitures et nouer des intrigues dont l'enfantillage ne détruit pas le danger; ce romantisme faux qui consiste à vouloir nous intéresser à une cantatrice assez mijaurée pour sacrifier l'art à des prétentions irréalisables; ces berquinades sentimentales enfin qui enferment l'esprit dans les boudoirs capitonnés de la vie factice et dans les serres chaudes des vagues rêveries, tout cela a quelque chose d'énervant, d'agaçant et de malsain. Comme caractères réellement observés, il n'y a guère à noter que ceux de la Grubinof (une sous-maîtresse), du brave professeur Morini et de la supérieure de l'institut. Mais que nous sommes loin de l'*Expiation de Saveli!* C'était là véritablement une œuvre, originale, colorée, bien rendue, la seule peut-être qui restera des innombrables productions de Mme Henry Gréville.

— Naguère, avec la *Rose d'Antibes*, M. Édouard Didier nous prouvait qu'il excelle dans l'analyse et l'observation du cœur humain. A ces qualités, il unit dans la *Bague d'opale* un intérêt dramatique des plus saisissants. Pour un motif des plus futiles, Charles Lecomte, jeune ingénieur français, se bat en duel avec Wilkie Robertson, le plus excentrique indigène de l'excentrique Angleterre. Ce duel fait de Lecomte et de Robertson deux amis inséparables. Ils ne se quittent plus et partent ensemble pour la Louisiane où l'ingénieur français est appelé par un planteur irlandais, possesseur de riches minières. Mac Dowel, tel est son nom. C'est encore un excentrique des mieux réussis, et les trois font plus que la paire. Mac Dowel s'est mis dans la tête de donner sa fille Nancy en mariage à l'ingénieur Lecomte — non parce qu'il est ingénieur, mais parce que le bonhomme croit voir dans Lecomte un descendant des Rohan ou des Montmorency. Il ne se trompe pas autant que l'on pourrait le croire. Tant il y a que mademoiselle Nancy se prend de belle amitié pour le prince charmant déguisé et lui donne, en guise de souvenir, une bague d'opale d'un grand prix qu'un joaillier de New York dit être l'Iris des anciens Hellènes. Hélas! la bague d'opale s'égare et mille obstacles surgissent pour empêcher le mariage. Nous ne suivrons pas M. Édouard Didier dans le dédale de péripéties, d'événements et d'aventures où il promène ses héros. Qu'il nous suffise de dire que tous — même la bague — se retrouvent au bon moment, que Charles Lecomte qui a pris part à la guerre de la sécession réapparaît avec les épaulettes de général de division, et que Nancy devient madame la générale comtesse de Renneville. Il y a, dans la *Bague*

d'opale, des descriptions fort pittoresques des pittoresques contrées de la Louisiane.

— M. Édouard Didier suit les traditions de Fenimore Cooper; M. Émile Richebourg, lui, s'inspire d'Eugène Suë, non certes de l'Eugène Suë libre penseur et socialiste, mais du peintre à l'eau-forte de la « pègre parisienne. » Les *Deux Berceaux* nous transportent dans un monde, où les « chourineurs » et les « escarpes » font la loi. Il y a là un certain Ramoneau qui, pour le cynisme du vice et le sang-froid, est bien le frère cadet du fameux Maître d'École des *Mystères de Paris*. Mais il n'y a pas que des criminels et des bandits dans le roman de M. Émile Richebourg; il s'y trouve aussi de bien braves gens : le comte et la comtesse de Lucerolle, Louise Verdier, l'ouvrier Pierre Ricard, la famille Blanchard. En deux mots, le sujet est celui-ci : Louise Verdier, une honnête Lorraine, de la patrie de Jeanne d'Arc, a épousé un mauvais ouvrier, brutal, ivrogne et libertin. Abandonnée par Ricard (c'est le nom de son mari), Louise Verdier, un enfant sur les bras, se retire dans son village. Là, par l'intervention du docteur Gervais, elle trouve à nourrir le fils du comte et de la comtesse de Lucerolle. Entre deux berceaux, l'épouse délaissée bénit encore la Providence. Mais voilà qu'un soir Ricard, ivre, arrive de Paris, s'introduit furtivement dans la chaumière de Louise, et, entendant pleurer un enfant, s'en empare, croyant emporter son fils. Il s'était trompé de berceau et avait ravi Léon de Lucerolle. Réveillée par le bruit de l'effraction, Louise s'aperçoit (trop tard) du rapt et de la méprise. Qu'avait-elle à faire? Tout déclarer à la comtesse de Lucerolle. La pauvre femme n'en eut pas le courage. Il en résulta que le fils de l'ouvrier Ricard fut élevé comme le fils du comte de Lucerolle et que le vrai Léon de Lucerolle devint serrurier sous le nom de Pierre Ricard. Or, et nous félicitons à ce propos M. Richebourg de n'avoir pas méconnu cette grande loi de l'hérédité qui — généralement parlant, car il y a des exceptions — se rattache au dogme de la chute originelle, le faux Léon de Lucerolle a absolument tous les vices de son triste père, le crapuleux Ricard. Il est débauché, il est grossier, il est insolent, il a tous les mauvais instincts — et l'éducation soignée qu'on lui donne sert tout simplement de dorure à ses ignobles penchants. Le faux Pierre Ricard, le vrai Lucerolle, au contraire, enfant perdu, laissé sur la voie publique par celui qu'il croit être son père, élevé par d'humbles concierges, est un ouvrier comme il en faudrait beaucoup ; il a des goûts distingués; il aime à la fois le travail manuel et le travail intellectuel ; il a la passion du bien; il ne va jamais au cabaret ; il consacre la moitié de ses épargnes au soulagement de ses camarades dans le besoin ou dans la misère ; on le cite dans l'atelier comme le travailleur modèle, si bien que les ou-

vriers fainéants, ceux qui font du socialisme au lieu de faire des serrures, ceux qu'un des leurs a si pittoresquement appelés « les Sublimes, » se liguent contre Pierre, le calomnient, l'insultent et trempent dans le plus odieux complot contre sa personne. Le chef de ce complot n'est autre que le faux Léon de Lucerolle. Bourrelée de remords et s'apercevant que l'inconduite de son fils abrège la vie du comte et de la comtesse de Lucerolle, ses bienfaiteurs, Louise Verdier n'y tient plus : elle dévoile à ce jeune sacripant le mystère de sa naissance, la substitution qui s'est opérée en sa faveur, le nom maudit de l'auteur de ses jours, et l'existence du véritable héritier d'un titre dont il n'est lui, l'enfant substitué, que l'usurpateur. A cette révélation, le faux Léon de Lucerolle forme un projet : celui de faire disparaître l'ouvrier Pierre Ricard. Pour ce, il s'affilie à des bandits de la pire espèce dont le chef, Ramoneau, n'est autre que son vrai père. Les méfaits de Ricard père l'ont mené au bagne, et, à l'expiration de sa peine, il s'est payé tout naturellement le luxe d'un pseudonyme. Un guet-apens s'organise donc contre le jeune ouvrier Pierre Ricard, et il est exécuté avec une infernale habileté. Mais Louise Verdier, à qui ses remords ont rendu le sentiment du devoir, veille. Elle sauve à la fois Pierre Ricard de l'assassinat et de l'échafaud ; elle fait plus : elle dévoile à la justice les crimes odieux de Ramoneau, qui couronne sa vie d'horreurs par le meurtre de son propre fils, le faux Léon de Lucerolle. Le vrai Lucerolle, l'ouvrier Pierre Ricard, est amené par Louise Verdier elle-même en présence de son père et de sa mère. L'ancienne nourrice raconte alors en détail la scène de la substitution. Tout s'explique, et une grande iniquité se répare. C'est un peu compliqué, mais c'est très-émouvant et très-pathétique. On nous dit que le roman de M. Richebourg a paru en feuilleton dans un journal républicain : c'est possible. Dans tous les cas, sauf quelques détails de mœurs trop libres, on ne trouve, dans les *Deux Berceaux*, pas la moindre déclamation contre les riches, pas la moindre tirade contre les prêtres et pas la moindre flatterie à l'adresse des « nouvelles couches. » Le plus beau rôle est, sans doute, donné à un ouvrier, Pierre Ricard ; mais cet ouvrier a du sang aristocratique dans les veines ; il est issu d'une des plus anciennes et des plus respectables familles de l'est de la France. Il apporte logiquement dans sa modeste condition les qualités natives de sa race — et le roman de M. Richebourg donne raison au vieux proverbe : « Bon sang ne peut mentir. » Évidemment, le directeur du journal républicain qui a accueilli cette œuvre a été victime d'une singulière distraction.

— Les principales scènes des *Deux Berceaux* se passent dans le monde des coquins. Toute l'action des *Deux Amies*, de M. Xavier de Montépin, se concentre dans le monde des coquines. Les deux amies

en question, filles d'anciens officiers sans fortune, ont été élevées à Saint-Denis. Elles se destinent au théâtre et toutes les deux tournent mal, mais avec des nuances. Blanche Courtenay devient une drôlesse fieffée. Elle accapare un vieux célibataire à qui elle essaye d'enlever sa fortune par les moyens les plus criminels. Miranda Sidney est une Madeleine, une vierge-folle ; elle se livre à toutes les excentricités, sans jamais cependant se rendre coupable de ce que les gens dont le seul code est l'honneur appellent une indélicatesse. Eu égard à la démoralisation profonde qui règne en souveraine absolue dans le personnel des théâtres, Miranda Sidney pouvait passer pour relativement honnête, en ce sens qu'elle était serviable, charitable, dévouée, pleine d'excellentes intentions, en résumé, pour nous servir d'un terme de l'argot des comédiens, une bonne fille. A l'exception de Lionel de Cadignan et de sa sainte mère, les *Deux Amies* ne nous font faire connaissance qu'avec des gandins et des actrices. Lionel, lui-même, n'est vertueux que dans la pauvreté ; quand il devient riche, il écoute, comme les autres, la voix des charmeuses et des sirènes. Voici le portrait du gandin; il est curieux et pris sur le vif : « Au physique, chapeau de forme anglaise trop petit pour la tête et placé sur une chevelure séparée en deux parties égales par une raie allant du front à la nuque ; moustaches en crocs; favoris en tire-bouchons ; beaucoup de poudre de riz sur le visage ; monocle dans l'arcade sourcilière ou pince-nez; col de chemise empesé à trois empois; ruban noir ou bleu au lieu de cravate; gilet fantastique; paletot prodigieux à manches à gigot ; pantalon également à gigot et se rétrécissant sur le cou du pied ; bottines de femme ; gants de peau de chien à la capucine ; stick à la main; aux courses, voile vert sur le chapeau et lorgnette-jumelle en bandoulière. Quant au moral — le moral du gandin, grand Dieu, qu'allais-je dire ? Le gandin est forcément idiot; s'il n'était pas idiot, il ne serait pas gandin. » Lecteur, que vous en semble ? C'est bien cela.

— Les romans que nous venons d'analyser, le dernier surtout, ne sont pas, moralement parlant, irréprochables. Il en va différemment des romans et des nouvelles dont il nous reste à rendre compte, et dont voici les titres : *Jean Canada*, par Raoul de Navery ; le *Juif Ephraïm*, par le même auteur; le *Double louis d'or*, par Auguste de Barthélemy ; *Jules Darbelle*, par J. d'Arsac ; la *Pupille d'Hilarion*, par Mlle Marie Maréchal ; *Histoire d'une corbeille de noces*, par Etienne Marcel ; le *Chemin de Damas*, par le général Ambert ; les *Contes d'Auteuil* et les *Lis rouges*, par Charles Dubois. Ceux-ci n'ont pas tous une égale valeur littéraire; mais tous peuvent enrichir les bibliothèques paroissiales, et la mère en peut permettre

..... la lecture à ses filles.

— Commençons par *Jean Canada*. Ce roman forme la suite de *Patira* et du *Trésor de l'abbaye*, dont nous avons, en leur temps, donné l'analyse. Les péripéties de Jean Canada se déroulent dans cette belle colonie que le vaillant Montcalm avait si bravement essayé de conserver à la France et qui est devenue la proie de l'Angleterre sans cesser d'être française de cœur, de mœurs et de langage. Après l'incendie du château de Coetquem par les révolutionnaires, le marquis de Tanguy, son fils Hervé, son beau-père Halgan et Patira, leur sauveur à tous, se réfugient en Amérique. Ils aident Jean Canada, l'un des derniers survivants indigènes des compagnons de Montcalm, à secouer le joug étranger. Mais la trahison rend impuissante leur tentative. Si les Abénakis sont pour la France, les Hurons sont pour l'Angleterre. Jean Canada, un type homérique, arbore vainement le drapeau de l'indépendance. Il meurt dans sa foi et dans sa gloire — comme aussi dans le regret de voir sa patrie retomber sous la domination anglaise. Tanguy, Hervé, Halgan et Patira retournent en Bretagne. Le Premier Consul a fait rentrer les jacobins sous terre ; — quelques-uns, les églises étant réouvertes, vont même à la messe. Les proscrits pardonnent à leurs féroces persécuteurs. Ils retrouvent aussi à Coetquem, Claudie, la femme souffre-douleur de l'horrible Jean Lenclume, et Jeanne la Fileuse, qui prophétise toujours. Patira a ramené en France une jeune Canadienne, la Non-Pareille. Il la prend, devant Dieu et devant la loi, d'autant plus volontiers pour femme que cette fille des Abénakis a sauvé Hervé de la mort; ils seront ainsi deux à aimer l'enfant de Blanche Halgan, la martyre du devoir conjugal et de l'amour maternel. En apercevant le marquis Tanguy, Jeanne la Fileuse, qui est comme la sybille des vieilles traditions, s'écrie à la barbe de tous les enrichis de la Révolution : « Sois le bienvenu, Tanguy de Coetquem, dans cette terre qui est la tienne. » Hélas ! de cette terre, autrefois si puissante, il ne reste que quelques arpents de guérets et de fougères — et l'antique château n'est qu'un amas de décombres. Mais (ce qui vaut peut-être mieux) il reste aux derniers des Coetquem l'amour de tous les braves gens en qui les « idées nouvelles » n'ont pas éteint la mémoire du cœur ni étouffé les sentiments de reconnaissance. Telle est la fin de cette trilogie : *Patira, le Trésor de l'abbaye, Jean Canada*. Quant au *Juif Éphraïm*, il appartient à un tout autre ordre d'idées : c'est également une suite, la suite des *Héritiers de Judas*. Nous y retrouvons Jude Malœuvre qui s'acharne toujours après les héritiers de M. de Pontjoubert ; Marie-Ange, sauvée par le bon nègre Pampy ; Cyrille que Malœuvre fait enfermer comme fou; le chien Morse, un chien au cou duquel le ruban de la Légion d'honneur serait mieux placé que sur la poitrine de certains hommes; l'honnête Parasol; Lucien Lavergne, l'ancien

précepteur ; enfin, le juif Éphraïm. Celui-ci est parti pour la Terre-Sainte, avec la mission sacrilège de faire mentir le Christ et de rebâtir le Temple. Mais si les fils d'Israël proposent, Dieu dispose. Grâce aux admirables exhortations de Lucien Lavergne, et sans doute sous l'influence des Lieux-Saints, Éphraïm voit se renouveler en sa personne le miracle de saint Paul. De persécuteur qu'il était parti pour la Palestine, Éphraïm revient catholique et franciscain. Ce roman, au point de vue dramatique, n'a pas d'intérêt. Mais il vaut par le cadre — et l'on aime à parcourir, avec l'auteur, ces terres d'Orient d'où nous vient la lumière physique et d'où nous vient la lumière morale : d'abord, l'Égypte, le pays où des sphinx mystérieux gardent le seuil des temples ; les lieux amers de la captivité ; le Nil, qui vit surnager le berceau de Moïse arraché au courant des eaux par les papyrus du rivage ; la masse imposante des orgueilleuses pyramides ; puis, la Syrie, la Palmyrène, le Mont-Liban ; enfin, le sol sacré — la vallée des Térébinthes ; Ramatha, patrie de Samuel, ce prophète qui sacrait rois les bergers ; Jérusalem, la ville déicide ; les restes du palais de David ; la fontaine de Siloé, le torrent de Cédron, le Jardin des Oliviers, le champ du sang, Gethsémani, la Voie douloureuse, et, couronnant le tout, ce mont Golgotha où fut prononcé et réalisé le *Consummatum est* qui a racheté le monde. Mme Raoul de Navery n'oublie rien. On voit qu'elle n'a pas lu en étourdie l'*Itinéraire* de Châteaubriand.

— Revenons à Paris. M. Auguste de Barthélemy, sans crier gare, nous mène dans la rue de Nevers, une des rues les plus étroites et les plus infectes de la ville que M. Prudhomme nomme avec conviction — et il n'a pas tout à fait tort — la Babylone moderne. Rue de Nevers, habite, ou plutôt perche Ledray, un avare qui en remontrerait à Harpagon et au père d'Eugénie Grandet. Si Ledray n'était qu'avare ! Mais c'est un affreux gredin qui s'est trouvé mêlé aux Massacres de Septembre et a ruiné de fond en comble la famille d'Oberval. Le locataire de Ledray est un charmant garçon, Raoul de Bizanceuil, qui n'a pour toute fortune que de bons sentiments, une solide instruction, des jarrets d'acier et un double louis d'or. « Tiens, lui dit sa mère en lui donnant ce double louis le soir de son départ pour la capitale ; tu sais d'où il nous vient, il te portera bonheur. » Le double louis d'or avait fait partie du *douzain* donné à la grand' mère de Raoul, le jour du mariage de la vénérable aïeule, et il devint effectivement un talisman pour le petit-fils. S'il tenait à son double louis, Raoul de Bizanceuil, je vous le laisse à penser. Et cependant, voilà qu'un dimanche, au sortir de la messe de Saint-Sulpice, il offre gaîment et délicatement l'amulette tant caressée à une jeune femme de ses voisines dont il connaissait le dénûment et la misère. Or, cette

jeune femme, cela se devine, n'est autre qu'une d'Orbeval. Dès lors, le dénoûment est indiqué de lui-même. Mme d'Orbeval devient Mme de Bizanceuil, et Raoul fait rendre gorge à l'ancien coupe-tête. *Le Double louis d'or* est une œuvre bien écrite. Elle ne vaut pas *Pierre le Peillarot*, mais elle est, à notre avis, de beaucoup supérieure à *l'Affiquet de la marquise*.

— Dans *Jules Darbelle*, M. d'Arsac nous raconte l'émouvante et édifiante histoire du fils d'un professeur au lycée Saint-Louis. Élevé à la fois très-chrétiennement et très-solidement, Jules Darbelle remporte les plus brillants succès universitaires. Il sort le premier de l'École des chartes, il est nommé archiviste à Orléans, lorsque la guerre de 1870 éclate. Jules Darbelle n'hésite pas : il se range sous le drapeau de Charrette, et y trouve la mort, une mort glorieuse, héroïque, sainte, enviable. Cela donne occasion à M. d'Arsac de raconter la résistance héroïque de Loigny et la charge désormais légendaire de Patay. C'est un sujet qui ne vieillira jamais et qu'on relira toujours avec émotion. Ça et là, M. d'Arsac entremêle son récit de réflexions fort judicieuses sur l'éducation (il doit être, comme on dit, du métier). Nous ne résistons pas au plaisir de reproduire les lignes suivantes : « L'externat est le type parfait ; ce système honore la famille en lui faisant accomplir par elle-même la partie la plus importante de l'œuvre de l'éducation, et il ennoblit la jeunesse en lui accordant plus de confiance, plus de tendresse, plus de liberté, plus d'inititiave personnelle. L'apprentissage de la vie est doux, le devoir est facile pour l'enfant qu'abrite l'ombre protectrice de la famille. Malheur à la nation assez insensée pour méconnaître la salutaire influence de la famille sur l'éducation ! En poursuivant une chimère, elle se briserait contre un écueil, car la famille, c'est la force, c'est l'union, c'est le sanctuaire où se conservent et se transmettent les traditions de l'ordre moral, principe vital, héritage sacré que de vains paradoxes osent parfois attaquer pendant les jours d'orage ! » M. d'Arsac n'a que trop raison. Malheureusement, en la plupart des cas, son système, qui est le meilleur, est impraticable. Dans cette conjoncture, qu'ont à faire les parents ? Confier leurs enfants à des maîtres dont ils soient sûrs et qui les éléveront dans les principes de religion et de respect qu'ils auraient inculqués eux-mêmes à ces jeunes et malléables intelligences. Bien choisir, tout est là.

— Avez-vous lu la description du château de la Misère dans le *Capitaine Fracasse*, de Théophile Gautier ? C'est ce qu'on appelle décrire. *Ut pictura poesis*. La plume même a cette fois surpassé le pinceau. Elle ressuscite, elle évoque, elle réalise, elle fait tout voir, tout comprendre. Incontestablement, c'est le dernier mot de la des-

cription — et le tableau que nous donne Mlle Marie Maréchal du château d'Apremont n'est à comparer en rien avec celui que nous a donné Théophile Gautier de la gentilhommière délabrée du baron de Sigognac. Et cependant, quand il s'agit de la nature, voyez ce que c'est de ne pas s'en tenir au poncif, au convenu, au factice, et de faire vivre les choses. Ce château d'Apremont, perché sur un volcan d'Auvergne, est esquissé en quelques lignes; les étranges personnages qui l'habitent sont présentés à la diable; les accessoires sont à peine indiqués. N'importe! Tout cela forme un ensemble saisissant qui force l'attention et se grave dans la mémoire. Pourquoi? Parce que l'auteur de la *Pupille d'Hilarion* s'est attachée à être vraie. Très-certainement, Mlle Marie Maréchal a vu, sinon habité, un château d'Apremont quelconque. Par exemple, un type qui doit être de son invention, c'est cette incomparable Corisandre Polymnie de Barbentane, chanoinesse de Munich, héritière d'une race guerrière qui remonte à l'invasion des Barbares. Il y a bien un autre rejeton, mais pas mâle. Est arrivée d'Amérique une amour de fillette, née d'un Barbentane et d'une Yankee: on l'a baptisée la Frileuse. Quant la mort frappe la terrible chanoinesse, la Frileuse représente seule ce grand nom de Barbentane qui faisait fuir Alaric. Pauvre petite! Qu'elle est à plaindre dans ce manoir aux salles froides, aux corridors sombres, aux tourelles silencieuses, entre le grave intendant Hilarion et sa non moins grave sœur, dame Vénérande! C'est la vie à coté de la mort, l'imprévu à côté de l'étiquette, la pétulance à côté du glacial décorum. Comme elle s'ennuie, la Frileuse! Ma foi, il ne faut pas trop lui en vouloir. A sa place, nous ne serions pas plus joyeux. Remémorez-vous les premières pages des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Heureusement, il y a la Chataigneraye. La Chataigneraye, malgré sa première syllabe, est loin d'être un château. C'est une maisonnette, humble, modeste, discrète comme la violette. Mais comme elle est riante, vivante, animée! Comme les vertes pelouses qui l'entourent sont attrayantes! Comme ses volets verts ont des charmes! Là habitent les bons amis de Frileuse, M. Salvage, un ancien notaire peu fortuné, Jacques, son fils aîné, Francine sa fille, et Mauve, une orpheline qu'on a recueillie et qui s'improvise institutrice volontaire de Mlle Frileuse de Barbentane. L'institutrice se fait tellement aimer de son élève que celle-ci, montée sur Brown, un poney passablement ardent, descend à grand galop, au risque d'être vingt fois désarçonnée, le chemin capricant et rapide qui sépare son nid d'aigle, Apremont, de son nid de fauvette, la Chataigneraye! Hilarion a beau adresser à sa pupille de très-respectueuses remontrances, la pupille n'en a cure. Fantasque, bizarre, folâtre, un vrai moineau franc, Frileuse n'agit qu'à sa tête. Heureu-

sement, elle a un cœur d'or. Hilarion ne s'en doute pas. Aussi, perd-il son patois à vouloir corriger Mlle de Barbentane. Il en est tout autrement à la Chataigneraye. On connaît Frileuse et on manœuvre en conséquence. Mauve la conseille et l'instruit; Jacques lui donne des leçons de savoir-vivre, mortifie sa jeune vanité, détruit ses mauvais penchants. Mauve lui enseigne la musique; Jacques l'initie aux beautés littéraires de Corneille, de Schiller et de Shakespeare. Et tout cela, en riant, en se jouant, sans prétentions et sans pédantisme! Frileuse prend si bien goût aux enseignements des Mentors de la Chataigneraye qu'on ne la voit plus à Apremont. Ce qui scandalise fort dame Vénérande! Préférer une bicoque à un château qui « compte quarante chambres de maîtres et est inscrit sur les registres des contributions pour quatre cents portes ou fenêtres, » seriez-vous une petite jacobine, mademoiselle de Barbentane? Tout doux, dame Vénérande. C'est parce qu'il y a, à Apremont, trop de chambres et pas assez d'habitants, trop de portes et pas assez de liberté, trop de fenêtres et pas assez de vie, que Frileuse préfère la bicoque. Elle a vraiment raison. Vous l'élevez là haut en serre-chaude, vous lui parlez comme à une sainte dans sa niche, vous lui faites un crime de la moindre infraction à l'étiquette — l'étiquette, cet affreux boulet de plomb qui a abrégé les jours de tant de reines d'Espagne, belles, gracieuses, spirituelles, aimables. Là-bas, au contraire, on la corrige, mais on l'aime; on l'instruit, mais on lui pardonne ses frasques enfantines, ses vivacités juvéniles; on la redresse, mais on la laisse vivre. Et le procédé ne doit pas être mauvais, car, dans quelques années, Frileuse de Barbentane, amendée, modifiée, bonne et douce à tous, instruite, bien élevée, sérieuse, demande en mariage celui qui a fait d'elle la femme forte dont parlent les Proverbes.

Hilarion et Vénérande jettent d'abord les hauts cris : les Barbentane s'allier avec les Salvage, mais c'est la fin du monde! Leur mauvaise humeur ne tarde pas à s'apaiser. L'héritière des Barbentane ne veut que des heureux auprès d'elle. Ce roman commence et se termine comme un conte de fées. Une leçon très-utile s'en dégage pourtant: c'est qu'il y a divers systèmes d'éducation, et que ce n'est point (nous recommandons ceci à certains pédagogues) en roulant des yeux sévères, en interdisant toute distraction, en ne pardonnant pas la moindre espiéglerie, en rendant l'étude antipathique et repoussante, que l'on a raison des caractères amoureux de l'indépendance, pour ne pas dire de l'indiscipline. On désirerait, dans la *Pupille d'Hilarion*, une forme plus châtiée, un style moins négligé, un récit moins diffus. Le début et le dénoûment sont parfaits. Mais, dans les détails, que d'inutilités, que de longueurs!

— Ces reproches ne s'adressent pas à Mme Étienne Marcel. Son

Histoire d'une corbeille de noces est un modèle de sobre élégance. Emmeline Duval sort du couvent, et ses parents vont la marier à un jeune homme des mieux doués. Raymond Lagrange,

selon l'usage antique et solennel,

offre à sa fiancée une corbeille de noces de vingt mille francs. On consulte Emmeline sur ses goûts : diamants, dentelles, cachemires, que désire Mademoiselle ? Horreur! Mademoiselle désire que l'on convertisse les vingt mille francs en actions de chemins de fer et qu'on les lui donne. Stupéfaction générale. Quoi ! cette enfant rieuse, poète, artiste, aime l'argent... Fi ! Pour un peu, le mariage va se rompre. Pas si vite, jeune homme. Vous méconnaissez Emmeline. Emmeline n'est ni avare, ni thésauriseuse ; Emmeline est adorablement charitable. Savez-vous ce qu'elle veut faire de vos vingt mille francs? Elle veut en constituer une dot pour son amie de pension, Emma Verner, dont le père, autrefois riche à millions, vient de tomber dans la misère. Cela n'empêcha pas les envieuses et les mauvaises langues de dire, en chuchotant, le jour des noces d'Emmeline : « Vous voyez cette belle mariée, eh bien, elle a un chiffre à la place du cœur ! » Mais ceux qu'elle aime, son père, sa mère, son mari, Emma Verner et le bon Dieu savent le contraire. Cela suffit à Emmeline. — L'*Histoire d'une corbeille de noces* est suivie de deux autres Nouvelles : *Entre voisins*, et *le Roman de deux jeunes filles*. Ces deux récits n'offrent pas le même intérêt que la *Corbeille de noces*. Ils sont littérairement insignifiants, et — malgré leur valeur morale — font tache au premier tableau. Que ne publiait-on seule la *Corbeille de noces ?* -

— Par exemple, un recueil de Nouvelles dont il ne faut absolument rien retrancher, c'est celui que nous devons au général Ambert, sous ce titre : *le Chemin de Damas*. Il y a là une vingtaine de récits dont chacun, fond et forme, constitue un petit chef-d'œuvre. Le général Ambert manie aussi bien la plume qu'il a autrefois bien manié l'épée. La plume du général Ambert est avant tout chrétienne et française. Dans *le Capitaine de la garde royale*, *la Croix de Saint-Louis*, *l'Histoire d'un soldat*, *l'Aumônier militaire*, l'auteur se plaît à relater les traits d'héroïsme et de dévouement dont nos armées ont été si souvent prodigues. Aujourd'hui, la Révolution dit : « La religion n'est pas nécessaire au soldat ; » le général Ambert répond, et il le prouve : « Le christianisme donne le vrai courage ; les soldats qui se battent le mieux, qui font le mieux leur devoir, sont les soldats qui croient, qui ont la foi, non une foi de routine, mais une foi sérieuse et qui en font les œuvres. » Citons encore : *Rois et Commis*, où Louis XIV est mis en scène avec ses grands ministres ; *le Tambour Mathieu*, qui, de simple paysan, devient, sans quitter le régiment,

bachelier ès lettres et bachelier ès sciences; *Pour Dieu*, naïve histoire d'un pioupiou de la Dordogne qui se croit tenu à venir une fois par semaine, monter une faction volontaire d'une heure dans la cathédrale de la ville où il est en garnison; *le Factionnaire de Pompéï*, martyr de la consigne et de la discipline ; enfin *le Père et le Fils*, tout un drame. C'est évidemment la meilleure page du livre — une page que Paul de Molènes eût signée avec bonheur. Connaissez-vous ce type militaire qu'on appelle *l'entraîneur?* C'est celui qui allume le régiment pour l'escarmouche ou pour la bataille. N'est pas entraîneur qui veut. Le courage n'y suffit pas. Il faut autre chose ; il faut s'emparer par un mot, par un geste, par un regard, par ce *nescio quid* que César trouvait seulement dans la légion qu'il avait formée de recrues gauloises et qu'il avait surnommée *Alauda:* l'Alouette. L'entraîneur est un poète en action. Tel était le capitaine Roumajoux — un dur à cuire, n'aimant guère « la calotte » comme le Robert de *l'Aumônier du régiment*, mais bon au fond et susceptible de mieux. Il finit par se marier. Sa femme meurt en lui laissant un fils. Ce fils, plus tard, devient un brillant officier et un officier chrétien ; il convertit son père. Roumajoux est heureux. Dieu soumet sa foi à la plus terrible des épreuves. Son fils est tué dans une expédition contre les Arabes — et le vieux capitaine, qui eût blasphémé naguère à faire trembler le ciel s'incline en pleurant, comme le patriarche de la terre de Hus, devant les volontés de la Providence. — Il est facile de s'apercevoir que, dans *le Chemin de Damas*, tout est portrait. Le général Ambert n'a point inventé les figures : elles ont posé devant lui, et il les a mises dans le cadre le plus attrayant, en pleine lumière. Excellent livre qu'on ne saurait trop propager, surtout dans les bibliothèques militaires.

— Pareillement, ce sont deux recueils d'utile et catholique propagande que *les Contes d'Auteuil* et *les Lis rouges* de M. Charles Dubois. Le conteur n'en est pas à son coup d'essai : il a déjà publié *Sophie*, *Madame Agnès*, *les Récits d'un Alsacien*, *Paul et Cécile*, *Maître Olivier*, *la Vierge de la Creuse*, toutes œuvres qui placent M. Charles Dubois parmi nos meilleurs conteurs religieux. *Les Lis rouges* et *les Contes d'Auteuil* ne le feront pas déchoir d'un rang qu'il occupe avec talent et distinction : au contraire! Ces deux opuscules sortent des presses de l'admirable Orphelinat de l'abbé Roussel, dont le *Figaro* a su parler avec tant d'éloquence et de conviction qu'il en est résulté la plus belle souscription charitable qu'ait jamais enregistrée la presse française. *Les Lis rouges* et *les Contes d'Auteuil* se vendent, croyons-nous, au profit de la même œuvre. Ils ne produiront certes pas 400,000 francs. Mais la modeste obole qu'ils représentent est d'autant moins à dédaigner que, pour cette obole, le lecteur fait provision

d'histoires édifiantes, de pensées utiles et de réflexions chrétiennes. Ce stock-là en vaut bien un autre. Dans *les Lis rouges*, M. Charles Dubois nous transporte en Alsace, sa chère Alsace, à l'époque où le protestantisme luthérien — l'opportunisme de ces temps-là — se sentit débordé par les anabaptistes de Munster. C'est un roman historique. On y voit aux prises la féodalité favorable à Luther et la féodalité fidèle à l'Église. Celle-ci est représentée par Thierry, comte de Kœnigsheim, qui n'hésite pas à donner sa vie pour sa foi. Une légende se forma sur sa tombe : les lis blancs qui entouraient la tête ensanglantée du héros devinrent rouges et ne se fanèrent plus. Le roman intéresse; mais il eût gagné à être moins concis. — Sauf une légende qui se rapporte aux luttes que soutinrent, au seizième siècle, les bourgeois de Strasbourg pour leurs franchises municipales, les *Contes d'Auteuil* sont tous empruntés à la vie moderne. Deux d'entre eux : *la Fille d'un millionnaire* et *Pauvre enfant, pauvre mère*, ont pour but de nous intéresser plus spécialement aux orphelins. *Sauvés par l'épreuve* est une poignante histoire, d'où il résulte que la religion reste encore et restera toujours, dans les plus terribles souffrances, la grande Consolatrice. *Marie-Edmée* est un résumé fort bien fait de l'autobiographie de Marie-Edmée Pau, cette admirable jeune fille qui mourut, il y a quelques années à peine, des douleurs de la patrie, qui fut à la fois une âme d'élite et un esprit supérieur, et qui nous a laissé ce touchant récit : *Vie de notre petite sœur Jeanne d'Arc.* M. Charles Dubois fait revivre, en quelques lignes émues, cette sympathique figure.

FIRMIN BOISSIN.

HAGIOLOGIE ET BIOGRAPHIE RELIGIEUSE

SURIUS. *Historiæ seu vitæ sanctorum*, juxta optimam Coloniensem editionem nunc vero ex recentioribus et probatiss. monumentis numero auctæ, mendis expurgatæ et notis exornatæ, quibus accedit romanum Martyrologium breviter illustratum. Taurin. presbytero e congr. Clerr. Regg. S. Pauli curante. Vol. VIII. Augustus. Augustæ Taurinorum, ex tip. Eq. Petri Marietti, MDCCCLXXVIII, in-8, de 783 et 687*-784* p. Prix : 10 fr. 50. — *Saint Blaise. Son histoire, son culte et son insigne relique dans la basilique du Sacré-Cœur de Paray-le-Monial*, par l'abbé L. GAUTHEY, chapelain de la même basilique. Paray-le-Monial, Ve Lambordot, 1878, in-18 de 142 p. avec 1 photogr. Prix : 1 fr. — *Sainte Monique, modèle et patronne des mères chrétiennes*, par l'abbé ADOLPHE LEGOUPILS, œuvre posthume publiée par l'abbé EUGÈNE SOYER. Tours, Cattier; Paris, Larcher, in-12 de 262 p. Prix : 1 fr. 50. — *Saint Patient, évêque de Lyon et l'Eglise de Lyon à la fin de la domination romaine dans la province Lyonnaise*, par l'abbé L. S. TATU. Lyon, Briday, 1877, in-8 de VII-132 p. Prix : 2 fr. — *Histoire de sainte Geneviève, vierge et patronne de Paris et de son culte*, précédée d'une introduction sur l'apostolat des vierges chrétiennes dans l'Eglise catholique, par un serviteur de Marie. Paris, Plon, 1878, in-8 de 535 p. Prix : 7 fr. — *Sainte Radegonde à Saix, pages d'histoire locale*, suivies d'une neuvaine de prières préparatoires à la fête de sainte Radegonde pour la paroisse de Saix, par l'abbé D. LEROUX. Poitiers, Oudin, 1877, in-12 de IV-211 p. avec un cantique annoté 6 p. Prix : 2 fr. — *Saint Hubert, sa légende, son histoire*, par JOSEPH DEMARTEAU. Liège, impr. Demarteau, 1877, in-12 de 64 p. avec 1 pl. Prix : 1 fr. — *Histoire de sainte Solange*, vierge et martyre, patronne du Berry, par l'abbé

JOSEPH BERNARD, de Montmélian. Paris, Palmé, 1878, in-12 de XIII-383 p. Prix : 3 fr. — *Vie intime de saint Anselme-au-Bec, ou Etude historique et psychologique sur saint Anselme, considéré comme le représentant le plus accompli de la vie intime du cloître, au onzième siècle*, par le R. P. RAGEY, mariste, professeur de théologie au grand séminaire d'Agen. Paris, Téqui, 1877, in-12 de VII-XXI-259 p. Prix : 2 fr. — *Reliques des trois tombeaux de saint Bernard, de saint Malachie, de saint Eutrope et autres martyrs, reconnues et transférées solennellement à Ville-sous-la-Ferté (Aube)*, par M. l'abbé CHARLES LALORE, ancien professeur de théologie au grand séminaire de Troyes. Troyes, impr. Brunard, 1877, in-8 de 80-LXXX p. Prix : 2 fr. — *Vie de saint Anthelme, septième prieur de la Grande-Chartreuse, premier général de l'ordre, évêque de Belley*, par M. l'abbé A. MARCHAL, vicaire général de Belley. Paris et Lyon, Lecoffre, in-8 de XVI-322 p avec 1 portr. Prix : 5 fr. — *Vie de saint François d'Assise* (1182-1226), par l'abbé H. CAZALIS, curé d'Auzon. Paris, Baltenweck, 1877, in-12 de XVII-463 p. Prix : 3 fr. — *Saint Vincent Ferrier à Lyon, étude historique et biographique*, par l'abbé M. BERNARD. Lyon, P. Pitrat, 1877, in-8 de 27 p. Prix : 50 cent. — *Sainte Jeanne de Valois et l'ordre de l'Annonciade*, précédée d'une introduction sur la vie religieuse, par M. l'abbé HÉBRARD, chanoine de la cathédrale d'Agen. Paris, Poussielgue, 1878, in-12 de 475 p. Prix : 4 fr. — *Les Dominicains en Amérique, ou aperçu historique sur la fondation des diverses provinces de l'ordre des frères prêcheurs dans le Nouveau Monde*, par le R. P. MARIE-AUGUSTIN ROZE, du même ordre. Paris, Poussielgue, 1878, in-12 de XI-492 p. Prix : 4 fr. — *Un nouveau docteur de l'Eglise. Saint François de Sales, évêque et prince de Genève*, par un ecclésiastique, membre de plusieurs sociétés savantes. Lyon, Josserand; Paris, Jules Vic, 1878, in-8 de XXIV-490 p., avec 1 grav. Prix : 7 fr. — *La Philothée de saint François de Sales. Vie de Madame de Charmoisy*, par JULES VUY. Paris, Palmé, 1878, in-12 de XVIII-392 p. Prix : 3 fr. — *Histoire des capucines de Flandre*, écrite au dix-huitième siècle, par un religieux de cet ordre. Tome Ier. Paris, Poussielgue, 1878, in-8 de XV-559 p avec 1 portr. Prix : 10 fr. — *Vie du vénérable Gérard-Marie Majella, frère servant de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur*, par un Père rédemptoriste. Paris, Leipzig et Tournai, Casterman, 1878, in-12 de XVI-326 p. Prix : 4 fr. 50. — *La Vie admirable du bienheureux mendiant et pèlerin Benoît-Joseph Labre*, par LÉON AUBINEAU. 4e édition. Paris, Palmé, 1878, in-12 de XII-552 p. Prix : 3 fr. 50. — *Notice sur M. l'abbé Charles Jouguet*, vicaire de Chênes, martyrisé à Cluses, le 14 août 1794, par M. FLEURY, vicaire général. Genève, Grosset et Trembley, 1877, in-12 de VIII-75 p. Prix : 80 cent. — *Histoire de Madame Barat, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus*, par M. l'abbé BAUNARD. 3e édition. Paris, Poussielgue, 1878, 2 vol. in-8, de XXIV-568 et 668 p. Prix : 10 fr. 50. — *Histoire de Madame Duchesne, religieuse de la Société du Sacré-Cœur de Jésus, et fondatrice des premières maisons de cette société en Amérique*, par LE MÊME. Paris, Poussielgue, 1878, in-8 de XXXII-563 p. Prix : 6 fr. 25. — *Vie de M. P. Fr. Néron, prêtre de la Société des missions étrangères, né à Bornay, au diocèse de Saint-Claude*, décapité pour la foi au Tonkin, le 3 novembre 1860, par M. l'abbé CHÈRE, directeur au séminaire diocésain de Saint-Claude. Lons-le-Saunier, Gauthier, 1877, in-12 de XII-351 p. avec portr., fac-simile et carte. Prix : 2 fr. — *Vie de M. Pierre Aumaître, prêtre du diocèse d'Angoulême, de la Société des missions étrangères*, mort pour la foi en Corée, le 30 mars 1866, par M. LÉANDRE POITOU, curé-doyen de la Rochefoucauld. La Rochefoucauld, chez l'auteur, 1877, in-12 de XIII-339 p. Prix : 3 fr. — *Philibert Simon, missionnaire en Mantchourie, mort le 13 décembre 1874, sa vie, sa correspondance, ses œuvres*, par l'abbé EMILE BRIAND, curé de Saint-Benoît-de-Quinçay. Poitiers et Paris, Oudin, 1878, in-12 de XIX-334 p. Prix : 2 fr. 75. — *M. Léon Hubert, docteur en médecine, séminariste et prêtre de Saint-Sulpice. Notice biographique*, par un prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Jules Vic, 1878, in-12 de XI-316 p. Prix : 2 fr. 50.

Nous continuons à grouper sous ce titre tous les ouvrages qui n'ont pas eu ou qui ne pourraient avoir un compte rendu spécial et qui retracent soit des vies de saints, soit des vies de pieux personnages. Les uns visent surtout l'édification, les autres donnent, sans négliger ce but, une large part à la critique historique et apportent, soit des faits, soit des documents nouveaux. C'est encore par Surius que nous débuterons : nous n'en avons qu'un nouveau volume, le huitième, consacré au mois d'août. C'est le mois de saint Alphonse de Liguori, de saint Dominique, de saint Gaétan, fondateur des théatins, de saint Lau-

rent, de sainte Claire, de sainte Radegonde, de saint Bernard, de sainte Françoise de Chantal, de saint Ouen, de saint Louis, de saint Yriex, de saint Césaire, de saint Joseph Calasanz, de saint Augustin, de sainte Rose de Lima, pour ne parler que des plus connus, que de ceux qui occupent une place plus considérable dans le volume et présentent le plus d'intérêt. La vie de saint Dominique est de Théodoric d'Appoldia; celle de saint Laurent est tirée de saint Ambroise; Fortunat et l'abbesse Bandomine ont été mis à contribution pour sainte Radegonde; pour saint Bernard, il en est donné trois vies différentes (436-557); la vie de saint Ouen est de Frédégod, diacre de saint Odon; celle de saint Louis, de Geoffroy de Beaulieu, son confesseur; celles de saint Césaire, de Cyprien, son disciple; celle de saint Augustin, de Possidius. Parmi les vies nouvelles, nous n'en voyons qu'une qui soit originale, celle de saint Alphonse de Liguori, écrite pour cette nouvelle édition par un Père rédemptoriste anonyme; les bulles de canonisation sont le fond des notices sur sainte Françoise de Chantal, saint Gaétan, saint Joseph Calasanz et sainte Rose de Lima. L'éditeur est toujours sobre de notes; il les consacre en grande partie à des éclaircissements géographiques. Cherchant l'utilité du commun des lecteurs qui possèdent le latin et ne faisant point œuvre d'érudition à l'usage des savants, il a eu une heureuse pensée en traduisant souvent dans la langue du pays, — soit dans des notes, soit entre parenthèses, — certains noms propres de personnes et de lieux qui s'éloignent beaucoup du latin. Il rend service à une infinité de lecteurs en leur apprenant que *Odoenus* est Ouen en français; *Aredius*. Yriex; *Cabilio*, Châlon-sur-Saône; *Centumcellùm*, en italien, Civita Vecchia. C'est en vue du même public que nous voudrions une indication bien nette, dans le corps de l'ouvrage et dans la table, pour les additions au texte primitif. La date de la vie des saints et des documents publiés sur eux peut suffire pour les travailleurs; mais, outre qu'on peut avoir à insérer des textes omis par Surius, par conséquent antérieurs à lui, combien peu de lecteurs savent exactement la date essentielle, celle de la publication de Surius et pourront être entraînés à des recherches que le moindre signe de convention eût évitées. Nous devons signaler dans la table une place particulière pour les instructions sur les fêtes de l'Église, comme la Transfiguration, l'Assomption, la Décollation de saint Jean-Baptiste. La partie du *Martyrologium romanum illustratum* annexée à ce volume ne concerne que le mois d'août. Nous n'avons qu'à louer l'éditeur de sa persévérance et à faire des vœux pour le prompt achèvement de l'œuvre utile qu'il a entreprise.

— A propos des fêtes de la translation de la relique de saint Blaise, évêque de Sébaste et martyr, à Paray-le-Monial, fêtes qui ont eu lieu

le 29 juillet sous la présidence de NN. SS. les évêques d'Autun et de Nevers, M. l'abbé Gauthey a publié sur ce saint une notice capable d'éclairer la dévotion que les fidèles ont pour lui et d'augmenter leur piété, en leur faisant connaître sa vie sainte, sa mort glorieuse, et sa puissante intercession attestée par des miracles. Il entre en matière par un coup d'œil historique sur l'histoire de l'Église à la fin du troisième siècle ; il fixe la date du martyre du saint à l'an 320, contre l'opinion des Bollandistes et de Baronius qui la rapportent à l'an 316, et cela pour ce motif qu'à cette époque il n'y avait pas de persécution ; il raconte la vie de saint Blaise d'après les actes donnés par les Bollandistes au 3 février, les commentant et les amplifiant avec un poème composé en son honneur par Baptiste de Mantoue, carme du seizième siècle, dont un exemplaire, imprimé à Lyon, en 1516, se trouve à la bibliothèque du grand séminaire d'Autun. Il termine par des détails sur le culte de saint Blaise, les églises qui lui sont consacrées, ses reliques, ses panégyriques, les prières en son honneur, et spécialement à Rome et dans les diocèses d'Autun, de Moulins et de Dijon où il est particulièrement invoqué pour les enfants et pour les maux de gorge. Le dernier chapitre est consacré à la relique de Paray, qui vient de l'ancienne abbaye des bénédictins. Nous relèverons à la page 48 un *lapsus* de l'auteur, qui renvoie au volume du 13 décembre des Bollandistes, volume dont bien peu d'entre nous verront la publication.

— La *Sainte Monique* de M. l'abbé Adolphe Legoupils n'est pas, à proprement parler, une vie de saint. La narration des faits cède le pas aux considérations et aux instructions adressées aux mères chrétiennes. Il fait passer sous nos yeux Monique dans toutes les phases de la vie, et la présente comme modèle : jeune fille, maîtresse de maison, épouse, mère et veuve ; il fait ressortir, de ses défauts mêmes, d'utiles leçons. Ce qui ne l'empêche pas de donner les détails essentiels sur sa vie et de faire quelques excursions intéressantes dans le domaine de l'histoire sur l'éducation au quatrième siècle, sur la discipline de l'Église relativement à l'administration du baptême, sur la condition des esclaves. Jeune fille, Monique reçoit une éducation chrétienne, subit l'heureuse influence d'une bonne domestique qui la corrige de quelques défauts, et se soumet à ses parents pour son mariage. Maîtresse de maison, elle sait diriger, surveiller ceux qui lui sont soumis, gagner l'affection de sa belle-mère et se faire aimer, par sa douceur, de tous ceux avec qui elle est en rapports. Obéissante et respectueuse envers son mari, elle supporte tout patiemment, et obtient sa conversion au christianisme. Dans la manière dont est exposé son rôle de mère, on voit ce qu'il faut faire et ce qu'il faut

éviter dans l'éducation des enfants; veuve, son exemple servira à beaucoup de mères cruellement éprouvées par la conduite de leurs enfants. C'est un bon livre, qui aurait mérité une forme plus soignée.

— Nous avons une véritable étude historique dans le travail de M. l'abbé Tatu sur saint Patient, travail qui lui a valu le grade de docteur en théologie à la faculté de Lyon. Évêque de Lyon au cinquième siècle, saint Patient a joué un grand rôle dans son temps; mais les traces en sont peu considérables; comme œuvres littéraires, il laisse deux homélies dont l'authenticité, pour l'une au moins, n'est pas absolument incontestable; comme création, la fondation des basiliques de saint Juste et de saint Irénée; peu de chose dans les historiens. Aussi, si M. Tatu n'a pu le faire revivre tel qu'il a vécu, en l'absence de documents suffisants, du moins il a pu faire revivre la société que le saint a édifiée de ses vertus, dirigée par ses exemples et ses instructions. L'auteur nous montre ce qu'était Lyon au cinquième siècle, sa population, l'état de la religion; il nous initie aux règles et aux cérémonies pour l'élection des évêques, la consécration des églises. Nous voyons saint Patient au milieu des Burgondes, infestés de l'arianisme et contre lesquels il défend la foi et la discipline de l'Église. Les écoles de Lyon sont le sujet d'une étude dont nous regrettons la brièveté et pour laquelle l'auteur aurait pu consulter les travaux modernes. Un appendice donne le texte des deux homélies attribuées au saint évêque.

— C'est une œuvre de foi, de science et de charité qu'un écrivain, caché sous le titre modeste d' « un serviteur de Marie, » vient de produire en l'honneur de l'humble bergère, patronne de la grande cité parisienne. Sa foi paraît dans l'inspiration et dans l'introduction sur l'apostolat des vierges chrétiennes dans l'Église catholique : il les montre perpétuant le type rédempteur de Jésus-Christ, qui nous a rachetés et qui a relevé l'homme de la dégradation où le paganisme l'avait entraîné; faites à la ressemblance du Sauveur, vierges, apôtres et victimes; à la ressemblance de Marie par leur pureté, leur humilité et leur amour de Dieu et des hommes. La science a réuni et mis en œuvre tous les matériaux dont se compose ce volume; la charité consacre une partie du prix de la vente au soulagement des prêtres suisses persécutés. Nous venons de dire de l'introduction (1-80) un mot qui suffit à la caractériser. Une seconde partie donne la vie de la sainte (81-221); une troisième l'histoire du culte et de l'abbaye (221-493). Enfin, dans un appendice, se trouvent un extrait du poème du moine Héric, relatif à sainte Geneviève et écrit au neuvième siècle; le poème d'Érasme, en action de grâces de sa guérison en 1496, et différentes pièces liturgiques. Le biographe anonyme n'apprend rien de nouveau

sur la sainte ; mais il raconte bien et il discute les faits. Nous voudrions voir ses indications de sources plus fréquentes et plus précises, et nous aurions aimé qu'un travail aussi considérable fût précédé d'une étude sur la valeur des textes les plus importants, comme les vies de la sainte. Tout le monde connaît les lignes principales de cette existence; on la trouvera ici dans tous ses détails les plus circonstanciés, et bien faits pour inspirer confiance et dévotion envers le faible instrument dont Dieu se servit, à une époque plus troublée encore que la nôtre, pour sauver Paris. Ce n'est plus seulement une petite bergère, une jeune fille contemplative; c'est une héroïne agissant pour le salut du peuple, allant lui chercher des vivres pendant la famine, distribuant elle-même les aumônes qu'elle a recueillies, et souffrant persécution. La critique aurait peut-être à faire quelques réserves : ainsi nous ne sommes point convaincu par ce que dit notre auteur sur la fondation attribuée à sainte Geneviève de la basilique de Saint-Denis.

Son culte prit naissance sur son tombeau, placé à côté de ceux de sainte Clotilde et de Clovis, dans l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, dont les fondements furent jetés par notre premier roi chrétien. On vint se placer sous sa protection : il y eut bientôt autour de la basilique une agglomération de population qui fit sortir Paris de l'enceinte de la Cité et où l'université vint s'établir ; une abbaye fut construite pour le service de la basilique ; une nouvelle église s'éleva sur le mont au treizième siècle, puis Louis XV fit construire l'édifice grec que la Révolution a appelé du nom de Panthéon et dont elle expulse la patronne de Paris toutes les fois qu'elle vient à triompher. Il n'y a pas un grand événement, pas une calamité qui n'ait son écho au pied du tombeau de sainte Geneviève ; la Providence encourage cette confiance en son humble servante par de nombreux miracles. Malgré les révolutions, malgré les tentatives de l'impiété, la confiance persiste, comme l'atteste l'immense concours de pèlerins à l'époque de la neuvaine. Ce sont tous ces faits qui occupent la troisième partie, la plus neuve peut-être et la plus intéressante. Elle fait également connaître les alternatives de gloire et de décadence de l'abbaye, dont le souvenir se perpétue dans la bibliothèque Sainte-Geneviève qui conserve une partie de ses trésors. Nous n'avons pas été surpris d'y trouver à une place d'honneur, dans l'exposition de ses richesses, ce bel ouvrage rehaussé d'une remarquable reliure.

— Quand Clotaire répudia Radegonde, il lui donna comme résidence sa villa de Saix (*Suædas*) en Poitou. C'est ce souvenir que M. Leroux, curé de Saix, a voulu rappeler aux habitants de sa paroisse pour ranimer leur foi, en racontant la vie de la sainte reine qui a sanctifié ces lieux par son séjour, et en donnant des formules de prières pour implorer son intercession. Le récit de la vie de sainte Radegonde est animé, intéres-

sant; on y trouve des considérations pieuses, et il est terminé par un historique du village de Saix, de sa belle église du onzième siècle, élevée sur l'emplacement de celle où la sainte reine venait s'agenouiller, des relations avec le monastère de Sainte-Croix de Poitiers et l'abbaye de Fontevrault. Tout respire la piété dans ce livre où l'on voit une esclave devenir reine, puis se consacrer au service des pauvres et mériter d'être proposée comme modèle à tous les chretiens; il est en même temps une page instructive de notre histoire sous la dynastie des Mérovingiens.

— Il y a beaucoup à louer dans l'étude de M. Joseph Demarteau sur saint Hubert. Ce n'est qu'une conférence faite au Cercle catholique de l'Est, à Liège; elle a l'élégance de la forme qui convient à ce genre de composition; on n'y voit aucune des aspérités de l'érudition, et cependant il y a au fond beaucoup de critique et beaucoup de science; il en fallait pour un pareil sujet. Saint Hubert, fondateur de Liège, patron des chasseurs, successeur de saint Lambert sur le siège de Tongres au commencement du neuvième siècle, providentiel instrument d'un miracle de guérison qui se perpétue à Liège, a eu, en raison même du culte populaire dont il est l'objet, une biographie semée de légendes ajoutées par chacun de ses historiens. Comment démêler la vérité? M. Demarteau a pris la bonne méthode en appréciant la valeur des témoignages d'après le caractère du personnage et l'époque plus ou moins rapprochée du saint où ils ont été produits. On voit, par la bibliographie mise en tête de sa brochure, qu'il a puisé aux bonnes sources, notamment à la vie de saint Hubert, écrite par un des disciples du saint et revue par Jonas, évêque d'Orléans au neuvième siècle, dont le texte primitif, retrouvé à Valenciennes, en 1874, et plus récemment à Namur, vient d'être publié. Nous devons dire que l'histoire si connue de l'apparition du cerf ne trouve pas grâce devant M. Demarteau.

—Il n'existe point d'actes contemporains de sainte Solange. Les deux vies données au 10 mai par les Bollandistes sont tirées des leçons de l'office, qui ne font que se conformer à la tradition. C'est sur ces documents qu'ont été écrites toutes les biographies de la sainte, dont la plupart ne font que les commenter et les amplifier, sans chercher à en contrôler les assertions par la critique. M. l'abbé Bernard n'a pas négligé le côté historique; il a beaucoup vu et consulté; mais il n'a pu trouver ce qui n'existait pas. Aussi, pour composer un volume respectable, ne s'est-il pas borné au simple récit de la vie de la patronne du Berry, humble bergère comme sainte Geneviève; il l'a gracieusement encadré dans des descriptions du pays qu'elle a édifié et du temps au milieu duquel elle a vécu. Puis, il raconte les miracles obtenus par son intercession, le concours des fidèles à son tombeau,

le pèlerinage annuel du lundi de la Pentecôte, et il ne peut que faire pressentir les solennités du millénaire qui ont été célébrées cette année. Solange était née de parents pauvres et se livrait aux travaux des champs; pieuse et pleine de vertus, elle avait consacré son cœur à Dieu. La beauté de son âme se réflétait sur son visage, qui séduisit un jeune seigneur; celui-ci, entraîné par sa passion, lui demanda de l'épouser; comme elle résista à toutes ces instances, il lui trancha la tête. Tel est, en deux mots, l'histoire de la sainte si populaire du Berry. Les moindres faits recueillis par la tradition sont consciencieusement rapportés par le nouvel historien, qui y joint beaucoup d'édifiantes réflexions pour en faire ressortir la valeur. Il y a deux intéressants tableaux, celui du neuvième siècle et celui de la cour des comtes de Bourges, une dissertation pour établir quel fut le meurtrier, et quelques pièces justificatives. Mais l'accessoire n'absorbe-t-il pas un peu le principal? et, puisque nous nous permettons de critiquer, ne peut-on pas reprocher à l'auteur de grossir outre mesure la liste des sources à consulter en citant des ouvrages dont il a pu tirer parti pour l'ensemble de son travail, mais tout à fait étrangers à sainte Solange ?

— Le nom de saint Anselme évoque naturellement la pensée d'un savant illustre, d'un grand philosophe, qui fut, pour son siècle et les siècles suivants, une lumière dont l'origine monastique n'a point affaibli l'éclat. Mais présentez sa biographie à un homme du monde, vous recevrez la plupart du temps cette réponse : c'est beaucoup trop savant pour moi. En effet, la plupart des travaux consacrés à saint Anselme, — nous en trouvons une assez longue nomenclature au commencement de cet ouvrage, — négligent presque complétement le saint, l'homme. Le P. Ragey, qui l'a beaucoup étudié par profession, a découvert en lui autre chose que le père de la scolastique; il nous le fait aimer autant qu'admirer en nous introduisant dans son intimité, au milieu de sa famille et dans le cloître. C'est le but de cet ouvrage, qui s'arrête à l'élévation du saint à la dignité d'abbé du Bec (1078), et fait présager une vie complète. Il justifie cette parole de M. de Montalembert : « L'histoire des peuples est une grande chose... Mais combien l'histoire des âmes n'est-elle pas plus rare et plus féconde encore. » Les documents ne manquent pas, et ils sont aussi authentiques que nombreux : outre quatre vies écrites par des contemporains, il en est une, écrite par le secrétaire du saint, le moine Eadmer, dont les nombreux extraits forment, par leur touchante simplicité et leur naïveté, les pages les plus attachantes de cette histoire. Né au milieu du onzième siècle, dans le pittoresque pays d'Aoste, en Savoie, Anselme fut élevé par sa mère Ermenberge, qui peut être appelée une nouvelle Monique. C'est à elle qu'il doit les principes qui survivent à une jeunesse orageuse; ce sont

sans doute ses prières et celles de sa fille Richera qui l'ont conduit du monde, dont les plaisirs l'enivrèrent, à la célèbre école du Bec, où le goût de l'étude le retint jusqu'à ce que l'amour de Dieu revînt dans son cœur et lui fît embrasser la vie monastique. Sa précoce piété, qu'éteignit un instant l'orage des passions, sa tendresse pour tous les siens, le constant intérêt qu'il porta à ceux qui lui tenaient par les liens du sang, les touchantes amitiés qu'il noua dans le cloître, sa douceur et sa charité, le charmant épisode du jeune moine rebelle, Osbern, gagné par la douceur, font oublier l'auteur du *Monologium* pour ne montrer que le saint auquel on s'attache et que l'on voudrait imiter. Avec lui, on apprend à connaître la société au milieu de laquelle il vécut, les institutions de cette époque si décriée de nos jours, le cloître où les aveugles s'obstinent à ne voir qu'une prison et un foyer d'ignorance. On lira avec un particulier intérêt le tableau du mouvement intellectuel du onzième siècle, les détails donnés sur les écoles dont celle du Bec était la plus renommée, les aperçus sur la vie monastique telle qu'elle était alors, et sur l'institution des oblats, renouvelée de nos jours dans les petits noviciats que fondent un grand nombre de congrégations religieuses. Quant à ceux qui recherchent avant tout les douces émotions, ils trouveront satisfaction dans les deux chapitres sur l'amitié dans le cloître.

— Il suffira aux lecteurs du *Polybiblion* de voir le nom de M. l'abbé Lalore pour être assurés qu'il s'agit ici d'une œuvre scientifique où la critique et l'érudition ont une égale part. En effet, nous avons sous les yeux un mémoire, rédigé à la demande de Mgr de Troyes, sur l'authenticité des reliques des trois tombeaux de l'abbaye de Clairvaux, dont l'un était celui de saint Bernard. Ces tombeaux furent ouverts en 1793, et les ossements furent transportés à Ville-sous-la-Ferté. C'est là qu'ils se trouvaient encore en 1872, dans la sacristie de l'église, dans un triste et déplorable abandon ; qu'ils furent solennellement reconnus en 1874 après une étude dont ce travail donne la substance, et placés dans une châsse le 12 juin 1875. L'inhumation des saints dans leurs tombeaux, le culte dont ils ont été l'objet jusqu'à la Révolution, l'ouverture des tombeaux en 1793, le transfert des ossements à Ville, ce qu'ils sont devenus jusqu'en 1872, époque où ont commencé les études qui devaient amener leur reconnaissance, la translation des reliques, telles sont les principales divisions de ce mémoire, auquel sont jointes treize pièces justificatives, documents liturgiques sur saint Bernard, procès-verbal d'examen, arrêté du Directoire, catalogue des reliques détachées du corps de saint Bernard, etc.

— La ville et le diocèse de Belley, ont célébré cette année le sept centième anniversaire de la mort d'un de leurs plus grands évêques, saint Anthelme. Cette circonstance n'a pas été sans influence sur la composi-

Léon X donna le nom de Gabriel-Maria, nom sous lequel il est connu et qui répondait bien aux sentiments de son cœur, — a aussi une grande part dans ce livre, moins pour les détails de sa vie que pour sa coopération à la fondation de l'ordre, dont il rédigea les règles et dont il fut le premier supérieur général. L'auteur fait connaître l'esprit et le but de l'ordre, les trois ordres dont il fut composé, les nombreux privilèges dont il fut enrichi par les souverains-pontifes, et trace son histoire jusqu'à notre époque en passant par la période révolutionnaire où il fut supprimé comme tous les autres. Ce n'est que sous la Restauration que l'Annonciade put reprendre vie : une communauté se fonda à Tirlemont, en Belgique, qui, en 1823, poussait un rejeton à Gheel; une autre à Boulogne-sur-Mer, en 1828; toutes deux se vouent à l'enseignement, accommodant ainsi la règle aux nécessités du temps; une troisième, celle de Villeneuve-sur-Lot, est uniquement adonnée à l'oraison. Si l'auteur a eu en vue les gens du monde, nous croyons que le ton général de son livre est trop mystique.

— Tandis que l'impiété s'allie à l'ignorance et à la mauvaise foi pour nier les services qu'ont rendus et que rendent tous les jours les ordres religieux à la cause de l'instruction, de la civilisation et dui progrès, voici qu'un fils de saint Dominique, le R. P. Roze, pensant sans doute que ceux qui nient ce qu'ils voient accepteront plus volontiers ce qui leur vient des pays lointains, entreprend de nous raconter les travaux de ses frères dans le Nouveau Monde. Fera-t-il ouvrir les yeux à ceux qui ne veulent point voir? nous n'en pouvons répondre; mais il intéressera certainement tous les lecteurs qui cherchent à s'instruire, et si nous parlons ici de son livre, c'est que la vie des dominicains en Amérique est une vie d'apôtres et quelquefois de martyrs. Sur les questions d'histoire, de mœurs et coutumes, de géographie, on trouve beaucoup de pages curieuses. Si l'auteur avait cherché surtout les suffrages du grand public, nous lui aurions reproché de trop s'arrêter à des détails techniques sur les questions d'organisation et de création de nouvelles provinces, importantes, pour l'ordre et ses membres, mais qui toucheront peu la masse des lecteurs. Il est inutile d'insister; autant vaudrait comdamner les intentions de l'auteur, qui écrit surtout pour ses frères en saint Dominique, et espère même que l'ébauche qu'il donne aujourd'hui, sur des renseignements rapportés de ses voyages en Amérique, donnera à quelques-uns la pensée de retracer les annales de leur maison. Il ne faudrait pas s'attendre à trouver là l'histoire complète des missions dominicaines en Amérique ; ce n'est qu'un essai, mais bien suffisant pour exciter l'admiration en faveur de ces fils de l'Église catholique, marchant derrière les conquérants pour corriger les excès de la victoire, en apportant les lumières de la foi et en prêchant les règles

généralement l'ordre chronologique ; il a cru devoir cependant, et nous ne saurions l'en blâmer, réunir tous les faits relatifs aux stigmates, et il interrompt le récit pour s'arrêter, au livre IV, à la contemplation des vertus du saint. Nous signalerons un point particulièrement intéressant, celui de l'indulgence de la Portioncule, que gagnent beaucoup de fidèles sans en connaître l'origine.

— C'est une page d'histoire lyonnaise que nous donne M. l'abbé Bernard, en reproduisant, sous forme de brochure, des articles publiés dans la *Semaine catholique* de Lyon sur saint Vincent Ferrier. Ayant découvert, dans les *Actes consulaires* de la ville, quelques renseignements sur les différents passages du grand thaumaturge dans cette ville, il les a groupés et les a commentés, à l'aide surtout de la vie du saint par M. l'abbé Bayle, et n'y a trouvé que la confirmation de ce que rapportent les historiens sur la méthode de l'infatigable missionnaire. Ses prédications ont laissé des traces dont M. Bernard trouve un témoignage dans les nombreuses éditions de ses œuvres faites à Lyon : cette curieuse étude bibliographique n'est faite que pour le quinzième siècle.

— L'ordre de l'Annonciade et la vie religieuse occupent plus de place dans l'ouvrage de M. l'abbé Hebrard que la vie de la sainte fille de Louis XI. Son but était de rappeler à l'amour et à l'admiration des fidèles cet ordre si florissant autrefois dans le Nord, la Belgique et la Franche-Comté, et qui ne possède plus, depuis la Révolution, que trois maisons ; celle qui a pu seule conserver, dans sa pureté et son intégrité, l'esprit et la règle de Jeanne de Valois, est à Villeneuve-sur Lot, dans le diocèse auquel l'auteur appartient. De là une glorification de la vie religieuse, étudiée d'après l'Évangile, et de longs développements sur la règle. Nous n'avons pas à apprécier cette première partie, œuvre de théologie mystique presque exclusivement composée de textes et de commentaires de l'Écriture sainte, et nous n'avons qu'à nous abriter sous l'autorité de Mgr d'Agen qui nous garantit la solidité de la doctrine. La vie de la sainte fondatrice n'occupe guère que cinquante pages, et est, en grande partie, tirée de son histoire par Louis Dony d'Attichy, évêque de Riez, et de la chronique manuscrite de l'Annonciade, conservée aux archives de Bourges. Avec toutes les épreuves que Jeanne eut à subir de la part de son père, Louis XI, on voit sa constante piété, sa vie retirée à Bourges, après le prononcé du jugement qui déclarait nul son mariage avec le duc d'Orléans, les faveurs divines dont elle fut honorée, les révélations qu'elle reçut de la sainte Vierge et la laborieuse fondation d'un ordre en l'honneur de la Vierge, et du mystère de l'Annonciation. Son confesseur, qui eut une si grande part dans cette œuvre, le Père Gilbert Nicolas, de l'ordre de Saint-François, — auquel

çois de Sales, et le désir de mettre en pratique les leçons que donne sa vie. Il expliquera, en outre, comment celui qu'on a souvent appelé le plus aimable des saints, mérite aussi d'être appelé docteur. Une première partie est consacrée à saint François de Sales apôtre ; c'est la plus intéressante par le récit, mais aussi la moins neuve : on trouve dans toutes les biographies le détail des travaux de saint François pour la conversion du Chablais ; la seconde considère saint François comme docteur. Ses ouvrages sont classés sous quatre chefs : controverse, ascétisme, dogme, polémique. Sous le premier titre, nous trouvons une étude du livre des *Controverses* et le récit des entrevues avec Bèze. L'ascétisme est représenté par l'*Introduction à la vie dévote*, le *Traité de l'amour de Dieu* et la direction où excellait l'évêque de Genève. Comme dogmatiste, nous le voyons préparer les décisions relatives aux dogme de l'Immaculée Conception et de l'Infaillibilité du Pape, et l'expansion de la dévotion au Sacré-Cœur. Quant aux deux chapitres sur le polémiste, ils servent de prétexte à de très-solides et de très-justes observations sur les ravages faits par la presse impie et la nécessité pour les catholiques de s'unir et lutter sous le patronage du nouveau docteur de l'Église. Nous serions ingrats si nous ne remerciions pas l'auteur d'avoir constaté les efforts faits en ce sens par quelques-uns de ceux qui dirigent ce recueil.

— Il n'est pas possible de séparer saint François de Sales de sa *Philothée*, dont il se proposait d'écrire lui-même la vie. Son projet n'a pas été réalisé, et c'est M. Jules Vuy qui entreprend aujourd'hui de le suppléer, et qui, après nous avoir montré que Philothée était un personnage réel, nous donne la vie de Mme de Charmoisy, avec la promesse de publier un second volume composé de documents la plupart inédits : on y trouvera certainement une partie de la correspondance qui est entre ses mains, et qui a servi de base à son travail. Nous avons ici une œuvre originale, un sujet neuf. On savait généralement que c'était à Mme de Charmoisy qu'avaient été adressées ces instructions qui, soigneusement gardées et même, paraît-il, mises en ordre par elle, sont devenues l'incomparable *Introduction à la vie dévote*. C'était tout, et encore était-ce la part des lettrés ; tandis qu'aujourd'hui nous apprenons que Mme de Charmoisy appartenait à cette race de grandes et nobles chrétiennes qui ont eu une si bonne influence sur la société du grand siècle, dont elles étaient l'ornement, et qu'elle n'était point indigne des conseils que lui donnait saint François de Sales ; on retrouve le saint à chaque page, et ce n'est pas un des moindres charmes de ce livre. Nous voyons là un côté peu connu de sa vie, qui ne pouvait servir qu'à le faire aimer davantage.

Une large place n'en est pas moins réservée à M. et Mme de

Charmoisy, dont tout le mérite n'est pas d'avoir été connus et aimés du saint évêque de Genève. M. de Charmoisy nous introduit dans la société de la Savoie, dans la petite cour du duc de Nemours, qui, pas plus que les grandes, n'était exempte d'orages. Il en ressentit les effets ; tombé en disgrâce, il fut iniquement arrêté. Il mourut jeune encore, au moment où la faveur revenait à lui. Mme de Charmoisy appartenait à une famille de Normandie; c'est à la cour de France qu'elle connut son mari, dont la famille était unie à celle des Sales. Son rôle est plus modeste, mais non moins glorieux; c'est l'épouse fidèle qui soutient son mari dans l'adversité et renonce à tout pour lui ; c'est la mère dévouée, à laquelle rien ne coûte quand il s'agit de ses enfants, et qui se donne tout entière à leur éducation ; veuve, elle administre leurs biens comme si c'eût été sa vocation, elle les établit, et supporte avec une courageuse résignation tous les chagrins que lui cause son fils aîné. Nous aimons à voir, dans cet intérieur, une de ces bonnes et attachantes figures de vieux et dévoués serviteurs ; nous nous plaisons aussi à signaler, pour montrer que les choses en apparence insignifiantes ont bien souvent leur importance, que c'est par le livre de comptes du fermier que nous connaissons la date de la mort de Mme de Charmoisy. Dans sa société, nous trouvons fréquemment le président Favre, qui se fait connaître tout à son avantage ; Mme de Chantal, qui entretenait avec Philothée une correspondance suivie, laquelle n'est peut-être point perdue et serait fort intéressante à connaître. Si nous n'avions lu ce livre que pour nous, nous ne nous serions sans doute pas aperçu de quelques défauts qu'il est de notre devoir de signaler. Nous aurions voulu plus d'ordre ; M. Vuy s'égare quelquefois dans des citations inutiles, dans des digressions oiseuses et des considérations qui allourdissent le récit : ainsi on a peine à se rendre compte de la mort de M. de Charmoisy; puis est-il bien nécessaire de prévenir qu'on est obligé d'abréger, de passer rapidement? Le lecteur demande tout ce qui peut l'intéresser ; pour le reste, il ne s'en soucie guère.

— L'éditeur de l'*Histoire des capucines de Flandre* est si modeste qu'il s'en est fallu de peu qu'il ne demeurât ignoré. Cependant le nom du Frère Apollinaire de Valence se trouve au bas d'une note qui termine la préface. Mais, pour faire la part de la critique, nous exprimerons le regret qu'il se soit contenté de nous renseigner sur le manuscrit qu'il publie, en mettant sur la couverture : « écrit au dix-huitième siècle, » et en reproduisant les quelques détails fournis par l'auteur anonyme dans sa préface. L'éditeur y a ajouté des notes sur des personnages cités dans ce premier volume et un travail assez considérable sur l'établissement des capucins en Belgique et dans les provinces du Nord. La religieuse à qui nous devons cette histoire a écrit en vue de

cette obéissance « qui est le caractère et la règle des âmes religieuses, » assurée que « n'ayant point recherché ce commandement, elle serait aidée du divin secours. » Cette humilité et cette simplicité prédisposent en sa faveur, et nous pourrions dire que c'était superflu, car ces mêmes qualités se reproduisent dans son style. Ce volume donne la vie de Françoise de Saint-Omer, dont le nom dans le monde était Taffin, et qui établit le premier couvent de la réforme de l'ordre de Saint-François à Bourbourg; raconte sa naissance, son éducation, sa vie pieuse et les nombreuses fondations qui suivirent, au dix-septième siècle, celles de Bourbourg : Bergues, Saint-Omer, Aire, Liège, Lille, Courtrai, Douai et Saint-Trond ; on peut ajouter à cette liste les couvents de Cologne, de Paderborn et de Bonn, qui s'unirent à ceux de la réforme. Aux détails de ses travaux, est joint le tableau des vertus qui brillaient en elle dans le cloître. Déjà elle avait édifié le monde avant de se consacrer à Dieu. Elle avait été une épouse modèle, et Dieu la récompensa en faisant de ses filles des auxiliaires dévouées. Dans ce récit, les faits parlent d'eux-mêmes; mais l'auteur édifie aussi par sa naïve candeur, qui contraste avec le genre de son siècle.

— Gérard-Marie Majella, déclaré vénérable en 1847 par Pie IX, qui, par un décret promulgué le 8 juin 1877, a proclamé l'héroïcité de ses vertus, n'est guère connu en France. Nous devons savoir gré au Père rédemptoriste qui vient de nous donner sa vie, toute remplie de surnaturel, et écrite sur les documents les plus authentiques. Né dans le royaume de Naples en 1726, mort en 1755, entouré de la vénération publique, Majella se rapproche, par plus d'un côté, de ces saints que nous connaissons par les naïves légendes du moyen âge, de saint François d'Assise et même du curé d'Ars. Ses luttes avec le démon, ses saintes extravagances, son zèle pour le salut des âmes, son dévouement au milieu des épidémies, sa charité sans bornes qui lui valut le nom de père des pauvres, les faveurs célestes dont il fut honoré, les guérisons qu'il opéra, les miracles dont il fut l'instrument sont une manifestation perpétuelle de la puissance divine, une louange incessante en son honneur, et réveillent la confiance en Dieu en montrant comment elle est récompensée. L'auteur n'a rien caché des merveilles qui éclatent partout, et son œuvre est destinée, comme le dit Mgr Mermillod, « à donner aux âmes une leçon et un exemple fortifiant. »

— Nous n'accorderons qu'une mention à la quatrième édition de la vie du bienheureux Labre, par M. Aubineau. Cet ouvrage a déjà été signalé plusieurs fois (t. X, p. 143; t. XIV, p. 103) par le *Polybiblion*. Nous n'avons qu'à nous applaudir d'un succès qui témoigne que le goût des bonnes et saines lectures n'est pas perdu. Quelle vie plus en opposition avec nos mœurs raffinées que celle de ce mendiant, blessant notre délicatesse par le mépris que lui impose l'amour de

Dieu, pour son corps et pour tous ces soins dont nous serions tentés de nous faire des devoirs d'obligation! La bienvenue à cette nouvelle édition, qui d'ailleurs ne nous paraît être que la reproduction de la précédente.

— La courte notice de M. l'abbé Fleury sur un de ses prédécesseurs, M. l'abbé Joguet, vicaire de Chênes, est du plus émouvant intérêt. Ce saint prêtre avait d'abord fui la persécution, avec son curé, en allant demander asile à l'Italie. Mais, pris d'un ardent amour des âmes, il demanda à son évêque la permission de venir reprendre les charges de son ministère au milieu de tous les périls qui menaçaient les prêtres fidèles. Sa présence, révélée par un dénonciateur avide de recevoir la prime promise par le gouvernement, amena son arrestation. Les agents révolutionnaires vont commettre un sacrilège en profanant les hosties consacrées; il se jette à leurs pieds pour leur demander d'éviter un si grand crime. « Chacun a ses opinions, répond le chef de la bande; laissons-lui ce qu'il demande. » Et il put consommer les saintes espèces qui lui servirent de viatique. Traduit devant le conseil de guerre, il ne voulut pas se sauver par un mensonge, et mourut fusillé. Son corps fut retrouvé intact au bout de dix-sept ans, préservé de la corruption par une grâce particulière de Dieu: il a été transféré solennellement dans l'église de Cluses en 1857. Tous ces faits sont rapportés d'après la narration d'un ami, et tirés en grande partie d'un mémoire présenté par l'auteur à la Société florimontane d'Annecy sur l'histoire du diocèse de Genève durant la période révolutionnaire, de 1792 à 1800: nous attendons avec impatience la publication de ce mémoire.

— En parlant aujourd'hui de l'*Histoire de Madame Barat*, nous n'avons plus qu'à constater le mérite et l'intérêt de cet ouvrage, dont l'étendue et le caractère sérieux n'ont pas été, par exception, un obstacle à une prompte et large diffusion. Il a rapidement atteint sa troisième édition; ce succès ne nous étonne pas: l'auteur le méritait, et le sujet plus encore. Il nous donne le portrait d'une belle âme et d'un grand caractère; il fournit une page pleine d'intérêt à l'histoire de notre temps et traite, par son côté pratique, un des sujets actuels, objet de nos plus vives et légitimes préoccupations: l'éducation et l'instruction religieuse de la jeunesse. Nous venons trop tard pour avoir à donner utilement un aperçu de la vie féconde et active de la fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus, qui occupe aujourd'hui un rang si élevé parmi les congrégations vouées à l'enseignement, pour raconter ses incessantes pérégrinations en France et en Italie pour établir des maisons nouvelles, nous arrêter à l'étude des constitutions, apprécier le bien qu'elle a produit, faire revivre tous les personnages qui l'ont secondée dans ses œuvres et dont nous

ne citerons qu'un seul, le P. Varin. Nous craindrions, en insistant, de nous attirer de la part de nos lecteurs le reproche de parler de choses qu'ils connaissent déjà et mieux que nous.

— Aussi ne chercherons-nous pas de transition pour passer à l'*Histoire de Madame Duchesne*, parue cette année, et qui n'est dans l'esprit de l'auteur, que « le complément de celle de Mme Barat. » Ce que celle-ci fait en Europe, l'autre l'a réalisé en Amérique ; elle est morte laissant comme semence dans le Nouveau Monde trente et un établissements, mille deux cents religieuses, trois mille pensionnaires et quatre mille cinq cents enfants dans les écoles gratuites. Déjà nous avions fait connaissance avec Mme Duchesne dans la vie de Mme Barat ; c'est avec elle qu'elle fonda la seconde maison à Grenoble ; c'est d'elle que le P. Varin écrivait : « Vous trouverez là des compagnes qui vous seconderont, mais une surtout ! N'y eût-il que celle-là, il faudrait aller la chercher au bout du monde. »

Née en 1769, morte en 1852, Philippine Duchesne tenait de près à deux familles qui ont marqué, par quelques-uns de leurs membres du moins, d'une façon toute différente. Sa mère était une Périer, sa grand'mère une Enfantin. Chrétiennement élevée dans sa famille et chez les visitandines de Sainte-Marie d'en-Haut, elle se sentit, dès l'âge de huit ans, un attrait pour les missions auquel elle ne put céder que beaucoup plus tard. Sortie du couvent à cause de la Révolution, en 1791, elle s'occupa pendant cette douloureuse époque de procurer des secours aux confesseurs de la foi, et d'instruire les pauvres. Elle racheta Saint-Marie d'en-Haut, avec l'intention d'y rappeler ses anciennes maîtresses, sans prévoir qu'elle avait préparé un asile à la société naissante dont elle devait être une des plus fécondes ouvrières. Dans un voyage à Paris, elle fut mise en relations avec Mgr Dubourg, évêque de la Louisiane. Il fut question d'une fondation en Amérique ; promesse fut donnée, et, en 1818, Mme Duchesne s'embarquait pour l'accomplir. On connaît son succès ; on lira avec le plus vif intérêt les travaux et les sacrifices qu'il coûta. Ce n'était point assez pour l'ardeur de son zèle : elle voulait évangéliser les sauvages ; pendant un an, elle vécut au milieu des Potowatomies, les prêchant par ses exemples et par ses prières. Nous retrouvons ici bien des personnages que nous avions déjà rencontrés avec Mme Barat ; mais M. Baunard sait les présenter de façon à ce que le lecteur soit charmé de les revoir ; il y a une variété de situations, d'œuvres, de travaux, de caractères et de milieux qui préservent de la monotonie. Nous reprocherions volontiers à l'auteur un peu de recherche et d'apprêt, et nous croyons que les faits parlent assez d'eux-même pour rendre superflues beaucoup de citations, de textes et de considérations dont le lecteur pourrait se fatiguer. Une carte aurait été utilement placée dans ce vo-

lume, où l'on regrette de ne pas trouver le portrait de Mme Duchesne.

— Singulier nom pour un martyr de la foi que celui de Néron! Le missionnaire dont M. l'abbé Chère raconte la vie avait été son condisciple au petit séminaire de Vaux, dans le diocèse de Saint-Claude. Né en 1818, dans les rangs les plus infimes de la société, il n'entra qu'à dix-neuf ans au séminaire pour faire ses études littéraires. Le travail est divisé en quatre parties : la vocation, la préparation, (les études et le séjour au presbytère, au petit et au grand séminaires et au séminaire des Missions étrangères) ; la vie apostolique (les voyages et les travaux des missionnaires au Tonkin); la consommation par le martyr (relation émouvante rédigée par Mgr Theurel, coadjuteur de Mgr Retord, sur le récit du diacre Nhat, témoin oculaire). Il serait difficile d'analyser cette vie ; mais nous aimons à indiquer, en-dehors de l'étude du saint prêtre, des détails très-intéressants sur le séminaire des Missions étrangères, sur la religion dans l'empire d'Annam, et sur les missions du Tonkin. La correspondance de M. Néron sera aussi un des souvenirs que l'on gardera de ce livre. Sur la terre qu'il arrosa de ses sueurs en attendant qu'il l'arrose de son sang, il n'oublie point sa patrie et sa famille. On y trouve sans cesse cette pensée qu'il exprima ainsi une fois à ses parents : « Mettez-moi tous les petits détails de famille; rien ne m'intéresse et ne me fait plaisir autant que ces détails. Tout ce qui a rapport au pays est pour moi comme un mets délicieux.— Se figurent-ils donc, écrit-il une autre fois, que parce que j'ai quitté le pays pour venir chercher les âmes dans ces contrées lointaines, je suis insensible à tout ce qui part d'un cœur humain, d'un cœur de compatriote et d'ami? »

—Pierre Aumaître, qui fut martyr en Corée, était né à Aizecy, dans le département de la Charente, de parents pauvres et bons chrétiens. Il entra au séminaire de Richemont, et commença au grand séminaire d'Angoulême ses études théologiques, qu'il vint terminer à Paris au séminaire des Missions étrangères. Il cédait à l'attrait d'une vocation qu'il avait ressentie dès son bas âge, et dont sa mère avait eu comme une révélation avant sa naissance. Ordonné prêtre en juin 1862, il s'embarqua en août, à Marseille, pour la Corée. Au milieu de la persécution qui sévit en 1866 contre les chrétiens, Pierre Aumaître fut décapité, le 30 mars, avec Mgr Daveluy, Mgr Berneux et cinq autres missionnaires. C'est cette courte existence, terminée par une mort cruelle et sublime, qu'a racontée M. Léandre Poitou, curé-doyen de la Rochefoucauld et membre de la Société archéologique de la Charente. Condisciple et ami de Pierre Aumaître au petit et au grand séminaires, il était mieux placé que personne pour faire connaître le jeune missionnaire. Il a recueilli la correspondance de son ami avec ses parents, ses condisciples, Mme de Saluces, Mme Dexier de Chenon. Il transcrit

un grand nombre de ses lettres. Quelle foi! quelle ardeur! Comment ce paysan charentais a-t-il pu aspirer ainsi au martyre? où a-t-il puisé cette soif de souffrances, cet amour du Christ, et cette élévation de pensées? Il faut lire ces pages, dont quelques-unes sont vraiment remarquables. M. Poitou a bien fait de les insérer dans le récit. Elles sont un des attraits de son livre. On trouvera aussi dans ce volume des détails intéressants sur la Corée, ses mœurs, ses habitants, et aussi une description émouvante des supplices du martyre. Tout cela est écrit avec beaucoup de simplicité et de charme. Ce sont les faits qui louent. M. Poitou s'est contenté de laisser parler et agir son héros. Il a fait ainsi un livre excellent.

— M. Philibert Simon est aussi un missionnaire; celui-là n'a pas eu le bonheur d'obtenir la couronne du martyre, mais a eu du moins l'honneur de mourir au service de Dieu, enlevé par la fièvre chaude, à l'âge de trente-deux ans, dans le pays qu'il évangélisait. Ami de M. Simon, Poitevin comme lui, M. l'abbé Briand connaissait bien son héros. Il s'applique à nous le faire connaître plus encore que ses œuvres, peu nombreuses naturellement, puisqu'il est mort si jeune. L'auteur a un style noble, élégant et vif; son admiration pour son saint ami lui communique de la chaleur, et il a trouvé une précieuse ressource, pour colorer et animer le récit, dans la correspondance du missionnaire. M. Simon avait l'âme aussi poétique que le cœur généreux; son esprit fin brillait dans ses lettres, à côté de ses sentiments délicats et de la sublimité de ses aspirations, avec un laisser-aller et un abandon qui rendent la lecture de cette correspondance pleine de charmes. Sa première conquête est celle d'un vieillard : « Un premier-né de soixante-quinze ans, » écrit-il, « ne trouvez-vous pas que c'est un joli début? » Quand il apprend qu'il est envoyé en Mandchourie : « Mgr Berneux a évangélisé, dit-on, la Mandchourie avant d'aller cueillir en Corée la palme du martyre : Jésus pourrait bien me réserver la même faveur! » Il entre dans d'intéressants détails sur les lieux, sur les personnes, sur les usages. A ce point de vue, sa vie peut être considérée comme un piquant et curieux récit de voyage en Mandchourie; son biographe l'a complétée sur plusieurs points, en recourant au livre de M. l'abbé Durand sur les missions catholiques. Nous voyons apparaître des figures attachantes, comme celles des carmélites de Poitiers — parmi lesquelles Xavérine de Maistre, la Mère Marie-Thérèse de Jésus, sœur du brave général de Sonis. Avec quel intérêt M. Simon, suit de loin toutes les périodes de la guerre, pensant à son pays, à son frère qui porte les armes et va trouver la mort sur le champ de bataille, à sa bonne mère qui meurt seule, mais avec une foi digne de lui. Bien des pages font couler les larmes et toutes produisent une douce émotion qui réchauffe et fortifie le cœur.

— Si modeste pour ses membres vivants, la communauté de Saint-Sulpice ne craint pas de présenter au public ceux de ses prêtres défunts dont la vie peut servir à l'édification des fidèles. Après les biographies récentes de M. Mollevaut, de M. Faillon et de M. Hamon, voici celle d'un jeune prêtre, portant un nom bien connu dans le monde scientifique, écrite par un ami sans doute, peut-être un condisciple qui n'aura pas voulu laisser ignorés les trésors qu'il avait pu découvrir dans cette âme d'élite. Nous n'avons pas ici un récit complet : dans cette vie d'à peine trente ans, les faits sont peu nombreux; l'étude de l'âme occupe la plus grande place. M. Léon Hubert-Valleroux, fils du docteur de ce nom, se livra d'abord à l'étude de la médecine, concourut pour l'internat, brigua et obtint le grade de docteur, bien que depuis longtemps il entendît la voix secrète qui l'appelait au sacerdoce. Mais il attendait avec confiance le moment de répondre à l'appel divin, travaillant comme un homme qui remplit un devoir, édifiant ses camarades d'étude, dont il était aussi aimé que respecté, et apportant la gaîté et la joie au sein de sa famille. Il gardait pour lui le secret de sa vocation qui surprit tout le monde, et pratiquait déjà la mortification à un degré qui provoque l'admiration malgré tout ce qu'on peut y trouver d'excessif. C'est un point que l'auteur étudie en directeur et en théologien, et sur lequel nous appelons l'attention. Nous ne pouvons raconter la vie du saint jeune homme au séminaire, mettre en relief toutes les vertus qu'il pratiqua, les qualités par lesquelles il se distingua, ni relever les pages remarquables dues à son ami anonyme. Nous nous bornons à transcrire les titres des chapitres : *le Séminaire d'Issy*, *le Séminaire de Saint-Sulpice*, *la Solitude*, *le Séminaire à Dijon*, où il fut trois mois comme directeur, *Dernier hiver à Paris*, *Dernière maladie à Bellevue*. Nous ne pouvons mieux prendre congé de nos lecteurs qu'avec cette touchante biographie, qui contient de si précieux enseignements.

VICTOR MORYAT.

THÉOLOGIE

Commentarius in Evangelium S. Joannis, quem in usum prolectionum scripsit P. JOSEPHUS CORLUY, S. J., in collegio theologico Societatis Jesu Lovaniensi, Sacræ Scripturæ professor. Gandavi, excudebat C. Poelman, 1878, in-8 de 457 p.

Ce commentaire, un des plus remarquables, sans contredit, qui ait paru de nos jours, est l'œuvre d'un savant professeur de Louvain, le P. Corluy. Le dessein de l'auteur a été de déterminer le sens littéral de saint Jean. Quelques mots précis et lumineux lui suffisent habituellement pour expliquer la parole sainte, marquer l'ordre des faits et la suite des idées. Il n'en est pas de même des passages difficiles et con-

traversés : le P. Corluy fait de chacun d'eux une étude approfondie, expose les opinions des exégètes, et prononce entre eux avec une sûreté de jugement qui ne se dément jamais. Quand nulle interprétation ne le satisfait, il le déclare avec la loyauté qui est le propre des vrais savants, et laisse à d'autres le soin de porter dans le texte sacré une lumière définitive. On sent le prix d'une pareille méthode, et comment le lecteur, rapidement guidé dans les parties du récit qui s'entendent d'elles-mêmes, s'arrête volontiers aux endroits difficiles, et, les trouvant mis en relief, apporte une attention plus soutenue à les comprendre.

Si concise que soit l'interprétation du P. Corluy, elle n'échappe pas au désavantage de tout commentaire, à savoir que l'esprit, appliqué aux détails, perd bientôt de vue l'ensemble. Pour parer à cet inconvénient, l'habile professeur fait suivre chaque chapitre d'une paraphrase, où le lecteur retrouve, avec la suite des faits, les solutions données aux principales difficultés. Par une innovation non moins heureuse, il résume, dans des scolies dogmatiques, les nombreuses conclusions que la théologie a tirées de l'évangile de saint Jean. Rien ne fait mieux voir que toute la substance du dogme se trouve comme ramassée dans ces pages saintes, et qu'il y a là, selon la parole de Bossuet, des profondeurs à faire trembler.

Nous ne pouvons nous étendre sur chacune des dissertations insérées dans ce commentaire : plusieurs d'entre elles, publiées dans les *Études religieuses*, sont connues déjà et justement appréciées. Nous nous contenterons de distinguer entre toutes la savante discussion où le P. Corluy établit que la pécheresse de saint Luc (VII, 37), Madeleine, et Marie, sœur de Lazare, ne sont qu'une même femme. On sait avec quel dédain les critiques du dix-septième siècle rejetèrent cette tradition ; leur opinion prit une telle autorité que les bréviaires gallicans modifièrent la légende du bréviaire romain. L'antique sentiment de l'Église, cependant, garda toujours d'illustres défenseurs (Baronius, les Bollandistes, Maldonat, Lightfoot, et, de nos jours, Schegg, Sepp, Pusey, Farrar, dans sa belle *Vie de Jésus*). Le P. Corluy résume et complète les travaux de ses devanciers. C'est avec bonheur que nous voyons la science la plus exacte rendre à la piété et à l'art chrétien, l'unique Madeleine dont tant de chefs-d'œuvre ont immortalisé la touchante histoire.

Le seul regret que nous nous permettrons d'exprimer, c'est que le savant commentateur ait peut-être trop sacrifié au désir d'être concis. Une étude, dans les prolégomènes, sur le style de saint Jean, une comparaison entre sa manière de narrer et celle des synoptiques, quelques détails archéologiques sur la fête des Tabernacles et de la Dédicace, une peinture rapide des lieux que parcourut le Sau-

veur ajouteraient certainement à l'intérêt déjà si vif de ce commentaire.

Tel qu'il est, du reste, l'ouvrage nous semble bien près de sa perfection, et nous ne pouvons trop le recommander aux facultés de théologie et aux séminaires. Il ne sera pas moins utile à tous les esprits sérieux qui aiment à méditer les paroles de la vie éternelle. Les nombreux lecteurs qu'effrayent les in-folio de Maldonat, de Jansénius, de Cornélius, trouveront, dans le P. Corluy, la science profonde de ces interprètes, dégagée de toute longueur et présentée sous une forme vive et élégante.

Il ne nous reste qu'un vœu à exprimer, c'est que le savant jésuite joigne au commentaire de saint Jean celui des trois synoptiques, et achève ainsi l'œuvre qu'il a si heureusement entreprise.

C. Fouard.

Der hl. Cyprian. *Sein Leben und seine Lehre* (*Saint Cyprien, sa vie et ses travaux*). Dargestellt von Lic. Bernhard Fechtrup, Docent an der Academie zur Münster. I. *Cyprians Leben.* Münster, Theissing, 1878, in-8 de viii et 264 p.

Les études patrologiques attirent de plus en plus les savants catholiques, et l'on ne saurait trop s'en applaudir, car rien n'est plus propre à nous faire connaître et à nous faire aimer le christianisme que de le considérer à sa source et dans ses origines. Saint Cyprien en particulier exerce, sur qui le connaît, un attrait irrésistible. Quels enseignements dans la vie de ce païen converti à la vraie religion par la pureté de sa morale et la beauté de sa doctrine, écrivant, sur le siège épiscopal de Carthage, de si admirables pages et scellant sa foi par son sang! M. Fechtrup a très-bien raconté cette vie dans le premier volume de son *Saint Cyprien*, en attendant qu'il étudie ses écrits dans un second, et en fasse connaître l'importance dogmatique. Cette division de son travail ne sera peut-être pas du goût de tous les lecteurs. Quelques-uns trouveront sans doute qu'il eût été plus naturel de ne pas séparer dans l'exposition ce qui avait été uni dans la réalité, et qu'il eût mieux valu, par conséquent, étudier les écrits du saint docteur au fur et à mesure de leur publication, à leur date chronologique. Cependant le plan adopté par l'auteur, quoiqu'il paraisse en soi moins logique, est préférable au point de vue scientifique. Quoi qu'il en soit, le volume que nous avons sous les yeux est très-intéressant et la lecture en est édifiante en même temps qu'instructive. La narration est simple, sobre, claire; la critique sage et modérée. M. Fechtrup rejette, cela va sans dire, l'opinion de Tizzani, qui a nié la réalité de la célèbre contestation entre le pape saint Etienne et l'évêque de Carthage, et il reconnaît l'erreur de saint Cyprien en cette circons-

tance, tout en en expliquant les causes. Puisse l'érudit professeur de l'Académie de Münster nous donner bientôt la seconde partie de son travail! G. K.

Le Sacerdoce, *conférences prêchées à l'Oratoire,* par Mgr Isoard, auditeur de Rote pour la France. Paris, Victor Palmé, 1878, 2 vol. in-12 de 479 et 501 p. — Prix : 7 fr.

Mgr Isoard a réuni, dans ces deux volumes, les conférences qu'il a prêchées à Paris durant trois années consécutives. Ces conférences s'adressent surtout aux laïques; c'est à eux que l'éminent orateur a voulu faire connaître les divers ordres qui composent la hiérarchie catholique, les fonctions, les droits, les devoirs de ces ordres, les relations que tout chrétien sérieux doit avoir avec ceux qui, à quelque titre que ce soit, font partie du clergé. Nul ne transige moins avec la loi, nul n'accepte moins les relâchements et les adoucissements, les compromis et les dissimulations. L'auteur établit fortement et répète presqu'à chaque page le principe fondamental que le prêtre est l'intermédiaire institué par Jésus-Christ entre Dieu et les hommes ; il veut que le prêtre agisse toujours comme le demande une telle dignité ; il entend bien que les chrétiens se souviennent sans cesse de cette dignité et aident le prêtre à la montrer dans un éclat divin. Le lecteur trouvera peut-être que telle remarque de détail est quelque peu sévère, que telle condamnation l'atteint directement et frappe bien fort l'humaine faiblesse; mais il ne fermera pas le livre sans avoir une très-grande idée du sacerdoce catholique et des actes que le prêtre doit accomplir parmi les fidèles. Le style est incisif, admirable d'entrain et de vie : rien ne ressemble moins à ce que l'on appelle un sermon que ces conférences animées, dans lesquelles l'orateur présente une suite de tableaux, montre à l'œuvre, avec leurs défauts, les chrétiens de tout rang et de tout âge, et leur rappelle impitoyablement la loi et la pratique des siècles de foi. E. Poussset.

Avesta, livre sacré des sectateurs de Zoroastre, *traduit du texte zend,* par E. de Harlez. Tome III. Paris, Maisonneuve; Liège, Grandmont-Donders, 1877, in-4 de vi et 137 p. — Prix : 5 fr.

M. de Harlez a mené à bonne fin la difficile entreprise de la traduction de l'Avesta. Avec ce troisième volume se terminent l'Avesta et tout ce qui nous est resté des monuments de la littérature zende. Il contient les onze derniers Yeshts, diverses prières du rituel mazdéen, afrîns, nyâyishs, gahs, sîrozah, et divers fragments. On y trouve, entre autres, la Vistaçp Yesht, dont personne jusqu'ici n'avait osé entreprendre la traduction.

Le volume, après quelques mots de préface, s'ouvre par des notions sur les antiquités éraniennes, notions nécessaires pour l'intelligence des Yeshts. Comme dans les deux volumes précédents, des notes courantes, au bas des pages, expliquent le texte ou les difficultés de détail et justifient, en certains cas, le sens adopté par le traducteur. L'ouvrage doit être complété par des tables, rédigées par M. le docteur Charles Michel ; elles n'ont pas encore paru.

En terminant cette œuvre si laborieuse et si difficile de la traduction d'un livre rempli d'allusions obscures, écrit dans un courant d'idées tout à fait différentes des nôtres et en une langue bien peu connue, M. de Harlez pourrait bien dire : *Exegi monumentum.* Toute l'Europe savante a été unanime à reconnaître le mérite et la valeur de son travail, pris dans son ensemble. A une époque où l'étude comparée des religions tend à se faire une place de plus en plus large, on ne saurait trop remercier le savant professeur de Louvain d'avoir mis à la portée de tous le livre sacré de Zoroastre, traduit, non pas d'après les faux principes d'une critique aventureuse qui met ses propres pensées dans les œuvres des temps primitifs, mais d'après la méthode exacte et irréprochable d'Eugène Burnouf et de Spiegel. Tous ceux qui voudront s'occuper désormais parmi nous du zoroastrisme ne devront plus se fier à la version trop imparfaite de l'Avesta par Anquetil-Duperron, et, s'ils peuvent consulter encore celle de Spiegel, ils devront du moins prendre, pour base fondamentale de leurs études, celle de M. le chanoine de Harlez. J. K.

La Dogmatique, par le Dr M. J. Scheeben, professeur au séminaire archiépiscopal de Cologne. T. Ier. Paris, Victor Palmé ; Bruxelles, Lebrocquy, 1877, in-8 de 728 p. — Prix : 7 fr. 50, et 6 fr. pour les souscripteurs aux 25 volumes. (*Bibliothèque théologique du dix-neuvième siècle,* rédigée par les principaux docteurs des universités catholiques. Tome II. Traduction de l'abbé P. Belet.)

M. le docteur Scheeben, professeur au grand séminaire de Cologne, a commencé à publier, en 1873, dans la *Bibliothèque théologique* éditée par M. Herder, à Fribourg-en-Brisgau, une théologie dogmatique fort remarquable. La librairie catholique de M. Palmé qui, comme le *Polybiblion* a eu déjà l'occasion de l'annoncer, a entrepris de nous donner la traduction de cette *Bibliothèque théologique*, vient de mettre en vente le premier volume de l'œuvre de M. Scheeben. Il contient le livre premier, qui expose la *Théorie de la connaissance théologique.* Le premier volume de l'édition allemande contient en plus le livre second, mais il est d'une grosseur démesurée, et les éditeurs français ont été bien inspirés en le divisant.

Le livre premier est partagé en deux parties : Principes objectifs

de la connaissance théologique, et la connaissance théologique considérée en elle-même. L'auteur étudie successivement la révélation, l'Écriture sainte, la tradition et l'autorité enseignante de l'Église dans la première partie. Après avoir ainsi exposé les principes de la science théologique, il s'occupe, dans la seconde partie, de la foi considérée sous tous ses divers aspects.

Ce premier volume se termine par une histoire abrégée de la théologie, qui n'est pas la partie la moins importante de ce travail : elle mérite d'être tout spécialement recommandée aux théologiens. C'est une œuvre neuve et presque sans antécédents, qui est le fruit de recherches personnelles (p. 648). Elle s'étend depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours (p. 648-720).

Du reste, toute cette théologie dogmatique est une production digne des plus grands éloges. Elle n'est point, comme un grand nombre d'autres ouvrages de ce genre, une compilation plus ou moins heureuse des manuels antérieurs, c'est une exposition nouvelle de la doctrine catholique qui joint au mérite de la sûreté de la doctrine et de la solidité des preuves, celui d'une grande érudition et de la réfutation péremptoire des erreurs contemporaines. M. Scheeben est familiarisé avec les écrits des théologiens de tous les siècles, et l'on trouve dans sa *Dogmatique* des passages importants de leurs œuvres qui, jusqu'ici, étaient demeurés à peu près inconnus. Nous ne possédons pas en France de théologie composée sur ce plan. On ne saurait donc trop en recommander la lecture ou plutôt l'étude parmi nous. La manière de penser et d'exposer de l'auteur n'est pas, il est vrai, tout à fait conforme à nos habitudes, mais il est facile de s'accoutumer à sa méthode et à ses procédés, et l'on sera, en peu de temps, amplement dédommagé de la peine qu'on aura prise d'abord pour le comprendre.

L. M.

JURISPRUDENCE.

Essai historique et critique sur la législation des sociétés commerciales en France et à l'étranger, par C. Lescœur, docteur en droit, professeur à l'Université catholique de Paris. Mémoire couronné par la faculté de droit de Paris. (Concours de 1873-74. Médaille d'or.) Paris, Marescq, 1878, in-8 de 350 p. — Prix : 6 fr.

On ne peut reprocher aux universités catholiques d'avoir un personnel enseignant au-dessous de la tâche qui leur est imposée. En tous cas, il serait mal venu à l'université de l'État de formuler cette critique, car c'est devant elle que les docteurs pouvant enseigner ont jusqu'ici pu prendre leurs grades; plusieurs ont même reçu ses suffrages. Dans un concours ouvert devant la faculté

de l'État à Paris, on proclamait, en 1874, le lauréat qui avait la première médaille d'or : c'était l'auteur du présent mémoire sur la législation des sociétés commerciales en France et à l'étranger. Depuis M. Lescœur occupe une chaire à la faculté catholique.

Au point de vue juridique, la valeur de l'ouvrage est surabondamment attestée par les juges du concours qui lui ont conféré la distinction qu'il a obtenue. C'est, disent les rapporteurs, « une œuvre de très-grand mérite, une œuvre tout à fait hors ligne. » Il est donc inutile de revenir sur ce point qui serait plutôt affaibli par tout ce que nous pourrions dire. Nous devons seulement faire connaître l'ensemble de l'ouvrage et les matières qui y sont développées.

Le but indiqué par le programme était d'exposer les réformes opérées dans la législation des sociétés commerciales depuis le Code de commerce de 1807, et d'en apprécier les résultats. Les soixante-dix ans qui se sont écoulés depuis lors ont laissé peu de chose de la loi de cette époque.

Pour bien asseoir le terrain, il était nécessaire de constater d'abord l'état des mœurs et des habitudes commerciales à l'époque du premier Empire. On a d'ailleurs alors moins innové en beaucoup de choses qu'on ne le suppose, et le tableau de la législation antérieure n'est pas inutile à ce point de vue. C'est donc l'objet d'un chapitre plein de détails. Mais, depuis, les progrès industriels ont modifié les conditions économiques et, par conséquent, nécessité bien des changements dans les habitudes et les usages commerciaux. Peu de sujets sont, en effet, aussi sensibles que celui dont il s'agit aux besoins et aux nécessités des affaires. Les temps modernes en sont une preuve, et les époques qui ont suivi la confection du Code de commerce, jusqu'à nos jours, témoignent des oscillations, en sens souvent divers, d'une législation dont les idées courantes réclament la révision.

On n'attend pas de ce compte rendu qu'il les expose, ou même les résume. Il suffira de dire qu'à mesure que les réformes s'opèrent, l'auteur les suit et les commente. Il en fait l'historique et la critique judicieuse en même temps, montrant impartialement à quelle nécessité on a voulu répondre, quels avantages on pensait retirer, comme aussi quels inconvénients ont pu se présenter et se présentent encore aujourd'hui dans l'état actuel de la législation.

Chemin faisant, une excursion est faite à l'étranger, en Angleterre, en Allemagne, dans d'autres pays encore, pour faire connaître les lois qui régissent la même matière. Ici les détails sont moins nombreux; c'est moins une discussion qu'un résumé sobre et concis.

Enfin l'ouvrage se termine, en manière de conclusion, par un chapitre consacré à la législation française à l'époque actuelle. M. Lescœur en expose l'état un peu précaire; il prédit des modifications nouvelles,

qui, depuis la composition de son mémoire, ont déjà reçu un commencement d'exécution. G. S.

SCIENCES ET ARTS

Histoire des philosophes et des théologiens musulmans, par GUSTAVE DUGAT. Paris, Maisonneuve, 1878, in-8 de 385 p.—Prix : 7 fr. 50.

Dans une introduction, pleine d'aperçus intéressants, M. G. Dugat annonce qu'après le concours de 1874, demeuré sans résultat, il s'est décidé à publier en volume le Mémoire qui contient le fruit de ses recherches sur les questions posées par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et dont voici le texte :

« I. Faire l'histoire de la lutte entre les écoles philosophiques et les écoles théologiques sous les Abassides ; montrer cette lutte commençant dès les premiers temps de l'islamisme avec les motazélites, se continuant entre les acharites et les philosophes, et se terminant par la victoire complète de la théologie musulmane. — II. Exposer les méthodes dont se servaient les deux écoles, et la manière dont les théologiens ont emprunté les procédés de leurs adversaires. — III. Montrer l'influence que le soufisme a exercée à plusieurs reprises sur ces luttes. — IV. Mettre en lumière les circonstances principales qui ont pu contribuer à la ruine de la philosophie dans le khalifat d'Orient. »

Si l'on ne veut pas voir clairement, dans ce programme, l'histoire de la pensée arabe depuis ses débuts, il faut au moins comprendre que l'Académie désirait l'exposé des luttes qui, sous les Abassides, ont été livrées aux stationnaires par les hommes de progrès, en d'autres termes le développement des efforts de l'esprit d'amélioration et de perfectionnement contre le rigorisme de l'orthodoxie. Et d'abord, il serait plus juste de dire *pensée musulmane*, car, à l'exception de quelques philosophes, tels que El-Kendi, la plupart, à cette époque, étaient d'origine persane, turque ou espagnole. El-Farabi était Syrien, et Ibn-Sinâ (Avicenne) naquit près de Bokhara. D'un autre côté, on sait que tout ce que l'Orient sémitique eut de philosophie, il le tenait de la Grèce.

Voilà donc le sujet que M. G. Dugat avait à traiter. A-t-il adopté la méthode naturelle tracée par le programme ? Son érudition, dont le fonds est aussi riche que varié, lui a-t-elle fourni les éléments nécessaires pour un développement logique où il soit facile de suivre les différentes phases de cette tentative de réforme qui passionna un monde où la pensée était le plus comprimée ? Enfin, le livre que nous avons sous les yeux contient-il la réponse aux questions posées par l'Académie ? M. G. Dugat déclare, avec une réserve qui lui fait

honneur, que, s'il a publié son ébauche, c'est parce qu'il attache un grand prix à la décision future du problème ; il espère cependant que, malgré ses imperfections, son travail attirera l'attention des jeunes orientalistes (pourquoi plutôt les jeunes ?) sur ces sujets difficiles. Nos études sur la philosophie et la théologie des musulmans ne lui paraissent pas assez avancées pour permettre de présenter une solution satisfaisante. A cela nous nous hâtons de répondre qu'il est douteux que les bibliothèques de l'Asie et de l'Afrique nous réservent de grandes surprises, tant la dévotion mahométane a mis de zèle à anéantir les ouvrages propres à la scandaliser. Il n'y a plus rien à apprendre de ce côté, dût la ville de Fez offrir à nos investigations les mystérieuses richesses de ses manuscrits. Pourquoi alors ouvrir devant nos yeux de pareilles perspectives, en disant, au sujet des livres d'Ibn-Sinâ, qu'en-dehors de ceux que nous avons lus, d'autres se trouvent dispersés un peu partout en Europe et en Orient (p. 205) ?

Si l'on prend la peine de remonter à l'origine des controverses qui ont bouleversé la société constituée par le prophète Mahomet, on reconnaîtra que la première impulsion émane des motazélites, gens d'affaires et de travail, auxquels il fallait des horizons plus larges. Ils avaient étudié les traités grecs, et c'est là qu'ils avaient puisé leur doctrine négative des attributs de Dieu. Ce fut l'un d'eux, El-Mozdar ou El-Mozar, qui osa établir le dogme de la création du Koran, premier brandon de discorde. Au sein de leurs sectes nombreuses, brillaient des hommes aux conceptions hardies, tels que Wâcil, El-Allaf, Bichr, En-Radhâm et El-Djahid. Mais aucun de ces énergiques penseurs ne s'est dégagé complétement de la religion officielle. Toutefois, la lutte devint encore plus intéressante, lorsque les acharites firent disparaître de l'arène les champions du motazélisme. El-Achari, fondateur du système qui porte son nom, florissait vers la fin du neuvième siècle, et mourut au milieu du dixième. Il proclama, dans la grande mosquée de Basra, sa croyance à la préexistence du Koran, aux attributs de Dieu et à la prédestination des actions humaines. Avec ce docteur, commence le second âge de la théologie scolastique. Ses adhérents furent nombreux ; on compte, parmi les propagateurs de ses principes, El-Bakillani, que les Arabes mettent au rang de leurs saints ; Aboul-Maali, auteur du *Kitab El-irchâd*, et Chahrastani, qui fut l'historien des doctrines religieuses et philosophiques de l'islamisme.

Le troisième âge de la scolastique arabe est représenté par le célèbre Ghazzali, qui appartenait à l'école acharite. A l'exemple des autres *motekallemin*, il supprima toute causalité autre que la volonté divine ; il combattit le système des atomes et du vide ; il rejeta le principe admis par El-Bakillani, à savoir que la nullité de la preuve

impliquait celle de la chose qu'on croyait avoir prouvée. Ce système, d'où émergent tant de points de différence avec l'ancien, fut désigné sous le nom de système des modernes.

Le quatrième âge de la scolastique comprend les théologiens, tels que El-Beidhawi et Er-Razi, qui, confondant les problèmes de la dogmatique avec ceux de la philosophie, virent échouer leurs pénibles recherches sur les substances, les accidents et leurs lois. Le motif qui décide M. G. Dugat à ne pas s'étendre sur la notice des *motekallemin*, c'est que tous les éclaircissements relatifs, soit à leurs idées, soit aux preuves qu'ils donnent de la nouveauté du monde, de l'unité et de l'immatérialité de Dieu, sont consignés dans le *Guide des égarés* de Maimonide.

Entre les années 970 et 980 de Jésus-Christ, on vit s'établir à Basra, foyer des lumières, une société philosophique, sous le nom de Frères de la pureté « *ikheuàn es-safa.* » Les membres de cette association composèrent une encyclopédie, dont il existe une traduction hébraïque, faite par le rabbin Kalonymos. Cet ouvrage, demeuré anonyme, contient cinquante traités didactiques sur les sciences mathématiques, la philosophie naturelle, et la vie spirituelle. Mais, selon le sentiment de Munk, il n'eut pas grand accueil auprès des véritables philosophes, moins à cause du mélange des opinions qui s'y rencontrent, que parce qu'on n'y voit point de système arrêté. En ce temps-là, naquit Ibn-Sinâ. On peut dire que le dernier effort de la pensée libre dans l'Orient musulman date de ce docteur, auquel la Providence avait accordé une vaste intelligence, avec le talent de la faire rayonner sur son époque. Ibn-Sinâ a beaucoup écrit; on lui attribue cent sept ouvrages, grands, moyens ou petits, sans compter diverses compositions qui ne peuvent être rigoureusement classées. Mais ce que ses œuvres gagnent en étendue, elles le perdent en profondeur. Séduit par les idées péripatéticiennes, il parcourut le cercle du savoir humain; il étudia avec succès la *Métaphysique*, les *Analytiques* et l'*Histoire naturelle* d'Aristote, dont la traduction arabe avait été introduite dans ses États par le khalife El-Mamoun; il en fit un commentaire, où l'originalité de ses conceptions a beaucoup de peine à se faire jour à travers les idées grecques. Nous ne voyons pas qu'il y ait la moindre imprudence (p. 208) à porter actuellement un jugement sur ce philosophe, puisqu'il est constant que la partie essentielle de ses travaux a été examinée et reproduite. Si Ibn-Sinâ avait ajouté une seule pierre à l'édifice du Stagirite, si son esprit avait enfanté une seule pensée de valeur positive, en matière de métaphysique, la postérité ne l'aurait point illustré seulement comme médecin. C'est qu'il n'y a rien dans ses travaux qui ne soit le reflet de son modèle. L'influence qu'il a exercée sur ses contemporains légitime donc

jusqu'à un certain point l'enthousiasme un peu exagéré de M. G. Dugat; c'est même cette considération qui l'empêche de confesser qu'Ibn-Sinâ fit souvent des concessions aux théologiens, en raison de son attachement à la religion officielle. Mais M. G. Dugat hésite encore, puisqu'il dit (p. 207) : « Notre philosophe ne vivait pas dans un temps de libre examen. »

Quoi qu'il en soit, c'est ici qu'aurait dû se placer une dissertation solide sur les controverses soutenues par lui contre ses adversaires acharnés, sur les efforts inutiles qu'il a déployés incessamment pour purifier et perfectionner l'islamisme, dont il comprenait si bien les défauts. Il convenait de prendre texte de l'insuccès d'Ibn-Sinâ, pour nous expliquer que l'avortement de la philosophie provient de l'imperfection même de ces nouvelles doctrines, qui n'étaient pas acceptables pour les peuples musulmans, au moment de leur manifestation. Nous aurions voulu, d'un autre côté, que le plan fût suivi tel qu'il a été marqué; que l'histoire des khalifes servît de cadre pour le développement successif de ces grandes disputes; que les progrès et les échecs alternatifs de la philosophie, dans ce milieu réfractaire, fussent indiqués d'une façon large, en un style grave et soutenu, sans trop d'anecdotes, afin que l'œil ne perdît pas un instant les évolutions du sujet. Les faits n'ont d'importance qu'en raison des résultats qu'ils amènent. Les ennemis les plus redoutables du philosophisme musulman ne furent pas, comme on le suppose, les khalifes piétistes, ce furent, au contraire, les docteurs Abou-Hanifa, Mâlek, Ech-Chaféi et Ibn-Hanbal, qui ont fondé les quatre écoles de théologie pratique. M. G. Dugat ne s'y est pas trompé, et, en nous les montrant sous un jour nouveau, il a fait preuve de sagacité. Il a vu, dans cet appareil doctrinal, la ruine de l'esprit nouveau. Là où siégeaient les quatre docteurs, le combat a été conduit avec une ténacité qui égalait l'habileté de la tactique. Chacun d'eux, comme une âme qui se répand sur les organes de la nation, a opéré une réaction lente, mais efficace, en vue de vivifier la soumission passive au Koran et à la Sonna. Qu'on ne cherche donc pas ailleurs la cause de la défaite des motazélites et de leurs successeurs. L'islamisme a pour rempart un cercle de fer, que le progrès essayerait en vain de briser.

Est-ce à dire que l'ensemble de cette ébauche (l'expression appartient à l'auteur) soit invulnérable à la critique? Non : car celle-ci a prise sur les défauts d'une composition, où l'on voudrait trouver plus d'unité, plus d'uniformité, un enchaînement plus naturel de causes et d'effets, enfin une dissertation à peu près affranchie des pompes de l'érudition. Entraîné par une facilité naturelle, trop prompt aussi à se dépenser en étincelles, M. G. Dugat semble préférer le procédé de l'analyse à celui de la synthèse. Au lieu d'observer strictement la

Cette étude est puisée aux documents les plus sûrs et nous paraît fort judicieuse, sauf le chapitre consacré à la marine marchande, qui nous semble entaché d'un optimisme par trop confiant. En se consolant de la diminution de notre marine à voile par le développement de notre navigation à vapeur, M. Bouché de Belle oublie que cette dernière est en grande partie subventionnée par l'État. C'est une raison de plus pour accorder à la navigation libre ces dix millions de primes par an que réclament si impérieusement des intérêts nationaux supérieurs, et que, depuis deux ans, la majorité de la Chambre des députés lui refuse.

Le mémoire couronné au concours est précédé d'un rapport dû à M. Marc Maurel, membre de la Chambre de commerce de Bordeaux, qui ne comprend pas moins de 76 pages de petit texte. L'historique de ce rapport a bien son prix, et nous fait voir la Chambre de commerce de Bordeaux confiant l'examen du concours ouvert par elle à des légistes officiels, puis bientôt amenée à le leur retirer, par suite de dissidences d'opinions à peine indiquées dans le rapport, mais fort curieuses, ce nous semble.

En tout cas, le public est loin d'y avoir perdu; car le travail de M. Marc Maurel est l'œuvre d'un véritable économiste. Il met en lumière d'une façon fort remarquable les quelques notions scientifiques que Bastiat a cherché à rectifier (celles de la *valeur*, de *l'utilité gratuite de la vente*, *de la population* notamment). — Quoique la tentative de Bastiat ne nous paraisse pas avoir eu d'autre résultat qu'une amélioration dans la terminologie, nous rendons volontiers hommage à des disciples aussi habiles et aussi convaincus. D'ailleurs, il y a dans le rapport de M. Marc Maurel des passages qui ont un mérite propre, par exemple, celui où il traite d'une façon originale, et avec toute la compétence d'une longue pratique des affaires, la question de savoir si le régime protecteur est vraiment nécessaire aux pays neufs, comme on l'a prétendu. En finissant, il signale l'infériorité que crée à la France le régime du partage forcé des successions. C. J.

Les grands ports de commerce de la France, par L. Simonin. Paris, Hachette, 1878, gr. in-18 de IV-360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Marseille, le Havre, Bordeaux, Nantes et son annexe de Saint-Nazaire, forment ce qu'on peut appeler le quadrilatère maritime, les quatre grands ports de commerce de la France. C'est à l'étude de leur situation topographique, économique et commerciale, que M. Simonin consacre aujourd'hui ce volume, dédié à M. Krantz, et composé de notices publiées dans la *Revue des Deux Mondes*. Ses précédents ouvrages sur la constitution terrestre et sur le développement industriel du continent américain, l'avaient depuis longtemps préparé à cet

Mélanges philosophiques, par M. Dupont-White, Paris, Guillaumin, 1878, in-8 de xxiii-406 p. — Prix : 6 fr.

Ce volume est formé par quatre séries d'articles, qui ont paru, de 1865 à 1877, dans la *Revue des Deux Mondes* et dans la *Revue de France*. Dans la première qui a pour titre : *Impuissance politique de la religion et de la philosophie*, M. Dupont-White prétend que les religions, et particulièrement le christianisme, ne peuvent plus inspirer la vie sociale, maintenant que l'humanité est parvenue à une époque de critique et de souveraineté. Cette mission appartient à la philosophie; malheureusement les philosophes jusqu'ici n'ont pas su ou n'ont pas voulu s'en charger. Cent vingt-deux pages sont employées à réfuter leurs scrupules ou leurs objections; mais M. Dupont-White s'arrête là, sans nous dire quelle direction la philosophie, dans l'avenir, devra donner à la société.

Il faudrait pour cela, qu'il fût lui-même plus assuré de sa philosophie. Or, les essais suivants sur le *positivisme*, le *matérialisme* et le *spiritualisme*, nous montrent à combien peu se réduisent les données dont notre auteur se croit certain. Il y a un Dieu et une substance spirituelle dans l'homme. L'instinct universel est une preuve que cette substance survit à la destruction du corps ; mais survit-elle indéfiniment, quelle est sa destinée? *Umbrarum hic locus est*, répète mélancoliquement M. Dupont-White. Cette citation, à laquelle il revient à plusieurs reprises, pourrait servir d'épigraphe à son livre, et au moins personne ne serait tenté d'aller lui demander la lumière.

La meilleure partie de ce volume est un essai sur l'état actuel de la philosophie anglaise, où sont analysées quelques-unes des œuvres de Buckle et d'Herbert Spencer. X.

Bastiat et le libre-échange, par A. Bouché de Belle, avocat à la Cour d'appel de Paris. Ouvrage couronné par la Chambre de commerce de Bordeaux. Paris, Guillaumin, 1878, in-8 de 329 p. — Prix : 5 fr.

L'œuvre de Bastiat, dans sa lutte pour le libre-échange contre le système protectionniste, dans sa vive polémique avec Proudhon, et enfin dans sa tentative pour rectifier certaines notions de la science économique, est très-bien analysée dans le mémoire de M. Bouché de Belle. Il formera une introduction d'autant plus utile à l'étude des œuvres du grand économiste, que sa doctrine sur certains points se trouve disséminée dans de nombreux opuscules, qu'une mort précoce ne lui a pas permis de condenser. M. Bouché de Belle termine son mémoire par une étude sur les résultats du nouveau régime inauguré en France en 1860, et qui est venu réaliser en partie la thèse de Bastiat.

l'impôt qui serait le moins onéreux pour l'économie générale. La question des canaux le préoccupe aussi à très-juste titre : que de matières pourraient être transportées à 0 fr. 05 par tonne et par kilomètre, quand on dépense pour elles 0 fr. 25 en véhicule terrestre et 0 fr. 10 en chemin de fer ! Mais ne va-t-il pas un peu loin en demandant de doubler certaines de nos lignes ferrées? La France, dit-il, est comme un isthme à l'occident de l'Europe. Sur la Méditerranée, Marseille occupe la tête de cet isthme : sur la Manche, c'est Calais, Boulogne, le Havre. L'isthme français évite aux voyageurs et aux marchandises qui se rendent dans la Grande-Bretagne, ce centre commercial vers lequel tout converge et duquel tout part, le détour par Gibraltar ou par l'Europe orientale ou centrale, par le Danube ou par les Alpes helvétiques. Il faut donc percer en quelque sorte notre isthme par la voie la plus courte, la plus accélérée, la moins coûteuse, par un chemin de fer direct de Marseille à Calais... On sait la résistance que pareil projet a éprouvée en 1872 de la part des grandes compagnies. Sans adopter la mesure radicale de la construction d'une ligne complète isolée, nous pensons qu'il y aurait cependant quelque chose à faire pour les dégagements directs de Marseille.

Le mouvement total de marchandises importées et exportées par l'intermédiaire de nos ports de commerce a été, en 1877, de plus de 14 millions de tonnes sur 23 millions, chiffre total du mouvement qui comprend les frontières. Sur ces 14 millions, Marseille en absorbe deux et demi, le Havre et Bordeaux chacun un et demi : viennent ensuite Dunkerque et le groupe de Nantes et Saint-Nazaire, avec près d'un million pour chacun. A ce dernier propos, nous ferons une observation au sujet de quelques-uns des chiffres cités par M. Simonin. Il remarque dans une note que le mouvement de tonnage des navires entrés et sortis pour le port du Havre, est plus élevé dans les statistiques de l'ingénieur du port que dans le tableau général du commerce de la France. Nous citerons quelque chose d'analogue pour Saint-Nazaire. Le mouvement commercial des ports de la Loire maritime, Nantes, Paimbœuf et Saint-Nazaire, a été, en 1876, dit M. Simonin, d'un peu moins de 1,200,000 tonneaux de navires entrés ou sortis : or, nous relevons à peu près ce chiffre, pour le seul Saint-Nazaire, dans les registres du port. Les causes de cette divergence nous échappent.

Quoi qu'il en soit, nous recommandons le livre de M. Simonin à tous ceux qui s'intéressent au développement de notre commerce extérieur.

René Kerviler.

BELLES-LETTRES

Remarques sur quelques expressions usitées en Normandie, *leur emploi par certains auteurs, leur origine, leur étymologie,* par M. Gustave Levavasseur. Caen, Leblanc-Hardel, 1878, in-8 de 106 p.

Malgré ses modestes dimensions, ce petit ouvrage ne manquera pas, nous en sommes certain, de piquer vivement la curiosité du littérateur de profession, et de tous ceux qui s'intéressent à l'étude de notre vieil idiome français. Il ne pouvait, du reste, être entrepris par un maître plus compétent. M. G. Levavasseur, dont les titres littéraires sont déjà bien connus des lecteurs de ce recueil, a fait une étude toute spéciale du dialecte de son pays, du patois normand. Son but, en écrivant ce livre, a été non-seulement de satisfaire la curiosité des érudits, mais encore d'appeler l'attention sur un certain nombre d'expressions patoises sans équivalents dans la langue littéraire, et que celle-ci aurait tout intérêt à reprendre. On sait, en effet, quel heureux parti Georges Sand a su, dans plusieurs de ses romans, tirer de termes spéciaux au parler des paysans berrichons. Quoi de plus gracieux, de plus expressif, que les vocables normands *amainbonir* (gérer en bon père de famille, tenir en bonne main); *alosé* (loué, célébré); *ahanner* (être essouflé par le travail), etc. Pour en rendre la force et le sens, notre français académique est obligé de se servir de longues périphrases qui ne peuvent, pour ainsi dire, que fatiguer et allonger le discours. La perte des deux mots *amont* et *aval* nous semble, comme à l'auteur, tout particulièrement regrettable. *Anuy, annuit* n'est-il pas dix fois plus vif, plus joli que son synonyme *aujourd'hui*, et n'a-t-il pas, de plus, le mérite de nous rappeler les croyances de nos anciens aïeux les Gaulois? César nous apprend qu'ils comptaient par nuits, non par jour, en l'honneur de leur père Pluton (sans doute Teutatès), dieu des ténèbres infernales. On ne voit pas trop pourquoi nous avons remplacé *bliaud, blaude* (sans doute d'origine gauloise) par *blouse*, qui signifiait à l'origine, soit la pochette du billard où tombent les billes, soit une terre emblavée. *Bigne* n'est-il pas autrement alerte que son équivalent littéraire *bosse au front?* Le terme *anglais* dans le sens de créancier a quelque chose de réellement plaisant; c'est un souvenir des vieilles luttes que nos pères eurent à soutenir contre les hommes d'outre-Manche. Le mot *manichéen*, employé par les étudiants allemands, avec une valeur identique, semble moins gracieux et sent trop son origine théologique.

Nous pourrions multiplier les exemples à l'infini; mais il faut savoir

se borner. Nous n'oserions, sans crainte de nous montrer injuste, reprocher à M. Levavasseur l'omission de quelques expressions normandes encore usitées dans nos campagnes, mais qui peut-être n'ont jamais été en crédit auprès des écrivains. De *halbis*, cidre moitié pommé, moitié poiré, il eût pu rapprocher *boubic*, employé, dans l'arrondissement de Mortagne, avec le même sens, et qui semble avoir une étymologie à peu près identique. L'anglais *travel* existe encore aux environs d'Alençon, sous la forme *traveler*, c'est-à-dire voyager. Le paysan percheron dira *rucher* pour « lancer, » *oulle* et *oue* pour « elle, » un *bestial* pour « une tête de bétail. » En raison de son habitude de transformer le *oi* français en *e*, il prononce *dret* pour « droit, » *j'cré* pour « je crois; » d'autres fois, cette même diphthongue deviendra *oué*, et l'on aura *roué* pour « roi, » *ouésiau* pour « oiseau. » L'*r* final tombe d'ordinaire en patois percheron, et *four* y devient *fou*, « quelque part » se change en *queuque pa*. C'est par une corruption, soit dans la forme du mot, soit dans la signification, que le Rouennais prononce *déchiffrer* pour « défricher, » qu'une maison en ruines est dite par lui « en démence, » etc., etc.

Somme toute, nous sommes bien loin du purisme dédaigneux des académiciens du dix-septième siècle, auxquels La Bruyère reprochait leur manie d'exclusivisme à l'égard de bon nombre de mots du vocabulaire, et qui, suivant l'expression de Mlle de Scudéry, tendaient à faire de la langue française « un bouillon d'eau claire, sans impureté, mais sans saveur. » Les tendances démocratiques de la société actuelle, si elles menacent de produire certaines conséquences fâcheuses au point de vue de la perfection littéraire, ont eu, du moins, ce bon résultat de remettre en honneur plusieurs formes du langage populaire. Il nous semble même que maints écrivains sont allés trop loin en voulant réhabiliter jusqu'à l'argot. Tenons-nous dans un sage milieu; prenons, dans le parler de nos paysans, ce qu'il peut y avoir de sain, de gracieux, de naïf; mais ne donnons pas dans le trivial et l'ignoble. A coup sûr, si l'ouvrage de M. Levavasseur contribue à pousser notre public dans cette voie, il aura, comme disaient nos grands-pères, assez mérité des muses, et l'auteur se trouvera dignement récompensé de sa peine.

H. DE CHARENCEY.

Éloge de Buffon, par NARCISSE MICHAUT. Ouvrage couronné par l'Académie française, précédé d'une notice par M. ÉMILE GEBHART, professeur à la faculté des lettres de Nancy. Paris, Hachette, gr. in-18 de XXXII-236 p. — Prix : 3 fr. 50.

Lorsque l'Académie française, nous apprend M. Gebhart, entreprit de décerner le prix du dernier concours d'éloquence, dont le sujet était l'éloge de Buffon, deux mémoires parurent se distinguer de tous

les autres par des qualités si rares, que l'illustre compagnie du prendre une résolution extraordinaire : elle décida que le prix serait, non point partagé, mais attribué également tout entier à chacun des deux ouvrages. L'un d'eux, qui s'était fait particulièrement remarquer par la sûreté des connaissances scientifiques et par la gravité du langage, portait une double devise : *Majestati naturæ par ingenium*, et : *Pendent opera interrupta*. La première de ces maximes répondait bien à l'idée noble que l'auteur s'était faite de Buffon; l'autre pouvait sembler d'abord comme un aveu de ce qui manquait encore au complet achèvement de l'œuvre. En réalité, ce mot de Virgile cachait une révélation douloureuse. Le bulletin fut ouvert, et l'Académie y lut avec émotion cette note : « Narcisse Michaut, docteur ès lettres, mort à Nancy le 11 juin 1877. » Né dans la Meuse, à Robert-Espagne, le 5 mai 1846, professeur au collège de Vitry-le-Français, puis cloué à Nancy par une maladie mortelle contre laquelle il lutta six années, Narcisse Michaut avait écrit au crayon les pages de son livre sur le lit d'agonie de son dernier hiver. Quand les forces manquèrent à sa main défaillante, il s'était arrêté. Après sa mort, sa mère recueillit pieusement et recopia elle-même ces feuillets épars, auxquels l'Académie a décerné, sans le savoir, une couronne posthume.

Il est assurément regrettable qu'une mort prématurée ait arrêté la plume de Narcisse Michaut, car il nous a donné, dans ce fragment d'éloge, une remarquable étude sur le génie philosophique des travaux de Buffon, étude qui, sur certains points, eût encore gagné plus de relief dans la dernière révision, et qui malheureusement n'est pas complétée par l'étude de l'écrivain : nous ne voyons ici que le savant et le philosophe, échappant aux préjugés de son siècle et s'attachant à découvrir de solides méthodes de synthèse pour élever un impérissable monument à l'histoire naturelle. De la biographie même de Buffon, de son style, de son caractère intime, il est peu question : mais, en revanche, nous possédons la plus complète analyse qui ait encore été faite de son génie scientifique, et de la philosophie de son œuvre gigantesque.

Un grand nombre de réflexions judicieuses et d'aperçus pleins de finesse accompagnent les remarques sur les théories et les procédés du grand naturaliste. Il est aisé de dédaigner les offenses, dit par exemple M. Michaut, lorsqu'elles n'altèrent pas la bonne opinion que nous avons conçue de nous-mêmes : « Prenons-y garde, en effet; la colère que les critiques nous inspirent vient d'une crainte secrète qu'elles ne soient fondées, d'une sorte de complicité involontaire qui nous met du parti de nos agresseurs. » Et ailleurs : « Nulle vérité ne saurait en contredire une autre, et si les savants se querellent souvent, les sciences sont toujours d'accord. » Il y aurait bien quelques réserves

à faire sur le caractère de la morale épicurienne adoptée par Buffon dans son étude sur l'homme : en particulier au sujet de son attitude à l'égard du grand problème de la mort. Si l'on trouve ces consolations insuffisantes, dit M. Michaut, il faut songer que ce sont les seules qu'il soit permis de demander à la philosophie que Buffon avait adoptée : « Elles ne sont point d'un ordre très-élevé, mais peut-être, par là même, conviennent-elles mieux au commun des hommes, qui resterait insensible aux nobles consolations qu'une doctrine plus profonde et plus religieuse saurait sans doute lui offrir. En tout cas, il était difficile d'en trouver qui fussent mieux appropriées à l'esprit du dix-huitième siècle ; car le plus sage est de faire oublier la mort, lorsqu'on n'ose rien promettre au delà. » Cette observation finit mal un chapitre et l'auteur nous avait paru mieux inspiré lorsqu'il avait dit un peu plus haut : « Ceux-là seuls échappent à ce découragement, qui n'ont pas fait du bonheur le but de leur existence, ou qui ont placé assez haut leurs espérances pour que l'expérience de la vie ne puisse les atteindre : mais Buffon ne s'élève pas jusqu'à ce suprême degré de sagesse. » A la bonne heure ; voilà de la critique fortifiante : mais nous n'avons pas le courage de pousser plus loin nos regrets dans certaine coordination de cette puissante étude. La mort a empêché l'auteur de lui donner le dernier poli. Nous n'avons qu'une ébauche ; mais comme ces statues inachevées de Michel-Ange qui captivent l'attention et vous rendent songeur, bien que l'artiste n'ait pu les mettre au point, l'éloge de Buffon par M. Michaut restera, tout incomplet qu'il est, comme l'un des plus beaux monuments élevés à la mémoire du grand écrivain. RENÉ KERVILER.

Histoire de Montesquieu, *sa vie et ses œuvres* d'après des documents nouveaux et inédits, par LOUIS VIAN, avocat à la Cour de Paris, précédée d'une préface par Ed. Laboulaye, de l'Institut. Paris, Didier, 1878, in-8 de xx-412 p. — Prix : 7 fr. 50.

Une propension naturelle nous porte à étudier de près la vie intime des grands hommes, à rechercher s'ils sont réellement au-dessus des conditions ordinaires de l'existence humaine, à découvrir les secrets motifs qui ont dicté leurs actions, à scruter leurs faiblesses et à les surprendre dans le déshabillé des simples mortels. Il semble qu'en les examinant ainsi, dépouillés de l'auréole lumineuse qui cache leurs défauts et dont les a décorés la légende, nous cherchions à nous élever nous-mêmes de toute la hauteur dont nous les faisons descendre de leur piédestal : on est presque heureux de parvenir à découvrir en eux des taches jusqu'alors inconnues, et de reconnaître enfin que ce ne sont pas des sortes de demi-dieux, mais des hommes. C'est sans doute cette espèce de jalousie instinctive à l'égard des

grands noms de tout ordre, qui, depuis la renaissance des travaux historiques, a mis en faveur auprès du public les biographies si nombreuses et si variées, dont notre période littéraire gardera l'empreinte caractéristique. Une vogue incontestable s'attache à ce genre de travaux, et nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre, puisque depuis plusieurs années nous nous attachons nous-même à la suivre en restituant la physionomie des vieux académiciens du dix-septième siècle : il y a lieu cependant de se demander à qui revient le profit de ces études : au lecteur, sans doute; qui trouve en les savourant des éléments d'instruction et de plaisir ; ensuite aux personnages exhumés, si la postérité n'a consenti à leur accorder jusqu'ici qu'un faible souvenir, mais nous doutons que la mémoire des réputations de premier ordre y trouve un grand avantage, et nous avons fait cette réflexion amère en achevant la lecture de l'histoire impartiale et complète consacrée par M. Louis Vian à Montesquieu, que bien petit est le nombre des hommes vraiment grands dont le puissant génie peut tenir en bride les misérables passions attachées à notre pauvre nature. Ceux qui ne prennent pas Dieu pour guide, seront toujours des génies incomplets.

Plus on étudie les écrits de Montesquieu, dit M. Laboulaye, plus on est frappé de la profondeur et de la justesse de ses vues. Je ne crois pas, ajoute-t-il, que depuis Aristote le monde ait connu un politique de cette trempe. En revanche, il ignora complétement les charmes de la vie de famille : et s'il se maria, ce fut en vrai sceptique, avec une protestante et *pour la généalogie*. Voyageur, grand propriétaire, vigneron fanatique, ami du grand monde et des salons, sorte de lord, instruit, libéral et non moins curieux d'étudier les hommes que les livres, prêt à obliger tous ceux qui avaient besoin de lui, il fut bon pour tout le monde, excepté.... pour sa femme. C'est une lacune que nous ne pouvons consentir à lui pardonner. Il y en eut d'autres encore dans cette existence assez épicurienne, mais nous voulons laisser aux lecteurs de M. Vian le plaisir de la surprise; et ceux qui n'ont pas déjà parcouru les principaux chapitres de cette intéressante monographie dans le *Correspondant*, en rencontreront beaucoup dans leur pérégrination à la suite de l'éditeur de tant d'œuvres anonymes et piquantes. On sait, en effet, que Montesquieu n'a jamais mis son nom au bas de ses ouvrages, tous publiés hors de France : or, les *Lettres Persanes* eurent pour prote un abbé, la *Grandeur des Romains*, un jésuite, et l'*Esprit des lois*, un pasteur protestant!

M. Vian a travaillé pendant quinze années consécutives à cette biographie, rassemblant toutes les éditions primitives des œuvres de Montesquieu, visitant toutes ses demeures, recueillant tous ses

portraits et suivant ses moindres traces sur tous les points de l'Europe. Quand on a cette persévérance, on est certain de faire çà et là de véritables découvertes ; et M. Vian a eu la main fort heureuse : quantité de lettres et de documents inédits lui ont permis d'éclaircir une foule de points obscurs de la vie de son héros, et donnent à son récit un intérêt de premier ordre. On remarquera surtout l'acte de mariage, jusqu'ici inconnu, de Montesquieu et ses conséquences, l'histoire de ses candidatures académiques, celle des éditions de ses ouvrages et de leurs procès en Sorbonne et à Rome, sa biographie par son petit-fils, et la bibliographie complète non-seulement de son œuvre mais de tout ce qui la concerne. L'Académie française, en décernant à l'*Histoire de Montesquieu* l'un de ses prix les plus importants, vient, du reste, de montrer publiquement à quel taux elle a jugé le livre et l'écrivain. Nous ne quitterons cependant pas M. Vian sans lui adresser quelques critiques. Il reproche plusieurs fois à Montesquieu d'avoir trop prodigué les divisions dans l'*Esprit des Lois :* nous ne dirons pas qu'il l'a trop imité sur ce point, mais il n'a pas mis assez de variété dans les transitions qui lui servent à relier ses nombreux chapitres ; cela refroidit un peu un récit, du reste très-animé. Qu'il évite aussi quelques rares trivialités de style : il y en a une, entre autres, sur les gasconismes de Montesquieu, qu'il a cru pouvoir autoriser, sans doute, par les libertés de langage du rival de Montaigne, mais qu'il fera bien de faire disparaître dans une nouvelle édition. Ce livre est de ceux auxquels on a le droit de demander d'être parfaits.

M. Vian a bien apprécié l'œuvre de Montesquieu, en montrant que si, dans ses plus grands écarts, il n'a jamais médit du christianisme directement, il a donné l'indifférence en religion pour base commune aux lois de tous les peuples, négligé les idées chrétiennes sur l'origine et la mission du pouvoir, et fait dériver l'ordre social de l'influence des climats. Aussi l'infériorité de ses écrits vient-elle de ce qu'ils ne procèdent que de l'intelligence et ne s'adressent qu'à elle, sans passionner notre cœur ni enthousiasmer notre âme sensible aux grandes choses. Le souffle divin est absent. RENÉ KERVILER.

Jours de solitude, par OCTAVE PIRMEZ. 3e édit. Paris, Jouaust ; Genève, Sandoz, in-8 de 311 p. — Prix : 6 fr.

Voici un livre dont le *Polybiblion* a laissé passer les deux premières éditions sans compte rendu ; réparons aujourd'hui cette omission. Il est vrai qu'il ne porte point de date ni au titre ni dans le texte, et que le sujet bien indéfini qu'il traite n'a rien à voir avec l'actualité. Ce n'est pas une relation de voyage, ce n'est pas un recueil de méditations, mais c'est quelque chose qui tient de l'un et de l'autre : des

feuilles volantes, écrites un peu partout, au jour le jour, pleines des impressions, des pensées et des souvenirs les plus intimes de l'auteur. On part avec lui de Vaucluse, sans savoir pour quelle cause, ni pour quel objet; il vous promène au hasard à travers l'Italie, la Suisse et l'Allemagne. Il ne semble pas s'attacher à l'étude des monuments, des productions ni des mœurs; il a déjà vu tout cela, il le revoit, il rêve et voilà tout : « Mes journées, dit-il, s'écoulent à contempler. » De ces contemplations, il est resté des tableaux tour à tour gracieux et sauvages, des réflexions sérieuses, élevées et souvent mélancoliques. Les pages animées d'un grand souffle de poésie, d'éloquence ou de haute philosophie, abondent. La forme est soignée avec un goût amoureux; jamais de défaillance ni la moindre vulgarité : un sourire discret, à de rares intervalles, est la plus grande licence que se permette l'auteur. Mais cette extrême recherche, cette élégance immaculée, cette exquise délicatesse n'effleurent-elles pas parfois la préciosité? Que de détours, que de périphrases pour éviter un mot malsonnant! M. Pirmez ne dira pas qu'il a rencontré à Marseille des décrotteurs auvergnats. Fi donc! « De pauvres enfants, venus des montagnes de l'Auvergne, se pressaient sur les pas des promeneurs pour essuyer la poussière de leurs pieds. » Il appellera le nord, *Septentrion*, et l'Allemagne, *Germanie*. Il oublie si complétement qu'il ne parle pas en vers que sa prose s'émaille d'épithètes étrangement placées. « J'ai longé les murs d'enceinte... m'arrêtant volontiers aux inscriptions *profondes*. Je me suis aventuré hors la ville, à la chanson d'un oiseau qui chantait un air *bref* dans les jardins abandonnés. Des collégiens, vêtus de robes *longues*, marchaient sur les chemins *verts*... » Mais souvent aussi cette belle mélopée, artistement cadencée, tient le lecteur sous le charme; elle produit même à la longue une sorte d'enchantement que je ne saurais mieux comparer qu'aux effets de la musique. Tandis que l'artiste exécute ses fantaisies les plus éblouissantes, ses modulations les plus suaves, le lecteur se prend à rêver de son côté, au bruit de ces phrases mélodieuses dont il perd le sens strict, et tout bas s'éveille en lui le chœur confus des plus lointains et des plus intimes souvenirs, des rêves autrefois caressés, des visions jadis entrevues, des émotions depuis longtemps oubliées. Tout cela chante en sourdine, comme une résonnance naturelle, et l'on est tout étonné de se retrouver tout à coup au milieu d'un paysage napolitain ou d'une méditation sur les misères de l'humanité.

Je me permettrai cependant une critique grave : ces méditations ou contemplations sont fortement imprégnées d'effluves de *far niente*. On y reconnaît sans peine le jeune homme riche, qui promène au hasard son inactivité de bon ton, ses langueurs et ses ennuis poétiques, son dégoût élégant de la vie. M. Pirmez le remarque lui-même à chaque

instant et le déplore : « J'oublie la perte irréparable de mes jours... « Aurais-je atteint ma vingt-sixième année pour ne produire que de l'ombre ?... Je ne me rassure qu'en me disant que mes sentiments se sont formulés par la seule force de ma vie, qu'ils sont en consonance avec les phénomènes extérieurs qui éveillèrent mon imagination... Celui qui eût voulu sommeiller dans les songes, par-dessus une terre muette qui ne le réveillât jamais, doit un jour se tourner vers les luttes de la vie... Il va ainsi de la fleur à la plaie, et de la plaie à la fleur, hésitant entre la contemplation de la beauté et la compassion des infortunes. » Les efforts qu'il fait pour secouer cette indolence morose ne sont pas, on le voit, bien énergiques. Parfois il en prend son parti : « Vivons, profondément sereins, laborieux au fond de notre âme. » D'autres fois, après s'être excité à sortir de sa torpeur, il finit par maudire « tous les malfaiteurs et tous les sinistres ouvriers du néant. » Et il s'en tient là. Ce qui lui manque pour être parfaitement heureux — et sa philosophie aurait déjà dû le lui faire découvrir — est une chose essentielle à la vie de l'homme sur cette terre, du riche comme du pauvre, l'obligation du travail. *In sudore vultus tui vesceris pane.*

EMM. DE SAINT-ALBIN.

HISTOIRE

Géographie militaire. *France* 1er *et* 2e *fascicules.* Paris, Dumaine, 1878, 2 volumes in-12 de 109 et de 264 p. — Prix de chaque fascicule : 2 fr. 50.

L'ouvrage que nous avons sous les yeux ne porte pas de nom d'auteur; mais il n'est pas téméraire, croyons-nous, d'en attribuer la paternité à l'infatigable auteur de travaux historiques et géographiques déjà fort remarqués, M. le capitaine d'état-major Niox, professeur de géographie à l'École supérieure de guerre. Déjà, en 1876 ou 1877, M. le capitaine Nioxa publié, sous le titre : *Géographie militaire,* — première partie, *Notions de géologie* — un volume qui semble l'introduction naturelle de ceux dont nous nous occupons aujourd'hui. D'ailleurs, dans le texte de ces nouveaux fascicules, on renvoie fréquemment à ces *Notions de géologie.*

Ceux qui ont lu ce dernier opuscule ne seront pas surpris de voir l'auteur commencer sa *Géographie militaire* de la France par une étude géologique de notre pays. « Avant de commencer la description des accidents superficiels d'un pays, il est utile de faire connaître quelle est la nature du sol qui le constitue. Avant d'entrer dans les détails de construction d'un édifice, ne commence-t-on pas par indiquer s'il est en marbre, en pierre ou en briques, et cette indication ne

donne-t-elle pas tout d'abord une première notion approximative des proportions de l'architecture et parfois de la destination même du monument ? Ainsi doit-on procéder dans toute description géographique. » Suivant cette méthode, le capitaine Niox divise la France, d'après l'examen de la carte géologique, en un petit nombre de grandes régions bien caractérisées :

1° Deux massifs de terrains cristallisés : le *Plateau central* et *la Bretagne;* 2° Trois grands bassins géologiques : *le Bassin parisien* ou *du Nord*, le *Bassin de la Garonne* ou *du sud-ouest*, le *Bassin du Rhône* ou *du sud-est*, qui se subdivise en étage supérieur et étage inférieur ; 3° Cinq pays de soulèvements, formant la ceinture de la région gauloise : les *Pyrénées*, les *Alpes*, le *Jura*, les *Vosges* et le massif *Hunsrück-Ardennes.*

Si notre auteur faisait de la géographie agricole ou climatologique, peut-être se conformerait-il jusqu'au bout à ces divisions géologiques, mais il s'agit de géographie militaire, et « si l'on veut comparer la France à une vaste forteresse hexagonale.... » on trouve « six théâtres d'opérations bien distincts, quoique n'ayant pas de limites absolument définies, correspondant à peu près à chacun des fronts de l'hexagone, et une septième région, celle-ci surtout montagneuse, et pouvant offrir un dernier refuge aux débris des armées obligées d'abandonner les grandes vallées. — Ce sont :

1° Le front Nord ou de la frontière belge, compris entre l'Oise, la Seine et la mer ;

2° Le front Nord-Est ou de la frontière allemande, le plus important de tous ;

3° Le front de l'Est ou de la frontière du Jura ;

4° Le front Sud-Est ou des Alpes et de la Méditerranée ;

5° La Bretagne ;

6° Le front Sud-Ouest ou de la frontière des Pyrénées et du golfe de Gascogne ;

7° La région du Plateau central.

On le voit, il n'est plus ici question des « matériaux qui entrent dans la construction de l'édifice, » mais bien des différentes expositions des façades et pignons du dit édifice, — ce qui présente bien aussi, ce semble, quelque intérêt au point de vue de l'habitation. Le changement de méthode est donc complet ; c'est qu'en effet la géologie est pour la géographie militaire un auxiliaire incontestablement utile ; elle ne saurait, seule, lui servir de guide.

Ce sont donc les six « fronts » de la France que le capitaine Niox étudie successivement, en s'attachant surtout aux grandes lignes et aux traits généraux des régions qu'il examine, et en élucidant, par des exemples tirés des guerres anciennes et de la campagne 1870-71, le

rôle que sont susceptibles de jouer les obstacles naturels, aussi bien que les fortifications récemment élevées et les lignes ferrées existantes ou en construction. — Disons avec regret qu'au point de vue de la facilité des concentrations par chemins de fer, nous paraissons être encore vis-à-vis des Allemands dans un état réel d'infériorité. — On reconnaît bientôt, à la lecture de la description de la France, qu'on a affaire non-seulement à un géographe, mais encore à un professeur, en ce sens que, divisant sa tâche autant qu'il convient, l'auteur partage ses différents *fronts* en régions on en massfs dont il décrit tour à tour l'hydrographie, l'orographie, les propriétés militaires. Le procédé n'est pas exempt de sécheresse ; mais il aide singulièrement la mémoire.

Les dénominations géographiques, l'orthographe des noms de lieux, de rivières, de chaînes de montagnes, sont généralement celles des meilleurs auteurs, en particulier celles de Stieler. Toutefois nous ne savons pourquoi le capitaine Niox écrit *Conzarbrück* pour *Conz-Saarbrück*, et surtout le *Spirebach* pour le *Speyerbach* ou le *ruisseau de Spire*. Nous disons bien *Spire, Mayence, Cologne*, etc, pour *Speyer, Mainz, Köln*, mais on ne peut franciser un mot à moitié. Ce procédé appliqué aux mots tels que *Oberland, Schwarzwald* aurait des conséquences bizarres. On voit de combien peu d'importance sont les plus graves critiques que nous ayons à adresser à l'auteur.

Avec le deuxième fascicule se termine l'étude du quatrième front (frontière sud-est), la suite de l'ouvrage, nous l'espérons, ne tardera pas à paraître. J. Gouethal,

---

Géographie de l'Algérie, par O. Niel. Bône, Legendre, 1876, 2 vol. in 12 de 333 et 542 p. — Prix : 10 fr.

L'auteur, professeur d'histoire et de géographie au collège de Bône, a pu recueillir sur place une quantité de renseignements qu'on chercherait vainement dans les autres ouvrages de ce genre ; en outre, une connaissance approfondie du pays qu'il décrit le met à même de rectifier bien des erreurs commises par ses devanciers. Le premier volume est consacré à la géographie physique, agricole, industrielle et commerciale. Rien n'est plus intéressant à lire. Au milieu de ses descriptions de montagnes, de rivières ou de côtes, il a su faire entrer avec art mille détails attachants : ici une anecdote, là une légende, plus loin un renseignement historique. Tout, dans son livre, repose le lecteur et excite en même temps sa curiosité. Les gens qui s'imaginent que l'Aurès est près d'Alger, que les montagnes de sel n'existent que dans l'imagination des romanciers, ou que le Sahara est une contrée maudite, sans végétation, sans eau, où l'on peut

tomber sous la dent féroce d'un lion (comme on l'écrit encore dans certaines revues sérieuses). seront heureux de trouver, dans l'ouvrage de M. Niel, un supplément d'informations auxquelles ils peuvent ajouter une entière confiance. Les ressources de l'Algérie y sont exposées d'une facon précise, nette et claire. Sans parler des productions naturelles de ce sol merveilleusement fertile, il est bon de constater les résultats donnés par certaines cultures nouvelles, au nombre desquelles on peut bien faire entrer la vigne, si peu en honneur avant la conquête, ou l'*eucalyptus* récemment acclimaté, et qui est appelé à jouer le plus grand rôle dans le reboisement de notre grande colonie, à cause du revenu certain et élevé qu'il donne si rapidement.

Dans un autre ordre d'idées, une des richesses de l'Algérie est, sans contredit, l'industrie minière, qui y a pris un développement toujours croissant. M. Niel lui a consacré un excellent chapitre, dans lequel on trouvera la liste de tous les gisements minéralogiques connus. Qui pourrait dire combien sont encore ignorés? Tous cependant ne sont pas en exploitation, mais le temps approche où le développement des chemins de fer et des routes permettra de créer de nouveaux centres et facilitera aux concessionnaires la jouissance de ces capitaux qui dorment depuis tant de siècles! — Le second volume comprend la géographie politique. Il est divisé en trois parties correspondant à chacune des provinces de l'Algérie. C'est un véritable itinéraire indispensable à tous les voyageurs qui veulent visiter le nord de l'Afrique : ils y trouveront, avec les cartes des étapes, mille renseignements agréables et utiles, non-seulement au point de vue du commerce et de l'industrie, mais encore sous le rapport de l'histoire de chaque localité, depuis l'époque de la domination romaine jusqu'à nos jours. Aussi la publication de cet ouvrage mérite-t-elle d'être vivement encouragée.

L'auteur est de ceux qui aiment l'Algérie et qui la connaissent. Il se considérerait comme largement payé de ses peines, si la lecture de son livre faisait naître dans le cœur de quelques bons Français, les mêmes sentiments qui agitent le sien. Il est si facile aujourd'hui de passer en Afrique et d'y séjourner un mois ou deux, qu'on ne s'explique pas l'indifférence de nos compatriotes. Tous ceux qui ont vu l'Algérie y retournent avec passion et s'intéressent à son avenir. Pourquoi faut-il constater que, parmi les touristes intelligents qui parcourent ce merveilleux pays, les Anglais, les Russes, les Autrichiens ou les Allemands sont plus nombreux que les Français? Souhaitons que le livre de M. O. Niel, en faisant mieux connaître notre belle colonie, détermine chez nous un mouvement sérieux en sa faveur.

ANT. HÉRON DE VILLEFOSSE.

De la constitution et des magistratures romaines sous la République, par Albert Dupond, docteur ès lettres. Paris, Lahure, 1877, in-12 de 337 p. — Prix : 3 fr.

Essai sur l'administration des provinces romaines sous la République, par E. Person, docteur ès lettres. Paris, E. Thorin, 1878, in-8 de 388 p. — Prix : 8 fr.

Le Sénat de la République romaine, par P. Willems, professeur à l'université de Louvain. T Ier. *La Composition du Sénat*. Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel, 1878, in-8 de 638 p. — Prix : 16 fr.

Le livre de M. Dupond est un manuel destiné à faciliter l'intelligence de l'histoire romaine en faisant connaître rapidement les rouages de la constitution ; je dis *rapidement*, car on comprend qu'il faut savoir se tenir dans des limites assez étroites pour traiter un aussi vaste sujet en 250 pages. Les travaux de MM. Duruy et Mommsen, les magnifiques recueils épigraphiques publiés depuis quelques années n'ont pas peu contribué à mettre en faveur les recherches sur la constitution politique de Rome et sur le mécanisme de son administration. L'archéologie est venue en aide à l'histoire et, à elle seule, a fourni une inépuisable collection de documents, nouvellement mis en lumière, qui complètent le laconisme des auteurs.

Après avoir rappelé la constitution primitive de Rome, essentiellement aristocratique, maintenue jusqu'à la réforme de Servius Tullius, qui substitua le privilège de la fortune au privilège de la naissance, M. Dupond parle du droit de cité ; ensuite des comices, du sénat, des magistratures ordinaires (consulat, prêtrise, censure, questure); des magistratures extraordinaires (dictature, maîtrise de la cavalerie, décemvirat, tribunat consulaire, interroyauté, préfecture de la ville); des magistratures plébéiennes (tribunat, édilité). Un appendice contient trois chapitres relatifs aux chevaliers, aux affranchis et aux fastes consulaires. Le résumé de M. Dupond est utile à consulter, *amant meminisse periti;* ceux qui abordent ces questions pour la première fois ne doivent le lire qu'avec une certaine prudence; l'auteur, en effet, avance, sans restriction, certaines opinions qui sont encore contestées. Par exemple, il voit dans les plébéiens les habitants des villes voisines de Rome assujetties à sa domination, ainsi que les clients laissés sans patron par suite de l'extinction des familles qui les avaient sous leur patronage ; il semble très-probable que ces derniers seuls formèrent la plèbe. Ailleurs, dans la dénomination de *Patres conscripti* donnée aux sénateurs, M. Dupond, comprenant *Patres et conscripti*, y voit la différence des sénateurs patriciens et des sénateurs plébéiens; cette interprétation, admise par plusieurs auteurs sérieux, peut être combattue, et la formule traduite littéralement peut simplement signifier « les Pères inscrits sur la liste (du Sénat). » Cette distinction, peu importante au premier abord, mérite cependant

de fixer l'attention, puisque, suivant que l'on adopte l'une ou l'autre opinion, on est amené à affirmer ou à nier l'admission des plébéiens au Sénat dès les premiers temps de la République, voire dès l'époque des rois.

— Si M. Dupond s'occupe de Rome même, M. Person n'a d'autre but que de rechercher ce que l'on sait de l'administration des provinces. Tous deux s'accordent à juger les Romains avec une sévérité justifiée. Celui-ci avoue que le peuple romain fut nécessairement amené à se livrer à Auguste, qui lui assurait la sécurité et l'ordre. Le premier de ces auteurs dit quelque part que les Romains finirent par avoir le seul gouvernement que leurs fautes et leurs crimes avaient rendu possible : l'*imperium* d'un seul. C'est la plus amère critique que l'on puisse faire d'une grande nation livrée à une aristocratie dégénérée et à une démocratie avide et corrompue.

Le livre de M. Person traite de la formation chronologique des provinces et de leur organisation ; des différents types provinciaux (colonies, villes latines, municipes, etc.) ; des charges et tributs qui devaient être payés à Rome et des modes de perception ; des gouverneurs, sans omettre le personnel qui les accompagnait, la prise de possession et la transmission des pouvoirs ; de leur juridiction administrative, militaire et judiciaire ; de leur reddition de comptes et de leurs émoluments. — J'estime que, tout en rendant justice au génie d'organisation administrative des Romains, M. Person a un peu assombri son tableau. Loin de moi la prétention de contester l'égoïsme âpre du peuple romain, les concussions des proconsuls, l'impunité de ceux qui s'enrichissaient scandaleusement aux dépens des provinces. Cependant il faut reconnaître que celles-ci, à en juger par la docilité avec laquelle elles arrivaient toutes à se laisser absorber, devaient y trouver quelques avantages. Jetons seulement un coup d'œil sur la Gaule, et remarquons avec quel empressement cette grande fédération de peuples divers se romanisa.

— L'ouvrage de M. Willems, intitulé : *Le Sénat romain sous la République*, est un véritable traité sur la matière ; il est composé avec une érudition et une critique dignes du nom de l'auteur. Ce livre est conçu de telle façon qu'en le lisant, on oublie complétement certaines tournures de style qui laissent deviner que l'auteur est étranger. Ces incorrections mêmes ne laissent pas que d'avoir une certaine originalité. M. Willems passe successivement en revue la composition du sénat pendant la période royale ; ensuite depuis le commencement de la République jusqu'à l'admission des plébéiens, à la fin du cinquième siècle, lorsque le tribunat consulaire fut accessible à la plèbe ; puis il passe à la constitution du sénat modifiée par la loi Ovinia, vers 318 ou 312 avant l'ère chrétienne, qui conféra aux censeurs la com-

position quinquennale de ce corps jusque là confiée aux consuls; il examine ensuite ces *lectiones senatus* jusqu'à l'an 50, donnant, sur les radiations et les nouvelles promotions, mille détails curieux. Il termine par un coup d'œil sur le recrutement et la composition du sénat depuis la dictature de César jusqu'au principat d'Auguste. A ce moment, le sénat était devenu, selon le témoignage de Suétone, *deformis et incondita turba*. Les triumvirs avaient multiplié sans contrôle les fonctions qui donnaient accès au sénat, dont les membres étaient au nombre de plus de mille; des esclaves même s'y étaient glissés.

On est étonné de l'érudition patiente avec laquelle M. Willems met ses lecteurs au courant de la société romaine; il a colligé tous les textes, il a consulté toutes les inscriptions antiques récemment publiées, de manière à connaître les familles patriciennes et les familles plébéiennes; un certain nombre ont le même *gentilice*, il fait distinguer clairement les membres de chacune qui appartenaient au patriciat ou à la plèbe. — Nous signalerons particulièrement les chapitres XI et XV qui ont dû coûter à l'auteur un travail de nature à décourager les plus zélés chercheurs. Dans le premier, M. Willems reconstitue le sénat de l'an 179, dans le second, le sénat de l'an 55. Des tableaux détaillés énumèrent les noms de chacun des sénateurs dont le souvenir s'est conservé, avec une courte notice sur leur carrière, appuyée sur l'indication consciencieuse des sources.

Lorsque la dictature perpétuelle eût été conférée à César, celui-ci profita de ses pleins pouvoirs pour reviser et compléter le sénat, qui n'avait plus alors ni crédit ni autorité; la majorité était composée d'avocats, de politiciens et de légistes (p. 556), chez lesquels la soif des richesses et du pouvoir éteignait le patriotisme. Comme M. Dupond, comme M. Person, M. Willems laisse voir que la République romaine était arrivée à un tel état de désorganisation, que l'arrivée d'Auguste au pouvoir fut le salut de la ville éternelle et des provinces.

A. DE B.

D'un siècle à l'autre, *correspondances inédites entre gens connus et inconnus du dix-huitième et du dix-neuvième siècle,* par J.-B.-G. GALIFFE, membre honoraire ou ordinaire des principales sociétés historiques et archéologiques suisses, etc. Deuxième partie (de 1798 jusqu'après la Restauration). *Genève pendant sa réunion à la France, sous le Directoire, le Consulat et l'Empire. Restauration de la République et son incorporation à la Suisse.* Genève, Paris et Neufchâtel, Sandoz, 1878, in-8 de VI-500 p. — Prix : 8 fr. 50

L'année dernière, je rendais compte, ici même, du premier volume de l'ouvrage de M. Galiffe. Je pourrais aujourd'hui, à propos du second volume qui vient d'être publié, répéter ma critique d'alors : le cadet reproduit fidèlement les traits caractéristiques de son aîné. L'accueil fait à celui-ci par le public a, paraît-il, tellement surpassé

l'attente de son auteur, que, dans un court avant-propos, M. Galiffe s'engage auprès de ses admirateurs à leur donner un troisième volume. Je le félicite de ce succès que je ne prévoyais pas plus que lui.

En attendant, ce second volume comprend l'histoire de Genève à l'époque de sa réunion à la France, pendant le Directoire, le Consulat et l'Empire. Signé d'un Génevois et publié à Genève, ce livre s'adresse plus particulièrement aux lecteurs génevois, mais l'histoire de Genève pendant cette période se trouve tellement dépendante de l'histoire de l'Europe entière, alors bouleversée par Napoléon, que les incidents purement génevois y disparaissent dans le grand drame européen. Les archives de la famille Galiffe fournissent les principaux documents. Peu de lettres cependant sont datées de Genève. Tandis que le père et la mère restaient au pays, une fille se mariait en Savoie; l'un des fils, au service de l'Angleterre, faisait la campagne d'Espagne; un autre était l'homme de confiance du banquier de la cour de Russie; un troisième, d'abord officier dans l'armée prussienne, se voyait obligé de demander à la France de nouvelles épaulettes. La campagne de Prusse, en 1806, la guerre d'Espagne, la campagne de Russie, les succès de la coalition, en 1814 et 1815, se trouvent ainsi racontés par des témoins oculaires; les bruits qui couraient partout sont soigneusement recueillis; les mouvements de crainte ou d'espoir qui passionnaient l'opinion publique se montrent dans toute leur vivacité. A cette correspondance de famille viennent se mêler des lettres inédites de Mme de Staël, de lord Brougham, de Pictet de Rochemont, nommé par la coalition « secrétaire général pour l'administration des provinces conquises ou à conquérir, » et d'autres de personnages plus ou moins connus. Il y en a en anglais, et la correction du texte laisse parfois à désirer; il y en a deux ou trois en allemand. L'auteur reproduit aussi un certain nombre de documents officiels, proclamations, décrets, arrêtés ou circulaires ministérielles, etc., et, parmi eux, il en est de curieux. Ainsi l'administration municipale de Genève supprime, faute de ressources, l'éclairage, les patrouilles nocturnes, les réparations aux pavés, aux fontaines, à la maison communale, et informe l'administration centrale du département qu'elle n'a pu payer aux commissaires de police, aux appariteurs et aux employés leur traitement mensuel (avril 1799). Et le même dénuement persiste jusqu'à la fin de l'Empire : pendant tout cet heureux temps, il n'est question d'éclairage public que pour les illuminations forcées en l'honneur des fêtes impériales.

Il faut louer M. Galiffe du commentaire érudit qui accompagne ses textes, de la modération dont il fait preuve dans ses jugements, de sa précision et de son exactitude. Je regrette seulement, comme je l'ai déjà fait pour le premier volume, que la langue dont il se sert ait

une teinte par trop génevoise et que le choix des lettres ne soit pas plus sévère : beaucoup d'entre elles auraient pu, je crois, sans que le public eût à les regretter, rester dans les archives de la famille Galiffe.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

BULLETIN

Choix de prières, d'après les manuscrits du neuvième au dix-septième siècle, par LÉON GAUTIER. Edition populaire. Paris, Palmé, 1878, in-32 de XVI-574 p. — Prix : 2 fr.

Nous n'avons qu'à annoncer cette nouvelle édition, à plus bas prix, d'un ouvrage que la plupart de nos lecteurs ont depuis longtemps entre les mains. Fruit de l'alliance de la piété dans le choix, et de la science dans les recherches, il contraste avec beaucoup d'ouvrages du même genre. Nous avons ici comme la quintessence des prières dont nos pères réchauffaient leurs âmes aux siècles de foi. La solidité de la doctrine, l'inspiration surnaturelle, la naïveté et la grâce du style, un suave parfum de piété en sont les caractères essentiels. L'esprit s'y repose; le cœur s'y nourrit et s'y console. Ce recueil embrasse toutes les situations et toutes les circonstances de la vie; il donne des prières pour tous les actes de la journée chrétienne, pour tous les jours de la semaine, pour les fêtes de l'année, et pour tous les besoins de la vie chrétienne. Il est terminé par les textes liturgiques pour la messe et les vêpres. L'indication de l'origine est presque toujours donnée. R. S.

Les Bienséances sociales, *ou traité de politesse,* par le R. P. CHAMPEAU, supérieur de Notre-Dame de Sainte-Croix. 4e édition. Paris, Palmé, 1877, in-12 de VII-244 p. — Prix : 3 fr.

La politesse n'est, en réalité, que l'application des préceptes évangéliques dans les relations avec le monde : elle a pour base le respect et la charité. Une partie des règles qu'elle impose est générale et fixe; l'autre dépend des usages. Dans cette quatrième édition d'un ouvrage qui remonte au moins à 1858, le R. P. Champeau aborde en même temps les deux aspects de la question; son livre a d'autant plus d'importance et d'attrait qu'il a, tout ensemble, le mérite d'un ouvrage de morale, d'une étude de mœurs et l'utilité pratique d'un code de civilité. Il y a beaucoup de finesse et d'observation dans le tableau des défauts à éviter, des devoirs à pratiquer envers Dieu, les supérieurs, les amis, les étrangers, enfin envers soi-même et envers le monde. C'est avec intérêt et profit qu'on lira cet ouvrage. V. I.

La parole est à Jeanne d'Arc, *inspirée, secondée, condamnée, glorifiée, canonisée.* Paris, Féchoz, 1878, in-12 de 50 p. — Prix : 50 cent., par la poste, 60 cent.; la douzaine, 4 fr.; par la poste, 4 fr. 50.

Voici une vraie brochure de propagande, vive, alerte, pleine de feu et d'entrain. L'auteur, dont malheureusement il ne nous est pas permis de citer le nom, a voulu, si nous osons nous servir de cette expression, tirer de tous les points de vue, la moralité de Jeanne d'Arc, mais il s'est attaché surtout au point de vue du droit national. Il nous montre l'héroïne lorraine directement chargée par Dieu de sauver le pays en le ramenant au respect de la véritable tradition française. Impossible de parcourir les éloquentes pages de cette brochure sans se sentir plus d'espérance au cœur, plus de confiance dans les destinées de la France. H. DE CHARNACÉ

La Tarentaise historique, *monumentale, pittoresque, géologique, orographique, avec la flore, la station des plantes, le mois où elles se récoltent*, par l'abbé Pont, chanoine. Nouvelle édition. Paris, Bray et Retaux, 1878, in-12 de 139 p. — Prix : 2 fr.

Le titre si développé de ce petit livre dit à peu près ce qu'il contient. C'est un guide pour les touristes qui s'engagent dans cette partie si pittoresque et si peu fréquentée de la Savoie qu'on appelle la Tarentaise. Il est fait par un écrivain qui connaît et aime son pays, et veut le faire connaître et aimer. Il donne, sur chaque centre de population, les détails historiques que lui ont fourni les auteurs, et sur leur situation actuelle, ce qu'il a pu en apprendre par lui-même. Il y a de tout : à côté des indications pratiques pour le voyageur, des renseignements historiques, statistiques, archéologiques, scientifiques, commerciaux, etc., etc. Une note sur l'origine du gâteau de Savoie à côté d'une page sur le passage des Alpes par Annibal. En-dehors des notices consacrées à chaque localité, il y a des chapitres spéciaux pour l'orographie, la géologie et la flore. V. M.

Madame Élisabeth devant le Tribunal révolutionnaire (10 mars 1794), par Maxime de la Rocheterie. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1878, in-18 de 36 p. — Prix : 20 cent. (N° 18 des *Brochures sur la Révolution française.*)

Parmi les victimes illustres de la Révolution française, nous ne croyons pas qu'il en est une sur laquelle la fureur sanguinaire eut moins de raison de s'assouvir que sur Madame Élisabeth. L' « Ange de la famille royale, » comme on l'appelait, n'avait contre elle que sa vertu et sa qualité de sœur de l'infortuné Louis XVI. C'est un crime sans excuse. Pour montrer tout ce qu'il a d'odieux, M. de la Rocheterie n'a eu qu'à emprunter aux documents historiques; — les frais de mise en scène seraient ici superflus, — quelques traits sur le caractère de la vertueuse princesse, sur sa comparution devant le Tribunal révolutionnaire, son interrogatoire, son jugement, sa condamnation et les scènes émouvantes de son exécution. Voilà des pages qu'il faut lire et faire lire. R. S.

Fouquier-Tinville, par Louis Teste. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1878, in-18 de 36 p. — Prix : 20 cent. (N° 17 des *Brochures sur la Révolution française.*)

Après la sainte victime, voici le hideux bourreau. Ce n'est point une biographie du « pourvoyeur de la guillotine » que nous donne M. Teste : c'est un portrait d'après nature, dont tous les traits sont empruntés à l'histoire. Quel personnage que ce fils de cultivateur, devenu procureur, s'affublant d'une particule, tournant des vers à l'honneur du roi, finissant comme accusateur public du Tribunal criminel révolutionnaire, jusqu'à ce que la Révolution le sacrifie comme les autres. Il n'est pas d'imagination assez féconde pour charger un homme d'autant de crimes que ceux dont il s'est rendu coupable pendant les dix-sept mois qu'il exerça ses fonctions. Il plaisante avec les accusés, que disons-nous, les condamnés, car, pour lui, c'est tout un. Il ne respecte ni l'innocence, ni l'amitié ; il accepte de l'argent et fait condamner ceux dont il l'a accepté. Des têtes, des têtes, il ne demande que

cela. L'indignation, la colère vous saisissent en lisant ces pages. Comment, en pleine civilisation, de tels actes de barbarie ont-ils pu se commettre, comment la France et Paris ont-ils pu subir si longtemps le joug honteux? Voilà où l'ambition conduit les hommes, quand la religion n'est pas là pour mettre un frein à leurs passions! Voilà ce que deviennent la magistrature et la justice soumises aux caprices du premier venu! R. S.

Aux Antilles, par Victor Meignan. Ouvrage enrichi de huit gravures, par Breton, d'après des photographies et des croquis de l'auteur. Paris, Plon, 1878, in-12 de xvi-344 p. — Prix : 4 fr.

Ce n'est pas seulement en simple touriste que voyage M. Victor Meignan, c'est en observateur et en philosophe. Il admire sans doute les splendeurs de la nature, et il décrit avec enthousiasme, dans un style attrayant, les richesses des forêts vierges et les féeries des nuits tropicales ; mais il tient avant tout à étudier les mœurs du pays et à en analyser l'état social. De ce travail résultent des conclusions bien tristes pour nos deux îles de la Martinique et de la Guadeloupe, ces deux derniers débris de notre riche couronne coloniale. Les réformes irréfléchies de la première et de la seconde république ont porté un coup mortel à la prospérité de ces belles contrées, si richement douées par la nature. La Convention, en supprimant le *code noir*, cette sage et humaine réglementation de l'esclavage par nos rois, a amené des abus qui ont conduit les législateurs de 1848 à abolir brusquement l'esclavage; et cette abolition subite, mal étudiée et nullement préparée, a été la ruine de nos colonies. Aujourd'hui, l'ancienne organisation du travail a été remplacée par les engagements volontaires, qui ne sont qu'un esclavage déguisé, esclavage même sans les garanties et les compensations qu'assurait le *code noir*. La population blanche a émigré; la population noire reste inactive; tout est abandonné à la population de couleur, race sans moralité et sans principes, la pire ennemie de la France dont elle ne rêve que de secouer la domination, dit M. Meignan. C'est à cette race que le suffrage universel a livré l'avenir de nos colonies; les blancs, se sentant les plus faibles, s'abstiennent; les noirs ne votent pas, par insouciance; les mulâtres seuls prennent part au vote, et l'on a vu des élections faites par *sept* voix. Or, ce que devient la population de couleur livrée à elle-même, on le sait : elle retourne forcément au noir; ce qu'elle est capable de faire au point de vue politique, on le sait aussi par ce qui se passe à notre ancienne colonie de Saint-Domingue. Florissante sous le gouvernement de la France, la malheureuse île est devenue, depuis que les noirs et les mulâtres y sont maîtres, le type effrayant de l'anarchie et de la décadence. Il faut lire le récit de ces misères dans le livre de M. Meignan : — ce fort dont la porte vermoulue est renversée d'un coup de pied, cette armée de dix-neuf mille hommes qui ne compte pas moins de *onze mille* généraux, ces rues qui sont des cloaques, etc. Y a-t-il pour nos colonies un moyen d'éviter de pareils désastres? Oui, dit M. Meignan ; il faut réduire la race de couleur à l'état d'infériorité pour lequel elle est née et dont elle n'eût jamais dû sortir, et appliquer le régime colonial anglais. Ces réformes, les opérera-t-on, et la troisième république cherchera-t-elle à réparer aux Antilles le mal fait par les deux premières? Hélas! qui oserait l'espérer? M. de la Rocheterie.

Enfermé dans Paris. Journal du siège, du 2 septembre 1870 au 28 janvier 1871, par M. N. Sheppard. Dijon, imprimerie Darantière; Paris, Dentu, 1877, in-12 de 411 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre viendrait bien tard s'il paraissait avec la prétention de fournir des détails nouveaux sur le siège de Paris : que de témoins oculaires ont écrit leur récit ! Son mérite est de venir d'un étranger, citoyen de la grande république américaine, et de donner, avec une franchise un peu rude quelquefois, ses appréciations sur nous autres Français et néo-républicains : ses concitoyens et lui nous ont témoigné assez de sympathies, par leur générosité à cette triste et douloureuse époque du siège, pour que la liberté de son langage mérite notre indulgence. Ce sont, à tout prendré, de fort bonnes leçons données sous la forme attrayante d'un journal écrit au jour le jour. Publié en anglais, l'ouvrage a été traduit par une étrangère qui manie bien notre langue, et s'abrite sous les trois lettres M. C. B. — C'est assez dire qu'il ne faut y chercher que des appréciations; il y a bien quelques faits : M. Gambetta ayant une frayeur horrible du voyage en ballon (99); M. Laboulaye faisant partie d'un cortège de Victor Hugo (40); des traits piquants sur tous les grands hommes du temps, des anecdotes, des détails de mœurs, des documents comme ceux qui font connaître le prix des denrées, le cours de la Bourse semaine par semaine, etc. Mais, ce qui fait l'intérêt principal du livre, ce sont les jugements sur la France et ses institutions. S. M.

Mgr de Ladoue, évêque de Nevers, *esquisse biographique*, par Mgr Tolra de Bordas, prélat de la Maison de Sa Sainteté Léon XIII, suivie du résumé des conférences centrales de Nevers sur le libéralisme catholique. Paris, Tolra, 1878, in-8 de 187 p. — Prix : 3 fr.

Ami intime du regretté évêque de Nevers, Mgr Tolra de Bordas a pu, mieux que tout autre, faire ressortir ses hautes vertus, son humilité, sa charité, sa fermeté, son zèle pastoral, son amour de la vérité. Il nous raconte les premières années de son enfance; ses débuts dans le sacerdoce, son passage à Amiens, où il est appelé, dès l'âge de trente-deux ans, à remplir les fonctions de vicaire général; sa retraite ensuite; ses travaux dans la solitude; son rôle au concile; son avénement au trône épiscopal de Nevers. L'auteur s'arrête surtout sur le rôle que joua Mgr de Ladoue depuis 1873 jusqu'à sa mort. La biographie si intéressante du prélat est accompagnée d'un appendice contenant le résumé des conférences centrales du diocèse de Nevers sur le libéralisme catholique. Eugène Menu.

VARIÉTÉS

L'EXPOSITION DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Parmi les expositions spéciales organisées à l'occasion de l'Exposition universelle, l'une des plus curieuses et en même temps des plus instructives est assurément celle de la Bibliothèque nationale. Elle se partage, au point de vue des locaux qui y ont été affectés, en trois grandes sections. L'exposition géographique, disposée dans l'ancienne salle dite *des Globes* et les salles avoisinantes, existe depuis le Congrès international de géographie tenu il y

a deux ans. L'exposition du département des estampes est, depuis plus longtemps encore, établie d'une façon permanente dans la salle d'entrée et la galerie de travail de ce département. L'exposition du département des imprimés a été réunie à juste titre à celle du département des manuscrits, les plus anciens imprimés, qui sont les objets dont surtout elle se compose, n'étant que la reproduction, aussi exacte que possible, des manuscrits de la même époque. L'éminent directeur de la Bibliothèque, M. Léopold Delisle, a donné personnellement tous ses soins à cette double exposition, assisté de MM. Michelant et Wescher, et de M. Thierry-Poux. Elle est établie dans la galerie appelée *Galerie Mazarine*, le plus important morceau qui subsiste du palais du cardinal Mazarin. Les peintures mythologiques de la voûte sont l'œuvre de Romanelli.

Le centre de cette galerie est occupé par le Parnasse français, monument en bronze de l'année 1718, qu'Évrard Titon du Tillet fit exécuter par le sculpteur Louis Garnier, pour honorer la mémoire de Louis XIV et des illustres poètes et musiciens français.

Les objets dont se compose l'exposition du département des manuscrits peuvent se rattacher à onze groupes :

1° Origine de la Bibliothèque. Débris des collections qu'avaient formées, au quatorzième et au quinzième siècle, le roi Jean et les princes de sa famille : Charles V, Jean, duc de Berry, les ducs d'Orléans, les comtes d'Angoulême et les ducs de Bourgogne (Armoire X);

2° Manuscrits et xylographes orientaux et américains (Armoire XV) ;

3° Manuscrits grecs (Armoire XVII) ;

4° Paléographie latine, depuis l'antiquité jusqu'à l'époque carlovingienne (Armoire XIII) ;

5° Paléographie de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre et de l'Allemagne, depuis Charlemagne jusqu'à la fin du moyen âge (Armoire XII) ;

6° Paléographie de la France, depuis Charlemagne jusqu'à la fin du moyen âge (Armoire XI) ;

7° Peintures des manuscrits (Armoire XIX);

8° Manuscrits des rois et des reines de France (Armoire XX) ;

9° Reliure des manuscrits, principalement formées d'ivoires, de plaques d'orfévrerie, etc. (Vitrines XXX et XXXI) ;

10° Documents divers et pièces autographes (Vitrines XVI, XVIII et XXXII);

11° Documents diplomatiques et pièces diverses sur papyrus et sur parchemin. Cadres accrochés au mur méridional de la galerie annexe.

Dans la galerie Mazarine, les armoires et les vitrines numérotées X-XIII, XV-XX et XXI-XXXII sont consacrées à l'exposition des manuscrits ; le complément de cette exposition se trouve dans la galerie de bois, dite *Galerie des Chartes*, qui unit les anciens bâtiments du palais Mazarin aux nouvelles constructions donnant sur la rue Richelieu.

Parmi les objets exposés dans les diverses armoires ou vitrines, nous signalerons particulièrement les suivants :

Portrait du roi Jean. Peinture sur bois du quatorzième siècle, donnée à la Bibliothèque par Roger de Gaignières.

Rouleau contenant le plus ancien catalogue de la librairie du Louvre. Il est intitulé : « Cy après en ces roullez sunt escrips les livres de très-souverain et très-excellent prince Charles le quint de son nom, par la grace de Dieu roy de France, lesquielx estoient en son chastel du Louvre, en trois chambres, l'une sus l'autre, l'an de grace mil CCC soissante et treze, enregistrés de son commandement par moy Gilet Malet. » (Chartes de Baluze, n° 703.)—

Un estampage de la dalle tumulaire de Gilles Malet, premier garde de la librairie du Louvre; mort en janvier 1411, se voit appendu au mur de la salle qui précède la galerie Mazerine.

Rational des divins offices, dont le frontispice nous offre les portraits de Charles V, de Jeanne de Bourbon et de leurs enfants.— Au bas du fol. 403, note autographe du roi Charles V, ainsi conçue : « Cest livre nommé Rasional des divins offises, est à nous Charles le Ve de notre nom, et le fimes tranlater, escrire et tout parfere, l'an MCCCLXXIIII. » Porté en Angleterre après la mort de Charles VI, ce manuscrit fut acheté à Londres en 1441 par Jean, comte d'Angoulême. (Français 437.)

Divers traités de dévotion. Manuscrit du quatorzième siècle, à la fin duquel les deux frères Charles, duc d'Orléans, et Jean le Bon, comte d'Angoulême (1407-1467), ont mis leurs signatures. (Français 1802.)

La belle Bible historiée de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. Ce volume, que le mariage d'Agnès de Bourgogne fit passer de la librairie de Bruges dans celle de Moulins, renferme plus de 5,000 tableaux, qui paraissent avoir été commencés en 1401 par les enlumineurs Polequin Manuel et Janequin Manuel. (Français 167.)

Les Comédies de Térence, avec dessins imités de l'antique. Ce manuscrit, du neuvième ou du dixième siècle, qui fut longtemps conservé dans l'abbaye de Saint-Denis, est relié aux armes et au chiffre de Charles IX. (Latin 7899.)

Commentaire de saint Jérôme sur les Psaumes. Manuscrit de l'année 1488, exécuté pour Mathias Corvin, roi de Hongrie. L'écriture est de la main de « Antonius Sinibaldus Florentinus ; » les peintures sont signées par Attavante. (Latin 16839. De la bibliothèque du duc de La Vallière.)

Pontifical de l'église de Scherbourne, connu sous le nom de Pontifical de saint Dunstan. Manuscrit de la fin du dixième siècle, contenant quelques morceaux en anglo-saxon et orné de dessins au trait. (Latin 943. De la bibliothèque d'Antoine Faure.)

Pontifical d'Egbert, archevêque d'York. Écriture saxonne du dixième ou du onzième siècle. Il y a, entre les feuillets 157 et 158, une formule d'absolution en anglo-saxon. (Latin 10575. De la bibliothèque du chapitre d'Évreux.)

Polyptyque de l'abbé Irminon, contenant l'état des biens de l'abbaye de Saint-Germain des Prés au commencement du neuvième siècle. Document auquel les travaux de Benjamin Guérard ont donné une grande célébrité. (Latin 12832.)

Lois des Wisigoths. Écriture wisigothique, du huitième ou du neuvième siècle. (Latin 4667.)

Procès des Templiers en 1309. Manuscrit original sur papier, qui avait été déposé au trésor de Notre-Dame de Paris, et qui, dans les temps modernes, a successivement appartenu au président Brisson, à l'avocat général Servin et au président de Harlay. (Latin 11796.)

Psautier en lettres semi-onciales, de la fin du huitième siècle. Les invocations qui suivent le psautier contiennent la mention du pape Léon III et de Charles, roi des Francs et des Lombards et patrice des Romains, ce qui correspond à la période comprise entre les années 795 et 800. (Latin 13159. De la bibliothèque de Harlay.)

Procès de condamnation et procès de justification de Jeanne d'Arc. Exemplaire du quinzième et du seizième siècle, ayant fait partie de la bibliothèque de Claude d'Urfé. (Latin 8838.)

Emblèmes bibliques. Manuscrit exécuté en France, au treizième siècle, et

dont chaque page est ornée de huit médaillons renfermant des peintures. (Latin 11560. De la bibliothèque du chancelier Séguier.)

Vie de saint Louis, par le confesseur de la reine Marguerite. Volume écrit au quatorzième siècle, orné de beaucoup de peintures et ayant fait partie de la librairie de Charles V. (Français 5716.)

La Passion et Résurrection de Notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ, ainsi qu'elle fut jouée en Valenciennes, en l'an 1547. Manuscrit orné de peintures exécutées par Hubert Cailleau. (Français 12536. Acquis en 1855.)

Psautier avec peintures, de la fin du douzième siècle, paraissant avoir été fait dans la province de Cologne. (Latin 17961. De la bibliothèque de l'Oratoire.)

Evangéliaire de Charlemagne, écrit sur parchemin pourpré, en lettres onciales d'or. Il a été exécuté, en l'année 781, par Godescalc. Conservé jusqu'à la Révolution dans l'abbaye de Saint-Sernin de Toulouse; donné par la ville de Toulouse à Napoléon Ier; déposé successivement à la bibliothèque du Louvre et au Musée des Souverains; attribué en 1872 à la Bibliothèque Nationale. (Nouv. acq. lat. 1993.)

Bible latine, offerte à Charles le Chauve par Vivien, abbé de Saint-Martin de Tours, et qui, après avoir été longtemps conservée au trésor de la cathédrale de Metz, fut offerte à Colbert, en 1675, par le chapitre de cette église. Les bénédictins ont supposé que cette bible a pu être faite à Saint-Martin de Tours, par les soins d'Alcuin, pour Charlemagne, et que, la présentation à Charlemagne n'ayant pas eu lieu, le livre fut offert à Charles le Chauve par l'abbé Vivien. La ressemblance de cette Bible avec le manuscrit du Musée britannique, attribué à Alcuin, donne beaucoup de vraisemblance à la conjecture des bénédictins. (Latin 1.)

Bible de Blanche de Castille, reine de France, qui la donna à l'abbaye de Saint-Victor de Paris. Manuscrit de la première moitié du treizième siècle. (Latin 14397.)

Psautier de saint Louis, copié et peint après le retour de la première croisade. En tête (fol. A v°), on lit cette note : « Cest Psaultier fu saint Loys, et le donna la royne Jehanne d'Evreux au roy Charles filz du roy Jehan, l'an de Nostre Seigneur mil troys cens soissante et nuef, et le roi Charles present filz du dit roy Charles le donna à madame Marie de France, sa fille, religieuse à Poyssi, le jour Saint-Michel, l'an mil IIII^c. » (Latin 10525.)

Commémoration et avertissement de la mort de la reine Anne de Bretagne, par le hérault Bretaigne. Exemplaire exécuté pour Louise de Savoie. (Français 5094.)

Les Campagnes de Louis XIV. Volume se rapportant à l'année 1676. (Français 7892.)

Heures de Louis le Grand faites dans l'hôtel royal des Invalides. 1693. (Latin 9477.)

Le Livre des quatre Évangiles, copié en lettres d'or au commencement du onzième siècle, probablement entre les années 1002 et 1014, dans une église soumise à l'Empire. Ce beau volume, que Charles V donna à la Sainte-Chapelle en 1379, y était connu sous le nom de l'*Apocalice*. L'un des plats, exécuté à la fin du treizième ou au commencement du quatorzième siècle, représente Jésus en croix, et a conservé une partie des perles et des pierres dont il était orné et dont nous avons les détails dans un inventaire de l'année 1430. L'autre plat offre l'image de saint Jean, gravée d'après celle qui est peinte à l'intérieur du volume, au folio 115 v°. L'exécution du second plat date du règne de Charles V; la donation du roi y est rappelée par une

inscription ainsi conçue : « Ce livre bailla à la Sainte-Chapele du palais Charles le Ve de ce nom, roi de France, qui fu filz du roi Jehan, l'an mil troiz cens LXXIX. » (Latin 8851.)

Missel de l'abbaye de Saint-Denis, avec notation musicale en neumes. Écriture du onzième siècle. Le premier plat de la reliure était orné d'une représentation du crucifiement, dont il ne reste plus que les petites statuettes de la sainte Vierge et de saint Jean, en ivoire; tout autour, sur des bandes de métal repoussé, se voient les bustes de plusieurs patriarches et prophètes, les symboles des évangélistes et deux grands séraphins; la plupart des figures sont accompagnées d'inscriptions; les bandes de métal sont bordées de perles et de pierres. L'ensemble de cette décoration doit remonter au onzième ou douzième siècle. L'autre plat, refait à une époque moderne, est recouvert d'une plaque de cuivre du quinzième siècle, sur laquelle est gravée l'image d'un martyr, en pied. (Latin 9436.)

Diptyque consulaire de l'année 517. Les deux feuilles de ce dyptique, sur lesquelles sont représentés les jeux du cirque, ont été, au moyen âge, employées à couvrir le catalogue des archevêques de Bourges. Sur le revers des plaques d'ivoires, plusieurs mains du douzième et du treizième siècle ont aussi inscrit les noms des archevêques, avec la durée du pontificat de chacun d'eux. (Latin 9861.)

Les quatre Évangiles, en lettres onciales d'argent, sur parchemin pourpré, du onzième siècle. Les plats du volume sont formés de plaques d'ivoire très-anciennes, peut-être du cinquième siècle, sur lesquelles sont sculptées des scènes de l'Évangile. Ce manuscrit vient de l'église de Saint-Lupicin (Jura, arrondissement et canton de Saint-Claude), où il était connu sous le titre de l'Apocalypse de Saint-Lupicin. Le conseil municipal de Laucone l'envoya à la Bibliothèque le 21 août 1794. (Latin 9384.)

Les quatre Évangiles, à l'usage de l'église de Metz. Écriture du onzième siècle. Ivoire carlovingien, sur lequel sont sculptées à jour trois scènes du Nouveau Testament. (Latin 9393. Envoyé de Metz à la Bibliothèque en 1802.)

Lettre de Jean, sire de Joinville, au roi Louis X, en 1315. Sur papier.

Lettre du roi Jean, datée de Londres, le 19 juillet 1357 ou 1358, avec la signature autographe du roi.

Lettre du roi Charles V, pour Henri de Colombières, chevalier normand. 4 décembre 1364. Signature et post-scriptum autographe du roi.

Quittance de Bertran du Guesclin, datée de Pontorson, le 23 novembre 1374, avec signature autographe.

Quittance d'Agnès Sorel, du 18 avril 1448, avec signature autographe.

Lettre de Marie Stuart, datée de Lislebourc, le 26 octobre.

Lettre de saint François de Sales, du 17 mai 1611.

Quittance de saint Vincent de Paul, du 12 octobre 1654.

Lettre de Henri IV au duc de Sully. (Français 4047. — Don de l'abbé de Louvois.)

Lettre de Malherbe à Peiresc. (Français 9535.)

Les deux premiers actes de la tragédie d'Achille; manuscrit autographe de La Fontaine. (Français 12794. Volume donné en 1740 par l'abbé d'Olivet.)

Les Pensées de Pascal, manuscrit original. (Français 9202.)

Premier volume des Mémoires du Cardinal de Retz. (Français 10325.)

Sermons de Bossuet, manuscrit autographe. (Français 12821.)

Les Aventures de Télémaque, manuscrit autographe de Fénelon. (Français 14944.)

Premier volume des Mémoires de Louis XIV, écrit de la main du Roi. (Français 10329.)

Lettre de Pierre Corneille à M. d'Argenson.

Lettre de Thomas Corneille.

Quittance de Molière, du 26 juin 1668.

Lettre de Boileau à Racine.

Lettre de Racine à Boileau.

Lettre de Turenne à la marquise d'Uzès.

Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan.

Lettre de Mme de Maintenon au roi d'Espagne.

Lettre de La Bruyère à Phelypeaux, du 16 juillet 1695.

Partie d'un exemplaire du Livre des morts, en caractères hiéroglyphiques, au nom de l'Osiris Amen-em-ua. (Papyrus égyptien 33.)

Fragment de compte relatif à un deuil de Mnévis, l'an 159 avant Jésus-Christ. (Supplément grec 596; n° 55 *bis* du recueil de Letronne.)

Notes de dépenses. (Supplément grec 595; n° 66 *bis* du recueil de Letronne.)

Actes d'ouverture de testaments devant le magistrat de Ravenne. Le rouleau de papyrus dont ces actes ont fait partie a été écrit en 552. (Latin 8842. Acquis en 1750.)

Diplôme du roi Childebert III pour le monastère d'Argenteuil, 3 avril 696. (Latin 9007).

Instructions données par Charlemagne aux députés qu'il envoyait en Italie. 785. (Latin 9008.)

Traité conclu à Arras, le 21 septembre 1435, entre Charles VII et Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Exemplaire original, signé et scellé par les ambassadeurs du roi Charles VII, savoir : Charles, duc de Bourbonnais; le connétable Artur, comte de Richemont; Louis de Bourbon, comte de Vendôme; le chancelier Renaud de Chartres, archevêque de Reims; Christophe de Harcourt; le maréchal Gilbert de La Fayette; Adam de Cambrai, premier président du Parlement; Jean Tudert, doyen de Paris; Guillaume Charretier; Etienne Moreau; Jean Chastenier et Robert Mallière. (Chartes de Colbert, n° 203.)

Original du traité de Cambrai, conclu entre les ambassadeurs de François Ier et ceux de l'empereur Maximilien et de Charles, roi d'Espagne. Août 1516. Signatures et sceaux des ambassadeurs. (Chartes de Colbert, n° 295.)

Bulle sur papyrus, du pape Silvestre II, pour Théotard, évêque du Puy. 23 novembre 999. Au bas est une signature en notes tironienes, qui paraît devoir être lue : « Silvester qui et Gerbertus papa. » (Nouv. acq. lat. 2507. Acquis en 1875.)

Bulle du pape Léon IX pour l'abbaye de Brauveiler, au diocèse de Cologne. 7 mai 1052. Avec la bulle du pape. (Collection de Lorraine, vol. 981.)

Lettre d'Innocent III relative au mariage de Baudouin d'Avesnes et de Marguerite de Flandre. 20 février 1215. Bulle du pape. (Chartes de Colbert, n° 406.)

Constitutions promulguées par Grégoire X au concile de Lyon. 1er novembre 1274. Bulle du pape. (Chartes de Colbert.)

Donation faite par Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, à l'abbaye de Cluni, d'un monastère situé en Castille. 22 mai 1077. (Chartes de Cluni, n° 134.)

Donation de l'église de Saint-Pancrace en Angleterre, faite à l'abbaye de

Cluni par Guillaume de Varenne. Au bas de l'acte sont les signes de Guillaume le Conquérant, de la reine Mathilde et de Guillaume leur fils. Vers l'année 1080. (Chartes de Cluni, n° 121.)

Lettre adressée par le doge de Venise à l'ambassadeur de la République près de Charles le Téméraire, au sujet des affaires de l'Orient. 19 juillet 1473. Bulle du doge en plomb. (Chartes de Colbert, n° 695.)

Pouvoirs donnés à des procureurs par Christiern, élu roi de Danemark, pour traiter de son mariage avec Isabelle, nièce de l'empereur Maximilien. 1er janvier 1514. Sceau de Christiern. (Chartes de Colbert, n° 747.)

L'exposition de la Bibliothèque a donné lieu à la rédaction de plusieurs *notices*, dont deux sont sous nos yeux. La *Notice des objets exposés* du département des Estampes est l'œuvre de M. le vicomte Henri Delaborde (Paris, Champion, 1878, in-8 de 38 pages); la *Notice des objets exposés* du département des Manuscrits est due à M. Léopold Delisle (*Ibid.*, in-8 de 78 pages). M. S.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. William Mac Guckin, baron de Slane, membre de l'Institut, est mort à Paris le 4 août. Il était né en Irlande, à Belfast, le 12 août 1801, et avait obtenu, en France, des lettres de grande naturalisation. Il y vint vers 1830, et suivit à Paris le cours d'arabe de Sylvestre de Sacy, dont il devint un des plus habiles élèves. Il possédait parfaitement l'arabe et le turc : le *Mobacher* l'a compté parmi ses collaborateurs. Il a été interprète à l'armée d'Afrique, après une mission en Algérie et à Constantinople, dont il s'acquitta en 1843-1845. Il était professeur de langue arabe à l'École des langues orientales vivantes, et fut chargé, en 1849, du cours de turc à la même école ; il succéda à M. Charles Magnin à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1862. Chargé du catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale, il n'a cessé de donner des preuves de son vaste savoir, et l'on peut dire qu'il a été un de nos premiers arabisants. Outre de nombreux articles au *Journal asiatique*, on lui doit : *Notice sur Cadama et ses écrits* (Paris, 1862, in-8, pièce); — *Divan d'Amrolkaïs*, texte, traduction et notes (Paris, 1837, in-4); — *Description de l'Afrique septentrionale par El-Berri*, texte et traduction par M. de S. (Paris, 1857-59, 2 vol. in-8); — *Ibn-Batuta*, texte arabe de l'*Histoire des Berbères* (2 vol. in-4, Alger, 1847-51); — *Voyages dans le Soudan*, traduits sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale (1843, in-8); — *Ibn-Khaldoun*, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale* (Alger, 1852-56, 4 vol. in-8), (par ordre du ministre de la guerre); — *Les Prolégomènes d'Ibn-Khaldoun*, traduits en français et commentés par M. de S., publiés dans : *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque* (2 parties in-4, Paris, 1863-65); le texte arabe, publié par Quatremère, a été soumis à de nombreuses corrections par M. de S.; ouvrage hérissé de difficultés. — *Géographie d'Aboulféda*, texte arabe et traduction par Reinaud et de Slane (1840-42,

in-4). — C'est sous sa direction encore qu'ont paru : la traduction d'*Ibn-Beïthar*, par le Dr Leclercq; Wöpke, *Trois Traités sur le compas parfait* (*Not. et Extr.*, t. XXII et XXIII); *Ibn-Khallican, Kitab Wafayat al-Aiyan* (*Vie des hommes illustres de l'islamisme*), en arabe, publiée d'après les manuscrits de la Bibliothèque; la traduction a paru à Paris, 1842-71, en 4 vol. in-4, pour la société *Oriental translation fund*, en anglais). — Enfin, il a publié, pour l'Académie, le *Recueil des historiens des croisades*, section des historiens orientaux, t. Ier (Paris, 1872, in-fol., texte, et trad.; t. II, 2e partie; t. III, dont plus de la moitié est tirée); cette publication remonte, pour les premiers soins, à Dom Berthereau; elle a été continuée par Reinaud, mais entièrement reprise par M. de Slane.

— M. Joseph-Héliodore-Sagesse-Vertu Garcin de Tassy, né à Marseille le 20 janvier 1794, est mort à Paris le 2 septembre. Au retour d'une mission diplomatique, il vint à Paris, en 1817, pour s'y livrer à l'étude des langues orientales sous la direction de Sylvestre de Sacy; à si bonne école, il acquit une connaissance parfaite de l'Orient, qui a été l'objet de tous ses travaux. Il était très-recherché de tous ceux qui s'occupent de l'Orient. « Dans l'Inde même, on attachait un grand prix à ses jugements, dit M. Laboulaye; aussi son nom était-il plus populaire là-bas qu'en France. Les journaux indiens reproduisaient son portrait, et chantaient en prose et en vers le célèbre critique d'Occident. Chrétien sincère et pratiquant, tout dévoué à la religion de ses pères, il est mort avec autant de résignation que de fermeté. » Il était, depuis 1836, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où il avait succédé à M. de Talleyrand; il était en outre professeur d'hindoustani à l'École des langues orientales vivantes, fondateur et président de la Société asiatique de Paris, membre de la Société asiatique de Londres, membre du conseil de la Société académique indo-chinoise, etc.

Il a écrit : *Les Oiseaux et les fleurs*, texte arabe et trad. (Paris, 1821, in-8); — *Notice sur l'Akhlak-i-Muhsini* (Paris, 1837, in-8); — *Grammaire persane*, traduite de Jones (1845, in-12); — *Les Auteurs hindoustanis et leurs ouvrages* (Paris, 1855, in-8); — *Cours d'hindoustani. Discours d'ouverture* (Revues annuelles de cette littérature, dont l'une, en janvier 1871, a paru à Caen; ces revues annuelles sont le répertoire le plus précieux et le plus complet de l'Inde moderne; la première a paru en 1853); — *Les Femmes poètes dans l'Inde* (Paris, 1854, in-8); — *Mémoire sur des particularités de la religion musulmane dans l'Inde* (Paris, 1831, in-8); — *Mémoire sur les noms propres et les titres musulmans* (Paris, 1854, in-8); — *Notice des biographies originales des auteurs qui ont écrit en langue indienne ou hindoustanie* (Paris, 1856, in-8). — Il a traduit : *Abbas Khan surwâni Ahmâdi : Un chapitre de l'histoire de l'Inde musulmane* (Paris, 1865); — *Miskin mir Abdullah, Elegia* (Paris, 1845, in-8); — *Mohâmmed ben Pir Ali El-Berkevi, Exposition de la foi musulmane* (Paris, 1822, suivi du *Pend-Nameh*, de Saadi; — *Les Animaux*, extrait du *Tuhfat Ikhwan Ussafa* (*Cadeau des frères de la pureté*), traduit d'après la version hindoustanie (Paris, 1864, in-8, extrait de la *Revue de l'Orient, des colonies et de l'Algérie*); — *Chrestomathie kindie et hindouie*, à l'usage des élèves de l'École des langues orientales vivantes (Paris, 1849, in-8); — *Description des monuments de Delhi* en 1852, d'après le texte hindoustani de Sagid Ahmed Khan (Paris, 1861, in-8); — *Doctrines et devoirs de la religion musulmane*, tirés du Coran, suivis de l'*Eucologe musulman*, traduit de l'arabe (Paris, 1827, in-8; 2e éd., 1840); — *Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie* (Paris, 1839-47, 2 vol. in-8; t. Ier. *Biographie et bibliographie*; t. II. *Extraits et analyses*; 2e éd., 3 vol. in-8, 1871); — *La Poésie philosophique et religieuse chez les Persans*, d'après le

Mantic uttair, ou le langage des oiseaux de Farid-Uddin, Attar et pour servir d'introduction à cet ouvrage (Paris, 1856, in-8; 4e éd. 1864, gr. in-8); le texte persan publié par lui (Paris, 1857, in-8); — *Rudiments de la langue hindouie* (Paris, 1847, in-8); — *Mémoire sur le système métrique des Arabes appliqué à l'hindoustani* (Paris, 1832, in-8); — *Chrest. hindoustanie* (Paris, 1847, in-8); — *Manuel de l'auditeur du cours d'hindoustani* (Paris, 1836, in-8; — *Les Œuvres de Wali*, texte hindoustani et trad. (Paris, 1834-36, in-8); — *Rudiment de la langue hindoustanie*, à l'usage des élèves de l'École des langues orientales (Paris, 1re édit., 1829, in-4; 2e édit. adaptée aux dialectes urdu et dakhni, Paris, 1863, in-8); — *Rhétorique et prosodie des langues de l'Orient musulman*, à l'usage des élèves de l'École des langues orientales (Paris, 1848, in-8; 2e éd. 1873, in-8); — *Science des religions. L'Islamisme d'après le Coran, l'enseignement doctrinal et la pratique* (3e éd., Paris, 1874, in-8); — *La Doctrine de l'amour, ou Taj ul-Muluk et Bakawali* (Paris, 1858, in-8); — *Les Aventures de Kamrup*, texte hindoustani et trad. (Paris, 1835-36, in-8); — *Bag-o-bahar* (*le Jardin et le printemps*), roman hindoust., traduit en français (Paris, 1878, in-8).

— Mgr Michel Horwath, évêque *in partibus* de Trébigne, en Bosnie, est mort à Carlsbad, le 19 août, à l'âge de soixante-neuf ans. Mgr Horwath était né le 30 octobre 1809 à Szentes. En 1841, le gouvernement autrichien lui avait confié la chaire de littérature hongroise au gymnase de Marie-Thérèse, à Vienne; il était évêque de Czanad et membre de la Chambre haute, après avoir rempli les fonctions d'aumônier d'un corps des troupes impériales, lorsque la révolution de 1848 vint le porter au ministère des cultes. Après la guerre de 1866, l'empire autrichien, réorganisé, se rouvrit devant lui; il fut ministre de la justice pour la Hongrie; l'unanimité des suffrages l'avait élu au Parlement hongrois de 1869. — Mgr Horwath avait écrit, en allemand, une *Histoire du commerce et de l'industrie en Hongrie pendant les trois derniers siècles* (1840, Ofen); — une *Histoire de la Hongrie*, en hongrois Papa, 1842-1846, (4 vol.), traduite en allemand en 1850-1852, et publiée à Pesth; — *Monumenta Hungariæ historica* (1857 et suiv., 4 vol. Pesth); — *Vingt-cinq ans de l'histoire de Hongrie*, en hongrois (1863, Genève, 2 vol.), puis en allemand (1866, Leipzig); — une *Histoire de l'indépendance de la Hongrie en* 1848-1849, publiée en 1865 (Genève, 3 vol.). Mgr Horwath a été le collaborateur de M. Le Play pour l'intéressante monographie consacrée aux *Iobajjy ou Paysans à corvées des plaines de la Theiss*, dans les *Ouvriers européens*.

— M. l'abbé Guthlin, chanoine et vicaire général d'Orléans, a été enlevé subitement, le 20 août, au château de Lacombe, près de Grenoble. Avant que Mgr Dupanloup l'attirât dans son diocèse, il professait la philosophie au collège de Colmar. Au moment où il a été frappé, il réunissait des documents pour écrire la vie de M. Hestch, ancien supérieur du petit séminaire de la Chapelle, et préparait un ouvrage important. Il avait déjà publié : *La Pologne et la diplomatie* (in-18, 1863, Strasbourg); — *La Réponse du prince Gortschakoff* (in-18, 1863, Strasbourg); — *Le Réveil de la Pologne* (in-18, 1863, Paris); — *Les Doctrines positivistes en France, étude sur les œuvres philosophiques de MM. Littré, Renan, Taine, About* (in-8, 1865, Paris), ouvrage qui a eu de nouvelles éditions en 1873.

— Le R. P. Gabriel Palatre, né à Châteaugiron (Ille-et-Vilaine), le 2 juillet 1830, entré dans la Compagnie de Jésus le 27 septembre 1853, parti pour la Chine en 1863, y est mort, à Chang-Hai, le 13 août 1878. Il a écrit des lettres dans les *Annales de la propagation de la foi*, t. XLV,

p. 400-428; — dans les *Annales de la sainte-enfance*, 1865, p. 92-100 et 1867, p. 31-35; dans les *Missions catholiques*, 1869, p. 386, 395 et 405, et 1875, p. 14-19. Il a publié : *Le Pèlerinage de Notre-Dame Auxiliatrice à Zô-sè, dans le vicariat apostolique de Nankin* (Chang-Hai, imprimerie de la Mission catholique, à l'orphelinat de Tou-sai-vai, 1875, in-8, XII-147 p.); — *Relation de la mission de Nankin confiée aux religieux de la Compagnie de Jésus*. I (1873-1874) (Anonyme). Chang-Hai, imprimerie de la Mission catholique à l'orphelinat de Tou-sai-vai, 1875, in-8, x-153 p. — II. (1874-1875). *Ibid.*; 1876, in-8, 260 p.

— Le R. P. Félix POIRÉ, né à Paris, le 8 juillet 1837, est mort à Lille, le 20 août 1878. Il était entré dans la Compagnie de Jésus le 1er octobre 1863, et avait professé les belles-lettres et la rhétorique. Il a écrit *Sainte Cécile*, dans les *Études religieuses*, IVe série, t. II, p. 620-641. — *Les deux orphelins*. Scène contemporaine en un acte et en vers, représentée à l'école libre Saint-François-Xavier (Vannes), le 31 janvier 1869 (Vannes, imp. Lamarzelle) (Anonyme), 1869, in-12, 29 p.); — insérée dans le *Messager du Sacré-Cœur*, 1869, t. XVI, p. 9-25; — *Saint Pierre chez Néron*. Drame en 3 actes, en vers (Vannes, imp. Galles, 1870, in-8, 15 p.); — *Saint Pierre aux liens*. Drame en un acte; — dans le *Messager du Sacré Cœur*, 1874, t. XXVI, p. 19-43; — *La Frivolité*. Discours prononcé le 2 août 1875 à la distribution des prix du collège Saint-Joseph de Poitiers (Poitiers, Oudin, 1875, in-8, 15 p.); — *Le Concile* et *Virgini parituræ*, insérés dans le *Messager du Sacré Cœur* (1869, p. 359, 363 et 1872, t. XXII, p. 172, 173).

— Le R. P. Régis TERRET, né à Lyon, le 28 juin 1824, est mort à Marseille, le 21 août 1878. Il entra dans la Compagnie de Jésus, le 13 mars 1844, et passa toute sa vie dans les collèges. Il a écrit : *Mes élèves en Suisse*, Vacances de 1862 (Villefranche, imprimerie de Léon Pinet, in-8, 569. p., lithographié); — *Derniers jours du R. P. Charles Rion, mort à Mongré, le 9 juin* 1874. (Anonyme, Trévoux, typogr. Jeannin, 1874, in-8, 23 p.).

— M. Henri LOT, archiviste aux Archives nationales, est mort le 30 avril dernier. Il était né à Paris, en mai 1834. Ses humanités terminées au lycée Saint-Louis, il avait simultanément suivi les cours de droit et ceux de l'École des chartes. Une place d'auxiliaire lui fut donnée aux Archives nationales, au mois de mai 1860, et il s'y vit attaché à la section judiciaire, qu'il n'a plus quittée, et où l'appelait naturellement sa thèse soutenue à l'École des chartes sur l'*Histoire et l'organisation du greffe du Parlement de Paris*, dont un fragment a été publié en 1863 : *Essai sur l'authenticité et le caractère officiel des Olim* (in-12, Gay); — une étude biographique consacrée à son grand-oncle, *le Président Berthereau* (in-8, 1865), suivit de près, et, deux ans plus tard, une brochure sur la *Liberté de la presse* (anonyme avec M. J. Guiffrey); signalons aussi, pour cette période, une série d'articles sur « l'enseignement populaire » publiée dans le journal *l'École* pendant le ministère de M. Duruy. — *Guillaume Dubreuil. Les Frais de Justice au quatorzième siècle*, et *le Style du Parlement*, publié peu avant sa mort, forment, pour l'ancien droit français, une série d'œuvres qu'il sera longtemps profitable de consulter. La *Bibliothèque de l'École des chartes*, la *Revue historique* et la *Revue critique* ont reçu les meilleurs de ses travaux historiques, sous forme d'articles séparés de critique. M. Henri Lot préparait une *Correspondance de Dumouriez*, et un recueil de *Testaments du quatorzième siècle*.

— M. le Dr Herman LEBERT, né à Breslaw, le 9 juin 1813, vient de mourir dans cette ville à l'âge de soixante ans. Il avait fait à Berlin ses études classiques; il fut reçu docteur en médecine à Zurich, en 1834, et y prit pour

sujet de thèse les *Gentianes de la Suisse;* il avait suivi ensuite les cliniques des hôpitaux de Paris. En 1836, il était médecin à Bex, canton de Vaud (Suisse), et en 1838, médecin des bains de Lavey. Il avait passé tous ses hivers à Paris, depuis 1842, en coopération d'étude avec les praticiens les plus éminents. Il fut chargé par Orfila d'aller, avec M. Ch. Robin, recueillir en Normandie et en Bretagne les objets d'histoire naturelle qui font aujourd'hui partie du Musée d'anatomie comparée de la faculté de médecine de Paris; il obtint l'autorisation de se fixer et d'exercer à Paris; il accepta cependant, en 1853, les places de professeur de cliniqne médicale de l'Université de Zurich et de médecin de l'hôpital cantonal; enfin, il fut appelé, en 1859, aux mêmes titres, à Breslaw, sa ville natale. — M. Lebert a publié presque tous ses travaux dans notre langue. Nous devons citer : *Mémoires sur les eaux minérales de Lavey* (1839-1842); — *Mémoire sur la formation des organes, de la circulation et du sang* (avec M. Prevost, de Genève); — *Physiologie pathologique ou recherches cliniques expérimentales sur l'inflammation, la tuberculisation* (Paris, 1845, 2 vol. in-8 avec 22 pl.); — *Mémoires sur les maladies des os que l'on observe chez les scrofuleux* (couronné par l'Académie de médecine); — *Traité pratique des maladies scrofuleuses et tuberculeuses* (1849, in-8); — *Traité pratique des maladies cancéreuses* (1851, in-8); — *Traité d'anatomie pathologique générale et spéciale* (1855-1860, 4 vol. in-4, dont 2 vol de pl. coloriées); — *Mémoires sur les maladies des vers à soie* (1859, Zurich, in-8 avec planches); — *Traitement de l'angine couenneuse par la glace, suivi d'un appendice sur le meilleur moyen de se procurer cette substance en toute saison* (1875, in-8, Delahaye). — Les deux ouvrages suivants ont été publiés en allemand : *Mémoires de chirurgie et de physiologie* (Berlin, 1848, in-8); — *Manuel de médecine pratique* (Tubingue, 2 vol. in-8). M. Lebert, qui était membre correspondant de l'Académie des sciences, des sociétés anatomique, de biologie, de chirurgie médicale, a publié, en-dehors de leurs recueils, de nombreuses études dans les *Annales des sciences naturelles*, dans les *Archives de physiologie* de J. Muller, dans les *Archives générales de médecine* et dans le *Bulletin de la Société anatomique.*

— M. André-Alexandre Jacob, connu sous le nom d'Erdant, vient de mourir à Frascati (Italie), le 25 septembre. Correspondant des journaux *le Temps* et *le Siècle,* il était ancien séminariste et a retrouvé à ses derniers moments les lumières de la foi avec les consolations de la religion. Né à Angles (Vienne), il avait fait ses humanités à Poitiers, passé par le petit séminaire de Montmorillon et le séminaire de Saint-Sulpice, d'où il sortit en 1848. Il entra aussitôt dans le journalisme, écrivit dans le *Temps*, l'*Événement* dont il fut gérant (1850), le *Courrier du Dimanche,* la *Presse,* qu'il quitta avec M. Neftzer, lorsque celui-ci fonda le *Temps*, et où ses correspondances italiennes étaient remarquées par la sûreté de leurs informations, leur modération et l'impartialité de leurs jugements. Après une condamnation que lui valut un ouvrage contraire à la religion, il passa en Belgique d'où il se fit expulser, en Suisse et en Italie, où il est mort. Il a écrit : *Petites lettres d'un républicain rose* (1849); — les *Révolutionnaires de l'A B C* (1854); — *Lettres concernant Hoéné Wronski* (1854); — *La France mystique, ou tableau des excentricités religieuses de ce temps* (1852), pour lequel il fut condamné, et dont la première édition fut imprimée avec une application partielle de son système d'orthographe, la « fonographie, » — écriture où les mots sont écrits comme ils sont prononcés.

— Le colonel Guillaume Rustow, écrivain militaire allemand, jadis attaché avec le titre de chef d'état-major général à l'expédition de Garibaldi en

Sicile et en Italie, s'est donné volontairement la mort. Il était né dans le Brandebourg, le 25 mai 1821. Soldat à dix-sept ans, officier du génie en 1850, il avait été poursuivi, à cette dernière date, pour un écrit publié dans sa langue sur *l'Organisation militaire allemande avant et pendant la Révolution* (1850, Zurich). Il se réfugia en Suisse, y professa la science militaire, et reçut dans la petite ville de Bauma, près de Zurich, le droit de cité; là, il fut nommé major dans l'état-major du génie. Après avoir participé à l'expédition contre le royaume de Naples, en 1861, il rentra en Suisse et s'occupa de ses travaux d'écrivain. — Il a publié : *Histoire de la guerre chez les Grecs* (1852, Aarau); — *L'Armée et les expéditions de César* (1852, Gotha); — *Commentaire de l'histoire de César de Napoléon III* (1867, Stuttgart); — une collection des *Écrivains militaires grecs*, avec M. Kœckly (1854-55, 2 vol. Zurich); — *La Guerre de 1805, en Allemagne et en Italie* (1854, Frauenfeld); — *Première campagne de Bonaparte en Italie et en Allemagne* (1867, Zurich); — puis une série de relations des guerres contemporaines en Russie, en Italie, en Hongrie, en Danemark, en Allemagne; — *Le Commandement militaire au quatorzième siècle* (1857, Zurich); — *Histoire de l'infanterie* (1857-1858, 2 vol.); — *Tactique générale* (1858, Zurich); — *La nouvelle guerre de places* (1860, 2 vol. in-4, Leipzig); — *La Guerre italienne* (1871, 2 vol. gr. in-8, Zurich), traduite en français, par Vivien (1861, in-8, Genève); — *L'Enseignement de la petite guerre* (1864, gr. in-8, Zurich); — *La Guerre de 1866* (1867, gr. in-8, Zurich); — *La Guerre du Rhin de 1870* (1871, gr. in-8, Zurich), traduite en français par Savin de Lasclause (1873, in-8); — des biographies militaires, et un *Dictionnaire de l'art militaire* (1859, in-8, 2 vol).

— M. de Tounens, ancien avoué à Périgueux, connu sous le nom d'Orllie-Antoine Ier, roi d'Araucanie et de Patagonie, né vers 1820 à Thourgnac (Dordogne), est mort au mois de septembre, à Tourtoirac (Dordogne), sinon avec la grandeur d'un roi, au moins avec la foi et la confiance d'un chrétien. Voyageur en Amérique, il acquit une grande influence sur les Araucans qui le nommèrent roi. Il les organisait déjà à l'européenne, lorsqu'il fut renversé de son trône, jeté en prison, puis libéré par l'intervention française. Il a raconté ses aventures et exposé ses droits dans un grand nombre de brochures et de conférences : *Orllie-Antoine Ier, roi d'Araucanie et de Patagonie, son avénement au trône et sa captivité au Chili, relation écrite par lui-même* (1863, in-8), et dans *Historique; appel à la nation française*, par Orllie-Antoine Ier (1863, in-8); — *Manifeste d'Orllie-Antoine Ier, roi d'Araucanie et de Patagonie* (1864, in-8); — *Une page d'histoire; Pétition adressée au Sénat français* (1867, in-8); — *Orllie-Antoine Ier, roi d'Araucanie et de Patagonie. Lettre à MM. les députés français par M. le prince de Tounens* (1868, in-8); — *Au peuple français. Retour en France du roi d'Araucanie et de Patagonie ou Nouvelle-France. Invention de neutralisation des projectiles lancés par des armes à feu, par le prince O.-A. de Tounens, roi d'Araucanie et de Patagonie* (1871, in-8, Marseille), et, enfin, *Le Royaume d'Araucanie et le Chili. Memorandum de S. M. Orllie-Antoine Ier, sous forme de lettre, en réponse aux attaques du consul général du Chili à Paris* (1873, in-12, Paris, Lachaud).

— M. Dabas, ancien professeur de littérature ancienne à la faculté des lettres de Bordeaux, ancien recteur de l'Académie de cette ville, a été enlevé par une mort subite, le 19 septembre, à Bordeaux. Chrétien fervent, savant des plus distingués, il était l'objet des sympathies universelles et de l'estime la mieux justifiée. Il est à regretter que sa modestie l'ait empêché de publier les résultats de ses profondes études sur la littérature classique; il a inséré

plusieurs mémoires dans le recueil des Actes de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.

— M. Joseph Yves Pageot, né au Cap, à Saint-Domingue, en 1803, qui eut une brillante carrière dans la diplomatie, jusqu'à ce que la Révolution de février 1848 lui fît donner sa démission d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Washington, est mort à Paris le 1er août. Il a écrit, durant les dernières années de sa vie plusieurs articles fort remarqués dans plusieurs journaux, notamment dans l'*Union*. Il laisse une correspondance diplomatique que l'on dit intéressante et où l'on pourra trouver des documents sur les événements et les négociations auxquels il a été mêlé en Espagne, où il était premier secrétaire d'ambassade sous M. de Salvandy.

— M. Clément Laurier, né à Sainte-Radegonde (Indre-et-Loire), le 3 février 1832, est mort subitement à Marseille le 20 septembre. Avocat, ancien secrétaire de M. Crémieux, il s'était fait sous l'Empire une réputation dans les procès politiques de Vermorel, Baudin, Victor Noir et de l'Internationale. Ce n'est qu'au 4 septembre qu'il trouva sa place dans la vie politique ; il fut directeur du ministère de l'intérieur à la délégation de Tours, député du Var, puis de l'Indre, et de radical il devint conservateur. On lui doit un ouvrage intitulé : *De la liberté de l'argent* (1858).

Institut. *Académie française.* — L'Académie a renouvelé son bureau, qui se trouve ainsi composé pour le dernier trimestre de 1878 : M. John Lemoine, directeur ; M. Saint-René Taillandier, chancelier.

Le Congrès géologique international.—Pour la première fois, les représentants les plus autorisés de la science de la terre se réunissaient pour résoudre en commun quelques questions générales qui intéressent au plus haut degré le progrès de leurs études. Le congrès a surtout porté son attention sur la nécessité d'établir, en tous pays, une uniformité méthodique dans le figuré des cartes géologiques et dans la nomenclature des terrains. Dans une courte session (29 août - 4 septembre), des problèmes aussi délicats peuvent seulement être préparés : c'est déjà beaucoup de les avoir bien posés et d'avoir ébauché la tâche des commissions internationales qui en poursuivront la solution. Le Congrès, sur la proposition d'un éminent géologue italien, M. Capellini, s'est ajourné à Bologne en 1881, et a chaleureusement acclamé, pour président d'honneur de sa future session, M. Sella, ancien ministre des travaux publics à Rome. Le gouvernement italien et la municipalité de Bologne ont immédiatement transmis, par télégrammes, les promesses les plus bienveillantes de patronage et de concours. Tout semble donc présager que l'œuvre commencée à Paris en 1858 aura d'heureuses conséquences pour le progrès de la science.

Le Congrès provincial des orientalistes a Lyon.— Les Congrès sont si nombreux cette année, que les pages du *Polybiblion* ne suffiraient pas à donner une analyse, même sommaire, de chacun d'eux. Partout dans Paris, au Trocadéro, aux Tuileries, à la Société d'Encouragement, les personnes qui s'occupent des mêmes études profitent de l'Exposition pour se réunir et traiter en commun les questions qui les intéressent. Nous accorderons quelques lignes à un congrès qui vient d'avoir lieu en province, à Lyon.

Tous les archéologues et les artistes ont pu voir, dans les galeries du Trocadéro, les merveilles rapportées par M. Émile Guimet, du voyage scientifique qu'il a entrepris il y a deux ans, sous les auspices du gouvernement français, et dans lequel il a particulièrement étudié, au point de vue de leurs doctrines religieuses et de leurs usages, les Indes, la Chine et le Japon. Mais, ce que

nous trouvons au Trocadéro n'est qu'une faible partie des collections que M. Guimet s'est proposé de réunir dans un musée spécial qu'il a fait construire à Lyon, près du parc de la *Tête-d'Or*. Pensant que le meilleur moyen d'inaugurer cette fondation, qui doit être en même temps le centre d'une école orientale pratique, pour laquelle il a appelé à Lyon des jeunes gens venus de diverses contrées de l'Extrême-Orient, M. Guimet a accepté d'organiser dans sa ville natale le troisième congrès provincial des orientalistes, et, malgré les nombreuses difficultés que présentait ce projet, nous devons déclarer qu'il y a très-heureusement réussi. Afin de rendre plus fructueux les résultats de cette réunion, les questions posées étaient peu nombreuses et se rapportaient presque toutes à l'étude des doctrines religieuses de l'Orient. Quelques questions pratiques, commerciales et industrielles, avaient été jointes au programme, afin de permettre aux habitants de Lyon d'apporter au congrès un concours efficace, et, de ce coté aussi, le succès a été réel. Un assez grand nombre de négociants lyonnais, ayant parcouru la Chine et le Japon, ou y possédant des comptoirs, ont pris, en même temps qu'un délégué du gouvernement chinois, M. Cordier, une part active à ces discussions. Et puis, hâtons-nous de le reconnaître avec M. Guimet, en Orient, tout se rattache aux idées religieuses, et lorsque l'ont voit les Chinois laisser les parasites dévorer les larves de vers-à-soie, il faut se rappeler qu'en agissant autrement, ils craindraient d'enfreindre les lois religieuses qui leur défendent d'ôter la vie à un être animé.

Les séances, tenues dans la grande salle de l'hôtel de ville de Lyon, ont été successivement consacrées à l'étude des dogmes religieux des Égyptiens, des Arabes, des Perses, des Assyriens, des Indous, des Japonais et des Chinois. Une grande question, qui s'est reproduite sous des formes diverses et a toujours occupé la place la plus importante dans toutes les discussions, est celle de savoir quelles ont été à différentes époques et quelles sont encore aujourd'hui les croyances des Orientaux relativement à l'immortalité de l'âme, ou, pour parler plus exactement, au sort réservé à l'homme après sa mort.

MM. Maspéro et Naville, Guimet et le baron Textor de Ravisi; M. Caillemer, doyen de la faculté de droit; M. l'abbé Guinand, doyen de la faculté de théologie; M. le grand-rabbin Weinberg; MM. Cordier, Hignard, le duc Lancia de Brolo, R. Cust, l'abbé de Meissas, du Mazet, le Rév. Long, le comte de Marsy, MM. Brossard, Berhend, Pélagaud, l'abbé Favre, et beaucoup d'autres, dont le manque d'espace ne nous permet pas de citer les noms, ont pris, ainsi que MM. Picquet et Chantre, secrétaires du Congrès, une part active à ces discussions. En même temps, les jeunes Japonais Imaidzoumi, Tomii et Haurada, et les Singhalais da Silva et Panditilèke ont présenté des traductions de textes japonais et indiens et des résumés originaux, qui laissent entrevoir dès aujourd'hui les résultats que donnera dans peu d'années l'utile fondation de M Guimet.

Rien n'avait été négligé pour rendre aussi attrayant que possible, pour les étrangers, le séjour de la ville de Lyon. Dès le premier jour, M. Guimet réunissait dans un banquet, à sa propriété de Neuville, sur les bords de la Saône, tous les membres du Congrès, et, les jours suivants, les soirées étaient occupées par des conférences accompagnées de projections, des concerts de musique orientale, et aussi par ces conférences en dessin improvisées par M. Régamey, l'artiste de talent, compagnon de voyage de M. Guimet, qui s'est acquis dans ce genre original une célébrité bien justifiée. Des visites aux musées de Lyon ont achevé d'employer le temps, et MM. Maspéro et Naville

— Le Maréchal de Bellefonds et le Père Le Valois. — Le R. P. Sommervogel a naguère raconté la noble vie du maréchal de Bellefonds, dans un livre des plus intéressants consacré à deux héros (*Comme on servait autrefois : le Marquis de Montcalm; le Maréchal de Bellefonds*, Paris, 1872, in-18). Mais bien des détails lui avaient échappé, « qui auraient, sans doute, contribué à faire mieux ressortir la haute vertu de ce courtisan chrétien. » Par exemple, au nombre des plus belles qualités de Charles-Bernardin de Bellefonds, le R. P. Sommervogel avait, faute de documents, négligé de signaler sa bienfaisance. Il a heureusement mis la main sur de rares plaquettes qui lui ont permis de montrer combien fut grande la charité de l'ami de Bossuet envers les malheureux. Et il nous donne, dans un opuscule extrait des *Études religieuses* (gr. in-8 de 25 p.), des détails fort curieux, tant sur les générosités particulières du maréchal, que sur les secours donnés aux pauvres, en France, dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il a retrouvé aussi une lettre autographe du Père Louis Le Valois à son pénitent, du 18 mai 1686, laquelle fait bien saisir la nature des relations qui existèrent entre le maréchal et le religieux. Autour de ce document inédit, le R. P. Sommervogel a réuni, soit dans le texte, soit dans les notes de la brochure, un grand nombre de renseignements aussi variés qu'instructifs. Il est piquant de voir (p. 23, note 1), un membre de la Compagnie de Jésus faire cadeau à la *France protestante* du nom d'un ministre (M. Sion), qui manque même à la liste des pasteurs du Dauphiné donnée par M. le pasteur Arnaud dans le tome XXII de son *Histoire des protestants du Dauphiné*. Relevons cette observation de la page 11 (note 6) : « A propos de cet évêché de Saint-Pons de Tomières, on peut, une fois de plus, constater les inexactitudes des dictionnaires historiques les plus répandus. L'abbé Glaire ne le cite pas dans son *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques*. Bouillet et Dezobry disent que cet évêché a été supprimé en 1611, tandis qu'il ne l'a été qu'en 1760. » La notice du R. P. Sommervogel serait irréprochable si, trompé par notre mauvaise écriture, il n'avait mal lu quelques lignes que nous-même avons eu l'honneur de lui communiquer, et n'avait placé (p. 21, note 2), dans les Basses-Pyrénées et sur une petite rivière qui se jette dans le Gave de Pau, la ville de Trie, qui appartient aux Hautes-Pyrénées, et qu'arrose une rivière qui se jette dans la Garonne, et qui porte le même nom que son humble rivale. — Quant au mot de Mme de Sévigné sur Pellisson (p. 8, note 3) : « Il est bien laid, mais qu'on le dédouble, et l'on trouvera une belle âme, » nous ne croyons pas, malgré l'autorité de la *Nouvelle biographie générale*, que la spirituelle marquise l'ait jamais écrit, et nous nous demandons même si elle l'a jamais dit. Ce qui est plus sûr, c'est qu'elle a répété l'épigramme de Guilleragnes : *Pellisson abuse de la permission qu'ont les hommes d'être laids.* — T. de L.

Poésies inédites de l'auteur des Philippiques. — M. Jules Delpit possède, parmi les inappréciables trésors de sa bibliothèque, un recueil excessivement curieux, qu'il vient de publier sous ce titre : *Poésies inédites de F. J. de Chancel-Lagrange* (Paris, Ed. Rouveire; Sauveterre, Chollet, 1878, in-8 de 79 p.). Le volume, tiré sur fort papier à 474 exemplaires, et très-soigneusement imprimé, est orné d'un beau portrait à l'eau-forte du poète périgourdin, œuvre de P. Teyssonnières. Le savant et habile éditeur a eu raison de dire (*Introduction*, p. 1 et 2) que la verve de l'auteur des *Philippiques*, devenu septuagénaire, n'était pas refroidie, et que sa muse distillait dans sa vieillesse contre ses ennemis personnels le même genre de fiel qu'elle avait distillé dans sa jeunesse contre le Régent. François-Joseph de Chancel, seigneur de Lagrange, avait soixante-neuf ans, en 1746, quand il composa ces poésies i-

dites contre son fils Charles-François-Victor de Chancel, seigneur de Nizor, contre la femme de son fils (Marie Martin, de Nantiac, près de Limoges), et enfin contre les magistrats qui avaient refusé d'invalider le contrat de mariage signé malgré l'autorité paternelle. On lira avec un grand intérêt les spirituelles pages tracées d'une plume aussi facile qu'acérée par le seigneur de Lagrange, Antoniat et autres lieux. Si quelques-unes de ces pages (*Mémoires, requêtes, placets, etc., publiés en vers dans le procès en nullité de contrat de mariage intenté devant le Parlement de Bordeaux*) avaient été déjà imprimées, personne ne connaissait la longue pièce intitulée : *La Lémovicade ou le mariage de l'amour et de la pauvreté, poème héroïque en IV chants*, avec cette épigraphe : *Facit indignatio versum*. M. Delpit, à la suite de ce poème où pétillent les plus vives saillies, où flamboient les plus terribles épigrammes, a reproduit, d'après un recueil factice de la bibliothèque publique de Bordeaux qui lui a été indiqué par un bibliophile dont l'obligeance, dit-il, égale le savoir, M. l'abbé Louis Bertrand, une pièce de vers adressée à M. de Tourny, l'illustre intendant de Guyenne; et, d'après les autographes conservés aux Archives départementales de la Gironde, des lettres en prose et des placets en vers adressés au ministre des finances, et au Roi lui-même (ce dernier morceau est particulièrement remarquable), pour obtenir le dégrèvement de quelques impôts. Tout cela, animé par une verve endiablée, assaisonné de notes excellentes, est digne de l'attention de tous les bibliophiles.

Du reste, Lagrange-Chancel (je demande à M. Delpit la permission de continuer à donner au poète le nom qu'il prenait lui-même dans sa signature, le nom sous lequel tout le monde le connaît et le désigne) a du bonheur en ce momemt. M. A. Dujarric-Descombes, quelques semaines seulement avant l'apparition des *Poésies inédites*, a donné une édition meilleure qu'aucune autre des *Philippiques*, d'après le manuscrit et les annotations de l'auteur, avec une attachante préface (Périgueux, Dupont, in-18), et il promet de publier incessamment, d'après des documents inédits et autographes, une étude historique et littéraire sur *Lagange-Chancel, sa vie, ses œuvres et son temps*, ouvrage auquel il a, dit-il, consacré de longues et laborieuses recherches. D'un autre côté, un écrivain de beaucoup de goût et de beaucoup de talent, M. Gustave Mouravit, l'heureux auteur du *Livre*, prépare une publication qui ne laissera plus rien à dire sur ce poète, lequel restera une des physionomies les plus originales du dix-huitième siècle.— T. DE L.

PRIX PAYÉS A DES AUTEURS POUR LEURS OUVRAGES. — Aux informations qu'on trouve disséminées en divers endroits, sur ce point curieux de l'histoire littéraire, nous ajouterons quelques faits que nous fournit le catalogue de la belle collection d'autographes de M. B. Fillon livrée récemment aux enchères (juillet 1878). Un catalogue d'autographes reste fort inconnu du gros du public; il ne circule que dans un cercle d'amateurs ; les détails que nous relevons auront ainsi le mérite d'une nouveauté presque complète. Par un acte en date du 10 juillet 1811, Delille céda à l'éditeur Michaud le droit de donner une première édition du poème de la *Conversation*, et une seconde édition de la traduction de *l'Énéide* et du poème de *l'Imagination*, moyennant la somme de douze mille francs. Un traité passé avec l'éditeur Maradon (5 mai 1802) constate que Mme de Staël céda le roman de *Delphine* au prix de 3,000 francs. En 1825, le libraire Wurtz, voulant donner une édition des *Œuvres* de Duplessis-Mornay, s'adressa à M. Guizot, afin d'avoir une notice biographique sur cet homme d'État. Le futur ministre des affaires étrangères répondit que, si cette notice ne dépassait pas six feuilles, elle devrait lui être payée 1,000 fr., et 1,500 fr., si elle arrivait à huit feuilles.

Observons d'ailleurs que le catalogue de la vente Fillon est très-digne d'être recherché ; il contient des fac-simile nombreux de signatures ou de passages autographes ; il reproduit tout au long diverses lettres fort intéressantes ; il donne des extraits de bien d'autres.

Indiquons à quels prix ont été adjugées quelques pièces d'un mérite spécial, objet de luttes acharnées : une lettre d'Améric Vespuce en latin, Florence, 18 octobre 1476 (peut-être unique dans les collections particulières), 2,600 fr. Une lettre d'André Chénier, Londres, 24 novembre 1789 (elles sont d'une rareté excessive) signée : Chenier de Saint-André, 700 fr. Rabelais : lettre à Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais. Rome, 28 janvier 1536, 1.000 fr. (publiée, mais d'une façon peu exacte). Une lettre de Newton 500 fr. Une lettre du Tasse écrite de Ferrare à son ami G. Vinelli et toute relative à la *Jérusalem délivrée*, 600 fr. Trois lignes avec la signature de Cervantes, 600 fr. Une préface de Lope de Véga pour une de ses comédies, 399 fr.

On remarque dans le catalogue Fillon, n° 1424, une lettre de la princesse Christine de Belgiojoso (12 août 1848) qui, se fâchant tout rouge contre des journaux français, revendique très-hautement pour les meilleurs patriotes milanais d'avoir mis le feu à quelques palais de Milan. Le projet de brûler la ville était arrêté depuis longtemps ; mais il ne put être effectué complétement, lorsque les Piémontais battus à Goito, évacuèrent la capitale de la Lombardie ; quelques jours après, ils devaient éprouver de nouvelles défaites à Novarre. S'il reste de Milan autre chose qu'un tas de cendres, ce n'est la faute ni de la princesse Belgiojoso, ni de ses amis. On n'avait pas besoin de l'assertion de cette dame (aujourd'hui plus que septuagénaire) pour savoir que l'incendie est le procédé favori du parti révolutionnaire ; l'usage l'autorise : Paris en sait quelque chose. — E. D.

Histoire de la Bibliothèque nationale. — M. E. Mortreuil, secrétaire de la Bibliothèque nationale, vient de publier, à la librairie Champion, une *Notice historique* intitulée : *La Bibliothèque nationale, son origine et ses accroissements jusqu'à nos jours* (in-8 de 174 p.). Cette notice, comme le déclare l'auteur dans son *Avertissement*, s'appuie principalement sur l'*Essai* publié en 1782, par Le Prince, et dont une seconde édition avait été donnée, en 1856, par M. Louis Paris. M. Mortreuil a pu enrichir sa notice de larges emprunts faits à la récente publication de M. le vicomte Delaborde sur le département des Estampes, et surtout au savant ouvrage de M. Léopold Delisle, intitulé : *Le Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque nationale*. Il a aussi utilisé les documents conservés dans les archives de la Bibliothèque. La *Notice* se termine par une liste des *Gardes, directeurs et conservateurs de la Bibliothèque, depuis son origine jusqu'à nos jours*.

— M. Paul de Fleury, archiviste de la Charente, prépare une publication, mise en souscription, qui serait certainement bien accueillie de tous les travailleurs. C'est une table du *Gallia Christiana*, donnant, par ordre alphabétique, les noms des abbayes, avec la congrégation et le diocèse auxquels elles appartenaient, l'indication du volume et la page. Il y aura deux éditions : une in-folio (5 fr.), et une in-8 (3 fr.).

— M. P. M. Baudoin, d'Avallon, prépare une *Histoire du Protestantisme et de la Ligue en Bourgogne*. Elle paraîtra en 2 volumes in-8, terminés par des pièces justificatives et des tables de noms et de lieux. L'introduction vient de paraître (Auxerre, Vosgien et Thomas, 1878, in-8 de LXXXIV p.) : elle donne un résumé de l'histoire de l'établissement du protestantisme.

— M. l'abbé Charles Bellet, de Tain, commence la publication d'une

Histoire religieuse du Dauphiné depuis les temps les plus reculés jusqu'au Concordat de 1801. Cet ouvrage aura 2 vol. in-8 : le premier doit paraître sous peu.

— Parmi les discours de distributions de prix, il nous en est parvenu un qui mérite d'être signalé, même à l'époque de la rentrée, parce qu'il restera comme un travail d'histoire. C'est celui qu'a prononcé M. l'abbé Poquelle de Follenay, à la distribution des prix de la maîtrise métropolitaine de Paris : *Notice historique sur l'École épiscopale de Notre-Dame de Paris* (Paris, de Soye, 1878, in-8 de 56 p.). Après un historique rapide de l'École de Notre-Dame, d'où sont sorties toutes les écoles de Paris, on y trouve d'intéressantes études sur son emplacement, son nom, ses constitutions, ses usages liturgiques, les études, le costume, les maîtres et élèves célèbres.

— La publication de l'*Impôt du sang, ou la noblesse de France sur le champ de bataille,* se poursuit sous la direction de M. Louis Paris. Le changement d'éditeur a amené un retard dont l'activité de M. H. Champion (le nouvel éditeur, 15, quai Malaquais) dédommagera certainement les souscripteurs. Il n'a encore donné que la première partie du t. III (in-8 de 198 p.) qui comprend les lettres de N à Q, où l'on trouve, parmi les noms connus, les Noailles, les d'Orléans, les Polignac, les Quatrebarbes, les Quelen, les du Quesne. M. Louis Paris n'a rien ajouté au manuscrit de d'Hozier : nous signalons, à la page 182, un nom que nous croyons mal écrit : Puech de Coneiros, qui est, croyons-nous, Puech de Comeiros.

— M. B. de Fouchères achetait, il y a peu de temps, à vil prix, chez un brocanteur, une liasse de vieux papiers. Il ne fut pas peu surpris d'y trouver la correspondance intime de Mgr de Prilly, mort en 1860, évêque de Châlons-sur-Marne, avec une famille amie. Il en détache aujourd'hui six lettres (*Six lettres de Mgr M. J. F. V. Monyer de Prilly, évêque de Châlons-sur-Marne,* tirées d'un cabinet champenois 1823-1849. Paris, Jules Martin, successeur d'Aug. Aubry; Châlons-sur-Marne, imp. T. Martin, 1878, in-18 de 27 p.), dont il a fait disparaître tout ce qui pourrait donner prétexte à une indiscrétion : elles font le plus grand honneur au caractère, à l'esprit, au cœur et au jugement du vénérable prélat.

— La librairie Didier annonce comme étant sous presse les publications suivantes : *Lettres intimes de Mlle de Condé à M. de la Gervaisais,* publiées avec une introduction et des notes, — *Camoens et les Lusiades,* par M. Clovis Lamarre. — *La Duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal Richelieu,* par M. Bonneau Avenant; — *Réminiscences : Souvenirs d'Angleterre,* par Mme Craven.

Publications nouvelles. — *Manuel pour le choix d'un état de vie,* par le P. Auguste Damanet (in-18, Casterman). — *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes,* par l'abbé Ginestet (t. I, in-18, Palmé). — *Le Travail, sa dignité et ses droits,* par J. A. de Conny (in-12, Poussielgue). — *Le Téléphone, le microphone et le phonographe,* par le comte du Moncel (in-18, Hachette). — *Lettres de Mademoiselle Aïssé à Madame Calandrini,* avec préface, par A. Piedagnel (in-12, Libr. des Bibliophiles). — *Valérie,* par Mme de Krüdener (in-8, Quantin). — *L'Idée de Jean Téterol,* par V. Cherbuliez (in-18, Hachette). — *Monde et solitude,* par Mlle Jenny Maria (in-18, Reichel). — *Fables complètes,* par le marquis de Ségur (in-18, Bray et Retaux). — *Petite histoire ancienne des peuples de l'Orient,* par Van den Berg (in-12, Hachette). — *Saint Julien et les origines de l'Église du Mans,* par l'abbé de Meissas (in-8, Sauton). — *Histoire de la guerre de Trente ans,* par E. Charveriat (2 vol. in-8, Plon). — *Lord Palmerston,* par Aug. Craven (in-8, Didier). — *Léopold Ier et Léopold II, rois des Belges, leur vie et leur règne,* par Th. Juste (in-8, Bruxelles, C. Muquardt). — *Constantinople,* par Ed. de Amicis (in-18, Hachette).

Visenot.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Bévues historiques. — A l'époque des premiers troubles de l'Ouest, l'émotion fut grande à Angers, et, parmi les innombrables imprimés de circonstance, parut la relation d'une prétendue assemblée des femmes angevines, tenue le 6 février 1789 dans la grande salle de l'hôtel *Libertas;* le vote de cette assemblée se résume en cette phrase sonore : « Nous périrons plutôt que d'abandonner nos amants, nos époux, nos fils et nos frères, préférant la gloire de partager leurs dangers à la sécurité d'une honteuse inaction. »

Il suffit de lire les noms des *oratrices* pour savoir à quoi s'en tenir sur le sérieux de cet opuscule; c'est Mme *Respublica* qui, la première, prend la parole ; Mlle *Præcipitatio* répond; maîtresse *Proverbia* réplique; *Prudentia*, la vieille *Timor* et Mme *Fama* s'élancent tour à tour à la tribune.

Cette facétie est citée par de graves écrivains comme relatant un fait réel, comme un témoignage authentique du patriotisme des femmes angevines.

Elle est pompeusement mentionnée par F. Huau-Grandville dans son *Introduction* au *Moniteur universel* (édit. in-fol., p. 207; in-4, t. I, p. 541); M. Amédée Rénée, le continuateur de l'*Histoire des Français* de Sismondi, mentionne cet *arrêté fameux* (t. XXX, p. 441); ce qu'il y a de plus étrange, c'est que M. Bordier-Langlois, auteur d'*Angers sous le régime révolutionnaire*, la regarde comme un document positif, un pacte sacré. Redite par de prétendus historiens qui copient leurs devanciers, cette fable s'est imposée comme article de foi; personne n'a pris la peine de remonter au texte original, dont la bouffonnerie saute aux yeux. Voir, entre autres, la kyrielle de proverbes que débite Mlle *Proverbia* : « Il ne faut pas dormir les uns sans les autres; le meilleur moyen de ne pas se quitter est d'aller ensemble; réfléchir chez les femmes est le moyen de mal agir; il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron, » etc.

M. F. Grille, bibliothécaire de la ville d'Angers, écrivain fécond et original, a signalé cette étrange bévue dans une lettre adressée au bibliographe Quérard, et imprimée à Angers en 1845, chez Cosnier et Lachaise (in-8, 14 pages).

N'y a-t-il pas nombre de sottises pareilles dans les écrits des historiens qui ont célébré les gloires de la Révolution? Ne serait-il pas curieux d'en relever quelques-unes? A. M.

Camille Selden. — Un pseudonyme à découvrir. — Il existe divers ouvrages publiés dans les dernières années du second Empire avec la signature : *Camille Selden (Esprit des femmes de notre temps; Portraits de femmes*, etc.). C'est sans doute un pseudonyme; il ne figure pas dans la seconde édition des *Supercheries littéraires* de Quérard, publiée par MM. P. Jannet et G. Brunet, ouvrage fort utile et fort intéressant, mais qui présente de nombreuses lacunes. Quelqu'un pourrait-il nous faire connaître le véritable nom de Camille Selden? F. B.

Frédéric-Auguste Ier, petit-fils de Louis XIV. — On lit dans les *Souvenirs et Mélanges* de M. le comte d'Haussonville (p. 209), que Frédéric-Auguste Ier, roi de Saxe, était, comme Louis XVIII, petit-fils de Louis XIV, et que, par ce motif, il trouva dans le représentant de la France au congrès de Vienne un défenseur de ses intérêts? Comment établir sa descendance du grand Roi.

Comte DE LA S.

La Ciguë employée comme instrument de supplice. — A quelle époque l'usage de la ciguë pour donner la mort aux condamnés s'introduisit-il à Athènes? Quand est-ce que l'emploi de ce poison fut abandonné? Connaît-on quelque autre personnage que Socrate, qui ait péri de cette manière? La ciguë était-elle également en usage dans d'autres cités grecques? V. D.

Jeudy-Dugour. — Homme de lettres et libraire à Paris. Jeudy-Dugour, né en Auvergne, fit ses études à Riom chez les oratoriens et devint professeur de belles-lettres au collège des doctrinaires de la Flèche. Lors de la mise en jugement de Louis XVI, Jeudy prit la défense de ce malheureux roi, dans un *Mémoire en réponse à l'acte d'accusation qui lui avait été lu le 11 décembre* 1792 (Paris, 1793, in-8.) Après le 9 Thermidor, il publia une *Histoire de Cromwell* où il démontrait l'inconséquence des communes d'Angleterre qui, au moment où elles pouvaient établir leur indépendance, se laissèrent asservir en substituant au despotisme de la royauté celui du protectorat. Enfin, lors de la création des écoles centrales, il fut nommé professeur d'histoire près de l'école du département du Puy-de-Dôme ; mais, ayant acquis vers la même époque le fonds du libraire Cuchet, il n'accepta pas cette chaire et alla se fixer à Paris, où il publia comme éditeur un grand nombre d'ouvrages, entre autres le tome X du *Cours complet d'agriculture* de l'abbé Rozier (1800, in-4).

Pourrait-on me donner des renseignements biographiques sur cet écrivain et m'indiquer surtout les lieux et les dates de sa naissance et de sa mort? A. V.

L'Ingénieur Génuyt. — Ne serait-il pas possible de savoir de quelle province était originaire Génuyt, ingénieur du roi, qui construisit, vers 1641, plusieurs ponts dans la province d'Auvergne? Appartenait-il à la famille Sinet de Génuyt? N'était-il pas Champenois? Existe-t-il encore en France des familles de ce nom? DOCTROVÉE.

Un livre de Jules Vallès. Le catalogue des livres et des autographes formant la bibliothèque de M. Poulet-Malassis indique une lettre de Jules Vallès, dans laquelle il annonce qu'il travaille à une *Histoire des journées de juin :* « J'y travaille avec passion, et j'espère venger les vaincus. » Cet ouvrage a-t-il paru? S. C.

RÉPONSES

Le Pays d'Andorre (XXII, 384). — Voir sur le pays d'Andorre : *La Vallée d'Ariège et la république d'Andorre*, par MICHEL CHEVALIER (dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1837). — *Notice sur l'Andorre*, par ROUSSILLON, ancien viguier d'Andorre. — *De l'Andorre.* (Anonyme, 1828 in-8). — *Lettre d'un voyageur écossais sur l'histoire d'Andorre* (Anonyme, *Gazette littéraire*, 2 octobre 1830, t. II, p. 11-29). — *Ariège, Andorre et Catalogne, guide historique, pittoresque et descriptif aux bains d'Ussat et d'Ax*, par L. BOUCOIRAN (Paris, Giraud, 1854, in-8). F. E.

— On peut aussi consulter un manuscrit mis à la disposition du public à l'Exposition universelle, section de la République d'Andorre, et faisant connaître le mode d'administration du pays. B.

Sur le prieuré de Cassan (XXIII, 94). — Le prieuré de Cassan, dont parle Tallemant des Réaux, était un bénéfice simple, dépendant de l'église de Béziers. Il est question du prieuré royal de Notre-Dame de Cassan (*Beata Maria de Cassiano, de Carsano, de Cazano, de Caisano*) dans le *Gallia christiana*, t. VI, inst., c. 151, 417. Le nécrologe de ce prieuré, manuscrit du treizième siècle, est conservé aux archives de Roujan; c'est de cette commune (arrondissement de Pézénas) que dépend aujourd'hui Cassan. J. C.

Une épigramme dirigée contre Napoléon (XXII, 470). — L'*Acanthologie* par Fayolle (Paris, 1817) cite l'épigramme sans donner le nom de l'auteur. On trouve, dans ce petit livre, dix-huit épigrammes contre « Buonaparte. » Quatre sont signées par Lebrun, une par Guichard, et une par Parceval Deschênes. A. B.

Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose (XXII, 478). — On demande où et sous quelle forme Voltaire a dit quelque chose qui puisse passer pour l'original du mot traditionnel : « Mentez, mentez; il en restera toujours quelque chose. »

Le voici, je crois; et quoique ce ne doive plus être une nouveauté à l'heure qu'il est, à cause de tout ce qui a été cité de Voltaire dans ces derniers temps, je vous l'envoie *ad abundantiam juris*. C'est dans sa lettre du 21 octobre 1736, à Thériot, à propos de la mauvaise comédie de *l'Enfant prodigue*, qu'il tenait absolument à faire démentir, comme on le voit par plusieurs autres lettres du même volume (t. LII de l'édition Beuchot; celle-ci s'y trouve p. 426).

« Le mensonge n'est un vice que quand il fait du mal; c'est une très-grande vertu quand il fait du bien. Soyez donc plus vertueux que jamais. Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours. » Suivent des recommandations spéciales pour chacun de ses amis : le tout ainsi conclu : « Mentez, mes amis, mentez; je vous le rendrai dans l'occasion. » L. B.

Un ouvrage peu connu du théosophe Saint-Martin (XXIII, 288). — Le poème du *Crocodile* se trouve dans les bibliothèques bien montées. M. T. G. le trouvera facilement à Paris, où on pourra le mettre à sa disposition, sans donner ici des informations qui intéresseraient peu. M.

Pouvoir temporel des Papes (XXIII, 286). — On peut consulter : *De la puissance temporelle des Papes*, par J. Garinet, avocat. Paris, Béchet, mars 1818, in-8. — *Les vrais principes de l'Église catholique touchant l'autorité du Pape*, par F. J. Cadart, chanoine de Châolns-sur-Marne. Châlons-sur-Marne, Bouiez-Lambert, 1834, i n-8.

Collections sur la Révolution française (XXIII, 287). — La bibliothèque La Bédoyère, contenant les bibliothèques Deschiens, Maurice, et une foule d'autres richesses, a été achetée, à la mort de M. de la Bédoyère, par la bibliothèque nationale. L. DE P.

Sixte IV et les Pazzi (XXIII 287).—Dans les *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, publiées en 1859 par MM. Canestrini et Desjardins (*Collect. des documents inédits sur l'histoire de France*), il y a, p. 169 et suivantes, un certain nombre de pièces importantes qui se rattachent à la conjuration des Pazzi. — J'ai vu à Rome les dépêches de la légation d'Alamanno Rinuccini (1475-1476) qui sont insérées dans *Memorie di casa Rinuccini*, publiés à Florence en 1844; il s'y trouve des renseignements sur la conspiration. — Fabroni, à la suite de sa *Vita Laurentii de Medicis*, a donné des *Monumenta* parmi lesquels plusieurs se rapportent à cet épisode.— En 1856, on a publié à Florence un petit volume in-12 : *Congiura de' Pazzi* da Agnolo Poliziano. On a traduit en italien le texte latin de Poliziano. Mais il y a des *notes* de Bonucci qui contiennent plusieurs documents importants, dont un est à rapprocher d'une bulle de Sixte IV qui est dans le t. IV du *Codex Italiæ diplomaticus* de Lunig.— Le texte latin de Poliziano est dans l'ouvrage d'Ademari, qu'il faut voir. — La *Civiltà cattolica* du 20 juin 1868 a un article sur Sixte IV, où il y a des détails intéressants sur ses neveux; enfin les *Archives théologiques* (avril 1857) ont un article (mais faible) de l'abbé Laubeau sur Sixte IV et les Pazzi, en réponse à un article des *Archives ecclésiastiques*. H. DE L'E.

Les Asturies (XXIII, 286). — Il existe, je crois, peu d'ouvrages spéciaux relatifs à l'histoire de cette province de l'Espagne : citons, du moins, un in-folio publié à Madrid en 1695 : *Antiguedades y cosas memorables del principado de Asturies*, par L. Alph. de Carvalho. A. F.

A-t-il été publié à l'époque du premier Empire des éditions d'auteurs classiques mutilées par la censure (XXII, 557.) — En 1810, un libraire intelligent et actif, bibliophile très-zélé, bibliographe distingué, A. A. Renouard, publia une belle et bonne édition de Massillon en 13 vol. in-8; on dit, on écrivit, on imprima que cette édition était mutilée, que la censure impériale y avait fait de nombreux changements, de scandaleuses altérations. Renouard démentit formellement cette allégation, même sous le régime impérial; elle reparu

toutefois en 1817 dans le *Journal de Paris*, qui signala l'édition de Massillon *comme diminuée à l'usage des sujets des conquérants*. Renouard répliqua en publiant qu'il offrait dix louis, non-seulement pour tout passage, mais encore pour toute expression supprimée, changée, altérée, *adoucie*, et non conforme à l'édition de 1745, qu'on pourrait lui représenter dans son Massillon. (Voir le *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, 1819, 4 vol. in-8, t. I, p. 89.) Nulle réclamation ne se produisit.

T. B.

Le Peintre Alluys (XXII, 479, 558 ; XXIII, 95, 191). — Nous pensons que M. Tardieu apprendra avec plaisir la date de la naissance d'Alluys. Ce peintre est né à Brioude, en Auvergne, le 6 germinal an XI, époque à laquelle sa famille comptait encore dans cette ville plusieurs représentants.

Lorsque nous donnons un renseignement au *Polybiblion*, nous tenons à honneur qu'il soit de la plus entière exactitude. Le même amour de la vérité nous engage à faire remarquer à notre confrère, pour la seconde édition de son grand *Dictionnaire biographique*, que Rabany-Beauregard n'est pas né à Guéret, mais qu'il a vu le jour le 23 mars 1765 à Brioude, où il est décédé le 22 octobre 1843. Il existe de lui un portrait lithographié par Delorieux.

A. V.

L'Ophir signalé dans l'histoire de Salomon (XXII, 191). — L'Ophir est placé par les uns dans l'Inde, par les autres dans l'Arabie. Pour l'Inde se sont déclarés Vitringa (*Geogr. s.* p., 114), Varerius (*De Ophira in Criticis sacris*, VI, 459), Lipenius (*Diss. de Ophir in fasc. diss.*, 1678, n° 3), Reland (*Diss. miscellan.*, I, 4). Ces auteurs s'appuient sur des autorités considérables et sur des raisons tirées de la nature des choses. L'autorité la plus ancienne est fournie par la Bible des Septante, où l'on trouve les transcriptions Σουφείρ, Σουφείρ, Σωφίρ, Σωφαρά, Σωφηρά. Or, d'après les lexicographes coptes, Sophir est le nom copte de l'Inde, (voy. Kircheri, *Lex. copt.*, p. 210; Champollion, *L'Egypte sous les Pharaons*, I, 68). Les Septante ont été suivis par Josèphe (*Archæol.*, VIII, 6, 54).

Les raisons intrinsèques qui confirment cette opinion sont : 1° que tous les produits venant d'Ophir appartiennent à l'Inde, alors que l'ébène et le bois de sandal ne se rencontrent pas en Arabie; de plus, certains de ces produits portent en hébreu des noms indiens : le singe, en hébreu *koph*, s'appelle en sanscrit et en malabar *kapi*, en réalité l'*agile*, d'où vient le grec Κῆπος, Κῆβος, qui s'applique principalement aux singes à queue. Le paon s'appelle en sanscrit *sikhi*, le bois de sandal *mocha*. 2° La durée de la navigation (trois ans) suppose un but plus lointain qu'un port arabique, où les produits de l'Inde ne seraient arrivés que par le commerce d'entrepôt. 3° Dans l'Inde, sur la côte de Malabar, se trouve un ancien port au nom indigène duquel se rattache facilement le nom hébreu d'*Ophir*, de même que le nom grec de Sophir; nous voulons parler du Σουπάρα de Ptolémée, de l'Οὐππαρα d'Arrien, du *Sofâla* d'Aboul-Féda, aujourd'hui Sefer, dans le voisinage de Goa.

Voici le passage d'Aboul-Féda : « L'Inde a un Sofâla comme la Nigritie. D'après Edrisi, Sufâra est une ville riche en maisons et en habitants, avec des marchés et des canaux. Elle a un port sur la mer Indienne, avec pêcheries de poissons et de perles. Entre elle et Sindan, il y a cinq jours de marche. » La vraie forme est Sofâra, la forme Sofâla est antique.

Les savants qui tiennent pour l'Arabie sont : Michaelis (*Spicileg.*, II, 184); Vincent, sur Néarque (II, 237); Bredow (*Hist. Untersuchungen*, II, 253); Tychsen (*Comment. Soc. Gott.*, XVI, 150); Seetzen (*Uber Ophir*, dans Zach, *Correspondenz* (XIX, 331); Volney (*Ruines*, notes).

Leurs raisons principales sont : 1° dans Moïse (1, 10, 29), Ophir est placé parmi des peuples et des provinces des Ioktanites, qui tous sont situés dans l'Arabie du sud, et, en particulier, entre deux pays aurifères, Seba et Chavila, dont le premier est certainement à chercher en Arabie. 2° Des produits cités plus

haut, il n'y a d'affectables à l'Arabie que les pierres précieuses et les singes; l'Arabie n'offre actuellement point d'or. Mais l'Ancien Testament n'est pas seul à attribuer l'or à certaines peuplades arabiques (Moïse, 4, 31; Juges, 8, 24). Diodore (II, 50; III, 44); Agatharchide, dans Photius (Cod. 250); Artémidore, dans Strabon (XVI, 4, 522); Pline (VI, 28, 32), mentionnent dans le voisinage de Saba la présence de l'or sous forme de masses grandes comme des châtaignes. 3° L'Arabie offre aussi des noms qui se rapprochent de celui d'Ophir. Dans un fragment d'Eupolemus chez Eusèbe (*Prep. évang.*, IX, 30), on lit : « David (il paraît mis à la place de Salomon) envoya des mineurs dans l'île d'*Urphe* (Οὐρφῆ), île riche en mines d'or, située dans la mer Rouge, d'où ils portèrent l'or en Judée. » Seetzen a signalé un lieu *El Ophir* dans le pays d'Oman, quatre lieues sud de la ville de Sohar. — Gesenius a résumé ces diverses opinions sans prendre parti : nous avons fait comme lui.

RISTELHUBER.

Ouvrages relatifs à l'île de Chypre (XXII, 287). — LUSIGNAN (le P. Estienne de), de la maison royale de Chypre. *Chorografia e breve historia universale dell' isola di Cipro*, principiando al tempo di Noe, insino al 1572, per il R. P. Steffano Lusignano di Cipro. Bologna, Al. Benaccio, 1573, in-4; traduite en français sous ce titre : *Description de toute l'isle de Cypre et des roys, princes et seigneurs qui ont commandé en icelle*, jusqu'en l'an 1572, composée premièrement en italien et imprimée à Bologne-la-Grasse, et maintenant augmentée et traduite en françois. Paris, Guillaume Chaudière, 1580, in-4.

DU MÊME. *Histoire contenant une sommaire description des généalogies, alliances et gestes de tous les princes et grans seigneurs dont la pluspart estoient François, qui ont jadis commandé ès royaumes de Hierusalem, Cypre, Armenie et lieux circonvoisins.* Paris, Chaudière, 1579, in-4.

GIBLET. *Histoire des rois de Chypre de la maison de Lusignan, et des différentes guerres qu'ils ont eues*, traduite de l'italien du chevalier Henri Giblet, cypriot. Paris, Cailleau, 1732, 2 vol. in-12. (Voir sur ce livre : *Mercure de France*, février 1732.)

JAUNA. *Histoire générale des royaumes de Chypre, de Jérusalem, etc., comprenant les croisades* (par D. Jauna). Leide et Francker, 1785, 2 vol. in-4, fig.

MAS LATRIE (comte Louis de). *Histoire de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan.* Paris, Imp. imp., 3 vol. in-8.

DU MÊME. *Nouvelles preuves de l'histoire de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*, 1re livraison, Paris, Baur, 1873. (Ext. de la *Bibl. de l'Ecole des chartes*, t. XXXIII et XXXIV). — *Carte de l'île de Chypre* (à 1/250,000) et notice sur la construction de la carte, Paris, 1862 (*Id.*; t. XXV). — *Mémoire sur les relations politiques et commerciales de l'Asie-Mineure avec l'île de Chypre au moyen âge.* 1844 (*id.*; t. II). — *Notes d'un voyage archéologique en Orient; Inscriptions du moyen âge à Chypre* (*Id.*; t. II, et *Magasin pittoresque*). — *Notice sur l'état actuel de l'île de Chypre*, 1847, in-8. — *Description des églises et des châteaux de construction française dans l'île de Chypre*, 1850, in-8. (Arch. des Miss. scientif., t. I, 1re série). — *Nicosie, ses souvenirs historiques et sa situation présente*, 1846, in-8. — *Notice sur les monnaies et les sceaux des rois de Chypre de la maison de Lusignan.* (*Bibl. de l'Ecole des chartes*; t. V.)

ROZIÈRE (Eug. de) *Monnaies des rois de Chypre* (à la suite de la *Numismatique des croisades*, de M. de Saulcy, in-4).

SCHLUMBERGER (G.). *Numismatique de l'Orient latin.* Paris, Leroux, 1878, in-4.

DU CANGE. *Les Familles d'Outre-Mer*, de Du Cange, publiées par M. E. G. REY. Paris, Imp. imp., 1869, in-4. (*Les Rois de Chypre*, p. 49-103; *les grands officiers*, 663-693; *les Archevêques et évêques*, 843-868).

MACHAUT : *La Prise d'Alexandrie, ou chronique du roi Pierre Ier de Lusignan*, par Guillaume de Machaut, publiée pour la Société de l'Orient latin, par L. de Mas Latrie. Genève, 1877, in-8. — L'excellente préface du

comte de M. L. nous dispense de renvoyer aux travaux antérieurs dont cet ouvrage avait été l'objet et notamment à la dissertation de Caylus. (*Mém. de l'Acad. des inscriptions*, t. XX.)

SATHAS. *Bibliotheca græca medii ævi*. Paris, Maisonneuve, 1872, in-8, 3 vol. Le deuxième volume de cette collection est composé de pièces et de récits relatifs pour la plupart au royaume de Chypre.

SERENO (Barth.). *Commentari della guerra di Cipro e della lega dei principi cristiani contro il turco*, di Bartolomeo Sereno, ora per la prima volta pubblicati da ms. autografo, con note e documenti, per cura de Monaci della Badia Cassinese. Tip. de Monte Cassino. 1845, in-8.

PIE II. *De Bello Cyprio* (Historiæ rerum ubique gestarum in Asia, C. 97).

CALEPIEN (Ange). *Discours sur la prinse de Nicosie et sur la prinse de Famagouste* (à la suite de l'*Histoire* du P. de Lusignan).

VOGÜÉ (marquis Melchior de). *Coup d'œil sur les monuments de Chypre et de Rhodes* (*Les Eglises de la Terre-Sainte*. Paris, Didron, 1860, in-4, fig., p. 376-389.) — Depuis, M. de Vogüé a relevé avec M. Duthoit les plans et dessins de l'abbaye de Lapaïs et de la cathédrale de Nicosie. (Exp. géograph., 1875.)

REY (Guillaume). *Châteaux de Chypre*. (*Études sur les monuments de l'architecture militaire des croisés en Syrie*. (Paris, Imp. Nat., 1871, in-4, p. 229-252.)

GAUDRY (Albert). *L'Ile de Chypre, souvenirs d'une mission scientifique*. (*Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1861.) M. Gaudry a entrepris la publication d'un grand travail géologique et paléontologique sur l'île de Chypre.

LOUIS SALVATOR D'AUTRICHE (S. A. l'archiduc). *Leukosia, die Hauptstadt von Cypren*. Prag, Heinr. Mercy, 1873, in-4, fig.

ORGET (G. d') : *Chypre. Une des guérites de l'isthme de Suez*. (*Revue britannique*, sept. 1877 et supplément du *Soleil*, 9 octobre 1877.)

A ces indications historiques ou géographiques, il faut ajouter la mention des historiens des croisades, et pour la période postérieure celle des auteurs qui ont écrit sur l'histoire de Venise.

Quant aux voyageurs, presque tous les voyageurs et les pèlerins qui se rendaient en Terre-Sainte, au moyen âge et jusqu'à nos jours, s'arrêtaient à Chypre. Il serait trop long de citer tous leurs noms, et le mieux est de renvoyer à la *Bibliographia geographica Palestinæ* de Tobler (Leipzig, 1867) et aux ouvrages de Boucher de la Richarderie et de Ternaux-Compans. Cependant, on peut indiquer particulièrement. B. de Breydenbach (1483), Villamont (1588), Henri de Beauvau (1604), Sandys (1610), Le Brun (1681), Pococke (1738), Mariti (1767) (voici le titre de l'édition italienne : *Viaggi per l'isole di Cipro e per la Soria e Palestina fatti da Giov. Mariti Fiorentino, dell' anno* 1760 *al* 1768, Lucca e Firenze, 1769-76, 9 vol. in-8); Henry Light (1814), Wilde (1838), et le marquis de Vogüé (1853-61)

Le numéro d'août du *Geographical Magazine* renferme une notice sur Chypre, accompagnée d'une carte.

Il existe aussi sur les antiquités de l'île de Chypre un certain nombre de travaux de M. Colonna-Ceccaldi, du général Cesnola, etc., mais il ne m'est pas possible d'en donner l'indication précise. (Voir *Revue archéologique, Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, etc.) COMTE DE MARSY.

Le Gérant : L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imp. JULES MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PSYCHOLOGIE (1)

La Vie, études et problèmes de biologie générale, par E. CHAUFFARD, professeur à la Faculté de médecine de Paris, etc. Paris, J.-B. Baillière, 1878, in-8 de 525 p. Prix : 7 fr. 50. — *La Vie dans l'esprit et dans la matière*, par E. MÉRIC, professeur à la Faculté de théologie en Sorbonne. 3e édition. Paris, E. Baltenweck, 1877, gr. in-18 de 524 p. Prix : 3 fr. 50. — *Essai sur la transmission de l'âme*, par le baron DE LAMBERT. Paris, Douniol, 1877, gr. in-18 de 185 p. Prix : 1 fr. 50. — *Le Lendemain de la mort, ou la vie future selon la science*, par L. FIGUIER. 7e édition, revue et corrigée. Paris, Hachette, 1878, gr. in-18 de 472 p. Prix : 3 fr. 50. — *Psychologie comparée. L'Homme et l'animal*, par H. JOLY, professeur à la Faculté des lettres de Dijon. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. Paris. Hachette, 1877, in-8 de 436 p. Prix : 7 fr. 50. — *Essai de psychologie. La Bête et l'homme*, par le Dr ED. FOURNIÉ, médecin à l'Institution nationale des sourds-muets. Paris, Didier, 1877, in-8 de XVI-566 p. Prix : 7 fr. 50. — *La Raison et l'âme, principes du spiritualisme*, par F. MAGY, agrégé de philosophie. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1877, in-8 de III-423 p. Prix : 7 fr. 50. — *Psychologie de Hume. Traité de la nature humaine (livre premier ou de l'entendement)*, traduit pour la première fois par MM. CH. RENOUVIER et F. PILLON, et *Essais philosophiques sur l'entendement*, traduction de Mérian, corrigée, avec une introduction par M. F. PILLON. Paris, Lereux, gr. in-18 de XXI-581 p. Prix : 6 fr. — *La Perception des sens, opération exclusive de l'âme*, par l'abbé F. DUQUESNOY, docteur ès lettres. Paris, Delagrave, 1877, 2 vol. petit in-8 de 404 et 280 p. Prix : 5 fr. 50. — *L'Imagination, étude psychologique*, par H. JOLY, professeur à la Faculté des lettres de Dijon. Paris, Hachette, 1877, gr. in-18 de 264 p. (*Bibliothèque des merveilles*). Prix : 2 fr. 25. — *Du plaisir et de la douleur*, par FR. BOUILLIER, membre de l'Institut. 2e édition, revue et corrigée. Paris, Hachette, 1877, gr. in-18 de XII-365 p. Prix : 3 fr. 50.

Les études réunies sous ce titre : *la Vie*, par l'éminent professeur de pathologie générale à la Faculté de médecine de Paris, sont avant tout physiologiques; mais elles touchent aussi à la psychologie et, comme l'auteur le déclare lui-même (p. 7), à toutes les questions philosophiques : elles « s'y mêlent, les pénètrent et leur communiquent ainsi un caractère substantiel que l'abstraction métaphysique ne fournit pas toujours suffisamment. » Elles constituent, d'ailleurs, malgré

(1) Je dois prévenir ici que, dans mon dernier article d'ensemble (*Histoire de la philosophie*, p. 97 du présent tome), il est resté bon nombre de fautes, dont quelques-unes altèrent ou détruisent le sens. Ainsi, les derniers mots de la p. 98 et le premier de la p. 99 doivent être lus : *les dictionnaires historiques*. — P. 105, l. 7, au lieu de *point de vue culminant*, lisez *point culminant*. — P. 107, première ligne de l'alinéa, au lieu de *l'idéologie transmise*, lisez *l'idéologie thomiste*. — P. 109, l. 5, au lieu de *rien d'utile*, lisez *rien d'inutile*. — P. 113, l. 6, *les doctrines et les critiques, avec une extrême modération;* lisez : *les doctrines, et les critique avec...* — P. 117, 1re ligne : *mêmes détails*, lisez *menus détails*. — De plus, les compositeurs ayant négligé des additions essentielles placées en marge ou en interligne, je dois noter quelques omissions importantes. Page 100, premier alinéa, je signalais, l'art. *Lamarck* de M. A. Lemoine; et p. 101, l. 18, son art. *Animisme*, et, à la dernière ligne de la même page, après ces mots *articles nouveaux*, l'art. *Positivisme* de M. Em. Charles. P. 117, fin du premier alinéa, je n'avais pas manqué de citer, parmi les travaux consacrés à Laromiguière, la notice de M. Mignet. — Revenant sur ce que j'ai dit, p. 101, l. 15, du mode *Barbari*, je m'empresse de reconnaître qu'il vient de Port-Royal.

parler qu'en courant, puisque la troisième édition, qui est sous nos yeux, ne diffère pas de la première, analysée ici en 1873 par M. G. Baguenault de Puchesse (t. IX, p. 105). Cette exposition *biologique* est remarquable par la largeur des idées et par l'accent d'une âme naturellement élevée, qui rencontre, sans la chercher, la véritable éloquence. Mais on pourra trouver que les problèmes relatifs à la vie non-seulement restent encore discutables, ce que le modeste auteur déclare lui-même, mais sur quelques points ne sont pas posés avec toute la netteté désirable en si délicate matière. L'animisme stahlien est-il le « complément » du système aristotélicien et scolastique ? Peut-on condamner la duplicité des principes dans l'homme, sans toucher au vitalisme de Montpellier ? Faut-il même demander si la matière du corps est *animée* (p. 504) avant l'infusion de l'âme ? Mais peut-être quelques négligences de rédaction sont-elles la seule cause de nos scrupules ; au fond, la théorie biologique de l'auteur nous paraît analogue à celle de M. Henri Martin (de Rennes) et au scotisme complété par la physiologie moderne, et par là même, nous croyons que, sans répondre à toutes les difficultés, elle échappe à tout reproche doctrinal.

Mais nous mettons au-dessus de ce second livre, pour la valeur comme pour l'importance de la discussion, le premier, qui est consacré à prouver et à défendre l'immatérialité du principe pensant. Au début, l'auteur trace un tableau frappant de la décadence philosophique de ce temps et insiste avec une mâle éloquence sur la nécessité de relever l'enseignement spiritualiste ; on pourra lui reprocher de s'appuyer trop exclusivement sur la tradition platonicienne, y compris Malebranche, « le plus grand des métaphysiciens (?). » Mais comme ailleurs il exprime sa haute admiration pour saint Thomas, nous croyons qu'il n'y a là qu'une certaine exagération de langage à corriger. C'est sans réserve aucune que nous recommandons l'exposition et la réfutation de Moleschott et de Büchner et du positivisme français, en ce qui touche soit l'éternité de la matière, soit l'explication matérialiste de la vie, de la liberté et de la pensée. L'argumentation contre ces vieilles erreurs, rajeunies par un certain appareil scientifique, est menée avec vigueur ; elle repose, aussi bien que les preuves directes fournies par M. Méric en faveur du spiritualisme, sur un fond doctrinal souvent exploité, mais elle n'est pas moins solide pour cela, et l'auteur y a mis du sien l'intérêt d'une analyse pénétrante et la chaleur d'une vive conviction. Son livre a vraiment le *double mérite* que lui reconnaît, dans une lettre placée en tête, l'évêque d'Orléans : d'abord celui d'une exposition nette et claire. « Ce point, remarque Mgr Dupanloup, est d'une importance capitale ; car exposer et mettre à nu de telles erreurs, c'est déjà les avoir refutées.

— A ce préambule nécessaire, poursuit l'éminent prélat, vous avez fait succéder une argumentation forte et lumineuse, dans laquelle, vous plaçant sur le terrain même de vos adversaires, empruntant leur langage, vous appuyant de leurs assertions et de leurs aveux, vous faites toucher au doigt les contradictions où ils tombent et l'inanité de leurs prétendues démonstrations. »

— Dans son *Essai sur la transmission de l'âme*, M. le baron de Lambert aborde un problème psychologique insoluble peut-être à la science humaine. Présenté par l'auteur avec une grande défiance de lui-même (p. 28), un zèle prononcé pour la saine philosophie et pour la vraie religion, et de plus avec une connaissance assez étendue des derniers travaux biologiques, ce petit volume n'en est pas moins dépourvu (nous le disons à regret) de toute valeur sérieuse. M. de Lambert soutient un système bien connu et qui n'a pu garder sa place dans l'enseignement orthodoxe, le *générationisme;* et, dans ce plaidoyer tardif, ce système ne s'appuie que sur de vagues et contestables probabilités, et donne lieu à plus d'un reproche d'incohérence et de contradiction. Franc spiritualiste, l'auteur admet pourtant que l'âme est *divisible*. D'après lui, l'âme passe de la mère seule à l'enfant, avant la fécondation, de sorte que des milliards d'âmes sont mises à chaque instant en-dehors des conditions de leur développement. L'âme de l'enfant ne se distingue pourtant et ne se sépare de celle de la mère qu'assez tard, peut-être seulement au moment de la naissance. L'âme se transmet, mais ne s'engendre pas : elle a aujourd'hui, en chacun de nous, quelque six mille ans, etc., etc. — A la faiblesse du raisonnement et à l'inconsistance de la doctrine, s'ajoutent, pour faire rejeter cet essai, malgré les excellentes intentions de l'auteur, des inexactitudes théologiques assez graves et une rédaction presque partout trop négligée.

— Nous n'avons ni à rétracter ni à modifier le jugement que nous portions en 1874 (p. XII, t. 13) sur le *Lendemain de la mort*, de M. Figuier. Les menus changements faits à la septième édition, que nous venons de comparer à la troisième, ne nous obligent pas à de nouvelles explications. Ce ne sont que des retouches ou des additions fort accessoires, par exemple (à la p. 424) ce mot de Luther à propos des habitants d'un cimetière : *Beati sunt quia requiescunt*, cité avec deux grosses fautes d'impression ; car la charité nous porte à imputer ces erreurs aux seuls typographes. Mais c'est toujours, dans l'ensemble de ce travail, la même nullité scientifique. Partant d'un duodynamisme aujourd'hui abandonné partout, l'auteur n'élève son système de psychologie solaire que sur un lourd échafaudage d'hypothèses physiques et cosmologiques, dont le moindre défaut est d'être absolument invérifiables. Pourtant un détail nous touche dans ce mémoire, qui

n'a rien à démêler avec la philosophie ni avec la science : « Pendant la plus grande partie de sa vie, l'auteur avait cru, comme tout le monde (?!), que le problème de la vie future est hors de notre portée et qu'il était sage de ne point en embarrasser notre esprit. Mais un jour, jour funeste, un coup de tonnerre l'a frappé. Il a perdu le fils adoré en qui se résumaient tout l'espoir et toutes les ambitions de sa vie. Alors et dans l'amertume de sa douleur, il a longuement réfléchi... (p. 3). » Mais quoi! chrétien, ne connaissait-il pas Celui qui a les paroles de la vie éternelle? savant, n'avait-il pas ouï parler de tel savant de premier ordre qui a écrit précisément de la vie future suivant la foi et suivant la raison? et ne voyait-il pas que la méthode scientifique et le simple bon sens lui défendaient de confondre la psychologie avec la physique ou l'astronomie, et de mettre partout l'imagination à la place du raisonnement?

— M. Henri Joly, vainqueur au concours ouvert par l'Académie des sciences morales et politiques sur la grave question de la psychologie comparée de l'homme et de l'animal, mérite d'obtenir auprès du public philosophique tout entier un succès pareil. Son mémoire est un livre remarquable par le talent de l'écrivain comme par la sagacité du psychologue. L'introduction venge la nécessaire, l'éternelle méthode psychologique, l'observation par la conscience, des reproches contradictoires de certains positivistes; en ce qui concerne la psychologie *comparée*, le psychologue doit encore observer, étudier les manifestations extérieures, les effets de nos facultés, en les comparant aux faits analogues des bêtes, de façon à constituer une synthèse de l'animal qu'une vérification assidue peut rendre pleinement scientifique. Cette méthode, dictée par le bon sens, est très-bien suivie dans l'ouvrage entier de M. Joly, dont voici le plan, qui est des plus heureux, unissant la simplicité à la largeur : éléments essentiels de la vie animale; — déterminations, activité extérieure de cette vie, ou instinct; — évolution psychologique de l'homme; — principe de la vie et de la pensée. Une cinquième partie est purement historique et critique.

Les deux premières parties constituent une psychologie animale complète. La vie de l'animal se réduit à ces éléments coordonnés : activité organique, sensation, image (qui est le renouvellement spontané de la sensation), désir, action. De là, une étude de l'instinct, où M. Joly, ne changeant rien à la théorie qu'il a développée dans son beau livre sur ce sujet, a su l'exposer avec une rigueur et une lucidité encore plus remarquables, en un cadre plus resserré, non sans l'appuyer sur des observations nouvelles : nous avons noté spécialement un emprunt fait aux recherches sur *la Bête* du P. de Bonniot. — Quant à la psychologie humaine, objet de la troisième partie de

l'ouvrage, elle tend, par une analyse rigoureusement exacte, à marquer dans l'intelligence un caractère absolument irréductible à l'activité animale étudiée précédemment. Le langage fournit à l'auteur un excellent point de départ : il dérive, en effet, d'une association d'idées qui n'est pas une pure accumulation de sensations ou d'images, mais qui implique la raison; celle-ci à son tour suppose la conscience, non pas purement passive, mais réfléchie, laquelle nous donne l'activité simple, le moi! — La quatrième partie satisfera probablement un peu moins que la précédente, parce qu'il n'y règne ni la même netteté de doctrine, ni la même sévérité d'exposition. Il est vrai que la question du principe de la vie et de la pensée, confinant à la métaphysique, n'offre pas la même prise à un esprit que distinguent surtout la sagacité de l'observation et la finesse de l'analyse. La théorie de l'auteur est désignée par lui-même du nom assez mal fait de *polyvitalisme*, nom plus adouci, relativement à la multiplicité vitale, que celui de *polyzoïsme*, employé par M. Durand de Gros; cette théorie consiste surtout à expliquer l'unité de l'animal, qui domine la multiplicité des éléments vivants et réalise ainsi l'*idée directrice* de Cl. Bernard, par une monade centrale. Ainsi la vie est multiple, bien que l'âme soit simple et une, même dans l'animal. On ne peut s'empêcher, après avoir lu les pages ingénieuses où se développe cette doctrine, de se rappeler celle de M. le Dr Chauffard que nous résumions tout à l'heure. A notre humble avis, M. Joly montre bien ce que l'éminent professeur de la Faculté de médecine de Paris étudiait moins spécialement : l'unité profonde et incommunicable du moi conscient et personnel; mais il explique moins bien, et, pour parler franchement, il détruit sans le vouloir l'unité de la vie animale, que sa piquante comparaison du chef d'orchestre dirigeant une troupe de chanteurs est loin d'atteindre dans sa réalité. Au reste, nous recommandons aux vrais juges l'examen de cette quatrième partie, ou seulement de la lettre de M. Naudin, membre de l'Institut, à M. Joly, et de la réponse de celui-ci. Ces deux morceaux fort curieux, qui ont établi une entente à peu près complète entre la science quasi matérialiste de M. Naudin et le spiritualisme prononcé de M. Joly, forment un appendice instructif (p. 322 et ss.) de la partie la plus délicate et la plus contestable du travail de ce dernier.

Les dernières pages du livre, consacrées à la critique des systèmes antérieurs, ne seront pas lues avec moins d'intérêt. L'auteur a su distinguer dans la masse des faits ceux qui comptent sérieusement pour le progrès de la vraie doctrine sur l'animal. Aristote en offre déjà un essai incomplet, mais profond; en distinguant l'homme par le caractère universel de son intelligence, il a fixé le point essentiel que trop de savants ont méconnu depuis. La scolastique a perfectionné

encore la psychologie animale : l'auteur ne lui fait guère d'autre reproche que de n'avoir pas su rattacher à la sensation la faculté *estimative*, par laquelle les docteurs du moyen âge expliquent les faits les plus frappants de l'instinct de la brute. Il reprend Bossuet, admirable dans sa partie réfutative, pour sa faiblesse à l'égard de l'automatisme cartésien qu'il accepte au fond, tout en l'associant à la doctrine de la sensibilité animale. Au dix-huitième siècle, Buffon professe encore plus expressément cette doctrine, mais il sacrifie aussi à l'automatisme, qui trouve son expression la plus absolue dans La Mettrie; tandis qu'un autre matérialiste français, Lamarck, pose les fondements de la théorie de l'évolution, développée par le darwinisme contemporain. Ce dernier système obtient ici les honneurs, non d'une réfutation en règle, mais d'une exposition discrètement hostile, qui suffit et au-delà pour quiconque aura su lire les meilleures pages de ce remarquable travail sur l'autonomie de la vie animale, d'une part, et de la raison humaine de l'autre.

— M. le Dr Ed. Fournié, dans *la Bête et l'homme*, a traité le même sujet que M. H. Joly dans *l'Homme et l'animal*, et il l'a traité avec le même attachement au spiritualisme; il a même, semble-t-il, plus d'aversion que lui pour les doctrines évolutionnistes, et cependant il satisfera beaucoup moins les amis de la philosophie traditionnelle. On ne saurait pourtant lui refuser une certaine attention, précisément parce que, dans des questions où la physiologie et la psychologie sont intéressées à la fois et qui n'ont guère été traitées que par des psychologues exclusifs, il représente plutôt, par ses études précédentes, l'anthropologie physique. Il est d'ailleurs préservé, par ses préoccupations spéciales et par ses ouvrages sérieux sur les sourds-muets, du danger qui menace les physiologistes purs sur le terrain de l'étude de l'homme moral; il a observé, étudié, surpris, dans les plus piquants détails de leur activité intellectuelle, les âmes de ses jeunes clients. Mais il n'a pourtant pas su échapper à tout péril de ce côté, comme le démontrent, dès l'ouverture de son livre, les quelques pages intitulées *Vocabulaire psychologique* (p. VII-XVI). Il a été frappé de ce grave défaut de notre littérature philosophique contemporaine : « il est rare que de nos jours deux intelligences emploient le même mot dans un sens identique. » Quel moyen d'y remédier? « Ramener chacune des expressions psychologiques à son phénomène physiologique correspondant. » Tout psychologue éclairé répondra : 1° que cela est plus d'une fois absolument impossible; 2° que c'est toujours dangereux. Au reste le Dr Fournié a été conduit par ce système à exagérer autant que possible le rôle de l'organisme dans la vie psychique : à moins que cette persuasion préexistante ne l'ait amené précisément à ce système abusif de langage. On comprend d'ailleurs les difficultés

que prépare à tout lecteur de son livre cette effrayante néologie.

Il offre d'abord une nouvelle division des facultés de l'âme, division que l'on pourrait laisser passer après tant d'autres, sauf le double tort qu'elle a de condamner les précédentes et d'être incomplète : 1° Perception, soit sensible, soit intellectuelle ; 2° pouvoir moteur; 3° conservation des connaissances ou *acquisitions cérébrales*. Ce qu'on a nommé facultés, en-dehors de ces trois, constitue simplement des modes d'activité : ainsi la conscience est le sentiment de l'activité cérébrale, etc. — Ce n'est pas à dire qu'on puisse révoquer en doute le spiritualisme du respectable auteur. Quelque défectueux à cet égard que nous paraissent les divers chapitres de sa première partie, relative aux *phénomènes de perception qui proviennent de la vie organique et fonctionnelle*, ils n'ont pas un sens matérialiste; et dans la seconde, sur l'*activité fondamentale de l'âme*, M. Fournié fait la part du principe actif de la vie et de la pensée, là où tant d'autre physiologistes de nos jours ne veulent voir que des mouvements réflexes. Un schème détaillé (p. 217-219) met, de plus, en face les uns des autres les caractères spéciaux de la vie sensible et ceux de la vie intellectuelle. Tout en y reprenant les termes inexacts d'*examen*, de *motif*, de *jugement*, appliqués à la psychologie animale, on y reconnaîtra l'idée rationnelle attribuée exclusivement à l'homme dans les divers degrés de son activité : notion, souvenir, raisonnement, libre direction du mouvement, habitudes actives. Dans le développement de cette phase de la psychologie humaine, le Dr Fournié est d'ailleurs loin de nous satisfaire entièrement. Ainsi sa théorie du langage, qui se rapproche par la base de celle de M. Garnier, admettant comme irréductible la *faculté du signe ou de l'interprétation*, s'égare dans d'évidentes exagérations lorsque, non content d'enseigner que l'intelligence ne peut se développer sans le secours du langage, soit mimique, soit phonétique, il reproche comme une erreur à M. H. Joly d'avoir dit que « l'animal ne parle pas parce qu'il ne pense pas. » Était-il d'ailleurs utile de répéter ici une théorie sur l'instruction des sourds-muets, que l'auteur pouvait laisser dans l'étude spéciale qu'il a publiée en 1866? — Dans la troisième partie, *Modes supérieurs de l'activité*, conscience, volonté, raison, unité du moi, il n'arrive jamais à dégager suffisamment de l'organisme le principe psychique dont il défend les droits; nous croyons, par exemple, qu'en affirmant la liberté, il en donne une explication qui la supprime ou qui ne l'atteint pas. A côté de cette exagération du rôle de l'organisme, se place d'ordinaire, dans ses pages, l'exagération de la nécessité du langage. Le tout se résume assez bien dans cette double formule (p. 440) : « 1° La matière fonctionnelle cérébro-motrice fournit à la pensée son aliment; 2° la fonction-langage lui fournit le mouvement indispensable à ses opéra-

tions. » — Le même esprit systématique gâte le résumé, d'ailleurs savant et curieux, qui constitue le premier chapitre de la quatrième partie, *l'Ame au point de vue historique et critique,* où Bichat tient plus de place que saint Thomas, d'ailleurs sérieusement analysé et fort admiré par l'auteur. Quant à l'autre chapitre, *Constitution de l'âme*, il n'aboutit qu'à remettre en relief la seule idée assez bien démêlée dans ce gros volume si incomplet, savoir la distinction essentielle de la notion sensible et de la notion intelligente.

— *La Raison et l'âme* de M. F. Magy, travail achevé par le fond et par la forme, termine l'exposition de sa métaphysique, commencée dans un livre publié en 1865 sous ce titre : *De la science et de la nature, essai de philosophie première.* M. Magy n'a pas fait grand bruit dans le monde des journaux et des cercles littéraires; son influence n'a même pas été bien sensible dans l'Université ni dans la presse savante. Il n'en est pas moins, aux yeux de plus d'un juge compétent, le plus profond métaphysicien que la France ait produit depuis Bordas-Demoulin. M. Ravaisson l'a rattaché, non sans motif, à ce dernier, mais en marquant la différence essentielle qui les distingue et qui, d'après lui, assurerait une haute supériorité au dernier sur le premier : Bordas étant physicien en métaphysique parce qu'il juge l'étendue inséparable de la force, et Magy seul vrai métaphysicien, parce qu'il professe l'indépendance du principe supérieur. Ce jugement ne serait pas le nôtre, pour plusieurs raisons, mais surtout à cause du dynamisme absolu de M. Magy, qui ne nous paraît pas nettement démontré par ce profond dialecticien. Mais, sans entrer ici dans la discussion, donnons une idée de chacune des deux parties qui forment les *Principes du spiritualisme* exposés par l'éminent philosophe.

Il offre d'abord une *Théorie de la raison humaine*, puis un *Essai sur la nature de l'âme humaine*. La théorie de la raison traite, en deux chapitres, de sa *loi fondamentale* et de *son essence.* — La loi fondamentale de la raison se déduit de l'analyse exacte de ses fonctions. Or, ces fonctions, faciles à démêler quand on a bien distingué la raison des autres facultés intellectuelles dont elle accompagne l'exercice et qui sont la conscience, la perception sensible, l'imagination (faculté d'invention) et la mémoire, — ces fonctions, dis-je, sont au nombre de six, que M. Magy établit et définit très-scientifiquement l'une après l'autre, en les vengeant au besoin des interprétations purement empiriques des positivistes et surtout de Stuart-Mill. Voici un résumé de ces fonctions fourni par l'auteur lui-même (p. 95) : « La raison (1) assigne et spécifie les divers objets de la science; elle distingue et met en évidence telle ou telle détermination, telle ou telle propriété qu'elle isole et définit, pour l'étudier en soi et dans ses rapports avec les autres déterminations ou propriétés, soit analogues,

soit différentes; (2) elle affirme *à priori*, que toutes ces relations sont régies par des lois générales; (3) elle suscite et impose à toutes les sciences les axiomes qui les dirigent; (4) elle contraint l'esprit humain, quel que soit l'objet qu'il étudie et à quelque point de vue qu'il l'envisage, à s'enquérir des principes et des causes; (5) elle conçoit au-dessus du monde sensible un monde idéal dont le premier n'est que la dérivation et l'image; (6) elle aspire sans cesse non-seulement à l'inconditionné relatif, qui rend raison de telle ou telle classe d'êtres ou de phénomènes, mais encore à l'inconditionné absolu, raison suffisante et universelle de tout ce que l'intelligence constate ou imagine. » Or, ces diverses fonctions, soigneusement analysées et comparées, suggèrent cette formule de la loi de la raison : « Tout objet de la pensée est conçu par la raison comme une pluralité d'éléments homogènes et harmoniques, ou comme la raison suffisante d'un système qui lui-même satisfait à ces trois conditions de pluralité, d'homogénéité et d'harmonie. » — Notons en passant dans ce terme, cher à l'auteur, l'*homogénéité*, un des points où ses adversaires viseront le plus volontiers : l'*homogénéité* pouvant s'étendre jusqu'au panthéisme, que M. Magy réprouve avec tant de vigueur, et la *distinction* qu'il admet pouvant s'étendre jusqu'à l'existence objective et simultanée du simple et de l'étendu, qu'il rejette. — Nous ne dirons rien de l'épreuve que fait l'auteur de sa formule en l'appliquant aux principales sciences où la raison s'exerce; il est difficile de trouver des pages d'une méthode plus ferme et d'une pensée plus fortement nourrie.

Passons au chapitre de *l'Essence de la raison*. Cette essence se dégage des caractères essentiels suivants que l'analyse assigne à la faculté rationnelle : elle unifie; — elle juge synthétiquement *a priori* (au sens de Kant); — elle prononce que l'ordre est nécessaire, non pas d'une nécessité fatale, mais d'une nécessité de convenance, qui suppose l'intelligence de la cause première : ici, longue digression (car, à notre sens, c'est une digression et non une dépendance essentielle de la thèse) contre le mécanisme; le P. Secchi est accusé d'inconséquence, et les belles expériences de Müller sur les impressions des sens sont données comme une démonstration de la pure subjectivité de l'étendue matérielle; — les lois affirmées par la raison sont vérifiées dans l'expérience (passage remarquable sur l'antinomie morale de l'homme porté au mal); — elles sont universelles; — elles ont la portée de vrais axiomes; — elles ne peuvent être conçues et pratiquées que par un être simple (examen du spiritualisme de Descartes et de Maine de Biran). — Ces caractères étant donnés, voyons si les hypothèses émises jusqu'ici sur l'essence de l'âme peuvent s'y adapter. A cette épreuve ne saurait résister : 1° ni l'empirisme de Stuart-Mill, amené à déclarer qu'il peut y avoir des effets sans cause, que la pro-

position $2 + 2 = 5$ est possible, que de deux propositions particulières on peut tirer une conclusion légitime; 2° ni l'instinct rationnel de Reid ou l'apriorisme subjectif de Kant; ce dernier supprimant la connaissance rationnelle « par des subtilités inadmissibles dont il a, pour ainsi dire, jonché le sol de la philosophie, » et prêtant à la raison de prétendues antinomies, « qui ne sont que des conséquences de son hypothèse et de vains artifices pour la confirmer; » 3° le matérialisme, auquel l'auteur fait la part aussi belle que possible en montrant, ce que ses partisans n'ont guère vu, qu'il n'exclut point l'innéité de la loi fondamentale de la raison, mais qui n'en est pas moins dans l'impossibilité absolue, avouée par ses meilleurs défenseurs, d'expliquer soit la conscience, soit la pensée dans sa portée générale; 4° ni le panthéisme, qui, dans ses diverses formes, dans Hegel comme dans Spinoza, contredit l'expérience des sens et de la conscience en affirmant l'unité de substance, et par là même, contredit aussi l'entendement, qui ne saisit et n'affirme l'ordre qu'en admettant la pluralité des êtres. — Reste l'hypothèse spiritualiste dynamique exposée, comme satisfaisant seule aux conditions du problème, dans des pages que nous n'analyserons pas.

Nous nous contentons encore, pour abréger, d'une simple indication touchant les deux chapitres de la seconde partie : *Essai sur la nature de l'âme humaine.* — I. « L'âme est une force simple et hyperorganique. » C'est au point de vue dynamiste pur que l'auteur démontre cette proposition; et ses preuves très-vigoureuses s'appuient sur ces deux faits généraux : que l'âme est *en lutte* avec l'objet de son action, et qu'elle est soumise à une règle. Il répond ensuite aux objections fondées sur l'hétérogénéité des deux substances unies dans la nature humaine, sur la corrélation constante du physique et du moral, sur la génération, sur le principe de l'invariabilité de la force vive. — II. *Caractères spécifiques de l'âme humaine.* Ces caractères sont savamment déduits des deux lois de la lutte et de la règle, ainsi que de l'existence d'une cause créatrice. En définitive, notre âme diffère profondément : 1° de la matière, parce que les éléments dynamiques qui forment celle-ci ignorent et leur propre loi et l'ordre universel dont ils font partie; 2° de l'âme des bêtes, à laquelle M. Magy accorde beaucoup trop à notre avis, mais qui ne saurait s'élever à la conception de la loi générale de l'ordre. Elle peut se définir « une force libre sous la souveraineté de Dieu. » Citons, pour finir, quelques lignes de M. Magy : « Pascal a dit de l'homme que quand l'univers l'écraserait, il serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt et que l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Mais il est un sort plus beau que de mourir écrasé par l'univers, même avec la conscience de la douleur et de la mort. C'est de vivre libre

sous la loi de l'être absolument parfait; et cette condition est précisément la nôtre, la condition naturelle et propre de l'âme humaine (p. 403). »

Plus d'un point amènerait quelque objection dans ce savant traité, outre l'idée systématique déjà signalée; mais ce n'est pas ici le lieu d'un tel examen. Les vrais juges doivent étudier par eux-mêmes et de près ce beau volume qui, avec le précédent publié par le même auteur, a sa place marquée dans la collection des principales œuvres philosophiques du dix-neuvième siècle.

— C'est une œuvre psychologique assez importante du siècle passé que nous offrent MM. Renouvier et Pillon, en traduisant pour la première fois en français le *Traité de la nature humaine* de Hume. On peut s'étonner que ce livre n'ait pas trouvé plus tôt un interprète parmi nous, d'autant plus que l'auteur a obtenu de bonne heure en France une renommée et une influence considérables. Mais, d'abord, le système psychologique de Hume se trouve aussi bien, et même avec un agrément de forme supérieur qui compense passablement l'absence de rigueur méthodique, dans ses *Essais philosophiques sur l'entendement*, traduits dès le dernier siècle par Mérian, dont les nouveaux éditeurs nous rendent le travail soigneusement revu, dans le dernier tiers de ce volume. De plus, le succès avait manqué, même en Angleterre, au premier livre de Hume : « Jamais, dit-il lui-même, il n'y eut d'entreprise littéraire plus malheureuse que mon *Traité de la nature humaine;* il mourut en naissant... » Nous croyons cependant, avec M. Pillon, que la lecture de ce traité est loin d'être inutile à qui veut étudier à même l'évolution philosophique de Hume, et qu'il forme le point de départ des systèmes encore vivants qui portent les noms d'associationisme et de criticisme. M. Pillon rend d'ailleurs pleine justice à l'exposition, sinon à la critique, de ce *Traité*, faites en 1873 par M. Compayré dans un travail dont nous avons parlé avec de justes éloges. L'étude qu'en donne à son tour le fidèle disciple de M. Renouvier, dans l'*Introduction* de ce volume, est entièrement conçue au point de vue des doctrines particulières de la *Critique philosophique*. Elle a du moins le mérite de souligner avec intelligence les points les plus caractéristiques du *Traité*, par exemple, l'explication, « si admirablement ingénieuse, » de la façon dont l'esprit, ayant passé du fait de l'association aux liaisons causales, en vient à affirmer le monde extérieur; cette explication, qui ne se trouve pas dans les *Essais*, est d'ailleurs loin, d'après M. Pillon lui-même, d'être aussi solide qu'ingénieuse. Mais, à son jugement, la gloire de Hume est d'avoir fait une critique de l'entendement plus profonde à quelques égards que celle de Kant; et le progrès essentiel de la philosophie, accompli dans ce siècle par M. Renouvier, a été d'unir le phénoménisme de Hume à l'apriorisme

de Kant. Les dernières pages de cette *Introduction* sont un frappant exemple d'idolâtrie philosophique. Mais la traduction du livre de Hume nous a paru très-réussie. Ce livre, qui constitue tout un système de phénoménologie empirique et sceptique de l'esprit, traite, en quatre parties que nous n'analyserons point : des idées en général, des idées d'espace et de temps, de la connaissance et de la probabilité, du système sceptique et des autres systèmes de philosophie. — Quant aux *Essais*, qui approfondissent moins les mêmes théories et touchent à d'autres applications, ils sont au nombre de douze, et voici les titres de quelques-uns : sur l'origine des idées, sur l'association des idées, de l'idée de connexion nécessaire, de la liberté et de la nécessité, des miracles, d'une providence particulière et d'un état à venir, etc. Il n'est pas besoin de prévenir les lecteurs des visées impies, sous la forme respectueuse d'une foi non fondée sur la raison, qui caractérisent ces derniers essais.

— La perception des sens, point de départ du scepticisme de Hume, a été naturellement reprise et étudiée à nouveau par les philosophes qui ont essayé depuis d'établir la connaissance du monde extérieur sur un fondement solide. Reid ni Cousin n'ont complétement réussi a bien appuyer l'objectivité de la perception soit sur un instinct spécial, soit sur le principe abstrait de causalité. M. l'abbé Duquesnoy, observateur exact, dialecticien rigide, sévère et lucide écrivain, a très-bien fait de s'appliquer à son tour à l'étude psychologique des sens. Il est peut-être fâcheux qu'il ait commencé cette étude par le côté métaphysique, en montrant que la perception sensible est un fait de l'âme et non du corps. Nous sommes persuadés que sa *Perception des sens, opération exclusive de l'âme,* aurait gagné beaucoup à être précédée d'un ouvrage qu'il a en préparation et dont certaine page trop courte du présent livre (I, 242) permet de concevoir une idée avantageuse : la *Description de la perception des sens.*

Le but de son travail actuel est donc de montrer que le sujet qui perçoit par les sens le monde physique (ou plutôt quelques objets physiques) est non le corps, ou tel ou tel organe corporel, ni non plus le *composé* qui résulte de l'union de l'âme et du corps, mais l'âme seule. Par le premier point, il réfute le matérialisme; par le second point, le système scolastique le plus répandu et qui est commun aux thomistes et aux scotistes, mais qui a été rejeté par quelques maîtres, soit anciens, comme Grégoire de Rimini, soit modernes, comme Arriaga. — Voici maintenant l'économie générale de son travail : *Première partie, démonstration*. Après un chapitre d'exposition, où la psychologie intellectuelle de l'auteur nous paraît, comme celle de M. Garnier, son maître de prédilection, plus soucieuse de précision que de profondeur, un second chapitre démontre, par le témoignage irrécusable de

la conscience et par divers raisonnements qui le supposent, l'immatérialité du principe percevant, de ce *moi*, qui est d'ailleurs connu directement et non objet de démonstration ou de pure croyance. Un troisième chapitre, qui aurait dû être renvoyé à la deuxième partie, reproche à la doctrine scolastique qui attribue la connaissance sensible au composé, de compromettre la démonstration de la spiritualité de l'âme et d'établir dans l'âme une dualité. Le quatrième chapitre, un des plus intéressants, roule sur le rôle des organes sensoriels dans le fait de la perception, dont ils ne sont, d'après l'auteur, ni des instruments, ni des intermédiaires, mais les principaux objets et les excitateurs. Les deux chapitres suivants, démontrant que l'âme humaine est présente dans les diverses parties du corps et qu'elle est, dans le fait de la perception ainsi que dans la plupart de ses manifestations, à la fois active et passive, obtiendront probablement, au moins dans leurs principaux détails, même le suffrage des néo-scolastiques, si peu agréablement traités dans la plupart des pages de M. l'abbé Duquesnoy. — *Deuxième partie, réfutation.* C'est d'abord contre le matérialisme que l'habile dialecticien dirige son argumentation ; il poursuit l'explication physiologique de la perception sous ces trois formules, à peine saisissables ou distinctes : le rapport de l'impression à la sensation est incompréhensible ; la perception est un mouvement; la perception est une transformation des centres nerveux. Nous ne connaissons rien de plus patiemment et de plus logiquement démêlé que cette discussion, où MM. Vogt, Moleschott, G. Pouchet et Luys sont mis avec une irréprochable équité hors de la philosophie (II, 5-74). Les chapitres suivants sont dirigés contre la théorie scolastique étudiée dans le P. Liberatore ; nous regrettons fort que l'auteur s'en soit tenu à ce défenseur très-estimable, mais sur certains points assez *controversé*, des théories de saint Thomas. M. Duquesnoy repousse d'abord ses preuves de raison, puis ses autorités : ce qui l'amène à faire une histoire critique fort intéressante de la théorie de la perception sensible dans les Pères, les docteurs et les philosophes chrétiens. Le volume se termine par la réimpression d'une *Question* tirée du Commentaire de Grégoire de Rimini sur Pierre Lombard (II, 235-267). M. Duquesnoy a copié ce texte curieux dans une édition de 1494, et l'a revu sur deux manuscrits, l'un de la Bibliothèque nationale, l'autre de l'Arsenal ; son travail, attentif et intelligent, est un vrai service rendu aux études, aujourd'hui en faveur, de philosophie scolastique.

Les partisans de ces études, ou du moins ceux qui adhèrent avec une rigueur absolue aux théories psychologiques de saint Thomas, auront d'ailleurs bien des pages à combattre dans le livre de l'ancien professeur au lycée de Rodez. Nous n'entrons pas dans cette discussion. Nous ferons remarquer seulement : 1° Qu'on ne saurait guère contester

la justesse de certains reproches faits au P. Liberatore, soit sur quelques points de critique, comme l'opinion de Descartes sur la perception (II, 211), soit sur des formules doctrinales aussi malheureuses que celle-ci (I, 151) : « Si le corps tient de l'âme la faculté de sentir, il faut dire que le corps sent bien qu'il tient cette faculté de l'âme ; » 2° Qu'on peut trouver des raisons plausibles pour défendre contre les attaques de M. Duquesnoy soit la distinction des facultés d'avec la substance de l'âme, soit la doctrine sainement entendue qui attribue la sensation (y compris la connaissance *purement sensible et animale*), au composé et non exclusivement à l'âme ; 3° Que, du reste, sa doctrine sur ce point ne s'éloigne pas autant qu'il paraît le croire lui-même de celle des scolastiques, puisqu'il admet la localisation de la perception dans l'organe et l'inséparabilité de l'excitation active (organique) et de l'excitation passive (psychologique) qu'il ne distingue pas de la perception ; 4° Que les scolastiques reprendront encore plus facilement l'avantage en ce qui concerne le dualité qu'il leur reproche. Ils ont bien raison de distinguer profondément l'intellect actif (perception rationnelle) de toute faculté dépendant de l'organisme; et la théorie de la raison dans M. Duquesnoy nous paraît, au contraire, la partie faible de sa psychologie : c'est au point qu'en affirmant notre supériorité « énorme » sur l'animal, il ne connaît pas la ligne de démarcation de la connaissance animale et de la connaissance intellectuelle (X, 223) ; comme si la perception de l'universel, privilège de l'homme, si bien indiqué par les scolastiques, n'y suffisait pas !

— Cette dualité incontestable de la connaissance, en partie subordonnée aux sens, en partie les dominant, se déploie dans le judicieux et agréable livre de M. Joly sur l'*Imagination*. Par ses deux premiers chapitres sur la notion de l'imagination instinctive et habituelle, dérivant de la sensation, ce livre se rattache au traité de psychologie comparée du même auteur, que nous analysions plus haut. Les pages suivantes sur le somnambulisme, l'extase et les autres états où l'imagination suspend les fonctions de la vie intellectuelle normale ; sur l'hallucination, l'idée fixe et autres phénomènes qui renversent l'ordre des facultés sans les suspendre ; sur le rêve, diminutif des états précédents ; enfin sur des désordres plus légers imputables à l'imagination, comme imitation irréfléchie, crédulité, rêverie habituelle, etc. ; ces pages, également philosophiques et littéraires, constituent un petit traité spécial bien lié, bien déduit, où se pressent d'ailleurs des faits curieux, qui en rendent la lecture fort attrayante. Ce traité se complète par un chapitre synthétique (VII) où M. Joly a essayé de ramener à des lois précises la double action des sens sur les images et des images sur les sens. Les sens déterminent, il le montre fort bien,

1° la quantité; 2° la qualité; 3° la nature spéciale de beaucoup d'images. Mais, à leur tour, les images : 1° produisent une tendance à exécuter le mouvement qu'elles représentent; 2° peuvent faire éprouver la sensation qu'elles rappellent; 3° communiquent les sentiments, par l'intermédiaire de tout mouvement expressif, et 4° les produisent même dans le sujet par la seule idée de ce mouvement; 5° la seule imagination d'un acte incline à l'exécution de cet acte; 6° la vue ou l'audition d'actes qui s'imposent à l'imagination poussent à l'exécution de ces mêmes actes. Ces lois ne nous paraissent pas irréductibles, et il y a quelque chose à faire sur ce point après le travail de M. Joly. Mais ce travail est en somme fort louable, et sera consulté avec fruit par tous les psychologues. Il y a autant de charme littéraire et de saine philosophie dans les derniers chapitres (VIII-XI) sur l'imagination gouvernée par l'intelligence, ou plus précisément sur l'imagination esthétique, ou sur l'expression dans la nature et dans l'art avec ses diverses branches, ainsi que sur l'influence de l'imagination poétique dans la science et dans la vie. Mais cette esquisse ingénieuse est évidemment très-incomplète et, par là, inférieure à la première partie de l'ouvrage.

Ce n'est pas que cette première partie elle-même soit exempte de tout reproche. M. Joly a bien vu que son sujet (somnambulisme, extase, hallucination) côtoyait à tout instant ce que les théologiens appellent le surnaturel. Il a voulu l'exclure de son cadre, il le déclare à plusieurs reprises. C'était son droit. A ce titre, il aurait très-bien fait de demander à ses éditeurs d'arracher de son volume une horrible représentation de sainte Thérèse en extase, d'autant plus que cette fâcheuse eau-forte contredit le témoignage de la sainte, cité par M. Joly lui-même, sur le caractère purement intellectuel de ses visions. Mais ce qui est plus grave, c'est qu'il suggère çà et là des explications naturalistes de faits miraculeux, et fournit plus souvent encore de vagues données qui inclineront les lecteurs peu réfléchis à un naturalisme absolu en pareille matière. A propos des stigmatisés, nous le renverrons à la discussion médicale très-approfondie et très-compétente du Dr Lefebvre sur Louise Lateau; à propos de l'extase et des phénomènes analogues, aux recherches psychologiques publiées dernièrement dans les *Études religieuses* par un observateur qu'il tient justement en grande estime, le R. P. de Bonniot.

— Avec le livre de M. Francisque Bouillier, *Du plaisir et de la douleur*, nous arrivons, pour finir cet article d'ensemble, qui a touché aux plus hautes parties de la psychologie intellectuelle et métaphysique, à la plus humble question de la psychologie expérimentale, celle de la sensation. Sur ce point, l'esquisse publiée en 1865 par l'éminent académicien semble avoir fait loi dans l'enseignement commun de la

philosophie ; et, sous la forme plus complète et plus soignée qu'il lui donne aujourd'hui, amis et adversaires peuvent consulter ce traité comme l'expression d'une théorie psychologique à peu près reçue dans l'Université, à cette heure de doctrines très-variées et très-peu arrêtées. — En voici les points principaux, auxquels nous ne nous refuserons pas le plaisir d'ajouter, au besoin, quelque critique ou quelque doute.

Les deux premiers chapitres déterminent et caractérisent l'objet du livre. Admettant comme un progrès nécessaire, quoique tardif, des études psychologiques, la division trichotomique des facultés (sensibilité, connaissance, volonté), M. Bouillier appelle la première la faculté de souffrir et de jouir : ce qui paraîtra trop étroit à quiconque reconnaît des faits purement subjectifs et immanents qui n'ont le caractère ni du plaisir ni de la peine. De plus, en défendant l'autonomie des faits affectifs contre le système de L. Dumont, qui ne leur reconnaissait qu'un caractère relatif, il affaiblit peut-être d'avance sa propre théorie du plaisir, pure efflorescence de l'activité. — Le troisième chapitre, le plus important de tous, a pour titre : *De la cause du plaisir ;* il expose la théorie créée par Aristote (*Mor. à Nicom.*, X, III, IV) et pleinement développée par W. Hamilton (*Lectures on Métaph.*, II), qui attribue le plaisir au développement libre et régulier de l'activité ; ce qui se vérifie *a contrario* dans le chapitre IV (qui est plus d'un littérateur moraliste que d'un psychologue rigoureux) : *De la crainte de la mort*, et plus directement dans le Ve : *Des diverses sortes de plaisir* et dans le VIe : *Point de plaisirs passifs.* Tout cela est juste au fond, et ici comme sur bien d'autres points, le psychologisme étroit de notre siècle a bien fait de revenir aux formules d'Aristote. Mais il faut prendre garde à l'exagération en sens contraire. Dès que tout fait de l'âme implique l'activité, la formule en renom sur la cause du plaisir n'a pas une portée si profonde qu'on croirait de prime abord. Les réponses de M. Bouillier aux difficultés que Stuart Mill opposait à Hamilton sont parfois contestables. Dans les plaisirs de l'ordre moral surtout, la notion d'activité perd infiniment de son importance, et celle de finalité la domine de beaucoup. M. Bouillier insiste sur le plaisir du rire, en adoptant sur la cause de ce phénomène la théorie de L. Dumont (double impulsion donnée rapidement à l'esprit par deux jugements contradictoires), qui favorise sa thèse générale, et qui est d'ailleurs assez plausible ; mais il passe rapidement sur le plaisir esthétique, où le *mouvement* est moins facile à constater. Nous signalerons le même embarras dans les chapitres ingénieux *du plaisir dans la douleur* (VII) et *de la sympathie* (VIII). Parmi les explications psychologiques recueillies dans vingt auteurs par M. Bouillier, et d'ordinaire jugées avec une grande largeur d'esprit, combien y en a-t-il qui ont leur justesse au moins partielle, et qui ne sont pas facilement réductibles à l'unique loi de l'activité libre et régu-

lière ! — Tel est le défaut général de cette première moitié du traité, où d'ailleurs cent passages offriraient matière à de justes éloges et quelques-uns à des critiques de détail. Citons un de ces derniers. En rapportant le mot de Lessing : « Si la Providence me montrait enfermée dans une main la vérité absolue ne laissant plus aucune place au doute et à la recherche, et, dans l'autre, la vérité incomplète et imparfaite qui provoque les recherches et les efforts, je dirais : Garde celle-là, donne-moi celle-ci, » M. Bouillier aurait dû y montrer l'empreinte du spinozisme et le rejeter au nom de la vraie notion du bonheur soit en Dieu, soit dans l'âme humaine. Mais sa formule l'a trop préoccupé !

Les autres chapitres donnent peut-être moins de prise à la critique, tandis qu'ils appellent à tout instant la reconnaissance du lecteur pour une masse énorme d'excellents matériaux, tantôt empruntés à toute la littérature philosophique et même extra-philosophique, tantôt plus ou moins propres à l'auteur, soigneusement agencés et exprimés avec une grâce sévère et une sagesse pleine de bonhomie. Signalons le chapitre XI : *Continuité de la sensibilité*, que nous n'admettrions qu'en étendant la notion de sensibilité à des états affectifs indifférents ; le XIIe, *Antériorité du plaisir sur la douleur*, fondé sur l'existence d'inclinations antérieures aux faits de sensibilité ; le XIIIe et le XIVe, apologie ingénieuse et sensée de la douleur au point de vue physique et moral, où manque l'idée religieuse de la souffrance garantie de l'immortalité. Les derniers chapitres renferment une classification descriptive, judicieuse, mais peu originale, des peines et des plaisirs. — En somme, comme plus d'un autre livre du même auteur, le traité *du plaisir et de la douleur* est plein d'excellents détails et mérite d'être consulté par tous les amateurs de psychologie ; mais c'est une œuvre de bonne littérature philosophique plutôt qu'une œuvre de philosophie profonde et nettement arrêtée. LÉONCE COUTURE.

INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET PIÉTÉ

1. *Révélations de sainte Gertrude, vierge de l'ordre de Saint-Benoît*, traduites sur la nouvelle édition latine des Pères Bénédictins de Solesmes. Paris et Poitiers, Oudin, 1878, 2 vol. in-12 de LV-364-395 p. Prix : 5 fr.— 2. *Catéchisme de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec, ou Explication familière de la doctrine chrétienne*. Paris et Tournai, Casterman, 1878, in-12 de XII-359 p. Prix : 2 fr.— 3. *De la venue glorieuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de son règne avant le jugement dernier*, par M. l'abbé GABRIEL GRAS, curé de Beaulieu (diocèse de Nice). Nice, Cauvin, 1878, in-18 jésus de 270 p. Prix : 1 fr. 75. — 4. *Cinq chapitres d'une philosophie pour tous : Essai sur le gouvernement de la vie*. Poitiers, Oudin, 1878, in-32 de 64 p. Prix : 50 cent. — 5. *Du don de soi-même à Dieu*, par le R. P. GROU. Paris, Vic, 1878, in-32 de 64 p. Prix : 30 cent. — 6. *Méditations sur le Pater noster et l'Ave Maria*, traduites de l'allemand, de FRANZ LENNIG, vicaire général de Mayence, par l'abbé MABIRE, vicaire général de Bayeux. Caen, Chénel ; Paris, Reichel, 1878, in-18 carré de XIII-194 p. Prix : 2 fr. — 7. *La Religion comprise et aimée des petits*

enfants, par M. l'abbé FOURRIÈRE, curé d'Oresmaux (Somme). Paris, Sarlit, 1878, in-24 de 107 p. Seconde édition, ornée de gravures. Prix : 40 cent. — 8. *Une heure en paradis*, par L. DE PLASMAN. Paris, Olmer, 1878, in-12 de 213 p. Prix : 2 fr.— 9. *Le Psautier du pèlerin*, par dom LUIGI TOSTI, abbé du Mont-Cassin ; traduit, avec la permission de l'auteur, sur la 10e édition italienne, par ISID. BOUCHET, ancien notaire. Poitiers et Paris, Oudin, 1878, in-24 de IV-307 p. Prix : 1 fr. 25.— 10. *Catéchisme de la famille chrétienne*, par Mgnor MARTIN, protonotaire apostolique. Lyon, Vitte et Lutrin, 1878, in-12 de VIII-373 p. Prix : 3 fr. 50. — 11. *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par LOUIS VEUILLOT (neuvième édition). Paris, V. Palmé ; Bruxelles, Albanel, 1878, in-12 de 525 p. Prix : 3 fr. 50. — 12. *Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes, et leurs harmonies avec les besoins de notre époque*, par M. l'abbé GINESTET, curé de Noailles. Paris et Bruxelles, V. Palmé, 1878, tome I, in-12 de 428 p. Prix : 3 fr. 50.— 13. *Somme ascétique de saint François de Sales, ou la Vie chrétienne étudiée à l'école du Docteur de la piété*, par l'abbé N. ALBERT, aumônier des Sœurs de Saint-Joseph à Annecy. Poitiers et Paris, Oudin, 1878, in-12 de XXIX-543 p. Prix : 4 fr.— 14. *La Parure spirituelle des Enfants de Marie*, par le R. P. BAYLOT, de la Société de Marie. Paris, Vic, 1878, in-18 oblong de IX-370 p. Prix : 3 fr. — 15. *Dieu et son amour pour ses créatures : Élévations philosophiques et religieuses* par M. l'abbé DE BELLUNE, secrétaire de Mgr l'archevêque de Tours. Tours, Cattier ; Paris, Larcher, 1878, in-18 carré de 352 p. Prix : 3 fr.— 16. *Les Pleurs de David*, Manuel de pénitence composé des psaumes traduits et médités, par M. l'abbé A***, curé au diocèse de Lyon. Lyon, Vitte et Lutrin, 1878, in-32 de XX-306 p. Prix : 1 fr. 25.— 17. *Meditationes brevissimæ, in usum sacerdotum, religiosorum, missionariorum, iter agentium*, et in totum annum distributæ, auctore P. MICHAELE CUVELHIER, Societatis Jesu. Turin, Marietti, 1878, in-18 de 352 p. Prix : 2 fr. — 18. *Direction chrétienne*, par FÉNELON, avec une préface de Mgr DUPANLOUP. Paris et Bruxelles, V. Palmé, 1877, in-18 oblong de XII-405 p. Prix : 3 fr.— 19. *Directions spirituelles de saint François de Sales*, recueillies et mises en ordre par M. l'abbé CHAUMONT. Paris et Bruxelles, Palmé, 1877, volumes in-18 carré. Prix : 3 fr.— 20. *Mois du Sacré-Cœur de Jésus*, XVII-409 p. Prix : 3 fr. — 21. *Des Tentations*, XIX-316 p. Prix : 3 fr. — 22. *De la sainte espérance et de la Simplicité*, XXII-393 p. Prix : 3 fr.— 23. *Du retour de l'âme à Dieu*, XXX-445 p. Prix : 3 fr. (Bibliothèque de piété des gens du monde.) — 24. *La Morale chrétienne*, par BOURDALOUE, avec une préface du R. P. FÉLIX. Mêmes librairies, 1877. Même format, XXI-568 p. Prix : 3 fr.— 25. *Le Directeur des enfants au saint tribunal de la Pénitence*, par M. l'abbé TURCAN, in-24 de 32 p. Séez, Montauzé, 1878. Prix : 25 cent.— 26. *Le Verità cattoliche esposte al popolo e ai dotti* (nella spiegazione del *Credo*) *e la moderna incredulità confusa dalle scienze moderne*, par Mgnor ANTONIO-MARIA BELASIO, missionario apostolico, camariere d'onore di Sua Santità. Turin, librairie salésienne, 1878, in-12 de XVI-392 p. Prix : 2 fr. 50. — 27. *La Missione interiore dello Spirito-Santo*, di Mgr MANNING, volta in italiano, sulla 2a edizione inglese, dal sacerdote ANDREA FANTOLI, parroco di Agrate. Turin, Marietti, 1878, in-12 de VIII-322 p. Prix : 2 fr. 50. — 28. *La Missione temporale dello Spirito-Santo, ovvero la ragione e la revelazione*, per Mgr MANNING ; versione dall' inglese par Fr. PANFILO DA MAGLIANO. 3a edizione, in-12 de XI-283 p. Turin, Marietti. Prix : 2 fr. 50. — 29. *Omelie* di Mgnor ANICETO FERRANTE, vescovo di Gallipoli. Turin, P. Marietti, 1878, in-12 de VII-292 p. Prix : 2 fr. 50.— 30. *Raccolta di orazioni sacre inedite* di Mgnor VITO CORALLO, vicario generale di Siracusa. Turin, Marietti, 1878, in-12 de 266 p. Prix : 2 fr.— 31. *Fatti di maggior rilievo dell' Antico e Nuovo Testamento*, illustrati con 120 incisioni ed analoghe moralità, per Mgnor PASQUALE DE NARDIS. Turin, Marietti, 1878, in-12 de 243 p. sur papier épais. Prix : 3 fr. 50.— 32. *Ragionamenti sacri sulle feste di Maria Vergine Sanctissima, e cenni storico-morali su alcuni suoi sanctuari*, del P. ANTONINO DA TORINO, mission. apost., cappuccino. Turin, P. Marietti. 1878, in-12 de VIII-436 p. Prix : 2 fr. 50. — 32. *Ave Maria : Trattato popolare sulla divozione à Maria ss.*, del sacerdote SEVERINO FERRERI, da Torino. Turin, Marietti, 1878, in-12 de XIII-310 p. Prix : 1 fr. 50.

1. La lecture des *Révélations de sainte Gertrude* ne convient, évidemment, qu'à une âme profondément chrétienne, habituée à la vie intérieure et ne s'effrayant point des évolutions et des grandes choses de la mystique divine. Ce livre a toujours été en grande estime dans l'Église catholique, où l'on admet volontiers la réalité des communications célestes rapportées par la sainte. Elle-même raconte, en terminant sa rédaction, que le Sauveur se fit voir à elle et lui adressa

ces paroles : « Je presse ton livre contre ma poitrine, afin d'en pénétrer toutes les lettres de la douceur de ma divinité, ainsi qu'un suave hydromel imprègne une bouchée de pain frais de pure farine de froment, afin que celui qui pour ma gloire lira ces pages avec une humble dévotion en perçoive un fruit de salut éternel (t. II, p. 385). » Alors, continue Gertrude, je priai le Seigneur de vouloir bien préserver le livre de toute erreur. Jésus, étendant sa main adorable, fit sur le volume le signe de la croix en disant : « Ainsi qu'à la messe j'opère la transsubstantiation du pain et du vin pour le salut de tous, je sanctifie en ce moment, par ma céleste bénédiction, tout ce qui est écrit en ce livre, pour le salut de tous ceux qui voudront y lire avec une humble dévotion. » C'est dans cet esprit, en effet, qu'il faut aborder de tels écrits, ou ils sont illisibles. Mais aussi, pour le sincère croyant, ils renferment de précieuses délices. — La présente traduction est publiée avec un soin que nous devons louer : biographie de la sainte, appréciation de son œuvre, table analytique, style aisé et précis, rien ne nous paraît y manquer. Le nouveau traducteur anonyme a parfaitement résumé le livre : tantôt remarque-t-il, le Cœur divin apparaît à Gertrude comme un trésor où sont renfermées toutes les richesses; tantôt c'est une lyre touchée par l'Esprit-Saint, au son de laquelle se réjouissent la très-sainte Trinité et la cour céleste. Puis c'est une source abondante, dont le courant va porter le rafraîchissement aux âmes du purgatoire, les grâces fortifiantes aux chrétiens vivant encore sur la terre. C'est un encensoir d'or, d'où s'élèvent autant de parfums différents qu'il y a de races diverses d'hommes pour qui Notre-Seigneur a souffert. Une autre fois, c'est un autel sur lequel les fidèles déposent leurs offrandes, les saints du ciel leurs hommages, les anges leurs respects, et où le prêtre éternel s'immole lui-même. C'est une lampe suspendue entre le ciel et la terre, une coupe où s'abreuvent les élus. — On voit ce qu'est un tel livre, le charme religieux qu'il renferme, et à qui il s'adresse spécialement.

— 2. Le *Catéchisme de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation* est une œuvre du dix-septième siècle, due aussi à une éminente religieuse, Marie de l'Incarnation, qui est la seconde gloire de l'ordre célèbre des Ursulines. C'est elle qui créa le monastère de Québec, maintenu jusqu'à nos jours; et elle est, à juste titre, honorée comme l'une des plus actives coopératrices à la colonisation française du Canada. L'éditeur actuel, M. l'abbé Richaudeau, aumônier des ursulines de Blois, a déjà publié sa Vie. Imprimé pour la première fois en 1684, par les soins de dom Claude, ce catéchisme a été jugé, par le P. Charlevoix et par Moréri, l'un des meilleurs que l'on possédât de leur temps. On a fait sans doute, depuis, des traités du même genre autrement éten-

dus, développés, variés et instructifs, mais celui-ci demeurera parmi les plus utiles. A la clarté de l'exposition, à l'ordre parfait de la marche, à la douce piété qui en orne toutes les pages, aux citations nombreuses de la sainte Écriture, il joint cet avantage non médiocre d'avoir été écrit par une sainte. La bonne ursuline emploie peu le raisonnement subtil et froid. Elle expose chaque point de doctrine, de manière à ne laisser dans l'esprit aucune obscurité, et se contente de cette exposition, en y ajoutant néanmoins, pour le cœur, le commentaire pieux qui est comme la moelle de toute instruction religieuse. En un mot, c'est bien, ainsi que le dit le sous-titre, une « explication familière de la doctrine chrétienne. » — On n'y procède point par demandes et par réponses. Le plan se compose de quatre parties, après un chapitre préliminaire sur le Signe de la croix, Dieu, la Trinité, l'Incarnation. Dans la première, comprenant vingt-trois instructions, on explique, article par article, le Symbole des Apôtres. La seconde, de quinze instructions, embrasse la morale ou les commandements de Dieu. La troisième traite de nos relations directes et volontaires avec Dieu par la prière, et commente l'Oraison dominicale. A la quatrième a été réservé ce qui concerne les sacrements.— Composé pour les religieuses et leurs jeunes pensionnaires, l'ouvrage, qui ne suffirait pas pour un grand catéchisme de persévérance, atteint très-heureusement son but, et mérite d'être signalé à qui de droit.

— 3. L'enseignement que nous présente M. l'abbé Gabriel Gras, dans son ouvrage *De la venue glorieuse de Notre-Seigneur*, relève exclusivement de la haute théologie. C'est un travail digne de la plus sérieuse attention, et qui accuse une rare pratique des saints Livres et des Pères de l'Église. Écartons ce qui regarde la langue : on sent dans ces pages l'écrivain italien, peu familiarisé avec notre idiome et dominé souvent par la terminologie du sien. C'est là, en pareil sujet, un inconvénient de second ordre. Il s'agit de l'une des questions les plus débattues autrefois, les moins connues aujourd'hui, et au sujet desquelles circulent le plus d'idées fausses parmi ceux qui s'occupent des matières religieuses : le *millénarisme*. Chose remarquable : à peu près oublié pendant de longs siècles, il retrouve faveur auprès de bon nombre d'esprits graves, pour qui il paraît démontré que Jésus-Christ reviendra sur la terre régner visiblement pendant mille ans avant la résurrection universelle. Il faut se hâter de dire que cette opinion, prise dans sa vraie expression, ne fut jamais condamnée par l'Église. C'est ce que notre savant et logique auteur s'attache à établir avant tout : car, dit-il, il est prêt à déchirer son livre si le Saint-Siège y surprend une syllabe offensive du dogme catholique. Nous ne l'y avons pas découverte, pour notre part. M. l'abbé Gras a le précieux talent de poser très-précisément sa thèse, de l'appuyer sur des autorités sé-

rieuses, de discuter clairement les nuances, les termes, les objections, et de n'avancer qu'après avoir montré la solidité du terrain où il s'engage. Il est, en outre, dans tout cet exposé, d'une piété qui parle au cœur. Quoi qu'on pense de la thèse en elle-même, on est obligé de convenir qu'elle ne pouvait être discutée avec plus de conviction personnelle, plus de modération et de discrétion dans la forme, plus de science et de clarté dans le raisonnement. Pour M. l'abbé Gras, donc, la venue de Jésus-Christ pour un règne triomphant sur la terre avant la fin des temps a été la croyance consolante de milliers de chrétiens depuis l'époque des Apôtres; elle est le principal objet de l'Apocalypse de saint Jean, et l'adoption de cette croyance par plusieurs saints Pères la rend au moins *probable :* il ne va plus loin, et c'est pourquoi nous avons parlé de sa discrétion. Le Seigneur, écrit-il, revenant ici-bas, glorieux et triomphant, exterminera l'Antechrist et son armée; il rappellera à la vie plusieurs saints, principalement les martyrs, qui, ressuscités et jouissant de la vision béatifique, habiteront avec lui la Jérusalem descendue du ciel et transportée sur la terre, comme la maison de la très-sainte Vierge, où le Verbe fait chair habita, a été transportée de la Galilée à Lorette. En même temps Lucifer sera enchaîné ; les guerres seront partout supprimées, et Notre-Seigneur gouvernera lui-même, religieusement et politiquement, tous les hommes. Ce sera un commencement de réparation des outrages faits à son saint nom par les méchants qui l'ont combattu et qui ont refusé de le connaître. Les Israélites, devenus chrétiens, rassemblés de nouveau en Palestine et dans Jérusalem rebâtie, seront unis avec tous les peuples de la terre, convertis aussi, et formeront avec eux un seul bercail régi par le divin pasteur, et cela pendant bien des siècles; après lesquels aura lieu une grande tiédeur qui occasionnera le déchaînement de Satan et une immense révolte d'un grand nombre de Gentils, révolte qui sera suivie du feu du ciel, de la résurrection générale, du jugement dernier et de la sentence finale. Nous ne nous permettrons certes pas de prononcer nous-même, en telle matière; mais deux choses frappent dans le volume de M. l'abbé Gras: le sens presque obvie des textes sacrés qu'il commente, et la quantité de personnages éminents dans l'Église qui ont été millénaristes en ce sens. Il nous suffit de provoquer à la lecture de ce livre particulièrement intéressant, malgré les défectuosités de la forme littéraire. L'auteur annonce, d'ailleurs, qu'il donnera une continuation à son travail et le complétera, s'il est bien accueilli parmi nous. Il va sans dire que la grosse question de la succession des âges et de la fin du monde est abordée par M. l'abbé G. Gras.

— 4. Après avoir rédigé, à l'usage de son fils, une série de conseils pour le gouvernement de sa vie, ce jeune homme étant venu à mourir,

M. Duchesne de Saint-Léger a pensé que le travail serait utile à d'autres, et il se décide à le publier sous le titre de *Philosophie pour tous*. De cet ouvrage il a extrait *cinq chapitres*, qu'il donne dans une brochure à part, comme prospectus et spécimen précurseur. « Un recueil de ces règles et de ces principes existe-t-il? Mes recherches ne m'en ont fait découvrir aucun qui soit suffisamment complet et appréciable à notre époque (p. 4). » Si l'on en juge par les extraits dont nous parlons, la *Philosophie pour tous* répondra bien à son titre. L'auteur écrit avec distinction; ses citations fréquentes des classiques font voir en lui le lettré; l'esprit chrétien forme le fond de sa doctrine. Non qu'il ait entendu prendre le ton du prédicateur; il est simple, pratique, homme du monde s'adressant à des personnes qui vivent dans le monde; c'est l'honnête homme qu'il veut former, plutôt que ces âmes héroïques qu'on appelle des *saints*. Son chapitre sur « la vie » est tout à fait remarquable.

— 5. Petit livre de propagande pour les catéchismes et les communautés, que le *Don de soi-même à Dieu*, du R. P. Grou, réédité par la librairie Vic. L'éditeur le destine spécialement à ces « étrennes pieuses » qui se distribuent entre chrétiens. Pensée louable, vraiment, et qui a présidé à la collection plus étendue dont le *Don de soi-même* fait partie. Le P. Grou est du siècle dernier. Chassé de France par la Révolution spoliatrice et persécutrice, il séjourna plusieurs années à Londres, et il y fit imprimer, en 1796, ses *Méditations sur l'amour de Dieu*, si connues des fidèles, et le *Don de soi-même*. Ce dernier opuscule occupe peu de place dans cette petite brochure, mais il est encore assez développé, l'édition en étant fort compacte. L'écrit se termine par des maximes ou pensées résumant en peu de lignes les principes de la vie selon l'esprit de l'Évangile. Le P. Grou possède la grâce de parler avec suavité; il est très-solide, et en même temps on ne se lasse pas de l'écouter, pour l'incomparable douceur de son langage.

— 6. Les deux principales prières du chrétien sont le *Pater* et *l'Ave Maria;* elles renferment, pour qui sait les y voir, tous les principes de l'enseignement catholique et de l'union à Dieu. L'une est l'œuvre même de Notre-Seigneur, l'autre est venue en partie du ciel et a été complétée par l'Église. Il n'y a donc point de sujet de méditation plus riche, plus adapté à nos besoins, plus fécond pour le bon maintien du cœur. Aussi les commentaires ne manquent-ils pas, depuis celui de saint Cyprien et des Pères des premiers siècles jusqu'aux nombreux ouvrages publiés de nos jours. Celui que vient de traduire de l'allemand M. l'abbé Mabire, vicaire général de Bayeux, se distingue par des qualités fort louables, et sera pour les fidèles une ressource. L'auteur, M. l'abbé Franz Lennig, camérier du Pape et vicaire général de Mayence,

l'avait présenté, sous forme de simples allocutions, à un nombre restreint d'auditeurs ; plus tard, il l'écrivit à la manière des méditations, après avoir constaté combien les fidèles aiment ce genre d'instructions pratiques. C'est son neveu, le chanoine docteur Moufang, qui l'a fait imprimer après la mort du vénérable auteur. Les *Méditations* sont au nombre de quatorze, et suivent l'ordre des demandes. Les premières pages ont été consacrées à l'auteur de l'oraison dominicale et à l'ensemble de ce qu'elle contient : examen général et préliminaire, où nous observons la dignité de cette prière révélée, la vertu qui y est attachée, les grandes choses qu'en ont dites les saints, le cas et le perpétuel usage qu'en fait l'Église dans sa liturgie. Tertullien l'appelle « un abrégé de l'Évangile, *breviarium Evangelii.* » Chacune des sept demandes contient le remède, et est en quelque sorte l'antidote d'un des sept péchés capitaux ; chacune va directement à détruire l'une de ces racines maudites, ainsi que le démontre en détail M. l'abbé Lennig. Pensée neuve et très-juste. Le traité tout entier, du reste, en est rempli. C'est une nourriture solide, un trésor de doctrine, dont on peut tirer les meilleurs sujets de lecture spirituelle, et d'abondants matériaux pour la prédication, surtout pour l'homélie. Le livre eût été cependant, à notre sens, plus intéressant et plus complet si l'on y avait inséré des exemples tirés des vies des saints : ce qui semble venir tout seul en maint endroit. Nous n'omettrons pas de dire aussi que ces méditations respirent une piété tendre et communicative qui en rend la lecture tout à fait édifiante.

— 7. *La Religion comprise et aimée des petits enfants* n'est qu'un catéchisme abrégé, par demandes et par réponses, avec quelques images : l'enfant aime toujours les images, et retient mieux le texte qu'elles accompagnent. Ce texte est ici très-bien distribué, très-clair, et fait voir dans l'auteur un homme habitué à parler à l'enfance et à se faire comprendre d'elle. Cette édition est la seconde : ce qui indique le succès de la première. « Votre ouvrage, écrit à l'auteur Mgr le cardinal Donnet, appartient à la famille de ces petits livres que le zèle multiplie aujourd'hui en faveur de l'enfance, et dont chacun mérite l'épigraphe : *Aureolus liber, et ad litteram ediscendus.* Le vôtre, Monsieur le Curé, justifie le titre que vous lui donnez. S'il est bien appris, vous atteindrez le but que vous poursuivez : la religion sera bien comprise et, par suite, aimée des petits enfants, pour ne rien dire de plus. »

— 8. *Une heure en paradis.* N'allez pas croire que M. de Plasman ait eu l'intention de se donner pour plus fort que saint Paul, et nous ait décrit les joies du ciel au point de vue théologique et mystique. Il se livre simplement à une fiction. Il voit en songe Socrate arriver

dans un nuage ; le philosophe l'appelle auprès de lui, l'enlève dans les régions supérieures, et le rend témoin des merveilles de l'autre monde. C'est assez bien écrit, riche d'imagination, mais trop peuplé de païens. Mettre à peu près sur le même pied Socrate et saint Pierre, Platon, Cicéron, Virgile et saint Vincent de Paul, saint Augustin et le juif Halévy, n'est-ce pas se lancer dans un éclectisme par trop léger? Les récompenses éternelles, si elles ont été accordées à Descartes, Leibnitz, Corneille, Lesueur, Chérubini, Haydn, Rossini, également couronnés par M. de Plasman, ne reposent sûrement ni sur leurs tableaux, ni sur leurs dissertations, ni sur l'harmonie de leurs compositions musicales, mais bien sur leurs seules vertus et sur ce qui les a unis à Dieu. En outre, bien des points sont d'une doctrine très-contestable. Au surplus, cette boutade, qui fournit son titre au livre, n'en forme qu'une minime partie. Nous avons ensuite, en vers et prose mêlés, l'*Histoire romanesque d'un oiseau spirite*. Cet oiseau, qui fut un corsaire, un mousquetaire, un cardinal, un cheval (il fallait la rime), est chargé de parcourir ce monde et d'aller en donner au bon Dien des nouvelles fraîches. Il parle donc, à tort et à travers, de ce qu'il a vu, et dans une versification où la cheville fait rage, où la suite des idées se perd en lacunes, et où M. de Plasman assure qu'il habita autrefois lui-même la planète de Vénus : ce qui amène une excursion capricieuse au domaine de l'astronomie, d'où l'on retombe sur le chapitre des femmes et des mœurs échevelées d'un certain monde. Est-il besoin de dire que tout cela manque d'unité et de valeur? Le livre est une macédoine : car voici un troisième morceau, plus grave, datant de 1869, intitulé : *D'où vient l'âme, et comment se transmet-elle?* Question ardue, qui préoccupa grandement saint Augustin et que l'Église n'a point définie, pas plus que la philosophie simplement rationnelle n'en a découvert la solution. M. de Plasman examine, l'un après l'autre, les systèmes divers qui se sont produits, les repousse, et expose le sien. Il voudrait (p. 128) que ce sujet fût discuté dans un concile. — Le volume ne se termine pas encore là-dessus : il contient des réflexions sur la musique d'église, réflexions justes et fondées, et enfin une exhortation à la charité, sur l'exemple d'Ozanam.

— 9. Il est peu de réputations littéraires, en Italie, supérieures à celle de Dom Louis Tosti, abbé du Mont-Cassin; et cette réputation a depuis longtemps franchi les monts pour venir jusqu'à nous. Historien, antiquaire, critique, poète, théologien, le P. Tosti a produit des œuvres multipliées et considérables, plusieurs fois réimprimées. Le *Psautier du pèlerin* nous montre en lui le poète chrétien, déjà connu pour son *Méalech*, délicieux poème d'un incomparable parfum d'antiquité biblique. Personne ne peint mieux, personne n'abonde davan-

tage en comparaisons et images fraîches et gracieuses, personne ne sait plus sûrement le chemin et les secrets du cœur. La traduction de M. Bouchet nous a paru aisée, élégante, agréable. De sorte que ce *Psautier* forme un livre de piété d'un genre à part, et qui sera goûté des âmes, sensibles au mérite littéraire et à l'éclat de l'imagination, se délectant en Dieu. Les psaumes sont au nombre de cinquante. La place nous manque pour pouvoir, par des citations, donner au lecteur une idée de ces gracieuses compositions.

— 10. *Le Catéchisme de la famille chrétienne,* par M. l'abbé Martin, mérite une mention à part dans cette galerie. Nous le regardons comme le trésor des mères. Ce sont elles, au surplus, qui y dialoguent et dissertent doucement avec leurs petits enfants. Procédé toujours excellent, et pour l'instruction directe, et pour porter ces jeunes esprits à lire avec plaisir des leçons dont ils s'imaginent composer eux-mêmes la bonne moitié : M. l'abbé Martin s'est fait connaître déjà, et grandement estimer par plusieurs ouvrages qui accusent en lui une science peu commune et un réel talent d'écrivain. C'est à la mère surtout, observe-t-il à bon droit, qu'incombe le devoir de former à la religion ces chères créatures que Dieu lui a confiées, et qui l'entourent affectueusement, attendant tout d'elle, pain du corps et pain de l'âme. Or, la mère commencera dès le premier éveil de la raison à leur parler des destinées supérieures de l'homme et des devoirs de la vie. « Prenez et lisez, dit l'auteur. Une lecture de cinq minutes suffira pour allaiter pendant huit jours l'âme de vos enfants. Pour cette œuvre de première éducation chrétienne, qui prend l'enfant au berceau, j'ai dû bégayer le langage de l'enfance. Ce n'est pas vous qui me reprocherez d'être trop simple et d'être descendu à des détails trop familiers. » Mgr Martin, en effet, n'omet pas une notion utile, si élémentaire qu'elle soit; en homme habitué à l'éducation, il ne souffrira pas un nuage, un à peu près, dans l'esprit de son petit disciple. Ce disciple est, de par son âge, mobile, distrait, avide, curieux, impressionnable à l'extrême : c'est sagesse et habileté de le prendre par ses instincts, autant que possible, sans violenter la nature. La méthode ici adoptée fait du catéchisme un enseignement qui se mêle et s'associe à tous les événements et à toutes les impressions de l'enfant; une suite de légendes et d'histoires qui satisfont sa curiosité et retiennent son attention. Il faut citer ces belles lignes de dédicace : — « Mères chrétiennes, l'avenir et le salut de la France sont entre vos mains. Le berceau de Moïse sur les eaux du Nil portait la délivrance du peuple de Dieu. Les anges ont chanté sur le berceau de Bethléem : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! L'adorable Trinité dans le ciel et la sainte famille sur la terre, voilà l'idéal que je mets sous vos yeux. Ne

dites pas qu'il est trop élevé! l'Évangile vous répond : Soyez parfaits comme notre Père céleste est parfait.» — Le plan comprend les premiers principes de piété, puis l'histoire de la création, la promesse et la venue du Messie, les commandements de Dieu, la vie de Notre-Seigneur et l'explication des principales fêtes. Il y a également, à chaque chapitre, un avis pour la mère elle-même.

— 11. L'ouvrage de M. Louis Veuillot sur la *Vie de Jésus-Christ* est connu de tout le monde; il est superflu d'en parler. Nous avons sous les yeux la neuvième édition. On se rappelle que l'auteur n'a pas eu pour but de faire de la polémique et de la démonstration, mais une exposition simple et suivie qui parle assez d'elle-même. « Il ne faut pas courir tant de pays, ramasser tant de langues mortes, tant d'histoire, tant de physique et de philosophie, pour connaître avec certitude Celui qui a voulu la foi et l'amour des petits et des ignorants. Le pain de vie est facile à trouver, comme le pain matériel, aux mêmes conditions (p. 7). » Du reste, ainsi que l'observe aussi l'auteur, l'Évangile est toujours jeune, et beaucoup de lecteurs le trouvent encore très-nouveau : car chez les incrédules l'ignorance de l'Évangile est ordinairement complète et totale, et, chez bon nombre de chrétiens, qui se croient instruits, elle confond! On sait le texte sacré par cœur quelquefois, et on ne le connaît pas dans son vrai sens; on ne l'a pas lu avec suite, on ne coordonne dans son esprit ni les faits ni les paroles. Un livre tel que celui-ci, consulté sérieusement, comble une pareille lacune, ouvre les saines et vraies perspectives.

— 12. Nous n'avons entre les mains que le premier volume des *Enseignements de Notre-Dame de Lourdes* (*leurs harmonies avec les besoins de l'époque*), par M. le curé Ginestet. L'auteur a pour but de développer les grandes vérités dogmatiques et morales du catholicisme, déduites, dans une suite de conférences, des paroles de la sainte Vierge à Bernadette. C'est là une pensée très-bonne. L'orateur relie son sujet à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de Marie, dont les apparitions de Lourdes ont été le point de départ providentiel. N'avions-nous pas des besoins nouveaux et pressants, dans cet orage si grave qui allait être déchaîné contre l'Église, en Italie, en Allemagne, en France, en Suisse, on pourrait même dire en Belgique? La Reine du ciel intervient de sa personne pour raffermir les courages, amener les âmes au repentir, et, en guérissant les corps mêmes, rendre manifeste la vérité des croyances catholiques, ainsi justifiées comme elles le furent au temps des Apôtres. Cette histoire est peinte à grands traits par M. Ginestet, dès l'abord de son livre. Le style est plein de mouvement et de dignité, et les idées se pressent. Çà et là pourtant, des fautes qu'on ne comprend guère sous une telle plume. N'en alléguons qu'une (p. 4) : « A ce monde livré sans me-

sure aux plus ignobles instincts, à ce monde voué aux plaisirs énervants, etc., il fallait *lui* offrir un tableau,... etc. » Un peu plus loin, c'est le Vatican *devenu* pour le Pape *une servitude*. N'insistons pas sur ces négligences, faciles à effacer, et assez fréquentes pour qu'on pense à le faire. — Nous avons, naturellement, l'historique des apparitions dans un autre chapitre préliminaire, afin que le terrain soit bien fixé pour ces discours ; l'authenticité des apparitions, et tout ce qui rentre dans cet ordre d'avant-propos. — La première leçon qui ressort du miracle de Lourdes, c'est le souvenir du ciel, d'où descend Marie et auquel nous sommes appelés à notre tour. Quel est-il, ce ciel ? que faut-il faire pour l'obtenir ? Il y a là tout un tableau de la vie chrétienne et des conditions du salut. Mais, par sa présence en pareil cas, Marie montre encore à quel point elle mérite ce nom de *Refuge des pécheurs* que nous aimons à lui donner : elle peut les secourir, et elle le veut. A la vue des iniquités de la terre, la Vierge divine s'abandonne à la tristesse ; elle crie à tous : Pénitence ! Pénitence ! Ceci nous amène au dogme de l'expiation, à cette loi fondamentale devenue étrangère, ou à peu près, à notre siècle, mou, avide de jouissances et de lucre, qui ne fait rien pour conjurer efficacement la céleste colère. Et quelle misère en lui de ne songer qu'aux avantages temporels ! Quels sont-ils ces avantages ? Méritent-ils une telle poursuite et de tels oublis ? Non : c'est à Jésus-Christ qu'il faut s'attacher. M. l'abbé Ginestet nous entretiendra donc du Sauveur, et il le fera amplement, en remontant aux prophéties et à l'Ancien Testament. C'est la vingt-sixième conférence, et le volume se ferme sur elle. — On conçoit qu'avec un tel procédé, que plusieurs estimeront un peu forcé, mais qui part d'une idée heureuse, on peut amener successivement, et sans exception, tous les points de l'enseignement chrétien. Cet ouvrage ne s'adresse pas aux seuls pasteurs comme répertoire pour la prédication ; il peut servir à tout fidèle pour ses lectures pieuses.

— 13. M. l'abbé N. Albert, aumônier de Saint-Joseph à Annecy, placé sur les lieux mêmes où vécut saint François de Sales, s'est occupé de donner aux fidèles un recueil extrêmement précieux, qu'il intitule *Somme ascétique de saint François de Sales, docteur de l'Église*, ou « la vie chrétienne étudiée à l'école du docteur de la piété. » Il suffit de peser les termes de ce sous-titre pour savoir ce qu'est le livre. Le grand évêque de Genève avait eu de tout temps le privilège d'attirer à lui les âmes pieuses, de les former à une piété plus solide encore, et de faire autorité dans l'Église ; mais, depuis le 16 novembre 1877, où Pie IX proclamait *docteur* saint François, cette autorité s'est fortifiée de toute la puissance d'un décret apostolique, décret tout à fait explicite. Saint François de Sales fut un savant controversiste, un prédi-

cateur éminent, un théologien profond, mais il fut plus encore un directeur des âmes. Il avait reçu d'en-haut la triple mission d'opposer une digue aux dévastations du calvinisme, de briller comme un phare à la veille des ténébreuses manœuvres du jansénisme, et de préparer contre les erreurs modernes un arsenal où l'on pût toujours puiser. Il en eut une quatrième : réduire à leurs plus belles expressions pratiques les règles de la vie intérieure, de l'ascétisme. « Placé, nous dit M. l'abbé Albert, dans la théologie pratique, à un degré au-dessous du mysticisme, mais dans une sphère supérieure à la (simple) morale, l'ascétisme a pour rôle de conduire les âmes de vertu en vertu, des confins de la (stricte) morale à ceux du mysticisme, des ornières d'une vie déjà marquée au sceau d'une certaine régularité, mais encore imparfaite, aux cimes de la sainteté (p. XXIII). » C'est, au demeurant, l'art des arts. Il avait été de tout temps cultivé par d'illustres maîtres, sainte Thérèse, saint Ignace de Loyola, sainte Gertrude; mais il n'était pas encore précisément représenté dans l'aréopage des docteurs de l'Église. Les *Mémoires de Trévoux* disaient, en juillet 1736 : « Dieu a choisi le saint évêque de Genève pour être et l'apôtre des calvinistes et le docteur de la dévotion. » — Pénétré de ces pensées, notre auteur s'est résolu à parcourir attentivement toutes les œuvres de saint François, pour en extraire l'ensemble des principes de la vie chrétienne et parfaite, de la vie que l'homme puise dans son union avec le Sauveur. Ici donc, dans les pages de ce volume, sous la plume du saint docteur, nous voyons cette vie se présenter sous toutes ses faces : dans son *but*, la fin de l'homme et le ciel; dans ses *devoirs* et *conditions*, vertus communes du chrétien et obligations respectives de chacun des trois états (séculier, religieux, sacerdotal) qui se partagent le monde ; dans ses *obstacles*, le péché, la tentation, la tristesse; dans ses *secours* et *moyens*, Jésus-Christ et l'Esprit-Saint, vivant et agissant dans l'homme par la grâce ; dans ses *sources*, dans ses *exercices*, la prière, la messe, les sacrements, la parole de Dieu, les retraites, la sanctification des fêtes. Dans ces riches et amples frontières, nous avons partout avec nous l'admirable docteur ; tous nos pas se font en sa compagnie. — C'est pourquoi nous avons dit que c'est là un ouvrage très-recommandable, dont les âmes aimeront à faire leur manuel, leur conseil, leur recours aux heures de la récollection. — M. Albert ajoute parfois, comme commentaire vivant des principes, les exemples de saint François de Sales lui-même, d'après son *Histoire* par M. l'abbé Hamon. Pour le style, on a eu le bon goût de le conserver dans sa forme naïve, avec l'orthographe actuelle.

— 14. C'est encore de la vie spirituelle que traite le P. Baylot, mariste, dans la *Parure spirituelle des enfants de Marie*, volume qui plaît

au premier regard par la beauté de l'exécution typographique. Tout le monde sait à quel point la jeune fille tient à sa toilette. Fénelon l'avait observé. « Elles naissent, dit-il, avec un désir violent de plaire : de là vient qu'elles aspirent tant à la beauté et à toutes les grâces extérieures, qu'elles sont si passionnées pour les ajustements. » « Voilà qui est bien, ajoute le P. Baylot; je viens vous engager, mes enfants, à suivre ce goût, à en faire l'objet incessant de vos préoccupations : seulement, nous stipulerons ensemble les conditions et la forme de vos ajustements. Ainsi que le veut saint Paul, *Revêtez-vous des armes spirituelles;* nous changerons la vanité en vertu, la personnalité en charité, nous tournerons vers Dieu, seul digne d'attirer et de fixer les yeux de sa créature, ce « violent désir « de plaire. » Et le bon Père exhibe aussitôt sa corbeille. Qu'y trouvons-nous? abondance de fines parures, ornements de premier goût. Examinez, s'il vous plaît : c'est la robe de la grâce sanctifiante blanchie dans le sang de l'Agneau qui purifie toute chose; — la ceinture de l'innocence, qui fait le cœur joyeux, et protège contre toute atteinte la perle du baptême; — les rubans de la mortification, destinés à affermir, en l'embellissant, cette ceinture précieuse; — ce seront la montre du bon emploi du temps, l'anneau de la fidélité aux bonnes résolutions et aux principes de la vie fermement chrétienne, les bracelets de la soumission, le collier de la patience, le bouquet de la ferveur, la chaussure de l'imitation du Seigneur, qui porte aux sentiers de la vertu, etc., etc. Reprenant successivement tous ces chapitres, sur cette fiction qui fait penser au genre de saint François de Sales, notre auteur explique à ses lectrices l'art divin de faire de la vie, sans illusions, ce qu'elle est pour l'homme : le lieu du combat, le marchepied du séjour véritable. Ouvrage écrit avec le cœur, digne de celles à qui il est destiné, et qui leur fera du bien.

— 15. Encore un livre splendidement imprimé, chef-d'œuvre typographique, que *Dieu et son amour pour ses créatures*, par M. l'abbé de Bellune. M. l'abbé de Bellune nous a déjà donné de bien touchantes pages sur la souffrance; il sait écrire, il pense, il sent profondément. En ce nouveau travail, le lecteur attentif, dit Mgr de Tours dans son approbation, « apprendra à réfléchir sur lui-même, sur le monde visible et le monde invisible, sur les grandes choses qui l'environnent ici-bas ou l'attendent par-delà le tombeau. Les conséquences de cette lecture seront de mieux connaître Dieu, et de sentir plus vivement à quel point il mérite notre admiration, nos adorations et notre amour. » Ce sont, ainsi qu'il est marqué au titre, des méditations philosophiques et religieuses sur l'homme dans ses rapports avec Dieu; autrement Dieu cherché par la raison, Dieu connu par la foi. — Il est impossible qu'aucun homme ne se demande parfois d'où il vient, où il

va, quel est le mot de sa destinée; les plus grossiers, les plus ignorants, ont une heure pour ce retour. C'est, au fond, la première question de la raison qui s'éveille; et nous nous écrions, comme Gœthe et Michelet mourants : « De la lumière! de la lumière! » Mais, au lieu d'en attendre l'apparition, on se jette les uns sur une vie évaporée, les autres sur les affaires, ceux-ci sur les sciences ou sur l'ambition, ceux-là sur les plaisirs, sur la poésie, sur tout ce qui manque de consistance et de fond. Tous ont une âme, et bien peu y songent; une âme pleine d'énergies latentes, pleine de trésors qui pour le grand nombre n'en sortiront pas. S'ils en sortaient, le monde serait restauré, purifié. Et cet oubli arrachait à Pascal les plaintes éloquentes qui sont dans toutes les mémoires. Or, comme au printemps se renouvelle la nature, mon âme a senti affluer en elle la vie; elle s'est tournée vers le ciel, elle y a vu le Créateur, et il s'est trouvé que le Créateur était pour elle surtout un ami, le maître de la maison, le bienfaiteur de l'hôte qu'il y a placé. Il n'est rien dans la nature qui ne me parle de lui et de son amour. « Il y a, disait Virgile, des larmes dans les choses; » et moi je me dis : « Il y a de l'amour dans les choses, » l'amour si tendre de Dieu, qui se révèle par les harmonies de la création avec tout mon être. Étudions donc l'âme, qui voit cela, qui en jouit, qui doit l'adorer, qui doit s'y harmoniser. Étudions-la dans la raison seule, étudions-la dans les clartés de la révélation. — Telle est la marche de M. l'abbé de Bellune; mais combien de suavité, de doux recueillement, de réflexions élevées, de sainte conviction, dans ces nobles pages! La lecture en est fortifiante; on la sent chargée d'effluves qui poussent au bien et à Dieu.

—16. *Les Pleurs de David* forment un manuel de piété d'une nature différente : c'est la prière, mais la prière sous une rédaction heureuse, car elle est toute tirée de la sainte Écriture. Le Roi-Prophète peut aussi justement être appelé le Roi-Pénitent. C'est par son repentir qu'il a mérité de devenir, dans ses psaumes inspirés, l'instrument de l'Esprit divin et l'interprète de tout ce qui pleure ses fautes sous le regard du Dieu prêt à pardonner. Ces sentiments de regret et d'amour du Seigneur étant mélangés et confondus dans les nombreux psaumes, l'auteur de ce petit et excellent livre les a recueillis, rangés par groupes semblables, coordonnés et disposés pour des prières suivies. Du moins, ayant trouvé ce travail fait anciennement par un religieux, il l'a traduit du latin, retouché, et orné de réflexions destinées à en étendre et augmenter le fruit. On a joint au volume les prières usuelles du matin et du soir, de la messe et des vêpres, de la confession, de la communion et pour les indulgences. Ces quatre-vingt-un psaumes, ainsi rédigés, sont divisés en trois livres; dans l'ordre de la vie purgative, de la vie illuminative, de la vie unitive. M. l'abbé A... les présente

avec une modestie craintive qui lui fait honneur. Il peut se rassurer; car très-certainement ce manuel sera chéri des âmes intérieures, qu'il édifiera.

— 17. Nous devons, depuis quelque temps, de nombreuses publications religieuses à la librairie Pierre Marietti de Turin. C'est elle qui nous donne encore les *Meditationes brevissimæ* pour toute l'année. La langue dans laquelle elles sont écrites marque assez à qui les avait destinées le P. Cuvelhier, jésuite. Cette édition est la troisième. Nous avons, précédemment, fait remarquer combien l'impression italienne des textes latins est fatigante pour nous, soit par suite d'une ponctuation absolument illogique, soit pour les *a e* qu'on ne sait point contracter en *æ*, soit surtout à cause de la confusion perpétuelle de l'*i* avec le *j*, et encore par la suppression inintelligente des accents d'ablatifs et d'adverbes. L'édition des *Meditationes* est purgée d'une partie de ces négligences. Nous y avons trouvé, le plus ordinairement, le *j* à sa place, et une ponctuation moins étrangère à la construction des phrases. Restent les *a e*, qu'il serait aisé d'amener à bien; en quoi M. Marietti aurait rendu service à la typographie de son pays, que nous ne calomnions pas en assurant qu'elle en a grand besoin. — Les *Meditationes* elles-mêmes sont courtes, claires, pratiques, et conviennent aux ecclésiastiques et aux religieux à qui elles sont destinées. Leur petit volume les rend d'un usage commode en voyage. Il y en a, notamment, une pour chaque retraite du mois. Les autres, suivant les trois voies indiquées ci-dessus, parcourent tous les mystères de la religion, les fêtes, les vertus fondamentales, les fins dernières.

— 18. Que pouvons-nous dire de la *Direction chrétienne*, extraite des œuvres de Fénelon? Le nom de l'auteur suffit à recommander le recueil. Il se recommande aussi par la préface qui l'accompagne, et qui est de l'illustre et si regretté évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup. Fénelon fut le François de Sales du dix-septième siècle. A l'un comme à l'autre il appartient de donner aux âmes des règles sûres de direction. Ce volume-ci fait partie de la *Bibliothèque de piété des gens du monde*, dont nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'entretenir nos lecteurs, et qui est riche déjà. C'est aussi ce qu'on a fait de mieux comme format et comme luxe d'impression : détail qui n'est jamais indifférent au vrai bibliophile. — La distribution du livre est la suivante : — Pensées de Fénelon sur la direction des âmes; — Lettre au duc de Bourgogne; — Lettre de direction à Mme de Maintenon; — Direction chrétienne pour les personnes de la cour; — Sujets de méditation pour chaque jour du mois. C'est Fénelon seul qui parle : quel plus bel éloge attendre d'un tel ouvrage?

— 19. Et voici, à son tour, dans le même format, si ce n'est dans la même collection, les *Directions spirituelles de saint François de Sales*,

d'où M. l'abbé H. Chaumont a tiré un *Mois du Sacré Cœur de Jésus*. Combien le pieux compilateur a raison de le dire ! « Il est si difficile de parler comme les saints, que le moyen le plus sûr de faire le bien comme eux consiste à les laisser parler. » On est, Dieu merci, revenu à ces fortes lectures, où rien n'est de surface, où tout est lumière, charité, doctrine, profondeur. Honneur aux hommes dévoués qui favorisent ce retour par leurs publications ! Un point manque pourtant : l'indication des lieux d'où a été extrait chaque morceau, dans la collection complète des œuvres du saint docteur.

— 20. Le volume des *Tentations* rentre dans les mêmes *Directions* de saint François de Sales, et a pour auteur encore M. l'abbé H. Chaumont. Une des plus cruelles, mais la plus inévitable des épreuves de la vie, c'est cet entraînement au mal qui combat notre volonté du bien, et qui surgit en nous ou de la nature seule, ou de ce qui nous entoure, ou des esprits malfaisants et maudits attachés à notre perte. Saint François nous expliquera l'origine et la formation de la tentation en nous; il nous fera sentir la différence qu'il y a entre la subir et l'accepter ; il nous enseignera les détails de la conduite à tenir envers elle quand elle se produit, les remèdes communs à toutes les grandes tentations, puis en particulier ceux qui regardent les tentations de tristesse et d'inquiétude, si amères pour l'âme et parfois si décourageantes. Ces diverses matières, qui réellement n'en font qu'une, sont étudiées et présentées avec la sagesse, la clairvoyance, la douceur, qui font de saint François de Sales un guide incomparable.

— 21. Guide aussi aimable à entendre sur *la sainte Espérance* et sur *la Simplicité*. La sainte espérance, dont il nous dira la nature, le fondement, la pratique habituelle et les fruits ; et aussi les vertus qu'elle fait éclore et entretient dans le cœur : confiance, abandon filial, parfaite indifférence de la volonté propre; et encore les épreuves que, comme toute vertu, elle doit subir, pour être un jour récompensée. La simplicité, qui se résout en intention sans mélange de plaire à Dieu, et qui est une vertu bien purement chrétienne, la simplicité est la porte du ciel, on peut l'affirmer; sans elle nul ne saurait prier comme il faut; en manquer, c'est se rendre victime d'une foule de troubles. Dieu aime à la rencontrer dans une âme : car elle donne l'intelligence pratique des choses de l'Évangile, et elle peut devenir la perfection de toutes les perfections. L'aimable docteur nous en montre de frappants exemples dans Notre-Seigneur, la sainte Vierge, saint Joseph, les bergers de Bethléem, saint François d'Assise, et une jeune novice dont il raconte un trait charmant : et en quel délicat et délicieux langage ! Qui donc se lassera de lire saint François de Sales ?

— 22. Nous le retrouvons au volume du *Retour de l'âme à Dieu*,

même collection : livre du converti, soit qu'il revienne des extrémités de l'égarement, soit qu'il se résolve à une fidélité plus complète et plus généreuse. Or, qui jamais a su le chemin du cœur comme l'évêque de Genève? Bien peu de pécheurs, à notre avis, résisteraient à la suavité, au parfum céleste de ces exhortations paternelles, à la claire exposition de ces principes du service de Dieu. Dans le recueil présent, on traite d'abord du retour de l'esprit par la foi : ce qui amène une exposition de cette vertu même de la foi, de sa nécessité, de ses fondements, de ses huit règles, de son objet précis, de ses qualités et de ses rapports avec les autres vertus. En second lieu, c'est la conversion du cœur par le changement de vie. Notre cœur est évidemment fait pour Dieu : or, le péché arrache notre cœur à Dieu, et nous avons pour suprême devoir d'arracher nous-mêmes de notre cœur le péché, désordre souverain. Du reste, à quelque degré de l'abîme que l'on soit tombé, quelles que soient les plaies reçues, les blessures mortelles, les conséquences désastreuses déjà acquises, le retour à Dieu est toujours possible tant qu'on est sur cette terre : telle est la promesse divine, tel l'enseignement de l'expérience. Et maintenant, admirons et bénissons cette longanimité de Dieu, en prenant garde d'en abuser. Ce qui retient, c'est la paralysie spirituelle, le respect humain, les inclinations mauvaises ; mais que de moyens surnaturels pour venir à bout de ces obstacles ! On nous les marquera, et saint François de Sales y joindra le détail des conditions pour le retour sincère. — Nous venons d'analyser cet excellent volume, couronné par de belles prières du même saint.

— 23. Nous pouvons lui associer la *Morale chrétienne extraite de Bourdaloue*, autre volume de la « Bibliothèque de piété des gens du monde. » A quoi bon nous étendre sur le mérite d'un écrivain, d'un docteur, d'un orateur, d'un convertisseur pareil ? Il n'est personne, dans les choses de la religion, au-dessus de Bourdaloue. Exactitude de la doctrine, précision et justesse dans l'expression, mouvement, sentiment, pratique achevée du cœur humain, tout le recommande aux âmes chrétiennes. « Sa parole, écrit le P. Félix (dans la Préface), sera toujours pour les âmes un aliment salutaire ; la lecture en est essentiellement substantielle et nutritive. Elle est pour l'âme à peu près ce que le pain est pour le corps. On se dégoûte vite de certains auteurs qui offrent un aliment de prime abord plus appétissant : on ne se dégoûte guère de Bourdaloue, quand une fois on a pu le goûter. » Nous dirons même que cette lecture est de nos jours plus particulièrement de circonstance : à nos faiblesses inimaginables il faut la force d'un Bourdaloue ; en lui les fadeurs littéraires du jour, que nous subissons tous à des degrés divers, trouvent leur correctif, et l'ignorance religieuse que nous voyons autour de

nous a besoin de cette instruction fondamentale et rocheuse (qu'on nous pardonne le mot) dont Bourdaloue est le docteur si remarquable. — Les extraits qu'on lui emprunte sont disposés, dans ce livre, en lectures pour les temps distincts de l'année chrétienne : Avent, Noël, Carême, fêtes de Pâques, etc. C'est un plan simple, mais très-bon. L'éditeur eût bien fait d'indiquer en note les sources. On aimera quelquefois à faire la lecture complète du sujet dans les œuvres générales de Bourdaloue.

— Nous nous bornerons à indiquer aux ecclésiastiques, pour la confession des enfants, un parfait petit manuel qui vient de paraître à Seès, le *Directeur des enfants au saint tribunal de la Pénitence*, par M. l'abbé Turcan. C'est court, complet, clair, intéressant même à cause de la forme nouvelle.

— Une défense plus vivante des vérités chrétiennes a surgi des malheurs du temps. Là même où naguère on vivait dans la tranquille possession des titres sacrés, on se voit obligé de s'armer, de monter sur la brèche, et de tenir tête à d'incessantes attaques, plus passionnés et plus odieuses communément qu'appuyées sur un savoir quelconque. On fait grand bruit de la science ; les crieurs la mettent en avant avec aplomb, et les plus ignorants ne sont pas les moins tapageurs. La vraie science agit d'autre sorte, et se connaît trop bien pour se livrer à de telles campagnes. En réalité, tout ce feu est nourri de paille ; c'est un éblouissement que l'on veut produire, un épouvantail destiné à la multitude, et que ses auteurs, au fond, estiment tout juste comme nous. L'apologétique catholique n'en doit pas moins parer aux coups, et suivre l'ennemi sur tous les terrains où il lui plaît de se cantonner. C'est ce qu'a voulu faire pour l'Italie M. l'abbé Antoine Belasio, missionnaire apostolique, dans ses *Verità cattoliche esposte al popolo e ai dotti*. C'est une série de discours sur le *Credo*, adressés du haut de la chaire, et se terminant invariablement par l'exhortation pratique. Il est bon que le peuple entier soit ainsi prémuni contre les sophismes et les notoires faussetés qu'une presse honteuse s'ingénie à lui inculquer, et qui sont devenus pour les multitudes comme une partie de l'air respirable. L'abbé Belasio n'en est point à son coup d'essai ; déjà même il avait publié des *Conférences pour les besoins des peuples des temps présents* qui témoignaient de sa connaissance de la matière, de son talent d'exposition et de l'éloquence de sa parole. L'orateur n'a pas peur de la prétendue science : il va droit à elle, l'entend dérouler ses affirmations, les scrute, les pèse, les divise selon le mal ou le bien que l'on en tire, et surtout selon leur base solide ou fragile, et montre que le *Deus scientiarum* est glorifié par le vrai savoir comme par la nature entière. Du reste, il fuit l'étalage de la phrase. « Nous devons, dit-il (p. IX), dans les instructions sur la

doctrine chrétienne, faire comme si nous étions, avec la dignité d'un bon père, assis à la table de famille, parlant au nom de ce Rédempteur qui se fit connaître, à Emmaüs, dans la fraction du pain. Nous parlerons le langage maternel de la sainte Église, cette tendre mère qui distribue à ses petits enfants les aliments nécessaires. » Les approbations épiscopales insistent sur ce qu'un pareil traité oratoire aurait d'utilité dans les séminaires, pour mettre le jeune clergé au courant des nécessités du moment.— Obligés de nous restreindre, limitons-nous à un simple aperçu. En suivant les articles du symbole des apôtres, il établit l'enseignement chrétien sur chaque point, et immédiatement après s'occupe des erreurs contraires. La création l'amène à réfuter les athées, les déistes, les darwinistes, les inventeurs d'antiquités imaginaires, les géologues de surface; il a même tout un traité de géologie élémentaire, où, prenant l'œuvre des six jours, il fait voir la frappante conformité du texte biblique avec les découvertes modernes et contemporaines. Les aveux des adversaires n'y manquent pas plus que les fermes démonstrations. Espérons que le savant auteur achèvera ce travail, qui ici ne dépasse pas les premières lignes du symbole. Une telle œuvre ne doit pas en rester là.

— 26, 27. Nous réunissons ces deux ouvrages : *La Missione temporale* et *La Missione interiore dello Spirito-Santo*, qui ne sont que des traductions du cardinal Manning, l'une sur la seconde édition anglaise. Il y a environ onze ans que le savant prélat publia la *Mission temporelle*, la dédiant aux religieux oblats de Saint-Charles du diocèse de Westminster. Il avait eu d'abord la pensée d'en faire des sermons, projet qu'il abandonna ensuite à cause de la difficulté de soumettre aux conditions oratoires une matière aussi élevée, aussi subtile, aussi profonde. Il y est question des relations de l'Esprit de vérité avec l'Église, avec la raison humaine, avec les Écritures et avec les dogmes de la foi. « Il m'a semblé aussi impossible de concevoir les rapports de la raison et de la révélation sans y renfermer la personne et l'action de l'Esprit de vérité, que de concevoir un cercle dépourvu du centre d'où sortent les rayons. » Le but du livre est donc d'établir que la raison de l'homme n'a d'autre alternative, en ce monde, que de se ranger simplement et humblement à ce qui a été révélé de Dieu, ou d'oser s'établir juge de Dieu lui-même. L'état normal de la raison est celui d'un disciple, illuminé, guidé, porté à la vertu et à la perfection, par l'action du Maître divin. Toute autre attitude envers Dieu est illégitime et désordonnée ; c'est un faux rationalisme, où ce qui est sacrifié est précisément l'acte authentique et vivant de la raison même. Car la raison, par cela seul qu'elle est intelligence et pensée, doit de toute nécessité se tourner vers son auteur, et agir selon la

volonté de celui qui l'a faite; autrement, elle est pervertie. C'est pourquoi Mgr Manning montrera : 1° que croire la révélation est l'acte le plus élevé de la raison; 2° que croire à la révélation tout entière, sans distinctions ni réserve, est la perfection de la raison; 3° que se soumettre à la voix de l'Esprit-Saint dans l'Église est la condition absolue pour arriver à la parfaite connaissance de la révélation; 4° que le témoignage divin de l'Esprit-Saint dans l'Église renverse les prétentions de la seule raison et la domine absolument ici. — Ce sont, on le voit, de grandes thèses, et magistralement présentées. — L'idée mère du second volume, *La Missione interiore*, est que, si la présence de l'Esprit-Saint dans l'Église est la source de son infaillibilité, cette même présence dans l'âme est également la source de la sanctification : car la sainteté n'est que la préservation de l'erreur en tout genre. Or, ces deux opérations du divin Esprit sont entre elles dans une entière harmonie. L'auteur, en conséquence, parcourt les vertus qui sanctifient le chrétien dans leur rapport nécessaire avec l'Esprit-Saint, et ensuite les dons propres de cet adorable Esprit. C'est de la pure et très-sublime doctrine. Nous n'en dirons pas davantage, l'ouvrage anglais étant déjà connu de beaucoup de nos lecteurs.

— 28. Voici les *Omelie* de Mgr Anicet Ferrante, évêque de Gallipoli, dont le recueil est dédié à la mémoire du pieux archevêque que Naples perdait naguère, le cardinal Riario-Sforza. Ces homélies ne forment point une suite d'instructions sur un sujet choisi; elles sont de circonstance pour la plupart, et assurément fort pieuses, bien nourries d'Écriture sainte et d'excellentes pensées. Un détail intéresserait le lecteur, et il a été omis partout, à l'exception de l'Éloge funèbre de Pie IX prononcé par l'orateur dans l'église collégiale d'Alvito, du panégyrique de sainte Thérèse, et d'un discours sur le Sacré-Cœur: nous voulons dire la date de ces discours. Le premier que l'on rencontre a été donné dans l'église de Saint-François de Paule, restaurée et nouvellement rendue au culte : quand? où? S'agit-il de la belle rotonde de Naples, en face du Palais-Royal, fermée et confisquée par MM. les Piémontais à la suite de leurs brillants exploits garibaldiens? Si cela est, on se sentirait doublement heureux en lisant ces pages substantielles; de grand cœur, on s'associerait à la joie des Napolitains voyant cesser une des iniquités dont leur pays a souffert. Ainsi de l'autre homélie pour la réouverture de la chapelle des Ames-du-Purgatoire : encore une fois, où et quand? — Il y a de la sorte quatre exhortations pour des réouvertures d'églises. Les autres sujets sont des fêtes patronales : sainte Thérèse, sainte Claire, sainte Christine, saint Joseph; puis des solennités universelles : la Pentecôte, Noël, l'Épiphanie, la Purification; puis encore les quatre dimanches

du Carême, des fins d'années, la dévotion à la sainte Vierge, etc. La prédication des Italiens est assez différente de la nôtre, ainsi que l'a si justement remarqué le cardinal Maury, qui l'avait longtemps fréquentée ; cependant, les discours et homélies de Mgr Ferrante pourraient être, avec grand fruit, prêchés parmi nous tels qu'ils sont.

— 29. Nous avons parcouru avec la même satisfaction la *Raccolta di orazioni sacre inedite* de M. l'abbé Vito Corallo, vicaire général de Syracuse, mort tout récemment. Ce n'est pas lui qui a publié le volume, ce sont ses amis après qu'il eut disparu de ce monde. Le recueil se compose de vingt-deux discours, tous panégyriques, et plusieurs sur le même saint ; il y en a quatre pour le martyr saint Vite, trois pour saint Jean-Baptiste, deux sur saint Joseph. Qu'on y reconnaît bien la prédication italienne ! Foi ardente, vivante piété, des apostrophes, des dialogues, des tableaux, le culte de l'hyperbole, une étrangeté de langage qui confond nos habitudes du Nord. C'est cette originalité surtout qui plaît, mais elle se recommanderait peu chez nous. Le goût français n'est pas plus heureux auprès des Italiens, si j'en juge par le discours que me tint un jour un prédicateur de renom de l'autre côté des Alpes : « Vous n'avez point d'orateurs sacrés chez vous, me dit-il avec quelque fierté : on m'avait conseillé le plus célèbre, Bourdaloue : je l'ai étudié, mais qu'est-ce qu'il y a là dedans ? Ni doctrine, ni élégance, ni vie ; rien... » Il est sûr qu'entre le genre de M. l'abbé Corallo et celui de Bourdaloue, longue est la route dissemblables des mérites. Une des péroraisons du premier (p. 72) est charmante de naïveté : « Heureux de terminer avec vos acclamations le cours de mes élucubrations laborieuses, je finis en m'écriant : Vive saint Jean-Baptiste ! » — La vieille mode de rabaisser quelque peu les autres saints en faveur de celui dont on célèbre actuellement la fête n'a point péri aux chaudes régions de l'Etna. « Que sont donc les autres saints à côté de saint Joseph (p. 25) ? » Suit un léger dénigrement de saint Pierre et de saint Paul, ce qui n'empêchera pas (p. 95) de placer carrément sainte Agathe au-dessus de n'importe quel élu : « O Agathe, où chercherais-je ici-bas qui que ce soit qui te puisse être comparé ? » Mais ailleurs saint Blaise, saint Gaétan, sainte Rosalie, sainte Lucie, saint Jacques, reprennent tous leurs avantages. — En fait d'exordes, nous marquerons celui de saint Vite : « Donc, pour annihiler toutes les forces de l'Enfer, » etc. ; un autre, de saint Gaétan : « Comment ! il n'y a pas de Providence ! N'allez pas dire cela, car tout le monde vous démentirait (p. 220)... » Ce sont, à la lettre, les premiers mots de ces discours, attachants néanmoins, nous le répétons. La belle ordonnance de nos sermonnaires endormirait les fidèles de Girgenti, de Catane, de Syracuse, de Messine et de Palerme, à l'heure où elle ne les scandaliserait pas.

— Les *Fatti di maggior rilievo dell'Antico e Nuovo Testamento, illustrati con* 120 *incisioni*, par Pascal de Nardis, forment un gros et beau volume, parfaitement imprimé, où il faut distinguer texte et gravures. Le texte se résume dans ces mots de la préface : « Unissant l'utile à l'agréable, l'auteur a voulu attirer la jeunesse, et aussi l'âge adulte, à l'étude des faits principaux de l'Ancien et du Nouveau Testament. » C'est donc une série de lectures, chacune de deux pages, sur les grands événements rapportés par la Bible, depuis la création jusqu'à la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres. Chaque chapitre se termine par une réflexion morale, pour le profit de la vie. Certaines parties de l'histoire sainte ont été omises : ainsi la captivité de Babylone, les Machabées, Esther, Tobie. Ailleurs, c'est la chronologie en défaut : par exemple, Elie placé avant David. Quant aux gravures, exécutées à Rome, en forme de médaillons, on en trouve une par lecture, avec les versets latins de l'Écriture qui énoncent le sujet. C'est donc une sorte de Bible de Royaumont, qui chez nous deviendrait un manuel parfait pour initier les enfants à la langue italienne, tout en leur enseignant l'histoire sainte.

— Le Père capucin Antonin de Turin nous offre un *Mois de Marie* dans ses *Ragionamenti sacri sulle feste di Maria Vergine santissima*, placées, comme les volumes précédents, dans la collection Marietti. Ici ce sont des sujets suivis, une suite de discours formant un tout, et donnant la vie entière de la sainte Vierge, de sa naissance à son assomption ; ce qui conduit au 9 mai; après quoi nous avons l'histoire d'un certain nombre de sanctuaires élevés à Marie, et des considérations sur la dévotion des chrétiens pour elle. Ces sermons nous ont paru vraiment bons et intéressants.

— Enfin, le *Trattato popolare sulla divozione a Maria Santissima*, intitulé aussi *Ave Maria*, renferme d'excellentes leçons. On y a joint un recueil d'indulgences. La première partie roule sur les grandeurs de Marie, la seconde sur sa tendresse, la troisième sur le culte qui lui est rendu. L'auteur mêle le récit et la légende à ses considérations. A la page 195, il cite et regarde comme authentique la fameuse lettre de la sainte Vierge aux Messinais, l'an 42 de l'ère chrétienne : rien pourtant n'est, aux yeux de la critique, même très-bienveillante, moins démontré que les titres d'une telle pièce, inconnue, paraît-il, avant le quinzième siècle, et que sa rédaction seule condamne. — Pourquoi sommes-nous obligé d'ajouter que le malheureux auteur du *Trattato popolare*, connu en Italie pour plusieurs bons ouvrages précédents, vient de contrister l'Église par son apostasie ? Puisse-t-il bientôt rentrer dans les régions de la lumière qu'il n'eût dû jamais quitter !

V. Postel.

THÉOLOGIE

L'Année liturgique, par le R. P. Dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes. Premier volume de la continuation : *Le temps après la Pentecôte.* Tome Ier. Poitiers Oudin, 1878, in-12 de VII-516 p. — Prix 3 fr. 75.

Dom Guéranger, l'illustre abbé de Solesmes, est mort, laissant inachevé son principal ouvrage, *l'Année liturgique.* Un des disciples du docte bénédictin reprend le travail interrompu, et publie un volume sur le temps après la Pentecôte. Nous avouons que ce n'est pas sans quelque appréhension que nous avons ouvert le nouveau livre ; comment continuer, nous disions-nous, une œuvre de cette valeur ? ne valait-il pas mieux laisser le monument inachevé ? Nos craintes se sont bientôt dissipées. Celui que l'obéissance monastique a appelé à la lourde tâche de mettre fin à *l'Année liturgique* était digne de ce noble labeur. Il a la science de la sainte liturgie, non-seulement de celle qui est maintenant en usage dans l'Église romaine, mais aussi de celles qui l'ont précédée en Orient comme en Occident. Il sait merveilleusement interpréter et rehausser, par de doctes citations, les prières que nous lisons dans le missel et le bréviaire. Il emprunte à l'Écriture, aux saints Pères, leur parole imagée pour exposer le dogme ou la mystique de nos fêtes.

L'auteur parle d'abord en général du temps après la Pentecôte, il en fait l'histoire, il dit quel est le travail divin que l'Esprit-Saint poursuit, durant ces longues semaines, dans les âmes chrétiennes ; il indique les formes de prières qui conviennent surtout à ce temps. Une courte étude est consacrée à la fête de la très-sainte Trinité ; instituée en Belgique dès le commencement du dixième siècle, elle se répand peu à peu dans toute l'Église et est reconnue par le Saint-Siége au quatorzième siècle.

La Fête-Dieu réclamait une étude plus développée, car le culte du très-saint Sacrement, sous ses diverses formes, le sacrifice, la communion, les processions, est le sommet de toute la liturgie. Aussi la plus grande partie du volume est consacrée à cette fête. Le sublime office composé par saint Thomas d'Aquin est là tout entier, admirablement commenté en peu de paroles ; là aussi, on rencontre la théologie eucharistique, non point exposée avec la sécheresse d'un traité, mais dite en un langage enflammé et vibrant qui part du cœur et pénètre jusqu'au cœur. La fête du Sacré-Cœur termine le volume, comme elle est, selon la volonté même de Jésus-Christ, le couronnement de l'octave du très-saint Sacrement.

Ce beau livre, nous n'en doutons pas, aura le même succès et fera le même bien que ceux de Dom Guéranger. Les fidèles connaîtront chaque jour davantage les cérémonies catholiques, si pleines d'ensei-

gnements, et qui malheureusement sont pour un grand nombre vides de sens. Ils aimeront à y assister, à en relever l'éclat par leurs offrandes, par le chant sacré; ils ne préféreront plus, comme ils le font quelquefois, les exercices d'une confrérie ou une messe solitaire aux pompes de la grand'messe et au chant de l'office du soir. C'est à bon droit que notre auteur proteste contre cet abus. *L'Année liturgique* est un des meilleurs livres de piété que nos chrétiens puissent choisir ; ils y trouvent, sous une forme vivante, le dogme qui se développe dans les divers mystères, la morale qui toujours, dans la vie de Jésus-Christ et des saints, est la conséquence du dogme, le plus haut et le plus suave mysticisme.

Nous aimerions que l'auteur n'employât pas, çà et là, quelques mots non usités ; il dirait : pratique de l'ascétisme et non *ascèse*, religieuse et non *moniale*, sans que son livre perdît rien de son prix et de son charme.

E. Pousset.

Exposition du dogme catholique. *Existence et personne de Jésus-Christ*, par le T.-R. P. Monsabré, des Frères Prêcheurs. *Carême de* 1878. Deuxième édition. Paris, Ed. Baltenweck, 1878, in-12 de 378 p.—Prix : 3 fr.

Dans ses conférences de 1877, le R. P. Monsabré avait traité de la préparation de l'Incarnation ; il lui restait, en 1878, à établir l'indéniable et indestructible réalité de ce mystère, à ruiner les objections qui en combattent la possibilité ; à montrer enfin que, pour qui rejette l'affirmation chrétienne, l'histoire demeure inexplicable, et que les *faux Christs*, inventés par le rationalisme, sont impuissants à occuper la place du Christ véritable, à combler le vide immense que sa disparition laisserait dans les âmes et dans le monde. Tel est le sujet que l'éminent dominicain a abordé dans ses conférences de cette année. Sur le terrain des faits, en présence des adversaires qui essayent d'obscurcir l'histoire de nos origines, d'en renvoyer le récit au monde des légendes, d'infirmer le témoignage que ce récit rend à la divinité de Jésus-Christ, l'argumentation du P. Monsabré est, certes, solide et vigoureuse ; je le dirai cependant, c'est surtout dans la sphère purement métaphysique et théologique qu'elle déploie toutes ses merveilleuses ressources. La trente-quatrième conférence (*la possibilité de l'Incarnation*), et la trente-cinquième (*l'Union hypostatique*) sont, à mes yeux, celles où l'éloquent disciple de saint Thomas révèle le mieux la puissante originalité de son talent. Elles réfutent, avec une clarté qui ne coûte rien à la profondeur, les erreurs diverses dont le dogme de l'Incarnation a été l'objet ; j'espère qu'elles préciseront, qu'elles rectifieront, s'il le faut, dans plus d'un esprit sérieux la notion de ce mystère.

Le R. P. Monsabré excelle à nous conduire sur les sommets de la théologie, et de là à nous découvrir un horizon sans égal. Pourquoi

donc nous arrache-t-il lui-même de temps en temps à ce spectacle, par l'emploi d'expressions et d'images qui nous ramènent sur la terre, qui nous replongent dans les réalités infimes? Ces familiarités de langage que je rencontre parfois dans les conférences du P. Monsabré, et aussi dans l'index dogmatique et historique qui les suit, m'apparaissent comme des taches dans un manteau de pourpre, et la splendeur de cette pourpre me fait regretter les taches qui la déparent.

A. LARGENT.

SCIENCES ET ARTS

Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire, publié sous la direction de F. BUISSON, agrégé de l'Université, ancien inspecteur de l'enseignement primaire, avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. Paris, Hachette, 1878, gr. in-8 à 2 col. Première série, première partie, 168 p. Prix : 2 fr. 50; Seconde partie, 160 p. Prix : 2 fr. 50.

Rien n'est commode comme un dictionnaire, mais aussi rien n'est moins scientifique. Utile à ceux qui savent pour leur rappeler ce qu'ils ont oublié ou leur mettre sous les yeux des renseignements précis dont ils ont besoin, le dictionnaire est un instrument détestable pour apprendre à ceux qui ignorent, et son emploi de plus en plus fréquent n'est pas sans influence sur l'abaissement du niveau intellectuel ; il entretient la paresse aussi bien que l'orgueil de l'esprit et contribue à répandre des notions erronées, parce qu'elles sont incomplètes et sans liaisons les unes avec les autres.

Cette critique générale peut s'appliquer particulièrement au nonveau ou plutôt aux nouveaux dictionnaires entrepris par la maison Hachette, — qui s'est fait une spécialité dans ce genre, — sous la direction de M. Buisson, spécialiste fort compétent en cette matière. Nous avons dit « les » dictionnaires, bien qu'il n'y en ait qu'un, parce que deux parties différentes, deux séries alphabétiques forment bien en réalité deux dictionnaires : c'est un défaut dont nous ne voyons pas l'excuse : il exige des renvois de l'un à l'autre, des pertes de temps, une plus grande division des matières. La première partie, partie générale ou théorique, comprend la doctrine, la législation et l'histoire de l'enseignement. La deuxième partie, partie spéciale ou pratique, fait l'application de ces principes à toutes les branches de l'enseignement primaire. Cette division, logique dans un traité, n'est ici qu'une anomalie et une complication.

Nous n'avons sous les yeux que la première série des deux parties, qui ne comprend pas toute la lettre A. Dans la première partie, nous relevons les titres de quelques articles : *abaque, abécédaire, abréviation, absentéisme, abstraction* (son rôle pédagogique), *académie, accentua-*

tion, *accident*, *acclimatation* (*jardin et société d'*), *actes de l'état civil*, *actes sous-seing privé*, etc., etc., sans compter des notices biographiques et bibliographiques sur tous les personnages qui se sont occupés de pédagogie, des notices sur les revues et ouvrages pédagogiques, sur les œuvres et sociétés s'occupant de l'enseignement primaire ; à chaque département, une notice historique et statistique sur l'enseignement primaire, puis toutes les questions de législation, étudiées au double point de vue de l'histoire et de la situation actuelle en France et dans les pays étrangers. Ainsi, pour *adultes* (instruction primaire des), nous avons l'état de la législation en Allemagne, en Angleterre, en Autriche, aux États-Unis, et puis, en ce qui concerne la France, une notice plus développée, où se trouve l'historique, la législation et l'organisation pédagogique. Dans la seconde partie, nous trouvons *abdication* (l'histoire des principales abdications de souverains) ; *abeille* (un traité d'apiculture) ; *abréviations* (nomenclature des abréviations usuelles) ; *absorption* (en physique, en chimie et en histoire naturelle) ; *abstraction* (définition et exemples) ; *académie française* ; *accentuation* (ses règles et des exercices ; *accidents* (soins à donner), etc., etc.

Ces exemples nous paraissent suffisants pour donner une idée des notions et des renseignements intéressants et variés que fournit ce dictionnaire. La rédaction en est confiée à beaucoup d'écrivains connus ; nous citerons : M. Gervais, de l'Institut, pour l'histoire naturelle ; M. G. Meissas, pour la géographie ; M. Sonnet, pour les mathématiques ; M. Maggiolo, pour l'histoire de l'instruction primaire ; M. Compayré, pour la philosophie ; M. Barral, pour l'agriculture ; MM. de Fontaine de Resbecq et Armagnac pour les questions d'administration et de législation, qui sont étudiées avec un soin particulier ; M. Michel Bréal ; M. Viollet-le-Duc, pour l'architecture. C'est dire qu'il serait difficile de choisir des collaborateurs plus au courant des questions. Nous n'avons donc pas besoin de louer la rédaction des notices, généralement nettes, claires, substantielles. Mais le nom du directeur, M. Buisson, autour duquel assez de bruit s'est fait il y a quelques années, indique l'esprit de la direction. Il n'a rien d'agressif, mais il est tout ce qu'il y a de moins favorable au catholicisme : aucune occasion n'est perdue de lui décocher un trait, d'autant plus dangereux qu'on semble s'abriter sous le couvert de l'impartialité scientifique, et en même temps de faire l'éloge de ses adversaires. Vous n'avez qu'à lire l'article *Albigeois* ; le petit article sur le P. Aquaviva, à supposer qu'il soit exact, indique la même tendance ; elle est très-accusée dans l'article *Allemagne*, où M. Michel Bréal assigne la Réforme comme une des causes de la supérioritié de nos voisins d'outre-Rhin en fait d'instruction ; d'où la conséquence que l'infériorité de la France doit être attribuée à sa fidélité au catholi-

cisme. A l'article *Anecdote*, l'auteur, dans ses applications de l'usage qu'on peut en faire, a recours à l'histoire ancienne et à l'histoire étrangère plus qu'à l'histoire de France, et n'indique pas la mine si féconde de l'histoire sainte et de l'histoire de l'Église. M. Buisson paraît goûter le système anglais, qui laisse le plus d'action possible à l'initiative individuelle (1re partie, p. 81), tandis que M. Brouard (p. 20) ne trouve rien de meilleur, en France, que la centralisation administrative, et ne tient aucun compte, pas plus que la plupart de ses collaborateurs, de la part due, dans le progrès de l'instruction, aux institutions libres, aux individus dont les efforts sont sans cesse entravés par l'État. Voilà ce qu'on appelle être libéral et partisan de l'égalité ! Ne devrait-on pas, du moins, en tenir un compte plus sérieux dans les notices historiques des départements ? Relevons, en passant, des fautes d'impression regrettables : *Hagé-le-Chatel*, pour *Bagé-le-Chatel* (1re partie, p. 39) ; *Sauvigny* pour *Souvigny*, la fameuse abbaye de l'Allier (*ibid.*, p. 54).

RENÉ DE SAINT-MAURIS.

Les Arts à la cour des papes pendant le quinzième et le seizième siècles. *Recueil des documents inédits tirés des Archives et bibliothèques romaines*, par M. EUGÈNE MUNTZ. Première partie : 1417-1464. Paris, E. Thorin, 1878, in-8 de 363 p. — Prix : 10 fr.

L'école française de Rome, fondée il y a quelques années à peine, a déjà témoigné de son utilité et de son importance, et, en marchant sur les traces de son aînée, l'école d'Athènes, a conquis des droits sérieux à la reconnaissance des savants. Jusqu'à ce jour, les questions relatives aux beaux-arts avaient paru assez peu préoccuper les jeunes érudits qui avaient été admis à profiter de cette institution profondément libérale. Aucun travail sur les arts, pendant la renaissance proprement dite, n'avait été publié dans la *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome ;* aussi sommes-nous particulièrement heureux de signaler le volume de M. Muntz sur l'*Art à la cour des papes*. C'est un livre essentiellement utile et véritablement neuf. Ce qu'il a nécessité de recherches patientes, de lectures difficiles et de veilles est incalculable. Les documents sans nombre publiés pour la première fois par M. Muntz sont commentés avec une sûreté de jugement qui accuse une connaissance approfondie de l'histoire générale de l'Italie. Non content de transcrire les extraits des registres officiels qu'il a dépouillés avec une persévérance que rien ne rebutait, M. Muntz a voulu se rendre compte de tout, fouiller à fond les questions les plus compliquées, élucider les côtés les plus obscurs de l'histoire de l'art, et il est parvenu à mettre au jour un livre dont ne pourront plus se passer aucun des historiens qui entreprendront d'écrire l'histoire des artistes italiens. Souhaitons qu'une table alphabétique

de tous les noms cités vienne, lorsque les trois volumes qui doivent former cet ouvrage auront paru, permettre aux travailleurs de profiter amplement et facilement de ce beau et utile travail, qui fait le plus grand honneur à celui qui a osé l'entreprendre. G. D.

Albert Dürer, sa vie et ses œuvres, par Moriz Thausing. Traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur, par Gustave Gruyer. Paris, Didot, 1878, gr. in-8 de x-563 p., fig. — Prix : 40 fr.

Depuis quelques années, les travaux sur Albert Dürer se multiplient ; les œuvres du grand maître allemand ont, dans tous les pays à la fois, été étudiées à nouveau, et, à cet examen plus approfondi, Dürer a plutôt gagné qu'il n'a perdu. Il en sera toujours ainsi pour les artistes de race. Le livre de M. Thausing, que M. Gustave Gruyer vient de traduire avec une conscience au-dessus de tout éloge, résume les travaux antérieurs et apporte un grand nombre de faits nouveaux ; l'historien a fouillé toutes les archives, interrogé tous les dépôts publics, profité amplement des recherches de ses devanciers, et, à l'aide de ces documents puisés aux bonnes sources, il a composé un livre qui lui fait grand honneur. Sur certains points, on peut différer d'opinion avec M. Thausing, qui se garde bien toutefois d'avancer un fait sans produire ses preuves ; sur certaines questions de détail, on serait quelquefois tenté de réfuter les opinions de l'auteur : il n'est que juste de reconnaître cependant que la biographie d'Albert Dürer n'est plus à faire, et que, pour connaître l'artiste à fond, il faut avoir lu le volume que nous signalons.

La tâche du traducteur était très-difficile. Un grand nombre de termes techniques, employés par l'historien, exigeaient une connaissance approfondie de la langue allemande ; des citations empruntées aux contemporains de Dürer nécessitaient, pour être traduites fidèlement, de longues et pénibles recherches. M. Gustave Gruyer n'a reculé devant aucune peine pour rendre la traduction digne du travail qu'il entendait faire connaître à ses compatriotes, et, bien qu'il ait cru devoir, dans sa préface, remercier publiquement les collaborateurs qu'il s'était donnés, sa modestie nous pardonnera de dire que les emprunts faits à autrui sont insignifiants à côté de la peine qu'il se donna lui-même pour transmettre fidèlement aux lecteurs français le texte de l'auteur allemand. De nombreuses planches (soixante-quinze) accompagnent ce beau et bon volume, dont la place est marquée dans toutes les bibliothèques où les ouvrages véritablement sérieux sont seuls admis. Georges Duplessis.

BELLES-LETTRES.

La Fontaine's Fabeln, *mit Einleitung und deutschen Commentar (Fables de La Fontaine, avec introduction et commentaire allemand)*, von Dr Adolf Laun, professor. Heilbronn, Henninger; Paris, Vieweg, 1877-78, 2 vol. in-8 de IV-235 et 271 p. — Prix : 6 fr. 70.

Moliere's Werke, *mit deutschem Commentar, Einleitungen und Excursen (Œuvres de Molière, avec commentaire allemand, etc.).* Herausgeg. von Dr Adolf Laun, professor. XI. *George Dandin, Monsieur de Pourceaugnac.* Leipzig, Oskar Leiner; Paris, Sandoz et Fischbacher, 1878, in-8 de 152 p.

M. le Dr Laun publie une édition des *Fables* de La Fontaine, avec une introduction qui contient une vie de La Fontaine, et des annotations; tout, sauf les fables, est en allemand. Cet érudit éditeur de nos classiques a déjà donné, sous la même forme, les œuvres de Racine; il poursuit aussi, depuis des années, la publication des œuvres de Molière. J'en ai annoncé ici même les premières livraisons. M. le Dr Laun fait remarquer, dans une courte préface, que son nouvel ouvrage est la première édition savante de notre grand fabuliste qu'on publie en Allemagne. Il a compulsé les meilleurs commentaires et les meilleurs éditions : il ne s'est pourtant pas cru obligé de rapporter toutes les variantes, et s'est contenté de celles qui modifiaient le sens. Ses annotations ont surtout pour but l'explication littérale des mots vieillis et des locutions tombées en désuétude. Elles sont fort exactes, en général. Je n'ai relevé, en les parcourant, qu'une opinion inadmissible. Au lieu de : « un plus savant le fasse, » le commentateur prétend que l'usage actuel voudrait qu'on fît précéder cette phrase exclamative de *que*, ou qu'on la modifiât ainsi : « fasse-le un plus savant. »

M. le Dr Laun élucide les expressions dont le sens lui semble offrir quelque difficulté, par des rapprochements avec les vieux auteurs français, avec les contemporains de La Fontaine, avec les classiques latins; il donne des indications biographiques ou géographiques à propos des noms propres, et, « sans imiter les Français dans leurs continuelles exclamations d'admiration, » fait à l'occasion quelques remarques littéraires. Les sources et les migrations de ces fables sont soigneusement consignées. Enfin, quoique « La Fontaine soit plutôt intraduisible qu'inimitable, » il s'est essayé à traduire cinq ou six fables en vers allemands, et il en a fort bien reproduit le caractère.

Je m'en voudrais de terminer ce court aperçu sans profiter de l'occasion pour consoler M. le Dr Laun sur un point qui l'afflige. Il se plaint que la fable soit morte en Allemagne, tandis qu'elle produit encore des fleurs magnifiques en France, et il cite Lachambaudie et

Viennet. Pauvre Lachambaudie! infortuné Viennet! ils ont bien besoin d'admirateurs convaincus : on ne parle guère de leurs fables que pour donner un exemple de poésies qui ne se lisent pas. Et je crains bien, sans en être aussi certain, que le sort, envié aussi, des jolies fables espagnoles de Hartzenbusch, parfois un peu naïves, parfois un peu longues, ne soit pas mieux fait pour inspirer des réflexions mélancoliques ni de patriotiques regrets à M. le Dr Laun.

— Mais La Fontaine ne fait pas oublier Molière à notre commentateur Il vient d'ajouter à son édition *George Dandin* et *Monsieur de Pourceaugnac*. Cette édition est un travail tout nouveau pour l'Allemagne, et ce n'est sans doute pas trop s'avancer que de prédire qu'elle sera définitive. M. le Dr Laun, par sa connaissance approfondie de notre langue et de notre littérature, par ses travaux sur Molière, ses traductions des comédies sur Molière, était plus capable que personne de commencer cette grande entreprise et de la mener à bien.

Émm. de Saint-Albin.

HISTOIRE.

Reise nach der grossen Oase El Khargeh in der libyschen Wüste, *Beschreibung ihrer Denkmäler und wissenschaftlichen Untersuchungen über das Vorkommen der Oasen in den altaegyptischen Inschriften auf Stein und Papyrus.* (*Voyage à la grande Oasis El Khargeh, dans le désert de Libye*, etc). Von Heinrich Brugsch-Bey. Leipzig, Hinrichs, 1878, in-4 de vi et 93 p. — Prix, sans les planches, 15 fr.; avec 27 planches lithographiées : 72 fr.

M. Brugsch, le savant égyptologue allemand, fut chargé, au commencement de janvier 1875, par le khédive Ismaël-Pacha de servir de guide au prince Auguste d'Oldenbourg, dans un voyage de la Haute-Égypte et de la Nubie. C'est ainsi qu'il put réaliser l'entreprise difficile, et même inexécutable pour un voyageur ordinaire, d'arriver à la grande Oasis El Khargeh, du désert de Libye. M. Brugsch décrit le désert entre le Nil et l'oasis, l'oasis El Khargeh elle-même et les ruines environnantes. Il étudie ensuite le temple de Hib, l'ancienne capitale de la grande oasis, et donne la traduction de chants de louanges inédits, composés en l'honneur de Darius II, et importants pour la connaissance de la religion égyptienne. Cette traduction a paru déjà en 1877 dans les *Nachrichten der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, mais elle est améliorée dans le présent volume. La description du temple de Hib se termine par l'exposé du mystère d'Osiris, tel qu'il y est représenté. On y remarque en particulier, parmi les listes d'offrande, une curieuse énumération des vins

sacrés réputés les meilleurs par les Égyptiens. Le vin de l'oasis figure en tête de cette liste.

M. Brugsch nous apprend dans ce livre bien des choses utiles et intéressantes, soit au point de vue scientifique, religieux et égyptologique, soit au point de vue géographique et ethnologique. Il est le premier à faire ressortir toute l'importance historique du temple de Hib; fondé par Darius Ier, achevé par Darius II, et restauré par Nectanèbes Ier. Ce temple a 44 mètres de long sur 19 de large. Il est construit en grès rouge, transportés, à travers le désert, des carrières de la Basse-Nubie. La divinité principale qu'on y adorait était Ammon.

Quant à l'oasis elle-même, elle n'a de charme que par contraste avec le désert qui l'entoure. Elle servait de lieu de bannissement dans l'antiquité. Les habitants actuels sont au nombre d'environ six mille. Ils prétendent descendre des Égyptiens, mais M. Brugsch croit qu'ils sont un mélange de sang égyptien, libyen, éthiopien, phénicien. Ils parlent arabe et sont la plupart musulmans. Autrefois il y a eu des chrétiens dans la grande oasis : le savant égyptologue allemand a trouvé à Nadurah un vieux cimetière chrétien. L. M.

Carthage and the Carthaginians, by R. Bosworth Smith, M. A. assistant master in Harrow School. London, Longman, 1878, in-8 de xxvii-440 p. — Prix : 12 fr. 50.

M. Bosworth Smith, un des professeurs les plus distingués du collège de Harrow, s'était déjà fait connaître par une histoire de Mahomet et du mahométisme (V. t. XIII, p. 34) ; aujourd'hui, il aborde une autre époque : il s'attache à décrire les destinées de Carthage, et, dans un tableau fort animé, il nous raconte la lutte terrible qui se termina par la ruine complète de la grande puissance maritime si longtemps la rivale de Rome. M. Smith n'avait pas, pour ce nouveau travail, la richesse de matériaux qui lui rendait si facile la rédaction de son premier volume. Que nous reste-t-il, en effet, de la littérature phénicienne? Deux ou trois inscriptions, un tarif des prix fixés pour les victimes offertes au dieu Baal, un petit nombre de statues, quelques textes dont l'interprétation est encore douteuse. « Les documents historiques, » dit notre auteur, « qui auraient pu jeter sur Carthage un jour véritable, ont disparu pour jamais. Le Grec Philinus, natif d'Agrigente, avait écrit sur la première guerre punique une histoire carthaginoise ou quasi-carthaginoise; nous ne le connaissons que par quelques passages de Polybe. Sosilus et Silanus, Grecs comme Philinus, et historiens ainsi que lui, auraient pu nous donner un journal des conversations d'Annibal aussi complet que le fameux ouvrage de Boswell sur le Dr Johnson ; ils n'ont

rien laissé derrière eux; les richesses des bibliothèques carthaginoises, abandonnées négligemment par les Romains aux chefs numides, — richesses que Salluste, un siècle plus tard, doit avoir eues entre les mains, — ont subi une destruction aussi entière que celle qui fit disparaître la bibliothèque d'Alexandrie elle-même. »

M. Bosworth Smith remonte toujours aux sources; il a consulté avec le soin le plus scrupuleux tous les détails que les écrivains grecs et latins nous donnent sur la grande colonie phénicienne, et c'est d'après ces textes qu'il s'est formé une opinion, au lieu d'emprunter, comme trop de ses confrères, des appréciations toutes faites aux travaux d'Arnold ou de Niebuhr. Non pas qu'il néglige la lecture attentive des grand monuments de la critique moderne, mais c'est seulement quand il s'agit de questions douteuses et de points encore mal éclaircis; c'est alors que l'opinion d'un Gesenius, d'un Mövers, d'un Mommsen doit être prise en sérieuse considération, et vérifiée d'après l'étude approfondie des documents originaux.

Il était impossible, dans un volume de quatre cent quarante pages, de ménager une place aux discussions minutieuses, sur des détails que l'état actuel de la science ne nous permet pas encore de fixer. Ainsi, M. Bosworth Smith s'est fait un devoir de lire tout ce qu'on a publié sur le passage des Alpes par Annibal, sur le champ de bataille de la Trébie et sur la topographie de Carthage; mais on ne saurait, en bonne justice, lui demander que le résultat de ses investigations condensé en cinq ou six lignes, et non vingt ou trente pages d'arguments pour et contre.

Les deux premiers chapitres du volume contiennent un tableau général de la civilisation carthaginoise, de son influence et de ses traits distinctifs : politique, relations commerciales, vie domestique, littérature, religion; tels sont les points que notre auteur examine successivement, et sur lesquels il a réuni, avec une patience dont on ne peut lui savoir trop de gré, toutes les particularités disséminées dans les ouvrages d'Appien, de Salluste, d'Hérodien, de Diodore de Sicile et des autres historiens de l'antiquité classique. Doit-on regretter, en définitive, que les Carthaginois n'aient pas eu l'empire du monde, et que le rôle joué d'une manière si brillante par la cité aux sept collines n'ait pas échu à la race phénicienne? Non, sans doute, dit M. Bosworth Smith, parce que Carthage n'avait pas le don de s'assimiler les peuplades qui l'entouraient, de détruire les antipathies nationales et de fondre dans une puissante unité les éléments divers avec lesquels elle se trouvait en contact. Un empire carthaginois ne nous aurait jamais donné une langue et une littérature communes à toute l'Europe; il n'aurait pas frayé la route à une civilisation plus avancée, à une religion infiniment plus pure; il aurait encore moins fondé ce majes-

tueux système de législation qui sert aujourd'hui de base aux codes des États de l'Amérique et de l'Europe.

Les chapitres IV-IX traitent de la première guerre punique ; c'est un sujet que la plupart des historiens, le Dr Arnold par exemple, sacrifient avec un peu trop de sans façon, sous prétexte qu'il n'offre aucun intérêt. M. Bosworth Smith se place à un point de vue diamétralement opposé ; il prétend, et selon nous avec beaucoup de raison, que si l'on veut se rendre un compte exact de l'énergie et des ressources des Carthaginois, c'est l'histoire de la première guerre punique qu'on doit surtout étudier ; la personnalité d'Annibal remplit la seconde. D'ailleurs nous pouvons marcher d'un pas sûr, guidés par Polybe, qui, lui-même, avait pour autorité deux écrivains au moins à peu près contemporains des événements qu'ils nous racontent. Il faut remarquer, de plus, que le génie d'Annibal a singulièrement fait tort à la réputation d'Amilcar Barca ; M. Bosworth Smith s'est imposé la tâche de réhabiliter ce grand homme ; et il nous trace de son héros favori un portrait écrit d'enthousiasme, et qui rejette un peu au second plan le vainqueur de Cannes.

Le temps me manque pour suivre de chapitre en chapitre l'intéressant récit de M. Bosworth Smith; mais il faut que je dise quelques mots des deux derniers, parce qu'ils traitent de la destruction de Carthage et de l'état actuel des ruines de cette cité jadis si puissante. Les autorités pour l'histoire de la troisième guerre punique sont Appien et Polybe : ou plutôt Polybe seul, s'il est vrai que cet écrivain célèbre ait fourni à Appien les matériaux d'après lesquels est composé le récit de la catastrophe finale. Polybe n'a jamais été mieux jugé que par notre auteur ; l'ami et le commensal des Scipions mérite sans doute la place que lui assigne M. Smith à côté de Thucydide, et quoiqu'il ait été jusqu'à un certain point influencé par son illustre entourage, il a toujours su se garder de la tentation si dangereuse et si naturelle à la fois de fausser la vérité et de se mettre au service de rancunes ou de sympathies personnelles. Le dernier chapitre est, à proprement parler, une *impression de voyage;* on y trouvera le récit d'une excursion faite pendant le mois d'avril 1877 sur la côte septentrionale de l'Afrique ; les détails d'archéologie abondent, et on s'aperçoit sans peine que M. Smith a étudié avec le plus grand soin la topographie de Carthage.

J'ajouterai, avant de terminer, que le volume dont je viens d'entretenir mes lecteurs, comme celui que l'auteur a consacré à l'islamisme, avait déjà reçu une certaine publicité sous forme de conférences, et qu'il est accompagné de onze vignettes, cartes et plans.

GUSTAVE MASSON.

Histoire de France, *depuis les premiers temps jusqu'à nos jours*, d'après les sources et les travaux récents, par Edmond Demolins. Tomes I et II Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1879, 2 vol. in-12 de xv-410 et 490 p. — Prix : 3 fr. le volume.

L'Histoire de France en quatre volumes, dont M. E. Demolins publie aujourd'hui les deux premiers, est conçue d'une façon tout à fait nouvelle. L'auteur, qui s'adresse à la fois aux hommes du monde et à la jeunesse, a réuni dans le plan qu'il s'est tracé les avantages de la méthode philosophique et de la méthode narrative. « Éliminant les faits qui, malgré leur importance relative, sont restés sans résultat sur la marche de la société, nous nous sommes attaché, dit-il, à ceux dont l'influence a été décisive sur le développement social. Après avoir ainsi séparé les faits généraux des faits particuliers, nous avons cherché le lien qui unit les premiers, nous les avons classés, moins d'après leur date que d'après l'ordre logique de leur enchaînement. Devant nous s'est alors développée une chaîne continue qui, partant des origines de la société française, s'est prolongée à travers les âges jusqu'à notre époque... Les faits, une fois coordonnés dans leur ordre logique, d'après la méthode philosophique, nous avons appliqué aux détails de l'exécution, à l'exposé du récit, la méthode de l'école narrative. Grâce à l'élimination des faits secondaires, il nous a été possible de donner aux événements que nous racontons plus de détails que dans les histoires d'une étendue considérable. L'action n'est plus arrêtée à chaque instant par une nomenclature aride de noms, de faits et de dates. L'intérêt se concentre sur les faits et sur les personnages principaux qui peuvent être présentés avec toutes les circonstances propre à leur donner du relief, de la couleur, de l'originalité. Ce ne sont plus des personnages de théâtre qui passent et repassent sous les yeux du spectateur, sans se donner la peine de changer de costume; ce sont les hommes du passé eux-mêmes, avec leurs idées, leurs passions, leurs faiblesses, qui viennent jouer devant nous, dans tous ses détails nécessaires, le rôle qu'ils ont joué autrefois sur la scène du monde. En outre, par le groupement méthodique des faits, nous obtenons de véritables tableaux; par leur enchaînement logique, un récit continu. Nous transportons dans l'histoire ce qui fait l'intérêt et le charme du roman ou du drame, non-seulement sans affaibir la vérité historique, mais, au contraire, en restituant au passés on véritable caractère. »

Les deux volumes publiés conduisent le récit jusqu'à la mort de Charles VII. En voici les divisions, qui montreront, non plus seulement en théorie, mais en effet, les qualités du plan de M. Demolins. Livre premier : *Les Origines de la société française.* (Chapitre I. La Société romaine. II. La Société chrétienne. III. La Société germa-

nique.) — Livre deuxième : *Lutte entre la société romaine et la société germanique. Les Mérovingiens.* Établissement des Francs dans la Gaule. Clovis et ses fils. II. Rivalité de l'Austrasie et de la Neustrie. Brunehaut et Frédégonde. III. Prépondérance de l'Austrasie. Les Maires du palais.) — Livre troisième : *Triomphe de la société germanique. Les Carolingiens.* (I. L'Empire chrétien et germanique. Charlemagne. II. Démembrement de l'empire de Charlemagne. Louis le Débonnaire et ses fils. III. Naissance de la féodalité. Les Ducs de France.) — Livre quatrième : *L'Église et la féodalité. La Chrétienté.* (I. Les Guerres féodales. Les premiers Capétiens. II. La Réforme ecclésiastique et sociale. Les Moines et la Papauté. III. La Monarchie de l'Église. Saint Grégoire VII.) — Livre cinquième : *La Royauté et la féodalité. Louis le Gros. Philippe-Auguste.* 1108-1223. (I. Répression des guerres féodales. Louis VI le Gros. Les communes. II. Affermissement de l'autorité royale. Suger. Saint Bernard. 1139-1180. III. Suprématie de la royauté sur la féodalité. Philippe-Auguste. 1180-1223.) — Livre sixième : *Apogée de la monarchie féodale. Saint Louis* 1223-1285. (I. Soumission des grands seigneurs féodaux. Blanche de Castille. Saint Louis. 1223-1243. II. Le Gouvernement royal. Saint Louis. 1244-1267. III. Suprématie intellectuelle et morale de la royauté. Saint Louis, 1229-1285.) — Livre septième : *Transformation de la royauté. Philippe le Bel et ses fils.* 1285-1328. (I. Décadence de la féodalité judiciaire. Les Légistes. 1285-1314. II. Décadence de la monarchie de l'Église. Boniface VIII. Clément V. 1294-1314. III. Réaction féodale et légiste. Louis X. Philippe V. 1314-1328. — Livre huitième. *Décadence de la féodalité militaire. Guerre de Cent ans.* 1328-1461. (I. Période de revers. Philippe V. Jean le Bon. 1328-1364. II. Période de succès. Charles V et Du Guesclin. 1364-1380. III. Période de désastres. Les Armagnacs et les Bourguignons. 1380-1422. IV. Période de triomphe. Charles VII et Jeanne d'Arc. 1422-1461.)

Mêlant avec raison à la trame des récits de nombreux emprunts aux chroniques et autres documents originaux, ou s'appuyant pour chaque période sur les travaux les plus récents, M. Demolins a rempli le cadre qu'il s'était tracé avec le talent qui lui est habituel et la sûreté de doctrine que l'on devait attendre d'un ouvrage publié par la Société Bibliographique. M. S.

Vie de saint Lambert, *écrite en vers par Hucbald de Saint-Amand, et documents du dixième siècle,* par Joseph Demarteau. Liège, Demarteau, 1878, in-8 de 138 p.

L'histoire de saint Lambert a toujours été une des plus discutées par les historiens et les hagiographes, et elle se rattache intimement à celle de la dynastie carolingienne elle-même. Le Saint a-t-il péri

victime des pillards qui dévastaient les biens de son église, et qui voulaient venger quelques-uns de leurs compagnons tués par ses parents? C'est ce qu'affirme son plus ancien biographe, qui fut son contemporain, et c'est aussi ce que soutiennent, avec un vrai luxe d'arguments, les maîtres de la critique historique, les Bollandistes et les Bénédictins, Henschenius et Mabillon à leur tête. Ou bien sa mort doit-elle être attribuée au ressentiment de la concubine Alpaïde, irritée du courage apostolique avec lequel il avait reproché à Pepin d'Herstal ses relations adultères? C'est ce que prétendent, dès le commencement du dixième siècle, tous les autres biographes de saint Lambert et tous les chroniqueurs liégeois, en s'appuyant sur une tradition immémoriale dont, dès le milieu du neuvième siècle, on retrouve des témoignages écrits. Cette discussion, plusieurs fois séculaire, semblait avoir été tranchée définitivement dans le sens le plus défavorable à la tradition liégeoise, lorsque, tout récemment, celle-ci a rencontré plusieurs champions nouveaux et déterminés. Celui qui écrit ces lignes a publié en 1877, dans les *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, une *Étude critique sur saint Lambert et sur son premier biographe*, où les sources de l'histoire de notre Saint sont examinées en détail, et la haute antiquité de la tradition liégeoise mise en lumière. Peu après, le R. P. Desmedt, qui prépare pour le recueil des Bollandistes la vie de saint Hubert (3 nov.), était amené par son travail à rechercher la date de la mort de saint Lambert, et, contrairement aux conclusions de ses confrères du dix-huitième siècle, qui paraissaient inattaquables, il établissait d'une manière péremptoire qu'il était impossible de faire descendre cette date plus bas que 706. Il renversait ainsi l'argument principal invoqué par les adversaires de la tradition, en écartant les impossibilités chronologiques invoquées jusqu'à présent contre elle. Enfin, voici M. Demarteau qui descend à son tour dans l'arène, pour défendre les chers et glorieux souvenirs de la patrie liégeoise contre les négations d'une critique abritée sous les plus grands noms de la science.

M. Demarteau possède une connaissance approfondie de l'histoire de son pays natal, et, dans la *Gazette de Liège*, dont il est le rédacteur en chef, il a publié à diverses reprises des travaux remarquables, dont plusieurs ont été ensuite édités à part. Tout récemment encore, la *Revue générale* (novembre 1877) donnait un article signé de lui, où l'histoire de saint Hubert était l'objet d'une étude dont l'érudition n'excluait pas l'élégance de la forme. Le travail dont je dois entretenir aujourd'hui le lecteur a paru d'abord dans le *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*.

Les Bollandistes avaient publié, dans le tome V de septembre, des fragments d'une biographie en vers de saint Lambert, écrite sous les

auspices de l'évêque Etienne de Liège, dans les premières années du dixième siècle. Ce qui donnait à cet écrit sa principale valeur, c'est qu'il mentionnait déjà, comme une tradition fort répandue de son temps, la version liégeoise sur les causes de la mort du Saint : circonstance d'autant plus remarquable qu'Etienne lui-même, à qui l'œuvre était dédiée, avait remanié la première biographie sans y parler aucunement de cette tradition populaire Mais le manuscrit dont s'étaient servis les Bollandistes présentait un grand nombre de lacunes, et ils durent se contenter de disséminer les fragments du poème dans leur *Commentarius Prævius*. M. Demarteau, en ayant retrouvé dans la bibliothèque vaticane un manuscrit complet, a pensé qu'il valait la peine d'être publié intégralement. C'est ce qui lui a donné l'occasion de discuter plusieurs points très-intéressants, notamment ces deux-ci : Quel est l'auteur vrai de ce poème anonyme? Que faut-il croire de la tradition sur les causes de la mort de saint Lambert, telle qu'elle y est rapportée?

C'est à Hucbald de Saint-Amand que M. Demarteau croit pouvoir attribuer la paternité du poème, et les raisons qu'il invoque à l'appui de cette conjecture sont si nombreuses, si concluantes, qu'il est difficile de ne pas se rendre à sa démonstration. L'auteur y montre, avec une parfaite connaissance des procédés littéraires du dixième siècle, beaucoup de finesse et de perspicacité dans la critique : cette partie de son travail, entièrement neuve et originale, peut être considérée comme une vraie découverte. (p. 40 à 72).

Dans la discussion du second point, qui remplit le reste de l'ouvrage, M. Demarteau reprend et développe, en les appuyant çà et là de considérations nouvelles, les arguments présentés par les anciens défenseurs de la tradition liégeoise. Ici, tout en partageant sa manière de voir sur le fond de la question, je ne voudrais pas être aussi affirmatif que lui, et je maintiendrais prudemment le point de vue où je me suis placé dans mon *Étude critique*. Ce n'est pas le lieu de discuter ces divergences, inévitables d'ailleurs, dans toutes les recherches scientifiques ; je me contenterai de signaler les points sur lesquels je crois pouvoir, antérieurement à toute discussion contradictoire, me séparer de lui. Il admet encore l'origine aquitanique et même mérovingienne de saint Hubert de Liège : pour ma part, je crois qu'après les travaux de MM. Rabanis, en France, et Bonnell, en Allemagne, il n'est plus possible de soutenir cette thèse un seul instant. Il voudrait, pour concilier son point de vue avec les exigences de la chronologie, placer en 695 la date de la naissance de Charles Martel : cette supposition me paraît tout à fait inadmissible ; on ne saurait faire descendre cette date plus bas que 691. C'est sans doute aussi par suite d'un simple malentendu que M. Demarteau prend la peine de

victime des pillards qui dévastaient les biens de son église, et qui voulaient venger quelques-uns de leurs compagnons tués par ses parents? C'est ce qu'affirme son plus ancien biographe, qui fut son contemporain, et c'est aussi ce que soutiennent, avec un vrai luxe d'arguments, les maîtres de la critique historique, les Bollandistes et les Bénédictins, Henschenius et Mabillon à leur tête. Ou bien sa mort doit-elle être attribuée au ressentiment de la concubine Alpaïde, irritée du courage apostolique avec lequel il avait reproché à Pepin d'Herstal ses relations adultères? C'est ce que prétendent, dès le commencement du dixième siècle, tous les autres biographes de saint Lambert et tous les chroniqueurs liégeois, en s'appuyant sur une tradition immémoriale dont, dès le milieu du neuvième siècle, on retrouve des témoignages écrits. Cette discussion, plusieurs fois séculaire, semblait avoir été tranchée définitivement dans le sens le plus défavorable à la tradition liégeoise, lorsque, tout récemment, celle-ci a rencontré plusieurs champions nouveaux et déterminés. Celui qui écrit ces lignes a publié en 1877, dans les *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, une *Étude critique sur saint Lambert et sur son premier biographe*, où les sources de l'histoire de notre Saint sont examinées en détail, et la haute antiquité de la tradition liégeoise mise en lumière. Peu après, le R. P. Desmedt, qui prépare pour le recueil des Bollandistes la vie de saint Hubert (3 nov.), était amené par son travail à rechercher la date de la mort de saint Lambert, et, contrairement aux conclusions de ses confrères du dix-huitième siècle, qui paraissaient inattaquables, il établissait d'une manière péremptoire qu'il était impossible de faire descendre cette date plus bas que 706. Il renversait ainsi l'argument principal invoqué par les adversaires de la tradition, en écartant les impossibilités chronologiques invoquées jusqu'à présent contre elle. Enfin, voici M. Demarteau qui descend à son tour dans l'arène, pour défendre les chers et glorieux souvenirs de la patrie liégeoise contre les négations d'une critique abritée sous les plus grands noms de la science.

M. Demarteau possède une connaissance approfondie de l'histoire de son pays natal, et, dans la *Gazette de Liège*, dont il est le rédacteur en chef, il a publié à diverses reprises des travaux remarquables, dont plusieurs ont été ensuite édités à part. Tout récemment encore, la *Revue générale* (novembre 1877) donnait un article signé de lui, où l'histoire de saint Hubert était l'objet d'une étude dont l'érudition n'excluait pas l'élégance de la forme. Le travail dont je dois entretenir aujourd'hui le lecteur a paru d'abord dans le *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*.

Les Bollandistes avaient publié, dans le tome V de septembre, des fragments d'une biographie en vers de saint Lambert, écrite sous les

auspices de l'évêque Etienne de Liège, dans les premières années du dixième siècle. Ce qui donnait à cet écrit sa principale valeur, c'est qu'il mentionnait déjà, comme une tradition fort répandue de son temps, la version liégeoise sur les causes de la mort du Saint : circonstance d'autant plus remarquable qu'Etienne lui-même, à qui l'œuvre était dédiée, avait remanié la première biographie sans y parler aucunement de cette tradition populaire Mais le manuscrit dont s'étaient servis les Bollandistes présentait un grand nombre de lacunes, et ils durent se contenter de disséminer les fragments du poème dans leur *Commentarius Prævius*. M. Demarteau, en ayant retrouvé dans la bibliothèque vaticane un manuscrit complet, a pensé qu'il valait la peine d'être publié intégralement. C'est ce qui lui a donné l'occasion de discuter plusieurs points très-intéressants, notamment ces deux-ci : Quel est l'auteur vrai de ce poème anonyme? Que faut-il croire de la tradition sur les causes de la mort de saint Lambert, telle qu'elle y est rapportée?

C'est à Hucbald de Saint-Amand que M. Demarteau croit pouvoir attribuer la paternité du poème, et les raisons qu'il invoque à l'appui de cette conjecture sont si nombreuses, si concluantes, qu'il est difficile de ne pas se rendre à sa démonstration. L'auteur y montre, avec une parfaite connaissance des procédés littéraires du dixième siècle, beaucoup de finesse et de perspicacité dans la critique : cette partie de son travail, entièrement neuve et originale, peut être considérée comme une vraie découverte. (p. 40 à 72).

Dans la discussion du second point, qui remplit le reste de l'ouvrage, M. Demarteau reprend et développe, en les appuyant çà et là de considérations nouvelles, les arguments présentés par les anciens défenseurs de la tradition liégeoise. Ici, tout en partageant sa manière de voir sur le fond de la question, je ne voudrais pas être aussi affirmatif que lui, et je maintiendrais prudemment le point de vue où je me suis placé dans mon *Étude critique*. Ce n'est pas le lieu de discuter ces divergences, inévitables d'ailleurs, dans toutes les recherches scientifiques ; je me contenterai de signaler les points sur lesquels je crois pouvoir, antérieurement à toute discussion contradictoire, me séparer de lui. Il admet encore l'origine aquitanique et même mérovingienne de saint Hubert de Liège : pour ma part, je crois qu'après les travaux de MM. Rabanis, en France, et Bonnell, en Allemagne, il n'est plus possible de soutenir cette thèse un seul instant. Il voudrait, pour concilier son point de vue avec les exigences de la chronologie, placer en 695 la date de la naissance de Charles Martel : cette supposition me paraît tout à fait inadmissible ; on ne saurait faire descendre cette date plus bas que 691. C'est sans doute aussi par suite d'un simple malentendu que M. Demarteau prend la peine de

combattre plusieurs opinions qu'il m'attribue, quoique je ne les aie pas formulées dans mon *Étude critique*. Selon lui, j'aurais prétendu que la première biographie de notre Saint venait de Stavelot : j'ai simplement supposé que la tradition liégeoise, dont cette biographie ne parle pas, pouvait avoir été conservée et même consignée par écrit à Stavelot, d'où elle se serait répandue plus tard dans les écrits d'Adon et des autres. Je n'ai pas prétendu non plus que cette tradition n'a été écrite qu'au neuvième siècle; il est évident, au contraire, qu'elle doit l'avoir été avant la fin du huitième; mais, comme je n'en ai aucune preuve positive, je me contente de la montrer, *dès le neuvième*, dans le martyrologe d'Adon, qui l'aura empruntée à une chronique monastique du pays de Liège.

M. Demarteau a ajouté à son travail quelques autres documents du dixième siècle, relatifs à l'histoire de saint Lambert; plusieurs parties de l'office, composé par Etienne, et des relations de miracles qui eurent lieu vers l'époque des Normands. Rien de ce qui concerne le patron du diocèse de Liège ne saurait manquer d'intérêt pour les chercheurs qui poursuivent avec un soin pieux les moindres traces de sa glorieuse mémoire.

GODEFROID KURTH.

Histoire de la guerre de Trente ans, 1618-1648, par E. CHARVÉRIAT. Paris, E. Plon, 1878, 2 vol. in-8 de VIII-584 et 732 p. — Prix : 16 fr.

Nous regrettons de ne pouvoir rendre compte avec tout le développement qu'il comporterait de l'important ouvrage publié récemment sur la guerre de Trente ans. C'est un travail d'ensemble considérable, pour lequel l'auteur est constamment remonté aux sources, non pas originales, — la vie d'un homme n'y aurait pas suffi, — mais aux récits et aux témoignages imprimés dans diverses langues, dont aucun, presque, n'était à notre portée. Une telle œuvre manquait en France, où l'histoire de la guerre de Trente ans a souvent passé pour une époque embrouillée et confuse, que nous laissions volontiers démêler aux cerveaux allemands.

M. Charvériat divise naturellement son sujet en quatre périodes : les périodes palatine, danoise, suédoise et française. Son récit remonte même un peu plus haut, et va de la paix d'Augsbourg au traité de Westphalie. Les causes multiples d'une lutte gigantesque, qui a ruiné l'Allemagne en voulant l'émanciper, sont exposées avec beaucoup de clarté et de méthode. Le style est constamment simple et précis, bien que l'auteur ne s'interdise point les tableaux et les portraits, très-propres à distraire un peu le lecteur, auquel on demande une si longue attention. Les grandes figures de Tilly, Wallenstein, Mercy, Gustave-Adolphe, Torstenson, Weimar sont éclairées d'une lumière nouvelle et appréciées en général à leur juste valeur. A côté

des guerriers, les diplomates ont aussi leur place, et nous retrouvons aux premiers rangs Richelieu, Mazarin, d'Avaux, Oxenstierna.

L'ordre le plus parfait règne dans la disposition de l'ouvrage : des sommaires détaillés précèdent chaque chapitre et sont reproduits dans la table des matières avec une pagination spéciale. Une table générale analytique, très-détaillée, permet en un instant de se reporter à un fait, à une date, à la circonstance particulière de la vie du moindre personnage. Après le travail de la composition, cette mise en œuvre doublait presque la tâche. On ne peut que féliciter M. Charvériat d'avoir mené à si bonne fin une œuvre devant laquelle beaucoup de travailleurs opiniâtres auraient reculé. Son livre restera donc, et fera autorité pour l'époque de l'histoire moderne qu'il a su si bien étudier.

G. B. DE P.

Scènes et portraits de la Révolution en Bas-Limousin, par le comte V. DE SEILHAC. Paris, librairie générale, 1878, in-8 de 719 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il est à désirer que la période révolutionnaire soit dans chaque département l'objet d'une étude semblable à celle que M. le comte de Seilhac vient de faire paraître sur les commencements de la Révolution et sur la Terreur dans le département de la Corrèze. Il importe de faire connaître au public que l'esprit révolutionnaire a partout produit les mêmes maux. On serait tenté de croire que, dans une contrée éloignée de Paris, n'ayant aucun centre naturel d'agitation, et qui ne fut le théâtre d'aucune insurrection, la Révolution n'a dû faire que fort peu de ravages. Le travail si consciencieux de M. de Seilhac ne permet point de conserver une pareille illusion. Dans le Bas-Limousin, comme dans le reste de la France, un petit groupe d'intrigants et d'hommes pervers a soulevé les plus détestables passions et opprimé la majorité. Après le 14 juillet, des paysans, affolés par les contes les plus absurdes, ont pillé et les châteaux et les maisons des bourgeois ; les révolutionnaires modérés ont invoqué en leur faveur des excuses aussi ridicules qu'odieuses, et entravé l'action des autorités. L'assassinat de M. de Masset, commis à Tulle, le 10 mai 1791, mérite, à cause de sa froide préméditation, d'être cité parmi les crimes les plus atroces de la Révolution.

M. de Seilhac, s'appuyant sur les documents les plus authentiques, montre les populations du Bas-Limousin réduites à la misère la plus affreuse par les lois de la Révolution sur les subsistances. Toute plainte, tout murmure leur était interdits ; et leurs despotes, pour mieux terrifier, cherchaient systématiquement des victimes dans toutes les classes de la société : 1,500 suspects, parmi lesquels on ne comptait que 250 nobles, furent emprisonnés. Le tribunal criminel, jugeant révo-

chapitres désignés par les rubriques suivantes : *Administration générale — Justice — Finances — Travaux publics. — Guerre — Hygiène et assistance publique. — Instruction — Ghildes. — Fêtes — Réceptions et courtoisies — Industrie et commerce. — Église paroissiale.*

Tout le tome Ier, est consacré aux pièces justificatives. Il se termine par une copieuse table onomastique, contenant à elle seule 55 pages in-4, à deux colonnes. Plusieurs belles gravures, entre autres, un plan de l'ancien Oudenbourg, sont jointes au texte. L'exécution matérielle est irréprochable. Cet ouvrage, auquel les deux auteurs ont travaillé pendant dix ans avec un zèle et un désintéressement patriotiques, est digne du roi protecteur des lettres auquel il est dédié, et fait honneur à la *Société d'émulation* de Bruges, sous les auspices de laquelle il a vu le jour.

GODEFROID KURTH.

Listes des évêques et des supérieurs de couvents de l'Église russe (*Spiski ïérarkhov i nastoiatéleï monastyreï Rossïïskoï tserkvi*), faites d'après des documents, par PAUL STROÏEV. Édition de la Commission archéographique. Saint-Pétersbourg, 1877, gr. in-8 de x.-1055 et 68 p. à deux col. — Prix : 15 fr.

Dans son ouvrage intitulé *Nestor ou Annales russes en langue slavonne*, Schlözer faisait des vœux pour que quelqu'un, parmi les Russes savants, écrivît une histoire ecclésiastique de son pays. « Pour commencer, ajoutait-il, on pourrait se contenter d'indiquer exactement les dates d'érection de chaque évêché et les noms des évêques, ainsi que l'ordre dans lequel ils se sont suivis : même de simples registres auraient été non sans importance pour le commentateur des chroniques, obligé si souvent de chercher les *dates;* ils l'auraient dispensé d'une rude besogne et préservé de nombreuses fautes. » Le *desideratum* du célèbre historien, émis il y a trois quarts de siècle environ, ne fut pas oublié.

L'Église trouva plus d'un historien; la hiérarchie russe fut étudiée à son tour et inspira au savant évêque Ambroise son important ouvrage, auquel les travaux postérieurs relatifs au même sujet n'ont point ôté sa valeur. Mais l'*Histoire de la hiérarchie russe* ne tarda pas à devenir fort rare, et surtout incomplète, depuis la publication de tant de documents demeurés jusque là inconnus au public. — Paul Stroïev sentait mieux que tout autre l'urgence de combler une si importante lacune; aussi, pendant quarante ans, il ne cessa de recueillir des matériaux destinés à entrer dans ses *listes* chronologiques, non-seulement des évêques, mais encore de tous les supérieurs de couvents, depuis le dixième siècle jusqu'à nos jours. — On peut lire, dans le beau travail de M. Barsoukov sur la *Vie et les travaux de Paul Stroïev*, la

genèse et les destinées de cette publication posthume qui a coûté à son infatigable auteur tant de labeurs, et par laquelle il a si dignement couronné sa longue et studieuse existence. Le nombre des documents qu'il a dû consulter se compte par plusieurs dizaines de milliers; et il n'a cessé d'en rechercher de nouveaux que lorsque les forces lui firent complétement défaut.

En publiant les *Listes des hiérarques et des supérieurs de couvents*, la Commission archéographique a voulu respecter l'œuvre de leur auteur; elle les donne telles qu'il les a laissées dans ses papiers, sans y mêler rien du sien, sans ajouter des notes critiques qui auraient demandé beaucoup de temps et de place. La seule addition qu'elle y fit, c'est l'index alphabétique de tous les monastères dont il est fait mention dans le texte. On le doit aux soins de M. Semevski, rédacteur de l'excellente revue historique intitulée *Antiquité russe*, à qui fut confiée l'édition du volume.

Le texte original contient parfois des appréciations critiques qui peignent bien leur auteur. Ainsi, à propos du couvent de Simonov, on lit à la page 154 : « Tout ce que Karamzine et autres ont écrit à ce sujet est du pur *galimatias*. » Et ailleurs : « Les savants qui parlent de ce monastère (il s'agit du couvent de Saint-Nicolas l'Ancien, à Moscou) sont *ridicules;* au lieu d'inventer, ils auraient dû lire les *documents* (p. 189). » Peut-être, Stroïev aurait-il retranché les additions de ce genre, si le volume avait été imprimé de son vivant; comme aussi, il n'aurait pas manqué d'indiquer partout les sources où il a puisé ses dates, quoique son exactitude soit reconnue de tous. Cela eût été d'autant plus à désirer, que ses indications ne s'accordent pas toujours avec celles des autres écrivains : qu'on compare, par exemple, sa liste des métropolitains de Kiev avec une liste pareille que donne l'archimandrite Serge, à la fin de son grand *Calendrier oriental*.

La Commission archéographique a sagement fait de conserver à l'œuvre de Stroïev sa physionomie propre, et de ne pas en différer davantage la publication, attendue depuis si longtemps, et devenue vraiment indispensable.

Il est curieux d'étudier la statistique des couvents, dont le chiffre total s'élève à 2,868. Dans ce nombre, plus de 600 sont placés sous la protection de la Mère de Dieu, dont 177 sous le vocable de l'Assomption. Notre-Seigneur Jésus-Christ en a 478, dont 127 sous le vocable du Sauveur, et 122 sous celui de la Transfiguration. En troisième lieu vient la très-sainte Trinité (228 couvents); puis Saint-Nicolas (214). Le reste suit l'échelle descendante suivante : Saint-Jean-Baptiste (57, sans compter les 15 couvents dédiés à Saint-Jean, tout court); Saint-Esprit (31), Saint-Élie (31), Saint-Jean l'Évangé-

liste (30), SS. Boris et Gleb (29), Sainte-Parascève (24), Saint-Georges (24), Saint-Pierre et Saint-Paul (21), Saint-Démétrius (16), Saint-Pierre seul (13). — Tout couvent possède une église, et souvent plus d'une. On voit combien est grande la dévotion des Russes envers la sainte Vierge et saint Nicolas, mais on est surpris de ne voir aucun monastère qui porte les noms des saints Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves. J. MARTINOV, S. J.

The metallic History of the United States of America, 1776-1876, by J. F. LOUBAT. With 170 etchings by JULES JACQUEMART. New York, published by the Author, 1878, 2 vol. in-4.

Un de nos graveurs les plus distingués, M. Jules Jacquemart, vient de terminer un ouvrage auquel il travaillait depuis de longues années. M. Loubat, voulant écrire une histoire métallique des États-Unis d'Amérique, eut l'heureuse pensée de faire graver les médailles qu'il entendait commenter et décrire; il s'adressa à notre compatriote et fit en cela preuve de bon goût; les cent soixante-dix eaux-fortes qui accompagnent le beau livre que nous annonçons sont exécutées avec cette précision et ce savoir qui ont valu à M. Jacquemart une renommée européenne. Plusieurs des modèles qui étaient soumis au graveur ne présentaient pas une valeur d'art égale à la valeur qu'ils présentaient au point de vue de l'histoire, et souvent l'artiste a dû se faire violence pour respecter les incorrections qu'il avait le devoir de transporter sur le métal; lorsque des médailles exécutées, au contraire, par des maîtres de l'art lui étaient offertes, se retrouvant sur son terrain, il savait les rendre avec cette adresse que donne seul un savoir réel, et nous ne voudrions pas jurer que certaines planches de M. Jacquemart ne soient mieux dessinées que les originaux qu'elles multiplient. Dans l'œuvre de l'artiste français, l'*Histoire métallique des États-Unis d'Amérique* occupera une place fort honorable, et quiconque voudra désormais savoir comment il faut traduire par la gravure en taille douce des médailles devra étudier ce recueil et s'efforcer d'imiter M. Jacquemart; il apprendra que l'exactitude n'exclut pas l'art proprement dit et que la reproduction ne perd rien de sa fidélité à être traitée par un artiste rompu à toutes les difficultés de son métier. G. D.

Catalogue des incunables de la Bibliothèque de Toulouse, rédigé par le Dr DESBARREAUX-BERNARD. Imprimé aux frais de la ville. Toulouse, Paul Privat, 1878, gr. in-8 de LXXIII-266 p.

Le travail de M. le Dr Desbarreaux-Bernard est un des plus importants de tous ceux qui ont été consacrés à la science des livres. On y admire tous les trésors d'une expérience qui, chez le vaillant

octogénaire, est accompagnée de toute la finesse d'un esprit resté des plus jeunes et des plus vifs. Personne peut-être en notre pays n'était mieux préparé que M. Desbarreaux-Bernard à rédiger magistralement un catalogue d'incunables. Dès sa jeunesse, il a aimé les livres, surtout les vieux livres, avec la plus noble ardeur; il ne cesse, depuis plus de soixante ans, de les étudier, de les comparer, de les décrire. Bibliographe aussi savant qu'enthousiaste bibliophile, il a consacré, pour ainsi dire, sa vie entière à résoudre les problèmes qui avaient lassé la patience et trahi la sagacité des plus célèbres historiens de l'imprimerie. Aussi ne sera-t-on pas surpris de trouver dans le *Catalogue des incunables de la Bibliothèque de Toulouse* les plus curieuses observations et même parfois les plus précieuses révélations.

Indiquer le titre des divers chapitres qui constituent l'*Avant-propos*, ce sera donner, ce me semble, la meilleure idée des richesses qui y sont réunies dans un ordre parfait. Disons donc qu'après avoir répété le cri d'alarme poussé par M. Madden, qu'il appelle l'*éminent bibliographe :* « Les incunables s'en vont, » le Dr Desbarreaux-Bernard s'occupe successivement du signalement de ces épaves typographiques : des papiers et filigranes, des caractères, des cahiers, du registre, de la préface et des notes marginales, des réclames, des chiffres, des signatures, de la ponctuation, des guillemets, des majuscules, des traits d'union, de la parenthèse, des formats, des dates curieuses, bizarres ou énigmatiques de quelques incunables, des marques et monogrammes d'imprimeur, des errata, des approbations, privilèges et permissions d'imprimer, enfin de la reliure. L'*Avant-propos* de M. Desbarreaux-Bernard est un traité complet et destiné à faire loi désormais en la matière. Tout y est remarquable, mais si l'on me demandait quelles pages y sont remarquables entre toutes, j'indiquerais celles qui sont relatives aux papiers et filigranes, aux signatures et réclames, et aux livres imprimés sur des papiers de différents formats.

La même rigoureuse méthode, le même profond savoir, le même net et excellent style qui recommandent l'*Avant-propos*, nous les retrouvons dans le *Catalogue*. Ce catalogue comprend 285 articles, où les descriptions sont si précises, si minutieuses, qu'elles ne laissent rien à désirer. Quelques-uns des incunables que nous fait si bien connaître M. Desbarreaux-Bernard sont d'une excessive rareté, tels sont : le n° 85, probablement unique, et, dans tous les cas, non cité par les bibliographes; le n° 141, resté mystérieux pour tous les chercheurs; les nos 148, 149, 150, 151, plaquettes à peu près introuvables, etc. Aux descriptions s'ajoutent des notes fort intéressantes. Je mentionnerai particulièrement celles où sont relevées les erreurs et les lacunes du *Manuel du Libraire* (p. 5, 6, 10, 12, 21, 22, 26, 27, 29, 34, 35, 39, 45, 46, 47, 48, 50, 58, 71, 80, 83, 87, 89, 99, 131, 136, 138, 156, 181, 184,

187, 196, 198, 205, 206, 207, 216, 217). Dans quelques autres notes sont discutées et redressées diverses assertions de Gabriel Peignot, de La Serna Santander, de C. Leber, de A. Péricaud, surtout de M. P. Deschamps. Au bas de la p. 171, indiquons un document inédit, tiré des archives départementales de la Haute-Garonne, et relatif à l'entrée d'Étienne Baluze au collège de Saint-Martial de Toulouse.

A la suite du *Catalogue*, viennent : 1° Appendice et notes diverses; 2° Table des noms de villes; 3° Table des noms d'imprimeurs; 4° Table des auteurs; 5° Table des ouvrages sans nom d'auteur; 6° Table des filigranes; 7° 25 planches où sont très-exactement représentés les filigranes déjà décrits dans le texte; 8° Diverses autres planches qui nous montrent la première lettre capitale du psautier, imprimé à Mayence, en 1457, et de la même grandeur, un assez grand nombre de types, de marques d'imprimeurs et de figures. Toute cette partie du volume est supérieurement exécutée, et tous les connaisseurs la jugeront digne de servir de complément et d'éclaircissement à un texte qui ne saurait être trop loué. T. DE L.

Bibliotheca Americana. *Histoire, géographie, voyages, archéologie et linguistique des deux Amériques et des îles Philippines,* rédigée par M. CH. LECLERC. Paris, Maisonneuve, 1878, in-8 de XX-737 p. — Prix : 15 fr.

Ce livre, imprimé avec luxe, n'est pas, comme son titre pourrait peut-être le faire croire, une bibliographie générale du nouveau continent. C'est le catalogue d'une collection d'ouvrages anciens et modernes qui depuis longues années sont la spécialité très-connue de la librairie Maisonneuve. L'auteur, M. Charles Leclerc, n'en est pas à son début dans ce genre de travail; déjà, en 1867, il avait dressé, par ordre alphabétique de noms d'auteurs, un catalogue de vente de la même librairie, dans lequel l'esprit de recherches se faisait particulièrement remarquer. Le nouveau catalogue, beaucoup plus considérable, se signale en même temps par plus de méthode, d'exactitude et de critique. Il forme deux grandes divisions, dont l'une embrasse l'histoire, la géographie, les voyages, l'archéologie, etc., et renferme six parties : *Amérique en général, îles de l'Atlantique, Amérique septentrionale, Antilles, Amérique méridionale et îles Philippines*. Ces parties ont elles-mêmes des subdivisions qui correspondent aux grandes régions géographiques.

La seconde division se rapporte exclusivement aux travaux de linguistique. Elle groupe d'abord cinquante-cinq recueils qui sont relatifs aux langues américaines en général, puis classe alphabétiquement par langue et par noms d'auteurs un assez grand nombre d'ouvrages qui ne concernent pas moins de quatre-vingt-sept idiomes. Parmi les

langues comptant le plus d'ouvrages, il faut citer le caraïbe, l'esquimau ou groenlandais, le maya, le *nahuatl* ou mexicain, qui offre à lui seul quarante-trois publications, et enfin le quichua usité parmi les Indiens du Pérou. Cette partie du livre de M. Leclerc est extrêmement intéressante et doit avoir exigé de sa part plus particulièrement des soins et des recherches.

Un supplément de cent quatre-vingts articles renferme l'analyse de ce qui avait pu, dans une longue élaboration, échapper à l'attention de l'auteur, ainsi que l'indication des ouvrages acquis pendant l'impression. C'est un total de 2,638 articles.

Enfin, un index général des noms d'auteurs, sur deux colonnes, termine le volume et renvoie aux numéros d'ordre qui se suivent sans interruption. Cette table est infiniment commode pour les recherches.

Telle est la *Bibliotheca Americana*. Remarquable par la précision et la multiplicité des renseignements très-utiles que ce livre renferme, il laisse peu de place à la critique. Néanmoins, il y aurait peut-être lieu de signaler quelques répétitions; mais elles ne sont nullement embarrassantes surtout dans un semblable travail; certaines notices aussi, rendues un peu courtes, manqueraient de clarté; ainsi, pour citer un exemple, nous croyons qu'au n° 2325, le lecteur, s'il ne connaît pas déjà le vocabulaire mexicain de Fray Alonso de Molina, aura de la peine à découvrir que cet ouvrage renferme deux parties : le dictionnaire espagnol-mexicain et le dictionnaire mexicain espagnol. On reconnaîtra, du reste, que ces taches sont légères; si nous les indiquons c'est pour remplir exactement et trop scrupuleusement peut-être notre devoir d'appréciateur.

Nous aurions bien voulu mentionner ici les raretés les plus remarquables portées sur ce catalogue; mais le travail a été fait par M. Leclerc lui-même dans son avant-propos, et nous y renvoyons le lecteur, malgré l'étendue que l'auteur s'est plu à donner à cette partie. Un signe particulier, tel qu'un astérisque, placé en regard de chaque numéro important eût peut-être suffisamment rempli l'objet de ce classement. Nous eussions préféré trouver une classification générale et succincte des ouvrages par siècles, qui, tout en servant de résumé, aurait guidé les travailleurs s'occupant plus spécialement de certaines époques.

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Leclerc est bon, fait avec soin et vraiment digne de fixer l'attention des bibliophiles et des érudits. Ils y puiseront des indications précises qu'il leur serait quelquefois difficile de se procurer pour certains ouvrages, tellement ils sont rares et peu connus.

R. S.

BULLETIN

S. Aurelii Augustini Confessionum libri XIII, cum notis H. Wangnerech, S. J. Turin, Marietti, 1878, in-18 de xvi-565 p. — Prix : 2 fr.

Nous n'avons pas à faire ici l'éloge de l'édition des *Confessions* de saint Augustin, publiée à Cologne en 1630, par le jésuite Wangnerech : des notes nombreuses et substantielles, des titres clairs et concis, des réflexions pratiques ont valu à cette édition sa juste renommée. C'est cette excellente édition que reproduit l'éditeur de Turin, M. Pierre Marietti, en comblant une lacune que l'on regrettait à bon droit dans le travail du P. Wangnerech. Celui-ci, en effet, s'était arrêté au dixième livre des *Confessions*, laissant de côté les trois derniers, qui contiennent un commentaire du premier chapitre de la Genèse, ainsi que des dissertations fort abstraites sur les matières les plus difficiles de la théologie. Le texte de la nouvelle édition est clair ; les notes et pratiques, imprimées en petit caractère, sont bien venues ; deux tables très-complètes terminent le volume : c'est donc à la fois, comme la plupart des publications de M. Marietti, un livre à très-bas prix et un livre bien exécuté.

E. Pousset.

Breve esame dell' opuscolo del sac. Curci : Il moderno dissidio tra la Chiesa e l'Italia. Rome, imprimerie de la Propagande, in-8 de 93 p.

Le silence s'est fait autour du livre publié par l'abbé Curci sur le *Démêlé moderne entre l'Église et l'Italie.* Les catholiques ont appris avec joie que celui qui avait été un des hommes les plus en vue de la Compagnie de Jésus, et qui avait le plus vaillamment défendu, durant de longues années, les droits du Saint-Siège, reconnaissait son erreur, et se soumettait pleinement à la sentence qui frappait son livre. Cependant la brochure dont nous rendons compte, si elle a perdu quelque peu de son actualité, conserve un grand intérêt pour tous ceux qui ont connu, au moins par les journaux catholiques, le livre du P. Curci. Il suffit de remarquer que c'est une réponse officielle, car elle est signée par *un Padre della Compagnia di Gesù ;* elle est publiée à Rome même, avec toutes les permissions, et à l'imprimerie de la sacrée Congrégation de la Propagande. L'auteur divise son travail en deux parties à peu près égales ; dans la première, il expose et réfute les idées de l'abbé Curci ; dans la seconde, il raconte toute la suite des faits qui ont amené la sortie du religieux de la Compagnie de Jésus, à laquelle il appartenait déjà depuis cinquante et un ans.

Puisse le retour du P. Curci être imité par tous ceux qui se sont laissé égarer par les décevantes théories du libéralisme contemporain, et qui visent encore à une conciliation impossible entre l'erreur et la vérité !

E. Pousset.

La Pratique de l'éducation chrétienne, *d'après les vrais principes.* Ouvrage dédié aux maisons d'éducation et aux familles chrétiennes, par le P. A. Monfat. Paris, Bray et Retaux, 1878, in-12 de xv-524 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce nouvel ouvrage du P. Monfat fait suite à celui qu'il a publié en 1875 sous ce titre : *Les vrais principes de l'éducation chrétienne rappelés aux maîtres et aux familles*, et dont il a été rendu compte dans ce recueil (t. XIV, p. 543).

Après avoir donné les principes, l'auteur expose la pratique, en homme du métier guidé par la raison et par la foi, et nous pouvons ajouter par l'amour de la jeunesse et l'amour des âmes. L'introduction est consacrée à la distinction de l'éducation proprement dite, qui forme le cœur, et de l'enseignement qui développe l'esprit, distinction essentielle, nécessaire, parce qu'elle repose sur la nature même des choses, que l'on violente trop souvent, mais jamais impunément. L'éducation n'est guère qu'un mot aujourd'hui ; elle est absorbée par l'instruction, au point de vue utilitaire, non pas celle qui forme l'esprit, parallèlement au cœur, mais celle qui mène aux succès dans les examens, à l'entrée dans une carrière, sans souci de la volonté chargée de mettre à profit les connaissances acquises. Cette distinction solidement établie, appuyée sur de sages considérations et sur les témoignages les plus autorisés, conduit à la division du sujet en deux parties. Le P. Monfat réserve la pratique de l'enseignement pour un autre volume ; celui-ci est tout entier consacré à l'éducation. Il place à la base une bonne discipline, qui, dans son sens propre, règle les rapports entre les maîtres et les disciples. Il la définit et en détermine le but; c'est la condition de l'ordre. Il montre sa nécessité, avant tout, pour les maîtres qui doivent concourir ensemble à la formation des âmes, travailler à assouplir les volontés en leur faisant accepter, par l'amour qu'ils témoignent, un joug salutaire, et rendre le devoir aimable en prouvant qu'ils l'aiment, autrement dit en pratiquant la vertu. Il leur faut le désintéressement qui ici est caractérisé par le don de son temps, l'égalité d'humeur, la condescendance à assouplir la règle aux exigences raisonnables. Tout un chapitre est consacré à l'émulation, au mobile de l'honneur qu'elle fait mouvoir, aux récompenses qui en sont les conséquences. Vient ensuite la surveillance et la question si délicate, de notre temps surtout, de la répression. Le P. Monfat insiste pour qu'on punisse au moment favorable, sans passion, et en laissant toujours espérer le pardon.

Dans une seconde partie, l'auteur étudie les principaux chefs de devoirs dont il faut donner l'habitude aux élèves, ce qui est le but de l'éducation : devoirs envers Dieu, envers les parents, envers les maîtres, envers les élèves, et ces devoirs généraux qui se résument dans la politesse. C'est assez dire qu'on y trouve traité tout ce qui touche à l'instruction religieuse, aux pratiques de piété, aux relations avec la famille, à l'obéissance vis-à-vis des maîtres, à la charité et à la pureté qui doivent régler les rapports entre condisciples, et au respect humain qui en est l'écueil. En un mot, c'est un traité complet, méthodique, clair, où tout est bien déduit et bien pensé. Il sera bien utile aux maîtres ; mais les parents, qui doivent seconder ceux-ci, ne le liront pas avec moins de profit. R. DE ST-M.

Traité pratique de l'éducation maternelle, précédé d'instructions préliminaires sur l'Archiconfrérie des mères chrétiennes, par Mgr PICHENOT, archevêque de Chambéry. Nouvelle édition, revue et augmentée d'une seconde partie. Paris, Bray et Retaux, 1878, in-12 de 447 p. — Prix : 3 fr. 50.

La première édition de cet ouvrage a été signalée en 1869 (t. IV, p. 72). M. Pichenot était alors vicaire général de Sens. La question qu'il traite, avec autorité est de celles dont l'importance ne fait que s'accroître. Il s'agit de l'éducation religieuse. C'est la mère qui est la première éducatrice; c'est elle que Mgr Pichenot veut diriger dans l'accomplissement de sa difficile mission. Il s'adresse aux mères chrétiennes ; il les engage à s'associer pour le soutenir et l'encourager, et il leur donne d'abord des instructions sur les

principales fêtes en honneur dans l'Archiconfrérie des mères chrétiennes. Abordant ensuite directement son sujet, il leur expose leurs devoirs, traite de la première éducation, du baptême, des parrains, des noms, de l'allaitement qui a, au point de vue moral, une non moins grande importance qu'au point de vue physique. Mgr Pichenot passe à la seconde éducation, alors que l'enfant commence à parler; il montre comment il lui faut inculquer l'amour de Dieu, développer en lui la piété, l'instruire de la religion, combattre ses défauts, lui faire aimer et pratiquer la vertu. Puis vient le catéchisme, la confession et la première communion, qui conduisent à la jeunesse. C'est le terme de l'éducation maternelle : la première édition n'allait pas plus loin. Mais l'influence de la mère ne doit pas cesser de se faire sentir : aussi Mgr Pichenot a-t-il ajouté, en rééditant son ouvrage, des instructions sur les questions principales où la mère doit intervenir : la vocation, le mariage, où, même dans les familles chrétiennes, les considérations mondaines ont trop souvent le plus de poids, les rapports entre parents, la perte des enfants, le veuvage, etc. On ne pouvait aborder une plus grave question, ni la traiter avec plus d'autorité et de sens pratique. R.

L'Éducation cléricale en France, par un ancien missionnaire. Paris, Ghio, 1877, in-12 de 51 p. — Prix : 50 cent.

L'ancien missionnaire qui a porté cette brochure chez un éditeur dont les publications ne se distinguent pas généralement par leur caractère religieux, a eu la pudeur de ne point signer de son nom. C'est la seule chose dont nous ayons à le louer. On sent un mécontent, peut-être un malheureux, blessé dans son orgueil, qui ne sait s'en prendre qu'aux autres de ses insuccès, de ses déboires, — devons-nous dire de ses fautes? Il est ridicule dans ses critiques sur l'éducation dans les grands séminaires, et surtout sur la Société de Saint-Sulpice, et il est d'une insigne maladresse quand, dans ses observations sur le droit canonique, il s'appuie de l'autorité de M. Émile Ollivier, « un homme éminent dont le cœur déborde de la lave incandescente d'une vraie liberté. » R. S. M.

L'Union des peuples. Paris, Plon, juin 1878, in-8 de 25 p.

L'auteur anonyme de cette brochure propose l'établissement d'un *conseil non politique des nations civilisées* formé par les représentants des différents gouvernements, et qui aurait pour mission de promouvoir les entreprises intéressant la civilisation tout entière, telles que les grandes voies de communication entre les continents, l'union postale, monétaire et commerciale, la suppression de la traite et les mesures hygiéniques contre les fléaux, comme le choléra, etc. Ce conseil devrait s'occuper aussi de la rédaction du code du droit des gens, et pourrait avec le temps servir à l'arbitrage des différends entre les nations. Notre génération verra-t-elle se réaliser un pareil projet? nous n'avons pas à l'examiner. Qu'il nous suffise de dire que l'auteur fait une profession très-nette de foi catholique, et que rien dans sa brochure ne rappelle les projets destructeurs de toutes les nationalités qui se cachent dans la plupart des *congrès et ligues de la paix.* X.

Le Travail humain, son analyse, son évolution, par Méliton Martin, ingénieur civil, membre du jury de l'Exposition universelle de 1878. Paris, Guillaumin, 1878, gr. in-18 de xxvii-368 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre est une nouvelle manifestation du besoin de rattacher la science sociale à la science générale de l'homme et de l'ensemble des choses, qui travaille à l'heure présente tous les esprits ayant une certaine originalité. M. Méliton Martin est du nombre ; il est l'auteur, comme nous l'apprend sa préface, d'un ouvrage en quatre volumes publié en 1863, à Madrid, sous le titre de *Ponos*. Le volume que nous avons entre les mains en est heureusement un résumé très-abrégé.

L'idée fondamentale de M. Martin est que l'homme étant *un*, il ne faut jamais séparer en lui les jouissances matérielles des besoins intellectuels et affectifs : en conséquence, il veut refaire l'économie politique pour y donner, à la satisfaction des sentiments et des besoins intellectuels, une place que les économistes ne lui ont pas faite. Il y a du vrai dans sa critique; mais elle est exagérée et surtout trop générale, car M. Méliton Martin est bien oublieux en écrivant, s'il ne l'a pas été dans ses lectures, en ne mentionnant point les doctrines sociales qui font partie intégrante de la tradition chrétienne, et qui répondent précisément aux *desiderata* relevés par lui dans l'économie politique contemporaine.

Mais l'auteur du *Ponos*, absorbé par l'effort intellectuel considérable qu'il a fait individuellement, est tout entier à l'enthousiasme de son *eureka*. Le travail, dit-il, est la grande loi de l'humanité; elle domine l'être collectif, aussi fatalement que les lois du monde physique, mais en laissant à l'individu une élasticité d'action qui constitue la liberté. Le travail amène le progrès, et le progrès, à son tour, engendre une morale qui porte l'homme à dompter ses sentiments par la vue de son intérêt bien entendu : le culte du devoir se réalise finalement dans les expositions universelles. Nous ne suivrons pas M. Méliton Martin dans les développements qu'il donne à cette idée et qui remplissent près d'un quart de son volume. On y trouve heureusement autre chose, notamment une analyse fort judicieuse des conditions économiques actuelles, des rapports des travailleurs et du capital, de l'utilité sociale de la richesse. L'homme pratique s'y révèle, et ce n'est pas sans profit qu'on lira quelques-uns de ses chapitres. X.

Leçons sur la protection des animaux. — *Les Quadrupèdes, animaux domestiques, bêtes de somme, animaux carnassiers, animaux nuisibles, petits carnassiers et rongeurs*, par N. Claudon, instituteur à Vic-sur-Leille (Lorraine). Paris, P. Dupont, 1878, in-12 de 98 p. — Prix : 1 fr.

Cet ouvrage a été approuvé par la Société protectrice des animaux; il méritait de l'être. Dans les cent pages dont il se compose, l'auteur, passant en revue tous les quadrupèdes, d'une façon aussi attrayante qu'instructive, s'attache à combattre de vieux préjugés, universellement répandus, sur bon nombre d'entre eux, préjugés qui ont pour résultat de faire disparaître peu à peu beaucoup d'espèces d'animaux fort utiles. Ce petit traité d'histoire naturelle s'adresse aux enfants. Il est fait sous forme de leçons, dans un style parfaitement approprié au jeune âge. C'est une idée excellente de s'adresser ainsi à l'enfance. Les fausses notions datent presque toujours de cette époque de la vie. Il importe donc de dire de bonne heure aux enfants la vérité sur toutes choses, et de les prémunir contre des erreurs qu'ils entendront formuler journellement. — Ajoutons que M. Claudon ne manque jamais, en faisant remarquer les merveilles que l'on découvre dans l'étude de la nature, de rendre hommage à leur suprême auteur. L. de B.

Raccolta di testi latini, *tratti da autori classici christiani.* Turin, Marietti, 1876 et 1877. — Prix : 60 cent. le volume. — THOMÆ VALLAURII *Opera.* I. *Epitome historiæ græcæ.* 7e édition. Prix : 1 fr. II. *Epitome historiæ romanæ.* 6e édition. Prix: 1 fr. 50. Augustæ Taurinorum, ex officina Salesiana, 1878.

A des titres divers, ces opuscules sont un heureux indice de la sollicitude avec laquelle en Italie, à l'heure présente, les esprits sérieux s'occupent des questions d'enseignement. Tous ceux qui se rappellent la polémique ardente soulevée, il y a quelque trente ans, par l'emploi des classiques, savent avec quelle sagesse l'Église, par la bouche du regretté Pie IX, a tranché ce grand débat : sans enlever aux auteurs de l'antiquité la place qui leur était assignée depuis plusieurs siècles dans l'éducation de la jeunesse, il fallait leur associer les Pères de l'Église, fréquents modèles d'élégance littéraire, et en tout cas, sources inépuisables de fortes et religieuses inspirations. L'Italie catholique n'a pas voulu demeurer sourde à cet appel : de là une série d'éditions, d'un format commode, d'une impression en général irréprochable, et cependant d'un bon marché surprenant, destinées à répandre tout à la fois la connaissance des lettres latines et le goût de la piété chrétienne.

Les quatre spécimens que j'ai en ce moment sous les yeux se recommandent et par l'habile choix des textes et par d'intelligentes annotations. C'est tout d'abord une série de récits empruntés aux *Actes des martyrs*, avec une assez longue préface sur l'origine, aussi authentique que vénérable, de ce livre d'or du christianisme naissant; puis des extraits de saint Jérôme, tirés des *Vies* de saint Paul, premier ermite, de saint Hilarion, de saint Népotien et du traité sur *les Écrivains ecclésiastiques :* ensuite un recueil de morceaux de saint Cyprien, pris dans ses plus célèbres ouvrages; enfin, pour montrer que la religion peut admirablement inspirer la Muse, Juvencus, Lactance, Victorinus, saint Hilaire, Ausone et saint Paulin ont fourni les éléments d'un charmant volume de poésies. Il y a là un modèle et un exemple pour ceux de nos établissements libres qui ne sont point encore entrés dans cette voie.

Destinées aux classes élémentaires, les deux compilations de M. Vallauri ont l'avantage d'offrir aux jeunes élèves un résumé méthodique et complet de l'histoire grecque et romaine. C'est par ce côté qu'elles l'emportent peut-être sur deux ouvrages depuis longtemps populaires, le second surtout : je veux parler de l'*Epitome* de Siret et du *De viris illustribus* de Lhomond. Mais pourquoi l'auteur a-t-il complétement négligé l'histoire des lettres, au moins aussi digne d'attention au collège que celle de la politique ?

C. HUIT.

Histoire du moyen âge, par le R. P. PAUL MURY, S. J. Bruges, imprimerie classique de Saint-Augustin, 1878, in-16 de III-379 p.

Tout le monde convient qu'il n'y a rien de plus difficile à faire que de bons livres classiques. Parmi ces livres, les plus malaisés sont les précis d'histoire, et, plus que tous les autres, de l'histoire du moyen âge. Comme on ne peut mettre entre les mains des élèves de gros manuels, aujourd'hui surtout que leur mémoire est surmenée par les exigences des programmes universitaires, on est dans la nécessité de se renfermer dans un cadre étroit, où manquent plus ou moins la clarté, l'ordre et l'intérêt. Or, telles sont précisément les qualités qui distinguent le livre que nous annonçons. En 380 pages d'un modeste format, l'auteur a su exposer, dans un récit simple et lumineux, plein de vie et de mouvement, l'histoire de onze siècles, « accom-

pagnant les faits, comme il en prend l'engagement (préface, p. 2), d'un épisode, d'un trait, d'une parole, et nous ajouterons, d'une citation de grand écrivain, qui servent à les graver dans la mémoire des jeunes gens. » Cette histoire, où rien d'important n'a été omis, est partagée en quatre périodes, allant de la dissolution de l'Empire (391), à travers Charlemagne et les croisades, jusqu'à la prise de Constantinople (1453). Nous aurions mieux aimé que la dernière période fût poussée jusqu'à la Réforme : car là est réellement la fin du moyen âge. La part de la France, durant toutes ces périodes, est ce qu'elle doit être dans un ouvrage particulièrement destiné à la jeunesse française. De nombreux tableaux (p. 361-376) donnent la suite chronologique des faits et la succession des souverains en Orient et en Occident, d'abord des papes dont l'autorité domine le moyen âge. Il va sans dire que le livre, étant sorti de la plume d'un fils de saint Ignace, « a été conçu dans l'esprit catholique, » et c'est un mérite de plus ajouté à tous les autres. Aussi les collèges catholiques s'empresseront-ils d'adopter un ouvrage si propre à faire aimer l'Église et ses institutions : nous ne connaissons pas de meilleure histoire classique du moyen âge. X.

VARIÉTÉS

I

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE EN ESPAGNE (*fin*).

(1874-1878)

Pensin (J. N.). *Cours complet de prestidigitation.* Trad. libre par Ricardo Palenca y Lita. 1874, in-8.

Ponson du Terrail. *La Vengeance d'une femme ou le pacte de sang.* 1876, in-4. — *Un fou de Bedlam.* Trad. par Pedro Muñoz de Quiroga. 1878, 2 vol. in-8.

Prévost (l'abbé). *Histoire de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux.* Trad. par Angel Romeral. 1876, in-8.

Ramière (le P. Henri), S. J. *L'Apostolat de la prière.* Trad. par le chanoine José Morgades y Gili. 3e édit. 1876, in-8.

Rapet (J. J.). *Manuel populaire de morale et d'économie politique.* Trad. par A. P. Valencia. 1876, in-4.

Raspail (F. V.). *Manuel de la santé.* 5e édit. 1876, in-8. — *Bibliothèque de Raspail ou publication de toutes ses œuvres médicales et scientifiques.* Trad. sous la direction de Joaquin Puigferrer. 1877, in-4.

Ratisbonne (Louis). *La Comédie enfantine.* Trad. par F. Miguel et C. Barallat. 4e édit. 1877, in-8.

Raymond (Mme Emeline). *Une disgrâce à temps.* Trad. et arrangée par Ant. Castilla y Guttierez. 1875, in-fol. à 2 col. — *L'Héritage de l'oncle.* Trad. et arrangée par le même. 1875, in-fol. à 2 col. — *Une femme élégante.* Id., 1875, in-fol. à 2 col.

Renan (Ernest). *Dialogues philosophiques.* Trad. par A. R. Chaves. 1876, in-8. — *Fragments philosophiques.* Trad. par Chaves y Orgaz. 1877, in-8.

Revoil (B. E.). *Drames du nouveau monde.* — *L'Ange des prairies.* Trad. et arrangé par Telesforo Corada. 1878, in-8.

Riant (A.). *Leçons d'hygiène privée et publique.* 2e édit. 1876, in-4.

Ribot (Th.). *La Psychologie anglaise contemporaine*. Trad. avec appendice par Mariano Arés. 1877, 2 vol. in-8.

Richard. *Le Magicien des salons ou le diable couleur de rose*. Trad. libre par Juan Traver de Baviñy. 1875, in-8.

Richet (C.). *Les Poisons de l'intelligence*. Trad. par Manuel de Tolosa y Latour. 1878, in-8.

Roger (A.). *Voyage sous-marin. Aventures extraordinaires du docteur Trinitus*. Trad, par F. N. Nouvelle édit. 1878, in-8.

Roux-Ferrand (Hippolyte). *Ni plus, ni moins*. Trad. par Telesforo Corada. 1876, in-8.

Rulhière (M.). *Histoire de la révolution de Russie en* 1762. Trad. par Juderias Bender. 1878, in-8.

Saint-Pierre (Camille). *Des remèdes incompatibles au point de vue de l'art des ordonnances*. Trad. par Marcelino Gesta y Leceta. 1875, in-4.

Saint-Vel (O.) *Hygiène des Européens dans les climats tropicaux*. Trad. par J. Jauregui et J. Saenz Criado. 1877, in-8.

Saint-Vincent (A. C. de). *Nouvelle médecine des familles à la ville et à la campagne*. Trad. par José Saenz y Criado. 1877, in-8.

Sand (George). *Le Secrétaire intime*. Trad. par le vicomte de San Javier. 1876, in-4. — *La Coupe*. 1877, in-8.

Scherer. *Histoire du commerce de toutes les nations*. 1874, 2 vol. in-4.

Scribe (Eugène). *Maurice*. Trad. libre par Natalio R. Padilla. 1877, in-8. — *Le Prix de la vie*. 1877, in-8.

Ségur (Mgr de). *Les Merveilles de Lourdes*. Trad. par José Sarda. 1874, in-8. — *La grande question du jour. La Liberté*. Trad. par A. G. F. 2e édit. 1874. in-8. — *L'Enfer*. Trad. par Antonio de Valbuena. 1877, in-8. — *La foi devant la science moderne*. Trad. par F. L. Obiols. 2e édit. 1878, in-8.

Simonin (L.). *Le Monde souterrain, d'après L. Simonin*. Trad. par Florencio Janér, avec des notes sur l'Espagne. 1874, in-8.

Sonrel (L.). *Le Fond de l'Océan*, d'après L. Sonrel. Trad. par G. R. y N. 1875, in-8.

Soubeiran (J. L.). *Nouveau dictionnaire des falsifications et altérations des aliments*. Trad., augm. et annotée par J. R. Gomez Pamo. 1876, in-4.

Souvestre (Émile). *Le Monde tel qu'il sera en l'an* 3000. Trad. par F. N. 1876, in-8.

Tiberghien (Guillaume), belge. *L'Enseignement obligatoire*. Trad. par Herménégilde Ginér. 1874, in-8. — *Introduction à la philosophie*. Trad. par Vicente Piño y Vilanova, précédé d'un prologue par Facundo de los Rios y Portilla. 1875, in-4. — *Les Commandements de l'humanité ou la vie morale*. Trad. par Alejo Garcia Moreno. 1875, in-8.— *Essai théorique et historique sur la génération des connaissances humaines*. Trad. par A. Garcia Moreno. 1875, 4 vol. in-8. — *Études sur la philosophie*. Trad. par A. Garcia Moreno, 1875, in-8.

Tissot (J.). *Logique de Kant*. Trad. par Alejo Garcia Moreno. 1875, in-8. — *Métaphysique de Kant*. Trad. par Juan Uña. 1876, in-8.

Tissot (Simon-André). *L'Onanisme*. Trad. avec notes par Manuel M. Carreras Sanchis. 1877, in-4.

Torné-Chavigny (l'ab.). *Prophéties de Nostradamus selon les commentaires de H. Thorné-Chavigny*. Trad. par Victor Rossello. 1878, in-8.

Tourtoulon (Ch. de). *Don Jaime Ier le Conquérant*. 2e édit. 1874, 2 v. in-4.

Ulbach (Louis). *Les Fils de l'adultère*. Trad. par E. H. y F. 1875, in-8.

VENETTE (M.). *Peinture de l'amour conjugal*. Trad. de la 87e édition par Demetrio San Martin. 1875, in-8.

VERNE (Jules). *Le Docteur Ox*. Trad. par Vicente Guimerá. 1875, in-4. — *Les Excursions aérostatiques*. Trad. par Felipe de Burgos. 1875, in-fol. — *Le Tour du monde en huit jours*. Trad. par Vicente Guimerá. 1875, in-4. — *Histoire des grands voyages et des grands voyageurs*. 1875, in-8. — *Un hivernage au milieu des glaces*. Trad. par Vicente Guimerá. 1875, in-fol. — *Maître Zacharias*. — *Un drame dans les airs*. Trad. par Vicente Guimerá. 1875, in-fol. à 2 col. — *Le Chancellor*. Trad. par Manuel Etranda y Sanjuan. 1875, in-fol. à 2 col. — *L'Ile mystérieuse*. Trad. par F. N. 1875, 2 vol. in-8. — *Michel Strogoff*. Trad. par Nemesio Fernandez Cuesta. 1876. in-8. — *Le Pays des cuirs*. Trad. par Vicente Guimerá. 1876, in-4 à 2 col. — *Un drame de l'indépendance du Mexique*. 1876, in-8. — *Les Indes noires*. Trad. par F. Picatoste. 1877, in-fol. à 2 col. — *Hector Servadac*. Trad. par N. F. Cuesta. 1877, in-4. à 2 col.

VÉRON (Pierre). *Le nouvel art d'aimer*. Trad. par Telesforo Corada. 1877, in-8.

VIAL (J.). *Histoire abrégée des campagnes modernes. Guerres de Bohème et d'Italie en* 1866. 1877, in-8. — *Guerre franco-allemande de* 1870-71. Trad. avec prologue et notes par Arturo Cotarelo. 1878, in-8.

VILLEFRANCHE (J. M.). *Pie IX, sa vie et son siècle*. Trad. par Juan Ant. Almela et José Tora. 1877, in-4.

VILLENEUVE (E.). *Épagathus ou les martyrs de Lyon*. Trad. par J. J. U. 1877, in-8.

VINCENT (CH.) et DAVID (R. G.). *Le Chasseur de bandits*. Trad. par E. H. y F. 1875, in-8.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN. *Histoire de la géographie*. Trad. et annotée par Manuel Sales y Ferré. 1878, 2 vol. in-8.

WALLUT (C.). *Grandeur et décadence d'un oasis*. Trad. par Fr. Macente. 1 875, in-fol. à 2 col.

X.

II

BIBLIOGRAPHIE DES NOELS (1).

L'infatigable Quérard, mort en 1865, a laissé, on le sait, de vastes travaux consacrés à la science des livres; la *France littéraire* (1827-1842, 10 vol.; tomes XI et XII, 1854-1862); les *Supercheries littéraires dévoilées*, 1845-53, 5 vol. in-8 (2), d'autres publications non achevées, attestent un dévouement qui ne se démentit jamais; il avait entrepris une œuvre gigantesque, l'*Encyclopédie du bibliothécaire;* il n'a pu en faire paraître que le prospectus. Conçu sur un plan trop vaste, cet immense répertoire ne saurait être publié en entier; d'ailleurs, par la force des choses, il devient de plus en plus incomplet. L'auteur en avait détaché quelques articles (*La Roumanie*, *Marat*, *Marie-Antoinette*) qu'il a insérés dans un journal auquel il avait donné son nom, mais dont il n'a paru que deux volumes (1855-1856).

Acquéreur des papiers inédits de Quérard, nous n'avons pas voulu laisser

(1) Ce travail est extrait de l'*Encyclopédie* (inédite) *du Bibliothécaire*, par M. J. M. Quérard.

(2) Une seconde édition, fort augmentée, de ce curieux travail, revu par MM. P. Jannet et G. Brunet, a paru à la librairie Daffis, 1869-1871, 3 vol. in-8.

perdre en entier les résultats de ses longues recherches; les notes que nous avons trouvées sur les *livres perdus* et sur les *livres à clef* nous ont fourni la base de deux publications qui ont vu le jour en 1873.

Profitant de l'hospitalité que veut bien nous accorder le *Polybiblion*, nous reproduirons les notes que Quérard avait recueillies sur les *Noëls*, en les complétant sur quelques points; ce travail ne saurait prétendre à être complet; nous espérons cependant qu'il offrira quelque intérêt; c'est la première fois, ce nous semble, que ce sujet est abordé.

Nous sortirions des limites que nous devons nous prescrire si nous voulions envisager le noël au point de vue littéraire : disons seulement que, sans prétendre au mérite poétique, il offre souvent une naïveté pleine de charme.

Il s'exprime maintes fois en dialecte vulgaire, puisqu'il est surtout répandu parmi les populations rurales et illettrées; à ce point de vue, il offre de précieux éléments pour l'étude des patois qui disparaissent de plus en plus et qui offrent tant de ressources à des recherches sérieuses de linguistique.

Il n'est pas rare de trouver le noël formé du mélange de deux idiomes différents; empruntons, à cet égard, quelques lignes à un article de M. Ferdinand Denis, inséré dans la *Revue de Paris* :

« Quelquefois, quand le noël était chanté au fond de quelque province reculée, c'était le patois populaire qui servait à l'expression du langage de la terre, des pensées des pauvres bergers, tandis que le français des villes se trouvait être un langage intermédiaire que les anges parlaient aux hommes. En voici un exemple plein de naïveté, en patois franc-comtois :

L'ANGE.

Pauvres pasteurs, quittez vos bergeries,
Et venez voir votre Dieu, votre roi;
Tous vos moutons paîtront dans ces prairies,
En sûreté, partez et suivez-moi.
Malgré l'envie,
La jalousie,
De Lucifer, il nous appelle à lui.

LES PASTEURS.

Nous ne sçant pas ce que vous nous veut dire,
Les pouvre gens ne vont pas chez leu roi,
Messieurs, messieurs, de nous vous veules rire,
Et d'y entra nous n'ont pas le pouvoi.
Et nous guenilles
Et nous mandrilles,
Ne peuvent pas lougié desous son toit.

On devine aisément ce que répond l'ange, et avec quel sentiment de religieuse béatitude les pauvres bergers pénètrent dans l'étable qu'illumine de sa splendeur le Dieu enfant.

Dès le onzième siècle, on trouve des noëls; d'antiques manuscrits en contiennent, et les compositions latines qui rentrent dans ce genre de compositions ne sont pas rares au moyen âge.

Les recueils de noëls étant destinés à un public qui a peu de soin des livres qu'il achète, il s'ensuit que toutes les éditions anciennes sont devenues très-rares et d'un grand prix; parmi les impressions du siècle dernier, il en est qu'on aurait beaucoup de peine à se procurer.

Quérard se proposait de signaler, indépendamment des recueils de noëls, les auteurs qui ont abordé ce sujet; mais il n'eut pas le temps d'exécuter son

intention. Bornons-nous à mentionner le *Grand Dictionnaire universel du dix-neuvième siècle*, publié par Larousse (tome XI, 1047; un noël est transcrit avec la musique notée), et l'*Intermédiaire, journal des curieux* (t. IV, col. 189 et 221).

Il y a quelque temps, Mgr Pelletier, chapelain de S. S. et chanoine de l'Église d'Orléans, a publié une série d'articles sur la ou les *Bibles des noëls*. Ces articles ont paru dans la *Semaine du Clergé*, recueil publié par l'éditeur Louis Vivès.

Alsenois (le comte d'). *Cantiques du premier advenement de Jesus-Christ*. Paris, veuve Maurice La Porte, 1553, petit in-8, avec les airs notés. L'auteur est Nicolas Denisot qui, tout comme Rabelais, Tabourot, Noël du Fail, Guillaume des Autelz et bien d'autres, eut recours à l'anagramme, afin de dissimuler son nom. Il y a treize cantiques dans ce petit volume, fort rare et recherché; de beaux exemplaires ont été payés 72 fr., vente Nodier; 6 liv. st. 6 sh., Libri en 1862; et jusqu'à 200 fr., vente Decq. Une jolie réimpression, due aux soins de M. de Clinchamps, et tirée à 50 exemplaires seulement, a été imprimée au Mans en 1847, petit in-8. — Ces noëls, parfois obscurs, présentent çà et là quelques traits heureux, quelques touches fortes ou naïves. Les airs sont ceux de chansons profanes de l'époque :

Noël sur le chant : Nous irons tousiours,
Coucher sans chandelle, sans lanterne.
Noël sur le chant : Commère il m'y fault,
Ung servant, qui sache bien tout faire.

Andichon (Henri d'), ci-devant curé d'Aucanville. *Noëls choisis, corrigés, augmentés et nouvellement composés sur les airs les plus agréables*. Pau, G. Dagné, s. d., in-12, 1 ft et 65 pages.

Aneau (Barthélemy). *Chant natal contenant sept noelz, ung chant pastoural et ung chant royal auec ung mystere de la nativité par personnages*. Lugduni, S. Gryphius, in-4, 1539, 16 fts. — Livret très-rare et fort précieux. Un bel exemplaire, qui avait été payé 286 francs à la vente Yéméniz en 1869, a été adjugé à 735 francs à celle de M. L. de M., en 1876.

Avril (J. F.). *La Lyre de Judée, ou recueil de nouveaux noëls provençaux et français*. Nyons, L. Gros, 1860, pet. in-8.

Belamy (F.). *Recueil de noëls anciens en patois de Besançon*, nouvelle édition, corrigée et augmentée de notes explicatives et historiques. Besançon, Bintot, 1849, in-12. Recueil bien fait, contenant les noëls du Père Christin Prost, capucin, mort en 1696, et ceux de François Gauthier.

Buchon (Max.). *Salins-les-Bains, ses eaux minérales et ses environs*. Lons-le-Saulnier, Gauthier, 1862, in-12. Un noël en patois de Salins, p. 10-13.

Cantiques de l'âme dévote. Marseille, 1708, in-12. Il y a divers noëls dans ce recueil, très-souvent réimprimé à Marseille et dans le midi de la France, et qui est l'œuvre d'un prêtre du diocèse de Toulon, Laurent Durand, lequel vivait au seizième siècle. Les éditions modernes ont en partie défiguré le texte original, maladroitement retouché; celle donnée en 1856 (*Perisse frères*), ne conserve nullement la physionomie primitive.

Cantiques de noelz anciens les mieux faicts et les plus requis du commun peuple. Le Mans, Gervais Olivier, s. d. (fin du seizième siècle), pet. in-8, goth., 50 p. Un bel exemplaire, 150 fr., vente de M. le baron J. Pichon, en 1869.

Cantiques sur la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lyon, 1757, in-12.

Chançons joyeuses de Noël tres doulces et recreatives. S. l. n. d. pet. in-8, goth., 8 fts. 260 fr., vente de M. le baron J. Pichon.

Chantzons sainctes pour vous esbattre,
Elegantement exposées.
Par ung prisonnier composées
Cest an mil cinq cent vingt et quatre.

J. D. (Jean Daniel), organiste. S'ensuyvent plusieurs (six) Noélz nouveaulx. S. l. n. d. (vers 1500), pet. in-8, 8 f^ts; 260 fr., même vente.

Chansons spirituelles et autres poesies dediees à la naissance de Jésus-Christ et à sa gloire par le plus indigne de ses serviteurs. Lyon, Ant. Molin, M.DC.LIII, in-8.

Chants de cantiques et noëls avec la musique notée. Paris, Ballard, 1705, in-8.

Choix de noëls anciens et nouveaux françois et gascons. Bayonne, veuve Lamaignères, s. d., in-12. Réimpression du recueil publié en 1845 sous le titre de *Fleur des noëls* (voir ce mot).

Dictionnaire des noëls et des cantiques, Paris, Migne, 1867, grand in-8, VII et 1439 colonnes. Ce volume forme le tome LXIII de la troisième *Encyclopédie théologique*; sa rédaction est due à M. Perennès.

Etcheverry (Jean d'), prêtre. *Noëls en langue basque.* Voir un article de J. Vinson, *Bulletin du bouquiniste* (Paris, Aubry), 15 août 1877. Etcheverry vivait au commencement du dix-septième siècle; la première édition de ces noëls n'a pas été retrouvée; il en existe plusieurs, imprimées à Bayonne sans date. La plus ancienne qui soit bien connue est celle de 1645, imprimée à Bordeaux (*Bordelen, Guillen Milanges*), petit in-8, 251 pag.; *Noelai etaberie canta espiritual*, etc. Autres éditions : *Bayonan, Maffre*, 1669, in-8, 240 pag.; *Bayonan, Fauvet, s. d.* in-8, 250 p.; *Ibid. Id.* s. d. 240 p.; *ibid. id.* 230 pages. M. Vinson ajoute que le British Museum est la seule bibliothèque qui possède des exemplaires de ce recueil fort rare; sur les six éditions connues, le Museum en conserve trois. La riche collection du prince Louis-Lucien Bonaparte renferme aussi des exemplaires des *Noelai.*

Fleur (la) des noëls nouveaux (s. l. ni d.), in-12 (Cat. de la bibliothèque lyonnaise de M. Coste).

Grande (la) Bible des noëls vieux et nouveaux. Nancy, F. Messin, s. d., in-12, 80 et 84 pages.

Grande Bible des noëls. Tours, veuve Poinsot, 1673, in-12.

Grande (la) Bible des noëls de la nativité de Jésus-Christ, augmentée de plusieurs beaux noëls nouveaux. Tours, Mame, s. d., in-12, 179 pages.

Grande (la) Bible des noëls angevins. Angers, 1808, in-12.

Grande Bible renouvelée des noëls nouveaux. Troyes, s. d., 2 tomes in-12.

Grande (la) Bible des noëls tant anciens que nouveaux composés en l'honneur de la nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Vierge Marie, Angers, 1602, in-8, caractères gothiques.

Grands (les) Noelz nouveaulx, composez sur plusieurs chansons tant vieilles que nouvelles, en françoys, en poytsevin et en escossois. (A la fin : *On les vend a Paris... Jaque Nyverd, s. d.*, petit in-8, goth. de 24 f^ts. 320 francs; vente Pihon, 661.

Grosjean (P.), organiste de la cathédrale de Saint-Dié. *Airs des noëls lorrains*, recueillis et publiés par —. Saint-Dié, 1863, in-8.

Hoffmann (Francis), *A Christmas Carol on Peko-Tea.* London, 1720, in-8, 16 p. L'auteur de cet opuscule, dédié à la reine Caroline, exprime la pensée que ces vers auront toute la bonté du thé le plus parfait et qu'ils seront toujours en faveur, d'un jour de noël à l'autre. L'idée est bizarre.

Jouve (L.) *Noëls patois anciens et nouveaux, chantés dans la Meurthe et dans les Vosges*, recueillis, publiés et annotés par —. Paris, Firmin-Didot, 1869, in-12.

LAMBERT (Babat), curat de Sant-Gervasi. *Bétélen. Pouèmo en nouvè prouvençau.* Obro postumo (avec une introduction par le P. G. Bouffier et traducduction littérale). Avignon, Aubanel, 1872, in-8, XI-643 p.

LA MONNOYE (Bernard de). *Noei tô novea, ai Dijon chi Jan Resayre,* 1701, in-12, 90 pages. C'est l'édition originale de ces célèbres noëls en patois bourguignon, souvent réimprimés. Nous n'avons pas à nous en occuper puisqu'ils sortent du cadre des noëls religieux, les seuls que nous envisageons ici; on trouvera d'ailleurs d'amples renseignements à leur égard dans le *Manuel du Libraire* de J. Ch. Brunet, 5e édit., au mot La Monnoye, et dans l'*Histoire de l'idiome bourguignon,* par M. Mignard. Voir aussi Nodier, *Mélanges extraits d'une petite bibliothèque,* 1828, p. 152 et suiv.

LANGARDIÈRE (DE). *La Bible des noëls,* 1863, in-12. Recueil intéressant.

LE HOUX (J.). *Noëls virois,* publiés pour la première fois avec une introduction et des notes par Armand Gasté, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Caen. Caen, 1861, in-8, XVIII et 73 p.

LE MOIGNE. *S'en suivent plusieurs chansons de noëls. Nouelz nouveaulx,* Paris, 1520, pet. in-8, goth., 63 ft°. L'auteur était curé de Saint-Georges du Puy-la-Garde, en Poitou. Ce volume, où se montre une grande naïveté, est d'une rareté extrême; un exemplaire fait partie de la belle bibliothèque de M. Cigongne, achetée en bloc par Mgr le duc d'Aumale (catalogue, n° 1284). La Société des bibliophiles français en a donné une édition nouvelle (Paris, Lahure, 1860, in-16, XVI et 172 p.); elle n'a été tirée qu'à 36 exemplaires; on y a joint les noëls composés (vers 1524), par les prisonniers de la Conciergerie et deux autres tirés du Recueil des noëls du plat d'argent.

LEROY (Toussaint), chanoine du Mans. *Cantiques de noels nouveaux.* Au Mans, F. Olivier, 1579, pet. in-8; 1605, pet. in-8. Ces deux éditions sont devenues d'une extrême rareté.

Lucifar prijn au baytan, par J.-B.-F.-D. L. C. (Foulon de la Chartre, chanoine de Saint-Etienne de Dijon, mort en 1665). Ses noëls, imprimés en 1666 (*Dijon, J. Grangies*), sont devenus extrêmement rares. M. Fertiault en a reproduit dans son édition des noëls de La Monnoye, p. 232.

MACÉE (Claude). *Pastorale sur la naissance de Jésus-Christ.* Saint-Malo, 1805-1819, in-12. On trouve vingt noëls à la fin de ce volume.

MARTIN (Nicolas), musicien à Saint-Jean de Maurienne, en Savoie. *Noelz et chansons nouvellement composez tant en vulgaire françoys que savoisien dict patois.* Lyon, Macé-Bonhomme, 1556, pet. in-8, 104 p. Ce petit volume, d'une rareté extrême, contient la musique notée. Un exemplaire se trouva dans une vente faite à Paris en 1836, de livres ayant appartenu à un célèbre bibliophile anglais, Richard Heber (voir le *Manuel du Libraire*); il fut adjugé à 120 fr.; c'est probablement le même que celui qui figure au n° 17231 de la *Bibliothèque lyonnaise* de M. Coste, acquise par la ville de Lyon. Le catalogue de cette très-importante collection, rédigé avec le plus grand soin par M. Vingtrinier, forme un volume grand in-8 de VII et 769 p. à deux colonnes; il contient 18,641 articles. Ne serait-il pas bien désirable qu'il existât dans le même genre des bibliothèques marseillaise, bordelaise, toulousaine?...

MATTHIEU, choriste dans la Confrérie des pénitents blancs. *Nouveau recueil de noëls.* Avignon, Seguin (vers 1816), in-12.

(*A suivre*). GUSTAVE BRUNET.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Mgr Félix-Antoine-Philippe Dupanloup, évêque d'Orléans, membre du Sénat et de l'Académie française, né le 3 janvier 1802, à Saint-Félix, en Savoie, est mort le 11 octobre, au château de la Combe de Lancey (Isère). Il fit ses études littéraires et théologiques à Paris, aux séminaires de Saint-Nicolas et de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1825, il fut attaché à la paroisse de l'Assomption. Il y fit des catéchismes où brillèrent les premières lueurs d'un talent destiné à jeter un si vif éclat. Les dons particuliers qu'il avait reçus pour l'enseignement se déployèrent ensuite au petit séminaire de Paris, à la tête duquel il fut placé à deux reprises, comme préfet des études (1834), et comme supérieur (1837). Ses qualités oratoires se révélaient à la même époque dans la chaire de Notre-Dame (1834), et dans la chaire de Saint-Roch (1836 et 1837). Ce fut lui qui, au mois de mai 1838, fut appelé au lit de mort de M. de Talleyrand. Grand vicaire, puis chanoine titulaire de l'Église de Paris, il occupa aussi un moment la chaire d'éloquence sacrée à la Sorbonne (1841). Il prit part aux grandes luttes pour la liberté de l'enseignement, qu'il contribua singulièrement à faire triompher; pour l'instruction secondaire, après les événements de 1848, comme membre de la commission instituée au ministère de l'instruction publique et par qui fut esquissée la loi du 15 mars 1857. Nommé évêque d'Orléans le 6 avril 1849, il fut préconisé à Portici le 28 septembre, et sacré à Paris le 9 décembre de la même année. Cette situation nouvelle ne l'enleva point aux luttes d'intérêt général, qui sont plus que jamais, en ce siècle troublé, la vie de l'Église et l'honneur de ses enfants. Parmi les nombreuses polémiques auxquelles il prit part avec un zèle infatigable et un talent d'écrivain, dont ses adversaires sentirent rudement l'énergie, il faut citer surtout les combats qu'il livra, sous le second Empire, pour la défense du pouvoir temporel du Saint-Siège, et contre l'invasion du matérialisme et de l'athéisme doctrinal, ce fléau des esprits de notre temps. Durant la guerre de 1870, il tint dans Orléans une conduite vraiment épiscopale et vraiment française. Envoyé à l'Assemblée nationale par les électeurs du Loiret, il y livra et y soutint, en 1875, la bataille à jamais mémorable, par laquelle, complétant le succès de 1850, il conquit la liberté de l'enseignement supérieur, qu'il défendit ensuite contre le retour offensif des adversaires de cette liberté, dans la discussion qui eut lieu en 1877 au Sénat, dont il était devenu membre inamovible. Membre de l'Académie française depuis le mois de mai 1854, il donna, lors de l'élection de M. Littré, sa démission, que la compagnie n'accepta point. Sa dernière bataille, livrée à l'occasion du centenaire de Voltaire, fut la dernière victoire, et non la moins éclatante, d'une vie si orageuse et si féconde. Ses principales préoccupations, en-dehors des combats que nous venons de rappeler, furent les questions théoriques et pratiques d'enseignement secondaire et supérieur, pour lesquelles il semblait avoir retrouvé le génie de Fénelon; et le culte qu'il avait voué à la mémoire de Jeanne d'Arc, dont il a fait à deux reprises l'éloquent panégyrique, et dont il avait entrepris de faire proclamer la sainteté. Mais rien de ce qui touchait aux choses de l'esprit, surtout dans leur rapport avec la religion et la société menacées, ne lui était étranger. Personne n'a compris mieux que lui l'importance des œuvres de préservation, de propagande, de charité intellectuelle. Aussi fut-il l'un des premiers et des plus chaleureux patrons, l'un des amis les plus efficaces de la Société Bibliographique, qui avait l'honneur de le

compter parmi ses membres titulaires. Écrivain, orateur, avant tout polémiste, capitaine et soldat au service de Jésus-Christ et de son Église, ayant cet élan des âmes guerrières, qui parfois entraîne à des erreurs, mais qui est si puissant pour enlever d'assaut le bien, en une époque tourmentée, Mgr Dupanloup n'était pas sans ressemblance avec quelqu'un de ces grands évêques du quatrième et du cinquième siècle, qui maintinrent, debou au milieu des ruines, comme le signe d'un prochain et meilleur avenir, la Croix, à l'ombre de laquelle allaient se ranger de nouveaux et nombreux enfants.

Voici la nomenclature, aussi complète que possible, des œuvres de Mgr l'évêque d'Orléans, que nous avons classées en quatre séries : Livres, Lettres, Discours, Mandements.

— Livres : *La Chapelle Saint-Hyacinthe, Souvenirs des catéchismes de la Madeleine*, recueillis par un ancien disciple de Mgr l'évêque d'Orléans, 1825-1835. *Instructions, Homélies, Sermons*, etc. (1872, 2 vol. in-18); — *Évangiles choisis pour tous les jours de l'année*, avec notes, etc. (1831, in-18); — *Manuel des catéchismes* (1832, in-12; 30e édition en 1858); — *Exposition des principales vérités de la foi catholique* (1832, 2 vol. in-18), composée d'extraits de Fénelon (nouv. édition, 1870, in-8); — *Evangiles des dimanches et fêtes de l'année* (1835, in-18); — *La Journée du chrétien*, conseils choisis d'après Bossuet (1838, in-18); — *La vraie et solide vie sacerdotale*, recueillie des ouvrages de Fénelon (1838, in-8); — *Méthode générale de catéchisme*, recueillie des ouvrages des Pères et des Docteurs de l'Église,... depuis saint Augustin jusqu'à nos jours... (1839, 2 vol. in-8; 2e édit., 1861, 3 vol. in-12); — *Éléments de rhétorique sacrée*, d'après Fénelon (1841, in-12); — *Manuel des petits séminaires et des maisons d'éducation chrétienne* (1843, in-18; 13e édition, 1876); — *Le Christianisme présenté aux hommes du monde*, d'après Fénelon (1844, 6 vol. in-8, 8 éditions); — *De la pacification religieuse*, etc. (1845, in-8, 2 éditions); — *Du nouveau projet de loi sur la liberté de l'enseignement*, etc. (1847, in-12); — *De la liberté d'enseignement, état de la question* (1847, in-12); — *De la souveraineté temporelle du Pape* (1849, in-8 et in-12); — *De l'éducation* (1850-1857-1862, 3 vol. in-8 et in-12. T. Ier, De l'éducation; tome II, De l'autorité et du respect dans l'éducation; tome III, Les hommes d'éducation; — *De la haute éducation intellectuelle* (1855-1857, 3 vol. in-8 et in-12. Tome Ier, Les Humanités; tome II, L'Histoire, la Philosophie et les Sciences; tome III, Lettres aux hommes du monde sur les études qui leur conviennent); — *Programme pour les études du clergé* (1856, in-8); — *Instruction et règlements sur les études ecclésiastiques* (1856, in-12); — *La Souveraineté pontificale, selon le droit catholique et le droit européen* (1860, in-8); — *La Brochure, le Pape et le Congrès. Lettre à un catholique* (1860, in-8); — *Défense de la liberté de l'Église* (1861, 2 vol. in-8) — *Les Sociétés de charité, les Francs-Maçons et la circulaire du 16 octobre* 1861 (1861, in-8); — *Souvenirs de Rome*, offerts au clergé de son diocèse (1862, in-8); — *Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille sur les attaques dirigées contre la religion* (1863, in-8); — *La Charité chrétienne et ses œuvres* (1863, in-8); — *Réponse à la prière adressée par M. E. Quinet au clergé catholique en faveur de la Pologne* (1863, in-8); — *Le Catéchisme chrétien, ou Exposé de la doctrine de Jésus-Christ offert aux hommes du monde* (1865, in-8); — *La Convention du 15 septembre et l'Encyclique du 8 décembre* (1865, in-8); — *Quelques conseils à un jeune militaire* (1865, in-8); — *Entretiens sur la prédication populaire* (1866, in-8); — *L'Athéisme et le Péril social* (1866, in-8); — *Femmes savantes et femmes studieuses* (1867, in-8); —

Les Alarmes de l'épiscopat justifiées par les faits... (1868, in-8); — *La Liberté de l'enseignement supérieur* (1868, in-8); — *L'Œuvre par excellence ou Entretiens sur le catéchisme* (1869, in-8); — *Histoire de N.-S. Jésus-Christ* (1869, in-4, et 1871, in-8); — *L'Enfant* (1869, in-16; 2e édition, 1874); — *Le Mariage chrétien* (1869, in-8; 4e édition, 1875); — *La Femme studieuse* (1869, in-16; 3e édition 1874); — *Conseils aux jeunes gens sur l'étude de l'histoire*; — Idem *sur l'étude de la philosophie* (1872, in-12); — *L'Election de M. Littré à l'Académie française, suivi d'une réponse au Journal des Débats* (1872, in-8); — *Quelques mots sur l'instruction primaire en Prusse* (1872, in-8); — *Du dimanche* (1873, in-12); — *Étude sur la franc-maçonnerie* (1875, in-8). — *Où allons-nous?* (1876, in-8 et in-18); — *Lettres sur l'éducation des filles et sur les études qui conviennent aux femmes dans le monde*, auxquelles il mettait la dernière main quand la mort est venue le frapper. (T. I, in-8; t. II, sous presse); — *Pensées de Leibniz*; — *Pensées de Bacon, Kepler*, etc., avec une introduction (1870, in-8).

Lettres : *Lettres à M. le duc de Broglie*, rapporteur du projet de loi relatif à l'instruction publique (1844, in-8); *Seconde lettre à M. le duc de Broglie* (1844, in-8); —*Lettres sur l'éducation particulière* (1851, in-8); — *Lettre sur l'emploi des auteurs profanes, grecs et latins, dans l'enseignement classique*; mandement au sujet des attaques dirigées contre les instructions relatives au choix des auteurs pour l'enseignement classique dans les séminaires (1852, in-18); — *Lettre à un catholique sur le démembrement dont les États pontificaux sont menacés* (1860, in-8); — *Lettre à M. Grandguillot, rédacteur en chef du Constitutionnel* (1860, in-8); — *Lettre à M. le baron Molroguier* (1860, in-8); — *Lettre à M. le vicomte de la Guéronnière*, en réponse à la brochure : la France, Rome et l'Italie (1861, in-8); — *Lettre de Mgr l'évêque d'Orléans au clergé de son diocèse, sur l'esclavage* (1862, in-8); — *Lettre demandant une quête générale en faveur des pauvres ouvriers rouennais*, (1863, in-8); — *Lettre à un membre de l'Académie de Sainte-Croix sur les études qui peuvent convenir aux loisirs d'un homme du monde* (1863, in-8; — *Lettre sur l'étude du droit* (1865, in-8); — *Lettre pastorale sur les malheurs et les signes du temps* (1866, in-8); — *Lettres sur l'étude de la religion* (1866, in-8); — *Lettre à M. Ratazzi*, président du conseil des ministres du roi d'Italie, *sur les entreprises de Garibaldi* (1867, in-8); — *M. Duruy et l'éducation des filles*, lettre à un de ses collègues (1867, in-8); — *Seconde lettre sur M. Duruy et sur l'éducation des filles* (1867, in-8); — *Lettres* au clergé et aux fidèles de son diocèse, *à l'occasion des fêtes de Rome et pour leur annoncer le futur concile œcuménique* (1867, in-8); — *La Femme chrétienne et française*. Dernière réponse à M. Duruy, et à ses défenseurs (1868, in-8); — *Lettre sur le futur concile œcuménique* (1868, in-8); — *Lettre au clergé de son diocèse relativement à la définition de l'infaillibilité au prochain concile* (1869, in-8); — *Lettre aux prêtres de son diocèse pour leur donner communication de son avertissement à M. Louis Veuillot* (1869, in-8); — *Réponse à Mgr Manning*, archevêque de Westminster (1869, in-8); — *Réponse à Mgr Deschamps*, archevêque de Malines (1870, in-8); — *Réponse à Mgr Spalding* (1870, in-8); — *Lettre à un homme politique, à propos de la guerre actuelle* (1870, in-8); — *Lettre sur les prochaines élections*. Du devoir des honnêtes gens dans les élections (1871, in-8); — *Lettre à M. Gambetta* (1872, in-8); — *Lettre* au clergé de son diocèse *relative à la souscription nationale pour la libération du territoire* (1872, in-8); — *Lettre* à son clergé *relative à la collation des grades théologiques dans le diocèse d'Orléans* (1872, in-8); — *Lettre* (seconde), aux professeurs et supérieurs des petits séminaires *sur*

la circulaire de M. le Ministre de l'instruction publique, relative à l'enseignement secondaire (1873, in-8); — *Lettre* à M. Minghetti, ministre des finances du roi Victor-Emmanuel, *sur la spoliation de l'Église à Rome et en Italie* (1874, in-8); — *Lettres à un père de famille sur le volontariat d'un an* (1874, in-8); — *Lettre sur les élections* (1877, in-8); — Le journal *le Monde* avait reçu et publié, depuis plusieurs années, des *Lettres* de l'infatigable évêque, où l'on retrouvera l'écho de toutes nos agitations contemporaines; il en indique les sujets en ces termes : *Le Péril actuel du Saint-Siège* (1867); — *Sur la mort du cardinal Altieri* (1867); — *Sur les écoles secondaires de filles qu'on se propose d'établir* (1867); — *Sur une ligue dite de l'enseignement* (1869); — *Sur le ministère pastoral à l'égard des hommes* (1869); — *Sur la vie commune dans le clergé séculier*, à l'occasion des établissements de l'Oratoire diocésain (1869); — *La gravité des mœurs ecclésiastiques* (1869); — *Sur les projets de l'unitarisme politique en Suisse* (1872); — *Réponse à la lettre de M. le pasteur Pressensé* (1873); — *Sur les prophéties publiées dans ces derniers temps* (1874); — *Lettre à l'occasion de l'élection de S. S. Léon XIII* (1878).

Nous devons ajouter à cette nomenclature : les *Lettres à Messieurs les membres du Conseil municipal de Paris sur le centenaire de Voltaire*, qui forment quatre fascicules in-8 dans l'édition originale, non mise en vente, et que la Société Bibliographique a eu l'honneur de publier, d'abord en trois brochures gr. in-18, puis en une seule, de 175 pages avec la *lettre à M. Victor Hugo*, publiée aussi séparément (in-8 et in-12); — le chaleureux *Appel à la France*, pour la restauration du monument expiatoire élevé à Jeanne d'Arc, à Orléans, détruit pendant la Révolution; — et la *Lettre sur le Denier de Saint-Pierre*, qui porte le n° 21 du dernier volume, le dixième, des *Lettres, Circulaires et Mandements* de Mgr Dupanloup.

Discours : *Discours...* à la distribution des prix du petit séminaire de Paris 1843, in-8); — *Id.* (1845, in-8); — *Discours sur l'enseignement des lettres*, prononcé à la distribution des prix du petit séminaire de Saint-Mesmin (1854, in-8); — *Discours de réception de Mgr l'évêque d'Orléans à l'Académie française*, le 9 novembre 1854. Réponse à M. le comte de Salvandy, directeur... (1854, in-8); — *Panégyrique de Jeanne d'Arc*, prononcé le 2 mai 1855 (1855, in-8, nouv. édition, 1869); — *Discours sur l'utilité des bonnes études littéraires*, prononcé à la distribution des prix du petit séminaire (1856, in-8); — *Paroles prononcées aux obsèques du R. P. de Ravignan* (1858, in-8); — *Discours sur l'enseignement de l'histoire* (1858, in-8); — *Oraison funèbre des volontaires catholiques* de l'armée pontificale morts pour la défense du Saint-Siège, prononcée le 9 octobre 1860 (1860, in-8); — *Discours sur l'Agriculture*, prononcé dans la cathédrale de Sainte-Croix, le 9 mai 1861 (1861, in-8); — *Discours... en faveur des Pauvres catholiques d'Irlande,...* dans l'église Saint-Roch, le 25 mars 1861 (1861, in-8); — *Éloge funèbre de Mgr Menjaud* (1861, in-8); — *Panégyrique de saint Martin...* prononcé à Tours, le 16 novembre 1862 (1862, in-8); — *Discours* prononcé au Congrès de Malines, le 31 août 1864, *sur l'enseignement populaire* (1864, in-8); — *Oraison funèbre du général de La Moricière*, prononcée dans la cathédrale de Nantes, le 19 octobre 1865 (1865, in-8); — *Discours prononcé au Congrès de Malines en 1867, sur la Lutte chrétienne* (1868, in-8); — *Paroles prononcées aux funérailles de Berryer*, 7 décembre 1868 (1868, in-8); — *Panégyrique* (second) *de Jeanne d'Arc* (1869, in-8); — *Discours* prononcé à l'Assemblée nationale, *sur l'Indépendance nécessaire du Saint-Siège et les calomnies répandues dans ces derniers temps contre le clergé* (1871, in-12); — *Discours* prononcé à l'Assemblée nationale, dans la séance du 29 mai 1872, *sur la loi militaire* (1872, in-8); — *Discours* (deuxième et

troisième), prononcés à l'Assemblée nationale, dans les séances des 21 et 22 juin 1872, *sur la loi militaire* (1872, in-8); — *Discours* prononcés à l'ouverture des cours de l'école libre des hautes études, précédés de la conférence faite au cercle catholique du Luxembourg, le 22 janvier 1874, *sur la haute éducation de la jeunesse* (1874, in-8); — *Allocution prononcée à l'assemblée générale de la Société bibliographique* (1875, in-8;) — *Discours* prononcés à l'Assemblée nationale *sur l'Organisation de l'aumônerie militaire* (séance du 20 mai 1874) (1874, in-8); — *Discours* prononcés à l'Assemblée nationale dans les séances des 4 et 5 décembre 1874, pour appuyer le projet de loi présenté par M. le comte Jaubert *sur la liberté de l'enseignement supérieur* (1874, in-8); — *Discours* prononcés à l'Assemblée nationale, dans les séances des 15 mars, 18 mai, 7, 12, 14 et 16 juin 1875, pour appuyer le projet de loi *sur la liberté de l'enseignement supérieur* (1875, in-8); — *Discours prononcés au Sénat, les 21 22 et 23 décembre 1874, dans la discussion du budget* (1876, in-8); — *Discours sur la liberté de l'enseignement supérieur*, prononcé au Sénat dans la séance du 19 juillet 1876 (1876, in-8), dont le texte a été publié par la Société Bibliographique dans ses *Questions politiques, religieuses et sociales*, n° 5. *L'enseignement supérieur (Sénat)*, (1876, in-18); — Discours prononcé au Sénat dans la séance du 21 mai 1878 pour interpeller le gouvernement sur la conduite qu'il se propose de tenir vis-à-vis des fêtes du Centenaire de Voltaire.

Mandements : Il ne nous reste plus qu'à donner la liste des mandements de carême de Mgr l'évêque d'Orléans, pendant une période ininterrompue de vingt-neuf ans; les titres en sont les suivants : *Sur la Loi* (1850); — *Le Jubilé* (1851); — *Nécessité de se convertir* (1852 et 1853); — *Sur la visite du diocèse* (1854); — *L'Immaculée Conception* (1855); *Les grands devoirs de la vie chrétienne* (1856); — *La Pénitence* (1857); — *La Pensée de la mort* (1858); — *Le Respect humain* (1859); — *Encyclique de S. S. Pie IX* (1860); — *Reconnaissance que l'Europe doit au christianisme* (1861); — *La Charité* (1862); — *Saint Vincent de Paul et ses œuvres* (1863); — *Entretien paternel avec ses diocésains* (1864); — *Le Jubilé* (1865); — *La Charité, à l'occasion des victimes de la Guadeloupe* (1866); — *La Providence* (1867); — *L'Encyclique* (1868); — *Sur le Dimanche* (1869); — *Quelques avis pour le Carême* (1870); — *Les Événements présents et la réception des Sacrements* (1871); — *Nécessité de la Prière* (1872); — *Les Sociétés ouvrières chrétiennes et les autres œuvres d'hommes et de jeunes gens d'Orléans* (1873); — *Épreuves de l'Église; nos Devoirs envers elle* (1874); — *Le Jubilé, son origine; moyen de conversion et de salut* (1875); — *Le Voyage de Rome* (1876); — *Le Retour à Dieu*, (1877;) édition publiée par la Société Bibliographique in-18); — *La Prière et les Sacrements* (1878).

Une grande partie des œuvres Mgr Dupanloup a été recueillie sous les titres généraux de : *Œuvres choisies* (1861, 4 vol. in-8, avec portrait. Paris, Perisse frères); — *Nouvelles œuvres choisies*. Tome Ier à VII (1873-1875. Plon, 7 vol. in 8); — Tome Ier. *Œuvres oratoires*, dans lesquelles on trouve l'*Oraison funèbre du P. de Ravignan*; — Tome II. Défense de la religion. — Tome III. Controverse sur l'éducation des filles. — Tome IV. Défense de Rome et du Saint-Siège. — Tome V, VI, VII. Œuvres pastorales.

Mgr Dupanloup avait encore publié : *Le véritable esprit du Jubilé expliqué par Bossuet, Fénelon* (1847, in-12); — *Histoire de la B. Marie de l'Incarnation, par l'abbé Boucher* (1854, 2 vol. in-12); — *La vraie et solide piété* (1846, 4 vol. in-18); — *Lettre de piété*; — *Manuel pratique de piété de Fénelon*; — *Lettre de Fénelon sur la fréquente communion* (1855, in-12); — *Direction chrétienne de Fénelon*, avec une préface (1869).

On pourra consulter, pour connaître en détail la vie et l'œuvre de l'illustre prélat : *Mgr Dupanloup*, par E. de Lavedan (1849, in-8); — La *Biographie* que lui a consacrée M. Hippolyte Castille, dans ses « Portraits historiques et politiques du dix-neuvième siècle, » in-32, avec portr.; — *Mgr Dupanloup*, par Pierre et Paul (1860, in-32, Havard, avec portrait et autographe); — *M. Dupanloup devant l'opinion publique* (1867, in-8, Dentu); — *Deux mots relatifs à Mgr Dupanloup et à M. Littré*, par Ervas (1872, in-12); — *Mgr Dupanloup, biographie et souvenirs*, par J. Hairdet (1878, in-8).

P.-*S.* — Nous recevons, au dernier moment, une *Liste bibliographique des écrits de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans*, publiée par M. H. Herluison (Orléans, H. Herluison, 1878, in-8 de 31 p.) qui doit être suivie de la *Liste des mandements et lettres pastorales*. Cette bibliographie, sans être absolument complète, servira de contrôle et de complément à celle que nous donnons.

— M. Gabriel Delafosse, membre de l'Institut (Académie des sciences), est mort le 13 octobre dernier. Il était né en 1796, à Saint-Quentin (Aisne). Élève de l'École normale en 1813, il y était devenu professeur de minéralogie; il continua ensuite son enseignement à la Sorbonne et au Muséum d'histoire naturelle; et, à la suite de travaux importants sur la cristallographie, il remplaça M. Elie de Beaumont à l'Institut, en 1857. Ses études, recueillies en partie dans les comptes rendus de l'Académie des sciences, ont été le point de départ d'observations fécondes. — M. Delafosse avait publié aussi plusieurs ouvrages élémentaires, sur l'ensemble de l'histoire naturelle, et dont voici la liste, avec celle des études auxquelles il s'était plus particulièrement attaché : *Précis élémentaire d'histoire naturelle* (1831, in-12 avec planches; 10e édition en 1872); — *Notions élémentaires d'histoire naturelle* (1840, 3 vol. in-18 avec planches; nouvelle édition en 1856, 3 vol. in-12); — *Leçons d'histoire naturelle*, dans le « Cours complet d'éducation pour les filles » (1856, gr. in-8; nouvelle édition, 1863); — *Nouveau cours de minéralogie* (1858-1862, 3 vol. in-8 avec atlas); — *Rapport sur les progrès de la minéralogie* (1867-1868, in-8); — enfin des *Mémoires* insérés dans le recueil de la section de l'Institut à laquelle il appartenait; nous devons citer, entre autres : *Recherches sur la cristallisation considérée dans les rapports physiques et mathématiques* (1840); — *Mémoire sur une relation importante qui se manifeste dans certains cas entre la composition atomique et la forme cristalline* (1848 et 1851); — *Mémoire sur le plésiomorphisme des espèces minérales* (1851). Il a été publié une « Étude sur les travaux scientifiques de Delafosse » (1851, in-4).

— M. Hippolyte Babou, né en 1824, à Peyrac (Aude), est mort à Paris, le 18 octobre dernier. Entré de bonne heure dans le journalisme, il avait collaboré au *Corsaire*, au *Charivari*, à l'*Illustration*, à la *Patrie*, à la *Revue de Paris*, sous le pseudonyme de Camille Lorrain; à l'*Athenæum*, à la *Revue française*. On lui doit la seconde édition des *Mémoires de Mme de La Guette*, publiée dans la Bibliothèque elzévirienne (1856, in-16); — *Les Païens innocents. Nouvelles* : récits et impressions du Minervois, son pays natal (1858, in-18); — *Lettres d'Italie*, du président de Brosses (1858, 2 vol. in-12); — *Lettres satiriques et excentriques*, avec un défi au lecteur (1860, in-12); — *Les Amoureux de Mme de Sévigné; les femmes vertueuses du grand siècle*, son œuvre la plus importante (1862, in-8); — *Vive le luxe! La comédie de M. Dupignac, réponse à M. Dupin; par une grande dame et une petite dame* (anonyme) (1865, in-8); — *Montpensier, roi d'Espagne* (anonyme) (1868, in-8); — *L'homme à la lanterne*, sous le pseudonyme de Jean Sans-Peur (1868, in-18);

— *Les Relations d'un juré, vingt figures contemporaines* (1875, in-12). — Un de ses articles de la *Revue française* avait été publié à part sous ce titre : *La Vérité sur le cas de M. Champfleury* (1857, in-8).

— M. Arthur Forgeais, fondateur et président de la Société sphragistique, né à Paris en 1822, est mort le 22 juillet dernier. Il avait débuté, dans ses publications sur la science spéciale à laquelle il avait appliqué son intelligence, par une *Notice sur les plombs historiés trouvés dans la Seine et recueillis par Arthur Forgeais* (1858, in-8, avec figures); — une nouvelle publication sur le même sujet fut couronnée par l'Institut : *Collection de plombs historiés trouvés dans la Seine*, ouvrage orné de 800 gravures sur bois ; série I à IV [1re série : Méreaux des corporations de métiers; 2e série : Enseignes de pèlerinages; 3e série : Variétés numismatiques; 4e série : Imagerie religieuse] (1862-1865); il fut bientôt suivi de son complément : *Collection de plombs historiés trouvés dans la Seine*, 5e série : Numismatique populaire (1866, in-8). Dans ces dernières années, M. Forgeais avait renouvelé ces travaux en un travail définitif, sous ce titre : *Numismatique des corporations parisiennes, métiers, etc., d'après les plombs historiés trouvés dans la Seine* (1874, in-8); en 1877, il avait publié le tome VI de ses études sphragistiques sous le titre de : *Blasons des chevaliers du moyen âge* (1 vol. in-8.)

— La presse russe annonce la mort de M. Etienne Gédéonov, conseiller privé, décédé, après une longue maladie, le 27 septembre 1878. Pendant plusieurs années, il avait été simultanément directeur de l'Ermitage impérial et des théâtres. Son nom est également connu aux savants et aux artistes. L'histoire lui doit un important ouvrage, en 2 volumes, sur les *Varégo-Russes*, qui a valu à l'auteur le prix Ouvarov, et a été, en grande partie, publié dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Trente ans auparavant, Gédéonov avait commencé, avec le concours de Pouchkarev, à publier : *La Description de la Russie au point de vue historique, géographique et statistique*, qui resta inachevée. En 1872, il écrivit une brochure intitulée : *L'Enfant porté par un dauphin*, et imprimée à un très-petit nombre d'exemplaires. C'est la description du fameux groupe de marbre qu'on attribue à Raphaël et qu'on peut voir à l'Ermitage. Parmi les pièces de théâtre composées par lui, *la Mort de Lapounov* est celle qui a eu le plus de vogue. Cette tragédie, écrite il y a trente ans, eut plusieurs représentations. Gédéonov a collaboré aussi au drame connu d'Ostrovski, intitulé : *Vassilissa Mélentievna*.

— On annonce encore la mort : à Bône, de M. Marius Nicolas, secrétaire de la Société scientifique d'Hippone, et ancien maître-imprimeur, à qui fut décernée la médaille d'or au premier congrès des orientalistes tenu à Paris il y a cinq ans; — de Mme Petel, née Marie-Alexandre Dumas, morte religieuse à Paris, à l'âge d'environ cinquante ans, après avoir obtenu des succès au salon et composé plusieurs ouvrages, entre autres *Un lit de mort*; — de MM. Larivière, rédacteur de l'*Union de la Sarthe*, mort à Almenèche (Orne), à l'âge de vingt-cinq ans; — de M. Constantin Descat, ancien député à l'Assemblée nationale, ancien maire de Roubaix et conseiller général, mort à Roubaix, le 14 octobre; — de M. Ménissier, mort à Paris, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, auteur dramatique et collaborateur de M. de Saint-Georges, dans l'*Éclair*, de Scribe, dans les *Malheurs d'un amant peureux*, etc. — de M. James Johnstone, à Londres, propriétaire du *Standard* et de l'*Evening Standard*; — de M. Cheverondier, membre du Conseil général de la Loire, président de la Chambre de commerce de Roanne, auteur d'un *Traité sur la culture de la vigne*, mort à Roanne; — de M. Jules de Lamarque,

fondateur de la Société du patronage pour les libérés adultes, mort à Paris le 28 octobre; — de M. Albert Albrier, dont nos lecteurs ont pu voir quelquefois le nom dans nos colonnes, mort à Fleury (Côte-d'Or), le 29 octobre, à l'âge de trente-un ans.

Institut. — La séance publique annuelle des cinq académies a eu lieu le 25 octobre, sous la présidence de M. Laboulaye. La séance a été remplie par un discours du président, un rapport de M. Wallon sur le concours de 1878 pour le prix Volney et la proclamation du prix, et les lectures suivantes : *Un directeur des musées* (M. de Cailleux), par M. Perrin; *les Enfants et les domestiques*, par M. Legouvé; *l'Empereur Barberousse et le siège de Milan*, par M. Zeller; *Progrès de la géographie et de la navigation*, par M. Ferdinand de Lesseps.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie, dans sa séance du 23 octobre, a choisi pour sujet des concours de 1880 les questions suivantes : — Prix ordinaire : Étude grammaticale et lexicologique sur la latinité de saint Jérôme. — Prix Bordin : Étude sur les opérations de change, de crédit et d'assurances pratiquées chez nous par des commerçants français ou résidant en France avant le quinzième siècle.

Académie des beaux-arts. — L'Académie des beaux-arts a tenu sa séance publique annuelle le 19 octobre, sous la présidence de M. Hébert. La séance a été remplie par l'exécution de deux scènes lyriques qui ont valu les grands prix à leurs auteurs, M. Clément-Jules Broutin et M. Samuel-Alexandre Rousseau; le discours du président, la proclamation et la distribution des prix, et la lecture d'une notice sur la vie et les ouvrages de M. Henri Labrouste, membre de l'Académie, par le vicomte Henri Delaborde.

Collège de France. — Par décret du 15 octobre, M. Paul Albert, docteur ès lettres, maître de conférences à l'École normale supérieure, a été nommé professeur titulaire de la chaire de langue et de littérature française moderne, en remplacement de M. de Loménie, décédé.

Association des bibliothécaires anglais a Oxford. — L'Association des Bibliothécaires anglais, fondée à la suite du Congrès tenu à Londres l'an dernier, a eu sa première réunion à Oxford, du 1er au 3 octobre, sous la présidence du R. Dr Coxe, bibliothécaire de la Bodléienne. Les séances ont été remplies par de nombreuses et intéressantes communications, dont nous donnerons le résumé dans un de nos prochains numéros. Les membres de la conférence ont été, en outre, mis à même de visiter en détail les riches et nombreuses bibliothèques d'Oxford, la Bodléienne, la Radcliffe et son annexe du New Museum, la Codrington, etc. L'acceuil le plus cordial a été fait aux savants réunis dans cette circonstance par MM. le Dr Coxe, les professeurs Akland, Max Muller, Rolleston, Jeweth, etc, ainsi que par les secrétaires et trésoriers de l'association, MM. Tedder, Thomas et Harrisson. Plusieurs bibliographes étrangers, membres honoraires de l'association, ont pris part aux travaux de cette session. Le gouvernement français y était officiellement représenté par deux délégués, M. le baron de Watteville, directeur des Lettres et Sciences, et M. le comte de Marsy.

La seconde réunion de l'Association aura lieu l'an prochain, à Manchester, sous la direction du bureau, dont les pouvoirs ont été renouvelés à l'unanimité. — En outre, l'Association des Bibliothécaires américains a fait connaître son intention de se réunir, en juin 1879, à New York, et a invité les membres de l'Association anglaise à assister à ce nouveau congrès de bibliothécaires.

Société des vieux textes russes. — Il existe en Russie, depuis 1877, une société ayant pour but de publier les vieux manuscrits écrits en langues slavonne ou russe, ou bien de reproduire en fac-simile des anciens livres imprimés devenus extrêmement rares. — La jeune société s'annonce favorablement, et les publications qu'elle a déjà mises au jour permettent de lui prédire un grand succès. Elles se partagent en plusieurs catégories, dont chacune a déjà fourni des spécimens. Nous avons sous les yeux le compte rendu qui vient de paraître sous le titre : *Rapport de la Société des vieux textes pour* 1877 (Ottchot Obstchestva lubiteleï drevneï pisinennosti), avec XVI appendices et 5 fac-simile lithographiés. (Saint-Pétersbourg, 1878, in-8, de 20, 88 et 4 pages).

Après un court exposé du programme de la Société, de l'état financier et un tribut payé à la mémoire de Georges Tolstoï, un de ses membres récemment décédé, le rapport passe en revue les seize publications exécutées durant l'année 1877, en y ajoutant autant d'appendices qui en donnent une analyse plus détaillée.

Voici la liste de ces publications : 1° Description de douze monastères du Mont-Athos, fac-simile de l'édition rarissime faite en 1839 à Thessalonique; 2° Recueil d'anciennes images gravées de la sainte Vierge; elles sont au nombre de neuf, et forment la première série, qui sera continuée; 3° La requête du Vspolokhov, présentée au tzar Alexis ; 4° Vie du métropolite Alexis, mort en 1378, remarquable par les dessins dont le texte est orné ; 5° *Gesta Romanorum* ou le *Violier des histoires romaines*, édité par le prince Paul Viazemski, qui l'a fait précéder d'une étude fort intéressante et non moins érudite ; 6° *Quatrième Sagesse ou musique*, un des nombreux manuscrits contenant des neumes, qu'on connaît si peu, mais dont l'étude est pourtant indispensable ; 7° Représentation allégorique de la prise de Kizi-Kirmen, fac-simile d'un manuscrit dédié au feld-maréchal comte Boris Chérémétev ; 8° Alphabet civil, corrigé de la main de Pierre Ier, avec échantillons de cette nouvelle écriture, imprimée pour la première fois ; 9° Invention du chef de saint Jean-Baptiste; 10° Homélie de Jean-Chrysostome sur la décollation de saint Jean-Baptiste, où il s'agit aussi de bonnes et de méchantes femmes; 11° Trois anciens offices du même saint précurseur; 12° Homélie de Jean Damascène sur l'Annonciation, avec le dialogue entre l'Archange et la Mère de Dieu; 13° L'obituaire du monastère de Dédovsk à Totma, espèce d'*ars moriendi* ; 14° L'alphabet slavon ou *boukvitsa*, chef-d'œuvre de calligraphie exécuté à la plume sur un rouleau long de douze aunes; 15° *Super flumina Babylonis*, onze fragments détachés d'un psautier illustré ; enfin 16° La célèbre légende de Stephanite et d'Ikhnilate, commentée par M. Boulgakov, secrétaire de la Société et rédacteur du rapport.

La seule énumération des morceaux publiés, montre assez l'intérêt qu'ils offrent à tous ceux qui cultivent la littérature et les arts du moyen âge, sans parler de ce qu'en pourraient tirer les amis de l'histoire et des lettres russes. Un de leurs mérites vient de ce qu'ils apportent à la science occidentale de nouveaux éléments, et, sous ce rapport, il faut espérer que la Société saura rendre ses belles et riches publications accessibles à ceux qui ignorent la langue du pays.

Plus d'une d'entre elles mériterait les honneurs d'une traduction française; de ce nombre sont, par exemple, l'étude du prince Paul Viazemski sur les *Histoires romaines*, et celle de M. Boulgakov sur Stéphanite et Ikhnilate. Toutefois, ce n'est là qu'une minime partie des travaux de la Société. Parmi ceux qu'elle prépare, il y aura de vrais trésors. Nous en indiquerons seule-

ment deux : la *Vie de saint Nicolas*, manuscrit de 400 pages avec autant de dessins, du seizième siècle, et le *Recueil* (Izbornik) de Sviatoslav, de 1073, orné également de miniatures, mais surtout précieux comme monument littéraire. — Nous aurons l'occasion de revenir sur les splendides éditions de la Société, car elles méritent une étude spéciale ; le peu que nous en avons dit suffira pour attirer sur elles l'attention du public français, qui certainement sera bien aise de les connaître plus en détail.

J. Martinov, S. J.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 4 octobre, M. Egger a communiqué des renseignements sur l'exploration de M. Schilemann dans l'île d'Ithaque ; M. Casati a lu des notes complémentaires de sa précédente communication sur le musée du château de Rosenbourg ; M. Menant a fait une communication sur les cachets assyriens, imprimés sur des tablettes acquises par le *British Museum ;* M. de Saulcy a lu une note sur un sesterce ; M. Joseph Derenbourg a fait une communication sur un cachet en cristal de roche trouvé en Mésopotamie. — Dans les séances des 11 et 18, M. Victor Duruy a continué la lecture d'un chapitre inédit de son *Histoire romaine*. — Dans la séance du 11, M. Halévy a lu un mémoire sur la prétendue existence d'une langue accadienne ou sumérienne. — Dans la séance du 23, M. Renan a fait une communication au sujet d'une inscription latine conservée à Rome et dont il a déjà entretenu l'Académie, M. Léopold Delisle a fait une communication au sujet d'un manuscrit de la bibliothèque de Lyon qui contient une partie de l'Écriture sainte en latin et remonte au sixième siècle. M. B. Haureau a achevé la lecture de sa biographie d'Arnaud de Villeneuve.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 3 octobre, M. Jules Zeller a lu un fragment inédit de son *Histoire d'Allemagne*, relatif à la lutte des cités de la Haute-Italie contre Frédéric Barberousse ; M. Aucoc a analysé un travail de M. Charles Tranchant sur les réformes à introduire dans l'enseignement politique et administratif ; M. Geffroy a analysé une dissertation de M. Frédéric Schiem, de l'Université de Copenhague, sur l'origine de quelques traditions ottomanes et particulièrement sur l'emblème du croissant. — Dans les séances du 12 et du 26, M. Barthélemy Saint-Hilaire a lu une préface de la métaphysique d'Aristote.

Cours d'apologétique a l'Université catholique de Toulouse. — Dès la première formation de la faculté catholique de droit à Toulouse, les organisateurs de cette institution eurent soin d'y adjoindre, non-seulement les deux cours si essentiels de droit naturel et de droit canonique, confiés à deux religieux de la Compagnie de Jésus, mais encore deux cours d'apologétique, l'un scientifique, l'autre historique. Ces deux cours sont suivis avec le plus constant empressement, et produisent les plus heureux fruits. Dès ce moment, on peut se faire une idée de l'un d'eux par deux brochures publiées à Toulouse (chez Paul Privat), sous la rubrique commune : *Université catholique de Toulouse : Apologie scientifique du christianisme*, et sous ces deux titres particuliers : *Discours d'ouverture*, décembre 1877 (39 p. in-12), et *Résumé de l'enseignement du premier semestre*, mai 1878 (35 p. in-8). M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet y a déterminé avec une netteté parfaite le terrain de l'apologétique contemporaine : il s'agit pour elle de faire cesser l'antagonisme partout proclamé entre la science et la foi, en démêlant d'abord les vraies difficultés qu'oppose à nos croyances l'esprit prétendu

scientifique de ce temps, ce qu'on a nommé la « foi nouvelle; » en détruisant ensuite toutes ces difficultés, sans léser aucun droit, sans diminuer aucune conquête de la science. — Ce beau programme, l'éloquent professeur l'a déjà réalisé en partie; il a montré l'accord de la vraie science avec la vraie philosophie, et de celle-ci avec la vraie religion, sur les grands problèmes de l'origine du monde, de la vie, de l'âme raisonnable; il a victorieusement défendu les dogmes de l'existence de Dieu, de la création, de la Providence, de la dignité et de la destinée humaines, contre les vaines et avilissantes théories du monisme et du transformisme matérialistes. L'ordre, la solidité, l'élocution brillante, qui caractérisent les deux leçons publiées, inspireront à tous les lecteurs le même désir : que le cours tout entier, sous sa forme oratoire ou autrement, soit mis à la disposition de toutes les âmes qu'attirent les funestes mirages de la fausse science. Si l'auteur écoute ce vœu, il aura rendu à la science et à la foi un service signalé, et enrichi notre littérature philosophique et religieuse d'une œuvre aussi belle qu'utile. — L. C.

Les catalogues des bibliothèques des départements. — Le catalogue de l'Exposition du ministère de l'instruction publique fournit les indications suivantes sur les catalogues des villes de province, en réponse à la question posée dernièrement (t. XXIII, p. 189). — *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements*. Paris, imprimerie nationale, 1849-1872. 4 volumes in-4°. Tome I : Séminaire d'Autun. Ville de Laon. École de médecine de Montpellier. Ville d'Albi. — Tome II : Ville de Troyes. — Tome III : Villes de Saint-Omer, Épinal, Saint-Dié, Saint-Mihiel, Schelestadt. — Tome IV : Arras, Avranches, Boulogne-sur-Mer. — *Angers*. Catalogue des imprimés de la bibliothèque de la ville (Sciences, arts, belles-lettres et histoire), par Albert Lemarchand. Angers, Lachèze, 1871-1875, 4 volumes in-4. — Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville, par Lemarchand, conservateur. Angers, Cosnier, 1863, in-8. — *Arras*. Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville, par Caron, bibliothécaire. Arras, Courtin, 1860, in-8. — *Aubenas* (Ardèche). Catalogue des livres contenus dans la bibliothèque de la ville. Aubenas, Cheynet, 1873, in-8. — *Autun*. Catalogue des manuscrits contenus dans la bibliothèque du séminaire, par Libri. Paris, imprimerie royale, 1846, in-4. — *Auxerre*. Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville (s. n. d. l. n. d.) in-8. — *Besançon*. Catalogue des livres imprimés de la bibliothèque de la ville (histoire, sciences, lettres). Besançon, imprimerie de Sainte-Agathe, 1842-1846-1875, 4 vol. in-4 — *Béthune*. Catalogue des ouvrages composant la bibliothèque communale. Béthune, Reybourbon, 1863, in-8. — *Bourges*. Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville, avec dessins. Autographié. Paris, Didier, 1859, in-4 (par le baron de Girardot). — *Brest*. Catalogue méthodique de la bibliothèque communale (théologie, jurisprudence), par E. Fleury; Brest, Gadreau, 1877, in-4. — *Cannes* et *Grasse*. Catalogue de la bibliothèque de la société des sciences naturelles et historiques, des lettres et des beaux-arts. Cannes, Vidal, 1875, in-8. — *Carpentras*. Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque de la ville, par C.-C.-A. Lambert. Carpentras, Rolland, 1862, 3 vol. in-8. — *Chambéry*. Catalogue de la bibliothèque publique de la ville, rédigé par B.-A. Bouchet. Chambéry, Puthod, 1846, in-8. — *Chartres*. Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville. Chartres, Garnier, 1840, in-8. — *Clermont-Ferrand*. Catalogue des livres imprimés et manuscrits de la bibliothèque de la ville, par Ed. Vimont. Clermont-Ferrand, Mont-Louis,

1878, in-8. — *Dieppe*. Catalogue de la bibliothèque de la ville, par A. Morin, bibliothécaire. Dieppe, Levasseur, 1857, in-8. — *Dôle*. Catalogue des livres imprimés de la bibliothèque de la ville, par Jean-Joseph Pallu. Dôle, Prudont, 1848, 2 in-8. — *Douai*. Catalogue méthodique des imprimés de la bibliothèque publique. (Théologie, droit). Douai, Dechristé, 1869-1874, 2 vol. in-8. — Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque de la ville, par H.-R. Duthillœul. Douai, Carpentier, 1848, 3 vol. in-8. — Notice sur la bibliothèque publique de la ville, par l'abbé Dehaisnes, bibliothécaire adjoint. Douai, Dechristé, 1866, in-8. — *Grenoble*. Catalogue des livres que renferme la bibliothèque publique de la ville, classés méthodiquement, par Pierre-Antoine-Amédée Ducoin. Grenoble, Baratier, 1831, 2 vol. in-8. — *Laval*. Catalogue des livres de la bibliothèque de la ville. Laval, Feillé-Grandpré, 1839, in-8. — *Limoges*. Catalogue méthodique de la bibliothèque communale de la ville (sciences et arts, belles-lettres, histoire), par Ruben, bibliothécaire. Limoges, Chapoulaud, 1858-1863, 3 vol. in-8. — *Louviers*. Catalogue de la bibliothèque de la ville, par L. Bréauté. Rouen, Alf. Péron, 1843, in-8. — *Lyon*. Manuscrits de la bibliothèque de la ville, ou notice sur leur ancienneté, leurs auteurs, par A.-F. Delandine. Paris, Renouard, 1812, 3 vol. in-8. — Bibliothèque de la ville. Catalogue des livres (belles-lettres, théâtre, histoire), par A.-F. Delandine. Paris et Lyon, Renouard, 5 vol. in-8. — Catalogue de la bibliothèque lyonnaise de M. Coste, par Aimé Vingtrinier. Lyon, Perrin, 1853, in-8. — *Mâcon*. Catalogue de la bibliothèque de la ville (s. l. n. d.), in-8. — *Marseille*. Catalogue de la bibliothèque de la ville. (Ouvrages relatifs à la Provence.) — Essai d'introduction et de classement méthodique, par Lieutaud. Marseille, Gravière, 1877, in-4. — *Montbrison*. Catalogue de la bibliothèque de la ville. Montbrison, Courot, 1860, in-8. — *Montpellier*. Catalogue de la bibliothèque de la ville, dite du musée Fabre. Montpellier, Grollier, 1875-1876, 2 vol. in-8. — *Nantes*. Catalogue méthodique de la bibliothèque de la ville, par M. Pehant. Nantes, Forest, 1861-1874, 6 vol. in-8. — *Narbonne*. Catalogue de la bibliothèque publique de la ville, par E. Roussel. Narbonne, Caillaux, 1867, in-8. — *Niort*. Catalogue de la bibliothèque de la ville. Niort, Mercier, 1861-1863, 5 vol. in-8. — *Orléans*. Manuscrits de la bibliothèque de la ville, ou notice sur leur ancienneté, leurs auteurs, etc., par A. Septier. Orléans, Rouzeau, 1820. (Additions et corrections autographiées, par J. Loiseleur, bibliothécaire, 1856-1877.) — *Perpignan*. Catalogue des livres imprimés et manuscrits de la bibliothèque de la ville, dressé par A. Fourquet. Perpignan, Alzine, 1866, in-8. — *Pontivy*. Catalogue de la bibliothèque communale, s. n. d. l. n. d., in-8. — *Rennes*. Catalogue des livres de la bibliothèque de la ville, par Maillet. Rennes, Jausions, 1823-1828, 4 vol. in-8. — Description, notice et extraits des manuscrits de la ville. Rennes, Mollin, 1837, in-8. — *Sens*. Bibliothèque pédagogique fondée par les instituteurs de l'arrondissement. Catalogue, 1877, in-8. — *Torigni-sur-Vire*. Catalogue des ouvrages composant la bibliothèque de la ville. Saint-Lô, Delamare, 1856, in-4. — *Troyes*. Catalogue de la bibliothèque de la ville, par E. Socard. Troyes, Bertrand, 1875-1878, 4 vol. in-8. — Liste des dons faits à la bibliothèque de la ville de Troyes, avec les noms des donateurs. Troyes, Dufour, 1864-1876, in-8. — Règlement de la bibliothèque publique de la ville. Troyes, Brunard, 1862, in-8. — Catalogue d'ouvrages et pièces concernant Troyes, la Champagne méridionale et le département de l'Aube, provenant du cabinet du docteur Fr. Carteron et appartenant à la bibliothèque de la ville, par L. Pigeotte. Troyes, Bertrand-Hû, 1875, in-8. — *Valenciennes*. Catalogue des-

criptif et raisonné des manuscrits de la Bibliothèque de la ville, par Mangeart. Paris, Techener, 1860, in-8. — *Versailles*. Catalogue de livres de la bibliothèque relatifs à l'histoire de la ville. Versailles, Aubert, 1875, in-8. — Catalogue des sciences médicales. Versailles, Aubert, 1865, in-4. — *Vesoul*. Catalogue des manuscrits et livres imprimés de la bibliothèque de la ville. Vesoul, Suschaux, 1863, in-8. — Règlement de la bibliothèque publique de la ville. Vesoul, Suchaux, 1875, in-8. — *Vienne*. Catalogue des livres de la bibliothèque publique de la ville. Vienne, Timon, 1876, in-8.

Nous devons ajouter à cette liste le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville de Salins, par M. Bernard Prost, archiviste du Jura. Paris, Picard, 1878, in-8 de 40 p. (Extrait du *Cabinet historique*, tome XIV.)

Travaux sur la Réforme et la Ligue. — Nous sommes heureux d'annoncer la prochaine publication d'une *Histoire du protestantisme et de la Ligue en Bourgogne*, par M. Baudouin. L'Introduction a déjà paru à Auxerre, en un petit fascicule de 80 pages, et l'ouvrage entier formera, paraît-il, deux volumes. Ce sera donc une étude complète, qui viendra se placer auprès des travaux similaires qui ont été faits, depuis une vingtaine d'années, sur beaucoup de nos provinces.

Sans faire une énumération générale, nous pouvons rappeler : *La Ligue à Abbeville*, par Prarond; *Les Guerres de religion dans les Hautes-Alpes*, par Charbonnet; *Le Protestantisme en Alsace*, par le vicomte de Bussière; *L'Histoire de la Réforme et de la Ligue à Autun*, par Abord ; *L'Histoire des Guerres du Calvinisme dans l'Auxerrois*, par A. Challe; *La Ligue à Beauvais*, par M. Dupont-White ; *Les Guerres de religion en Bourbonnais*, par Bouchard ; *La Ligue en Bretagne*, par L. Grégoire ; *Le Protestantisme en Champagne ; La Réforme et la Ligue à Reims*, par E. Henri ; *La Réforme et les guerres de religion en Dauphiné ; Langres pendant la Ligue ; Mémoire sur la Ligue dans le Laonnois*, par A. Richart ; *Le Protestantisme dans le Mâconnais et la Bresse; La Ligue en Normandie*, par le vicomte d'Estaintot ; *L'Histoire du Protestantisme en Normandie*, par G. Le Hardy ; *L'Histoire des Protestants en Picardie*, par L. Rossier ; *La Ligue en Provence*, par Legré ; *L'Histoire des guerres de religion dans le Velay ; La Ligue à Pontoise*, par M. Le Charpentier, etc.

Comme on le voit, les exemples ne manquent pas. Espérons que M. Baudoin aura pris la bonne méthode, celle de l'impartialité la plus rigoureuse, jointe à l'abondance des documents de première main. Son Introduction a le tort d'être un peu vague et de présenter un tableau inutile de l'origine de toutes les hérésies modernes. Il nous tarde de le voir entrer dans le vif du sujet, et nous aurons plaisir à profiter des renseignements, fort intéressants pour l'histoire générale du seizième siècle, qu'il ne manquera pas de nous donner. — G. B. de P.

La Bibliomanie en 1878. — L'infatigable bibliographe dont nous vantions ici, tout récemment, le travail sur *les livres cartonnés*, vient de publier un recueil non moins intéressant intitulé : *La Bibliomanie en 1878. Bibliographie rétrospective des adjudications les plus remarquables faites cette année et de la valeur primitive de ces ouvrages* par Philomneste Junior (Bruxelles, Gay et Doucé, 1878, petit in-8 de 100 p.).

On y trouve les détails les plus précis sur la *vente Turner*, la *vente Didot*, la *vente Perkins*. Soit dans les trois chapitres consacrés à chacune de ces ventes, qui resteront à jamais célèbres, soit dans le chapitre qui sert d'introduction au recueil, le digne émule de Gabriel Peignot (le Philomneste aîné) ne se contente pas de nous donner les plus abondantes énumérations; il a soin

d'ajouter aux listes des livres précieux vendus en la présente année toutes sortes de renseignements instructifs et curieux. On voit figurer, dans le très-agréable petit volume imprimé sur beau papier et en beaux caractères, les notes les plus variées sur les livres relatifs à l'histoire de la bibliophilie, sur les livres à figures et le *guide* spécial que l'on doit à M. Henri Cohen, sur les éditions originales de nos grands écrivains, sur les *Contes* de Perrault, sur le chef-d'œuvre de l'abbé Prévost, sur les relieurs d'autrefois et d'aujourd'hui, sur la bibliothèque de J.-A. de Thou, sur celle du cardinal Dubois, sur celle du comte d'Hoym, sur celle du duc de la Vallière, du comte de Mac Carthy, sur les gravures d'Holbein (avec citation d'un piquant passage d'une lettre de M. Léon de Laborde), sur Grolier, le prince des bibliophiles du seizième siècle, dont M. Gustave Brunet s'était occupé dans ses *Fantaisies bibliographiques* (1864), avant que M. Le Roux de Lincy s'en fût occupé dans un travail spécial (1866); sur Calvin et Servet, sur Olivier de Magny, sur M. Armand Cigongne, sur nos anciens romans de chevalerie, notamment *Ogier*, les *Quatre fils Aymon*, le *Saint-Graal*, *Merlin*, etc. Afin de montrer quelle est la richesse des indications bibliographiques fournies par le savant auteur de la *Bibliomanie en* 1878, citons ces lignes de la page 85 : « Voir sur la légende de Robert le Diable, l'*Hist. littér. de la France*, t. XXII, p. 879-887, une notice de M. Edelestand du Méril (extrait de la *Revue contemporaine*, 15 juin 1854), la *Nouvelle Bibliothèque bleue*, Paris, 1842, p. XVIII-XXV. M. Florentin Richomme a inséré un article sur cette légende dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 3e série, t. II, p. 149. L'ancienne rédaction anglaise : *Life of Robert the Devyll* est insérée dans le curieux recueil publié par M. J. Thoms : *Early prose romances* London, 1832, 3 vol. in-16). » — T. DE L.

L'Exposition du département des imprimés de la Bibliothèque nationale. — La *Notice des objets exposés du département des imprimés* a vu le jour depuis notre dernière livraison. (Champion, in-8 de 130 pages. Prix : 2 fr.). Cette notice est l'œuvre de M. Thierry-Poux. Elle contient la description de 669 volumes, répartis en quatorze sections formant les cadres de l'exposition des imprimés, à savoir : 1° Des impressions xylographiques; 2° Les premières impressions de Mayence et quelques spécimens des impressions attribuées aux Pays-Bas avant 1473 ; 3° Des livres imprimés par Pfister à Bamberg; 4° Des livres imprimés à Mayence par Fust et Schœffer; 5° Des livres imprimés à Strasbourg; 6° Des livres imprimés en Italie; 7° Des livres imprimés en Espagne; 8° Des livres imprimés en Allemagne, en Bohême et en Hollande; 9° Des livres imprimés en Belgique, en Angleterre, en Suisse et en Danemark; 10° Des livres imprimés à Paris; 11° Des livres imprimés en différentes villes de France; 12° Des livres à figures; 13° Des livres relatifs à la découverte de l'Amérique, des livres annotés par des personnages célèbres et quelques monuments de la collection musicale; 14° Des spécimens des plus remarquables genres de reliure, du quinzième au dix-huitième siècle. — M. S.

Découverte d'un écrit contre Bérenger. — L'abbé Uccelli, qui avait déjà mis au jour plus d'un écrit inédit de saint Thomas, vient de découvrir un intéressant opuscule, *de Veritate corporis Christi*, qu'il attribue au B. Grégoire Barbarigo, cardinal et évêque de Bergame d'abord (1133-1146), puis de Padoue. L'opuscule fait partie du recueil publié par l'abbé Uccelli sous ce titre : *Scritti inediti del B. Gregorio Barbarigo*, etc. Parma, 1877. Parmi ceux qui ont pris la défense du dogme catholique contre l'hérésie de Bérenger, il en est peu qui l'aient fait avec autant de clarté et de netteté que

le docte et pieux cardinal. Il est aussi un de ceux qui parlent formellement du nombre septennaire des sacrements institués par Notre-Seigneur.

L'Inventeur de la photographie. — Dans la séance publique annuelle des cinq académies qui s'est tenue le 25 octobre, M. Émile Perrin, de l'Académie des beaux-arts, a lu une notice sur M. de Cailleux, intitulée : *Un directeur de musée*. Il débute par une description du tableau de Heim, connu sous le nom de distribution des récompenses aux artistes, après le Salon de 1824. Parmi les figures reproduites par l'artiste, est celle de Daguerre, « qui, dit-il, en étudiant les effets de la lumière, devait arracher un secret de plus à la nature et doter l'humanité d'une des plus surprenantes découvertes de la science. » Devrait-on ignorer, à l'Institut, le corps le plus savant de la France, que l'inventeur de la photographie est Nicéphore Niépce, auquel Chalon-sur-Saône, sa ville natale, élève présentement une statue.

Publications dans l'Inde.—On sait qu'une loi passée par le gouvernement des Indes en 1867 a décidé qu'il serait conservé un certain nombre d'exemplaires de tous les livres publiés dans les Indes britanniques et qu'il en serait formé un catalogue. Pendant l'année 1876, — la dernière année dont on possède la statistique complète, — le nombre des livres réunis et enregistrés aux Indes britanniques était de 4,865, soit un ouvrage par 40,000 habitants. Près de la moitié de ce nombre consistait en nouvelles éditions et réimpressions. En examinant ces diverses publications par rapport à leur sujet, on en trouve 1,216 s'occupant de religion, c'est-à-dire exactement 25 p. 100. La poésie vient après, avec 801 ouvrages; œuvres d'imagination, 191, et 131 drames; 518 consacrés à l'étude des langues, 194 au droit, 149 à la médecine, 147 aux mathématiques et à la mécanique, 133 aux sciences naturelles et autres, 81 ouvrages d'histoire, 64 de philosophie, 30 de biographie, 11 de voyages sur terre et sur mer et 4 seulement sur la politique. Les 1,195 autres ouvrages sont rangés sous le nom de « mélanges. »

Toutes les publications peuvent être aussi classées en 1,180 ouvrages d'éducation et 3,685 étrangers à l'éducation. Quant aux langues dans lesquelles ces livres ont été écrits, on en compte 565 en anglais ou autres langues européennes, 3,325 en idiomes du pays, 563 en indien classique et 412 en plusieurs langues. De ces livres, le Bengale avait fourni 1,512; le Punjab, 892; Bombay, 831; Madras, 823 ; les provinces du nord-ouest, 387; Oude, 243; le Burmah britannique, 69; Mysore, 68; Assam, 38 ; Berar et le centre de la péninsule, seulement 1 chacun. En remarquant que la population des provinces centrales dépasse 8 millions d'âmes et est égale à environ la moitié de celle du Punjab, l'énorme différence entre les productions littéraires de ces deux divisions territoriales de l'Inde britannique est tout à fait surprenante; aussi peut-on soupçonner que les prescriptions de la loi de 1867 n'ont pas été observées fidèlement dans les provinces centrales. — (*Pall Mall Gazette.*)

— A l'exemple de l'Angleterre, de l'Autriche et d'autres pays, la Prusse va commencer la publication des documents historiques contenus dans ses archives d'État. La collection comprendra 60 volumes et paraîtra sous le titre de : Documents tirés des archives royales de l'Etat prussien.

En même temps la Prusse va faire publier, sous les auspices de l'Académie des sciences de Berlin, la correspondance politique de Frédéric II.

Cette correspondance remplira une trentaine de volumes. Les journaux allemands annoncent que les deux premiers volumes de cette collection doivent paraître avant la fin de l'année courante. Ils embrassent la correspon-

dance du roi de Prusse jusqu'à l'an 1743, inclusivement. Déjà, on le sait, le gouvernement avait fait publier les œuvres de Frédéric II, dans une édition qui ne comprend pas également moins de trente volumes in-quarto.

— Un compte rendu publié en Italie fait connaître le nombre des lecteurs dans les trente-deux bibliothèques publiques du royaume. Le total, en 1877, est de 806,388 lecteurs. La bibliothèque de Turin est la plus fréquentée; viennent après celles de Naples et de Rome. Palerme compte environ 50,000 lecteurs, et Modène seulement 1,292. Les dons et le dépôt des livres ont procuré, dans le cours de la même année, aux bibliothèques d'Italie, 32,014 ouvrages.

— Le Dr Walter Parow, de Berlin, va publier, pour la Société des anciens textes anglais, la traduction des poésies de Charles, duc d'Orléans, d'après le manuscrit unique du British Museum. On croit que l'auteur avait lui-même traduit en anglais ses poésies durant sa longue captivité en Angleterre au commencement du quinzième siècle. (*Academy.*)

— La librairie Longmans, de Londres, vient de publier la seconde partie des *Fac-simile des manuscrits nationaux de l'Irlande.* Elle contient les spécimens en couleur des principaux manuscrits relatifs à cette contrée, de 1100 à 1299: entre autres d'un missel irlandais, de poèmes gaéliques, d'une description topographique illustrée de l'Irlande, de la vie de saint Patrice par Jocelin, de chartes, lettres, rôles, comptes, cartulaires, etc. La première partie de cette belle publication est déjà épuisée.

— Les changements survenus en Orient en ont amené un dans l'écriture de quelques nations. Le gouvernement austro-hongrois a prescrit, pour le dialecte croato-slave, parlé en Bosnie et en Herzégovine, l'emploi des caractères romains, au lieu des caractères cyrilliques employés par le gouvernement ottoman. L'occupation de la Dobrutja par les Roumains y établira l'usage des lettres romaines; mais, par compensation, la Bessarabie, en devenant russe, prendra probablement l'alphabet de ses nouveaux maîtres.

— Une commission, composée d'Espagnols, s'est formée à New York, pour ouvrir une souscription destinée à élever, dans cette ville, une statue en l'honneur de Cervantès. Le modèle a été exécuté par D. Fernando Miranda. La statue est placée sur un piédestal de granit. Cervantès tient de la main droite une plume, et porte sous le bras gauche son immortel roman. Quatre médaillons de bronze ornent les quatre faces du piédestal : le premier représente Don Quichotte monté sur Rossinante, et Sancho sur son grison, trottant à côté de son maître; le second renferme une chaise, une table, quelques livres, une écritoire et des plumes, un manteau, un chapeau, une épée et des chaînes, emblèmes de la carrière si accidentée de l'illustre écrivain; sur le troisième médaillon se voit la bataille de Lépante; le quatrième, placé sur la face antérieure du monument, porte le nom et les armes de Cervantès et, au-dessous, cette inscription : « Au génie immortel de Miguel Cervantès Saavedra, les Espagnols et Hispano-Américains du Nouveau Monde. » (*Athenæum.*)

Publications nouvelles. — *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, publié sous la direction de F. Buisson. Première série. Première et deuxième parties. Feuilles 1 à 10 (in-8, Hachette). — *Le saint homme de Tours*, par Léon Aubineau (in-12, Palmé). — *Le Fils de l'ouvrier*, par Henri Baju (in-12, Limoges, Barbier). — *Législation et jurisprudence concernant les instituteurs communaux*, par M. Auzias (in-8, Oudin). — *Histoires d'enfants à l'usage des salles d'asile et des écoles*, par G. Théodore (in-12, Hachette). — *Annuaire de l'économie politique et de la statistique* pour 1878, par Garnier,

dant les neuf années qui suivirent. Au bout de ce temps, elle revint en France avec son fils. J'ai la copie, prise au *Public Record Office* de Londres, des pièces authentiques relatives à ce voyage, que M. Thorpe, dans le *Calendar of State Papers* (Scottish Series, 1509-1589, tome I, 1858, page 160), a seulement analysées. La demande officielle de sauf-conduit adressée au nom de la reine d'Ecosse par les lords du conseil privé à Elisabeth, est libellée en faveur « de notre cousin lord Harye de Valoys, fils naturel de... notre très-cher père le roi très-chrétien de digne mémoire et Jane lady Fleming sa mère, avec vingt-quatre personnes qui les accompagnent et autant de chevaux. » (...*Our cowsinge lord Harye. de Valoys sone naturalh to... oure derrest fader the maist cristin king of worthie memorie and Jane lady Fleming his moder with* xxiiij *personne with theme in companye and as many horses*). Elle est datée d'Edinbourg, 25 août 1560. En admettant que le passeport ait été accordé sans délai et que le voyage ait eu lieu avec une extrême promptitude, il ne dût guère s'écouler qu'un peu moins d'une année entre le retour de lady Fleming et sa mort.

Ce qui précède explique tout naturellement quel intérêt avait la reine-mère à prescrire à Huillier, lieutenant civil, de minutieuses recherches dans les papiers de « Madame Flamyn. » Mais les sévérités de Catherine de Médicis ne s'étendirent pas jusqu'au fils de celle qui avait été sa rivale. Tout au contraire, c'est à elle qu'Henri d'Angoulême dut en grande partie, d'abord l'éducation, puis les honneurs et la fortune qu'il reçut très-libéralement en partage. Il s'en montra d'ailleurs reconnaissant. Ses lettres à la reine, écrites durant son gouvernement de Provence, sont le témoignage d'une déférence sur laquelle nous en sommes malheureusement réduits aux suppositions, puisque cette correspondance est à Saint-Pétersbourg. J. D.

Le Gérant : L. SANDRET.

SAINT-QUENTIN. — IMP. JULES MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

Théâtre choisi de Molière. Tome II. Tours, Alfred Mame, 1879, gr. in-8 de 583 p., orné de 24 eaux-fortes, par V. Foulquier. Prix : 35 fr.; avec riche demi-reliure, 41 fr. — *Histoire des Romains, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des Barbares*, par VICTOR DURUY. Nouvelle édition. Tome Ier. *Des origines à la troisième guerre punique.* Paris, Hachette, 1879, gr. in-8 jésus de CXXXI-675 p., avec 518 grav., 9 cartes, 1 plan et 7 chromolith. Prix : 25 fr.; avec riche reliure, 32 fr. — *Histoire de France depuis 1789 jusqu'en 1848, racontée à mes petits-enfants*, par M. GUIZOT. Leçons recueillies par Mme DE WITT, née GUIZOT. Tome Ier. Paris, Hachette, 1878, gr. in-8 jésus de 751 p., avec 104 grav. dessinées sur bois. Prix : 23 fr.; avec riche reliure, 30 fr. — *Le Journal de la jeunesse*, nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1878. Paris, Hachette, 2 vol. gr. in-8 de 418 p. chacun. Prix : 20 fr.; relié en percaline rouge, 26 fr. — *Aventures et mésaventures du baron de Münchhausen*, imitées de l'allemand, par J. LEVOISIN, illustrées de 18 planches en chromolithographie, par E. Bichard. Paris, Hachette, 1879, in-4 de 92 p., cartonné en percaline gaufrée et doré sur tranches. Prix : 12 fr. — *Cent récits d'histoire naturelle*, par CH. DELON. Paris, Hachette, 1879, pet. in-4 de XVI-200 p., cartonné en percaline et doré sur tranches. Prix : 6 fr. — *Nos gloires nationales. Grands hommes et grandes journées; images et récits*. Paris, Delagrave, 1878, in-4 oblong de 24 p., avec 24 gravures coloriées.

Collection de biographies nationales publiée par la maison Mame, format gr. in-8, avec 4 gravures sur bois, à 3 fr. 25; 5 fr. 25 en percaline gaufrée, et 6 fr. 75 en demi-reliure chagrin, tranches dorées : 1. *Histoire de Pierre Terrail, seigneur de Bayart*, par A. PRUDHOMME, ancien élève pensionnaire de l'École des chartes, 342 p. — 2. *Histoire de Henry de la Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne*, maréchal de France, par L. ARMAGNAC, sous-chef de bureau au ministère de l'Intérieur, 346 p.

Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse, publiée par la maison Hachette, format in-8, à 5 fr. le vol. broché, et 8 fr. cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 1. *Les Pilotes d'Ango*, par LÉON CAHUN. Vol. de 315 p. illustré de 45 grav. sur bois, par Sahib. — 2. *Grand Cœur*, par Mlle Z. FLEURIOT. Vol. de 252 p., illustré de 45 gravures sur bois, par Delort. — 3. *Cousine Marie*, par Mlle JULIE GOURAUD. Vol. de 328 p., illustré de 36 vignettes dessinées sur bois, par Adrien Marie. — 4. *Montluc le Rouge*, par A. ASSOLLANT. Deuxième partie. Vol. de 271 p., illustré de 44 gravures dessinées sur bois, par Sahib. — 5. *Le Neveu de l'oncle Placide*, par J. GIRARDIN. Deuxième partie : *A la recherche d'un héritage*. Vol. de 288 p., illustré de 104 grav. sur bois, par A. Marie. — 6. *L'Héritière de Vauclain*, par Mlle COLOMB. Vol. de 335 p., illustré de 104 grav. par C. Delort. — 7. *Le Charmeur de serpents*, par LOUIS ROUSSELET. Vol. de 238 p. illustré de 68 grav. sur bois par A. Marie. — 8. *Mœurs et caractères des peuples (Europe, Afrique)*. Morceaux extraits de divers auteurs, par RICHARD CORTAMBERT. Vol. de VIII-292 p. illustré de 50 gravures.

Collection à 6 fr. de la librairie Palmé, format in-8 à 6 fr. le vol. broché, et 8 fr. cart. en percal., avec tr. dorées : 1. *Au service du pays. Souvenirs de l'école Sainte-Geneviève*, par le R. P. CHAUVEAU, de la Compagnie de Jésus. Vol. de 342 p., avec illustr. — 2. *La première aventure de Corentin Quimper*, par PAUL FÉVAL. Vol. de 316 p., avec illustrations de Castelli et Gusman.

Bibliothèque des merveilles, publiée par la maison Hachette, sous la direction de M. EDOUARD CHARTON, format br. in-18 à 2 fr. 25 le vol. et 3 fr. 50 cart. en percaline bleu, tr. rouges : 1. *La Migration des oiseaux*, par A. DE BREVANS. Vol. de 293 p., illustré de 89 vignettes sur bois, par Riou et A. Mesnel, et accompagné d'une carte. — 2. *Voyage aux sept merveilles du monde*, par L. AUGÉ DE LASSUS. Vol. de IV-286 p., illustré de gravures de Sydney-Barclay. — 3. *La Musique*, par A. COLOMB. Vol. de 350 p., illustré de 115 gravures, par Gelbert et Bonnafous.

Bibliothèque rose illustrée, *pour les enfants et les adolescents*, publiée par la maison Hachette, format gr. in-18 à 2 fr. 25 le vol., et à 3 fr. 50, cartonné en percaline rouge, tr. dorées : 1. *Le Fils du maquignon*, par Mme la vicomtesse DE PITRAY, 260 p. — 2. *La Maison modèle*, par Mlle MARIE MARÉCHAL. 309 p. — 3. *Les Vacances*

d'Elisabeth, par Mlle DE MARTIGNAT. 299 p. — 4. *Le Secret de Laurent*, par Mme DE STOLZ, 273 p. — 5. *La Quarantaine*, par Mme DE WITT, née GUIZOT, 295 p. — 6. Le Dr DAVID LIVINGSTONE : *Dernier journal*, abrégé d'après la traduction de Mme H. LORREAU, par J. BELIN DE LAUNAY. XXIII-306 p.

Vie et voyages du Dr Livingstone, par A. GAVARD et A. PÉRIER, ouvrage orné de gravures et précédé d'une lettre par P. Chaix. Paris, Delagrave, 1878, in-12 de 290 p. Prix : 3 fr., relié.— *Le petit marquis de Carabas*, par la vicomtesse DE PITRAY, née DE SÉGUR. Ouvrage orné de 10 gravures, par Boutel. Paris, Didot, 1878, in-12 de 312 p. Prix : 3 fr.

La librairie parisienne offre, pour les étrennes de 1879, de nombreux et remarquables spécimens de publications illustrées.

La maison Hachette nous donne, avec le splendide *Roland furieux* que rehausse le crayon de Gustave Doré, et la *Suisse* de M. Jules Gourdault, un nouveau volume de la *Nouvelle géographie universelle* de M. Élisée Reclus; les premiers volumes de l'*Histoire des Romains* par M. Victor Duruy, et de l'*Histoire de France* de 1789 à 1848, par M. Guizot; deux beaux volumes de Stanley : *A travers le continent mystérieux;* les *Fouilles de Mycènes*, d'Henri Schliemann; un ouvrage de M. Louis Figuier : *Connais-toi toi-même*, que nous regrettons de ne pouvoir louer sans réserve, et, indépendamment des divers séries illustrées dont les volumes sont énumérés dans notre sommaire, la suite du *Tour du monde* et du *Journal de la Jeunesse*.

La maison Mame se présente avec deux ouvrages magnifiquement illustrés : le *Saint Louis* et la *Sainte Élisabeth de Hongrie*, succédant au *Charlemagne* de M. Vétault, honoré, en 1877, du grand prix Gobert par l'Académie française, et avec le deuxième volume du *Théâtre choisi de Molière*, faisant partie de la belle Collection des chefs-d'œuvre de la langue française au dix-septième siècle.

La maison Didot nous a envoyé les deux remarquables volumes de M. Alphonse Dantier : *les Femmes dans la société chrétienne;* l'*Histoire abrégée des beaux-arts*, de M. Félix Clément, et la charmante *Galerie des rues du vieux Paris*, par M. Victor Fournel.

La maison Palmé a fait paraître le superbe *Christophe Colomb* de M. Roselly de Lorgues, et deux volumes illustrés qui se recommandent d'eux-mêmes à nos lecteurs : *Au service du pays*, par le R. P. Chauveau, et *La Première aventure de Corentin Quimper*, par M. Paul Féval.

La maison Plon nous donne une nouvelle édition du bel *Album* de M. A Magaud : *le Génie civilisateur du catholicisme, tableaux historiques;* une édition, illustrée de douze eaux-fortes et de nombreuses gravures d'après le maître, de *Sahara et Sahel*, d'Eugène Fromentin, et des *Nouvelles historiques* de Raoul de Navery, réunies sous le titre de : *Cœurs vaillants*, et illustrées de 50 gravures sur bois. Nous regrettons d'avoir reçu ces remarquables publications trop tard pour en parler plus longuement dans la présente livraison. — Il en est de même pour un ouvrage qui nous arrive à la dernière heure : *les Bébés d'Hélène*, imité de J. Habberton, par M. William L. Hughes, avec

illustrations de Bertall, publié à la librairie du *Magasin des Demoiselles*.

Enfin nous devons une mention aux belles publications de la librairie Oudin : *les Châteaux historiques de France*, dont dix fascicules ont paru, offrant les monographies des châteaux de Sully, de la Rochefoucauld, d'Amboise, de Serrant, de Josselin, etc., et le *Manuel de l'art chrétien*, extrait du grand ouvrage si estimé de M. le comte Grimouard de Saint-Laurent.

La présente livraison ne pourrait suffire à présenter, d'une façon approfondie, cet ensemble de travaux remarquables. Nous en passerons du moins en revue une bonne partie, parmi lesquels le lecteur n'aura que l'embarras du choix.

— I. A propos du tome II du *Théâtre choisi de Molière*, qui termine l'édition donnée dans la belle collection de la maison Mame, nous ne pouvons que répéter les éloges que nous donnions à celui dont il a été précédé. Le papier est superbe, l'impression est admirable. En tête non-seulement de chaque pièce, ce qui serait déjà un grand luxe, mais de chaque acte, une charmante eau-forte de V. Foulquier réjouit le regard en s'inspirant de la scène principale de cet acte. Nous voyons ainsi défiler tous ces personnages si vrais, si amusants : Harpagon, Maître Jacques, M. de Pourceaugnac et ses docteurs, le Bourgeois-Gentilhomme et le Maître à danser, Scapin, Géronte, la pédante Araminte, le bonhomme Crysale, Trissotin, Vadius, le Malade imaginaire, M. Purgon, M. Diafoirus, tout ce monde qui est sorti du génie de Molière et qui vivra éternellement. Nous n'avons qu'un regret, et nous l'avons déjà exprimé l'année dernière; quelques comédies ont été laissées de côté : *l'Étourdi*, *l'Amour médecin*, *la Comtesse d'Escarbagnas*, *le Mariage forcé*, *le Sicilien*... Ce sont, il est vrai, les productions inférieures de Molière; mais, dans chacune d'elles, il y a des scènes que Molière seul pouvait trouver. Nous pensions que la proscription aurait au moins épargné *les Fâcheux*, où il y a tant de jolis vers, tant de scènes charmantes. Au reste, cette espèce de critique n'est peut-être pas très-fondée : toutes les bibliothèques renferment, et à plus d'un exemplaire, des Molières complets, où l'on pourra toujours relire les pièces exclues de cette édition; celle-ci n'est destinée qu'aux chefs-d'œuvre, dont elle est si digne à tous égards.

— Nous avons déjà (t. XXII, p. 509) signalé à nos lecteurs la nouvelle édition illustrée de l'*Histoire des Romains* de M. Victor Duruy, publiée par livraisons dans le cours de cette année, et dont le premier volume vient d'être en entier livré au public. S'aidant de toutes les ressources que les progrès de la science archéologique ont mises à leur disposition, les habiles éditeurs ont donné à cette publication une valeur artistique de premier ordre, et c'est une vraie jouissance que

de feuilleter ces pages, ornées d'environ cinq cents gravures dessinées sur bois d'après l'antique, de sept planches en couleur, et qu'accompagnent onze cartes géographiques. Nous ne sommes ici qu'au début de cette grande publication, qui ne comptera pas moins de six à sept volumes et qui formera comme un véritable musée où la vieille Rome se révélera tout entière. Nous renouvelons le vœu exprimé il y a six mois relativement au texte : car il serait profondément regrettable qu'un si beau livre ne pût être accueilli avec faveur par tous ceux qui ont le culte du beau et du vrai.

— A côté de l'*Histoire des Romains*, la maison Hachette nous donne une suite à l'*Histoire de France* de M. Guizot, comprenant la période qui s'étend de 1789 à 1848, et qui doit former deux volumes. Le premier a paru; il contient plus de cent gravures dessinées sur bois par les meilleurs artistes. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur les quelques réserves que nous pourrions avoir à formuler çà et là : nous aurons occasion d'y revenir. Bornons-nous à dire que c'est une œuvre digne de l'illustre historien et où brillent les qualités de style de Mme de Witt, qui a recueilli avec un soin pieux les récits et les conversations de son père pour en former le présent ouvrage.

— Nous retrouvons chaque année le *Journal de la Jeunesse*, parvenu à ses tomes XI et XII, et chaque année nous n'avons que des éloges à donner à l'heureux choix des matériaux, à l'intérêt soutenu, à l'abondance et à la bonne exécution des illustrations. La collection de 1878 nous offre, comme nouvelles, la seconde partie de *Montluc le Rouge*, par M. Alfred Assollant; *Cousine Marie*, par Mlle Gouraud; *l'Héritière de Vauclain*, par Mme Colomb ; *les Pilotes d'Ango*, par M. Léon Cahun; *le Charmeur de serpents*, par M. Louis Rousselet; *Grand Cœur*, par Mlle Zénaïde Fleuriot ; la deuxième partie du *Neveu de l'oncle Placidé*, par M. Girardin, travaux que nous retrouverons dans la collection illustrée à 6 francs ; comme récits de voyages : *l'Afrique centrale, la Traversée de l'Afrique par Cameron;* deux articles de M. Louis Rousselet; — comme récits d'histoire : *Law et la mer du Sud*, par Mme de Witt ; — comme mélanges littéraires : des *Contes japonais*, *catalans*, *tartares*, etc.; les *Œufs de Pâques*, de M. Aimé Géron, etc.; — comme causeries scientifiques : des articles sur les Esquimaux, les glaces, les champignons, l'industrie du papier, les mollusques, le phonographe, le téléphone, le ballon captif, le brochet, la carpe, les madrépores, etc. — M. A. Saint-Paul a continué sa revue intitulée : *A travers la France; l'Exposition de* 1878 a fourni le sujet de très-nombreux articles ; Mlle Zénaïde Fleuriot a rappelé à grands traits la vie de *Pie IX ;* M. P. Vincent a donné une série d'articles sur *le Verre*. Tel est le cadre, toujours varié et instructif, de cette publication, dont le succès va croissant.

— On ne saurait rien imaginer de plus désopilant que les *Aventures et mésaventures du baron de Münchhausen*, imitées de l'allemand par M. J. Levoisin, et si bien illustrées de dix-huit planches en chromolithographie par M. E. Bichard. C'est un des plus jolis albums de la maison Hachette, et, soit qu'on contemple le noble baron attachant, un jour de neige, son cheval à un « petit arbre gelé » qui se trouve être la flèche d'un clocher; ou enfourchant un boulet, en uniforme de colonel de hussards rouges, pour rejoindre les siens à travers les airs; ou dégringolant avec une bande de canards, qui l'avaient enlevé, dans la cheminée de son manoir; ou enfin, enlevant sa voiture sur son dos et ses chevaux sous ses bras, pour céder le pas à des dames dans un chemin trop étroit, on ne pourra s'empêcher de rire de ces aventures véritablement fantastiques.

— *Les Cent récits d'histoire naturelle*, de M. Ch. Delon, présentent la disposition suivante : une page est réservée au récit, et, en regard, on trouve une grande gravure se rapportant au texte, lequel, lui aussi, contient souvent une ou plusieurs petites gravures. L'ordre suivi est scrupuleusement scientifique. L'ouvrage qui, d'ailleurs, est bien à la portée des jeunes lecteurs, s'étend aux espèces éteintes et antédiluviennes; conçu dans d'heureuses proportions, il est de nature à développer le goût de l'histoire naturelle chez les enfants, et à les porter vers une science qu'ils pourront cultiver amplement plus tard.

— L'album, avec gravures coloriées, publié par la maison Delagrave, sous ce titre : *Nos gloires nationales*, a pour but de faire aimer aux enfants leur pays par l'histoire des événements mémorables dont il a été témoin, et des grands hommes dont l'exemple peut exciter leur émulation pour le bien. Il y a vingt-quatre récits, se succédant dans l'ordre chronologique, depuis les druides jusqu'aux armées de la République (Vercingétorix, sainte Geneviève, Clovis, Charlemagne, Godefroy de Bouillon, les Communes, saint Louis, Jeanne d'Arc, Henri IV, le grand Condé, Mathieu Molé, Louis XIV, les États généraux de 1789, etc.), occupant une page de texte et accompagnés d'une grande image coloriée, répétant aux yeux ce que l'esprit vient de saisir. Ce n'est point parfait au point de vue de l'art, mais c'est mieux que ce que l'on met souvent aux mains des enfants. Le texte, s'il n'est point emprunté à M. Hubault, est du moins inspiré par le même excellent esprit qui recommande ses Histoires de France : il est catholique et antirévolutionnaire. Nous aurions voulu, toutefois, quelque chose de plus saisissant pour les enfants, qui devront recourir aux explications de leurs parents.

II. — La *Collection de biographies nationales* entreprise par la maison Mame, avec tant de succès, s'est enrichie de deux nouveaux volumes sur Bayart et Turenne. *L'Histoire de Pierre Terrail, seigneur*

de Bayart, par M. A. Prudhomme, sans être un travail d'érudition, est pourtant rédigé avec toute la précision et la sûreté de critique qui distinguent généralement les travaux des anciens élèves de l'École des chartes. Ce livre n'est donc point une sorte d'imitation ou de reproduction des nombreuses histoires populaires du *Chevalier sans peur et sans reproche*, qu'on retrouve partout. Il a une physionomie originale qui lui crée une place à part. De plus, dans l'histoire de Bayart, il fallait surtout viser à reproduire en quelque sorte, l'humeur gaie et naïve de la chronique, tout en la rajeunissant et en la revêtant du langage moderne. Tâche délicate qu'on devait nécessairement confier à des mains habituées à manier les textes du moyen âge. M. Prudhomme s'en est habilement tiré; comme la chronique, son livre est divisé en un grand nombre de chapitres courts, ce qui en rend la lecture facile et lui conserve une partie de la naïveté des récits du *Loyal Serviteur*.

— L'*Histoire de Turenne*, de M. L. Armagnac, a été soigneusement écrite, sur les meilleures sources. L'auteur a pris pour épigraphe ces paroles de Turenne : « Il ne faut pas qu'il y ait un homme de guerre en repos en France, tant qu'il y aura un Allemand en-deçà du Rhin en Alsace. » Son livre ne s'adresse pourtant pas à des hommes de guerre, mais aux enfants, aux jeunes gens, qui trouveront dans ces pages, écrites dans un style ardent, d'éloquentes leçons de patriotisme. Grâce à des renseignements puisés dans les anciens manuscrits, M. Armagnac a pu ajouter de nouveaux traits à la biographie de Turenne, tant de fois essayée et toujours imparfaite. Tout en conservant à son livre son caractère de vulgarisation, il a pu corriger plusieurs erreurs de ses devanciers, et arriver à plus de précision sur différents points. Turenne guerrier, diplomate, homme d'État, écrivain, est très-judicieusement apprécié, et nous ne pouvons que recommander la lecture de ce livre, qui se termine par cette pensée patriotique : « Que notre jeune génération, appelée tout entière à porter les armes, imite cette vie de devoir et de dévouement; elle ne peut se proposer un plus bel exemple. L'illustre et modeste Turenne sut allier les vertus privées au génie militaire. Ce grand homme fut un homme de bien. »

— III. Huit volumes de la *Nouvelle collection illustrée* à l'usage de la jeunesse ont paru à la librairie Hachette.

— 1. Les *Pilotes d'Ango* nous offrent le récit très-varié d'expéditions maritimes très-intéressantes, comme on en rencontrait au seizième siècle, époque où l'auteur s'est transporté. Ce récit est mis dans la bouche même ou plutôt sous la plume de l'un de ces hardis marins si bien ressuscités par M. Léon Cahun. C'est René Binot Paulmier de Gonneville qui nous raconte sa vie accidentée, à laquelle se

mêlent les aventures de nombreux personnages, peints avec beaucoup de vérité, à commencer par maître de Quercu et par Braguibus. On voit que M. Cahun a fait une sérieuse étude des temps où il a placé son récit et une étude très-attentive aussi de notre ancienne langue. Sans tomber dans des exagérations archaïques, il reproduit très-bien les allures du charmant français du seizième siècle.

— 2. C'est encore un marin dont Mlle Fleuriot nous parle dans *Grand Cœur*, mais un marin de notre temps, et à l'époque de sa vie où elle nous le présente, il vit retiré dans un petit manoir de la Bretagne. Il y vit dans la solitude, car une nièce qu'il avait élevée s'étant mariée contre son gré, il n'a plus voulu la voir. Il a appris qu'elle avait perdu son mari, qu'elle était malheureuse, presque pauvre. La marquise de Kernigal a essayé d'amener une réconciliation; le vieux marin est resté impitoyable. La guerre de 1870 éclate; il ne peut se résoudre à rester inactif; bravement, il s'engage comme volontaire, et se trouve en fréquents rapports avec un jeune homme, un enfant plutôt, qui lui sauve la vie et qu'il se prend à aimer tendrement. Il faut lire dans le livre même par quelle suite d'événements le marin, dans cet enfant, finit par reconnaître son petit-neveu, et par pardonner à la mère de celui-ci. Ce récit nous a paru charmant d'un bout à l'autre. Mlle Fleuriot, autour de ses personnages principaux, en a groupé d'autres fort vrais, fort amusants. Certes le père qui, avant de donner ce volume à son fils, l'ouvrira lui-même, ne le quittera pas sans le lire jusqu'à la fin.

— 3. La contagion du bien! On est heureux d'en être atteint, quand elle nous est communiquée par une charmante personne comme *Cousine Marie*. Tout se transforme autour d'elle, sous l'influence de sa solide éducation, de son aimable caractère, de son bon cœur et de son dévouement. Seule avec son père, un brave militaire, elle est mise dans une pension où maîtresses et élèves concourent à développer ses bonnes qualités. Son père la reprend avec lui, lorsque des blessures le forcent à se retirer avec une modeste pension et peu de fortune. Marie Cormery est au comble du bonheur de pouvoir se dévouer à lui; elle relève son courage, et, quand les ressources s'épuisent, c'est par son travail qu'elle les augmente : elle écrit des livres pour les enfants. C'est sur les conseils de son ancien professeur d'histoire, M. Delorme, qu'elle a pris cette détermination : il dirige ses premiers pas dans la carrière littéraire, et témoigne au père et à la fille un admirable dévouement. Quelles bonnes et attachantes figures que celles de Colette, la domestique, et de l'ordonnance! Marie recueille son ancienne sous-maîtresse, Mlle Angélique, que le besoin allait réduire au désespoir, et dont la compagnie lui devient une précieuse ressource. Elle sera l'instrument qui ramènera à la vie sérieuse et raisonnable la sœur et la mère du cousin Paul, Mme des Tourelles et sa mère, Mme Sola-

ville, tout occupées de frivolités mondaines, de toilettes et de fêtes. Ces dames n'avaient autrefois que de la pitié pour Marie, pauvre fille sans fortune et sans élégance. Son cousin Paul seul s'intéressait à elle et l'amusait les jours de sorties de la pension. Il en est resté, au fond de leur cœur, une affection discrète, que l'éloignement n'a pas affaiblie, et qui conduit à un mariage. C'est là un charmant et bon livre. Toutefois, on pourrait se demander s'il n'est pas fâcheux de faire entrevoir aux jeunes filles l'horizon de la carrière littéraire? s'il est conforme à la vraisemblance que Paul reconduise seul sa petite cousine au pensionnat? s'il n'est pas anormal de proposer à des jeunes filles des mères frivoles à convertir? et surtout pourquoi, au mépris de tant de graves considérations religieuses et morales, on nous donne ici pour dénoûment — comme d'ailleurs, dans une foule d'ouvrages écrits pour la jeunesse — un mariage entre cousin et cousine?...

— 4. Les aventures de *Montluc le Rouge* auront, auprès des jeunes gens, le succès de *Cousine Marie* auprès des jeunes filles. Ce ne sont que coups de sabre et coups de canon, expéditions sur terre et sur mer, morts et blessés, et tout cela pour la France. Il y a là vie et mouvement et un sentiment patriotique très-prononcé. On se rappelle peut-être que, l'année dernière, M. Assollant avait laissé Montluc le Rouge débarquant d'Amérique chez le curé de Gimel; il était venu chercher en France des renforts pour conserver le Canada à la France. La cour et les ministres ont d'autres soucis; nous le voyons repartir avec les seuls auxiliaires qu'il a pu se procurer par lui-même. Ce sont le brave curé de Gimel, véritable apôtre, prêt à donner sa vie pour la France et pour la religion; Beaupoil et Marion, la gouvernante chargée de faire la cuisine à la française et d'égayer la société par ses boutades; le capitaine Gandar, véritable Marseillais de la Canebière. Comment raconter tous les épisodes de la traversée et de l'abordage, toutes les ruses stratégiques de Montluc, ses exploits quasi-fabuleux, comme cette expédition contre les Anglais, dont le héros est le sauvage et fidèle Buffalo à la tête d'un régiment de serpents à sonnettes qu'il a charmés et qu'il conduit au combat au son de son instrument. Il faudrait raconter les déguisements de M. de Kildare, qui, avec son costume de ministre protestant, pénètre à Boston, laisse soupirer la fille de la maîtresse d'hôtel, Angelina Porter, surprend les secrets des Anglais, est reconnu, arrêté, comparaît devant la justice, où il provoque les scènes les plus comiques, est condamné à la prison et à la mort, et échappe à tous les dangers. Finalement, la victoire reste aux Montluc, qui s'emparent de Boston. On voudrait avoir la suite, tant ce récit intéresse et excite de nobles et généreux sentiments. Mais la suite serait la perte du Canada, et il est mieux de rester sur une impression plus consolante pour notre patriotisme.

— 5. *Le Neveu de l'oncle Placide; A la recherche de l'héritage* est aussi la seconde partie d'un livre dont nous avons parlé l'an dernier (t. XX, p. 473). Un héritage et une blessure sont venus fondre sur le héros au moment de nos désastres, en 1870. Comme il s'agit d'un oncle d'Amérique, c'est en Amérique que nous sommes transportés. Comment et à travers quelles aventures? C'est ce que voudront savoir tous ceux qui ont lu la première partie de l'*Oncle Placide*, et qui connaissent le charme des récits de M. Girardin.

— 6. La marquise de Vauclain n'a qu'un fils, Paul, qui s'éprend en Angleterre d'une jeune institutrice, et l'épouse malgré sa mère. De là, rupture entre la mère et le fils; celui-ci, désespéré, part pour l'Australie, et le bruit court qu'il a été dévoré par les sauvages. Sa femme, sur le point de mourir dans un hôpital de Londres, envoie sa fille en France en la confiant à la marquise, qui reçoit l'enfant avec répugnance, puis finit par s'y attacher, car elle reconnaît en elle le sang de son fils. La mère, cependant n'est pas morte; elle vient comme institutrice dans un château voisin de Vauclain, puis bientôt à Vauclain même, où la marquise, qui ne la connaît pas, se prend à l'aimer. Deux ans, elle reste là, ignorée ; mais elle peut voir son enfant, la soigner, l'élever. Un jour vient pourtant où le secret se découvre : lutte terrible entre l'orgueil de la marquise et son cœur, touché de la douceur et des vertus de la jeune femme. C'est le cœur qui l'emporte, grâce à l'intervention d'un vieil oncle, excellent homme, le baron de Thoisay. Pour comble de bonheur, Paul, qu'on croyait mort, revient d'Australie. Tel est le thème que Mme Colomb a développé avec les qualités qui assureront à ce nouvel ouvrage le succès des précédents.

— 7. En 1857, au moment de la révolte des Cipayes dans l'Inde anglaise, une factorerie française est saccagée par Nana Sahib. Le fils du propriétaire, André, sauvé par le nât Mali, le *Charmeur de serpents*, parcourt, à la recherche de son père et de sa sœur Berthe, toute la péninsule gangétique. Déguisé en mendiant, sous l'escorte de Mali et d'un jeune mendiant nommé Miana, il pénètre dans les sanctuaires inaccessibles aux Européens, traverse des forêts gigantesques, n'échappe à un cyclone que pour tomber entre les mains de sauvages sanguinaires, les Metchis, traverse l'Himalaya, et, après mille péripéties émouvantes où toutes les splendeurs de la nature et de la civilisation indiennes se déroulent devant lui, il finit par retrouver les siens. M. Louis Rousselet a su répandre dans ce nouvel ouvrage toutes les ressources de son imagination et de sa profonde connaissance de cette contrée.

— 8. L'année dernière, M. Cortambert avait publié un *Voyage pittoresque à travers le monde*. Cette année, il décrit les *Mœurs et les ca-*

ractères des peuples. Son travail est, comme le précédent, une compilation : au lieu de parler lui-même, l'auteur réunit ce qu'ont dit les écrivains les plus compétents : Châteaubriand, Guizot, Thiers, Montesquieu, Lamartine, Mme de Staël, parmi les morts; et, parmi les vivants, MM. le duc d'Aumale, Taine, Mézières, Élisée Reclus, Victor Hugo. A la leçon de géographie et d'histoire naturelle, se joint, pour le jeune lecteur, la leçon de style : double plaisir, double profit. De jolies gravures, extraites la plupart du *Tour du Monde*, éclairent le texte presque à chaque page.

— IV. Dans un volume intitulé *Au service du pays*, et enrichi d'une grand nombre d'illustrations, le R. P. Chauveau retrace la vie, et surtout les derniers moments de dix-huit anciens élèves de l'École préparatoire, dirigée avec tant de succès depuis un quart de siècle, par les religieux de la Compagnie de Jésus. Ces jeunes gens, l'honneur de leurs maîtres, la joie et l'espérance de leurs parents ont été frappés devant l'ennemi, laissant à leurs proches et à leurs amis, avec le souvenir d'une brillante jeunesse, pleine de foi, celui d'un héroïsme plein de simplicité de grandeur, et, aux générations qui leur succéderont sur les bancs de la même école, l'exemple reconfortant de cœurs prêts au sacrifice, parce qu'ils savent prier, et que l'amour de la patrie est, pour eux, inséparable de l'amour de Dieu et de la fidélité aux nobles traditions de leurs pères. « Dans nos écoles, dit le pieux auteur de ces notices si palpitantes d'un douloureux intérêt, dans nos écoles où l'éducation est à la fois catholique et française, — et elle est vraiment française parce qu'elle est par-dessus tout catholique, — ils avaient reçu des leçons de patriotisme qu'ils n'oublièrent jamais. Souvent on leur avait dit qu'au jour des grands périls le jeune homme chrétien doit donner à sa patrie son temps, sa fortune, ses sueurs, sa vie, tout, excepté sa conscience, qu'il ne garde inviolable que pour mieux servir son pays et pour mieux l'aimer. Ce programme de nos écoles si indignement calomniées, nos jeunes héros l'ont signé de leur sang. » Oui, le sacrifice a été jusque là!... Les élèves des jésuites sont morts tués à l'ennemi, pour infliger un démenti sans réplique à certains hommes d'État trop enclins à croire et à dire que les jésuites étaient incapables de faire un bon chrétien et un bon Français !... Outragés par des assertions aussi mensongères qu'ineptes, ils ne répondirent rien; mais, au jour des *grands périls*, à l'appel de la patrie et de la religion, ils prirent tranquillement leur chapelet des mains de leurs mères, allèrent se confesser, bouclèrent leur ceinturon, et partirent modestement pour remplir, et en tête de tous, leur devoir sacré de bons chrétiens et de bons Français; et ils le remplirent jusqu'au bout, soit que la mort leur vînt du Prussien ou du garibaldien, soit qu'il leur fallût la recevoir du

communard parisien... Quelques-unes de ces notices, plus longues que d'autres, — l'auteur ayant eu plus de renseignements à sa disposition, — renferment des traits de caractères, des saillies, des portraits, et surtout des extraits de correspondance qui font de ce livre, malgré la tristesse bien naturelle qui plane sur toutes ses pages, — une des lectures les plus attachantes que nous puissions recommander : et comme cette lecture est en même temps des plus fortifiantes pour le cœur et pour l'âme, par les exemples qu'elle rappelle, nous n'hésitons pas à conclure que l'auteur à réalisé l'idéal, qu'il recherchait sans doute, d'un beau et bon livre d'étrennes joignant, par l'illustration dont le texte est enrichi, l'utile à l'agréable dans la meilleure acception du mot

— *La première aventure de Corentin Quimper!...* Nous n'avons donc là qu'un commencement, et ce titre à lui seul est une double promesse, promesse pour ce que contient le présent volume, et promesse pour les volumes suivants : car l'histoire de Corentin Quimper est plus qu'une légende, c'est tout une épopée ; jugez-en par ce titre complet que l'auteur rétablit, dès la première page, comme un engagement pour l'avenir : « Victoires et conquêtes de Quimper (Corentin) de Saint-Malo, dans le commerce, la marine, l'industrie, les arts, la noblesse, la politique et tout, avec les aventures de Petit-Guern, gentilhomme, du cousin Jean Piteux et de la cousine Fanchette Legoff, histoire utile et agréable, donnant les moyens de faire fortune dans Paris comme ailleurs. » Et l'on comprend que le *Polybiblion* ne va pas déflorer cette histoire — que dis-je ! ce chapelet d'histoires et d'aventures — en en donnant ici une pâle et sèche analyse. D'ailleurs, les épisodes s'y multiplient tellement (naufrages, prison, assauts, incendie, évasions, etc., etc...) que la besogne serait bien ardue, et de semblables récits ne se résument point : et puis il faut laisser toute la surprise aux jeunes lecteurs, auxquels nous espérons bien que de bons parents ou de bons amis donneront ce livre en souvenir du premier jour de l'an de grâce 1879. Beaucoup de gravures en illustrent le texte qui, vraiment, n'en avait pas si grand besoin que cela. Car c'est du Féval et du meilleur. Nous nous bornerons donc à dire de *la Première aventure de Corentin Quimper :* « Prenez et lizez,... et puis faites des vœux pour que l'auteur ne nous fasse pas attendre la suite trop longtemps. »

— V. Nous avons reçu trois volumes de la *Bibliothèque des merveilles.* L'un est consacré aux *Migrations des oiseaux ;* il est le fruit d'observations nombreuses et compétentes, faites, non-seulement par l'auteur, mais encore par des correspondants donnant, sur les contrées éloignées, des renseignements qui n'auraient pu être recueillis directement par un seul. Mais pourquoi tant de digressions, et dans un

ouvrage qui devrait avoir un caractère scientifique, un ton qui n'est point à sa place ? Certaines gravures laissent aussi à désirer comme exactitude, et déparent un livre qui, sans ce double défaut, tiendrait dignement et utilement sa place dans la collection.

— 2. Le *Voyage aux sept merveilles du monde* est un livre d'une érudition facile et enjouée. La plupart des choses que désignait ainsi l'antiquité hellénique ont complétement disparu, ou ne laissent que des ruines, tels le colosse de Rhodes, le temple de Diane à Éphèse, le Jupiter d'Olympie, le phare d'Alexandrie, Babylone. Seules, les Pyramides d'Égypte, bâties près des sables mouvants du désert, ont bravé les siècles et défient encore l'avenir. Mais partout le cadre reste, et le cadre, ce sont des contrées dont le nom seul échauffe l'imagination. M. Lucien Augé de Lassus nous y promène en guide consciencieux : renseignements tirés des écrivains antiques, traditions primitives ou mythologiques, fables gracieuses ou terribles, souvenirs historiques, état actuel des lieux et des ruines, rien n'est oublié. Un tel livre sera pour la jeunesse de nos collèges un excellent commentaire des auteurs classiques. Des gravures intelligemment exécutées par Sidney-Barclay accompagnent le texte : celles qui donnent le dessin restauré des sept merveilles du monde ont été composées sur les croquis et d'après les indications de M. Louis Bernier, architecte.

— 3. Nous ne ferons que mentionner l'ouvrage, très-soigné, à tous égards, que nous donne M. C. Colomb, sur la *Musique*, dans la même collection. Le *Polybiblion* doit consacrer, prochainement un article spécial aux publications relatives à ce sujet, et nous pourrons alors revenir sur ce volume.

— VI. Arrivons aux nouveaux volumes de la *Bibliothèque rose*.

— 1. *Le Fils du maquignon*, de Mme la vicomtesse de Pitray, est une charmante histoire, pleine d'épisodes dramatiques qui tiendront en éveil l'attention des jeunes lecteurs. Robert Hardy vit honorablement dans une ferme en Normandie, jusqu'à ce qu'il se laisse débaucher par un ami, qui l'entraîne à de folles dépenses et à des actes d'improbité; sa malheureuse femme tombe malade, et le docteur fait comprendre au mari que c'est lui qui est cause de la maladie. Robert revient à de meilleurs sentiments; mais, la santé rendue à Julienne, lui retourne à ces mauvaises habitudes, si bien qu'un beau jour on vient saisir le mobilier de la ferme. Sa femme en devient folle; ils se retirent alors dans un petit bien, au Vallon-Vert, où leur fils Germain, qui avait été tenu éloigné jusque-là comme un témoin importun, vient les rejoindre. Robert meurt subitement. Les cris déchirants de son repentir, à ses derniers moments, font une telle

impression sur Julienne qu'elle recouvre l'usage de son esprit. Germain travaille avec ardeur pour faire vivre sa mère, et tout l'argent qu'il recueille sert à payer les dettes de son père et à dédommager les personnes qu'il a trompées. Cette conduite lui attire des sympathies : un général, auquel il rembourse le prix d'un cheval; le docteur, qui avait été bien à même de l'apprécier, s'intéressent à son sort. Habile sculpteur, il fait le buste de la fille du docteur, puis il l'épouse, et heureux par suite de sa bonne conduite, il fait des heureux autour de lui.

— 2. *La Maison modèle*, par Mlle Marie Maréchal. — Meltzy de Morey a passé les premières années de sa vie au sein de l'opulence, et elle a été singulièrement gâtée. Mais de malheureuses spéculations entraînent la ruine de son père ; il faut renoncer à la satisfaction de ses caprices. M. et Mme de Morey partent pour l'Amérique, et laissent leur fille au soin de son oncle, M. de la Brunière, qui l'accepte volontiers comme un douzième enfant. Meltzy tombait dans la *Maison modèle*, qui était loin de réaliser ses rêves. On était plein d'affection pour elle ; mais on ne craignait pas de la contrarier ; il n'y avait plus cette large existence qu'elle avait goûtée chez ses parents, et, quant à ses fantaisies, personne ne se souciait de les satisfaire. Elle était maussade, désobéissante, et trouvait tout le monde déplaisant. C'était cependant le meilleur milieu pour la former. Longtemps rebelle, elle finit par subir l'influence de cette famille où l'on vit unis, heureux de se rendre service les uns aux autres. Meltzy grandit au milieu de ses cousins et cousines. Tous prennent une position, plusieurs se marient. Le tour arrive pour Meltzy lorsque ses parents reviennent d'Amérique avec une honnête fortune : c'est un de ses cousins qu'elle épouse. Nous reprocherons ce dénoûment à Mlle Maréchal ; son imagination aurait pu en trouver un autre. Du reste l'histoire est fort bien conduite, d'un intérêt soutenu, et pleine d'utiles enseignements pour les enfants. C'est assurément ce qu'on peut appeler un bon livre dans toute l'acception du mot.

— 3. *Les Vacances d'Élisabeth*, par Mlle de Martignat. — Élisabeth arrive en vacances; elle ne retrouve plus son frère; son grand-père l'a renvoyé, parce qu'il veut, à toute force, se faire artiste, et il dit à Élisabeth de ne jamais lui en parler, et de ne jamais lui demander ce qu'il est devenu. Mais cela ne satisfait pas le cœur de la jeune fille. Son petit ami Nel, enfant de bohémien recueilli par ses grands-parents, vient à son aide. Ils réussissent à trouver la trace de Maurice, qui s'était réfugié au chalet des Genévriers, chez son ami Olivier, ou plutôt Lord Rutholwan, qui paraît au début de l'histoire. Élisabeth le ramène à son grand-père, et le réconcilie avec lui ; comme le dit l'auteur, elle avait bien employé ses vacances. Les aventures du

cousin Robert viennent allonger et égayer le récit, et suffiraient à elles seules pour remplir un livre : c'est un aimable gamin, qui se fait renvoyer du collège à cause de ses escapades, et joue tous les tours possibles au général, son tuteur. L'intérêt n'est point palpitant, et l'on ne voit pas bien quelle leçon les enfants pourront tirer de ce récit.

— 4. Il y a plus de vie dans le *Secret de Laurent*, par Mme de Stolz. Une jeune et élégante dame sort de chez un papetier avec un paquet d'enveloppes, qui tombe dans la rue : une petite fille, Marie Dubreuil, l'aide à les ramasser; en voulant la remercier, elle remarque sur la figure de Marie les traces de la souffrance; s'inquiète de ce qu'elle éprouve, et la petite lui expose la misère de sa famille; alors la dame lui remet quelques-unes de ses enveloppes, en lui recommandant de s'en servir pour lui écrire quand elle aura besoin de quelque chose. La marquise répondait toujours par quelques générosités qui tombaient bien. Elle avait à son service un petit domestique, Laurent, dont la mère était aussi dans le besoin, et qui allait être poursuivie faute du payement de cent francs. Laurent trouva un jour une de ces fameuses enveloppes, contenant la somme qu'il aurait fallu à sa mère; la tentation était forte : il succomba, mais pour se repentir bientôt, surtout quand il eut lu la lettre de la petite Marie, à laquelle répondait le billet volé. Plus tard, la marquise prit Marie à son service. Les deux jeunes gens ne vécurent pas longtemps sous le même toit sans ressentir une mutuelle affection, présage d'un mariage que tout le monde approuvait. Mais Laurent paraissait triste, ne disait rien et dépérissait. La cause de son chagrin n'était un mystère pour personne. Pourquoi ne faisait-il pas l'aveu de son sentiment ? C'était là son secret, que sa maîtresse réussit à lui arracher. Il se rappelait sa faute ; il ne voulait pas la faire connaître à Marie, qui l'aurait méprisé et refusé ; d'un autre côté, il n'aurait pas voulu l'épouser en lui cachant son vol. On devine que ces difficultés furent levées et qu'ils firent un heureux ménage. Toutes ces aventures composent un récit intéressant, qui laisse la meilleure impression.

— 5. *En quarantaine*, par Mme de Witt. — La fièvre scarlatine s'abat simultanément sur tous les enfants de M. et Mme d'Avrigny, au moment des vacances du jour de l'an. Les bons soins de leurs parents et de leur grand'mère, Mme Delbarre, assurent leur rétablissement : mais il faut mettre ce petit monde en quarantaine pendant la longue convalescence : de là le titre du livre. Pour l'occuper et le distraire, les parents inventent des jeux auxquels nous prenons part — loto-dauphin, conséquences, bouts rimés, etc., — et racontent des histoires que nous écoutons; les unes sont émouvantes, comme celle de la jeune fille directrice du télégraphe qui se rapporte à la guerre de 1870, ou

celle du petit mousse, toutes aboutissant à une morale très-nette. Il y a de la variété, suffisamment d'intérêt, quoiqu'il n'y ait pas d'action; l'esprit chrétien est très-accusé; des curés sont mis en scène avec un beau rôle, comme aussi un pasteur protestant qui perd sa femme en soignant des malades ; c'est le seul fait qui accuse les opinions protestantes de l'auteur. Il y a bien aussi un mot sur la liberté de conscience, mais c'est pour dire qu'elle est menacée par ceux qui ne croient pas en Dieu.

— 7. Le *Polybiblion* a rendu compte (tome XIV, p. 509) *du Dernier journal du Dr Livingstone*, publié en 2 volumes in-8 par Waller, lorsque la traduction de Mme H. Loreau en a paru, par les soins de la librairie Hachette. Aujourd'hui M. J. Belin de Launay donne, dans la *Bibliothèque rose*, un *abrégé* de ce *Dernier journal*, qui, assurément, méritait bien d'être ainsi vulgarisé et mis à la portée de ceux qui ne peuvent aborder les ouvrages plus considérables. Ce volume complète l'histoire de la vie et des travaux de l'homme de bien qui a ajouté une si grande masse de connaissances au trésor scientifique du dix-neuvième siècle, et restera une des gloires les plus pures et les plus incontestables de l'Angleterre. Nous croyons n'avoir besoin que de signaler cet *abrégé*, qui contient tant de récits émouvants, et se termine par les derniers moments, pleins de grandeur chrétienne, du héros de l'Afrique centrale; il est enrichi de seize vignettes sur bois et une carte d'ensemble, présentant les tracés des grandes cartes antérieurement publiées. Une introduction de vingt-quatre pages résume à grands traits toute l'histoire des découvertes de Livingstone, et donne, sur quelques questions ethnographiques ou d'histoire, de précieuses indications.

— VII. Terminons par deux publications illustrées qui peuvent se rattacher aux précédentes.

Résumer en un petit volume, accessible à tous par son prix et vulgarisant une masse considérable de renseignements et de découvertes, la vie si remplie et les travaux si mémorables du héros de l'Afrique centrale n'était pas une besogne facile. Plusieurs écrivains ont dû, croyons-nous, éprouver cette tentation de présenter dans leur ensemble et leur enchaînement logique une série de voyages, d'aventures, de découvertes scientifiques du plus haut intérêt, renfermés jusqu'ici dans une dizaine de gros volumes. Nous félicitons MM. Gavard et Perier d'avoir entrepris et mené à bon terme cette délicate entreprise. Ils ont dû éliminer — et ils l'ont fait avec beaucoup de tact — une quantité considérable d'anecdotes qui, pour intéressantes, curieuses et même instructives qu'elles sont, ne pouvaient trouver place dans le cadre qu'ils s'étaient proposé de remplir.

Le choix intelligent qui a présidé à leur travail est déjà un mérite dont il leur faut tenir compte; car, dans ce travail, rien d'essentiel n'a été omis. Il y manque seulement une carte des voyages et découvertes de l'intrépide explorateur; elle eût remplacé avec avantage, selon nous, les gravures intercalées dans le texte, et permis de se rendre plus aisément un compte exact de tout ce que la science géographique et ethnographique doit au Dr Livingstone. Tel est notre seul desideratum au sujet de ce petit volume qui, après avoir retracé à grands traits les premières années et les premières études de cet homme incomparable, expose, dans une suite de récits clairs et attachants, les diverses phases de la grande œuvre à laquelle il a consacré sa vie tout entière avec un dévouement sans bornes.

— C'est un enfant gâté comme il y en a peu que le *Petit marquis de Carabas*. Il a perdu d'abord son père, puis sa mère, et reste confié aux soins d'un grand-père qui va vite en besogne. Il lui raconte qu'il est très-riche, qu'il possède de nombreuses propriétés; il consent à ce que, à quatre ans, on l'appelle M. le comte; il lui cède son lit; il lui donne pour joujou une pendule que « M. le comte » se plaît à briser. Le petit-fils va aussi vite en besogne; à mesure qu'il grandit, ses caprices se développent; il mange beaucoup d'argent en chevaux et en parties de plaisir, relativement honnêtes; avec des camarades heureux de s'amuser à ses dépens. Le faible grand-père est bien obligé de lui déclarer que ce train ne peut continuer, et le force à s'engager sur un bâtiment. Le petit marquis, d'abord contrit, revient bientôt à ses plaisirs avec des camarades qui ne le quittent pas, et qui l'entraînent à déserter. C'est alors qu'il trouve sur son chemin de bons amis qui lui font comprendre l'énormité de la faute qu'il vient de commettre et lui font sentir la honte de sa conduite. Il n'est alors d'actes de dévouement qu'il n'accomplisse pour se réhabiliter : sauvetages au milieu du feu et au milieu de l'eau; secours aux cholériques à bord. Il revient sur le bâtiment, où son dévouement et son repentir font oublier sa mauvaise conduite. Il revient auprès de son grand-père, se met à la tête de son exploitation, répare, par son travail courageux, les folies de sa jeunesse, et prouve que la véritable noblesse consiste à faire le bien. Il couronne sa nouvelle vie par un mariage selon son cœur, en épousant sa cousine. Beaucoup d'enfants trouveront là de bonnes et utiles leçons.

VISENOT.

OUVRAGES SUR LE PAPE PIE IX

1. *Histoire de Pie IX, son pontificat et son siècle*, par l'abbé A. Pougeois. Deuxième volume. Paris, Pougeois, 1877, in-8 de 466 p. Prix : 7.50 — 2. *La Captivité de Pie IX, histoire des huit dernières années de son pontificat*, par Alex. de Saint-Albin. Paris, Palmé, 1878, in-8 de 632 p. Prix : 6 fr. — 3. *Histoire de Pie IX le Grand et de son pontificat*, par un membre de l'Académie des arcades de Rome. Ouvrage approuvé par Mgr l'évêque de Poitiers et précédé d'une lettre de Mgr Gay. Paris, Ressayre & Olmer, 1878, 2 vol. in-12 de 512-460 p. Prix : 6 fr. — 4. *Vie intime et édifiante de Pie IX le Bien-Aimé*, par le R. P. Huguet, S. M. Paris et Tournai, Castermann, 1878, in-8 de 592 p. Prix : 6 fr. — 5. *Pie IX*, par Louis Veuillot. Paris, Palmé, 1878, in-12 de 123 p. Prix : 1 fr. — 6. *Pie IX avant et pendant son pontificat, pages d'histoire contemporaine et récits anecdotiques*, par l'abbé Dumax. Paris, Palmé, 1877, in-12 de 325 p. Prix : 3 fr. — 7. *Le Pape Pie IX et l'empereur Napoléon III*, par M. l'abbé Marty, chanoine honoraire d'Alger. Paris, Douniol, 1878, in-8 de 100 p. Prix : 1 fr. 50—8. *Vie du pape Pie IX, ses œuvres et ses douleurs*, par S. P. Tardirel, rédacteur du *Canadien* et membre du cercle catholique de Québec. Québec, J. N. Duquet, 1878, in-8 de 121 p.

La douce et grande figure de Pie IX appartient désormais à l'histoire ; elle domine dès maintenant, et de très-haut, toutes les personnalités plus ou moins fameuses et célèbres qui ont fait l'ornement, la gloire, la risée ou le déshonneur des trois premiers quarts de ce siècle. La postérité sera évidemment un jour en mesure de puiser à pleines mains dans une foule de documents diplomatiques ou autres encore inconnus aujourd'hui. Néanmoins les données actuelles sont telles, que nous ne croyons pas que l'aspect général de cette ferme et paternelle physionomie soit jamais grandement modifié de ce que l'a sentie, connue et aimée tout catholique de notre temps. La sainteté est la note dominante et constante de ce caractère, de cette âme. C'est celle qui paraît ressortir plus clairement de toutes les histoires déjà composées en l'honneur de l'immortel Pontife qui a dépassé les années de Pierre, au milieu de désastres inouïs, avec la placidité des plus grands héros. La liste des ouvrages que nous venons d'en donner, outre qu'elle n'est pas actuellement complète, le deviendra de moins en moins, car la *Vie de Pie IX* est faite assurément pour tenter longtemps encore bien des écrivains.

— 1. Le travail de l'abbé Pougeois embrasse, dans leur ensemble, tous les aspects de ce vaste sujet : la grande histoire du *Pontificat et du siècle de Pie IX* qu'il a entreprise doit avoir dix volumes. Les deux premiers seuls ont paru. Nous avons, ici même, parlé du premier. Le second s'applique à une période mémorable entre toutes celles des premières douleurs (1848-1849). C'est le commencement des épreuves. Le saint Pontife y est aux prises, pour la deuxième fois, avec la révolution. Une complication d'événements terribles marque cette partie de l'histoire pontificale, qui comprend trois phases successives : le triomphe de la démagogie romaine, l'exil du Saint-Père, et l'intervention laborieuse des puissances catholiques pour la délivrance de la ville éternelle. Le troisième volume doit s'ouvrir par le récit des négociations relatives au retour du Souverain-Pontife dans sa capitale.

Nous doutons que l'auteur puisse le rendre plus intéressant, plus dramatique que celui dont nous parlons en ce moment. Ce second volume, en effet, est plein des scènes les plus palpitantes d'émotions. C'est d'abord le ministère Mamiani et la guerre contre l'Autriche, puis bientôt la révolution à Rome même, l'assassinat de Rossi préparé et *répété* par lès sociétés secrètes, la fuite du Pape à Gaëte, les hauts faits du triumvivat républicain de Rome, etc., etc... Chaleur de style, exactitude d'informations, pureté de doctrine, tout concourt à rendre ce volume de M. l'abbé Pougeois le livre obligé de toute bibliothèque sérieuse.

— 2. J'en dirai autant de la *Captivité de Pie IX*, par M. de Saint-Albin, avec cette différence pourtant qu'il s'agit d'époques différentes. M. de Saint-Albin a voulu donner une suite aux deux remarquables volumes publiés par lui antérieurement, et qui allaient à peine jusqu'au Concile. Son dernier travail comprend les douleurs des dernières années, comme celui de M. l'abbé Pougeois raconte les douleurs du commencement du pontificat. Car il semble qu'à quelque instant de sa durée que l'on considère ce règne de trente-deux ans, on ne trouve toujours que ruines, désastres, invasions. Mais, pour une bataille matérielle perdue, que de victoires morales et qui un jour apparaîtront comme le salut du monde ! M. de Saint-Albin ouvre son volume par un chapitre consacré au Concile et aux négociations politiques et religieuses y relatives; le dernier chapitre raconte les funérailles du Pontife. Cette période de huit années est exposée en plus de 600 pages, avec un grand talent et un esprit élevé qui embrasse les événements d'un coup d'œil sûr et large, et les résume avec clarté ; beaucoup de faits, nulle digression : c'est le complément nécessaire de toute histoire politique sur cette période du siècle comprise entre 1869 et 1877.

— 3. Avant de passer aux histoires particulières, ou plutôt écrites à un point de vue spécial, je veux encore signaler une histoire générale de Pie IX fort bien faite, et qui se présente au public avec deux recommandations précieuses, celles de Mgr Pie et de Mgr Gay. L'*Histoire de Pie IX le Grand et de son pontificat* a été écrite par un membre de l'Académie des Arcades à Rome; elle considère surtout le Souverain-Pontife dans sa lutte gigantesque contre la Révolution. C'est un véritable livre d'histoire, exact et complet, où les documents précieux abondent et sont bien mis en relief, et dont l'orthodoxie, comme doctrine, est garantie par les éminents patrons que je viens de citer. Il suit l'ordre chronologique et paraît écrit au jour le jour, mais non pas certes avec la sécheresse ordinaire aux annalistes de métier. Cet ouvrage tient le milieu entre la grande histoire de M. Pougeois et celle de M. de Saint Albin, et, en raison même de son volume, s'adressera à un public plus nombreux que la première. Il n'en présente

point les récits dramatiques, mais on y trouvera les documents publics, diplomatiques, pontificaux et autres, cités plus souvent et plus *in extenso* que dans la seconde.

— 4. Le R. P. Huguet a eu en vue de satisfaire surtout la piété des fidèles en leur proposant la méditation des vertus éminentes du Pontife Roi. Il a écrit principalement un livre d'édification qui s'adresse à l'âme et au cœur, et le titre qu'il a choisi : *Vie intime et édifiante de Pie IX le Bien-Aimé*, répond parfaitement à ce que tout lecteur trouvera dans ces pages pleines de souvenirs pieux, d'anecdotes parfois charmantes, de réparties fines et spirituelles. Est-ce à dire que l'auteur ne s'élève point parfois aux considérations comme au genre et au style de la grande histoire ? Je n'en disconviens pas, et il est telle page que l'on pourrait citer et qui, à ce point de vue, ne laisse rien à désirer; mais si c'est la *majesté* qui a touché surtout le membre de l'Académie des Arcades dont je parlais tout à l'heure, et qui lui a fait donner à Pie IX ce titre de *grand*, refusé par lui de son vivant, et que l'histoire confirmera sans doute, on sent parfaitement que c'est la *tendresse* du Pontife et sa paternité, plutôt que sa royauté, qui ont ému le docte religieux et lui ont mis la plume à la main pour consoler et fortifier les âmes par le spectacle d'une vertu pleine de charmes et d'onction. Le R. P. Huguet n'a point négligé pourtant les faits purement matériels, comme ceux de l'usurpation piémontaise et autres, sans l'exposé desquels toute histoire de cet incomparable pontificat est impossible à concevoir. Mais il y a tout un ordre de faits auxquels je suis un peu surpris de voir le P. Huguet laisser son lecteur étranger, et je le suis d'autant plus qu'il semble que ces faits rentraient plus dans le cadre qu'il s'est choisi que dans celui des historiens précédemment cités. Je veux parler de tout ce qu'a fait le Saint-Père pour les missions étrangères, non-seulement pour le rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre et en Amérique, mais pour la prédication de l'Évangile dans les immenses contrées de l'Asie, objet, nous le savons, de sa sollicitude pontificale, et auquel il a imprimé une grande activité. Quel sujet d'édification et d'instruction ! quelle mine précieuse, à peine abordée malheureusement ! Il nous faut attendre probablement, pour être pleinement édifiés sur ce sujet si vaste, la publication du *Bullaire de Pie IX*, qui suivra, nous l'espérons, celle de ses *Discours*, laquelle forme déjà trois volumes.

— 5, 6. Les ouvrages, moins considérables que les précédents, consacrés à Pie IX par M. L. Veuillot et M. l'abbé Dumax, ne nous donneront pas, au point de vue des missions, ce que nous regrettions de ne pas trouver chez le P. Huguet; mais ils ne méritent pas moins nos sincères éloges. Tout le monde ne peut se procurer ni lire des ouvrages considérables, et les auteurs chrétiens qui consacrent leur talent à

vulgariser, pour ainsi dire, l'histoire des héros de l'Église ont droit à toute notre reconnaissance. Le petit volume de M. Veuillot est bien ce que l'on pouvait attendre de cette plume si littéraire, de ce chrétien si fervent et si ardent. Ces quelques pages magistrales et tendres, où l'on sent vivre l'amour du Christ et de son vicaire, où l'on voit resplendir sa doctrine sûre d'elle-même parce qu'elle repose sur le roc de l'infaillibilité catholique, ces pages ont, dans leur simplicité, un charme incomparable, et elles portent avec elles une grande puissance de conviction et de propagande.— L'abbé Dumax, aussi, offre une lecture entraînante par les souvenirs et anecdotes dont il compose sa gerbe en l'honneur du Saint-Père. Son livre nous paraît le livre type destiné aux bibliothèques d'œuvres, patronages, cercles, etc., et c'est là, dans notre esprit, un éloge aussi complet que mérité.

— 7. L'abbé Marty, chanoine honoraire d'Alger, a considéré Pie IX sous un tout autre aspect. Il a fait une œuvre de polémique, et a placé résolûment la victime en face de son persécuteur : le Pape vis-à-vis de l'empereur. Hélas! il n'apprend rien à personne. Les plus aveugles ont été forcés, à la fin, d'ouvrir les yeux à la lumière et de se rappeler toutes les circonstances, toutes les duplicités de la politique napoléonienne, depuis la lettre à Edgar Ney et le « faites vite » de Chambéry, jusqu'aux « jamais » de M. Rouher. Mais il n'est pas mauvais, selon nous, de remettre les faits les plus avérés sous les yeux des contemporains, attendu que, de nos jours, la mémoire est parfois singulièrement courte à l'endroit des choses les plus sérieuses. La brochure de l'abbé Marty a donc le mérite de l'actualité quand même; elle a aussi celui, plus rare qu'on ne pense, de la clarté, de la sobriété, de la sincérité. L'antithèse est écrasante pour l'un, et fait de l'autre, tout vaincu qu'il a été pendant trente ans, un victorieux définitif et sans réserve.

— 8. Terminons cette revue en signalant un petit opuscule qui nous arrive du Canada : les enfants de l'ancienne France se sont souvenu que leur mère patrie les avait jadis engendrés fils aînés de l'Église! Beaucoup d'entre eux se sont enrôlés sous la bannière des zouaves pontificaux et sont venus se ranger sous les ordres de notre Lamoricière. Quelques-uns, après la bataille, laissant là leur épée en attendant un nouvel appel, ont pris la plume pour continuer leur œuvre, et nous sommes heureux d'avoir à présenter à nos lecteurs, parmi un certain nombre de compositions en l'honneur de la Papauté, le petit livre de M. Tardivel. C'est une biographie populaire, fort bien faite, et revêtue de l'*imprimatur* de l'archevêque de Québec. Elle comprend, en quarante chapitres, le résumé complet de ce long et glorieux pontificat, et se termine par quelques mots sur Léon XIII et par la liste chronologique de tous les papes depuis saint Pierre.

F. DE ROQUEFEUIL.

JURISPRUDENCE.

Explication sommaire du code civil, par J.-J. Delsol. 3e éd.; avec le collaboration de Charles Lescœur. Paris, Cotillon, 1878, 3 vol. in-8 de vii-583, 736, 730. p. — Prix : 10 fr. le volume.

J'annonçais, il y a six mois (t. XXII, p. 495), la réimpression de cet ouvrage, dont le premier volume avait paru au commencement de l'année. Maintenant que la publication est terminée, il n'est pas inutile de consacrer à l'œuvre entière un coup d'œil d'ensemble. On connaît les mérites du livre : je les rappellerai brièvement. M. Delsol a longtemps professé : son travail est uniquement conçu au point de vue de l'enseignement. Le texte du Code Napoléon est intercalé dans le commentaire, la distribution des matières correspond rigoureusement au programme de chaque examen : c'est ainsi que le titre de la prescription, le dernier code, est ajouté au second volume, quoique la loi de 1855 sur la transcription demeure à la fin du troisième. On aurait pu, engagé dans cette voie, scinder le titre de l'absence : tel avait été le plan de M. Valette (*Cours de code civil*, 155, Paris, Marescq, 1873). Les explications sont simples et courtes : en peu de mots, les systèmes sont exposés, appuyés ou écartés. Les citations d'arrêts ne sont pas multipliées : mais, sur les grandes questions, on donne toujours ce que j'appellerai l'*arrêt type*, et, dans un livre élémentaire, il n'en faut pas davantage. Just de Bernon.

SCIENCES ET ARTS.

Le Monde des plantes avant l'apparition de l'homme, par le comte de Saporta, correspondant de l'Institut. Paris, A. Masson, 1879, gr. in-8 de 416 p. avec 13 planches et 118 fig. — Prix : 16 fr.

En coordonnant suivant un plan d'ensemble des études parues à de longs intervalles, éparses dans différents recueils, séparées en apparence par la diversité des sujets, mais reliées en réalité par l'unité de la pensée, l'éminent auteur n'a pas eu seulement pour but de reconstruire les flores anciennes et de résumer les découvertes récentes de la paléontologie végétale. Il a visé plus haut. Avec la grande autorité que donnent à ses recherches des travaux justement admirés, il a voulu toucher le phénomène de la vie dans le mystère de ses origines, dans l'harmonie de sa marche et dans l'histoire de son développement graduel. De là deux parties dans son œuvre : l'une consacrée à l'exposé des vues générales que suggère l'examen des êtres organisés, l'autre retraçant la succession des périodes végétales et la physionomie des paysages d'autrefois.

La première partie, sous un même titre, *les Phénomènes et les théo-*

ries, présente trois tableaux : *la naissance de la vie*, qui a dû quitter le sein des eaux pour se manifester à l'air libre, origine commune au règne végétal et au règne animal, qui en ont l'un et l'autre gardé l'empreinte, malgré les différences qui ont peu à peu séparé les règnes, les classes, les familles, par des adaptations de plus en plus exclusives; — *la théorie de l'évolution* ou *le transformisme*, qui, pour M. de Saporta, comme pour M. Gaudry, dont il cite souvent le dernier ouvrage (*Polybiblion*, t. XXII, p. 322), n'est plus une théorie mais un fait qu'imposent à la fois l'ensemble des investigations et l'impossibilité de toute autre explication en face de l'enchaînement continu des êtres; — enfin *les anciens climats*, avec leurs nuits transparentes, leurs jours à demi voilés, la tiède température des contrées polaires, l'extension, puis le retrait de la zone torride, réunion complexe de phénomènes que la science aujourd'hui est encore impuissante à expliquer autrement que par d'ingénieuses hypothèses.

Dans la seconde partie, M. de Saporta passe en revue *les périodes végétales*, depuis les traces charbonneuses des roches laurcatiennes ou les bilobites du terrain silurien, jusqu'aux flores si variées des temps tertiaires, en faisant une large part à la végétation exubérante de l'âge de la houille. Puis, une vue générale sur l'ensemble des périodes permet de saisir, au moins par les grandes lignes, les changements orographiques que l'Europe a subis pendent les dernières époques géologiques, les variations et l'abaissement final du climat, enfin les modifications du règne végétal en lui-même. En terminant, M. de Saporta affirme, comme conclusion de ses recherches, « la continuité de l'ancienne végétation, la solidarité intime de toutes les parties dont elle se compose, reconnaissable à travers les modes, les stades et les variétés innombrables que le temps a fait naître et que les circonstances ont développées, en éveillant les tendances inhérentes à l'organisme. » En d'autres termes, ce qui frappe M. de Saporta comme M. Gaudry, dans le tableau de la création, c'est l'enchaînement des phénomènes soit organiques, soit physiques, et l'unité du plan divin.

Il n'est pas besoin de dire avec quel charme dans la pensée, quel bonheur dans l'expression, ce livre est écrit. Ceux-mêmes qui ne se rendront pas dès l'abord à une argumentation aussi séduisante auront peine à ne pas en subir au moins la puissante influeuce. Quant à l'exécution matérielle, elle fait honneur à l'éditeur, qui n'a rien négligé pour que les planches et les figures soient dignes de l'importance du livre et de l'autorité de son auteur. A. Delaire.

Le Limon des plateaux du nord de la France et les silex travaillés qu'il renferme, par M. E. D'ACY. Paris, F. Savy, 1878, in-4 de 72 p. avec 1 carte et 10 pl. — Prix : 12 fr.

Ce travail a été l'objet d'une communication au congrès d'anthropologie préhistorique, tenu en août dernier au Trocadéro. L'auteur ne se dissimulait pas le peu de faveur dont jouit dans cette sorte de réunion toute étude tendant à établir un accord entre la tradition et les faits géologiques ; nous le félicitons donc d'avoir exposé ses rigoureuses déductions avec une clarté qui a saisi ses auditeurs.

S'appuyant sur l'autorité incontestable de feu M. Belgrand, le mémoire nous montre une grande masse d'eau sillonnant les plaines du nord de la France et la Belgique. Ses courants, chargés d'une forte proportion de matières, ont recouvert d'un manteau l'étendue de ces contrées, déposant, suivant les lois de la pesanteur, si bien observées par le savant ingénieur, à la base un limon grossier, à la partie supérieure un limon fin, la terre à briques, et formant des terrasses dans les tournants convexes. Un géologue distingué, M. de Mercey, qui s'est livré à une étude spéciale des alluvions de la Picardie, attribue l'origine de ces dépôts au transport des boues glaciaires qui auraient, aux temps quaternaires, envahi tout le nord de notre pays. La réfutation de cette hypothèse fait en grande partie l'objet du remarquable travail dont nous rendons compte.

M. D'Acy n'admet pas que l'état fragmentaire des silex à la base du dépôt soit nécessairement l'effet d'un froid intense ; cet éclatement est d'ailleurs loin, d'après ses observations, d'être général. Les limons, dit-il encore, n'ont pas coulé à l'état de boue ; ils forment, ainsi que le montre une photographie d'une coupe de terrains à Saint-Acheul, une stratification régulière qui ne s'accorde pas avec la structure des dépôts glaciaires. La terre à briques est régulièrement séparée des matières grossières, elle les surmonte ; tout enfin indique le résultat d'un seul et même phénomène aqueux.

Quant aux renseignements qu'on voudrait tirer de la paléontologie, M. D'Acy ne les regarde pas comme assez précis pour en déduire la preuve d'une température polaire. Ne reconnaît-elle pas, en effet, l'association dans les mêmes gisements d'animaux qui semblent n'avoir dû vivre que sous des climats opposés, ne les rencontre-t-elle pas souvent au milieu d'une faune malacologique et d'une flore qui subsiste encore ? M. D'Acy constate, en plus, que cette faune est composée d'espèces terrestres, qui, dans les formations géologiques dont il traite, exclut même l'idée d'une origine fluviatile opérant par une série de crues. Ces crues n'auraient pu atteindre les sommets et auraient remanié les straies sous jacentes, ce qui n'est pas le cas.

L'origine *diluvienne* est seule satisfaisante pour expliquer le dépôt

du limon des plateaux, lequel s'étend en deux couches régulières sur la formation postpliocène dans laquelle apparaissent les silex travaillés par l'homme, instruments qu'on rencontre associés aux ossements d'éléphants, de rhinocéros, etc.

La conséquence de ces constatations géologiques est que le limon des plateaux, produit d'un cataclysme diluvien, s'est déposé postérieurement à l'apparition de l'homme, alors que les vallées, complétement creusées, avaient pris leur configuration actuelle.

M. D'Acy, qui possède la belle collection d'instruments en pierre des divers gisements de la Somme qu'on a pu admirer à l'Exposition universelle, a fait un choix des principaux types pour les planches dont il a enrichi son mémoire. H. A. Mazard.

Les Méthodes de guerre actuelle et vers la fin du dix-neuvième siècle, par le lieutenant-colonel Pierron. Conférences faites à l'École supérieure de guerre en 1876-1877. Tomes I et II. Paris, Dumaine, 1878, 2 vol. in-12 de 809 et 913 p.— Prix : 6 fr.

L'apparition de l'ouvrage que M. Dumaine vient d'éditer sous le titre — assez singulier — qui précède, était faite pour exciter la curiosité des militaires qui lisent. L'École supérieure de guerre est encore à ses débuts, et tout ce qui se rattache à cet essai de haut enseignement militaire, encore assez discuté, provoque dans l'armée un vif intérêt. D'autre part, M. le lieutenant-colonel Pierron, ancien secrétaire, croyons-nous, de Maximilien, au Mexique, hier encore choisi pour chef de notre mission militaire en Espagne, passe pour une figure originale, et l'on sait que ses conférences d'art militaire avaient absolument captivé l'attention de MM. les officiers élèves, auditoire peu suspect d'un enthousiasme irréfléchi.

La curiosité ne diminue pas lorsque, en ouvrant le premier volume, on lit, sous la rubrique *Préface*, les deux lignes suivantes : « L'esprit dans lequel le présent ouvrage a été conçu sera facilement saisi en lisant les documents ci-après. » Ces documents sont : un extrait du mémoire de Dupleix, sur son gouvernement dans l'Inde ; — cinq lignes de Condillac ; — un extrait d'une conversation de Napoléon avec le sénateur Rœderer ; — un rapport du maréchal Pélissier, commandant en chef de l'armée d'Orient, au maréchal Vaillant, ministre de la guerre. Si nous avons bien « saisi l'esprit dans lequel le livre est conçu, » la pensée de l'auteur, telle qu'elle se dégage des documents cités, est celle-ci : il est nécessaire de chercher, par un travail assidu, à s'éclairer des résultats de l'expérience acquise dans les guerres précédentes Nous n'y contredirons point.

Telle qu'elle, cette soi-disant « préface » peut donner une idée

exacte, non-seulement de l'esprit dans lequel est conçu l'ouvrage; mais du procédé à l'aide duquel il a été rédigé. Ce livre est, en effet, une vaste compilation. Hâtons-nous de dire que nous ne prenons point ce mot dans le sens défavorable où il est quelquefois employé. Prenant son bien partout où il l'a trouvé, M. le colonel Pierron a rassemblé une foule de documents, de rapports et de données authentiques que le lecteur doit méditer, parcourir ou s'assimiler. Nous disons méditer, parcourir ou s'assimiler, cela suivant la gravité et la provenance des divers documents, dont la profusion est telle qu'on ne voit pas toujours très-nettement quelle importance il faut attribuer à chacun. Les auteurs militaires les plus souvent cités dans l'ouvrage sont — en première ligne, et naturellement, Napoléon — puis Wellington, Frédéric II, Washington, et, parmi les contemporains, le général Lewal, le général prussien Bronsart von Schellendorf, le journal d'un officier du 2e zouaves (le capitaine Pierron) pendant l'expédition du Mexique. Cela est fort bien, mais beaucoup d'autres documents, surtout à l'*Appendice*, consistent simplement dans l'exposé d'un inconvénient qui s'est présenté ou d'une lacune qui a été signalée à la guerre ; d'autres sont simplement des avis exprimés par tel ou tel officier subalterne de médiocre expérience ; d'autres enfin ne présentent que des renseignements numériques d'une assez grande sécheresse, tout cela fait de cet appendice un chaos où l'on a quelque peine à « se débrouiller. » Assurément, et nous en croyons volontiers nos camarades de l'École supérieure, aux conférences qui leur étaient faites, le commentaire lumineux du colonel éclairait ce cahos, et sa brillante parole portait le mouvement et la vie dans toutes les parties de ce cours. Mais, pour qui n'a pas entendu la parole du professeur, cette fin du livre manque un peu de cohésion.

Nous avons dit quelle est la forme de l'ouvrage, disons maintenant quelle en est la substance. Les deux volumes parus — le troisième traitera de la tactique des différentes armes sur le champ de bataille — sont divisés en cinq chapitres d'importance inégale, comme il suit : Chapitre I. *Conditions à remplir pour commander*. — Chapitre II. *Unité de commandement*. — Chapitre III. *Relations du général en chef avec le ministre de la guerre*. — Chapitre IV. *Organisation des quartiers généraux*. — Chapitre V. *Relations du général en chef avec ses lieutenants*.

On le voit, tout ici est rapporté au général en chef, de qui, en effet, tout part et tout dépend. *Ab Jove principium*. C'est là, dans un ouvrage didactique militaire, une méthode d'exposition nouvelle, qui ne manque ni d'originalité, ni de logique.

En tête de chaque chapitre sont exposés les *Principes généraux* qui résument très-brièvement l'ensemble des documents cités à la suite.

— En campagne, dit l'auteur, il suffira de lire les « Principes généraux. » Il vaudra mieux, pensons-nous, les avoir lus avant d'entrer en campagne; ou, si on croit réellement utile d'avoir sous la main cette sorte d'aide-mémoire, que l'auteur nous donne de son livre une édition réduite, *ne contenant que ces principes généraux*. Mais passons. La cruelle expérience de la guerre de 1870-71 a prouvé que les capitulations ne sauraient être trop rigoureusement proscrites; aussi ne faut-il pas s'étonner de voir rappeler, dès le premier chapitre, les sévères prescriptions de Napoléon, aussi bien que de nos lois militaires actuelles. Mais le commandant en chef ne peut posséder l'énergie nécessaire que s'il est affranchi de toute autorité latérale ou parallèle; l'unité du commandement est une condition de sa liberté, partant, de son activité. C'est ce que démontrent surabondamment les documents cités au chapitre II. Le IIIe chapitre traite des mesures à provoquer par le général en chef, lors de l'entrée en campagne, près du ministre de la guerre et aussi des autres ministres, et, en outre, des obligations du ministre envers l'armée en campagne. Prévoir les besoins de l'armée, y pourvoir à temps, ne pas oublier que le succès final ne s'obtient qu'à coups de renouvellements en ressources de toute nature, telle est sa tâche. Le chapitre IVe en indique suffisamment l'objet; l'auteur y donne comme exemples, les méthodes de travail de Napoléon et de Vellington. Enfin, le chapitre V, sous un titre très-large, embrasse tout ce qui concerne, en-dehors du champ de bataille proprement dit, la direction des troupes, les prescriptions à mettre à l'ordre, les règles de la correspondance, la préparation et l'exécution des ordres et, spécialement, des ordres de marche. Les travaux récents des généraux Verdy du Vernois, Lewal, Bronsart, sur cette branche si importante de l'art militaire, sont ici largement mis à contribution, sans que l'auteur marque sa préférence pour l'un des dispositifs de marche proposés.

Le deuxième volume se termine par un appendice composé de documents entre lesquels, ainsi que nous l'avons dit, il y a un choix à faire. Nous attendons impatiemment le troisième.

J. Gouerthal.

BELLES-LETTRES

Arioste : Roland furieux, poème héroïque, traduit par A. J. du Pays, et illustré par Gustave Doré. Paris, Hachette, 1879, in-folio de VIII-658 p., richement cartonné, avec fers spéciaux. — Prix : 150 fr.

Le *Roland furieux* n'a jamais été présenté aux lecteurs sous une forme plus belle et plus satisfaisante, au triple point de vue littéraire,

artistique et typographique, que dans la splendide édition que nous avons sous les yeux. M. A. J. du Pays, aidé de M. E. Villetard, a apporté tous ses soins à faire passer le texte dans notre langue ; il l'a fait précéder d'une notice biographique et littéraire, et l'a accompagné de notes, rejetées à la fin du volume, où il a donné un utile commentaire du poème et reproduit dans leur version originale certains passages trop libres pour lesquels il a dû reculer devant une traduction littérale, — ce qui ne veut pas dire que l'édition expurgée puisse être mise sans réserve entre toutes les mains. M. Gustave Doré a composé, lui aussi, avec le talent et la fougue qui lui sont habituels, tout un *poème*, sur lequel il conviendrait de s'étendre, avec la sérieuse attention que mérite l'œuvre d'un maître, si nous n'étions à la fois bornés par le temps et l'espace. Jamais l'imagination de l'artiste ne s'est montrée plus brillante, plus inépuisable ; jamais les ressources d'un crayon auquel tous les tours de force sont familiers ne s'étaient révélées avec plus de puissance et d'éclat. Nous craindrions de faire un choix parmi ces quatre-vingts grandes compositions qui toutes ont leur valeur, dont plusieurs sont d'une touche vraiment magistrale ; et, s'il fallait entrer dans l'examen de cette multitude de sujets de moindre importance (il y en a 550), marqués au coin de l'originalité, de la vigueur, d'une incomparable verve, d'une liberté d'allures qui va peut-être jusqu'à la licence, notre embarras serait encore plus grand. Mieux vaut renvoyer le lecteur à ce magnifique in-folio, qui a sa place marquée dans toute bibliothèque d'amateur, et qui tient dignement son rang à côté des autres productions du grand artiste qui a su donner à tant de chefs-d'œuvre un si merveilleux commentaire. E. D'A.

Las Mocedades del Cid, de D. Guillem de Castro. Reimpresion conforme a la edicion original de Valencia. Bonn, Ed. Weber, 1878, in-12 de VIII-214 p. — Prix : 8 fr.

Tout le monde sait que Corneille s'est inspiré pour le *Cid* d'une pièce composée par Guillem de Castro, et qu'ensuite un autre poète espagnol, Juan Bautista Diamante, fit à son tour de l'œuvre française une imitation à laquelle Voltaire, envieux de son illustre prédécesseur, s'efforçait de reconnaître des caractères d'originalité. Il eût volontiers désiré voir dans Corneille un imitateur de Diamante, tandis qu'au contraire il fut imité par celui-ci. Mais, on ne peut le nier, si Corneille ne dut rien à Diamante, il dut à Guillem de Castro l'idée première de ce combat si pathétique entre le devoir et l'amour qui fait le fond de la tragédie française, que Guillem n'avait qu'entrevu et que Corneille éclaira tout entier de son génie. Guillem de Castro a écrit deux pièces sur le Cid : la première est celle qui a servi de modèle à Corneille ;

la seconde, d'un intérêt beaucoup moindre, est empruntée à une autre partie de la vie du Campeador. Ce sont ces deux pièces, *las Mocedades del Cid*, qui viennent d'être publiées par M. Foerster en un élégant volume édité à Bonn par Ed. Weber. Il en existait trois éditions seulement; l'édition que nous annonçons a été faite d'après l'exemplaire de la bibliothèque de Vienne, et offre un texte meilleur que celles qui l'ont précédée. Elle se recommande à tous ceux qui s'occupent de la littérature espagnole ou qui sont amenés à faire une comparaison entre le poète espagnol et le poète français. Des *Mocedades del Cid*, il a été fait un tirage in-8 à 400 exemplaires seulement, sur grand papier, dont 25 sur vélin. TH. P.

La Atlantida, *poema de Mossen Jascinto Verdaguer, ab la traduccio castellana*, par MELCIOR DE PALAU. Barcelone, estampa de Jaume Jepus, 1878. in-8 de XXIII-345 p.

Il a été parlé ici avec détails du beau poème qui, si vite, a rendu célèbre le nom de M. Jascinto Verdaguer. Depuis cette époque, il a paru une édition de *l'Atlantide* à Buenos Ayres, une autre à Barcelone, offrant, à côté du texte catalan, une traduction en vers castillans, il vient enfin d'en être publié, dans la même ville, une édition nouvelle que nous venons de recevoir, et dans laquelle les beaux vers du poète ont été rendus, en regard, dans l'excellente prose espagnole de M. Melcior de Palau. M. Verdaguer a fait à son œuvre divers changements; d'après les conseils d'éminents critiques tels que Milà y Fontanals, Menendez Pelayo, Mariano Aguilo, il a fait subir à son livre certaines modifications. Cette nouvelle édition est précédée d'une lettre de Mistral. Ce juge si compétent complète par ses louanges ce que nous avons déjà dit de *l'Atlantide*, et nous traduisons quelques passages de l'épître adressée au jeune poète par l'illustre félibre. « J'achève de lire attentivement *l'Atlantide*, et je vous envoie, sans perdre de temps, l'expression de mon plus ardent enthousiasme. Depuis Milton (dans son *Paradise lost*), depuis Lamartine (dans la *Chute d'un Ange*), personne n'avait traité des traditions primitives du monde avec autant de grandeur et de profondeur. La conception de l'*Atlantide* est colossale, et le développement en est resplendissant. On trouve là, répandues, disposées et rendues à la vie avec une extraordinaire vraisemblance, les traditions les plus antiques, les plus vénérables de la terre catalane, et l'imagination, unie à la science, embellit prodigieusement vos superbes descriptions. O illustre poète, vous avez, et au delà, tenu les promesses de votre jeunesse... De tout cœur, je vous envoie mes félicitations et mes remercîments... La magnifique épopée que vous avez élevée sous l'inspiration de l'idéal appartient non-seule-

ment à la Catalogne, mais aussi, mais surtout, à la renaissance de notre langue, et la *Félibrerie* entière se glorifie de votre œuvre. »

Nous n'avons rien à ajouter à de pareils éloges, si ce n'est qu'aujourd'hui, grâce à la traduction castillane dont elle est accompagnée, l'œuvre de Verdaguer est devenue accessible à beaucoup plus de lecteurs, en attendant qu'une traduction française la popularise encore davantage. La nouvelle édiiton de *l'Atlantide* se trouve à Paris même, à la librairie Maisonneuve. TH. P.

Lettres de Mlle Aïssé à Mme Calandrini, précédées d'une notice par A. PIEDAGNEL. Librairie des bibliophiles, 1 vol. de XVIII-183 p. — Prix : 5 fr.

Ourika, par Mme DE DURAS. Avec une notice par M. DE LESCURE. Même librairie. 1 vol. de XXIII-61 p. — Prix : 2 fr. 50 le volume. (*Les petits chefs-d'œuvre.*)

Cela a été une excellente idée de publier les lettres de Mlle Aïssé dans la Collection des petits chefs-d'œuvre. Ces lettres, écrites d'un style agréable, renferment bien des anecdotes sur le dix-huitième siècle et aident certainement beaucoup à faire connaître cette époque. Celle qui a écrit ces lettres intéresse elle-même le lecteur, malgré les erreurs de sa vie. Achetée, à l'âge de quatre ans, d'un marchand d'esclaves, par le comte de Ferréol, Aïssé, il faut le reconnaître, eut une situation assez équivoque dans la maison de son bienfaiteur. Plus tard, son long attachement pour le chevalier d'Aydie l'a rendue presque estimable aux yeux d'une société profondément corrompue. La fin de la belle Circassienne fut tout à fait touchante et chrétienne, et, chose étrange, elle fut aidée dans sa conversion par Mme du Deffand et Mme de Parabère (p. 162)! — M. Piedagnel a fait précéder cette nouvelle édition d'une notice très-intéressante.

Ourika, joli roman de Mme de Duras qui a paru aussi dans la Collection des petits chefs-d'œuvre, n'est pas sans quelque ressemblance avec l'histoire de Mlle Aïssé; seulement, ici, c'est une jeune négresse qui a été achetée, et ce n'est pas un comte de Ferréol, dont les intentions pouvaient être très-suspectées, qui prend soin de sa jeunesse, c'est une femme respectable. Ourika n'est pas du tout une *Traviata* et va pleurer dans un couvent sur un amour qu'elle ne s'avouait d'abord pas. C'est un récit bien simple que celui de Mme de Duras, mais il est profondément attachant. M. de Lescure a écrit, sur l'auteur et sur son œuvre, d'excellentes pages où il rattache la fiction touchante inventée par Mme de Duras à l'histoire de Mlle Aïssé et à celle d'une jeune négresse élevée par la maréchale de Beauveau. Inutile de dire que ces deux volumes, publiés par la Librairie des bibliophiles et imprimés par Jouaust, sont tout à fait dignes de ceux sous le patronage desquels s'est placée cette librairie d'élite. TH. P.

Œuvres diverses de Jules Janin, publiées sous la direction de M. de la Fizelière. *L'Ane mort*. Vol. in-18 de LVIII-218 p. — *Mélanges*. 2 vol. petit in-8 de 310 et 315 p. — *Contes et Nouvelles*. 2 vol. de 311 et 318 p. — *Critique dramatique*. 4 vol. de 317, 316, 318, 314 p. — *Correspondance*. 1 vol. de 316 p. — *Barnave*. 2 vol. de 340 et de 308 p. Paris. Librairie des bibliophiles, 1876-1878. — Chaque vol. 3 fr. 50.

Barnave, ce livre singulier qui, à son apparition, causa une émotion si vive, le meilleur roman de J. Janin, vient de s'ajouter à la charmante collection de ses œuvres diverses et de compléter les douze volumes annoncés par l'éditeur. Nous nous sommes déjà occupé des quatre tomes où, sous ce titre : *Critique dramatique*, ont été réunis les plus brillants articles que le feuilletoniste des *Débats* ait écrits sur le théâtre contemporain. Nous avons essayé de faire remarquer combien était peu fondé ce reproche adressé à J. Janin d'écrire trop souvent à côté du sujet et de montrer que, quand le sujet en valait la peine, le critique savait l'apprécier avec goût et érudition. Nous avons entretenu aussi nos lecteurs des lettres, recueil inédit, séduisant, qui nous montrent l'auteur sous un aspect nouveau, qui nous le font connaître comme homme et aimer davantage. Mais ces divers livres ont été précédés de quelques autres dont nous n'avons rien dit et auxquels il est opportun peut-être de revenir, maintenant que la collection est complète. Exécutée avec une élégance bien digne du bibliophile dont elle ravive la renommée, cette collection a débuté par le roman de *l'Ane mort et la Femme guillotinée*, la première œuvre qui ait appris au public un nom que, depuis, il devait tant de fois répéter. Sous le titre de *Mélanges et Variétés*, ont paru ensuite des pages tour à tour charmantes ou émouvantes qu'il eût été bien dommage de ne pas tirer des recueils où elles étaient oubliées. Elles ont été suivies de trois tomes de *Contes et Nouvelles*, c'est là qu'on peut relire le *Mariage vendeen* et une quantité de petites œuvres qui sont de petits chefs-d'œuvre. Ces volumes ont précédé ceux que nous avons rappelés tout à l'heure. Ceux-ci sont-ils bien les derniers de la collection? Nous espérons un peu qu'ils seront suivis d'autres encore. En effet, on nous laisse entrevoir une édition nouvelle de cette traduction d'Horace qui a tant et si longtemps préoccupé l'auteur et qui couronnerait dignement cette série de charmants volumes. C'est M. de la Fizelière qui a présidé à leur composition. Il a montré là un goût bien fait pour augmenter encore les regrets que sa perte récente cause aux amis des lettres. Il a placé en tête du premier volume, de *l'Ane mort*, une judicieuse préface où sont exposés les motifs qui ont guidé ses recherches dans tant d'ouvrages où l'abondance des richesses rendait les choix si difficiles. Une ample autobiographie, empruntée à J. Janin, lui-même, met ensuite le lecteur en relation directe et intime avec l'écrivain.

Sans doute, sur quelques points, ses idées, ses opinions ne sont pas les nôtres. A son arrivée à Paris, au moment de son avénement dans la littérature, Jules Janin, quoiqu'il ait donné des articles à la *Quotidienne* et, nous le croyons, à la *Mode*, avait certains préjugés inspirés par le vieux libéralisme. Il avait toutefois un esprit droit autant que brillant, il ne cessa jamais de proclamer les lois du beau et du bien, et la lecture de sa correspondance, notamment, inspire une idée favorable de son caractère. La jolie édition de ses œuvres choisies est, à tous les points de vue, digne d'occuper une place dans toute bibliothèque composée avec goût. Il y a grand plaisir à lire ou à relire tant de pages spirituelles ou éclatantes. Mais, disons-le, c'est un plaisir qu'il faut savoir prolonger, le style de Janin, à cause même de ses qualités un peu uniformes, malgré leur abondance et leur scintillement, ne gagnerait pas à une lecture trop assidue et trop suivie. Il en est un peu de ce style comme de ces vins au parfum pénétrant, dont on n'apprécie plus la saveur, si on le boit à trop amples gorgées. TH. P.

HISTOIRE

La Suisse, *études et voyages dans les vingt-deux cantons*, par JULES GOURDAULT. Paris, Hachette, 1879 gr. in-4 de 800 p., orné de 300 grav. — Prix : 50 fr.

A la fin de l'année 1876, M. Jules Gourdault faisait paraître un magnifique volume sur l'*Italie* (voir tome XVII, p. 499). Aux amis des beaux livres, il offre, pour les étrennes de 1879, un livre non moins magnifique, inspiré par la Suisse. Nous voyons là se succéder les grands lacs encadrés de rochers, les pics que les nuages entourent comme des guirlandes, les sombres vallons où grondent les torrents, les cascades aux écumes aussi blanches que les neiges des hautes montagnes, les jolis chalets sous les sapins ; des villes, des villages, des costumes... toute la Suisse enfin. Près de huit cents gravures nous la représentent ainsi sous tous ses aspects, dans tous ses détails.

La plupart sont d'une excellente exécution. Les dessins que nous aimons le moins sont ceux (en petit nombre d'ailleurs) qui n'ont pas pour sujets des vues ou des scènes vraiment helvétiques. Une grande page consacrée à la mort de Calvin nous semble un peu tourner à l'*image*. Le personnage, d'ailleurs, n'était guère digne de ce souvenir. — A côté de ces gravures fort belles, en général, nous le répétons, la plume vient, dans des pages animées, compléter l'œuvre du crayon. M. Gourdault, cette fois, a mêlé les impressions du voyageur aux enthousiasmes de l'artiste, ce qui donne quelquefois plus de mouvement à son nouveau livre. Il y a, de plus, fait une place assez large à l'histoire, et avec raison, car le passé de la Suisse ne nous est qu'impar-

faitement connu, il se présente à nous avec une certaine confusion causée par le morcellement de petits cantons, différents par la langue, par l'esprit, par l'aspect. *Études et voyages* laisse à l'auteur une latitude complète, dont il profite pour traiter son sujet plus à fond qu'il ne l'avait fait dans l'*Italie*. Son œuvre a donc un côté instructif. De nombreuses recherches ont été faites par l'auteur; il est curieux de voir ce que les Romains pensaient de la Suisse, ils ne semblent nullement en avoir admiré les âpres beautés. Il eût été intéressant peut-être de rechercher vers quelle époque la Suisse a exercé ses séductions sur les voyageurs. A la fin du seizième siècle, Montaigne en parcourait une partie, et le récit de son voyage n'offre aucune trace des émotions qu'elle a depuis tant de fois inspirées. Il y aurait, du reste, tout un livre et un curieux livre à faire sur la naissance et le développement de l'admiration des beautés de la nature. C'est un sentiment assez nouveau. Pas plus que dans le *voyage* de Montaigne on n'en rencontre de vestiges dans les lettres d'un grand poète, de Pétrarque... Mais revenons à M. Gourdault : il y a deux ans, nous avions eu à regretter l'intrusion dans son livre de quelques passages qui pouvaient ne pas plaire à tous les lecteurs, à ceux du *Polybiblion* notamment. Dans son nouvel ouvrage, M. Gourdault nous a paru un peu plus réservé sur ce sujet délicat. Cependant, comme pendant à l'admiration que, dans l'*Italie*, l'auteur témoignait pour la maison de Garibaldi, nous trouvons une déplorable phrase sur le Lion de Lucerne, sur les Suisses qui, au 10 Août, moururent avec un héroïsme *digne d'une meilleure cause*. Après tout, l'esprit qui régnait dans le premier ouvrage n'a pas disparu du second. Ce qui suffirait à le prouver, ce sont ces pages et cette grande gravure consacrées à Calvin. Dans plus d'un passage, on devine quels sont sur certains points les pensées et les préjugés de l'auteur. En parlant de l'*Italie*, nous disions que M. Gourdault ne nous paraissait pas hésiter assez devant l'emploi de hardis néologismes et péchait par excès de couleur. La même observation peut encore être faite à l'égard de la *Suisse*, le style en est souvent, selon nous, trop maniéré, trop prétentieux, la langue n'en est pas toujours très-correcte. Nous ne savons si c'est la même main qui a tenu tour à tour le crayon et la plume. S'il en était ainsi, nous nous consolerions de ne pouvoir accorder sans des restrictions nos éloges à l'écrivain en les donnant bien complétement à l'artiste.

La Suisse formera deux volumes, se vendant séparément. Le tome premier a seul paru; le tome second sera terminé dans un an, aux approches du 1er janvier 1880. TH. P.

Sainte Élisabeth de Hongrie, par M. le comte DE MONTALEMBERT, avec une préface par LÉON GAUTIER. Tours, Mame, 1879, gr. in-8 de XXII-550 p. Ouvrage illustré de 8 chromolithographies et de 28 gravures hors texte, de 77 gravures et 40 lettrines dans le texte. — Prix : 25 fr. br., et relié, 33 fr.

La vie de sainte Élisabeth est une des plus belles œuvres de M. de Montalembert, qui l'a produite à vingt-six ans, dans la jeunesse de son âge et de son talent, et c'est en même temps un des chefs-d'œuvre de nôtre littérature contemporaine, qui a eu des résultats considérables, dont nous ressentons encore les effets : œuvre de poésie qui transporte l'âme dans les régions sereines : œuvre d'histoire qui réhabilite le moyen âge, œuvre de piété qui glorifie l'Église et met en honneur le miracle. M. Léon Gautier, avec sa plume savante et son cœur ardent, nous dit, en un langage entraînant, et la profonde impression produite par cette œuvre en 1836, et la révolution qui s'opéra par son influence dans les études historiques et dans les récits de vies de saints. Il eût été difficile de faire un meilleur choix pour un livre d'étrennes, et il faut convenir aussi qu'on ne pouvait trouver un meilleur éditeur pour illustrer ce volume et mettre la forme à la hauteur du fond. Il n'est pas un de nos lecteurs qui ne connaisse cette vie; beaucoup voudront la relire en regardant et admirant les belles gravures qui l'accompagnent, lui donnent un intérêt et un charme nouveaux et en font un véritable objet d'art. L'exécution et le choix ne nous paraissent rien laisser à désirer. Les gravures hors texte (huit belles chromolithographies et vingt-huit gravures) représentent toutes des scènes de la vie de la sainte, soit d'après de grands maîtres, soit d'après des œuvres anciennes, dont l'origine est toujours soigneusement indiquée ; les soixante-dix-sept gravures dans le texte, donnent soit des monuments auxquels se rattache le souvenir de la sainte (Presbourg, Marbourg, Eisenach, la Wartburg), soit quelques scènes de sa vie, et toutes ces richesses sont cataloguées, d'une façon fort intelligente et commode dans une table finale. Nous signalerons plusieurs représentations du poétique miracle des roses, des compositions faites spécialement par Olivier Merson, des reproductions de vitraux, de statues et d'objets d'art provenant de collections célèbres, comme celle du prince Czatoriski et de M. Bazilewski; un médaillon de M. de Montalembert, un bénitier donné par le duc de Norfolk à Mlle Thérèse de Montalembert pour son baptême. Nous regrettons de ne pouvoir donner la liste complète — elle est trop nombreuse, — des artistes qui ont si bien secondé l'éditeur; voici seulement les noms des aquarellistes : MM. Olivier Merson, Housset, Sellier et Toussaint. Les chromolithographies ont été imprimées chez Lemercier.

RENÉ DE SAINT-MAURIS.

La Philosophie de l'histoire de France, par Robert Flint, traduit de l'anglais, par Ludovic Carrau. Paris, Germer-Baillière, 1878, in-8 de cv-423 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Robert Flint, à peine âgé de quarante ans, aujourd'hui professeur à l'Université d'Édimbourg, a occupé pendant douze années la chaire de philosophie morale et d'économie politique à l'Université de Saint-Andrews. L'auteur ne cherche pas quelle peut être la philosophie morale de l'histoire de France, mais il indique les tentatives faites en France par des auteurs français, pour montrer la philosophie de l'histoire, c'est-à-dire, comme il le dit, pour découvrir les lois de l'ordre qui gouverne les affaires humaines. Dans une longue introduction de 105 pages, M. Flint expose comment et pourquoi la philosophie de l'histoire a été, selon lui, si peu cultivée jusqu'aux temps modernes, et pourquoi on a pu depuis s'en occuper. Il retrace alors le développement à travers les siècles de l'idée du progrès, et de l'idée de l'unité du genre humain étroitement liée à celle du progrès, car l'objet, sinon exclusif, au moins principal de la philosophie de l'histoire est précisement, dit l'auteur, de déterminer les lois du progrès. Enfin sans l'idée de la liberté véritable ou rationnelle la constitution d'une philosophie de l'histoire est impossible. M. Flint expose sur ce sujet les idées émises au seizième siècle par Bodin, au dix-septième par Bossuet, au dix-huitième par Voltaire, Montesquieu, Turgot et enfin au dix-neuvième siècle par les écoles théocratique de de Maistre et de Bonald, éclectique de Guizot et de Cousin, socialiste de Comte et de Fourier, démocratique de Tocqueville et de Laurent.

L'auteur excelle à démontrer les côtés faibles des systèmes et des observations : il observe très-bien que, dans l'œuvre de Montesquieu, « les fausses généralisations sont aussi nombreuses que les vraies. Il est riche en vérités, dit-il et il est rempli d'erreurs. » M. Flint montre aussi judicieusement « l'injustice de Voltaire à l'égard de la plus noble de toutes les causes, celle du christianisme ; » il signale « sa haine fanatique qui eut le plus désastreux effet sur son caractère, même comme historien ; » il reconnaît dans l'*Essai sur les mœurs* « un caractère de médiocrité qu'il est difficile de rendre, » car « il manque décidément de philosophie. » Vainement l'auteur admet en même temps que Voltaire « a rendu à la fois à l'art et à la science de l'histoire les plus grands services, » vainement il loue « son jugement libre et indépendant, » on doit retenir son arrêt que, « avec son propre esprit, il n'était pas possible à Voltaire de comprendre l'esprit véritable » du moyen âge, et qu'ainsi « Voltaire s'efforce de faire servir toute l'histoire à une polémique contre l'Église et représente celle-ci comme la source principale de tous les maux des siècles qu'elle a traversés. » M. Flint critique également avec justesse beaucoup d'idées antiphilo-

sophiques de M. Cousin et antihistoriques de M. Guizot. Il refute très-bien ce que dit le premier sur la moralité du succès, et montre que les articles fondamentaux du second sur les avantages de la transplantation en France des institutions politiques de l'Angleterre sont faux et trompeurs. Il fait toucher du doigt la prolixité et la fausseté chimérique du système de Buchez, puis le mélange bizarre de fétichisme, de scepticisme, de catholicisme et de science qui forme la religion de l'humanité; il dit avec raison que « la religion positiviste est l'aveu que l'humanité ne peut se passer d'une religion et qu'elle ne peut en construire une sur la base de la philosophie positiviste. » Les vérités sont donc nombreuses dans l'ouvrage du savant professeur; mais pourquoi, après avoir dit excellemment qu'il y a « des défaites beaucoup plus méritoires que beaucoup de brillants triomphes, » citer comme exemple, pêle-mêle, « le sang d'un Polycarpus, d'un Huss, d'un Arnaud de Brescia, d'un Savonarole? » Pourquoi ranger Mazzini et Garibaldi, avec Manzoni, Balbo, Rosmini, Pellico, parmi « les citoyens éminents par le talent et le caractère que l'Italie a produits et qui lui présagent un retour à de brillantes destinées? » Ne doit-on pas s'élever contre cette appréciation que « les études de M. Laurent sont tout à fait remarquables et magistrales » et contre celle-ci que « les écrits de Quinet peuvent être pour la jeunesse de France d'une incalculable valeur, parce qu'il n'y en a peut-être pas dans la littérature française récente qui soient plus appropriés aux besoins par la semence morale dont ils sont remplis! » Que dire aussi de ce jugement contre l'expédition française à Rome en 1849, signalée comme un « acte odieux? » L'esprit ordinairement élevé du professeur n'a pu ainsi se dégager de tous les préjugés protestants : philosophe spiritualiste, il a raison contre le matérialisme et découvre facilement les sophismes du rationalisme; mais élevé dans la religion protestante, il manque de certaines lumières, ne découvre pas toute la vérité, que son esprit cultivé et évidemment désireux d'être impartial serait si digne de connaître et d'embrasser.

Il faut remercier M. Carrau, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Besançon d'avoir traduit un ouvrage où les appréciations (chaque fois que la question religieuse n'intervient pas) sont généralement judicieuses. Il nous promet de donner dans un second volume les appréciations de M. Flint sur les écrivains qui, en Allemagne, ont traité de la philosophie de l'histoire. Ce sera rendre un nouveau service. H. DE L'É.

Brunehaut, par LUCIEN DOUBLE. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1878, in-18 de 241 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Double est infatigable. A peine ses *Césars de Palmyre* ont-ils

clos la série de ses études sur l'antiquité, et voici un nouveau livre sur les commencements de notre histoire. Les *Récits des temps mérovingiens* ont fait brillamment ressortir la figure de Frédégonde et laissé dans l'ombre celle de sa rivale : M. Double a voulu la remettre en lumière. Sa Brunehaut a les modestes apparences d'un livre de vulgarisation fait par un homme du monde : et il faut, à ce propos, féliciter l'auteur de ne point rougir de ce titre que la *Revue historique* lui reprochait dernièrement avec tant d'aigreur. Il a bien raison de ne point se laisser émouvoir par les critiques acerbes de notre confrère. N'écrit pas qui veut pour le public autre que les savants de profession.

C'est à ce public-là que M. Double s'adresse, et lorsqu'il affirme que, dans son volume, « il n'y a pas un fait, pas un détail qui ne soit tiré d'un auteur contemporain » de la reine d'Austrasie, il sait qu'il sera cru sur parole. En face des érudits qui contesteraient ses assertions, il tient sous la main ses preuves, empruntées aux sources mêmes, et cela lui suffit.

Nous retrouverons dans *Brunehaut* les mêmes qualités que dans les précédents ouvrages de M. Double : des divisions bien établies, une grande clarté d'exposition, un style coloré et toujours très-élégant, sauf peut-être quelques inversions trop hardies. Nous y retrouvons aussi, comme excès de ces qualités, les emportements d'appréciation qui ont causé un certain bruit autour du *Claude* et du *Titus*. Ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple (p. 138), « le génie du progrès, » inspirant du même souffle « Socrate, Brunehaut, Stephenson, » plaira aux imaginations vives, mais sera froidement accueilli, je le crains, par les esprits méthodiques. Malgré tout cela, le livre se fait lire d'un bout à l'autre avec un intérêt croissant. Le chapitre x : « l'intérieur de Brunehaut : une villa royale sous les Mérovingiens, » et le chapitre xiii : « l'opinion de l'histoire, » ainsi que les « notes et éclaircissements, » sont surtout fort remarquables. Ils attestent chez l'auteur des connaissances archéologiques très-variées, une lecture approfondie de tout ce qui a été écrit sur Brunehaut. Depuis Grégoire le Grand jusqu'à la thèse (de 1853), de feu Antoine Flobert, et d'excellents principes de critique historique. J. D.

Saint Louis; par H. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, doyen de la faculté des lettres de Paris. Tours, Alfred Mame, 1879, gr. in-8 de xviii-554 p. — Prix : 25 fr., et relié : 33 fr.

Nous n'avons pas aujourd'hui à insister sur la valeur historique du *Saint Louis* de M. Wallon, auquel le *Polybiblion* a consacré, en 1875, un éloge mérité, mêlé seulement de quelques réserves, en disant

(t. XXIV, p. 48) que cet ouvrage « demeurerait comme un des plus importants travaux historiques élevés à la gloire du plus grand de nos rois. » La troisième édition, qui vient de paraître à la librairie Mame, se distingue des précédentes par son caractère artistique, et offre, à ce titre, un intérêt tout spécial et un incomparable attrait. « C'est l'image du saint roi, lit-on dans la *Préface*, que l'auteur a voulu surtout mettre en relief, non pas en l'isolant du milieu qui lui forme un cadre naturel, mais en abrégeant l'histoire étrangère, en réduisant à un simple aperçu tout ce qui concerne l'état social et l'administration, le développement des sciences, des lettres et des arts pendant son règne, pour faire une plus large place aux représentations mêmes des choses de son temps : monuments de l'architecture religieuse, civile et militaire, statues, bas-reliefs, chapiteaux, autels, stalles, tombeaux, reliquaires, vitraux, miniatures, objets d'art ou ornements de tous genres. » L'illustration, qui a été dirigée par notre ami et collaborateur M. Léon Gautier, est véritablement splendide : c'est comme un musée du treizième siècle, où apparaît tout ce que l'art du temps a produit de plus pur et de plus remarquable ; c'est en même temps une histoire du saint roi au point de vue iconographique, car on a reproduit, dans les grandes planches, tout ce qui a été fait de meilleur jusqu'à nos jours. A côté du buste-reliquaire de la Sainte-Chapelle, détruit en 1793 ; du vitrail de la Sainte-Chapelle, exécuté du vivant de saint Louis ; du portrait à genoux d'après le tympan de la porte rouge à Notre-Dame, qui est de la même époque ; de l'*image* du manuscrit JJ 57 des Archives nationales ; des miniatures du quinzième et du seizième siècle, voici un saint Louis dans le *Couronnement* de Fra Angelico ; un autre, sous les traits de Charles VII (ce qu'on aurait dû dire ici) dans le beau *Crucifiement* du Palais-de-Justice, faussement attribué à Van Eyck ; le *Saint Louis en prière*, de Charles Le Brun ; *Saint Louis enlevé au ciel*, de Simon Vouet ; le *Saint Louis* du vitrail de la chapelle de Dreux, d'après un carton d'Ingres ; la *Bataille de Taillebourg*, d'Eugène Delacroix ; le *Saint Louis au ciel dans le groupe des confesseurs*, d'Hippolyte Flandrin, et un autre du même artiste ; le *Saint Louis à genoux*, statue de Marochetti ; la *Mort de saint Louis*, peinture murale de Leloir ; le *Siècle de saint Louis*, par Cabanel, la statue du Palais-de-Justice, par Guillaume : *Saint Louis rendant la justice*, etc.

Si nous ajoutons qu'au texte de M. Wallon, viennent s'ajouter, dans cette édition, des *Éclaircissements* sur le costume au temps de saint Louis, d'après les sceaux et les miniatures ; sur les monnaies de France sous saint Louis ; sur la géographie de la France au treizième siècle, dus à des plumes expérimentées, comme de MM. G. Demay, A. de Barthélemy et Aug. Longnon ; que quatre cartes, nous offrant la

France en 1223-26, la France en 1270, la France ecclésiastique et la France universitaire, accompagnent le texte, et qu'il est encore illustré de plusieurs reproductions en *fac-simile* de diplômes, lettres patentes, testament et autres documents contemporains, nous aurons donné une idée de la valeur et de l'attrait de cette nouvelle publication, et nous aurons en même temps, par ce bref aperçu, donné au lecteur le désir de posséder une œuvre vraiment digne du sujet et des presses justement célèbres d'où elle est sortie. G. DE B.

Le Chevalier de Jant. *Relations de la France avec le Portugal au temps de Mazarin*, par Jules TESSIER, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Caen. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877, in-8 de VIII-326 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Jules Tessier s'est déjà fait connaître comme historien, par une thèse de doctorat ès lettres sur l'amiral Coligny et par quelques travaux sur le seizième siècle. S'il franchit aujourd'hui d'un coup un espace de plus de cent années, c'est qu'il a eu la bonne fortune de trouver, chez un libraire de Caen, la relation manuscrite d'un court épisode diplomatique du ministère de Mazarin. Cette copie qui, du reste, n'est pas unique, a été soigneusement collationnée par M. Tessier, qui la publie, en la faisant précéder d'une introduction très-complète.

Envoyé en Portugal dans l'année 1655, pour resserrer l'alliance de la France avec la cour de Lisbonne, le chevalier de Jant, — qui était un lettré, un bel esprit, un collectionneur, en même temps qu'un diplomate assez avisé, — fit de son mieux pour mettre le roi Jean IV dans les intérêts de son maître ; mais il faut avouer qu'il aboutit à un maigre résultat, et ne put arriver qu'à conclure un traité qui ne fut même pas ratifié par son gouvernement. L'histoire ne fera donc point, avec la publication nouvelle de M. Tessier, une bien importante découverte. Des détails assez curieux, une biographie du chevalier de Jant, quelques pièces diplomatiques publiées avec soin : c'est là tout ce que contient ce petit volume, destiné à servir de corollaire à la belle collection des papiers du cardinal Mazarin, dont M. Chéruel continue en ce moment même le volumineux recueil. G. B. DE P.

Maret duc de Bassano, par le baron ERNOUF. Paris, Charpentier 1878, in-8 de III-691 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il y a eu, sous le premier Empire, des personnalités, plus éclatantes que celle de Maret duc de Bassano ; mais l'auteur déclare qu'il n'y en a pas de plus honorable ; il a reconnu en lui « une des figures les plus respectables, les plus sympathiques de notre histoire moderne, » et il a cherché avec amour à montrer quel fut ce ministre « aussi capable

qu'honnête, qui jusqu'ici n'avait pas été apprécié à sa juste valeur, ayant poussé jusqu'à l'exagération les qualités les plus estimables de l'homme d'État : la discrétion, le dévouement et la modestie.» Maret ne conduisit seul aucune grande affaire, mais il se trouva mêlé à toutes celles du premier Empire, et nul mieux que lui n'a connu la pensée de Napoléon, auprès duquel ses fonctions le retenaient. M. Thiers a été injuste envers Maret. M. Ernouf le dit et le prouve. En effet, et c'est là un des mérites de cette étude, de nombreux documents, dépêches ou notes inédites émanées de la plume de Maret, font pénétrer plus d'une fois, mieux qu'on n'avait pu le faire jusqu'ici, dans la connaissance de certains faits importants. Ses missions diplomatiques à Londres et à Naples, en 1792 et 1793, d'où dépendent jusqu'à un certain point le sort du roi et celui de la reine, les négociations avec l'Angleterre en 1797, les événements de 1805 et de 1807, ceux de Bayonne en 1808, les négociations avec l'Autriche, etc... sont tour à tour passés en revue, donnent de l'intérêt au récit et reçoivent aussi une lumière nouvelle. Il y a là des documents inédits importants, la note sur le congrès de Prague en 1813, la lettre au duc de Vicence, du 5 août 1813, dictée par Napoléon (et qui n'a pas été insérée dans la *Correspondance*), le précis des négociations de Francfort et de Châtillon par le comte de la Besnardière, etc... Maret fut autre chose qu'un écho monotone de la pensée de l'empereur. Il savait lui donner un bon conseil, et son dévouement était éclairé. M. le baron Ernouf aime son sujet : le gouvernement de l'Empire et celui qui l'a servi ont toutes ses sympathies : il ne s'en cache point, et quelquefois cette sympathie, le rend indulgent pour des actes difficiles à justifier. Maret avait voué un culte au gouvernement impérial; il fut, selon son historien, l'organe le plus actif de la réaction napoléonienne sous la Restauration. Ce fut lui qui fournit des notes, des indications aux ouvrages du baron Fain, de Gourgaud, Norvins, Bignon. Rallié à la monarchie de Juillet, Maret en devint ministre pendant huit jours et une note écrite par lui sur ce court ministère a le plus grand intérêt. C'est ainsi qu'avec talent M. le baron Ernouf a utilisé les papiers qu'il a recherchés et publiés.

H. DE L'É.

La Terreur blanche, *Épisodes et Souvenirs de la réaction dans le Midi en* 1815, par ERNEST DAUDET. Paris, Quantin, 1878, in-8 de. XI-405 p. — Prix : 5 fr.

Parler de la terreur blanche de 1815 comme on parle de la terreur rouge de 1793, c'est évidemment faire preuve d'ignorance ou de calomnie : voilà ce qui est bien démontré par l'étude des faits. Il y a eu sans doute, dans certaines localités du Midi, des actes criminels, perpétrés par des hommes brutaux, oui; mais si, comme le dit

M. Daudet, on ne saurait sans injustice en faire peser la responsabilité sur le gouvernement de Louis XVIII, faut-il croire avec l'auteur que cette responsablité « doit-être imputée surtout aux fatales passions dont la Chambre introuvable allait être l'expression et reproduire, sous des formes légales, les inexorables ardeurs? » Nous ne le pensons pas, car c'est déplacer la question et ne pas entrer dans la vérité de l'histoire. En 1814, aucun excès n'avait été commis contre les hommes de la Révolution et de l'Empire : mais, en 1815, après que la criminelle folie de Bonaparte, favorisée par la trahison et la violation des serments prêtés, eut amené sur la France, avec la honte d'une nouvelle invasion, d'incalculables malheurs, il se trouva que certaines âmes furent exaspérées, et comme quelques-unes étaient grossières et brutales, leurs actes furent cruels et brutaux, leur exaspération les entraîna au crime.

Pendant les *Cent jours*, des bonapartistes et des révolutionnaires avaient, malgré les autorités, assassiné des royalistes ; après les *Cent jours*, et malgré les autorités, des royalistes assassinèrent des révolutionnaires et des bonapartistes. Voilà ce qui s'est passé. Quelques autorités purent être faibles, comme le dit l'auteur ; mais, pour se faire obéir, quelle force avaient-elles sous la main ? Du reste, si elles étaient impuissantes à empêcher le crime, elles ne l'approuvèrent jamais. Aussi M. Daudet est-il bien exact lorsqu'il s'écrie, en se plaçant au point de vue où nous sommes, que « tous les partis en France ont commis des fautes, » et « que voilà le fait brutal, évident, indéniable ? » Non, car on peut dire que les scènes racontées ici ne furent pas l'œuvre d'un parti, puisqu'il ne faut pas oublier ce fait, lui aussi brutal, évident, indéniable, que d'une part les républicains ont assassiné au nom de la Loi en suivant logiquement leurs doctrines sociales et en obéissant à leurs chefs montés au pouvoir, que d'autre part des royalistes ont assassiné malgré la Loi, en marchant à l'encontre de toutes leurs idées religieuses, et en désobéissant à leur Roi, à leurs princes. Ces réserves faites contre des appréciations où l'auteur veut trop établir une balance égale entre des actes différents, nous reconnaissons que le récit tracé par M. Daudet est animé et offre des tableaux émouvants. Néanmoins l'historien devra toujours consulter le travail de M. de Larcy, inséré dans le tome second de l'excellente *Histoire de la Restauration*, de M. Nettement. Soixante pages de pièces justificatives contiennent des extraits de dépositions et de rapports de commissaires de police, des extraits de registres du commissaire général où sont relatés les dénonciations et les procès verbaux parvenus à ce magistrat au sujet des crimes commis dans le département du Gard.

H. DE L'È.

Une famille au seizième siècle, *d'après des documents originaux*, par Charles de Ribbe. Troisième édition, complétement refondue et très-augmentée. Tours, Mame, 1879, in-12 de 220 p. — Prix : 2 fr.

Le livre de famille, par Charles de Ribbe. Tours, Mame, 1879, in-12 de vi-283 p. — Prix : 2 fr.

Ces deux ouvrages vont bien à côté l'un de l'autre, car non-seulement ils ont la même origine, mais encore ils ont le même but et traitent du même sujet. *Une famille au seizième siècle* est le début des publications de M. de Ribbe sur les « livres de raison » ou *memorium* de famille, qu'il lui a suffi de faire connaître pour les mettre en vogue. Les deux premières éditions (de 1866 et 1867) étant épuisées, cette troisième ne contient plus seulement le texte de Jeanne du Laurens (p. 1-96); elle donne, en outre, des éclaircissements et des documents (p. 103-220) qui doublent le volume et en font un ouvrage nouveau ; ce sont des testaments avec des notices sur Honoré, André et Jean du Laurens, avec des considérations dont quelques-unes nous ont particulièrement frappé, telle que celle du chapitre : « Comment les du Laurens s'élevèrent à la noblesse. »

Ce n'était point, dans les vues de l'auteur, une publication purement littéraire. Ses œuvres postérieures : *Les familles et la Société en France avant la Révolution*, la *Vie domestique*, ont clairement indiqué son but. Régénérer la famille par le retour aux traditions, et montrer que ces traditions sont conformes aux préceptes divins, qu'elles se retrouvent partout et dans tous les temps. Il en est une qu'il s'est particulièrement appliqué à mettre en évidence, moins à cause de sa valeur en elle-même que parce qu'elle implique l'amour même de ces traditions et indique le moyen employé par nos pères pour les conserver fidèlement. Nous voulons parler de la rédaction des livres de raison, où les parents enseignent l'histoire de leur famille et déposent les conseils que leur expérience et leur affection dictent pour le bien de leurs enfants. Après les avoir fait revivre dans ses livres, M. de Ribbe voudrait les ressusciter complétement, trouvant là un moyen efficace de revenir aux anciennes et saines coutumes. Il a donc rédigé un type de livre de raison, pouvant s'appliquer à toutes les conditions, ne donnant point de formules à remplir, mais traçant le cadre et donnant des points de repaire. Après avoir bien précisé ce que sont les livres de raison, leur nécessité à notre époque, le moyen d'en rétablir l'usage, il entre dans son sujet, qui lui fournit trois divisions : le passé de la famille, son présent, son avenir. Pour le passé, les portraits des ancêtres, les dates des principaux anniversaires, leur histoire et celle des parents. — Pour le présent, l'état des personnes, le mariage, les naissances, les éducations, l'établissement des enfants, les principaux événements domestiques ; puis l'état des biens. — Pour l'avenir, le

testament et les conseils aux enfants. C'est la substance des ouvrages de M. de Ribbe. Il a poussé l'attention, secondé qu'il était par son éditeur, encouragé par des personnes considérables, désirant que la pratique suivît la théorie, jusqu'à faire imprimer un livre de raison à pages blanches, que chacun pourra remplir suivant son inspiration. Nous serions téméraires en préjugeant les résultats de cette expérience; mais nous faisons les vœux les plus ardents pour son succès, qui assurerait dans les esprits un heureux mouvement plein de promesses pour l'avenir. Ce n'est pas demain, c'est aujourd'hui que doivent se mettre à l'œuvre ceux qui ont soin de régénérer la famille et, par elle, la société; le nouvel an est une occasion favorable pour faire connaître et le *Livre de famille* et le livre de raison à pages blanches dont il n'est que l'introduction. Nous sommes assurés du concours de beaucoup de nos lecteurs. R. S. M.

Les Femmes dans la société chrétienne, par Alphonse Dantier. Ouvrage illustré de 4 photogravures et de 200 gravures sur bois, d'après les monuments de l'art. Paris, Didot 1879, deux vol. in-4 de XII-558 et 518 p. — Prix : broché, 40 fr., relié, 60 fr.

Dégradées et dédaignées par le paganisme, réhabilitées et ennoblies par le christianisme, les femmes ont été un des plus actifs éléments de la civilisation chrétienne. C'est un lieu commun de le dire; mais c'est une œuvre utile de le démontrer quand on a une plume aussi délicate, aussi savante, aussi poétique et aussi chrétienne que celle de M. Alphonse Dantier. L'érudit et artistique auteur des *Monastères bénédictins* et des *Études historiques sur l'Italie* s'est proposé de montrer l'action civilisatrice des femmes chrétiennes dans une série de tableaux commençant aux patriciennes romaines et se terminant, de nos jours, avec Mme Swetchine, Eugénie de Guérin, la sœur Rosalie et Mme Barat. Dans presque tous ces tableaux, une figure se détache et l'on a ainsi une galerie de portraits qui peut faire l'ornement de tous les intérieurs chrétiens. Ce sont, pour citer quelques noms, Plautilla, sainte Symphrose, sainte Cécile, sainte Agnès, sainte Hélène, Fabiola, sainte Monique, sainte Paula, sainte Clotilde, Pulchérie, Eudoxie et Théodelinde, représentant la femme dans le mariage, la famille et l'état; Hroswitha, sainte Hildegarde et sainte Élisabeth de Hongrie, sous le titre de « la Poésie et le drame dans le cloître; » Blanche de Castille, Marguerite de Provence, Béatrix, l'inspiratrice d'un grand poète, Jeanne d'Arc, sainte Thérèse, Marie Stuart, sainte Chantal, la mère Angélique, la sœur Cornuau, Elisabeth Seton, qui nous transporte aux Etats-Unis, où elle établit les Filles de la Charité. On devine, à la seule lecture de ces noms, où M. Dantier est allé puiser ses inspirations et ses renseignements, car ils rap-

pellent nos meilleurs travaux d'histoire et d'hagiologie. Mais l'inspiration et le travail personnel ont transformé tous ces matériaux de choix et en font un ensemble où l'âme, l'esprit et le cœur du chrétien et du Français trouvent une égale satisfaction. Nous avons été surpris de trouver dans cette société la mère Angélique, la mère Agnès et tout Port-Royal. Elles étaient assurément des femmes remarquables, mais elles étaient jansénistes, autrement dit hérétiques, et M. Dantier, dans son admiration pour elles, traite bien légèrement la condamnation de leur erreur et laisserait facilement entendre, par ses termes indulgents, qu'il n'y avait au fond de tout cela que cabales, intrigues, vexations et jalousies.

L'œuvre de M. Dantier a été éditée avec un grand soin par la maison Didot, si renommée pour ses éditions illustrées. On est dédommagé, autant que possible, des belles chromolithographies auxquelles elle nous a habitués, par de remarquables photogravures et un grand nombre de gravures sur bois reproduisant soit des portraits, — comme ceux de saint François de Sales, sainte Chantal, Mme de Touloujon, la mère Angélique, la mère Agnès, Antoine Arnauld, Bossuet, Mme de Mortemart, Mme Swetchine, Mme de Miramion, Élisabeth Seton, soit des scènes, soit des monuments se rapportant au texte, et, comme toujours, l'indication de l'origine est marquée. Les éditeurs ont recherché, dans les illustrations des têtes et fins de chapitres et des lettres, à donner, autant que possible, une idée de la décoration ornementale de l'époque où vivaient les femmes qui font le sujet de ce bel ouvrage.

René de Saint-Mauris.

Lord Palmerston, sa correspondance intime pour servir à l'histoire diplomatique de l'Europe de 1830 à 1865, traduite de l'anglais, précédée d'une introduction et suivie d'un appendice par Augustus Craven. Paris, Didier, 1878, in-8 de lxii-542. — Prix : 8 fr.

Cet ouvrage est important pour la politique et pour l'histoire. MM. Bulwer et Evelyn Ashley ayant publié à Londres la vie de Palmerston avec un choix de ses dépêches et de sa correspondance, M. Augustus Craven a eu l'heureuse pensée d'en extraire et de traduire en français les lettres, qu'en-dehors des dépêches officielles, mais également sur les affaires politiques, le célèbre secrétaire d'État adressait aux représentants du gouvernement anglais, lord Granville, à Paris; sir William Temple, son frère, à Naples; lord Ponsonby, à Constantinople; sir Bulwer, à Madrid, etc... On conçoit le grand intérêt qu'offre une pareille publication. La dépêche officielle peut parfois dissimuler, amoindrir, colorer l'expression toujours étudiée de la pensée, mais la lettre intime qui traduit au jour le jour, avec abandon,

les impressions du moment sur les hommes et sur les choses, en des termes vifs, un peu rudes peut-être, a un prix inexprimable, venant d'un tel ministre et traitant de telles affaires : affaires de Belgique, de Portugal et d'Espagne, affaires d'Orient et de Syrie, mariages espagnols, etc... La correspondance doit aller de 1830 à 1865 ; nous n'avons ici que la première partie qui s'arrête en 1847. La première lettre est du 7 janvier 1831. L'auteur a souvent intercalé entre les lettres des notes pour nous faire suivre la marche des événements ; il les a fait précéder d'une introduction où il raconte la vie de Palmerston depuis sa naissance en 1784 jusqu'en 1830. On trouve en Palmerston un zélé partisan de l'émancipation des catholiques, et, dans un *Journal* très-intéressant, écrit pendant son séjour à Paris en 1829 et 1830, on le voit observateur sagace des hommes et des choses. Indiquer ici les mille détails que cette correspondance nous fait connaître est impossible ; pour choisir même des exemples, l'embarras serait grand, disons seulement que, même après les publications qui ont eu lieu sur la politique de 1830 à 1848, on trouve ici plus d'un trait à retenir, et on admirera avec quelle fertilité d'esprit, quelle clarté et précision, le grand ministre whig savait traiter les affaires. M. Craven a voulu venger Palmerston des accusations qu'on lui a souvent adressées au sujet des mariages espagnols, et, dans un appendice, il s'est appliqué à montrer par la correspondance de Guizot, du roi Louis-Philippe, de M. Bresson, etc... que ces attaques étaient dénuées de fondement. La lecture si instructive de ce premier volume de la correspondance intime de Palmerston fait désirer vivement que le second ne se fasse pas attendre. On ne saurait trop bien accueillir des publications de ce genre, si rudes que soient souvent les coups qu'elles portent à notre amour-propre de Français. H. DE L'É.

Léopold Ier et Léopold II, rois des Belges, *leur vie et leur règne,* par THÉODORE JUSTE. Bruxelles, C. Muquardt, 1878, in-8 de XVI-640 p. — Prix : 10 fr.

Un écrivain honorablement connu par l'*Histoire du congrès national belge*, la *Vie de M. Lebeau*, etc., M. Théodore Juste, vient de publier un gros volume sur la vie et le règne des deux rois des Belges Léopold Ier et Léopold II : Léopold Ier, confident souvent consulté et écouté des autres rois et jouissant en Europe d'un ascendant incontestable ; Léopold II nature plus délicate, d'une prudence égale et qui s'est recemment honoré en devenant le promoteur d'explorations à travers l'Afrique pour hâter la marche de la civilisation en ce pays. Plus d'un historien s'est déjà occupé de Léopold Ier : M. Thonissen, dans son livre *la Belgique sous le règne de Léopold ;* M. Ch. Woeste, dans *le Roi Léopold, sa politique ;* M. Faider, dans *le Roi Léopold Ier et le royaume belge*, etc. ;

des publications nombreuses ont également raconté les péripéties de la formation du nouveau royaume. Cependant M. Théodore Juste a pu encore donner ici des renseignements nouveaux et mettre mieux en relief la physionomie du roi dont il raconte la vie. Ce que M. Juste a fait surtout ressortir, c'est la participation personnelle de Léopold Ier aux négociations de 1831 et de 1832. Il s'appuie surtout sur la correspondance du roi avec le général Goblet, avec le général Chazal, avec M. Le Hon... L'intérêt, en effet, se concentre tout d'abord sur la grande question de la reconnaissance de la Belgique et de sa neutralité. Or, ce qui dominait dans l'esprit de Léopold Ier, c'était la nécessité d'être Belge, de ne s'inféoder ni à l'Angleterre, ni à la Prusse, ni à la France : « On nous accuse d'être entièrement Français, écrivait-il en septembre 1831 ; nous sommes amis, mais nous ne désirons autre chose que notre *indépendance.* » La nationalité belge est devenue ainsi un des fondements du droit public européen. Napoléon III voulut la supprimer, et M. Juste nous raconte cette négociation étrange menée au nom de l'empereur par M. Benedetti. Il nous fournit également sur d'autres points des renseignements curieux, soit qu'il nous montre Léopold, en 1831, blessé par les soupçons de la France, soit qu'il nous représente Louis-Philippe inquiet de l'agitation constitutionnelle en Belgique et aveuglé sur la situation de la France, malgré les avis de son royal gendre. Grâce aux nombreuses lettres écrites par le roi à ses ministres, qui sont insérées, ou dans le corps du récit, ou dans les documents historiques rejetés à la fin du volume, M. Juste a donné un ouvrage attachant. C'est là qu'est le grand intérêt de ce volume. Un peu trop *libéral* peut-être, l'auteur ne semble pas avoir beaucoup de sympathie pour les ministères catholiques. Ses amitiés sont évidemment dans l'autre camp ; mais les luttes de l'opinion sont rejetées sur le second plan, et les figures des deux rois occupent presque tout le tableau. Or, il est impossible de ne pas être séduit par ces physionomies de princes dont l'un fonda et l'autre affermit chaque jour encore le royaume de Belgique. H. DE L'É.

Liste et blasons des chevaliers de l'Annonciade appartenant au duché de Savoie, de 1362 à 1860, par le comte AMÉDÉE DE FORAS. Grenoble, Ed. Allier, 1878, in-fol. de 30 p. avec 108 blasons. — Prix : 50 fr.

Nous avons appelé, dans le temps, l'attention du public curieux des glorieux souvenirs de l'ancien duché de Savoie sur les travaux généalogiques de M. le comte Amédée de Foras, qui dévoue des trésors d'érudition à la conservation de cette branche essentielle des richesses historiques de sa patrie. Ce que Pompeo Litta fit pour les « Familles illustres de l'Italie, » M. de Foras a, dans plus d'une occasion, réussi

à le faire pour les maisons d'une contrée que les liens les plus étroits, formés soit par la communauté de la langue et des coutumes, soit par le dévouement aux mêmes souverains et la participation aux mêmes destinées, ont successivement rattachée aux deux grands pays que séparent les Alpes pennines ; union qui subsistera longtemps, nous l'espérons, dans les affections et les souvenirs. L'histoire des trois familles des sires de *Beaufort*, des barons de *Blonay*, et des *Bonivard* abonde en documents d'un grand intérêt dont nous avons essayé de préciser la nature. Ce n'étaient que des parties d'un vaste travail qui comprend tout l'armorial de la Savoie. Aujourd'hui, nous voulons signaler particulièrement une livraison qui complète l'armorial et qui, dans son genre, n'est pas moins intéressante. Elle présente l'histoire de la fondation de l'ordre du *Collier de Savoie*, dit de *l'Annonciade*, et la liste des chevaliers admis dans cette célèbre confrérie jusqu'à la réception, en 1858, du prince alors appelé *duc de Savoie*, qui règne actuellement sous le nom d'Humbert, successeur de Victor-Emmanuel sur le trône d'Italie. La généalogie, dressée avec un soin judicieux sur les documents authentiques de la maison souveraine de Savoie depuis Amédée VI, sert de préambule nécessaire à la liste des chevaliers. Le *Résumé historique* qui vient ensuite établit la date de la création d'un ordre qui prit presque aussitôt son rang parmi les plus illustres de la chrétienté, et qui est encore considéré comme la récompense la plus flatteuse du mérite. Le fondateur, Amédée VI, qu'on appela le *Comte Vert*, peut être regardé comme un des modèles du souverain belliqueux, soigneux du bonheur de son peuple, entreprenant et judicieux à la fois, dont les âges de la chevalerie ont conservé la mémoire et qui mérite de vivre dans le souvenir des peuples ; son exemple a été suivi par plus d'un de ses descendants. La fondation de l'ordre, qui, dans le principe, n'était que de quinze compagnons, remonte à l'année 1362, et la rédaction actuelle de ses statuts à l'année 1409 : celle-ci est l'œuvre d'Amédée VIII, petit-fils du fondateur. L'ordre est, dit le Comte Vert, expressément consacré aux « quinze mystères si joyeux de la « sainte Vierge ; » et le collier, dans sa forme définitive, porte sur un médaillon la figure en relief de la *Très-sainte Annonciation*, d'où vient le nom d'*Annonciade*, qui, dans l'usage commun, a remplacé la désignation de *Collier de Savoie*. Plus tard, une addition de « chevaliers étrangers, » choisis pour la plupart dans les maisons souveraines, et de chevaliers surnuméraires, désignés par des services d'un éclat extraordinaire, augmenta, mais toujours dans une faible proportion, le nombre des *Colliers de l'ordre* dont les possesseurs, à la cour de Turin, qualifiés de « cousins du roi, » prenaient rang dans les cérémonies, immédiatement après les princes du sang. La devise FERT, qui, dans la composition du collier, alterne avec les *lacs d'amour*, est

une des énigmes les plus difficiles à résoudre parmi les jeux d'esprit de l'âge ingénu et tout à la fois héroïque de la chevalerie.

Le nombre total des chevaliers admis dans cette insigne confrérie, appartenant au duché de Savoie, pendant les cinq siècles qui se sont écoulés entre la date de sa fondation et l'année 1860, qui a changé les conditions politiques de ce pays, s'élève à cent huit; le comte Rodolphe de Maistre et le comte Hector de Gerbais de Sonnaz précèdent immédiatement, dans la période finale, « Humbert, prince de Piémont, héritier de *Casa Savoja.* » Le nombre des familles illustrées par la promotion d'un ou plusieurs de leurs membres ne dépasse pas trente-neuf; beaucoup sont éteintes. Celle des *Comtes de Genève* eut successivement dix chevaliers; on en comptait trente-quatre de la *Maison de Savoie;* on voit combien demeure restreint le nombre des familles de particuliers récompensées par cet honneur. Il est curieux d'y trouver, parmi les chevaliers les plus anciennement admis, Amédée *Bonivard*, dont le nom était, après un laps de près de deux siècles, réservé à un genre si différent d'illustration. Celui du comte de *Foras* appartient à la première promotion, dans la personne de Berlion, seigneur de Foras en Génevois.

L'exécution des blasons en couleur, au nombre de 109, qui couvrent 14 pages in-folio, celle des encadrements et des lettres ornées historiquement d'après les dessins de l'auteur, font le plus grand honneur à la typographie provinciale, si richement représentée à l'Exposition de l'année 1878. On ne saurait qu'admirer le courage de l'éditeur qui a entrepris et mené à fin avec une telle perfection une publication de cette nature et de telle importance.

Les notes placées par l'auteur à la suite de chaque nom montrent avec quel scrupule il s'est efforcé d'établir à tous les points de vue, l'exactitude des designations généalogiques et la position véritable des personnages. Les rares dépositaires de la science héraldique (qui n'est pas un des moindres accessoires de la connaissance des temps anciens), trouveront à se satisfaire de toutes façons dans l'ouvrage que nous venons d'annoncer. ADOLPHE DE CIRCOURT.

Les Monnaies royales de France, *depuis Hugues-Capet jusqu'à Louis XVI,* publiées par H. HOFFMANN, expert en médailles anciennes. Paris, Hoffmann, 1878, gr. in-4 de 215 p. et 118 pl. gravées par Dardel. — Prix : 120 fr.

Voici un des ouvrages les plus remarquables qui aient été publiés jusques à ce jour sur notre numismatique nationale; il laisse bien en arrière les travaux de Fougères et Cambronne, qui étaient les recueils les plus complets; la perfection des planches ne laisse rien à désirer; un grand nombre de pièces sont dessinées ici pour la première fois,

et chaque exemplaire décrit est suivi de l'indication de sa valeur pour les amateurs. Ces évaluations, proposées sur des bases raisonnables, ne pouvaient être mieux calculées que par M. Hoffmann, dont l'expérience est bien connue et appréciée par tous ceux qui s'occupent de vieilles monnaies. On comprend que, dans ces conditions, le livre dont nous parlons soit indispensable à tous les numismatistes. qui ne seront pas effrayés de son prix, lorsqu'ils réfléchiront aux sacrifices considérables faits par l'auteur par dévouement à la science.

Les monnaies des Capétiens sont rangées par règnes ; chaque roi fait l'objet d'un chapitre spécial, contenant un très-court résumé historique, une analyse des faits et des documents numismatiques, la description des monnaies frappées par le souverain et une liste des monnaies seigneuriales contemporaines.

On comprend que, dans une si riche collection de documents, il peut se présenter des assertions contestables ; nous croyons que les *errata* sont très-rares. Nous n'en signalerons qu'un, que M. Hoffmann pardonnera à notre susceptibilité de Champenois ; nous croyons qu'il sera le premier à reconnaître que les pièces d'Henri IV portant la marque C H, sont de Châlons-sur-Marne et non Chalon-sur-Saône. Nous recommandons tout spécialement *les Monnaies royales de France* à nos lecteurs. A ce moment de l'année, les personnes qui voudront offrir à un numismatiste, un souvenir qui comblera ses vœux n'auront qu'à songer au livre de M. Hoffmann. A. DE B.

Histoire numismatique de Henri V et Henri VI, rois d'Angleterre pendant qu'ils ont régné en France, par F. DE SAULCY, membre de l'Institut. Paris, Van Peteghem, 1878, in-4 de 110 p. et 4 pl. gravées.

M. de Saulcy vient encore d'ajouter un nouveau fascicule à la collection dans laquelle il publie les documents et classe les monnaies, en se limitant à certains règnes ; rappelons les *Éléments de l'histoire des ateliers monétaires du royaume de France, depuis Philippe-Auguste jusqu'à François Ier* et l'*Histoire numismatique de François Ier*. Nous espérons que le docte et infatigable académicien ne s'en tiendra pas là, et que son éditeur n'hésitera pas à mettre entre les mains des collectionneurs et des travailleurs de nouveaux cahiers non moins riches en documents et en appréciations judicieuses.

L'histoire de l'occupation anglaise, en ce moment, est à l'ordre du jour : sous peu, la Société de l'histoire de Paris, doit donner un volume des pièces historiques relatives à cette triste époque ; l'histoire des monnaies frappées, pendant cette période, aux noms d'Henri V et d'Henri VI, en sera le complément obligé.

Après l'exposé des textes, M. de Saulcy décrit, par ateliers, toutes

les pièces qu'il a pu retrouver en nature, en les classant d'après les documents signalés par lui; il reste celles qui sont encore à chercher. Les planches, gravées par M. Dardel, contiennent quarante-sept types différents, portant des numéros qui permettent de recourir à la description. A. DE B.

Christophe Colomb, par le comte ROSELLY DE LORGUES. Édition illustrée d'encadrements variés à chaque page et de chromolithographies, scènes, paysages, marine, portraits et cartes. Paris, Palmé, 1878, in-4 de 580 p. — Prix : 25 fr. broché, et relié, 33 fr.

Le directeur de la *Société générale de librairie catholique* s'est senti piqué d'une noble émulation à la vue des ouvrages de grande illustration sortis, ces dernières années, des presses de Didot, de Mame et autres. Un premier essai, qui fut un premier succès, *Notre-Dame de Lourdes*, l'a encouragé, malgré les sacrifices que nécessitent ces sortes d'entreprises, à composer encore cette année un livre d'étrennes digne de sa maison et de ses clients, autant par l'exécution que par le sujet. Il ne pouvait mieux choisir que le bel ouvrage de M. Roselly de Lorgnes sur la vie et les travaux, sur les vertus et les déboires de ce chrétien incomparable, découvreur d'un monde, Christophe Colomb ! Le *Polybiblion* a parlé du livre, lorsqu'il parut, et de ses suites : car l'auteur, comme il convient à un écrivain rempli de son sujet, ne l'a point abandonné après un récit d'ensemble, si consciencieusement étudié et présenté qu'il fût. Il est revenu plusieurs fois à son héros, et, dans le présent volume illustré, nous trouvons comme un résumé de tous les volumes précédents. Nous nous dispenserons donc de rappeler ses recherches patientes, ses qualités d'écrivain, le succès mérité de ses travaux. Nous voulons principalement ici parler de l'*illustration* présente, et pour tout dire, annoncer, — mieux que cela, recommander, et chaleureusement — un des plus magnifiques livres d'étrennes de cette année. Ce n'est pas que les chromolithographies, qui sont ordinairement la *great attraction* de ce genre de publications, y soient meilleures ou en plus grand nombre que dans tel ou tel ouvrage illustré que nous pourrions lui comparer. Il y en a six seulement : mais ce qui distingue les *illustrations* de la maison Palmé des autres, c'est le système adopté d'encadrer chacune des pages du texte. — Il y a là une source artistique des plus précieuses, et l'éditeur, aidé, sous l'habile direction de M. Mathieu, d'une pléiade de dessinateurs et de graveurs, en a tiré le plus heureux parti. C'est quelque chose, assurément, de posséder une vie de Christophe Colomb puisée aux origines authentiques, écrite dans le seul esprit catholique qui pût convenir à un tel héros, mais c'est quelque chose aussi de lire cette vie dans un texte continuellement accompagné ou rehaussé d'un

commentaire vivant, artistique et archéologique, exact, sérieux et supérieurement exécuté. Je dis sérieux, car des illustrations fantaisistes n'eussent rencontré que peu de vogue ; et nous engageons les lecteurs à se reporter à la *Table des gravures* pour se rendre mieux compte de la valeur réelle de ces encadrements déjà si gracieux pour l'œil. Outre un grand nombre de faits tirés de la vie même de Colomb, outre la reproduction fréquente d'ornements tirés de manuscrits ou monuments contemporains, ils représentent tantôt des personnages historiques, tantôt des vues intéressantes de villes : Gênes, Lisbonne, La Rabida, etc., etc., ou de monuments : églises de la Giralda, pont et tour de Cordoue, cathédrale de Salamanque, siège de Grenade, etc.; tantôt des paysages du Nouveau Monde tout remplis de fleurs et d'oiseaux singuliers. Nous ne pouvons tout citer : mais nous pouvons dire que la richesse et le bon goût de ces illustrations sont encore supérieurs par le choix comme par le fini à celles qui ornent le livre si beau déjà de *Notre-Dame de Lourdes*. M. Roselly de Lorgues a pris un magnifique sujet pour but de ses études, et son travail est magnifiquement interprété. R.

BULLETIN

L'Idée moderne du droit en Allemagne, en Angleterre et en France, par Alfred Fouillée, maître de conférences à l'École normale supérieure. Paris, Hachette, 1878, in-12 de 364 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ces études, qui ont d'abord paru dans la *Revue des Deux Mondes*, l'auteur analyse les écrits allemands, anglais et français contemporains sur l'origine et l'essence du droit, en les ramenant à une *dominante*, qui est l'identification du droit et de la force physique ou intellectuelle par les Allemands, l'identification du droit et de l'utilité sociale par les Anglais, enfin, la notion *idéale* du droit par les Français. M. Fouillée cherche ensuite à combiner et à syncrétiser ces trois points de vue. Le procédé n'est pas bien neuf et rappelle celui que pratiquait par M. Cousin, il y a quarante ans. Le *droit idéal français* du maître de conférences à l'École normale est un droit qui prend sa source dans l'idée que l'homme a de sa liberté, et il a pu achever ses 364 pages sans même nommer Dieu. Quel que soit le peu de valeur intrinsèque de ce livre, il mérite d'être remarqué, quand on se reporte à la fonction officielle de son auteur, qui, avec l'autorité de l'État et l'argent des contribuables, dirige les études des futurs professeurs de philosophie de l'État.

X.

Législation et jurisprudence concernant les instituteurs communaux, par M. Auzias, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats à la cour de Grenoble. Paris et Poitiers, Oudin, in-8 de 40 p.— Prix : 50 c.

Il est inutile de faire ressortir l'intérêt et l'actualité de cette brochure dans la crise que nous traversons. Elle rappelle les lois et leur application

par les tribunaux aux autorités chargées de l'exécution, et les fait connaître à ceux qui doivent s'y soumettre et ignorent bien souvent leurs droits. Qui nomme, révoque et remplace les instituteurs? quand est-ce qu'il y a vacance d'un poste? quand les conseils municipaux ont-ils à donner leurs avis? quelle est l'autorité du maire? comment se règle la question du traitement? quelle différence légale existe entre l'instituteur laïque et l'instituteur congréganiste? voilà un aperçu des principales questions traitées par M. Auzias. Il a ajouté à son travail une consultation signée de nos plus éminents jurisconsultes sur la validité des contrats intervenus entre les congrégations et les communes et une autre consultation sur l'âge d'admission des enfants dans les écoles. Il y aura, dans la prochaine édition, à rendre (p. 24) leur vrai nom aux Frères des écoles chrétiennes. S. M.

La Science de la jeune mère, par Mme Julie Fertiault. Paris, Didier, 1878, in-12 de VIII-351 p. — Prix : 3 fr.

C'est un livre d'éducation que Mme Fertiault adresse aux jeunes mères sous le titre que nous venons de transcrire. Voici, par la table des matières, l'indication des sujets qu'il traite : Entente des parents. La Mère trois fois nourrice. L'Obéissance. Première idée de Dieu. Les Caresses. L'Enfant abandonné aux domestiques. La Peur. Gronderies, Corrections, Punitions et Récompenses. Les Jouets. Polichinelle. L'Enfant gâté. Mensonge et Dissimulation. La Gourmandise. La Colère. Les Contes de fées. L'Enfant raisonneur. L'Entêtement. Les Conversations avec et devant les enfants. Les petits prodiges. La Mémoire. La Raison. L'Amour-propre. Jeux et Plaisirs de l'enfant. Frères et Sœurs. Le Respect. Cruauté envers les animaux. L'Amour de la parure. Conscience et Délicatesse. La Moquerie. L'Egoïsme. Activité, Ordre et propreté. La Politesse. Orgueil et Vanité. Paresse et Travail. Le Goût. Puissance de l'éducation sur les passions naissantes. — On y trouvera d'excellents et pratiques conseils sur la manière de prévenir et combattre les défauts et de développer les qualités; les jeunes mères y ont beaucoup à prendre. Cependant nous ne voudrions pas qu'elles s'en tinssent là. Mme Fertiault a bien un chapitre sur la première idée de Dieu : mais c'est à peu près le seul où ce nom soit prononcé, et encore ne pouvons-nous pas approuver la recommandation de ne pas faire faire aux enfants la prière de « devenir bien sages » sous le prétexte puéril que s'ils ne le devenaient pas, on serait fort embarrassé de leur répondre. La religion n'a point de part dans cette éducation et c'est cependant la maîtresse éducatrice et pour la mère et pour l'enfant. L'autorité est trop mise de côté et presque raillée à l'avantage de la raison qui est évidemment à cultiver avec soin, mais qui ne suffit point. Le système autoritaire n'est point si commode : car, quand on commande, il faut toujours commander avec raison. L'auteur réprouve absolument les corrections corporelles : mais, quand l'enfant ne répond ni aux arguments de la raison, ni à ceux du cœur, que devenir? C'est très-bien de faire le procès de Polichinelle et des contes de fées; mais, parmi les nombreux ouvrages de nos jours à l'usage de la jeunesse, n'en est-il pas, parmi les plus recommandés, qui sont plus dangereux? L'enfant naît avec le germe de ses qualités et de ses défauts : c'est une dangereuse erreur de laisser croire aux mères que tout leur vient de l'éducation. Il y a quelques exemples qui manqueront leur but : tel que celui de cette petite fille de huit ans, maltraitée par ces parents, qui va se noyer avec sa poupée, parce qu'il n'y aurait personne pour la soigner. R. S. M.

Annuaire de l'Économie politique et de la statistique, 1878, par Maurice Block et *divers collaborateurs*. Paris, Guillaumin, 1878, gr. in-32, de 740 p. — Prix : 5 fr.

Chaque année, la librairie Guillaumin fait paraître cet annuaire, et chaque année, on est heureux de trouver réunis dans ce petit volume bien compacte, bourré de chiffres et de documents, tous les renseignements qui ont été successivement publiés un peu partout et que presque personne, sans cette publication, ne saurait retrouver qu'avec une peine extrême. Énumérer les diverses matières qui y sont contenues serait répéter ce que nous en avons dit les années précédentes, car les diverses publications officielles périodiques sont reproduites ou tout au moins analysées comme d'habitude. Toutefois, lorsque des renseignements nouveaux sont mis au jour, bien que se référant à des années antérieures, on les utilise pour l'annuaire de l'année courante. C'est ainsi, pour en donner un exemple, que la statistique commerciale de la Perse se rapportant aux années 1872 et 1873 est publiée dans le présent volume. Aussi les tables sont-elles nécessaires dans les ouvrages de ce genre plus encore que dans les autres. Pourquoi n'admettrait-on pas le principe des tables décennales. La dernière parue, contient l'indication des matières de l'origne de la publication jusqu'en 1867, nous émettrions le vœu qu'une table portative vînt s'ajouter au volume prochain relevant les matières renfermées de 1868 à 1877. Bien des recherches se trouveraient facilitées, et cette publication déjà précieuse acquerrait encore une nouvelle valeur. G. S.

L'Économie politique, conférences données à l'Université catholique de Lyon, par M. Jules Michel, ingénieur des ponts et chaussées, directeur adjoint de l'exploitation à la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée. Paris, 1878, gr. in-8 de 83 p. (Extrait de l'*Association catholique*.)

L'autorité justement reconnue de M. Jules Michel et l'importance des sujets qu'il traitait suffisent à expliquer l'intérêt qu'ont excité ses conférences sur le *but de l'économie politique*, véritable hygiène sociale, dont la loi ne peut être une liberté absolue, mais qui veut être guidée par des règles précises ; — sur le *travail*, c'est-à-dire l'effort que chacun fait, avec plus ou moins de dévouement au bien général, pour obtenir quelque chose d'utile pour soi ou pour les autres ; — sur l'*épargne*, fruit de la prévoyance sans laquelle il n'y a ni bonheur durable pour l'individu, ni prospérité réelle pour l'État, et sur le *capital*, produit d'un travail antérieur épargné en vue de faciliter un travail ultérieur ; — enfin sur la *répartition des produits du travail* qui engendre d'inextricables difficultés quand on ne veut faire appel qu'aux inventions, coopération, participation, association, etc., et qui n'a qu'une solution équitable, le patronage chrétien. Tous ceux qui scrutent ainsi, par l'observation méthodique, la vie des sociétés, retrouvent dans les faits cette pensée que Bastiat empruntait à Képler pour en faire l'épigraphe d'un de ses lumineux écrits : *Digitus Dei est hic*. A. D.

La Crise commerciale et industrielle. Moyens d'étendre les débouchés de l'industrie belge, par E. Van der Laat, ingénieur, professeur de géographie économique à l'Université de Louvain. Louvain, A. Peeters, 1878, in-8 de 102 p.

Ce double rapport est fait au nom d'une commission nommée par l'*Union des ingénieurs de Louvain*. L'auteur décrit d'abord les caractères de la crise

que subit l'industrie belge; il en rapporte les causes à la diminution de la consommation et à l'exagération de la production; il indique, comme remède la recherche de plus grands débouchés soit par de nouveaux emplois des produits, soit par l'ouverture de pays encore fermés. La seconde partie contient l'étude des obstacles à vaincre et des réformes à réaliser; l'examen comparé de la colonisation par l'Angleterre et par la France conduit l'auteur à cette conclusion que, pour les établissements coloniaux, la liberté testamentaire est sinon la principale, du moins l'une des principales conditions de prospérité. A défaut d'un retour à cette liberté si féconde, M. Van der Laat expose les moyens pratiques de réaliser au moins les réformes secondaires auxquelles il consacre son second rapport et qu'il résume en trois points : réforme de l'institution consulaire, création de maisons de commerce belges à l'étranger et restauration de l'industrie des transports maritimes. Nous avons tenu à signaler particulièrement ce travail du jeune professeur de Louvain, parce que les mêmes questions s'agitent en France. Tout récemment, le président de la Société de géographie de Lyon, M. Desgrands, avec sa haute compétence commerciale, indiquait aussi, devant le congrès des orientalistes, la liberté de tester comme une conquête nécessaire à l'extension de nos comptoirs et à la prospérité de nos colonies. A. D.

Le Travail; sa dignité et ses droits, par Mgr de Conny, protonotaire apostolique. Paris, Poussielgue; Moulins, Desroziers, 1878, in-12 de 90 p. — Prix : 1 fr. 50.

Il y a, dans cette brochure, l'ampleur et la valeur d'un livre. L'auteur y traite complétement de la mission du travail humain dans l'ordre providentiel — de la propriété — de la fonction sociale de la richesse et des droits du capital. La grande question du droit de tester y est exposée avec une profondeur de vues très-remarquable, et est résolue dans le sens de la liberté du père de famille, qui a devant Dieu le droit et la responsabilité de transmettre ses biens de façon à en assurer le meilleur usage, comme pendant sa vie il a eu le droit et le devoir d'en faire le meilleur emploi.

C. J.

L'Année scientifique et industrielle, par Louis Figuier, 21e année, 1877. Paris, Hachette, 1878, in-18 j. de 574 p. — Prix : 3 fr. 50.

S'il est un ouvrage qui puisse se passer d'introducteur auprès du public éclairé, c'est bien l'*Année scientifique*, qui dépasse maintenant son vingt et unième volume. Mais tout en donnant le pas aux nouveaux venus, nous devons cependant une mention à ceux dont le succès s'est maintenu pendant une carrière déjà longue. Le dernier volume paru est tout particulièrement intéressant. On en jugera par quelques titres de chapitres : découverte des satellites de Mars; invention de ce merveilleux téléphone de Bell, qui permet de converser avec un ami ou d'entendre un opéra à 200 kilomètres de distance; éclairage Jablochkof, obtenu par l'incandescence du kaolin substitué aux charbons; manomètre Cailletet pour la liquéfaction des gaz réputés permanents; nivellement de la région des chotts et projet d'une mer intérieure au Sahara. Ensuite viennent les comptes rendus de la session tenue au Havre par l'Association française pour l'avancement des sciences, et des notices nécrologiques sur MM. Dolbeau, Barth, Conneau, Cazin, Ruhmkorff. etc.

A. D.

L'Art ancien à l'Exposition universelle de 1878, par M. Édouard Forestié, secrétaire de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne. Montauban, impr. Forestié, 1878, in-8 de 26 p.

M. Édouard Forestié, déjà connu par une histoire estimée des faïenceries de la région montalbanaise, a résumé dans la brochure dont on vient de lire le titre ses observations sur les collections de l'art rétrospectif exposées dans le palais du Trocadéro. Sans s'attacher à une description détaillée qui demanderait un volume, l'auteur signale les principaux objets qui ont fixé l'attention des amateurs et accompagne ses remarques de quelques réflexions générales sur l'ensemble des collections. Cette étude est assurément bien incomplète; mais elle a le mérite de fixer dans l'esprit le souvenir des principales merveilles réunies dans les salles de l'art ancien. En parcourant ces quelques pages, on se prend à désirer que le comité d'organisation puisse réaliser, *même après coup*, le vœu, exprimé en très-bons termes par M. Forestié, de voir publier le catalogue de l'Exposition rétrospective, qui ne pourrait plus être un *guide* du visiteur, mais qui resterait un précieux document à consulter. G. B.

Histoires d'enfants à l'usage des salles d'asile et des écoles, par G. Théodore. Paris, Hachette, 1878, in-12 de 344 p., orné de 71 gravures. — Prix : 2 fr.

C'est un recueil de vingt-sept charmantes, courtes et presque toujours émouvantes histoires que nous recommandons en toute confiance aux maîtres et aux parents. Elles captiveront les enfants : de jolies gravures leur donnent un intérêt de plus. Elles tendent toutes à un but bien précis, à une morale bien définie et sont inspirées par un esprit profondément catholique. Elles visent toutes soit un défaut à corriger, soit une vertu à pratiquer et mettent en cause un enfant désobéissant, paresseux, malpropre, menteur, gourmand, voleur, qui s'amende, par l'effet de sa bonne volonté, de bons conseils, de bonnes leçons, en un enfant courageux, dévoué, soumis, charitable, laborieux, qui est proposé comme exemple et que le récit porte à estimer et à imiter.

Histoire du mont Blanc et de la vallée de Chamonix — *Ascensions et Catastrophes célèbres depuis les premières explorations* (1876) *jusqu'à nos jours*, par H. d'Arve, avec une préface par Francis Wey. Paris, Delagrave, 1878, in-12 de xxi-494 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Avant 1741, où un voyageur célèbre, Richard Pococke, de Southampton, au retour de sa première excursion en Orient, partit de Genève, pourvu d'un costume arabe, armé jusqu'aux dents, avec un compagnon nommé Windham, et une imposante escorte, la vallée de Chamonix, dont ces messieurs ont prétendu faire la découverte, n'avait attiré aucun étranger, et la chaîne du mont Blanc, *la Roche blanche* pour les Savoyards, s'appelait encore en Suisse : *les Monts maudits*... C'est que l'effroi des âges superstitieux avait laissé longtemps inexplorées des régions considérées comme horrifiques et maudites... » — Aujourd'hui, d'après la liste officielle reproduite par M. d'Arve à la fin de son livre, on compte, de 1786 à 1878, six cent vingt-neuf ascensions du mont Blanc, accomplies par sept cent quatre-vingt-une personnes, dont cent trente-trois Français et trente-six femmes. (Notons, en passant, à l'honneur du sexe prétendu faible, que le

premier Français qui ait fait l'ascension complète est une Française, Mlle M. Paradis (1809), et il fallut attendre juste un quart de siècle pour qu'un second Français, le comte H. de Tilly se décidât à suivre l'exemple de sa compatriote.) C'est le récit de ces diverses ascensions, publié d'abord soit dans des notices et relations spéciales, soit dans le recueil l'*Abeille de Chamonix*, rédigé par M. d'Arve lui-même, que contient le volume dont nous parlons. — Récit souvent trop abrégé au gré du lecteur, mais toujours dramatique, même lorsqu'il ne se termine point par quelque effroyable catastrophe... Après un chapitre préliminaire — consacré au *Vieux Chamonix*, d'avant M. de Saussure (origines et chroniques) et aux premiers excursionnistes, Mandrin, Pococke, Saussure (et ses douze voyages d'exploration),— et une première partie formée de quinze chapitres qui mènent l'histoire des ascensions et celle si intéressante de la Compagnie des *Guides* jusqu'en 1860, l'auteur, dans sa seconde partie, s'étend tout particulièrement sur le Chamonix *moderne* et les péripéties répétées dont il a été le témoin et le chroniqueur depuis tantôt vingt ans. Dans ce livre, qui forme comme un appendice nécessaire à la collection des mémoires du *Club alpin*, les conseils pratiques, les détails techniques trouvent place à côté des anecdotes les plus dramatiques, des descriptions les mieux réussies, et des résultats scientifiques les plus précieux, et nous ne croyons pouvoir mieux terminer cette note qu'en nous unissant à l'auteur de le préface pour le « recommander comme un ensemble unique de documents. » R.

Constantinople, par Edmondo de Amicis, ouvrage traduit de l'italien, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme J. Colomb. Paris, Hachette, 1878, in-18 j. de 395 p. — Prix: 3 fr. 50.

Qui n'a rêvé un voyage à Constantinople? Constantinople, cette reine de l'Orient, ce confluent de deux civilisations qui se rencontrent sans se mêler, avec cette variété innombrable de peuples qui se pressent dans son sein, son ciel éclatant, sa mer splendide, son passé étincelant, son avenir incertain! Ce voyage, M. Edmondo de Amicis l'a fait, en compagnie d'un ami intime, M. Yunk; il l'a fait en artiste et en poète. Il a erré dans les rues de Stamboul; il s'est assis mélancoliquement dans les cimetières, à l'ombre des cyprès; il a glissé sur le Bosphore en caïque aux voiles de pourpre; il a parcouru les bazars, pénétré dans les mosquées, admiré Sainte-Sophie, visité même les palais impériaux, en évoquant les souvenirs des glorieux sultans et des belles sultanes, et, du haut de la tour du Séraskier, contemplé l'éblouissant spectacle de la grande cité assise voluptueusement au bord de la Corne-d'Or, avec sa ceinture de villes, de jardins et de kiosques. A vrai dire, il est impossible d'analyser ce volume; c'est une série de descriptions, les unes enthousiastes, les autres mélancoliques, toutes chaudes et colorées, trop colorées peut-être et d'un réalisme parfois un peu sensuel, notamment dans les chapitres sur *les Turques* et le *vieux sérail*. On dirait que les pages de ce livre sont comme éclairées d'un reflet du ciel d'Orient; mais ce reflet est si vif que quelquefois il éblouit et qu'on a peine à distinguer et surtout à se rappeler les sujets.

Qu'adviendra-t-il de cette race dont Constantinople est la capitale, de cet empire dont elle est le siège? Resteront-ils immobiles ou se transformeront-ils? M. de Amicis ne croit pas à la transformation des Turcs. Ils ont trop de haine et de mépris du giaour pour adopter ses mœurs et ses coutumes. Ceux d'entre eux qui se sont frottés à la civilisation européenne, n'en ont pris

que les vices, mais n'en ont pas compris les vertus. Ils ont adopté le costume occidental; mais sous le fez comme sous le turban, le Turc subsiste; il est devenu seulement moins fier, moins sobre, plus amolli, et cet exemple même dégoûte de la civilisation des Francs la masse des Ottomans qui demeure fidèle à ses traditions, à ses préjugés, à son orgueilleuse paresse. « Toute l'œuvre réformatrice qu'on essaye depuis cinquante ans n'a fait encore qu'effleurer l'épiderme de la nation. On a changé les noms, mais les choses sont restées. » Comment donc, se demande M. de Amicis, se résoudra cette question? Pas plus que lui nous n'avons la prétention de répondre.

M. DE LA ROCHETERIE.

La Hollande, par EDMONDO DE AMICIS, ouvrage traduit avec l'autorisation de l'auteur, par FRÉDÉRIC BERNARD. Paris, Hachette, 1878, in-18 j. de 413 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage, publié sans préface ni rien qui fasse connaître son auteur, le but, l'époque et les circonstances de sa rédaction, fera passer d'agréables moments aux amateurs de récits de voyages. Il leur fait parcourir la contrée la plus curieuse, croyons-nous, de l'Europe, celle qui conserve avec le plus de soin son autonomie et ses vieilles traditions, mais l'auteur est plutôt un touriste qu'un voyageur; il raconte et décrit bien ce qu'il voit; mais il ne cherche pas à deviner, à approfondir, à scruter l'histoire, à rechercher l'origine et la raison des coutumes. Il se plaît aux détails de mœurs qu'il pousse parfois un peu loin; il parle des femmes en un langage où l'on voudrait plus de réserve; il abuse des descriptions des maisons qui penchent d'un côté et de celles qui penchent de l'autre, et met autant de temps à décrire un repas de Hollandais que ceux-ci à le consommer. Si l'on regrette l'absence de réminiscences historiques, c'est à la condition qu'elles ne ressembleraient point à celles dont est l'occasion Delft, où fut assassiné le prince d'Orange : M. de Amicis en profite, en effet, pour mettre au compte des jésuites qu'on retrouve partout, des dominicains et du clergé catholique, l'apologie de l'assassinat politique. La partie relative aux beaux-arts est la plus sérieusement étudiée; dans les autres, si l'on n'y trouve pas de la science, le pittoresque des descriptions, la variété des observations, l'esprit avec lequel elles sont fréquemment présentées sont un dédommagement pour le lecteur et suffisent pour captiver son attention.

B. S. M.

Excursions autour du monde. — Pékin et l'intérieur de la Chine, par le comte JULIEN DE ROCHECHOUART, ministre plénipotentiaire; ouvrage orné de gravures. Paris, Plon, 1878, gr. in-18 de 358 p. — Prix : 4 fr.

Quel est l'avenir de la Chine, et que faut-il penser de cette civilisation tant vantée, antérieure et, suivant quelques-uns, supérieure à la civilisation européenne? Telle est la question que se pose, après tant d'autres, M. le comte de Rochechouart et qu'il est mieux à même de résoudre que bien d'autres; car il a séjourné dix ans en Chine. Ce qu'il y a vu ne l'a pas rendu sympathique à la race jaune. Elle a, suivant lui, beaucoup de vices et peu de vertus. Le Chinois ne tue pas ses enfants, comme on l'en a accusé; mais il les abandonne, ce qui revient au même; car ces malheureux sont par la même condamnés à mort. Il est égoïste, sale, sottement vaniteux, menteur, voleur, incapable de vrai progrès. On l'a dit conservateur; il n'est

qu'immobile. Sa prétendue civilisation n'est qu'un formalisme puéril, son administration, un despotisme corrupteur. Ses seules qualités sont des qualités inférieures; il est adroit ouvrier, marchand habile, bon domestique; mais il n'a nulle grandeur dans l'esprit, et même nul sentiment de la véritable bonté. C'est une humanité inférieure, a dit M. Renan, et M. Renan a raison. Le christianisme seul pourrait rendre quelque vigueur à cette race abâtardie. Les communautés chinoises chrétiennes sont infiniment supérieures aux autres; elles sont plus sociables, plus policées; elles s'ouvrent mieux et plus intelligemment à la civilisation européenne. Grâce aux missionnaires, — et le fait est bon à signaler par ce temps de guerre au cléricalisme, — grâce aux missionnaires, le nom de la France est respecté et aimé parmi ces populations de l'extrême Orient. M. de Rochechouart affirme qu'un Français pourrait aller de Pékin à Canton, sans bourse délier, toujours hébergé et guidé par les chrétiens indigènes. Malheureusement le christianisme a fait peu de progrès en Chine, à cause de l'hostilité qu'il rencontre chez les fonctionnaires de tout ordre. Les mandarins sentent bien que le jour où la majorité du pays serait catholique, leur règne à eux serait fini et ils font à la prédication de l'Évangile une opposition sourde, opiniâtre, tortueuse, exploitant contre le christianisme, avec une mauvaise foi et une fourberie sataniques, tous les préjugés et toutes les mauvaises passions populaires. Dans ce genre-là, ils sont passés maîtres, et ainsi s'évanouit la seule chance pour la Chine de sortir de la torpeur où elle agonise.

M. le comte de Rochechouart, après avoir étudié les Chinois chez eux, promet de les étudier hors du Céleste-Empire. Nous attendons le second volume avec impatience, certain d'avance qu'il n'offrira pas moins d'intérêt que le premier. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Les Albigeois devant l'histoire, par MATHIEU WITCHE. Paris, Bibliothèque de la *France illustrée*, 1878, in-12 de 408 p. — Prix : 2 fr.

Voici un bon livre qui répond à un véritable besoin. La croisade des Albigeois est, en effet, l'un des faits de notre histoire de France qui ont été le plus défigurés à plaisir, et le grand nom de Simon de Montfort est un de ceux que les historiens ont le plus rabaissé par des appréciations injustes et passionnées. Dans un livre écrit d'un style simple et calme, émaillé çà et là de citations heureuses prises dans les chroniqueurs contemporains des faits racontés, ou dans les historiens les plus dignes de foi, M. Mathieu Witche n'a aucune peine à montrer qu'entre les Albigeois et les pires révolutionnaires d'aujourd'hui, il y a de nombreuses ressemblances et qu'en travaillant à soumettre ces dangereux insurgés, Simon de Montfort et ses vaillants compagnons ont noblement servi la cause de la civilisation chrétienne de la France. Ce livre a déjà paru dans l'excellent journal la *France illustrée*. Sous sa nouvelle forme, il sera lu plus facilement et, par conséquent, fera plus de bien. E. DE LA D.

La Papesse Jeanne, réponse à M. Emmanuel Rhoïdis, par CHARLES BUET. Paris, Palmé, 1878, in-12 de 96 p. — Prix : 1 fr.

Cet opuscule est une œuvre de polémique. La manière est d'un journaliste, non d'un historien. L'occasion est un libelle de M. Rhoïdis, récemment traduit, où la fable de la papesse Jeanne est de nouveau présentée à de crédules lecteurs. M. Buet s'indigne du procédé et repousse l'assertion : il a raison. Mais l'opuscule aurait beaucoup gagné, si le langage souvent violent

employé par l'auteur eût été plus retenu. — La modération est une grande force dans une discussion. — Il eût gagné également si l'argumentation eût été mieux conduite, plus serrée. « Nous aurions pu produire des textes plus précis encore, » dit l'auteur. Sans doute et il eût fallu les produire! il eût fallu invoquer l'autorité du savant auteur du *De nummo aureo Benedicti III*, dont le nom n'est pas cité une seule fois! Le résumé de l'argument décisif produit par Garampi eût tenu, avec avantage pour la discussion, la place de plusieurs citations et digressions indifférentes. H. DE L'E.

Les Régiments français. *Historique des régiments d'infanterie de ligne, appartenant aux 1er, 2e, 3e, 4e et 5e corps d'armée* (1815-1878). *Lois militaires votées et promulguées en juin* 1878. Paris, Ghio, 1878, in-18 de 82 p. — Prix : 1 fr.

Cet ouvrage, avec un historique de l'infanterie française, formant avant-propos, est un résumé clair et succinct des états de service de chacun des régiments des cinq premiers corps d'armée, contenant les indications relatives à l'état-major général de l'armée française, aux drapeaux décorés, aux états-majors des corps d'armée, divisions et brigades des régiments dont il fait l'historique. Il peut rendre de réels services par l'ensemble de ces renseignements qu'il présente sous une forme aussi restreinte que possible; il n'est d'ailleurs que le premier tome d'une série d'ouvrages analogues à paraître sur tous les régiments de l'armée française, y compris les troupes de mer, et qui sera une collection indispensable à quiconque porte intérêt à un titre quelconque à notre belle armée. E. DE B.

Souvenirs d'un officier de chasseurs à pied, extrait des *Notices sur les élèves de l'École Sainte-Geneviève tués à l'ennemi*, par le R. P. CHAUVEAU, de la Compagnie de Jésus. Tours, A. Mame, 1878, in-8 de 240 p. — Prix : 1 fr. 30.

Il est peu de lecteurs du *Polybiblion* qui n'aient lu les émouvantes notices consacrées par le R. P. Chauveau aux élèves de l'École Sainte-Geneviève tués à l'ennemi pendant notre dernière et désastreuse campagne. Je ne connais pas de plus saisissante apologie de l'éducation chrétienne, et les hommes qui persistent à suspecter le patriotisme des chrétiens de France n'ont certainement pas lu ce livre-là. Une fois déjà le R. P. Chauveau avait eu la bonne idée de choisir quelques-unes de ces notices et d'en former un livre pour figurer dans cette *Bibliothèque de la jeunesse chrétienne*, éditée par la maison Mame, qui a fait et fera encore tant de bien. Avec les *Souvenirs d'un officier de chasseurs à pied*, notice éloquente sur l'héroïque Gustave de Boissieu, cette Bibliothèque s'augmente d'un excellent livre bien propre à alimenter dans les jeunes cœurs la flamme pure du patriotisme. Boissieu est tombé au premier rang, sous les murs d'Orléans, au moment même où il semblait qu'une lueur d'espoir venait enfin briller au ciel de la France. Il put croire que l'heure de la revanche avait sonné et versa volontiers son sang, pensant peut-être fournir à son pays adoré, le gage d'une décisive victoire. Heureux fut-il de mourir dans cet espoir, hélas! si tôt trompé. Remercions le P. Chauveau de nous avoir conservé si vivante cette physionomie bien faite pour nous consoler du passé et raviver en nous ce noble courage, seul capable de nous préparer un avenir meilleur.

E. DE LA D.

Le saint homme de Tours, par Léon Aubineau. Paris, Palmé, 1878, in-12 de VII-406 p. — Prix : 3 fr.

Le saint homme dont M. Aubineau esquisse le portrait est M. Dupont, mort à Tours le 18 mars 1876, âgé de soixante-dix-neuf ans. M. l'abbé Janvier a été chargé par Mgr l'archevêque de Tours d'écrire la vie merveilleuse, admirable, de ce chrétien des premiers temps, animé d'une foi à transporter les montagnes, d'un amour de Dieu que rien ne pouvait arrêter. M. Aubineau l'a connu lorsqu'il habitait Tours, a vécu dans son intimité, l'a vu à l'œuvre; il vient témoigner ce qu'il sait sur ce serviteur de Dieu; on sent percer sous chacun de ses mots une admiration qui gagne le lecteur. Qu'a donc fait M. Dupont pour que sa mémoire soit en vénération? Il est surtout réputé pour son zèle pour la propagation de la croix de Saint-Benoît et pour son culte envers la sainte Face, à laquelle il avait élevé chez lui un sanctuaire, devenu, depuis sa mort surtout, le centre d'un pèlerinage très-fréquenté. En-dehors de cela, on trouve M. Dupont partout où il y a du bien à faire pour les âmes, des actes de réparation à accomplir vis-à-vis du Christ. On peut dire qu'il fut un des premiers restaurateurs du pèlerinage en France, un des promoteurs de la reconstruction de la basilique de Saint-Martin. Il fonde des œuvres de prières, encourage les vocations ecclésiastiques, contribue à l'établissement des petites sœurs des pauvres, soutient et édifie la conférence de Saint-Vincent de Paul, fait revivre l'œuvre de l'adoration nocturne et entretient des relations de piété dans toutes les parties du monde avec les missionnaires, avec les âmes éprises de l'amour de Dieu. Il faut être familiarisé avec les choses de la foi pour goûter ce livre; mais il est un chapitre qui emportera les suffrages de tous les cœurs chrétiens : c'est celui où est raconté sa sublime conduite vis-à-vis de sa fille (XII). Ceux qui ne se sentent pas le courage de l'imiter ne pourront lui refuser leur admiration. R.

Monseigneur Dupanloup, *biographie et souvenirs*, par J. Hairdet, rédacteur de la *Défense*. Paris, Bray et Retaux, 1878, in-8 de 72 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochure écrite au lendemain de la mort de Mgr Dupanloup, sous l'impression de la douleur causée par cet événement, retrace rapidement et avec émotion les faits principaux de sa vie, fait ressortir les traits saillants de son caractère, donne de touchantes anecdotes, analyse les œuvres les plus importantes, apprécie la part qu'il a prise dans les événements contemporains, résume les jugements des organes les plus considérables de la presse et termine par une bibliographie des œuvres de l'illustre prélat. En attendant que sa vie soit publiée, cet écrit donne bien une vue générale du sujet et servit à faire aimer et regretter davantage ce vaillant champion du catholicisme. V. M.

La Jeunesse de Lord Beaconsfield, par Victor Valmont. Paris, Théodore Olmer, 1878, in-12 de 71 p. — Prix : 75 fr.

L'ouvrage de M. Valmont est une étude aussi politique que littéraire sur le ministre anglais, préambule d'un travail exclusivement consacré à sa vie publique. A la différence de plus d'un homme d'État contemporain, M. Benjamin Disraéli a un passé. La littérature ne fut pour lui qu'une préparation à la vie politique qu'il rêvait dès sa jeunesse. M. Valmont, après avoir donné quelques détails sur son éducation, suit la trace de ses aspirations dans ses romans: *Vivian Grey*, *Poponilla*, *the Young duke*, *Contarini Fleming*.

Le merveilleux conte d'Alroy. Henrietta Temple. La facture en est souvent défectueuse, la moralité très-contestable. Mais ils sont curieux à étudier parce que l'auteur s'y peint très-souvent, ainsi que la société au milieu de laquelle il a vécu; il y expose les doctrines qu'il mettra en pratique et le but qu'il poursuivra. Était-il doué de seconde vue, lorsqu'il fait dire au père de Contarini. « Mon fils, vous serez premier ministre... et peut-être quelque chose de plus grand encore! »

Le Patriotisme en France, par Ed. Gœpp et G. Ducoudray. Paris, Hachette, 1878, in-12 de XII-351 p. — Prix : 1 fr. 25.

C'est une louable pensée qui a inspiré les auteurs de cet ouvrage, et dont ils ont trouvé la formule dans Montesquieu, quand il dit : « Je voudrais que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fussent conservés dans des temples et écrits dans des registres qui fussent comme la source de la gloire et de la noblesse. » Sur les bancs du collège, les héros plus ou moins légendaires d'Hérodote et de Tite-Live sont seuls donnés comme exemples, et peu s'en faut que l'histoire nationale ne soit complétement délaissée. C'est contre cet abus déplorable qu'ont voulu réagir MM. Gœpp et Ducoudray. « Rome et la Grèce, disent-ils, n'ont pas eu, certes, le monopole du patriotisme. On nous cite Horatius Coclès, Clélie; mais on oublie Bayart au Garigliano, le général Dumas au pont de Brixen, etc. » La France a vu vingt fois des Régulus retournant chercher la mort au camp ennemi, et l'antiquité n'a rien qui puisse soutenir le parallèle avec saint Léger, qui se livre lui-même entre les mains d'Ebroïn.

MM. Gœpp et Ducoudray ont donc réuni une galerie de portraits nationaux. A côté des exploits de du Guesclin et de Bayart, connus de tous, ils ont surtout cherché à mettre en lumière les actes et le dévouement de personnages peu connus, comme le grand Ferré, Guillaume de Prieuse, Primoguet, Marie Fourée, Porçon de la Barbinais. Le choix du sujet est généralement judicieux; on pourrait cependant soutenir que le patriotisme de quelques-uns n'est pas à l'abri de la critique : par exemple, l'amiral de Coligny, dont la conduite semble plutôt dictée par l'ambition que par le désintéressement. Il serait facile aussi de contester certaines appréciations des auteurs. L'ère désastreuse qu'ouvre pour la France la révolution de 1789 est ainsi caractérisée d'un mot : « Dans cette nouvelle et grandiose période de notre histoire, l'amour de la patrie, toujours si vivace chez les Français, se confondit avec l'amour de la liberté. » Malgré quelques phrases regrettables, comme celles que nous venons de signaler, malgré quelques omissions, l'ouvrage de MM. Gœpp et Ducoudray nous semble néanmoins recommandable. C'est un livre de lecture utile pour les jeunes gens; c'est une sorte de morale et de patriotisme en action, qui leur apprendra que la France a eu des grands hommes comme Rome et la Grèce, et que le patriotisme dans notre pays ne date pas de la Révolution.

Er. B.

Sermons et homélies, par Ernest Dhombres, pasteur de l'Eglise réformée de Paris. Deuxième série. Paris, Grassart, 1878, in-12 de 319 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il peut être utile, pour quelques lecteurs de *Polybiblion*, de connaître ce que sont les publications de la chaire protestante. M. Dhombres vient de faire paraître une nouvelle série de *Sermons et homélies*, qui renferme les sujets

suivants : *Paul et David; l'Évangile et les individualités; Vivre, c'est Christ; Ingratitude et reconnaissance; la Parabole des ouvriers; Nathanael; le Geôlier de Philippes; Travail et prière; Richesse et pauvreté; les Amitiés; l'Immortalité chrétienne; les Témoins; le Temple.* Cette simple énumération des treize discours contenus dans ce recueil permet déjà de se faire une idée du recueil lui-même. On peut remarquer d'abord que tous les sujets dogmatiques proprement dits en sont absents, à part un seul prêché le jour de Pâques, qui est d'ailleurs, en partie au moins, philosophique, celui qui traite de l'immortalité de l'âme et dans lequel l'orateur développe ces deux pensées : la vie serait désespérante sans l'immortalité, et l'immortalité serait désespérante sans l'Évangile. La seconde partie n'est développée que d'une manière très-vague. On voit que le prédicateur ne sait pas au juste quel est le symbole de foi admis par ses auditeurs et alors, pour être en communauté d'idées avec eux, il reste sur le terrain de la morale. Il dit de bonnes et utiles vérités morales à ceux qui l'écoutent; il tire de le sainte Écriture des rapprochements ingénieux et des réflexions instructives; mais le vrai fondement chrétien, le dogme, y manque, ou du moins n'y apparaît pas d'une manière suffisante. L'individualisme y occupe aussi une trop large place. Les *Sermons et homélies* de M. Dhombres sont d'autant plus intéressants à étudier pour ceux qui désirent connaître l'état actuel du protestantisme en France, que l'auteur est un des prédicateurs les plus renommés dans sa communion et que plusieurs des discours contenus dans ce volume ont été prêchés en divers lieux : *Ingratitude et reconnaissance* a été prêché aux conférences pastorales du Vigan (Gard), en octobre 1876; *les Témoins*, à Châteauroux, pour l'inauguration d'un temple, le 16 juillet 1877; *le Temple*, à l'inauguration d'un autre temple, le 27 septembre 1877, à Saint-Ambroix (Gard), devant le conseil municipal de l'endroit et vingt-trois pasteurs réunis pour la circonstance. L. M.

VARIÉTÉS

BIBLIOGRAPHIE DES NOELS

(Suite).

Naissance (la) du Sauveur ou Noëls nouveaux en françois et en patois composés par divers auteurs. Narbonne, Decamps, s. d. in-12, 32 p.— C'est une édition un peu différente du Recueil des plus beaux noëls. *Narbonne.*

Nalis (Jean-Baptiste). *Cantiques, noëls et autres ouvrages en vers, partie en français et partie en langue vulgaire de la ville de Beaucaire.* Arles, J. Beuf, 1761, in-8; autre édit., 1766, in-8.

Noël ancien du diocèse de Bayeux avec la musique, 1850, in-8.

Noël en patois commingeois, signé : un curé de Comminges. Inséré dans la *Revue de Gascogne*, t. XVIII, 1877, p. 408; il paraît inédit. C'est du gascon très-authentique, avec un fort mélange de mots languedociens.

Noël nouveau pour les artisans. Toulouse, Robert, s. d, in-12.

Noël nouveau sur quatre airs différents. Toulouse, veuve Hinault, s. d. (dix-huitième siècle), in-12 de 11 p.

Noëls. Vers la fin du règne de Louis XIV, et pendant le dix-huitième siècle, des pièces de vers satiriques sur les ministres, les courtisans, les gens en

place, circulèrent sous la forme de noëls; plusieurs d'entre elles ont été insérées dans divers recueils; elles doivent nous rester étrangères.

Noëls anciens et nouveaux et cantiques. Nouvelle édition, revue et corrigée. Bourges, Ménagé, 1838, in-18.

Noëls dévots sur la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Bourg., Brottier, 1814, in-12. — Ces noëls sont de Jacques Brossard de Montaney. La plus ancienne édition remonte à 1681 environ; elle est d'une extrême rareté.

Noëls de Vaucieux, canton de Vercel, arrondissement de Beaumes (Doubs), s. d., in-18.

Noëls doubles composez à l'honneur de l'incarnation de Jésus-Christ. Bordeaux, J. Lowalle, s. d. (fin du dix-huitième siècle), in-8, 96 p.

Noëls en françois et en languedocien. Manuscrit in-fol., à la bibliothèque d'Avignon.

Noëls en langue anglaise, depuis le commencement du quinzième jusqu'à la fin du dix-septième siècle. — Ces noëls, au nombre de trente-quatre, se trouvent dans l'ouvrage de William Sandys (voir ce nom) *Christmas Carols*, p. 1-60; ils sont accompagnés (— p. 21-160) de quarante autres noëls encore en usage dans le nord de l'Angleterre. Le tout est suivi de la comédie de Noël et de Saint-George, telle qu'elle était jouée dans le comté de Cornouailles; les personnages étaient : le père Noël, le docteur, Saint-George, le roi d'Égypte, le chevalier turc, le dragon, le géant Turpin. Mentionnons un recueil dû à un habitant de Birmingham, nommé Bloomer : *The cristians sacred Lyre, or choice Assortment of Original and Select Carols for Christmas.*

Il existe des noëls en dialecte du pays de Galles; un recueil publié à Shrewsbury en 1744, in-12, est annoncé comme une 4e édition; il renferme soixante-onze noëls; on en trouve soixante-quatre dans un volume intitulé : *Blodtengerdd Cymrii*, ou *Anthology of Wales* (Shrewsbury, 1779, in-8).

Noëls en patois de Grenoble. — Champollion-Figeac, dans ses *Recherches sur les patois*, 1809, p. 147, transcrit cinq strophes de huit vers chaque.

Noëls et cantiques imprimés à Troyes depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours, avec des notes bibliographiques, par Alexis Socard. Paris, Aubry 1865, in-8.

Noëls et cantiques nouveaux. Metz, Collignon, 1824, in-12.

Noëls joyeulx plain de plaisir. A chanter sans nul desplaisir. — Jeh. Daniel, org. S. l. ni d., petit in-8, goth. 12 fts. Un exemplaire richement relié, 250 fr. vente Pichon, n° 662.

Noëls lorrains, publiés par M. Drouet, avec les airs notés, dans le *Journal de la Société d'archéologie et du comité du Musée lorrain.* Nancy, 1853, p. 189-212.

Noëls mâconnais, ou dialogues sur la naissance de Jésus-Christ, en patois mâconnais. Pont-de-Vaux, Moirond, 1797, in-12, 72 p. L'auteur est l'abbé Lhuillier, plus connu sous le nom du *parrain Bliaise*, originaire et curé de Fuissé, près Mâcon. Il les composa vers l'an 1720. C'est à tort que le *Manuel du libraire* indique Chambéry comme lieu d'impression. L'édition originale (*Mâcon, Jean Adrian de Saint* (s. d.), 68 p. in-12) a pour titre : « Dialogues entre de Bregye et Bregire; » elle est devenue introuvable.

Noëls nouveaux. Clermont, G. Jacquard, s. d. (vers 1670), in-12. Attribué à Laborieux, chanoine. (Noulet. *Hist. litt. des patois du Midi.*)

Noels (ly) nouveaulx composés à l'honneur de l'Incarnation et Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pont-à-Mousson, Melchior Bernard, s. d. (vers

1600), petit in-8. Fort rare; un bel exempl., 115 fr., vente Cailhava, en 1862.

Noëls nouveaux. Pont-à-Mousson (vers 1620), in-8.

Noëls nouveaux composés par un pasteur. Fontenay, 1738, in-12; 1742, in-12 (quatre en patois, f^s, 10, 23, 27 et 30); cette édition renferme, de plus que la précédente, des notes et une pastorale en cantiques.

Noëls nouveaux, en français et en auvergnat. Clermont-Ferrand, Viallanes, 1739, in-12, 36 p. Réimpression dans la même ville, veuve Delcros et fils, s. d., in-18.

Noëls nouveaux et cantiques spirituels, par Mlle F. C., 1675, in-12.

Noelz nouveaulx fais par les prisonniers de la Conciergerie sur les chans des chançons qui sensuyient. S. l. n. d., petit in-8, goth. de 4 f^s, 2 fig. sur bois. Un bel exemplaire de ce livret très-rare, 300 fr., vente Pichon, 659.

Noelz nouveaux faitz souls le titre : Du plat d'argent dont maint se courrouce. Paris, Jehan Olivier, s. d., petit in-8, 16 f^ts.

Noëls nouveaux français et bourguignons par divers auteurs. Dijon, Ant. de Fay, 1715, in-12, 23 p. Livret devenu introuvable.

Noëls nouveaux françois et gascons sur de beaux airs connus pour l'année 1767. Bordeaux, veuve Calamy, 1767, in-12, 24 p. Ces noëls ne sont pas les mêmes que ceux qui se trouvent dans le volume publié en 1740.

Noelz nouveaux imprimez nouvellement. Paris, Jehan Olivier, s. d., petit in-8, 8 f^ts; opuscule rarissime; 360 fr., vente Pichon.

Noëls nouveaux pour estre chantez à la cresche du Sauveur, Bordeaux, Calamy, 1740, petit in-8, 24 p.; on trouve dans ce livret deux noëls en patois gascon.

Noëls nouveaux pour le peuple, par un vendangeur. Lyon, A. Delaroche, 1750.

Noëls nouveaux sur les plus beaux airs du temps. Toulouse, veuve J. Boude, 1707, in-8, 8 p.

Noëls patois anciens et nouveaux chantés dans la Meurthe et dans les Vosges, recueillis, corrigés et annotés par L. Jouve. Paris, Didot, 1864, petit in-8, 122 p.

Noëls poitevins (au nombre de 87); manuscrit indiqué au *Bulletin du bibliophile*, publié par la librairie Techener, 2e série, n° 371.

Noëls provenceaux en français sur les plus beaux airs du temps, chantés en musique en l'année 1708. Orange, C. Marchy, 1708, in-12, 24 p. Ce livret comprend onze cantiques, dont neuf en patois d'Avignon et deux en français.

Noëls sur les airs les plus nouveaux, par Mlle de B. (de Beaumont). Paris, Cuvelier, 1706, in-8.

Noëls très-nouveaux dans tous les siècles, par un pasteur, à l'usage de sa paroisse. Fontenay, J. Poirier, 1738, in-12, 48 p. Un avertissement dit : quelques-uns de ces noëls, quoyque imprimez ailleurs, sont du même autheur. Cette autre impression est restée inconnue.

Noelz vieux et nouveaux en l'honneur de la Nativité IESVS Christ et de sa très-digne mère. Lyon, Jean de Tournes, 1557, petit in-8, 48 p. Précieux livret qui paraît n'avoir été cité par aucun bibliographe, jusqu'à ce qu'un exemplaire se montrât en 1869, à une vente faite par le libraire Tross; vivement disputé, il fut adjugé au prix de 350 fr.

Nouels noubels par un pasteur d'el canton de Cordos, départomen del Tarn. Albi, Baurens, 1814, in-12.

Nouveau Recueil des Nouëls, édition corrigée et augmentée. Bordeaux, Lafargue, 1861, in-18, 70 p. Ce recueil contient trente-trois noëls modernes,

onze qualifiés d'anciens; parmi ces derniers, il en est dont le début est assez singulier : « Hasardons-nous, bergère — Attends, mon cher Clitandre. » — Un noël en patois gascon; dans un autre, un ange parle en français, et un berger lui répond en patois.

Ortigue (Joseph d'). *Dictionnaire liturgique, historique et théorique du plain-chant et de musique d'église.* Paris, Migne, 1853, gr. in-8. De longs détails sur les noëls, col. 928-967; il fait connaître des noëls allemands, anglais, polonais, espagnols; il en transcrit en dialectes franc-comtois, provençal, etc., il reproduit le fameux noël *Dei très Boonmians* (des trois Bohémiens), le soixante-neuvième du recueil de Saboly; mais plusieurs critiques l'attribuent à un autre Provençal, Louis Puech.

Pellegrin (l'abbé). *Noëls nouveaux sur les chants des noëls anciens pour en faciliter le chant.* Paris, 1711, 1722, 1725, 1727, 1729, 1735, 1785. Malgré ces éditions multipliées, les vers de l'abbé Pellegrin sont loin d'être bons.

Péyrol, menuisier à Avignon. *Recueils de noëls provençaux.* Avignon, A. Fez (s. d., mais vers 1780), in-12; autre édit. 1785; une autre, revue et corrigée par le fils de l'auteur, a paru à Avignon, Chaillot, 1818, in-12. — Citons aussi *Li nouvè di Artoni Peyrol et de Danis Cassan*, eni uno noutiço biografico sur Peyrol, per Teodor Aubanel. Avignon, 1863, in-8.

Pillot. *Recueil de poésies contenant des noëls en patois d'Arbois, et des cantiques pour les principales fêtes de l'année.* Arbois, an X, petit in-12, 80 p.

Piron (Aimé). *Noëls en partie inédits*, recueillis et mis en ordre avec un avant-propos, un glossaire et la musique des airs les plus anciens par Mignard. Dijon, Lamarche, 1858, in-12.

R. (J. C.) (Pritou) de S. P., dioucèse de Carcassonne. *Nouels*. Carcassonne, Teissié, 1810, in-12, 32 p.

Recueil de noëls anciens en patois de Besançon. Nouvelle édition corrigée, suivie du sermon de la Crèche, augmentée de notes explicatives et historiques par Th. Belamy. Besançon, Birlot, 1842, in-12, 431 p. musique notée. — Ce recueil renferme quatre-vingt-trois noëls en patois; quarante-quatre sont avec la musique.

Recueil de noëls et de cantiques. Manuscrit in-4, seizième siècle, contenant 227 f^ts^. Beaucoup de ces noëls sont inédits. A la fin, se trouve le Recueil des noëls du comte d'Alsinois (Nicolas-Denisot), écrit de la même main. Ce manuscrit a figuré à la vente du baron Jérôme Pichon, n° 665; il a été adjugé à 350 fr.

Recueil de cantiques et de noëls à l'usage du diocèse de Dijon. Dijon, Méot, 1835, petit in-12.

Recueil de cantiques et de noëls, traduits en languedocien. Montpellier, Seguin, 1825, in-18.

Recueil de divers noëls, soit français, soit patois, composés par divers auteurs. Narbonne, Decamp, s. d. (dix-huitième siècle), in-12, 24 p. Il existe deux autres éditions, également sans date, 48 p.

Recueil de noëls. Aix, Gaudibert, s. d., in-12.

Recueil des vieux noëls. Angers, Hinault, 1582, in-16. Un exempl. de ce volume très-rare est à la bibliothèque de l'Arsenal, fonds La Vallière (Nyon, n° 13855.)

Roche (le B.). *Noëls français et provençaux*, auxquels on en a joint quelques autres qui n'ont jamais été imprimés. Marseille, Mossy, 1829, in-12.

Réflexions morales sur la naissance de Nostre-Seigne. Faitos por R. D. X. T. Tolose, Arnaud Colomies, s. d., petit in-8, 16 p. C'est la plus ancienne édition connue des noëls en languedocien.

Roux (Laurent), organiste à Angers. *Vieux noëls*. Angers, 1582, in-8, caract. gothiques. Volume d'une très-grande rareté ; il s'en trouve un exemplaire à la bibliothèque de l'Arsenal, fonds La Vallière. (Nyon, nº 13856.)

Roux (l'abbé F.), curé de Bayuls de la Marande. La *Revue des langues romanes*, 1873, p. 699, annonçait qu'il préparait un recueil des noëls catalans, chantés dans les églises du Roussillon et de la Cerdagne.

Saboly (Nicolas), maître de musique de l'église Saint-Pierre d'Avignon. *Recueil de noëls*. Avignon, 1699, in-12; — *ibid.*, Malurit, 1734, in-12; — *ibid.*, s. d. (1737), in-12, 90 p.; — *ibid.*, 1761, in-12 (édition augmentée du noël fait à la mémoire de Saboly et de celui des rois, fait par J. F. D. (Domergue), doyen d'Arençon), 1772, in-12; — *ibid.*, Chaillot, 1791, in-12; Carpentras, 1820, in-12; Avignon, 1820, 1824, 1836, 1839, 1845; — *ibid.*, 1856, in-4.

Deux éditions plus récentes, et préférables à celles qui les ont précédées, méritent d'être signalées :

Li Nouvè di Saboly. Peyrol. Roumanille, un paça d'aquély de l'abat Lambert, eni uno mescladisso de Nouvè viei e noué de vers de J. Reboul. Avignoun, li fraire Aubanel, 1858, in-12.

Li Nouvè de Micoulau Saboly eni uno chabradisso per Frederic Mistral, segui d'un pau d'aquéli de l'abat Lambert, émai d'aquéli de Troubaire mouderne. Avignoun, li fraire Aubanel, 1865, in-12.

Nouvè (li) di Micoulau Saboly, e di felibre Arnavieille, Bonaparte-Wyse, Castil-Blaze, Canonge, etc., eni uno charadisso, per Frederic Mistral (173 noué). Avignon, Aubanel, 1871, in-12, 180 p.

Saboly, né à Montreux en 1614, mourut à Avignon en 1675; la première édition de ses noëls parut en six recueils, imprimés de 1669 à 1674, sans nom d'auteur.

Le soixante-sixième *noé* se rattache au genre des épîtres *farcies*, mélange alternatif de français et de latin dans le moyen âge[1].

Voici le Roi des Nations
Natus ex sacra Virgine,
Ce fils de bénédiction
Ortus de David semine,
Voici l'Étoile de Jacob
Quam prædixerat Balaam,
Ce Dieu qui détruisit Jéricho
In clara terra Chanaam.

Consulter, au sujet de Saboly, le *Dictionnaire de la Provence*, d'Achard; le *Dictionnaire historique et biographique du département de Vaucluse*, par Barjavel; la *Biographie universelle*, art. de Fortia d'Urban.

Sandys (William). *Christmas Carols ancient and moderns*, with an introduction and notes. London, R. Beckley, 1833, in-8, cxliv et 188 p., avec 11 p. de musique. Livre fort intéressant; on trouve quarante-six noëls en anglais et cinq en divers patois français à la suite de l'introduction. Il serait fort à désirer qu'un travail semblable fût exécuté pour ce qui concerne les noëls français.

Sensuyvent plusieurs (six) *noelz nouveaulx*. Titulus : Chansons nouvelles de Nouel ; composées tout de nouvel, esquelles verrez les pratiques de con-

1. Voir le *Dictionnaire de plain-chant*, par M. J. d'Ortigue. Paris, Migne, 1853, col. 566-580.

sous les titres suivants : *Le Cœur et le monde* (1834, in-12, et 1842, 2 vol. in-8) ; — *Caractères et portraits de femmes* (1836-1845, 2 vol. in-8); — *L'Inconstance* (1838, 2 vol. in-8); — *Le Foyer du Théâtre-Français* (1840, in-8). On lui doit, postérieurement à ses débuts dramatiques : *Heures d'amour* 1844, in-12; 1864, 4e édition) ; — *Théâtre espagnol* (1850, in-8); — *Curiosités dramatiques et littéraires* (1855, in-12); — *Le Portefeuille d'un journaliste* (1856, in-12); — *Documents relatifs à l'histoire du Cid* (1861, in-8 et in-12); — *Le Péché d'un mari* (1862, in-12); — *Mme de Miramion* (1866, in-12). M. H. Lucas avait publié *l'Isle d'Alcène*, comédie inédite de Regnard, et *l'Oublieux*, de Ch. Perrault. Il avait traduit de l'anglais *Les derniers jours de Pompéi*, de Bulwer.

— M. Louis-Antoine Garnier-Pagès, ancien membre du gouvernement de la Défense nationale, ancien membre du gouvernement provisoire de 1848, précédemment député de l'Eure (1842), et maire de Paris, vient de mourir. Né en 1807, à Marseille, où son père tenait une pension scolaire, il était le frère utérin du chef du parti républicain, mort en 1841. Il fut d'abord courtier de commerce à Paris, et prit part, en 1830, aux journées de Juillet. Peu après, l'arrondissement de Verneuil l'envoya à la Chambre, et, après la mort de son frère, dont le souvenir ne lui laissa qu'un rôle un peu effacé, il s'occupa d'affaires et de finances, jusqu'au mouvement réformiste de 1847; mais, à cette époque, il fut l'un des plus ardents champions de la campagne des banquets. La révolution le fit membre du gouvernement provisoire, et, comme ministre des finances, il eut l'initiative de l'impôt si impopulaire des « quarante-cinq centimes. » Membre de la Constituante et de la Commissisn exécutive renversée par l'insurrection de Juin, il n'avait été réélu, depuis 1871, qu'aux élections de 1864. Il s'était remis jusqu'à cette époque aux affaires et à la publication de ses souvenirs politiques. C'est ainsi qu'il a écrit : *Épisode de la révolution de* 1848 (1850, in-8); — *Histoire de la révolution de* 1848 (1860-1862, 8 vol. in-8; 1861-1872, 11 vol. in-8, 1868, in-4); — *L'Opposition et l'Empire* (1872-1874, 2 vol. in-32). — Il existe une *Biographie de Garmier-Pagès* (1848, in-8).

— M. le marquis Tristan de Villeneuve-Arifat est mort, le 12 octobre, à Paris, pendant un voyage fait dans cette ville avec sa famille. M. de Villemeuve-Arifat était âgé de quatre-vingt-six ans; il appartenait à une des plus anciennes et des plus nobles familles du Midi. Pas une guerre importante n'a eu lieu, dit un vieil historien, sans que les champs de bataille de la Palestine, de la Flandre, de l'Italie, de l'Espagne, du Roussillon, de la Provence et du Languedoc, n'aient vu, de temps immémorial, le sang d'un Villeneuve couler pour la religion, le droit, la justice et l'honneur. Fidèle aux glorieuses traditions de sa famille, M. de Villeneuve-Arifat avait, lui aussi, embrassé la carrière des armes. Mais la Révolution de 1830 brisa son épée. Il était alors capitaine au sixième régiment d'infanterie de la garde royale. Depuis cette époque, M. Villeneuve-Arifat, retiré à Toulouse ou dans ses terres du Tarn et de la Haute-Garonne, a partagé son temps entre le culte des lettres qu'il aimait avec passion, les travaux agronomiques et la pratique des bonnes œuvres. Il est mort fidèle aux convictions religieuses et monarchiques de toute sa vie. M. de Villeneuve-Arifat était mainteneur de l'Académie des jeux Floraux (il avait été reçu en 1847). On lui doit les travaux suivants : *Discours prononcé à l'ouverture de l'école réglementaire des sous-officiers, le* 27 *décembre* 1828, *à la caserne de la Pépinière* (Paris, 1828, broch. in-8); — *Remercîment prononcé dans la séance publique de l'Académie des jeux Floraux du* 26 *décembre* 1847 (Toulouse, 1847, broch. in-8); — *La Levée en*

masse du bon sens, opuscule de propagande contre-révolutionnaire, dédié aux ouvriers, aux petits commerçants et aux habitants de la campagne (Toulouse 1848, in-fol.);— *Notice sur M. le marquis Louis-Florent-Marie de Villeneuve-Arifat* (le père de l'auteur). Cette notice, parue à Toulouse en 1852, est des plus intéressantes. Nous y trouvons l'anecdote suivante, qui mérite d'être recueillie : « C'était aux commencements des mauvais jours de la Révolution. M. de Villeneuve, avec la noblesse fidèle de l'époque, était allé aux Tuileries rendre ses devoirs à la famille royale. Dans une salle, le jeune Dauphin jouait avec un lièvre apprivoisé. En voyant M. de Villeneuve, l'enfant s'approcha de lui, et, souriant, lui dit tout bas : « *Je sais que vous nous aimez !* » Puis, lui montrant son lièvre, il lui apprit qu'il battait le tambour pour le roi, et il ajouta aussitôt sur le ton du mystère : « *Mon lièvre est royaliste, mais ne « le dites pas, car on me le tuerait.* » — On doit aussi à M. de Villeneuve-Arifat des semonces littéraires, des discours et des rapports de concours, qui se trouvent dans la collection des *Bulletins de l'Académie des jeux Floraux*. Ce sont des morceaux de style remarquables. Nourri des traditions du grand siècle, M. de Villeneuve-Arifat ne méprisait pas la littérature de notre époque dans ce qu'elle a d'avouable, et telle de ses semonces académiques contient des pages vraiment belles sur Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo — le Lamartine des *Harmonies* et des *Méditations*, le Victor Hugo des *Odes* et des *Feuilles d'automne*. La respectable veuve de M. de Villeneuve-Arifat prépare, sur la vie et les œuvres de son mari une étude détaillée. Cette étude sera lue avec plaisir par tous les amis du regretté mainteneur, — et l'on peut augurer qu'elle sera parfaite de fonds et de forme. Mme la marquise de Villeneuve-Arifat, est depuis 1856, maîtresse ès jeux Floraux; on lui doit un *Éloge académique de Joseph de Maistre*, et des pièces de poésie d'un goût très-pur, dont plusieurs ont obtenu les fleurs d'Isaure, — F. B.

— M. Jean Roidot-Déléage, architecte, mort le 22 septembre dernier à Autun, entouré de la considération et du respect de ses concitoyens, était né aux Guyare (canton de Tavernay, commune d'Autun, le 23 septembre 1794. Membre du Conseil municipal d'Autun pendant trente-trois ans, et chargé à plusieurs reprises de la direction des travaux de la voierie et des édifices publics, il trouva dans l'exercice de ces fonctions de grandes facilités pour l'étude des ruines de l'antique Augustodunum, et parvint à dresser un plan exact de la ville romaine, qu'il soumit à la Société française de numismatique et d'archéologie et pour lequel il obtint une médaille d'argent. Déjà, en 1856, il avait tracé la *Carte des voies romaines* du pays éduen, qui fut publiée en tête de l'*Essai sur le système défensif des Romains* de M. Gabriel Bulliot. Au moment où la mort est venue le surprendre, il achevait pour la Société éduenne les plans d'un grand ouvrage sur les antiquités d'Autun et de ses environs, qui sera publié par ses collaborateurs.

Botaniste distingué, M. Roidot avait rédigé, pour la première édition de la *Flore du centre de la France*, par M. Boreau (1840), le *Catalogue des plantes de l'Autunois et du Morvan*. Parmi les manuscrits et dessins qu'il a laissés, on remarque une collection de 1,200 papillons, peints à l'aquarelle avec beaucoup d'exactitude et de talent.

— M. Al. Leymerie, professeur de géologie et de minéralogie à la Faculté des sciences de Toulouse, est mort dans cette ville le 5 octobre dernier. Ancien élève de l'École polytechnique, il enseigna d'abord les mathématiques et les sciences physiques, devint directeur de l'Ecole Lamartinière à Lyon, et enfin professeur de faculté. Depuis le 20 avril 1873, il était correspondant de l'Institut, où il avait remplacé Haidinger, le créateur de l'Institut géolo-

gique d'Autriche. Pendant quarante ans, il a parcouru la Haute-Garonne ou les départements voisins, et a contribué largement à en faire connaître la constitution. Indépendamment de travaux relatifs aux Pyrénées et qui se trouvent épars soit dans les comptes rendus de l'Académie des sciences, soit dans les mémoires publiés par la Société géologique de France, par l'Académie de Toulouse et par la Société linnéenne de Bordeaux, on doit à M. Leymerie : plusieurs *Notes sur la géologie du Lyonnais* (1836-1838); — *Mémoires sur le terrain crétacé du département de l'Aube* (in-4, 1841); — *Statistique minéralogique et géologique du département de l'Aube* (in-8, avec atlas, 1846); — *Esquisse géognostique des Pyrénées* (in-8, 1851); — *Notice géologique sur le pays toulousain* (Société impériale d'agriculture de la Haute-Garonne (1854-1859); — *Statistique et carte géologique du département de l'Yonne* (avec M. Raulin) (gr. in-8 avec cartes, 1855-1858); — *Éléments de minéralogie et de géologie* (2 vol. in-12, nombreuses figures, 3 éditions de 1861 à 1878); — *Éléments de minéralogie* (2 vol. in-8, nombreuses figures, 2 éditions de 1857 à 1867). — Enfin M. Leymerie terminait un grand ouvrage sur *les Pyrénées de la Haute-Garonne* (gr, in-8, 20 pl. de coupes, 30 pl. de fossiles), avec une grande carte coloriée sur les feuilles du Dépôt de la guerre.

— M. Jules de Lamarque, né à Toulouse le 29 juillet 1820, est mort à Pari le 28 octobre 1878. Fils de Nestor de Lamarque, qui fut l'un des publicistes éminents de la Restauration, il marqua lui-même de bonne heure sa place dans la littérature par des travaux d'histoire et des œuvres poétiques. Entré fort jeune dans l'administration, il se voua sans réserve à l'étude des questions relatives aux détenus et aux libérés. Devenu chef de bureau au ministère de l'Intérieur, il fit partie notamment de la commission d'enquête sur les établissements pénitentiaires nommée par l'Assemblée nationale. Depuis 1871, il s'est consacré à l'amélioration des détenus repentants; et, en s'inspirant des exemples de l'étranger, il a réussi à fonder une société générale pour le patronage des libérés. Cette œuvre éminemment utile a reçu les plus hauts encouragements, et son succès a été constaté récemment par le Congrès international du patronage des libérés. M. de Lamarque était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1866. Parmi ses œuvres littéraires, on doit citer : *Histoire de la Révolution française* (1845, 6 vol. in-8); — *Les Figurines*, choix de poésies; — *Thérèse*; — *La Danse des morts*; — *Les Héros de Rabelais* (in-12); — et bon nombre de discours ou de pièces fugitives, pour la société appelée *la Cigale*. Parmi ses œuvres administratives, nous rappellerons diverses brochures publiées de 1871 à 1876 : *Les Libérés devant la charité chrétienne*; — *La Réhabilitation des libérés par le travail*; — *Le Patronage des libérés dans les départements*; — *Le Patronage des libérés expliqué aux détenus*; — *La Société moderne et les repris de justice*; — *Le Patronage des libérés jugé par les Anglais*, etc.; et surtout la *Réhabilitation des libérés, manuel du patronage* (1 vol. in-12, Berger-Levrault, 1877).

— M. l'abbé Achille-Charles de Valroger, prêtre de la Compagnie de Saint-Sulpice, est mort à Bayeux, le 30 août. Né à Avranches, le 3 juin 1801, il était l'aîné d'une famille où la culture des lettres était en honneur et où les sentiments chrétiens étaient très-prononcés. Il fit ses études au collège d'Avranches et entra au séminaire d'Issy le 2 avril 1818. Nous le voyons enseigner la philosophie, l'écriture sainte, le dogme aux séminaires d'Issy, de Lyon, de Nantes, de Rodez et de Coutances. Sa santé l'ayant condamné au repos, il était venu se retirer en 1862 à l'Oratoire, auprès de son frère le P. de Valroger, qu'il aida dans ses travaux scientifiques. Lorsque la mort le lui eut enlevé, il obtint d'aller terminer ses jours au séminaire de Bayeux.

M. de Valroger venait de publier une seconde édition des *Études historiques et critiques sur le rationalisme contemporain* du P. de Valroger, son frère (Paris, Lecoffre, in-12, 1878). Il a donné un recueil d'extraits de Bossuet, et a laissé un choix de pensées de M. de Maistre, qu'il a recueillie avec son frère l'oratorien, et qui est en cours d'impression.

— M. Victor-Edmond LEHARIVEL-DUROCHER, sculpteur médaillé de 3e classe en 1849, de 2e classe en 1857, rappelé en 1861, chevalier de la Légion d'honneur en 1870, né à Chanu, canton de Tinchebray (Orne), le 24 novembre 1816, est mort au même lieu le 9 octobre 1878. Dans son œuvre on remarque : le *Groupe d'enfants représentant le chant grégorien*, à Saint-Sulpice; — *Le Rédempteur et la Vierge* (salon de 1847); — *La Cène*, bas-relief en terre cuite (1849); — Le buste de *Jean Racine*, en plâtre (1849); — *La Rêverie*, statuette en marbre (1852); — *La Sainte patronne de Paris* (1853); — *Ecce ancilla Domini*, deux statues en marbre, placées l'une au Tuileries, l'autre au petit séminaire de Chartres (1857); — *La Gloire*, statue en marbre destinée à la cour de l'ancien Louvre (1858); — La statue de *Visconti*, qui décore son tombeau au Père-Lachaise (1859); — *La Rosa mystica* (1861); — *Être et paraître*, sucessivement exposé à Paris et à Londres, puis admis au Luxembourg; — *La Filature et le Tissage*, bas-reliefs en bronze pour la rue du Pont-Neuf, à Paris (1868); — *Une jeune fille et l'Amour* (1869); — *Notre-Dame de Bon-Secours*, exécuté en 1870-1871 pour l'église de Montrouge; — Pour la même église et vers la même époque, *La Vierge et l'Enfant Jésus*, *L'Adoration*; — La restitution du groupe *Vénus désarmant Mars*, d'après la Vénus de Milo du Louvre et le *Mars* du musée de Dresde (1873); — *Le Juif-Errant* (1877); — enfin *Sainte Théodechilde* (1878). La gravure a reproduit *Être et paraître* et *Notre-Dame de Bon-Secours*. On doit encore à cet éminent artiste d'autres productions en grand nombre. Un de ses traits caractéristiques était une correction scrupuleuse.

— M. Jacques-Antoine-Charles-Albert ALBRIER est mort à Fleury (Côte-d'Or) le 29 octobre, dans sa trente-deuxième année. Il était né à Arnay-le-Duc le 9 octobre 1846, d'une honorable famille, originaire de Savoie, établie en Bourgogne depuis la fin du siècle dernier. Il avait commencé ses études au collège d'Arnay-le-Duc et les termina au lycée de Dijon. Dirigé par son père, il contracta dès son jeune âge cet amour du travail qui ne l'abandonna jamais. Les études historiques avaient un attrait particulier pour lui; la liste de ses œuvres publiées pourra donner une preuve de son activité; nous savons qu'il laisse un nombre considérable de travaux inachevés et de notes à mettre en ordre. Un grand nombre de sociétés savantes s'honoraient de le compter parmi leurs membres et de l'associer à leurs travaux. Il s'était affilié à la Société Bibliographique dès son début et lui donnait un concours dévoué, que sa modestie n'a pas toujours permis de révéler aux lecteurs du *Polybiblion*. Il donnait également sa collaboration à la *Revue des questions historiques* et à d'autres recueils. Délégué cantonal, il usait de l'influence que lui donnaient ses fonctions pour faire le bien, encourageant la saine instruction et l'éducation chrétienne par des distributions de bons écrits et de cartes géographiques. Son ardeur, qui aurait pu être ralentie par sa santé délicate, se fortifiait dans la foi et la charité ; car les pauvres avaient, après sa famille et ses livres, la meilleure part de son cœur. Voici, en-dehors de divers articles nécrologiques, biographiques et bibliographiques donnés dans les journaux et revues de sa province, la liste de ses principales publications : *La Noblesse savoisienne aux États de Bourgogne* (1867, Chambéry, br. in-8 de 24 p.); — *Recherches généalogiques*

sur la famille Chevignard (1867); — *Le Colonel baron Martenot de Cordon* (1867, Dijon br. in-8); — *La Noblesse de Poitou aux États de Bourgogne* (1867 Poitiers, br. in-8); — *La Noblesse de Picardie aux États de Bourgogne* (1867, Amiens, br. in-8); — *Les Maires de la ville d'Arnay-le-Duc* (1868, Dijon, in-8); *Testament de Jean-François Berliet, archevêque de Tarentaise* (1868, Chambéry, in-8); — *Notice généalogique et biographique sur la famille Nadaud* (1868, Limoges, in-8); — *Les Anoblis de Bourgogne sous l'Empire de* 1806 à 1815 (1868-1869); — *Les Anoblis de Bresse, Bugey et du pays de Valromey sous les princes de la maison de Savoie* (1870); *Les naturalistes de Savoie en Bourgogne*, 1508 à 1769 (1872); — *La Famille Varenne de Fenille d'après les documents authentiques* (1872); — *Les Anoblis de l'Ain, de* 1408 à 1829 (1873); — *La Famille Daubenton* (1874); — *La Famille de Brosses* (1875); — *Le Baron Puton, sa vie et sa famille* (1876); — *Charles Chevenaux de Morande* (1875). Il avait fondé une revue, *la Bourgogne* (histoire archéologie, littérature, sciences et arts), qui a paru de mars 1868 à octobre 1871. Nous citerons, parmi ses œuvres inédites, des notices généalogiques sur les Vauban, les Leclerc de Buffon, les Rabutin, les Thétot, une notice sur Bonaventure Despières, une galerie bourguignonne, un Armorial arnaitois, et un Armorial de l'Empire français, auquel il travaillait encore quelques instants avant sa mort.

— M. le vicomte Jules de Gères, né à Caudéran (Gironde), en 1817, a été enlevé par une mort subite, le 27 octobre, au château de Mony. Chrétien sincère, *gentleman* accompli, il a été l'objet de vifs et unanimes regrets. Indiquons quelques-unes des productions de ce poète délicat, qui fut aussi un prosateur ingénieux, et dont les écrits, ne cherchant ni le bruit ni les suffrages de la foule, s'adressaient à des lecteurs d'élite : *Les premières fleurs* (1840); — *Récits de Suisse et d'Italie* (1854); — *Rose des Alpes, légende*, (1856); — *Le Roitelet, poésies* (1859); — *Cinq dizaines de sonnets* (1875); — *Le Phylloxera devant la Bible* (1875, extrait du journal *L'Univers*). M. de Gères a inséré d'autres productions dans divers journaux, ainsi que dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, qui le comptait au nombre de ses membres.

— M. Pierre-Sophie-Léon Duval, né à Marseille le 14 janvier 1804, avocat réputé du barreau de Paris, où il était inscrit depuis 1823, est mort le 2 septembre, à Blonville (Calvados); il était auteur du *Droit dans ses maximes ou Essai sur la théorie, la logique et la classification des maximes ou règles générales du droit* (1837).

— M. Ambroise-Philipps De Lisle est mort à Garendon-Park, dans le comté de Leicester, le 5 mars dernier. C'est là qu'il était né, le 13 mars 1809. Son père, membre du Parlement, était protestant, ainsi que sa mère, issue d'une famille française, les Ducarel, marquis de Châteauny, qui s'était réfugiée en Angleterre, après la révocation de l'édit de Nantes. A onze ans, il fut envoyé près de Gloucester, dont son oncle (le R. H. Ryden) était évêque anglican, dans un collège dirigé par un archidiacre protestant. C'est là qu'il fit la connaissance d'un prêtre émigré, l'abbé Giraud, qui lui donna des leçons de français. La fréquentation de ce vertueux ecclésiastique fit tomber ses préjugés sur l'Église romaine; il lui demanda des livres propres à lui bien faire connaître les questions religieuses; et, la grâce complétant ses dispositions naturelles, qui lui avaient toujours fait goûter les splendeurs du culte catholique, dont il avait pu juger, dans un voyage à Paris, il fit son abjuration en 1825 entre les mains de M. Macdonell. Au retour de son voyage de Paris, alors qu'il n'avait encore que l'âge de douze ans, il fit introduire par le ministre, dans son église paroissiale de Shepsed, des cérémonies que l'on peut considérer comme le début du mouvement ritualiste. Il se mit en relations avec les chefs les plus distingués

du mouvement religieux, le Dr Pusey, le Dr Newman, le Dr Ward, gagna leur confiance, et acquit un grand ascendant sur eux. Sa résidence de Gracedieu-Manor, où il se fixa en 1835, avec sa magnifique chapelle où se déployaient toutes les pompes de l'Église, devint un centre de réunion pour les puséistes : ce fut pour plusieurs l'occasion de revenir à la vérité. Le zèle de M. de Lisle ne se renferma pas dans les limites de son pays natal : dans ses nombreux voyages sur le continent il se lia avec un bon nombre des grands écrivains de l'époque et entretint avec eux une correspondance soutenue; ils travaillaient de concert à la réunion si désirable de tous les peuples chrétiens dans un même sentiment de foi et de charité. C'est à Paris, en 1836, qu'il établit avec le R. P. Ignatius Spencer, une de ses créations, l'association de prières pour la conversion de l'Angleterre. Parmi ses amis, nous pouvons citer le P. Lacordaire, Mgr de Forbin-Janson, M. d'Abbadie, dom Guéranger. M. de Montalembert avait pour lui une affection toute fraternelle. Il traduisit la *Vie de sainte Élisabeth* et ce fut pendant une excursion que les deux amis firent ensemble aux ruines des anciennes abbayes de l'ordre de Cîteaux, que Montalembert conçut l'idée d'écrire *les Moines d'Occident*. M. de Lisle avait fondé, sur ses terres, près de Gracedieu, un monastère, où soixante moines louent et servent Dieu dans le travail et la prière ; il fit aussi construire dans ses domaines des chapelles, des écoles pour les pauvres, et il travailla de cette manière à la conversion de son pays autant qu'il le fit par ses écrits. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons principalement : *Mahometanism in its relation to prophecy ; — Manual of devotion ; — The future unity of christendom ; — A few words on Lord John Russel's letter to the bishop of Durham ; — Letter to Lord Shrewsbury on the establishment of the Catholic Hierarchy in England.* — Il écrivit aussi différents articles pour la *Union Review* et pour la *Wesminster Gazette*, et quelques brochures ; les plus remarquables sont deux réponses admirables au *Vaticanism* de M. Gladstone, dont il conserva l'amitié tout en réfutant ses écrits polémiques.

Il est mort en chrétien, fortifié par les secours de la religion et la bénédiction de Pie IX, qui l'a précédé de quelques jours dans la tombe, laissant onze enfants de sa digne épouse Laura Mary, petite-fille de Lord Clifford.

— Le 28 octobre, est mort à Wiesbaden, A. Th. Grimm, conseiller privé au service de la Russie. Né en 1806, dans la principauté de Schwarzbourg, il se rendit en Russie à l'âge de vingt et un ans. En 1834, il fut nommé précepteur du grand-duc Constantin d'abord, puis des grand-ducs Nicolas et Michel, ses frères. Il a été aussi chargé de l'éducation du feu tsarévitch Nicolas, héritier présomptif du trône, décédé à Nice. Obligé de quitter la capitale en 1852, Grimm se fixa à Dresde et employa ses loisirs à publier ses *Wanderungen am Sudosten* (Berlin, 1856, 3 vol.). Il est aussi l'auteur d'une biographie détaillée de l'impératrice Alexandra Téodorowna, mère des princes nommés plus haut. L'ouvrage a paru en 1866, à Leipzig, sous le titre : *Alexandra Téodorowna, Kaiserin von Russland* (2 vol. in-8). Six mois après, parut une nouvelle édition. Cette vie a été écrite sur l'invitation du roi Guillaume IV, aujourd'hui empereur, frère d'Alexandra Téodorowna. Plus tard, Grimm s'est établi à Wiesbaden, où sa maison de campagne servait de rendez-vous à une société d'élite.

— L'Université de Cracovie a perdu un de ses professeurs, Joseph Kovalevski, célèbre orientaliste, mort subitement le 7 novembre dernier. Il était doyen à vie de la faculté d'histoire et de philologie, et venait de célébrer sa cinquantaine de professorat. Né en 1800, dans le gouvernement de Grodno, il fit ses études à l'Université de Vilna, et enseigna d'abord au gymnase de

cette ville. Transféré à Kazan, il s'adonna à l'étude du persan, du turc et du mongol, fit un voyage en Mongolie et même en Chine. De retour de Pékin, il obtint la chaire de la littérature mongole à l'Université de Kazan, qui le choisit bientôt après pour son recteur. En 1862, on lui offrit la chaire d'histoire générale à l'université de Varsovie, avec le titre de doyen de la faculté historico-philologique, qu'il accepta et garda jusqu'à sa mort. — On a de lui un grand nombre d'écrits qui sont fort estimés; mais son ouvrage capital, c'est le *Dictionnaire mongol-russe-français*, en deux gros volumes (Kazan, 1844-1846). Il a laissé, assure-t-on, beaucoup de précieux manuscrits.

— On vient de perdre, à l'âge de soixante-un ans, un autre orientaliste russe, fort connu en France, M. Nicolas Khanykov, mort à Rambouillet le 15 novembre. Après avoir achevé ses études au lycée de Tsarskoé-Selo, il fut attaché au ministère des affaires étrangères, séjourna longtemps en Perse et visita l'Asie centrale. *La Description du Khanat de Bukharie*, publiée en 1843, fut le fruit de son séjour en Orient. Le baron Clam en a donné une édition anglaise, sous le titre : *Bokhara, its amer and its people.* Il a écrit beaucoup aussi dans diverses revues russes et étrangères; entre autres, il donna une description détaillée du *British Museum*, dans la revue russe de l'instruction publique de 1863, et un examen du livre de Melgounov intitulé : *le Rivage méridional de la mer Caspienne,* dans le *Journal asiatique* de 1866. Son principal travail, publié en 1874 par la Société géographique russe, est la traduction de l'*Iran*, de Ritter. M. Khanykov avait une belle collection de manuscrits orientaux, qu'il a donné à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg. Il était établi depuis plusieurs années à Paris.

— On annonce la mort d'un autre archéologue russe et bibliophile distingué, M. Dimitri Polénov, conseiller privé, mort le 25 octobre. Cette perte sera ressentie surtout par la commission archéographique, qui le comptait parmi ses membres les plus actifs. Le défunt avait publié plusieurs écrits fort estimés sur l'histoire et les antiquités russes; il préparait un vaste répertoire bibliographique contenant tous les livres qui ont été imprimés en lettres civiles introduites par Pierre Ier. Malheureusement, ce travail, qui lui avait demandé des recherches sans fin, est resté inédit, ainsi que bien d'autres dont il est auteur. Dimitri Polénov avait étudié à l'Université de Saint-Pétersbourg; ses études achevées, il fut attaché au ministère des affaires étrangères dont l'organisation actuelle avait été faite sous la direction de son père. Envoyé à Athènes, comme secrétaire de la légation, il y prit goût aux études d'archéologie et les cultiva le reste de sa vie. Ayant quitté la carrière diplomatique, il resta à la deuxième section de la chancellerie particulière de l'empereur, où il demeura jusqu'à sa mort.

Institut. — *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.* L'Académie des inscriptions et belles-lettres a procédé le 29 novembre à l'élection de trois de ses membres ordinaires, en remplacement de MM. de Slane, Naudet et Garcin de Tassy. Trente-six académiciens étaient presents : le chiffre de la majorité absolue s'élevait donc à 19 voix.

Pour le fauteuil de M. de Slane, les voix se sont réparties de la manière suivantes : MM. Barbier de Meynard, 21 voix ; Schefer, 13; Wescher, 1 ; un bulletin blanc. M. Barbier de Meynard a été élu.

M. Foucart a été élu de même au premier tour de scrutin, en remplacement de M. Naudet, par 24 voix contre 11 données à M. Alex. Bertrand, et 1 à M. Wescher.

La succession de M. Garcin de Tassy a été plus disputée. Au premier tour, six concurrents se sont partagés les suffrages : M. François Lenormant a ob-

tenu 9 voix; M. Schefer, 9; M. Weil, 7; M. de Mas-Latrie, 5; M. J. Oppert, 4; M. Wescher, 1. — Au second tour, M. Schefer, 15 voix; M. Lenormant, 10; M. Weil. 7; M. Oppert, 4. — Au troisième tour, M. Schefer, 18 voix; M. Lenormant, 9; M. Weil, 7; M. Oppert, 1; un bulletin blanc. Après une discussion sur la question de savoir si le bulletin blanc doit entrer en compte pour le calcul de la majorité absolue, on a procédé à un quatrième tour de scrutin, à la suite duquel M. Schefer a été élu par 32 voix, contre 3 données à M. Lenormant, 1 à M. Weil.

Académie des sciences. — L'Académie des sciences a procédé, le lundi 2 décembre, à la nomination d'un membre titulaire dans la section de médecine et de chirurgie, en remplacement de M. Claude Bernard. Nombre de votants : 59; majorité absolue, 30. Au premier tour de scrutin, M. Marey a été élu par 40 voix, contre 15 voix données à M. Bert, 3 à M. Charcot, 1 à M. Gubler.

Académie des beaux-arts. — C'est le 30 novembre que l'Académie des beaux-arts s'est réunie afin de pourvoir à la vacance produite dans la section de musique par la mort de François Bazin, professeur au Conservatoire de musique. Cinq candidats aspiraient à l'honneur de succéder à François Bazin. C'étaient, dans l'ordre de présentation dressé par la section de musique, MM. Saint-Saëns, Massenet, Boulanger. Membrée, Duprato. Le nombre des votants était de 34; majorité absolue, 18. Au premier tour, les voix se sont ainsi partagées : MM. Saint-Saëns, 13 voix; Massenet, 12; Boulanger, 6; Membrée, 2; Duprato, 1. Au deuxième tour, six des voix données à MM. Boulanger, Membrée, Duprato, se sont reportées sur M. Massenet, qui a été élu par 18 voix contre 13 données à M. Saint-Saëns et 3 à M. Boulanger.

Faculté des lettres. — M. l'abbé Bozon, ancien élève de l'École des Carmes, a soutenu à Paris, le 4 novembre, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De Vitali Blesansi*; — *Le cardinal de Retz à Rome.*

Conseil supérieur de l'Instruction publique. — La mort de Mgr l'évêque d'Orléans avait créé dans le sein du Conseil supérieur de l'Instruction publique, une vacance à laquelle il a fallu pourvoir avant la prochaine réunion de cette assemblée, dont la deuxième session ordinaire pour l'année 1878 devait commencer le 12 décembre. Conformément aux prescriptions de la loi du 19 mars 1873 et du décret du 28 avril même année, réglementant le mode d'élection des membres appelés à représenter dans le conseil les grands corps de l'État, le ministre de l'Instruction publique, président du Conseil supérieur, après avoir invité les archevêques et évêques à lui faire connaître le candidat de leur choix, a chargé du dépouillement des votes une commission composée de S. Em. le cardinal-archevêque de Paris, de Mgr l'évêque de Chartres, du ministre-président et de M. Charmes, chef du cabinet secrétaire. La commission s'est réunie le 4 décembre. Le dépouillement a eu lieu suivant les formalités prescrites. S. Em. Mgr le cardinal Caverot, archevêque de Lyon, ayant obtenu le plus grand nombre de suffrages, a été proclamé membre du Conseil supérieur de l'instruction publique.

École des chartes. — Par arrêté du ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, en date du 22 novembre 1878, ont été nommés élèves de l'École nationale des chartes, à la suite des derniers examens d'admission et dans l'ordre de mérite suivant, les candidats ci-après désignés, savoir : 1. M. Berthelé, 2. M. Bion-Malavagne, 3. M. Rousseau, 4.

M. Kahn, 5. M. Moriz, 6. M. Devèze, 7. M. Icres, 8. Libon, 9. M. Dehodencq, 10. M. Ville, 11. M. de Ghaines de Bourmont, 12. de Roisandre, 13. M. Hugues, 14. Lecestres. Et, à titre étranger, M. Schweisthal, du grand-duché de Luxembourg.

Congrès des orientalistes de Florence. — En attendant la publication officielle du compte rendu complet, le bureau du congrès de Florence vient de faire distribuer à ses souscripteurs une brochure renfermant les cinq bulletins publiés pendant la durée du congrès (Bolletini del quarto congresso internazionale degli orientalisti in Firenze. *Firenze, Le Monnier*, 1878. in-8, 24, 32, 14, 48 et 51 p.) Les trois premiers bulletins sont consacrés aux comptes rendus sommaires du congrès, le quatrième est le catalogue de l'exposition orientale organisée à Florence et le cinquième, que nous croyons devoir signaler tout spécialement, renferme la bibliographie des membres présents au congrès (85), ou, pour parler plus exactement, la liste de tous les travaux relatifs à l'Orient publiés par chacun d'eux. En même temps que ces bulletins, les souscripteurs ont reçu un exemplaire de « Gli scritti del padre Marco della Tomba, missionario nelle Indie Orientali, raccolti... Da Angelo de Gubernatis. » (*Firenze, Le Monnier*, 1878, in-12, xlviii et 305 p.), et d'une ravissante publication du chanoine A. M. Bandini : « La Stamperia Mediceo-Orientale, frammento di una memoria in parte inedita. » (*Firenze, pei tipi dell' arte della Stampa*, 1878, in-18, 44 p.) — Cte de M.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 8 novembre, M. Miller a communiqué des lettres de M. Christidès, de l'île de Thasos, relatives à des découvertes archéologiques qu'il a faites dans cette île et à un chrysobule signé de l'empereur Alexandre Commène Ier. M. Renan a fait une communication au sujet d'un ouvrage de la comtesse de Lovatalli sur le cachet Crescens. — Dans la séance du 15, M. Miller a donné le texte des inscriptions grecques des Thasos. M. Maxime Deloche a lu un mémoire ayant pour titre : De l'association, sur un sou d'or mérovingien, du nom gallo-romain et du nom plus récent d'une ville gauloise.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans les séances du 9 et du 16 novembre, M. Ad. Franck a lu une étude sur les sentences et proverbes du Talmud et du Midrasch et sur le traité d'Aboth. — Dans la séance du 9, M. Vacherot a fait une communication au sujet de l'ouvrage de M. Chauffard sur la vie, et M. Fustel de Coulanges, sur l'éloge de Buffon, par M. Hémon. — Dans la séance du 16, M. Jules Simon a fait une communication, au sujet d'un rapport de M. Camille Sée, député, sur l'enseignement secondaire des jeunes filles. M. Levasseur a lu une étude sur la valeur des monnaies de l'ancienne Rome.

Catalogue des manuscrits belges et hollandais. — Ce qui a été fait par Valentinelli pour les bibliothèques d'Espagne et d'Italie (1871 et 1860), par Petzholdt pour les bibliothèques d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse (1874), par Rullmann pour celles d'Allemagne (1875), par M. Ulysse Robert pour les bibliothèques de France (1877), ce dernier, aujourd'hui, vient de le faire pour celles de Belgique et de Hollande avec le zèle et le soin qui lui sont habituels (*État des Catalogues des manuscrits des bibliothèques de Belgique et de Hollande*. Paris, Alph. Picard, 1878, in-8 de 24 p.). Devancé dans ce travail par Voyel (1840), et par Valentinelli (1871), le savant paléographe a de beaucoup augmenté le nombre des indications fournies par ses deux guides. Aidé par les libérales communications de plusieurs archivistes et bibliothécaires belges et

Hollandais, il a pu donner les meilleurs renseignements, d'abord sur vrages relatifs à l'ensemble des bibliothèques de chacun des deux p relatifs seulement à quelques-unes d'entre elles, ensuite sur les catalo rangés par ordre chronologique, sous le titre de chaque ville, des manus conservés en Belgique et en Hollande. Naturellement, l'excellent directeu *Cabinet historique* a signalé les recueils de Haenel, de l'abbé Migne et Pertz, sans oublier même le vieux recueil de Sanderus (1641), qui deva donner à Bernard l'idée de son travail sur les bibliothèques d'Angleterre, e à dom de Montfaucon l'idée de son travail sur les bibliothèques de l'Europe. Souhaitons que M. V. Robert continue si activement ses consciencieuses investigations, qu'il mette bientôt dans nos mains un ouvrage qui, soit par l'étendue du plan, soit par le mérite de l'exécution, devienne aussi précieux pour nous qu'a été précieux pour les savants du XVIIIe siècle l'ouvrage du glorieux bénédictin. — T. DE L.

L'ANNUAIRE DE L'ARCHÉOLOGUE. — Déjà à plusieurs reprises, on a tenté de réunir, sous forme d'annuaire et dans un format portatif, les renseignements utiles aux archéologues, ainsi que cela a lieu annuellement pour un certain nombre de spécialités. M. Dureau, et plus récemment M. de Caix de Saint-Aymour, avaient essayé de faire paraître des publications de ce genre. Depuis trois ans, M. Anthyme Saint-Paul, connu par divers travaux archéologiques et par sa collaboration aux guides de M. Joanne, a renouvelé cette tentative, et, après plusieurs tâtonnements, l'ouvrage, qu'il nous donne aujourd'hui, nous paraît bien remplir le but auquel il est destiné. Une première partie renferme une revue rapide des travaux archéologiques les plus récents, des principaux congrès, ainsi que la liste des monuments historiques actuellement en cours de restauration ; cette partie contient également quelques travaux originaux, parmi lesquels nous citerons notamment quelques pages sur les villes neuves. Viennent ensuite : la composition de l'Académie des inscriptions et du comité des travaux historiques, la liste des sociétés savantes de Paris qui s'occupent principalement d'archéologie ou d'histoire, la liste par départements, des sociétés savantes, avec la composition de leur bureau et l'indication de leurs publications, l'état des musées; les noms des archivistes, architectes diocésains et correspondants du ministère.

Une bibliographie archéologique sommaire complète ce volume ; elle renferme les revues et les principaux ouvrages archéologiques parus dans l'année classés par spécialités. L'auteur a eu ici le mérite de savoir se borner et de ne donner dans ce travail que des publications d'une certaine importance. Quelques comptes rendus terminent l'*Annuaire de l'archéologue* qu'accompagnent 15 planches gravées. (Paris, Hachette, 1878, in-12 de 180 p. Prix : 2 fr. 50.) — Cte DE M.

UNE ÉDITION NOUVELLE DE L'OUVRAGE DE QUARESMIUS SUR LA TERRE-SAINTE. — On sait l'importance que les spécialistes attachent à l'ouvrage de Quaresmius sur la Terre-Sainte (*Terræ Sanctæ elucidatio*, etc., Antverp., 1637, 2 vol. in-fol.). Depuis longtemps cet ouvrage du savant fransciscain est devenu une rareté bibliographique. Nous apprenons qu'il s'en prépare une nouvelle édition qui formera 4 volumes in-fol., que les souscripteurs pourront acquérir au prix de 60 francs. L'édition se fera sous la direction de P. Cyprien de Treviso, commissaire actuel de la Terre-Sainte, qui ne manquera pas nous l'espérons, d'y ajouter des notes explicatives et les corrections les plus indispensables, afin de rendre le livre de Quaresmius encore plus utile. Les demandes peuvent-être adressées soit audit commissaire lui-même.

(Venise, S. Francesco della Vigna), soit au couvent des R. P. Franciscains, à Vienne (en Autriche).

Une découverte archéologique a Tchernigov. — Dans la ville de Tchernigov, une dame a trouvé, à l'endroit des anciennes fortifications, sur les bords de Ftryge, un vase d'argile contenant *dix grivnas d'argent*, dont chacune pèse environ une livre. Leur fonte est tout à fait grossière. Au même endroit, l'archéologue Kibaltchitch entreprit de nouvelles fouilles qui furent couronnées par de brillants résultats. Il y découvrit les traces d'un ancien temple dont les murs gardaient encore quelques fresques. En outre, on trouva dans les couches supérieurs de la terre plusieurs squelettes, dont un avait des restes d'une riche étoffe. On trouva aussi des fragments de mosaïque, la tête en os d'une flèche, une partie de croix ouvrante avec l'image de la Mère de Dieu, des morceaux d'une courroie de chaussure, deux grandes clefs de fer, des morceaux d'une étoffe d'argent, des mors de fer, des clous, etc., etc. M. Kibaltchitch engagea les autorités ecclésiastiques de l'endroit à établir dans la ville un musée diocésain, dans lequel on réunirait tous les anciens objets religieux ou non du diocèse.

Les Noyades de Nantes. — M. Alfred Lallié vient de publier (in-8. 104 p. chez Vincent Forest et E. Grimand, à Nantes) son important mémoire sur *Les Noyades de Nantes*, qu'on avait déjà remarqué dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, Cette étude, faite presque uniquement avec des documents inédits, puisés aux archives de la Loire-Inférieure, aux archives nationales et dans divers dépôts publics, forme un chapitre intéressant de l'histoire de la Révolution. C'est un exposé aussi complet que possible de tous les crimes de Carrier et de ses séides. Ces documents confirment, du resté, ce qu'on savait déjà : « Que le supplice de la noyade fut, à Nantes, par les ordres de Carrier et la complicité du comité révolutionnaire, un moyen raisonné de destruction, employé à des intervalles plus ou moins rapprochés, depuis le milieu de novembre 1793 jusqu'à la fin de janvier 1794. » M. Lallier, procédant sans passion et avec une sage critique, compte onze noyades comme absolument certaines; mais il n'a point fait entrer dans son énumération, plusieurs faits que le défaut de dates, même approximatives, n'ont pas permis de classer. Il compte, au minimum, 13,283 personnes entrées dans les prisons durant la mission de Carrier. Le total des prisonniers dont le sort est connu monte au chiffre de 8.423, sur lesquels 4,860 ont été noyés. On doit nécessairement ajouter à ce chiffre un grand nombre d'arrestations et d'exécutions qui n'ont point été mentionnées dans les procès-verbaux. Tel est le résultat du travail consciencieux de M. Lallié; il serait à souhaiter que de semblables études fussent entreprises sur chacun des commissaires envoyés par la Convention dans les provinces.

Un nouveau manuscrit paléo-slave. — Le prince Dimitri Gortchakov possède un évangéliaire slavon qui se rapproche des monuments les plus anciens qu'on connaisse dans ce genre. La langue, l'orthographe et l'écriture en ressemblent tout à fait à celle de l'évangéliaire d'Ostromir écrit en 1056-1057. L'un et l'autre manuscrit sont ornés de belles miniatures représentant les évangélistes avec leurs animaux symboliques. Malheureusement, il n'y a dans le manuscrit vraiment ancien que le commencement et la fin, c'est-à-dire cinquante-sept feuillets en tout; le reste a été ajouté au quatorzième siècle. Le manuscrit paraît avoir été écrit à Prémysl, en Galicie, parce qu'il fait mention d'Hilarion, évêque de cette ville, et est destiné au prince de Galitch, Léon. Le moine qui l'a transcrit s'appelait Vasilko. Il est à remarquer qu'on

retrouve dans son texte les mêmes fautes de grammaire que dans celui d'Ostromir, ce qui indiquerait une parenté bien proche de ces deux évangéliaires.

Livre des adresses de Paris.—M. Paul Daffis, le laborieux continuateur de la *Bibliothèque elzévirienne*, entreprise en 1853, par l'intelligent P. Jannet, et que la librairie parisienne vient de perdre, avait publié tout récemment un volume qui sera accueilli avec une vive sympathie par toutes les personnes qui s'intéressent au Paris d'autrefois, aux hommes et aux choses de l'époque de Louis XIV. Il s'agit du *Livre commode des adresses de Paris pour* 1692, par Abraham de Pradel (masque de Nicolas de Blegg); devenu très-rare, ce volume, fort recherché, se payait fort cher; il a dépassé 100 francs en vente publique; ce n'est, si l'on veut, qu'un *Annuaire*, mais il est rempli de détails curieux, et ce qui donne à l'édition nouvelle une valeur exceptionnelle, c'est que le texte original est accompagné d'un ample commentaire des plus instructifs. Pour en faire ressortir tout le mérite, il suffit de dire que ces annotations sont l'œuvre de M. Édouard Fournier, dont l'érudition est connue, et auquel on doit, entre autres ouvrages si justement estimés, le *Vieux-Neuf* (dont une seconde édition fort augmentée a vu le jour récemment), et l'*Esprit des autres*, dont une cinquième édition refondue est sous presse. Ajoutons qu'en tête du volume dont il s'agit (c'est le premier tome du *Livre commode*), M. Fournier a joint une très-intéressante introduction de 60 pages. Bornons-nous, pour le moment, à signaler cette publication sur laquelle il faudra revenir avec détails.

Lettres inédites de Madame Louise de France. — M. Maurice Faucon, élève de l'École des chartes, a publié récemment, dans le *Cabinet historique*, un certain nombre de *Lettres inédites de Louise de France, fille de Louis XV*, qui viennent de paraître dans un tirage à part (A. Picard, Paris, in-8 de 36 p.). M. Faucon a fait précéder ces lettres d'une notice biographique, pleine d'érudition, sur Louise de France, religieuse du Carmel de Saint-Denis, sous le nom de sœur Thérèse de Saint-Augustin. Les lettres sont adressées à M. de Bonal, évêque de Clermont et à la supérieure des carmélites de Chalon-sur-Saône. Elles n'ont point un grand intérêt historique; le style en fait tout l'attrait, mais les remarques judicieuses de M. Faucon et ses éclaircissements historiques doivent être signalés à ceux qui s'occupent de l'histoire du dix-huitième siècle.

— Mgr J. Tolra de Bordas vient de publier (Amiens, Delattre-Lenoël, in-8, 7 p.) un rapport sur un ouvrage manuscrit de M. Eugène Menu, intitulé *Aurifodina, sive flores illustrium poetarum, complectens axiomata, proverbia, sententias, dicta sapientium, eruditiones et præcepta, latinitatis flores leporesque*, etc. Cet ouvrage, que M. E. Menu a présenté à la Société des études historiques et qu'il se propose de mettre prochainement au jour, sera un immense répertoire où l'on trouvera, rangés dans l'ordre alphabétique, tous les passages des poètes latins se rapportant à des sujets aussi variés qu'intéressants, depuis *Abstinentia, Adolescentia, Adulatio, Adversitas*, jusqu'à *Voluptas, Vulgus, Vulnera, Vultus*.

— Mgr J. Tolra de Bordas vient également de faire un tirage à part d'une lecture faite à la Société des études historiques, intitulée : *Du Mouvement historique en France pendant l'année* 1877 (Amiens, Delattre-Lenoël, in-8 46 p.). C'est un résumé complet et méthodique de tous les travaux parus en France, dans le courant de l'année 1877, sur toutes les branches de l'histoire. Le savant auteur a eu soin d'accompagner cette nomenclature de

réflexions judicieuses sur la valeur scientifique des ouvrages et l'esprit dans lequel ils sont composés.

— Une des fictions qui ont obtenu au moyen âge le plus long succès, c'est ce fameux roman du *Renard*, où la satire a été souvent plus qu'ordinaire. On annonce un poème provençal en douze chants tiré de l'ancien poème et des traditions. Cette œuvre, couronnée aux fêtes littéraires de Montpellier et précédée d'une lettre de Mistral, a pour auteur *lou Felibre d'Entre-Mount*, et sera publiée sous le patronage de la Société pour l'étude des langues romanes.

— Depuis bien des années, M. Schmit, conservateur adjoint à la bibliothèque nationale et compatriote de Gilbert, a recherché avec le soin le plus infatigable tout ce qui pouvait concerner le grand satirique du dix-huitième siècle. Il a découvert sur lui quantité de détails ignorés, il a pu lui restituer aussi des œuvres dont on ne le savait pas l'auteur et améliorer singulièrement les textes de celles qui étaient déjà connues. Toutes ces investigations vont avoir un résultat dont se réjouiront les lettrés, une nouvelle édition qui sera digne enfin du malheureux poète. Publiée sous les auspices de l'Association vosgienne, elle sortira des presses de la maison Plon et Ce, aussitôt que cinq cents souscriptions auront été réunies. Le prix du volume, in-8 composé d'environ 500 pages, sera de 7 fr. 50 sur papier ordinaire et 15 fr. 50 sur papier de Hollande. Les souscriptions peuvent être adressées soit à M. Schmit, boulevard Saint-Germain, 173, soit à MM. Plon, 8 et 10, rue Garancière.

— Le bibliothécaire de l'Université de Gand vient de faire paraître le prospectus d'une *Bibliotheca belgica*, ou bibliographie générale des Pays-Bas. Il doit y insérer une description détaillée de tous les livres imprimés dans les Pays-Bas au quinzième et au seizième siècle, et des principaux ouvrages publiés depuis, de tous les livres écrits par des Belges et des Hollandais, des livres relatifs aux Pays-Bas imprimés à l'étranger, etc. Cette publication ne paraîtra pas en volumes, mais en feuillets séparés, chacun desquels renfermera la description d'un ouvrage séparé, avec toutes les informations qui y ont rapport, ainsi que l'indication des bibliothèques où on le peut trouver. La *Bibliotheca belgica* doit paraître en paquets de cent feuillets, au prix de 2 francs. (*Academy.*)

— Le *Catalogue américain* est sous presse. Il formera deux volumes, dont le premier contient les titres détaillés des articles sous le nom des auteurs; le second, les titres sommaires classés par ordre de matières. Tous les livres imprimés en Amérique, y compris les réimpressions d'ouvrages anglais, seront placés dans ce catalogue. On estime que le premier volume ne contiendra pas moins de soixante-dix mille articles. Le prix de souscription pour tout l'ouvrage est de 25 dollars.

— On annonce à Londres, la publication d'une traduction anglaise du *Télémaque*, pour laquelle l'auteur, M. C. Chester Waters, a écrit une nouvelle vie de l'archevêque de Cambrai d'après ses lettres, qui redressent, il le prétend du moins, plusieurs erreurs accréditées par tous les biographes de Fénelon.

— Le principal bibliothécaire et secrétaire du *British Museum*, M. J. Winter Jones, vient d'être admis à prendre sa retraite, avec une pension annuelle de 1,000 livres sterling (25,000 fr.). C'est le docteur Gunther qui occupe sa place.

— Le même établissement vient d'acquérir un fragment de tablettes en

terre cuite contenant une portion des annales du roi assyrien Nabuchodonosor.

— L'*Athenæum* annonce que le Dr Bershadski, professeur de droit à Saint-Pétersbourg, prépare une histoire des Juifs de Pologne, de Lithuanie, d'Ukraine et de Volhynie, durant les trois derniers siècles, en s'appuyant sur des documents d'archives. VISENOT.

Le Gérant : L. SANDRET.

TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Ecriture sainte. La Sainte Bible (*l'abbé F. R. Salmon*) 23
La Sainte Bible (*l'abbé Clair*, trad. de *l'abbé Bayle*). 119
Commentarius in Evangelium S. Joannis (*le R. P. J. Corluy*) . . 325
Etude sur l'histoire littéraire, la forme primitive et les transformations des Evangiles apocryphes (*l'abbé Joseph Variot*) . . . 120
Liturgie. L'Année liturgique. T. X (*le R. P. Dom Prosper Guéranger*). 425
Choix de prières (*Léon Gautier*) 356
Saints Pères. Patrum apostolicorum Opera (*Oscar de Gebhardt, Adolf. Harnach, Theod. Zahn*). 121
Der hl. Cyprian (*Bernhard Fechtrup*) 327
S. Aurelii Augustini Confessionum libri XIII (*P. H. Wangnerech*) . 450
Remedio alle dispute de cattolici in Francia, proposto nel MDCXII (*S. Francesco di Sales* e commentato di *Sante Pieralisi*). 122
Somme ascétique de saint François de Sales (*l'abbé N. Albert*). . 413
Directions spirituelles (de *saint François de Sales*, recueillies par *l'abbé Chaumont*). 417
Mois du Sacré-Cœur (*saint François de Sales*, recueilli par *l'abbé Chaumont*). 418
Des Tentations (*saint François de Sales*, recueillies par *l'abbé Chaumont*) 418
De la sainte espérance et de la simplicité (*saint François de Sales*, recueillies par *l'abbé H. Chaumont*) 418
Du retour de l'âme à Dieu (*saint François de Sales*, recueilli par *l'abbé H. Chaumont*) 418
Théologie dogmatique. La Dogmatique. Tome I (*le R. P. J. Scheeben*, trad. de *l'abbé P. Belet*). 329
Exposition du dogme catholique. Existence et personne de Jésus-Christ (*le T. R. P. Monsabré*) 426
Conférences sur l'Eglise (*le R. P. Guibé*). 247
Le Sacerdoce (*Mgr Isoard*). 328
Le Directeur des catéchismes de première communion et de persévérance (*l'abbé Turcan*) 125
Catéchisme de la famille chrétienne (*l'abbé Martin*) 411
La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*Louis Veuillot*) 412
Théologie ascétique. L'Imitation de Jésus-Christ (trad. de *Michel de Marillac*, avec préface, *A. J. Pons*). 207
Révélations de sainte Gertrude, vierge de Saint-Benoît 404
Catéchisme de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec 405

De la venue glorieuse de Notre-Seigneur Jesu-Christ (*l'abbé Gaume*) 408
Cinq chaînes d'une inébranlable foi pour tous. Essai sur le gouvernement de la vie (*Jacques de Saint-Leger*) 407
Les deux Sacrements à Jésus (*le R. P. Gratry*) 408
Amour (*le R. P. Lamouche*) 123
Manna pour le choix d'un état de vie (*le P. Augustin Lemonnier*) . . . 127
Méditations sur le Pater noster et l'Ave Maria (*Franz Lessing*, trad. de *l'abbé Maure*) 408
La Religion comprise et aimée des petits enfants (*l'abbé Fournière*) 409
Une heure en Paradis (*L. de Pimmon*) 409
Le Pèlerin ou pèlerin (*Jom. Laup. Tosti* trad. de *Isid. Boucher*) . . . 410
Les Enseignements de Notre-Dame de Lourdes. Tome I (*l'abbé Gaume*) 412
La Parure spirituelle des Enfants de Marie (*le R. P. Boulat*) . . . 414
Courtes méditations à l'usage de l'enfance suivies de quelques visites au Saint-Sacrement (*le P. H. C. Fournel*) 159
L'Œuvre de l'exposition et de l'adoration nocturne du très-saint Sacrement en France et à l'étranger 62
Dieu et son amour pour ses créatures (*l'abbé de Bellinac*) 415
Les Pleurs de David (*l'abbé A****) 416
Manuale pastorum (*V. Postal*) 158
Meditationes brevissimæ in usum sacerdotum, religiosorum, missionariorum per agentium (*P. Michaele Canellier*) 417
Direction chrétienne (*Fénelon*, préface de *Mgr Ingenlaup*) 417
La Morale chrétienne (*Bourdaloue*, avec préface du *R. P. Félix*) . . 419
Le Directeur des enfants au saint tribunal de la Pénitence (*l'abbé Turon*) 420
Le Verità cattoliche esposte al popolo e ai dotti (*Mgr Antonio-Maria Belasia*) 420
La Missione interiore dello Spirito-Santo (*Mgr Manning*, trad. de *l'abbé Andrea Fantoli*) 421
La Missione temporale dello Spirito-Santo (*Mgr Manning*, trad. de *Fr. Pacifico da Magliano*) 421
Amélie (*Mgr Aniceto Ferrante*) 422
Raccolta di orazioni sacre inedite (*l'abbé Vito Corallo*) 424
Fatti di maggior rilievo dell' Antico e Nuovo Testamento (*Mgr Pasquale de Nardis*) 424
Ragionamenti sacri sulle feste di Maria Vergine santissima (*P. Antonino da Torino*) 424
Ave Maria : Trattato popolare sulla divozione a Maria (*l'abbé Severino Ferreri*) 424
Religions des peuples orientaux. Avesta, livre des sectateurs de Zoroastre. T. III (*E. de Harlez*) 328
Le Koran analysé (*Jules La Beaume*) 208
Cultes dissidents. Essai sur l'Eglise anglicane (*F. Segondy*) . . 24

JURISPRUDENCE

Encyclopédies. Encyclopädie der Rechtwissenschaft (*Fr. von Holtzendorff*) 212
Droit civil. Explication sommaire du code civil (*J. J. Delsol et Lescœur*) 501
Droit familier. Nos petits procès (*A. Carré*) 248
Des Actes inexistants et des effets de l'erreur (*Fernand Thiry*) . . 128
La Condizione risolutiva ; sottintesa nei contratti bilaterali (*Luigi Gallavresi*) 62

Droit pénal. Des principes qui président à l'exercice du droit de punir (*J. Thiry*) 160
Droit comparé. Essai historique et critique sur la législation des sociétés commerciales en France et à l'étranger (*C. Lescœur*) . . 330
Etude sur la loi du 25 mai 1877, relative aux Brevets d'invention dans l'empire d'Allemagne (*Lyon-Caen*) 65
L'Idée moderne du droit en Allemagne, en Angleterre et en France (*Alfred Fouillée*) 530
Droit administratif. Législation et jurisprudence concernant les instituteurs communaux (*Auzias*) 531

SCIENCES ET ARTS.

Encyclopédies. Encyclopédie populaire (*Pierre Conil*) 215
Philosophie. Essai sur la transmission de l'âme (*le baron de Lambert*) 389
Le Lendemain de la mort ou la vie future selon la science (*L. Figuier*) 389
Psychologie comparée. L'Homme et l'animal (*H. Joly*). 390
Essai de psychologie. La Bête et l'homme (*le Dr Ed. Fournié*) . . 392
La Vie dans l'esprit et dans la matière (*E. Méric*). 387
La Vie, études et problèmes de biologie générale (*E. Chauffard*). . 387
La Raison et l'âme, principes du spiritualisme (*F. Magy*) 394
Psychologie de Hume. Traité de la nature humaine (trad. de *Ch. Renouvier et F. Pillon*). Essais philosophiques sur l'entendement (trad. de *Merian*, avec introd. de *F. Pillon*) 397
La Perception des sens, opération exclusive de l'âme (*l'abbé F. Duquesnoy*) 398
L'Imagination, étude psychologique (*H. Joly*). 400
Du Plaisir et de la douleur (*Fr. Bouillier*) 401
Dictionnaire des sciences philosophiques (*Ad. Franck*) 97
Etudes historiques et critiques sur le rationalisme contemporain (*Hyac. de Valroger*) 102
Histoire de la philosophie (*Joseph Fabre*). 103
Sancti Thomæ de Origine idearum, do trina, qualis quum ab ipso proposita tum a Liberatore defensa fuit (*D. Delaunay*) 106
Saint Thomas d'Aquin et l'idéologie (*Mgr Pierre Marie Ferré*) . . 107
Documents inédits sur Gassendi (*Ph. Tamizey de Larroque*) . . . 108
Dieu, l'homme et la béatitude (*Spinoza*, trad. de *Paul Janet*). . . 109
Kantii theologia ex lege morali ducta expenditur (*l'abbé Ferd. Duquesnoy*) 111
La Genèse du scepticisme érudit chez Bayle (*A Deschamps*). . . 219
Etude sur la philosophie en France, au dix-neuvième siècle (*Ferraz*) 112
Saint-Simon et le saint-simonisme (*Paul Janet*) 114
Notice sur Laromiguière (*Gabriel Compayré*) 116
Les Logiciens anglais contemporains (*Louis Liard*) 117
Histoire des philosophes et des théologiens musulmans (*Gustave Dugat*) 332
Mélanges philosophiques (*Dupont-White*) 337
Morale. Le Mal et le Bien. T. II (*Eugène Loudun*) 132
La Liberté dans l'ordre intellectuel et moral (*Emile Beaussire*) . . 222
Du rôle social des idées chrétiennes (*Paul Ribot*). 221
Les Bienfaits du dimanche (*l'abbé F. J. d'Ezerville*) 162
Les Désordres du lundi (*l'abbé F. J. d'Ezerville*) 163
Education et enseignement. La Pratique de l'éducation chrétienne (*le R. A. Monfat*). 450
Traité pratique de l'éducation maternelle (*Mgr Pichenot*) 451
La Science de la jeune mère (*Mme Julie Fertiault*) 531
L'Education cléricale en France 452

Les Bienséances sociales (*le R. P. Champeau*). 356
Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire, 1re série, 1re partie, 2e partie (*F. Buisson*) 427
Politique. Philosophie de la science politique et commentaire de la déclaration des droits de l'homme de 1793 (*Emile Accolas*) . 25
La Liberté de penser, fin du pouvoir spirituel (*Victor Guichard*) . 131
Economie sociale. Précis du cours d'économie politique T. I *Paul Cauwès*) 26
Le Socialisme devant la société (*le R. P. Félix*). 130
L'Economie politique (*Jules Michel*) 532
Les Enfants assistés (*Omer Sarraut*). 135
Le Travail, sa dignité et ses droits (*Mgr de Conny*). 533
Le Travail humain, son analyse, son évolution (*Méliton-Martin*) . 453
L'Union des peuples. 452
Le bon sens dans les doctrines morales et politiques (*Ambroise Clément*) 218
La Question sociale (*E. Fauconnier*). 247
Bastiat et le libre-échange (*A. Bouché de Belle*). 337
Annuaire de l'Economie politique et de la statistique 1878 (*Maurice Block*) 532
Leçons sur la protection des animaux (*H. Claudon*) 453
Industrie et Commerce. Arts et Manufactures (*Maigne*) . . . 28
La Crise commerciale et industrielle. Moyens d'étendre les débouchés de l'industrie belge (*E. Van der Laat*) 533
Les Opérations maritimes commerciales et industrielles de Marseille (*S. Jouham*). 164
Les grands ports de commerce de la France (*L. Simonin*) . . . 338
Sciences naturelles. Eléments de géologie (*A. Leymerie*) . . . 136
Le Monde des plantes (*le comte de Saporta*). 549
Eléments de minéralogie et de lithologie (*A. Leymerie*) 136
Le limon des plateaux du nord de la France (*E. D'Acy*). . . . 508
Cent récits d'histoire naturelle (*Ch. Delon*). 485
La Migration des oiseaux (*A. de Brévans*) 492
Art militaire. Les méthodes de guerre actuelles et vers la fin du dix-neuvième siècle (*lieut.-colonel Pierron*) 504
Mélanges. L'Année scientifique et industrielle (*Louis Figuier*) . . 533
Beaux-Arts. Histoire nouvelle des arts et des sciences (*Alphonse Renaud*). 160
Histoire abrégée des beaux-arts (*Félix Clément*). . . . . .
Précis de l'histoire des beaux-arts (*Lubke* trad. de *E. Molle*) . . 223
L'Art ancien à l'Exposition universelle de 1878 (*Edouard Forestié*). 534
Les Arts à la cour des papes pendant le quinzième et le seizième siècles. 1re partie (*Eugène Muntz*). 429
Albert Durer, sa vie et ses œuvres (*Moritz Thausing*, trad. de *Gustave Gruyer*). 430
Les sept merveilles du monde (*Augé de Lassus*). 492
Les Editions illustrées de Racine (*A. J. Pons*) 221
La Reliure ancienne et moderne (*Gustave Brunet*) 137

BELLES-LETTRES.

Philologie et linguistique. Neue Studien über Schrift, Aussprache und allgemeine Formenlehre des Ætiopischen (*Dr Eduard Koenig*). 29
Raccolta di testi latini (*Thomas Vallarii*) 454
Dictionnaire de l'Académie française 139
Dictionnaire historique d'argot (*Lorédan Larchey*) 140

Remarques sur quelques expressions usitées en Normandie (*Gustave Levavasseur*) 341
Méthode nouvelle pour apprendre la langue allemande (*R. Weil* et *W. Weil*). 250
Poésie. La Fontaine's Fabeln (*le Dr Adolf Laun*) 431
Le Pape (*Victor Hugo*) 193
Les Récits et les élégies (*F. Coppée*) 195
Edel (*P. Bourget*). 195
La Justice ; poëme (*Sully-Prudhomme*). 196
La Cité divine, poème de la religion (*A. Fayet*). 197
Œuvres poétiques (*Louis Veuillot*) 198
Le Roland de l'Arioste raconté en vers français (*Marc Monnier*). . 199
La Patrie en danger (*Albéric d'Antully*) 201
Prométhée, drame antique (*Ch. Grandmongin*) 201
Les Noces d'or de Jupiter (*Jean Loyseau*) 201
Les Errantes (*Al. Hepp*) 202
Ebauches et reflets (*Paul Revoil*). 202
Les Ephémères (*Henry Chautard*) 203
Les Gallo-Franques (*J. Larchet*) 203
Deux ans de jeunesse (*Léon Bonadier*) 203
Premières ébauches (*E. Vion*). 203
France et Lorraine (*A. Charraux*) 204
Strophes et sonnets (*F. Pilate*) 204
Les Sonnets de (*Maurice du Moncel*). 204
Les Vibrations (*L. Vébé*). 204
Du grave au doux (*P. Collin*). 205
Les Aspirations au travail (*E. Zouham*). 206
Libres et pures (*E. Gauthier*) 206
De Bruxelles à Tervueren (*J. Bailly*) 206
Au jardin d'acclimatation (*J. Bailly*). 206
L'Egide (*Albert Chanteau*) 206
Poésies posthumes (*Philothée O'Neddy*). 206
Roland furieux (trad. par *A. J. du Pays*) 506
Libre d'Or de la poesia moderna catelana 228
La Atlantida (*Jac. Verdaguer*) 508
Das Steinbuch (*Hans Lambel*) 226
Œuvres poétiques complètes (*Nicolas Defrecheux*) 227
Théâtre. Théâtre de Corneille (*V. Fournel*). 251
Théâtre choisi de Molière 483
Molieres Werke (*le Dr Adolf Laun*). 431
Las Mocedades del Cid (*Guillem de Castro*, éd. *Fœrster*) 507
Romans et Nouvelles. La Princesse de Clèves (*Mme de Lafayette* préf. de *H. Taine*). 142
Ourika (*Mme de Duras*) 509
La Louve (*Paul Féval*) 5
Valentine de Rohan (*Paul Féval*), ... 5
Le Château de Velours (*Paul Féval*) 5
La Fille du Juif-Errant (*Paul Féval*). 5
Le Baron d'Aché (*Mme la comtesse de Mirabeau*) 9
La Rose-Fleurie ou le dernier des Garden (*Paul Forestier*) . . . 9
Le Drame des Champs-Elysées (*Hippolyte Audeval*) 11
Le Filet et l'Hameçon (*Mme Dorothée de Boden*) 11
Fleurs de glaces (*Isabelle France*) 12
Les Wikings de la Baltique (*S. W. Dasent*, trad. de *Emile Montégut*). 13
Le Filleul d'un marquis (*André Theuriet*) 15
Une page d'amour (*Émile Zola*) 13
Jacques de Trévannes (*Jacques Vincent*) 17
Laide (*Juliette Lambert*) 18
Une fille laide (*Claire de Chandeneux*). 18

Vaisseaux brûlés (*Claire de Chandeneux*) 19
La Maison vide (*Jules Claritee*) 19
Le Roman d'une princesse (*Paul Bonnaud*) 20
Le Roman d'une créole (*André Surville*) 21
Cara (*Hector Malo*) 21
Les Mariages dangereux (*Mme Anais Ségalas*) 22
Le Journal d'une femme (*Octave Feuillet*) 289
Un scandale en province; un Mari (*Pierre L'Estoile*) 291
Ariadne (*Henry Gréville*) 293
La Bague d'opale (*Edouard Didier*) 294
Les deux berceaux (*Emile Richebourg*) 295
Les deux amies (*Xavier de Montépin*) 296
Jean Canada (*Raoul de Navery*) 298
Le Juif Ephraïn (*Raoul de Navery*) 298
Le double louis d'or (*Auguste de Barthélemy*) 299
Jules Darbelle (*J. d'Arsac*) 300
La Pupille d'Hilarion (*Mlle Marie Maréchal*) 300
Histoire d'une corbeille de noce (*Etienne Marcel*) 302
Le Chemin de Damas (*le général Ambert*) 303
Les Contes d'Auteuil (*Charles Deslys*) 304
Les Lis rouges (*Charles Dubois*) 304
Escenas de la vida pagesa (*Joaquim Riera y Bertran*) 161
Biblioteca della Gioventù italiana 159
Ouvrages pour la Jeunesse. Biblioteca della Gioventù italiana. 159
Journal de la jeunesse, 1878 484
Aventures et mésaventures du baron de Münchhausen (*J. Levoisin*). 484
Les Pilotes d'Ango (*L. Cahun*) 484
Grand Cœur (*Zénaïde Fleuriot*) 486
Cousine Marie (*Julie Gouraud*) 487
Montluc le Rouge (2e partie) (*A. Assollant*) 487
Le Neveu de l'oncle Placide (*J. Girardin*) 488
L'Héritière de Vauclain (*Mme Colomb*) 489
Le Charmeur de serpents (*L. Rousselet*) 489
Mœurs et caractères des peuples (*R. Cortambert*) 490
La première aventure de Corentin Quimper (*Paul Féval*) 491
Le Fils du maquignon (*la vicomtesse de Pitray*) 492
La Maison modèle (*Marie Maréchal*) 493
Les Vacances d'Elisabeth (*Mlle de Martignat*) 493
Le Secret de Laurence (*Mme de Stolz*) 494
En quarantaine (*Mme de Witt*) 494
Le petit marquis de Carabas (*vicomtesse de Pitré*) 496
Histoires d'enfants à l'usage des salles d'asile et des écoles (*G. Théodore*) 534
Histoire et critique littéraire. Essai sur le commencement de la poésie à Rome. Cn. Naevius (*D. de Moor*) 30
Nouvelles études sur la littérature grecque moderne (*Ch. Gidel*) . . 141
Un poète latin du onzième siècle. Baudri, abbé de Bourgueil, archevêque de Dol (*l'abbé Henri Pasquier*) 229
Le Droit et les hommes de loi dans les œuvres de Molière (*Louis Bardé* 248
Histoire de Montesquieu (*Louis Vian*, préface d'*Ed. Laboulaye*) . . 344
Eloge de Buffon (*Narcisse Michaut*, précédé d'une notice de *Emile Gébhart*) 342
Roman et patois (*Louis de Combettes-Labourelie*) 225
Hamlet le Danois (*Alexandre Buchner*) 231
Della vita e delle opera di Antonio Urceo dette Codro (*Carlo Malgala*) 232
Epistolaires. Lettres de Mlle Aïssé à Mme Calandrine (publiées par *A. Piedagnel*) 509
Polygraphes. Œuvres choisies de D. Diderot (*Paul Albert*) . . . 251

Œuvres diverses de Jules Janin (publ. par *A. de la Fizelière*) . . 510
Mélanges. Une gerbe : Fleurs cueillies dans les œuvres de M. Louis Veuillot. 161
Feuilles volantes (*Ch. Louvet*). 233
Petites lectures du foyer chrétien (*H. J****). 248
Jours de solitude (*Octave Pirmez*) 346
Petits portraits (*Théophile d'Antimorre*) 249
Lectures extraites de divers auteurs (F. B. Gallon). 250
Le Livre final de l'épopée des âges (*le chevalier de Maynard*). . . 252

HISTOIRE.

Géographie et voyages. Topographie des voies romaines de la Belgique (*Camille Van Dessel*). 147
Géographie militaire 1er et 2e fasc. 348
Géographie de l'Algérie (*O. Niel*) 350
Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient (le *Dr Emile Isambert*) 235
Reise nach der grossen Oase El Khargeh in der libyschen Wüste (*Heinrich Brugsch-Bey*). 432
La Suisse (*J. Gourdault*) 511
Histoire du mont Blanc et de la vallée de Chamonix (*H d'Arve*, préface de *Francois Wey*). 534
Rome et ses monuments (*le chanoine de Bleser*). 34
La Hollande pittoresque, le cœur du pays. Voyage dans la Hollande. méridionale, la Zélande et le Brabant (*H. Havard*). 251
La Hollande (*Edmondo de Amicis*, trad. de *Fréd. Bernard*). . . . 536
Constantinople (*Edmond de Amicis*, trad. de *Mme J. Colomb*) . . . 535
La Kabylie et le peuple kabyle (*le R. R. Joseph Dugas*) 64
Pékin et l'intérieur de la Chine (*Cte Julien de Rochechouart*). . . 537
Aux Antilles (*Victor Meignan*). 358
Le Pôle et l'Equateur (*Lucien Dubois*).. 234
Dernier journal (*Livingstone*) (publié par *Belin de Launay*) . . . 495
Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud, le Brésil, l'Uraguay, la République Argentine, les Pampas et Voyage au Chili, par la Cordillère des Andes (*le comte Eugène de Robiano*). 162
Histoire ecclésiastique. Histoire de Pie IX, son pontificat et son siècle T. II (*l'abbé A. Pougeois*). 497
La Captivité, de Pie IX, histoire des huit dernières années de son pontificat (*Alex. de Saint-Albin*). 498
Histoire de Pie IX le Grand et de son pontificat 498
Vie intime et édifiante de Pie IX le Bien-Aimé (*le R. R. Huguet*). . 499
Pie IX (*Louis Veuillot*). 500
Pie IX avant et pendant son pontificat (*l'abbé Dumax*). 500
Le Pape Pie IX et l'empereur Napoléon III (*l'abbé Marty*). . . . 500
Vie du pape Pie IX, ses œuvres et ses douleurs (*S. P. Tardivel*). . . 500
Hagiologie. Historiæ seu vitæ sanctorum (*Surius*). 306
Saint Blaise. Son histoire, son culte et son insigne relique dans la basilique du Sacré-Cœur de Paray-le-Monial (*l'abbé L. Gauthey*). 307
Sainte Monique, modèle et patronne des mères chrétiennes (*l'abbé Adolphe Legoupils*, publ. par *l'abbé Eugène Soyer*). 308
Saint Patient, évêque de Lyon, et l'Eglise de Lyon à la fin de la domination romaine dans la province Lyonnaise (*l'abbé L. S. Tatu*) 309
Histoire de sainte Geneviève, vierge et patronne de Paris et de son culte 309

Sainte Radegonde à Saix, pages d'histoire locale (*l'abbé D. Leroux*). 310
Saint Hubert, sa légende, son histoire (*Joseph Demarteau*). . . . 311
Vie de saint Lambert (*Joseph Demarteau*) 437
Sainte Elisabeth de Hongrie (*le comte de Montalembert*) 513
Histoire de sainte Solange (*l'abbé Joseph Bernard*) 311
Vie intime de saint Anselme au Bec (*le R. P. Ragey*) 312
Reliques des trois tombeaux de saint Bernard, de saint Malachie, de saint Eutrope et autres martyrs (*l'abbé Charles Lalore*) . . . 313
Vie de saint Anthelme, septième prieur de la Grande-Chartreuse (*l'abbé A. Marchal*). 313
Vie de saint François d'Assise (*l'abbé H. Cazalis*) 314
Saint Vincent Ferrier à Lyon (*l'abbé M. Bernard*) 315
Sainte Jeanne de Valois et l'ordre de l'Annonciade (*l'abbé Hébrard*). 315
Les Dominicains en Amérique (*le R. P. Marie-Augustin Roze*) . . 316
Un nouveau docteur de l'Eglise, saint François de Sales, évêque et prince de Genève 317
La Philothée de saint François de Sales. Vie de Mme de Charmoisy (*Jules Vuy*) 318
Histoire des capucins de Flandre. T. I 319
Vie du vénérable Gérard-Marie Majella 320
La Vie admirable du bienheureux mendiant et pèlerin Benoît Labre (*Léon Aubineau*) 320
Notice sur M. l'abbé Charles Jonquet (*l'abbé Fleury*) 321
Histoire de Mme Barat (*l'abbé Baunard*) 321
Histoire de Mme Duchesne, religieuse de la Société du Sacré-Cœur de Jésus (*l'abbé Baunard*). 322
Vie de M. Pierre Aumaître (*l'abbé Léandre Poitou*) 323
Philibert Simon, missionnaire en Mantchourie (*l'abbé Emile Briand*). 324
Le Pénitent breton, Pierre de Kériolet (*Hippolyte Le Gouvello*) . . 59
Le saint homme de Tours (*Léon Aubineau*). 539
M. Léon Hubert, docteur en médecine, séminariste et prêtre de Saint-Sulpice 325
Hérésies. Les Albigeois devant l'histoire (*Mathieu Witche*). . . . 537
Histoire ancienne. Essai sur l'éphébie attique (*Albert Dupont*) . 37
Dodone et ses ruines (*Constantin Carapanos*) 38
Essai sur l'administration des provinces romaines sous la République (*E. Person*) 352
Histoire des Romains (*Victor Duruy*). 483
Le Sénat de la République romaine (*P. Willems*) 352
De la Constitution et des magistratures romaines sous la République (*Albert Dupond*). 352
La Femme romaine (*Mlle Clarisse Bader*) 134
Carthage and the Carthaginians (*R. Bosworth Smith*) 433
Histoire du moyen âge. Histoire du moyen âge (*le R. P. Paul Mury*) 454
Une question d'Orient au moyen âge (*Emile Van den Bussche*) . 162
Histoire moderne. Histoire de la guerre de Trente-Ans (*E. Charvériat*) 440
Questions contemporaines. Breve esame dell' opuscolo del sac. Curci : Il moderno dissidio tra la Chiesa e l'Italia 450
Lettres d'un rural (*le vicomte de Sarcus*). 64
Le Centenaire de Voltaire 248
Voltaire à l'Exposition universelle 249
La Parole est à Jeanne d'Arc 356
Paris et le radicalisme (*Rames*). 540
Résurrection merveilleuse en 1877 de Michel de Notredame, mort en 1566 63
Histoire de France. La Philosophie de l'histoire de France (*Robert*

Flint, trad. de *Ludovic Carrau*) 514
Histoire de France. T. I et II (*Edmond Demolins*) 436
Brunehaut (*Lucien Double*) 516
Saint Louis (*H. Wallon*) 517
Anecdotes historiques, légendes et apologues d'Etienne de Bourbon, dominicain du treizième siècle (*A. Lecoy de La Marche*) . 152
Histoire de Bayart (*A. Prudhomme*) 485
Le Chevalier de Jant (*Jules Tessier*) 518
Actes et correspondance du connétable de Lesdiguières. T. I (*le comte Douglas* et *J. Roman*) 153
Histoire de Turenne (*L. Armagnac*) 486
Mémoires de Charles Perrault (*Paul Lacroix*) 236
Mémoires de René-Pierre Nepveu de la Manouillère. T. II (*l'abbé Gustave Esnault*) 44
Histoire de France depuis 1789 jusqu'en 1808 (*Guizot*) 484
Les Massacres de septembre (*Georges de Cadoudal*) 63
Fouquier-Tinville (*Louis Teste*) 357
Madame Elisabeth devant le Tribunal révolutionnaire (*Maxime de la Rocheterie*) 357
Scènes et portraits de la Révolution en Bas-Limousin (*le comte V. de Seilhac*) 441
Maret, duc de Bassano (*le baron Ernouf*) 519
Enfermé dans Paris. Journal du siège, du 2 septembre 1870 au 28 janvier 1871 (*N. Sheppard*) 359
Les Convulsions de Paris. T. I (*Maxime du Camp*) 45
Histoire religieuse, politique et civile. Les Evêques et Archevêques de Paris (*le vicomte G. d'Avenel*) 237
Histoire de l'enseignement primaire avant 1789 dans les communes qui ont formé le département du Nord (*le comte de Fontaine de Resbecq*) 154
Etudes sur l'industrie et la classe industrielle à Paris aux treizième et quatorzième siècles (*Gustave Fagniez*) 328
Histoire des corporations françaises d'arts et métiers (*J.-P. Mazaroz*) 238
Nos gloires nationales, grands hommes et grandes journées. . . 488
Une famille au seizième siècle (*Ch. de Ribbe*) 521
Le Livre de famille (*Ch. de Ribbe*) 521
Les Régiments français, etc. 538
Histoire des provinces. Collection des principaux cartulaires du diocèse de Troyes. T. II et III (*l'abbé Lalore*) 47
Le Comté de Clermont en Beauvaisis (*le comte de Luçay*) 46
La Tarentaise historique (*l'abbé Pont*) 357
Le Pays. — Polignan et Comminges, leur passé, leur présent (*D. Dufor*) 163
Histoire étrangère. Précis d'histoire nationale de Mgr A.-J. Namèche (*J.-J. D. Swolfs*) 156
Cronicque contenant l'estat ancien et moderne du pays et conté de Namur (*le comte de Limminghe*) 240
Histoire d'Oudenbourg (*E. Feys* et *D. Van de Casteele*) 442
History of the English people (*John Richard Green*) 48
Memoirs of the Right Honourable William, second viscount Melbourne (*W. M. Torrens*) 57
Lord Palmerston, sa correspondance intime, etc. (*Augustus Craven*) 523
Léopold Ier et Léopold II, rois des Belges (*Théodore Juste*) 524
La Princesse d'Eboli (*Gaspar Muro*, précédée d'une lettre préface de *Canovas del Castillo*, trad. de *Alfred Weil*) 51
Histoire de la Charité à Rome (*Léon Lallemand*) 157
Histoire de la Russie depuis les origines jusqu'à l'année 1877 (*Alf.*

Rambaud) 51
Rome et Démétrius (*le P. Pierling*) 150
Liste des évêques et des supérieurs de couvents de l'Eglise russe (*Paul Stroiev*) 444
Les Ducs de Savoie aux quinzième et seizième siècles (*Charles Buet*) 240
Histoire du Brésil français au seizième siècle (*P. Gaffarel*) 53
Cartas de Indias 243
The Metallic History of the United States of America (*J. F. Loubat* et *Jules Jacquemart*) 446
China. A history of the laws, manners and customs of the people (*John Henry Gray*) 56
Noblesse. Liste et blasons des chevaliers de l'Annonciade appartenant au duché de Savoie (*le comte Amédée de Foras*) 264
Archéologie. Les Ages de la pierre (*John Evans*, trad. de *E. Barbier*). 143
Le Papyrus funéraire de Soutinès (*Guieysse* et *E. Lefébure*. . . . 35
Des lieux consacrés à l'administration du baptême (*l'abbé J. Corblet*). 146
Numismatique. La Monnaie dans l'antiquité (*François Lenormant*). 40
Numismatique antique (*W. Froehner*) 42
Numismatique de l'Orient latin (*Gustave Schlumberger*) 52
Les Monnaies royales de France depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XVI (*H. Hoffmann*). 528
Histoire numismatique de Henri V et de Henri VI, rois d'Angleterre (*F. de Saulcy*). 528
Mélanges. Nouveaux éloges historiques (*Mignet*) 244
La Papesse Jeanne (*Charles Buet*) 538
Les Femmes dans la société chrétienne (*Dantier*). 522
D'un siècle à l'autre, 2e partie (*J. B. G. Galiffe*). 354
Vieilles maisons et jeunes souvenirs (*Henri d'Ideville*) 65
Au service du pays (*R. P. Chauveau*) 490
Souvenirs d'un officier de chasseurs à pied (*R. P. Chauveau*) . . 538
Biographie. Histoire des uns et des autres (*Elie Berthet*) 66
Christophe Colomb (*le comte Roselly de Lorgues*) 529
Etude sur Nicolas de Grouchy et son fils Timothée de Grouchy, Sr de la Rivière (*le vicomte de Grouchy* et *Emile Travers*) 244
Mgr Dupanloup, biographie et souvenirs (*J. Hairdet*). 539
Mgr de Ladoue, évêque de Nevers (*Mgr Tolra de Bordas*) 359
La Jeunesse de Lord Beaconsfield (*Victor Valmont*) 540
Joseph de Cissey 66
Bibliographie. Manuel du libraire et de l'amateur de livres T. I (*P. Deschamps et G. Brunet*) 61
Catalogue des incunables de la bibliothèque de Toulouse (*le Dr Desbarreaux-Bernard*) 446
Bibliothèque liturgique (*Anatole Alès*) 245
Bibliotheca Americana (*Ch. Leclerc*) 448
Las Bibliothecas europeas y algunas de la America Latina (*Vicente G. Quesada*). 138
Transactions and proceedings of the conference of Librarians *Edward B. Nicholson* et *Henry R. Tedder*). 61

TABLE DES AUTEURS

A*** (l'abbé). 416
Acy (E. d'). 503
Accolas (Emile). 25
Aïssé (Mlle) 509
Albert (l'abbé N.) 413
Albert (Paul) 251
Alès (Anatole) 245
Ambert (le général). 303

Amicis (Edmondo de). . . 535 536
Antimorre (Théophile d') . . . 249
Antully (Alberic d') 201
Armagnac (L.). 486
Arsac (J. d'). 300
Arve (A. d') 534
Assollant (A.). 488
Aubineau (Léon) 320 539
Audeval (Hippolyte) 11
Augé de Lassus 492
Auzias 531
Avenel (le vicomte G. d') . . . 237
Bader (Mlle Clarisse) 134
Bailly (J.). 206
Barbier (É.). 143
Barde (Louis) 248
Barthélemy (Auguste de) . . . 299
Baunard (l'abbé) 321 322
Bauquier (Joseph) 186
Bayle (l'abbé) 119
Baylot (le R. P.). 414
Beaussire (Emile). 322
Belano (Mgr Antonio Maria). . 420
Belet (l'abbé P.). 329
Belin de Launay 495
Bellune (l'abbé de). 411
Bernard (Frédéric) 537
Bernard (l'abbé Joseph). . . . 315
Bernard (l'abbé M.). 315
Berthet (Elie) 64
Blanchemain (Prosper). 85
Bleser (le chanoine de). . . . 36
Block (Maurice) 532
Boden (Mme Dorothée de). . . 11
Bonadier (Léon) 203
Bonnaud (Paul) 20
Bosworth Smith (R.) 433
Bouché de Belle (A.). 337
Bouchet (Isid.). 410
Bouillier (Fr.) 401
Bourdaloue 419
Bourget (P.). 195
Brévans (A. de) 492
Briand (l'abbé Emile) 324
Brugsch-Bey (Heinrich). . . . 435
Brunet (Gustave), 61, 137, 378, 374. 475
Buchner (Alexandre) 231
Buet (Charles) 240 538
Buisson (F.) 427
Cadoudal (Georges de) 63
Cahun (Léon). 486
Camp (Maxime du) 45
Canovas de Castillo 51
Carapanos (Constantin) 38
Carrau (Ludovic). 514
Carré (A.). 248
Castro (Guillem de) 507
Caussette (le R. P.) 123
Cauwès (Paul) 26
Cazalis (l'abbé H.) 314
Champeau (le R. P.) 356
Chandeneux (Claire de). . . 18 19
Chanteau (Albert). 206
Charraux (A.) 204
Charvériat (E.). 410
Chauffard (E.). 387
Chaumont (l'abbé H.) . . . 417 418
Chautard (Henny) 203
Chauveau (le P.). 490 538
Chevreul (Henri). 181 278
Clair (l'abbé) 119
Claretie (Jules) 19
Claudin (N.). 453
Clément (Ambroise). 218
Collin (P.) 205
Colomb (Mlle) 489
Colomb (Mme J.). 535
Combettes-Labourelie (Louis de) 225
Compayré (Gabriel) 116
Conil (Pierre) 215
Conny (Mgr de) 533
Coppée (F.) 195
Corallo (l'abbé Vito) 424
Cobblet (l'abbé J.). 146
Corluy (le R. P. J.) 325
Cortambert (R.) 490
Craven (Augustus) 523
Cuvelhier (P. Michaele). . . . 417
Damanet (le P. Auguste). . . . 127
Dantier (Alph.) 522
Dasent (S. W.). 13
Daudet (Ernest) 520
Defrecheux (Nicolas) 227
Delaunay (D.) 106
Delon (Ch.) 485
Delsol (J. J.). 501
Demarteau (Joseph). . . . 311 437
Demolins (Edmond). 436
Desbarreaux-Bernard (le Dr). . 446
Deschamps (A.). 219
Deschamps (P.). 61
Didier (Edouard). 294
Double (Lucien) 516
Douglas (le comte). 153
Dubois (Charles) 304
Dubois (Lucien). 234
Duchesne de Saint-Leger . . . 407
Dufor (D.) 163
Dugas (le R. P. Joseph) 61
Dugat (Gustave) 332
Dumax (l'abbé) 500
Dupanloup (Mgr). 417
Dupond (Albert) 352
Dupont (Albert) 37
Dupont-White 337
Duquesnoy (l'abbé Ferd.) . 111 398
Duras (Mme de) 519

Duruy (Victor) 483
Ernouf (le baron). 519
Esnault (l'abbé Gustave) . . . 44
Evans (John). 143
Ezerville (l'abbé F. J. d'). . . 163
Fabre (Joseph). 103
Faguiez (Gustave). 238
Fantoli (l'abbé Andrea). . . . 421
Fauconnier (E.) 247
Fayet (A.). 197
Féchtrup (Bernhard) 327
Félix (le R. P.) 130 419
Fénelon. 417
Ferrante (Mgr Aniceto) 422
Ferraz 112
Ferré (Mgr Pierre-Marie) . . . 107
Ferreri (l'abbé Severino) . . . 424
Fertiault (Mme Julie) 531
Feuillet (Octave). 289
Féval (Paul). 491
Feys (E.) 442
Figuier (Louis). 533
Fizelière (A. de la). 510
Fleuriot (Zénaïde) 486
Eleury (l'abbé). 321
Flint (Robert) 514
Foerster. 507
Fontaine de Resbecq (le comte de) 154
Foras (le comte Amédée de). . 526
Forestié (Edouard). 534
Forestier (Paul) 9
Fouillée (Alfred). 530
Fournel (le P. H. C.). 159
Fournel (V.). 251
Fournié (le Dr Ed.) 392
Fourrière (l'abbé) 409
Franck (Isabelle) 12
Franck (Ad.). 97
Froehner (W.) 42
G*** (H.) 248
Gaffarel (P.) 53
Galiffe (J. B. G.) 354
Gallavresi (Luigi) 62
Gallon (F. B.) 250
Gauthey (l'abbé L.). 307
Gauthier (E.) 206
Gautier (Léon). 356 513
Gavart (A.) 495
Gebhardt (Oscar de) 121
Gebhart (Emile) 342
Gidel (Ch.). 141
Ginestet (l'abbé) 412
Girardin (J.) 488
Gouraud (Julie). 487
Gourdault (Jules). 511
Grandmongin (Ch.) 201
Gras (l'abbé Gabriel). 406
Gray (John Henry) 56
Green (John Richard). 48
Gréville (Henry) 293
Grou (le R. P.). 408
Grouchy (le vicomte de). . . . 244
Gruyer (Gustave). 430
Guéranger (le R. P. Dom Prosper). 425
Guibé (le R. P.). 247
Guichard (Victor) 131
Guieysse. 35
Guizot 483
Hairdet (J.). 539
Harlez (E. D.) 328
Harnach (Adolf.) 121
Havard (H.) 251
Hébrard (l'abbé) 315
Hepp (Al.) 202
Hoffmann (H.) 528
Holtzendorff (Fr. von) 212
Hugo (Victor) 193
Huguet (le R. P.) 499
Ideville (Henri d') 65
Isambert (le Dr Emile). 235
Isoard (Mgr) 328
Jacquemart (Jules) 446
Janet (Paul) 109 114
Janin (Jules) 510
Joly (H.) 390 400
Jouham (E.) 206
Jonham (S.) 164
Juste (Théodore). 524
Koenig (le Dr Edouard) 29
La Beaume (Jules). 208
Laboulaye (Ed.) 344
Lacroix (Paul) 236
La Fayette (Mme de). 142
Lallemand (Léon). 157
Lalore (l'abbé Charles). . . 47 313
Lambel (Hans) 226
Lamber (Juliette) 18
Lambert (le baron de). 389
Larchet (J.) 203
Larchey (Lorédan) 140
La Rocheterie (Maxime de) . . 357
Laun (le Dr Adolf.). 431
Leclerc (Ch.) 448
Lecoy de La Marche (A.) . . . 152
Lefébure (E.) 35
Legoupils (l'abbé Adolphe) . . 308
Le Gouvello (Hyppolyte) . . . 59
Lennig (Franz). 408
Lenormant (François). 40
Leroux (l'abbé D.) 310
Lescœur (C.). 330 501
Lescure (M. de). 509
L'Estoile (Pierre) 291
Levavasseur (Gustave). 341
Levoisin (J.) 484
Leymerie (A.) 136

Liard (Louis). 117
Limminghe (le comte de). . . . 240
Livingstone. 495
Loubat (J. F.). 446
Loudun (Eugène). 132
Louvet (Ch.). 233
Loyseau (Jean) 201
Lubke. 223
Luçay (le comte de) 46
Lyon-Caen. 65
Mabire (l'abbé). 408
Magliano (Fr. Panfilo de) . . . 421
Magy (F.) 394
Maigne 28
Malagola (Carlo). 232
Malo (Hector) 22
Manning (Mgr) 421
Marcel (Etienne) 302
Marchal (l'abbé A.) 313
Marc-Monnier 139
Mabéchal (Mlle Marie). . . 300 493
Marillac (Michel de) 207
Martignat (Mlle de). 493
Martin (l'abbé) 411
Marty (l'abbé). 500
Maynard (le chevalier de) . . . 252
Mazaroz (J. P.). 238
Meignan (Victor) 358
Méliton-Martin 453
Mérian 397
Méric (E.). 387
Michaut (Narcisse) 342
Michel (Jules) 532
Mignet 244
Mirabeau (Mme la comtesse de) 9
Molle (E.) 223
Moncel (Maurice de) 204
Monfat (le P. A.). 450
Monsabré (le T. R. P.) 426
Montaiglon (Anatole de) . . . 181
Montalembert (le comte de). . 513
Montégut (Emile). 13
Montépin (Xavier de) 296
Moor (D. de). 30
Mortreuil (E.). 377
Muntz (Eugène) 429
Muro (Gaspar) 51
Mury (le R. P. Paul) 454
Nardis (Mgr Pasquale de) . . . 424
Navery (Raoul de) 298
Nicholson (Edward B.) 61
Niel (O.) 350
O'Neddy Philotée). 206
Palau (Melcior). 508
Pasquier (l'abbé Henri) 229
Pays (A. J. du). 506
Périer (A.). 495
Person (E.). 352
Pichenot (Mgr). 451
Pidagnel (A.). 509
Pierling (le P.) 150
Pierron (lt-col.). 504
Pilate (F.). 204
Pillon (F.) 397
Pirmez (Octave). 346
Pitray (la vicomtesse de) . 492 496
Plasman (L. de) 409
Poitou (l'abbé Léandre) 323
Pons (A.-J.) 207 224
Pont (l'abbé). 357
Postel (V.) 158
Pougeois (l'abbé A.) 497
Prudhomme (A.) 485
Quesada (Vicente G.) 138
Ragey (le R. P.). 312
Rambaud (Alf.). 51
Rameau 51
Rames. 540
Ragnaud (Gaston). 182
Renaud (Alphonse) 160
Renouvier (Ch.) 397
Revoil (Paul) 202
Ribbe (Ch. de) 521
Ribot (Paul) 221
Richebourg (Emile) 295
Riera y Bertran (Joaquim) . . 161
Robiano (le comte Eugène de). 162
Rochechouart (Julien de) . . . 537
Roman (J.) 153
Roselly de Lorgues (le comte). 529
Rothschild (James de) 181
Rousselet (L.). 489
Roze (le R. P. Marie Augustin). 316
Saint-Albin (Alex. de) 498
Sales (saint François de) 122, 417, ... 418
Salmon (l'abbé F.-R.). 23
Sante Pieralisé 122
Saporta (le comte de). 501
Sarcus (le vicomte de) 64
Sarraut (Omer) 135
Saulcy (F. de) 528
Scheeben (le R. P. J.). 329
Schlumberger (Gustave). . . . 52
Ségalas (Mme Anaïs) 22
Segondy (F.). 24
Seilhac (le comte V. de) . . . 441
Sheppard (H.). 359
Simonin (L.). 338
Sommervogel (R.-P.) 375
Soyer (l'abbé Eugène) 308
Spinoza 109
Stolz (Mme de) 494
Stroïev (Paul) 444
Sully-Prudhomme. 196
Surius. 306
Surville (André). 21
Swolfs (J.-J. D.) 156

Taine (H.). 102
Tamizey de Larroque (Ph.). 108, 280
Tardirel (S.-P.) 500
Tatu (l'abbé L.-S.) 309
Tedder (Henry (R.). 61
Tessier (Jules) 518
Teste (Louis) 357
Thausing (Moriz) 430
Théodore (G.) 534
Theuriet (André) 15
Thiry (Fernand) 128
Thiry (J.) 160
Tolra de Bordas (Mgr.). 359
Torino (P. Antonino da). . . . 424
Torrens (W.-M.) 57
Tosti (Dom Luigi) 410
Travers (Emile) 244
Turcan (l'abbé) 125, 420
Vallaurii (Thomæ). 454
Valmont (Victor) 540
Valroger (Hyac. de) 102
Van de Casteele (D.). 442
Van den Bussche (Emile). . . . 162
Van der Laat (E.) 533
Van Dessel (Camille) 147
Variot (l'abbé Joseph). 120
Vébé (L.). 204
Verdaguer (Jascinto). 508
Veuillot (Louis) . . 198, 412, 500
Vian (Louis) 344
Vinceny (Jacques). 17
Vingtrinier (Aimé). . . . 182, 279
Vion (E.). 203
Vuy (Jules). 318
Wallon (H.) 517
Wangnerech (P.-H.) 450
Weil (Alfred). 51
Weil (R.) 250
Weil (W.). 250
Wey (Francis) 534
Willems (P.). 352
Witche (Mathieu). 537
Witt (Mme de). 483, 494
Zahn (Théod.) 121
Zola (Emile). 13

TABLE DES VARIÉTÉS

Les Bibliothèques aux Etats-Unis, par M. J. Vaesen, 66. — M. Bertrand et l'association scientifique de France, par M. H. A. Mazard, 69. — L'Etat actuel de la presse anglaise, par M. F. de Bernhardt, 252. — Petit supplément à la bibliographie moliéresque, de M. Paul Lacroix (Bibliophile Jacob), par M. J. Bauquier, 261. — La Littérature française en Espagne 1874-1878, par M. X***, 264, 455. — L'Exposition de la Bibliothèque nationale, par M. S., 359. — Bibliographie des Noëls, par M. Gustave Brunet, 457, 540.

TABLE DE LA CHRONIQUE.

Nécrologie : Albbier (Albert), 551. — Aleardi (Aleardo), 175. — Arnaud [de l'Ariège], (Frédéric-André), 75. — Babou (Hippolyte), 467. — Barni (Jules-Romain), 169. — Bazin (François-Emmanuel-Joseph), 169. — Bourgeois (l'abbé Louis), 165. — Bryant (William-Cullen), 78. — Bucaille (Paul), 78. — Cantel (Henri), 75. — Chareton (le général), 78. — Charpentier (Jean-Pierre), 273. — Cheverondier, 468. — Dacas, 370. — Dallet (l'abbé), 273. — Delafosse (Gabriel), 467. — Denfert-Rochereau (Pierre-Marie-Phil.-Aristide), 76. — Descat (Constantin), 468. — Desjardins (le R. P. Eugène), 73. — Desvignes de Surigny (Pierre-Marie-Alfred), 172. — Drouineau (Gustave), 75. — Duffus-Hardy (sir Thomas), 274, — Dumortier (Barthélemy-Charles), 170. — Dupanloup (Mgr Félix-Ant.-Philibert), 462. — Duplan (Paul), 79. — Duval (Pierre-Sophie-Léon), 552. — Ferry (Maxime de), 274. — Forgeais (Arthur), 468. — Fortin (l'abbé F. J. F.), 76. — Foville le Dr Achille Louis de), 168. — Garcin de Tassy (Joseph-Héliodore-Sagesse-Vertu), 366. — Garnier-Pagès (Louis-Antoine), 548. — Gastineau (Octave), 274. — Gaultier de Claubry (Henri-François), 171. — Gédéonov (Etienne), 468. — Gères (le vicomte Jules de), 552. — Gobillon (René-Louis), 174. — Grimm (A Th.), 553. — Grouhel, 274. — Guthlin (l'abbé), 367. — Gutierrez (Jean-Marie), 274. — Guys (Henri), 174. — Hart, 274. — Hermann, 274. — Hœfer (le Dr Jean-Christian-Ferdinand), 545. — Herwath (Mgr Michel), 367. — Jacob [Erdant] (André-Alexandre), 369. — Johnstone (James), 468. — Joly (Maurice),